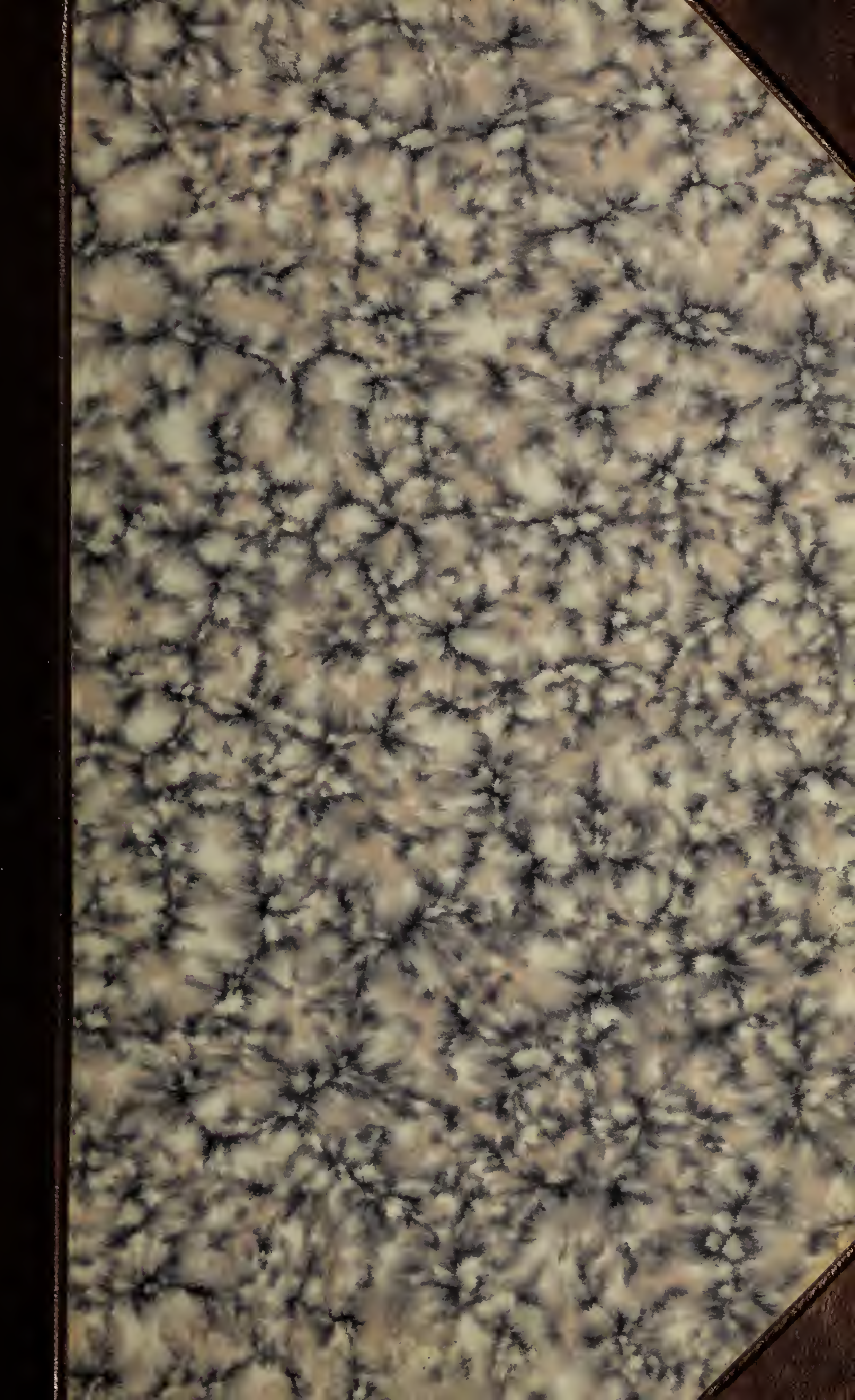


BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

MET. — MYS.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE

DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

d'après la Biographie universelle ancienne et moderne de MICHAUD;
la Biographie universelle historique de WEISS; l'Encyclopédie nouvelle; l'Art de vérifier les dates, etc.;

ÉDITION AUGMENTÉE DE VINGT MILLE ARTICLES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME TREIZIÈME.

MELETIUS. — MYSON.

BRUXELLES,
CHEZ H. ODE, BOULEVARD WATERLOO, N° 34,
AU BUREAU DE LA MACÉDOINE LITTÉRAIRE.

1845



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

M

MELETIUS, géographe grec, né à Janina en Épire, en 1661, se rendit à Venise après avoir pris l'habit ecclésiastique, et s'y livra à de sérieuses études. De retour dans sa ville natale, il fut nommé professeur au collége d'Épiphanius, et plus tard, en 1692, archevêque de Naupacte et d'Arta. En 1703, il passa à l'archevêché d'Athènes, et, en 1714, il fut appelé à celui de Janina, qu'il accepta, mais dont il fut écarté par un intrigant nommé *Hiérothéus Rhaptis*. Il était déjà malade, et ce contretemps l'affecta au point qu'il en mourut le 12 décembre, même année. Il avait composé plusieurs ouvrages de théologie morale, de philosophie, de médecine, de sciences exactes, etc.; mais l'ouvrage qui a surtout étendu sa réputation est sa *Géographie ancienne et moderne*, Venise, 1728, in-fol.; 1807, 4 vol. in-8°, avec des notes et des cartes. On cite encore de lui l'*Histoire ecclésiastique*, en grec ancien, traduite en grec moderne, et publiée à Venise en 1800, 3 vol. in-4°.

MELFORT (Jean DRUMMOND, duc de), frère de Jacques Drummond, duc de Perth, resta jusqu'à sa mort attaché à la personne de Jacques II, roi d'Angleterre, qui lui conserva la qualité de premier ministre lorsqu'il effectua, avec l'appui de la France, une descente en Irlande (1689), et lorsqu'il revint à St.-Germain après cette malheureuse expédition. Melfort consuma les débris de sa fortune en essais infructueux, souvent répétés, dans l'espoir de rétablir Jacques II sur son trône. Toutefois quelques historiens assurent qu'il ne jouissait d'aucune considération à la cour de Versailles, et qu'il avait même fini par être banni de celle de St.-Germain. Il mourut en 1716.

MELFORT (L.-Hector DRUMMOND de). *Voyez* DRUMMOND.

MELI (Jean), célèbre poëte sicilien, naquit, le 4 mars 1740, à Palerme, d'une famille honorable, et fut élevé dans le collége des jésuites. Doué de l'imagination la plus vive, et nourri de la lecture des meilleurs écrivains anciens et modernes, il ne tarda pas à faire connaître son talent pour la poésie. A 18 ans, il publia la *Fata galante*, poëme regardé par ses compatriotes comme une espèce de prodige. Quelques années après, il reçut le laurier doctoral à la faculté de médecine, et alla exercer pendant 3 ans à Cinisi, petit village appartenant aux bénédictins. Ce fut là qu'il écrivit les poëmes des *Quatre saisons*, de *Polémon*, et qu'il conçut l'idée d'un ouvrage médico-philosophique, intitulé : *Mécanisme de la nature*. Le talent flexible de Meli se pliait à tous les genres. Il composa des *Fables*, des *Bucoliques*, des *Canzoni*, etc. Jamais le bon et modeste Meli n'avait reçu la moindre faveur de son souverain. Ferdinand IV, expulsé de Naples par les Français, en 1798, vint chercher un asile à Palerme, et s'empressa de réparer ses torts involontaires à l'égard de Meli, en lui assignant une pension de 300 ducats. Le prince de Salerne fit frapper une médaille en l'honneur de ce grand poëte. Meli ne jouit que peu de temps des bienfaits de son souverain; il mourut d'une maladie de poitrine, le 20 décembre 1815. La première édition des *œuvres* de Meli est celle de Palerme, 1814, 7 vol. petit in-8°. Il a paru depuis, à Palerme, deux autres éditions des *OEuvres complètes* de ce poëte, la première en 1830, 8 vol. in-12; la seconde en 1839, augmentée de plusieurs pièces inédites en vers et en prose. On trouve une notice sur Meli dans la *Storia della letterat. italiana*, par Lombardo.

MELIK ER-RAHIM (Abou Nasr Khosrou Fyrouz), 2e sultan de Bagdad, de la dynastie des Bowaïdes. Ayant appris que son père Abou Kalindjar Marzaban Ezz el Molouk était mort le 4e djoumady Ier 440 (15 octobre 1048), dans le Kerman où il était allé combattre le gouverneur révolté, il se fit prêter serment de fidélité par les troupes de Bagdad, et obtint du calife Caïm, l'investiture et les marques honorifiques de la dignité d'*Emir al-Omrah*. Maître de l'Irak-Araby, il le devint aussi du Khouzistan et du Farsistan, la même année, par la défaite de son frère Abou-Mansour Foulad-Sotoun, qu'il fit enfermer, ainsi que sa mère: mais ce dernier s'évada de sa prison et entra dans Chyraz, l'année suivante. La guerre qui eut lieu entre les deux frères, les troubles excités à Bagdad, par les rixes fréquentes des Chyites et des Sunnites, l'ambition du fameux Bessasiry, commandant des milices turques, qui se saisit d'Anhar et de Waseth, et les progrès de Thogrul Bey qui, par la prise d'Ispahan, acheva la conquête de l'Irak-adjem, et affermit la dynastie des Seldjoucides, préparaient la chute des Bowaïdes. Des troupes fournies par Thogrul, envoyées par Melik Er-Rahim et commandées par Abou-Saïd, un de ses frères, reprirent Chyraz en 445, et le nom de ces trois princes y fut prononcé dans la Kothbah. Cependant le calife, alarmé des menaces et des hostilités de Bessasiry, et ne pouvant compter sur la protection de son émir al-Omrah qui s'était contenté de déposer ce factieux, implora le secours de Thogrul. Ce prince entra dans Bagdad, le 25 ramadhan 447 (17 décembre 1055), après avoir juré de reconnaître Caïm pour calife et de n'attenter ni à la personne ni aux prérogatives de Melik Er-Rahim. Mais quelques-uns de ses soldats ayant pris querelle avec des marchands de comestibles, il en résulta une sédition générale qui fit couler beaucoup de sang de part et d'autre. L'ordre rétabli, Melik Er-Rahim, par le conseil du calife et sur l'invitation de Thogrul, se rendit au quartier de ce prince, pour lui prouver qu'il n'avait eu aucune part à la sédition; mais il fut aussitôt arrêté avec tous les émirs qui l'accompagnaient, renfermé dans le château de Siravan, puis transféré dans la citadelle de Reï, où il mourut en état de démence, l'an 450 (1058). La charge d'émir

al-Omrah et la sultanie de Bagdad qu'il avait possédées un peu plus de 7 ans, et qui étaient restées dans la maison de Bowaiah pendant 115 ans, passèrent alors dans celle de Seldjouk.

MÉLIK ARSLAN ou **ABOUL MODHAFFER ZEIN-EDDYN ARSLAN SCHAH**, 15e sultan seldjoucide de Perse, fut placé sur le trône à Hamadan l'an 555 de l'hégire (1160 de J. C.); mais le calife Mostandjed, qui ne craignait plus les Seldjoucides, refusa de faire prier pour lui à Bagdad, et dans le même temps, Mohammed, cousin du nouveau maître de la Perse, essaya de lui disputer la souveraineté. Son ambition lui coûta la vie. En 556 (1161), George III, roi de Géorgie, se déclara aussi contre Mélik Arslan, qui le battit l'année suivante. Mais tandis que le sultan relevait la gloire de sa race dans la Perse occidentale, il la voyait s'éteindre dans le Khoraçan, et accordait lui-même l'investiture à plusieurs nouveaux souverains. Toutefois il faut dire qu'il montra de la fermeté contre les entreprises de plusieurs ambitieux, et qu'il obtint sur eux quelques avantages : de ce nombre fut Ynanedj. Mélik Arslan mourut en 571 (1175), dans la 43e année de son âge et la 16e de son règne. Ce prince avait de grandes et de bonnes qualités.

MÉLIK SCHAH Ier (Moezz Eddyn Aboul Fethah), 3e sultan de Perse, de la dynastie des Seldjoucides, succéda à son père Alp Arslan, par les soins du célèbre vizir Nizam el Molouk, l'an 465 de l'hégire (1072 de J. C.), et fut reconnu sans opposition depuis le Djihoun jusqu'à l'Euphrate. Cependant il fut un moment inquiété par son oncle Cadherd ou Carout-Bey, prince feudataire du Kerman, qu'il vainquit et qu'il fit empoisonner, pour ôter tout prétexte de révolte aux mécontents. En 467, il éleva au califat Moctady Biamr Allah, et ordonna la réforme du calendrier persan, connu sous le nom d'*ère djélaléenne*. L'année suivante il réussit, par ses lieutenants, à chasser les Grecs de l'Asie Mineure et de la Syrie septentrionale, et à enlever au calife fathémide Mostanser la partie méridionale de cette province. Il s'occupa ensuite de détruire ou de soumettre tous les petits dynastes qui désolaient la Syrie et la Mésopotamie, mais il fut obligé de tourner ses armes contre son frère Takasch ou Tanasch, révolté dans le Khoraçan. Il triompha de ce rebelle (477) comme il avait fait des autres, et alla enlever Édesse, Alep et plusieurs autres places en Syrie, tandis qu'il achevait de dépouiller, par un de ses généraux, le dernier prince de la dynastie des Merwanides, Mansour, fils de Nasr, des États qu'il possédait en Arménie et en Mésopotamie. L'an 481 fut consacré par le sultan à soumettre, à l'extrémité orientale de son empire, plusieurs princes rebelles, ou du moins assez puissants pour tenter un soulèvement. Mais pendant qu'il assurait ainsi sa vaste puissance, des intrigues dirigées par la sultane Terkhan-Khatoun, le portaient à déposer son fidèle ministre Nizam el Molouk, qui fut assassiné en 485 (1092) par ordre du nouveau vizir. Mélik Schah ne lui survécut que 18 jours, et mourut à Bagdad d'une maladie aiguë, à l'âge de 38 ans, après un règne glorieux de 20 ans. Ce prince, le plus puissant et le plus illustre de sa dynastie, réunissait à tous les avantages physiques les qualités les plus brillantes et les plus solides.

MÉLIK SCHAH II (Moghaïth Eddyn Aboul Fethah), 10e sultan de la même dynastie, succéda à son oncle Mas'oud en 547 (1152), fut déposé par ses émirs le 4e mois de son règne et enfermé dans le château de Hamadan. Il parvint à s'évader, se joignit aux autres ennemis de son père, Mohammed II, qui régnait en sa place, et obtint sur lui quelques avantages. A la mort de Mohammed l'empire fut partagé entre trois compétiteurs. Mélik Schah, l'un d'eux, se rendit maître d'Ispahan; mais il y mourut quelques jours après, en 555 (1160), à l'âge de 31 ans: on soupçonna qu'il avait été empoisonné.

MÉLIK EL ADEL (Saïf Eddyn Aboubekr Mohammed), sultan d'Égypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubides, et connu chez les historiens des croisades sous le nom de *Saphadin*, était frère puiné du grand Saladin, dont il eut le courage, l'ambition et les talents, mais non toutes les vertus. Il rendit de grands services à son frère, préserva même d'une ruine totale sa puissance encore mal affermie, et obtint successivement les gouvernements de l'Égypte, d'Alep et de Damas, les villes de Haran et d'Édesse à titre d'apanage, etc. Après avoir enlevé aux chrétiens plusieurs places importantes en Palestine, il fut chargé d'entrer en négociation avec Richard Cœur de Lion; et telle fut son adresse, qu'il aurait épousé Jeanne, sœur du roi d'Angleterre et veuve de Guillaume II, roi de Sicile, et aurait été couronné avec elle roi de Jérusalem, si cette princesse n'eût refusé formellement de donner sa main à un infidèle. Il est facile de reconnaître ici le canevas sur lequel Mme Cottin a brodé son roman de *Mathilde*. La paix eut lieu toutefois, mais sur d'autres bases, par les soins d'Adel, qui obtint de la reconnaissance de son frère de nouvelles concessions. Mais ce fut surtout après la mort de Saladin, en 589 (1193), qu'il commença décidément à fonder sa puissance. Il sema ou entretint la division entre les 3 fils du sultan qui régnaient, le premier à Damas, le second en Égypte, le troisième à Alep. Il les affaiblit l'un par l'autre, devint le véritable souverain de Damas sous le titre d'atabek (généralissime), s'empara du Caire en 598 (1200), et ceignit l'année suivante la couronne d'Égypte. En vain le sultan d'Alep, qui d'abord avait craint de s'opposer à la fortune de son oncle, voulut-il former une ligue contre lui : l'heureux Adel sut encore diviser ses ennemis et se rendre paisible possesseur des royaumes d'Égypte, de Damas, de Jérusalem et de la plus grande partie de la Mésopotamie. Alors il tourna ses armes contre les chrétiens, leur fit la guerre avec des succès variés, et se consola de n'avoir pas toujours l'avantage par les triomphes de son fils Mélik el Awhad Nedjm Eddyn Ayoub, dans la haute Arménie, et par ceux qu'il obtint lui-même sur les atabeks de la Mésopotamie. Son principal but fut de ruiner l'autorité des anciens émirs de Saladin et de se ménager l'appui de ses propres enfants, sans les rendre redoutables par de trop grands apanages. La kothbah se faisait en son nom, non-seulement en Égypte et en Syrie, mais encore depuis les frontières de la Géorgie jusqu'aux extrémités de l'Arabie : il était heureux au sein de sa nombreuse famille, lorsque, en 614 (1217), une armée de croisés sous les ordres d'André II, roi de Hongrie, de Hugues Ier, roi de Chypre, et des ducs d'Autriche et de Bavière, vint lui porter par ses succès un coup mortel, auquel il succomba en 615 (1218), à l'âge de

75 ans, après en avoir régné 23 à Damas et 19 en Égypte.

MÉLIK EL ADEL SAIFEDDYN ABOUBEKR II, petit-fils du précédent, fut reconnu sultan d'Égypte et de Damas après son père Mélik el Kamel, en 635 (1238); mais il ne tarda pas à mécontenter, par ses désordres et son incapacité, tous les ordres de l'État, qui donnèrent le trône, en 1240, à son frère Mélik el Saleh Nedjm-Eddyn Ayoub. Adel fut relégué dans une prison, où, 8 ans après, sa fin, dit-on, fut avancée. Il avait alors environ 30 ans.

MÉLICK EL AFDHAL NOUR EDDYN ALY, fils aîné du grand Saladin, donna, dès l'âge de 17 ans, des marques de la plus brillante valeur; mais à peine eut-il hérité des royaumes de Damas et de Jérusalem par la mort de son père, en 589 (1193), que, se livrant à son goût pour les plaisirs et la mollesse, il ne connut d'autre occupation que celle des lettres. Il ne vit pas que, pour s'opposer aux projets ambitieux de son oncle Mélik el Adel, il devait se réunir franchement à ses deux frères Mélik el Aziz Othman et Mélik ed Dhaher Ghazy, qui régnaient, le premier en Égypte, le second à Alep. Toujours malheureux par sa faute, il ne sut point profiter des secours momentanés de la fortune, fut dépouillé de ses États, et n'ayant plus en son pouvoir que les villes de Samosath, Saroudj et quelques autres, se fit vassal du sultan d'Iconium. Après une tentative inutile pour usurper le trône d'Alep en 613 (son frère Dhaher étant mort), il retomba dans l'obscurité. L'histoire ne parle plus de lui que pour nous apprendre qu'il mourut à Samosath en 622 (1225 de J. C.), à 57 ans. Sa seule gloire est d'avoir cultivé avec succès les lettres, qui contribuèrent à le perdre, mais qui purent du moins le consoler.

MÉLIK EL ASCHRAF, 2e roi de Perse de la dynastie des Djounabides, s'empara du trône en 744 (1343), après la mort de son frère Haçan Koutchouk, et se montra bientôt le tyran le plus détestable. Fatigués de sa tyrannie, révoltés de ses infâmes débauches, ses sujets les plus distingués fuyaient dans les États voisins. L'un d'eux, le cadi Mohy Eddyn, homme très-éloquent, retiré à Seraï, capitale du Kaptchak, persuada à Djanibek Kan, qui gouvernait alors cet empire, que Dieu l'appelait à exterminer l'impie Aschraf. Djanibek, touché jusqu'aux larmes du discours entraînant du cadi, entra de suite en campagne, vainquit et fit prisonnier en 759 (1357), sur les frontières d'Arménie, le tyran de la Perse, et le condamna au dernier supplice. Ce monstre avait déshonoré le trône pendant près de 15 ans.

MÉLIK EL DHAHER (ou *roi illustre*), surnom commun à plusieurs souverains turcs et arabes, et que prirent entre autres BARKOK et BIBARS. *Voy.* ces noms.

MÉLIK EL KAMEL ABOUL FETHAH NASER-EDDYN MOHAMMED, fils aîné de Mélik el Adel, connu chez les historiens orientaux sous les noms de *Meledin* et de *Melek el Quemel*, succéda à son père au trône d'Égypte en 615 (1218). Une armée de 400,000 croisés venait de forcer le port de Damiette, et le nouveau sultan, sans argent, presque sans troupes, oublié de ses frères, se trouvait dans la position la plus critique. Enfin deux d'entre eux, Aschraf et Mélik el Moadham, sultan de Damas, lui ayant amené des secours puissants, il put entamer avec les chrétiens des négociations pendant lesquelles ceux-ci, pressés par la disette, et menacés bientôt d'une submersion totale, offrirent de rendre Damiette pour sauver leurs vies. Le sultan accepta ces conditions et entra dans Damiette en 618 (1221). Une querelle s'étant élevée entre Aschraf et Moadham, ses frères, Mélik el Kamel prît le parti du premier, et, pour se fortifier contre le second et ses alliés, il commit l'imprudence d'inviter l'empereur Frédéric II à envahir la Palestine : mais bientôt il se repentit d'avoir appelé un allié si redoutable, et fut obligé, pour s'en débarrasser, de lui faire des concessions importantes en 626 (1229). Moadham était mort, et son fils Nasser, qui osa blâmer publiquement Kamel d'un traité si désavantageux aux musulmans, fut dépouillé de ses États par son oncle, qui les donna à son frère Aschraf, en échange de plusieurs places de Mésopotamie. Mélik alla exercer ensuite ses droits de suzerain en Syrie, puis revint en Égypte, où il exécuta des travaux utiles. En 629 (1232) il alla en Orient faire sur un prince ortokide un acte de haute justice. A son retour il se brouilla avec son frère Aschraf; et, après la mort de celui-ci, en 635 (1238), il eut à disputer le trône de Damas à son autre frère, Mélik el Saleh Ismaël. Il fut encore heureux dans cette entreprise; mais peu de temps après il mourut en 635 (1238) à l'âge de 70 ans; il en avait régné 40 en Égypte, tant comme gouverneur que comme sultan. Ce prince, qui avait les meilleures et les plus grandes qualités tout à la fois, sut rendre ses peuples heureux. On peut lui reprocher cependant une excessive ambition et un acte de vengeance exercé avec cruauté sur 50 soldats du prince d'Émesse, l'allié de Mélik el Saleh Ismaël, dans la guerre pour la succession au trône de Damas.

MÉLIK EL KAMEL NASAR-EDDYN MOHAMMED, neveu du précédent, succéda l'an 642 (1244) à son père Mélik el Modhaffer Schehab-Eddyn Ghazy dans la principauté de Meïafarekin. Il y fut assiégé en 656 (1258) par les Tartares, fut obligé de se rendre après une défense glorieuse de 2 ans, et ne put trouver grâce devant ses cruels vainqueurs, qui lui tranchèrent la tête.

MELIK EL MANSOUR. *Voyez* **KELAOUN** et **LADJYN.**

MELIK EL MOADHAM (CHEMS ED DAULAH TOURAN-SCHAH), fondateur de la dynastie des Ayoubides dans le Yémen, était le frère aîné du grand Saladin qui, voulant s'assurer un asile, dans le cas où il ne put se maintenir sur le trône d'Égypte, envoya son frère pour conquérir la Nubie, l'an 568 de l'hégire (1173 de J. C.). Mélik el Moadham, peu satisfait de cette contrée, y leva seulement des contributions, et revint en Égypte. L'année suivante, il conduisit une autre armée dans l'Arabie heureuse, vainquit Abdel-Naby, dernier prince de la dynastie des Mahdides, qui possédait la partie maritime du Yémen, et le força de se renfermer dans Zabid, sa capitale, qu'il emporta d'assaut. Ensuite il s'empara d'Aden, où régnait Yazer, dernier rejeton, ou peut-être spoliateur de la dynastie des Razyides; et s'étant rendu maître de ces deux princes et de leurs trésors, il gouverna quelque temps le Yémen au nom de Saladin, y laissa deux lieutenants, et retourna auprès de son frère, qui lui donna le gouvernement de Damas. Il s'y livrait au repos

et aux plaisirs, l'an 573 (1177), lorsque les chrétiens gagnèrent la célèbre bataille d'Ascalon ; et ce fut son indolence qui favorisa leurs progrès. Ce prince, brave par accès, mais aussi violent que voluptueux, voulut avoir, l'année suivante, la ville de Balbek, possédée par un émir qui l'avait reçue de Saladin à titre de récompense. Le sultan, poussé par les importunités de son frère, assiégea cette place, la prit, la lui donna, et en céda une autre à l'émir dépouillé, pour le consoler de cette disgrâce. A la fin de dzoulkadak 575 (avril 1180), l'inconstant Mélik el Moadham Tourah Schah rendit Balbek à Saladin, en échange d'Alexandrie, où il mourut de débauches, l'an 576 (1181). Prodigue à l'excès, il dévorait les revenus de cette ville et de l'Arabie ; et il laissa en outre pour plus de 2 millions de dettes que le généreux Saladin se fit un devoir d'acquitter.

MÉLIK EL MOEZ SAIF EL ISLAM TOGHTEGHYN, frère cadet du grand Saladin, fut chargé par ce prince de conquérir une seconde fois le Yémen en 578 (1182). Il soumit cette contrée sans peine, y régna 15 ans, ruina ses sujets en s'attribuant le commerce exclusif de ses États, et, après avoir amassé des richesses incalculables, mourut à Zabid en 593 (1197), laissant la souveraineté à son fils.

MÉLIK EL AZIZ-CHEMS EL MOULOUK ISMAEL, enorgueilli de sa puissance, prit le titre de calife, récita lui-même le kothbah devant le peuple, usurpa tous les priviléges attachés à la famille du prophète, et révolta, par cette vanité extravagante, plusieurs de ses émirs, qui l'assassinèrent en 599 (1202-03), la 6e année de son règne.

MÉLIK EL MOADHAM CHEREF - EDDYN ABOUBEKR ISA, nommé *Coradin* par les historiens des croisades, était fils de Mélik el Adel. Il s'empara du trône de Damas aussitôt après la mort de son père. Après avoir défendu Damiette avec vigueur contre les chrétiens, il leur fit la guerre dans la Palestine, leur prit Césarée en 617, et contribua ensuite à faire rentrer Damiette sous la domination des musulmans. S'étant brouillé avec ses frères, Mélik el Aschraf el Mélik el Kamel, il se ligua contre eux avec le fameux sultan Djelal Eddyn Mankberny, parvint à s'attacher Mélik el Aschraf contre son autre frère, et mourut à Damas en 624 (1227), dans la 49e année de son âge, après un règne de 9 ans et demi. Ce prince avait l'âme grande, le caractère généreux, du goût pour les lettres et une simplicité dans ses manières et son habillement, qui mérita de passer en proverbe.

MÉLIK EL NASSER SALAH EDDYN DAOUD, fils du précédent, devint roi de Damas et de Jérusalem après la mort de son père en 624 (1227 de J. C.), mais fut bientôt dépouillé de son héritage par ses oncles Mélik el Kamel et Mélik el Aschraf Mousa, qui ne lui laissèrent que la ville de Karak et quatre autres moins importantes. Nasser sut toucher Kamel, qui lui donna une de ses filles ; mais bientôt il la lui fit répudier. Le malheureux prince, après avoir imploré vainement la protection da Mostanser, calife de Bagdad, refusa les offres avantageuses d'Aschraf, brouillé avec Kamel, et prit seul le parti de ce dernier contre tous les autres princes ayoubides de Syrie. Le sultan reconnaissant lui rendit la main de sa fille, et lui donna des espérances flatteuses que la mort l'empêcha de réaliser. Nasser, demeuré sans appui, tenta de recouvrer Damas par les armes, fut vaincu par un lieutenant de Mélik el Adel II, sultan d'Égypte, dont il prit pourtant la défense plus tard contre Mélik el Saleh Nedjm Eddyn Ayoub. Sa générosité parut encore en cette occasion : ayant fait prisonnier ce prince, il refusa de le livrer à Adel, se lia même avec lui, et l'aida à conquérir l'Égypte ; mais il fut encore victime de sa trop grande confiance dans la fidélité de ses alliés. Forcé de se retirer à Karak, la seule place dont Nedjm Eddyn ne put le chasser, il se vit réduit, en 647, à implorer la protection de Saladin II, sultan d'Alep. Mais trahi par ses deux fils aînés, qui livrèrent Karak aux ennemis, et par le calife Mostasem, qui refusa de lui rendre un dépôt considérable, seul débris de sa fortune, il alla vivre misérablement parmi des Arabes nomades. Plusieurs fois il conçut l'espoir de rétablir ses affaires et de ressaisir le trésor confié au calife ; mais toujours déçu, il retournait à sa vie errante. Le perfide Mostasem, qui connaissait sa bravoure et sa grandeur d'âme, l'ayant prié de venir le secourir contre les Tartares, il consentit à déposer son ressentiment, se mit en route, et mourut de la peste au bourg de Bowaïda, près de Damas, en 656 (1258), à l'âge de 53 ans.

MÉLIK EL MOADHAM GAIATH EDDYN TOURAN-SCHAH, 9e sultan d'Égypte de la dynastie des Ayoubides comme le précédent, succéda à son père Nedjm Eddyn Ayoub, en 647 (1250), et commença son règne par l'assassinat de son frère Adel Schah. Le seul service qu'il rendit à son pays fut d'intercepter les communications à l'armée de St. Louis avec Damiette, et de la forcer ainsi à cette funeste retraite qui coûta la vie ou la liberté à plus de 30,000 Français. Incapable d'user noblement de la victoire, il fit massacrer ses prisonniers, dont le trop grand nombre l'embarrassait, et ne respecta que St. Louis, dont la fierté sut lui imposer. Sa conduite envers ses propres sujets, ses débauches, son ingratitude envers les mameluks Baharites causèrent sa perte. Les Baharites le firent périr en 1250, après un règne de 5 mois. En lui s'éteignit la dynastie des Ayoubides, qui avait possédé l'Égypte 81 ans, et qui fut remplacée par celle des mameluks Baharites.

MÉLIK EL MODHAFFER (BIBARS, surnommé), 12e sultan des mameluks Baharites, Circassien d'origine, fut proclamé l'an 708 (de J. C. 1309), après la 3e déchéance de Mohammed ben Kélaoun, dont il avait été l'esclave, et qui l'avait revêtu des premiers grades de sa milice. Vingt-quatre jours après, le gouverneur d'Égypte Salar ayant replacé Mohammed sur le trône, celui-ci fit mettre à mort l'impolitique Bibars, qui eût pu éviter un tel sort en le faisant subir à Mohammed lorsqu'il en avait le pouvoir.

MÉLIK EL MOEFF (*roi très-élevé*). *Voyez* **AIBEK**, premier sultan des mameluks Baharites.

MELIORATI (COSME). *Voyez* **INNOCENT VII.**

MELISSINO, grand maître de l'artillerie russe, né vers 1730, à Céphalonie, l'une des îles de la mer Ionienne, aimait à se rappeler cette origine grecque. Admis dans le corps des cadets de terre, il acquit bientôt une influence sur ses camarades par la vivacité de son esprit, et son

goût pour les plaisirs. Il leur avait persuadé de jouer la comédie; les courtisans vantèrent les talents des jeunes acteurs : l'impératrice Élisabeth assista à une représentation de *Zaïre,* pièce dans laquelle Melissino jouait le rôle d'Orosmane; et elle fut si satisfaite, qu'elle fit construire dans son palais un théâtre, où l'*illustre troupe* vint souvent représenter des pièces françaises. Melissino avait étudié presque toutes les langues modernes, et il parlait également bien le russe, l'allemand, le français et l'italien; il avait des connaissances très-étendues dans la physique, la chimie, la mécanique, etc., et il possédait la partie théorique de presque tous les métiers. Attaché à l'arme de l'artillerie, il obtint un avancement rapide sous le règne de Catherine II, qui aimait tous les talents, et récompensait tous les services. Il attira en Russie plusieurs officiers étrangers, qu'il acheva de former lui-même, et un grand nombre d'ouvriers allemands, auxquels il procura de l'ouvrage et de bons appointements. C'est à la bravoure de Mélissino que fut attribué le gain de la bataille de Kagoul; il s'empara, dans la Moldavie, de plusieurs batteries turques, dont Catherine lui fit présent, en lui permettant de convertir toutes les pièces en monnaie du pays. Des sommes que lui valut cette opération, il acheta une terre, et c'est la seule qu'il ait jamais possédée : il jouissait cependant d'un revenu considérable, et il recevait, chaque année, des gratifications qui s'élevaient à plus de 100,000 francs; mais sa magnificence surpassait celle des princes, et sa générosité ne connaissait point de bornes. Il n'est pas en mon pouvoir, disait Catherine, d'enrichir Melissino. A l'avénement de Paul I[er] au trône, il remplaça Zoubow dans la charge de grand maître de l'artillerie, qu'il avait déjà remplie un moment, en 1799, après la mort de Muller, tué au siége de Kilia. Personne en Russie n'avait rendu autant de services à cette arme; il avait perfectionné l'art de fondre les canons, et avait imaginé une nouvelle machine pour les forer : il détermina, non sans peine, la création d'un corps d'artillerie légère, et le pourvut de bons officiers. Melissino s'est fait initier dans les mystères de la société maçonnique, et il était devenu grand maître de toutes les loges de Russie; mais Catherine, ayant conçu quelque méfiance sur le but secret de cette association, désira que Melissino cessât d'en faire partie, et il obéit à sa souveraine. Il fonda, dans sa vieillesse, une nouvelle société dont les membres portaient le nom de *Philadelphes.* Ce n'était, dit-on, dans le principe, qu'une espèce de régiment de la *Calotte;* et Catherine ne fit que rire des dénonciations dont cette société devint l'objet. Paul envisagea cette affaire plus sérieusement; il défendit aux membres de cette société de continuer de se réunir, et bannit de ses États quelques-uns des chefs soupçonnés de partager les principes de la révolution française. La destitution de son fils unique, colonel de dragons, et l'exil de ses amis, causèrent à Melissino un vif chagrin, qu'il chercha vainement à dissimuler. Une noire mélancolie détruisit rapidement sa santé; et l'empereur l'ayant mandé, par un froid rigoureux, pour lui reprocher l'indiscipline d'un officier d'artillerie, qui s'était esquivé pour se dispenser de saluer le prince, le vieux général, accablé de douleur, put à peine retourner chez lui, où il expira quelques jours après, en 1804. Melissino avait été longtemps chargé de la direction des spectacles de la cour. Ses fêtes militaires, ses feux d'artifice, et ses camps de plaisance, feront vivre son nom en Russie, autant que ses services et ses qualités personnelles. Ch. Fr. Phil. Masson lui a consacré une notice dans ses *Mémoires sur la Russie.*

MÉLISSUS, philosophe de Samos, disciple de Parménide et d'Héraclite, commanda la flotte samienne et remporta plusieurs avantages sur Périclès; mais il ne put l'empêcher de s'emparer de Samos, dont les Athéniens rasèrent les murailles. Il supposait que l'univers est un être unique, continu, indivisible, que les formes ne sont que des apparences, des modifications de l'être, et que le mouvement n'a point de réalité.

MÉLISSUS (Caïus), grammairien dont Suétone a fait une honorable mention, *De illustribus grammaticis,* naquit à Spolète, en Ombrie, de parents libres. Comme ceux-ci vivaient en mauvaise intelligence, le pauvre enfant, victime de leurs querelles domestiques, fut exposé, suivant l'impitoyable droit que la loi romaine donnait au père de famille. Recueilli et élevé par un citoyen dont on n'a pas gardé le nom, il profita si bien de l'éducation qu'on lui donna, qu'il devint un grammairien assez distingué pour être offert au premier ministre d'Auguste, Mécène, qui aimait à s'entourer d'esclaves lettrés. Honoré de la confiance de son maître, qui l'associa même à ses travaux d'administration, Mélissus fut reconnu et réclamé par sa mère, mais lui ne voulut pas reconnaître celle qui l'avait abandonné, et il préféra la servitude à la liberté, qui était pourtant un droit de sa naissance. Touché du dévouement que révélait cet esclavage volontaire, Mécène affranchit son serviteur, qui resta son ami, et qui devint même celui d'Auguste. En témoignage de son amitié, l'empereur lui confia le soin d'organiser sa grande bibliothèque du portique d'Octavie. C'est là qu'à 60 ans, et comme pour se distraire de ses travaux politiques et littéraires, Melissus composa un petit recueil de plaisanteries, *Jocorum libellus.* Il avait auparavant composé des comédies, d'un nouveau genre, dans lesquelles les chevaliers romains jouaient les principaux personnages. Il les avait de là appelées *trabeatæ,* le vêtement de chevaliers s'appelant *trabea.* La nouveauté du genre et la réputation de Mélissus rendent la perte de ces pièces infiniment regrettable.

MELISSUS (Paul), l'une des gloires de la savante Allemagne, naquit le 20 décembre 1539, à Melrichstadt, en Franconie. Son père s'appelait Balthazar Schede, et sa mère Attilia Mélissa. Il prit le nom de sa mère, probablement parce qu'il était d'origine grecque et poétique; et de bonne heure il l'illustra dans la poésie et dans la musique, dans la poésie surtout, car, au sortir de ses classes, parcourant les académies de l'Allemagne, il fut, en 1564, à Vienne, proclamé poëte lauréat par l'empereur Ferdinand I[er]. Peu d'existences ont été plus agitées. Après la mort de ce prince, Melissus quitta Vienne, et, pour se distraire de sa douleur, parcourut la Bohême, d'où par l'Elbe il descendit jusqu'à Wittenberg. En 1567, Melissus alla à Paris, et s'y lia d'une amitié particulière avec Ramus, Dorat et Lambin. Il était à Orléans lorsque la guerre civile se ralluma; ne voulant pas s'exposer inutilement à des dangers qu'il pouvait éviter, il se dirigea sur Genève. Dans le trajet, il fut arrêté deux fois, l'une à la Charité-sur-Loire par les

Français, et l'autre à Dôle par les Espagnols, dont il paraît qu'il eut beaucoup à se plaindre. Il s'arrêta 3 mois à Besançon pour se reposer et attendre des nouvelles d'Allemagne. Enfin, il gagna Genève, où il reçut un accueil très-flatteur des savants réfugiés dans cette ville pour leurs opinions religieuses. Rappelé par l'Empereur, en 1570, il le suivit à la diète de Spire. Il profita de cette occasion pour présenter ses hommages à l'électeur palatin; et, sur la demande de ce prince, il fit une traduction des *Psaumes*, en vers allemands, adaptés à la musique de Goudimel. Depuis longtemps Melissus désirait de voir l'Italie; à la mort de l'électeur (1577), il put satisfaire sa curiosité. Pendant son séjour à Padoue, en 1579, il fut créé comte, chevalier doré, et citoyen romain. Il quitta bientôt l'Italie pour retourner en Allemagne, parcourut de nouveau la France, passa en Angleterre et vint mourir à Heidelberg le 3 février 1602. Ses poésies ont été publiées sous le titre de *Melissi Carmina*, Francofurti, 1574.

MELITON (St.), évêque de Sardes sous Marc-Aurèle, avait longtemps voyagé dans la Palestine; il composa plusieurs ouvrages théologiques et ascétiques, mentionnés par Eusèbe et St. Jérôme, mais perdus pour la plupart; les plus célèbres sont : l'*Apologie de la religion chrétienne adressée à Marc-Aurèle,* et le *Traité de la fête de Pâques,* dont il fixe la célébration au 14e jour de la lune de mars. L'Église honore la mémoire de St. Méliton le 1er avril. Ch. Chr. Woog a publié : *De Melitone Sardium in Asia episcopo,* Leipzig, 1774, in-4°.

MÉLITUS, orateur et poëte athénien, est moins connu par ses ouvrages que pour avoir été un des principales accusateurs de Socrate. On a beaucoup répété que les Athéniens ayant reconnu l'innocence de ce philosophe, lapidèrent Mélitus vers l'an 400 avant J. C.; mais le silence de Platon et de Xénophon doit faire rejeter cette traduction. Mélitus avait composé plusieurs tragédies, un *Traité* sur l'être et des chansons de table.

MELIUS (Spurius), chevalier romain, très-riche, et non moins ambitieux, voulut profiter de la famine qui désola Rome (l'an de Rome 315, avant J. C. 439), pour usurper l'autorité royale. Il fit acheter par ses clients une grande quantité de blé dans l'Étrurie, et le distribua gratuitement aux pauvres. Touché de ses largesses, le peuple l'accompagnait dans les rues, et lui promettait hautement le consulat, qu'il ne pouvait cependant obtenir sans l'agrément des sénateurs, peu disposés à le lui accorder. Melius n'eut pas le loisir de concerter ses mesures avant la tenue des assemblées; et T. Quint. Capitolinus fut élu consul pour la sixième fois. Cependant L. Minucius, continué dans la charge de préfet des vivres, découvrit que Melius avait un amas d'armes dans sa maison, et qu'il tramait contre la république un complot dont l'exécution était seulement différée de quelques jours. Les consuls, sur cet avis, demandèrent qu'on créât un dictateur pour étouffer le mal dans sa naissance; et les suffrages se réunirent sur Q. Cincinnatus, personnage d'une grande fermeté. Dès le lendemain, il se rendit au Forum, accompagné de ses licteurs, et somma Melius de comparaître devant son tribunal pour rendre compte de sa conduite. Melius, effrayé, différait d'obéir; mais saisi par un licteur, il fut amené sur la place : alors il éleva la voix, et supplia le peuple de prendre sa défense contre la tyrannie dont il était victime. La foule, émue par la compassion et par le souvenir de ses libéralités, l'arracha des mains du licteur, et lui facilita les moyens de s'évader; mais Servilius Ahala, général de la cavalerie, l'atteignit dans sa fuite, et lui passa son épée au travers du corps (l'an 316, avant J. C. 438). Cincinnatus loua, de cette action, Ahala qui avait délivré la patrie d'un tyran.

MELL ou **MEL** (Conrad), théologien protestant, né en 1666 dans le landgraviat de Hesse, exerça le ministère évangélique en Courlande, à Memel, à Kœnigsberg, puis fut nommé, en 1705, recteur du gymnase de Hersfeld, dans la Hesse, place qu'il remplit avec succès. Il avait imaginé une machine, au moyen de laquelle il se persuada qu'on pouvait mesurer les longitudes en mer; et il en adressa des modèles à différentes académies. Les Sociétés de Londres et de Berlin, auxquelles il était associé, lui proposèrent des doutes sur le résultat de sa découverte; et comme il ne put pas les dissiper, on n'en parla plus. Mell avait fait une étude approfondie de l'antiquité sacrée, et il remplissait avec beaucoup de zèle les fonctions du pastorat; il fut élevé à la dignité de surintendant des églises de la Hesse, et mourut le 3 mai 1733. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La liste publiée par Rotermund en contient 45.

MELLAN (Claude), dessinateur et graveur au burin, né à Abbeville le 23 mai 1598, mort à Paris le 9 octobre 1688, imagina une manière nouvelle de graver avec une seule taille qu'il renflait ou diminuait suivant le ton qu'il avait besoin d'obtenir; mais ce genre, qu'il a poussé au plus haut degré de perfection, ne présente pas de plus grand mérite que celui de la difficulté vaincue. Au nombre de ses planches, presque toutes de sa composition, on distingue la *Ste. Face,* gravée d'un seul trait en spirale, et *St. Pierre Nolasque porté par des anges :* cette dernière pièce, la plus belle qu'il ait jamais faite, gravée en 1627, est devenue très-rare.

MELLE (Jacques de), en latin *Mellenius,* savant numismate, né à Lubeck en 1659, exerça, pendant près de 60 ans, le ministère dans sa patrie, et mourut en 1743. Ses principaux ouvrages sont : *Historia antiqua, media et recentior lubecensis,* Iéna, 1677-79, in-4°; *Sylloge nummorum ex argento uncialium vulgò thalerorum seu imperialium,* Hambourg, 1698, in-4°; *Series regum Hungariæ è nummis aureis quos vulgò* Ducatos *appellant collecta et descripta,* 1699, in-4°, figures; *Notitia majorum, plurimas lubecensium aliorumque..... Vitas,* etc., *comprehendens,* 1707, in-4°. Gœtten a publié sa *Vie* dans le *Gelehrte Europa.*

MELLET (Jean), théologien protestant, né à Oron, dans le pays de Vaud, devint, en 1650, curé de l'église allemande réformée de Sainte-Marie, dans l'Alsace. Il travailla, de concert avec Dury, à la réunion des églises réformées, et il publia différents écrits sur cet objet. On a encore de lui : *Artificium veræ catholicum, qua ars conjugativa, nova et mirifica, ita traditur ut a tirone idoneo paucis addici possit,* etc., Genève, 1672, in-12.

MELLIER ou **MESLIER** (Gérard), trésorier de France, et trésorier général de la Bretagne, né à Nantes, fut élu maire de cette ville en 1720, et confirmé dix ans de suite dans les mêmes fonctions, qu'il remplissait en-

core à sa mort en 1729. Louis XV lui avait décerné une médaille d'or, et le corps municipal de Nantes une épée, en reconnaissance de ses services. Du reste il négligea tellement le soin de sa fortune, qu'il fut réduit à solliciter une pension de mille livres. On a de lui quelques ouvrages ; nous citerons seulement : *Mémoire pour servir à la connaissance des fois et hommages des fiefs de la Bretagne,* Paris, 1714, in-12.

MELLINET (François), conventionnel, naquit, en 1741, à Nantes, où son père exerçait la profession d'apothicaire. D'un esprit actif, entreprenant, il se livra fort jeune aux spéculations commerciales. Il fit bâtir dans les marécages desséchés de la Chézine, un vaste édifice désigné sous le nom d'*Entrepôt des cafés,* et qui a donné naissance au quartier de l'Entrepôt. Le 1er avril 1789, Mellinet fut nommé l'un des 12 délégués chargés de rédiger le cahier des doléances et demandes du tiers état de la sénéchaussée de Nantes. Le 1er juillet suivant, une immense réunion, provoquée par le fameux serment du Jeu de Paume, eut lieu à la halle neuve de Nantes. Le serment à la constitution y fut prêté, et Mellinet fut choisi, avec trois de ses compatriotes, pour porter à l'assemblée nationale une adresse où elle était félicitée de l'énergie qu'elle avait déployée dans une circonstance si importante. A son retour à Nantes il accepta, en novembre 1790, les difficiles fonctions d'officier municipal, dans l'exercice desquelles il eut le bonheur de concourir à atténuer les effets de nouveaux désordres. Ce fut pour prévenir les projets de leurs auteurs et assurer la liberté des votes, que l'élection des députés fut transférée à Ancenis, où Mellinet fut de nouveau élu. Les sentiments qu'il apporta furent ceux d'un homme consciencieux et modéré. Dans le procès de Louis XVI, Mellinet vota pour l'appel au peuple et pour la reclusion pendant la guerre, avec le bannissement à la paix. Sur la question préjudicielle : Louis XVI peut-il être jugé? il prononça un discours, remarquable par des principes de droit et d'équité, et dont l'impression fut ordonnée. Épuisé par les fatigues de la députation, il succomba à Paris, dans le courant de juin 1793, à une maladie qu'elles avaient développée. — L'un de ses fils, Antoine-François, né en 1770, prit une part active aux premiers événements de la révolution. Fait lieutenant-colonel sur le champ de bataille, en 1792, pour sa belle défense du pont de Céret, dont il disputa seul le passage, puis adjudant général peu après, il fut momentanément professeur d'histoire à l'école centrale de Nantes. Rentré dans la carrière militaire, il obtint un avancement, dû à de nombreux traits de courage, plutôt qu'à la faveur de Napoléon, qui ne lui pardonnait pas son étroite liaison avec Sieyès. Exilé en 1815, il se fixa à Bruxelles, où il s'occupa de la rédaction et de la mise en ordre de nombreux mémoires sur l'art militaire. Il a publié quelques ouvrages sur cette partie des sciences. Il prit une part active aux événements occasionnés par la révolution belge, et continue d'habiter la Belgique, où il est général-major en non-activité.

MELLING (Antoine-Ignace), célèbre dessinateur, né le 27 avril 1763 dans le duché de Bade, manifesta de bonne heure des dispositions pour la peinture de paysage. Après avoir voyagé dans différentes parties de l'Europe, il se fixa à Constantinople, où ses talents lui méritèrent la confiance de la sultane Hadiji et du sultan Sélim III, dont il fut le dessinateur et l'architecte. Pendant son séjour dans l'Orient, il conçut et exécuta le projet de représenter, en une suite de 48 *Tableaux,* les sites les plus pittoresques du Bosphore. Cette collection, dont, à son retour en Europe, il exposa les principaux dessins, lui mérita l'admiration des connaisseurs. Melling se trouvait en Angleterre lors du départ de Louis XVIII pour la France, et ce fut ce moment qu'il choisit pour dessiner une vue du château d'Hartwel, qu'il eut l'honneur d'offrir au roi. Il se rendit à Paris avec ce prince, qui le nomma dessinateur de son cabinet, et mourut en juillet 1831. Outre le *Voyage pittoresque de Constantinople,* Paris, 1809-19, très-grand in-fol., on a de Melling : *Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises, ou Collection de 72 gravures avec texte explicatif,* Paris, 1825-1830, in-fol. oblong.

MELLINI (Jean-Baptiste), cardinal et évêque d'Urbin, né à Rome en 1405, mort dans cette ville en 1478, était un homme très-instruit, et joignait aux vertus de son état un grand caractère. Sa *Vie,* par B. Platina, a été insérée par Louis Doni d'Attichy dans les *Flores historiæ cardinalium,* tome II, page 382.

MELLINI (Savo), nonce en Espagne, mort en 1701 à 58 ans, fut créé cardinal pour avoir cherché à réfuter la déclaration de Bossuet sur les libertés de l'Église gallicane. Sa réfutation se trouve dans un recueil publié par le cardinal d'Aguirre, sous ce titre : *Autoritas infallibilis et summa cathedræ S. Petri, extra et supra concilia quælibet, atque in totam Ecclesiam, denuò stabilita, adversùs declarationem nomine cleri gallicani editam,* etc., Salamanque, 1683, in-fol.

MELLINI (Dominico di Guido), littérateur, né à Florence vers 1540, accompagna, comme secrétaire, Jean Strozzi, député par le grand-duc au concile de Trente, et, à son retour, fut nommé précepteur de Pierre, l'un des fils de Cosme de Médicis. Il mourut vers 1610. On cite de cet écrivain : *Descrizzione dell' entrata della S. Giovanna d'Austria, regina,* etc., Florence, 1566, in-4°; *Visione dimostratrice della malvagità del carnale amore,* ibid., 1566, in-4°, etc.

MELLO (Guillaume de), prêtre et chanoine de l'église collégiale de Notre-Dame, à Nantes, naquit en cette ville, où l'un de ses parents, peut-être son père, était docteur-régent de la faculté de médecine, lors de la maladie contagieuse qui désola Nantes, en 1625, maladie sur laquelle il publia un écrit. Nous n'avons aucun détail sur la vie du chanoine Mello, qui ne nous est connu que par ses ouvrages. Ce sont : *les Élévations de l'âme à Dieu par les degrés des créatures ; le Devoir des pasteurs ; les Divines opérations de Jésus dans le cœur d'une âme fidèle ; le Prédicateur évangélique.*

MELLO DE CASTRO (don Julio), savant portugais, né à Goa en 1658, mort en 1721, suivit d'abord la carrière militaire qu'il abandonna pour se livrer plus librement à l'étude. Il se fit agréger à plusieurs sociétés littéraires, et fut admis, en 1720, à la nouvelle académie formée par Jean V pour travailler à l'histoire générale du Portugal. Mello, chargé de recueillir les monuments des règnes de Sanche Ier et d'Alphonse II, qu'il comptait

parmi ses ancêtres, fit marcher de front les recherches historiques et la poésie. On cite de lui les *Éloges des illustres Portugais ;* une *Vie du comte de Galvéas,* son oncle, restée imparfaite, et plusieurs pièces de vers. Son *Éloge* par le P. Jos. Barbosa, se trouve dans le tome Ier des *Mémoires de l'Académie royale de l'histoire portugaise.*

MELLO E CASTRO ALMEIDA. *V.* **ALMEIDA.**

MELLO (François-Manuel de), né à Lisbonne en 1611, mort en 1666, a laissé : *las tres Musas de Melodino,* 1649, in-4°, réimprimé sous ce titre : *Obras metricas,* Lyon, 1665, in-4°; *Epanophoras de varia historia portugueza em cinco relaçoens que contem negocios publicos, politicos, amorosos, bellicos, triumphantes,* 1660, 1676, in-4°.

MELLO (dom José-Maria) était évêque de l'Algarve, lorsqu'il fut choisi pour confesseur de la reine Marie Ire, et nommé en même temps grand inquisiteur. Dans cette position éminente, il appuya de tout son pouvoir la demande en réhabilitation que ne cessaient de réclamer le marquis de Tavora et les autres personnes condamnées pour l'attentat commis en 1758; mais, malgré son influence sur l'esprit de la reine, il n'obtint qu'un demi-succès. Quand Marie eut tout à fait perdu l'usage de sa raison, Mello, accusé assez ridiculement d'y avoir contribué, fut exilé de Lisbonne par le prince-régent. Il vécut dans la retraite jusqu'à l'invasion française. A cette époque, il fit partie de la députation portugaise qui se rendit à Bayonne, chargée de demander à Napoléon un roi de son choix. Mello soutint avec assez bonne grâce les plaisanteries de l'empereur sur sa qualité de grand inquisiteur, et s'acquit ainsi la réputation d'homme facile et tolérant. Il habitait Bordeaux, quand les événements de 1814 le rappelèrent à Lisbonne, où il mourut vers 1817. On a de lui une *Lettre pastorale,* traduite en français par l'abbé Blanchard, Londres, in-8°.

MELLO-BREYNER (Pedro de), diplomate, naquit à Lisbonne, vers 1760, d'une famille illustre. Il embrassa la carrière de la magistrature et parvint aux premières charges. Ayant accepté, pendant l'occupation française, la place de secrétaire des finances, il fut destitué au retour de Jean VI. Mello rentra en grâce quelque temps après, et fut nommé ambassadeur à Rome. Suspendu de ses fonctions pendant les événements de 1821, il les reprit à la contre-révolution, et les exerça jusqu'en 1825; alors il fut envoyé à Paris en qualité de ministre. Il quitta cette capitale en 1827, pour aller remplir à Lisbonne le poste de ministre de la justice. Mais, un mois après son arrivée, il fut obligé, par les intrigues de ses collègues et de l'ambassadeur d'Angleterre, sir A. Court, de donner sa démission. Par compensation, on le nomma conseiller d'État effectif. Mello était fort attaché à la constitution que don Pedro avait donnée au Portugal ; ne pouvant cacher son antipathie pour don Miguel, il fut emprisonné par ordre de ce prince, à la tour de Saint-Julien, malgré son âge, ses infirmités et une cécité presque complète. Il y mourut le 31 décembre 1830.

MELLO FREIRE DOS REIS (Pascoal-José de), savant publiciste portugais, grand vicaire du Crato, membre du conseil du roi et de la cour souveraine de justice, né le 6 avril 1736 à la petite ville d'Anciâo, comptait au nombre de ses ancêtres l'illustre historien Jean de Barros ; il fit avec un grand éclat ses études à l'université de Coïmbre, alors dirigée par les jésuites, et y reçut à 19 ans le grade de docteur. En 1772, le marquis de Pombal, qui venait d'introduire une organisation nouvelle dans cette université, fit choix de Mello Freire pour y remplir la chaire de droit portugais récemment établie, et les leçons du jeune professeur lui valurent la réputation d'un homme aussi profond qu'habile. D'importants ouvrages concoururent encore à répandre le bruit de son savoir comme jurisconsulte, et lorsque, en 1783, la reine Marie Ire, impatiente des lenteurs qu'apportait dans ses travaux le comité créé par elle pour refondre les lois du royaume en un nouveau code, voulut mettre à fin cette entreprise, elle fit venir Mello Freire à Lisbonne, et lui confia la rédaction de la principale part de ce travail immense. Celui-ci s'acquitta de sa tâche avec un zèle infatigable; mais la mort le frappa en 1798, sans qu'il eût la satisfaction de voir mettre au jour ses deux codes (*de droit public* et *de droit pénal*) que cependant il avait terminés depuis 10 années. Le premier est resté inédit ; l'autre a paru en 1823 avec d'intéressantes notes, par les soins de M. F. Freire de Mello, neveu de l'auteur, à qui est due également la publication des deux écrits suivants de son oncle : *Dissertation historico-juridique sur les droits et la juridiction du grand prieur du Crato ;* et *Allégation juridique sur les testaments des mélancoliques :* l'un et l'autre en portugais. Les travaux dont nous venons de parler ne sont qu'une partie des titres de Mello Freire à la célébrité qu'il s'est acquise. Il avait déjà rendu un service immense à la législation portugaise en écrivant pour l'usage de l'université, où depuis il fut collégial des ordres militaires, ses *Institutions de droit public, privé et criminel du Portugal,* ainsi qu'une *Histoire du droit civil* de la même nation. Dans cette histoire, remontant jusqu'aux temps antérieurs à la conquête par les Romains, il parcourt d'une manière aussi savante que lumineuse toutes les vicissitudes de la législation qui a régi le Portugal pendant 20 siècles, et il donne sur chaque jurisconsulte, en forme de notes biographiques, des jugements concis, mais fortement tracés. Les questions les plus graves sont approfondies dans ses *Institutions du droit public,* l'auteur y expose les diverses matières avec beaucoup de précision, et détermine avec une égale profondeur les prérogatives du trône, celles des *cortès*, et enfin les droits et les devoirs des citoyens ; il suit, dans ses *Institutions du droit privé,* le même ordre que Tribonien dans les *Institutes,* c'est-à-dire celui des personnes, des choses et des actions ; mais il se montre surtout penseur profond et vraiment philosophe dans ses *Institutions du droit pénal,* ouvrage que l'on peut, à beaucoup d'égards, placer à côté de ceux des Montesquieu, des Beccaria, des Filangieri et des Blackstone sur la même matière. Tous ces traités, écrits en latin, dans un style net et concis, ont été plusieurs fois réimprimés ; la meilleure édition est celle qui a été publiée à Coïmbre en 1815 par le neveu de l'auteur.

MELLOBAUDÈS, le plus ancien roi franc qui soit nommé dans l'histoire, fut tribun dans la garde de l'empereur Constance, vers l'an 354, et conserva ce grade sous Julien, Jovien et Valentinien. A la mort de ce dernier, il se trouva revêtu de la dignité de commandant des gardes. Il était en même temps roi des Francs. Ce

fut en cette qualité qu'il défendit ses États contre Macrien, roi des Allemands. Il fut vainqueur et mérita ainsi la confiance de Gratien, qui le chargea, conjointement avec le comte Nanniénus, de commander son armée contre les Lentiens. Mellobaudès remporta sur cette nation germanique une victoire signalée, en 378.

MELMOTH (Guillaume), jurisconsulte anglais, né en 1666, mort en 1748, publia, conjointement avec Peere William, la collection des *Rapports de Vernon* dans la cour de chancellerie, et se fit surtout connaître par le livre intitulé : *Grande importance d'une vie religieuse*, qui fut tiré, après la mort de l'auteur, à plus de 100,000 exemplaires. On peut consulter sur sa vie les *Mémoires* publiés par son fils.

MELMOTH (Guillaume), fils du précédent, né en 1710, mort à Bath en 1799, entra au barreau, comme son père, fut nommé commissaire des banqueroutes, et passa néanmoins une grande partie de sa vie loin des affaires publiques. On connait de lui : des *Lettres*, publiées vers 1742, sous le nom de Fitz Osborne, traduites en français, Paris, 1820, in-8°; une traduction anglaise très-estimée des *Lettres de Pline*, 1747, 2 vol. in-8°; des *Lettres de Cicéron à plusieurs de ses amis, avec des remarques*, 1753, 3 vol. in-8°; des *Traités de la vieillesse et de l'amitié*, du même, 1773 et 1777, in-8°, etc.

MÉLO, puissant citoyen de Bari, de concert avec Datto, son beau-frère, fit en 1010, révolter toute l'Apulie contre les Grecs. Il se vit bientôt assiégé dans Bari, fut obligé de s'enfuir pour n'être pas livré par ses propres concitoyens, et alla soutenir un nouveau siége dans Ascoli. Après avoir abandonné aussi cette place, et vainement imploré l'assistance des princes de Salerne et de Bénévent, il rencontra, en 1016, au mont Gargano, une petite troupe de pèlerins normands, et les engagea à attirer leurs compatriotes dans l'Apulie. Son conseil fut écouté. De nouveaux aventuriers arrivèrent en 1017 ; Mélo leur fournit des armes, et s'étant mis à leur tête, battit plusieurs fois les Grecs. Défait à son tour à Cannes en 1019, il passa en Allemagne, et mourut à Bamberg en 1020, avant d'avoir pu obtenir l'assistance que l'empereur Henri II lui avait promise.

MELON (Jean-François), secrétaire perpétuel de l'académie de Bordeaux, né à Tulle, mort à Paris en 1788, fut successivement premier commis du cardinal Dubois, de Law, et secrétaire du régent. On a de lui : *Mahmoud le Gaznevide, histoire orientale, fragment traduit de l'arabe*, avec des notes, 1729, in-8°; Rotterdam, 1730, in-12 et in-8°; *Essai politique sur le commerce*, 1734, 1736, 1761, in-12 ; *Notice sur l'abbé de Pons*, à la tête des *OEuvres* de cet auteur dont Melon fut éditeur.

MELOT (Anicet), savant modeste et laborieux, né à Dijon en 1697, mort à Paris le 20 septembre 1759, membre de l'Académie des inscriptions et conservateur de la Bibliothèque du roi à Paris, partagea toute sa vie entre l'étude et l'exercice des plus aimables vertus. Il avait une connaissance approfondie des mathématiques, possédait le grec, le latin, l'hébreu, l'italien, l'anglais, avait même étudié la jurisprudence et s'était fait recevoir avocat au parlement. Outre plusieurs *mémoires* dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, on lui doit le *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris*, 1739-1744, 4 vol. in-fol. (le Ier avec Fourmont) ; le 6e vol. du *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque du roi à Paris*, contenant le *droit canonique*; et enfin il a coopéré, avec Sallier et Capperonnier, à la publication de l'édition in-fol. de l'*Histoire de saint Louis* par Joinville.

MELUN (Guillaume de), dit le *Charpentier*, fut un des principaux chevaliers français qui aidèrent Godefroid de Bouillon à conquérir la terre sainte. Les chroniques le disent parent de Hugues le Grand, frère du roi Philippe Ier, et comte de Vermandois, avec lequel il se croisa en 1096 (*voyez Recueil des histoires de France*, tome X, page 51). Le surnom de *Charpentier* lui fut donné parce que rien ne pouvait résister aux coups de sa hache d'armes. Robert le Moine dit de lui (*Histoire de Jérusalem*, tome 1er page 51) : *Villelmus de regali prosapiâ ortus, vicecomes cujusdam regii castelli quod Meledunum dicitur, Carpentarius cœpit cognominari, quia in bello nullus valebat ei occursari : nulla enim lorica erat, galea, vel clypeus, qui duros lanceæ illius, sive mucronis, sustineret ictus.*

MELUN (Adam II, vicomte de), l'un des généraux les plus célèbres du règne de Philippe Auguste, fut envoyé en 1208 dans le Poitou contre Aiméri VII, vicomte de Thouars, commandant les troupes de Jean, roi d'Angleterre, et contre Savari de Mauléon, qui avaient fait tous deux une incursion sur les terres du roi de France. Adam de Melun les mit en pleine déroute et fit le vicomte de Thouars prisonnier. Il eut une grande part à la victoire de Bovines, en 1214 : à la tête de l'avant-garde, il soutint la première attaque des ennemis pour donner au roi le temps de ranger son armée. En 1215, il accompagna Louis de France, depuis Louis VIII, en Languedoc, dans sa croisade contre les Albigeois, et l'année suivante il passa en Angleterre, avec ce prince, que les barons anglais sollicitaient de s'asseoir sur le trône de leurs rois. Adam de Melun mourut sur cette terre étrangère en 1220.

MELUN (Simon de), maréchal de France, sire de la Loupe et de Marcheville, était allié par sa mère, comtesse de Sancerre, au sang royal d'Angleterre et de France. Il accompagna le roi saint Louis en Afrique, en 1270 ; plus tard il soumit le roi de Majorque qui s'était révolté, et fut chargé d'arrêter les sires de Narbonne qui s'étaient ligués avec le roi de Castille. En 1297, il fut député près du roi d'Angleterre, pour faire observer la trêve conclue entre ce prince et les Français. Il avait été déjà sénéchal de Périgord et de Limousin, et grand maître des arbalétriers, lorsque Philippe le Bel l'éleva à la dignité de maréchal. Il fut tué à la bataille de Courtrai en 1302.

MELUN (Charles de), baron des Landes et de Normanville, parvint, sous Louis XI, au plus haut degré de faveur et de puissance, fut grand maître de France en 1465, et lieutenant général du royaume. Sa conduite équivoque, lors de la guerre du *bien public*, pendant laquelle il était gouverneur de Paris et de la Bastille, lui fit perdre la confiance du soupçonneux monarque. Cependant il fut chargé de négocier avec les chefs de la ligue et de concert avec son frère, Antoine de Melun, sire de Nantouillet il signa le traité de Conflans, qui termina la guerre civile. Louis XI, devenu paisible possesseur du trône, se contenta de le priver de ses emplois; mais plus tard il fit rechercher les fautes de son ancien favori, et

fut bien secondé par la haine que lui portaient le cardinal la Balue et le comte de Dammartin. Le premier lui devait pourtant sa haute fortune. Le résultat de l'enquête fut qu'il avait entretenu des liaisons secrètes avec les chefs de la ligue, et notamment avec le duc de Bretagne. Il déclara qu'il en avait reçu l'autorisation du roi. Cette réponse obligea les commissaires à consulter Louis XI, qui assura n'avoir jamais donné de pareilles autorisations, et ajouta que depuis longtemps il était fort mécontent de Melun. Ce fut pour celui-ci un arrêt de mort; on lui trancha la tête sur la place du Petit-Andelys, en 1468. Un auteur contemporain prétend, qu'ayant été manqué au premier coup, il se releva, pour dire qu'il mourait innocent. Sous le règne suivant, sa mémoire fut réhabilitée, et ses biens rendus à ses enfants. La confiscation les avait transmis au comte de Dammartin On peut voir à ce sujet *les manuscrits de Béthune,* Bibliothèque du roi à Paris, n° 8458.

MELUN (Louis de), marquis de Maupertuis, lieutenant général, né en 1654, mort en 1721, entra fort jeune dans la première compagnie des mousquetaires, et donna des preuves de la plus brillante valeur. Il se distingua au siége de Candie, dans la campagne de Hollande et dans la guerre contre l'électeur de Brandebourg, sous Turenne. En 1677, au siége de Valenciennes, à la tête d'une compagnie de mousquetaires, il enleva, en plein jour, les retranchements et la ville, avant que l'on fût informé dans le camp de la prise du premier ouvrage. Le roi le créa, sur la brèche même, brigadier de cavalerie. Ce brave officier soutint sa réputation à la bataille de Cassel et au siége d'Ypres, où il renouvela le beau fait d'armes de Valenciennes. En le nommant capitaine lieutenant de sa compagnie de mousquetaires (1684), le roi dit que, s'il connaissait quelqu'un plus digne que M. de Maupertuis de la commander, il le choisirait. Enfin, après avoir mérité par de nouveaux services le grade de maréchal de camp et celui de lieutenant général, il fut envoyé, vers 1694, au Havre de Grâce, que les Anglais bombardaient, et cette ville dut, en grande partie, aux sages mesures qu'il sut prendre, le bonheur de n'être point réduite en cendres comme Dieppe.

MELVIL (sir James), historien, né à Halhill, dans le Fifeshire, en 1530, mort en 1606, fut élevé à Paris, parce qu'on le destinait à être page de Marie Stuart, promise au Dauphin. Il entra cependant au service du connétable de Montmorenci, après la disgrâce duquel il voyagea en Allemagne, en Italie et en Suisse. Marie ayant pris possession du trône d'Écosse, Melvil retourna près d'elle en 1561. Nommé conseiller privé et gentilhomme de la chambre, il servit sa souveraine avec autant d'intelligence que de fidélité dans plusieurs affaires délicates; mais il ne craignit pas de lui adresser les remontrances les plus fortes, lorsqu'il découvrit son funeste attachement pour Bothwell, et il fut même obligé de s'enfuir pour échapper à la vengeance de ce dernier. Il obtint la confiance des quatre régents qui gouvernèrent successivement le royaume, ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé, par Jacques VI, membre du conseil privé, gentilhomme de la chambre, etc. Toute sa vie, dans des circonstances si diverses, fut celle d'un loyal sujet et d'un bon citoyen. Ses *Mémoires,* trouvés dans le château d'Édimbourg en 1660, furent publiés par George Scott, sous le titre de *Mémoires de Jacques Melvil d'Halhill,* 1683, in-fol. Ils ont été souvent réimprimés, et traduits en français, par G. D. S., la Haye, 1694, 2 vol. in-12, et Paris, 1695, 2 vol. in-18 : l'abbé Marsy en a donné en 1745 une traduction fort augmentée.

MELVILL (le baron Pierre de CARNBÉE), amiral hollandais, naquit à Dordrecht, le 2 avril 1743. Entré comme volontaire au service de la marine, le 22 février 1757, il fut nommé premier lieutenant en 1765 et capitaine en 1777. Il obtint, l'année suivante, le commandement du *Castor,* frégate de 36 canons, avec laquelle il fit un voyage à Surinam, puis à Alger; cruisa ensuite dans la Méditerranée, et fut, le 30 mai 1781, attaqué avec le capitaine hollandais Oorthuis, commandant de la frégate *le Briel* également de 36 canons, par les frégates anglaises *la Flora* et *le Cresient,* près du détroit de Gibraltar. Le combat fut sanglant : pendant plus d'une demi-heure, le capitaine Melvill se trouva engagé à une portée de pistolet avec les deux bâtiments anglais, et ensuite, pendant plus de deux heures, avec *la Flora* seule, armée de 44 pièces de gros calibre, et qu'il combattit, bord à bord, avec un acharnement incroyable. Après avoir eu presque toute son artillerie démontée, ses agrès hachés et son navire démâté, et sur le point de couler bas, il fut obligé d'amener pavillon, ayant eu 35 morts et 70 blessés. La conduite honorable de Melvill en cette occasion lui valut, de la part de son gouvernement, la permission de porter deux épaulettes d'honneur et un panache blanc au chapeau. Cet officier fit ensuite différentes croisières, fut nommé contre-amiral en 1789, et employé en 1793, contre l'invasion de Dumouriez, auquel il dispula l'entrée de la Hollande par tous les moyens en son pouvoir. Il contribua puissamment à la défense de Willemstadt, dont les Français furent obligés de lever le siége. Dans la même année, le gouvernement des Provinces-Unies lui confia le commandement d'une escadre de 8 vaisseaux, avec laquelle il conduisit d'abord une flotte marchande de 90 voiles dans la Méditerranée, et partit ensuite pour Alger, afin d'y négocier la paix avec le dey. Après avoir réussi dans cette mission, il fut, vers la fin de 1794, chargé une seconde fois de la défense de la république sur les fleuves qui lui servent de boulevard. Les Français s'étant rendus maîtres du Brabant septentrional, le contre-amiral Melvill forma une ligne de chaloupes canonnières sur la Meuse, pour empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant. Secondé par le général anglais Abercromby, il prit d'assaut le fort de Saint-André, et repoussa les Français au delà de Herwaarden. Il se maintint dans cette position jusqu'à la fin de décembre, époque à laquelle les Hollandais, abandonnés par leurs alliés, ne purent plus défendre leur territoire contre l'invasion, favorisée encore par une gelée sans exemple dans les annales des Pays-Bas, et qui rendit nulle la défense par eau. Fidèle à la maison de Nassau, Melvill renonça alors à tout emploi. Mais, lorsque au mois de novembre 1813 les événements de la guerre firent naître l'espoir du rétablissement de cette maison, il prit une part fort active aux opérations qui en furent l'objet, et fut particulièrement chargé des affaires de la marine. En récompense de ses services, le prince souverain des Pays-Bas le

nomma vice-amiral en 1814, et commandant de l'ordre militaire de Guillaume, l'année suivante. Il mourut quelques années plus tard.

MELVILLE (Henri **DUNDAS**, vicomte), homme d'État, né vers 1741, suivit d'abord la profession d'avocat, mais il cessa de fréquenter le barreau, lors de sa nomination, en 1775, à l'emploi de lord avocat d'Écosse. Porté au parlement, comme représentant de la ville d'Édimbourg, par le parti de l'opposition, il ne tarda pas néanmoins à se ranger parmi les plus zélés défenseurs de lord North pendant la guerre d'Amérique. Lorsque la chute de ce ministre parut inévitable, Dundas résolut d'approfondir quelqu'une des grandes branches de l'administration, afin de se rendre utile ou redoutable au ministère futur. Il s'attacha donc à connaître les affaires de l'Inde, et se fit nommer président du comité secret, chargé de rechercher les causes de la guerre du Carnate, et de la situation défavorable des possessions britanniques dans cette contrée. Ayant donné dans cette occasion une haute idée de ses talents, il fut admis au conseil privé et nommé trésorier de la marine, en 1782, sous l'administration de lord Shelburne, depuis marquis de Lansdown. Le ministère éphémère, dit *de la coalition*, le laissa sans emploi, et le vit figurer parmi les plus ardents adversaires du fameux bill de l'Inde. William Pitt, devenu premier ministre en 1783, lui rendit le poste qu'il avait occupé, le nomma en même temps président du corps du contrôle pour l'Inde, et se donna ainsi un habile défenseur. De nouveaux services valurent à Dundas, en 1791, la place de principal secrétaire d'État du département de l'intérieur, qu'il résigna 3 ans après pour celle de secrétaire-d'État de la guerre. Il était en même temps lord du sceau privé et gouverneur de la banque d'Écosse, et tenait, pour ainsi dire, tout ce pays sous sa dépendance. Fidèle ami de Pitt, il se démit de tous ces emplois en 1801, lors de la retraite de ce grand ministre, qu'il appelait son *étoile polaire*. Cependant il obtint la pairie avec les titres de vicomte Melville et de baron Dundas, sous l'administration d'Addington, depuis lord Sidmouth. Lors du nouveau ministère de Pitt, en 1804, lord Melville fut nommé premier lord de l'amirauté; mais il se vit accusé de malversation dans la chambre des communes. Traduit en conséquence devant la chambre des pairs, après avoir été dépouillé de tous ses emplois, il fut acquitté à une assez grande majorité (1806). Dès lors il n'eut plus aucune charge : seulement il rentra au conseil privé et prit quelquefois part aux débats de la chambre héréditaire. Il mourut le 27 mai 1811, laissant la réputation d'un ministre habile et d'un orateur précis et vigoureux, plutôt qu'éloquent. On cite de lui plusieurs brochures politiques : *Lettres sur l'établissement d'un arsenal naval à North-Fleet*, 1810, in-4°; *Lettres sur le commerce libre avec l'Inde*, 1813, in-8°; *Substance d'un discours sur le gouvernement anglais et le commerce dans les Indes orientales*, 1813, in-8°.

MÉLY-JANIN. *Voyez* **JANIN.**

MELZI D'ERIL (François), duc de Lodi, né à Milan le 6 mars 1753, d'une famille illustre dans les armes et dans les lettres, fut élevé au collége des nobles de cette ville. Nommé, à l'âge de 23 ans, chambellan de l'impératrice Marie-Thérèse, il fit bientôt partie de la municipalité de Milan; d'abord comme un des 60 décurions nobles, et plus tard, comme un des 12, dits *della cameretta*. En 1782, il partit pour Madrid, où il venait d'hériter du majorat d'Eril qui lui donnait le titre de grand d'Espagne de première classe. Il revint ensuite à Milan, mais il ne s'y arrêta que le temps nécessaire aux préparatifs d'un long voyage qui devait embrasser presque toute l'Europe. Il visita successivement l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, et retourna en Italie par la France. Lorsque les armées de la république française conquirent le Milanais, Melzi fut mis à la tête d'une députation que les États de Lombardie envoyèrent à Bonaparte; et contribua puissamment à l'établissement de la république cisalpine. Envoyé par celle-ci au congrès de Rastadt, il se conduisit avec tant d'habileté qu'il obtint de Cobentzel la note par laquelle l'Empereur prenait une sorte d'initiative pour la reconnaissance de la nouvelle république. Peu de temps après, le congrès fut dissous et les hostilités recommencèrent. Alors Melzi vint à Paris, et se rendit ensuite à Saragosse, auprès de la comtesse de Palafox, sa sœur. Il comptait fixer sa demeure dans cette ville lorsque Bonaparte l'appela en 1801, à Paris, pour y traiter des affaires de l'Italie. Melzi refusa d'abord en prétextant le mauvais état de sa santé; mais il partit en 1802, sur les instances du prince de la Paix et du roi d'Espagne, que le premier consul avait fait intervenir. Il assista à la consulte de Lyon, qui transforma la Cisalpine en république italienne, dont il fut nommé vice-président. Il fit chérir son administration, qui rétablit l'ordre, l'économie, la justice et la tranquillité. Lorsqu'une députation d'Italiens vint offrir à Napoléon le titre de roi d'Italie, le 18 mars 1805, Melzi adressa au nouvel empereur un discours dont les expressions contrastaient péniblement avec les actes de sa vie passée. Le vice-président de la république italienne espérait sans doute devenir vice-roi, honneur dont au reste, il n'était pas indigne, et auquel il eût été appelé si l'on avait consulté le vœu de la nation. Aussi, quand la vice-royauté eut été donnée au prince Eugène, le comte Melzi ne put cacher son ressentiment. Ni la charge de grand chancelier d'Italie, ni le titre de duc de Lodi, qu'il reçut en 1809, ne lui parurent une compensation suffisante, et il voua, dès lors une haine secrète à Napoléon. L'administration française en Italie, malgré les bonnes intentions du prince Eugène, était propre à aliéner les esprits; Melzi entretint ce mécontentement par une désapprobation silencieuse, mais visible, ou par des plaisanteries qui furent bientôt dans toutes les bouches. Né dans le pays qu'il avait gouverné pendant 4 ans avec le plus grand succès, il avait appris à le connaître, et pénétrait facilement les actes du prince qui lui avait succédé. Lorsque, dans les occasions importantes, on lui demandait des conseils, il ne les donnait qu'avec une certaine réserve, et ruinait ainsi, sans paraître le vouloir, le crédit du vice-roi. Mais ce fut surtout en 1814, après l'abdication de Napoléon, qu'éclata son antipathie pour le prince Eugène. Celui-ci, menacé de tous côtés, et connaissant le crédit et l'influence de Melzi, le fit prier, par son secrétaire Méjan, de solliciter l'intervention du sénat auprès des souverains alliés. Melzi, prétextant un accès de goutte, adressa, à ce premier corps de l'État, un message conçu en termes équivoques, où il

l'invitait à envoyer une députation à l'empereur d'Autriche pour lui demander l'indépendance du royaume, son intégrité, et Eugène pour roi ; démarche qui devait faire échouer cette dernière demande. Les Autrichiens entrèrent à Milan peu après, et Melzi se déclara un de leurs plus dévoués partisans ; aussi, tandis que l'ambassadeur d'Autriche intriguait à Paris, afin d'enlever aux hommes de l'empire les titres empruntés aux pays étrangers, Melzi était confirmé dans celui de duc de Lodi, que lui avait donné Napoléon, et il conservait sa dotation. Cet homme, aussi remarquable par son caractère que par les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé, mourut à Milan, en 1816.

MEMMO (Tribuno), doge de Venise, succéda, en 979, à Vital Candiano ; il était riche mais peu propre à gouverner. On vit éclater sous son règne les factions des Caloprini et des Morosini ; il seconda les premiers, et alluma ainsi une guerre civile dans Venise. Memmo fut sur le point d'attirer aussi contre les Vénitiens les armes d'Othon II, la faction qu'il persécutait ayant recouru à cet Empereur ; mais la mort d'Othon, en 983, sauva la république de cette attaque dangereuse. Le doge cependant parut alors avoir changé de parti : c'étaient les Caloprini qui étaient exilés à cette époque ; et lorsqu'ils furent rappelés, en 988, trois d'entre eux furent assassinés par ordre du doge. Tribuno Memmo mourut en 991, peu regretté des Vénitiens. Pierre Orséolo II lui succéda.

MEMNON, général perse, servit d'abord sous Ochus, puis sous Darius. Quand Alexandre parut en Asie, il donna à Darius le sage conseil de ne pas hasarder de bataille, et de se retirer devant l'ennemi, en ruinant le pays, afin de lui ôter les moyens de subsister. Son avis ne prévalut pas, et Darius fut vaincu au passage du Granique. Memnon proposa ensuite d'entrer dans la Macédoine, pour rappeler Alexandre dans son pays ; Darius suivit ce conseil et le chargea de l'exécution. Le général perse tomba malade au siége de Mitylène, et mourut en 333 avant J. C. La perte de ce grand capitaine entraîna la ruine de la Perse qu'il pouvait seul sauver. Sa veuve, Barsine plut à Alexandre, qui eut d'elle un fils nommé Hercule.

MEMNON, historien d'Héraclée, ville du Pont, florissait dans le 1er ou le 2e siècle de l'ère chrétienne. Il avait composé une histoire des tyrans d'Héraclée, dont il ne reste que des fragments dans la *Bibliothèque* de Photius. Henri Estienne a publié le premier ces *Fragments* en grec, avec les *Extraits* de Ctésias et d'Agatharchide, Paris, 1557, in-8°, et avec la traduction latine de Laurent Rhodoman, Genève, 1564. La meilleure édition est celle de M. Conrad Orellius, Leipzig, 1816. L'abbé Gédoyn a donné une traduction de l'*Histoire d'Héraclée,* par Memnon, dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, t. IV, pages 279-333.

MÉMOR (Sceva), poëte latin, frère de Turnus, naquit à Aurunca, dans le Ier siècle de l'ère chrétienne. Il avait composé une tragédie d'*Hercule,* dont un seul vers nous est resté, grâce au grammairien Fulgentius Planciades, qui le cite dans son livre *de Prisco sermone*. Joseph Scaliger, dans une lettre écrite à Saumaise en 1607, attribue à Mémor la tragédie d'*Octavie,* qui a toujours été mise au nombre de celles de Sénèque. Il est donc certain que Mémor avait composé plusieurs pièces pour le théâtre, et qu'il était en grande réputation, car Sidoine Apollinaire ne craint pas de le citer à côté du Lucrèce et de Catulle. On ignore l'époque de sa mort.

MENA (don Juan de), poëte qui a conservé le surnom de l'*Ennius castillan,* né à Cordoue en 1412, mort à Guadalajara en 1456, comblé de biens et d'honneurs, passa pour l'un des plus grands génies de son temps, trouva un puissant protecteur dans le marquis de Santillane, son rival de talent, fut accueilli à la cour et mis au nombre des historiographes chargés de recueillir les annales de l'Espagne. Son principal ouvrage est le *Laberinto,* poëme en vers de *arte mayor,* connu aussi sous le nom de *las trecientas Coplas,* du nombre des stances dont il est composé, Séville, 1496, in-4°, et 1499, in-fol. gothique, très-rare ; Tolède, 1547. On cite encore de lui *la Coronacion,* poëme en l'honneur du marquis de Santillane, Tolède, 1504, in-4° ; un poëme resté imparfait, et qu'il avait intitulé : *Traité des vices et des vertus ;* enfin il a laissé en manuscrit *Memorias de algunos linages antiquos y nobles de Castilla.* La plus ancienne édition de ses œuvres est celle de Saragosse, 1509, in-fol. ; celles d'Anvers, 1552, in-8°, et de Salamanque, 1552, in-8°, ont aussi des partisans.

MENA (Philippe-Gil de), peintre de Valladolid, naquit en 1600, et fut élève de Vander Hamen, peintre flamand établi à Madrid. Il surpassa bientôt tous ses condisciples ; son maître, charmé de ses progrès et de ses rares dispositions, lui donna des soins particuliers, et lui confia même l'exécution de plusieurs de ses ouvrages. Sa réputation s'étendit tellement qu'il pouvait à peine suffire à tous les travaux qu'on lui demandait. Il excellait dans le portrait ; ses tableaux en ce genre sont pleins de vie et d'un naturel admirable. Il avait transformé sa maison en académie ouverte à tout le monde, et où il se plaisait à donner les soins et les conseils les plus désintéressés. Il mourut en 1674.

MENA (don Pierre de), sculpteur né à Adra, dans l'Alpujurra, vers 1620, mort à Malaga en 1693, fut élève de son père, qui l'envoya ensuite à Grenade, pour se perfectionner à l'école d'Alonzo Cano. Les travaux qu'il exécuta successivement pour Grenade, Malaga, Madrid, Cordoue, Tolède, etc., augmentèrent la vogue que lui avaient méritée ses premières productions. Les plus remarquables sont un *saint Antoine de Padoue, tenant dans ses bras l'enfant Jésus,* que l'on voit à Grenade ; une *Madeleine pénitente,* placée dans la maison professe des jésuites de Madrid, et dont on admire l'expression et la vérité.

MENÆCHME, statuaire grec dont on ignore le temps de la naissance, était de Naupacte, ainsi que Soïdas, son contemporain. Ils firent ensemble une statue de Diane Laphyra ; elle était en habit de chasse et fabriqué en or et en ivoire.

MÉNAGE (Mathieu), l'un des membres distingués du clergé français au 15e siècle, naquit dans le Maine en 1388, sous le règne de Charles VI. Il fit à Paris ses humanités et sa philosophie, fut reçu maître ès arts à 20 ans, exposa la doctrine d'Aristote avec applaudissement dans une des chaires de l'université, et fut nommé recteur de ce corps en 1417. Préférant une carrière qui le mettait

moins en évidence, et qui le fixait au milieu de sa famille, il accepta une place de chanoine théologal de l'église de Saint-Maurice à Angers, où il ouvrit un cours de théologie. Le chapitre et l'évêque de cette ville le choisirent avec deux autres députés pour les représenter au concile de Bâle, en 1432. Sa mission terminée, il revint, en 1437 à Angers. Il se rendit à Bourges, en 1444, pour assister au concile qui devait s'y tenir, mais qui fut abandonné. Mathieu Ménage mourut à Angers le 16 novembre 1446.

MÉNAGE (Gilles), savant bel-esprit, appelé par Bayle le *Varron* du 17e siècle, né à Angers le 15 août 1613, mort à Paris le 23 juillet 1692, se livra d'abord à l'étude du droit, plaida dans sa ville natale et à Paris, et quitta le barreau pour se livrer entièrement à la littérature. Il s'engagea dans l'état ecclésiastique, autant qu'il était nécessaire pour être apte à posséder des bénéfices simples, et bientôt il se fit connaître dans le monde par son érudition étendue et surtout par ses liaisons avec Balzac, Sarrasin, Benserade, Pélisson, Scudéry et Chapelain. Protégé par le cardinal de Retz, il renonça bientôt à son patronage pour vivre indépendant. Mazarin voulut tenir de lui la liste des savants ayant droit aux faveurs du gouvernement, et ne l'oublia pas. Ménage, qu'une honnête aisance avait mis à même d'étendre ses relations, reçut de l'Académie *della Crusca* un diplôme d'associé, fut vanté par les savants de l'Angleterre, de l'Allemagne et des Pays-Bas, fut invité par la reine Christine à venir grossir sa petite cour littéraire, et obtint la confiance de cette princesse lorsqu'elle alla visiter Paris. Enfin, il vit sa réputation pâlir devant l'influence de Boileau et de ses amis. Le satirique fut assez indulgent pour lui ; mais Molière, dont il avait été le délateur près de Montausier, l'immola, sous le nom de *Vadius*, dans les *Femmes savantes*. Il eut le bon esprit de rendre justice à un si rude adversaire, et professa pour Boileau l'estime qui lui était due. Ménage, qui s'attira bien des querelles par sa causticité, était, dit-on le plus doux des hommes par caractère, et n'avait de méchanceté que dans l'esprit. Grand parleur, conteur éternel et étudié, il se croyait un habile diseur de bons mots, quoique le plus souvent, grâce à sa mémoire étonnante, il ne fît que se parer de l'esprit d'autrui. N'ayant pu se faire recevoir à l'Académie, il se contenta d'épancher les richesses de son érudition dans le monde, et dans des réunions formées par lui et pour lui dans sa propre maison. On distingue parmi ses nombreux ouvrages : *Dictionnaire étymologique, ou Origines de la langue française*, Paris, 1650, in-4°, la meilleure édition est celle de Jault, 1750, 2 vol. in-fol.; *Miscellanea*, 1652, in-4°; *Osservazioni sopra l'Aminta del Tasso*, 1653, in-4°; *Poemata*, 1656, in-12; *Observations sur la langue française*, 1672-1676, 2 vol. in-12. On peut consulter le *Manegiana*, etc., publié à frais communs par ses amis Ant. Galland, Boivin, l'avocat Pinson, etc., 1693, in-12; 3e édition, augmenté (par la Monnoye), 1715 ou 1729, 4 vol. in-12.

MÉNAGEOT (François Guillaume), peintre, né à Londres en 1744, vint en France à l'âge de 6 ans, fut successivement l'élève d'Augustin, de Deshais, de Boucher et de Vien, remporta le grand prix de peinture en 1776, et alla passer 5 ans à Rome. De retour à Paris, il fut agrégé à l'Académie royale en 1777, et reçu en 1780. Envoyé à Rome en 1787, comme directeur de l'école de France, il remplit ses fonctions avec zèle dans les temps orageux que fit éclore la révolution. A son retour, il fut nommé membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, professeur de l'école de peinture à l'académie, et mourut le 4 octobre 1816, également regretté pour l'amabilité de son caractère et pour ses talents. Sans parler de ses nombreux tableaux de chevalet, nous citerons parmi ses tableaux d'histoire : *les Adieux de Polyxène à Hécube; la Mort de Léonard de Vinci; Astyanax arraché des bras de sa mère; Cléopâtre faisant ses adieux au tombeau d'Antoine: Mars et Vénus*. Intimement persuadé que la peinture doit être de la poésie, il a appliqué aux allégories les plus ingénieuses tout l'art de l'esprit et toutes les nuances du sentiment ; et l'on a de lui plusieurs petits tableaux ou de charmantes esquisses qui rappellent souvent Ovide et l'Albane.

MÉNAGER. *Voyez* **MESNAGER.**

MÉNANDRE, célèbre poëte Athénien, né au bourg de Céphisia, la 2e année de la 109e olympiade, 342 ans avant J. C., et mort la 3e de la 122e, 290 avant la même ère. Il ne nous reste que les titres et quelques fragments de 80 pièces qu'il avait composées dans le système de la *nouvelle comédie*, où le tableau des vices et des ridicules remplaça les injurieuses personnalités de la *vieille comédie*. C'est une perte réelle que celle des ouvrages de Ménandre ; mais Plaute et Térence, dont il fut le modèle, en adoucissent jusqu'à un certain point l'amertume. Ces précieux fragments ont été plusieurs fois recueillis, commentés et traduits. H. Estienne, Guillaume Morel, Hertelius et Hugues Grotius les publièrent successivement, avec une traduction latine. Le recueil le plus complet est celui de Jean Leclerc, Amsterdam, 1709, in-8° : il y a réuni les fragments de Philémon ; mais cette édition, très-négligée sous tous les rapports, et qui devint à cette époque l'occasion d'un grand scandale littéraire, a été bien surpassée par celle de Brunck, dans ses *Poetæ græci gnomici*, Strasbourg, 1784, et récemment par celle de M. Auguste Meineke, Berlin, 1823. Quelques fragments de Ménandre ont été traduits et insérés par Lévesque dans la *Collection des moralistes anciens*, 1782 ; et un bien plus grand nombre par Poinsinet de Sivry, à la suite de son *Théâtre d'Aristophane*, 1784 ; mais cette traduction en faisait désirer une meilleure, et M. Raoul-Rochette l'a donnée dans sa nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*. Des fragments inédits de Ménandre ont été publiés par le cardinal Maï dans le tome II des *Scriptorum veterum nova collectio*, Rome, 1727, in-4°.

MÉNANDRE-PROTECTOR, historien byzantin, né à Euphratas au 6e siècle, officier des gardes de l'empereur Maurice, conçut le désir d'écrire l'histoire de son temps ; il en avait laissé 8 livres, qui comprenaient depuis 559 jusqu'en 582. On en voit des fragments dans le livre : *Legationum eclogæ*, attribué à Constantin Porphyrogénète.

MÉNARD (dom Nicolas-Hugues), bénédictin, né à Paris en 1585, mort le 21 janvier 1664, est le premier qui ait fait revivre le goût des bonnes études dans la congrégation de St.-Maur. A une mémoire prodigieuse, à la connaissance la plus étendue des antiquités ecclésiasti-

ques, il joignait un jugement exquis, et ses vertus surpassaient son savoir. On a de lui : *Martyrologium ordinis S. Benedicti, duobus observationum libris illustratum*, etc., Paris, 1629, in-8°; *D. Gregorii, papæ, cognomento Magni, liber sacramentorum, nunc demùm correctior et locupletior*, etc, 1642, in-4°.

MÉNARD (Claude), historien, né à Angers en 1580, mort le 20 janvier 1652, s'appliqua à la recherche des antiquités de sa province, et avec tant de succès, que Ménage, son compatriote, le nomme le *père de l'histoire d'Anjou.* Outre plusieurs éditions, parmi lesquelles on distingue l'*Histoire de St. Louis*, par Joinville, 1617, in-4°, et l'*Histoire de B. Duguesclin*, 1618, in-4°; on cite de lui : *Disquisitio novantiqua amphitheatri andegavensis Grohanii*, Angers, 1638, in-4°, latin-français; une *Histoire d'Anjou*, manuscrite; une *Histoire de l'ordre du Croissant*, conservés à la Bibliothèque du roi à Paris dans le recueil des manuscrits dits *de Baluze.*

MÉNARD (Pierre), seigneur d'Izernay et des Grands-Champs, né à Tours en 1606, fut l'un des hommes de son temps qui passa pour avoir le plus d'érudition et de connaissances aussi variées que solides en mathématiques et en histoire; possédant à la fois les langues grecque et latine, italienne, espagnole et allemande; il faisait même, de la poésie latine, l'objet de ses délassements, et exerça la profession d'avocat au parlement de Paris. L'amour de l'étude et le besoin de la tranquillité le ramenèrent dans sa ville natale. Il en fut nommé maire en 1665, et y mourut généralement regretté en 1701. Il a publié : *l'Académie des princes*, Paris, 1678, in-8°; *la Nouvelle science des temps*, ou *Moyen de concilier les chronologies*, Paris, 1675, in-12, etc.

MÉNARD (Jean), prieur d'Aubord, et membre de l'académie de Nîmes, naquit dans cette ville en 1637. Il jouit de l'estime et de la confiance de l'évêque Séguier, qui le fit promoteur de son diocèse. Ayant accompagné ce prélat dans sa visite épiscopale, Ménard en écrivit le journal que Léon Ménard, son neveu, a insérée dans les preuves de l'histoire de Nîmes. Il a également écrit un ouvrage de morale intitulé : *Paraphrase sur l'Ecclésiastique*, 1710, in-8°, dont l'impression ne fut achevée qu'après sa mort, qui arriva le 6 janvier 1710.

MÉNARD (Jean de la Noé), prêtre et théologien, né à Nantes, le 25 septembre 1650, mort le 15 avril 1717, travailla à la conversion des protestants, et fonda dans sa ville natale la maison du *Bon Pasteur*, pour les filles repenties. Le seul ouvrage de l'abbé Ménard qui ait vu le jour est le *Catéchisme de Nantes*, qui eut plusieurs éditions et fut approuvé par quelques évêques.

MÉNARD (Léon), antiquaire, né à Tarascon en 1706, fut conseiller au présidial de Nîmes, s'occupa de recherches sur l'histoire de cette ville; dans un voyage qu'il fit à Paris, fut nommé membre de l'Académie des inscriptions, dont il suivit assidûment les séances, et mourut le 1er octobre 1767. Outre un grand nombre de dissertations dans le recueil, on cite de lui : *Histoire des évêques de Nîmes*, etc., la Haye (Lyon), 1737, 2 vol. in-12; *Amours de Callisthène et d'Aristoclée*, la Haye (Paris), 1740, in-12; réimprimé avec additions en 1765, sous le titre de *Callisthène, ou le Modèle de l'amour et de l'amitié; Mœurs et usages des Grecs*, 1743, in-12, ouvrage plein de recherches curieuses; *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes*, Paris, 1750-58, 7 vol. in-4°, fig. On ne peut reprocher à cet historien que son extrême prolixité.

MÉNAS, lieutenant du jeune Pompée (Sextus), dont il était affranchi, proposa à son maître de lui livrer par trahison Octave et Antoine, qui s'étaient rendus sur son vaisseau pour conclure la paix; mais cette offre fut généreusement rejetée par Pompée. Il passa peu de temps après avec la flotte qu'il commandait sous les drapeaux d'Octave, qu'il trahit pour retourner à Pompée, puis revint au parti d'Octave, et périt en combattant contre les Illyriens.

MENC (N. de), né en Provence, d'une ancienne et bonne famille, vers 1740, était conseiller au parlement d'Aix depuis 6 années, lorsque la révolution opérée dans la magistrature, par le chancelier Maupeou, le contraignit à suivre une autre direction. Il acheta une charge de maître des requêtes, en 1774, et déploya, dans ses nouvelles fonctions, une aptitude qui fut bientôt appréciée par le ministère. Menc périt par suite d'un accident, chez son ami, Laurent de Villedeuil, au mois de novembre 1784. On a de lui une traduction estimée des *Réflexions de Machiavel, sur la première décade de Tite-Live, avec un discours préliminaire*, Paris, 1782, 2 vol. in-8°.

MENCE (Ferdinand), médecin espagnol du 16e siècle, professa quelque temps à l'université d'Alcala, devint premier médecin de Philippe II, et employa son crédit sur ce prince à faire fonder des chaires de médecine dans différentes universités du royaume. On a de lui : *Galeni de pulsibus liber è græco conversus, et comment. illustratus*, Alcala, 1553, in-8°; *Libellus utilissimus de ratione permiscendi medicamenta quæ passim in usu veniunt*, 1555; Turin, 1587 et 1625, in-8°.

MENCIUS. *Voyez* **MENG-TSEU.**

MENCKE (Othon), savant philologue, né à Oldenbourg (Westphalie), en 1644, mort le 29 janvier 1707, remplit avec beaucoup de distinction la chaire de morale à l'académie de Leipzig, et conçut le plan des *Acta eruditorum*, le premier journal littéraire qu'ait eu l'Allemagne, commencé en 1682, et qui fut soutenu pendant près d'un siècle avec un succès toujours croissant. La collection de ce précieux recueil forme 119 vol. in-4°. Mencke a donné plusieurs bonnes éditions, entre autres, de l'*Historia pelagiana* du cardinal Noris, et de l'*Hist. universalis* de Boxhorn. On lui doit : *Micropolitia, seu Respublica in microcosmo conspicua*, 1666, in-4°; *Jus majestatis circa venationem*, 1674, in-4°.

MENCKE (Jean-Burckhard), fils du précédent, né à Leipzig en 1674, mort le 1er avril 1732, remplit avec distinction la chaire d'histoire dans sa ville natale, fonda une académie pour le perfectionnement de la poésie allemande, et continua les *Acta eruditorum*, de 1707 à 1732. On lui doit le premier *Dictionnaire* (biographique) *des savants*, plusieurs éditions estimées, et des thèses, des dissertations, des harangues académiques sur des sujets intéressants. On a encore de lui un recueil de poésies allemandes, sous le titre de : *Philander von Lindec*, 1705, 1706, 1710, 4 vol. in-8°; *De charlataneriâ eruditorum declamationes II*, 1715, 1716, 1717, in-8°; traduit en français (par Durand), 1721, petit in-8°, etc. Voyez sur

cet ouvrage le *Je ne sais quoi,* par Cartier de Saint-Philip, t. II, 1re partie, page 107.

MENCKE (Frédéric-Othon), fils du précédent, né à Leipzig en 1708, mort le 14 mars 1754, marcha sur les traces de son père et de son aïeul, continua les *Acta eruditorum* depuis l'année 1732, et publia, outre plusieurs éditions estimées : *Bibliotheca virorum, militiâ æquè ac scriptis illustrium,* 1734, in-8°; *Hist. vitæ inque litteras meritorum Angeli Politiani,* 1736, in-4°; *Miscellanea lipsiensia nova ad incrementum scientiarum,* 1742-54, 10 vol. in-8°; *De hodiernâ litterar. per præcipuas Europæ cultioris partes facie et statu,* dans les *Acta societatis lat. jenensis,* tom. II, pages 3-19.

MENDANA DE NEYRA (Alvaro), célèbre navigateur, né en Espagne en 1541, avait un oncle (don Pedro de Castro), gouverneur de Lima, qui lui donna les moyens de satisfaire sa passion pour les voyages et les découvertes. Le jeune homme appareilla du Callao de Lima en 1568, et dans une course à l'ouest, qu'il estimait à 1,450 lieues, découvrit plusieurs îles placées par lui entre le 7e et le 12e parallèle sud. Les Espagnols n'oublièrent pas de doter ces îles nouvelles de richesses imaginaires, et les nommèrent îles d'Or ou de Salomon. On sait maintenant qu'elles ne sont autres que la terre des Arsacides de Surville, ou la Nouvelle-Géorgie de Shortland. Mendana ayant obtenu, en 1595, le commandement d'une expédition destinée à fonder une colonie dans quelqu'une de ces îles, ne put les retrouver. Toutefois il en découvrit une autre qu'il nomma *Santa-Cruz,* et dans laquelle il forma un établissement. Mais les Espagnols, toujours imprudents, ne ménagèrent pas assez les naturels, et ceux-ci eurent bientôt ruiné la colonie naissante. Mendana trompé dans son espoir, mourut à la fin de 1595. Carteret, navigateur anglais, a retrouvé en 1767, l'île de Santa-Cruz, qu'il appelle l'île d'Egmont ; elle fait partie de ce groupe célèbre auquel l'orgueil britannique s'est cru autorisé à attacher le nom de la reine Charlotte. On peut consulter sur sa vie et les voyages de Mendana : *Sucesos de las Philipinas,* par D. Antonio de Morga, Mexico, 1609, in-4°, ch. VI, pag. 29 ; *Découverte au sud-est de la Nouvelle-Guinée,* par Fleurieu, in-4°.

MENDELSSOHN (Mosès), c'est-à-dire, Moïse, fils de Mendel, né à Dessau en 1729, de parents israélites, mort à Berlin, le 4 janvier 1786, avait montré dès sa plus tendre enfance des dispositions extraordinaires. Après avoir reçu les premières leçons de son père, qui était écrivain public et maître d'école, il passa plusieurs années dans une extrême indigence qui arrêta son essor, mais ne put étouffer son ardente passion pour les sciences. Il eut le bonheur d'entrer, assez jeune encore, chez un riche manufacturier de sa nation, et fit toujours sa principale affaire d'étudier la philosophie et la littérature, sans abandonner toutefois le commerce, où il trouvait des ressources indispensables à sa pauvreté. Dirigé par Lessing dans ses études, il devint lui-même un des plus célèbres écrivains de l'Allemagne, et se vit recherché et estimé par des hommes distingués de toute l'Europe. Non content d'être sorti de la condition ignominieuse qui depuis si longtemps est le partage de la nation juive, il consacra ses efforts à disposer ses coreligionnaires aux bienfaits d'une civilisation dans laquelle ils lui doivent leurs premiers pas. Ce fut en 1767, qu'il publia son *Phœdon,* premier ouvrage de philosophie où un sujet de ce genre fût traité d'un bout à l'autre dans une prose élégante et correcte. Le *Phœdon* valut à son auteur une telle célébrité, qu'il ne passait plus à Berlin d'étranger distingué, qui n'allât le visiter. Lavater ayant cédé à ce mouvement de curiosité dans un de ses voyages physionomiques, fut très-étonné de trouver le philosophe dans le magasin de M. Berhard, occupé à peser de la soie. Mendelssohn le reçut néanmoins avec toutes sortes d'égards. Comme ils étaient seuls, Lavater, toujours occupé de projets de conversion, se mit à discuter des matières de foi, et ne fut pas peu surpris d'entendre Mendelssohn parler du caractère moral de Jésus-Christ avec une grande vénération. Depuis cette époque, Mendelssohn sembla s'être entièrement voué à ce qui pouvait contribuer à civiliser sa nation, et à la rapprocher des chrétiens sans en adopter la religion. Sur la demande du gouvernement prussien, il publia, en 1778, conjointement avec le grand rabbin de Berlin, le Code des lois et rites des juifs, en ce qui concerne les mariages, etc. ; mais ce qui lui parut plus important, fut de donner une traduction de la Bible en allemand, afin d'en faire disparaître le jargon polonais, et de rendre plus clair le sens des livres saints. Vers 1778, un homme opulent, Itzig le père, donna une maison pour établir une école gratuite en faveur des pauvres. On y établit une imprimerie, et l'on y cultiva surtout les connaissances modernes. Cinq à six cents élèves sont sortis en 10 ans de cette maison, et se sont répandus dans toute l'Europe. Le goût de la réforme s'étendit jusqu'aux provinces ; et pendant que David Friedlander, ami de Mendelssohn, composait pour la jeunesse (1780), des livres élémentaires de morale, et qu'il traduisait les livres de prières, J. Euchel, secondé par les maisons où il était gouverneur, établit à Kœnigsberg une réunion littéraire sous le nom de *Société amie du bien et de la vertu,* qui publia en hébreu et en allemand un journal appelé le *Collecteur* (*Sammler*), contenant les essais et les traductions de ceux de la nation qui se distinguaient dans l'étude des langues modernes, ou par leur esprit de critique. Mendelssohn eut beaucoup de part à ces établissements. Leur direction fut, d'un autre côté, favorisée par M. de Dohm, qui mit au jour, en 1781, son ouvrage sur l'amélioration civile des juifs, plaida leur cause, et donna l'éveil à tout ce qui s'est fait depuis sur cette matière. En 1785, Mendelssohn publia ses *Morgenstunden,* ou *Heures du matin,* les seules où la faiblesse de sa santé lui permît de se livrer encore à quelque travail. C'étaient des leçons philosophiques données à ses enfants, à ses amis, sur l'existence de Dieu, sur les divers systèmes des idéalistes, des sceptiques, des spinosistes, etc. Un léger refroidissement fit succomber Mendelssohn, le 4 janvier 1786, dans la même année que Frédéric le Grand. Le jour de la mort de Mendelssohn, les juifs de Berlin fermèrent leurs boutiques et leurs magasins en signe de deuil ; coutume qu'ils n'observent qu'à la mort de leur premier rabbin. Ils disent qu'après Moïse le législateur et Moïse Maïmonides, ils n'ont eu que Moïse Mendelssohn. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Lettre au diacre Lavater,* 1770, traduite en français sous le titre de *Lettres juives du célèbre Mosès Mendelssohn,* 1771 ; *OEuvres phi-*

losophiques, 1761, 1771 et 1777, 2 vol. in-8°; *Phædon sur l'immortalité de l'âme,* en 3 dialogues, 1767, in-8°; 1768, 1769, 1776, traduit en français par Junker, 1774; les *Psaumes,* traduits en allemand, 1783-88, in-8°. *Voyez* pour plus de détails le *Berlinische monatschrift*, 1786, mars, pag. 204-216; l'écrit de Mirabeau sur Mosès Mendelssohn, 1787, 1788, in-8°; et la *Vie* de Mendelssohn, en hébreu, par Isaac Euchel, 1788, in-8°.

MENDÈS (Antonio-Félix) naquit en Portugal le 14 janvier 1606, au village de Pernès, près de Santarem. Il est auteur de quelques ouvrages qui prouvent qu'il était bon latiniste, et digne de la place de professeur de poésie latine et vulgaire, qu'il occupait dans l'académie *latine et portugaise.* On ne citera que sa Grammaire latine, dont la première édition parut à Lisbonne en 1637; la seconde, en 1649, dans la même ville. C'est la Grammaire d'Araujo, disposée sur un nouveau plan. Mendès assure qu'à l'aide de sa grammaire, on peut apprendre le latin en un an, tandis qu'avec les autres méthodes, l'élève, en 5 ou 6 ans, acquiert à peine une légère connaissance de la langue. Ce Dominique de Araujo naquit à Alenquer. Sa Grammaire latine fut imprimée à Lisbonne, en 1627. Il a laissé, manuscrit, un Traité de la mémoire artificielle.

MENDEZ-PINTO. *Voyez* **PINTO.**

MENDOÇA (don Francisco de), commandant de la ville de l'Assomption, capitale du Paraguay, fit procéder, en 1549, à l'élection d'un nouveau chef pour toute la colonie, s'imaginant réunir les suffrages; mais ses compatriotes ayant élu Diégo Abreu, son compétiteur, qui prit possession à l'instant même, Mendoça, trompé dans ses espérances, publia que l'élection était nulle, et se fit quelques partisans au moyen desquels il voulut chasser Abreu, qui le prévint, et le fit pendre (1550).

MENDOÇA ou **MENDOZA** (André HURTADO de), général portugais, issu d'une illustre famille, naquit vers le milieu du 16e siècle. Doué d'un grand courage, d'une rare intelligence et d'une expérience profonde, il se distingua de bonne heure par de brillants exploits. Il s'était fait une telle réputation, que, dans toutes les Indes, théâtre de ses immortelles expéditions, on ne s'entretenait que de sa valeur et de son audace. En quelques années il purgea les mers de Malabar des corsaires Calicutiens. Il n'y eut aucune partie des Indes, où les Portugais possédaient des établissements, qui ne sentît la puissance de ses armes. Chargé en 1589, par le vice-roi des Indes, Mathias d'Albuquerque, d'aller humilier les rois de Jafarnapatan et de Candéa, il réussit pleinement dans cette expédition. Depuis longtemps toutes les côtes des Indes étaient infestées par un audacieux corsaire, que tous les autres forbans reconnaissaient pour leur chef. Il était secrètement favorisé par les princes indiens, à cause des dommages qu'il causait aux Portugais. Il avait obtenu du Zamorin, empereur de Calicut, la permission de bâtir une forteresse dans ses États. Ce fut encore Mendoça que le vice-roi choisit pour aller briser la dangereuse puissance de ce corsaire, au sein même de sa forteresse, appelée de son nom Cugnal. Après s'être emparé de sa personne, Mendoça le conduisit à Goa, où le célèbre corsaire eut la tête tranchée. Mendoça vola bientôt à de nouveaux combats : le vice-roi des Indes l'ayant chargé de châtier les faibles rois de Java et Sumatra dont il avait à se plaindre, mais surtout de combattre les Hollandais, qui cherchaient à renverser la puissance portugaise dans les Indes, il partit de Goa, au mois de mai 1601, à la tête d'une flotte de 6 gros galions, de 18 galiotes et d'une galéace. En faisant voile vers le détroit de la Sonde, il aperçoit 7 vaisseaux hollandais, vers lesquels il se dirige; mais ceux-ci profitent du vent pour disparaître. Alors, changeant de route, Mendoça se rend à l'île d'Amboine, dont la citadelle allait tomber au pouvoir des Hollandais; il la délivre, la fortifie de nouveau, fait radouber les vaisseaux que contenait le port, et s'éloigne rapidement pour aller punir les habitants d'Itto et de Rosatel, de l'alliance qu'ils avaient contractée avec les Hollandais. Peu de jours lui suffisent pour soumettre ces deux villes, quoiqu'elles soient munies de fortifications solides, et défendues par des hommes dévoués. Après cette double victoire, l'infatigable général vole à l'île de Varinula où les Hollandais et les Tarnatins occupaient chacun un fort. A son approche, la capitale de l'île est abandonnée par ses habitants; il la pille, la brûle, et rase les deux forteresses. De là, Mendoça fait voile vers les Moluques, où les Portugais avaient continuellement à se défendre, dans l'île de Tidor, contre les efforts combinés des Hollandais et des Ternatins. Selon les ordres qu'il avait reçus, il commence aussitôt le siége de Ternate, mais il est forcé d'y renoncer, parce que la saison est avancée, que son armée est en proie aux maladies, et surtout parce qu'il manque de munitions. Depuis 5 ans que duraient ses expéditions, il n'avait reçu de secours d'aucune espèce. Était-ce négligence ou envie de la part du vice-roi des Indes? Mendoça se retira promptement à Malaca dont il prit le commandement. A peine y était-il arrivé, qu'un ordre du vice-roi Martin-Alphonse de Castro l'obligea de détacher de sa flotte 4 vaisseaux de guerre, pour escorter en Europe la flotte qui revenait de la Chine. Cet ordre le privait de ses meilleurs soldats et du peu de munitions qui lui restait. Ainsi affaibli, Mendoça se vit attaqué le 29 avril 1606, dans Malaca, par une armée hollandaise, grossie des troupes de plusieurs princes indiens. La place était sans vivres, sans munitions, et ne contenait plus que 145 Portugais et quelques Japonais. Cependant il ne perdit pas courage, et fit brûler toutes les maisons qui entouraient Malaca, puis, passant en revue le petit nombre de ses soldats, il les exhorta à combattre avec courage. Son opiniâtre défense durait depuis 3 mois, et le moment approchait où il allait être contraint de capituler, lorsqu'il fut délivré par le vice-roi lui-même, qui, informé des dangers que courait Malaca, s'était mis en route pour venir la secourir. Mendoça reçut les éloges et les récompenses qu'avait mérités sa valeur. Quelque temps après, l'archevêque de Gôa, successeur de Castro dans la vice-royauté des Indes, se démit de sa charge en faveur de l'illustre général. Il préparait un armement, dont il attendait de grands avantages, quand il fut remplacé dans la vice-royauté des Indes par Laurent de Tavora, et partit pour retourner en Portugal. Ce grand homme fut privé de la douceur de revoir sa patrie; il mourut dans la traversée. On transporta ses restes à Lisbonne, où ils furent inhumés avec une pompe digne de sa naissance et de ses nobles services.

MENDOÇA Y RIOS, capitaine de la marine espagnole, mort à Londres le 22 janvier 1816, avait publié plusieurs ouvrages en anglais et en espagnol. Un seul a été traduit en français; il a pour titre : *Recherches sur les solutions des principaux problèmes de l'astronomie nautique,* lues à la Société royale de Londres, Londres, 1797, in-4°. Ses Tables pour divers usages de la navigation sont très-estimées.

MENDOÇA. *Voyez* COSTA.

MENDOZA (D. Inigo-Lopez de), marquis de Santillane, né en 1398, mort en 1458, fut un des principaux ornements de la cour poétique de Jean II, roi de Castille. Son rang, ses richesses, ses talents, lui acquirent une telle renommée, que des étrangers se rendirent, dit-on, en Castille, uniquement pour le voir. On a de lui : *los Refranes recopilados por mandato del rei don Juan,* 1541, in-8°; *Chant funèbre sur la mort de Villena; el Doctrinal de Privados* (le Manuel des Favoris); une *Dissertation critique et historique,* très-estimée des littérateurs espagnols. — Un autre Inigo-Lopez de MENDOZA, 4e duc de l'Infantado, 2e arrière-petit-fils du marquis de Santillane, et mort en 1566, est auteur d'un *Memorial de cosas notables,* Guadalajara, 1664, in-fol.

MENDOZA (Pierre GONÇALÈS de), connu aussi sous le nom de *Cardinal d'Espagne,* né en 1428, mort à Guadalajara en 1495, fut successivement archevêque de Séville et de Tolède, reçut la pourpre romaine en 1473, et rendit d'importants services à Ferdinand et à Isabelle, pendant la guerre contre les Mores de Grenade; il fonda un collége magnifique à Valladolid, et un hôpital à Tolède. — Pierre-Salazar de MENDOZA a publié *la Coronica del gran Cardinal de Espana,* Tolède, 1625, in-fol.; et *Origen de las dignidades de Castilla y Leon,* Madrid, 1657, in-fol.

MENDOZA (don Pedro de), gentilhomme très-riche de Cadix, offrit en 1529, à Charles-Quint, d'achever à ses frais la découverte et la conquête du Paraguay et de la rivière de la Plata, mit à la voile en 1534 avec 14 vaisseaux et 3,000 Espagnols, et fonda, le 2 février 1535, la ville de Buénos-Ayres. Une maladie l'ayant forcé de se rembarquer pour l'Espagne, il mourut dans la traversée.

MENDOZA (Diego-Hurtado de), né à Grenade, suivant l'opinion la plus commune, et mort en 1575, à l'âge de 70 ans, fut tout ensemble guerrier, négociateur, géographe, historien et poète. Non content de cultiver les lettres, il en fut aussi le protecteur, et s'occupa de rassembler un grand nombre de livres grecs, dont il céda la précieuse collection au roi d'Espagne pour la bibliothèque de l'Escurial. On cite de lui : *Guerra de Granada hecha por el rey de Espana, Felipe II, contra los Moriscos de aquel reino sus rebeldes,* Madrid, 1610, in-4°; Lisbonne, 1627; Valence, 1676, in-4°; *Obras del insigne caballero D. Diego de Mendoza,* Madrid, 1610, in-4°; et d'autres ouvrages, restés inédits. On lui attribue le roman de *Lazarillo de Tormes,* que quelques bibliographes donnent à J. de Orthega, religieux hiéronymite. — Diego de Funez y MENDOZA, de Murcie, a laissé : *Historia de aves y animales de Aristoteles, traducida del latin en romance, y anadida de otros muchos autores, griegos y latinos que trataron de esta materia,* Valence, 1621, in-4°.

MENDOZA (Bernardin de), frère germain de Laurent, comte de Cluni, se signala par ses exploits en Belgique, fut chargé d'ambassades en Angleterre et en France, et mourut au commencement du 17e siècle, dans un âge avancé. On cite de lui : *Commentarios de lo sucedido en los Paizes Baxos, desde el ano 1567 hasta el de 1577,* Madrid, 1592, in-4°; traduit en français, Paris, 1622, in-8°; *Theorica y practica de guerra,* Madrid, 1577, in-4°; Anvers, 1595, in-4°; 1598, in-8°; traduit en français et en italien. — Un autre Bernardin de MENDOZA, docteur en théologie, chanoine de Tolède, a laissé un manuscrit, conservé dans la bibliothèque du Vatican, sous ce titre : *Tratado en defensa de los colegios seminarios que el sacro concilio de Trento dispone que se hagan en la session,* 22, *cap.* 18.

MENDOZA (Ferdinand de), jurisconsulte espagnol, de la même famille que le *Cardinal d'Espagne,* né vers 1566, mort à Madrid dans un état d'aliénation mentale, a laissé : *Disputationes in locos difficiliores tituli de Pactis, in digestorum libris,* Alcala, 1586, in-fol.; *De concilio Illiberitano* (le concile d'Elvire) *libri III,* ibid., 1594, in-fol.; Lyon, 1665.

MENDOZA (Jean GONZALEZ de), célèbre missionnaire de l'ordre des augustins, né dans la Castille vers le milieu du 16e siècle, fut envoyé en 1580 par Philippe II à la Chine en qualité d'ambassadeur. De retour en Europe il obtint l'évêché de Lipari en 1593, se rendit quelque temps après dans l'Amérique espagnole, fut fait évêque de Chiapa en 1607 et de Popayan l'année suivante. Il mourut vers 1620, dans un âge avancé. On a de lui une *Histoire de la Chine,* en espagnol, Rome, 1585, 2 parties in-8°, traduite en français par Luc de la Porte, sous ce titre : *Histoire du grand royaume de la Chine, situé aux Indes orientales, divisée en deux parties,* Paris, 1589; Rouen, 1614, in-8°.

MENDOZA (Antoine-Hurtado de), commandant de l'ordre de Calatrava, secrétaire d'État et membre de l'inquisition, né dans le diocèse de Burgos, mort postérieurement à 1638, n'avait pas fait d'études, et composa néanmoins des comédies et des poésies lyriques, qui eurent du succès. Quelques-unes de ces pièces ont été réunies sous ce titre : *El Fenix castellano, D. Antonio de Mendoça renascido,* etc., Lisbonne, 1690, in-4°.

MENDOZA (Antoine SARMIENTO de), aussi de Burgos, chevalier de l'ordre de Calatrava, gouverneur de Cuença et de Cordoue, etc., mort en 1651, a laissé : *la Hierusalem del Tasso, trad. en octava rima,* Madrid, 1649, in-8°.

MENÉ (Maurice du), gentilhomme breton, issu de la maison du Guerlesquain, servit d'abord sous Louis XI, qui le fit capitaine de 100 hommes d'armes des ordonnances, et l'employa dans les guerres de Flandres et du Roussillon. La réputation que Mené s'y acquit détermina le roi à l'appeler dans son conseil, et à lui confier plusieurs négociations, ainsi que le gouvernement de Guise. De plus en plus satisfait de ses services, Louis XI lui donna, en usufruit, la seigneurie de la Ferté-Bernard, la ville d'Aigues-Mortes et le bailliage de la Charbonnière, dont il jouit jusqu'à la mort de ce prince. Il abandonna peu après le service de la France, pour reprendre celui du duc de Bretagne, François II. Après la mort de ce prince,

il joignit les deux emplois successifs de capitaine de Morlaix et de Josselin, à celui de capitaine des gardes de la duchesse Anne, dont il quitta le parti, en 1489, pour commander, sur les côtes de Bretagne, le débarquement des Anglais, qu'elle avait appelés à son secours. Le maréchal de Rieux, auquel il n'avait cessé d'être attaché, se prévalant de la tiédeur qu'il avait apportée dans sa mission, voulut le faire rentrer en grâce auprès de la jeune princesse, et le chargea de veiller, dans l'évêché de Cornouailles, à ce qu'il ne s'y fit rien qui pût retarder la pacification qu'on feignait alors de désirer. Mais Anne, se défiant d'un homme qui, depuis peu d'années, avait embrassé tant de partis, se refusa à ratifier le choix du maréchal, en prétextant que les rois d'Angleterre et d'Espagne décideraient si Mené était digne de cette marque de confiance. Il contribua au mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII, et ce prince, pour le récompenser de ses bons offices, lui donna la terre de Duault-Quélen. Devenu vieux, il se retira à Carhaix, dans une maison qu'il avait bâtie depuis 1478, suivant Ogée, et où il exerça lui-même l'hospitalité, en expiation, dit d'Argentré, de ses fautes passées et du saccagement de Pontoise. On ignore l'époque précise de sa mort; mais elle dut être postérieure à 1495.

MÉNÉDÈME, philosophe d'Érythrée en Arcadie, né vers la fin du 4e siècle avant J. C., exerça dans sa ville natale l'état d'architecte, ou, selon quelques auteurs, travailla à coudre des tentes. Il alla ensuite à Mégare, où il entendit Stilpon, puis à Elée. Revenu dans sa patrie il y enseigna la philosophie, et acquit par là tant de réputation qu'il fut élevé aux premières charges. Il mourut de douleur de voir sa patrie soumise au joug d'Antigone et de Démétrius Poliocerte.

MÉNÉDÈME, philosophe, disciple de Colotes de Lampsaque, était un homme d'un esprit bizarre. Il se montrait en public, dit Diogène Laërce, revêtu d'une longue robe de couleur foncée, et nouée par une ceinture rouge; il avait un large chapeau couvert de signes du zodiaque, une longue barbe, et il tenait à la main une baguette de frêne; c'était ainsi qu'on faisait paraître les Furies et les magiciens sur les théâtres modernes. Au surplus, l'histoire ne nous a rien conservé sur ce personnage, plus digne de figurer parmi les fous que parmi les philosophes.

MÉNÉLAUS, géomètre grec, vivait l'an 80 de J. C., avait composé deux ouvrages, dont l'un en six livres était relatif au calcul des cordes, et l'autre en trois livres, intitulé : *Sphériques;* tous deux sont perdus; mais il reste du dernier 2 traductions, l'une arabe, l'autre hébraïque. Une version latine, faite sur ces deux traductions, a été imprimée avec les trois livres de Théodose, sur le même sujet, sous ce titre : *Theodosii Shæricorum lib. III; Menelai Alexandrini Sphæricorum lib. III,* etc., Oxford, 1707, in-8°.

MENENDEZ (Michel-Hyacinthe), peintre d'Oviédo, naquit en 1679, et alla étudier la peinture à Madrid, où il fit des progrès rapides dans toutes les parties de cet art. Il devint aussi savant dessinateur qu'habile coloriste, et ne se distingua pas moins sous le rapport de l'invention. En 1712, Philippe IV lui accorda le titre de peintre du roi. C'est à Madrid que l'on voit la plupart de ses productions. Les plus renommées sont les deux tableaux de *la Vie du prophète Élie,* qu'il a peints pour les Carmes-Chaussés; *la Madeleine,* qu'il fit pour les Récollets, et *les Apôtres* pour l'église Saint-Gilles. Il avait ébauché les peintures de l'église de Saint-Philippe-le-Royal. La mort l'empêcha de mettre la dernière main à ces tableaux, qui furent terminés par André de la Colleja, son élève.

MENENDEZ (François-Antoine), peintre de genre et de portraits, né à Oviédo, en 1682, était frère du précédent, et étudia, comme lui, à Madrid. Une occasion d'aller en Italie s'étant présentée en 1699, il la saisit avec empressement, et visita successivement Gênes, Milan, Venise, Rome et Naples; mais il avait entrepris ce voyage avec trop peu de réflexion. Dénué de fortune et de protecteurs, son talent ne put le tirer de la misère; réduit, à Naples, aux plus dures extrémités, il ne trouva d'autre ressource pour vivre que de se faire soldat. Il s'engagea donc, en 1700, dans l'infanterie espagnole. Mais les devoirs de son nouvel état, qu'il remplissait avec la plus scrupuleuse exactitude, ne l'empêchèrent pas de suivre les leçons des plus habiles artistes de Naples; il fit des connaissances avantageuses, et se vit enfin en état de tirer parti de son talent. Les changements qui survinrent à cette époque, dans le gouvernement napolitain, lui rendirent la liberté; il revint à Rome, où il put se livrer sans obstacle à ses études. Quoique marié et ayant plusieurs enfants, il ne put résister au désir de revoir sa patrie. Il retourna donc à Madrid, en 1717, abandonnant le bien de sa femme, afin que rien ne pût l'arrêter. Il se mit alors à peindre la miniature, et son talent eut de la vogue. Durant son séjour en Italie, il avait été frappé de l'utilité des académies : il résolut d'en faire jouir sa patrie, et, en 1726, il présenta au roi un mémoire à ce sujet. Menendez n'eut pas d'abord le succès dont il s'était flatté. Ce fut en 1744 seulement qu'on ouvrit un atelier de dessin, dont il devint directeur. Cet atelier fut l'origine de l'académie de Saint-Ferdinand, qui ne reçut une organisation stable qu'après la mort de Menendez. Le plus célèbre de ses ouvrages est *une marine,* représentant la tempête qu'il essuya en revenant d'Italie.

MENENIUS-AGRIPPA, l'un des plus illustres et des meilleurs citoyens de l'ancienne Rome, était d'une famille plébéienne. Brutus l'éleva au rang de sénateur, après l'expulsion des Tarquins; et il fut élu consul, l'an 251 (avant J. C. 503). Il remporta une victoire signalée sur les Sabins, et obtint l'honneur du triomphe. Menenius, éloigné également de tous les partis, n'avait jamais en vue que le bien public. Il déplorait, avec tous les bons citoyens, la rigueur dont on usait envers le peuple, que l'excès de sa misère avait déterminé à se retirer sur le Mont-Sacré l'an 261 (avant J. C. 493) : il proposa d'envoyer des députés vers ces malheureux, pour essayer de les ramener par la persuasion. Chargé de porter la parole dans cette circonstance importante, il termina son discours par l'apologue des membres et l'estomac, dont l'application à la mésintelligence du peuple et du sénat, frappa tous les esprits; les conditions qu'il offrit aux mécontents furent acceptées : mais ils demandèrent qu'on ajoutât à l'abolition des dettes la création de deux tribuns qui seraient chargés de défendre leurs intérêts contre les prétentions des praticiens; et Menenius fit adopter cette

proposition, à laquelle s'opposa vivement l'inflexible Appius Claudius. Il mourut l'année suivante, 262 (avant J. C. 492), si pauvre, qu'il ne lui restait pas de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Le peuple et le sénat se disputèrent l'honneur d'y pourvoir.

MENESES (D. Alexis de), né à Lisbonne en 1559, mort à Madrid le 3 mai 1617, entra fort jeune dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, fut nommé archevêque de Goa, lors de la réunion du Portugal à l'Espagne, et vice-roi des Indes en 1607. Appelé à l'archevêché de Brague en 1608, il repassa en Portugal, reçut de Philippe III la vice-royauté de ce pays en 1614, et deux ans après se rendit à Madrid, pour présider le conseil chargé spécialement des expéditions des affaires du Portugal. Ant. de Gouvea, religieux augustin, a publié, en portugais, le *Journal du Voyage* de D. Alexis dans les Indes, Coïmbre, 1606, in-fol. On trouve son *Éloge* dans l'ouvrage de Corn. Curtius : *Virorum illustrium ex ordine eremitar. div. Augustini elogia,* pages 181-93.

MENESES OSORIO (François), peintre espagnol, florissait à la fin du 17e siècle. Élève de Murillo, il est celui de tous ses disciples qui s'approche le plus de sa manière et de la grâce de son coloris. Quelques-unes même de ses productions, notamment ses figures d'enfants, ressemblent tellement à celles de son maître, que l'œil le plus exercé peut à peine les distinguer. Meneses se lia d'une étroite amitié avec Jean Garzon, élève comme lui, de Murillo, et par la suite ils se plurent à travailler ensemble. Élu, en 1668, majordome de l'académie de Séville, il peignit pour sa réception *une Conception,* qui fut reçue avec enthousiasme et placée avec honneur dans la salle d'assemblée. Parmi les ouvrages remarquables qu'on doit à cet habile artiste, on cite : *Élie nourri par l'ange dans le désert*, qu'il fit pour l'église de Saint-Martin de Madrid ; et *saint Philippe-Néri prosterné devant la Vierge*, qu'on voit à la Congrégation de Séville. Mais l'ouvrage qui a mis le comble à la réputation de Meneses, est le célèbre tableau de *sainte Catherine*, qui orne le maître-autel des Capucins de Cadix. Il mourut à Séville, vers l'année 1700. C'est un des plus habiles artistes qu'ait produits la célèbre école de cette ville.

MENESSIER (Chrétien). *Voyez* **CHRÉTIEN DE TROYES.**

MÉNESTRIER (Perrenin), pieux ecclesiastique, né dans le comté de Bourgogne vers la fin du 16e siècle, mort vers 1640, contribua beaucoup à l'établissement dans le village de Pin d'une imprimerie destinée surtout à reproduire les livres liturgiques, que les prêtres avaient beaucoup de peine à se procurer. On a de lui : *Doctrine salutaire, propre pour attirer les âmes à l'amour, à la crainte et au service de Dieu,* Besançon, 1628, in-12 ; *Breves conciones super evangelia dominicarum totius anni,* Pin, 1633, in-8o.

MÉNESTRIER (Jean-Baptiste le), numismate, né à Dijon en 1564, mort en 1634, parvint à former une collection de médailles assez curieuse pour le temps, et publia : *Médailles illustrées des anciens empereurs et impératrices de Rome,* 1627, in-4o : c'est une description des principales pièces de son cabinet ; *Médailles, monnaies et monuments antiques d'impératrices romaines,* Dijon, 1625, in-fol., très-rare.

MÉNESTRIER (Claude), antiquaire et numismate, n'est pas né à Dijon, comme la plupart des biographes l'ont répété d'après Papillon, mais à Vauconcourt, village près de Jussey, dans le comté de Bourgogne. Il était fils d'un pauvre laboureur, qui le laissa orphelin fort jeune. Résolu d'aller tenter la fortune dans les pays étrangers, il se rendit en Espagne; mais les protections sur lesquelles il avait compté lui manquèrent, et il se trouva réduit à garder un troupeau de mérinos. Il passa ensuite en Italie; et étant allé à Rome, il s'appliqua à l'étude avec beaucoup de succès. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Sainte-Madeleine de Besançon, et de quelques autres bénéfices. Le cardinal Fr. Barberini le nomma son bibliothécaire, et lui fit faire différents voyages en France, dans les Pays-Bas et en Espagne, pour recueillir des antiques et des objets d'art. Comme il retournait à Rome en 1632, rapportant un grand nombre de monuments et de tableaux précieux, le vaisseau qu'il montait fut assailli : on fut obligé de tout jeter à la mer; il ne put sauver qu'un petit tableau. Il mourut à Rome en 1639, dans un âge très-avancé. On a de lui : *Symbolicæ Dianæ Ephesiæ statua exposita,* Rome, 1657, in-4o.

MÉNESTRIER (Claude-François), l'un des plus savants hommes de son temps, né à Lyon en 1631, mort à Paris le 21 janvier 1705, entra chez les jésuites à 15 ans, professa les humanités et la rhétorique dans plusieurs colléges, et assista au fameux synode de Die, où il réduisit ses adversaires au silence. Quelques circonstances favorables lui ayant permis de se livrer à son goût pour les voyages, il visita l'Italie, l'Allemagne, la Flandre et l'Angleterre, recueillant partout de nouvelles observations, et revint en France briller pendant 25 ans dans les principales chaires du royaume. Parmi ses nombreux ouvrages on recherche : *la Nouvelle méthode raisonnée du blason, disposée par demandes et par réponses,* Lyon, 1754, in-12, et 1770, in-8o; *De la chevalerie ancienne et moderne avec la manière d'en faire les preuves,* Paris, 1683, in-12, rare et recherché ; *Traité des tournois, joutes et autres spectacles publics,* Lyon, 1669 ou 1674, in-4o, figures, rare; *l'Art des emblèmes,* Paris, 1683, in-8o, figures ; *Des ballets anciens et modernes,* ibid., 1682, in-12 ; *Des représentations en musique anciennes et modernes,* 1687, in-12 ; *Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon*, etc., 1696, in-fol. ; *Histoire du règne de Louis le Grand, par les médailles, emblèmes, devises, jetons,* etc., Paris, 1693, in-fol.; *Dissertation sur l'usage de se faire porter la queue,* ibid., 1704, in-12, curieux et recherché, réimprimé à 100 exemplaires, avec des notes par MM. Breghot, de Luth, Duplessis, et Périgaud, Lyon, 1829, in-8o.

MENEZES. *Voyez* **ERICEIRA.**

MENGAUD (Antoine), parent du directeur Rewbell, naquit à Béfort vers le milieu du 18e siècle, et fut envoyé secrètement, sur la recommandation de son cousin, auprès du fameux Passwan-Oglou, pour préparer son agression contre la Turquie ; puis en Suisse, comme chargé d'affaires de la république française. Il s'y fit remarquer, dès son arrivée, par des notes menaçantes, et présida, pour ainsi dire, à la révolution de ce pays, au moment où les troupes françaises y pénétrèrent. Il exigea d'abord

l'expulsion du ministre anglais Wickam, et le renvoi des émigrés. Il fixa un terme à la régence de Berne pour l'acceptation du projet d'une république helvétique; et quand la révolution fut opérée dans cette ville, il adressa un discours au peuple, et pressa le gouvernement de Schafhouse de *briser le joug aristocratique*. S'étant ensuite trouvé en opposition avec Rapinat, autre envoyé du Directoire, et beau-frère de Rewbell, Mengaud approuva que le gouvernement helvétique fît appôser son sceau sur les caisses publiques, pour les soustraire à la rapacité de son rival. Mais ses efforts ne purent empêcher l'enlèvement de ces caisses; il fut rappelé, et Rapinat resta maître du pays. En 1799, après la crise de prairial (19 juin), Mengaud adressa aux conseils législatifs une accusation contre Schérer et le commissaire Rivaud. Il fut nommé, en 1801, commissaire dans les ports de la Manche, et s'y fit redouter par sa rigueur. Les réclamations qui s'élevèrent contre lui le firent destituer en 1804. Depuis ce temps, il vécut dans l'obscurité, et mourut vers le commencement de la restauration. Il a publié quelques brochures politiques, entre autres : *Encore un mot au peuple suisse,* Bâle, 1798, in-8°.

MENGHELY GHERAI Ier, 3e kan des Tartares de Crimée, fils de Hadjy Gheraï, mort en 1467, et frère de Nour-Eddaulah, détrôna celui-ci quelque temps après la mort de Hadjy, et fut détrôné à son tour par son frère Hayder, que soutenait le kan du Kaptchak. Replacé sur le trône par l'empereur ottoman Mahomet II, il conclut avec ce prince un traité, 883 de l'hégire (1478), et fut accueilli favorablement par ses peuples. Chassé de nouveau par le kan de Kaptchak, il parvint bientôt à ressaisir le pouvoir, et cette fois le garda longtemps. Fort de l'appui des Turcs et des Russes, il s'engagea dans de longues guerres, qu'il soutint, avec des succès variés, contre les Polonais et leur allié, Seïd Ahmet, kan du Kaptchak. Ce dernier ayant vu sa puissance anéantie par l'imprudente perfidie du roi de Pologne, Alexandre, Menghely continua ses incursions avec plus d'assurance dans les États du prince qu'il avait su priver d'un utile allié. Il fit toutefois la paix avec Sigismond Ier, successeur d'Alexandre; mais ce fut pour rompre une alliance de 30 ans avec la Russie, et attaquer le czar Basile V. Il signa bientôt avec ce prince un traité, le rompit presque aussitôt, et conclut enfin avec lui une nouvelle paix, à laquelle il ne survécut que 2 ans. Ce fut en 920 ou 921 de l'hégire (1514 ou 1515 de J. C.) que Menghely termina son règne long et heureux.

MENGHELY GHERAI II, 29e kan de Crimée, succéda à son frère Sadet en 1726, fut entraîné en 1730 dans la chute du sultan Achmet III, son protecteur, remonta sur le trône l'an de l'hégire 1150 (1737-38) porta le fer et la flamme sur le territoire des Russes, et les battit complétement en Crimée l'an 1151 (1738-39). Il mourut en 1154 (1741-42), et fut remplacé par Sélamet Gheraï II.

MENGOLI (Pierre), célèbre géomètre, né à Bologne en 1625, apprit les mathématiques du P. Cavalieri, l'inventeur des premiers principes du calcul des infiniment petits. Il étudia aussi avec beaucoup d'application le droit civil et canonique, la philosophie et la théologie, et obtint, à la fin de ses cours, le laurier doctoral. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu du prieuré de Sainte-Marie-Madeleine, et chargé d'enseigner la mécanique au collége des Nobles. Mengoli joignait à des connaissances très-étendues, beaucoup de douceur et de politesse, et une grande piété. Sa réputation s'étendit dans toute l'Europe; et parmi ses correspondants, il compta des savants de Londres et de Paris. Il mourut à Bologne le 7 juin 1686. Ses principaux ouvrages sont : *Via regia ad mathematicas per arithmeticam, algebram speciosam et planimetriam ornata,* Bologne, 1655, in-4°; *Geometriæ speciosæ elementa,* ibid., 1659, in-4°; *Reflessioni e paralasse solare,* ibid., 1670, in-4°; *Speculazioni di musica,* ibid., 1670, 1673, in-4°; cet ouvrage est curieux et renferme des idées neuves et singulières sur la théorie de la musique, etc.

MENGOTTI (François), célèbre ingénieur hydraulique, naquit vers le milieu du 18e siècle, dans les États de Venise. Il étudia d'abord dans sa patrie la jurisprudence et les lettres avec un succès brillant. Lors de la réunion des États de Venise au nouveau royaume d'Italie, Mengotti fut invité à se rendre à Milan, et placé dans le sénat dès la formation de ce corps, le 19 février 1809. Il avait déjà reçu la décoration de la Couronne de fer; et alors il fut créé comte. En 1810, il publia le premier tome in-4° d'un grand ouvrage scientifique, sous le titre modeste de *Saggio sulle acque correnti.* Le second tome parut en 1811. Dans le troisième, qui fut publié en 1812, l'auteur exposa diverses expériences faites sur le cours des fleuves. Mengotti était, à l'époque de la chute de Napoléon, l'un des secrétaires du sénat et membre de l'institut de Milan. Il est mort depuis quelques années.

MENGOZZI (Bernard), chanteur et compositeur italien, naquit à Florence, en 1758. Après avoir parcouru les principaux théâtres de l'Italie, il fit partie, en 1788, de la troupe des bouffes attachée au tréâtre de Monsieur, à Paris. Cette troupe ayant été dissoute, le 11 août 1792, Mengozzi, qui avait épousé une actrice française, Sarah Louvain, continua de résider à Paris, et donna des leçons de chant. Nommé professeur au Conservatoire, il forma de bons élèves, et mourut en mars 1800. Outre plusieurs morceaux de sa composition, qu'il avait intercalés avec bonheur dans les opéras de Paisiello et de Cimarosa, il donna aux théâtres de Monsieur, Montansier, Feydeau et Favart, plusieurs opéras qui eurent du succès : *l'Isola disabitata* (l'île déserte); *Aujourd'hui; Isabelle de Salisbury; le Tableau parlant; les Deux Vizirs; Pourceaugnac; l'Avare jaloux,* etc.

MENGS (Antoine-Raphael), peintre célèbre, surnommé *le Raphaël* de l'Allemagne, né à Aussig (Bohême), le 12 mars 1728, et se montra non moins habile dans la théorie que dans la pratique des diverses parties de son art. Il reçut les premières leçons de son père, Ismaël Mengs, peintre au pastel et en émail du roi de Pologne, et fit de tels progrès qu'à l'âge de 7 ans il avait composé un sujet tiré de l'Énéide. Son père, émerveillé de ses talents, le conduisit à Rome en 1740. Le jeune artiste y étudia pendant 5 ans les chefs-d'œuvre des anciens et des modernes, et, à son retour à Dresde en 1746, fut nommé premier peintre du roi. Après plusieurs voyages de Rome à Dresde et de Dresde à Rome, il retourna en Italie en 1572, et fut nommé, au bout de 2 ans, professeur de

l'académie fondée au Capitole par Benoît XIV. Il fit un voyage à Naples, et à Madrid, où Charles III l'appela en 1761, avec le titre de son premier peintre et un traitement considérable. En 1769 le mauvais état de sa santé le força de faire un nouveau voyage à Rome, qui lui valut les titres de chevalier de l'Éperon d'or et de prince de l'académie de Saint-Luc à Florence. De retour en Espagne, il y trouva le climat de plus en plus contraire à sa santé, et reprit la route de Rome en 1777. Il commençait enfin à se rétablir; mais la perte de sa femme, qu'il avait toujours tendrement aimée, lui causa un si vif chagrin qu'il ne fit plus que languir, et mourut le 29 juin 1779. Parmi les tableaux de ce grand artiste, on cite une *Madeleine*, un *Cupidon* aiguisant une flèche, et l'*Ascension*, à Dresde; le beau plafond de la Villa Albani, représentant *Apollon sur le Parnasse, entouré des neuf Muses* (cet ouvrage passe à Rome pour son chef-d'œuvre); une suite de tableaux de la *Passion*, pour la chambre à coucher de Charles III, et la *Naissance de l'Aurore*, l'*Apothéose d'Hercule*, etc., dans la Galerie royale de Madrid. Nicolas Guibal, son élève, a, dans l'*Éloge historique* de Mengs, donné la description de ses principaux tableaux. Le Musée royal à Paris ne possède de lui qu'un gracieux dessin d'une sainte Famille. Mengs a consigné ses principes dans des *pensées* et des *considérations* sur la beauté et le goût en peinture, etc. Le chevalier Doray de Longrais a donné une édition de ses *OEuvres*, traduite en français, 1782, in-8°; mais cette édition est très-inférieure à celle qu'a publiée H. Janson, Paris, 1786, 2 vol. in-4o. On peut encore consulter *Epitogo della vita del fu cav. A. R. Mengs*, par Ch. J. Ratti, Gênes, 1779, in-fol.; Fabroni, *Elogi Toscani*, Pise, 1790; et Gorani, *Rome et ses habitudes à la fin du* 18e *siècle*.

MENG-TSEU, nommé pendant sa vie *Meng-Kho*, et par les anciens missionnaires français *Mencius*, né dans la ville de Tseou, actuellement dépendante de Yan-tcheou-fou, dans la province de Chantoung, mort vers l'an 314 avant J. C., à l'âge de 84 ans, est regardé comme le premier des philosophes chinois après Confucius. Il se livra de bonne heure à la lecture des Kings, fit de grands progrès dans l'intelligence de ces livres si respectés, et mérita d'être inscrit au nombre des disciples de Tseu-sse, petit-fils et imitateur de Confucius. La Chine se trouvait alors partagée en divers États, dont les princes, toujours en guerre les uns contre les autres, n'avaient guère le temps ni la volonté d'écouter les leçons de la sagesse. Meng-tseu, après avoir tenté vainement de les éclairer et de leur faire suivre l'exemple des vertueux et pacifiques fondateurs des premières dynasties, revint dans son pays, et, de concert avec quelques-uns de ses disciples, s'occupa de mettre en ordre le livre des vers et le Chou-king. Il composa aussi à cette époque l'ouvrage en VII chapitres, qu'on a nommé le *Meng-tseu*, et qui est le plus beau titre de gloire de son auteur. On le joint toujours aux trois ouvrages moraux qui contiennent l'exposé de la doctrine de Confucius, et il forme, avec ces ouvrages, ce qu'on appelle les *Sse-Chou* ou *les Quatre Livres* par excellence. Si les Européens lisaient ce traité, si estimé à la Chine, ils reviendraient de ce préjugé trop répandu qui prête aux Orientaux, et aux Chinois en particulier, un caractère bas et servile. On trouve dans Meng-tseu la hardiesse, la vivacité, l'aigreur même de Diogène, mais avec plus de dignité, de décence et surtout plus de zèle pour le bien public. Il existe de son livre des milliers d'éditions, avec ou sans commentaires. Il a été traduit deux fois en mandchou; et la dernière version, revue par l'empereur Khian-long, forme avec le texte 3 des 6 vol. dont est composé l'exemplaire des 4 livres de la Bibliothèque royale de Paris. Le P. Noël a compris le *Meng-tseu* dans la traduction latine qu'il a fait des *six livres classiques de l'empire chinois* (Prague, 1711, in-4°). On trouve une analyse étendue du *Meng-tseu*, par le P. Duhalde, dans la *Description de la Chine*, t. II, p. 334 et suivantes. A la fin de l'excellent article qu'Abel Rémusat a consacré au philosophe chinois dans la *Biographie universelle* de Michaud, il annonçait la publication prochaine d'une traduction française de Meng-tseu, mais sa mort prématurée l'a empêché de terminer cet utile ouvrage. M. G. Pauthier en promet une dans la traduction des anciens philosophes chinois, dont il a paru une livraison en 1833. La Société asiatique en a fait imprimer à ses frais une traduction latine accompagnée d'un commentaire par M. Stanislas Julien, 1824 - 1826, 3 vol. in-8°.

MÉNIL - DURAND (François-Jean de GRAINDORGE d'ORGEVILLE, baron de), tacticien distingué, issu d'une ancienne famille de Normandie, naquit à Lisieux, le 9 novembre 1729, et mourut à Londres, le 31 juillet 1799. Nommé page du roi à 15 ans, il fit la campagne de 1747, à l'issue de laquelle il obtint une épée d'honneur. A la sortie des pages, il préféra, à une compagnie de cavalerie qui lui fut offerte, entrer dans la carrière du génie, pour y perfectionner ses études militaires. Ce fut alors qu'il se livra, avec cette ardeur féconde qui lui était naturelle, à la lecture et à la méditation des grands tacticiens français. Employé aux fortifications du Havre, et ne pouvant se livrer suffisamment à ses études favorites, il se retira à sa campagne (à Ménil-Durand-sur-Vic, près de Livarot). C'est dans cette retraite qu'il composa, à l'âge de 22 ans, son grand travail : *Projet d'un ordre français en Tactique*. Le gouvernement se décida à livrer aux épreuves d'une expérience publique la tactique de Ménil-Durand. Il réunit en conséquence 30,000 hommes en un camp de manœuvres. Les expériences ne furent pas aussi complétement favorables au nouveau système qu'on s'y attendait.

MENIN, littérateur, né à Paris vers la fin du 17e siècle, d'une famille de robe, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Metz, et mourut en cette ville au mois de février 1770, dans un âge avancé. On connaît de lui : *Traité historique et chronologique du sacre et couronnement des rois et reines de France*, Paris, 1722, 2e édition, augmentée de la relation du sacre de Louis XV; *Abrégé méthodique de la jurisprudence des eaux et forêts*, Paris, 1738, in-12; *Anecdotes politiques et galantes de Samos et de Lacédémone*, 1744, 2 vol. in-12; *Turlubleu, Histoire grecque*, tirée du manuscrit gris de lin trouvé dans les cendres de Troie, Amsterdam, 1745, in-12; c'est, dit-on, l'histoire allégorique de Bonier, sous le nom de Ctésiphon; *Cléodamis et Lelex*, 1746, in-12, roman du même genre que le précédent.

MENINSKI (François MESGNIEN), savant orien-

taliste, né en Lorraine vers 1623, se rendit à Constantinople en 1652, à la suite de l'ambassadeur de Pologne, y fut nommé, au bout de quelques années, interprète de la diète, qui le chargea d'une nouvelle mission et lui accorda des lettres de naturalisation et de noblesse. Cependant il offrit, dès 1661, ses services à l'empereur Léopold, qui le nomma son premier interprète; en cette qualité il accompagna les ambassadeurs de l'Empereur à la cour ottomane, et revint en 1671 à Vienne, où il mourut en 1698. Meninski, pendant son séjour dans le Levant, avait fait une étude particulière des langues arabe, persane et turque; et, à peine fixé dans sa patrie adoptive, il s'occupa de faire participer les États chrétiens au fruit de ses travaux. On a de lui : *Thesaurus linguarum orientalium* (ou Dictionnaire arabe, persan et turc, accompagné d'un appendix et d'une savante grammaire turque), 1680, 4 vol. in-fol.; Vienne, de 1780 à 1802, 4 vol. in-fol.; *Onomasticon* latin-turc-arabe-persan, Vienne, 1687, in-fol.; *Grammatica seu institutio polonicæ linguæ, in usum exterorum edita,* Dantzig, 1649, in-8°.

MÉNIPPE, philosophe cynique de Gandara (Phénicie), s'établit à Thèbes, où, selon Diogène Laërce, il amassa par l'usure des biens considérables. Lucien, qui l'a choisi pour interlocuteur de plusieurs de ses dialogues, le représente, au contraire, comme très-désintéressé et méprisant tous les biens que les hommes regardent comme nécessaires au bonheur. Ménippe avait composé 13 livres de satires en prose mêlée de vers la plupart parodiés. Cet ouvrage, qu'on a perdu, a donné l'idée de la fameuse satire Ménippée.

MÉNIPPE *de Stratonice,* rhétoricien, passait du temps de Cicéron, qui alla l'entendre, pour l'homme le plus éloquent de l'Asie.

MÉNIUS (Frédéric), savant suédois, fut nommé en 1632 professeur d'histoire et d'antiquités à Dorpat en Livonie, et publia en 1644 un livre intitulé : *Consensus hermetico-mosaicus,* où le clergé vit plusieurs propositions mal sonnantes. L'auteur fut en conséquence dépouillé de sa place et mis en prison; mais au bout de quelque temps il recouvra sa liberté par la protection du grand chancelier Oxenstiern. Il était inspecteur des mines de cuivre en Suède, lorsqu'il mourut en septembre 1659.

MENJAUD, peintre d'histoire, d'un talent distingué, mourut à Paris le 27 février 1832, dans un âge peu avancé. *Le Tasse couronné* et *la Communion de la reine* sont au nombre de ses meilleures compositions. Cet artiste avait fourni au salon de 1822 *la Mort du duc de Berry, Raphaël, le Tintoret* et *l'Arétin,* etc.; et au salon de 1827 : *François Ier tenant un sanglier,* les *Adieux de Girodet à son atelier.*

MENJOT (Antoine), médecin, né à Paris vers 1615, de parents protestants, acheva ses études à l'école de Montpellier, où il reçut, en 1636, le doctorat. Il fut pourvu, quelque temps après, d'une charge de médecin du roi, et exerça son art avec la réputation d'un homme instruit et plein d'honneur. Il mourut à Paris en 1696. On a de lui : *Historia et curatio febrium malignarum,* Paris, 1662, in-4°; *Opuscules posthumes,* Rotterdam, 1696, in-4°.

MENLOES (Daniel), professeur de physique expérimentale à l'université de Lund, mourut vers le milieu du 17e siècle. Il s'était appliqué surtout à l'hydraulique, et il fut employé à l'exécution de plusieurs entreprises importantes, en Suède. L'Académie des curieux de la nature le reçut parmi ses membres en 1736. On a de lui un grand nombre de dissertations, et un *Traité de l'usage et de l'utilité de la balance hydrostatique,* imprimé en suédois à Stockholm, en 1728.

MENNANDER (Charles-Frédéric), archevêque d'Upsal et vice-chancelier de l'université de cette ville, mort vers la fin du 18e siècle, a publié sur la population, l'industrie et l'agriculture plusieurs *Mémoires* qui le firent entrer à l'académie de Stockholm. La Suède lui doit le plus beau monument de sculpture qu'elle possède. C'est un groupe qu'il fit exécuter à Rome par un artiste habile, et qui représente la Religion, les Vertus cardinales, les Sciences et les Beaux-Arts. Ce groupe a été placé sur son tombeau dans la cathédrale d'Upsal.

MENNESSON (Jean-Baptiste-Prosper), avocat, député des Ardennes à la Convention nationale, naquit à Château-Porcien, le 1er avril 1761. Dans le procès de Louis XVI, il prononça un discours très-courageux pour prouver « que ce n'était pas à la Convention, mais au peuple à juger le roi. » Il vota cependant la mort, mais avec appel au peuple, et sursis à l'exécution jusqu'à ce que le duc d'Orléans, contre lequel il fit une sortie assez vive, fût déporté, ainsi que toute la famille des Bourbons. Mennesson est, par conséquent, un des quarante-six dont le vote fut compris dans la minorité qui se déclara contre l'arrêt de mort. Il donna sa démission après les événements du 31 mai 1793, et fut depuis administrateur du département de la Marne. Il mourut à Hautvilliers près d'Épernay, en août 1807. On a de lui : *Déclaration d'un député des Ardennes à l'Assemblée conventionnelle,* Paris, 1792, in 8°; *Coup d'œil sur les premiers temps de la Convention nationale*, Reims, 1793, in-8°; *l'Instituteur français,* Épernay et Paris, 1802, in-12; *le Conservateur,* 1803, 4 vol. in-12; *l'Observateur rural de la Marne,* Épernay, 1806, in-12.

MENNESSON ou **MENESSON**, auteur dramatique, fut secrétaire de Dugué-Bagnols, intendant de Flandres, et mourut à Paris en 1742, âgé de 80 ans. Il avait publié : *Manto la fée,* tragédie lyrique en 5 actes et en vers libres, Paris, 1712, in-4°; et Amsterdam, même année, in-12; *les Plaisirs de la paix,* ballet en 3 entrées avec un prologue en vers, Paris, 1715, in-4°; *Ajax,* tragédie lyrique en 5 actes et en vers libres, Paris, 1716, in 4°; Lyon, 1742, même format.

MENNO, appelé *Simonis,* c'est-à-dire, fils de Simon, né en 1496 à Witmaarsum en Frise, fut d'abord prêtre catholique et se montra l'antagoniste zélé de la doctrine et de la conduite des anabaptistes; mais s'étant séparé de l'Église romaine, il se rapprocha des anabaptistes en ce qui concerne le baptême, et fonda une secte dont les adeptes, connus d'abord sous le nom de mennonites, préfèrent porter aujourd'hui celui de téléiobaptistes, parce que l'institution à laquelle ils tiennent le plus est celle du baptême des adultes. Les mennonites furent compris dans les édits de proscription de l'empereur Charles-Quint en 1540, et la tête de leur chef fut mise à prix; mais il échappa aux poursuites par son adresse et sa pré-

sence d'esprit. Après une vie errante et agitée, il alla mourir en 1561 à Oldeslohe, entre Hambourg et Lubeck. Ses ouvrages, presque tous en hollandais, ont été recueillis en 1 vol. in-fol., Amsterdam, 1651.

MÉNOCHIUS (Jacques), célèbre jurisconsulte, né à Pavie en 1532, mort le 10 août 1607, remplit successivement et avec éclat les fonctions de professeur à l'université de Mondovi, à Padoue et dans sa ville natale, et fut nommé par le roi d'Espagne Philippe II, sénateur et l'un des présidents du conseil du Milanais. On a de lui : *De adipiscendâ, retinendâ et recuperandâ possessione,* 1606, in-fol.; *De præsumptionibus, conjecturis,* etc., Venise, 1609-17, 2 vol. in-fol.; *De arbitrariis judicum quæstionibus,* etc., Genève, 1630, 1685, in-fol.

MÉNOCHIUS (Jean-Étienne), jésuite, fils du précédent, né à Pavie en 1576, mort à Rome le 4 février 1655, après avoir été assistant de son supérieur général, a laissé plusieurs ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. societ. Jesu,* p. 505. Les principaux sont : *Comment. totius Scripturæ,* Cologne, 1630, 2 tomes in-fol.; Paris, 1719 ou 1724, 2 vol. in-fol.; Avignon, 1768, 4 vol. in-4°; *le Storie, ovvero trattenim. eruditi,* Rome, 1646, 1654, 6 tomes in-4°; Padoue, 1701, 3 vol. in-4°; *De republicâ Hebræorum,* Paris, 1648-1652, 2 vol. in-fol.

MÉNODORE ou **MONODORE**, sculpteur athénien sous le règne de Néron, avait exécuté plusieurs statues de chasseurs et de guerriers ; mais son chef-d'œuvre était un Cupidon qu'il avait fait pour la ville de Thespies, à l'imitation de celui de Praxitèle.

MENON, écrivain culinaire, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, que n'ont pas fait oublier les travaux plus récents de Beauvilliers et de Carême. Nous n'avons pu recueillir aucun détail sur la vie de ce savant gastronome ; mais on peut dire qu'aucun auteur n'a obtenu plus d'éditions. Ses écrits sont, sans contredit, ceux que l'on consulte le plus souvent, les voici : *Nouveau traité de la cuisine, la Cuisinière bourgeoise, suivie de l'office, à l'usage de tous ceux qui se mêlent de la dépense des maisons,* etc.; *les Soupers de la cour,* etc.

MÉNOT (Michel), cordelier et prédicateur, mort à Paris en 1518, reçut dans son temps le titre de *Langue d'or.* On ignore l'époque et le lieu de sa naissance; on sait seulement qu'il vécut sous les règnes de Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier. Ses *Sermons,* recueillis par ses auditeurs, renferment infiniment plus de grossièretés et de bouffonneries que ceux de Barlette et de Maillard eux-mêmes. Ils ont été imprimés sous ce titre : *Sermones quadragesimales olim* (1508) *Turonis declam.,* Paris, 1519 et 1525, in-8°. M. l'abbé Labarderie a réimprimé deux sermons de Ménot à un petit nombre d'exemplaires : celui sur la *Parabole de l'enfant prodigue,* 1825, in-8°, et le sermon de *la Madeleine,* 1833, in-8°.

MENOU (Jacques-François, baron de), lieutenant général, né en 1750 à Boussay de Loches, en Touraine, d'une ancienne famille illustrée par les armes, était parvenu au grade de maréchal de camp avant la révolution. Député aux états généraux en 1789 par la noblesse de Touraine, il fit partie de la minorité qui se réunit tout d'abord au tiers état. Il parut souvent à la tribune, et s'il n'acquit point une grande réputation d'éloquence, du moins il sut plusieurs fois faire transformer ses motions en lois. Membre et souvent rapporteur du comité militaire, il fit augmenter la paye du soldat, et proposa de substituer à l'ancien mode de recrutement une conscription, avec la faculté de se faire remplacer; projet à peu près semblable à celui qui fut reproduit depuis par le général Jourdan. Il fit passer le décret qui substitua au pavillon blanc, sur tous les vaisseaux de l'État, le pavillon aux trois couleurs. Ce fut sur son rapport que la réunion à la France d'Avignon et du Comtat, fut décrétée le 14 septembre 1790. Ce fut encore sur sa motion qu'en 1791 furent ordonnés l'organisation et l'armement des gardes nationales, et une levée de 100,000 hommes. Cette victoire est le terme des travaux législatifs de Menou. Il fut depuis employé comme militaire, mais ne fit point partie de l'armée qui commença la guerre en 1792. Il commandait en second les troupes de ligne qu'on avait fait venir à Paris, quelque temps avant le 10 août, mais qu'on éloigna bientôt parce que l'on comptait peu sur leur fidélité. Quant à leur chef, il était au château dans la nuit du 9 au 10 ; et il accompagna le roi, lors de la revue des gardes nationales, dans les cours des Tuileries : il le suivit aussi dans sa retraite à l'assemblée. Le peu d'intérêt qu'il mit à la défense du monarque, n'inspira pas beaucoup de défiance aux révolutionnaires; on ne le poursuivit pas, et il fut même placé sur une liste de candidats pour le ministère de la guerre. Le 3 octobre 1792, Chabot le dénonça pour s'être trouvé au château, *parmi les satellites du tyran.* Craignant les suites de cette dénonciation, Menou écrivit à la Convention, pour lui rappeler son patriotisme, et la part qu'il avait eue à la réunion d'Avignon. Il ajouta que, lorsqu'il se trouvait au château, il ignorait les projets de la cour; qu'il n'avait été pour rien dans tout ce qui s'était passé, et que, convaincu de ses perfidies, il avait prêté le serment civique le 17. La Convention passa à l'ordre du jour sur la dénonciation. En 1793, Menou, ayant été employé contre les royalistes de la Vendée, fut dénoncé le 27 mars par Robespierre comme contre-révolutionnaire. Trois mois plus tard, une pareille dénonciation eût été son arrêt de mort; alors on adopta l'ordre du jour. Au surplus, quoique battu par Henri de la Rochejacquelein, notamment les 17 et 19 juillet 1793, au Pont-de-Cé et à Vihiers, après avoir évacué Saumur, Menou montra beaucoup de bravoure, paya de sa personne et fut criblé de blessures. Dans ses rapports, Barère fit plusieurs fois son éloge, et lui sauva vraisemblablement la vie. Après le 9 thermidor, Menou continua de servir avec le grade de général de division. Ce fut lui qui commanda les gardes nationales et le peu de troupes de ligne qui, au mois de mai 1795 (2 prairial), allèrent attaquer le faubourg Saint-Antoine, dont le peuple s'était insurgé contre la Convention. Ce faubourg fut désarmé; et les chefs de l'insurrection, dont plusieurs appartenaient à la Convention elle-même, furent mis à mort. Les commissaires conventionnels qui accompagnèrent Menou dans cette expédition, arrêtèrent qu'on brûlerait le faubourg pour mettre fin aux insurrections si souvent réitérées de cette portion de la capitale. Ils chargèrent Menou de l'exécution de leur arrêté ; mais celui-ci répondit qu'il ne pouvait exé-

cuter un pareil ordre sans un décret. En récompense du service qu'il lui rendit pendant cette insurrection, l'une des plus effrayantes qu'on eût encore vues, la Convention lui fit don d'une armure complète, et le nomma général de l'armée de l'intérieur. Il commanda encore lors des événements du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), ou plutôt ne commanda réellement que dans la soirée du 4, mais avec moins de zèle qu'au 2 prairial. Dans cette soirée il eut ordre d'aller, avec quelques troupes de ligne, attaquer la section Lepelletier, qui s'était le plus énergiquement prononcée contre la Convention. Au lieu d'obéir à la sommation de mettre bas les armes, la garde nationale se mit en état de défense. Les commissaires conventionnels ordonnèrent à Menou d'employer la force, et les troupes allaient charger; mais Menou se précipita au-devant d'elles, en déclarant qu'il passerait son épée au travers du corps de quiconque commencerait l'attaque. Il fit retirer les troupes, et la Convention se crut perdue; mais les sectionnaires ne surent pas profiter de cet avantage. Bonaparte, qui commandait les soldats de la Convention, attaqua ensuite avec audace; et c'est de cette époque que datent la célébrité et la fortune de ce général. Quant à Menou il fut arrêté et traduit devant un conseil de guerre, qui l'acquitta honorablement. On n'entendit presque plus parler de lui jusqu'à l'expédition d'Égypte, où il suivit Bonaparte comme chef de division. Il combattit avec bravoure pendant toute cette guerre, et eut, en arrivant, une grande part à la prise d'Alexandrie. Après le départ de Bonaparte, il épousa la fille du maître des bains de Rosette, personnage très-riche; et il se soumit, pour accomplir ce mariage, à toutes les formalités de la loi de Mahomet : il se fit alors appeler Abdallah-Jacques Menou. L'armée française étant en paix avec les Turcs et les mameluks, il eut des relations d'amitié avec Mourad-Bey, chef de ces derniers, qui lui donna, sur l'arrivée et les dispositions des Anglais, des avis dont il ne sut pas profiter. Kléber ayant été assassiné (juin 1800), il prit le commandement en chef de l'armée, dans laquelle sa qualité de mahométan, vrai ou simulé, d'autres disent sa manière d'administrer, lui suscitèrent des ennemis. Le 21 mai 1801, 16,000 Anglais, commandés par Abercromby, débarquèrent devant Alexandrie; Menou alla les attaquer avec la vigueur ordinaire aux troupes françaises, mais il fut repoussé : les généraux français Lanusse et Roze furent tués; Abercromby lui-même perdit la vie. Les débris de l'armée française se retirèrent dans Alexandrie, où ils firent la plus courageuse résistance. Dans cette position difficile, les altercations de Menou avec quelques officiers, et notamment avec le général Reynier, devinrent très-vives : il fit partir ce dernier pour la France ; Reynier y publia contre lui des Mémoires violents, que la police fit enlever. Obligé de capituler, Menou rentra en France, et se présenta, le 8 mai 1802, à Bonaparte, qui le reçut très-bien, et lui donna gain de cause sur ses ennemis : 8 jours après, il le nomma tribun, puis gouverneur du Piémont. Après un long séjour dans ce pays, où il mérita généralement l'estime publique, Menou fut envoyé à Venise pour y remplir les mêmes fonctions; et il y mourut le 13 août 1810.

MENOUX (Joseph PETIT, plus connu sous le nom de), jésuite, né à Besançon en 1695, mort à Nancy le 6 février 1766, d'abord régent dans divers colléges, parut ensuite avec éclat dans les principales chaires de la Champagne et de la Lorraine, et sut plaire au bon roi Stanislas, qui le nomma son prédicateur ordinaire, et, lors de la fondation du séminaire des missions, l'en établit le premier supérieur. On cite de lui : *Notions philosophiques des vérités fondamentales de la religion, ouvrage didactique d'un ordre nouveau*, Nancy, 1758, in-8°; 7ᵉ édition : il avait d'abord paru sous le titre de *Défi général à l'incrédulité*.

MENOUX (Bruno-Melchior de), jésuite, né à Mouthier-Haute-Pierre, bailliage d'Ornans, est auteur d'un poëme intitulé : *Speculum* (le Miroir), Lyon, 1719, in-8°.

MENTEL (Jean), ou **MENTELIN**, le plus ancien imprimeur de Strasbourg, né dans cette ville ou aux environs vers 1410, mort en 1478, ne mettait, dans le commencement, ni nom ni date à ses impressions, afin de les faire passer pour des manuscrits, qui se vendaient alors à des prix excessifs; le premier ouvrage qu'il ait publié avec date est le *Speculum* de Vincent de Beauvais de 1473. Cependant on ne peut guère douter qu'il n'eût une imprimerie en pleine activité plusieurs années auparavant. On a même prétendu le faire passer pour l'inventeur de l'imprimerie; mais cette assertion a été réfutée solidement par Schoepflin (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome XVII).

MENTEL (Jacques), médecin, né à Château-Thierri en 1597, mort à Paris en 1671, prétendait descendre de Vimprien ; il cultiva la littérature avec plus d'ardeur que de succès, si l'on en croit Gui Patin, qui dit de lui : *Il est meilleur médecin qu'il n'est éloquent.* On ne le connaît guère aujourd'hui que par les deux écrits suivants : *Brevis excursus de loco, tempore et authore inventionis typogr.*, Paris, 1644, in-4°; *De verâ typogr. origine, Paraenesis*, ibid., 1650, in-4°. Comme médecin, on a de lui quelques ouvrages que les progrès de la médecine rendent à peu près inutiles.

MENTELLE (Edme), géographe, né à Paris le 11 octobre 1730, fit ses études au collége de Beauvais, où il avait une bourse, et où Crévier fut son professeur. Il obtint dans la suite un petit emploi dans les fermes, et fit, comme tant d'autres jeunes gens, des vers et des pièces de théâtre. Après avoir publié, en 1758, ses *Éléments de géographie*, il fut nommé, en 1760, professeur de cette science et de l'histoire, à l'école militaire. La révolution ayant fait supprimer l'école militaire, Mentelle donna d'abord des cours chez lui; il fut appelé ensuite, avec Buache, aux écoles centrales, puis à l'école normale. Il fut compris dans le nombre des savants à qui un décret de la Convention nationale accorda, en 1795, des encouragements pécuniaires. Ses cours lui avaient fait une certaine réputation ; aussi fut-il reçu dans l'Institut national, dès la première organisation de ce corps savant. Après avoir professé la géographie pendant près de 50 ans, il fut admis à la retraite ; cependant il n'en continua pas moins de cultiver cette science, dont il avait fait son occupation habituelle, et sur laquelle il écrivait facilement des volumes. Ce fut en octobre 1813, qu'il publia son dernier ouvrage. Il est à regretter qu'un homme qui pouvait s'élever au rang des premiers géo-

graphes de l'Europe, ait perdu tant de temps à composer des livres élémentaires de toutes les façons, entreprises dont l'idée convenait mieux à un libraire spéculateur qu'à un vrai savant. Malheureusement il manquait à Mentelle la connaissance des langues étrangères, sans laquelle il est presque impossible d'être bon géographe; peut-être aussi ne fut-il jamais dans une position assez heureuse pour être dispensé de ressasser toujours les éléments de sa science favorite. Après la restauration, en 1814, Mentelle fut nommé, par le roi, membre de la Légion d'honneur; distinction qui lui avait été constamment refusée par Napoléon, quoiqu'il n'eût pas cessé de le louer dans ses écrits. Il avait subi, à l'âge de 75 ans, l'opération de la pierre. Quand il fut rétabli, il épousa la fille du comte de Lanoue, reprit ses travaux géographiques, et les continua jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 28 décembre 1815. Les ouvrages de Mentelle sont trop nombreux et trop connus pour que nous en donnions ici la liste.

MENTELLE (François-Simon), ingénieur-géographe, frère du précédent, naquit à Paris en 1731. Il joignit l'étude de l'astronomie à celle de la géographie, et coopéra au beau travail de la carte de France de Cassini. Le gouvernement ayant formé le projet de coloniser la Guyane, Mentelle y fut envoyé pour exécuter les travaux provisoires, et il traça d'abord le camp de Kourou. On sait quelle fut l'issue désastreuse de cette tentative, qui a rendu le nom de Kourou tristement fameux. Mentelle échappa au typhus qui moissonna presque tous les colons; il se réfugia à Cayenne et y remplit ses fonctions d'ingénieur. Depuis 1763 jusqu'à sa mort, arrivée le 21 décembre 1799, Mentelle n'a point quitté la Guyane. Il fit partie de diverses expéditions militaires envoyées dans l'intérieur des terres. Il dressa la carte du pays, et fit les plans de tous les travaux publics qui furent entrepris. On a aussi de Mentelle des observations barométriques. En 1798, les déportés du 18 fructidor venaient d'arriver : ils apprennent qu'il existe dans la colonie un savant homme, simple et laborieux, auprès duquel ils pourront se procurer des livres et des notions exactes sur le pays. Mentelle, qu'ils font prier de venir les voir, s'empresse de courir à eux; il a de longs entretiens avec ces infortunés, notamment avec Barthélemy, Barbé-Marbois et Brotier. Il eut avec ce dernier de fréquentes conversations sur l'astronomie, et lui prêta des instruments pour observer; à tous il prêta des livres, directement et indirectement. Plus tard, lorsqu'ils furent transportés sur les rives du Sinamary, à 25 lieues au nord-ouest de Cayenne, Mentelle entra en correspondance avec plusieurs d'entre eux, malgré le danger qu'il courait de la part des agents d'un gouvernement soupçonneux et vindicatif.

MENTON (François), peintre, né en 1550, à Alckmaer, fut élève de Franc-Flore, et ne tarda pas à se faire une grande réputation. Il dessinait avec grâce, facilité, et sa couleur donnait un nouveau prix à ses ouvrages, Ses compositions, pleines d'esprit, sont remarquables par la finesse et le piquant. Il abandonna cependant le genre de l'histoire, pour le portrait qui lui semblait plus lucratif. Menton acquit, par ses travaux multipliés, une fortune indépendante. Également habile, comme graveur, il a laissé en ce genre plusieurs pièces qui se font distinguer par le goût et la finesse. Sa réputation lui avait procuré un grand nombre d'élèves. Il mourut en 1605.

MENTOR, ciseleur grec très-renommé, surpassa ses contemporains Mys et Acragas dans l'art de sculpter le bronze, l'argent et l'or. Parmi ses chefs-d'œuvre on distinguait 4 vases placés dans le temple de Diane à Éphèse et dans celui de Jupiter Capitolin; mais ils disparurent dans les incendies qui détruisirent ces deux édifices. En général les ouvrages de Mentor devinrent très-rares, et cette rareté, jointe à l'habileté de l'artiste, les fit monter à un prix exorbitant. Crassus acheta 100 sesterces (20,000 francs) deux coupes de Mentor.—Outre le Mentor de la mythologie on connaît dans l'antiquité quelques autres personnages de ce nom.

MENTSCHIKOFF (le prince Alexandre DANILOVITCH), Russe fameux par la singularité de sa fortune, était sorti des derniers rangs de la société. Sa naissance est couverte d'un voile que les historiens ne sont point parvenus à lever entièrement : seulement il est sûr qu'il naquit à Moscou en 1674. Les uns disent qu'il était fils d'un valet de chambre et les autres d'un pâtissier. Il plut au czar Pierre Ier par sa physionomie ouverte, par la vivacité de ses reparties, et par quelques bouffonneries. Ce prince lui fit donner des maîtres; il apprit les langues, se forma aux affaires et aux armes, et se rendit bientôt nécessaire à l'empereur. A son exemple, il fut cruel; et lors de l'horrible massacre des strelitz révoltés (1698), il se vanta d'avoir abattu, plus adroitement que les autres seigneurs, un plus grand nombre de têtes. Il n'était encore alors que simple lieutenant dans la compagnie des bombardiers, dont Pierre était capitaine. Il se signala, en 1702, au siége de Schlusselbourg; et après la prise de cette ville, il en fut établi gouverneur. L'année suivante, il assista au siége de Nieuschantz, petite ville, sur les ruines de laquelle est élevé Saint-Pétersbourg; et à la fin de la campagne il reçut, le même jour que son maître, le cordon de l'ordre de Saint-André. De nouveaux services, et une fidélité éprouvée, lui méritèrent de nouvelles récompenses. En 1704, il fut élevé au rang de général-major, décoré du titre de prince, et nommé gouverneur de l'Ingrie. Il commandait, en 1706, à Posen; et il défit les Suédois en bataille rangée, le 19 octobre, près de Kalisch. Toute l'artillerie, les munitions, le bagage, devinrent la proie des Russes victorieux. Mentschikoff contribua aux succès que le czar obtint l'année suivante sur le Borysthène, et fut détaché ensuite avec un corps de cavalerie dans l'Ukraine, où il eut encore différents avantages. Il commandait l'aile gauche à la bataille de Pultawa; et il eut trois chevaux tués sous lui dans la mêlée. Après la victoire, s'étant mis à la poursuite des fuyards, il força le général suédois, Lewenhaupt, à capituler avec son corps d'armée. En 1709, le roi de Prusse, Frédéric Ier, le décora de l'Aigle noir; il fut le premier Russe qui eut cet honneur. Pierre le rappela, en 1711, à Pétersbourg, dont il lui confia le gouvernement, tandis qu'il marchait lui-même contre les Turcs. Mentschikoff, qui avait vécu jusqu'alors avec beaucoup de simplicité, commença à étaler un faste inconnu en Russie; il se fit construire un palais superbe, augmenta le nombre de ses domestiques, et donna des fêtes somptueuses. Rulhières prétend qu'il était devenu si riche qu'il pouvait aller de Courlande en Perse sans cesser de

coucher sur ses terres. On conçoit que, pour acquérir une si grande fortune, il avait dû se livrer à beaucoup d'exactions; mais le czar le lui pardonnait à cause de ses services, ou bien il se contentait de le punir de coups de canne et d'amendes, dont il lui faisait ensuite la remise. Après la mort de Pierre, Mentschikoff fit reconnaître impératrice Catherine, qu'il avait autrefois cédée à son maître; et sous le nom de cette princesse, il eut toute l'autorité. L'heureux favori était trop enivré de son pouvoir pour n'en pas abuser; mais les ennemis que lui suscitaient ses vexations, était réduits à attendre du temps leur vengeance. Catherine, en mourant, désigna, pour lui succéder, le fils d'Alexis, qui prit le nom de Pierre II; et par un article de son testament, elle lui ordonna d'épouser une des filles de Mentschikoff. Ce prince, trop jeune pour prendre les rênes du gouvernement, était confié à un conseil de régence, qui ne s'assembla que pour ratifier le testament de Catherine : le czar fut laissé aux soins de Mentschikoff, qui le fit loger dans son propre palais, et lui fiança sa fille, pour laquelle le prince ne sentit que de la répugnance. C'était là le terme de la haute fortune du favori. Pierre s'impatientait de cette insolente tutelle : Ivan Dolgorouki, sous-gouverneur du prince, sut prendre sur un souverain de son âge, un ascendant auquel Mentschikoff ne put résister. Au retour de sa maison de plaisance, où il était allé faire bénir une chapelle, il est mis aux arrêts, et exilé à Raninbourg, ville qu'il avait fait bâtir dans le gouvernement de Voroneje. Persuadé que s'il est privé de ses emplois, il conservera du moins ses richesses, ses titres, ses honneurs, il part avec sa famille, insultant encore ses ennemis par un faste digne d'un souverain; mais à peine est-il arrivé à quelques lieues de Pétersbourg, que des émissaires de l'empereur lui redemandèrent les cordons de ses ordres : on le fait descendre de sa voiture et monter dans un kibitk, en lui annonçant que tous ses biens sont confisqués. Des juges envoyés après lui à Raninbourg, pour instruire son procès, le déclarent coupable d'abus de pouvoir; et il est condamné à passer le reste de ses jours à Berezof, sous un des plus durs climats de la Sibérie. Toute sa famille le suivit dans cette terre de douleur. Sa femme devint aveugle à force de verser des larmes, et mourut avant d'arriver. Sa fille aînée, attaquée de la petite vérole, expira dans ses bras au bout de six mois : il avait été obligé de remplir auprès d'elle l'office de garde, de médecin, et de réciter à son chevet les prières des morts. Elle fut inhumée dans un oratoire qu'il avait fait construire; il marqua la place où il voulait être enterré auprès d'elle, et il ne tarda pas à l'occuper. La grande âme de Mentschikoff se montra dans sa disgrâce : étranger au monde entier, après en avoir gouverné une si grande partie, il se suffit à lui-même parce qu'il devint sage. On lui avait laissé 10 roubles (50 francs) par jour, pour sa subsistance. Des épargnes qu'il faisait sur cette somme, il bâtit une église, à laquelle il travailla lui-même comme charpentier. Il fut frappé d'apoplexie le 2 novembre 1729, après avoir donné au monde un nouvel exemple, qu'il est plus aisé de supporter les disgrâces de la fortune que ses faveurs. Les deux enfants qui lui restaient, eurent un peu plus de liberté après sa mort; et on leur permit d'aller à la ville le dimanche pour assister à l'office. Un jour que sa fille en revenait, elle s'entendit appeler par Dolgorouki, qui avait causé les malheurs de sa famille, et qui était alors lui-même exilé par une intrigue de cour. Cette révolution fit bientôt revenir à Moscou les enfants de Mentschikoff. Son fils y fut capitaine des gardes; et sa fille, dame d'honneur de l'impératrice Anne. Les malheurs de ce prince ont été le sujet de plusieurs tragédies françaises, dont la plus connue est celle de Laharpe, qui n'est cependant pas restée au théâtre.

MENTZEL (Christian), médecin, né en 1622 à Furstenwald, dans la Marche de Brandebourg, acheva ses études littéraires au collége de Joachims, et fréquenta les universités de Francfort et de Kœnigsberg, où il s'appliqua spécialement à la médecine et à la botanique. Il accompagna ensuite Creitzius, nommé ambassadeur près du roi de Pologne, et profita de son séjour dans cette contrée pour en étudier les productions naturelles. Il visita ensuite la Hollande, l'Espagne, Malte, Candie, et toute l'Italie, et reçut, en 1654, le laurier doctoral à Padoue. Nommé premier médecin de l'électeur de Brandebourg, il remplit cette place jusqu'en 1688, qu'il sollicita sa retraite pour se livrer à l'étude de la langue chinoise, dans laquelle il fit des progrès remarquables. Mentzel mourut à Berlin le 17 janvier 1701. On cite de lui : *Catalogus plantarum circà Gedanum* (Dantzig) *spontè nascentium*, 1649, in-4°; *Lapis Bononiensis in obscuro lucens, collatus cum phosphoro hermetico Chr. Adolph. Balduini*, Bilefeld, 1675, in-12; *Index nominum plantarum multilinguis*, etc., Berlin, 1682, in-fol., avec 15 planches, etc. — Son fils, Jean-Christian Mentzel, mort en 1718, avec le titre de médecin du roi de Prusse, a laissé quelques *Observations*, imprimées dans les *Mémoires de l'Académie des curieux de la nature*.

MENTZER. *Voyez* **FISCHARD.**

MENU DE CHOMORCEAU (Jean-Étienne), littérateur, né à Villeneuve-le-Roi le 24 mai 1724, fut lieutenant général au bailliage de sa ville natale, et député aux états généraux, où il vota constamment avec les défenseurs de la monarchie. Il mourut à Villeneuve-sur-Yonne le 30 septembre 1802. On a de lui : *Renaud, poëme héroïque imité du Tasse*, Paris, 1784, 1786 et 1788, 2 vol. in-8°. Il préparait un *Dictionnaire de l'ancienne chevalerie*, ouvrage qui manque à la littérature française; mais pendant une longue détention, qu'il subit sous le règne de la Terreur, ses amis brûlèrent par prudence tous ses manuscrits.

MENURET DE CHAMBAUD (Jean-Jacques), médecin, né à Montélimart en 1733, mort à Paris le 15 décembre 1815, rédigea pour l'*Encyclopédie* plusieurs articles parmi lesquels on distingue ceux de *Mort* et de *Somnambulisme*, devint le médecin de Dumouriez, qu'il accompagna à l'armée en 1792, et fut obligé, après la fuite du général, de chercher un asile en pays étranger. De retour à Paris, il fut nommé membre du comité de bienfaisance de son arrondissement, et consacra surtout aux indigents les secours de son art. On a de lui : *Nouveau traité du pouls*, 1768, in-12; *Essai sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses*, 1781, in-12, couronné par la Société de médecine; *Essai sur l'histoire médico-topographique de Paris*, 1786, in-12; 1805, in-12; *Essai sur les moyens de former de bons médecins, sur les obligations réciproques des médecins et de la société*, 1791, in-8°; *Mémoires sur*

la culture des jachères, couronné par la Société d'agriculture de Paris en 1790.

MENZ (Frédéric), savant antiquaire allemand, né vers 1680, mort à Leipzig le 19 septembre 1749, a laissé : *Dissertatio de Solonis legibus*, 1701, in-4°; *De fastu philosophico virtutis colore infucato in imagine Diogenis Cynici*, 1712; *Socrates nec officiosus maritus, nec laudandus paterfamilias*, 1716; *Aristippus philosophicus socraticus*, 1719, in-4°; *De miseriâ eruditorum*, 1725; *De usu poeseos in philosophiâ*, 1730; *De Heraclito Ephesio*, 1736; *De nimio hist. litter. studio*, 1737; *De Socratis methodo docendi è scholis non omninò proscribendâ*, 1740, in-4°.

MENZIKOFF. *Voyez* **MENTSCHIKOFF.**

MENZINI (Benoît), l'un des bons poëtes de l'Italie, né à Florence en 1646 de parents pauvres et obscurs, embrassa l'état ecclésiastique; et après avoir tenté vainement d'obtenir une chaire à l'université de Pise, se rendit à Rome, où Christine de Suède l'accueillit avec bonté et l'admit en 1685 dans son académie. A la mort de son illustre protectrice, en 1689, il retomba dans le dénûment le plus absolu; mais le cardinal Albani, qui fut plus tard le pape Clément XI, lui donna un canonicat de l'église Saint-Angelo in Peschieria, et le fit nommer ensuite professeur suppléant de philosophie et d'éloquence au collége de la Sapience. Menzini ne put jouir longtemps de ce retour de la fortune, et mourut en 1704. Il était membre des académies des Arcadiens et de la Crusca. On trouverait peu de genres de poésie dans lesquels il ne se soit exercé avec succès. Il rivalise avec Chiabrera dans le genre anacréontique, et aucun poëte italien ne lui a été supérieur dans le sonnet, l'élégie, l'hymne sacrée. Toutes ses œuvres, à l'exception de ses *satires*, ont été recueillies sous le titre de *Rime di vari generi*, Florence, 1730-1734, 4 vol. in-8°; 1731-1732, 4 vol. in-4°; et les *Satires*, très-souvent imprimées isolément, font partie de la *Collection des classiques italiens*, Milan, 1808.

MENZOCCHI (François), peintre, né à Forli, vers 1550, manifesta presque au sortir de l'enfance, le goût le plus vif pour le dessin. Avant d'avoir reçu aucun principe, il s'amusait à dessiner deux tableaux de Marc Parmigiano, de Forli, placés dans le dôme de l'église de cette ville, et qui passaient pour les meilleures productions de ce temps. Jérôme Genga, étant venu dans cette église, pour y peindre la chapelle de Saint-François, aperçut le jeune Menzocchi; il s'approcha de lui, et, frappé de ses rares dispositions, il le reçut au nombre de ses élèves, lui voua depuis une amitié particulière, le logea dans sa maison, et s'en fit aider dans la plupart de ses travaux. On cite avec éloge, les tableaux tirés de *l'histoire de Psyché*, qu'il a peints à Venise. Mais ce qui a mis le sceau à sa réputation, ce sont les peintures de la chapelle du St.-Sacrement, dans l'église de Notre-Dame de Lorette.

MÉON (Dominique-Martin), antiquaire, né le 1er septembre 1748 à St.-Nicolas (Meurthe), mort à Paris le 5 mai 1829, l'un des conservateurs de la Bibliothèque du roi, remplit à l'époque de la révolution un emploi dans les fourrages. Il en fut destitué lors du retour de Bonaparte d'Égypte, et c'est alors qu'il fit vendre une magnifique bibliothèque qu'il avait mis 25 années à former. Elle se composait d'ouvrages rares et singuliers, rassemblés à grands frais de patience et de savoir : aussi les bibliographes font-ils beaucoup de cas du *Catalogue*, 1803, grand in-8°. Méon continua de se partager entre les recherches bibliographiques et les occupations littéraires. On lui doit comme éditeur : *Blasons, poésies anciennes des 15e et 16e siècles*, etc., 1807, in-8°; *Fabliaux et contes des poëtes français des 11e et 15e siècles*, par Barbazan, 1808, 4 vol. in-8°; *Roman de la Rose*, 1813, 4 vol. in-8°; *Nouveau recueil de fabliaux et contes inédits*, etc., 1823, 2 vol. in-8°; *le Roman du Renard* (collationné sur 10 manuscrits), 1825, 4 vol. in-8°, avec un *Glossaire* des mots hors d'usage. Méon a eu part aussi à l'édition (1828) du *Roman du Rou*, et c'est lui qui a préparé celle des *Lettres de Henri VIII à Anne de Boleyn*. Il a laissé des matériaux pour des publications curieuses, telles que *le Roman des Sept-Juges*, *les Vers de la Mort*, etc.

MERANO (François), surnommé *il Paggio*, peintre génois, naquit vers l'an 1620, d'une famille pauvre, mais honorable. Dénué de tout moyen d'existence, il fut obligé d'entrer en qualité de page dans la maison Pavesi. Il y manifesta de bonne heure un goût décidé pour la peinture, que son patron se plut à seconder en le recommandant à Dominique Fiaselli, bon peintre, surnommé *le Sarzana*. Il se fit bientôt remarquer par ses progrès; une grande composition représentant *la Paix terrassant le Dieu de la guerre*, lui fit le plus grand honneur, et on le chargea de l'exécution de plusieurs tableaux, parmi lesquels on distingue le *Martyre de Sainte-Annee*, placé dans l'église de ce nom à Gênes. A un talent remarquable il joignait une modestie bien rare chez les artistes. Merano se serait fait un nom plus célèbre, s'il n'avait succombé, jeune encore, à la peste qui ravagea Gênes, en 1657.

MÉRARD DE SAINT-JUST (Simon-Pierre), littérateur médiocre, né à Paris en 1749, mort dans cette ville le 17 août 1812, fut pendant quelque temps maître d'hôtel de Monsieur, frère du roi. Sa fortune lui permettait de faire imprimer ses ouvrages à ses frais; comme ils n'ont été tirés qu'à un petit nombre d'exemplaires, ils sont rares, et par cela même précieux à une certaine classe d'amateurs. C'est à peu près leur seul mérite. Nous citerons seulement : *Éloge de Gresset*, 1788, in-12; *Espiègleries, joyeusetés, bons mots, folies, des vérités*, 1789, 4 vol. in-18; *Fables et contes en vers*, 1791, 2 tomes in-12; *Éloge historique de J. S. Bailly*, 1794, in-18, tiré à 25 exemplaires; *Imitation en vers français des odes d'Anacréon*, in-8°, tiré à 36 exemplaires.

MÉRAT (Laurent-Germain), né à Auxerre, en janvier 1712, d'une ancienne famille de robe, fit de bonnes études chez les pères de la doctrine chrétienne, à Noyers. Ses humanités terminées, il s'appliqua à l'étude de l'histoire naturelle et de la médecine. La botanique avait surtout pour lui un attrait particulier; aussi, alla-t-il à Paris se perfectionner dans cette science, sous le célèbre Bernard de Jussieu. Il visita successivement la Suisse, la Savoie, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, les Pyrénées, l'Espagne, toujours à pied; suivant la recommandation de Tournefort, l'un de ses guides les plus chers. Au retour de ses courses lointaines, qui lui prirent deux années, il revint à Paris, et fit part de ses découvertes et de ses observations à ses maîtres, dont il devint l'ami. En 1738, il eut l'avantage d'herboriser avec le grand Linné, durant le séjour que fit à Paris l'illustre

Suédois. Cependant, le besoin d'une profession et l'amour du pays portèrent Mérat à retourner à Auxerre pour s'y établir, en 1739. Il choisit la pharmacie, parce que l'étude de sa chère botanique en était la partie essentielle. En 1751, il fut reçu membre de la Société des sciences et belles-lettres d'Auxerre. Pendant les loisirs de sa profession, Mérat étudia les plantes de la contrée qu'il habitait, dans un rayon de 5 à 6 lieues, les décrivit et en composa un traité, fruit de 40 ans de recherches. Il est intitulé : *Histoire des plantes qui croissent dans le comté auxerrois*, etc., orné de planches. Ce savant modeste mourut dans sa ville natale, le 14 mai 1790.

MÈRAT (Pierre-Germain), curé de Chitry-le-Fort, près d'Auxerre, était l'aîné des 4 fils du précédent; il devint correspondant de l'académie des sciences d'Orléans, et membre du lycée de l'Yonne. Né en 1742 à Auxerre, il mourut dans sa cure, en 1826, après plus de 50 ans d'exercice du sacerdoce. Il cultivait en philosophe chrétien les sciences et les lettres. Il étudia la botanique sous son père, et laissa, sur cette science, un *petit Manuel* qui n'a pas été imprimé, ainsi que des mémoires sur plusieurs points d'histoire naturelle.

MÈRAT-GUILLOT, petit-neveu et cousin des précédents, né à Auxerre le 22 novembre 1776, mort dans cette ville en octobre 1839, y exerça avec distinction la pharmacie et la chimie. Instruit dans le laboratoire du célèbre Vauquelin, il a fait l'analyse de plusieurs substances usitées en médecine ou dans les arts; ses travaux sont insérés dans les *Annales de chimie* et dans le *Journal de pharmacie*. C'était un homme de bien, jouissant de l'estime générale de ses concitoyens, qui lui en donnèrent des preuves, en le nommant à plusieurs magistratures importantes.

MERATI (Gaetan-Marie), théatin, né à Venise, le 25 décembre 1668, mort le 8 septembre 1744, professa la philosophie et la théologie dans plusieurs colléges, fut appelé à Rome comme procureur général de son ordre, y fut nommé consulteur de la congrégation des rites, et remplit cette place d'une manière si distinguée que Benoît XIV ordonna qu'à l'avenir elle fût toujours donnée à un théatin. Outre une excellente édition du *Thesaur. sacrorum rituum* par Gavanti, on lui doit : *La verità della religione cristiana e catholica dimostrata ne' suoi fondamenti*, Venise, 1721, 2 vol. in-4°; *Novæ observ. et addit. ad Gavanti commentaria in rubricas Missalis et Breviarii romani*, Augsbourg, 1740, 2 vol. in-4°.

MERATI (Joseph), théatin, neveu du précédent, né en 1704, mort à Venise au mois de janvier 1786, partagea sa vie entre l'étude et la pratique de ses devoirs. On a de lui, en italien, une *Vie* de son oncle, 1755, in-4°; mais il a laissé manuscrit un ouvrage de bibliographie très-important : *Gli scrittori d'Italia Mascherati*, etc., 2 vol. in-fol. C'est le catalogue chronologique des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par les Italiens, depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à l'année 1770.

MÉRAULT DE BIZY (Athanase-René), né à Paris en 1744, était issu d'une famille de la haute magistrature. N'ayant que 16 ans à la sortie du collége, sa vocation se prononça, et il entra dans la congrégation de l'Oratoire avec la détermination de se vouer à l'enseignement. Il débuta par une chaire de théologie au collége de Montmorency, qu'on n'hésita pas à lui confier, malgré sa jeunesse. Peu après, le poste de supérieur de la maison de l'institut de l'Oratoire à Paris étant devenu vacant, on l'y appela, quoiqu'il n'eût pas encore 25 ans. La révolution trouva Mérault encore à la tête de l'institut de l'Oratoire. Il crut, comme beaucoup d'autres ecclésiastiques, pouvoir souscrire à la déclaration de liberté et d'égalité devant la loi; mais là se bornèrent ses concessions aux exigences de l'époque, et, plus tard, il refusa le serment à la constitution civile du clergé. Mérault n'émigra point, il se retira à Orléans, où il eut à subir une incarcération d'une année. Dès le concordat de 1802, l'évêque d'Orléans nomma Mérault chanoine de la cathédrale. En 1805, il fut nommé grand vicaire, il occupait encore ces fonctions lorsqu'il mourut le 13 juin 1835. On doit à Mérault : *les Apologistes involontaires*, in-12, 1806; *Conjuration de l'impiété contre l'humanité*, in-8°, 1821; *Instructions pour la première communion*, in-12, 1825; *Voltaire, apologiste de la religion chrétienne*, in-8°, 1826, etc.

MERAY BEN YOUSOUF, écrivain arabe, originaire de Jérusalem, d'où il porta le surnom de *Almokdadassy* ou *Albayt-almokaddas*, originaire de *la maison sanctifiée* (c'est-à-dire, Jérusalem), était de la secte orthodoxe de Hambal. Enveloppé dans la proscription du parti du sultan Mustapha I, il paraît avoir été une des victimes de l'élévation d'Osman II à l'empire, en 1619. Il nous reste de lui une histoire fort abrégée de la domination musulmane en Égypte, sous le titre de *Nozhet' elnathiryn fy man valâ Misr min'al Kholafâ wa alsalathyn*, c'est-à-dire, ouvrage à l'usage de ceux qui veulent connaître les souverains de l'Égypte, soit califes, soit sultans. Cette histoire, dédiée au grand cadi du Caire, se trouve à la Bibliothèque royale à Paris. Reiske a publié une traduction allemande de cette histoire dans le 5me tome du Magasin de Büsching. La continuation manque dans l'exemplaire de la Bibliothèque du roi à Paris.

MERBES (Bon de), natif de Montdidier en Picardie, entra dans l'Oratoire en 1630, y professa les humanités et la rhétorique d'une manière distinguée, et en sortit, au bout de 12 ans, pour aller occuper la chaire d'éloquence du collége de Navarre. L'envie de se livrer à la prédication l'obligea de quitter cette chaire, pour faire, une étude aprofondie de l'Écriture sainte et des Pères. Après avoir prêché avec succès dans plusieurs églises de la capitale, il se retira dans sa patrie, et y fut fait principal du collége. C'est là qu'il composa, à la sollicitation de M. le Tellier, archevêque de Reims, une théologie morale à laquelle il doit sa réputation. Étant allé à Paris pour la faire imprimer, il y mourut le 2 août 1684, à l'âge de 86 ans.

MERCADIER ou **MARCHADÉE**, en latin *Marchadarius*, fameux chef d'une de ces nombreuses bandes de brigands qui, dans les guerres continentales du 12e au 14e siècle, infestèrent la France. On ignore le lieu où il naquit en Provence; on ne sait pas non plus la date de sa naissance; mais les historiens le font connaître comme cher et agréable, autant que fidèle, à ce Richard Cœur de Lion, digne rival de Philippe Auguste, avec lequel il fut presque toujours en guerre. Mercadier prit part à la guerre qui s'alluma entre Richard Cœur de Lion et le comte de

Toulouse; et il contribua puissamment à la prise des 17 châteaux du territoire toulousain, dont parle Raoul de Dicet. En effet Richard, à son départ pour la Palestine en 1190, confia la garde de ces importantes forteresses à Mercadier, comme à l'homme sur la fidélité et le dévouement duquel il comptait avec le plus d'assurance. Il est à peu près certain que ce chef de routiers rendit à son maître, en cette circonstance, les services les plus remarquables : car Richard lui fit don des biens d'Adémard de Bainac. Quoi qu'il en soit du silence des chroniques sur les expéditions auxquelles Mercadier a dû prendre part dans l'intervalle de 1184 à 1194, nous le retrouvons tout à coup dans cette dernière année marchant avec ses redoutables bandes, toujours victorieuses, à côté de Richard contre Philippe Auguste, qu'ils attaquèrent et battirent le 5 juillet, entre Blois et Fréteval. Environ cinq mois après, le vaillant capitaine s'ouvrit un passage dans le Berri, y prit et détruisit un faubourg d'Issoudun, mais ne put s'emparer de la ville, au secours de laquelle le roi de France accourut, tandis que, de son côté, le roi d'Angleterre arrivait à l'improviste. Une bataille paraissait imminente entre les deux redoutables adversaires : une suspension d'armes eut lieu, et peu de temps après (1195), un traité de paix fut signé entre Gaillon et le Vau de Reuil. Mercadier profita de cette circonstance pour aller en Périgord visiter ses terres et faire (le 10 mars 1195) des donations à l'abbaye de Cadouin. En 1196, les hostilités, suspendues par le traité de l'année précédente, recommencèrent entre les deux monarques rivaux. Mercadier était parvenu à livrer à son maître Henri de Dreux, évêque et comte de Beauvais, cousin germain du roi de France, personnage important contre lequel Richard avait de grands et nombreux griefs. La guerre s'était un moment ralentie, quand tout à coup Philippe Auguste fit une nouvelle invasion en Normandie, arène sanglante où les deux monarques semblaient prendre plaisir à se donner rendez-vous; mais Richard ne tarda pas à paraître avec le fidèle Mercadier et toute son effroyable bande. Alors les Français voulurent opérer leur retraite, mais le terrible Mercadier se jeta sur eux à peu de distance du pont de Vernon, et les battit à plate couture. Cependant, le comte de Flandre, Baudouin, s'étant mis en campagne pour reconquérir celles de ses places fortes dont le roi de France s'était emparé, Richard envoya au secours de son allié Mercadier qui se signala, comme à l'ordinaire, par des exploits et des atrocités : c'était en 1198. Pendant cette année le monarque anglais fit passer son chef de routiers en Bretagne, avec une armée considérable qui, suivant la chronique de l'abbaye de Painpont, fit une guerre violente, désastreuse et sanglante. La paix ayant mis fin pour quelques mois à l'effusion du sang, Mercadier, comme en 1195, alla dans le Périgord visiter ses riches domaines, lorsque quatre comtes français, dont il traversait les terres, l'attaquèrent les armes à la main, le battirent et lui tuèrent beaucoup de monde. Sur la plainte de Richard, Philippe Auguste se borna à protester que le fait avait eu lieu sans sa participation. A propos d'un trésor découvert dans une fouille au château de Chalus, Richard, qui voulut se le faire livrer tout entier, alla avec Mercadier et ses bandes assiéger cette forteresse que défendaient Adhémar V, vicomte de Limoges, près de laquelle était situé Chalus. Le 26 mars 1199, le roi accompagné de son fidèle routier, faisait le tour du château pour reconnaître l'endroit le plus favorable à l'attaque, lorsqu'il fut atteint à l'épaule gauche d'un trait lancé par une arbalète. La blessure était grave et ne tarda pas à avoir une funeste issue. Mercadier fut chargé par le héros mourant de continuer le siége : il s'empara bientôt de la place, dont la garnison fut pendue, à l'exception de l'arbalétrier qui fut réservé aux tortures. Pourtant le prince expirant lui avait généreusement pardonné sa mort; dès qu'il eut fermé les yeux, l'impitoyable routier, sans égard pour les dernières volontés de son maître, fit écorcher vif et attacher au gibet la malheureuse victime. Après la mort de son illustre ami, Mercadier n'en continua pas moins de servir l'Angleterre. Pendant les divisions qui eurent lieu en 1199, dans l'Aquitaine et le Poitou, entre les partisans et les ennemis de Jean sans Terre, la ville ainsi que le château d'Angers, qui avaient été livrés aux Bretons, furent repris le 19 avril de cette même année par la reine Éléonore et Mercadier. Ce fut peu de temps après que ce chef de partisans fut envoyé, par Jean sans Terre, en Gascogne, avec ses bandes de routiers. Hélie, archevêque de Bordeaux, employa ces redoutables brigands, ils n'eurent rien de plus pressé et de plus important à faire que de piller les terres, d'enlever les hommes et les femmes, de dépouiller les abbayes et les églises, mais ils partagèrent leur odieux butin avec le prélat. Au printemps de 1200 eut lieu l'arrivée de Blanche de Castille, fille d'Alphonse IX, dans la capitale de la Guienne, où la reine Éléonore l'accompagnait pour l'unir à Louis père de Louis IX. Les princesses s'étant arrêtées à Bordeaux, pour célébrer la solennité de Pâques, le 9 avril, Mercadier accourut pour saluer sa souveraine. C'est là qu'au lieu des fêtes, il trouva la mort : le lundi 10 avril 1200, en plein jour, le chef des routiers fut assassiné par un homme qui était connu pour être aux gages du chef d'une autre bande de ces brigands.

MERCADIER DE BÉLESTAT (Jean-Baptiste), ingénieur, né en 1748, fut dès sa jeunesse voué à l'étude des sciences, et entra dans la carrière des ponts et chaussées, où il était officier avant la révolution de 1789. Ayant continué de servir il parvint bientôt aux premières places, et fut longtemps employé comme ingénieur-architecte à Montpellier, puis dans le département de l'Arriége. Il mourut à Foix, le 14 janvier 1816. On a de lui : *Nouveau système de Musique, théorique et pratique*, Paris, 1776, in-8°; *Recherches sur les ensablements des ports de mer et sur les moyens de les empêcher à l'avenir,* Montpellier, 1788, in-4°; une *Statistique* et une *Description* du département de l'Arriége. Il a laissé manuscrite une *Histoire générale des mouvements de la mer et de l'atmosphère,* ou *Météorologie universelle,* en 9 vol.

MERCATI (Michel), ou *Mercado,* naturaliste, né à San-Miniato, petite ville de Toscane en 1541, fut nommé, à l'âge de 20 ans, intendant du jardin des plantes du Vatican, et étudia la médecine avec succès. Revenu à Rome, il s'occupa à rassembler les productions de la nature, et en particulier celles du règne minéral dont il parvint à former une collection très-curieuse. Son nom fut inscrit sur le registre des nobles de Florence et de Rome; il

mourut en 1593. On a de lui : *Istruzione sopra la peste*, etc., Rome, 1576, in-4° ; *De gli obelischi di Roma*, 1589, in-4° ; *Metallotheca*, 1717, in-fol., figures : c'est la description du muséum qu'il avait formé au Vatican. — Mercati (Jean-Baptiste), graveur toscan du 17e siècle, a exécuté plusieurs bas-reliefs d'après le Corrége et Piétro de Cortone.

MERCATI (Jean-Baptiste), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Sienne vers l'an 1600, se rendit de bonne heure à Rome, où il habita toujours de préférence. Il dessinait avec une grande facilité, avec beaucoup de goût, et ses ouvrages sont justement estimés. Cependant il trouva encore le temps de graver à la pointe un nombre considérable d'estampes, d'après ses propres compositions et celles des maîtres les plus célèbres. Toutes se font remarquer par une exécution facile et spirituelle. Les plus estimées sont : 52 morceaux représentant des *Ruines et des Sites d'Italie*, gravés dans la manière de Sylvestre, in-8° ; 4 sujets de *Figures antiques ; le Mariage de sainte Catherine*, d'après le Corrége, in-fol., Rome, 1620.

MERCATOR (Marius), auteur ecclésiastique, né vers la fin du 4e siècle, vivait encore en 450. Il fut l'ami de saint Augustin ; quoique laïque, il se montra plein de zèle pour le maintien de la pureté de la foi. Tous les écrits qui nous restent de lui sont dirigés contre les pélagiens et les nestoriens. Le P. Gerberon en a publié une partie sous le titre d'*Acta Marii Mercatoris*, Bruxelles, 1673, in-12 ; l'édition de ses *œuvres*, Paris, 1673, 2 vol. in-fol., est due au P. Garnier qui y a fait entrer de savantes dissertations sur les hérésies de Pélage et de Nestorius ; celle de 1684, *in*-8°, publiée par Baluze, dégagée des recherches du premier éditeur, est la plus généralement estimée.

MERCATOR (Gérard), l'un des plus célèbres géographes de son temps, était né à Rupelmonde, le 5 mars 1512, de parents originaires du duché de Juliers. Après avoir terminé ses premières études à Bois-le-Duc, il alla suivre un cours de philosophie à Louvain, et y prit ses degrés. Il travaillait avec une telle application, qu'on était obligé de l'avertir de prendre la nourriture et le repos nécessaires. Il apprit ensuite les mathématiques par le conseil de Gemma le Frison, qui lui enseigna en même temps les procédés de la gravure. Ses progrès furent très-rapides ; et il se trouva bientôt en état de donner des leçons de géographie et d'astronomie. Il fabriquait lui-même les instruments dont ses élèves avaient besoin, avec une précision remarquable pour le temps. Il présenta, en 1541, au cardinal de Granvelle un globe terrestre, dont ce ministre fut si satisfait, qu'il recommanda l'auteur à l'empereur Charles-Quint. Mercator entra au service de ce prince ; mais on ne sait pas précisément sous quel titre : il exécuta pour lui deux globes, l'un céleste en cristal, et l'autre terrestre en bois, dont les contemporains parlent avec une sorte d'admiration, mais qui malheureusement ont été détruits dans les guerres des Pays-Bas. Il se retira, vers 1559, à Duisbourg, et reçut le titre de cosmographe du duc de Juliers. Il y publia un grand nombre de cartes géographiques ; mais il différa d'en former un *atlas*, afin de donner à Ortélius le loisir de débiter le sien. Sur la fin de sa vie, Mercator s'avisa d'étudier la théologie, et mit au jour quelques écrits renfermant des propositions hétérodoxes ; mais rien ne prouve qu'il ait fait une profession publique du luthéranisme. Il mourut à Duisbourg, le 2 décembre 1594. Ce fut en 1569 qu'il publia la première carte hydrographique dressée suivant la projection qui porte son nom. On a de lui : *Chronologia à mundi exordio ex eclypsibus et observationib., ac Bibliis sacris*, Cologne, 1568, in-fol. ; *Tabulæ geogr. ad mentem Ptolemæi restit. et emend.*, 1578, in-fol. ; un *Atlas* précédé d'une dissertation : *De creatione ac fabricâ mundi*, 1595, in-4°, oblong.

MERCATOR (Nicolas KAUFFMAN, nom qu'il traduisit par celui de), célèbre géomètre, né dans le Holstein, passa en Angleterre vers 1660, fut l'un des premiers membres de la Société royale de Londres, se rendit ensuite en France, travailla aux fontaines de Versailles, et mourut à Paris en février 1687. On cite de lui : *Cosmographia sive descriptio cæli et terræ*, etc., 1651, in-8° ; *Rationes mathematicæ*, 1653, in-4° ; *Logarithmotechnia, sive methodus construendi logarithmos nova ; cui accedit vera quadratura hyperbolæ, et inventio summæ logarithmorum*, Londres, 1668-1674, in-4° ; *Institutiones astron.*, ib., 1676, in-8°.

MERCATOR. *Voyez* **ISIDORE.**

MERCIER (Jean), né à Uzès, en Languedoc, de parents nobles, fut d'abord destiné à la magistrature, et étudia le droit à Avignon et à Toulouse ; il traduisit le *Manuel* d'Harmenopule : mais un attrait irrésistible l'entraînait vers l'étude des langues ; et dès sa plus tendre jeunesse, il avait donné une version des *Hiéroglyphes* d'Horus Apollo, avec des observations, estimées dans le temps. Bientôt il quitta la jurisprudence et même le grec, pour les langues hébraïque, syriaque et chaldaïque, en y joignant celle des rabbins. Il fut le plus célèbre disciple de Vatable, et son successeur dans la chaire d'hébreu au collége royal. Engagé dans les nouvelles opinions, il se vit obligé de quitter la France pendant les guerres civiles qui désolèrent le royaume, sous Charles IX, pour se retirer à Venise auprès d'Arnould du Ferrier, ambassadeur près cette république. Mercier, ayant voulu revenir en France pour faire imprimer quelques ouvrages, passa par Uzès, où il fut attaqué de la peste qui ravageait le Languedoc ; et il y mourut en 1570. On a de lui : des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Écriture : ceux sur la *Genèse*, Genève, 1598, in-fol. ; divers *Traités*, ou livres traduits du chaldéen, du syriaque, etc.

MERCIER DES BORDES (Josias), fils du précédent, comme lui, né à Uzès, hérita du vaste savoir de son père, et fut digne, sous ce rapport, d'avoir l'illustre Saumaise pour gendre. Il a conservé la réputation d'un habile critique, qu'il doit principalement aux notes pleines d'érudition, dont il enrichit l'édition du livre *De proprietate sermonum*, du grammairien Nonius Marcellus, publiée en 1614, in-4°. Ses *Notes* sur Tacite (Paris, 1559, in-4°), sur Dictys de Crète (Paris, 1518, in-12), et sur le livre d'Apulée, *de Deo Socratis* (Paris, Robert Estienne, 1624, in-12), ne sont pas moins estimées. Attiré dans le sein de l'Église catholique, à la Saint-Barthélemy, il ne se montra pas moins dévoué ensuite aux intérêts de Henri IV. Employé par ce prince dans diverses missions, il fut récompensé de ses services par le titre de conseiller d'État. Il mourut à Paris, en 1626.

MERCIER (Jérôme), né à Saint-Junien, petite ville

du Limousin, était très-renommé au parlement de Paris, où il exerçait comme avocat en 1656. Il a composé, dit Colin, *Lemov. multipl. erud. illust.*, page 65, des commentaires sur les Institutes de Justinien, imprimés à Paris en 1659. Mais il fut plus connu par l'ouvrage intitulé : *le Parfait praticien français réformé suivant l'usage qui se pratique à présent par toute la France,* etc.

MERCIER (Jean), né à Limoges, fut conseiller et maître des requêtes de Madame, sœur du roi. Il composa : *Traité pour le Baptême des petits enfants, contre l'Anabaptisme des ministres de Paris,* 1606, in-16.

MERCIER (Nicolas), laborieux grammairien, né à Poissy, mort en 1657, après avoir rempli d'une manière distinguée les fonctions de sous-principal du collége de Navarre, a publié : *De conscribendo epigrammate,* 1654, in-8°; *De officiis scholasticorum, sive de rectâ ratione proficiendi in litteris, virtute et moribus,* 1657 : ce petit traité est estimé par son élégance; *Manuel des grammairiens,* Paris, 1763, in-12; cet ouvrage, imprimé plusieurs fois dans le 17e siècle, a été reproduit par Philippe Dumas, Paris, 1763, in-12, et par Boinvilliers, sous le titre de *Manuel des étudiants,* 1810, in-12. — Il ne faut pas confondre Mercier avec un écrivain du même temps, et probablement de la même famille, puisqu'il se dit né à Poissy, à qui l'on doit quelques brochures sans intérêt.

MERCIER (Christophe), écrivain ascétique, de l'ordre des carmes déchaussés, connu sous le nom de *P. Albert de Saint-Jacques,* né à Dôle au commencement du 17e siècle, mort vers 1680, se consacra à la prédication et à la conduite des âmes, et fut élu plusieurs fois provincial du comté de Bourgogne. On a de lui : *la Sainte solitude,* 1644, petit in-8°; *la Lumière aux vivants par l'expérience des morts,* 1675, in-8°, traduit de l'espagnol de D. Jean de Palafox, évêque d'Osma.

MERCIER (Jean), imprimeur, né à Lyon dans le 17e siècle, est auteur d'un petit ouvrage intitulé : *Jeu,* ou *Méthode curieuse pour apprendre l'orthographe de la langue française en jouant avec un dé ou un toton, très-utile pour les jeunes demoiselles,* etc., Lyon, 1685, in-12.

MERCIER (Barthélemi), génovéfain, connu aussi sous le nom d'*abbé de St.-Léger,* l'un des plus savants bibliographes français, né à Lyon le 4 avril 1734, mort à Paris en 1799, entra dans le cloître pour satisfaire plus aisément son amour de l'étude, remplaça Pingré en 1760 dans les fonctions de bibliothécaire de Ste.-Geneviève, et fut pourvu par Louis XV de l'abbaye de St.-Léger de Soissons. Il se démit de la place de bibliothécaire en 1772, fut privé de son bénéfice par la révolution, et tomba dans un état voisin de l'indigence. Laserna-Santander, bibliothécaire à Bruxelles, offrit alors de lui céder sa place; François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, refusa l'ordre de Santander, et fit accorder au savant abbé une pension de 2,400 francs; mais les scènes déplorables de la révolution lui avaient porté un coup mortel, qui avança ses jours. Indépendamment d'un grand nombre d'articles dans les *Mémoires de Trévoux, l'Année littéraire,* le *Journal de Bouillon,* le *Journal des savants,* le *Magasin encyclopédique,* etc., on a de lui plusieurs ouvrages dont on trouvera la liste dans la *France littéraire.* Les principaux sont : *Supplément à l'histoire de l'imprimerie,* par Prosper Marchand, 1772-75, in-4°; *Lettres à M. le baron de H.* (Heiss) *sur différentes éditions rares du 15e siècle,* 1783, in-8°; *Extrait d'un manuscrit intitulé: le Livre du très-chevaleureux comte d'Artois et de sa femme, fille du comte de Boulogne,* dans la *Bibliothèque des romans,* 1783; *Notice raisonnée des ouvrages de Gaspard Schott, contenant des observations,* etc., 1785, in-8°; *Notice des deux anciens catalogues d'Alde Manuce,* 1790. in-12; enfin beaucoup de notes manuscrites que M. Parison promettait de publier sous le titre de : *Merceriana.* Charton de la Rochette a publié une *Notice sur Mercier,* dans le *Magasin encyclopédique* (1799), tome II.

MERCIER (Claude-François Xavier), littérateur, éditeur et compilateur infatigable, né à Compiègne en 1763, mort à Paris vers 1800, a publié des poëmes, des romans, des contes, des nouvelles, qui ne lui ont pas survécu, et dont on trouvera une liste exacte dans la *France littéraire* de Querard. Parmi ses ouvrages en vers les amateurs avaient remarqué : *les Palmiers,* ou *le Triomphe de l'amour conjugal,* 1796, in-18 de 16 pages.

MERCIER, dit *la Vendée,* l'un des plus habiles chefs des royalistes, né à Château-Gontier en 1778, obtint à l'âge de 15 ans le commandement d'une compagnie, et servit comme capitaine jusqu'à la défaite du Mans. Après la déroute de son parti, il se rendit en Bretagne avec George Cadoudal, fut chargé, en 1794, du commandement d'une des divisions insurrectionnelles du Morbihan, fut fait prisonnier et jeté dans les prisons de Brest. Lorsque l'entreprise de Quiberon eut échoué, Mercier, qui était parvenu à tromper la vigilance de ses gardiens, se trouva avec Cadoudal le chef de l'insurrection bretonne. Nommé maréchal de camp par le comte d'Artois, en 1790, il accepta quelque temps après l'amnistie des républicains; mais ce fut pour recommencer les hostilités, en 1799, par la prise de St.-Brieuc. Son triomphe fut de courte durée. Il fut tué le 21 janvier 1800, près de Loudéac.

MERCIER (Louis-Sébastien), littérateur, connu par sa manie paradoxale, né à Paris le 6 juin 1740, mort dans cette ville le 25 avril 1814, débuta dans la carrière des lettres, dès l'âge de 20 ans, par quelques héroïdes ; mais il renonça bientôt à la poésie, et ce fut pour s'en déclarer l'un des plus ardents adversaires. Dès lors, et pendant toute sa vie, il fut le détracteur obstiné des premiers poëtes français. Voyant que ses drames imités de l'anglais et de l'allemand, n'obtenaient qu'un médiocre succès, il publia, pour éclairer le public, non encore préparé à ses innovations théâtrales, un *Essai sur l'art dramatique,* dans lequel il prétend détrôner Corneille, Racine et Voltaire, et propose de bonne foi de remplacer, par ses propres ouvrages, les chefs-d'œuvre de ces grands maîtres. Les comédiens français n'étaient pas de son avis et ajournaient sans cesse la représentation d'un de ses drames; Mercier publia contre eux un mémoire virulent. En 1771 il fit paraître, sous le titre de l'*An* 2440, un écrit déclamatoire qui fut prohibé par l'autorité. En 1781, parurent les deux premiers volumes du *Tableau de Paris,* sous le voile de l'anonyme. Toutefois l'auteur, apprenant que son ouvrage était attribué à diverses personnes, se présenta chez le lieutenant de police pour en prendre sur lui la responsabilité. Il partit alors pour la Suisse, et c'est à Neufchâtel qu'il ajouta 10 volumes à son *Tableau de Paris,* qui fut bien accueilli dans sa province et dans les pays étran-

gers. Plusieurs améliorations qu'il réclamait dans cet ouvrage ont été depuis exécutées. Plus tard il gâta par une suite au moins inutile, ce livre intéressant sous plusieurs rapports, quoique déclamatoire, plein de néologismes, et, comme dit Rivarol, *pensé dans la rue et écrit sur la borne*. De retour en France, au moment où la révolution allait éclater, Mercier se déclara tout d'abord pour une sage liberté, et publia, de concert avec Carra, les *Annales patriotiques*, et quelque temps après la *Chronique du mois*, journaux dictés par une modération et un courage estimables. Député à la Convention par le département de Seine-et-Oise, il demeura fidèle à ses principes, et, dans le jugement de Louis XVI, se prononça contre la peine de mort et vota pour la détention. Il passa au conseil des Cinq-Cents en 1795, accepta 2 ans après une place de contrôleur de la caisse de la loterie, dont il avait antérieurement provoqué la destruction, fut nommé ensuite professeur d'histoire à l'école centrale et membre de l'Institut lors de la formation de ce corps. Sur la fin de sa vie il cessa d'écrire, et dès lors se survécut à lui-même. Cependant il ne manquait pas de talent; il avait surtout une grande facilité et beaucoup d'imagination. Malheureusement sa manie de contredire, pour se singulariser, l'emporta trop loin; et l'on put croire qu'il avait perdu la raison lorsqu'il en vint jusqu'à dénigrer le chant du *Rossignol* et attaquer le système de Newton sans savoir un mot de physique ni de mathématiques. Mais, quels qu'aient été les égarements de son esprit, son cœur demeura excellent, et c'est là un assez grand éloge qui efface bien des torts littéraires. On trouvera la liste complète de ses ouvrages dans la *France littéraire* de Querard. Outre ceux que nous avons cités dans le cours de cet article, les principaux sont : *Songes et visions philosophiques*, Paris, 1768, in-12; *Éloges et discours philosophiques*, Amsterdam, 1776, in-8°; *Théâtre*, 1778-84, 4 vol. in-8°; *Mon bonnet de nuit*, 1785, 4 vol. in-8°; *Histoire de France depuis Clovis jusqu'au règne de Louis XVI*, 1802, 6 vol. in-8°; *Fragments de politique, d'histoire et de morale*, 1787, 3 vol. in-8°; *le Nouveau Paris*, 1800, 6 vol. in-12; *Néologie, ou Vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles*, 1801, 2 vol. in-8°; *de l'Impossibilité des systèmes de Copernic et de Newton*, 1806, in-8°; *Satire contre Racine et Boileau*, 1808.

MERCKEN (Lucrèce-Wilhelmine van). *Voyez* **WINTER** (Nicolas-Simon).

MERCKLIN ou **MERCKLEIN** (George-Abraham), né en 1613, à Winthcim en Franconie, mort en 1684 (date indiquée sur son portrait), s'était fait connaître par quelques ouvrages de médecine, et par un jeu d'esprit qui a dû exiger plus de patience que de talent : *Memoria pacis, centum hexametris, quorum singuli annum illius restauratæ*, 1679, *per literas numerales computant*, in-4°.

MERCKLIN (George-Abraham), fils du précédent, médecin distingué, né à Weissembourg en Franconie, en 1644, mort à Nuremberg, le 19 avril 1702, a publié : *Tractatio medica de ortu et occasu transfusionis sanguinis*, 1679, in-8°; *Sylloge casuum medicinalium incantationi vulgò adscribi solitorum*, 1698, in-4°; *Josephi Pandolphini tractatus de ventositatis spinæ sævissimo morbo*, augmenté de notes et d'observations, 1674, in-12; *Lindenius renovatus*, 1686, in-4°; plusieurs traités de médecine, en allemand, et un grand nombre d'*Observations* physiques.

MERCOEUR (Philippe-Emmanuel de LORRAINE, duc de), l'un des plus vaillants capitaines de son siècle, était fils de Nicolas, comte de Vaudemont, et de Jeanne de Savoie, sa seconde femme : il naquit à Nomeni, le 9 septembre 1558, se distingua dans sa jeunesse, par son habileté à monter à cheval et à manier la lance et l'épée, et trouva bientôt dans les guerres civiles de France l'occasion de signaler son ardeur guerrière. Il épousa Marie, unique héritière de Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, et fut nommé peu de temps après gouverneur de la Bretagne. Trop adroit pour se déclarer ouvertement en faveur de la Ligue, il se contenta de faire quelques incursions dans le Poitou, sous le prétexte d'y contenir les protestants. Après l'assassinat des Guises (1588), Henri III, craignant que le duc de Mercœur ne voulût venger leur mort, donna l'ordre de l'arrêter; mais averti par la reine Louise, sa sœur, il s'enfuit en Bretagne, et leva des troupes pour se défendre, dans le cas où il serait attaqué. Henri chercha à l'apaiser par de magnifiques promesses : mais le duc n'y eut point de confiance; et jugeant l'occasion favorable pour se rendre maître de la Bretagne, sur laquelle il avait des droits par sa femme, il se déclara le chef de la Ligue dans cette province, traita directement avec le roi d'Espagne, Philippe II, reprit Hennebon sur les royalistes, en 1590, et, l'année suivante, battit le duc de Montpensier, devant Craon. Ayant reçu les troupes qu'il attendait d'Espagne, il leur livra le port de Blavet et continua la guerre avec différentes chances de fortune. Il consentit à signer une trêve avec Henri IV, en 1595; mais il ne se soumit qu'en 1598, lorsque tous les chefs de la Ligue avaient déjà fait leur paix particulière avec le roi. Le mariage de sa fille unique avec le duc de Vendôme fut le prix d'une réconciliation que Henri IV ne crut pas pouvoir acheter trop chèrement. L'empereur Rodolphe II, attaqué par les Turcs, lui offrit, en 1601, le commandement de son armée; il passa aussitôt en Hongrie, accompagné du comte de Chaligny son frère, et de quelques gentilshommes. Avec 1,500 hommes, il n'hésita pas d'attaquer Ibrahim, occupé au siége de Canischa, et l'obligea de livrer bataille : après avoir épuisé ses vivres et ses munitions, il opéra sa retraite, sous les yeux de 60,000 Turcs, qui ne purent ni l'arrêter, ni l'entamer. Il reprit, depuis, Albe Royale, et battit l'armée ottomane, qui s'avançait au secours de cette place. Épuisé de fatigues, il revenait en France se reposer, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre maligne, dont il mourut à Nuremberg, le 19 février 1602.

MERCOEUR (Élisa), victime de son talent pour la poésie, née à Nantes le 24 juin 1809, montra dans un âge tendre encore les plus heureuses dispositions pour la littérature. A 10 ans elle donnait des leçons de langue française; elle composa une *nouvelle* en prose, à 11 ans, et à 12 ans elle fit une pièce de vers qui, malheureusement pour elle, fixa l'attention de ses compatriotes. Sa renommée s'étendit bientôt au delà de sa province. En 1826, l'académie de Lyon l'admit au nombre de ses correspondants, et la Société littéraire de Nantes suivit cet exemple. Le recueil de ses *Poésies*, imprimé à Nantes en 1827, obtint des éloges qui firent croire à la jeune fille

qu'elle était appelée à prendre place au Parnasse français. Dans cette persuasion, elle se rendit à Paris avec sa mère en 1828. Elle y trouva d'abord de généreux et zélés protecteurs qui lui firent obtenir une pension de 1,200 fr. sur la cassette du roi Charles X. Une édition augmentée de ses *Poésies* parut en 1829, in-18, imprimée avec élégance, et les journaux en rendirent un compte avantageux. Mais ce devait être là le terme de ses prospérités. La révolution de 1830 lui fit perdre la pension dont elle vivait avec sa mère; ses amis l'abandonnèrent; elle n'eut bientôt d'autre ressource pour vivre que le mince produit des leçons de lecture qu'elle donnait à des enfants du voisinage. Les travaux auxquels elle se livrait altérèrent sa santé, naturellement délicate; le chagrin et les privations augmentèrent son mal, et elle mourut le 7 janvier 1835.

MERCURIALE (Jérôme), en latin *Mercurialis*, célèbre médecin, né à Forli le 30 septembre 1530, mort le 13 novembre 1606, professa et pratiqua son art à Padoue, à Bologne, à Pise, et fut appelé à Vienne pour donner des soins à l'empereur Maximilien II, qui lui témoigna sa reconnaissance par des présents considérables et par les titres de chevalier et de comte palatin. Les habitants de Forli, qui lui avaient donné pendant sa vie de grandes preuves d'estime et de confiance, lui élevèrent, après sa mort, une statue sur la place publique. Parmi ses ouvrages nous citerons : *De Arte gymnastica libri sex*, imprimé plusieurs fois dans le 16e siècle; l'édition d'Amsterdam, 1672, in-4°, figures, est la plus estimée; *Variarum lectionum libri IV : Alexandri Tralliani de lumbricis Epistola, ejusdem Mercurialis opera gr. et lat. nunc primùm edita*, Venise, 1571, in-4°; *Tractatus de maculis pestiferis et de hydrophobiâ*, Padoue, 1580, in-4°; *Hippocratis Opera, gr. et lat.*, Venise, 1588, in-fol.; *Medicina practica*, 1627, in-fol. Bœrner a publié *De Vitâ, moribus, meritis et scriptis Mercurialis*, 1751, in-4°.

MERCURIO (Jérôme), né à Rome dans le 16e siècle, étudia la médecine à Bologne, en 1568, et fréquenta ensuite les cours de l'université de Padoue. Il résolut tout à coup de s'éloigner du monde, et prit l'habit de Saint-Dominique à Milan. Il s'appliqua pendant quelques mois à la théologie, et fut renvoyé par ses supérieurs à Padoue, pour y suivre les leçons de cette science et y recevoir ses degrés; mais son ancien goût pour la médecine ne tarda pas à se réveiller; et les succès qu'il obtint dans le traitement de différentes maladies le déterminèrent à renoncer à la théologie pour s'appliquer entièrement à l'art de guérir. Bientôt il se vit prôné par les plus grands seigneurs, dénigré par les médecins, et tourmenté par ses supérieurs qui lui reprochaient ses infractions continuelles à la règle. Il se repentit alors d'avoir pris des engagements qui étaient au-dessus de ses forces; et s'étant échappé de son couvent, il suivit en France, comme médecin, Jérôme Lodrone, commandant des troupes allemandes, sous les ordres d'Anne de Joyeuse : il avait quitté son nom de Jérôme pour prendre celui de Scipion, sous lequel il parcourut la plus grande partie de l'Europe. De retour en Italie, après en avoir visité les principales villes, il s'établit à Peschiera, où il acquit en peu de temps, par l'exercice de son art, une somme assez considérable, avec laquelle il se proposait d'acheter un domaine sur les bords du lac de Garda, où il achèverait tranquillement une vie très-agitée : mais tourmenté par l'idée d'avoir rompu ses vœux et trahi ses serments, il reprit l'habit de Saint-Dominique, en 1601, et se soumit à la pénitence qu'on voulut lui imposer pour le scandale qu'il avait donné. Il continua cependant de pratiquer son art avec la permission de ses supérieurs, et termina ses jours en 1615. Parmi les ouvrages que ce moine-médecin a composés, et dont on trouvera la liste dans la *Bibliothèque* des PP. Échard et Quetif, on ne citera que les suivants : la *Comare o Raccoglitrice*, Venise, 1601, in-4°; *De gli errori popolari d'Italia, libri VII*, Vérone, 1645, in-4°.

MERCY (François de), l'un des plus grands généraux de son temps, était né à Longwy, en Lorraine, d'une famille sans illustration; il embrassa jeune encore le métier des armes, entra au service de l'électeur de Bavière, et dut à ses talents son élévation au grade de général. Il se signala dans les guerres d'Allemagne, prit, en 1643, Rotweil et Uberlingen; et, l'année suivante, s'empara de Fribourg, regardée alors comme place très-importante. Il couvrit cette ville par un camp retranché, que protégeaient deux éminences; et cette position semblait inexpugnable. Le grand Condé osa cependant l'attaquer avec des forces inférieures; le combat dura trois jours, et fut indécis. Cependant Mercy crut devoir abandonner son camp; et poursuivi par Turenne, il opéra sa retraite avec tant d'habileté que sa réputation ne souffrit point de cet échec. En 1645, il profite d'une faute de Turenne, la seule que ce grand capitaine ait jamais pu se reprocher et le battit, le 5 mai, à Marienthal; mais Condé ayant rejoint l'armée, contre l'avis du conseil, attaque Mercy, le 3 août, dans les plaines de Nortlingen. L'affaire fut très-meurtrière. Mercy, couvert de blessures, mourut le lendemain, et fut enterré près du champ de bataille.

MERCY (Florimond-Claude de), petit-fils du précédent, né en Lorraine en 1666, alla offrir ses services à l'empereur Léopold en 1682, après avoir fait avec distinction toutes les campagnes de la guerre de Hongrie, obtint le grade de major, et fut envoyé en Italie (1701), où deux fois il fut fait prisonnier. Échangé bientôt après, il rentra dans la carrière avec une nouvelle ardeur, obtint le grade de feld-major général, et obligea les Français, en 1705, à se retirer sous le canon de Strasbourg. En 1709, il pénétra en Alsace, fut battu complétement par le comte du Bourg, effectua sa retraite avec une précipitation qui fut fatale à un grand nombre de ses soldats, et n'en reçut pas moins le grade de feld-maréchal. Après s'être distingué aux batailles de Peterwaradin et de Belgrade, il fut nommé, en 1719, commandant général de la Sicile, qu'il parvint à soumettre à l'Empereur. Lors de la reprise des hostilités, en 1734, il fut investi du titre de général en chef des troupes impériales en Italie, passa le Pô, s'avança dans le duché de Parme, et fut tué à l'attaque du village de Croisetta. — Son fils adoptif, Antoine, comte d'Argenteau, qui prit son nom et ses armes, se signala au service de l'Autriche, en Hongrie, en Bavière, en Alsace, dans les Pays-Bas, et mourut à Essex en 1767, commandant général de l'Esclavonie.

MERCY-ARGENTEAU (le comte François de), di-

plomate autrichien, descendant de la famille des précédents. Il était, à l'époque de la révolution, ambassadeur de la cour de Vienne à Paris, depuis plusieurs années. En 1791, il se concerta avec le ministre Montmorin, afin d'obtenir des puissances une intervention purement conciliatoire, et fit, dans ce but, plusieurs voyages à Bruxelles et à la Haye. Les lenteurs de la diplomatie ayant rendu nulles ces négociations, Mercy, d'accord en cela avec M. de Calonne, pressa Louis XVI de s'enfuir. Après l'arrestation de ce prince à Varennes, il sollicita l'Angleterre et la Prusse de s'unir à l'Empereur dans les mesures que celui-ci proposait en faveur du monarque français. Il alla lui-même à Londres, vers la fin d'août 1791, pour activer les négociations; mais les intrigues et les vues secrètes des cabinets empêchèrent que l'on obtînt aucun résultat satisfaisant. La cour de Vienne s'opposa à la proposition qu'avait faite le conseil des princes français émigrés, de nommer une régence pendant la captivité de Louis XVI. Elle suivait en cela, disent les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, les errements du comte de Mercy, qui, homme de confiance et principal conseil de Marie-Antoinette, troublait l'esprit de cette princesse, en lui inspirant des craintes sur l'ambition des comtes de Provence et d'Artois. Ce furent donc les intrigues du comte de Mercy qui, opposant le roi à ses frères, jetèrent la défiance dans une famille qui, pour son salut, devait être unie, empêchèrent Léopold de donner suite à sa circulaire de Padoue, et trompèrent l'Angleterre sur la situation réelle de Louis XVI et de la France. Quand Marie-Antoinette eut été transférée à la Conciergerie le 5 septembre 1793, pour comparaître ensuite au tribunal révolutionnaire, Mercy, retiré alors à Bruxelles, dépêcha un émissaire à Danton, afin de l'engager à épargner l'auguste victime, s'imaginant que ce chef de parti avait toujours une grande influence. Il s'abusait; Danton promit son appui, et rejeta l'offre d'une somme considérable pour prix de ce service. Plein de confiance dans cette protection, Mercy crut d'autant mieux qu'elle suffirait pour sauver la reine que, pendant plus d'un mois, l'illustre captive parut oubliée à la Conciergerie. Mais on vit bientôt tout le vide et l'inefficacité de cette négociation clandestine. Le comte de Mercy, qui dans ce moment suivait à Bruxelles, de concert avec le comte de Trauttmansdorff, une négociation du plus haut intérêt avec le comité du salut public, aurait pu sauver cette princesse par des voies directes et plus efficaces. Mais il est évident que le cabinet de Vienne, alors dirigé par Thugut, ne le voulait point, puisqu'il repoussa, à la même époque, les offres que lui fit Maret, de la part du comité qui réunissait tous les pouvoirs. Après les revers de Wattignies et de Weissembourg, le comte de Mercy, qui était l'âme du parti autrichien à Bruxelles, sollicita vivement l'Empereur de paraître en Belgique, sous prétexte de vaincre la résistance des états du pays aux demandes de l'Autriche. Il regardait comme indispensable qu'on s'occupât de resserrer les liens de l'alliance avec l'Angleterre, et qu'après avoir augmenté la grande armée, on prît immédiatement l'offensive. Ce fut lui qui décida l'Empereur à remettre le baron de Mack à la tête de l'état-major, comme étant le seul capable de concevoir un plan d'opérations combinées. Le comte de Mercy s'étant rendu à Londres, en 1794, pour conférer avec Pitt, mourut dans cette ville le 25 août de la même année.

MERCY-ARGENTEAU (le comte FLORIMOND-CLAUDE DE), général autrichien, frère du précédent, commandait un régiment à l'armée d'Italie, lors de la première campagne, en 1794. Après avoir remporté quelques avantages sur les Français, à Orméa, le 16 mai 1795, et à Palestrino, le 1er octobre suivant, il se laissa surprendre à Loano, ce qui décida la perte de cette bataille. Le général en chef de Vins, ayant été soumis à un conseil de guerre, rejeta toute la responsabilité sur Mercy, qui dut à son tour rendre compte de sa conduite devant un conseil de guerre assemblé à Milan. D'après le choix des juges et le résultat de l'enquête, il y a lieu de croire que ce général n'avait fait que suivre les instructions secrètes de la cour de Vienne, dont il possédait toute la confiance. En effet, non-seulement Mercy fut acquitté, mais il obtint même, peu de jours après, le grade de feld-maréchal-lieutenant. Chargé, en 1796, d'un commandement sous les ordres de Beaulieu, il joua le même rôle que l'année précédente. Au mépris de l'ordre qu'il avait reçu de marcher sur Montenotte, le 6, Mercy ne forma son attaque que le 10 au matin. Cependant, malgré les renforts que les Français avaient reçus la veille, toutes leurs positions furent enlevées, excepté la dernière redoute, vaillamment défendue par le chef de brigade Rampon. Cet officier avait repoussé trois attaques, dans l'une desquelles Roccavina reçut une blessure grave. Au moment d'être transporté de Montenotte à Dégo pour y être pansé, ce général recommanda avec instance à Mercy de livrer l'assaut à la redoute pendant la nuit, et de s'en mettre en possession avant l'arrivée des renforts qu'attendaient les Français. Mercy en donna l'assurance, mais il n'agit point, et cette faute énorme décida du sort de la campagne, peut-être de celui de l'Europe. En effet, marchant dans la nuit même avec les divisions Augereau et Masséna, c'est-à-dire avec des forces supérieures, Bonaparte déboucha en personne au point du jour derrière Montenotte. Là, Mercy, se laissant envelopper de tous côtés, tint à peine, et sa retraite précipitée dégénéra en déroute. Il courut s'isoler par un circuit à Pareto, à 3 lieues derrière Dégo, point si essentiel à couvrir, et il ouvrit ainsi l'Italie aux Français. Mercy, accusé par Beaulieu et par toute l'armée, fut mis aux fers et conduit à Mantoue pour y être jugé par un conseil de guerre; mais un ordre de la cour de Vienne suspendit les poursuites, et l'on se borna à lui ôter momentanément son commandement. En 1808, il fut de nouveau mis en activité, puis nommé général d'artillerie. Il mourut quelques années plus tard.

MÉRÉ. *Voyez* **GUÉNARD.**

MÉRÉ (GEORGE BROSSIN, chevalier DE), littérateur médiocre, né au commencement du 17e siècle, d'une ancienne famille du Poitou, mort en 1685, fit d'abord quelques campagnes en qualité de volontaire, et se consacra ensuite au commerce du beau monde et à la culture des lettres. L'exagération, l'affectation, la manie de se singulariser déparent le peu de bonnes qualités que pouvait avoir son style. Cependant Pascal le consultait sur des questions relatives aux sciences exactes. Ménage et Balzac goûtaient son entretien, la jeune d'Aubigné, depuis Mme de Maintenon, le choisit, à son entrée dans le

monde, pour guide et pour maître. Mme de Sévigné, qui jugeait aussi bien que personne lorsqu'elle était sans passion, blâme quelque part ce qu'elle appelle *son chien de style,* et la postérité a confirmé ce jugement. On cite du chevalier de Méré : *les Conversations du M. D. C. et du C. D. M.* (du maréchal de Clérambault et du chevalier de Méré), Paris, 1669, in-12. Ses ouvrages ont été réunis, 1692, 2 vol. petit in-8°.

MEREAUX (Jean-Nicolas LEFROID de), professeur de musique et compositeur, mort à Paris en 1797, à l'âge de 52 ans, a mis en musique l'*Oratorio de Samson,* paroles de Voltaire. Il a travaillé pour l'Opéra, où il a donné *OEdipe et Jocaste,* 1773, et pour le Théâtre-Italien où il a donné *la Ressource comique,* 1772 ; et *Laurette,* 1777.

MEREDITH (Édouard), né en 1648, était fils du curé de Landulp dans le comté de Cornouailles. Il fit ses premières études au collége de Westminster, et alla les continuer dans l'université d'Oxford. Guillaume Godolphin l'emmena en Espagne, en qualité de secrétaire d'ambassade. Aussitôt qu'ils eurent tous les deux embrassé la religion catholique dans ce pays, Meredith revint en Angleterre, où il se distingua par différents écrits. Après la révolution de 1688, il passa sur le continent et mourut en Italie. On a de lui : des *Remarques sur le Julien l'Apostat,* de Samuel Johnson, Londres, 1682 ; *Relation de la conférence entre le docteur Stillingfleet et Pierre Goodin,* 1687, in-4°; *Remarques sur une conférence entre Tenison et Pulton.*

MEREDITH (Henri), voyageur anglais, avait fait un long séjour à la Côte-d'Or, comme employé de la compagnie d'Afrique. Nommé gouverneur du fort d'Ouinnébah, à l'est d'Aurom dans le pays d'Assim, il employa ses moments de loisir à décrire le pays qu'il habitait depuis si longtemps. A peine le livre venait de paraître, au commencement de 1812, que l'on apprit la mort tragique de l'auteur. Les Achantins ayant envahi le territoire des Fantins en 1811, les habitants d'Ouinébah allèrent rejoindre ces derniers dont ils dépendaient. Presque tous les guerriers d'Ouinébah perdirent la vie sur le champ de bataille, entre autres Assibarta, un de leurs chefs. Six mois après, ses héritiers vinrent demander au sergent du fort un grand coffre fermé, qui lui avait été remis par le défunt avant son départ. Il le leur rendit, mais deux jours après ils le renvoyèrent au sergent, en lui demandant l'argent qu'il avait partagé avec Meredith. Le sergent ayant nié ainsi que Meredith, les nègres s'emparèrent de celui-ci par surprise et le conduisirent avec eux. Ils le firent tellement souffrir qu'il mourut peu de jours après avoir été racheté. Sa mort fut cruellement vengée : une frégate vint mouiller devant la ville nègre ; après avoir pris à bord les employés de la compagnie, elle détruisit la ville et en dispersa les habitants dans les fôrets voisines. La catastrophe de Meredith est racontée par Guillaume Hutton, ancien consul en Achanti, dans le livre intitulé : *Voyage en Afrique, contenant la relation d'une ambassade envoyée, en* 1810, *dans un des royaumes de l'intérieur,* Londres, 1821, in-8°, carte et figures coloriées ; traduit en français, par Torel de la Trouplinière, Paris, 1823, in-8°, carte et figures coloriées.

MEREZ (Guillaume-Ignace de), abbé de Sauve, prévôt de l'église cathédrale d'Alais, naquit à Nîmes le 14 octobre 1653. Merez s'adonna particulièrement à l'étude des matières de controverse. Il les prêcha d'abord à Nîmes, et fut ensuite envoyé dans les Cevennes pour y convertir les protestants. On assure qu'aidé par les rigueurs du gouvernement, il y obtint de grands succès. Il devint vicaire général du diocèse d'Alais, au moment de l'érection de cet évêché, en 1694. Il a publié *Entretiens d'Arquée et Néotère sur les divers sujets qui regardent la religion,* Lyon, 1706, 2 vol. in-12. Il fit aussi imprimer 3 *Lettres spirituelles.* Il mourut dans cette ville, le 3 janvier 1721.

MERFELDT. *Voyez* **MEERVELDT.**

MERGEY (Jean de), gentilhomme protestant, né en 1536 à Sauvage-Mesnil, village de Champagne, fit ses premières armes sous un capitaine Deschenetz, qui commandait 50 hommes, s'attacha ensuite au comte de la Rochefoucault, lieutenant de la compagnie du duc de Lorraine, assista à la bataille de Saint-Quentin, où ils furent tous deux faits prisonniers, et plus tard à celle de Dreux. Après la mort de la Rochefoucault, qui fut assassiné dans la journée de la Saint-Barthélemi, Mergey, qui n'avait échappé au massacre que par un coup merveilleux du hasard, s'attacha au comte de Marsillac, fils de son protecteur. Mais dégoûté d'une vie si aventureuse et si précaire, il se retira dans la terre de Saint-Amand en Angoumois, où il se livra tout entier à l'éducation de ses enfants. Il parvint à un âge très-avancé. On a de lui des *Mémoires* datés du 3 septembre 1613, à la suite des *Mélanges historiques* de Nic. Camusat, Troyes, 1619, in-8°, et au tome XLI de la collection des *Mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France.*

MÉRIADEC (Saint), en latin *Mereadocus,* descendant de Conan Mériadec, premier roi de la Bretagne Armorique, naquit dans ce pays, vers le commencement du VIIe siècle. Il passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Hoël III. Mais dégoûté bientôt de ce séjour, où sa piété n'avait pourtant reçu aucune atteinte, il vint trouver Hingueten, évêque de Vannes, qui lui conféra le sacerdoce et l'admit dans son clergé. Bien que sa naissance et sa fortune lui assurassent les plus hautes dignités ecclésiastiques, il leur préféra la vie solitaire; et, entièrement dégagé du monde, il se démit de tous ses bénéfices, distribua son patrimoine aux pauvres, et se retira dans un lieu désert de la paroisse de Stival, près du château de Pontivy. Tout le clergé de Vannes, auquel se joignirent les évêques de la province, le tira par force de sa solitude, et l'emmena à Vannes, dont il consentit enfin à occuper le siége épiscopal. Il mourut vers 666.

MÉRIAGE (le baron Louis-Auguste-François MARIAGE, connu sous le nom de), général français, né Valognes, le 8 juillet 1767, était entré au service comme simple soldat avant la révolution. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes et avoir passé par tous les grades, il fut nommé colonel et chargé d'une mission en Turquie, où il fit preuve de capacité. Il devint maréchal de camp le 19 octobre 1812. Blessé à Krasnoï, pendant la retraite de Moscou, il tomba dans les mains des Russes, et fut conduit prisonnier de guerre dans l'Ukraine, d'où il ne revint en France qu'après la restauration. Il commanda, en juin 1815, les gardes nationales de la 3e division militaire. En 1823, il remplit, à l'armée des Pyré-

nées, les fonctions d'aide-major général et se retira ensuite à Paris, où il mourut le 8 décembre 1827. Le général Mériage était baron de l'empire, grand-officier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

MÉRIAN (MATHIEU), célèbre graveur, né à Bâle en 1593, mort aux eaux de Schwalbach en 1651, a surpassé tous les graveurs à l'eau-forte par la quantité, la variété et la beauté de ses ouvrages. Entre autres collections ornées de ses estampes, on cite : *la Topographie de Zeiler,* en 27 vol. in-fol.; le premier vol. du *Theatrum europæum; l'Archontologia cosmica* de Gottfried, 1656; l'*Itinerarium Italiæ,* 1643; le *Florilegium plantarum,* 1641.

MÉRIAN (MATHIEU), peintre, fils du précédent, né à Bâle en 1621, mort en 1687, s'appliqua particulièrement au genre du portrait, et prit Vandyck pour modèle. Le grand électeur de Brandebourg lui donna le titre de conseiller et de son chargé d'affaires à Francfort; le margrave de Baden-Dourlach le fit son conseiller aulique. Parmi ses nombreux ouvrages, on admire surtout son *Artemisia* et le *Portrait* du comte Pierre Serini (décapité en 1671).

MÉRIAN (MARIE-SIBYLLE), sœur du précédent, née à Francfort en 1647, morte en 1717, se fit un nom par ses miniatures et ses dessins de fleurs et d'insectes. On cite d'elle : *Erucarum ortus, alimentum et paradoxa metamorphosis,* Nuremberg, 1679, 1683; traduit en allemand et en français; *Metamorphosis insectorum surinamensium,* Amsterdam, 60 pl. in-fol. Elle préparait, de concert avec sa fille aînée, Jeanne-Hélène, une continuation de cet ouvrage, que Dorothée-Marie-Henriette, sa fille cadette, douée aussi d'un talent remarquable pour la peinture, fit paraître sous le titre d'*Histoire des insectes d'Europe et de Surinam,* Amsterdam, 2 vol.

MÉRIAN (JEAN-MATHIEU DE), fils et petit-fils des deux Mathieu, se distingua comme peintre au pastel, reçut de l'électeur de Mayence le titre de conseiller et des lettres de noblesse, et mourut à Francfort en 1716.

MÉRIAN (JEAN-BERNARD), célèbre philosophe, né à Liechstall, au canton de Bâle, le 28 septembre 1723, mort le 12 février 1807, donna de grandes espérances dès sa première jeunesse, et manifesta un goût dominant pour la philologie et la métaphysique. Il entra dans les ordres, sans avoir une vocation prononcée, et prêcha avec le plus grand succès sans pouvoir être content de lui-même; il rêvait dès lors un autre genre d'existence et de gloire. En 1750, Maupertuis lui fit accepter une modique pension et une place à l'académie de Berlin, dont il était président. Mérian adopta la Prusse pour patrie, et après avoir prouvé sa reconnaissance à son protecteur en le défendant contre Kœnig dans cette querelle que Voltaire a rendue si fameuse, il se livra aux travaux que lui imposait sa qualité de membre de la classe de philosophie spéculative. Il inséra dans le *Recueil* de l'Académie un grand nombre de *Mémoires,* qui tous portent l'empreinte d'un esprit vraiment philosophique, et dont les sujets, heureusement choisis, tiennent aux questions les plus difficiles et les plus importantes de la métaphysique, ou à des matières intéressantes par leurs rapports avec nos devoirs ou nos plaisirs, avec la morale ou le goût. Voici les titres de quelques-uns : *l'Aperception de notre propre existence; l'Existence des idées dans l'âme; l'Action, la Puissance et la Liberté,* etc. Devenu directeur de la classe des belles-lettres en 1770, il entreprit des travaux d'un genre différent avec tant de bonheur et de succès, qu'ils eussent pu faire oublier les services qu'il avait rendus à la philosophie, si la trace en eût été moins profonde et moins récente. C'est ainsi qu'il nous semble avoir démontré jusqu'à l'évidence, par toute l'histoire de la poésie, que les sujets tirés des sciences proprement dites sont des sujets ingrats, et que les idées scientifiques, introduites dans la poésie, même par de grands maîtres, ont nui toujours à leur talent. Tous ces écrits, et d'autres encore, se trouvent épars dans les *Mémoires* de l'académie de Berlin, dont ils font un des plus beaux ornements. Il n'a pas voulu en faire lui-même la collection : il attachait trop peu de prix à la renommée. Ce véritable sage n'a publié séparément que les trois ouvrages suivants : *Essais sur l'entendement humain,* traduit de David Hume, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-12; *Système du monde,* Bouillon, 1770; Paris, 1784, in-8°; et la traduction du poëme de Claudien sur l'*Enlèvement de Proserpine,* 2 vol. in-8°. Si l'on en excepte ses dignités académiques, il n'a jamais occupé que deux places : celles d'inspecteur du collége français, et de directeur des études. Frédéric Ancillon a lu son *Éloge historique,* à l'académie de Berlin, en janvier 1810.

MÉRIAN (le baron ANDRÉ-ADOLPHE DE), philologue, né à Bâle en 1772, vint, jeune encore, à Saint-Pétersbourg, et entra dans les bureaux du ministère des affaires étrangères; nommé à la place de conseiller d'État, il remplit d'une manière distinguée les devoirs qu'elle lui imposait. Constamment employé dans la carrière diplomatique, il visita plusieurs cours de l'Europe, et fit surtout un long séjour à Paris, où il mourut le 25 avril 1828. On a de lui : *Tripartitum: seu de analogia linguarum Libellus,* Vienne, 1820 à 1823, folio oblong; Kloproth fut son collaborateur dans la composition de ce livre; *Synglosse oder Grundsaetze der Sprachforschung,* von Junius Faber, Carlsruhe, 1826, in-8°.

MÉRIC (JEAN DE), l'un des plus braves officiers des armées françaises, sous le règne de Louis XV, né à Metz en 1717, entra dans le régiment de Piémont, en qualité de cadet, à l'âge de 11 ans, obtint un avancement rapide, justifié par sa belle conduite au siége de Kehl, à la fameuse escalade de la capitale de la Bohême, pendant la désastreuse retraite de Prague, à la bataille d'Ettingen, aux siéges de Menin, d'Ypres, de la Knoque. Les maréchaux de Saxe et de Noailles lui accordèrent la plus haute estime; le premier surtout se déclara son protecteur. Il s'enfermait souvent avec lui pour parler de la petite guerre. Méric forma sous ses auspices un corps franc de cavaliers, à la tête duquel il rendit des services de la plus grande importance. Le plus glorieux de ses exploits fut sans doute la prise de Gand, en 1745. Il traversa à la nage, avec ses volontaires, les fossés de cette ville en plein jour, arracha les palissades, tailla en pièces les corps de garde, enfonça les portes, et se trouva maître de la place, ce qui entraîna la conquête de toute la Flandre. Enfin, après d'autres actions d'éclat qui lui valurent le grade de brigadier et le commandement d'un corps franc de 5 bataillons, dont tous les officiers furent à sa nomination,

il s'embarqua, en 1746, pour l'Amérique septentrionale, toujours avec ses volontaires, se distingua encore dans cette expédition malheureuse, revint au bout de 6 mois reprendre son poste à l'armée de Flandre, et fut tué de 14 coups de fusil au pont de Waelhein, entre Malines et Anvers, le 10 juillet 1747.

MERICI. *Voyez* **ANGÈLE.**

MERIGHI (Romain), religieux camaldule, et l'un des fondateurs de l'académie *degli Arcadi,* né en 1658, dans le diocèse d'Imola, professa la théologie à Ravenne, devint abbé, puis procureur général, et enfin visiteur de son ordre, et mourut en odeur de sainteté à l'abbaye de Bagnacavallo, l'an 1737. Entre autres ouvrages, tant en prose qu'en vers, on cite de lui : *Divozione alla gloriosa vergine Sta Gertrude, con alcuni sonetti,* etc., Bologne, 1707 ; *Li misteri della corona del Signore e quelli del rosario, portati in vari sonetti,* etc., Forli, 1708, etc. La plupart de ses poésies ont été recueillies en 1708, 2 part. in-8°.

MÉRILLE (Edmond), jurisconsulte, né à Troyes, en 1579, professa le droit à Cahors et à Bourges, et mourut le 14 juillet 1647. Il ne ménagea pas assez Cujas dans ses écrits, et, en voulant porter atteinte à la réputation de ce grand jurisconsulte, il compromit la sienne, et ne parvint qu'à faire ressortir son infériorité. On a de lui : *Expositiones in L. decisiones Justiniani,* Paris, 1618, in-4° ; *Ex Cujacio libri tres.... Digestorum,* etc., ibid., 1638, in-4° ; *Commentarii in Institutionum quatuor libros,* ibid., 1654, in-4° ; Utrecht, 1739, in-4°. Tous ses ouvrages, à l'exception du dernier, ont été rassemblés dans une édition donnée à Naples, par Gennaro, 1720, 2 vol. in-4°. Sa *Vie,* par J. Héméré, est dans l'*Histoire du Berri,* de Thaumas de la Thomassières.

MÉRIMÉE (Jean-François-Louis), peintre d'histoire, né à Paris, en 1775, fut un chimiste habile non moins qu'un artiste distingué. Ayant dirigé ses recherches sur la fabrication des couleurs, il en publia le résultat dans un ouvrage remarquable intitulé : *De la peinture à l'huile, ou des procédés matériels employés dans ce genre de peinture depuis Hubert et Jean van Eyck jusqu'à nos jours,* Paris, 1830, in-8°. Comme peintre, ses tableaux les plus remarquables sont : l'*Innocence,* gravée par Bervick, et des *Voyageurs découvrant dans une forêt les ossements de Milon de Crotone.* Il mourut à Paris, le 26 septembre 1836, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. Son fils, M. Prosper Mérimée, auteur du *Théâtre de Clara Gazul,* est un des littérateurs les plus spirituels de notre époque.

MERINDOL (Mitre), natif d'Aix en Provence, entra dans l'Oratoire en 1622, après avoir professé les humanités à Pézenas. Il devint supérieur du collége de Toulon, où il mourut le 1er septembre 1666. Le P. Mérindol s'était principalement appliqué à l'étude de la langue grecque, sur laquelle il composa plusieurs traités pour en faciliter l'intelligence. Les plus connus sont : *Dilucida et compendiosa græcorum accentuum praxis,* Aix, 1651, in-24 ; *Grammaticæ græcæ præceptiones,* ibid., 1663, 5 vol. in-8°. — Un de ses parents, du même nom, professeur de médecine, et médecin du roi, est auteur de plusieurs ouvrages sur son art, imprimés en un volume in-folio.

MÉRINVILLE (Charles-François de MONSTIERS de), évêque de Chartres, né à Paris, le 2 février 1682, mort à Chartres, le 10 mai 1748, avec la réputation d'un vertueux prélat, signala sa charité lors du violent incendie de Châteaudun en 1723, et pendant une disette qui affligea le Perche en 1739. On cite de lui une ordonnance pour condamner les *Nouvelles ecclésiastiques,* en 1736 ; et des *Sujets de conférences ecclésiastiques sur la morale,* 1744, 2 vol. in-8°. On a l'*Esprit et les vertus de M. de Mérinville,* Chartres, 1765, in-12.

MERLE (Mathieu de), baron de Salavas, né à Uzès vers 1548, entra dans la carrière militaire à l'âge de 20 ans, se dévoua à la cause des protestants, et signala sa valeur aventureuse dans une multitude de combats, de siéges, de surprises de places, et autres actions de guerre. Il obtint la confiance de Henri IV, encore roi de Navarre, aux ordres duquel il ne se soumit pas toujours avec docilité. On ignore l'époque précise de sa mort ; seulement on sait qu'il vivait encore en 1587, après la bataille de Coutras, quoiqu'on ait prétendu qu'il était mort en 1584. Les écrivains catholiques lui ont reproché de grandes cruautés, surtout contre les prêtres. *Les exploits faits par Mathieu Merle, baron de Salavas en Vivarais, depuis l'an* 1576 *jusqu'en* 1580, ont été publiés par le marquis d'Aubais dans le *Recueil de pièces fugitives pour servir à l'histoire de France.*

MERLE, député du tiers état du bailliage de Mâcon aux états généraux, en 1789, puis, l'année suivante, maire de cette ville, présenta plusieurs *rapports* à l'assemblée nationale au nom du comité des recherches, dont il devint bientôt secrétaire, et, rentré dans ses foyers après la session, fut enveloppé dans le massacre du 5 frimaire an II (5 décembre 1793).

MERLEMONT (Charles de ou des COURTILS, ou COURTILZ), né au château de Merlemont, près Beauvais, en 1737, appartenait à une famille noble et ancienne, originaire du Limbourg, mais établie dans le Beauvaisis vers le milieu du 14e siècle. Destiné par sa naissance à la carrière des armes, Charles, qui porta le nom de des Courtils jusqu'à la mort de son père, entra fort jeune au service, dans le régiment de royal-Lorraine, cavalerie, fit avec distinction toutes les campagnes de la guerre de sept ans, et se trouva, à la paix, chevalier de Saint-Louis et capitaine dans le même corps. Il y avait servi près de 30 années, lorsque, ayant perdu son père, il se maria, et se retira au château de Merlemont. Là, pendant le peu d'années qui précédèrent la révolution, il gagna, par son esprit conciliant et par la fermeté bien connue de son caractère, une telle influence dans le pays qu'à la création des gardes nationales, les habitants de Beauvais furent unanimes pour le mettre à leur tête. Son aversion pour les idées révolutionnaires n'était un mystère pour personne. Le voyage du roi à Varennes lui fournit une nouvelle occasion de la manifester. A peine en fut-il informé, par un exprès arrivé de Paris au milieu de la nuit, que tout de suite il se rendit au palais de l'Évêché, pour s'assurer de la personne de l'évêque constitutionnel Massieu, et de celle de Stanislas Girardin, tous les deux ardents révolutionnaires. Malgré son royalisme si hautement avoué, les habitants de Beauvais le réélurent une seconde fois pour leur commandant; mais il se refusa alors à un choix

d'ailleurs si flatteur, motivant sa démission sur le serment qu'il avait prêté comme chevalier de Saint-Louis, lequel, disait-il, ne lui permettait pas d'exercer de pareilles fonctions, tant que la volonté du roi ne serait pas libre. Un tel courage, à une époque où si peu de gens en avaient, ne pouvait être oublié par la Terreur. Après l'arrestation du roi Merlemont fut arrêté avec sa famille et incarcéré au château de Chantilly. Déjà l'ordre fatal de le transférer à Paris, pour être traduit devant le tribunal révolutionnaire, était arrivé, lorsque la mort de Robespierre le rendit à la liberté. Rentré dans ses foyers, la reconnaissance des services passés, et aussi le retour vers les idées monarchiques qui se manifesta à l'époque du Directoire firent nommer Merlemont au conseil des Anciens, comme représentant du département de l'Oise. Il y siégea au milieu de cette minorité royaliste qui aspirait à rétablir les Bourbons sur le trône. Arrêté par le général Chérin, il fut conduit au Temple avec 12 de ses collègues, saisis comme lui dans le lieu ordinaire de leurs séances. Une liste de déportation, dressée par le Directoire, contenait le nom de Merlemont, et ce ne fut qu'au zèle et aux sollicitations d'un de ses compatriotes, Borel de Brétizel, alors employé par le Directoire, qu'il dut d'être mis en liberté, après quelques jours de captivité. Depuis lors il rentra dans la vie privée et mourut à Paris en 1810.

MERLET DE LA BOULAYE (Gabriel-Éléonore), naturaliste, naquit à Angers, le 3 avril 1736. Devenu maître, à l'âge de 25 ans, d'une fortune considérable, et passionné pour les arts et les sciences, il résolut de visiter le pays qui en est le berceau, et partit pour l'Italie. Il la parcourut en tout sens, et s'arrêta à Rome, où il fut reçu membre de l'académie des Arcades. Après avoir formé une précieuse collection d'objets d'art et d'histoire naturelle, il se rendit à Paris, et passa de là en Angleterre, où il se lia d'amitié avec le célèbre botaniste Smith. De retour à Angers, il fut, après la révolution, nommé professeur de grammaire générale à l'école centrale, et ensuite directeur et professeur au Jardin des Plantes. Merlet de la Boulaye possédait une riche bibliothèque et un petit musée qui furent vendus et dispersés après sa mort, arrivée le 17 février 1807. Il a laissé plusieurs manuscrits, entre autres un petit traité intitulé : *Connaissance de la physionomie.*

MERLI (Joseph), ingénieur hydraulique, naquit à Milan, d'une famille aisée, en août 1759. Il reçut une éducation soignée, et étudia les mathématiques sous l'habile Frisi. Après avoir occupé diverses places importantes, il était, dans les dernières années du royaume d'Italie, surintendant des fortifications avec le grade de colonel, puis directeur des études à l'hospice des orphelins de militaires. Il mourut à Milan, le 28 avril 1829, laissant plusieurs manuscrits, que son héritier, l'ingénieur J. B. Mazzeri, était chargé de publier, et dont le plus important a pour titre : *Traité sur différents genres de courbes.*

MERLIN (Ambrosius), personnage fameux par les prophéties qu'on lui attribue et par le rôle qu'on lui a fait jouer, comme enchanteur, dans tous les romans qui ont pour héros le roi Arthur et les chevaliers de la Table-Ronde, naquit au 5ᵉ siècle dans les montagnes de la Calédonie, aujourd'hui l'Écosse. Parmi les écrivains qui ont transmis l'histoire fabuleuse de Merlin, les uns parlent de lui comme d'un grand magicien, d'autres ont vu en lui un saint et un prophète visiblement inspiré du ciel. Ce qui paraît certain, c'est qu'il l'emportait de beaucoup sur ses contemporains par la pénétration de son esprit. Si l'on en croit Leland (*Comment. de script. Britann.*, chap. 26 et 27), il possédait à fond les mathématiques, et avait dérobé à la nature quelques-uns de ses secrets. Parmi les éditions prétendues des *Prophéties* de Merlin, on distingue une traduction française, attribuée par Barbier à Robert de Borron, Paris, Antoine Verard, 1498, 3 vol. petit in-fol. gothique (Philippe Lenoir), 1528, 3 vol. in-4°; une traduction italienne, Venise, 1480, in-fol.; Florence, 1495, in-4°; une traduction espagnole, Burgos, 1498, in-fol. gothique, très-rare. T. Heywood a donné en anglais la *Vie de Merlin surnommé Ambrosius*, avec une traduction de ses prophéties, Londres, 1641, in-4°. Le libraire Boulard a publié une édition du *Roman de Merlin l'Enchanteur, remis en bon français*, Paris, 1797, 3 vol. in-12. Freytag a donné une thèse *de Merlino britannico*, Nuremberg, 1737, in-fol.

MERLIN (Jacques), né, vers la fin du 15ᵉ siècle, au bourg de St.-Victurmen, diocèse de Limoges, mort au collége de Navarre à Paris, en 1541, fut successivement théologal de la cathédrale de Limoges, curé de Montmartre, chanoine et grand pénitencier de Notre-Dame, grand vicaire de l'évêque de Paris, et archidiacre de la Madeleine. Il fut l'un des trois députés nommés à l'hôtel de ville, en 1525, pour délibérer avec la reine-régente sur les moyens de délivrer le roi, prisonnier à Madrid. On lui doit la première collection des *Conciles*, Paris, 1523-24, in-fol.; Cologne, 1535, 2 vol. in-8°; une édition d'Origène, 1511, etc.

MERLIN (Charles), né au diocèse d'Amiens, vers la fin du 17ᵉ siècle, entra dans la compagnie de Jésus, et fut, suivant l'usage de son ordre, employé à l'enseignement dans les colléges. Il professa ensuite la théologie avec beaucoup de succès. Consacrant le reste de sa vie à l'étude, il s'occupa dans son cabinet des matières qu'il avait traitées dans ses chaires. Le fruit de ses veilles enrichit quelquefois le journal de Trévoux. Mais ce qui a fait la réputation de Merlin, c'est l'ouvrage qu'il composa sur la forme des sacrements, et qui est intitulé : *Traité historique et dogmatique sur les paroles ou les formes des sacrements de l'Église*, Paris, 1745, 1 vol. in-12. Le P. Merlin mourut à Paris, au collége Louis le Grand, en 1747.

MERLIN (Antoine-Christophe), dit *de Thionville*, du nom de la ville où il était né, était huissier au commencement de la révolution. Son zèle pour cette cause le fit nommer officier municipal et député de la Moselle à la législative, où il se fit remarquer par son caractère fougueux. De concert avec Chabot et Bazire, il dénonçait sans cesse la cour et les ministres. Membre des plus ardents du club des Jacobins, il proposa la mise en accusation des princes frères de Louis XVI, et vota pour faire séquestrer les biens des émigrés. Le 28 mars 1792, il fit décréter d'accusation M. de Castellane, évêque de Mende, qui fut depuis massacré à Versailles; fit, le 23 avril, la motion d'exporter en Amérique tous les pré-

tres insermentés, et depuis sollicita de nouvelles mesures contre eux. Le 9 mai, il prêcha l'insurrection avec tant de violence, que l'assemblée lui ôta la parole par décret. Le 10 août il se fit remarquer à la tête des ennemis de la cour, et dès lors proposa sans relâche des accusations et des arrestations. Le 24 août, il demanda que la maison de la Fayette fût rasée. Le surlendemain, il offrit d'aller servir dans le corps des tyrannicides. Réélu à la Convention, il poursuivit Louis XVI de ses discours, se reprochant de ne l'avoir pas poignardé le 10 août, et s'opposa à ce que l'on accordât des conseils à ce prince. Absent lors du procès, il écrivit de Mayence, le 6 janvier, qu'il votait la mort du tyran. Il montra beaucoup de bravoure, mais aussi beaucoup d'exaltation, à Mayence et dans la Vendée. Le 8 janvier 1794, il demanda que toutes les places prises aux ennemis fussent démantelées, et qu'on transportât en France les richesses, les bestiaux et les denrées des pays conquis. « Les peuples s'en plaindront, dit-il ; eh bien! qu'ils abattent leurs rois! » Cependant, sous Robespierre, cet homme si violent commença à trembler lui-même; il se sépara des jacobins après la chute du tyran, et se déclara leur ennemi. Peu après son crédit diminua; il eut peu d'influence aux Cinq-Cents. Il disait alors qu'il connaissait trop les révolutions pour en courir encore les terribles chances. Sa carrière législative se termina à sa sortie du conseil, en 1798. Il remplit, pendant quelque temps les fonctions de commissaire-ordonnateur à l'armée d'Italie, et fut nommé ensuite administrateur général des postes. S'étant prononcé contre le consulat à vie, il donna bientôt sa démission, et se retira non-seulement des affaires, mais même du voisinage de Paris. Il avait acheté le Calvaire du mont Valérien, qu'il revendit alors. En 1816, craignant qu'on ne lui appliquât la loi sur les régicides, il adressa, le 17 janvier, aux ministres un *Mémoire* où il disait que depuis 18 ans il vivait retiré à la campagne, étranger à tous les partis; qu'il avait été, en 1814, un des premiers à adhérer au gouvernement provisoire; qu'il n'avait reçu ni emploi ni décoration de Napoléon, et qu'il n'avait pas voté l'article additionnel. Il rappelait que lors du procès de Louis XVI il était absent, et que son vote n'avait pas compté. « J'avais 27 ans alors, disait-il, j'en ai plus de 50 aujourd'hui, et mes opinions sont bien changées; je m'en rapporte à la clémence de Sa Majesté et à sa justice. » En conséquence, Merlin de Thionville ne fut pas porté sur la liste d'exil. En 1822, il voulut prouver de nouveau que ses opinions s'étaient modifiés en réclamant publiquement contre un passage des *Mémoires de Mme de Campan*, où il était désigné comme ayant insulté Marie-Antoinette dans les journées qui suivirent le 10 août. Quoi qu'il en soit, il put habiter paisiblement son domaine de Commencho, près Chauny. A cette époque il alla habiter Paris, où il mourut en 1833.

MERLIN (le comte Christophe-Antoine), lieutenant général, né à Thionville le 27 mai 1771, frère cadet du précédent, partit comme volontaire dans un des bataillons de la Moselle, et fut fait promptement officier. Il était en 1799 capitaine d'état-major à l'armée de Hollande, et, dans diverses circonstances, il y donna des preuves de sa valeur et de ses talents. C'est en se distinguant sur les champs de bataille qu'il gagna tous ses grades. Nommé colonel de hussards en 1806, il fit avec son régiment la guerre en Italie sous le maréchal Masséna, qui le proposa pour le grade de général. Il suivit le roi Joseph à Naples, et plus tard en Espagne, fut chargé de différentes missions de confiance, qu'il remplit avec succès, et rendit d'autres services, notamment en 1812 à Talaveira, où il contribua beaucoup, par une charge de cavalerie, à la défaite des Anglais. Créé lieutenant général en 1814, il commanda pendant cette campagne et la suivante un corps de cavalerie sur le Rhin. La nouvelle qui se répandit en 1819 de sa nomination au commandement supérieur de Strasbourg fut accueillie avec joie par les habitants de cette ville, qui connaissaient son noble désintéressement et ses vertus privées; mais elle ne se vérifia point. Il fut employé comme inspecteur général de cavalerie jusqu'à l'époque de sa retraite. Il mourut à Paris le 8 mai 1839. Le maréchal Clausel prononça sur son cercueil un discours recueilli dans le *Moniteur*.

MERLIN (le baron Jean-Baptiste-Gabriel), frère des précédents, né à Thionville le 17 avril 1768, s'engagea en 1787, dans le régiment de Royal-Cravates, qui tenait alors garnison à Thionville. Parvenu au grade de capitaine dans la première année de la révolution, il passa en cette qualité dans un régiment de dragons, puis dans la garde du Directoire comme chef d'escadron. Il fut ensuite colonel de cuirassiers, et enfin général de brigade, en 1809, après la bataille de Wagram. Il fut conservé par Louis XVIII dans ces fonctions et obtint, après la seconde restauration, la lieutenance du roi de première classe, à Strasbourg. Mis à la retraite par une ordonnance du 19 septembre 1821, le général Merlin se retira à Versailles et y mourut le 27 janvier 1842.

MERLIN DE DOUAI (Philippe-Antoine), député aux états généraux et à la Convention nationale, ministre de la justice, directeur, procureur général près la cour de cassation, conseiller et ministre d'État, comte de l'empire, grand officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre de la Réunion, membre de la chambre des représentants et de l'Institut, naquit au village d'Arleux, ancienne petite ville du Cambrésis, le 30 octobre 1754. Fils d'un agriculteur aisé, il fit ses études au collége de Douai, suivit ensuite les cours de droit, et se fit recevoir avocat au parlement de Douai. En 1782, il acheta la charge de secrétaire du roi, et sa réputation commençait déjà à s'établir lorsqu'il obtint la clientèle de la riche abbaye d'Anchin. Il trouva dans la gestion des affaires de cette maison d'assez grands avantages pour lui permettre d'aspirer à la main d'une riche héritière. Il avait une grande réputation de sagacité et de lumières lorsque les embarras financiers vinrent forcer le gouvernement de Louis XVI à convoquer les états généraux. Merlin fut nommé député du tiers état par le bailliage de Douai. Il parla peu à l'assemblée constituante, mais travailla beaucoup dans les comités, et prit surtout une part active à l'aliénation des biens nationaux, à la suppression des droits féodaux et à la rédaction de l'acte constitutionnel. On l'entendit provoquer une loi contre les émigrants, et appuyer, en plus d'une occasion, les doctrines démocratiques ou les mesures révolutionnaires des républicains de l'extrême gauche. Après la clôture de l'assemblée constituante, il fut élu président du tribunal criminel du département du Nord, et il en exerça les fonctions jusqu'au

mois de septembre 1792, époque de sa nomination à la Convention nationale. Ayant appris, à son arrivée à Paris, que son nom se trouvait compromis dans les papiers de l'armoire de fer, il s'empressa de se justifier, monta dans ce but à la tribune le 7 décembre, et déclara qu'il n'avait jamais commis le crime d'offrir ses services à Louis XVI. Lors du procès de ce prince, il combattit l'opinion de Lanjuinais et de Malesherbes qui demandaient que la condamnation ne pût être prononcée qu'à la majorité des deux tiers des voix. Il vota ensuite pour la mort, et rejeta l'appel au peuple et le sursis. Les implacables du parti républicain dominaient alors l'assemblée et la France; Merlin, par ambition ou lâcheté, s'efforça de mettre son âme glacée et flétrie au niveau de la cruelle énergie de l'époque, et fut l'un des plus dégoûtants d'entre les terroristes qui n'avaient pas pour eux l'excuse de l'exaltation démagogique et d'une irrésistible conviction. Au 31 mai, il se déclara pour la Montagne contre la Gironde, et mérita d'être envoyé dans les départements de l'Ouest pour y comprimer les chouans et les fédéralistes. Au retour de cette mission, il fut chargé du rapport sur la loi des suspects, et s'acquitta de cette tâche avec tant de zèle et d'adresse machiavélique, que son nom s'est trouvé irrévocablement attaché à cette conception révolutionnaire, et qu'il n'a plus été connu depuis que par le sobriquet de *Merlin-Suspect*. Il s'occupa beaucoup aussi de l'organisation du tribunal révolutionnaire, et il fit révoquer, le 3 octobre 1793, cette disposition de 1791 qui statuait qu'en cas de partage des voix, dans les tribunaux criminels, l'avis le plus doux prévaudrait. Deux mois après, il fit régler le mode de procéder envers les individus mis hors la loi. Attaché au parti du duc d'Orléans, ce fut lui qui annonça à ce prince que son arrestation était décrétée. Merlin garda prudemment la plus stricte neutralité au milieu des débats qui précédèrent le 9 thermidor; mais après que la victoire eut été décidée contre Robespierre, il embrassa vivement la cause des réacteurs, et passa du comité de sûreté générale à la commission de constitution, où il eut pour collègues des hommes avec lesquels il n'avait pas marché jusque-là, tels que Boissy-d'Anglas, Daunou, Thibaudeau, etc. Devenu membre du comité de salut public, il y manifesta un zèle ardent contre les terroristes qu'il avait si bien servis tandis qu'ils étaient les plus forts, parla avec une feinte indignation des crimes de Carrier, demanda l'arrestation de Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, Barrère et Vadier, et proposa le rappel des représentants proscrits au 31 mai. Au mois de janvier 1795, il fit adopter des mesures rigoureuses et barbares contre les prêtres déportés et les émigrés surpris sur le territoire de la république. Envoyé dans le département du Nord, il y persécuta les jacobins, et fit prononcer, à son retour, la réunion de la Belgique. Ce fut sur son rapport qu'au 13 vendémiaire, les chefs des sectionnaires insurgés furent décrétés d'arrestation et traduits devant une commission militaire. Dans les dix derniers jours de l'existence de la Convention, il fit rendre une foule de lois tortueuses et vexatoires sur l'organisation générale de l'administration. Sorti du sein de la représentation nationale, il reparut bientôt comme ministre de la justice, et signala son élévation à ce poste important par la conception d'une police générale organisée en ministère. Il retint d'abord le nouveau portefeuille avec celui de la justice, mais il s'en dessaisit ensuite pour garder ce dernier. Lors de la conspiration royaliste de Brottier et Lavilleheurnois, il insista pour que les accusés fussent jugés par un conseil de guerre, et pressa leur condamnation par une lettre que Pastoret dénonça au conseil des Cinq-Cents. Merlin fut un des principaux proscripteurs du 18 fructidor, et fut récompensé de sa coopération à cette journée par une place de directeur en remplacement de Carnot. Son avénement à la première magistrature de la république fut marqué par un redoublement d'astuce et de machiavélisme dans la politique directoriale. Durant 4 ans, il soumit la France aux combinaisons odieuses du système de bascule, et partagea avec Barras les jouissances du suprême pouvoir. Pendant son ministère de la police, il avait invoqué contre les naufragés de Calais l'application des lois relatives aux émigrés. Comme le sort de ces malheureux était encore en suspens lors du 18 fructidor, Merlin se hâta de réclamer leur déportation auprès du conseil des Cinq-Cents, qui, avant son épuration violente, avait prononcé leur renvoi et leur embarquement. Président du Directoire à l'époque de la fête funéraire célébrée en l'honneur des plénipotentiaires français assassinés à Rastadt, il prononça un discours où l'on remarque le passage suivant : « Le peuple français proclame le gouvernement d'Autriche l'irréconciable ennemi des nations. Malheur, opprobre éternel, guerre implacable à l'atroce maison dont les attentats ont déshonoré le siècle de la raison et des lumières ! Que ce gouvernement soit exclu de la communication des sociétés humaines ! Frappons sur lui ! Anathème éternel ! » Les revers de la campagne de 1799 mirent fin au crédit et à la puissance d'un homme qui, dépourvu de toute idée grande, vaste et généreuse, prétendait gouverner la république française avec de misérables subtilités de légiste, et rabaisser la science sociale au niveau de la chicane. On l'accuse de s'être rendu coupable d'attentat à la souveraineté nationale en annulant les élections de 1798, et d'avoir étouffé la liberté de la presse, en cherchant à détruire et en détruisant en effet la plupart des journaux. On lui reprocha aussi d'être la cause des désastres des armées et même des malheurs arrivés en Égypte. Le conseil des Cinq-Cents manifesta l'intention de le mettre en jugement. Merlin fit paraître un mémoire justificatif. Chassé du Directoire, Merlin resta hors des affaires publiques jusques au 18 brumaire. Nommé, à cette époque, par les consuls, commissaire du gouvernement près la cour de cassation, il en a exercé les fonctions pendant toute la durée du régime impérial, en y ajoutant celle de conseiller et de ministre d'État. La restauration de 1814 le fit descendre de cette haute position, à laquelle il fut rappelé, au mois de mars 1815, par Napoléon. Porté, au mois de mai suivant, à la chambre des représentants, il n'y parla qu'une seule fois, après la bataille de Waterloo, pour faire part à ses collègues de la frayeur ridicule que lui avait causée la visite de certains individus, dont le caractère le plus alarmant à ses yeux était de n'être pas connus de lui et des siens. Son vieil ami Fouché le fit comprendre peu de temps après sur la liste des 38 bannis par l'ordonnance du 24 juillet 1815, et ensuite dans la loi qui expulsait les

régicides, Merlin se réfugia d'abord en Belgique ; mais un ordre des puissances alliées enjoignit au roi des Pays-Bas de l'expulser de ses États. Il écrivit en Angleterre pour y obtenir un asile ; on lui répondit par un refus. Alors, se tournant vers la Prusse, il s'adressa au prince de Hardenberg, avec lequel il était entré en communication à l'époque du traité de Bâle. Ne recevant aucune réponse, il s'embarqua pour les États-Unis, avec son fils le général. Le navire qui les portait fit naufrage sur les côtes de Flessingue. Il eut beaucoup de peine à se sauver, et supplia le roi des Pays-Bas de ne plus voir en lui qu'un étranger que la mer avait jeté sur ses côtes, et ce prince laissa vivre Merlin d'abord à Harlem, ensuite à Amsterdam, sous un nom supposé. Plus tard, il put habiter ostensiblement Bruxelles. Là, il reprit ses travaux de jurisprudence, donna des consultations, et refondit ou compléta son *Répertoire de jurisprudence* et ses *Questions de droit*. Quoique en France il fût alors défendu de citer le nom de Merlin devant les tribunaux, les 20.000 exemplaires de ces deux ouvrages s'écoulèrent rapidement, et l'un des plus célèbres professeurs des écoles de droit, Toullier, commentateur du *Code civil*, donnait à Merlin le titre de *prince des jurisconsultes*. Il faut ajouter que sous cette restauration, où une opinion si puissante s'était élevée contre les Bourbons, grâce à la faiblesse maladroite de leur gouvernement, la renommée de Merlin comme révolutionnaire ne contribua pas peu à la popularité de ses ouvrages, qui ne sont aujourd'hui estimés qu'à leur juste valeur. En 1826, une légère attaque de paralysie le força de restreindre ses travaux; il avait alors 72 ans. Les événements de 1830 le ramenèrent en France, l'âge et les vicissitudes qu'il avait éprouvées l'avaient rendu fort modéré. Rentré dans l'Académie des sciences morales, il s'y montrait fort assidu. Il mourut le 26 décembre 1838. Ses principaux ouvrages sont : *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence*, 4e édition, 1812 et années suivantes, 17 vol. in-4°; *Recueil alphabétique des questions de droit*, 13e édition, 1819-20, 6 vol. in-4°. Il a été l'un des collaborateurs du *Répertoire de jurisprudence* de Guyot, des *Arrêts de la cour de cassation*, et de l'*Encyclopédie moderne* de Courtin.

MERLIN (Anne), digne émule de la sœur Marthe, et que tout annonce n'être pas de la famille des précédents, est plus connue sous le nom de sœur *Camille Saint-Vincent*. Toute sa vie fut consacrée au soulagement des malheureux. Pendant les invasions de 1814 et 1815, elle accourut plusieurs fois sur les champs de bataille, pour soigner les blessés, et lorsque la fièvre jaune eut éclaté à Barcelone en 1821, elle sollicita et obtint d'accompagner dans cette ville les docteurs Pariset, Bally et François. De retour à Paris, elle reçut, par décret des chambres, à titre de récompense nationale, une pension annuelle et viagère de 500 fr., à laquelle Louis XVIII ajouta une décoration. La sœur Anne Merlin mourut à St.-Amand (Cher), le 17 mars 1829, ne témoignant qu'un seul regret, celui de ne pouvoir accomplir le vœu qu'elle avait fait de mourir au champ d'honneur, en soignant les blessés.

MERLINO (Jean-François-Marie), né à Lyon en 1738, fut nommé, en 1792, député du département de l'Ain, à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis, et où, changeant chaque jour de parti, il ne se fit remarquer dans aucun, si ce n'est par son exagération, son inconséquence et son incapacité. Envoyé, en 1793, dans son département, avec Amar, il s'attira l'animadversion générale, et donna sujet à de nombreuses et fréquentes accusations. Après la session conventionnelle, il passa au conseil des Anciens, dont il devint secrétaire. Le 25 janvier 1796, il prit l'initiative du décret odieux prononçant la confiscation immédiate de tous les biens qui devaient échoir un jour aux enfants des émigrés. Étant sorti, en 1798, du conseil des Anciens, il fut aussitôt réélu à celui des Cinq-Cents, d'où il fut exclu au 18 brumaire, comme appartenant à l'opposition des anarchistes. Merlino se retira dans son département, et mourut en 1805.

MERLO (Jacques). *Voyez* **HORSTIUS.**

MERMET (Claude), poëte français, né vers 1550 à Saint-Rambert, dans le Bugey, mort postérieurement à 1601, a laissé: *la Pratique de l'orthographe française*, etc., en vers, Lyon, 1583, in-16; *la Tragédie de Sophonisbe*, 1584, in-8°, très-rare; *le Temps passé, œuvre poétique, sententieuse et morale*, 1585, in-8°; 1601; *la Boutique des usuriers*, etc., en vers, Paris, 1575, in-8°.

MERMET (Louis-François-Emmanuel), littérateur, naquit le 25 janvier 1763, dans un hameau dépendant de la paroisse de Bouchoux, près Saint-Claude. Il avait terminé ses études à 21 ans, et sa réputation était déjà si bien établie, qu'il eut à choisir entre quatre chaires de philosophie. Il se décida pour celle du collége de Saint-Claude, qu'il remplit d'une manière brillante. Ayant pris les ordres peu de temps après, il fut pourvu d'une cure sans avoir passé par les épreuves du vicariat. Quoiqu'il eût prêté le serment à la constitution civile du clergé, il ne s'en vit pas moins en butte aux persécutions des agents de la Terreur. Arraché de sa paroisse en 1793, et jeté, par l'ordre du représentant Albitte, dans les prisons de Bourg, il ne put en sortir qu'en se mariant. Cette union n'eut aucune suite; et, six mois plus tard, elle fut annulée du consentement des deux époux, qui ne s'étaient pas revus depuis le jour de la cérémonie. Libre de ce lien, Mermet se hâta de réparer le scandale involontaire qu'il avait donné par sa conduite, en se réconciliant avec l'Église, et il fut rétabli, par ses supérieurs, dans ses fonctions sacerdotales. En 1814, sur la présentation de l'ancien évêque de Saint-Claude (M. de Chaboz), il fut nommé chanoine honoraire à Versailles. Il mourut à St.-Claude, le 27 août 1825. Par son testament, il institua les pauvres de cette ville ses héritiers. Il était membre de plusieurs académies et sociétés littéraires. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont on trouve les titres dans la *Notice* que lui a consacrée M. D. Monnier, son exécuteur testamentaire, Dôle, 1828, in-8°.

MERMET (le vicomte Julien-Augustin-Joseph), lieutenant général, naquit le 9 mai 1772 au Quesnoy, fils du colonel de ce nom, qui fut tué, le 29 fructidor an II, à l'affaire de Fretigné. Il entra au service en 1788, s'étant enrôlé dans un régiment de cavalerie. Après avoir passé par tous les grades, il devint chef d'escadron, au 7e régiment de hussards, le 12 novembre 1793; colonel du 10e régiment un mois après, puis aide de camp et chef d'état-major du général Hoche, à l'armée de l'Ouest; ma-

réchal de camp, le 18 novembre 1795, et enfin lieutenant général le 1er février 1805. Depuis 1792, il avait fait toutes les campagnes de l'armée française, aux avant-gardes. Il fit aussi celle d'Italie, et y déploya un brillant courage, notamment au passage du Tagliamento. Employé à l'armée d'Espagne en 1808, il se distingua, le 15 janvier 1809, à l'attaque de Villaboa, où, secondé par la division Merle, il culbuta l'avant-garde ennemie. Le 16, il battit de nouveau les Anglais, au village d'Elvina, et se signala au siége de Cindad Rodrigo, qui se rendit le 10 juin 1810. Chargé, en novembre 1813, de faire des reconnaissances sur les bords de l'Adige, il culbuta plusieurs postes ennemis, et se distingua à l'affaire du Mincio, le 8 février 1814. Il fut nommé, successivement, inspecteur général de cavalerie, dans les 6e 7e et 19e divisions; chevalier de Saint-Louis, le 27 juin, et grand officier de la Légion d'honneur, le 23 août. Il était à Lons-le-Saulnier, le 13 mars 1815, et reçut du maréchal Ney l'ordre de se rendre à Besançon, pour en prendre le commandement au nom du roi. Le 14, au moment de son départ, il fut averti, par un aide de camp du général Jarry, que le maréchal avait d'autres ordres à lui donner, et en effet il lui fut enjoint le même jour de se rendre à Besançon, pour y commander au nom de Napoléon. Sur son refus d'obéir à cette injonction, le maréchal Ney lui ordonna les arrêts. Il ne servit donc point pendant les cent jours, et après la rentrée du roi, il fut rappelé aux fonctions d'inspecteur général de cavalerie, nommé commandant supérieur au camp de Lunéville, et, enfin, aide de camp de Charles X. Mis à la retraite après la révolution de 1830, le général Mermet mourut, à Paris, le 28 octobre 1837.

MERMET. *Voyez* **BOLLIOUD.**

MERMILLIOD (Guillaume-Jules), né à Paris le 12 juillet 1802, était fils d'un ancien officier général, il fut destiné par sa famille à l'état militaire, cependant il embrassa la carrière du barreau, fit de brillantes études et suivit son cours de droit avec distinction. En 1824, il fut admis au tableau de l'ordre des avocats. En 1828, une affaire majeure vint mettre en lumière ses diverses qualités; nous voulons parler de l'affaire de l'abbé Dumonteil, dont le nom a acquis une espèce de célébrité. En 1830, le rédacteur de la *Gazette constitutionnelle des cultes,* poursuivi par le ministère public, réclama l'appui de Mermilliod, qui, dans sa plaidoierie, dit que les perturbations qui se sont manifestées en France depuis 1820, sont nées de la lutte des intérêts de sacristie avec les intérêts monarchiques et nationaux. Il y avait du courage à parler ainsi en 1830, sous le ministère Polignac. Ce courage, Mermilliod l'eut entier; il se prit corps à corps avec M. de Quelen, dont le crédit était alors tout-puissant, et dont il démasqua les manœuvres avec une noble franchise. En 1837, Mermilliod fut élu député par la ville du Havre; dans cette nouvelle carrière, le député ne s'éleva pas à la réputation qu'il s'était faite comme avocat; cependant il prit part aux travaux de la chambre lors des lois sur les faillites, sur les mines, sur les ports, sur les chemins de fer, dont il a le premier fait connaître la législation comparée. Propriétaire et collaborateur de la *Gazette des tribunaux,* il a publié pendant 12 ans, dans ce journal, un grand nombre d'articles de polémique ou de législation, toujours sous la responsabilité de sa signature. Mermilliod est mort député du Havre, le 24 juin 1844.

MÉROBAUDÈS Ier, commandant de la garde de l'empereur Valentinien, après la mort de ce prince, eut le crédit de faire associer Valtinien le Jeune à Gratien, perdit par ses intrigues le général Théodose, père de l'empereur de ce nom, fut nommé consul en 377 et 383, et, quoique resté fidèle à Gratien, conserva toute sa faveur sous Théodose. Il mourut à Lyon, victime de la perfidie d'Andragathe. On l'a présumé, mais à tort, le même que Mellobaudès, roi des Francs.—Mérobaudès II, duc d'Égypte vers 384, était probablement son fils.

MÉROBAUDÈS III, guerrier, savant et poëte, à qui fut érigée à Rome, le 3 août 435, une statue qu'on a découverte en mars 1813, fut le gendre et le successeur du patrice Asturius dans le commandement de l'Espagne, où il soumit quelques peuplades rebelles.

MÉRODE (le comte de), marquis de *Westerloo,* prince de Rubempré et d'Everbergh, etc., né en 1763 de l'une des plus illustres familles des Pays-Bas, était aussi l'un des plus grands propriétaires de cette contrée. Entré fort jeune au service, sous le règne de Marie-Thérèse, il le quitta, après quelques années, pour la diplomatie. Nommé, par l'empereur Joseph II, ministre plénipotentiaire auprès des états généraux des Provinces-Unies, le mauvais état de sa santé le força de faire un voyage en Italie. Les troubles de la Belgique ayant éclaté pendant son absence, il prit la résolution de venir se joindre aux insurgés; et les instances que lui fit, à ce sujet, le grand-duc de Toscane, héritier présomptif de la monarchie autrichienne, ne purent le détourner de ce projet. Lorsque la Belgique fut rentrée sous la domination de l'Empereur, le comte de Mérode se soumit également, et quand l'empereur François Ier vint dans les Pays-Bas, en 1794, il fit don volontairement à ce prince d'une somme de 40,000 florins pour les frais de guerre contre la France. Émigré dès que les républicains français eurent envahi la Belgique, il n'y rentra qu'en 1800. Nommé, en 1805, maire de Bruxelles, il remplit avec tant de zèle et de sagesse ces importantes fonctions, que son administration est encore aujourd'hui présente à la mémoire des habitants de cette ville, qui n'ont pas oublié que c'est à ses soins constants qu'ils durent le paiement des intérêts de leurs rentes, qui était suspendu depuis si longtemps. Appelé au sénat par l'empereur Napoléon, le 6 mars 1809, le comte de Mérode y fut nommé membre de la commission destinée à préparer la réunion des États du pape à l'empire français, et il déploya le caractère le plus noble, en s'opposant à la spoliation et à l'asservissement de l'Église. Cette opposition n'ayant point empêché le projet d'être adopté, le comte de Mérode déclara à la commission que, si le rapport énonçait l'unanimité des votes, il réclamerait hautement dans le sénat. Après la chute de Napoléon, il continua de montrer le même caractère d'indépendance. Étant retourné dans les Pays-Bas lorsque cette contrée fut séparée de la France, il occupa quelque temps la place de grand maréchal de la cour, auprès du roi des Pays-Bas. Ayant donné sa démission de cette charge, il reçut la grand-croix de l'ordre du Lion Belgique. Il mourut à Bruxelles dans le mois de février 1830.

MÉRODE (MARIE D'ONGNIES DE MASTAING, comtesse DE), née princesse de Grimberghe, épouse du précédent, naquit à Bruxelles en 1760, de Othon d'Ongnies, comte de Mastaing, prince de Grimberghe et de Philippine de Mérode-Deynse. A 17 ans, M[lle] de Mastaing sortit du couvent et vint auprès de son père. Le prince de Grimberghe était alors grand écuyer du prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas. Il avait fait avec ce prince les grandes guerres du règne de Marie-Thérèse et était resté son ami particulier. Dès qu'elle fut présentée à la cour, la main de M[lle] de Mastaing, alors une des plus grandes héritières de l'Europe, fut souvent demandée. Elle et son père choisirent le jeune comte de Mérode, particulièrement agréable à sa famille maternelle qui désirait voir se réunir ainsi deux branches de la maison de Mérode séparées depuis deux siècles. Le prince Charles de Lorraine étant mort, et l'archiduchesse Marie-Christine l'ayant remplacé comme gouvernante des Pays-Bas catholiques, la comtesse de Mérode fut nommée dame du palais. Mais de grands événements devaient éprouver le courage des nobles époux. Chassés de leur patrie par la révolution française, le comte et la comtesse de Mérode se retirèrent à Brunswick. La comtesse de Mérode se consacra à l'éducation de ses enfants; depuis son retour de l'émigration, elle n'alla plus dans le monde; seulement, par déférence pour son mari, elle continuait à recevoir chez elle. En 1830, la mort du comte de Mérode, et plus tard celle de son 3[e] fils, le comte Frédéric, blessé mortellement à Berghem, rendirent sa retraite plus profonde encore. Désormais elle ne vécut plus que pour Dieu et les pauvres; sa charité était sans bornes; aucune espèce de bonnes œuvres ne lui était étrangère; combien d'honnêtes familles lui doivent de n'être point tombées dans le déshonneur et l'indigence! A 80 ans, son cœur eut à souffrir une dernière et bien cruelle épreuve : elle perdit son 4[e] fils, le comte Werner de Mérode. Enfin, à 82 ans, elle rendit sa belle âme à Dieu. En elle finit une des plus anciennes et des plus illustres maisons des Pays-Bas, qui produisit plusieurs généraux et des chevaliers du Saint-Esprit et de la Toison d'or.

MÉRODE (le comte FRÉDÉRIC DE), fils des précédents, né à Bruxelles en 1792. Lors de la révolution de 1830, le comte Frédéric de Mérode avait depuis longtemps épousé Mademoiselle de Clusel, et habitait les environs de Chartres. Aux premières nouvelles qu'il reçut de la révolution belge, ce zélé patriote vola au secours de sa patrie, et tandis que son frère, le comte Félix, servait son pays comme membre du gouvernement provisoire, Frédéric s'enrôla dans la compagnie de volontaires, qu'avait formée le marquis de Chasteler; il refusa d'accepter aucun grade et fit la campagne de Berchem comme simple soldat. Arrivé devant Anvers, le comte Frédéric fut blessé mortellement, le 24 octobre 1830, à 6 heures du soir. Il supporta l'amputation de la cuisse avec un courage admirable. C'est en vain que tous les secours de l'art, que les soins les plus tendres d'une famille éplorée, lui furent prodigués, Frédéric succomba à Malines, le 4 novembre suivant, à 4 heures après midi. Sa famille lui a fait élever un magnifique mausolé dans l'église cathédrale de cette ville. — Le comte Werner DE MÉRODE, frère du précédent, membre de la chambre des représentants, mourut en 1841.

MEROLLA (JÉRÔME), missionnaire capucin, né à Sorrento (royaume de Naples), prêcha 6 ans l'Évangile aux nègres du Congo et du Cacongo, et rédigea en italien la relation de ses voyages, qui parut pour la première fois, traduite en anglais, dans le tome I[er] de la collection de Churchill. On la trouve, par extrait, dans l'*Histoire générale des voyages*.

MÉROUAN. *Voyez* **MERWAN.**

MÉROUJAN, prince arménien, dynaste des Ardzrouniens, refusa, seul avec Vahan, prince des Mamigonians, de se soumettre à Arsace II, après qu'il eut ressaisi le pouvoir souverain, offrit ses services à Schahpour II, roi de Perse, abandonna le christianisme pour la doctrine de Zoroastre, et prit part à plusieurs expéditions contre sa patrie, signalant toujours son passage par la plus affreuse dévastation. Arsace étant mort captif de Schahpour (370 de J. C.), Méroujan, à qui était promis le trône d'Arménie, s'empara du royaume et y recommença ses ravages. Mais l'empereur Valens prit sous sa protection le jeune Bab, fils d'Arsace; et le cruel usurpateur, vaincu par une armée romaine, se retira en Perse, où il ne cessa de méditer des projets de vengeance contre son pays. Enfin, dans une nouvelle expédition qu'il fit sous le règne et pendant la minorité d'Arsace III, il fut vaincu par Manuel, prince des Mamigonians, et tué dans sa fuite par Sahag, prince des Pagratides.

MÉROVÉE, le 3[e] des rois de France, chef de la race des *Mérovingiens*, était le 2[e] fils de Clodion le Chevelu : sa naissance doit être placée vers l'an 411. Envoyé à Rome par son père (vers 432) pour cimenter la paix conclue par les Francs, il reçut l'accueil le plus flatteur de Valentinien III, et demeura l'ami des Romains, quoiqu'il paraisse probable qu'Attila ait fait entrer dans une ligue contre eux Clodion et son fils aîné. L'ancienne *Chronique de Saint-Denis* donne à Mérovée 18 ans de règne, ce qui fait supposer qu'il prit le titre de roi en 440, du vivant de son père. Clodion mourut en 448. Son fils aîné était mort avant lui, laissant trois enfants, dont la tutelle fut confiée à leur oncle. Mais, craignant l'ambition de ce tuteur, leur mère mit les trois jeunes pupilles sous la protection d'Attila. Aétius et Mérovée marchèrent contre ce barbare et lui livrèrent une bataille sanglante en 451, dans la plaine de Méry-sur-Seine, à 6 lieues au-dessous de Troyes. Ils eurent l'avantage; et le prince franc se vit affermi sur le trône, qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 458. Il avait régné 10 ans après son père, et laissait un fils qui lui succéda sous le nom de Childéric.

MÉROVÉE 2[e] fils du roi Chilpéric I[er] et de la princesse Audouaire, fut chargé par son père, en 576, de s'emparer du Poitou; mais, négligeant ces ordres, il alla épouser à Rouen sa tante Brunehaut, qu'il aimait passionnément. Pour le punir de cette union, et surtout de la révolte des seigneurs austrasiens en faveur du fils de Brunehaut, dont il le croyait l'instigateur, Chilpéric enferma Mérovée dans le monastère d'Anisole, aujourd'hui St.-Calais, diocèse du Mans, où il le força de recevoir les ordres. Le jeune captif parvint à s'échapper, erra quelque temps dans différentes provinces, et périt en 577, assassiné par un émissaire de Frédégonde.

MERREM (BLAISE), docteur, conseiller de cour de la Hesse électorale, et professeur d'histoire naturelle et

d'économie politique, à Marbourg, né à Brême, en 1761, et mort à Marbourg, le 25 février 1824, s'est acquis, comme zoologiste, une grande réputation dans sa patrie et à l'étranger. Il se fit connaître avantageusement en 1783, par sa découverte des organes de la respiration chez les oiseaux. Il était, en 1784, professeur de mathématiques et de physique, et en 1794, professeur de science financière à l'université de Duisbourg. En 1804, il fut appelé à Marbourg comme professeur d'économie politique et de science financière, et obtint plus tard la chaire de botanique. Ses nombreux écrits consistent principalement en ouvrages d'histoire naturelle et en traités élémentaires. En 1800, il fit paraître en Allemagne, sans y mettre son nom et comme traduit de l'italien, un *Voyage à Paris dans les mois d'août et de septembre* 1798. Sa biographie, écrite par lui-même, se trouve dans le 18e vol. de l'*Histoire des savants de la Hesse,* publiée par Streider et Justi. Le professeur Merrem a laissé un cabinet de zoologie précieux. Il était membre de plusieurs sociétés littéraires.

MERRET (Christophe), médecin-naturaliste, né en 1614, à Winchcombe, dans le comté de Glocester, fit ses études à l'université d'Oxford : après y avoir pris ses degrés, il se fixa à Londres, où il acquit une réputation fort étendue. Il mourut en cette ville le 19 août 1695. Le docteur Merret était membre du collége des médecins, et de la Société royale. On a de lui, en anglais : *Recueil de pièces* relatives au collége de médecine, 1660, in-4°; le *caractère du parfait médecin, coup d'œil sur les fraudes que commettent les apothicaires,* 1669, in-4°. Il a publié en outre : *Pinax rerum naturalium Britannicarum, continens vegetabilia, animalia et fossilia in hâc insulâ reperta,* Londres, 1667, in-8°.

MERRICK (Jacques), auteur anglais, né le 8 janvier 1720, mort à Reading, le 5 janvier 1769, doit être compté au nombre des enfants précoces. Il a laissé les ouvrages suivants : le *Messie,* essai de poésie sacrée, Reading, 1734; une *Traduction de Tryphiodore,* Oxford, 1739 ; *Prières pour les temps de tremblements de terre et d'inondations,* Londres, 1756 ; *Poëmes sur des sujets sacrés,* 1763, in-4°.

MERRY (Robert), poëte anglais, né en 1775 à Londres, occupa quelque temps une charge dans les gardes, puis épousa l'actrice miss Brunton, avec laquelle il passa en Amérique, où il mourut en 1798. Outre divers opuscules poétiques fournis aux journaux de Londres, et qu'il signait *della Crusca,* il a donné plusieurs pièces de théâtre, entre autres : la *Vengeance ambitieuse ; Lorenzo; Fénélon,* etc.

MERSAN (Denis-François MOREAU de), homme de lettres, né vers 1770 à Beaujeney, agent national de cette ville, fut député du Loiret au conseil des Cinq-Cents, où il vota constamment avec le parti modéré, et fit prendre diverses mesures réparatrices. Accusé d'être l'agent de Louis XVIII et son intermédiaire avec les royalistes du conseil, il fut condamné à la déportation au 18 fructidor. Rappelé après le 18 brumaire, il se dévoua dès lors à la culture des lettres, et mourut à Paris le 20 janvier 1818, dans un âge peu avancé. Outre des articles dans la *Biographie universelle* de Michaud, et d'autres dans divers journaux, on a de lui : *Pensées de Nicole, précédées d'une introduction et d'une notice,* 1806, in-18, édition stéréotypée; *Pensées de Balzac, précédées d'observations sur cet écrivain et sur le siècle où il a vécu,* 1807, in-12.

MERSCH. *Voyez* **VANDERMERSCH.**

MERSENNE (Marin), savant religieux de l'ordre des minimes, né au bourg d'Oizé, dans le Maine, en 1588, a mérité un rang parmi les géomètres du 17e siècle, moins par ses propres travaux que par son rôle de correspondant et d'intermédiaire entre les principaux savants de l'Europe : c'est à lui qu'ils communiquaient leurs doutes pour être proposés, par son moyen, à ceux dont on en attendait les solutions. Doué d'un caractère doux et d'un esprit conciliateur, il voyait avec peine la république des lettres troublée par des discussions qui dégénéraient trop souvent en querelles, et faisait tous ses efforts pour y mettre un terme. Il avait été le condisciple de Descartes au collége de la Flèche, et demeura, jusqu'à sa mort, le partisan le plus déclaré de ce grand homme, dont il ne cessa de propager la doctrine. Le P. Mersenne mourut à Paris le 1er septembre 1648. Ses écrits peuvent intéresser à la fois le théologien, le philosophe, le géomètre et le musicien. Les principaux sont : *Quæstiones celeberrimæ in Genesim, cum accuratâ textûs explicatione,* etc., 1623, in-fol.; *l'Impiété des déistes et des plus subtils libertins découverte et réfutés,* 1624, 2 vol. in-8° ; *Questions théologiques, physiques, morales et mathématiques,* etc., 1634, 2 vol. in-8°; les *Mécaniques de Galilée,* traduit de l'italien, 1634, in-8°; *Harmonie universelle, contenant la théorie et la pratique de la musique,* etc., 1636, in-fol., ouvrage curieux et que l'on trouve difficilement complet ; *Cogitata physico-mathematica,* 1644, in-4° ; *Universæ geometriæ mixtæ mathemat. synopsis,* 1644, in-4°; *Novæ observationes physico-mathemat., quibus accessis Aristarchus Samius, de mundi systemate,* 1647, in-4°. Sa *Vie* a été écrite par le P. Hilarion de Coste, minime, Paris, 1649, in-8°; et son *Éloge* par M. Poté, le Mans, 1816, in-8°.

MERTENS (Charles de), médecin, né à Bruxelles en 1737, alla étudier la médecine à Strasbourg, reçut le grade de docteur en 1758. Il se rendit ensuite à Vienne, en Autriche, où il exerça pendant plusieurs années. En 1767, il fut nommé médecin de la maison des enfants trouvés de Moscou. Quatre ans après son arrivée, la peste éclata dans cette capitale et fit près de 100,000 victimes. Mertens s'y distingua par son zèle envers les malades, et il parvint à préserver de la contagion la maison des enfants trouvés. Malgré les services qu'il avait rendus dans une si grande calamité, il trouva des ennemis en Russie ; et le docteur Samoïlowitz, chirurgien-major du sénat de Moscou, auteur d'un ouvrage sur la peste de cette ville, se permit diverses allégations contre lui. Mertens quitta la Russie en 1772, et retourna à Vienne. Il fut présent à la mort de Stoll, en 1788, et le suivit peu de temps après dans la tombe. Ses ouvrages sont : *Observationes medicæ de febribus putridis, de peste, nonnullisque aliis morbis,* Vienne, 1778 et 1784, 2 vol. in-8°; *Traité de la peste, contenant l'histoire de celle qui a régné à Moscou en* 1791, Vienne et Strasbourg, 1784, in-8°.

MERTENS (Henri), membre adjoint de l'académie de Pétersbourg, fit partie de l'expédition russe dans son dernier voyage de circumnavigation. Les *Rapports* intéressants qu'il publia dans les journaux scientifiques, particulièrement sur la botanique, donnèrent aux savants

une idée avantageuse de ses talents. Chargé d'une immense quantité d'objets, résultat de ses longues explorations, il se vouait entièrement, sous les auspices de l'académie, à leur description. Un nouveau voyage maritime de 4 mois interrompit ses travaux. De retour, il se proposait de les continuer, lorsqu'une fièvre nerveuse l'enleva en 1831. Sa perte est irréparable, car personne ne pourra faire connaître les découvertes importantes dues à son zèle infatigable.

MÉRULA (George), l'un des restaurateurs des bonnes études en Italie, né vers 1424 à Alexandrie de la Paille, mort en 1494 à Milan, où il était allé se fixer en 1482, sur l'invitation du duc Louis Sforce, qui le chargea d'écrire l'histoire de cette ville, a rendu de très-grands services aux lettres par ses corrections et ses publications des anciens auteurs. On lui doit, entre autres éditions, la première des *Épigrammes* de Martial, Venise, 1470-1472, grand in-4°; des *Rei rusticæ scriptores*, ibidem, 1472; Reggio, 1482, in-fol., et des *Comédies* de Plaute, ibid., même année, même format. Ses devoirs d'éditeur et de commentateur ne l'ont pas empêché de produire plusieurs ouvrages, parmi lesquels on citera : *Bellum scodrense*, Venise, 1474, in-4°; *In Philelphum epistolæ II*, ibidem, 1480, in-4° : ce sont des invectives contre Philelphe, son ancien maître, qui avait relevé dans le livre précédent le mot *Turcas* employé pour *Turcos*, qui semblait préférable au vieux philologue ; *Antiquitatis vicecomitum libri X*, sans date, in-fol., de 1499 à 1512; Milan, 1529, in-fol.; réimprimé par Rob. Estienne, sous ce titre : *De gestis ducum mediolanensium*, Paris, 1549, in-4°.

MERULA (Paul), historien, naquit, le 19 août 1558, à Dordrecht, d'une famille distinguée, et qui a produit plusieurs hommes de mérite. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il visita les principales académies d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre, pour se perfectionner par les leçons des plus célèbres professeurs. Il revint en Hollande, après 9 ans d'absence, et se fixa à la Haye, où il commença à exercer la profession d'avocat. Il fut nommé, en 1592, à la chaire d'histoire de l'université de Leyde, vacante par la démission de Juste Lipse; et il succéda, en 1598, à J. Douza, dans la place de bibliothécaire. Il mourut le 20 juillet 1607, âgé de 49 ans. Merula a publié une bonne édition des *Fragments* d'Ennius, avec des notes, Leyde, 1595, in-4°; une autre d'Eutrope, avec la *Continuation*, de Paul Diacre; la *Vie* d'Erasme, et celle de Fr. Junius, de Bourges, fameux théologien protestant. On trouve la liste de ses ouvrages dans les *Mémoires* de Niceron tome XXV.

MERVEILLE voyageur français, est le premier qui ait ecrit en langue française, une relation de l'Arabie heureuse. Il était capitaine de vaisseau marchand. Une compagnie de négociants de Saint-Malo le chargea, en 1708, d'aller avec 2 navires, à Moka, pour y faire le commerce des marchandises du pays, et notamment du café, que les Français avaient toujours acheté dans le Levant. Les navires sortirent de Brest, le 6 janvier, relâchèrent à divers endroits, enfin à Aden, et atterrirent à Moka, le 3 janvier 1709. Merveille conclut, avec le gouverneur, un traité pour le commerce, et sut, par sa conduite ferme et sage, faire respecter le nom français. Il alla visiter Betelfagui, principal marché du café de la meilleure qualité; et après avoir complété sa cargaison, il quitta Moka, le 20 août. A son retour, il s'arrêta à l'île Maurice et à Bourbon, et entra, au mois de mai 1710, à Saint-Malo. La compagnie se trouva si bien de cette première expédition qu'elle en entreprit bientôt une seconde, qui partit au mois de janvier 1711, et revint en juin 1713. Merveille n'en faisait point partie. Les officiers français allèrent dans celle-ci jusqu'à Mouab, où résidait le sultan du Yémen, et furent très-bien accueillis par ce prince. Merveille n'avait pas songé à publier le récit de sa relation. Il en avait été inséré un extrait dans le Mercure de Trévoux. Ce morceau piqua la curiosité de la Roque : il correspondit avec Merveille, et reçut des lettres et des mémoires. Ce dernier étant venu à Paris, la Roque profita de son séjour pour tirer de lui tous les éclaircissements qui pouvaient manquer aux lettres, et avec ces matériaux composa le *Voyage de l'Arabie-Heureuse, par l'Océan oriental et le détroit de la mer Rouge*, etc. Les négociants de Saint-Malo continuèrent à faire le commerce avec Moka. Le gouverneur de cette ville ayant par la suite enfreint le traité conclu par Merveille en 1709, la compagnie des Indes envoya, en 1736, une expédition pour demander aux Arabes raison de cette déloyauté. La Garde-Jazier partit de Pondichéry avec 4 vaisseaux et des troupes. Arrivé, en janvier 1737, devant Moka, il essaya d'abord les voies de la conciliation; ensuite il attaqua la ville, et finit par obtenir la satisfaction qu'il désirait et le remboursement des frais de l'armement. Il repartit le 9 juin, et le 22 juillet mouilla devant Pondichéry. Le récit de cette expédition glorieuse a été publiée sous ce titre : *Relation de l'expédition de Moka en l'année* 1737, *sous les ordres de M. de la Garde-Jazier, de Saint-Malo*, Paris, 1739, 1 vol. in-12, avec le plan du port de Moka.

MERVESIN (Joseph), littérateur peu connu, natif d'Apt, en Provence, fit profession dans l'ordre non réformé de Cluni, et fut pourvu d'un prieuré. Une *Histoire de la poésie française*, fruit de ses loisirs, parut, à Paris, en 1706, in-12 : elle était dédiée à la duchesse du Maine, et fut accueillie par les journalistes avec une bienveillance extraordinaire, qu'expliquait, mais ne justifiait point le mérite unique de l'auteur, celui d'avoir entamé le premier cette matière. Mervesin mourut, en 1721, dans sa ville natale, victime de son dévouement envers des pestiférés. Il laissa beaucoup de poésies manuscrites, et le canevas d'une histoire de la rhétorique française. Il est aussi l'auteur de l'*Histoire du marquis de Saint-André-Montbrun*, Paris, 1698, in-12.

MERVILLE (Michel GUYOT de), auteur dramatique, né à Versailles en 1696, se trompa d'abord sur le genre de son talent, et composa 3 tragédies qui furent refusées. Alors il donna plusieurs comédies qui furent bien accueillies. Se trouvant à Genève en 1755, désespéré d'avoir attaché à son sort une femme qu'il adorait, et dont il avait eu une fille, il régla toutes ses affaires, chargea un ami d'acquitter ses dettes, et se précipita dans le lac: son corps fut trouvé près de la ville d'Évian. Son *Théâtre* a été publié à Paris, 1766, 4 vol. in-12; *le Consentement forcé* est la seule de ses pièces qui soit restée à la scène, où on la revoit toujours avec plaisir. On lui doit en outre : *Histoire littéraire de l'Europe pendant l'année* 1726, la Haye, 6 vol. in-12; *Voyage historique d'Italie*, 1720, 2 vol. in-12; il a laissé en manuscrit : une *Critique*

des œuvres de *Voltaire*, 4 vol.; *l'Esprit d'Horace* et *les Veillées de Vénus*. Petitot lui a donné une *Notice* dans le tome XXI du *Répertoire du Théâtre-Français*.

MERWAN Ier, 9e successeur de Mahomet, et 4e calife de la race des Ommyades, surnommé *Ibn Tarid* (fils du banni), parce que son père avait été exilé par le prophète, fut d'abord secrétaire du calife Othman, dont sa perfidie causa la mort. Après avoir tenu une conduite équivoque sous les règnes d'Aly, de Moawyah et de Yezid, il se retira en Syrie pour se soustraire aux ordres sanguinaires d'Abdallah, proclamé calife à la Mecque, et fut lui même élevé au califat l'an 64 de l'hégire (684). Il remporta une victoire décisive sur un des chefs du parti de son compétiteur, fut reconnu sans opposition dans toute la Syrie, n'éprouva non plus aucune résistance en Égypte, et opposa avec succès aux mécontents, en Mésopotamie, le fameux Obeid-Allah. Cependant Merwan, qui avait juré de garder le califat comme un dépôt jusqu'à la majorité de Khaled, fils et frère des deux derniers califes, venait de désigner son fils Abdel Melek pour son successeur. Khaleb fut vengé par sa mère, qui, devenue la femme du calife, l'étouffa pendant son sommeil l'an 65 (13 avril 685). Merwan était âgé de 63 ans, et avait régné environ 10 mois.

MERWAN (Abou Abdel-Melek), 14e et dernier calife ommyade, et petit-fils du précédent, fut d'abord gouverneur de l'Arménie. Il prit les armes contre le calife Yezid III, l'an 126 de l'hégire (744 de J. C.), pour venger la mort de Walid II, se laissa apaiser par des concessions avantageuses, mais refusa plus tard de reconnaître Ibrahim, frère et successeur d'Yezid. Sous prétexte de défendre les droits au califat des fils de Walid, prisonniers à Damas, il s'avança contre cette ville, battit les troupes d'Ibrahim, et, apprenant que ses jeunes protégés venaient d'être assassinés, se fit proclamer lui-même calife, et alla établir le siége de son empire à Haran en Mésopotamie. Il y reçut les soumissions d'Ibrahim et de ses autres ennemis; mais bientôt il fut obligé d'aller soumettre Émesse, Damas, et plusieurs places de la Palestine, et combattre son cousin Soléiman. Ce prince fut vaincu; et Abdallah, fils d'Omar II, qui osa prétendre au califat, n'eut pas un meilleur sort. Merwan, par ces triomphes sur les chefs de sa famille, affaiblissait ses propres forces, et préparait l'élévation des Abbassides. En effet, ceux-ci levèrent l'étendard de la révolte en 128 (746); et Abou'l Abbas, marchant de succès en succès, vint se faire proclamer calife dans la grande mosquée de Koufah, l'an 132 (749). Enfin une bataille décisive fut livrée entre les deux maisons rivales, presque sur le même terrain où Alexandre avait remporté la victoire d'Arbelles. Merwan vaincu se retira, toujours poursuivi, dans la moyenne Égypte, et fut tué dans une église chrétienne l'an 132 (le 6 août 750), à l'âge de 62 ans, après en avoir régné près de 6. La domination des Ommyades en Orient avait duré 92 ans, depuis Moawyah.

MERWARIDY (Khodja-ScheHab-Eddyn Abdallah-Beyani, surnommé al), poëte et historien persan, était fils de Khodja Schems Eddyn Mohammed, issu d'une famille noble du Kerman, et qui, après avoir été vizir d'un descendant de Tamerlan, avait renoncé à ses emplois pour embrasser la vie de derviche. Abdallah se distingua de bonne heure par ses talents politiques et poétiques, et remplit, dès sa jeunesse, diverses places dans le divan. Il fut envoyé, avec le titre de vizir, à El-Catif et Bahraïn, en Arabie, par Mourab, l'un des fils d'Abou-Saïd, autre prince de la race de Tymour. A son retour, il présenta à son souverain quelques vers de sa composition, et dut autant à leur beauté qu'à celle de son écriture le surnom de *Merwaridy* (le marchand de perles). Doulet-Schah, qui écrivait l'an 892 de l'hégire (1487 de J. C.), comparait déjà ses vers à ceux d'Anwary et d'Ansary. Il s'attacha bientôt au sultan Houceïn Mirza, prince de la même famille, et souverain du Khoraçan et de Mazanderan. Il l'accompagna dans toutes ses expéditions, et parvint de grade en grade jusqu'à la dignité d'émir. Il succéda, dans la charge de chancelier, au célèbre Aly-Chyr. Après la mort du sultan, l'an 911 (1506), Merwaridy, étranger aux révolutions qui firent perdre aux enfants de ce prince ce qui leur restait des débris de l'empire de Tamerlan, disparut de la scène politique, et s'occupa uniquement de la lecture du Coran, jusqu'à la conquête du Khoraçan, sur Schaïbek, kan des Ouzbeks, l'an 916 (1510), par Schah Ismaël Sofi, roi de Perse. Alors il se rendit à la cour de ce prince qui lui confia l'éducation de Sam Mirza, l'un de ses fils. Mais sa mauvaise santé l'obligea de demander au roi la permission de rentrer dans la retraite, et il y mourut au mois de redjeb 922 (août 1516). Merwaridy a écrit en prose, sous le titre de *Tarikh Chahy*, l'histoire de Schah Ismaël. Son fils, Mirza Moumen, très-habile écrivain, après avoir occupé une des premières dignités ecclésiastiques à Hérat et à Sebzwar, s'attacha au roi de Perse, et alla mourir dans l'Inde, en 948 (1541-1542).

MÉRY (Jean), anatomiste, né à Vatan le 6 janvier 1645, mort le 3 novembre 1722, premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, avait été successivement chirurgien de la reine, des Invalides et du duc de Bourgogne, encore enfant. En 1684, chargé de porter les secours de son art à la reine de Portugal, il ne put arriver avant la mort de cette princesse. A son retour il fut reçu à l'Académie des sciences. On cite de lui : *Description exacte de l'oreille de l'homme*, Paris, 1677, 1687, in-12; *Observations sur la manière de tailler dans les deux sexes pour l'extraction de la pierre, pratiquée par le frère Jacques*, 1700, in-12; *Nouveau système de la circulation du sang par le trou ovale, dans le fœtus humain*, etc., 1700, in-12; *Problèmes de physique*, ibid., 1711, in-4°; et des *Dissertations* intéressantes dans les *Mémoires* de l'académie. — François Méry, son fils, mort à Paris en 1760, avec la réputation d'un praticien habile, n'a fait imprimer que quelques thèses et *Oratio quâ quid sit medicina docentur philiatri*, 1744, in-4°.

MÉRY (Dom François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Vierzon en Berri, fut enlevé aux lettres à la fleur de son âge, le 18 octobre 1723. Il avait succédé à dom Billouet, dans la place de bibliothécaire du monastère de Bonne-Nouvelle d'Orléans; et en cette qualité il acheva le catalogue que son prédécesseur avait commencé.

MERZ (Louis), jésuite et controversiste, né Donsdorf, dans la Souabe, en 1727, mort à Augsbourg en 1792, attaqua, même en chaire, les membres les plus distingués de la communion luthérienne, et se fit destituer par

l'évêque des fonctions de prédicateur de l'église cathédrale. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, tous écrits en allemand : ce sont des *Sermons*, des *Discours de controverse*, des *Livres ascétiques* et des *Pamphlets* auxquels il donnait les noms de ses adversaires, Less, Büsching, etc.

MERZ (Philippe-Paul), théologien d'Augsbourg, fut converti à la religion catholique en 1724, reçut les ordres, et mourut en 1754. Le plus estimé de ses ouvrages est : *Thesaurus biblicus*, Augsbourg, 1733-1738, 2 vol. in-4°; ib., 1751, 1791 ; Venise, 1758, in-4°; Paris, 1825, in-8°.

MERZ ou **MÆRZ** (Ange), bénédictin de l'abbaye de Scheyren ou Scheurn, né à Schlechdorf, dans la haute Bavière en 1731, a laissé, entre autres ouvrages, une lettre latine *de Oraculis paganorum*, et trois opuscules en allemand sur la magie, 1766-1767, à l'occasion des guérisons opérées par Gassner à la même époque.

MERZ (Jacques), peintre de portraits et graveur, né en 1783 d'un paysan du village de Besch, canton de Zurich, mort à Vienne en 1807, a laissé malgré la courte durée de sa vie, un grand nombre de tableaux et de portraits, conservés pour la plupart par son bienfaiteur, le pasteur Veith, qui a publié une *Notice* sur sa vie en allemand, Tubingue, 1810, in-8°.

MESA (Christophe de), poëte espagnol, né en 1540 à Zafra en Estramadure, entra dans les ordres et se rendit à Rome, où il vécut dans la plus grande intimité avec le Tasse. Les 3 poëmes épiques qu'il a laissés n'en sont pas moins médiocres : *las Navas de Tolosa*, Madrid, 1580 ; *la Restauration de l'Espagne ; le Patron de l'Espagne*. Cependant ses poésies lyriques ont eu quelque réputation, et ses traductions de l'*Énéide*, des *Géorgiques*, et des *Bucoliques*, sont estimées.

MESANGE (Mathieu), de Vernon, garde de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, mort à Paris en 1758, à l'âge de 65 ans, a laissé : *Traité de la charpenterie en bois*, 1753, 2 vol. in-8° ; *Calculs tout faits*, in-12 ; cet ouvrage est plus ample et les opérations y sont plus courtes, plus faciles que dans les comptes faits de Barême.

MESCHINOT (Jean), écuyer, sieur de Mortières, né à Nantes, fut maître d'hôtel du duc de Bretagne François II, et de sa fille Anne qui épousa Charles VIII. On a de lui des poésies sous ce titre : *Lunettes des princes*, Nantes, Est. Larcher, 1493, petit in-4° gothique ; réimprimé avec additions et plusieurs *Ballades*. Paris, 1495, 1499, 1528, in-8°, ibid., 1539, in-16.

MESENGUY (François-Philippe), né à Beauvais le 22 août 1677, mort à Saint-Germain en Laye le 19 février 1763, occupa divers emplois au collége de Beauvais à Paris, et s'opposa vivement en 1739 à la révocation de l'appel par la faculté des arts. Ses écrits, la plupart dictés par le plus ardent jansénisme, firent beaucoup de bruit. On cite de lui : *Idée de la vie et de l'esprit de M. N. Choart de Buzenval, évêque de Beauvais*, avec un *Abrégé de la vie de M. Hermant*, 1717, in-12 ; *Abrégé de l'histoire et de la morale de l'Ancien Testament*, etc., 1728, in-12, réimprimé en 1824 ; *les Vies des saints pour tous les jours de l'année*, etc., réimprimées en 1826, 2 vol. in-12 ; *Abrégé de l'Ancien Testament, avec des éclaircissements et des réflexions*, 1735-53, 10 vol. in-12 ; *Exposition de la doctrine chrétienne*, 1744, 6 vol. in-12 ; 1754, 4 vol. in-12, condamnés par un bref de Clément XIII, en 1761, etc. Lequeux a publié *Mémoire abrégé sur la vie et les ouvrages de Mesenguy*, 1763.

MESIH-PACHA. *Voy*. **MISHA PALÉOLOGUE**.

MESIHI, poëte turc, contemporain de Soliman Ier, était un des 7 poëtes dont on voyait les noms écrits en caractères d'or, et suspendus au temple de la Mecque. La bibliothèque du Vatican conserve les œuvres de ces hommes de génie parmi les manuscrits de Pietro della Valle. Abdul-Cufti, dans son livre intitulé : *Teskiret-Oschoara*, parle de 300 poëtes turcs qui ont brillé depuis l'an de l'hégire 761 (1359 de J. C.) jusqu'au 16e siècle, et cite Mesihi parmi les plus ingénieux et les plus élégants.

MESLAY. *Voyez* **ROUILLÉ**.

MESLÉ (Jean), avocat au parlement de Paris, fournit une carrière laborieuse, et mourut, dans cette ville, le 1er octobre 1756, à l'âge de 75 ans. Il est auteur d'un *Traité des minorités, tutelles et curatelles*, Paris, 1752, in-4°.

MESLIER (Jean), curé d'Estrepigny en Champagne, né au village de Mazerni, dans le Rhételois, mort en 1733, s'est rendu célèbre par son abjuration des principes et des dogmes religieux qu'il avait enseignés toute sa vie. On trouva chez lui, après sa mort, 3 copies d'un gros manuscrit, entièrement de sa main, et qu'il avait intitulé : *Mon testament ;* c'est de la 1re partie que Voltaire a extrait l'ouvrage publié sous le titre de *Testament de J. Meslier*, et réimprimé sous celui d'*Extrait des sentiments de J. Meslier*, dans l'*Évangile de la raison*, 1768, in-24. Meslier, qu'on a présenté à tort comme un homme orgueilleux et misanthrope, respecta tant qu'il vécut la croyance de ses paroissiens, et légua le peu qu'il possédait aux pauvres de son église, dont il avait toujours été l'ami et le bienfaiteur. Naigeon a inséré le précis du testament de Meslier dans le *Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne de l'Encyclopédie méthodique*, et M. Beuchot, le premier, l'a réuni aux *OEuvres* de Voltaire dans son édition de ce philosophe. L'ouvrage intitulé *le Bon sens*, etc., qu'on a publié sous le nom de Meslier, est du baron d'Holbach.

MESMER (Antoine), médecin, auteur de la fameuse doctrine du *magnétisme animal*, né en 1734, à Mersbourg en Souabe, révéla son existence au monde savant, en 1766, par une thèse dont le but était d'établir l'influence des corps célestes sur les corps animés, au moyen d'un fluide subtil qui remplit tout l'univers. Il imagina de joindre à cette influence l'action des aimants, et se rendit à Vienne pour y exposer son système. Il y trouva un rival dans l'art de guérir avec les aimants, et se tourna vers le magnétisme animal ; mais en vain chercha-t-il à accréditer cet agent nouveau parmi les médecins et dans les sociétés savantes : celles-ci dédaignèrent de lui répondre ou le traitèrent de visionnaire. Cependant il fit un miracle, s'il faut l'en croire ; il rendit en 1777 la santé et la vue à Mlle Paradis, qui 7 ans après attira et étonna tout Paris par la réunion singulière de la cécité la plus absolue à un grand talent sur le clavecin. Mesmer, désespérant d'être prophète parmi ses compatriotes, se rendit à Paris en 1778, et après avoir recherché vainement les suffrages de l'Académie des sciences et de la Société de médecine, résolut de ne plus s'adresser qu'au public. Il eut bientôt un grand nombre d'adeptes dans les premières classes de la société, dont l'enthousiasme n'eut point de bornes. Il

parvint même à s'attacher un docteur-régent de la Faculté, Deslon, qui prit la défense de son maître devant la Société de médecine. Mais une décision de la Faculté et des dissertations particulières de ses membres renversèrent les espérances du confiant apologiste. Telle était toutefois la célébrité de Mesmer, que le ministère ouvrit avec lui des négociations pour l'engager à révéler sa doctrine. Le charlatan, indigné des offres trop mesquines du gouvernement, se retira aux eaux de Spa, et laissa la place à Deslon, qui sut, en l'absence de son maître, exploiter avec succès la crédulité parisienne. Une souscription, ouverte par d'illustres adeptes au profit de Mesmer, et dont la valeur s'éleva à plus de 340,000 livres, dut bien le consoler de la trahison de son élève. Mais les désordres nombreux qui accompagnèrent les réunions présidées par le grand opérateur depuis son retour à Paris éveillèrent enfin l'attention du gouvernement, qui livra le maître et sa doctrine à l'examen impartial de l'Académie des sciences et de la Société de médecine. Les conclusions de ces deux corps furent également défavorables au magnétisme animal, et reçurent une publicité extraordinaire qui força Mesmer à quitter la France, non sans emporter l'argent des souscripteurs, auxquels il ne donna même pas son secret, comme il en était convenu. Cet homme, qui avait un moment occupé l'Europe, mourut ignoré dans sa ville natale en 1815. Ses ouvrages sont : *De planetarum influxu*, Vienne, 1766, in-12 ; *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, in-12 ; *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal*, etc., Londres, 1781, in-8° ; *Histoire abrégée du magnétisme animal*, Paris, 1783, in-8° ; *Mémoires de F. A. Mesmer sur ses découvertes*, Paris, an VII (1799), in-8° ; *Mesmerismus*, etc., *ou Système du magnétisme animal* (en allem.), Berlin, Nicolaï, 1815, 2 vol. in-8°, fig., etc.

MESMES (Jean-Jacques de), seigneur de Roissi, etc., né le 11 mai 1490 de l'une des plus anciennes familles du Béarn, mort le 13 octobre 1569 à Paris, fut appelé dès l'âge de 20 ans à professer la jurisprudence à l'université de Toulouse. Il s'attacha bientôt à la maison royale de Navarre, entra dans le conseil, et devint intendant général des affaires de Catherine de Foix, épouse de Jean d'Albret. Lorsque Charles-Quint et François Ier traitèrent de la paix à Noyon, Mesmes fut chargé de revendiquer au nom de sa souveraine, la portion de la Navarre dont s'était emparé Ferdinand le Catholique. Il remplit cette mission importante avec tant de talent et de succès, que le roi de France voulut l'attacher à son service. Mesmes refusa la place d'avocat du roi au parlement de Paris, parce qu'il eût fallu en dépouiller Jean Ruzé, et n'accepta celle de lieutenant civil au Châtelet qu'à condition qu'il lui serait permis de continuer à servir le roi de Navarre. Il fut chargé de plusieurs ambassades, devint successivement maître des requêtes et premier président du parlement de Normandie. Sous le règne de Henri II, il fut un des membres du conseil d'État qui obtinrent voix délibérative dans le parlement de Paris. Ce fut lui qui négocia le mariage de Jeanne d'Albret avec Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, union qui donna plus tard à la France le meilleur de ses rois. On peut consulter à ce sujet les *Elogia doctorum in Galliâ virorum* de Scévole de Sainte-Marthe.

MESMES (Henri de), seigneur de Roissi, de Malassine, etc., fils du précédent, né à Paris en 1532, mort le 1er août 1596, remplit à Toulouse, dès l'âge de 16 ans et avec succès, la chaire de droit que son père avait occupée. Il retourna à Paris en 1552, et fut nommé la même année conseiller à la cour des aides, puis conseiller au grand conseil. La république de Sienne s'étant mise sous la protection du roi de France, Mesmes fut chargé de rendre la justice dans ce pays. Il y resta deux ans, justifia la confiance de ses administrés par sa sagesse, et battit même les Espagnols en l'absence de Montluc, gouverneur du Siennois. A son retour en France, il fut nommé par Henri II conseiller d'État, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter sous Charles IX la place de chancelier de Jeanne d'Albret. Lorsque Catherine de Médicis offrit aux protestants cette paix trompeuse qui précéda de si peu de temps la Saint-Barthélemi, Mesmes fut envoyé à Saint-Germain avec Armand de Biron, depuis maréchal de France, pour traiter avec les chefs du parti qu'on voulait abattre d'un seul coup ; mais il n'était pas initié à cet horrible secret. Sous Henri III, il ne resta pas longtemps en faveur, et se retira de la cour. Après avoir été le témoin des désastres de la guerre civile, il vécut assez pour voir Henri IV affermi sur le trône de France. Mesmes a laissé des *Mémoires* adressés à son fils et imprimés dans le *Conservateur*, octobre 1760. Rollin en cite un passage.

MESMES (Jean-Jacques de), comte d'Avaux, neveu de l'habile négociateur, né à Paris vers 1640, mort dans cette ville en 1688, fut président à mortier et membre de l'Académie française. L'abbé d'Olivet lui a consacré un court *Éloge* dans l'*Histoire de l'Académie*.

MESMES (Jean-Antoine de), comte d'Avaux, etc., né à Paris le 18 novembre 1661, mort le 23 août 1723, était entré de bonne heure dans la magistrature. Nommé dès l'âge de 18 ans substitut du procureur général au parlement de Paris, puis conseiller en 1687, il devint l'année suivante président à mortier. Il obtint en 1703 la charge de prévôt et grand maître des cérémonies, fut admis en 1710 à l'Académie française, et devint premier président du parlement de Paris en 1712. Il défendit faiblement les prétentions du duc du Maine à la régence contre les droits plus légitimes de Philippe d'Orléans : mais on croit que, gagné par ce prince, il trompait le duc du Maine. Lorsque le régent enleva aux princes légitimés le droit de succéder à la couronne, qui leur avait été conféré par Louis XIV, le premier président fit des remontrances timides qui déplurent également à celui qu'elles condamnaient et à ceux qu'elles voulaient protéger. De plus vives remontrances, qu'il fit à l'occasion du système de Law, le firent exiler avec tout son parlement à Pontoise. Plus tard il s'opposa, mais sans fruit, à la nomination de Dubois à l'archevêché de Cambrai. D'Alembert a donné l'*Éloge* de ce magistrat dans l'*Histoire des membres de l'Académie française*.

MESMES (Jean-Jacques le BAILLI de), frère puîné du précédent, grand-croix de l'ordre de Malte, devint grand prieur d'Auvergne, en mai 1718 ; il était ambassadeur de son ordre en France, et mourut le 2 février 1741, âgé de 61 ans.

MESMES. *Voyez* **AVAUX**.

MESMON (Germain-Hyacinthe de ROMANCE, mar-

quis de), naquit à Paris le 25 novembre 1745. On l'appelait dans sa jeunesse chevalier de Romance. D'abord page à la grande écurie, puis enseigne au régiment des gardes-françaises, il était, lors de la révolution, lieutenant-colonel de cavalerie. Il émigra et fut promu au grade de major général de l'avant-garde, à l'armée des princes. Après le licenciement de cette armée, il se réunit, à Hambourg, à Mme de Mesmon, née de Baynast, qui, déjà atteinte d'une maladie de langueur, y succomba au commencement de l'année 1800. Pendant son séjour dans cette ville, Mesmon fut successivement collaborateur, pour la partie littéraire, au *Spectateur du Nord,* feuille périodique publiée par Baudus ; puis auteur d'un journal hebdomadaire intitulé, *le Réveil,* qui a formé trois volumes ; enfin éditeur d'un autre journal hebdomadaire intitulé, *le Censeur,* dont il rédigeait seul la partie politique. Dans ce dernier journal, quelques articles très-virulents contre le premier consul Bonaparte, donnèrent lieu à l'arrestation de Mesmon, ordonnée par le sénat de Hambourg, en août 1800. Le premier consul avait fait demander au sénat, par un agent diplomatique, l'extradition de Mesmon ; elle aurait sans doute eu lieu, si, par suite des démarches actives de M. de Thouvenet, agent de Louis XVIII, à Hambourg, M. de Mouraview, ministre de Russie dans la même ville, ne l'avait pas réclamé au nom de son souverain. Arrivé à Saint-Pétersbourg, Mesmon obtint de Paul Ier le titre de conseiller actuel, avec le rang de général-major, puis le cordon de l'ordre de Sainte-Anne, 2me classe. D'abord secrétaire de l'empereur au ministère de l'instruction publique, sous le comte Savadowski, il fut ensuite attaché au ministère des affaires étrangères, sous les ministres Czartoryski, Budberg et Romanzow. Il y rédigeait une feuille officielle intitulée : *Journal du Nord.* Mesmon ne put donner la démission de ses emplois, entre les mains de l'empereur Alexandre, qu'en 1817, à la rentrée de ce prince dans sa capitale. De retour à Paris, il fut désigné par le roi pour l'ambassade de Danemark, qu'il ne put accepter, étant dès lors frappé de cécité; mais il fut promu au grade de maréchal de camp en retraite. Il a vécu depuis fort retiré, d'abord à Paris, ensuite à Neuilly-sur-Seine où il mourut le 2 mars 1831.

MESNAGER (Nicolas), habile diplomate, né en 1665 à Rouen, fut, en 1700, député par les négociants de cette ville près du conseil de commerce, et se fit connaître avantageusement de d'Aguesseau, qui le recommanda à Louis XIV, et lui obtint deux missions en Espagne. Mesnager ayant conçu le projet d'assurer, de concert avec cette puissance, le commerce de toutes les nations de l'Europe au nouveau monde, le roi l'envoya à la Haye en 1707 pour communiquer ce projet aux États-Généraux. Si l'adroit négociateur ne réussit pas complétement, par suite des prétentions exagérées des Hollandais, il remplit du moins le principal objet de sa mission, celui de dissiper leurs défiances relativement au commerce de l'Inde ; et, à son retour, en 1708, il reçut beaucoup d'éloges pour sa conduite. En 1711 il fut envoyé secrètement à Londres pour traiter de la paix avec la reine Anne, dont il reçut l'accueil le plus flatteur, ainsi que du grand trésorier (Harley, comte d'Oxford). Les articles qu'il fit agréer à la reine, malgré de nombreux obstacles, servirent de base aux instructions que Louis XIV donna pour les conférences d'Utrecht, auxquelles il prit une grande part. A son retour d'Utrecht il fut accueilli par le roi, qui lui accorda une pension de 10,000 livres. Mais il ne put jouir longtemps de sa gloire, et mourut le 15 juin 1714, laissant la réputation d'un diplomate instruit et plein de sens, surtout dans les affaires commerciales. On peut consulter sur Mesnager les *Mémoires de Torcy,* 1756, 3 vol. in-12 ; l'*Histoire du congrès d'Utrecht,* etc., 1716, in-12 (par Casimir Freschot) ; et les *Mémoires biographiques et littéraires des hommes célèbres de la Seine-Inférieure,* par Guilbert, 1812, 2 vol. in-8°.

MESNARD DE LA GARDE (Charles) naquit en 1715, dans le village de l'Argeasse (Deux-Sèvres), fit ses études à Niort, au collége des Oratoriens, et prit le parti des armes. Après le traité de paix de 1736, il entra au service de l'Empereur, parvint, dans cette position, à mettre en évidence les talents qu'il possédait dans plus d'une partie, et fut nommé directeur de la monnaie à Florence par l'archiduc François, qui avait recueilli l'héritage des Médicis. Ce fut alors que Mesnard, ayant acquis de grandes connaissances en physique, se mit en relation avec l'abbé Nollet qui le proclama le plus *grand électriseur* de toute l'Italie. Peu après son retour en France, il fut nommé directeur de la monnaie à la Rochelle, et l'académie de cette ville où siégèrent Réaumur, Dupaty, Chassiron et d'autres hommes célèbres, s'empressa de l'admettre dans son sein, en 1756 : il y lut deux mémoires, qui ont été imprimés dans les recueils de cette société ; l'un *sur l'affinage de l'or au ciment,* et l'autre *sur la préparation des minéraux et sur leur fusion.* La santé de Mesnard de la Garde devenue mauvaise, l'ayant obligé de quitter la direction de la monnaie de la Rochelle, il se retira dans son pays natal. Ce fut là qu'il mourut, le 23 mai 1775.

MESNARDIÈRE ou **MÉNARDIÈRE** (Hippolyte-Jules PILET de la), poëte français, né à Loudun vers 1610, étudia la médecine à Nantes, et mérita la faveur du cardinal de Richelieu par son *Traité de la mélancolie,* dans lequel il cherche à prouver que cette maladie ne peut être la cause des effets que l'on remarque dans les possédés de Loudun. Cet ouvrage, imprimé en 1635, in-8°, était une justification de Richelieu, que l'on accusait d'avoir sacrifié le malheureux Urbain Grandier à ses vengeances. La Mesnardière, médecin du cardinal et du duc d'Orléans, frère du roi, devint par la suite maître d'hôtel et lecteur ordinaire du roi, fut reçu à l'Académie française en 1655, et mourut le 4 juin 1663. Ses principaux ouvrages sont : *Raisonnement sur la nature des esprits qui servent au sentiment,* 1638, in-12 ; *Poésies françaises et latines,* 1656, in-fol. ; *Lettres du sieur du Rivage, contenant quelques observations sur le poëme épique et sur le poëme de la Pucelle* (de Chapelain), 1656, in-4° de 65 pages.

MESNIL (Jean-Baptiste du), célèbre magistrat, né à Paris en 1517, fils d'un procureur, fut nommé avocat du roi au parlement en 1556, et apporta dans ses fonctions une probité ferme, un esprit conciliant et une grande lucidité dans l'exposition des matières contentieuses. Il refusa la place de premier président du parlement de Rouen parce qu'il espérait obtenir celle de

président à Paris; mais la disgrâce de Lhôpital, dont il partageait les vues politiques, renversa ses espérances et hâta sa mort, survenue le 2 juillet 1569. On a de lui un plaidoyer contre les jésuites imprimé en 1594, in-8°, et deux autres parmi les *Opuscules* de Loysel, qui lui a consacré une longue *Notice*. Ses *Remontrances*, plusieurs fois réimprimées, se trouvent dans le *Recueil des libertés de l'Église gallicane*, édition de 1731. Il eut part à la rédaction des *Édits* de Roussillon et de Moulins.

MESROB-MASCHDOTS, personnage illustre de l'Église d'Arménie, né à Hatsegats-Avan, bourg de la province de Daron, vivait dans le 4ᵉ et le 5ᵉ siècle. Il fut successivement secrétaire du patriarche Nersès Iᵉʳ et du roi Varazdad, et lorsque ce prince eut été détrôné par les Romains (382), il embrassa l'état ecclésiastique et se retira dans le Vasbouragan. Devenu coadjuteur du patriarche Sahag en 390, il s'occupa d'éteindre les restes de l'idolâtrie dans l'Arménie, composa l'alphabet qui fut adopté l'an 406 dans toute l'Arménie par l'ordre du roi Bahram-Schahpour, et donna à son Église une version complète de la Bible, qui jusqu'alors lui avait manqué. Sahag étant mort en 440, Mesrob fut pendant six mois administrateur du patriarcat, et mourut lui-même en 441. Comme il est le premier qui ait réglé la liturgie de l'Église arménienne tous les rituels portent le nom de Maschdots.

MESROB-EREZ, historien arménien et prêtre à Hoghots-Kéogh, dans le canton de Vaïotsdsor en Siannie, né au village de Holatzîm, composa en 967 les *Vies de St. Narsès Iᵉʳ, patriarche d'Arménie, et de Mouschegh Mamigonian, connétable d'Arménie et de la Géorgie*. Cet ouvrage, dont la Bibliothèque du roi à Paris possède deux copies, a été imprimé en arménien à Madras, 1775, in-4°.

MESSALA-CORVINUS (Marcus-Valérius), né l'an 49 avant J. C., combattit aux deux journées de Philippes avec Brutus, qui lui confia même le commandement d'une division. Devenu général en chef à la mort de Brutus et Cassius, il conclut un traité avantageux avec Antoine, et s'attacha dès lors à sa fortune; mais prévoyant que l'extravagant amour d'Antoine pour Cléopâtre entraînerait sa perte, il le quitta pour se ranger du parti d'Octave, qui lui fit l'accueil le plus distingué, et le chargea de plusieurs expéditions dans les Gaules. Il soumit l'Aquitaine, et obtint, avec les honneurs du triomphe, la charge importante de préfet de Rome; mais il la résigna peu de temps après. Il fut collègue d'Auguste dans le consulat, et mourut septuagénaire, l'an de Rome 711 (de J. C. 11). C'est lui qui le premier salua Auguste du nom de *Père de la patrie*. Il avait composé des discours loués par Quintilien, et plusieurs autres ouvrages; mais il ne nous en reste aucun. L'opuscule *De progenie Augusti*, imprimé en 1540, qu'on a voulu lui attribuer, est évidemment supposé.

MESSALINE (Valérie), impératrice romaine, fameuse par ses dissolutions, avait pour père Valérius-Messalinus-Barbatus. Dès l'âge le plus tendre elle donna carrière à son goût effréné pour le plaisir, et telle était dès lors la tache imprimée à son nom par ses désordres qu'elle ne put trouver d'époux que l'imbécile Claude. Lorsque le caprice du destin eut mis ce prince sur le trône, Messaline s'abandonna plus que jamais à ses honteux penchants. Mais aux emportements de la débauche elle joignit la frénésie de l'ambition et l'amour du commandement. Les préfectures, les sacerdoces étaient distribués ou par elle ou par ses créatures. Les hommes les plus illustres et les plus riches sont forcés d'opter un genre de mort, et leurs biens confisqués deviennent la proie de l'impératrice. Silanus, son beau-père, refuse de satisfaire la passion qu'il a le malheur de lui inspirer, et il périt comme conspirateur. Mais bientôt ce n'est plus dans les rangs des patriciens qu'elle cherche des complices. Elle s'abandonne aux histrions, aux affranchis. Souvent la nuit la voit sortir de son palais pour se mêler aux victimes de la prostitution publique et prendre leur place. L'histoire a conservé le nom de la courtisane Lycisca, dont Messaline empruntait le nom quand elle quittait le lit de l'empereur pour les réduits de la débauche. Enfin un acte plus audacieux encore couronne tant de crimes. Tandis que Claude est à Ostie, elle épouse publiquement Sillius, consul désigné. Mais Narcisse, son ennemi, annonce tout à Claude dont la colère est excitée par ce récit Tous les amis de l'impératrice ont fui; mais Claude ne sait s'il doit punir : « Qu'on fasse venir cette malheureuse, dit-il, et qu'elle essaie de se justifier. » Narcisse, qui l'entend et qui craint l'entrevue, donne à un tribun l'ordre de tuer Messaline. Celle-ci, à l'approche des soldats, essaya d'échapper par une mort volontaire aux outrages qui l'attendaient; mais elle n'eut pas le courage d'enfoncer le fer, et reçut le coup mortel des mains du soldat l'an de J. C. 48.

MESSALINE (Statilie), impératrice romaine, petite-fille de Statilius-Taurus, se maria en 4ᵉˢ noces à Néron, sur lequel son esprit et sa beauté lui donnèrent quelque pouvoir. Ce prince ayant été forcé de se donner la mort l'an de J. C. 68, Statilie conçut l'espoir d'épouser Othon, et peut-être y eût-elle réussi. Cet empereur éphémère ayant été trahi par la fortune, elle renonça à ses rêves ambitieux pour se consacrer à la littérature et à l'éloquence, dans laquelle elle acquit quelque réputation.

MESSENIUS (Jean), historien, né en 1584 à Vadstena en Ostrogothie, mort à Uleo le 7 février 1637, professa le droit à l'université d'Upsal, passa ensuite au tribunal supérieur de Stockholm, fut accusé de correspondances secrètes avec Sigismond, roi de Pologne, et avec les jésuites, et envoyé prisonnier d'État à Cajanaborg en Finlande. Pendant sa détention, qui dura de 1616 à 1635, il se livra à de savantes recherches, et composa plusieurs ouvrages historiques. Le principal est la *Scandia illustrata*, 14 vol. in-fol., publié par Peringskioeld, de 1710 à 1714; on cite encore de Messenius : *Disputatio theorematа encyclopœdica comprehendens*, 1609, in-4°; *Detectio fraudis jesuiticæ contra Carolum IX*, 1610, in-4°; *Chronicon episcoporum per Sueciam, Gothiam et Finlandiam*, 1611, *Sneopenta Protopolis*, 1611, in-8°; in-8°; *Chorographia Scandinaviæ*, 1615, in-8°; des *comédies* en suédois, dont les sujets sont tirés de l'histoire du pays.

MESSENIUS (Arnold), fils du précédent, était savant comme son père, et comme lui d'un caractère inquiet. Détenu depuis 1616 avec toute sa famille, il s'appliqua dans cette retraite involontaire aux études et à la composition de quelques ouvrages. Remis en liberté, il

fut persécuté par les ennemis de son père, et se rendit en Pologne. Quelque temps après, il retourna en Suède, et fut de nouveau mis en prison, comme convaincu de catholicisme, et de correspondance secrète avec Sigismond, roi de Pologne. Mais tout d'un coup sa destinée prit un aspect entièrement différent. Christine lui rendit la liberté, l'employa dans les affaires les plus secrètes, l'envoya avec une commission importante à Varsovie, le nomma historiographe de Suède, et lui donna des lettres de noblesse. Cependant cette fortune ne fut pas de longue durée. Il avait un fils nommé Jean, qui, né en 1629, avait fait de bonnes études, et qui commençait à se pousser dans la carrière des places. En 1651, ce jeune homme composa un libelle dirigé contre le sénat et contre la reine. Il adressa ce libelle à Charles-Gustave, héritier de la couronne, qui le communiqua aussitôt à Christine. Arnold fut convaincu d'avoir eu part à la conduite coupable de son fils ; et l'un et l'autre furent traduits devant un tribunal, qui les condamna la mort. On demanda leur grâce à la reine ; mais cette princesse confirma la sentence, et se montra même très-irritée. Arnold fut décapité à Stockholm ; et Jean, après avoir eu la main et la tête coupées sur une place hors de la ville, fut écartelé.

MESSERSCHMIDT (Daniel-Théophile), médecin et naturaliste, né en 1685 à Dantzig, a eu le mérite de faire connaître la Sibérie, ou du moins d'en ouvrir la route à Pallas, à Gmelin, à Géorgi, etc. En 1716 il se rendit à Pétersbourg, et, s'étant fait connaître pour un homme instruit, il s'engagea, en 1719, à voyager pendant 7 ans dans l'empire russe, et surtout en Sibérie. Aucun voyage n'avait encore été aussi général dans son objet ; et il fut entrepris par un seul homme, moyennant 500 roubles par an, avec la promesse d'un cadeau à son retour. Il eut un moment pour compagnon le prisonnier suédois Tabbert, anobli depuis sous le nom de Stralenberg ; lorsqu'il fut obligé de s'en séparer, il tomba dans une noire mélancolie qu'accrut encore le peu d'empressement qu'on lui témoigna lors de son retour à Pétersbourg. Il traîna ses derniers jours dans la misère et l'obscurité, et mourut en 1735. Ses journaux manuscrits, conservés dans la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg, renferment beaucoup de détails instructifs. Aucun de ses ouvrages n'a été imprimé ; il a seulement paru des extraits de ses journaux dans le 5e vol. des *Nouveaux fragments sur le Nord,* etc., par Pallas. On trouve aussi quelques détails sur lui dans la *Description géographique-physique de l'empire de Russie*, par J. Théophile Géorgi, tome Ier. Linné a donné le nom de *Messerschmidia* à un genre de la famille des sébesteniers.

MESSEY (Louis-François-Antoine-Nicolas, marquis de), né au château de Braux en Champagne, le 14 janvier 1748, entra au service comme sous-lieutenant de cavalerie, à l'âge de 17 ans, en sortant de l'école militaire, fit la guerre d'Amérique sous Rochambeau, parvint au grade de capitaine et fut fait chevalier de Saint-Louis, le 10 mars 1787. Il émigra en 1791, se rendit à l'armée des princes, rentra en France en 1800, et trouva tous ses biens vendus. En avril 1814, il contribua à former la garde nationale parisienne à cheval, et il exerça successivement dans ce corps les fonctions de chef d'escadron, de colonel, et enfin d'adjudant-commandant à l'état-major général. Nommé par Louis XVIII chevalier de la Légion d'honneur, il suivit le 19 mars 1815, ce prince à Gand, où il fit partie de l'état-major. Rentré en 1816, le roi lui confia la place de prévôt de Paris. Les arrêts que prononça la cour prévôtale qu'il présidait ne furent ni trop sévères ni trop nombreux. Il mourut à Paris le 24 novembre 1821. On a de lui : *Mes souhaits pour l'année* 1816, Paris, 1815, in-8o; *Voyage d'un fugitif français dans les années* 1791 *et suivantes,* Paris, 1816, 3 vol. in-12.

MESSIE. *Voyez* **MEXIA.**

MESSIER (Charles), astronome, né le 26 juin 1730 à Badonviller en Lorraine, n'avait, lorsqu'il vint à Paris (1751), d'autre recommandation qu'une écriture lisible et quelque habitude du dessin ; il entra chez Delisle pour tenir ses registres d'observation, et fut formé par Libour, son secrétaire, aux observations journalières de l'astronomie, à celles des éclipses et à la recherche des comètes. Nommé plus tard, par le crédit de Delisle, commis au dépôt des cartes de la marine, avec des appointements de 500 francs par année, il reçut en outre de son protecteur le logement et la table. Celui-ci, qui croyait avoir suffisamment payé les travaux présents et futurs de son élève, garda pour lui les observations que Messier fit sur les comètes de 1758, 1759 et 1760. Lorsque le vieil astronome abandonna les sciences pour la dévotion, Messier, devenu libre, s'occupa de ses recherches favorites avec plus d'ardeur et de succès ; et, pendant 15 ans, presque toutes les comètes qui furent découvertes le furent par lui seul. Il fut élu successivement aux académies de Berlin et de Pétersbourg, et, en 1770, à celle de Paris ; déjà depuis quelque temps son titre de commis avait été changé en celui d'astronome de la marine. Cependant les blessures les plus graves, causées par une chute terrible, vinrent interrompre ses travaux pendant plus d'un an. Devenu académicien pensionnaire à son tour, il vit supprimer quelques jours après l'Académie, sa pension et le traitement qu'il recevait de la marine : malgré les embarras de sa position, il continua ses travaux, que l'Institut, le bureau des longitudes et la Légion d'honneur récompensèrent avec usure sous un régime meilleur. Il vit des jours heureux dans une vieillesse qui fut longtemps sans infirmités, et mourut le 12 avril 1817. On n'a de lui que quelques *Mémoires* disséminés dans les vol. de l'Académie ou dans ceux de la *Connaissance des temps*. Lalande a consacré à la mémoire de cet infatigable observateur une nouvelle constellation, sous le nom du *Messier* ou *Garde-Moisson,* qu'il forma de quelques étoiles éparses entre Céphée, Cassiopée et la Girafe.

MESSIS ou **METSYS** (Quintin), peintre, né en 1450 à Anvers, mort dans cette ville en 1529, est aussi connu sous le nom de *Maréchal d'Anvers,* parce que, dans sa jeunesse, il avait exercé la profession de maréchal, ou plutôt de serrurier. A la suite d'une maladie qui le laissa trop faible pour continuer d'aussi rudes travaux, il se mit à dessiner de petites images de saints pour les pénitents de la confrérie des Lépreux. Ces premiers essais, qui furent heureux, l'attachèrent décidément à la peinture. Parmi ses tableaux, qui se ressentent trop des dé-

fauts de l'époque et rappellent la manière de van Eyck, avec plus de sécheresse encore, on distingue une *sainte Anne*, que l'on conservait dans l'église de Saint-Pierre de Louvain, et un *Christ entouré des saintes femmes*, qui fut placé d'abord dans l'église de Notre-Dame d'Anvers. Le Musée de Paris possède de ce maître un tableau représentant un *Joaillier qui pèse des pièces d'or, ayant auprès de lui sa femme, qui feuillette un livre orné de miniatures.*—Son fils, nommé Jean, sans avoir autant de talent que lui, a laissé un grand nombre de tableaux qui existent presque tous à Amsterdam, et dont les plus remarquables représentent des scènes d'usuriers.

MESTLIN. *Voyez* **MAESTLIN.**

MESTON (Guillaume), poëte écossais, né vers 1688, à Midmar, dans le comté d'Aberdeen, passa la plus grande partie de sa vie dans la famille Marshall (Keith), où il fut d'abord précepteur du jeune comte de ce nom, et de son frère, depuis maréchal Keith. En 1714, la comtesse lui fit obtenir la chaire de philosophie du collége Maréchal, dont il ne jouit pas longtemps, la rébellion étant venue à éclater l'année suivante. Ses protecteurs lui confièrent la défense du château Dunotter. Après la défection de son parti, il se réfugia dans les montagnes, avec quelques compagnons d'infortune, qu'il s'efforça de distraire du sentiment de leur malheur, en composant des poésies burlesques, genre pour lequel il avait du talent. Il rentra dans ses foyers, rappelé par l'acte d'amnistie; mais, demeuré fidèle à ses principes, il ne put reprendre ses fonctions de professeur. La comtesse Marshall lui donna un asile; et après sa mort il ouvrit, pour subsister, une école qui eut peu de succès, ce qu'on peut attribuer à son penchant à la dissipation. Il mourut à Aberdeen, en 1745.

MESTREZAT (Jean), théologien protestant, né en 1592 à Genève, acheva ses études à Saumur, où il refusa une chaire de philosophie à l'âge de 18 ans, desservit pendant 12 ans, avec une grande distinction, l'église réformée de Charenton, et y présida le synode en 1631. C'était un habile controversiste et un prédicateur aussi érudit qu'éloquent. Il mourut en 1657. Parmi ses ouvrages fort estimés de ses coreligionnaires, on distingue: *Traité de la communion de Jésus-Christ dans l'eucharistie*, 1625, in-4°; *Sermons sur divers textes*, 1625, in-12; *Traité de l'Écriture sainte*, 1632, in-8°; *Traité de l'Église*, 1649, in-4°.

MESTREZAT (Philippe), professeur de philosophie à Genève en 1641, pasteur en 1644, professeur de théologie en 1649, mort en 1690, avait de l'orginalité dans ses idées; et il a eu de la réputation comme prédicateur. On a de lui: *Theses physicæ de formâ*, Genève, 1645, in-4°; *Theses physicæ de naturâ loci*, ibid., 1647, in-8°; *Theses physicæ de cometâ*, ibid., 1647, in-4°; *Quæstionum philosophico-theologicarum de libero arbitro decas*, ibidem, 1655, in-4°.

MESUÉ (Jean ou Iahia, fils de Masouiah, appelé vulgairement), médecin arabe, né au bourg de Khouz, dans le voisinage de l'antique Ninive, mort sous le règne de Motawakkel vers 241 de l'hégire (855 de J. C.), à l'âge d'environ 80 ans, fut attaché successivement au calife Haroun Al-Raschid, puis à son héritier Al-Mamoun, et jouit de la confiance des successeurs de ces princes. Il a laissé beaucoup de *Traités* sur son art, fort estimés chez les Orientaux, et même pendant longtemps chez nous. On y distingue des *démonstrations* en XXX livres, une *pharmacopée*, un livre *d'anatomie*, des *traités* sur les fièvres, les aliments, les catarrhes, les bains, etc., dont on trouve quelques-uns, soit en original, soit en hébreu, dans les principales bibliothèques de l'Europe. Parmi les éditions latines des *OEuvres* de Mesué, on cite celles de Venise, 1471, 3 parties in-fol.; 1562, in-fol.; et de Lyon, 1478, in-fol. On en connaît une seule version italienne, Modène, 1475, in-fol.

MESUÉ (Jean), fils d'Hamec, né à Mardin dans la Mésopotamie, mort en Égypte à 90 ans, vers l'an 406 de l'hégire (1018 de J. C.), était disciple d'Avicenne, et a écrit en arabe un *Traité des emplâtres, des onctions, des sirops*, etc. La Bibliothèque du roi à Paris en possède une traduction hébraïque.

MÉTAPHRASTE (Siméon le), ancien hagiographe, né à Constantinople dans le 10e siècle, fut successivement protosecrétaire de l'empereur Léon, grand logothète, puis maître du palais. Il entreprit de rassembler les *Vies des saints*, restées jusqu'alors éparses dans les archives des églises et des monastères; mais, comme il s'est permis de supprimer des faits rapportés par les contemporains et d'en ajouter d'autres, sa compilation ne dispense pas de recourir aux originaux. Fabricius a donné la liste des *Vies* qu'elle renferme, *Bibliothèque grecque*, tome IX, pages 48-152. Un moine, nommé Agapius, en a fait un extrait publié sous ce titre: *Liber dictus Paradisus, seu illustrium sanctorum Vitæ, desumptæ ex Sim. Metaphraste gr.*, Venise, 1541, in-4°, rare. Les principales *Vies* ont été insérées en grec et en latin dans les *Acta* des bollandistes: on en avait déjà des traductions latines dans les *Recueils* de Lippoman et de Surius. Indépendamment de cette compilation, on attribue encore à Métaphraste plusieurs autres pièces dont Fabricius a donné la liste dans sa *Bibliothèque grecque*, tome VI.

MÉTASTASE (Pierre-Bonaventure TRAPASSI, dit), l'un des plus grands poëtes de l'Italie, né à Rome le 3 janvier 1698, fut initié dans les lettres grecque, latine et italienne, par le célèbre jurisconsulte Gravina, qui, charmé de ses dispositions précoces et de ses improvisations brillantes, voulut se charger de son éducation. Il changea son nom de famille en celui de *Metastasio*, mot grec qui a la même signification. Encouragé par son maître, il composa, n'ayant encore que 14 ans, sa tragédie de *Giustino*, à laquelle la critique ne reprocha qu'une imitation trop servile des anciens. Après la mort de Gravina, Métastase, âgé de 20 ans, se trouva maître d'une fortune considérable; mais il sut si mal l'administrer qu'au bout de quelque temps, environné de créanciers à Rome, il résolut d'aller s'établir à Naples (1721). Là il se livra à des études sérieuses sur l'art qu'il voulait cultiver exclusivement, il se lia bientôt avec une actrice distinguée nommée *la Romanina*, qui contribua au succès de ses premiers ouvrages. Rien ne saurait exprimer l'enthousiasme qu'excita dans toute l'Italie la fameuse *Didone abbandonata*, représentée pour la première fois en 1724. Métastase, se voyant en état de satisfaire ses créanciers, retourna à Rome, où il n'eut d'autre maison que celle de son amie. Cependant il la quitta pour se rendre en 1730 à Vienne, sur l'invitation de l'empereur Charles, qui lui

avait offert le titre de *Poeta cesareo* et un traitement de 3,000 florins. Là, au milieu de nouveaux triomphes, il apprit la mort de sa chère *Romanina*, qui lui faisait un legs de 25,000 écus romains; mais il abandonna cette somme au pauvre Bulgarelli, époux presque inconnu de la célèbre cantatrice. Déjà il avait fait paraître, entre autres ouvrages : le *Giuseppe riconosciuto*, le *Demofonte*, la *Clemenza di Tito*, et cette *Olympiade*, que toute l'Italie surnomma *la Divine*. La mort de Charles VI et les guerres qui en furent la suite interrompirent les travaux dramatiques du poëte; mais il trouva d'agréables distractions dans la composition de la cantate et d'autres pièces qui auraient suffi pour sa réputation si elle n'eût pas été fondée sur des titres plus importants. Quoique Marie-Thérèse lui accordât autant de bienveillance que d'estime, peu à peu il se retira du monde et s'occupa presque uniquement de ses savantes analyses des poétiques d'Aristote et d'Horace, ou d'études analogues. Ce grand poëte mourut à Vienne le 2 avril 1782. Les œuvres poétiques de Métastase consistent en 63 *tragédies lyriques* et *opéras* de divers genres, 12 *oratorios*, 48 *cantates ou scènes lyriques*, une foule innombrable d'*élégies*, *idylles*, *canzonette*, *sonnets*, etc. Parmi ses ouvrages en prose il faut citer : l'*Analyse de la poétique d'Aristote*, les *Observations sur le théâtre grec*, et une *Correspondance* assez étendue, souvent intéressante. Parmi les éditions prétendues complètes de Métastase, les plus estimées sont : Paris, 1755, 12 vol. in-8°; Turin, 1757, 14 vol. in-4°; Paris, 1780, 12 vol. grand in-8°; Gênes, 1802, 6 forts vol. in-8°; Padoue, 1810; Milan, 1820, 5 vol. in-8°. Le comte d'Ayala a publié à Vienne, en 1795, ses *Opere posthume*, 3 vol. in-8°. On doit à Richelet une traduction anonyme de ses tragédies, opéras, Paris, 1751-61, 12 vol. in-12. Les Italiens ont presque divinisé Métastase; Voltaire et Rousseau en ont fait le plus grand éloge.

MÉTAXI (François), riche Maltais du 17e siècle, brilla à Rome dans la société des beaux esprits de l'époque; il improvisait, sur quelque sujet qui lui fût proposé, des vers dont un petit nombre seulement a été conservé dans les recueils du temps.

MÉTEL. *Voyez* **BOISROBERT** et **OUVILLE.**

MÉTEL ou **MÉTELLUS** (Hugues), littérateur, né à Toul vers 1080, mort vers 1157, mena dans sa jeunesse la vie la plus licencieuse, puis embrassa la vie religieuse dans l'abbaye des chanoines réguliers de Saint-Léon de Toul, mais ne cessa de tourner ses regards vers le monde, où il aurait voulu briller. Il écrivit un grand nombre de lettres aux personnages célèbres de son temps, dans l'espoir que sa correspondance avec eux sauverait son nom de l'oubli. Il se vante quelque part de pouvoir, en se tenant sur un pied, composer jusqu'à 1,000 vers, etc. De ses nombreuses productions il ne nous reste que des *lettres* et des *poésies*, dont on trouvera quelque chose dans le tome II des *Sacræ antiquitatis Monumenta*. Il y a une analyse intéressante de ses lettres dans l'*Histoire littéraire de la France*, tome XII, pages 493-510.

MÉTELLI (Auguste), peintre, né en 1609 à Bologne, mort en 1660 à Madrid, où il avait été appelé avec Michel-Ange Colonna, excellait à peindre à fresque l'architecture et les ornements.

MÉTELLUS (Quintus Cæcilius), surnommé *le Macédonique*, fut, quoique simple prêteur, chargé de la guerre de Macédoine l'an 148 avant J. C., et défit le faux Philippe (Andriscus), qu'il contraignit à prendre la fuite et qu'il fit prisonnier peu de temps après. Il vainquit également l'aventurier Alexandre, et réduisit la Macédoine en province romaine. De là, il passa dans le Péloponèse dont les peuples s'étaient révoltés, écrasa les Achéens, commandés par Critolaüs, s'empara de Mégare et de Thèbes, et acheva presque la guerre avant l'arrivée de Mummius, son successeur. De retour à Rome, il reçut les honneurs du triomphe et le consulat (143 avant J. C.). Il fut ensuite envoyé en Espagne avec le titre de proconsul, et combattit contre les Celtibères. Il mourut quelques années après, censeur et prince du sénat, et fut porté au bûcher par ses quatre fils, dont trois avaient été consuls.

MÉTELLUS NUMIDICUS (Quintus-Cæcilius), un des fils du précédent, étudia à Athènes sous Carnéade. Il courut ensuite la carrière des honneurs, et fut successivement questeur l'an 126 avant J. C., tribun en 121, édile en 118, préteur en 115, gouverneur de Sicile en 114, et enfin, en 110, il parvint au consulat et fut chargé de conduire la guerre contre Jugurtha. Malgré l'adresse et la bravoure de ce prince, il changea, en moins d'un an, la face des affaires, battit les Numides sur les bords du Muthul, et força l'ennemi des Romains à demander une trêve. Mais bientôt on reprit les armes; la gloire de soumettre Jugurtha n'était point réservée à Métellus, qui, à l'instant où il se préparait à de nouveaux efforts, vit Marius, naguère son lieutenant et nouvellement nommé consul, venir prendre le commandement de l'armée d'Afrique. Métellus se résigna et revint à Rome, où on lui décerna les honneurs du triomphe. Quelques années après il fut nommé censeur. La sévérité qu'il déploya dans cette charge lui attira beaucoup d'ennemis; et quand, l'an 101, il se présenta concurremment avec Marius pour briguer un second consulat, loin de réussir, il fut condamné à l'exil. Il se retira à Rhodes, où il se consacra principalement à l'étude de la philosophie; mais il fut rappelé au bout de quelques années. On ignore quand mourut cet illustre Romain. Aussi recommandable par son inflexible vertu et par la dignité de son caractère, que par son courage, il n'eut guère d'autres défauts que l'orgueil dédaigneux de la caste patricienne. Il avait composé des *harangues* estimées, des *lettres* et plusieurs ouvrages; toutes ces productions sont perdues. On a perdu de même sa *Vie*, par Plutarque.

MÉTELLUS PIUS (Quintus-Cæcilius), fils du précédent, fit ses premières armes en Afrique sous son père, et revint à Rome avec lui. Les démarches qu'il multiplia pour obtenir le rappel de son père exilé lui valurent le surnom de *Pius*. Il obtint la questure, et le tribunat l'an 93 avant J. C. Peu après, il combattit les Samnites pendant la guerre sociale, et défit le général Pompédius Silo. Les guerres civiles l'obligèrent à quitter l'Italie, et il resta en Afrique pendant le court triomphe du fils de Marius. Revenu en même temps que Sylla, il se joignit à lui, battit Carinas et Carbon, fut nommé consul avec le dictateur en 81, et alla en Espagne pour s'opposer à Sertorius. Mais le redoutable transfuge refusa d'en venir à une bataille décisive, et s'attacha à ruiner l'armée romaine par des escarmouches. Métellus, sans

doute, aurait été vaincu sans l'arrivée de Pompée à la tête de 30,000 hommes. Ce renfort donna lieu à Métellus de remporter un avantage sur son ennemi et sur Perpenna, son lieutenant, à Sagonte. L'assassinat de Sertorius rendit sa tâche plus facile, et les deux généraux, après avoir rétabli l'autorité du sénat en Espagne, revinrent triompher à Rome en 71. Métellus mourut 7 ans après, en 64, revêtu des fonctions de grand prêtre. Il eut Jules-César pour successeur.

METELLUS CRÉTICUS (Quintus-Cæcilius), de la famille du précédent, consul l'an 69 avant J. C., fut chargé en 66 de faire la guerre en Crète, et parvint à soumettre cette île aux Romains. Pompée, qui commandait la flotte, avait voulu s'opposer à ses cruautés; il s'opposa ensuite à son triomphe, et ce ne fut qu'au bout de 3 ans que Créticus l'obtint en dépit de sa résistance.

MÉTELLUS NEPOS (*le Dissipateur*), fils de Métellus Baléaricus, fut tribun du peuple en même temps que Caton d'Utique, l'an 63 avant J. C., et s'opposa constamment aux mesures de Cicéron qu'il détestait. Aussi lorsque Catilina eut succombé, fut-il obligé de se réfugier en Asie auprès de Pompée. Dans la suite, il fut revêtu du consulat et se réconcilia alors avec Cicéron au rappel duquel il se montra favorable.

MÉTELLUS CELER (Quintus-Cæcilius), préteur l'an 64 avant J. C., se servit de son autorité pour sauver Rabirius des mains du peuple qui voulait le mettre à mort. Il fut envoyé avec le titre de proconsul dans la Gaule Cisalpine. Revenu à Rome, et collègue de Pompée dans le consulat en 60, il s'opposa de toutes ses forces au triumvirat de César, de Crassus et de Pompée, et ne cessa de prédire les maux que cette ligue monstrueuse causerait à la république. L'année suivante, il fut envoyé gouverneur dans la Gaule Transalpine; mais il y mourut au bout de quelques mois, et la rumeur accusa Clodia, sa femme, de l'avoir empoisonné.

METEREN (Emmanuel van), historien, né à Anvers, le 9 juillet 1535, mort le 8 avril 1612, en Angleterre, où il était consul de la nation hollandaise, a publié une *Histoire des Pays-Bas,* depuis l'avénement de Charles-Quint au trône d'Espagne (1516), jusqu'à la fin des troubles religieux; elle parut d'abord en latin, Amsterdam, 1597, in-fol. L'auteur l'a traduite lui-même en flamand, Delft, 1599, in-4°, et la continua jusqu'à l'année 1612, Arnheim, 1614, in-fol. Elle a été traduite du flamand en français par J. de la Haye, 1618, in-fol.; 1670, in-fol., figures; et en allemand, Francfort, 1669, 4 vol. in-fol., figures.

METEZEAU (Clément), architecte, né à Dreux dans le 16e siècle, s'est rendu célèbre par la fameuse digue de la Rochelle, dont il donna les plans et surveilla la construction. C'est lui qui, en qualité d'architecte des bâtiments du roi, a continué la galerie qui règne depuis le vieux Louvre jusqu'au troisième guichet. On lui doit encore le plan de l'église des PP. de l'Oratoire et celui de l'hôtel de Longueville.

METEZEAU (Paul), frère du précédent, né à Paris vers 1582, mort à Calais en 1632, était âgé de 28 ans, lorsqu'il s'associa avec le P. de Bérulle, pour fonder la congrégation de l'Oratoire. Ses talents pour la prédication contribuèrent beaucoup à procurer à l'ordre divers établissements dans le royaume. On a de lui : *Theologia sacra juxta formam Evangelii prædicat. distributa,* 1625, in-fol.; *De sancto sacerdotio, ejus dignitate,* etc., 1631, in-8°, etc.

MÉTHERIE (Jean-Claude de la), auteur de nombreux ouvrages de physique et d'histoire naturelle, né à la Clayette, petite ville du Mâconnais, le 4 septembre 1743, se livra, dès sa jeunesse, à l'étude de la médecine, ou plutôt des sciences qui s'y rapportent. Regardant le mouvement comme essentiel à la matière, il prétendait expliquer par la cristallisation non-seulement la formation du globe, mais celle de tous les corps organisés; et presque toutes ses idées reposent sur ces deux bases fondamentales. La Métherie mourut le 1er juillet 1817, professeur adjoint à la chaire d'histoire naturelle du collége de France, où il avait succédé à Daubenton. Nous citerons de lui : *Essai sur les principes de la philosophie naturelle,* 1778, in-12; *Vues physiologiques,* 1780, in-12; *Essai sur l'air pur,* 1785, in-8°; 1788, 2 vol. in-8°; *Théorie de la terre,* 1791, 3 vol. in-8°; 1797, 5 vol. in-8°; *Leçons de minéralogie données au collége de France,* 1812, 2 vol. in-8°; *De l'homme considéré moralement, de ses mœurs et de celles des animaux,* 1802, 2 vol. in-8°; *Considérations sur les êtres organisés,* 1804, 3 vol. in-8°; *Sur la nature des êtres existants,* 1805, in-8°. Mais son principal titre est le *Journal de physique,* qu'il a dirigé depuis 1785 jusqu'à sa mort. Le N° de juillet 1817 contient son *Éloge* par Blainville, suivi de l'énumération complète de ses ouvrages.

MÉTHODIUS (St.), surnommé *Eubulius,* occupa successivement les siéges d'Olympe, de Patare, de Tyr, fut exilé à Chalcide par les intrigues des ariens, et y subit le martyre en 311 ou 312. L'Église célèbre sa fête le 18 septembre. Il avait composé plusieurs ouvrages importants, entre autres un *poëme* de 10,000 vers contre Porphyre, un *Traité du libre arbitre,* des *Commentaires* sur la *Genèse* et le *Cantique des cantiques,* etc., mais il ne nous est parvenu que le *Festin des vierges,* espèce de dialogue inséré par le P. Combéfis dans le supplément de la *Bibliothèque des PP.,* 1672, t. Ier, et par Fabricius, dans son édition des *OEuvres de saint Hippolyte,* 1718, t. II. Il ne reste de ses autres écrits que des fragments recueillis par le P. Combéfis dans les *OEuvres d'Amphilochius.*

MÉTHODIUS, patriarche de Constantinople, né à Syracuse, fit ses études dans sa ville natale, reçut ensuite les ordres, fut député à Rome pour solliciter le pape en faveur du patriarche Nicéphore, chassé de son siége par Léon, et, de retour à Constantinople, fut enfermé par l'empereur Michel, partisan déclaré des iconoclastes. La mort de Michel ouvrit les portes de sa prison, mais son zèle lui attira bientôt de nouvelles persécutions, il fut jeté vivant dans un tombeau où il ne subsista que par l'humanité d'un pêcheur. Porté sur le siége patriarcal de Constantinople en 842, son premier soin fut d'assembler un concile pour rétablir le culte des images. Sa douceur contribua à ramener beaucoup d'iconoclastes. Il mourut le 14 juin 846. On lui attribue une *Vie de saint Denis l'aréopagite,* un *Sermon sur la croix,* un *Panégyrique de sainte Agathe* et quelques *homélies,* insérées dans la *Bibliothèque des PP.,* par Combéfis. — Méthodius II,

patriarche de Constantinople en 1240, après Germain, ne siégea que 3 mois.

MÉTHODIUS, moine et peintre, né à Thessalonique, se trouvait à Constantinople en 853, lorsque Bogoris, roi des Bulgares, l'appela à Nicopolis, pour lui faire peindre une salle de festins dans son palais. Il y représenta le jugement dernier, et produisit un tel effet sur l'âme du barbare, que celui-ci se fit chrétien, et parvint, malgré quelque résistance, à décider son armée à embrasser la même croyance. Ce ne furent pas là les seuls travaux apostoliques de Méthodius : de concert avec saint Cyrille ou Constantin, il alla prêcher l'Évangile aux Moraves et à d'autres peuples slaves, et fut archevêque de la Moravie et de la Pannonie. L'Église l'a honoré d'un culte public : sa fête, célébrée par les Grecs et les Russes le 11 mai, est marquée au 9 mars dans le martyrologe romain.

METHOLD (Guillaume), voyageur anglais du 17e siècle, passa cinq ans à Masulipatan, sur la côte du Coromandel, comme employé du comptoir de la compagnie anglaise des Indes orientales, fondé par Floris, séjourna pendant quelque temps à Golconde ou Haïderaba capitale d'un royaume qui fut, vers la fin du siècle, conquis par Aureng-Zeyb, et qui forme aujourd'hui l'État du Nizam. Il ne manqua pas de visiter les fameuses mines de diamants auxquelles Golconde donne son nom, quoiqu'elles en soient éloignées de 50 lieues dans le sud ; il visita aussi Caddapah qui en est beaucoup plus proche, et alla les examiner. Il décrit les procédés employés pour les exploiter, et apprend des détails curieux sur cet objet. Il existe de Methold : *Relation des royaumes de Golconde, Tannascry, Pégu, Aracan et autres États situés sur les bords du golfe de Bengale.* Elle se trouve dans le recueil de Purchas. Thévenot l'en a extraite et l'a traduite pour l'insérer dans le sien. La traduction française est très-fautive, et ferait commettre des erreurs graves si on la prenait pour base d'un travail sur ces deux voyageurs.

MÉTIUS (Adrien), habile géomètre, né à Alkmaer le 9 décembre 1571, mort le 26 septembre 1635, à Franeker, où il avait rempli, pendant 38 ans, la chaire de mathématiques, donna dans les rêveries de l'alchimie et vit s'évanouir en fumée une bonne partie de sa fortune. On a de lui : *Doctrinæ sphericæ libri V*, 1598, in-8° et in-12 ; *Univ. astronom. Institutio*, etc., 1606, in-8° ; avec des additions, 1630, in-4° ; *Praxis nova geometrica, per usum circini et reg. proportionalis*, 1623, in-4° ; *Problemata astronomica geomet. delineata*, 1625, in-4° ; *Calendarium perpetuum articulis digitorum computandum*, 1627, in-8° (en hollandais), etc.

MÉTIUS (Jacques), frère puîné du précédent, passe pour l'inventeur du télescope par réfraction. On fixe l'époque de cette admirable découverte à l'an 1609. Dutens n'a pas manqué de la revendiquer pour les anciens, tandis que d'autres en ont fait honneur à J. B. Porta et à Ant. de Dominis, à un certain Zacharie Jans, lunetier à Middelb, enfin à Jean Lapprey, de la même ville. Ce qui paraît le plus probable, c'est que l'on doit cet instrument à la ville de Middelbourg. Sur le bruit seul de cette découverte, Galilée construisit, en 1610, une lunette, qui a été perfectionnée successivement par Keppler et Huygens. On trouvera des détails curieux à ce sujet dans l'*Histoire des mathématiques*, par Montucla.

MÉTIUS-SUFFÉTIUS, second dictateur d'Albe, fit la guerre aux Romains sous le règne de Tullius-Hostilius. Les deux armées étant en présence, les chefs convinrent que la querelle serait vidée par un combat singulier entre 3 guerriers albains et 3 romains. La victoire resta aux Romains, représentés par les Horaces, et Albe leur fut soumise. Cependant Métius y garda la suprême autorité. Mais, soit impatience d'un joug étranger, soit désir de regagner la confiance de ses concitoyens, il engagea les Véiens et les Fidénates à attaquer Tullius, et leur promit de se joindre à eux au milieu du combat. En effet, quand l'action eut lieu, Métius fit un mouvement qui compromettait le sort de l'armée. Tullius, qui s'en aperçut, affecta de croire qu'il agissait d'après ses ordres, et lui envoya celui d'aller au lieu vers lequel il se dirigeait. Cette présence d'esprit rassura les Romains, et fit croire aux Fidénates que Métius les trahissait. Ils lâchèrent pied. Le lendemain Tullius rassembla les deux armées, accusa hautement Métius de perfidie, et le fit écarteler l'an 665 avant J. C.

MÉTIUS-TARPA (Spurius), un des 5 juges établis par Auguste, pour prononcer sur le mérite des ouvrages destinés à être admis dans le temple d'Apollon qui faisait partie du palais de ce prince, se distingua par la pureté de son goût, qui l'a fait citer deux fois par Horace comme le plus habile critique de son siècle.

METKERKE ou **MEETKERCKE** (Adolphe), antiquaire et philologue, né à Bruges en 1528, mort le 4 novembre 1591 à Londres, où il était ambassadeur, mérita la réputation d'un des meilleurs hellénistes de son temps, quoiqu'il eût été souvent distrait de ses études favorites par le rôle qu'il joua dans les troubles de la Flandre. Député en 1579 au congrès de Cologne, il en recueillit les actes, et les publia avec des notes, Anvers, 1580, in-4°. On lui doit en outre la première édition complète des *Idylles*, de Moschus et de Bion, grec-latin, avec des notes, Bruges, 1565, petit in-4° ; et *De veteri et rectâ pronunciatione linguæ græcæ*, 1576, in-8° ; réimprimé par Sig. Havercamp dans le *Sylloge scriptor.*, etc.

MÉTOCHITE (Théodore), l'un des hommes les plus savants de son temps, fut revêtu en 1314 de la dignité de grand logothète (chancelier) par Andronic l'Ancien, et maria sa fille Irène à Jean Paléologue, l'un des petits-fils de ce prince. Dépouillé de sa charge par Andronic le Jeune, il fut exilé, vit ses biens confisqués, et obtint toutefois bientôt après la permission de revenir à Constantinople, où il mourut en 1632, dans un monastère qu'il avait fondé ou rétabli. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart inédits restent ensevelis dans les bibliothèques. Nous nous contenterons de citer : *Hist. romanæ lib. singularis, gr. et lat. ex recens. et cum notis J. Mcursii*, Leyde, 1628, in-4° ; *Hist. sacræ libri II et constantinopolitanæ liber I.* J. Block a publié : *Specimina operum Theod. Metochitæ, cum præfat. et notis*, 1790, in-8°.

MÉTON, astronome athénien, publia vers l'an 432 avant J. C., sa fameuse *Ennéadécaétéride*, ou période de 19 ans, par laquelle il corrigeait les inexactitudes de l'octaétéride, et ramenait avec plus de précision l'année solaire à l'année lunaire. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui le

nombre d'or; mais ce cycle, devenu complétement inutile, n'est conservé dans les almanachs que par respect pour d'anciens usages. Méton avait élevé dans la place publique d'Athènes un instrument appelé *héliotrope*, et qui probablement n'était qu'un gnomon dont les ombres indiquaient les jours où le soleil se trouvait dans l'un ou dans l'autre tropique. On ignore quand mourut cet astronome. On sait seulement que les Athéniens ayant voulu le faire passer en Sicile, lorsqu'ils portèrent la guerre dans cette île, Méton contrefit le fou pour ne point y aller.

MÉTRAL (Antoine-Marie-Thérèse), avocat et littérateur, né à la Motte, près de Chambéry, le 25 octobre 1778, fit son droit à Grenoble, et plaida ensuite avec distinction au barreau de cette ville. Son *Mémoire sur une naissance tardive* lui valut une espèce de célébrité, et fut inséré, par Maurice Méjan, dans ses *Causes célèbres* de 1809. Métral renonça au barreau, au commencement de 1814, afin de se livrer tout entier à la littérature. Il alla se fixer à Paris, et y travailla à la rédaction de plusieurs journaux ou recueils, tels que le *Moniteur*, le *Magasin encyclopédique*, le *Bulletin universel des sciences* de Férussac, et la *Revue encyclopédique*, auxquels il fournit un grand nombre d'articles. Il mourut dans cette ville le 31 août 1839. On a de lui : *Cantates de Métastase*, traduites de l'italien, Grenoble, 1807, in-12; *Eugénie de Wermon*, roman, sans nom d'auteur, Paris, 1810, 2 vol. in-18; *Défense de l'article 8 de la Charte qui proclame le principe de la liberté de la presse*, Paris, 1814, in-8°, etc.

METRODORE, de Chio, disciple de Démocrite, ouvrit une école dans sa patrie, et eut pour disciple Anaxarque et Hippocrate. Il avait composé un *Traité de la nature* et plusieurs ouvrages de médecine, dont la perte afflige ceux qui veulent étudier l'histoire de la science chez les anciens. Métrodore disait : « Nous ne savons pas même que nous ne savons rien. » Il regardait l'univers comme éternel et infini, admettait les atomes, niait l'existence du mouvement, mais s'écartait de Démocrite dans l'explication de la voie lactée. — Trois autres philosophes ont porté ce nom : l'un, disciple et ami d'Épicure, florissait vers l'an 274 avant J. C.; un autre, de Stratonicée, embrassa d'abord la secte d'Épicure, et la quitta pour la philosophie de Carnéade. Il mourut vers l'an 139 de J. C. Enfin le 3e, après avoir pendant quelque temps fréquenté les écoles philosophiques, se voua à la politique, et devint un des favoris du grand Mithridate, qui, en 72, l'envoya en ambassade chez Tigrane, roi d'Arménie, pour demander du secours. Métrodore conseilla au roi d'Arménie de ne point céder à cette demande. Mithridate le fit mourir sitôt qu'il fut de retour.

MÉTRODORE, peintre et philosophe d'Athènes, fut choisi par Persée, roi de Macédoine, pour présider à l'éducation de ses enfants et pour peindre son triomphe. Il vivait vers l'an 168 avant J. C.

MÉTROPHANE-CRITOPULE, théologien de la communion grecque, né à Berrhœa vers 1590, fut élevé à la dignité de protosyncelle de l'église de Constantinople, et plus tard placé sur le siége patriarcal d'Alexandrie. On cite de lui : *Epistola de vocibus in musicâ liturgicâ Græcorum usitatis*, Wittenberg, 1740, et insérée par Gerbert dans les *Script. ecclesiast. de musicâ*, en grec et en latin, tome III, p. 398-402; des notes et corrections sur le *Glossarium græco-barbarum*, de J. Meursius l'Ancien, 1787, in-8°. Dietelmaire a publié une dissertation *de Metrophane Critobulo*, etc., Altdorf, 1770, in-4°.

METSYS. *Voyez* **MESSIS**.

METTERNICH-WINNEBOURG (le prince François-George-Joseph-Charles de), ministre d'État en Autriche, naquit le 9 mars 1746, d'une famille ancienne, et fut destiné à suivre la carrière de la diplomatie, où quelques-uns de ses ancêtres s'étaient distingués. Il ne tarda pas à acquérir une grande réputation, et fut employé d'abord comme ministre près du cercle de Westphalie, puis chargé, en 1790, de pacifier le pays de Liége, dans lequel il s'était élevé des troubles. En janvier 1791, il remplaça de Mercy dans le poste de ministre plénipotentiaire près du gouvernement des Pays-Bas, et le conserva jusqu'en 1795. A cette époque, l'Empereur, pour récompenser ses services, le nomma chevalier de la Toison d'or. En 1797, Metternich se rendit au congrès de Rastadt, comme l'un des plénipotentiaires autrichiens avec le comte de Lehrbach. Il fut élevé, en 1803, à la dignité de prince de l'Empire, et obtint l'abbaye d'Ochsenhausen en Souabe, en indemnité de la seigneurie de Beilstein, et des autres terres qu'il avait perdues sur la rive gauche du Rhin. Il présida, en 1804 et 1805, le comité des princes médiatisés à Vienne, et vécut ensuite dans la retraite, conservant le titre de ministre d'État et des conférences. Il mourut à Vienne, le 11 août 1818, à l'âge de 72 ans. Il avait épousé, en 1771, la comtesse Marie-Béatrix de Kageneck, dont il a eu le prince actuel de Metternich.

METTRIE (Julien OFFRAY de la), médecin et littérateur, né à Saint-Malo le 25 décembre 1709, reçut de Boërhaave des leçons dont il profita, et se rendit à Paris, où il eût fait une fortune rapide et honorable, s'il n'eût pas publié des ouvrages condamnables qui le forcèrent de se retirer à Leyde en 1746. Chassé bientôt après de la Hollande, comme il l'avait été de la France, pour de nouvelles publications plus coupables que les premières, il ne savait où fuir, quand Maupertuis lui écrivit de la part du roi de Prusse, qu'il trouverait un asile à Berlin. La Mettrie fut accueilli par Frédéric II (1748) comme un philosophe victime de l'intolérance, obtint une pension, le titre de lecteur du roi, une place à l'Académie, et vécut dans la plus grande familiarité avec le monarque prussien. Cependant le séjour de Berlin lui devint insupportable, et il faisait négocier par Voltaire son retour à Paris, lorsqu'il mourut le 11 novembre 1751, des suites d'une indigestion dont il avait prétendu se guérir par des bains et par 8 saignées. Médecin systématique et philosophe dangereux, il a été jugé sévèrement même par ceux qu'on soupçonnait de partager une partie de ses opinions. Outre ses *OEuvres de médecine*, réunies en 1 vol. in-4°, Berlin, 1755, on a de lui : *la Politique du médecin de Machiavel, ou le chemin de la fortune ouvert aux médecins*, Amsterdam (Lyon), 1746, in-12; *la Faculté vengée*, comédie (satire) en 3 actes, 1747, in-8°, réimprimée sous le titre de : *les Charlatans démasqués, ou Pluton vengeur de la Société de médecine*, 1772, in-8°; *Ouvrage de Pénélope, ou Machiavel en médecine*, 1748,

2 vol.; avec le *supplément* et la clef, Berlin, 1750, 3 vol. in-12. Ses *OEuvres philosophiques* ont été recueillies, Londres (Berlin), 1751, in-4°; 1774, 2 vol. in-8°; Amsterdam, 1774, 2 vol. in-12.

METZ (Claude BERBIER du), né le 1er avril 1638 à Rosnay, en Champagne, d'une famille noble, entra à l'âge de 16 ans dans le régiment de la Meilleraye; mais ne trouvant pas dans l'infanterie assez d'occasions de se signaler, il pria son colonel de le placer dans l'artillerie, faveur qui lui fut accordée. Dans la campagne de 1657, il reçut au village des éclats de mitraille qui lui crevèrent l'œil gauche, et lui enlevèrent une partie du nez; de sorte qu'un des plus beaux hommes de l'armée devint l'un des plus laids. Dès qu'il fut guéri, il se hâta de rejoindre son corps, et fut commandé pour différentes expéditions qui n'eurent pas lieu; mais il assista, en 1667, aux siéges de Tournai, Douai et Lille, et y fit preuve d'une telle valeur, que l'année suivante il fut nommé commandant de l'artillerie dans la Flandre et les pays conquis. En 1671, il fut chargé de mettre en état de défense les places de la Picardie; et la guerre qui recommença, en 1672, avec les Hollandais, lui fournit de nombreuses occasions d'acquérir de la gloire. Il se trouva à tous les siéges, entra le premier dans Valenciennes, dont il força la garnison à mettre bas les armes, et poursuivant l'ennemi à la bataille de Saint-Denis en 1679, fut blessé de deux coups de mousquet dans la cuisse. Nommé en 1676, gouverneur de la citadelle de Lille, il passa avec le même titre, en 1684, à Gravelines, et fut élevé, en 1688, au grade de lieutenant général des armées. Il servait sous les ordres du maréchal de Luxembourg, quand il fut tué, en 1690, à la bataille de Fleurus, d'un coup de mousquet à la tête.

METZGER (Jean-Daniel), médecin, né à Strasbourg en 1739, mort à Kœnigsberg (Prusse) en 1805, occupa la chaire d'anatomie dans cette ville pendant 28 ans, fut en outre assesseur du collége qui surveille l'administration médicale du pays, devint physicien de la ville, professeur d'accouchements et médecin de plusieurs hôpitaux. Il prit part à toutes les questions qui furent agitées de son temps sur les diverses parties de la science, et se fit estimer surtout par l'excellent journal d'observations sur la médecine légale et la police médicale, qu'il publia, presque sans interruption, quoique sous divers titres, de 1778 à 1790. Parmi ses ouvrages on cite: *Adversaria medica,* 1774-78, 2 vol. in-8°; *Observations de médecine légale,* 1778 et 1781, 2 vol. in-8°; *Bibliothèque de médecine légale,* 1784-1786, 2 vol. in-8°; *Esquisse de séméiotique et de thérapeutique,* 1785, in-8°; *Manuel de police médicale et de médecine légale,* 1787, in-8°; *Bibliothèque du physicien,* 1787, 1789, 1790, 2 vol. in-8°; *Anthropologie philosophico-médicale,* 1790, in-8°; *Manuel de chirurgie,* 1791, in-8°, etc. Il a donné sa propre biographie dans le 2e cahier de sa *Correspondance médicale.*

METZGER (Charles), fils aîné du précédent et professeur à Kœnigsberg, mort en 1797, a publié plusieurs *thèses.*

METZGER (George-Balthazar), médecin et membre de l'académie des *Curieux de la nature,* sous le nom d'*Americus,* a laissé un grand nombre de *thèses,* qui attestent beaucoup de savoir. Il mourut en 1687.

METZU (Gabriel), peintre hollandais, né à Leyde en 1615, mort vers 1659, a laissé un grand nombre de tableaux qui sont tous recherchés, et dont quelques-uns sont d'un prix excessif. Moins fini que Gérard Dow, plus vrai que Mieris, il se distingue par un meilleur goût de dessin. Il a plusieurs qualités excellentes; mais c'est surtout par l'harmonie que ses productions sont admirables. Le Musée royal à Paris possède de lui 8 tableaux: *Portrait de l'amiral Tromp, vu à mi-corps;* un *Militaire faisant des rafraîchissements à une dame;* un *Chimiste lisant près d'une fenêtre, dont l'extérieur est orné d'une vigne;* une *Femme assise, tenant un pot de bière et un verre;* une *Cuisinière pêlant des pommes;* le *Marché aux herbes d'Amsterdam;* la *Femme adultère,* et une *Femme à son clavecin.*

MEULAN (Théodore, comte), maréchal de camp, né à Paris en 1777, entra jeune au service, et fit les premières campagnes de l'empire. Ses blessures l'ayant condamné à l'inactivité, il fut chargé en 1803 de la surveillance des prisonniers anglais à Verdun. Il se conduisit dans cette mission avec tant de délicatesse que le gouvernement britannique, en 1814, lui offrit une épée d'honneur. Le commandement de l'école de la Flèche lui fut confié au retour du roi. Pendant les cent jours, on l'arrêta à Rouen lorsqu'il tentait de se retirer en Angleterre. A la fin de 1815 il devint chef de la division du personnel au ministère de la guerre. Colonel d'état-major depuis 1814, il fut nommé en 1817 maréchal de camp, et président du conseil de révision de la 1re division militaire. Après la révolution de 1830, il obtint le commandement du département de la Lozère, et mourut à Mende le 20 novembre 1832. Le comte de Meulan était le beau-frère de M. Guizot.

MEULEN (Antoine-François van der), peintre de batailles, né à Bruxelles en 1634, mort en 1690 à Paris, où il s'était rendu à la sollicitation de Colbert, auquel son mérite avait été révélé par Lebrun, eut à son arrivée le brevet d'une pension de 2,000 livres, et fut logé aux Gobelins. Bientôt il fut chargé de suivre Louis XIV dans ses campagnes, pour dessiner, sur les lieux, les marches, les campements, les attaques, les grandes actions, et les vues des différentes villes assiégées; circonstance à laquelle il dut cette vérité frappante d'imitation, qui lui assure un rang éminent parmi les peintres de batailles. Son talent toutefois ne fut pas borné à ce seul genre. Il a peint avec succès la plupart des vues des maisons royales, des paysages, des portraits. Personne ne dessinait mieux que lui les chevaux: aussi Lebrun lui confia-t-il l'exécution de ceux qu'il a introduits dans ses batailles d'Alexandre. Enfin un grand nombre de tentures des Gobelins, dont il fournit les dessins, peuvent soutenir la concurrence avec celles qui ont été faites d'après les modèles de Raphaël, de Jules Romain et de Lebrun. Van der Meulen fut reçu à l'académie en 1673. Les 3 réfectoires des Invalides sont ornés de ses tableaux, représentant les conquêtes de Louis XIV. Le musée du Louvre en possède 15, parmi lesquels on distingue: l'*Entrée de Louis XIV dans une ville conquise;* l'*Entrée de Louis XIV à Arras;* le *Siége de Maestricht.* Il existe 10 autres de ses tableaux des conquêtes de Louis XIV au château de Rambouillet. L'œuvre de cet artiste a été gravé, et contient une suite

de 152 planches, exécutées par les plus habiles graveurs, et formant les tomes XVI, XVII et XVIII de la collection d'estampes connue sous le nom de *Cabinet du roi*.

MEUNG ou **MEHUN** (Jean de), poëte français, surnommé *Clopinel*, né dans la petite ville du Meung-sur-Loire, près d'Orléans, au milieu du 13e siècle, mort à Paris dans l'intervalle de 1310 à 1318, ou au plus tard vers 1322, étudia l'astrologie, la géométrie, l'alchimie et les autres sciences alors en honneur, et s'éleva au-dessus de ses contemporains comme savant et comme poëte. Un de ses premiers ouvrages fut la traduction de l'*Art militaire de Végèce* (1284). Vers le même temps, sur la demande de Philippe le Bel, il résolut de donner une suite au *Roman de la Rose*, composé par Guillaume de Lorris, supprima, à cet effet, les 82 derniers vers qui en formaient le dénoûment, et y ajouta environ 18,000 vers. Ce livre, l'un des monuments les plus importants et les plus anciens de la langue et de la poésie françaises, acquit à Jean de Meung le nom de *Père et d'inventeur de l'éloquence*. Clément Marot l'appelait l'*Ennius français*; Pasquier le plaçait au même rang que Dante; Lenglet-Dufresnoy le regardait comme l'Homère français. Cependant les prêtres et les femmes, pour qui l'auteur n'avait pas assez gardé de ménagements, firent longtemps la guerre à sa mémoire et à son livre, et contribuèrent peut-être à lui donner plus de lecteurs. Parmi les nombreux manuscrits de ce poëme que possède la Bibliothèque du roi à Paris, les plus curieux sont les nos 2739 et 2742, fonds de la Vallière, et surtout le n° 196, fonds de Notre-Dame. Quant aux éditions, la meilleure, sans contredit, est celle que l'on doit aux soins de Méon, Paris, 1814, 4 vol. in-8°. Jean Molinet, chanoine de Valenciennes, qui florissait vers 1480, a donné une espèce de version, ou plutôt de paraphrase inexacte, en prose, de ce *roman* poétique, Paris, Verard, sans date, in-fol.; Lyon, 1503, in-fol.; enfin, Paris, 1521, in-4°, sous ce titre rimé: *C'est le roman de la Rose, moralisé, cler et net, translaté de rime en prose par vostre humble Molinet.* Nous avons encore de Jean de Meung son *Trésor, ou les sept articles de foi*, imprimé avec ses *Proverbes dorez* et ses *Remontrances au roi*, Paris, 1503, in-8° (il en existe d'ailleurs plusieurs manuscrits à la Bibliothèque du roi à Paris, fonds de Notre-Dame); *les Loys des trespassez avecques le pelerinaige de maistre Jean de Meung*, 1481-84, in-8°; *le Miroir d'alchimie*, 1612, in-8°; *la Vie et les épîtres de Pierre Abaylard et d'Héloïse, sa femme*, dont la Bibliothèque du roi à Paris possède un manuscrit sous le n° 7273 *bis*, etc.

MEUNIER (l'abbé Jean-Antoine), né à Châlons-sur-Saône, le 30 juin 1707, eut le bonheur d'intéresser l'homme bienfaisant qui, à cette époque, était prieur de Saint-Laurent, l'un des faubourgs de Châlons. Admis jeune au collége, il fit de rapides progrès, et obtint une place gratuite au séminaire des oratoriens, grâce aux nouvelles sollicitations de son protecteur. Meunier avait exprimé son désir d'entrer dans cette congrégation, lorsque l'évêque de Châlons, Madot, voulut apprécier par lui-même un sujet auquel la voix publique prodiguait tant d'éloges, et lui donna, pour le conserver un canonicat dans la collégiale de Saint-George. Sûr de son existence, et maître de consacrer des heures nombreuses à l'étude, Meunier partagea ses jours entre les devoirs du chœur et les travaux du cabinet. Plusieurs années après, Madot vint l'enlever à cette vie uniforme, obscure, mais douce, et réclamer l'appui de son zèle et de ses talents. L'abbé Meunier partit pour défendre à Paris l'évêque de Châlons. Des lettres confidentielles lui furent remises pour l'abbé Couturier. Il retourna ensuite à Châlons, où Madot le récompensa par le prieuré de Saint Martin-des-Champs. Ce bénéfice, peu distant des portes de la ville, ne produisait cependant qu'un modique revenu. Ce fut là qu'après deux années de travail et de retraite, Meunier acheva la traduction de l'*Apologétique* de Tertullien. L'archevêque de Lyon et l'évêque d'Arras firent présenter à l'abbé Meunier des lettres de grand vicaire, qu'il eut la modestie de refuser. A peine avait-il renoué les chaînes de ses devoirs, de ses études et de ses goûts champêtres, que l'amitié vint de nouveau la rompre. Le marquis d'Ivergni soutenait, au parlement de Dijon, un procès dans lequel sa fortune se trouvait fort compromise. A cette nouvelle, Meunier se met en route, arrive le soir même à Dijon, descend chez l'avocat de son ami, passe la nuit au travail, et publie, dès le lendemain, un mémoire qui entraîne l'opinion des juges. L'éloquence du plaidoyer ayant attiré l'attention du premier président, M. de la Marche, l'avocat eut la noble franchise de renvoyer les éloges à Meunier. Lorsqu'à de courts intervalles la mort eut moissonné M. de la Marche, Voltaire et Rousseau, qui avaient été ses amis, l'abbé Meunier trouva des consolations dans la piété. Une fluxion de poitrine occasionnée par les actes d'une charité fervente, l'enleva le 20 octobre 1780. Il a laissé: une *Traduction de l'Apologétique de Tertullien*, publiée par A. H. Dampmartin, Paris, 1822, in-12; *Traduction des six premiers livres des Commentaires de César; les Attaques de l'incrédulité repoussées par les écrits de saint Augustin; Recherches sur l'Histoire de Châlons-sur-Saône.*

MEUNIER (Hugues-Alexandre-Joseph), général français, naquit à Montlouis, dans les Pyrénées-Orientales, le 23 novembre 1758. Nommé sous-lieutenant dans le 27e régiment (Lyonnais), avant d'avoir accompli sa dixième année, il parvint 6 ans après, au grade de lieutenant. Meunier était, en 1781, au siége de Mahon, et, en 1782, à celui de Gibraltar qui fut tenté inutilement par les Espagnols. Il fut fait chevalier de Saint-Louis en 1791, passa peu de temps après dans le 34e régiment, et partit pour l'armée du Nord, avec le grade de lieutenant-colonel. Chargé par Dumouriez d'assurer, à la tête du troisième bataillon des grenadiers de la réserve, la retraite de l'armée, de Grand-Pré à Sainte-Menehould, il sut maintenir l'ordre dans sa troupe, mais ne put empêcher le désordre des autres corps. Il reçut alors une blessure qui le priva de l'usage du bras gauche. Le grade de colonel et un cheval tout équipé que lui envoya le ministre de la guerre Beurnonville furent la récompense de ses exploits. Créé général de brigade, en 1793, il commanda les lignes de Pont-à-Marck, de Mons en Puelle et la citadelle de Lille. Il passa ensuite à l'armée de l'ouest, où il combattit les Vendéens, sous le général Hoche, et contribua au rétablissement de la paix. Membre de la Légion d'honneur dès sa création, il reçut les insignes de commandant le 26 prairial an XII (1804). Ce fut sur la

proposition de Meunier que Berthier organisa le dépôt général de la guerre et forma le corps des ingénieurs-géographes, qui devint la pépinière des meilleurs officiers de l'état-major. Après avoir été successivement inspecteur général des dépôts de la grande armée, commandant du département de la Méditerranée, puis de la succursale des Invalides à Louvain, Meunier fut appelé, le 1er juillet 1812, à diriger l'école militaire de Saint-Cyr, fonctions qu'il exerça jusqu'au 10 août 1814. A cette époque il fut nommé lieutenant général par Louis XVIII, et chargé du commandement de la 12e division militaire. Le 12 mars 1815, il fut mis à la retraite, malgré ses réclamations et quoiqu'il ne fût âgé que de 56 ans. Il accepta, en avril de la même année, le commandement de la Flèche ; mais il perdit cet emploi au second retour de Louis XVIII. Le général Meunier se retira alors à Poitiers, où il mourut en février 1832. On a de lui : *Évolutions par brigades,* Paris, 1814, in-8°, avec 16 planches.

MEUR (Vincent de), né en 1628, à Tonguedec, paroisse de l'évêché de Tréguier, embrassa fort jeune l'état ecclésiastique. Il fut un des fondateurs du séminaire des missions étrangères, dont il fut supérieur en 1664. Meur fut un ardent missionnaire ; il mourut le 26 janvier 1668.

MEURIER ou **MURIER** (Gabriel), philologue et grammairien, était d'Avesnes dans le Hainaut, où il naquit vers 1530. Obligé de chercher des ressources dans l'exercice de ses talents, il choisit le dur métier de pédagogue, et, pendant près de 50 ans, donna des leçons de français, d'anglais, de flamand et d'espagnol. Il habitait Anvers, et l'on conjecture qu'il y mourut au commencement du 17e siècle. On trouve la liste de ses ouvrages, au nombre de 12, dans les *Mémoires littéraires* de Paquot, II, 8, édition in fol. Il suffit de citer sa *Grammaire française,* Anvers, 1557, in-12; et son *Dictionnaire flamand-français,* ibid., 1568, in-8°. Mais on recherche surtout l'ouvrage suivant : *Recueil de sentences notables et dictons communs, proverbes et refrains,* traduit du latin (de l'italien et de l'espagnol), Anvers, 1568, in-12.

MEURIER (Hubert), en latin *Morus,* doyen et théologal de l'église de Reims, né dans le diocèse d'Amiens, fut un fameux ligueur, qu'on soupçonna d'avoir eu l'ambition de vouloir s'élever jusqu'au siége archiépiscopal de Reims. Lorsque les troubles de la Ligue furent calmés, il ne se crut pas en sûreté dans cette ville; et il se retira, en juin 1595, à Saint-Diez en Lorraine, où il mourut le 10 mai 1602. C'était un homme fort instruit dans les matières ecclésiastiques, et dont on a : *Chrétienne et catholique exposition des saints et sacrés mystères de la messe,* Reims, 1584, 1586 et 1598, 3 vol. in-8°; *Traité de l'institution et vrai usage des processions,* Reims, 1584, in-8°, etc.

MEURIS (Amable-Joseph) exerçait à Nantes la profession de ferblantier, quand son courage bien connu appela sur lui l'attention des gardes nationaux de cette ville, qui le nommèrent, au mois d'octobre 1792, commandant du troisième bataillon de la Loire-Inférieure. Les Vendéens, au nombre de 4,000, et pourvus d'une forte artillerie, se présentèrent le 27 juin, à 4 heures du soir, devant Nort, pour traverser l'Erdre; Meuris n'avait à leur opposer que 500 hommes et deux pièces de campagne. Le feu durait depuis 14 heures, les volontaires de Meuris avaient épuisé leurs munitions. Des cavaliers vendéens, portant en croupe quelques fantassins, se jetèrent dans l'Erdre. Le feu des républicains s'était forcément ralenti, les cartouches manquaient, et pourtant les volontaires nantais ne cédaient pas un pouce de terrain. Meuris avait prévu que retarder la marche de d'Elbée sur Nantes, ce serait diviser les forces de l'armée royale et sauver cette ville. Son but atteint, Meuris serra autour de son drapeau, les 42 hommes qui restaient de son bataillon, et rentra avec eux à Nantes, où la vue de ces braves, tout couverts de sang, de sueur et de poussière, électrisa la population accourue sur leurs pas. L'obstacle suscité par Meuris sauva Nantes, dont il empêcha l'attaque simultanée par tous les corps de l'armée vendéenne. Meuris, qui s'était couvert de gloire dans ce combat où la mort l'avait miraculeusement épargné, fut tué, le 14 juillet suivant, dans un duel pour un vain propos. Il était âgé de 35 ans.

MEURISSE (Martin), né à Roye en Picardie, entra dans l'ordre des cordeliers, fut ensuite évêque (*in partibus*) de Madaure, suffragant et administrateur général du diocèse de Metz. Il fonda les bénédictins de Montigny, près de Metz, et mourut en 1644. On a de lui : *Apologie de l'adoration et élévation de l'hostie,* Paris, 1620, in-8°; *Rerum metaphysicarum libri tres,* Paris, 1623, in-4° ; *Tractatus de sanctâ Trinitate,* ibid., 1631, in-8°, etc.

MEURISSE (Henri-Emmanuel), chirurgien, de Paris, probablement de la famille du précédent, né à Saint-Quentin, et mort le 27 mai 1694, eut beaucoup de part à la construction du nouvel amphithéâtre de Saint-Côme. Il dressa les tables qui ont servi à l'*Index funereus chirurgorum Pariensium,* de Devaux, et composa un *Traité de la saignée,* in-12.

MEURSIUS (Jean Ier), laborieux antiquaire, né à Losdun, près de la Haye, en 1579, s'appliqua d'abord à éclaircir Lycophron, l'auteur grec le plus obscur dont les ouvrages nous soient parvenus, étonna par son travail les savants les plus distingués, et se fit connaître avantageusement du grand pensionnaire Barneveld, dont il fut chargé d'accompagner les fils dans les différentes cours de l'Europe. De retour en Hollande, il fut nommé professeur d'histoire, puis de langue grecque à l'académie de Leyde, et reçut le titre d'historiographe des États-Généraux ; mais après le supplice de Barneveld, il se vit exposé à des outrages continuels qui le déterminèrent à accepter l'offre que lui fit le roi de Danemark, en 1625, de la chaire d'histoire à l'académie de Sora. Il partagea le reste de sa vie entre les devoirs de son emploi et ses travaux littéraires, et mourut en 1639 à Sora. Ses *OEuvres* ont été recueillies par J. Lami, Florence, 1741-63, 12 vol. in-fol. On distingue parmi ses productions : *Glossarium græco-barbarum,* 1614, in-8° ; *Athenæ Batavæ, sive de urbe Leydensi et academiâ,* etc., 1625, in-4° ; *Rerum belgicarum liber primus, de induciis belli belgici,* 1612 ; in-4°, très-rare ; *Ferdinandus, sive libri IV de rebus per sexennium Ferdinando, duce albano, in Belgio gestis,* etc., 1614, in-4° ; *Guillelmus Auriacus, sive de rebus toto Belgio tàm ab eo quàm ejus tempore gestis lib. X,* 1620, in-4°; *Historia Danica, usquè ad annum* 1523, Copenhague, 1630, in-4° ; et un grand nombre de dissertations, insérées dans le *Thesaur. antiquit. græcarum.* Ses ouvrages historiques ont été recueillis, Amsterdam, 1638, in-fol. Sa *Vie* a été publiée par D. Guillaume Moller, Altdorf, 1693, in-4° ;

Nuremberg, 1732, in-4°. La *Dissertation* de J. Valérian Schramm : *De vitâ et scriptis Joh. Meursii patris*, Leipzig, 1715, in-4°, mérite aussi d'être consultée.

MEURSIUS (Jean II), savant littérateur, fils du précédent, né à Leyde en 1613, suivit son père en Danemark, et mourut vers 1653. On a de lui : *Majestas veneta*, Leyde, 1640, in-12 ; *De Tibiis veterum*, Sora, 1641, in-8°, et inséré dans le tom. VIII du *Thesaur. antiquitat. græcar.*; *Observ. politico-miscellaneæ*, Copenhague, 1641, in-8°; *Arboretum sacrum, sive de arborum consecratione*, Leyde, Elzevir, 1642, in-12 ; réimprimé à la suite du poëme des *Jardins* de Rapin, 1668, in-12 ; Utrecht, 1672, in-8°.

MEUSCHEN (Jean-Gérard), théologien et philologue, né à Osnabruk, le 4 mai 1680, fut successivement professeur de philosophie à l'académie de Kiel, pasteur dans sa ville natale, premier prédicateur du comte de Hanau, enfin surintendant général des églises de la principauté de Cobourg, et professeur de théologie à l'académie de cette ville, où il mourut le 15 décembre 1743. Il était membre de la Société royale de Berlin. Ses principaux ouvrages sont : *Bibliotheca medici sacri, seu recensio scriptorum qui scripturam sacram ex medicinâ et philosophiâ naturali illustrârunt*, 1712, in-8° ; *Ceremoniale electionis et coronationis pontificis romani, et ceremoniale episcoporum, collecta, edita et præfatione illustrata*, 1732, in-4° ; *Vitæ summorum dignitate et eruditione virorum*, 1735-41, 4 parties en 1 vol. in-4° ; *Novum Testament. ex Talmude antiquitatibus Hebræorum illustratum*, 1736, in-4°.

MEUSCHEN (Frédéric-Christian), fils du précédent, conseiller et secrétaire de légation du prince de Cobourg à la Haye, né à Hanau en 1719, forma un riche cabinet de coquillages, et rédigea le catalogue raisonné des principales collections de ce genre qui furent vendues en Hollande à cette époque. Il publia ce recueil sous le titre de *Miscellanea conchyliologica*, Amsterdam, 1773, 5 vol. in-8°.

MEUSEL (Jean-George), laborieux bibliographe, né en 1743 à Eyrichshof, près de Baunach en Franconie, mort le 19 septembre 1820, fut d'abord professeur d'histoire aux universités d'Erfurt et d'Erlangen, puis nommé successivement conseiller aulique de la principauté de Quedlinbourg, de la cour électorale de Brandebourg et de celle du roi de Prusse. Sans parler des services qu'il a rendus aux lettres par ses éditions et ses traductions, nous citerons quelques-uns de ses nombreux ouvrages : *De præcipuis commerciorum in Germaniâ epochis*, 1780, in-4° ; *Bibliotheca historica*, 1782-1804, 11 tomes en 22 vol. in-8° ; *l'Allemagne littéraire*, (gelehrte Teutschland), 1796 et suivantes, 16 vol. in-8° ; *Introduction à la connaissance de l'histoire des États de l'Europe*, 1775, in-8°, 4e édition, 1800 ; *Dictionnaire des artistes allemands vivants*, 1778-89, 2 vol. in-8° ; 1808-09, avec un 3e vol. publié en 1814 et servant de supplément aux deux éditions ; *Littérature de la statistique*, 1790, in-8° ; 1806-07, 2 vol. in-8° ; *Direction* (Leitfaden) *pour l'histoire de la littérature*, 1799-1800, 3 parties in-8° ; *Dictionnaire des écrivains allemands morts, de* 1750 *à* 1800, 1802 et suivantes, 15 vol. in-8°. Meusel a eu plus ou moins de part à la rédaction d'un grand nombre de journaux ou de recueils périodiques.

MEUSNIER (Philippe), habile peintre, né à Paris en 1655, mort en 1734, fut reçu à l'Académie, dont il devint trésorier, obtint une pension et un logement au Louvre, et fut honoré dans son atelier des visites de Louis XIV et de Louis XV. Il excellait à peindre l'architecture et entendait parfaitement la perspective. Il fut employé à représenter l'architecture de la voûte de la chapelle de Versailles, à décorer la galerie de Coypel au Palais-Royal et le château de Marly.

MEUSNIER (Jean-Baptiste-Marie), l'un des hommes les plus remarquables que la France ait produits, et que pourtant les dictionnaires historiques ont passé sous silence, naquit à Tours le 19 juin 1754. Placé, au sortir de ses études, chez Bertaut, pour se préparer à entrer à l'école de Mézières, il fit des progrès si rapides, qu'au bout de quelque temps il devint le professeur de ses camarades. Avec une telle recommandation, il se présenta à l'examen du génie, et fut refusé, non qu'il eût été trouvé incapable, mais parce qu'il n'avait pas répondu d'après le livre de l'examinateur, membre de l'Académie des sciences. Il est vrai que le jeune aspirant, à qui l'examinateur demandait : *Que savez-vous ?* s'était permis de répondre : *Interrogez-moi sur ce que vous savez.* Loin de se décourager, Meusnier envoya, six mois après, à l'Académie des sciences un mémore *sur la haute analyse*, plein de vues neuves et ingénieuses ; la même année, il entra dans le corps du génie, et l'Académie des sciences l'ayant appelé dans son sein, il devint le confrère du professeur qui l'avait refusé à l'examen. Avant d'être associé aux travaux chimiques du célèbre Lavoisier, il avait inventé une machine pour dessaler l'eau de la mer. En 1783, il expliqua une nouvelle construction de lampes : c'est l'objet de son mémoire sur les lampes à cheminée, qu'Argant exécuta le premier, que Lange perfectionna, et dont Quinquet voulut s'attribuer l'invention. Le gazomètre, ou appareil propre à manœuvrer différentes espèces d'air dans les expériences qui en exigent des volumes considérables, par un écoulement continu, parfaitement uniforme, et variable à volonté, et qui donne à chaque instant la mesure des quantités d'air employées avec une précision presque mathématique, sert à caractériser le génie de Meusnier pour les machines. Il en dut la première idée au soufflet hydrostatique de Lavoisier. Un mécanicien tel que Meusnier ne devait pas voir indifféremment la découverte de Montgolfier. Son idée de prédilection a toujours été, depuis cette époque, le perfectionnement des aérostats. Parmi les monuments de son génie laissés à Cherbourg, on compte les fours qu'il fit construire pour rougir les boulets, et les affûts de côtes et de mer très-précieux par la prestesse et la facilité de leurs mouvements. La révolution française fut embrassée avec chaleur par Meusnier. Tous les genres d'utilité multipliaient son génie presque universel. On lui dut surtout une machine ingénieuse pour la gravure des assignats en taille-douce. Il ne lui fallut qu'une demi-heure pour la trouver, et pour en faire le calcul, qu'il présenta à ses collègues Monge, Vandermonde et Berthollet. Tous trois ne revenaient pas de leur étonnement sur cette découverte, qui se fit dans un temps donné, et fut en quelque sorte une saillie d'invention mécanique. Après le 10 août 1792, le ministre de la guerre Servan confia à Meusnier, devenu

général de division, l'organisation et le mouvement des treize armées qu'ils créèrent ensemble. Vers la fin de cette même année, Meusnier, pour n'être pas témoin de l'anarchie qui régnait dans l'intérieur de la France, et peut-être aussi pour être utile à sa patrie, quitta ses fonctions au ministère de la guerre, et choisit son poste aux armées. Il ne tarda pas à s'y distinguer. La défense du fort de Kœnigstein lui fit le plus grand honneur, et le trait suivant donnera une juste idée de son caractère militaire. Lorsque les Prussiens envoyèrent un adjudant pour sommer la forteresse de se rendre, le commandant fit assembler les 400 hommes qu'il avait de garnison, en présence de l'adjudant prussien, et leur dit : Soldats de la liberté, si vous restez inébranlables, comme je n'en doute point, nous défendrons Kœnigstein tant qu'un seul de nous restera en vie ; mais si, contre toute attente, je vous trouvais faibles, ce moment serait le dernier de ma vie ; et en même temps il leur montra le pistolet dont il se brûlerait la cervelle. Aussitôt toute la garnison cria unanimement : « Vaincre ou mourir! » Alors Meusnier se tournant vers l'officier prussien, lui dit : « Rapportez à votre prince ce que vous venez de voir et d'entendre ; voilà ma seule réponse. » Les Allemands se souviendront longtemps de la construction rapide des fortifications de Cassel, opération qu'il dirigea, de la défense de cette tête de pont sans laquelle Mayence n'eût pu soutenir un siége aussi long, de la prise de la redoute de Costheim et d'une multitude de faits d'armes où ce chef, aussi brave qu'habile, semblait établir, contre l'opinion commune, la supériorité de la défense sur l'attaque, lorsqu'un boulet de canon fit voir que cette supériorité ne tenait qu'à un seul homme. C'est dans les sorties sur Biberach et Mosbach, et lorsque Meusnier repassait le fleuve pour rentrer dans Cassel, que les Prussiens firent sur le bateau qui le portait une décharge de toutes leurs batteries : un biscaïen vint le frapper à la jambe ; il s'écria : Je suis blessé ! A cette nouvelle, les Prussiens suspendirent leur feu ; il n'y eut plus d'ennemis sur le champ de bataille, et une espèce de trêve dura jusqu'à la mort de ce général, arrivée le 13 juin 1793. On a de lui : *Mémoire sur la courbure des surfaces ; Mémoire où l'on prouve, par la décomposition de l'eau, que ce fluide n'est point une substance simple ; Description d'un appareil propre à manœuvrer différentes espèces d'air*, etc.

MEUSNIER DE QUERLON (Antoine-Gabriel). *Voyez* **QUERLON**.

MEUSY (Nicolas), écrivain ascétique, naquit en 1734, de simples cultivateurs, à Vilers-Sexel, petit bourg de Franche-Comté. Après avoir terminé ses études avec succès, il embrassa l'état ecclésiastique, et se voua à l'instruction des habitants de la campagne. Il mourut vicaire de la paroisse de Rupt, en 1772. Il a publié : *le Code de la Religion et des Mœurs,* Paris, 1770, 2 vol. in-12; *le Catéchisme historique, dogmatique et moral des fêtes,* Vesoul, 1771, in-12.

MEXIA ou **MESSIE** (Pierre), historien et compilateur, né à Séville vers la fin du 15e siècle, mort vers 1552, fut honoré du titre d'historiographe de Charles-Quint. On a de lui : *Silva de varia leccion,* Séville, 1542, in-4°, traduit dans la plupart des langues de l'Europe, et notamment en français par Cl. Gruget, sous le titre de *Diverses leçons,* 1554 : cette traduction, réimprimée plusieurs fois, est recherchée; *Historia imperial y cesarea desde Julio Cesare hasta Maximiliano,* 1546, in-fol.; traduite en italien par Louis Dolce, 1561, in-4°; *Sept Dialogues,* 1547 ; traduits en italien par Alphonse d'Ulloa, 1557, in-4° ; et en français par Cl. Gruget, à la suite des *Diverses leçons.*

MEY (Claude), avocat, né à Lyon le 15 janvier 1712, mort le 12 juin 1796 à Sens, où il s'était réfugié pendant la Terreur, était fort instruit sur les matières canoniques. Il prit part à toutes les discussions religieuses de son temps, se rangea du côté des appelants, et plus tard se déclara contre la constitution civile du clergé en signant la consultation dressée par Jabineau (15 mars 1790). Nous citerons de lui : *Apologie des jugements rendus en France par les tribunaux séculiers contre le schisme,* 1752, 2 vol. in-12 : ouvrage supprimé par arrêt du parlement de Paris et condamné par Benoît XIV (la 2e partie est de Maultrot) ; *Requête des sous-fermiers du domaine au roi, pour demander que les billets de confession soient assujettis au contrôle,* in-12 de 40 pages (pièce satirique condamnée au feu par arrêt du parlement) ; *Maximes du droit public français, tirées des capitulaires, des ordonnances du royaume et des autres monuments de l'histoire de France* (avec Aubry, Maultrot et Blonde), 1772, 2 vol. in-12 ; 2e édition, 1775.

MEY (Ottavio), négociant de Lyon, de la famille du précédent, mort en 1690, est l'inventeur du procédé employé pour lustrer les soies. Il se forma une riche collection d'objets curieux et d'antiquités, parmi lesquels on voyait le fameux bouclier dit *de Scipion*, transporté depuis au cabinet des médailles.

MEY (Jean de), théologien protestant, né en 1617, à Middelbourg, en Zélande, y mourut en 1678. Outre plusieurs ouvrages hollandais recueillis à Middelbourg en 1681, et réimprimés à Delft, 1709, 1 vol in-fol., Mey a publié : *Physiologia sacra.* Cet ouvrage estimé est très-utile pour l'étude de la théologie.

MEYDANY (Aboul-Fadhl-Ahmed ben **MOHAMMED** al), écrivain arabe, né dans le quartier de Nischahpour, appelé Meydan, mort dans la même ville en 518 (1124), est auteur d'un traité *des noms propres et des synonymes,* augmenté par son fils Abou Sayd, et d'un traité de *grammaire en vers.* Mais il doit surtout sa grande réputation à son *Recueil de proverbes* (Medjme-al-amtsal), au nombre de 6,000, source féconde à laquelle sont venus puiser les savants qui ont le plus contribué par leurs écrits à la propagation des études orientales en Europe, notamment Pococke, Reiske et Silvestre de Sacy. Le premier avait traduit tout l'ouvrage en latin et déposé son manuscrit à la bibliothèque Bodléienne. C'est d'après ce manuscrit que Schultens fils publia 120 proverbes en arabe et en latin, Londres, 1773, et que Machride en a inséré un certain nombre dans les *Mines de l'Orient.* Schultens, qui en avait annoncé une édition complète avec le texte, la traduction latine et des notes, s'est arrêté au 334e proverbe ; et son travail a été continué par Schrœder, mais non complété. Scheid, Reiske, Rosenmüler, n'ont également donné que des commencements d'édition : ce dernier a publié 17 nouveaux proverbes avec leur traduction et de savantes notes, Leipzig, 1796.

MEYER (Jacques), dit *Baliolanus*, historien, né à Vleter, village près de Bailleul, en 1491, mort en 1552 à Blankenberg, dont il occupait la cure, fut un des restaurateurs des bonnes études dans la Flandre. On a de lui : *Flandricarum rerum decas, [de origine, antiquitate, nobilitate, ac genealogiâ comitum Flandriæ*, 1531, in-4° et in-8° ; *Chronicon Flandriæ ab anno Christi 445 usque ad annum* 1278, 1538, in-4° ; continué par Ant. Meyer, son neveu, jusqu'à l'année 1476, et publié sous le titre de *Commentarii, sive Annales rerum flandricarum*, etc., 1561, in-fol., puis réimprimé dans le *Recueil* des historiens belges de Feyrabend, 1580, in-fol.

MEYER (Théodore), peintre et graveur, né en 1572 à Eglisau, canton de Zurich, mort à Zurich en 1658, a laissé un œuvre assez considérable dont font partie les *Douze mois*, les *Danses des paysannes*, l'*Armorial de Zurich*.

MEYER (Rodolphe), fils aîné du précédent, mort en 1738, dans un âge peu avancé, suivit la carrière de son père. On distingue ses gravures pour une édition de l'*Helvétie-sainte* de Murer.

MEYER (Conrad), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Zurich, en 1618, mort dans cette ville en 1689, fut élève de son père Théodore et de son frère Rodolphe. Il peignit avec un égal succès l'histoire, le paysage et le portrait, et fut le premier qui se servit habituellement du vernis mou pour graver à l'eau-forte. Le nombre de ses peintures et de ses gravures s'élève à plus de 900 pièces. Gaspard Füssli en a donné un catalogue que l'on peut consulter, et dont Hubert a inséré l'extrait dans le *Manuel des amateurs de l'art*. Son œuvre consiste en *portraits, sujets historiques, paysages et emblèmes*.

MEYER (Jean-Jacques) naquit à Winterthur, ville du canton de Zurich, en 1629, et y mourut en 1710. Il était curé, et l'on a imprimé de lui un grand nombre d'écrits ascétiques et pédagogiques; on n'en citera que l'*Hortulus adagiorum germanico-latinorum*, 1677 ; le *Janua linguarum Comenii dialogisticè*, 1691.

MEYER (Lævin de), théologien et poëte, né à Gand en 1655, d'une famille noble, entra dans la société des jésuites à l'âge de 18 ans, et y enseigna successivement les humanités, la philosophie et la théologie. Il fut ensuite nommé préfet des classes, et enfin recteur du collège de Louvain : il mourut en cette ville le 19 mars 1730. Le P. Meyer était fort laborieux ; il eut à soutenir des discussions très-vives avec Opstraët, le P. Serry, Petitpied et d'autres théologiens.

MEYER (Léonard), curé à Schaffouse, s'est fait connaître par quelques livres d'histoire, parmi lesquels on remarque l'*Histoire de la ville de Schaffouse et de la réformation de son église*, imprimée en 1656, in-8° (en allemand), et qui est encore estimée des protestants.

MEYER (Félix), peintre de paysages, né en 1653 à Winterthur, en Suisse, mort en 1713, trouva dans les sites variés de sa patrie une source féconde d'inspirations, et acquit, par un travail assez assidu, une telle promptitude d'exécution, qu'on en rapporte des effets incroyables. Devenu possesseur d'une fortune assez considérable, il fut nommé par ses compatriotes membre du grand conseil, et investi, en 1708, de la charge de gouverneur du château de Weyden près d'Hussen. Ses tableaux les plus recherchés sont ceux dont Roos ou Rugendas ont peint les figures; car c'était la partie faible de son talent. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs paysages estimés : ces pièces, au nombre de 24, représentent des *sites de la Suisse*.

MEYER (Conrad), peintre sur verre, né à Zurich en 1695, mort dans cette ville en 1766, s'est fait un nom par la beauté et la netteté de ses peintures et par ses connaissances en physique. Il composa lui-même l'appareil nécessaire à la Société physique de sa ville natale, où l'on conserve plusieurs de ses machines et instruments.

MEYER DE KNONAU (Jean-Louis), amateur éclairé des sciences et des arts, né à Zurich en 1705, mort dans cette ville en 1785, a laissé cinquante *Fables* (Zurich, 1758), dont les figures ont été dessinées et gravées par lui-même, et quelques écrits sur l'agriculture, etc.

MEYER (Joseph-Léonce), né à Lucerne en 1720, mort dans cette ville en 1789, est auteur d'un grand nombre de compositions musicales, d'opéras et d'autres pièces de théâtre. En 1775 il fonda une société patriotique, dite *de la Concorde*, qui devait resserrer les liens entre les cantons et les pays catholiques de la Suisse, mais qui cessa d'exister en 1783.

MEYER (Joseph-Rodolphe-Valentin d'OBERSTAD), né à Lucerne en 1725, d'une famille patricienne, devint membre du sénat de sa ville natale, et s'annonça d'abord comme réformateur politique ; toutefois son patriotisme apparent fut mêlé de beaucoup d'ambition, il se montra l'ardent ennemi des Schumacher, dont l'influence lui portait ombrage. Le trésorier de l'État, membre de cette puissante famille, fut accusé de malversation et condamné à des amendes ; son fils fut décapité, par sentence du sénat, et Meyer, qui se vit décerner la couronne civique, fut appelé l'*Immortel* et *le Divin*. Mais en 1769, lorsqu'on eut reconnu l'injustice de ces deux sentences ; il fut trop heureux de n'être puni que d'un exil de 15 ans. Le terme de son bannissement arrivé, il rentra dans sa patrie, reprit sa place au sénat, mais, loin de conseiller encore des réformes, donna lui-même dans tous les abus où il pouvait trouver son compte. Il se déclara contre la révolution française, et reçut du roi de Sardaigne l'ordre de St.-Lazare en récompense de ses efforts, heureusement inutiles, pour entraîner sa patrie dans diverses coalitions. Déplacé de nouveau par la révolution suisse, il se retira chez son frère, abbé du couvent de Bleinau, où il mourut en 1808. On connaît de lui plusieurs ouvrages politiques, qui offrent souvent d'assez bonnes idées. En 1764 il écrivit l'*Éloge de M. F. V. Balthasar*.

MEYER (Jean-Henri), directeur de l'institut libre des beaux-arts de Weimar, né à Stüfa sur le lac de Zurich en 1759, mort à Iéna le 14 octobre 1832, est connu par la publication des *OEuvres de Winckelmann*, et par l'*Histoire des arts du dessin chez les Grecs*. C'était un des amis les plus sincères du célèbre Gœthe, mort peu de mois avant lui.

MEYER (H. de), peintre de paysages, naquit à Amsterdam en 1737. Son talent lui fit obtenir l'emploi de co-directeur de l'académie de dessin à Harlem, où il demeurait; plus tard, il fit un voyage en Angleterre avec le peintre W. Hendrik. De retour de ce voyage, il s'occupa beaucoup à dessiner des paysages à la ganache, en détrempe et en encre de Chine. Son dessin est correct,

ses compositions sont d'une bonne entente, et ses paysages richement étoffés. Il était déjà avancé en âge lorsqu'il s'était établi à Londres, où il est mort en 1793.

MEYER (Jean-Baptiste) naquit à Mazamet près Castres, le 13 octobre 1750, d'une famille de négociants. Il avait débuté dans le barreau lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes avec ardeur, ce qui le fit choisir en septembre 1792, par le département du Tarn, pour siéger à la Convention nationale, où il vota pour la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Il fit ensuite partie du conseil des Cinq-Cents, de celui des Anciens et du corps législatif, ne se distingua dans aucune de ces assemblées, et revint dans ses foyers en 1803. A l'époque des cent jours de 1815, Meyer signa l'*Acte additionnel aux constitutions de l'empire*. Banni, comme régicide, en 1816, il se réfugia en Suisse, et habita successivement les villes de Constance et de Saint-Gall. Il revint en France au mois de septembre 1830, et y termina son existence le 18 octobre suivant.

MEYER, officier général helvétien au service de France, était né à Lucerne en 1765. Il entra en 1784 dans un des régiments des gardes suisses. Lorsqu'ils furent congédiés en 1792, il passa à l'armée du centre, en qualité d'aide de camp de la Fayette. Nommé ensuite adjoint à l'état-major de l'armée des Pyrénées, ses talents et sa bravoure lui méritèrent le grade d'adjudant général et l'estime de Dugommier. En 1795, il devint général de brigade, et continua de prendre part aux succès des armées françaises le long de cette frontière. Après la paix de Bâle, il fut envoyé à l'armée des côtes de l'Océan, et, en 1798, à celle d'Italie. Il se trouvait en 1799 dans Mantoue lorsque cette place capitula; il en sortit comme prisonnier de guerre. Revenu en France, après la paix de Lunéville, il fut chargé par le gouvernement consulaire de conduire des secours en Égypte; mais les événements s'opposèrent à ce qu'il s'acquittât de cette mission. Quand l'expédition de Saint-Domingue fut résolue, Meyer eut un commandement dans l'armée qui avait Leclerc pour chef; et, au commencement de 1803, il succomba aux fatigues de cette guerre désastreuse. On a de lui : *Lettres familières sur la Carinthie et la Styrie, adressées à Mme Bianchi de Bologne, par un officier général français, prisonnier de guerre en Autriche,* 1799, Léoben, Paris, an IX (1800), in-8°.

MEYER (Jonas-Daniel) naquit à Arnheim, dans le pays de Gueldre, le 15 septembre 1780. Après avoir fait ses études de droit à l'université d'Amsterdam, il devint juge d'instruction au tribunal de première instance de cette ville, membre du conseil général du département de Zuiderzée, sous le gouvernement français; directeur de la *Gazette officielle*, en 1808; membre de l'administration provisoire de la ville d'Amsterdam, lors de la restauration, et secrétaire de la commission chargée, en 1815, de rédiger la loi fondamentale des Pays-Bas. Meyer acquit, dans ces différentes fonctions, la réputation d'un homme aussi intègre qu'éclairé. Il renonça depuis à tous ses emplois, et reprit sa place au barreau d'Amsterdam. Lorsque Louis-Napoléon revendiqua le pavillon de Harlem, contre le roi des Pays-Bas, il choisit pour avocat Meyer, dont le plaidoyer fait à cette occasion, passe pour un chef-d'œuvre. Les autres écrits de ce jurisconsulte eurent un grand succès, et le firent associer aux plus célèbres académies de l'Europe. Meyer mourut à Amsterdam, le 6 décembre 1834. On a de lui : *Dubia de doctrina Thomæ Paynei*, etc., Amsterdam, 1796, in-8°; *Esprit, origine et progrès des institutions judiciaires des principaux pays de l'Europe*, la Haye, 1818, 5 vol. in-8°, etc.

MEYER. *Voyez* **MAYER.**

MEYERBERG. *Voyez* **MAYERBERG.**

MEYERINGH (Albert), peintre et graveur d'Amsterdam, naquit en 1645, et fut élève de son père, artiste médiocre, qui enseigna son art à ses fils Albert et Henri. Voulant se perfectionner, Albert Meyeringh alla en France, puis en Italie, où, pendant un séjour de 10 ans, il ne cessa d'étudier la belle nature du pays et les chefs-d'œuvre de ses artistes. Arrivé à Rome sans la moindre ressource, il fut obligé, pour vivre, de se livrer aux travaux les plus pénibles; mais sa persévérance fut récompensée; il se fit enfin connaître et obtint de nombreuses commandes. Plusieurs de ses tableaux sont remplis d'une foule innombrable de personnages. On estime particulièrement ceux où il a représenté des vues de châteaux avec des bosquets et des figures dans le goût antique. Il a gravé, d'une pointe légère, *une suite de dix paysages héroïques*, d'après ses compositions. On peut en voir le détail dans le *Manuel des Amateurs*. Il mourut dans sa ville natale, le 17 juillet 1714.

MEYFFRET (Augustin), né en 1770, à Saint-Tropez (Var), avait environ 20 ans quand il débuta dans la marine marchande. Il fit deux campagnes dans le Levant, en qualité de volontaire et de second capitaine. A son retour en France, Meyffret entra dans la marine de l'État, et s'embarqua comme aide-timonnier, le 20 février 1793, sur la frégate *la Minerve*. Il ne tarda pas à se faire remarquer de ses chefs, et, quelque temps après, il obtint le grade d'aspirant de 2e classe. Nommé enseigne de vaisseau le 28 novembre 1798, il fut embarqué sur le chébec *le Saint-Pierre*, et combattit entre la Corse et l'île d'Elbe, 3 corsaires anglais qui furent obligés de prendre la fuite. Nommé successivement au commandement du lougre *le Bonaparte* et de l'aviso *le Frimaire*, affectés au service de l'armée d'Italie, il donna des preuves de courage dans différents combats, notamment dans celui qu'il livra devant le port de Quieto, dans l'Adriatique, contre une flotte autrichienne escortant un convoi. Cette affaire eut pour résultat la prise de plusieurs bâtiments du convoi. Embarqué, le 30 septembre 1798, sur le vaisseau *le Généreux,* Meyffret prit part aux combats que ce vaisseau eut à soutenir contre la flotte turco-russe, près de Corfou, et mérita par sa bravoure, les éloges du commandant Lejoille. En 1802, il fit partie de l'expédition dirigée contre Saint-Domingue, en qualité de commandant d'une goëlette. A la suite de plusieurs engagements que Meyffret eut avec les insurgés, l'amiral Émériau le mit à l'ordre du jour de l'armée. Attaché, en 1804, à la flottille de Boulogne, il prit successivement le commandement de plusieurs canonnières sur lesquelles il livra différents combats à des frégates et à d'autres bâtiments anglais. Promu au grade de lieutenant de vaisseau, il fut embarqué le 19 juillet 1806, comme lieutenant chargé du détail, sur la frégate *la Manche*. Pendant

la croisière qu'il fit dans les mers de l'Inde, sous les ordres du commandant Hamelin, il se trouva, jusqu'en 1810, à divers combats soutenus avec succès contre des forces anglaises souvent supérieures. De retour en France, il fut nommé capitaine de frégate, le 3 juillet 1811, et embarqué successivement comme second sur les vaisseaux *le Majestueux* et *le Breslaw,* et sur la frégate *la Galatée,* où il consolida de plus en plus la réputation qu'il s'était acquise. Nommé, pendant les cent jours, au commandement du fort Caire; appelé le petit Gibraltar, dans la rade de Toulon, il parvint par son énergie, à maintenir la subordination et le bon ordre au milieu d'une population exaltée par le retour de Napoléon. Après avoir été employé comme sous-directeur aux mouvements du port, il fut admis à la retraite le 19 mars 1833, avec le grade de capitaine de vaisseau. Meyffret mourut le 9 mars 1839. Il était chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur.

MEYNARD (François, chevalier de), avocat à Périgueux, fut député à la Convention par le département de la Dordogne. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. En 1795 il fut envoyé commissaire à l'armée de Sambre-et-Meuse. Membre du conseil des Cinq-Cents, il obtint que les ecclésiastiques condamnés à la reclusion rentreraient dans l'administration de leurs biens. Sorti du conseil en 1798, il fut nommé par le Directoire agent politique à Francfort. En 1811, on l'appela à la présidence du tribunal civil de Périgueux. Élu en 1815 membre de la chambre des représentants, il n'y siégea point; mais il se rendit à la chambre des députés, où le département de la Dordogne l'envoya, et où il resta jusqu'en 1817. Nommé à cette époque juge au tribunal d'instance de la Seine, il vint siéger de nouveau à la chambre des députés en 1820, où il votait avec le côté droit. Il entra en 1825 à la cour royale de Paris, et mourut en 1828 à Vaurain, près de Riberac.

MEYNIER (Honorat) naquit à Pertuis, près d'Aix, vers 1570. On a peu de détails sur sa vie; seulement, on sait qu'après avoir servi pendant 36 ans, et avoir pris part aux guerres de religion et de la Ligue, las du service dont il n'avait retiré aucun avantage, il se mit à composer un assez grand nombre d'ouvrages sur différentes matières. On voit par des vers qu'il adressa à J. B. Garnier, qu'il avait conservé dans un âge avancé, tout le feu de sa jeunesse et son ardeur guerrière. Il mourut en 1638. Il a laissé les ouvrages suivants : *l'Arithmétique d'Honorat Meynier, enrichie de ce que les plus doctes mathématiciens ont inventé de beau et d'utile,* etc.; *ensemble la réfutation des maximes nouvelles de Simon Stewin de Bruges,* Paris, 1614, in-4°; *Principe et progrès de la guerre civile opposée aux gouverneurs de la Provence,* Paris, 1617, in-8°; *Règles, sentences et maximes de l'art militaire,* etc.

MEYNIER (Charles), peintre d'histoire, né à Paris le 24 novembre 1759, mort le 6 septembre 1832, se destina d'abord à l'art de la gravure, qu'il étudia sous Choffart; mais, déterminé par sa passion pour la peinture, il entra en 1785 à l'académie et eut pour maître Vincent. Il remporta en 1789 le grand prix, et se rendit à Rome en qualité de pensionnaire. En 1793 il revint à Paris. Élu en 1815 membre de l'Académie des beaux-arts, il fut nommé professeur aux écoles royales en 1818, et membre de la Légion d'honneur en 1822. Meynier avait un beau talent de composition : ses tableaux ont un grand caractère de dessin et d'expression; on estime surtout ses allégories. Il passait aussi pour l'un des artistes les plus habiles à peindre les plafonds. Ses productions les plus remarquables sont : la *Naissance de Louis XVI; Apollon, Uranie, Clio, Polymnie, Érato* et *Calliope;* les *Adieux de Télémaque et d'Eucharis;* le *76e de ligne retrouvant ses drapeaux dans l'arsenal d'Inspruck;* l'*Entrée des Français dans Berlin; les Français blessés dans l'île de Loban, reconnaissant leur général qu'ils avaient perdu;* la *Bataille d'Austerlitz.* Meynier a peint aussi trois grands *Plafonds* au Musée royal à Paris. Le même Musée possède en outre plusieurs ouvrages de ce peintre, notamment les *Cendres de Phocion,* et le berger *Phorbas, présentant OEdipe à Péribée, reine de Corinthe.*

MEYRANX (P. Stanislas), né dans le département des Landes en 1792, fit ses études à Montpellier, et vint à Paris suivre avec plus de liberté son goût ardent pour les sciences naturelles. Sa carrière fut lente à s'ouvrir : il fit quelques leçons à la Société des bonnes études; puis il fut nommé professeur d'histoire naturelle au collége Bourbon. M. de Monthel, alors ministre, lui donna une petite place à la bibliothèque de l'Arsenal. Meyranx fit aussi quelques leçons au collége de Juilly, et en dernier lieu il fut nommé professeur au collége Charlemagne. Doué d'un tact admirable pour l'enseignement des sciences, toute son âme s'épanchait quand il parlait des merveilles de la création; il montrait Dieu partout, mais sans affectation : aussi les enfants aimaient-ils à l'entendre. Dans ses derniers jours, désolés par d'horribles souffrances, l'amitié et la religion lui apportèrent leurs consolations. Il mourut à Paris le 30 juin 1832. Meyranx n'a point été connu de son siècle; mais Cuvier avait apprécié son génie. Il a publié, avec M. Laurencet, une *Anatomie comparée,* en partie traduite de Meckel, et fourni à l'*Encyclopédie portative,* le *Résumé d'anatomie,* 1827, et le *Résumé de mammologie,* 1828.

MEYSSENS (Jean), peintre d'histoire et de portraits, né à Bruxelles en 1612, s'occupa aussi avec succès de la gravure au burin et à l'eau-forte, et abandonna pourtant la culture des arts pour se livrer au commerce des estampes. Parmi ses portraits on distingue ceux du *comte Henri de Nassau,* de la *comtesse de Styrum* et des *comtes de Bentheim.* On a de lui une suite à l'eau-forte de 8 portraits de peintres, publiée en 1649, in-4°. Il a laissé un livre, devenu rare, sous ce titre : *Images de divers hommes d'esprit qui par leur art et sciences debvroient vivre éternellement et desquels la louange et renommée faict estonner le monde,* Anvers, 1649, in-fol.

MEYSSENS (Corneille), fils du précédent, né à Anvers en 1646, se distingua surtout dans le genre du portrait. Un de ses ouvrages les plus considérables est le recueil in-fol., d'après son père, des portraits des Empereurs de la maison d'Autriche : *Effigies imperatorum domus austriacæ.*

MEYSSONNIER (Lazare), médecin, né à Mâcon en 1602, mort vers 1672, pratiqua son art à Lyon avec beaucoup de succès, et y obtint un canonicat de l'église

St.-Nizier. Il s'adonna toutefois à l'astrologie judiciaire, composa des horoscopes, et publia un almanach intitulé le *bon Ermite*, que ses confrères firent supprimer. Nous citerons de lui : *OEnologie, ou les merveilleux effets du vin, ou la manière de guérir avec le vin seul*, Lyon, 1636, in-8°; *Introduction à la philosophie des anges*, ibidem, 1648, in-8°; *Almanach chrétien, catholique*, etc., ibidem, 1657, in-4°; *la belle magie, ou science de l'esprit*, etc., ibid., 1669, in-12, figures.

MEYTENS (Martin de), peintre, né à Stockholm en 1695, s'établit à Vienne, y fut nommé peintre de la cour, et mourut en 1770. Il peignit d'abord en émail, puis à l'huile, particulièrement dans le genre du portrait : ses carnations sont excellentes.

MÈZERAI (François EUDES de), célèbre historien, né en 1610 au village de Rye, près d'Argenteau, renonça à la poésie pour occuper une place de commissaire des guerres. Dégoûté de cet emploi, il alla se fixer à Paris; et c'est alors qu'il se fit appeler *Mézerai*, d'un hameau de la paroisse de Rye. Il débuta par quelques pamphlets politiques, dont la composition, lui faisant sentir le besoin de comparer le présent avec le passé, le porta vers l'étude de l'histoire. Un travail trop opiniâtre, qui le rendit malade, lui valut la protection de Richelieu et une petite gratification. Peut-être le cardinal n'aurait-il fait de lui, par cette faveur anticipée, qu'un historiographe de France; mais il avait dans le caractère une indépendance à laquelle il lui eût été impossible de renoncer quand même il l'aurait voulu. Le premier volume de sa grande *Histoire de France*, tout en paraissant, fit presque tomber dans l'oubli, malgré les efforts envieux de plusieurs savants, toutes les compilations qu'on avait eues jusqu'alors. Le 2e et le 3e volume, qui parurent en 1646 et en 1651, ne reçurent pas un accueil moins favorable. Ce ne fut qu'après s'être délassé par une vingtaine de pamphlets contre Mazarin, publiés sous le nom de Sandricour, qu'il commença l'abrégé de sa grande histoire, dont la première édition (1668) mit le sceau à la réputation de l'auteur. On y releva pourtant des erreurs nombreuses. Mézerai, uniquement occupé de présenter les faits d'une manière pittoresque, parut attacher peu d'importance à des critiques même fondées. La manière dont il envisageait l'origine des tailles, de la gabelle et des impôts en général, déplut fort à Colbert, qui, après avoir exigé de l'auteur des corrections dont il s'acquitta de mauvaise grâce, lui ôta la moitié d'une pension de 4,000 fr., qui plus tard fut supprimée. Mézerai, riche du produit de ses ouvrages et des pensions de plusieurs princes étrangers, institua à sa mort (le 10 juillet 1683) son légataire universel un certain Lefaucheur, cabaretier de la Chapelle, près St.-Denis, avec lequel, dans ses dernières années, il avait formé une liaison fort intime. Ses parents n'eurent que ses biens patrimoniaux, c'est-à-dire fort peu de chose. Il avait vécu incrédule, et mourut, comme tant d'autres, dans des sentiments plus chrétiens. l'Académie française l'avait admis dans son sein, après la publication des deux premiers volumes de sa grande histoire, et il remplaça Conrart dans les fonctions de secrétaire perpétuel. Comme historien il manque d'exactitude et d'instruction : comme écrivain, malgré son style dur, inégal, négligé, il a de la force, du nerf, et offre quelquefois des traits qui feraient honneur aux plus grands peintres de l'antiquité. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Histoire de France*, 1643, 1646, 1651, 3 vol. in fol.; *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, 1668, 3 vol. in-4°; réimprimé en Hollande, 1673, 6 vol. in-12 : la meilleure édition est celle de 1775, 14 vol. in-12; *Traité de l'origine des Français*, Amsterdam, 1688, in-12. On lui attribue l'*Histoire de la mère et du fils* (Marie de Médicis et Louis XIII), Amsterdam, 1730, in-4°, ou 2 vol. in-12; mais cette production est peu digne de lui. Il est inutile de rappeler ici les différentes traductions qui sont oubliées depuis longtemps.

MEZERARY (Joséphine), l'une des actrices les plus séduisantes et les plus spirituelles de notre époque, naquit à Versailles, en 1772, fille d'un limonadier. Elle débuta, le 21 juillet 1797, sur le Théâtre-Français du faubourg Saint-Germain (aujourd'hui l'Odéon), par le rôle de Lucile dans les *Dehors Trompeurs*. Une figure charmante, un jeu fin, spirituel, et surtout ces airs de grande dame qu'aucune actrice ne possédait à un plus haut degré, lui valurent dès lors le plus brillant accueil. Elle fut emprisonnée en 1794 avec plusieurs de ses camarades. Sortie de prison, après le 9 thermidor, elle se réunit à la troupe de Mlle Raucourt, au théâtre Louvois, et elle y joua avec beaucoup de succès à côté de Molé, de Fleury et d'autres acteurs du premier ordre, jusqu'à la révolution du 18 fructidor où cette salle fut fermée par ordre du Directoire. Mademoiselle Mezeray reparut, plus tard, sur le théâtre de l'Odéon, et après la chute du Directoire, elle se réunit au Théâtre-Français de la rue de Richelieu, comme la plupart de ses camarades. Ayant pris sa profession en dégoût, elle négligea quelquefois ses rôles; ce qui lui fut amèrement reproché. Alors elle demanda sa retraite qui lui fut accordée avec 3,000 francs de traitement. Cette somme ne suffit pas longtemps à ses habitudes de dépense. Elle fit des dettes qui devinrent très-urgentes. Poursuivie par ses créanciers, elle perdit la tête; et on la trouva derrière les Invalides, dans un fossé plein d'eau, où elle s'était jetée, au milieu de la nuit. On s'empressa de la secourir; mais ce ne fut qu'avec peine que l'on connut son nom et sa demeure. Transportée à Montmartre dans une maison de santé, elle y mourut en juin 1823.

MÉZIÈRE (Eugène-Éléonore de BÉTHIZI, marquis de), lieutenant général, mort en 1782 à Longwi, dont il était gouverneur, s'était signalé à la bataille de Fontenoi et dans les guerres de Hanovre. Il a publié, sous le voile de l'anonyme, quelques brochures peu importantes, parmi lesquelles on cite : *Effets de l'air sur le corps humain, considérés dans le son, ou Discours sur la nature du chant*, 1760, in-8°; *Critique du livre contre les spectacles, intitulé :* J. J. Rousseau, etc., à d'Alembert, etc., 1765.

MÉZIRIAC (Claude-Gaspard BACHET, sieur de), l'un des plus savants hommes de son temps, né à Bourg en Bresse le 9 octobre 1581, mort le 25 février 1638, possédait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien et l'espagnol, et avait des connaissances étendues dans les sciences mathématiques. Il fut reçu à l'Académie française, en 1635, quoique absent, et dispensé de prononcer lui-même son discours de remercîment, qui fut lu par Vangelas. On a de lui : *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les*

nombres, Lyon, 1613, ibidem, 1624, in-8° ; *Diophanti Alexandrini Arithmetic. lib. sex et de numeris multangulis liber unus, gr. et lat. commentar. illust.*, 1621, in-fol.; ibid., 1670, in-fol.; les *Épîtres d'Ovide*, traduites en vers français, avec des commentaires fort curieux, Bourg en Bresse, 1626, in-8°, très-rare ; la Haye, 1716, 2 vol. in-8°, augmentées de divers morceaux ; *Chansons dévotes et saintes sur toutes les fêtes de l'année et sur divers autres sujets*, 1615, in-8°.

MÉZIRIAC (Guillaume BACHET de VAULUY-SANT), frère aîné du précédent, mort en 1631, a laissé des vers latins et français, dont quelques-uns ont été imprimés dans le recueil des *Chansons dévotes*. L'abbé Joly de Dijon a donné une bonne notice sur Méziriac, dans les *Éloges de quelques auteurs français*, p. 1-84.

MEZLER (François-Xavier), médecin allemand, naquit à Krozingen, le 3 décembre 1756, fit ses premières études dans son pays natal, et les continua au collége des jésuites de Fribourg. Il étudia aussi l'art de guérir dans cette ville, et y reçut le grade de docteur, le 4 août 1779. Après avoir séjourné pendant quelques années à Gegenbach, Mezler fut nommé médecin du prince de Hohenzollern-Sigmaringen, en 1787. Pendant 25 ans qu'il demeura dans cette principauté, il s'occupa de travaux de police médicale et d'hygiène publique, propres à améliorer la santé des habitants. En 1790, il entreprit, avec le docteur Hartenkeil, la publication d'un journal, qui a puissamment contribué aux progrès des sciences médicales en Allemagne : c'est la *Gazette medico-chirurgicale* de Salzbourg. Au bout de 4 ans, il quitta la rédaction de ce journal, et fut, en 1801, l'un des principaux fondateurs de la Société des médecins et naturalistes de Souabe, qu'il présida pendant plusieurs années. Mezler mourut à Sigmaringen, le 12 décembre 1812. Les ouvrages de Mezler sont : *Instruction sur la manière de se préserver de la rage*, en allemand, Leipzig, 1781, in-8° ; *Considérations sur la situation de la médecine actuelle*, en allemand, Augsbourg, 1785, in-8°; *Plan pour l'étude de la médecine*, en allemand, Augsbourg, 1785, in-8°, etc.

MEZZABARBA (le comte François), savant antiquaire et numismate, né à Pavie en 1645, mort à Milan le 31 mars 1697 avec le titre de fiscal de l'empereur Léopold pour la Lombardie autrichienne, a donné une édition des *médailles des empereurs romains*, par Adolphe Occo, avec des additions et des explications, qui ont été complétées et rectifiées par Argelati dans la belle édition qu'il a donnée du même ouvrage en 1730. On cite en outre de lui : *Numisma triumphale ac pacificum, Joanni III, Poloniæ regi, oblatum*, Milan, 1687, in-4°.

MEZZABARBA (Jean-Antoine), l'un des fils du précédent, naquit à Milan le 7 octobre 1670. Après avoir terminé ses études chez les somasques, il prit l'habit de cette congrégation, et fut envoyé à Rome pour y faire ses cours de philosophie et de théologie. Ses connaissances en numismatique lui méritèrent la bienveillance du duc de Savoie, qui le nomma, en 1698, professeur de géographie et de théologie morale à l'université : 3 ans après il accompagna le nonce du pape à Paris, où il reçut un accueil distingué des pères Hardouin et Lachaise. Il prononça, en 1703, en latin le *Panégyrique* de Louis XIV, au sujet de l'établissement du cabinet des médailles. Le roi lui fit présent d'une boîte enrichie de son portrait, et lui assigna sur sa cassette une pension de 600 écus. Mezzabarba retourna la même année en Italie, et se retira au collége Saint-Pierre de Milan. Il y forma une académie sur le plan de celle des Arcadiens de Rome, et il en devint le chef. On avait lieu d'attendre de lui des ouvrages dignes de sa réputation, lorsqu'il mourut au mois de décembre 1705.

MEZZABARBA (Charles-Ambroise), patriarche d'Alexandrie et légat du pape Clément XI en Chine partit en 1720 pour cette mission, dont l'objet était de faire exécuter les décisions du saint-siége, relativement aux cérémonies sur lesquelles les missionnaires ne pouvaient s'accorder. Le légat, mal accueilli par l'empereur Kang-hi, et fatigué des désagréments et des obstacles qu'il rencontrait, partit pour Macao, et y donna (1721) un mandement pour exhorter les missionnaires à se conformer aux décrets de Rome ; mais en même temps il modifiait ces décrets par quelques concessions, qui furent annulées par Benoît XIV en 1742. Après son retour à Rome, la relation de sa mission fut publiée d'abord en français, puis en italien en 1739 : elle a été insérée dans les *Anecdotes de la Chine*, tomes IV et V. Les jésuites y sont assez maltraités.

MEZZAROTA (Louis), connu aussi sous le nom de *Cardinal de Padoue*, né dans cette ville en 1391, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, mais ayant eu le bonheur de gagner la confiance du cardinal Condolmiero, il le suivit à Rome, et renonça à la pratique de son art pour embrasser l'état militaire. Devenu l'un des chefs de la garde du pape Martin V et administrateur du diocèse de Trau, il se fit ordonner prêtre pour parvenir aux dignités de l'Église. Sous le pontificat d'Eugène IV (Condolmiero), il fut nommé successivement archevêque de Florence, patriarche d'Aquilée et cardinal. Il combattit avec succès les ennemis d'Eugène Colonna, le duc de Milan et le roi de Naples, et ne lui fut pas moins utile comme négociateur. Il continua de jouer un grand rôle sous les successeurs d'Eugène. Possesseur d'une fortune considérable, il ne sut pas se faire aimer des Romains, et se brouilla, par son insatiable avidité, avec le cardinal Barbo. Ce prélat ayant été élevé au siége pontifical sous le nom de Paul II, Mezzarota mourut de chagrin le 11 mars 1465. Thomasini a publié son *Éloge* dans les *Vitæ virorum illustrium*.

MEZZO MORTO, fameux amiral ottoman, était né en Afrique de parents mores. Il fit le métier de pirate comme Dragut et Barberousse, et se rendit fameux par ses courses sur la Méditerranée au service de la régence de Tunis. Pris par les Espagnols, à la suite d'un combat d'où il fut emporté demi-mort et couvert de blessures, sa bravoure et son malheur lui valurent le nom de *Mezzo-Morto*, qu'il conserva toute sa vie. Ayant été racheté après 17 ans de captivité, sa haine, accrue par un si long esclavage, l'excita à de plus nobles succès. Le pirate de Tunis, simple commandant de vaisseau dans la flotte ottomane, osa proposer au divan la conquête de Chio, tombée entre les mains des Vénitiens, et en répondre sur sa tête. Il tenta l'entreprise avec quatre sultanes et huit galères. Mezzo-Morto s'empara de la ville et de l'île de Chio, en 1695. La dignité de capitan-pacha, et

les trois queues avec le rang de coubé-vizir, ou vizir de la voûte, devinrent sa récompense. Lorsqu'il fut présenté au sultan, on ne put le déterminer à paraître autrement qu'avec son habit de matelot; singulière conformité entre le pirate de Tunis et le célèbre Jean Bart. L'exemple du brave et simple Mezzo-Morto a servi de règle à ses successeurs, et tous les capitans-pachas de l'empire ottoman portent l'habit de matelot dans le divan comme devant le souverain, quand ils sont admis en sa présence.

MIACKZINSKI (Joseph), noble polonais, né à Varsovie en 1750, se rendit fort jeune en France, et y vécut d'abord obscurément. A l'époque de la révolution, il se montra partisan zélé des idées nouvelles, et s'attacha à Dumouriez qui l'avait connu dans sa patrie, et le fit employer lorsque la guerre fut déclarée. Vers la fin de 1792, Miackzinski, redevable d'un avancement rapide à son patron, obtint le grade de général de division à l'armée des Ardennes. Il fit la campagne de la Belgique sous les ordres de Dumouriez, se laissa surprendre à Rolduc par les Autrichiens, perdit du monde dans sa retraite sur Aix-la-Chapelle, et réussit toutefois à rejoindre le gros de l'armée. Après la bataille de Neerwinden, il fit tous ses efforts pour seconder Dumouriez dans ses projets contre la Convention, fut arrêté à Lille au moment où il cherchait à soulever la garnison, conduit à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 17 mai 1793. Il crut se soustraire au supplice en annonçant des révélations importantes; mais ses déclarations étant reconnues vagues et sans preuves, il fut décapité le 23 mai.

MICAL (l'abbé), mécanicien, né vers 1730, obtint un bénéfice dont le produit, joint à son patrimoine, lui permit de vivre indépendant, et d'employer ses loisirs à l'étude de la mécanique, science pour laquelle il avait un goût décidé. Il construisit d'abord plusieurs automates musiciens qu'il brisa bientôt par des motifs qui n'ont jamais été bien connus, puis une tête d'airain qui articulait assez distinctement quelques petites phrases; mais il la brisa encore, indigné qu'on eût révélé dans le *Journal de Paris* l'existence d'un ouvrage qu'il jugeait trop imparfait pour mériter l'attention du public. Toutefois il reprit son travail, à la prière de ses amis, et fabriqua deux nouvelles têtes parlantes qu'il soumit, en 1783, à l'Académie des sciences. Cette société jugea favorablement ces pièces; mais le gouvernement, sur le rapport du lieutenant de police Lenoir, refusa d'en faire l'acquisition. Suivant Montucla, l'abbé Mical mourut en 1790. On ignore ce que sont devenues ses deux têtes parlantes.

MICAULT DE LAVIEUVILLE (le chevalier Mathurin-Jules-Anne), lieutenant-colonel, naquit à Lamballe, le 16 avril 1755, d'une famille noble. En 1771, il fut garde du corps du comte d'Artois, et, en 1790, écuyer de main de la comtesse de Provence, Joséphine de Savoie, femme de Monsieur, depuis Louis XVIII. Le 28 février 1791, il sauva la vie à l'évêque de Laon, premier aumônier de la reine, lequel était tombé entre les mains d'une troupe de factieux. Rentré dans la vie privée après le 10 août 1792, Micault de Lavieuville eut à subir plusieurs persécutions pendant la république et l'empire. En 1814, il fut nommé chevalier de Saint-Louis, et officier d'une compagnie dans les gardes du corps du comte d'Artois, où il servit jusqu'à la réforme de ce corps, et se retira avec le grade de lieutenant-colonel de cavalerie. Associé à toutes les bonnes œuvres de la capitale, membre de presque toutes les sociétés de bienfaisance, il avait, dès 1804, fondé à Montmartre l'établissement de l'*Asile de la Providence,* qui forme aujourd'hui un établissement public et auquel Louis XVIII, par ordonnance du 24 décembre 1817, donna une existence légale. Cet homme de bien mourut le 24 décembre 1829.

MICCA (Pierre), artilleur piémontais, qui s'est rendu célèbre par son héroïque dévouement, était né dans le Verceillais, vers 1666, au village d'Andorno. Il faisait partie de la garnison de la citadelle de Turin en 1706, lorsque cette place fut investie par les Français, sous les ordres du duc d'Orléans. L'armée austro-sarde, commandée par le prince Eugène, n'était pas encore arrivée, et les Français formaient chaque jour de nouvelles attaques contre la citadelle. L'ingénieur Antoine Bertola, chargé des travaux de défense, avait construit un grand nombre de redoutes minées; mais, ces précautions faillirent devenir inutiles, car, dans la nuit du 29 août, les Français attaquèrent une mine à laquelle les Sardes n'avaient pas encore adapté le conducteur de la mèche. Les voyant approcher, Micca saisit une mèche allumée, et, s'adressant à ses camarades : « Sauvez-vous, leur dit-il, je vais faire sauter la mine; dans un moment je ne serai plus; je recommande au gouverneur ma femme et mes enfants; adieu. » A peine avait-il achevé ces mots, que la mine éclata et ensevelit, sous ses décombres, plusieurs centaines de grenadiers français. Le cadavre mutilé de Micca fut retrouvé près des fourneaux, et inhumé avec tous les honneurs militaires. Ce n'est que plus d'un siècle après, en 1828, que le roi Charles-Félix, en lisant dans l'*Histoire de littérature et des arts du Verceillais,* le récit de l'action héroïque de Micca, fut indigné de l'oubli dans lequel était demeurée sa famille. Il ne restait qu'un petit-fils de Micca, né en 1750, et qui avait jusque-là vécu obscurément à Sandigliano, dans le Verceillais. Charles-Félix le fit venir à Turin; lui accorda une médaille d'or avec le grade de sergent-major d'artillerie, une double paie et un logement à l'arsenal. Ce dernier rejeton du héros piémontais est mort à Sandigliano, en avril 1834.

MICHAELIS (Sébastien), religieux dominicain, né en 1543, dans le diocèse de Marseille, obtint de grands succès dans la prédication, et fut autorisé par son supérieur à instituer, dans un certain nombre de couvents, une congrégation particulière dont il fut le premier vice-général. Ce réformateur mourut en 1617, à Paris, dans le couvent des jacobins de la rue St.-Honoré qu'il avait fait fonder par le cardinal de Gondi. On a de lui : un opuscule sur les *Sœurs de Marie* de l'Écriture, Lyon, 1592, in-4°; *Histoire de la possession et conversion d'une pénitente séduite par un magicien*, ensemble, la *Pneumologie ou discours des esprits,* Paris, 1613, in-8°. Nous ne citons ce dernier ouvrage, rempli de détails absurdes, que parce qu'il contribua à conduire Gaufridi au bûcher.

MICHAELIS (Jean-Henri), savant orientaliste, né dans le comté de Hohenstein, en 1668, professa d'abord la langue hébraïque à Leipzig, puis, fixé à Halle, y ouvrit des cours de grec, de chaldaïque, d'hébreu, de syriaque,

de samaritain, d'arabe et de rabbinisme. En 1698, il alla étudier l'éthiopien à Francfort, sous la direction de Ludolf, et occupa, l'année suivante, la chaire de grec à l'université de cette ville. Il devint ensuite inspecteur de la bibliothèque de l'université de Halle, professeur ordinaire de théologie, doyen de cette même faculté, inspecteur du séminaire, et mourut le 18 mars 1738. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Conamina brevioris manuductionis ad doctrinam de accentibus Hebræorum prosaicis*, 1695, in-8°; *Epicrisis philologica de R. Michaelis Beccki, disquisit.*, etc., 1696 et 1697, in-8°; *De peculiaribus Hebræorum loquendi modis*, 1702; *De historiâ linguæ arabicæ*, 1706; *De Isaiâ prophetâ, ejusque vaticinio*, 1712; *Dissertat. de rege Ezechiâ*, 1717; *Biblia hebraica*, 1720, in-fol., in-4° et in-8°; *Uberior. annotationum in hagiographos volumina tria*, 1720, in-4°; *De codicibus MSs. biblio-hebraicis, maximè efurtensibus*, 1706, etc.

MICHAELIS (Jean-David), savant orientaliste et théologien protestant, petit-neveu du précédent, et plus célèbre que lui, né à Halle le 27 février 1717, fit ses études dans cette ville, acquit les connaissances les plus étendues en histoire, mathématiques, sciences naturelles, métaphysique, langues anciennes et orientales, fut appelé à Gœttingue par Munchhausen, principal fondateur de l'université de cette ville, y devint successivement professeur de philosophie, secrétaire, puis directeur de la Société royale des sciences, bibliothécaire et directeur du séminaire philologique, rédacteur et directeur du journal intitulé : *Gelehrte Anzeigen*, et mourut le 22 août 1791. Cet illustre savant coopéra par ses travaux au voyage de découvertes en Arabie, dont les ouvrages de Niebuhr et les observations de Forskal furent le résultat. Mais ce qui lui assure une réputation impérissable, c'est d'avoir appliqué ses profondes connaissances à éclairer l'exégèse, ou exposition biblique. Il a laissé de nombreux ouvrages sur lesquels on trouvera des détails dans l'écrit intitulé : *Réflexions sur le mérite littéraire de J. D. Michaelis* (allemand), 3e vol. de la *Bibliothèque universelle de la littérature biblique*. Michaelis était membre de la Société royale de Londres, et associé de l'Académie des inscriptions de France. Il a laissé des *notes* ou *mémoires* sur sa vie qui ont été réunis dans un volume avec la *Notice* d'Eichhorn, et une autre de Heyne, 1793, in-8°.

MICHAELIS (Chrétien-Frédéric), médecin, né à Zittau, en 1727, avait d'abord appris la profession de relieur, qui était celle de son père; mais sentant un penchant irrésistible pour l'étude, il revint des tournées qu'il avait entreprises comme ouvrier relieur, et s'instruisit dans sa ville natale, et puis à Leipzig et à Strasbourg. Il séjourna ensuite quelque temps à Paris, où il fréquenta beaucoup les hôpitaux, et chercha la société d'hommes instruits, entre autres celle de l'abbé Nollet. De retour à Leipzig en 1756, il s'y fit recevoir docteur en médecine. Après la bataille de Rosbach, il fut employé, avec d'autres médecins de Leipzig, aux hôpitaux militaires. En 1766, il fut nommé médecin praticien de l'école de Saint-Thomas à Paris; en 1782, médecin de l'hôpital de Saint-Jean : il mourut le 29 août 1804. Michaëlis a publié une soixantaine d'ouvrages : mais il n'y en a qu'un seul de sa composition; encore n'est-ce que sa thèse de candidat de médecine : *De orificii ulcri curâ clinicâ atque forensi*, Leipzig, 1756, in-4°. Tous ses autres ouvrages sont des traductions du français et de l'anglais.

MICHAELIS (Chrétien-Frédéric), fils du précédent, médecin, né en 1754, fut reçu docteur à Strasbourg en 1775, séjourna quelque temps à Paris, visita l'Angleterre, devint, à son retour en Allemagne, médecin de l'armée hessoise, professeur de médecine et d'anatomie à Cassel, puis à Marpurg, où il mourut le 17 février 1814, avec le titre de conseiller aulique. On a de lui : des *Mémoires de médecine*, Gœttingue, 1785, tome Ier; *Bibliothèque de médecine pratique*, ibidem, 1786, tome Ier (ces deux ouvrages n'ont point été terminés); trois *Dissertations* imprimées séparément; et des articles de médecine, de chirurgie et d'histoire naturelle dans divers recueils périodiques d'Allemagne et d'Angleterre.

MICHAELIS (Jean-Benjamin), poëte allemand, né à Zittau en 1756, fit ses études dans sa patrie, abandonna la médecine pour la poésie, obtint un emploi de précepteur, puis la rédaction de la gazette de Hambourg intitulée : *le Correspondant;* mais ne pouvant s'assujettir à un travail qui demandait trop d'assiduité; il s'enrôla dans une troupe de comédiens ambulants. Dégoûté de cette profession, au bout de quelques années, il trouva un asile auprès du poëte Gleim, chez lequel il mourut le 30 septembre 1772. On a de lui des *Fables, Odes et Satires*, 1766, in-8°; des *Poésies diverses*, 1769; des *Opéras comiques*, 1772; des *Épîtres*, 1772; un discours, *de Abusu linguæ vernaculæ*, 1767, in-4°; des pièces de vers, insérées dans divers recueils, et réunies sous le titre d'*OEuvres de Michaelis*, Giessen, 1780, tome Ier. C. H. Schmid, éditeur de ce recueil, avait publié en 1775 la *Vie* de cet auteur, in-8°.

MICHALLON (Claude), sculpteur, né à Lyon en 1751, montra dès l'enfance un goût prononcé pour son art, et débuta par exécuter quelques statues en bois qui le firent remarquer. Venu à Paris pour y perfectionner son talent naissant, il suivit les leçons de Bridan, puis celles de Coustou, et remporta le grand prix de sculpture. Pendant son séjour à Rome, il se lia avec le peintre Drouais; et, lorsque celui-ci mourut en 1788, Michallon obtint au concours l'exécution en marbre du tombeau de son ami, placé à Ste.-Marie, *in viâ Latâ*. De retour à Paris, il fut chargé d'exécuter les *statues colossales* qui servaient alors aux fêtes nationales, obtint différents prix donnés par le comité d'instruction publique, et mourut à Paris en 1799, d'une chute qu'il fit en travaillant à des bas-reliefs du *Théâtre-Français*. On lui doit un très-beau buste du célèbre sculpteur Jean Goujon.

MICHALLON (Achille-Etna), fils du précédent, peintre paysagiste, né à Paris en 1796, reçut les leçons de David, de Valenciennes et Bertin, fit des progrès extraordinaires dans la peinture, et à l'âge de 12 ans excita par un de ses tableaux l'admiration du prince russe Youssoufpoff, qui dès lors fit au jeune artiste une pension payée jusqu'au désastre de Moscou. Michallon tint ce que promettait son enfance; en 1811 il remporta la médaille à l'Académie, le second prix en 1812, et enfin le grand prix de paysage historique en 1817, qui lui fut décerné à l'unanimité des suffrages. Pensionnaire à Rome, il envoya de cette ville aux expositions de Paris deux tableaux qui l'élevèrent au rang des maîtres; ce sont : *Rolland à Ron-*

ceraux, et le *Combat des Lapithes et des Centaures*. Ces deux tableaux sont au Musée à Paris, ainsi que son beau paysage représentant une vue de Frascati. De retour en France, il accrut sa réputation par les *Ruines du Cirque*, une *Vue des environs de Naples*, etc. Michallon succomba à 26 ans (1822), victime peut-être de la trop grande activité de son génie. On a : *Catalogue des tableaux, études, peintures et dessins de feu A. E. Michallon*, 1822, in-8°. Le libraire Lami-Denauzan a publié en 1827 : *Vues d'Italie et de Sicile, dessinées d'après nature par Michallon, et lithographiées par Villeneuve et Deroy*, in-fol., précédées d'une notice biographique.

MICHAUD DE CORCELLES (Hugues) naquit au commencement du 15e siècle, en Savoie, d'une famille dont la noblesse remonte au 10e siècle, et qui s'est alliée aux plus illustres maisons du pays, notamment à celles de Salles, de Menthon et de Conzié. D'abord conseiller et secrétaire du duc de Savoie, Charles III, Hugues Michaud le servit avec autant de zèle que d'habileté dans les guerres contre la France et contre les Génevois. Il était auprès de lui en 1536 lorsque ce prince, retiré dans son château de Nice, résista avec tant d'énergie et refusa de livrer à ses ennemis ce dernier asile. Le duc de Savoie ayant envoyé, peu de temps après, son jeune fils Emmanuel-Philibert auprès de Charles-Quint, lui donna pour guide et conseiller intime Hugues Michaud, qui suivit ce prince dans ses glorieuses campagnes des Pays-Bas. L'Empereur fut tellement satisfait des services que Michaud rendit au jeune duc et à lui-même que, par lettres datées de Bruxelles, le 15 février 1549, il le créa chevalier et comte palatin d'Empire. Le duc de Savoie ajouta à ces récompenses d'autres faveurs non moins précieuses. Michaud ne se sépara plus d'Emmanuel-Philibert : il était auprès de lui, à la glorieuse bataille de Saint-Quentin, et il l'accompagna encore quand ce prince revint dans ses États, qui lui avaient été rendus par la paix de Cateau-Cambrésis, en 1559. Hugues Michaud fut alors chargé d'aller reprendre possession en son nom de la Bresse et du Bugey. Revenu auprès de son souverain, il continua à jouir de toute sa faveur ; fut nommé son premier secrétaire et en même temps maître des comptes à Chambéry. Il mourut dans cette ville en 1572.

MICHAUD (Jean-Baptiste), conventionnel, naquit à Pontarlier, en 1760. Il était administrateur du département du Doubs, lorsqu'il fut, en 1791, député à la législature où il se fit peu remarquer. Nommé, l'année suivante, député à la Convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI. L'Assemblée le choisit pour secrétaire, dans le mois de juin 1794, peu de jours avant la chute de Robespierre, au 9 thermidor. Il paraît que cet événement lui causa quelques regrets ; car le 29 décembre suivant, il dénonça les persécutions éprouvées par les patriotes, et demanda que les sociétés populaires fussent déclarées avoir bien mérité de la patrie. Il fut cependant ensuite (mai 1795), un des commissaires chargés d'examiner la conduite de Joseph Lebon. Ayant passé au conseil des Cinq-Cents après la session conventionnelle, il y dénonça une protestation de Camille Jordan contre le 18 fructidor (4 septembre 1797). Il sortit de cette assemblée en mai 1798, et devint président du tribunal criminel de son département. Appelé en mars 1799 au conseil des Anciens, il y siégea jusqu'à la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799). Rentré depuis cette époque dans l'obscurité de la vie privée, il fut obligé, en 1816, de quitter la France comme régicide. Il se réfugia en Suisse et mourut près de Lausanne, au commencement de décembre 1819.

MICHAUD (Claude-Ignace-François, baron de), lieutenant général, né le 28 octobre 1751 à Chaux-Neuve (Doubs), d'une autre famille que le précédent, s'enrôla jeune dans un régiment d'infanterie, et, son engagement terminé, revint se mettre à la tête d'une ferme que faisait valoir son père. La révolution de 1789 ne tarda pas à le rappeler sous les drapeaux. Nommé capitaine dans le bataillon de volontaires fourni par son arrondissement, il en devint bientôt lieutenant-colonel. S'étant distingué par quelques actions d'éclat, il fut fait en 1793 général de brigade, et la même année général de division. Lorsque Pichegru fut appelé à l'armée du Nord, il remit le commandement en chef de l'armée du Rhin à Michaud, qui reprit aux Autrichiens le fort Vauban, et remporta différents avantages pendant la campagne de 1794 ; il rejoignit ensuite Pichegru à l'armée du Nord, et s'empara de la Zélande. Renvoyé à l'armée du Rhin avec le titre de général en chef, il déclara lui-même qu'il se croyait plus propre à exécuter un plan de campagne qu'à le concevoir, et demanda d'être remplacé. Après avoir remis le commandement à Kléber, il retourna en Hollande : depuis il fut employé à l'armée de l'Ouest, et à l'armée d'Angleterre, dont il eut par *intérim* le commandement en chef. Plus tard il servit en Italie, où il se signala principalement au passage de l'Adige et du Mincio. En 1805, Napoléon le nomma commandant en chef des troupes françaises en Hollande, et l'année suivante gouverneur des villes hanséatiques. Il concourut en 1807, à la prise de Dantzig. Pendant l'occupation de la Prusse, il fut successivement commandant à Berlin et gouverneur de Magdebourg. Mis à la retraite en 1816, il se retira dans le village de Luzancy, où sa fille était mariée, et il y mourut en septembre 1835, doyen des lieutenants généraux de France.

MICHAUD (Joseph-François), de l'Académie française, né le 19 juin 1767 dans un village de la Bresse, après avoir achevé ses études au collége de Bourg, vint en 1791 à Paris, et débuta dans la littérature par un *Voyage au Mont-Blanc*. Lancé dans la société royaliste, il concourut dès lors, quoique fort jeune, à la rédaction de différents journaux de cette opinion. Après la chute du trône au 10 août, il fut obligé de se cacher, mais il ne tarda pas à se remontrer dans les rangs des adversaires de la révolution, et le 22 septembre 1792 (date remarquable), parut le premier numéro de *la Quotidienne*, dont il était un des fondateurs, et qu'il ne cessa de soutenir, malgré des périls et des embarras de plus d'un genre. Il parvint à échapper à la Terreur, et, dès qu'il le put, recommença dans les journaux sa lutte en faveur de la monarchie. Au 13 vendémiaire, il fut arrêté à Chartres et condamné à mort par une commission militaire. S'étant soustrait à l'exécution de ce jugement, il le fit annuler un an après, et reprit encore la direction de *la Quotidienne*. Au 18 fructidor, condamné comme journaliste à la déportation, il alla chercher un asile dans les montagnes du Jura, et charma l'ennui de sa solitude en

composant le *Printemps d'un proscrit,* poëme dans le genre descriptif, dont Chénier a parlé avec éloge dans son rapport sur les prix décennaux, quoiqu'il n'aimât point ce genre et qu'il eût à se plaindre de Michaud, qui l'avait attaqué dans plus d'un article et ridiculisé dans une satire intitulée : *Petite dispute entre deux grands hommes.* De retour à Paris, après le 18 brumaire, lors du départ du premier consul pour Marengo, il publia les *Adieux à Bonaparte,* pamphlet sérieux, mais écrit avec une verve et une profondeur de vues très-remarquables. Pressé par ses amis, entre autres par Fontanes, qui désirait de le rattacher à la nouvelle dynastie, il composa, pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, *le 13e livre de l'Énéide, ou le Mariage d'Énée et de Lavinie.* Il remplaça Cailhava, en 1813, à l'Académie française, et se trouva, par suite des circonstances, dispensé de faire l'éloge de son prédécesseur. A la restauration, il fut nommé censeur général des journaux, charge qu'il n'exerça point, et lecteur suppléant du roi. Il se réfugia pendant les cent jours dans le département de Saône-et-Loire, chez son ami Berchoux, l'auteur de la *Gastronomie,* et ne revint à Paris qu'après la rentrée du roi. Élu la même année (1815), par le département de l'Ain, à la chambre des députés, il y siégea au côté droit, mais parmi les hommes modérés, parce qu'il était lui-même par caractère un homme bienveillant et modéré. Il n'obtint pas à la chambre les succès de tribune auxquels ses amis s'attendaient, et cessa d'en faire partie après l'ordonnance du 5 septembre 1816. Tout en continuant de fournir des articles spirituels à *la Quotidienne,* il acheva son *Histoire des croisades,* restée son premier titre littéraire, et dont la meilleure édition, 1825-1829, se compose de 10 vol. in-8o, en y comprenant *la Bibliothèque des croisades,* 3 vol., et *les Chroniques arabes,* mises en ordre par M. Reinaud. Il se joignit aux écrivains royalistes qui combattaient le ministère Villèle, et perdit, en 1827, sa place de lecteur du roi, pour avoir signé la délibération de l'Académie contre le projet de loi sur la presse. En 1829, âgé de plus de 60 ans, il alla visiter les lieux qu'il avait décrits dans l'*Histoire des croisades,* et son voyage, dans lequel il fut accompagné par M. Poujoulat, publié sous le titre de *Correspondance de l'Orient,* 1833-1836, 6 vol. in-8o, vint encore ajouter à sa réputation d'écrivain et d'observateur. En 1835, il entreprit, avec son jeune collaborateur, une *Nouvelle collection de mémoires relatifs à l'Histoire de France,* et il vécut assez pour voir la fin de cette honorable entreprise. Michaud mourut le 30 septembre 1839, estimé de tous les partis, et laissant la réputation d'un des causeurs les plus spirituels de notre temps. Il a été remplacé à l'Académie française par M. Flourens, déjà secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences pour la partie de l'histoire naturelle.

MICHAUD (François), frère puîné du précédent, se rendit à Saint-Domingue, à peine âgé de 18 ans, et y était devenu le gérant d'une habitation considérable, lorsque les Anglais s'emparèrent du Port-au-Prince, en 1794. Plein de courage et de patriotisme, il fit tous ses efforts pour les en expulser, et se mit à la tête d'un complot qui fut découvert au moment de l'explosion. Arrêté et traduit devant une commission militaire, par ordre du général anglais, il fut condamné à mort et fusillé. C'était un des plus beaux hommes de la colonie, et il y fut vivement regretté.

MICHAULT (Pierre), poëte du 15e siècle, né, à ce que l'on croit, en Franche-comté; fut attaché au comte de Charolais, si connu depuis sous le nom de Charles le Téméraire, et mourut vers 1467. On a de ce poëte : *le Doctrinal du temps présent,* Bruges, petit in-fol. gothique, figure et très-rare ; réimprimé sous le titre de : *Doctrinal de court, par lequel on peut estre clerc sans aller à l'école,* Genève, 1522, petit in-4° gothique, figure : cet ouvrage remarquable, en prose mêlée de vers de 8 ou 10 syllabes, a été analysé par Legrand d'Aussy, dans le tome V des *Notices des manuscrits de la Bibliothèque du roi ; la Danse des aveugles,* Paris, in-4° gothique, réimprimée plusieurs fois dans le 16e siècle, en différents formats. Lambert Doux, fils, en a donné une belle et correcte édition, *augmentée d'autres poésies de la Bibliothèque des ducs de Bourgogne,* Lille, 1748, ou Amsterdam, 1749, petit in-8o. Mercier de St.-Léger distingue ce poëte de P. Michault-Taillevent, auteur d'un *Passe-Temps en vers,* manuscrit, auquel G. Chastelain répondit par une autre pièce en vers, intitulée le *Passe-Temps* de Michault. On croit que Michault ne fut pas étranger à la composition des *Cent Nouvelles nouvelles.*

MICHAULT (Jean-Léonard), philologue, né à Dijon, le 18 janvier 1707, s'appliqua à la recherche des livres rares et curieux, et en fit des extraits en même temps qu'il s'occupait aussi de quelques parties des sciences naturelles. Premier secrétaire de l'académie de Dijon, il résigna ses fonctions, vint à Paris où il fut nommé censeur, et retourna dans sa patrie, où il mourut le 16 novembre 1770. On a de lui beaucoup d'écrits dont Clément-Xavier Girault a donné la liste complète dans ses *Lettres inédites,* Dijon, 1819, in-8o. Les principaux sont : *Mélanges historiques et philologiques,* Paris, 1754, 2 vol. in-12; reproduits en 1770, avec un nouveau frontispice; *Vie de l'abbé Lenglet,* 1761, in-12 ; *Dissertations historiques sur le vent de galerne,* 1740, in-8o ; *Explications des dessins des tombeaux des ducs de Bourgogne à la Chartreuse de Dijon,* 1738, in-8o. On lui doit la première édition des *Lettres de la Rivière,* 1751, 2 vol. in-12 ; et il a laissé manuscrite une *Vie de Crébillon.* Son *Éloge* fait partie des *Éloges historiques,* composés par Guyton de Morveau.

MICHAUX (André), célèbre voyageur et botaniste, né à Satory, près de Versailles, en 1746, fils d'un fermier de ce domaine royal, prit de bonne heure un goût très-vif pour l'agriculture et pour la botanique, suivit les leçons de B. de Jussieu au Jardin des Plantes, et forma le dessin d'étendre ses connaissances en voyageant. Une excursion en Angleterre fut son début. Il parcourut ensuite l'Auvergne avec Delamark et Thouin, puis les Pyrénées et l'Espagne, partit pour la Perse en 1782, parcourut cette contrée pendant 2 ans, et revint à Paris en 1785 avec une belle collection de plantes et de graines. A peine arrivé, il témoigna le désir de retourner en Asie, avec le projet de pénétrer jusque dans le Thibet ; mais le gouvernement préféra l'envoyer dans l'Amérique septentrionale, dont l'histoire naturelle avait été peu explorée jusqu'alors. Il fut chargé d'établir, dans les environs de New-York, une espèce d'entrepôt de culture pour des ar-

bres et des arbustes qu'il devait faire passer en France. Parti en septembre 1785, Michaux arriva en octobre à New-York, parcourut le New-Jersey, la Pensylvanie, le Maryland, traversa les monts Alleghanys, visita la Floride, les rivières Tomakow et St.-Jean, le lac St.-George, les îles Bahama et Lucayes, les montagnes de la Caroline, la baie de Hudson et le Canada. De retour à Philadelphie, le 8 décembre 1792, Michaux proposa à la Société philosophique un plan de voyage de découvertes dans les pays à l'ouest des États-Unis. Tout était prêt pour cette entreprise, lorsque le ministère français chargea Michaux d'une mission relative à la Louisiane. Ce botaniste partit pour cette destination en juillet 1793, fut obligé, 3 mois après, de retourner à Philadelphie, et, le projet sur la Louisiane ayant été abandonné, il visita de nouveau la chaîne des Alleghanys, le Kentucky, les bords du Mississipi et le pays des Illinois. Il s'embarqua pour la France en 1796, arriva à Paris vers la fin de la même année, n'obtint que de légères indemnités en récompense de ses longs travaux, et s'occupa de mettre en ordre les matériaux qu'il avait apportés des États-Unis pour son *Histoire des chênes* et sa *Flore* de l'Amérique septentrionale. Michaux s'embarqua de nouveau en 1800, dans l'expédition du capitaine Baudin, profita d'un séjour de 6 mois à l'île de France pour parcourir ce pays dans toutes les directions en recueillant des plantes et des graines, y créa une pépinière comparable à celles qu'il avait formées à New-York et à Charlestown, et visita ensuite les côtes de l'île de Madagascar, dans l'intention d'y fonder un pareil établissement. Mais attaqué de la fièvre particulière à cette contrée, il y mourut en novembre 1802, au moment où il allait explorer un sol curieux et établir des relations avantageuses pour sa patrie, et plein du projet de visiter encore une fois l'Amérique septentrionale pour compléter ses recherches. On a de lui : *Histoire des chênes de l'Amérique septentrionale,* 1801, in-fol., 36 planches dessinées par Redouté; *Florea boreali americana,* 2 vol. in-8°, avec 52 figures également de Redouté.

MICHAUX (François-André), fils du précédent, né en 1770, a rendu de grands services à la botanique et à la culture. Il a été l'éditeur des ouvrages de son père; et on lui doit une *Histoire des arbres forestiers de l'Amérique septentrionale,* Paris, 1810, in-8°, un des ouvrages les plus complets en ce genre.

MICHAUX (Jean-Joseph), botaniste belge, né à Gosselies, en 1717, était licencié en médecine lorsqu'il fut fait directeur du jardin botanique de Louvain, en 1756. Il a enrichi ce jardin d'un grand nombre de végétaux, mais n'y donna que des leçons fort médiocres : il mourut le 23 avril 1793.

MICHÉE (en langue hébraïque *Semblable à Dieu*), dit l'*Ancien,* vivait à Samarie dans le 9e siècle avant J. C. Achab, roi d'Israël, voulant décider Josaphat, roi de Juda, son beau-père, à s'unir à lui pour faire la guerre à Ramoth de Galaad, l'engagea à consulter Michée sur ce dessein. Le prophète prédit la dispersion de l'armée d'Israël et la mort d'Achab, et ces événements s'accomplirent. La prophétie de Michée l'Ancien a beaucoup exercé les commentaires.

MICHÉE, le 6e des petits prophètes, ou le 3e selon la version des Septante, né dans une bourgade de la tribu de Juda, prophétisa sous les règnes de Jonatham, d'Achaz et d'Ézéchias, c'est-à-dire, depuis l'an 749 jusqu'à 679 avant J. C. On ne connaît pas d'ailleurs la particularité de sa vie ni de sa mort. Sa prophétie, en 7 chapitres, a eu un grand nombre de commentateurs.

MICHEL Ier, surnommé *Rangabé,* empereur d'Orient, fut d'abord europalate sous Nicéphore, puis devint gendre de ce prince par son mariage avec Procopia, et monta sur le trône en 812, à l'exclusion de Staurace, son beau-frère. Son premier soin fut de réparer les maux causés par son beau-père; il secourut les veuves et les enfants des soldats moissonnés dans les guerres, et marcha contre les Bulgares, tandis qu'il envoyait contre les Sarrasins Léon l'Arménien, qui devait bientôt le remplacer sur le trône. Michel ne fut point heureux dans son expédition : s'étant arrêté trop longtemps en Thrace, le désordre et l'indiscipline se mirent dans son armée, qui d'ailleurs manquait d'approvisionnements. Attaqué par le roi des Bulgares au milieu de cet embarras, l'empereur fut forcé d'engager une action générale, où il fut défait par suite d'une fausse manœuvre de Léon, qui l'avait rejoint avec ses troupes. Sur ces entrefaites, de nouveaux troubles excités par les iconoclastes ayant rappelé Michel à Constantinople, le perfide général, après quelques refus affectés, se laissa saluer empereur : bientôt il força Michel, qui s'était retiré avec sa famille dans un monastère, à en sortir pour se rendre à l'île de Proté, où il prit l'habit religieux et le nom d'Anastase. Michel vécut 32 ans dans cette retraite : il en avait régné deux et demi. On a de lui des médailles d'or et de bronze. Son fils aîné, Théophylacte, fut mis, par ordre de Léon, hors d'état de monter sur le trône et d'avoir aucune postérité; et Nicétas, son autre fils, devint patriarche de Constantinople sous le nom d'Ignace.

MICHEL II, dit *le Bègue,* né à Amorium en Phrygie, plut par ses qualités guerrières à l'empereur Léon l'Arménien, qui le créa patrice et le revêtit d'une des premières charges du palais. Il trempa néanmoins, l'an 820, dans un complot contre les jours de cet empereur, qui le fit arrêter et condamner au feu. Mais, à l'instigation du coupable dont le supplice avait été différé, les autres conjurés assassinèrent Léon, qui fut remplacé sur le trône par Michel que l'on proclama dans sa prison même. Le nouveau souverain, nourri dans les erreurs d'une secte dite des *attingants,* formée du judaïsme et de plusieurs hérésies chrétiennes, crut devoir faire d'abord des concessions aux catholiques et aux iconoclastes. Il défit, avec le secours des Bulgares, un aventurier nommé Thomas, qui, s'étant fait passer pour le fils de l'impératrice Irène, était venu du fond de l'Asie jusqu'aux portes de Constantinople. L'imposteur, fait prisonnier dans Andrinople, périt au milieu des supplices les plus affreux. Après cette expédition, Michel vit les provinces de son empire désolées par la famine et la peste, et joignit lui-même à ces maux les persécutions religieuses. Il voulut contraindre les catholiques à adopter les rites des juifs, et ramena tous les désordres de l'iconoclastie. Enfin son règne déplorable se termina par une maladie qui l'enleva en 829. On a de cet empereur, auquel succéda son fils Théophile, des médailles en or et en bronze.

MICHEL III, surnommé *Porphyrogénète,* petit-fils

du précédent, n'avait que 3 ans lorsque la mort de Théophile, son père (842), le plaça sur le trône de Constantinople sous la tutelle de sa mère Théodora ; mais à peine eut-il atteint sa 15e année, qu'à l'instigation de Bardas, frère de cette princesse, il l'obligea de se renfermer dans un monastère avec ses filles. Devenu maître de l'empire, Michel se livra à tous les excès, se vantant hautement de suivre l'exemple de Néron. Le patriarche Ignace, qui s'était déclaré contre la conduite scandaleuse du jeune empereur, fut chassé de son siége, et remplacé par Photius, neveu de Bardas, dans l'année 857 : c'est de cette époque que date le schisme qui sépare les Églises grecque et latine. Cependant un obscur favori, Basile, avait succédé aux dignités de Bardas après l'avoir fait périr ; l'empereur fit même asseoir avec lui sur le trône son nouveau ministre, qui, dès lors, crut pouvoir lui reprocher l'inconvenance de sa conduite. Au moment où Michel indigné se disposait à renverser le hautain favori, il fut assassiné par lui dans son palais, l'an 867. Michel III avait déshonoré le trône pendant plus de 20 ans. S'abandonnant sans réserve à ses passions, il commit tous les crimes, et ne fit aucun acte estimable. Les intérêts de son empire le touchaient si peu, qu'il se mit un jour en fureur parce qu'on le dérangea d'une course de chars pour l'informer d'une invasion des Sarrasins, et qu'il fit abattre des phares et des signaux qui servaient à transmettre ces avis.

MICHEL IV, surnommé *le Paphlagonien,* de sa province natale, vint dans sa jeunesse à Constantinople. Il y exerçait un commerce obscur, lorsque la beauté de sa figure ayant fixé les regards de l'impératrice Zoé, celle-ci, après avoir fait périr Romain Argyre, son époux (1034), plaça sur le trône Michel, sous le nom duquel elle se flattait de régner. L'eunuque Jean, frère de Michel, déjà puissant sous Romain, déconcerta les plans de Zoé, et, la voyant disposée à se défaire du faible Michel par le poison, il traversa les projets de cette femme ambitieuse et cruelle en faisant proclamer césar Michel Calafate, neveu de l'empereur et le sien. Michel eut à soutenir deux guerres avec les Sarrasins et les Bulgares, et s'en tira avec succès. Il revint à Constantinople, mais toujours dévoré de remords et sentant augmenter ses infirmités, il se retira au monastère où il mourut en 1041.

MICHEL V, neveu du précédent, appelé *Calafate,* parce que son père était calfateur de vaisseau, monta sur le trône d'Orient en 1041, après la mort de son oncle. Un de ses premiers actes fut de reléguer l'impératrice Zoé, qui avait fortement contribué à son élévation, dans une des îles de la Propontide appelée du Prince. Il fit eunuques ses autres parents, et se livra sans retenue aux excès de la plus infâme débauche. Le peuple indigné se souleva contre lui, rappela Zoé et sa sœur Théodora, et les reconnut pour légitimes souveraines. Michel fut renfermé dans un couvent et eut les yeux crevés en 1042. On ignore l'époque de sa mort.

MICHEL VI, surnommé *le Stratiotique* (guerrier), avait passé une grande partie de sa vie dans les armées, et était parvenu aux grades supérieurs, lorsqu'il fut appelé au trône d'Orient, en 1056, après la mort de l'impératrice Théodora, qui l'avait désigné son successeur. Déjà vieux et infirme, ce prince était peu propre au gouvernement. En cherchant à gagner l'affection du peuple, il s'aliéna les troupes et indisposa les principaux officiers de l'armée, qui élurent empereur Isaac Comnène en 1057. Le patriarche Michel Cérularius fit ouvrir les portes de Constantinople au nouvel élu. Michel quitta sur-le-champ la pourpre, et rentra dans la vie privée après un an et 8 jours de règne.

MICHEL VII, dit *Parapinace* (du monopole qu'il fit du blé), fils aîné de Constantin Ducas, fut déclaré empereur avec ses frères Andronic et Constantin au moment de la mort de leur père en 1067. Eudoxie, sa mère, ayant bientôt donné sa main et le trône à Romain Diogène, Michel se vit frustré de ses droits jusqu'en 1070, où Romain fut fait prisonnier par les Turcs. Michel reprit alors la couronne, et se laissa gouverner par plusieurs hommes dangereux que son prédécesseur avait eu le bon esprit d'éloigner. L'empire fut désolé par les rapines des ministres, par les invasions des Turcs en Asie, des Scythes ou Tartares, des Slavons et des Croates en Europe. Quelques généraux habiles, tels que les deux frères Nicéphore et Jean de Brienne, ayant réussi à repousser ses nombreux ennemis, le faible Michel paya leurs services de la plus noire ingratitude. Enfin Nicéphore Botoniate, général de l'armée d'Asie, souleva ses troupes, se fit proclamer empereur à Nicée, et, secondé par les Turcs, s'empara de Constantinople en 1078. Michel fut relégué dans un monastère, y prit l'habit religieux, et parvint ensuite à l'archevêché d'Éphèse.

MICHEL VIII (*Paléologue*), né dans les premières années du 13e siècle, d'une ancienne et illustre famille de Constantinople, gouverna d'abord pour l'empereur Théodore Lascaris une province de l'Asie Mineure. Nommé régent de l'empire durant la minorité de Jean Lascaris, fils de Théodore, il ne se contenta point de ce titre et des principales dignités qu'il y avait fait joindre. Aidé du patriarche Arsène et de quelques autres personnages puissants, il se fit proclamer empereur en 1260, et relever du serment qu'il avait prêté à son jeune pupille, auquel plus tard il fit crever les yeux. Son premier soin fut de parcourir les provinces en y répandant des largesses ; ensuite il renouvela l'alliance avec les Turcs, marcha sur Constantinople, d'où il réussit à chasser Baudouin II. Après avoir réparé les ruines de cette ville, et conclu des traités d'alliance avec les Tartares, il fit plusieurs expéditions heureuses dans l'Archipel, en Grèce et en Thessalie, il s'assura des alliés en mariant son fils Andronic à la fille du roi de Hongrie et sa nièce à Constantin, roi des Bulgares, et proposa au pape de terminer le schisme. Cette réunion, à laquelle il força de consentir le patriarche et les évêques grecs, fut décidée au concile de Lyon en 1274. Une partie du peuple ne ratifiant pas les concessions faites par son souverain et ses pasteurs, Paléologue voulut réduire les opposants par la violence, et punit les plus audacieux. Ce prince, après un règne glorieux de 24 ans, mourut dans une expédition qu'il avait entreprise en Thrace, le 11 décembre 1282. On a des lettres de Michel aux papes saint Grégoire et Jean XX : quelques-unes sont insérées dans le livre *De Consensu utriusque Eccles.* d'Allatius ; et d'autres sont conservées dans la bibliothèque Bodléienne.

MICHEL Ier (Georgiewitch), fils de George ou

Jouri Ier, né dans le 12e siècle, partagea le grand-duché de Russie avec les deux fils d'André, son frère aîné, son frère cadet Wsevolod, et eut dans son lot le duché de Wladimierz. Cette possession lui fut disputée par un prince de la maison régnante, Jaropolk; mais il vainquit ce compétiteur, et mourut au bout de deux ans de règne en 1177. Son frère Wsevolod lui succéda.

MICHEL II (JAROSLAWITCH), grand-duc de Russie, succéda en 1304 à André III, par la protection du kan des Tartares, dont la Russie était alors tributaire. Le prince George, duc de Moscou, compétiteur de Michel, l'ayant supplanté dans la bienveillance du kan Usbek, vint l'attaquer à Twer, sa résidence ordinaire, et fut vaincu; mais cette victoire du grand-duc lui devint fatale. Accusé d'avoir empoisonné la sœur du kan, épouse de George, qui était tombée entre ses mains, Michel fut mandé à la cour du souverain des Tartares, et mis à mort en 1317, par jugement, après avoir subi une longue torture. George, son ennemi, lui succéda.

MICHEL, grand-duc de Kiew ou Kiow, occupait cette ville importante en 1240, lorsque les Tartares firent cette irruption terrible qui causa tant de maux à la Russie. Chassé de ses États, Michel se réfugia en Hongrie, rentra après la retraite de l'ennemi dans la principauté de Tchernichow, qui lui appartenait, et reçut bientôt du grand kan l'ordre de venir faire hommage. Il obéit, se rendit auprès du souverain tartare; mais ayant refusé de se soumettre aux formalités usitées, il fut mis à mort en 1245.

MICHEL ROMANOF, appelé par les Russes *Mikhail Pheodorovitch Iourieff,* czar ou empereur de Russie, fut élu par les états assemblés à Moscou en 1613, pour occuper un trône que les séditions, les guerres malheureuses et un interrègne avaient fort ébranlé. Fils de Phéodor Nikitisch, que le czar Boris Goudounof avait contraint d'embrasser l'état monastique, le jeune Michel se trouvait dans un monastère de Kostroma, où sa mère, également forcée de se faire religieuse, l'élevait avec soin, lorsque les députés de l'assemblée de Moscou vinrent lui porter les hommages et les serments de la nation. Il fut sacré, deux mois après, dans la capitale de l'empire moscovite par le patriarche de Kazan. La première pensée du nouveau monarque fut de chercher à réconcilier la Russie avec la Suède et la Pologne; mais ses démarches n'eurent point de succès, et la guerre recommença. Le roi de Suède, maître de plusieurs provinces, battit un corps de troupes que Michel avait envoyé faire le siége de Novogorod. Le czar invoqua la médiation de la France, de l'Angleterre et de la Hollande: des négociations furent entamées, et le 26 janvier 1616 on signa un traité d'après lequel le czar fut remis en possession de Novogorod, sous la condition qu'il céderait à la Suède l'Ingrie, la Carelie et le territoire situé entre l'Ingrie et Novogorod; qu'il renoncerait à la Livonie, à l'Esthonie, et qu'il paierait une somme en argent. Après plusieurs campagnes malheureuses contre les Polonais, des conférences s'ouvrirent et se terminèrent par un traité ou plutôt une trêve de 14 ans et demi, dont une des conditions, pour la Russie, fut de céder à la Pologne Smolensk et ses dépendances. De son côté, Sigismond, roi de Pologne, consentit à remettre en liberté Phéodor Romanof, père de Michel, ainsi que tous les autres Russes qu'il retenait prisonnier. Le czar fit élever son père à la dignité de patriarche ou chef de l'Église russe. Après la mort de Sigismond, Michel, ne se croyant plus lié par ses traités, voulut reprendre Smolensk, qu'il n'avait cédé qu'avec répugnance. Mais l'armée russe, bloquée dans son camp, fut réduite à capituler. Le czar, découragé par ce grand échec, fit avec Wladislas, successeur de Sigismond, un nouveau traité (1634) qui confirmait à la Pologne la possession de Smolensk. Il s'occupa ensuite à rendre ses forces militaires plus redoutables, forma des régiments réguliers de cavalerie et d'infanterie, y appela des officiers étrangers (français, allemands et écossais), et fit construire des forteresses pour contenir les Tartares de Crimée. Ce prince, qui aurait peut-être hâté la civilisation de la Russie, s'il eût régné plus longtemps, mourut d'apoplexie en 1645, à l'âge de 49 ans. Son fils Alexis, né de sa seconde femme Eudoxie, lui succéda.

MICHEL, roi de Pologne, successeur de Jean-Casimir, et prédécesseur du grand Sobieski. Nommé par la diète, le 19 juin 1669, son règne ne fut qu'une suite de malheurs. Sa noblesse était partagée en deux partis, l'un qui voulait pour roi le grand Condé, l'autre le duc de Lorraine; de là vint que toutes les bonnes intentions du roi se trouvèrent impuissantes. Son trésor était vide, et ce fut sans argent qu'il dut soutenir une guerre contre les Turcs qui entrèrent en Pologne avec une armée formidable; la lâcheté ou la trahison d'un de ses généraux qui rendit sa principale forteresse sans la défendre, lui fit conclure un traité honteux que la diète ne ratifia point. Étant parvenu à renforcer de 50,000 hommes l'armée de Sobieski, grand hetman de la couronne, Michel s'avança avec cette armée à la rencontre des Turcs, mais il tomba dangereusement malade. Sobieski, malgré les rigueurs de la saison, alla en avant, poussant devant lui les Turcs; ils se réfugièrent dans leur camp, qui, protégé par le canon de Chodzim, leur paraissait inexpugnable. Sobieski les en chassa néanmoins (10 novembre 1673). Après un combat sanglant, ils se retirèrent en désordre, laissant plus de 20,000 hommes sur la place. Le lendemain de cette victoire, Michel mourut à Lemberg, à peine âgé de 33 ans. On a prétendu qu'il avait été empoisonné. Ce prince n'était pas, comme on l'a dit, dépourvu de talents; mais il fut malheureux; les circonstances semblaient s'être réunies contre son administration. Il ne laissa point d'enfants.

MICHEL, vayvode de Valachie, se ligua avec l'empereur Sigismond II contre les Turcs en 1595. Secondé par Sigismond, prince de Transylvanie, il vainquit le pacha Sinan, et reconquit les villes de Bucharest et de Tergovitz, dont ce dernier s'était emparé. Nommé ensuite général de l'armée impériale, Michel combattit le cardinal Battori, à qui Sigismond avait cédé la Transylvanie, au mépris du traité qu'il avait fait précédemment avec Rodolphe II. Il s'empara d'Albe-Julie et d'Hermanstadt, et demanda pour prix de ses services la principauté qu'il venait d'enlever à Battori. Refusé, il eut à combattre à la fois Basta, général que Rodolphe envoya contre lui, et le prince Sigismond qui, aidé des Moldaves et des Ottomans, cherchait à rentrer dans ses droits. Surpris et vaincu, il se réfugia en Valachie, se réconcilia ensuite avec l'empe-

reur en lui donnant des garanties pour l'avenir, et mourut assassiné par les ordres de Basta, son rival, jaloux de sa faveur auprès de Rodolphe.

MICHEL ATTALIOTE ou **ATTALIATE.** *Voyez* **ATTALIOTA.**

MICHEL (Jean), évêque d'Angers, naquit vers 1387, à Beauvais, d'une famille de marchands de draps. Ayant fait de bonnes études, il partit pour la Sicile où se rendaient un grand nombre de Français, attirés par la protection que leur accordait la maison d'Anjou, alors maîtresse de ce royaume. Michel était, en 1416, secrétaire et conseiller du roi Louis II. Après la mort de ce prince, il exerça les mêmes fonctions auprès de sa veuve Yolande, qui le chargea de dresser la généalogie des rois d'Aragon, afin de prouver ses droits à la couronne. Pendant la captivité de René d'Anjou, Michel rendit à sa mère Yolande les plus grands services. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique et fut nommé, en 1420, chanoine de l'église Saint-Sauveur à Aix. Huit ans après, il permuta son canonicat pour une prébende de l'église cathédrale d'Angers. En 1438, il revint dans sa patrie où on lui avait conféré un canonicat; mais, l'évêque d'Angers étant mort peu après, Michel fut choisi pour lui succéder. Ce prélat mourut en odeur de sainteté le 12 septembre 1447.

MICHEL (Guillaume), dit *de Tours,* quoique né à Châtillon-sur-Indre, mauvais poëte et traducteur du 16e siècle, a publié : *la Forêt de conscience, contenant la chasse des princes spirituels,* en prose et en vers, Paris, 1516 et 1520, in-8o; *le Penser de royale mémoire,* Paris, 1518, in-4o; *le Siècle doré, contenant le temps de paix, amour et concorde,* en vers, Paris, 1521, in-4o; *De la justice et de ses espèces,* etc.

MICHEL (Nicole), né au commencement du 16e siècle, s'adonna à la médecine, devint doyen de la faculté de Poitiers, et mourut en 1559. Il a publié 2 ouvrages : *De l'administration du bois saint* (le gaïac), traduit du latin de Ferrerius, Poitiers, 1540, in-8o; *les Causes, remèdes et cures des fièvres qui ont couru cette année* (1557), Poitiers, 1557.

MICHEL (Jehan), poëte du 15e siècle, est auteur de trois *Mystères* (la Conception, la Passion et la Résurrection), joué soit à Paris soit à Angers, et imprimé à Paris, sans date, puis en 1490 et 1507, in-fol., et in-4o.

MICHEL (Guillaume), poëte du commencement du 16e siècle, né à Tours, est auteur d'une traduction des *Géorgiques,* en vers.

MICHEL (Jean), poëte languedocien, né à Nîmes vers le milieu du 17e siècle, mort en 1700, a laissé un poëme intitulé : *l'Embarras de la fieiro de Beaucairo,* qui a eu un grand nombre d'éditions; des *sonnets* et des *chansons* également en patois languedocien, insérés dans un recueil des poëtes gascons.

MICHEL (François), maréchal ferrant, né à Salon en Provence, vers 1660, vint à Versailles en 1697, fut admis, après beaucoup de difficultés, dans le cabinet de Louis XIV, demeura enfermé avec ce monarque pendant plus d'une heure, et revint dans sa ville natale, où il resta longtemps l'objet de la curiosité publique. Il ne répondait point aux questions qu'on lui adressait, et ne répéta jamais rien de ce qui s'était passé dans son entretien avec le roi. Fatigué enfin des visites qu'il recevait, il se retira dans un village près d'Aix, et y mourut en 1726. Quelques écrivains ont conjecturé que sa mission, résultat d'une vision qu'il avait eue quelque temps avant son départ de Salon, avait pour but d'obliger Louis XIV à déclarer son mariage avec Mme de Maintenon; mais Saint-Simon dit dans ses *Mémoires* que Michel ne nomma jamais cette dame et ne la vit point. L'abbé Proyart, dans sa *Vie du Dauphin, père de Louis XV,* rapporte l'opinion populaire du temps, que le maréchal de Salon, comme un autre Nathan, était venu annoncer au grand roi la fin de ses prospérités. En 1819 on a fait jouer un rôle à peu près semblable à un paysan de la Beauce, nommé Martin, auprès de Louis XVIII.

MICHEL (Claude-Louis-Samson), né à Maubeuge en 1754, d'une famille peu riche, manifesta de bonne heure des dispositions pour les études abstraites. Après avoir professé, au collége de Maubeuge, les humanités, les belles-lettres et la physique, il obtint, à Douai, la place de principal du collége d'Anchin. Ayant renoncé à l'instruction publique dans les premières années de la révolution, il présida l'administration du département du Nord, et fut ensuite mis à la tête de la commission que la Convention nationale chargea d'organiser la Belgique. De retour dans sa patrie, il siégea au conseil général, d'abord comme membre du conseil, puis comme secrétaire; enfin, il remplit successivement les fonctions de président du tribunal criminel des Deux-Nèthes (Anvers), et celles de procureur général en la cour d'appel de Douai. Dans ces différents emplois, Michel porta l'abnégation jusqu'à négliger ses affaires pour répondre à la confiance du gouvernement. Quoique son nom fût inscrit depuis longtemps dans les fastes de la Légion d'honneur, et que ses services fussent reconnus et appréciés par ses supérieurs, il fut condamné, sous le gouvernement impérial, à une retraite absolue. Cette disgrâce l'affligea, mais ne l'abattit point, et les lettres l'en consolèrent. Michel avait beaucoup lu, beaucoup observé, médité. Il aimait les arts et en parlait avec convenance et discernement; il jugeait tous les genres de talents avec une sagacité peu commune. Il mourut à Douai le 3 janvier 1814. On a de lui : *Essai sur les attractions moléculaires,* Douai et Paris, 1803, in-8o; *Considérations nouvelles sur le droit en général, et particulièrement sur les droits de la nature et des gens,* Paris, 1813, in-8o; *Réflexions sur l'instruction publique; Recherches sur une algèbre de situation; l'Intrigant de province,* comédie en 5 actes, en vers, etc.

MICHEL (le comte Pierre), lieutenant général, né près de Dôle vers 1770, mort aux champs de Waterloo le 18 juin 1815, était entré au service comme simple volontaire en 1792, et mérita un rapide avancement par sa brillante conduite dans la plupart des affaires importantes, notamment aux batailles d'Austerlitz et d'Eylau. Il commandait une division à Montmirail, et contribua au succès de cette mémorable journée. C'est dans la bouche de ce brave que plusieurs historiens placent le mot fameux : *La garde meurt, et ne se rend pas!* attribué, mais à tort, au général Cambronne; dans tous les cas Michel confirma cette réplique solennelle à la tête de la vaillante élite qu'il commandait.

MICHEL LE FOU (Il Pazzo), lazzarone, ainsi nommé à cause des déréglements de sa jeunesse, était

domestique d'un marchand de vins, lorsque les Français marchèrent contre Naples, en 1799. Comme il avait acquis par sa force et son audace une sorte de célébrité, les lazzaroni le choisirent pour chef. A leur tête, Michel fit éprouver des pertes assez considérables aux troupes françaises, et il exerça, pendant quelques jours, à Naples, un rôle analogue à celui de Masaniello. Plusieurs nobles, soupçonnés de vouloir traiter avec les Français, furent, par ses ordres, impitoyablement massacrés, leurs maisons pillées et détruites; tout plia devant lui. Mais, ayant fait une sortie, il tomba entre les mains des ennemis après un combat acharné, et fut conduit au général Championnet, qui, connaissant son influence, le traita avec bonté, et lui offrit le grade de chef de brigade, s'il voulait embrasser la cause des patriotes. Séduit par ces propositions, Michel jura fidélité aux Français, et rentra à Naples avec ses compagnons, en criant *Vive la République*. Son premier soin fut de donner à Saint-Janvier une garde d'honneur, choisie parmi l'élite des lazzaroni; et lorsqu'il n'eut plus à combattre, il se fit orateur. Haranguant le peuple, tantôt monté sur les tréteaux destinés aux comédies de Polichinelle, tantôt porté sur les épaules de quelques-uns de ses anciens camarades, il prononça des discours remarquables par un rare bon sens et une piquante originalité. Sorti du peuple, il savait par quels moyens on agit sur l'esprit de la multitude; aussi ses arguments produisaient-ils toujours leur effet. Lorsque les Calabrais, conduits par le cardinal Rufo, se présentèrent devant Naples, Michel, qui sans doute avait pris goût à l'égalité et ne se souciait pas de redevenir lazzarone, combattit avec la plus grande valeur dans les rangs des patriotes. Ceux-ci, ayant été abandonnés par les Français, furent obligés de livrer la ville aux troupes royales, après une capitulation qui garantit la vie et la liberté à tous ceux qui s'étaient compromis dans les événements antérieurs. Mais à l'arrivée de Nelson, le traité fut méconnu et les exécutions commencèrent. Michel, livré à une horde de Calabrais, périt au milieu des plus horribles supplices.

MICHEL (Jules), né à Caen, en 1790, fit ses premières études au lycée de cette ville, où il s'appliqua particulièrement à l'étude des mathématiques. Admis à l'école polytechnique, à la suite d'un brillant examen, il en sortit, en 1809, pour passer à l'école d'application du génie et de l'artillerie à Metz, avec le grade de lieutenant en second d'artillerie de marine, arme qu'il avait choisie dès son entrée à l'école polytechnique. Il se distingua aux batailles de Lutzen et de Bautzen. Dès le début de la campagne de 1813, Michel, qui n'avait que 23 ans, fut nommé capitaine. Dans une affaire où il se trouva isolé du reste de son régiment, il soutint seul, avec sa compagnie, le feu d'un bataillon prussien, et ne lâcha prise qu'après avoir perdu beaucoup de monde, et sur l'ordre formel de son général, le comte Bonnet qui, témoin de son intrépidité, le mit à l'ordre de la division; le lendemain, la croix de la Légion d'honneur brillait sur sa poitrine. La paix le rendit à ses études favorites. Il fut appelé à diriger successivement la fonderie de Nevers et les arsenaux de la Guadeloupe et de Lorient. Les améliorations qu'il introduisit dans le service de ces établissements prouvèrent l'étendue et la solidité de ses connaissances. Parvenu au grade de lieutenant-colonel, et décoré de la croix d'officier de la Légion d'honneur, Michel remplisait au port de Lorient les fonctions de directeur d'artillerie, quand une mort prématurée l'enleva le 22 avril 1838. On a de lui : *le Mémorial de l'artilleur marin, rédigé suivant l'ordre alphabétique des matières*, Paris, 1828, in-8°; *Observations sur le corps royal de l'artillerie de marine,* insérées dans les *Annales maritimes de* 1835.

MICHEL-ANGE, plus connu sous son prénom que sous celui de BUONAROTI, est l'artiste le plus célèbre des temps modernes. Né le 6 mars 1474 au château de Caprèse, dans le territoire d'Arezzo (Toscane), d'une ancienne et illustre famille, il annonça dès l'enfance des dispositions pour le dessin, qui contrariaient les projets de ses parents; mais bientôt ceux-ci furent forcés de reconnaître que tous les obstacles qu'ils opposeraient à sa vocation seraient inutiles. Michel-Ange fut placé chez Dominique et David Ghirlandajo, peintres les plus renommés de l'époque. Sa supériorité sur tous ses condisciples et même sur ses maîtres ne tarda pas à se manifester, et à peine âgé de 15 ans, ne pouvant plus recevoir des leçons, il se vit obligé de puiser ses ressources en lui-même et de chercher un nouvel enseignement dans quelques ouvrages de son temps. C'est ainsi qu'on le vit étudier dans la chapelle *del Carmine* à Florence, les peintures de Masaccio, que Raphaël ne négligea pas de consulter aussi plus tard. Laurent de Médicis, dit *le Magnifique,* ayant conçu le projet de former une école de sculpteurs, jeta d'abord les yeux sur Michel-Ange, lui assigna un logement dans son palais et le traita comme son propre fils; mais la mort priva bientôt l'artiste de son digne protecteur. Pierre de Médicis n'hérita point des qualités de son père ni de son estime pour les arts et pour Michel-Ange. Le prieur de l'église du Saint-Esprit chercha à le distraire de son chagrin en lui commandant un crucifix en bois et en lui donnant un logement dans le couvent, où il lui procura des cadavres humains pour étudier l'anatomie. Michel-Ange s'y livra avec ardeur, et acquit, par la dissection, une connaissance profonde de la myologie, qui le rendit le plus savant et le plus profond de tous les dessinateurs. Il quitta Florence lors de l'expédition des Médicis, mais il y retourna dès que le calme fut rétabli. Plus tard le cardinal de Saint-George l'attira à Rome et le logea dans son palais. Bien que Michel-Ange n'eût guère à se louer de ce nouveau protecteur, il mit à profit son premier séjour dans cette capitale, en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre, entre autres la statue de *Bacchus* qui fut depuis transportée à Florence. Rappelé dans cette ville par des affaires domestiques, il y composa la statue de *David,* plusieurs tableaux parmi lesquels on compte la *sainte Famille* et le carton de la *Guerre de Pise,* destiné à la décoration de la salle du conseil, et qui fut détruit dans les troubles de Florence. Jules II, étant monté sur le siége de Saint-Pierre, rappela Michel-Ange à Rome pour lui confier l'érection de son fameux mausolée. Il faut lire dans la *Vie* de Michel-Ange par A. Condivi et par Vasari le détail de tous les désagréments que ce grand artiste essuya de la part du pape pendant l'exécution de ce monument que l'on voit aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, et qui ne fut achevé que longtemps après la mort du pontife. Michel-Ange

n'éprouva pas moins de dégoûts et de contrariétés en peignant à fresque la grande voûte de la chapelle Sixtine; mais enfin par l'achèvement de ce superbe travail il se concilia l'affection de Jules, qui le combla de faveurs et de richesses, et il fut non moins bien traité par Léon X. Il avait près de 40 ans lorsqu'il commença à s'adonner à l'architecture, sans négliger ses travaux de peinture et de sculpture. A cette époque de troubles et de désastres pour l'Italie, il devint ingénieur, fut nommé commissaire général des fortifications de Florence, et défendit cette ville pendant un an. Forcé par Paul III d'accepter la place d'architecte de la basilique de St.-Pierre, qu'avaient occupée avant lui Bramante et San-Gallo, Michel-Ange traça un nouveau plan, qui réduisit l'édifice à la forme d'une croix grecque. En supprimant le luxe des détails, il ajouta de la majesté à l'ensemble, et diminua le poids de la coupole sans rien retrancher de sa masse et de son diamètre. Pendant 17 ans il travailla, sans vouloir recevoir aucun traitement, à une entreprise qui avait enrichi les premiers architectes, et il n'avait point terminé la coupole de ce superbe édifice, lorsqu'il mourut le 17 février 1564. Ayant exclusivement consacré ses dernières années à l'architecture, il joignit d'autres travaux à ceux de la basilique de Saint-Pierre. Il continua après San-Gallo le palais Farnèse, qui fut terminé sur ses dessins, ainsi que plusieurs autres grandes constructions, par Vignole. Le corps de Michel-Ange, enlevé secrètement, d'après les ordres du duc Cosme de Médicis, de l'église des Saints-Apôtres, fut transporté à Florence où il fut reçu avec les plus grands honneurs. On lui éleva dans l'église de Saint-Laurent un pompeux catafalque, à la décoration duquel contribuèrent tous les arts qu'avait cultivés le défunt. Bientôt après un monument plus durable remplaça cette fragile représentation. Le grand-duc donna tous les marbres pour l'exécution du mausolée projeté par Vasari, qui y plaça le buste de son maître. On trouvera dans les deux écrits de Vasari et d'Ascanio Condivi, déjà cités, le détail des nombreux ouvrages de Michel-Ange. Parmi ses chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture dont la plupart sont à Rome et à Florence, et dont un grand nombre a été gravé, nous mentionnerons le *Jugement dernier,* peint à fresque dans la chapelle Sixtine, la statue de *Moïse,* qui fait partie du mausolée de Jules II; la statue de *Bacchus,* morceau qui trompa Raphaël par son extrême perfection, et que ce célèbre peintre attribua sans hésiter à Phidias ou à Praxitèle. La *Vie* de Michel-Ange par A. Condivi, dont la meilleure édition est celle de Florence, 1746, in-fol., figures, a été traduite ou plutôt résumée en français par l'abbé Hanchecorne, 1783, in-12. Richard Duppa, écrivain anglais, a composé une autre *Vie* de Michel-Ange, plus circonstanciée, Londres, 1806, in-4°, avec planches : ce vol. est terminé par les *Lettres* et les *Poésies* de Michel-Ange. Celles-ci, consistant en sonnets, stances, etc., avaient été publiées pour la première fois en 1613, par les soins de Michel-Ange Buonarotti, dit *le Jeune,* petit-neveu de l'auteur. Biagioli a donné une bonne édition de cet ouvrage, avec un commentaire, 1821, 3 vol. in-8°. On doit à M. Varcollier la traduction française des *Poésies de Michel-Ange,* accompagnée de notes littéraires et critiques, Paris, 1825, in-8°.

MICHEL-ANGE DES BATAILLES ou **DES BAMBOCHES** (M. A. CERQUOZZI, plus connu sous le nom de), peintre, né à Rome en 1600, reçut les premières leçons d'un peintre flamand, nommé Jacq. d'Ase, se fit remarquer dès l'âge de 13 ans par son talent pour le dessin, s'appliqua d'abord à peindre des batailles, des naufrages, des sujets historiques, etc., mais la renommée que s'était acquise Pierre de Laar, dit *le Bamboche,* le décida à suivre la manière de cet artiste, et c'est ce qui lui fit donner alors le surnom de *Michel-Ange des Bamboches.* Il mourut à Rome en 1660. On cite parmi ses nombreux ouvrages, les tableaux qu'il exécuta pour le cloître de Saint-André *delle Grotte,* où il a retracé quelques traits de la vie de saint François de Paule; *le Départ d'un courrier de l'armée; saint Jean prêchant dans le désert; la Place du marché de Naples,* où l'on voit un rassemblement de lazzaroni applaudissant à une harangue de Masaniello. Le Musée de Paris ne possède qu'un seul tableau de ce peintre, représentant une *Troupe de charlatans.*

MICHEL-ANGE LE JEUNE. *Voyez* **BECONAROTI.**

MICHEL-CÉRULAIRE. *Voyez* **CÉRULARIUS.**

MICHEL DE LA ROCHE-MAILLET (GABRIEL), avocat, né à Angers en 1561, mort en 1642, a publié : *le Code Henri III,* avec des notes et des édits de Henri IV et de Louis XIII, Paris, 1622, in-fol.; *Coutumes générales et particulières de France et des Gaules,* avec les notes de Dumoulin, 1640, in-fol., réimprimées depuis; *Éloges des hommes illustres qui ont fleuri en France de 1502 à 1600,* in-fol., avec portraits; *Vie de Scévola de Sainte-Marthe,* etc., 1629, in-4°; réimprimée en tête des ouvrages de Sainte-Marthe, édition de 1652; *Théâtre géographique du royaume de France,* sur les cartes de J. Leclerc, 1632, in-fol.; des traductions du *Commentaire* de Chopin sur la coutume d'Anjou; du *Traité des bénéfices* de Duaren, et du *Commentaire* de Boiceau sur un article de l'ordonnance de Moulins. On lui doit encore la révision de la collection des édits et ordonnances des rois de France, publiée par Fontanon, et qu'il conduisit jusqu'à Louis XIII, 1611, 4 vol. in-fol.

MICHELBURNE ou **MICHELBOURN** (le chevalier ÉDOUARD), voyageur anglais, était riche. Le goût des aventures, et aussi le désir d'augmenter ses richesses, lui firent équiper à ses frais 2 vaisseaux; il en prit le commandement lui-même, et choisit pour pilote Jean Davis, que deux voyages dans les mers du Nord avaient rendu célèbre. Il partit de Cowes, dans l'île de Wight le 15 décembre 1604, se rendit dans la mer des Indes où diverses aventures l'attendaient. Après 2 ans de navigation sur les côtes du Japon, de Chine et de diverses grandes îles de ces contrées, le mauvais état de son vaisseau le décida, quoiqu'il n'eût tiré qu'un médiocre parti de son expédition, à s'éloigner le 5 février 1606. Sa traversée fut heureuse, et, le 9 juillet, il arriva à Portsmouth, après 19 mois d'absence. Étant retourné dans sa patrie, il y mourut quelques années plus tard. Sa relation a été imprimée dans le recueil de Purchas, tome Ier. Elle offre des renseignements intéressants sur les pays que ce navigateur a vus. L'*Histoire générale des voyages,* par Prevost, qui la contient, défigure plusieurs noms propres.



MICHELESSI (Dominique), littérateur italien, naquit à Ascoli en 1735. Il embrassa l'état ecclésiastique et devint secrétaire des prélats Caprara et Trajetto Caraffa, qui depuis furent revêtus de la pourpre romaine. Ces fonctions l'ayant mis en relation avec un grand nombre de personnages distingués, en Italie et au dehors, servirent à faire ressortir ses talents. Appelé par Frédéric II, auquel il avait dédié une *Vie du comte Algarotti,* il se rendit à Berlin, et ne s'y arrêta que peu de temps. Michelessi avait le don des langues : il apprit le suédois en six mois, et traduisit en cette langue les *Amours d'Héro et Léandre,* ainsi que les *Épîtres d'Ovide.* Il mourut à Stockholm le 3 avril 1773, peu de temps après y avoir été nommé membre de l'Académie des sciences.

MICHELET (Étienne), poëte, né à Marseille en 1787, manifesta très-jeune son talent décidé pour la poésie. A 15 ans il faisait une tragédie de *Philoüs,* dont plusieurs fragments lus à l'Athénée littéraire de Marseille, en 1805, lui valurent les suffrages des littérateurs distingués qui formaient cette réunion, où il fut admis dès lors, et dont il fut par la suite un des membres les plus remarquables. Entré au service en 1810, il fit les campagnes de 1810, 1811 et 1813 en Espagne, et celle de 1814 en France. Le 19 mars de la même année, il écrivit au duc d'Angoulême, pour solliciter la permission de servir sous ses ordres, en qualité de simple soldat; mais au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il donna sa démission. Deux jours après, il fut appelé en duel par trois officiers de son régiment, en réparation des propos qu'il avait tenus à la nouvelle du débarquement de l'empereur. Trois blessures furent le résultat de cette provocation. Il partit alors pour Marseille et se présenta au comité provisoire, afin de reprendre du service dans les armées royales que levait cette ville. Entré, comme simple chasseur, dans la troupe destinée à combattre l'armée du maréchal Brune, il y resta en cette qualité jusqu'au moment où il fut promu au grade de capitaine dans un bataillon d'élite organisé par le général Perreymond. Après avoir servi successivement dans plusieurs régiments, il passa au 45e de ligne, qu'il suivit à la Martinique. Le capitaine Michelet mourut à Fort-Royal, en 1829. On a de lui : *la Mort du duc d'Enghien,* Paris, 1820, in-8°; *la Naissance du duc de Bordeaux,* chant lyrique, Paris, 1820, in-8°; *le Combat de Navarin,* Perpignan, 1827, in-8°.

MICHELI (Vitale Ier), doge de Venise, de 1096 à 1102, succéda en 1096 à Vital Faledro. De son temps, les Vénitiens s'engagèrent dans la première croisade; et c'est alors qu'ils rapportèrent de Grèce les reliques de saint Nicolas, et plusieurs autres. Vital Micheli Ier mourut en 1102. Ordelafo Faledro lui succéda.

MICHELI (Dominique), doge de Venise, de 1116 à 1130, succéda en 1116 à Ordelafo Faledro, tué dans une guerre contre les Hongrois. Il s'était acquis une grande réputation par ses talents militaires, sa prudence et son esprit religieux. Quoique avancé en âge, il passa en Orient en 1123, pour porter des secours à Baudouin II, roi de Jérusalem. Il rencontra près de Joppé la flotte du sultan, composée de 70 galères, et il remporta sur elle une grande victoire. Il contribua beaucoup, en 1124, à la prise de Tyr; et ce fut par une juste reconnaissance que Baudouin II accorda aux Vénitiens le tiers de la souveraineté de cette ville. De retour à Venise, l'année suivante, Dominique Micheli y mourut en 1130. Pierre Polano lui succéda.

MICHELI (Vitale II), doge de Venise, de 1156 à 1172, succéda, en 1156, à Dominique Morosini. Il fut engagé, pendant son règne, dans deux guerres également dangereuses ; l'une contre Étienne, roi de Hongrie ; l'autre contre Manuel Comnène, empereur de Constantinople. Le premier envahit, en 1171, presque toute la Dalmatie vénitienne ; le second fit saisir, en un jour, tous les Vénitiens qui trafiquaient dans ses États. Le doge, avec une puissante flotte, se dirigea vers le Levant pour se venger. Il reprit d'abord Zara, et ensuite Traù et Raguse, sur les Hongrois. Il vint après cela mettre le siége devant Négrepont; mais la peste s'étant mise dans ses équipages pendant l'hiver de 1171 à 1172, qu'il passa dans l'île de Scio, il fut obligé de revenir à Venise avec sa flotte réduite de plus de moitié. La contagion se communiqua ensuite aux habitants de Venise, qui, accusant le doge de tous leurs malheurs, le tuèrent dans une sédition, le 27 mars 1172. Sébastien Tiani lui succéda.

MICHELI (Pierre-Antoine), savant botaniste, né à Florence en 1679, manifesta dès l'enfance un penchant tout particulier pour l'étude des plantes, apprit seul la langue latine, et se livra à l'observation de la nature; il s'attacha ensuite à P. Boccone, botaniste du grand-duc de Toscane, et publia un ouvrage sur les ombellifères qui lui valut la protection du comte Magalotti sous les auspices duquel il obtint tous les livres qui pouvaient l'aider dans ses travaux. Il succéda à Boccone auprès du grand-duc, s'appliqua particulièrement à la recherche des plantes sauvages, parcourut l'Italie et l'Allemagne, entretint une correspondance savante dans les principales contrées de l'Europe qu'il n'avait pas visitées, et mourut des suites d'une inflammation de poitrine contractée dans une de ses excursions sur le mont Baldo le 2 janvier 1737. Il avait fondé en 1734 une société de botanique, qui depuis exploita le domaine entier des sciences physiques. On a de lui, outre l'*Essai sur les Ombellifères* qu'il avait publié dans sa jeunesse : *Relazione dell' erba detta da botanici orobanche,* 1722, in-8°; *Nova plantarum genera juxta methodum Tournefortii disposita,* 1729, in fol., avec 108 planches; *Catalogus plantarum horti cæsarei florentini,* 1748, in-fol.; des *Voyages faits en 1728, 1733 et 1734, sur les montagnes du Siennois et dans d'autres parties de la Toscane,* dans les *Relazioni di alcuni viaggi,* etc., de Targioni, tomes IX et X. Michelli a laissé un *Commentaire* en manuscrit sur les XVI livres de Césalpin. Beaucoup de plantes sont désignées sous le nom de *michetiennes* dans les ouvrages de Vaillant, de Boerhaave, de Tilli, etc. Cocchi a publié l'*Éloge* de ce botaniste, 1737, in-4°.

MICHELI DU CRET (Jacques-Barthélemi), savant genevois, né en 1690, entra comme officier dans un régiment suisse au service de France en 1713, et y resta jusqu'en 1728. Rentré dans sa patrie, il prit beaucoup de part aux troubles qui y éclatèrent, fut condamné à mort par contumace, se réfugia dans le canton de Berne, y fut renfermé au château d'Aarbourg pour avoir eu connaissance d'une conspiration à laquelle il n'avait au-

cune part, n'obtint sa liberté qu'au bout de 18 ans, et mourut à Zoffingue en 1766. Doué d'une capacité rare, possédant un savoir varié, profondément versé dans l'architecture civile et militaire, porté par goût vers les sciences physiques, il était fait pour s'illustrer dans tout ce qu'il aurait entrepris, s'il ne se fût pas mêlé dans les intrigues politiques. On a de lui des *Mémoires* sur différents objets scientifiques dans divers recueils, et une *Description du thermomètre universel,* qu'il avait construit, 1741, in-4°. On trouvera la liste des écrits de Micheli dans l'*Histoire littéraire* de Senebier, et les détails de sa vie politique dans les *histoires* de Genève.

MICHELOTTI (Biordo et Ceccolino de'), deux frères, originaires de Pérouse, acquirent une grande réputation dans le 14e siècle comme chefs d'aventuriers ou *condottieri.* Biordo, à la tête de la faction démocratique dans Pérouse, s'empara de plusieurs villes voisines, s'en fit déclarer seigneur avec le titre de vicaire du pape, qu'il obtint de Boniface IX, de qui ces mêmes villes relevaient, excita par ses succès la jalousie de ses concitoyens, et fut massacré en 1398 dans sa maison, à la suite d'une conspiration formée par un prêtre nommé Guidalotti. — Ceccolino de' Michelotti, capitaine d'une compagnie d'aventuriers, rassembla les amis de son frère, empêcha l'oppression de son parti, s'engagea ensuite au service de J. Galéaz Visconti, duc de Milan, lui asservit sa patrie en 1400, puis continua de faire la guerre à la solde de diverses puissances. Fait prisonnier par Braccio de Montone en 1416, il fut mis à mort par ses ordres.

MICHIEL (Justine RENIER), née vers 1754, était petite-fille de l'avant-dernier doge de Venise, Paul Renier. Elle épousa un Michiel, descendant lui-même de plusieurs doges. Élève du célèbre Cesarotti, elle avait puisé à son école des connaissances profondes, variées, et s'était adonnée surtout à l'étude de la littérature anglaise. Elle traduisit en italien plusieurs drames de Shakspeare, dont trois furent publiés avec une préface et des notes qui firent le plus grand honneur à Mme Michiel. Lorsque M. de Châteaubriand maltraita avec tant d'humeur les gloires vénitiennes, Mme Michiel lui répliqua par une lettre imprimée, où régnait le persifflage le plus spirituel, sans toutefois manquer aux égards que méritait l'illustre écrivain. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, est l'histoire de l'*Origine des fêtes Vénitiennes,* Venise, 1817, 5 vol. in-8°, en italien et en français. Le salon de Mme Michiel était fréquenté par tous les étrangers de distinction, qui ont souvent rendu hommage à ses rares qualités. Le célèbre Rumford surtout s'y montra, pendant longtemps, très-assidu. Mme Michiel mourut à Venise en 1832.

MICHON (Pierre), dit *l'abbé Bourdelot,* médecin, né en 1610 à Sens, où il apprit les premiers éléments de son art, alla continuer ses études à Paris sous la direction de ses deux oncles maternels, Jean et Edme Bourdelot, qui lui firent prendre leur nom, et dont il hérita. Après avoir suivi le comte de Noailles, ambassadeur à Rome, il fut attaché comme médecin au prince de Condé, obtint le titre de médecin du roi, fut appelé à Stockholm en 1651 près de la reine Christine, alors malade, et gagna la bienveillance de cette princesse, par les agréments de sa conversation. De retour en France, il fut pourvu de l'abbaye de Macé, obtint des dispenses pour posséder ce bénéfice sans entrer dans les ordres, et mourut en 1685. On a de lui : *Recherches et observations sur la vipère,* Paris, 1670, in-12; *Réponse à une lettre de Boccone sur l'embrasement du mont Etna*, 1671, in-12; *Histoire de la maladie et de la mort de M. de ****, 1684, in-12. Gallois publia en 1674 : *Conversations académiques tirées de l'académie de M. Bourdelot,* 2 vol. in-12.

MICHOT (Antoine), acteur du Théâtre-Français, né à Paris en 1768, mort le 25 novembre 1826, s'était retiré de la scène en 1822, emportant les regrets du parterre, dont il avait mérité les suffrages par la vérité, le naturel et la rondeur de son jeu. Les principaux rôles qu'il a créés sont ceux du capitaine Copp dans *la Jeunesse de Henri V,* de Lully dans *le Souper d'Auteuil,* du valet dans *les deux Frères,* de l'oncle dans *la belle Fermière,* etc. Michot, qui parut un instant sur la scène politique pendant la révolution, remplit en 1792 les fonctions de commissaire dans la Savoie, et l'année suivante fut chargé par le comité de salut public de diverses missions dans l'intérieur de la France. Mais d'injustes dénonciations auxquelles il se trouva en butte après le 9 thermidor, et qui n'ont entaché sa mémoire d'aucun reproche, lui firent prendre le parti de s'en tenir à la carrière dramatique, résolution dont il n'eut jamais à se repentir.

MICHOVIUS (Mathias) ou *de Michovià,* ou plus exactement *Miechov,* médecin et chroniqueur polonais, naquit dans le 15e siècle, à Miechov, petite ville de la Cujavie. Après avoir fait ses études à Cracovie, il visita les principales universités d'Allemagne et d'Italie, et prit ses degrés à Padoue. A son retour en Pologne, le roi Sigismond Ier le nomma son premier médecin ; mais la vie des cours s'accordant mal avec son goût pour l'étude, il demanda sa retraite, et embrassa l'état ecclésiastique. Il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Cracovie, et mourut en cette ville, en 1523. Il fonda par son testament deux nouvelles chaires à l'université de Cracovie, pour l'enseignement de la médecine et de l'astrologie, et laissa une grande quantité de legs pieux. On a de lui : un *Traité d'hygiène,* en latin ; *De Sarmatià Asiaticà et Europæà libri duo,* Augsbourg, 1518, in-4° ; *Chronica ab ortu Polonorum usque ad annum* 1504, Cracovie, 1521, in-folio.

MICHU (Benoît), peintre sur verre, naquit à Paris, au commencement du 18e siècle. Il s'adonna particulièrement au genre que l'on appelle *peinture en apprêt,* et qui consiste à fixer les couleurs sur le verre au lieu de les y incorporer. C'est avec ce procédé que Michu peignit les vitreaux de la chapelle de Versailles, ceux des Invalides et du cloître des Feuillants de la rue Saint-Honoré. Ces derniers morceaux, les plus parfaits que le siècle dernier ait produits en ce genre, furent exécutés sur les dessins d'Élye ; on les conserve au Musée royal des monuments français, à Paris. Michu mourut à Paris, en 1805, dans un âge fort avancé.

MICHU (Louis), acteur de l'Opéra-Comique, naquit à Reims, le 4 juin 1754. Il alla débuter à Paris sur le Théâtre-Italien, le 18 janvier 1775, par le rôle du *Magnifique,* et le 22 il joua *Colin,* dans *la Clochette,* et *Céticourt,* dans *l'Ami de la maison.* Comme aux avantages de la jeunesse, de la taille et de la figure, il réunissait les

dispositions les plus heureuses pour l'emploi des amoureux, on s'empressa de l'admettre aux appointements, et bientôt après, il fut reçu sociétaire. Michu répondit aux espérances que ses débuts avaient données. Son zèle et son intelligence ne se démentirent jamais : il devint en peu de temps un des sujets les plus précieux de son théâtre. Après avoir perdu dans la faillite du théâtre Favart les fonds qu'il y avait placés, il ne fut point compris par suite d'une cabale, dans la réunion des acteurs de ce théâtre et de celui de Feydeau. Il se retira, le 27 février 1799, sans pouvoir obtenir la pension qu'il avait si bien méritée par ses talents et par 24 ans de service. Il se chargea de la direction du spectacle de Rouen ; mais son entreprise n'ayant pas prospéré, le désespoir de manquer à ses engagements vint aggraver ses chagrins et le porta à terminer ses jours, en se nöyant dans la Seine (1802).

MICIPSA, fils de Massinissa, roi de Numidie, hérita des États de son père conjointement avec Gulussa et Mastanabal, ses deux frères, à la mort desquels il demeura seul maître de tout le royaume. Micipsa eut deux fils, Adherbal et Hiempsal, et de plus adopta Jugurtha, fils naturel de Mastanabal. Mais bientôt l'ambition précoce et les qualités supérieures de ce jeune prince déterminèrent le roi à l'envoyer en Espagne, où il comptait que le sort des combats débarrasserait ses fils d'un rival si dangereux. La fortune trompa son espérance, et Jugurtha revint couvert de gloire et comblé d'éloges par le second Scipion l'Africain. Alors Micipsa renonça à ses projets, fit de Jugurtha l'égal de ses enfants, l'associa au trône, et peu de temps avant sa mort lui affecta une part à l'héritage de son royaume.

MICKLE (Guillaume-Jules), poëte écossais, né en 1734 dans le comté de Dumfries, fut d'abord brasseur, réussit mal dans ce genre de commerce, et l'abandonna pour se livrer exclusivement à la littérature ; il devint ensuite agent des prises maritimes, et mourut le 28 octobre 1788. On a de lui des poëmes et plusieurs autres pièces de vers, recueillies en un vol. in-4°, et réimprimés dans la *Collection des poëtes anglais,* publiée à Édimbourg par Anderson. Le plus remarquable des ouvrages de Mickle est sa traduction des *Lusiades* (*os Lusiadas*), précédée de *l'Histoire de la découverte de l'Inde, des progrès et de la chute de l'empire portugais dans l'Orient,* de la *Vie du Camoens,* etc., avec des *Notes* et *Éclaircissements,* Oxford, 1775, in-4°. Cette traduction passe en Angleterre pour la meilleure après *l'Iliade* de Pope.

MICOLON DE GUÉRINES (Joseph-Michel-Jean-Baptiste-Paul-Augustin), né, le 8 septembre 1760, à Ambert, fit ses études ecclésiastiques à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, et prit ses degrés en Sorbonne. Retourné dans son pays natal, il y remplissait les fonctions de vicaire général de l'évêque de Clermont, lorsque la révolution le força de se retirer en Suisse avec sa famille. La tempête révolutionnaire s'étant calmée, il revint dans son diocèse et y reprit ses fonctions. Nommé évêque de Castres à la suite du concordat de 1817, il ne put prendre possession de ce siége et fut transféré à celui de Nantes. Aussitôt après sa consécration, qui eut lieu le 9 novembre 1822, il s'occupa avec une infatigable sollicitude de tout ce qui pouvait contribuer au bien spirituel de son diocèse. Afin de rétablir l'uniformité dans la liturgie de son diocèse, il publia, en 1825, une nouvelle édition du Bréviaire de Nantes, bientôt suivie de celle du Missel. Il mourut à Nantes le 12 mai 1838. — M. Quérard, dans la *France littéraire,* fait mention d'un abbé MICOLON, secrétaire de l'académie de Clermont et auteur d'un *Éloge du P. Guerrier, prêtre de l'Oratoire,* 1775, in-12, de la même famille que l'évêque de Nantes.

MICON, peintre grec, vivait entre la 83ᵉ et la 89ᵉ olympiade (430 ans environ avant J. C.). Émule de Polygnote, il orna comme lui la ville d'Athènes d'ouvrages importants. Ces deux artistes introduisirent l'usage de plusieurs couleurs combinées, et peignirent ensemble le portique connu sous le nom de *Pœcile.* Micon fut vivement critiqué pour avoir représenté (dans un tableau de la bataille de Marathon) les Perses d'une stature plus élevée que les Grecs.

MICOUD-D'UMONS (Charles-E...) d'abord ordonnateur de la marine, puis préfet du département de l'Ourthe, mort à Paris le 17 décembre 1817, âgé d'environ 64 ans, est auteur des ouvrages suivants : *Essai sur le crédit public,* 1788, in-8° ; *Lettres* (au nombre de trois) *sur les banques de crédit et l'administration des finances,* 1799, in-12 ; *Sur les finances, le commerce, la marine et les colonies,* an XI (1803), 2 tomes en un vol. in-8°.

MICQUEAU (Jean-Louis), né à Reims, vers 1530, fit ses premières études sous les auspices et par les bienfaits du cardinal Charles de Lorraine, archevêque de cette ville. Ayant embrassé les doctrines de Calvin, il quitta Reims vers 1557 et alla s'établir à Orléans, où il se fit maître d'école, et devint 7 ans après, professeur de basses classes au collége de Champagne. Micqueau, dont on ignore l'année de la mort, avait publié : *Lycampæi castri obsidio et excidium,* 1554, Paris et Rouen, 1555, in-12 ; *De constituenda apud Aurelios juventutis disciplina oratio,* etc., Paris, 1558, in-8° ; *Aureliæ urbis memorabilis ab Anglis obsidio, anno* 1428 *et Joannæ Viraginis Lotharingæ res gesta,* Orléans, 1560, in-8°, etc.

MICYLLUS (Jacques), littérateur, né en 1503 à Strasbourg, s'appelait *Moltzer;* mais ayant rempli avec beaucoup de naturel le personnage de Micyllus dans un des dialogues de Lucien (*le Songe*), le nom lui en resta. Il enseigna d'abord le grec et le latin au gymnase de Francfort, puis occupa la chaire de grec à l'université d'Heidelberg, et mourut le 28 janvier 1558. On a de lui : *De re metricâ lib. III,* 1539 in-8° ; *Arithmet. logist. lib. II,* 1539, in-8° ; plusieurs pièces de vers dans les *Deliciæ poetar. german.;* des *Épigrammes,* et quelques autres *Poésies* en grec et en latin ; des *Notices* sur Ovide, Martial, Lucain, Terentianus-Maurus et sur la *Généalogie des dieux* par Boccace. Il a traduit en latin quelques *Dialogues* de Lucien, en allemand les *OEuvres* de Tacite. On lui doit encore des éditions des *Fables* d'Hygin, de la *Grammaire* de Melanchton, et quelques opuscules dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque* de Gessner, et dans le tome Iᵉʳ des *Éloges* de Teissier.

MIDDELBURG (Paul-Germain de), évêque de Fossombrone, duché d'Urbin, né dans la capitale de la Zélande, en 1445, mort à Rome en 1534, sollicita vivement les deux pontifes Jules II et Léon X, les cardinaux et les Pères du 5ᵉ concile de Latran, de réformer le ca-

lendrier, et publia même à ce sujet un ouvrage intitulé : *Paulina de rectâ Paschæ celebratione et de die Passionis D. N. J. C.*, 1513, in-fol., où il examine non-seulement le calendrier romain, mais aussi ceux des Juifs, des Égyptiens et des Arabes.

MIDDENDORP (Jacques), philologue, né en 1538, à Ootmersum dans l'Over-Yssel, ayant fait ses premières études avec succès, vint achever ses cours de philosophie et de jurisprudence à Cologne. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et fut chargé de professer la philosophie dans différents colléges. Les talents qu'il développa lui méritèrent des protecteurs qui lui procurèrent une chaire à l'université de Cologne, dont il fut recteur en 1580. Il fut pourvu, quelque temps après, d'un canonicat de la collégiale de Saint-André, et d'un autre de la cathédrale; il mourut, doyen de Saint-André, le 13 janvier 1611. On a de lui : *Academiæ celebres in universo terrarum orbe libri II,* Cologne, 1567, in-8°; *De officiis scholasticis libri duo,* ibid., 1570, in-8°; *Imperatorum, regum et principum, clarissimorumque virorum quæstiones theologicæ, juridicæ et politicæ*, etc.; *Historia monastica quæ religiosæ et solitaræ vitæ originem,* etc.

MIDDLETON (Henri), navigateur anglais, fut choisi par la compagnie anglaise, pour commander la flotte de 4 vaisseaux, qu'elle expédia aux Indes, après le retour de Jacques Lancaster, dont les conseils dirigeaient ces armements. Middleton partit de Gravesend, le 2 avril 1604, entra le 23 décembre dans la rade de Bantam, renvoya deux de ses vaisseaux richement chargés, puis alla aux Moluques, fit un commerce avantageux à Ternate et à Tidor, expédia un navire à Banda, et revint en Angleterre le 6 mai 1606. Il retourna dans les mers de l'Inde, avec 3 vaisseaux, en 1610. Ayant appris, en relâchant à Socotora, qu'il trouverait à Moka, un facile débit de ses marchandises, il gagna ce port, et y fut d'abord très-bien reçu; mais, peu après, les Arabes le saisirent en trahison avec plusieurs de ses gens, en tuèrent quelques-uns, et essayèrent de s'emparer des bâtiments; mais ils furent repoussés avec un grand carnage. Cependant Middleton fut conduit à Zenam, dans l'intérieur des terres, et ensuite ramené à Moka : il parvint à s'évader. Il avait demandé une forte somme, en indemnité des marchandises qu'on lui avait pillées; n'ayant pu en obtenir qu'une partie, il résolut de se venger en arrêtant un riche vaisseau que les Arabes attendaient : les vents contrarièrent ce dessein, et Middleton fit voile pour Surate, où il débita une partie de ses marchandises; il revint dans la mer Rouge, et y fut joint par le capitaine Saris : ils retinrent beaucoup de bâtiments. Middleton reçut alors satisfaction des Arabes, et se rendit à Bantam. Il avait, en 1613, fait partir pour l'Angleterre deux vaisseaux richement chargés, et s'était mis en route pour y retourner. Son navire échoua, et fut brisé; une grande partie de son équipage fut emportée par les maladies : cette double calamité lui causa un chagrin violent, qui le conduisit en peu de jours au tombeau.

MIDDLETON (David), frère du précédent, suivit la même carrière; il fit trois voyages à Bantam et à Banda, de 1607 à 1615. Il entreprit à cette époque d'établir un comptoir à Soccadonia dans l'île de Java; ce projet n'eut pas de suite : étant arrivé à Bantam, en février 1614, il y apprit la mort de son frère. Cette nouvelle le troubla si fort, qu'il prit la résolution de retourner en Angleterre; il partit avec la flotte qui ramena Floris. On trouve les relations des divers voyages des deux Middleton dans Purchas; elles contiennent peu de faits intéressants pour la géographie, et ne sont bonnes à consulter que pour l'histoire du commerce anglais dans les Indes. L'abbé Prevost les a insérées dans l'*Histoire générale des voyages*, où elles sont mêlées avec celles d'autres navigateurs qui commandaient des vaisseaux de leurs flottes.

MIDDLETON (Jean), parent des précédents, avait commandé, en 1601, un vaisseau de la flotte de Lancaster : il mourut devant Bantam en 1603.

MIDDLETON (sir Hugues), ingénieur anglais, né à Denbigh vers la fin du 16e siècle, d'abord orfèvre à Londres, abandonna cette profession pour étudier l'hydraulique et chercher les moyens de procurer de l'eau de source à cette capitale. Muni d'un privilége du parlement, reversible à ses héritiers, il commença son entreprise, vainquit tous les obstacles, obtint en 1619, pour lui et ses associés, la patente de *compagnie privilégiée*, mit en actions la fourniture d'eau, ne reçut pour récompense de l'important service qu'il avait rendu que le titre de baronnet en 1622, fut obligé d'accepter, pour vivre, une place d'inspecteur des travaux publics, et mourut en 1651. Ce fut longtemps après que l'entreprise des eaux rapporta les bénéfices calculés par Middleton. La valeur de l'action, d'abord cotée à 100 livres sterling, monta jusqu'à 15,000, puis tomba de moitié par la concurrence de nouvelles compagnies.

MIDDLETON (Conyers), savant théologien et littérateur, né à Richemond le 27 décembre 1683, embrassa l'état ecclésiastique qu'exerçait son père, devint docteur en théologie à l'université de Cambridge, débuta dans la carrière littéraire en exposant les griefs du corps enseignant dont il faisait partie, contre le docteur Bentley qui venait d'en être exclu, et préluda ainsi par des pamphlets aux polémiques qui devaient tant l'occuper, et qui donnèrent à ses écrits ce caractère d'aigreur et d'arrogance qu'on leur reproche. Il voyagea ensuite pour sa santé en France et en Italie. De retour en Angleterre, il reprit ses travaux scientifiques, théologiques et littéraires, et acquit une grande réputation. Mais son penchant à la controverse, ses hauteurs, la témérité de ses opinions, l'entraînèrent dans des voies imprudentes, nuisirent à sa fortune, et troublèrent par d'implacables inimitiés le reste de sa vie. Il mourut le 28 juillet 1750. On a de lui de nombreux ouvrages, dont le plus estimé est la *Vie de Cicéron,* publiée pour la première fois, par souscription, Dublin, 1741, 2 vol. in-8°. Cette belle production fut suivie en 1743 d'une traduction anglaise des *Lettres* de Cicéron à Brutus, et de Brutus à Cicéron, avec le latin en regard, des notes (en anglais) sur chaque lettre, et une dissertation sur l'autorité de cette correspondance, dont lui, Middleton, avait fait un fréquent usage dans sa *Vie de Cicéron,* et dont l'authenticité était niée en Angleterre par Tunstal et Markland. Tous les écrits de Middleton, *l'Histoire de Cicéron* exceptée, ont été recueillis sous le titre *d'OEuvres mêlées,* Londres, 1752, 4 vol. in-4°, et depuis, 5 vol. in-8°. Les pièces les plus intéressantes de ce recueil sont : *Lettre sur Rome,* etc.; *Dissertation* sur l'origine de l'im-

primerie en Angleterre; *Germana quædam antiquitat. eruditæ monumenta*, etc.; *Traité sur le sénat romain; Réflexions* sur les variations et les contradictions des évangélistes dans l'exposé des mêmes faits; *Dissertation* sur la prononciation des lettres latines; *Libres recherches sur le don des miracles; Examen des discours de Sherlock sur l'usage et l'esprit des prophéties*, etc.; *Défense* de l'ouvrage précédent. L'abbé Prévost a publié une traduction très-libre de la *Vie de Cicéron*; le *Traité du sénat* a été traduit par d'Orbessan, et la *Lettre sur Rome*, par un anonyme, à la suite de la *Conformité des cérémonies*, etc., de P. Mussard, Amsterdam, 1744, 2 vol. in-12.

MIDDLETON (Christophe), navigateur anglais, est un de ceux qui ont essayé de trouver le passage au nord-ouest. Parti à cet effet d'Angleterre en 1741, sur une galiotte à bombes, il passa l'hiver dans la baie de Hudson, et l'année suivante, alla plus au nord qu'aucun des navigateurs qui l'avaient précédé. Parvenu dans une baie située près du 67e degré nord, qu'il nomma *Repulse-Bay*, les glaces ne lui permirent pas de pousser plus loin, et, de retour en Angleterre, il fut dénoncé au gouvernement comme s'étant laissé corrompre par la compagnie des Indes pour ne pas faire la découverte projetée. Dans la suite, cette accusation ayant été démontrée fausse, Middleton reçut une médaille pour récompense des observations qu'il avait faites. Il devint membre de la Société royale de Londres, et mourut le 24 janvier 1770. Les détails de sa navigation n'ont été connus que par l'extrait qui en fut publié, d'après son journal et ses lettres, par Ellis, il en est aussi question dans l'ouvrage intitulé *Relation des contrées voisines de la baie de Hudson*, par Dobbs, 1748, in-8°. Middleton avait fait dans son voyage des observations sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, qui ont été confirmées récemment par celles du capitaine Parry.—Un autre Middleton (Érasme), ecclésiastique méthodiste anglais, mort en 1805, a publié un ouvrage intitulé *Biograph. evangelica*, 4 vol. in-8°, et un *Dictionnaire des arts et des sciences*.

MIDDLETON (Thomas-Fanshaw), le premier évêque anglais de Calcutta, né en janvier 1769 à Kedleston, dans le comté de Derby, mort le 8 juillet 1822, avait d'abord desservi une cure dans le Northampton, et était devenu successivement, par la protection de l'évêque de Lincoln, auquel il s'était attaché, vicaire de St.-Pancras, dans le Middlesex, et archiduc de Huntingdon. Envoyé dans l'Inde pour y diriger les établissements ecclésiastiques de la Grande-Bretagne, Middleton, qui déjà s'était acquis la réputation méritée de savant, fut élevé en 1808 au siége épiscopal de Calcutta, et l'honora autant par son zèle éclairé que par ses vertus apostoliques. C'est à ses efforts qu'est dû en grande partie l'établissement du collége des Missions protestantes à Calcutta. On cite de ce prélat, entre autres écrits, une espèce de journal intitulé: *le Spectateur de province*, sous le voile de l'anonyme, des *Exhortations pastorales*, in-8°, et un *Traité sur la doctrine de l'article grec, appliqué à l'éclaircissement du Nouveau Testament*, in-8°.

MIÉCISLAS Ier, en polonais *Mieczyslaw* (glorieux par son sabre), premier prince ou souverain chrétien de la Pologne, né en 931, de la famille des Piasis, succéda à son père Ziémomysl dans le gouvernement du duché de Pologne, et, quelque temps après, demanda en mariage Dombrowka, fille de Boleslas Ier, duc de Bohême. Cette princesse vint trouver son époux, accompagnée de prêtres slaves qui décidèrent Miécislas à se convertir à la foi chrétienne. Miécislas fut baptisé et marié le même jour, 5 mars 965, suivant les chroniques polonaises, et les principaux seigneurs du pays reçurent l'ablution sainte avec leur prince. Celui-ci rendit aussitôt un édit par lequel il ordonnait, sous les peines les plus sévères, de détruire les temples, les autels et les simulacres consacrés aux faux dieux, et fonda des églises catholiques dans les principales villes de ses États. Pendant tout son règne il fut en guerre avec les petits princes qui gouvernaient les peuplades slaves habitant les bords de l'Elbe. Il fit hommage à l'empereur Othon Ier, pour les provinces entre l'Oder et l'Elbe, s'allia au duc de Hongrie, porta des secours à l'empereur Othon III qui assiégeait Magdebourg en 991, et mourut l'année suivante à Posen, où il fut enterré. Son fils Boleslas, dit *Chrobry*, lui succéda.

MIÉCISLAS II, fils de Boleslas-Chrobry, né en 990, succéda à son père en 1025, perdit une grande partie des conquêtes que celui-ci avait faites, et ne conserva qu'avec peine les anciennes frontières de la Pologne. Les Russes, les Bohêmes, les Moraves et les peuplades des bords de l'Oder, de l'Elbe et de la Sala, reprirent les territoires qui leur avaient été enlevés, ou secouèrent le joug des Polonais. C'est alors que s'établirent les principautés de Mecklenbourg, de Brandebourg, de Holstein, de Lubeck, et quelques autres États du nord de la Germanie. Les Poméraniens seuls furent défaits par trois princes hongrois réfugiés en Pologne, et à l'un desquels Miécislas donna la Poméranie en fief, avec une de ses filles en mariage. Tombé en démence par suite de ses débauches, Miécislas mourut à Posen en 1034.

MIEG (Jean-Rodolphe) naquit à Bâle en 1694, et y mourut en 1733. Professeur de médecine à l'université de sa ville natale, depuis 1724, il n'a publié que des pièces académiques, parmi lesquelles on citera le *Discours sur la vie de Théodore Zwinger*, 1729, et la *Diss. de nasturcianarum plantarum structurâ, viribus et usu*, 1714.

MIEG (Achille) naquit à Bâle en 1731, et y mourut en 1799. Il avait fait de très-bonnes études, et il exerça la médecine avec un grand succès; il eut le mérite d'inoculer le premier la petite vérole dans son pays. Il fut nommé professeur de médecine à l'université de Bâle en 1777. Il cultiva l'astronomie et la botanique. Outre plusieurs pièces académiques, on trouve de ses mémoires dans les *Acta Helvetica*, et de ses lettres dans la collection des *Epistolæ ad Hallerum*. Il a publié aussi divers traités de médecine populaire qui le distinguent avantageusement.

MIEL (Edme-François-Antoine-Marie), homme de lettres, né à Châtillon-sur-Seine le 6 avril 1775, dut à son père, organiste, et à sa mère, fille d'un statuaire, l'avantage d'avoir vu de bonne heure pratiquer l'art et d'en comprendre le langage. Miel obtint une place dans le service des contributions directes. Il y fut attaché pendant 36 ans, dont 20 comme chef de division depuis 1816. Le zèle avec lequel il remplissait ses fonctions ne l'empêcha pas de suivre ses goûts studieux, dans la seule vue de l'art, ni de se livrer à l'étude de plusieurs sciences, notamment de l'histoire naturelle. En 1817, il donna son

Essai sur les beaux-arts et particulièrement sur le salon de 1817, Paris, 1817, 1 vol. in-8°. La *Galerie française* doit à Miel plusieurs biographies; les articles les plus importants pour l'histoire de l'art, insérés dans l'*Encyclopédie des Gens du monde,* sont sortis de sa plume. Il publia, en 1819, un volume in-folio sur le *Cloître des Chartreux.* En 1825, Miel fit paraître l'*Histoire du sacre de Charles X, dans ses rapports avec les beaux-arts, l'histoire politique et la Charte constitutionnelle de la France,* 1 vol. in-8°. En 1833, Miel reçut sa retraite sans l'avoir demandée, et, pendant les 10 années qu'il avait encore à vivre, il s'occupa exclusivement d'une histoire de l'art français : peinture, sculpture, gravure, musique, etc. Ce fut au milieu de cette occupation que la mort vint le frapper le 28 octobre 1842. Il était membre de la Société des beaux-arts et de la Société des concerts. Ses opinions étaient accueillies comme autorité par les plus illustres artistes et compositeurs.

MIEL (Edme-Marie), chirurgien-dentiste, frère du précédent, né à Châtillon-sur-Seine, le 23 mai 1777, reçut comme son aîné une éducation qui dirigea son esprit vers les arts. Il devint, en peu d'années, le dentiste le plus occupé de la capitale, la plupart des grands établissements, l'école polytechnique, le collége de Henri IV, celui de Sainte-Barbe, etc., lui donnèrent leur clientèle. Il consacra 20 années à des observations consignées dans plusieurs mémoires, qu'il résuma dans un ouvrage intitulé : *Recherches sur l'art de diriger la seconde dentition,* Paris, 1826, 1 vol. in-8°, avec planches dessinées par l'auteur. Lors de la révolution de 1830, Miel reprit son uniforme de capitaine de la garde nationale et fut tué à la tête de sa compagnie. Une pension fut donnée à sa veuve par le gouvernement de juillet.

MIEL (J.). *Voyez* **MEEL.**

MIELZYNSKI (Stanislas), général polonais, naquit dans la Grande-Pologne, en 1775. Il embrassa la carrière militaire en 1806. Napoléon ayant appelé, à cette époque, une partie de la Pologne à l'indépendance, Mielzynski offrit sa fortune pour former à ses frais le 10e régiment de ligne dont il fut nommé colonel. Dirshau et Dantzig furent témoins de sa vaillance. En 1809, lorsque les Autrichiens envahirent le grand-duché de Varsovie, Mielzynski, qui était en congé, empressé de rejoindre ses frères d'armes, arriva à Thorn au moment où l'ennemi s'apprêtait à donner l'assaut à cette place. Il demanda aussitôt à être employé à la défense de la ville. Le brave général Stanislas Woyczynski confia à son courage l'ouvrage le plus avancé dont les retranchements étaient à peine élevés. Mielzynski n'avait sous ses ordres que des recrues rassemblées depuis huit jours; mais son intrépidité était à l'épreuve. Il s'aperçut que les Autrichiens voulaient le séparer d'un pont jeté sur la Vistule; il arrache aussitôt son fusil à un soldat, se fraye, à travers l'ennemi, le chemin jusqu'au pont, et, nouveau Coclès, il force, à la tête de quelques braves, les vieilles bandes autrichiennes à la retraite. Nommé général de brigade en 1811, Mielzynski fit avec distinction la campagne de Russie. Il contribua à la défense de Hambourg en 1813 : dans une expédition nocturne, il fut fait prisonnier par les Prussiens. Retiré du service en 1815, il mourut dans ses terres de Pawlowice l'année suivante.

MIÉRIS (François), peintre de genre très-distingué, né à Delft en 1635, fils d'un habile orfévre-bijoutier, entra de bonne heure dans l'école de Gérard Dow, et ne tarda pas à devenir le meilleur élève de cet artiste célèbre. Son père voulut alors le porter au genre de l'histoire; mais fidèle à sa vocation, il ne voulut point abandonner celui de son maître. Ses premiers ouvrages établirent sa réputation, et quelques-uns, transportés à l'étranger, lui attirèrent des propositions brillantes, qu'il refusa par attachement pour sa patrie. Le grand-duc de Toscane prit alors le parti de lui commander divers tableaux qui furent payés généreusement. Miéris abrégea ses jours en se livrant aux excès de l'ivresse, et mourut le 12 mars 1681, laissant deux fils qui s'illustrèrent dans la même carrière. Cet artiste est surtout remarquable par l'extrême fini de ses ouvrages, et l'emporta peut-être, sous ce rapport, sur Gérard Dow; mais les sujets qu'il a traités sont d'une dimension moins grande que ceux de ce maître. Le nombre de ses tableaux est très-considérable, et il est peu de galeries où l'on n'en trouve quelques-uns. Le Musée royal de Paris possède les suivants : *Portrait d'un homme vu à mi-corps, enveloppé d'un manteau rouge ;* une *Femme à sa toilette, servie par une négresse;* deux *Dames prenant le thé dans un salon,* l'*Intérieur d'un ménage.*

MIÉRIS (Jean), fils aîné du précédent, né à Leyde en 1660, cultiva la peinture en grand, voyagea en Allemagne, en Italie, et mourut de la pierre, le 17 mars 1690, à Rome, où ses ouvrages l'avaient fait rechercher. Ce sont des tableaux d'histoire et des portraits qui annoncent de grandes dispositions.

MIÉRIS (Guillaume), frère puîné du précédent, né à Leyde en 1662, fut l'élève de son père, et annonça dès l'enfance le talent d'un maître. Après s'être livré au genre dans lequel son père s'est acquis tant de renommée, il voulut se distinguer dans une autre route, étudia avec ardeur les ouvrages de Lairesse et des autres peintres d'histoire de son temps, acquit par ses diverses compositions une fortune considérable, et mourut dans sa patrie le 24 janvier 1747. Outre le genre et l'histoire, il peignait avec une égale supériorité le paysage, modelait en terre et en cire, et les morceaux qu'il a exécutés font juger qu'il aurait acquis la réputation d'un habile sculpteur, s'il se fût exclusivement livré à cette partie. Le Musée royal de Paris possède trois de ses tableaux : un *jeune Garçon faisant des bulles de savon ;* le *Marchand de gibier;* la *Cuisinière accrochant une volaille à sa fenêtre.* Parmi les tableaux d'histoire de Miéris on cite : une *sainte Famille ;* un *Triomphe de Bacchus,* et un *Jugement de Pâris.* On connaît aussi de lui quatre *Vases,* sur lesquels il avait modelé des *Bacchanales.*

MIERIS (François), fils du précédent, peintre et savant antiquaire, né à Leyde le 24 décembre 1686, ne se borna pas à être l'émule de la gloire paternelle, en cultivant la peinture; savant historiographe, investigateur passionné des antiquités, il forma une collection considérable de chartes, et les états de Hollande et de West-Frise favorisèrent ses études et ses recherches. Il mourut le 22 octobre 1763. Bien moins remarquable par ses travaux en peinture que par ses écrits, il a donné en hollandais : *Description des monnaies et des sceaux des*

évêques d'Utrecht, 1726, in-8°; *Histoire des princes des Pays-Bas,* etc., 1732-1733-1735, 3 vol. in-fol.: c'est l'histoire métallique des Pays-Bas; *Mémoire sur la féodalité du comté de Hollande,* 1743; *Grand recueil des chartes de Hollande, de Zélande et de Frise,* etc., 1753-1756, 4 vol. in-fol.; *Traité sur la manière d'écrire l'histoire, celle de Hollande en particulier* (sous le nom de *Zographos*), 1757; *Chartes, priviléges, octrois... de la ville de Leyde,* 1759, in-fol.; *Description et histoire de la ville de Leyde,* 1762, 1770, 2 vol. in-fol. Il a été l'éditeur d'une ancienne *Chronique de Hollande,* dite *du Clerc,* 1740; d'une petite *Chronique d'Anvers,* 1743; et du *Fidèle narré de la consécration de Nicolas de Castro,* etc., par Quentin Weytsen, 1757.

MIET (Constance), écrivain ascétique, né à Vesoul vers 1740, ayant terminé ses études, entra dans l'ordre des Récollets, et se consacra à la prédication, et à la direction des âmes. La révolution l'exila de son cloître; et il se vit obligé de chercher une retraite dans les pays étrangers, où il est mort vers 1795. On a de lui : *Réflexions morales d'un solitaire,* in-12; *Conférences religieuses* pour l'instruction des jeunes professes de tous les ordres, in-12.

MIFFLIN (Thomas), gouverneur de la Pensylvanie, né vers 1744, fut un des patriotes qui travaillèrent avec le plus d'activité et de zèle à assurer l'indépendance de son pays. Il s'opposa dès les commencements aux mesures du parlement d'Angleterre, fut membre du premier congrès en 1774, se décida bientôt à prendre les armes, et fut un des officiers chargés d'organiser l'armée du continent. Il fit partie, en 1787, de la convention nationale qui donna une constitution aux États-Unis, succéda l'année suivante à Franklin dans la présidence du conseil suprême exécutif de la Pensylvanie, fut nommé premier gouverneur de cet État en 1790, et mourut à Lancastre en 1800.

MIGEOT (l'abbé Antoine), né le 6 juin 1730, à Chesne-le-Populeux (Ardennes), fut élevé par un de ses oncles, curé dans le voisinage, et envoyé ensuite à Reims où, après avoir fait de bonnes études, il embrassa l'état ecclésiastique, et remplit pendant 5 ans les fonctions de vicaire. Nommé, en 1758, professeur de philosophie à l'université de la même ville, il enseigna avec distinction, et se montra l'un des plus zélés défenseurs des opinions de Malebranche. Ayant obtenu un canonicat en 1774, il renonça à l'enseignement. Obligé de fuir dans les premiers jours de septembre 1792, il chercha un refuge à Bruxelles, puis en Westphalie où il mourut le 1er octobre 1794. On a de lui : *Philosophiæ elementa quinque distincta partibus,* Charleville, 1794, 2 vol. in-8°, et plusieurs *Odes.*

MIGER (Simon-Charles), graveur, ancien membre de l'Académie de peinture, né à Nemours le 19 février 1736, mort à Paris le 28 février 1820, avait reçu les leçons de Cochin. Parmi ses ouvrages, qui tous se distinguent par une touche ferme et un dessin correct, on remarque la collection des animaux de la *Ménagerie du muséum* de Paris (1801, in-fol.); quelques planches des *Voyages de Cassas,* beaucoup de portraits, notamment la plupart de ceux qui ornent l'*Histoire de la maison de Bourbon;* enfin la jolie gravure du *Jeune Espagnol.* Miger, qui joignait le goût des lettres et de la poésie à celui des beaux-arts, a publié, outre plusieurs morceaux de circonstance en vers latins et en vers français: *Pensées d'Horace extraites de ses odes, satires, épîtres,* etc., latin-français, 1812, in-18.

MIGER (Pierre-Auguste-Marie), littérateur, né en 1771 à Lyon, après avoir achevé ses études, alla à Paris, où il concourut à la rédaction de quelques journaux, et fut employé quelque temps dans les bureaux du ministère de la police. Le *Recueil de poésies* qu'il publia vers 1798 contient des morceaux imités d'Ossian, qui furent remarqués des connaisseurs. Deux ans après, il donna, sous le titre de *Morale des Orientaux,* un excellent choix de maximes tirées des auteurs arabes, indiens, turcs et chinois. On lui dut, en 1810, une édition des fragments de Malfilâtre, la plupart inédits, que le jeune et malheureux poëte avait traduits de *Virgile* avec une supériorité de talent incontestable. Membre de l'Athénée des arts et de la Société phylotechnique, il enrichit les recueils de ces deux compagnies de plusieurs morceaux en vers et en prose. Miger mourut à Paris le 2 octobre 1837. La *France littéraire* de Querard contient une liste détaillée de ses productions, dont on n'a cité que les principales.

MIGLIARA (Jean), peintre, né à Alexandrie de la Paille, en 1785, excella dans la représentation de l'intérieur des édifices anciens. Nul n'avait peint d'une manière à la fois si fidèle et si majestueuse la cathédrale gothique de Milan. Il ne réussit pas moins dans l'intérieur du portique de l'église de Saint-Ambroise de la même ville. Ces deux tableaux furent achetés presque aussitôt par d'habiles connaisseurs. On a vu à Paris, au salon de 1817, trois tableaux de ce peintre, que leurs possesseurs s'étaient empressés de faire connaître au public parisien, et qui représentaient : une *Vue du canal de Milan,* prise dans la campagne, près d'un village; *l'Intérieur de la grande cour de l'hôpital de Milan;* la *Vue de la colonnade des Thermes de Maxime-Aurèle.* Migliara produisit, depuis, un grand nombre de tableaux qui ont figuré aux expositions de Turin, de Milan et de Paris, et dont plusieurs appartiennent aux musées de différentes villes d'Italie. Migliara mourut à Milan, le 18 avril 1837. Il était peintre du roi de Sardaigne et chevalier de l'ordre du Mérite civil.

MIGLIETTA (Antoine), médecin italien, naquit le 8 septembre 1763, à Carmiano, dans la terre d'Otrante. D'abord professeur à l'université de Lecce, où il avait fait ses études; il alla ensuite à Naples où il ouvrit un cours particulier qui attira de nombreux auditeurs, et qu'il résuma plus tard dans son *Cours d'études médicales.* Il traduisit, peu de temps après, l'ouvrage de Fodéré sur la médecine légale, avec des notes et des modifications exigées par la législation du pays. Miglietta contribua puissamment à l'introduction de la vaccine qui, malgré les encouragements de Ferdinand Ier, rencontra d'abord à Naples la plus vive opposition. Miglietta fut, en récompense de ses services, nommé proto-médecin du royaume et professeur d'histoire médicale à l'université de Naples. Il fonda, quelque temps après, le *Giornale medico napolitano,* dans lequel il inséra beaucoup d'articles. Ce médecin mourut à Naples, le 20 août 1826.

MIGLIORATI (Louis), marquis d'Ancône et seigneur de Fermo, dans le 15e siècle, neveu du pape Innocent VII, faillit causer la ruine de son oncle en faisant

massacrer en 1405, près du pont St.-Ange, les députés que les Romains avaient envoyés au pape traiter avec lui. Après la mort d'Innocent, Grégoire XII enleva la Marche d'Ancône à Migliorati ; mais celui-ci s'empara d'Ascoli et de Fermo, échangea la première de ces villes contre le comté de Monopello, et prit place ainsi parmi les seigneurs indépendants qui s'étaient partagé le patrimoine de Saint-Pierre pendant le long schisme d'Occident ; il eut part aux guerres des Malatesti contre le duc de Milan, et mourut vers 1430.

MIGNARD (Nicolas), né à Troyes en 1608, était fils de Pierre More, qui avait servi avec 6 de ses frères, tous officiers d'une belle figure, dans les armées de Henri IV. Le roi les voyant un jour réunis, leur dit en plaisantant : « Ce ne sont pas là des Mores, ce sont des Mignards ; » et ce dernier nom leur resta. Nicolas reçut les premières leçons de son art dans sa ville natale, visita ensuite l'Italie, puis, en revenant, se maria à Avignon, ce qui l'a fait surnommer *Mignard d'Avignon,* pour le distinguer de son frère Pierre, dont l'article suit, et que son long séjour à Rome a fait appeler *le Romain.* Le cardinal Mazarin, en passant par Avignon, eut occasion d'apprécier le talent de Nicolas Mignard ; il se ressouvint de lui lorsqu'il fut de retour à Paris, et l'appela dans cette capitale. Mignard fit le portrait du roi, de la reine, et de la plupart des seigneurs de la cour. Il peignit, pour les chartreux de Grenoble deux grands tableaux d'histoire qui soutinrent sa réputation. Admis à l'Académie de peinture, il en devint professeur et recteur, fut employé par Louis XIV à la décoration de ses appartements du château des Tuileries, et mourut en 1668. Ses compositions sont généralement ingénieuses et brillent par le coloris ; ses attitudes ont de la grâce et son dessin est assez correct. Il est aussi connu comme graveur à l'eau-forte ; on a de lui en ce genre 5 pièces d'après Annibal Carrache. On a gravé d'après Mignard 50 morceaux : la plupart sont des portraits.

MIGNARD (Pierre), frère du précédent, né à Troyes en 1610, élève de Vouet, alla en Italie, entreprit à Rome des travaux qui le firent connaître, parcourut successivement plusieurs autres villes, notamment Venise, où il fit les portraits du doge et de plusieurs patriciens. De retour à Rome, il fut appelé, en concurrence avec Piètre de Cortone, à peindre le tableau du maître-autel de Saint-Charles de Catenari ; il fit le portrait du pape Alexandre VII, et toutes ces *vierges* appelées par la suite *mignardes,* et qui lui ont mérité d'être comparé, par les Italiens eux-mêmes, à Annibal Carrache. Après 22 ans de séjour en Italie, principalement à Rome, il fut rappelé en France par Louis XIV. Il fit les portraits de ce monarque et de la reine mère, fut chargé de peindre à fresque la coupole du Val-de-Grâce, la petite galerie de Versailles et l'ancien cabinet du grand Dauphin. Il serait trop long de citer tous les travaux de cet artiste, que le roi nomma son premier peintre après la mort de Lebrun (1690). Il eut pour amis Molière, Chapelle, Racine, la Fontaine, Boileau, et la plupart des hommes distingués de l'époque. Son esprit orné, son amabilité faisaient rechercher sa société. On a retenu de lui plusieurs mots ingénieux et piquants. Louis XIV, dont il faisait le portrait pour la 10e fois, lui dit un jour : « Mignard, vous me trouvez vieilli ? — Sire, répondit-il, il est vrai que je vois quelques victoires de plus sur le front de Votre Majesté. » Mignard avait refusé d'entrer à l'Académie de peinture fondée sous les auspices de Lebrun, dont la hauteur et l'orgueil le choquaient ; mais après la mort de ce peintre, il ne fit plus de difficultés et fut reçu le même jour académicien, professeur, recteur, directeur et chancelier. Il mourut à Paris en 1695. Nous croyons inutile de rappeler les peintures dont cet habile artiste a décoré les édifices royaux, et il nous suffira de citer les tableaux qui sont au Musée de Paris : son *Portrait en pied ; Jésus sur le Calvaire,* etc. ; les *Portraits en pied de Louis, Dauphin, de son épouse et de ses enfants ;* celui *de la marquise de Maintenon ;* celui *de la marquise de Feuquières,* fille de Mignard ; *la Vierge à la grappe,* et *sainte Cécile.* Mignard fut le plus habile coloriste du siècle de Louis XIV. Son pinceau est moelleux et plein de grâce ; ses compositions sont bien entendues, mais il manque de chaleur, d'énergie. G. Audran, Nanteuil, Masson, Michel Lasne, Drevet, etc., ont gravé d'après ce peintre, dont l'œuvre se compose de 147 pièces. Il a gravé lui-même à l'eau-forte une *sainte Scolastique* aux pieds de la Vierge.

MIGNARD (Pierre), architecte, fils de Nicolas et neveu du précédent, né à Avignon en 1640, parcourut l'Italie et la France pour y étudier et lever les plans des plus beaux monuments d'architecture, revint ensuite rejoindre son père à Paris, fut chargé de plusieurs constructions importantes, parmi lesquelles on doit citer la façade de l'église de Saint-Nicolas et la porte Saint-Martin, fut un des six premiers membres de l'académie d'architecture, en devint l'un des professeurs, et mourut à Paris en 1725.

MIGNAULT (Claude), plus connu sous le nom de *Minos,* jurisconsulte, né à Talant, près de Dijon en 1536, professa d'abord les humanités au collége de Reims et à Paris, étudia ensuite le droit et prit ses degrés à Orléans, fut nommé peu après avocat du roi au bailliage d'Étampes, revint à Paris occuper une chaire de droit canon, devint doyen de la Faculté, et mourut le 3 mars 1606. Le plus connu de ses ouvrages est son *Commentaire sur les emblèmes d'Alciat,* Anvers, 1574, in-16, plusieurs fois réimprimé.

MIGNON (Abraham), ou plutôt **MINION** (les Allemands écrivent *Minjon*), peintre de fleurs, né à Francfort-sur-le-Mein vers 1640, mort en 1679, occupe un rang distingué parmi les artistes de son genre. Le Musée de Paris possède 5 tableaux de ce maître : *un Écureuil, des poissons, des fleurs et un nid d'oiseau, dans un fond de paysage ; un Bouquet de fleurs des champs ; des Roses, des Tulipes et autres fleurs, dans un vase de cristal,* et un pendant représentant des *Fleurs et des fruits.*

MIGNOT (Jean), architecte français du 14e siècle, ne nous est connu que par les archives ducales de Milan, où l'on apprend qu'il fut appelé à concourir à l'érection de la fameuse basilique, dite le *Dôme,* dont les fondements furent jetés en 1386, sous Jean Galéaz Visconti, et qui, continuée après une assez longue interruption par Ludovic *il Moro,* ne fut terminée que durant le règne de Napoléon Bonaparte sur la Lombardie. Vers 1399, Mignot fut désigné au duc, sur sa réputation d'habileté, comme capable de remplacer le *géomètre* (architecte) français Nicolas Bonaventure, que des contestations avec

ses confrères lombards avaient forcé de se retirer. Muni de l'agrément du roi de France, il partit pour Milan avec deux autres artistes, l'un Normand et indiqué dans les mêmes archives sous le nom de Jean *Compariosi ou Compomosie;* l'autre natif de Bruges, et appelé Jacques *Cova*. Il avait terminé la belle sacristie du côté sud de l'église, quand s'étant pris de querelle avec les autres architectes de la basilique (contre l'opinion desquels il soutenait l'absolue nécessité de flanquer d'arcs-boutants les parois extérieures de l'édifice pour en supporter le poids), il fut destitué par le conseil de la fabrique, malgré la protection déclarée du duc, qui faisait grand cas de ses talents. On n'a plus d'autres détails sur cet artiste, sinon qu'il était de retour en France en 1402; mais il est fort vraisemblable qu'il concourut à la plupart des monuments remarquables érigés de son temps à Paris.

MIGNOT (Claudine-Françoise, vulgairement appelée Marie), était fille d'une herbière du Bachet, près de Meylan, à une lieue de Grenoble. A peine âgée de 16 ans, et admirablement belle, Claudine, appelée dans son village *la Lhauda* (synonyme de son prénom en patois dauphinais). fut l'objet des empressements du secrétaire de Pierre de Portes d'Amblérieux, trésorier de la province de Dauphiné. D'Amblérieux, vieux garçon, possédait à Saint-Mury, commune de Meylan, un domaine où il se rendit et vit Claudine Mignot. Il en fut, dès l'abord, si épris, qu'il songea aussitôt à éloigner son secrétaire, il lui donna des commissions pressantes pour Grenoble, chargea ses amis de l'y retenir pendant quelques jours, et forcé de parler mariage pour s'assurer de cette conquête, il envoya le soir même demander à M. Scarron, évêque de Grenoble, trois dispenses de publications de bans, épousa la Lhauda et congédia son secrétaire avec de l'argent. Ce mariage brouilla d'Amblérieux avec sa famille. Ce fut une raison de plus pour lui, d'instituer sa femme son héritière universelle, par un testament qui, après sa mort, fut attaqué par sa famille. La veuve Mignot se rendit à Paris en 1653, pour solliciter un arrêt d'évocation; elle réclama la protection du maréchal de l'Hospital, alors âgé de 75 ans, qui la vit, l'aima et l'épousa dans la même semaine, 24 août 1653. Il survécut de 7 ans à son mariage avec sa Claudine. Jean Casimir, ex-roi de Pologne, après son abdication, en 1668, s'était retiré à Paris où Louis XIV lui avait donné les abbayes de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Laurin, d'Évreux, et de Saint-Martin de Nevers. Il eut occasion de connaître la veuve du maréchal de l'Hospital; charmé de ses agréments, il l'épousa, le 4 novembre 1672; on pourrait dire *in extremis*, car il mourut 6 semaines après, le 16 décembre. Lhauda Mignot mourut le 30 novembre 1711, aux Petites Carmelites, où elle était entrée comme pensionnaire.

MIGNOT (Jacques), maître-queux de la maison du roi. écuyer de bouche de la reine, et en même temps pâtissier-traiteur établi rue de la Harpe, fit sa fortune en cherchant à se venger du trait lancé contre lui par Boileau dans sa 3e *satire*. Un officier tel que lui ne pouvait souffrir qu'on le traitât d'empoisonneur : il rendit plainte au lieutenant criminel qui se mit à rire en l'exhortant à en faire autant. Mignot, pour se venger, fit imprimer à ses frais une *Satire* de Cotin contre leur commun agresseur, et s'en servit comme d'enveloppe pour ses biscuits. Cette singularité leur donna la vogue, et Despréaux lui-même en envoya souvent chercher pour se divertir avec ses amis.

MIGNOT (Étienne), docteur de Sorbonne, né à Paris le 17 mars 1698, mort le 23 juillet 1771, membre de l'Académie des inscriptions, se montra très-habile dans la science de l'Écriture sainte, des SS. Pères, de l'histoire de l'Église et du droit canonique. On a de lui plusieurs ouvrages qui n'offrent plus aujourd'hui le même intérêt qu'à l'époque de leur publication. On en trouve les titres dans la *France littéraire* de Quérard. Mais ses *Mémoires,* dans le recueil de l'Académie des inscriptions, sur les peuples de l'Inde, les Phéniciens, etc., sont toujours consultés avec fruit. Son éloge par Lebrun fait partie du tome XXXVIII de ce recueil.

MIGNOT (Vincent), littérateur, neveu de Voltaire, né à Paris vers 1730, embrassa l'état ecclésiastique, occupa une charge de conseiller clerc au grand conseil, s'en démit en 1765 pour ne conserver que le titre d'honoraire, fut l'un des légataires de son oncle dont il fit transporter les restes à son abbaye de Sellières, et mourut en 1790. C'était un écrivain laborieux et très-instruit. On a de lui : *Histoire de l'impératrice Irène,* 1762, in-12; *Histoire de Jeanne Ire, reine de Naples,* 1764, in-12; *Histoire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle,* 1766, 2 vol. in-12; *Histoire de l'empire ottoman,* etc., 1771, 4 vol. in-12; traduite en allemand et en anglais; enfin des traductions françaises des *Traités de Cicéron sur la vieillesse et l'amitié,* 1780, in-12; et de *Quinte-Curce avec les suppléments de Freinshemius,* 1781, 2 vol. in-8°.

MIGON (André) fut employé pendant 29 ans à la bibliothèque de l'hôtel de ville à Paris, et mourut le 2 décembre 1823. Il a laissé trois manuscrits prêts à être imprimés, mais qui ne le seront probablement jamais : une *Description de l'Oise,* 4 vol. in-8°; un *Abrégé historique de l'origine de l'office divin des Hébreux, des Chrétiens,* depuis saint Pierre jusqu'à nos jours; des *Annales historiques de la milice bourgeoise de la ville de Paris,* 2 vol. in-fol.

MIKE-FINK, *le Batelier,* peut être considéré comme le représentant fidèle d'une race d'hommes aujourd'hui éteinte, et qui se distinguait par des caractères aussi tranchés que les Gitanos. Malgré leurs durs travaux, les bateliers américains trouvaient du charme dans leur vie aventureuse. Leurs fréquentes échauffourées avec les naturels des différentes contrées qu'arrosaient les rivières où ils s'étaient établis, et avec les habitants moins civilisés de l'Ohio inférieur et du Mississipi, leur valurent cette réputation d'hommes redoutables qui pénétra jusqu'en Europe. Parmi eux se distinguait Mike-Fink, remarquable par sa force physique, son adresse et son intelligence. A 17 ans, il s'enrôla dans un corps de batteurs d'estrades qui campaient au nord-ouest de la Pensylvanie, et qui menaient tout à fait la vie des Peaux-Rouges du désert, qu'il était chargé de surveiller. Après la retraite des sauvages et la destruction de ce pays, Mike-Fink se réunit aux bateliers, et acquit parmi eux autant de réputation que dans les bois. Mais il périt vers 1835 d'une manière malheureuse. Plongé dans l'ivresse, il visa si mal le but à un jeu de tir, que la balle alla frapper un de ses compagnons. Aussitôt un ami de ce dernier,

soupçonnant un guet-apens, fit feu sur Mike-Fink, et le tua.

MILANTE (Pie-Thomas), savant prélat italien, naquit vers la fin du 17e siècle, dans le royaume de Naples. Après avoir terminé ses études, il prit l'habit de Saint-Dominique, et fut nommé, quelque temps après, professeur de théologie à l'université de Naples. Les talents qu'il déploya dans cette chaire fixèrent sur lui l'attention; et il fut élu, en 1745, évêque de Castellamare di Stabia. Il gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle et de prudence, et mourut en 1749. On cite de lui : *Oratio extemporanea in electione summi pontif. Benedicti XIII*, Naples, 1724, in-4°; *Theses theologico-dogmatico-polemicæ*, ibid., 1734, in-4°; *Exercitationes dogmatico-morales in propositiones proscriptas ab Alexandro VII*, ibid., 1738, etc.

MILBERT (Jacques-Gérard), peintre-naturaliste, né le 18 novembre 1766 à Paris, s'appliqua de bonne heure à la peinture, s'attachant de préférence à reproduire les objets d'histoire naturelle, science pour laquelle il se sentait une vocation spéciale. Nommé, en 1795, professeur de dessin à l'école des mines, il reçut, la même année, la mission de visiter les Pyrénées pour en étudier les mines. En 1799, il vit les Alpes. L'année suivante, il accompagna le capitaine Baudin dans son voyage aux terres australes, et, de retour en France, il fut chargé par le ministre d'en faire imprimer la *Relation*. Il repartit en 1815 pour les États-Unis d'Amérique, dont il étudia le vaste territoire et les productions des trois règnes avec un zèle infatigable. Dans une de ses excursions, il revenait chargé d'échantillons qu'il avait recueillis pour le cabinet du roi à Paris, lorsqu'il fut rencontré par de Chéverus, mort archevêque de Bordeaux qui voulut absolument partager avec lui ce lourd fardeau jusqu'à Boston. Après 7 années de recherches, pendant lesquelles il avait expédié plus de 60 envois, contenant des plantes nouvelles, des oiseaux vivants, des quadrupèdes, etc., et plus de 8,000 échantillons de roches, de mines, de fossiles, etc., il reprit le chemin de sa patrie, accompagné de de Chéverus, qui rentrait lui-même en France. Les secours qu'il avait reçus du gouvernement n'avaient pas suffi pour couvrir ses frais; il dépensa dans ce voyage une grande partie de sa fortune. Après la révolution de 1830, il obtint la croix d'honneur, et mourut pauvre le 5 juin 1840. On a de lui : *Voyage pittoresque à l'île de France, au cap de Bonne-Espérance et à l'île de Ténériffe*, 1812, 2 vol. in-8°, avec atlas; *Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson*, etc., 1827-1829, 2 vol. in-4°, avec atlas; une *Vie de M. de Chéverus*, etc. M. J. Janin a publié, dans le *Journal des Débats*, une *Notice* sur Milbert, reproduite dans le *Moniteur* du 3 novembre.

MILBOURNE (Luc), ecclésiastique anglais, mort en 1720, est moins connu par ses propres ouvrages que par le ridicule dont Dryden et Pope l'ont couvert, et qu'il s'était attiré par d'injustes agressions. On a de lui : 31 *Sermons*, publiés de 1692 à 1720; une *Traduction en vers des Psaumes*, 1698; *Remarques sur le Virgile de Dryden*, 1698.

MILCENT ou **MILSCENT** (C. L. M.), journaliste, naquit à Saint-Domingue, vers 1740. Il était planteur du Cap lorsque la révolution française éclata. Étant venu alors à Paris, il y fonda un journal particulièrement consacré aux intérêts des hommes de couleur. Ce journal s'appelait le *Creuset d'Angers*, en 1791; la *Revue du patriote*, l'année suivante; et le *Créole patriote*, en 1793 et 94. Milcent était membre du club des Jacobins; mais il en fut exclu, sur la proposition de Robespierre, pour avoir prêté sa plume aux *Brissotins* et au bulletin des *Amis de la Vérité*. Le 18 mai 1794, il fut appelé comme témoin au tribunal révolutionnaire; mais sa déposition ayant paru suspecte, il fut arrêté, séance tenante, par ordre du président, et enfermé à la Conciergerie. Milcent fut condamné à mort, et exécuté le 26 mai 1794. Outre le journal dont nous avons parlé, il avait publié une brochure intitulée : *du Régime colonial*, Paris, 1792, in-8°.

MILCENT (Jean-Baptiste-Gabriel-Marie), littérateur, naquit à Paris, le 25 juin 1747. Il rédigea, pendant quelques années, les *Affiches de Normandie*, et fut nommé membre de l'Académie de Rouen et de la Société patriotique bretonne. Il fut, du 1er juin 1795 au 1er août 1796, secrétaire de l'administration de l'Opéra, et essaya de faire jouer des tragédies lyriques de sa composition; mais les 6 pièces qu'il présenta successivement furent toutes rejetées. Milcent était membre du Musée de Paris, et mourut vers 1830. On a de lui : *Azor et Zimèo*, conte moral; *le Dix-huitième siècle vengé*, épître en vers; *Agnès Bernauer*, pièce héroïque en 4 actes; *les Deux Frères*, comédie en 2 actes et en vers; *les Deux Statues*, comédie en 1 acte; *Hécube*, tragédie lyrique en 3 actes; *Praxitèle*, ou *la Ceinture*, opéra en 1 acte; *Éléments de géographie à l'usage des maisons d'éducation*, sans nom d'auteur; *Médée et Jason*, tragédie lyrique; *Lord Davenant*, drame.

MILDENHALL (Jean), diplomate anglais, exerçait le négoce à Londres, lorsque la reine Élisabeth jeta les yeux sur lui pour l'envoyer auprès du Grand Mogol, afin d'ouvrir le commerce des contrées lointaines de l'Orient aux habitants de l'Angleterre. Une première tentative, faite en 1596, avec trois navires, aux frais de sir Robert Dudley, avait complètement échoué. Mildenhall ayant débarqué à Alexandrette, gagna Alep, traversa le Curdistan, l'Arménie et la Perse, passa par Candahar, Lahor, et fit son entrée dans Agra, en 1603. Dès le troisième jour après son arrivée, il obtint audience de Djihan-Guyr, qui régnait alors sur l'empire mogol, et lui offrit en présent 29 beaux chevaux ainsi que des joyaux qui lui plurent beaucoup. Cependant curieux de savoir quels étaient ces nouveaux venus, l'empereur fit appeler deux jésuites qui, depuis 11 ans, résidaient à sa cour, et leur demanda des renseignements sur les Anglais. On devine que les explications données par les deux pères ne furent pas favorables à ceux-ci, qu'ils représentèrent comme une nation de larrons, ajoutant que Mildenhall était venu comme espion, avec le projet d'enlever au monarque de l'Inde quelques-unes de ses possessions les plus importantes le long de la côte. Depuis ce moment l'empereur et son conseil furent prévenus contre Mildenhall; toutefois celui-ci parvint, à force de présents et de promesses, à obtenir un traité. Bientôt il prit congé de l'empereur et se dirigea vers la Perse. Arrivé à Casbin, il y écrivit la dépêche que Purchas a insérée dans le tome Ier de son recueil; elle est datée du 3 octobre 1606. Les Anglais ne laissèrent pas échapper les avantages que Mildenhall avait gagnés par son habileté et sa persévérance. Wil-

liam Hawkins et sir Thomas Roé, successivement envoyés en ambassade auprès du Grand Mogol cimentèrent l'ouvrage commencé par leur prédécesseur. Enfin la conduite de la nation britannique dans les Indes orientales, depuis la dernière moitié du 18e siècle, a montré que les deux jésuites, bien loin de faire une fausse prédiction à Djihan-Gnyr, n'avaient présagé qu'une très-faible partie des événements qui sont arrivés.

MILÉ ou **MILET** (Jean-Francisque), peintre, né à Anvers en 1643, fut élève de Laur. Franck, parcourut la Hollande, la Flandre, l'Angleterre et même l'Italie, selon quelques biographes, se fixa ensuite à Paris, fut admis à l'Académie royale de peinture, y devint professeur, et mourut en 1680. Admirateur du talent de Poussin, il s'appliqua surtout au paysage héroïque. Ses compositions décèlent une imagination féconde, mais on n'y trouve point ces grands effets de lumière, ces effets piquants qui caractérisent les productions de Cl. Lorrain. Ses couleurs sont trop uniformes. Il a peint quelques sujets tirés de l'Histoire sainte, parmi lesquels on cite le *Sacrifice d'Abraham* et *Élisée dans le désert*, qui décoraient avant 1789 l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Théodore, un de ses élèves, et Coelemans ont gravé d'après lui un certain nombre de paysages. Il en a lui-même gravé quelques-uns qui sont recherchés. On peut consulter sur cet artiste le *Manuel des amateurs de l'art.*

MILEAGH, MILE, MILEADG ou **MILEAS EASPAIN**, en latin *Milesius Hispanus,* personnage fabuleux ou peut-être historique, est regardé comme le père commun de toutes les anciennes dynasties hollandaises, adoptées par les chroniqueurs.

MILET DE MUREAU (Louis-Antoine DESTOUFF), né à Toulon le 26 juin 1756, d'une famille noble, originaire de Lorraine, entra à 15 ans dans le corps royal du génie, et devint, en 1790, capitaine dans cette arme, où servaient son père et son oncle. En 1789, il remplaça comme député suppléant Lapoype-Vertrieux, et vota quelquefois avec le côté droit. Il fit décréter la fonte des cloches pour les convertir en monnaie, ainsi que le type des pièces de 15 et de 30 sous. Il fit aussi décréter l'impression des manuscrits de la Pérouse, et la continuation de ses appointements à son épouse, jusqu'au retour des vaisseaux envoyés à sa recherche. En 1792, il fut employé à l'armée des Alpes, à celle du Var, en qualité de commandant de l'artillerie et du génie, et il contribua à l'occupation du comté de Nice. En 1793, il commença la campagne d'Italie, mais étant devenu suspect aux commissaires, il revint à Paris, où il fut chargé de l'exécution du décret concernant la publication des manuscrits de la Pérouse. Cette commission lui servit de garantie, et le sauva de l'échafaud, où périt son frère unique, accusé d'avoir concouru au mouvement qui avait mis Toulon au pouvoir des Anglais. Le 7 janvier 1796, Milet de Mureau rentra dans le génie, fut promu au grade de général de brigade, et chargé de la direction du génie, de l'artillerie et des transports. Il eut avec Bonaparte des rapports fréquents qui mécontentèrent souvent ce dernier, et nuisirent à la fortune de Milet de Mureau. Cependant il fut nommé ministre de la guerre le 3 ventôse an VII, en remplacement de Schérer; mais trop contrarié par le parti démocratique, il donna sa démission quelques mois après, et fut élevé au grade de général de division du génie. Il reprit ensuite par *interim* le portefeuille de la guerre, en l'absence de Bernadotte. Mis à la réforme après le 18 brumaire, il sollicita en vain de l'activité. Il obtint néanmoins la préfecture de la Corrèze en 1802, et la conserva jusqu'en 1810. En 1814, le comte d'Artois, alors lieutenant général du royaume, lui donna par *interim* la direction du dépôt général de la guerre, et l'envoya au mois de mai en Corse, remplir les fonctions de commissaire extraordinaire du roi. Milet ne fut point employé durant les cent jours, et fut mis plus tard en retraite, par suite d'une mesure générale concernant l'état-major de l'armée. Il obtint en dédommagement la place de membre du conseil d'administration de l'hôtel royal des Invalides. Il mourut à Paris le 6 mai 1825. Il était commandant de la Légion d'honneur et de l'ordre de Saint-Louis. En 1809, il avait été nommé baron avec majorat.

MILFORT (Le CLERC, plus connu sous le nom de), chef de guerre de la nation Creeke, et général de brigade au service de la république française, naquit, vers le milieu du 18e siècle, à Tir-les-Moutiers, village près de Mézières. Son éducation avait été fort négligée, mais on ignore la cause réelle de la vie aventureuse qu'il embrassa. Il prétendit plus tard qu'ayant eu le malheur de tuer en duel un employé de la maison du roi, il s'était réfugié aux États-Unis, et avait passé de là chez les Creeks, peuplade sauvage, dont il captiva l'amitié en embrassant leurs mœurs et leur haine pour les colons américains. Après s'être distingué plusieurs fois à leur tête, dans les terribles guerres de frontières que les Creeks ne cessaient de faire à leurs voisins civilisés, Milfort fut nommé Tastanegy ou grand guerrier. Ayant appris, sur ces entrefaites, les changements que la révolution avait opérés en France, il vint à Paris pour offrir ses services et ceux de sa nation adoptive dans la question relative aux possessions du nord de l'Amérique. Il fut bien accueilli par le Directoire; mais la vente de la Louisiane, faite aux États-Unis par le Consulat, en 1803, rendit inutile la mission du délégué Creek. Cependant, comme l'une des parties contractantes craignait qu'il n'employât contre elle son influence, Milfort reçut l'ordre de rester en France, et obtint en dédommagement le titre de général de brigade. Il rentra alors dans sa patrie, où une épouse unique et civilisée remplaça le harem de Creekes, qu'il avait laissé dans les déserts de l'Amérique. Il vivait heureux et tranquille, quand eut lieu la première invasion de la France en 1814. Alors Milfort reçut le commandement d'un corps franc qui fut presque aussitôt licencié parce qu'il inquiétait plus les habitants des Ardennes que les alliés. Après le licenciement Milfort se retira à Mézières, où il mourut en 1817, laissant un enfant en bas âge, sans fortune. Sa veuve, impliquée dans une accusation d'escroquerie, fut condamnée à plusieurs années de détention. On a de Milfort : *Mémoires,* ou *Coup d'œil rapide sur mes voyages dans la Louisiane, et mon séjour dans la nation Creeke,* Paris, 1802, in-8°. Ces *Mémoires* ne manquent pas d'intérêt; mais il est évident qu'ils n'ont pas été rédigés par Milfort, homme tout à fait illettré, et qui, pendant le cours de ses voyages, avait presque entièrement oublié sa langue maternelle.

MILHAUD (le comte Jean-Baptiste), général français, né à Arpajon (Cantal), le 18 novembre 1766, fut élève du génie de la marine en 1788, et sous-lieutenant d'un régiment colonial en 1789. Ayant adopté avec beaucoup de chaleur les principes de la révolution, il devint, en 1791, commandant de la garde nationale de son département, et fut élu, l'année suivante, membre de la Convention, où il vota la mort de Louis XVI. Milhaud fut ensuite envoyé à l'armée des Ardennes avec son collègue Deville, puis à celle du Rhin, et il travailla successivement, pendant la session, dans les comités des secours, de sûreté générale, des finances, et militaire. Dans sa mission sur le Rhin, il fit exécuter, avec une extrême rigueur, toutes les mesures révolutionnaires ordonnées par les comités. Le 21 novembre 1793, il fit, à la société des jacobins, l'éloge de Pichegru, et, le 19 décembre, il y prononça un discours dans lequel il proposa de chasser, du sein de la république, tous les contre-révolutionnaires. Le 22, il fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales, d'où il annonça à la Convention la *régénération* de cette armée, et le supplice de tous les traîtres qui avaient compromis la sûreté de la frontière. Rentré dans le sein de la Convention nationale, il y prit part aux complots du parti démagogique, et son arrestation y fut proposée dans la journée du 12 germinal (1er avril 1795); mais il réussit à se justifier. Trop jeune encore après la session, pour rentrer dans le nouveau corps législatif, il s'attacha au service militaire, et obtint un régiment de cavalerie. Au 18 brumaire, il fut un des officiers qui se dévouèrent le plus ardemment au succès de cette journée. Il obtint, en 1800, le grade de général de brigade, et fut envoyé ensuite en Italie, comme chargé de missions politiques auprès des cours de Naples et de Toscane. Il passa de là au commandement de Mantoue, et, en juillet 1803, à celui de Gênes. Lors de la reprise des hostilités, en 1805, il fut employé dans la grande armée, fit au mois de novembre 600 prisonniers dans les environs de Brünn, enleva 40 pièces de canon, et se distingua de nouveau au combat de Dierstein. Il servit, avec une égale distinction, dans la campagne de 1806 contre la Prusse; força, le 29 octobre, une colonne ennemie de 6,000 hommes à capituler, et fut nommé général de division le 30 décembre suivant. A Friedland, le 14 juin 1807, il exécuta une charge brillante contre la cavalerie prussienne, et s'empara de plusieurs pièces de canon. Employé en Espagne en 1808, il combattit en Galice, en Navarre, en Estramadure; fut nommé grand officier de la Légion d'honneur, le 23 juin 1810, et battit la cavalerie du général Blake à Rio-Almanzara. Rappelé en France, il se rendit, dans le mois de juillet 1813, au camp de réserve à Wurtzbourg, pour y prendre le commandement de la cavalerie du 14e corps, sous les ordres du maréchal Augereau, et, plus tard, il contribua au succès de la retraite par des manœuvres habiles. Commandant la cavalerie du 5e corps d'armée, il surprit et tailla en pièces, près de Colmar, le 24 décembre 1813, une colonne de cavalerie russe. Il se signala de nouveau à St.-Diez, contre les Bavarois, le 14 janvier 1814; à Brienne, le 29; et à Nangis, le 17 février. La chute de Napoléon ayant terminé cette campagne, le général Milhaud envoya, le 8 avril, du château de Breau, son adhésion aux actes du sénat et du gouvernement provisoire. Par une inadvertance du ministre de la guerre Dupont, que Louis XVIII refusa de réparer, il fut créé chevalier de Saint-Louis, le 1er juin même année, et nommé inspecteur général de cavalerie dans la 14e division; mais une nouvelle ordonnance du 4 février, le mit à la retraite, et retira les faveurs qui lui avaient été accordées. Il reprit du service après le 20 mars, accompagna Napoléon en Belgique, et décida par une charge impétueuse, à la tête des grenadiers à cheval de la garde, le succès du combat livré aux Prussiens entre Ligny et Saint-Amand. Ce fut pendant la déroute qui suivit ce combat que le général Blücher, renversé de son cheval, faillit tomber au pouvoir des Français. Milhaud se retira sur la Loire avec son corps de cavalerie; et, après la rentrée du roi, il fut un des premiers généraux de l'armée à faire sa soumission. Compris dans la loi du 12 janvier 1816, contre les régicides, il obtint cependant de pouvoir résider dans une maison de campagne aux environs de Paris; et ne sortit de France que l'année suivante. La révolution de 1830 lui ayant ouvert de nouveau les portes de la patrie, il se fixa à Aurillac, où il mourut le 8 janvier 1833. Ce fut, sans nul doute, un des meilleurs généraux de cette époque.

MILIEU (Christophe), en latin *Milæus* ou *Mylæus*, littérateur, était né dans le 16e siècle à Estavayer, petite ville du pays de Vaud : il professait les humanités au collége de la Trinité de Lyon, en 1544; il publia, l'année suivante, un panégyrique de cette ville. Mylæus ne conserva pas longtemps sa chaire; il visita l'Italie, l'Allemagne, et se retira dans sa patrie. On a de lui : *De scribendâ universitate rerum libri V,* Florence, 1548, in-4°, très rare; *De imitatione Ciceronianâ,* Bâle, 1551; *Vita Ciceronis,* ibid., etc.

MILIUS (Pierre-Bernard), amiral français, naquit à Bordeaux, en janvier 1773. Il s'embarqua à l'âge de 14 ans, comme pilotin sur un bâtiment de commerce dont son père était armateur, et fit plusieurs voyages aux Antilles de 1787 à 1793. Au combat que l'amiral Villaret-Joyeuse soutint, le 1er juin 1794, contre l'amiral Howe, Milius chargé d'aller dans un canot porter, sous le feu de l'ennemi, une remorque à un vaisseau totalement démâté, remplit sa mission avec tant d'intelligence et d'intrépidité qu'il obtint, en récompense, le grade d'enseigne de vaisseau. A la fin de l'année 1794, il s'embarqua sur *la Virginie,* et assista aux brillants combats que cette frégate soutint contre les Anglais. En juin 1795, il se trouvait à la bataille de Groix, où il rendit les plus grands services. Promu au grade de lieutenant de vaisseau, le 21 mars 1796, il s'embarqua comme lieutenant de pied chargé du détail sur *la Révolution,* et fit, sur ce vaisseau, l'infructueuse campagne d'Irlande. Il passa ensuite sur la frégate *l'Immortalité,* à bord de laquelle il participa aux trois combats qu'elle soutint sur les côtes d'Irlande. En 1800, il s'embarqua en qualité de second à bord de la corvette *le Naturaliste,* qui, jointe à la gabarre *le Géographe,* devait faire un voyage de circumnavigation, sous les ordres de Baudin. Arrivé à l'île de France, Milius fut nommé capitaine de frégate au mois d'octobre 1801. Après un séjour de 5 semaines, l'expédition appareilla pour la Nouvelle-Hollande. Là Milius tomba malade, et eut le regret de voir ses camarades partir sans

lui. Au mois de décembre, Milius, revenu en France, s'embarqua comme second, sur le vaisseau *le Patriote;* mais il n'y resta que peu de mois, et, le 21 mars 1805, il le quitta pour prendre le commandement de *la Didon*. Quelques jours après sa sortie (le 10 août 1805), *la Didon* eut connaissance d'une frégate anglaise; elle fit porter dessus et s'en approcha à une courte distance. C'était *le Phénix,* de 40 canons. L'action commença immédiatement : dès la première heure *la Didon* perdit successivement son mât d'artimon, puis son grand mât, et enfin son beaupré. Dans cet état le capitaine Milius, à qui il devenait impossible d'opposer une plus longue résistance, se vit forcé d'amener son pavillon. Il fut conduit en Angleterre, et ne revint qu'en juin 1806. Ne pouvant, comme prisonnier sur parole, être employé activement, il fut nommé sous-chef des mouvements à Toulon. Il occupait encore ce poste lorsque, au mois d'octobre 1811, sur la demande du prince Eugène, vice-roi d'Italie, il reçut l'ordre de se rendre à Venise, pour y diriger le service des mouvements de ce port. Le zèle et l'activité qu'il déploya dans ces fonctions lui valurent, en décembre 1811, le grade de capitaine de vaisseau au service de la marine italienne. Après avoir été pendant deux ans à Venise, directeur du port et chef militaire, il fut appelé au commandement du vaisseau de 74 *le Royal Italien*. Il allait en prendre possession, lorsque survinrent les événements de 1814. A cette époque, des propositions lui furent faites pour rester au service de la marine autrichienne, mais il refusa et rentra en France. En août 1814, il fut chargé de commander la division navale destinée à la reprise de possession des colonies de la Martinique et de la Guadeloupe. Cette mission remplie, Milius rentra à la fin de janvier 1815, à Brest, où il reçut une lettre très-flatteuse du ministre de la marine. En 1815, l'empereur de Russie ayant demandé à Louis XVIII de faire transporter à Cronstadt, par des bâtiments français, 400 marins russes qui se trouvaient à Rotterdam, Milius fut chargé de se rendre en Hollande, pour diriger les mouvements nécessaires à l'embarquement de ces marins. A son retour il fut nommé directeur du port de Brest, puis, en mars 1818, commandant de l'île Bourbon, qui atteignit, sous son administration, le plus haut point de prospérité. Cependant sa santé s'était altérée; il fut obligé de demander son rappel, et revint en France au mois de juillet 1821. Son repos fut de courte durée, car une ordonnance du 1er septembre 1822, le nomma commandant et administrateur à Cayenne. Après quelques années de séjour au milieu des forêts, Milius, menacé de graves infirmités, fut obligé de demander une seconde fois son rappel. A son départ de Cayenne, les habitants reconnaissants lui offrirent une épée d'honneur. Milius commandait, en 1827, le vaisseau *le Scipion* dans la station du Levant, et il prit part à la bataille de Navarin livrée le 20 octobre. Un mois après il fut élevé au grade de contre-amiral. En 1828, on le chargea d'inspecter les équipages de ligne et des troupes de la marine à Cherbourg, à Brest et à Lorient; mais bientôt les maladies le condamnèrent à un repos absolu. Atteint de paralysie, il se rendit à Bourbonne-les-Bains et y mourut le 11 août 1829. Le contre-amiral Milius était commandeur de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre du Bain et de Saint-Wladimir. On a de lui : *Relation d'un voyage fait en Chine, en l'an* x (1802), *par l'est de la Nouvelle-Zélande*. Elle est terminée par un vocabulaire hollandais, français et caffre. *Extrait du journal d'un passager à bord d'un bâtiment parti de France, au mois de mai* 1818, *pour se rendre à l'île Bourbon*.

MILIZIA (Francesco), né en 1725 à Oria, territoire d'Otrante, d'une famille noble, fit ses premières études à Padoue, et dès l'âge de 16 ans déserta les classes pour parcourir l'Italie. Son père l'ayant ramené de Rome à Naples, il quitta cette ville après y avoir suivi quelque temps les leçons de l'abbé Genovesi et du P. Orlandi, fit de nouvelles excursions, puis se maria en 1750 à Gallipoli. Onze ans plus tard, il se fixa à Rome, et y obtint la place d'architecte surintendant des bâtiments du roi de Sicile dans les États romains. Son inconstance le porta bientôt à se démettre de cet emploi, et dès lors il s'adonna sans partage à l'étude théorique des beaux-arts. Milizia mourut en 1798. Il avait été lié intimement avec le chevalier d'Azara et Raphaël Mengs, dans le commerce desquels il puisa les doctrines plus sensées qu'il a répandues dans un certain nombre d'écrits. Il suffira d'indiquer : *Vite de' più celebri architetti,* reproduit sous le titre de *Memorie degli architetti antichi e moderni*, Parme, Bodoni, 1781, 2 vol. in-8°; *Principj d'architettura civile,* Bassano, 1785, 3 vol. in-8°, figures : c'est le meilleur de ses ouvrages; *Dizionario delle belle arti del disegno, estratto in gran parte della Enciclopedia metodica,* 1797, 2 vol. in-8°. Il a paru, en 1827 : *Lettere di Milizia al conte Fr. di San-Giovanni, ora per la prima volta pubb.*, Paris, Renouard, grand in-12, précédé d'une *Notice* sur la vie et les ouvrages de l'auteur. Salfi a rendu compte de cette publication dans la *Revue encyclopédique*. On peut encore consulter C. Ugoni, *Stor. della lett. ital. nella seconda metà del sec. XVIII,* et Cicognara, *Mem. intorna all' indole e agli scritti di Milizia,* etc. (*Atti della soc. ital.,* vol. II, page 440).

MILL (Jean), helléniste, né à Shap, comté de Westmoreland, vers l'an 1645, fut chapelain de Charles II, principal du collége de Saint-Edmond, chanoine de l'église de Cantorbéry, et mourut le 23 juin 1707. On a de lui une très-belle édition du Nouveau Testament grec, précédée de savants *prolégomènes,* enrichie de *scolies* et de *notes explicatives,* etc., Oxford, 1707, in-fol. Ludolphe Kuster a ajouté de nouvelles recherches à celles de Mill et a perfectionné son ouvrage dans une 2e édition, Amsterdam, 1709, in-fol., réimprimé à Leipzig en 1723 sous ce titre : *Nov. Testament. græc. lectionibus variantibus,* etc. Jean Mill s'était fait une réputation par ses *sermons,* mais il n'y a d'imprimé que celui sur la fête de l'*Annonciation*.

MILL (Henri), ingénieur, né à Londres vers 1689, fut un des principaux coopérateurs de l'entreprise des eaux, commencée par Hugues Middleton, et s'acquit par ses services la reconnaissance de ses compatriotes. La ville de Northampton lui dut le même avantage, et il fournit aussi des eaux abondantes aux jardins d'Houghton de sir Robert Walpole. Cet habile hydraulicien mourut en 1770.

MILLAR (Jean), publiciste, né en 1735 à Shotts, dans le comté de Lanerke, en Écosse, professa le droit à l'université de Glascow pendant 40 ans, s'acquit une

grande réputation par ses leçons et par ses écrits, et mourut en 1801. On a de lui : *Observations sur la distinction des rangs dans la société,* 1771, in-8°; traduites en français par Suard, 1773, in-12; *Coup d'œil historique sur le gouvernement anglais,* 1787, in-4°; *OEuvres posthumes,* 1803, 2 vol. in-8°.

MILLE (Antoine-Étienne), avocat au parlement de Paris, né à Dijon vers 1730, conçut dès l'âge de 17 ans, l'idée d'approfondir l'histoire de sa province, se dévoua à cette étude avec persévérance, mit à contribution les dépôts publics et les bibliothèques particulières, et publia l'*Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique, civile et littéraire de Bourgogne,* Dijon et Paris, 1772-73, 3 vol. in-8°. Il avait promis de conduire cet ouvrage jusqu'au 18e siècle, et avait reçu des états de Bourgogne une gratification pour aider aux frais d'un 4e et d'un 5e vol.; mais il s'est borné aux 3 vol. déjà publiés, et qui se terminent à l'époque de la réunion du royaume d'Arles à l'empire des Carlovingiens, soit que les difficultés de son entreprise l'en eussent dégoûté, soit qu'il en ait été empêché par sa mort, dont l'époque est inconnue.

MILLELOT (Jean-Étienne), docteur en droit, naquit en 1796, et fit ses études à Paris. Parent et élève de M. Dupin l'aîné, Millelot fit, sous sa direction, des progrès rapides et se montra jurisconsulte habile, avant d'avoir quitté les bancs de l'école. Il fut un des principaux rédacteurs de la *Thémis,* ou *Bibliothèque des jurisconsultes.* Lorsque M. Dupin publia, en 1818, une nouvelle édition des *Lettres sur la profession d'avocat,* de Camus, Millelot en donna une analyse dans la *Revue encyclopédique.* On doit encore à ce jeune avocat une excellente *Notice sur Patru,* insérée dans les *Annales du barreau français.* Atteint d'une maladie de poitrine, Millelot mourut à Paris en septembre 1822. On trouve son portrait dans la *Collection des portraits des avocats célèbres,* 1823.

MILLER (Jacques), poëte dramatique anglais, né en 1703, mort en 1744, avait embrassé l'état ecclésiastique; mais son goût pour le théâtre indisposa contre lui l'évêque de qui dépendait son avancement, et il eut recours à sa plume pour subsister. On a de lui : 8 *comédies,* dont *la Belle-Mère,* imitée du *Malade imaginaire; Mahomet,* tragédie, traduite de Voltaire; *Joseph et ses frères,* oratorio, de petits *poëmes,* des *pamphlets* politiques et quelques *sermons.* Il a traduit, en société avec H. Baker, le *Théâtre de Molière,* publié par Watts, avec le texte en regard. — Son fils a publié un vol. de *poésies* et la traduction du *Cours de belles-lettres* de Batteux.

MILLER (Philippe), célèbre jardinier anglais, né dans l'Écosse en 1691, succéda à son père dans la place d'intendant du jardin de la compagnie des apothicaires à Chelsea, et mourut dans cette ville en 1771, membre de la Société royale de Londres et de plusieurs sociétés savantes de l'Europe. C'est par ses soins qu'un grand nombre de plantes exotiques ont été acclimatées sur le sol britannique. Joignant à la théorie et à la pratique du jardinage de grandes connaissances en botanique, il se fit connaître par plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques,* et publia : *Dictionnaire du jardinier et du fleuriste, ou Système complet d'horticulture,* Londres, 1724, 2 vol. in-8°; *Catalogue des arbres, arbustes, plantes,* etc., *des jardins aux environs de Londres,* 1730, in-fol., avec 21 planches coloriées d'après les dessins de van Huysum; *Catalogus plantarum officinalium quæ in horto botan. chelseiano aluntur,* 1730, in-8°; *Dictionnaire des jardiniers,* 1731, in-fol. : cet ouvrage, qui mit le sceau à la réputation de l'auteur, a été traduit notamment en français par Chazelles avec des notes de Holandre, 1785-1788, 8 vol. in-4° : la meilleure édition anglaise est celle de Th. Martyn, Londres, 1807, 4 vol. in-fol. Miller publia, de 1755 à 1771, un recueil de 300 figures coloriées pour joindre à son dictionnaire; *Calendrier du jardinier,* 2e édition, 1732, in-8°, réimprimé pour la 16e fois en 1775; *Culture de la garance suivant la méthode pratiquée en Zélande,* 1758, in-4°, avec planches; *Courte introduction à la connaissance de la botanique,* 1760, in-8°, avec planches. Le docteur Martyn a consacré un des genres de la famille des corymbifères à ce savant jardinier, sous le nom de *Milleria.*

MILLER (Charles), fils du précédent, riche négociant dans les Indes orientales, a fait passer à la Société royale de Londres de curieuses expériences sur l'utilité de la transplantation du froment, et a fait insérer dans le tome LXVIII des *Transactions philosophiques* une *Description de Sumatra.*

MILLER (Edward), docteur en musique, ancien organiste de Doncaster, où il mourut en 1807, dans un âge avancé, s'est fait connaître par plusieurs compositions, au premier rang desquelles on place ses *Elements of Thorough-bass and composition,* et ses *Psalms of David.*

MILLER (Jean-Martin), littérateur allemand, né à Ulm en 1750, embrassa l'état ecclésiastique, remplit les fonctions de pasteur, professa pendant plusieurs années la théologie et la langue grecque, fut nommé en 1810 doyen et conseiller consistorial, et mourut en 1814. On a de lui 3 romans : *Charles de Burgheim; Correspondance de trois amis d'université; Siegwart :* ce dernier a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, notamment deux fois en français; et des *poésies* (élégies, romances et chansons) qui sont devenues populaires en Allemagne.

MILLER (lady), morte à Bristol en 1781, a publié des *Lettres sur l'Italie* (où elle avait voyagé en 1770 et 1771), 3 vol. in-8°, et un *Recueil de poésies.*

MILLET (Simon-Germain), né en 1575, à Venizy, village de la Champagne, embrassa la règle de Saint-Benoît, et fut d'abord connu sous le nom de dom *Simon;* mais il prit celui de dom *Germain,* lorsqu'il entra dans la congrégation de Saint-Maur, en 1632. Ce religieux mourut à l'abbaye de Saint-Denis le 28 janvier 1647. On a de lui : *les Dialogues de saint Grégoire, traduits du latin en français,* Paris, 1624 et 1644, in-8°; *le Trésor sacré,* ou *Inventaires des saintes reliques et autres précieux joyaux de l'église et du trésor de l'abbaye de Saint-Denis en France,* Paris, 1638.

MILLET (Jean), poëte dramatique, doit la réputation qu'il conserve parmi les amateurs de l'ancienne littérature française, moins au mérite de ses ouvrages, quoiqu'ils n'en soient pas tout à fait dépourvus, qu'à la naïveté du patois dauphinais dans lequel ils sont écrits. La *Bibliothèque* de Guy Allard ne contient aucune particularité sur la vie de Millet; et peut-être serait-on en droit de faire un reproche à Chalvet de n'avoir pas cherché, par de nouvelles investigations, à réparer cette omission, en fai-

sant connaître un poëte qui tient le premier rang parmi ceux qui ont écrit dans l'idiôme particulier au Dauphiné. Millet, né vers 1600 à Grenoble, vivait en 1665, date de la publication de sa dernière pièce. On a de lui : *Pastorale et tragi-comédie de Janin,* Grenoble, 1633, in-4°; *la Pastorale de Philin et Margoton,* Grenoble, 1635, in-4° : cette édition, la seule que l'on connaisse, est très-rare; *la Bourgeoisie de Grenoble,* comédie, ibid., 1665, in-8°. Ces 3 pièces sont en 5 actes et en vers.

MILLET (le baron Théodore), général français, né en Picardie, le 13 septembre 1776, entra au service, le 16 juin 1793, dans la 40e demi-brigade, et fut, peu de temps après, nommé lieutenant au choix. Officier intrépide et actif, il dut un avancement rapide à plusieurs actions l'éclat et à d'honorables blessures. Il fit les premières campagnes d'Italie, et se trouva depuis aux batailles de Marengo et d'Austerlitz. Employé en Espagne, en 1808, il se distingua, le 8 août, au passage du Tage, près de Talaveyra, et fut nommé colonel, le 17 décembre 1809, après s'être fait remarquer à la bataille d'Occana. A l'attaque du mont de Fuente-Santa, le 12 novembre 1810, le général Millet fut atteint de deux coups de feu à la tête, et quoique affaibli par la perte de son sang, il ne voulut pas quitter son poste, commanda lui-même une nouvelle charge et repoussa l'ennemi. De retour en France, il prit part aux dernières campagnes, et fut élevé au grade de général de brigade le 28 juin 1813. Le roi le créa chevalier de Saint-Louis, le 20 août 1814, puis commandant de la Légion d'honneur. Après les événements du 20 mars 1815, Millet fut employé dans les gardes nationales actives de l'armée du Nord. Mis à la demi-solde après le licenciement de l'armée, il se retira au sein de sa famille, à Sourdevat (Manche), et s'occupa d'agriculture. Il y mourut le 17 février 1819.

MILLETIÈRE (de la), calviniste mitigé, s'occupa quelque temps du projet chimérique de réunir les protestants avec les catholiques, et publia, en conséquence, en 1644, un ouvrage intitulé : le *Pacifique véritable sur le débat de l'usage légitime du sacrement de pénitence.* Ce livre, quoique approuvé par trois docteurs, fut censuré par la Sorbonne, et il fut loin de produire les résultats que l'auteur en attendait.

MILLEVOYE (Charles-Hubert), poëte élégiaque, né le 24 décembre 1782 à Abbeville, y commença ses études, qu'il alla terminer à Paris, et remporta en 1798 le premier prix de littérature au collége des Quatre-Nations. A 13 ans, il avait perdu son père, et c'est du même temps que datent aussi ses premières compositions. Il renonça successivement aux études du barreau et au commerce de la librairie pour se vouer sans partage au culte des muses. Ses concours académiques commencèrent sa réputation; il remporta depuis 1806 presque chaque année le prix de poésie à l'Académie française par des morceaux pleins de verve, et d'une pureté de style remarquable. On cite surtout : *l'Indépendance de l'homme de lettres* (1806), *le Voyageur* (1807), *la Mort de Rotrou* (1811), *Belzunce, ou la Peste de Marseille,* enfin *le Héros liégeois* (Goffin). En 1813 Millevoye, qui s'était marié, et dont la santé commençait à dépérir, retourna dans sa ville natale. Là, il se livrait paisiblement à ses travaux chéris, chantant parfois, comme le cygne mélodieux, sa dernière heure, qu'il voyait approcher. Des affaires l'appelèrent à Paris au mois de juin 1816; il y mourut le 12 août suivant. Une grande sensibilité, de la verve, beaucoup de grâce et de pureté distinguent la plupart de ses compositions; au nombre de celles où les images sont le plus touchantes, il faut distinguer sa jolie romance *Priez pour moi,* qu'il composa tout d'une haleine 8 jours avant sa mort; son élégie du *Poëte mourant,* celle de la *Chute des feuilles,* les morceaux intitulés : *Emma et Eginhard, la Rançon d'Egild,* enfin son poëme d'*Alfred.* Les *OEuvres complètes de Millevoye,* précédées d'une intéressante *Notice* sur sa vie par M. J. Dumas, ont paru en 1822, 4 vol. in-8° : on y trouve, outre sa traduction des *Bucoliques,* de Virgile et celle de quelques chants de l'*Iliade,* 3 tragédies qui n'ont pas été représentées : *Corésus, Ugolin* et *Conradin;* elles ont été reproduites en 1827, chez Furne, 4 vol. in-8°, dont le dernier contient les *OEuvres* inédites. Le même éditeur a publié les *OEuvres choisies* de Millevoye, 1833, 2 vol. in-8°, avec une notice biographique et littéraire par Pongerville; cette édition contient des pièces qui ne sont pas dans l'édit. des *OEuvres complètes.*

MILLIÉ (Jean-Baptiste-Joseph), sous-directeur général des contributions directes, né vers 1772 à Beaune, mort à Paris en juillet 1826, fut d'abord professeur d'humanités au collége de Juilly, entra vers 1798 au ministère des finances, et s'y éleva par degrés aux premiers emplois. Il remplit avec distinction plusieurs missions importantes sous l'empire, et depuis la restauration refusa le portefeuille des finances du Portugal, qui lui fut proposé au nom du souverain de ce royaume. Millié associa toute sa vie les études littéraires aux travaux administratifs : c'est à lui qu'est due la meilleure traduction des *Lusiades* de Camoëns, Paris, 1825, 2 vol. in-8°. Il avait publié en 1821, *Lettre à M. Brennet,* député du département de la Côte-d'Or sur le dégrèvement de 1821, à l'occasion du fonds commun du cadastre; et en février 1826 le *prospectus* d'un ouvrage ayant pour titre : *Du cadastre tel qu'il est établi par la loi du* 31 *juillet* 1821, etc. : l'ouvrage devait former un vol. in-8°.

MILLIÈRE (Antoine-Louis CHAUMONT de la), administrateur, né à Paris le 24 octobre 1746, fut élevé à Lunéville, à la cour du roi de Pologne Stanislas, dont son oncle était chancelier, et devint successivement avocat général au parlement de Nancy, maître des requêtes, intendant des ponts et chaussées, des mines, intendant des finances, charge dont il se démit en 1792. Quelques jours après le 10 août, il fut mis à l'Abbaye; mais il en sortit heureusement la veille du massacre des prisons. Il subit une seconde et plus longue détention sous la Terreur. Après le 18 fructidor, il fut déporté, par ordre du gouvernement directorial, sur le territoire de Genèse, parce que son nom était inscrit sur la liste des émigrés. Il rentra en France au commencement de 1800, refusa les offres brillantes qui lui furent faites par le premier consul, et mourut le 17 octobre 1803. On a de lui : *Mémoire sur le département des ponts et chaussées,* 1790, in-4°; *Supplément* à l'écrit précité, et des *Observations* sur un écrit de M. Biauzat relatif à l'organisation des ponts et chaussées. La Millière avait refusé en 1787 le poste de contrôleur général, que Louis XVI lui offrait comme étant, suivant les propres expressions du

monarque, le plus honnête homme de son royaume.

MILLIÈRES (François), né en Normandie, cultivateur, embrassa avec enthousiasme les principes de la révolution, et ne tarda pas à se signaler parmi les hommes les plus exagérés. En 1792, il devint membre de la commune de Paris, et fut envoyé, en qualité de commissaire du pouvoir exécutif, dans le département de l'Eure et à l'armée de la Vendée. Constamment attaché au parti jacobin, malgré les réactions de thermidor et de prairial, Millières resta cependant sans être inquiété jusqu'en 1800; compromis alors dans l'affaire de la *machine infernale,* il fut déporté au Sénégal, où il mourut en 1803.

MILLIET (Jean-Baptiste), littérateur, né à Paris, en 1745, fut employé à la Bibliothèque du roi, et mourut en 1774. On a de lui : *les Étrennes du Parnasse, contenant les vies des poètes grecs et latins, des réflexions sur la poésie,* etc., Paris, 1770-74, 15 vol. in-12 : cette compilation a été continuée par le Prevost d'Exmes. On cite encore de Milliet une *Lettre sur les Guèbres et les Scythes,* tragédie de Voltaire, et des *Lettres sur la peinture au pastel,* 1772, in-12.

MILLIET DE CHALLES. *Voyez* **CHALLES.**

MILLIEU (Antoine), en latin *Millieus,* jésuite, né à Lyon en 1575, professa les humanités, la rhétorique et la philosophie, fut ensuite recteur de divers colléges, puis provincial de son ordre, et mourut en 1646. Il avait cultivé la poésie latine avec succès; mais dans une maladie à laquelle il ne croyait pas échapper, il demanda la cassette qui renfermait ses vers, au nombre de plus de 20,000 et les jeta au feu. Le premier chant d'un poëme héroïque fut seul sauvé de cette destruction. Millieu, à la prière de l'archevêque de Lyon, acheva cet ouvrage, qui fut imprimé sous le titre suivant : *Moyses viator, seu imago militantis Ecclesiæ libri XXVIII,* 1636-39, 2 parties in-8°.

MILLIN (Aubin-Louis), savant archéologue et naturaliste, né à Paris le 19 juillet 1759, prit d'abord l'habit ecclésiastique; mais il renonça bientôt à la théologie pour se livrer entièrement aux lettres, qu'une fortune assez considérable lui permettait de cultiver avec indépendance. Après avoir appris la plupart des langues modernes et s'être familiarisé avec les classiques de toutes les nations, dont il traduisit les morceaux les plus intéressants, il dirigea ses études sur les sciences naturelles, et conçut le projet d'en écrire l'histoire sur le plan que Montucla et Bailly avaient adopté, l'un pour les mathématiques, l'autre pour l'astronomie. Il fut ensuite l'un des fondateurs de la société *Linnéenne.* Comme la plupart des savants de l'époque, il ne vit dans la révolution que la réforme des abus; mais, ennemi des excès, il les combattit avec un courage qui lui suscita de vives persécutions. Arrêté en 1793, il fut enfermé dans une des prisons de Paris, et n'échappa à une mort certaine que par la journée du 9 thermidor. Il succéda en 1794 au savant abbé Barthélemy dans la place de conservateur du cabinet des médailles, fut ensuite chef de division dans les bureaux de la commission d'instruction publique, puis professeur d'histoire à l'école centrale de la Seine. Il avait entrepris en 1792, avec MM. Noël et Warnes, la rédaction du *Magasin encyclopédique;* abandonné de ces deux collaborateurs, il continua seul ce travail. Sous le gouvernement impérial il fit un voyage dans le midi de la France, dont il publia la relation en 1807. Quatre ans après il entreprit celui d'Italie. De retour en 1813, il voulut mettre en ordre les notes et les documents nombreux qu'il avait recueillis dans ses courses; mais ce travail acheva de ruiner sa santé, et il mourut le 14 août 1818. On a de ce savant un très-grand nombre de productions dont on trouve le catalogue à la suite de sa *Notice nécrologique,* dans le tome VI des *Annales encyclopédiques,* année 1818. Nous nous bornerons à citer : *Mélanges de littérature étrangère,* 1785, 6 vol. in-12; *Discours sur l'origine et les progrès de l'histoire naturelle en France,* 1790, in-4° : ce discours sert d'introduction au recueil des *Mémoires de la Société d'histoire naturelle; Minéralogie homérique,* 1816, in-8°; *Antiquités nationales, ou Recueil de monuments pour servir à l'histoire de l'empire français,* 1790-98, 5 vol. grand in-4°, figures; *Éléments d'histoire naturelle,* 1794, 1801, in-8°; *Introduction à l'étude des monuments antiques,* etc., 1796-1811, 4 parties in-8°; *Monuments antiques inédits,* etc., 1802-04, 2 vol. in-4°, avec 92 planches; *Dictionnaire des beaux-arts,* 1806, 3 vol. in-8°; *Voyages dans les départements du Midi de la France,* 1807-11, 5 vol. in-8°, avec atlas in-4°; *Description des peintures, des vases antiques, vulgairement appelés étrusques,* 1808-10, in-fol.; *Galerie mythologique,* etc., 1811, 2 vol. in-8°, figures; *Voyage en Savoie, en Piémont,* etc., 1816, 2 vol. in-8°; *Voyage dans le Milanais,* etc., *et dans plusieurs autres villes de l'ancienne Lombardie,* 1817, 2 vol. in-8°; *Magasin encyclopédique,* journal commencé en 1792 et continué jusqu'en avril 1816, 122 vol. in-8°; etc.

MILLON (Charles), historien et poète, naquit à Liége, le 13 septembre 1754. Il fut d'abord sous-bibliothécaire du prince de Condé, et obtint ensuite une chaire à l'école de droit de Paris. Nommé professeur de langues anciennes au lycée Napoléon, il fut, quelque temps après, chargé de faire à la Sorbonne le cours d'*histoire de la philosophie ancienne,* et il s'occupa en même temps de beaucoup de compilations et traductions pour des entreprises de librairie. Millon avait renoncé à l'enseignement depuis plusieurs années, lorsqu'il mourut à Paris, le 21 juillet 1839. On a de lui : *Histoire des voyages des papes depuis Innocent Ier jusqu'à Pie VI,* 1782, in-8°, avec des notes; *Introduction à l'histoire des troubles des Provinces-Unies depuis 1777 jusqu'en 1787,* 1788, in-8°; *Tableau sommaire et philosophique du génie, du caractère, des mœurs, du gouvernement et de la politique des Bataves,* traduit de l'anglais, 1789, in-8°; *Histoire des descentes qui ont eu lieu en Angleterre, Écosse, Irlande et îles adjacentes, depuis Jules-César jusqu'à nos jours,* 1798, in-8°, et plusieurs pièces de vers et traductions d'ouvrages anglais.

MILLOT (Claude-François-Xavier), historien, né en 1726, à Ornans (Franche-Comté), fit ses études chez les jésuites, fut ensuite admis dans la société, et, après avoir enseigné les humanités dans plusieurs colléges, fut chargé de professer la rhétorique à Lyon. Un discours, couronné par l'académie de Dijon en 1757, sur cette question : *Est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?* fut son début dans la carrière des lettres. Cet écrit, dans lequel il donnait la préférence à l'étude des hommes et osait faire l'éloge de Montesquieu, indisposa contre lui ses supérieurs. Les désagréments qu'il éprouva

le décidèrent à rentrer dans le monde, et l'archevêque de Lyon le nomma un de ses grands vicaires. Après avoir prêché quelque temps sans succès à Versailles et dans la province, l'abbé Millot, dans le but d'être utile aux jeunes gens, entreprit quelques traductions et des abrégés d'histoire. Pus tard, sur la recommandation du duc de Nivernois, il obtint la chaire d'histoire au collége de la noblesse, fondé à Parme par le marquis de Felino. En 1778, il fut nommé précepteur du duc d'Enghien, et mourut le 21 mars 1785. Il avait été reçu à l'Académie française en 1777. On a de lui : *Discours académiques*, 1760, in-12; *Discours sur le patriotisme français*, 1762, in-8°; *Discours de réception à l'académie de Châlons*, 1768, in-4°; *Discours de réception à l'Académie française*, 1778, in-4°; *Essai sur l'homme*, traduit de l'anglais de Pope, avec des notes, etc., 1761, petit in-12; *Harangues d'Eschine et de Démosthènes, pour la couronne*, 1764, in-12; *Harangues choisies des historiens latins*, 1764, 2 vol. in-12, c'est la traduction des *Conciones*; *Éléments de l'histoire de France*, ibid., Paris, 1767-69, 3 vol. in-12; 1806, 4 vol. in-12, avec la continuation de M. Ch. Millon et de Delille de Sales; *Éléments de l'histoire d'Angleterre*, 1769, 3 vol. in-12; 1810, augmenté des règnes de George II et de George III par Ch. Millon; *Éléments d'histoire générale ancienne et moderne*, ibid., 1772-83, 9 vol. in-12 : ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de l'abbé Millot*, Paris, 1800, 15 vol. in-8°; nouvelle édition, 1819-20, 12 vol. in-8°; *Histoire littéraire des Troubadours*, ibid., 1774, 3 vol. in-12; *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, rédigés sur les manuscrits du duc de Noailles, 1777, 6 vol. in-12 : cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, fait partie de la *Collection des mémoires de l'histoire de France*, publiée par Petitot; *Extraits de l'histoire ancienne, de l'histoire romaine et de l'histoire de France*, imprimés dans le *Cours à l'usage de l'école militaire*. Le second de ces extraits a été réimprimé sous le titre de *Tableau de l'histoire romaine*, ouvrage posthume, etc., 1796, in-4°, avec figures; *Dialogue et Vie du duc de Bourgogne, père de Louis XV*, 1816, in-8°. On a publié sous son nom des *Éléments de l'histoire d'Allemagne*, qui depuis ont été avoués par M. Duchâtel. L'abbé Millot a laissé manuscrits une *Histoire de l'Église gallicane*, une *Traduction de l'histoire de la vie civile*, par Fergusson et un petit vol. intitulé *Examen de ma vie*. M. Lingay a composé l'*Éloge de l'abbé Millot*, couronné par l'académie de Besançon en 1814. D'Alembert disait de cet historien que c'était l'homme en qui il avait vu le moins de préventions et de prétentions.

MILLOT (Jacques-André), chirurgien, né à Dijon en 1738, vint terminer ses études à Paris, fut agrégé au collége de l'académie de chirurgie, obtint, comme accoucheur une réputation brillante, et mourut d'apoplexie en août 1811. On a de lui *l'Art de procréer les sexes à volonté, ou Système complet de génération*, Paris, 1800, in 8°; cet ouvrage a eu 4 éditions; *l'Art d'améliorer les générations humaines*, 1801, in-8°; *Supplément à tous les traités, tant étrangers que nationaux, sur l'art des accouchements*, 1804, in-4°; réimprimé en 2 vol. in-8°; *la Géroeomie, ou l'Art de parvenir à une longue vie sans infirmités*, in-8°; *le Nestor français, ou Guide moral et physiologique*, etc. (avec Goffin, son beau-fils), 1807, 3 vol. in 8°; *la Médecine perfective*, etc., 1809, in-8°; des *Observations ou Dissertations*, sur l'opération césarienne, la phthisie, la vaccine, etc.

MILLOTET (Marc-Antoine), poëte, exerça, de 1594 à 1633, la charge de procureur général au parlement de Dijon. Magistrat aussi intègre qu'éclairé, il fut, pendant les troubles de la Ligue, un des plus ardents défenseurs des prérogatives royales. Ayant résigné sa charge à son fils, il vint à Paris en 1635, et y mourut l'année suivante. Millotet avait cultivé les lettres avec un succès qu'attestaient ses nombreuses pièces de vers, en latin, en français et en italien.

MILLOTET (Marc-Antoine), fils du précédent, succéda à son père, en 1633, dans sa charge de procureur général, et mourut à Châlons en 1687, à l'âge de 89 ans. Il avait travaillé à une histoire de Bourgogne, restée manuscrite.

MILLS (Charles), fils d'un chirurgien distingué de Greenwich, né en 1788. Les succès qu'avait obtenus son père dans son état ne purent lui en inspirer le goût : le barreau eut pour lui un attrait passager; mais il l'abandonna bientôt pour se livrer tout entier à la culture des lettres, dans lesquelles il ne tarda pas à se faire un nom. Il a publié : *Histoire du mahométisme*, Londres, 1819, in-8°; *Histoire des croisades*, ibid., 1820, 2 vol. in-8°; *Voyages de Théodore Ducas, dans différentes contrées de l'Europe, à l'époque de la renaissance des lettres*, 1823, 2 vol. in-8° : ouvrage fait sur le plan du *Voyage du jeune Anacharsis*; *Histoire de la chevalerie*, Londres, 1825, 2 vol. in-8° : le succès en fut prodigieux. La première édition s'étant écoulée rapidement, l'auteur s'occupait d'en préparer une seconde, lorsqu'il fut atteint de la maladie dont il mourut, le 9 octobre 1825.

MILLY (Nicolas-Christiern de THY, comte de), mestre de camp de cavalerie, né en 1728, d'une ancienne famille du Beaujolais, embrassa à 14 ans la carrière des armes, servit avec distinction jusqu'à la paix de 1762, s'adonna ensuite à la culture des sciences, publia des *Essais* sur différents objets de physique et de chimie, qui le firent connaître des savants et lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences et de plusieurs autres sociétés savantes. Il avait malheureusement trop de confiance dans la vertu de ces remèdes qu'on nomme *secrets*; et, après les avoir analysés, il voulut en faire l'essai. Sa constitution naturellement robuste fut altérée par ces expériences, et il mourut le 17 septembre 1784. Outre plusieurs *Mémoires* dans le *Journal de physique* et dans les *Recueils* des académies dont il était membre, on a de lui : *l'Art de la porcelaine*, 1771, in-fol.; traduit en allemand; *Mémoire sur la manière d'essuyer les murs nouvellement faits*, 1778, in-8°.

MILLY (Pierre-Antoine de), avocat au parlement de Paris et procureur au Châtelet, né à Paris le 24 avril 1728, mort le 23 mars 1799, avait épousé la nièce du savant abbé Mercier de Saint-Léger, dont il partagea le goût pour la bibliographie. Les amateurs recherchent encore le *Catalogue* de sa bibliothèque, rédigé par Chaillon. Il est précédé d'une *Notice* sur Milly, qui a été reproduite dans le *Magasin encyclopédique*, 5e année, tome III, page 242.

MILNER (Jean), savant théologien de l'Église angli-

cane, naquit à Skircoat, dans le Yorkshire, en 1628. Il fit ses premières études à Halifax. A l'âge de 14 ans, il fut envoyé au collége de Christ, à Cambridge, où il prit les degrés de bachelier et de maître ès arts. Il fut d'abord curé de Middleton, dans le Lancashire; mais il fut obligé de quitter cette paroisse, un peu avant la bataille de Worcester, à cause de l'inutilité des efforts de George Booth, pour rétablir Charles II sur le trône de ses pères. Il se retira dans sa patrie, où il resta jusqu'en 1661, qu'un de ses condisciples lui procura une place. En 1662, il devint ministre de Saint-Jean à Leeds. En 1673, il fut fait vicaire de Leeds, et chanoine de Ripon, en 1681. A l'époque de la révolution de 1688, n'ayant pas voulu prêter serment de fidélité au prince d'Orange, il perdit sa place, se réfugia au collége de Saint-Jean, à Cambridge, et y passa le reste de sa vie dans les mêmes sentiments d'attachement à la maison de Stuart. Il mourut en 1702. On a de lui : *Conjectanea in parallela quædam veteris ac novi Testamenti, in quibus versio* 70 *interpretum cum textu hebræo conciliatur,* etc., Londres, 1673, in-4°; *Histoire de l'Église de Palestine, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'au commencement de l'empire de Dioclétien,* Londres, 1688, in-4°, etc.

MILNER (Thomas), médecin anglais, fut attaché à l'hôpital Saint-Thomas, à Londres, et mourut à Maidstone, au comté de Kent, le 13 septembre 1797, âgé de 78 ans. Il a publié ; *Expériences et observations sur l'électricité,* in-8°, 1783.

MILNER (Isaac), savant anglais, né près de Leeds (comté d'York), le 1er janvier 1751, d'une famille très-pauvre, perdit son père encore fort jeune; réduit à travailler du métier de tisserand, il cultiva néanmoins ses heureuses dispositions pour l'étude, et par le secours de quelques généreux citoyens, acquit une grande instruction; il entra ensuite au collége de Cambridge, où il s'appliqua particulièrement aux sciences mathématiques, obtint en 1782, l'office de procurateur de l'université de cette ville, et y devint successivement professeur de physique expérimentale (1788), vice-chancelier (1792), et enfin professeur de mathématiques. D'un autre côté, quelques *Mémoires* scientifiques lui ouvrirent les portes de la Société royale de Londres. Dans cette situation élevée, ayant pour amis les hommes les plus illustres de l'Angleterre, entre autres Pitt et Wilberforce, le docteur Milner n'oublia point l'état d'où il était sorti; il vint souvent visiter à Leeds ses anciens camarades, et entretint avec eux une liaison constante. Cet homme respectable mourut près de Londres le 1er mars 1820. Outre plusieurs *Mémoires* dans les *Philosophical transactions,* on a de lui : *Animadversions on doctor Hawcis's history of the Church of Christ,* 1800, in-8°; *Strictures on some of the publications of the rev. Habert, Marsh,* etc., 1813, in-8°.

MILNER (Joseph), théologien, frère du précédent, né à Leeds en 1744, mort en 1797, a donné entre autres ouvrages, en anglais, une *Histoire de l'Église chrétienne,* dont il n'a fait paraître que 3 vol.; le 4e vol. a été rédigé sur ses manuscrits par ses frères ; *Réfutation des attaques dirigées par Gibbon contre le christianisme,* un *Essai sur l'influence de l'Esprit saint,* etc.

MILNER (Jean), évêque de Castabala, *in partibus infidelium,* et vicaire apostolique du district du milieu en Angleterre, naquit à Londres, le 4 octobre 1752, et fut élevé au collége catholique anglais de Saint-Omer. Ayant reçu les ordres sacrés, il fut envoyé en mission, et chargé de diriger la congrégation catholique de Winchester. C'est dans cette place qu'il commença à se faire connaître par ses écrits et par son zèle pour la cause du catholicisme en Angleterre. Lors des efforts que firent les catholiques, en 1788, pour obtenir du parlement la révocation des anciennes lois, il s'opposa au plan de leur comité, qui s'était formé à Londres, ne signa point la protestation commune de 1790, et se tint uni aux évêques. Le 24 février 1791, il publia l'*État des faits relatifs à la contestation actuelle;* et, le 7 mars suivant, *Considérations sur le serment.* Le parlement eut égard à ces observations, et l'on supprima les clauses qui pouvaient inquiéter les consciences. Ce succès valut à Milner la reconnaissance des catholiques, et le mit en grande considération parmi eux. Il continua de servir leur cause avec beaucoup de zèle. Il fut sacré le 20 mai 1803, sous le titre d'évêque de Castabala, les évêques catholiques en Angleterre n'ayant qu'un titre *in partibus infidelium.* Le premier écrit qu'il donna, en cette qualité, est sa lettre pastorale du 27 décembre 1803, adressée à son clergé. En 1807 et 1808, il fit deux voyages en Irlande, ce qui lui a donné occasion de publier une suite de lettres sur les catholiques et antiquités d'Irlande ; c'est un de ses meilleurs ouvrages. Il se trouva engagé, vers le même temps, dans deux controverses, qui lui suscitèrent de nombreux adversaires : la première avec l'abbé Blanchard, prêtre français, réfugié en Angleterre, et auteur de beaucoup d'écrits contre le Concordat de 1801; la seconde avec quelques-uns des protecteurs de la cause catholique dans le parlement qui avaient résolu d'attacher leur protection à certaines conditions, dont la principale était que le roi aurait un *veto* sur la nomination des évêques catholiques. Milner et les évêques d'Irlande n'avaient pas paru d'abord très-opposés à donner à la couronne un droit de négative mitigé; mais ayant cru s'apercevoir ensuite que le ministère ne cherchait qu'à asservir l'épiscopat et à préparer ainsi sourdement la ruine de la religion, ils se prononcèrent contre le *veto.* En 1814, Milner fit le voyage de Rome pour consulter le saint-siége sur quelques points, et spécialement sur le *veto.* Ses travaux ayant gravement altéré sa santé, Milner demanda et obtint un coadjuteur, qu'il sacra lui-même, le 1er mai 1825. Il mourut le 19 avril de l'année suivante, à Wolverhampton dans le comté de Stafford, où il faisait sa résidence. Milner avait publié : *Certaines considérations à l'égard des catholiques romains,* 1791, in-8°; *Droit divin de l'épiscopat,* 1791, in-8°; *Recherches historiques et critiques sur l'existence et le caractère de Saint-George, patron de l'Angleterre,* 1792, in-8°; *la Démocratie ecclésiastique dévoilée,* 1792, in-8°.

MILON, de Crotone, est le plus célèbre athlète d'une ville qui avait fourni plus de vainqueurs aux jeux Olympiques, que toutes les autres cités de la Grèce. Dès son enfance, il s'était habitué à porter des fardeaux, dont il augmentait le poids successivement; de sorte qu'il parvint à en porter d'énormes, avec beaucoup de facilité. Il fut couronné sept fois aux jeux Pythiens, et six fois aux jeux Olympiques; et il cessa de s'y présenter, parce qu'il ne trouvait plus d'adversaire. Milon suivit les leçons de

Pythagore, et se montra l'un de ses disciples les plus assidus. On raconte qu'un jour la colonne de la salle où le philosophe donnait ses leçons, étant venue à manquer, Milon se mit à la place, donna le temps aux auditeurs de sortir, et s'échappa ensuite lui-même. Il obtint, l'an 508 ou 509 avant J. C., le commandement de l'armée que les Crotoniates envoyèrent contre Sybaris, et remporta une victoire signalée. Il était déjà avancé en âge, lorsque, traversant une forêt, il trouva un arbre entr'ouvert; ayant voulu achever de le séparer, les deux parties se rejoignirent, et il périt, dévoré par les bêtes sauvages. Le groupe en marbre de Milon, dévoré par un lion, qu'on voit à Versailles, est un des plus beaux ouvrages de Puget.

MILON (Titus Annius MILO), Romain célèbre par ses démêlés avec Clodius et son amitié pour Cicéron, né à Lanuvium vers l'an 95 avant J. C., était fils de Papius, l'un des hommes les plus illustres de l'armée des alliés pendant la guerre sociale, et épousa la fille de Sylla. Tribun l'an 57 avant J. C., il agit avec beaucoup de zèle pour le rappel de Cicéron, et s'attira ainsi la haine de Clodius. Six ans après, Milon s'étant présenté pour obtenir le consulat, Clodius le menaça, s'il ne se départait de ses prétentions, que dans trois jours il aurait cessé de vivre. Clodius fut tué par les gens de Milon, dans une rixe qui s'était engagée entre les deux escortes; et Milon, traduit en justice pour ce meurtre, prit pour son défenseur Cicéron, qui, épouvanté de l'appareil menaçant que Pompée avait fait déployer autour du tribunal, ne parla qu'avec timidité. Milon, condamné, alla en exil à Marseille; il y resta environ 3 ans, au bout desquels, choqué de n'être pas rappelé par César lors de sa nomination à la dictature, il s'avança dans l'Italie, rassemblant des esclaves, des brigands, des prisonniers, pour composer une espèce d'armée, et déjà il assiégeait Compsa, quand une pierre lancée de dessus les murailles le blessa à la tête. Il mourut presque aussitôt l'an 48 avant J. C.

MILON (Pierre), né au Blanc, en 1553, d'une famille encore existante en Poitou, se livra à l'étude de la médecine et devint doyen de la faculté de Poitiers et premier médecin de Henri IV et de Louis XIII. C'est lui qui fit connaître les vertus médicinales des sources ferrugineuses de la Rocheposay et, à ce sujet, il publia une brochure imprimée à Poitiers sous ce titre: *Description des fontaines médicinales de la Rocheposay en Touraine, reconnues et remises en leur ancienne vertu par M. Milon, premier médecin du roi, au mois d'août* 1618, *ensemble le régime ordonné par ledit sieur Milon.* L'ouvrage de Milon, qui passa pour un des premiers médecins de son temps, avait été imprimé à Paris, dès l'année précédente.

MILONE, comte de Vérone, au 10e siècle, fut l'élève et le confident de l'empereur Bérenger dont il vengea la mort en 924, sur son assassin Hambert, et s'efforça de faire secouer à l'Italie le joug de Hugues qui régna ensuite en 934; il appela en Italie Arnolphe, duc de Bavière; et, en 945, ayant ouvert les portes de Vérone à Bérenger II, il contribua plus qu'aucun autre à placer sur le trône d'Italie ce prince, petit-fils de son bienfaiteur.

MILONOF (Michel-Wassiliewitch), poëte russe, né en 1792, mort en 1821, conseiller titulaire de l'empereur des Russies, avait montré de bonne heure des dispositions peu communes pour la poésie. Il n'a encore paru qu'une édition incomplète de ses œuvres sous le titre suivant : *Satires, Epîtres et autres compositions légères de Michel Milonof,* Pétersbourg, 1819.

MILORADOVITSCH (le comte Michel), général russe, naquit, en 1770, à Saint-Pétersbourg, d'une famille originaire de Servie. Un de ses ancêtres, homme influent et riche, avait réuni 20,000 hommes pour servir d'auxiliaires à Pierre Ier, alors en guerre avec les Turcs, et qui, pour récompense, l'invita à venir s'établir dans ses États et le gratifia de vastes domaines dans la Petite-Russie. Entré au service, à l'âge de 10 ans, dans le régiment des gardes d'Ismaïlowski, le jeune Michel passa par tous les grades et combattit, en 1789, contre les Turcs, puis, en 1792, contre les Polonais. Il était général-major et chef du régiment d'Obecherone, lorsque Suwarow alla commander les armées coalisées contre la France, en 1799. Les avant-postes russes étaient établis sur l'Adda, quand la crue subite des eaux vint interrompre les communications. Alors Miloradovitsch, qui commandait l'avant-garde, ayant passé l'Adige, près de Vérone, fit monter sa troupe sur des chariots, et la conduisit en poste à Suwarow, qui admira la prodigieuse rapidité de ce mouvement. La victoire de Lecoe, remportée, le 26 avril, par les Russes, fut encore due à Miloradovitsch. Dans la marche rétrograde qui termina cette campagne, Miloradovitsch rendit d'importants services, et surtout à Altdorf, dont il empêcha l'ennemi de s'emparer. Revenu en Russie, il fut décoré de l'ordre de Saint-Alexandre, et quand la guerre s'alluma de nouveau, en 1805, il fut presque le seul général russe qui obtint quelque avantage sur les Français. Après les combats d'Amsteten et de Crems, où il se conduisit avec autant de bravoure que d'habileté, il fut nommé lieutenant général. Il commandait, en cette qualité, à la bataille d'Austerlitz, où il fut contraint de se retirer par suite de la défaite du général Pribitchinski, qui occupait le centre. En 1808, dans la guerre contre les Turcs, lorsque le grand vizir et le célèbre Mustapha Baïrakdar s'approchaient de Bucharest avec une armée formidable, Miloradovitsch, par une manœuvre savante, tourna leur armée, et sauva la ville. Il reçut à cette occasion, de l'empereur Alexandre, une épée d'or, portant cette inscription : *Au sauveur de Bucharest.* Il obtint ensuite de grands avantages contre les Turcs, auxquels il enleva les forteresses de Giurge, de Slobadsejah, et qu'il battit complétement à Rijovatc. Cette victoire lui valut le grade de général d'infanterie. A la paix, il fut nommé commandant d'un corps cantonné à Mohilev sur le Dniéper et, quelques mois après, gouverneur de cette ville. Il y passa les années 1810 et 1811, signalant son administration par son désintéressement et son intégrité. Lors de l'invasion française, en 1812, il fut envoyé à Kalouga, pour y former une armée de réserve, et il conduisit, le 26 août, 15,000 hommes à la bataille de la Moskowa, où après avoir commandé à l'aide droite et au centre, il remplaça, dans le commandement du second corps d'armée, le prince Bagration qui venait d'être tué. Le 29 du même mois, il prit le commandement de l'arrière-garde, et soutint le même jour un combat acharné, dans lequel l'avantage ne resta pas aux Français et rendit leur poursuite beaucoup moins active. Lorsque le 14 sep-

tembre, l'avant-garde française, sous les ordres de Murat, atteignit l'entrée des faubourgs de Moscou, Miloradovitsch fit dire au roi de Naples qu'il mettrait le feu à la ville, si on ne lui laissait pas le temps de l'évacuer. Par cette menace, il obtint un délai qui permit à beaucoup d'habitants d'emporter une partie de leurs richesses. Quand les Russes reprirent l'offensive, Miloradovitsch fut mis à la tête de l'avant-garde, et il eut, le 4 octobre, près Winkowe, un engagement, dans lequel les troupes du général Sébastiani eussent été écrasées sans l'arrivée du prince Poniatowski. Miloradovitsch atteignit, par des marches forcées, les Français, aux environs de Viazma et leur fit éprouver des pertes considérables; puis il retourna à Smolensk, pour devancer l'ennemi qu'il rencontra à Krasnoé. Dans les journées du 3 et du 6 novembre, il remporta plusieurs avantages sur les troupes commandées par le prince Eugène, par Davoust et par Ney. Pendant toute cette retraite, Miloradovitsch harcela les Français sans relâche, il y déploya autant d'ardeur, que le général en chef Koutousoff montra de lenteur et de circonspection. Chargé, au commencement de 1813, de prendre possession de Varsovie, il remplit heureusement sa mission, et reprit ensuite le commandement de l'avant-garde de l'armée russe, qui, forte de 30,000 hommes, se porta sur Kalitsch et sur les frontières de la Silésie. Miloradovitsch poussa en avant sur l'Oder, et entoura la forteresse de Glogau avec une partie de ses troupes. Du 26 avril au 2 mai, il se tint en observation à Zeitz, avec un corps de 12,000 hommes, et n'eut aucune part à la bataille de Lutzen. Lorsque les armées alliées envahirent la France au commencement de 1814, Miloradovitsch prit une part glorieuse aux combats de Brienne, d'Arcis, de la Fère-Champenoise et devant Paris. A la paix, il fut nommé gouverneur de Kiew, puis de Saint-Pétersbourg en 1820. Après la mort de l'empereur Alexandre, il se forma dans cette ville une conspiration ayant pour but de mettre sur le trône le grand-duc Constantin. Miloradovitsch, confiant dans sa popularité, s'approcha des conjurés pour les ramener; mais au même instant il tomba mortellement blessé d'un coup de feu, par un nommé Kakhowski. Les plus grands honneurs furent rendus à ses restes, et l'empereur lui-même assista à ses funéralles.

MILTIADE, l'un des plus illustres capitaines athéniens, était neveu d'un autre Miltiade, roi des Dolonces dans la Chersonèse de Thrace, et frère de Stésagoras, son successeur. A la mort de celui-ci, il s'empara de la souveraine autorité, conquit pour Athènes Lemnos et les Cyclades, et consolida sa propre puissance en épousant Hégésipyle, fille du roi de Thrace Olorus. Plus tard, ayant donné le conseil de rompre le pont jeté sur le Danube par Darius, avant d'entrer dans la Sarmatie, et voyant ce sage avis méprisé, il quitta la Chersonèse pour se dérober au ressentiment d'un monarque qui ne pouvait guère tarder d'apprendre à quel péril il avait été exposé. Cependant lorsque Darius, projetant de soumettre la Grèce, vint envahir l'Attique, Miltiade, ranimant le courage des siens, forma une petite armée, et, à la tête de 12,000 Grecs, battit 300,000 hommes dans les plaines de Marathon, l'an 490 avant J. C. Il fut ensuite chargé de reprendre les îles de la mer Égée qui s'étaient soumises aux Perses. Mais, ayant appris que la flotte perse venait l'attaquer, il leva le siége de Paros, et revint à Athènes où on l'accusa de trahison. N'ayant pu se rendre devant les tribunaux à cause de ses blessures, il fut condamné à une amende de 50 talents, et comme il ne pouvait payer une somme aussi considérable, on le jeta dans une prison où il mourut des suites de ses blessures, l'an 489.

MILTIADE ou **MELCHIADE** (Saint), pape et successeur de saint Eusèbe, Africain d'origine, fut élu le 21 juillet 311, présida, en 313, le concile tenu à Rome contre le schisme des donatistes, et mourut le 10 janvier 314, après 8 ans et demi de pontificat. Saint Augustin fait le plus grand éloge de ce pape, qui eut pour successeur Sylvestre Ier.

MILTON (Jean), le plus grand poëte qu'ait produit l'Angleterre, naquit à Londres le 9 décembre 1608. Son père, qui exerçait la profession de notaire, ami des lettres et des arts, les cultivant même avec quelque succès, et principalement la musique, ne négligea rien pour développer les heureuses dispositions que son fils manifestait. Il lui donna lui-même les premières instructions, puis le remit entre les mains des meilleurs maîtres. Le jeune Milton répondit avec ardeur aux soins paternels; il consacra même une partie des nuits à ses études, et son extrême application affaiblit sensiblement en lui l'organe dont plus tard il déplora la perte en vers si sublimes. A 18 ans il suivit les cours de l'université de Cambridge, où il ne tarda pas à se faire remarquer par des poésies latines d'une élégance et d'une harmonie peu communes alors dans le nord de l'Europe. Mais son humeur altière lui attira des désagréments qui l'obligèrent de quitter Cambridge, après avoir pris le degré de maître ès arts. De retour près de son père, qui s'était retiré à la campagne, il continua de se livrer à l'étude avec la plus grande ardeur, joignant aux connaissances qu'il avait acquises les langues modernes, l'histoire, la philosophie, les mathématiques, les antiquités, etc. : la poésie latine et anglaise était la seule diversion qu'il se permît à ses travaux. En 1636 il obtint de son père la permission de visiter l'Italie, passa par la France, dont il connaissait la littérature, eut des relations à Paris avec le célèbre Grottius et plusieurs autres personnages distingués, et se rendit à Florence, où il eut plusieurs fois l'occasion de voir Galilée dans sa prison. A Rome, il fut bien accueilli du cardinal Barberini. Familiarisé dès longtemps avec la langue et la littérature italiennes, il avait composé, dans le pur toscan, des vers qu'il lut avec succès dans plusieurs académies. Il était à Naples et formait le dessein de parcourir la Sicile et la Grèce, lorsqu'il apprit les premiers troubles de l'Angleterre. Sa passion pour la liberté, non moins forte en lui que celle pour les lettres, le rappela dans sa patrie. En quittant l'Italie il visita de nouveau Rome et Florence, et pour la première fois Milan et Venise. De retour à Londres en 1649, il se jeta d'abord dans les querelles politico-religieuses qui s'étaient élevées, et où l'esprit républicain se cachait sous l'argumentation théologique. Il dirigeait en même temps l'éducation de quelques jeunes gens, au nombre desquels étaient ses deux neveux : circonstance qui a fait dire à ses détracteurs qu'il avait été maître d'école. Il publia en 1641 un écrit sur l'épiscopat, un autre sur le gouvernement de l'Église;

et l'année suivante, un *Traité de la réformation ecclésiastique*. En 1643, il contracta un mariage qui lui fournit l'occasion de publier de nouveaux écrits. Sa femme, née dans une famille attachée au roi, le quitta par haine de ses opinions; il publia 4 dissertations pour prouver la justice et la nécessité du divorce, et ses écrits l'ayant fait blâmer des presbytériens, il se jeta dans le parti des indépendants. Lorsque la défaite de l'armée royale et la captivité de Charles Ier enhardirent Cromwell dans ses vues ambitieuses, Milton publia, sous le titre d'*Areopagetica,* un écrit plein de force en faveur de la liberté de la presse, que Cromwell cherchait à étouffer, parce qu'elle s'élevait en faveur du roi; mais il s'abstint de mettre au jour un autre écrit qu'il avait composé sur la responsabilité des magistrats et des rois. Toutefois, ses talents et l'ardeur de ses opinions décidèrent Cromwell à le nommer secrétaire-interprète du conseil d'État pour la langue latine. Dès ce moment Milton partagea le fanatisme des indépendants. Il aborda sans ménagement la question des droits et des devoirs respectifs des souverains et des peuples, dans sa réfutation de l'écrit intitulé : Ηικὼν βασιλικὴ, faussement attribué à Charles Ier, et dans sa réponse à l'ouvrage de Saumaise : *Defensio regis,* peu digne d'une cause aussi intéressante. En 1652, il fit paraître une seconde *Défense du Peuple anglais,* et quelque temps après, sa propre défense (*Defensio autoris*), écrite avec plus de calme et de dignité. C'est par cet écrit qu'il termina sa carrière polémique. Comme beaucoup d'autres indépendants, il conserva près de Cromwell l'emploi qu'il occupait sous la république, et devint secrétaire du protecteur. Après la mort de Cromwell, et lorsque son fils Richard fut contraint d'abdiquer, Milton ne crut point la cause républicaine perdue, et, l'année même de la restauration, il publia un pamphlet intitulé : *Moyen prompt et facile d'établir une société libre* (*a ready and eays Way to establish a free commonwealth*). Après s'être caché quelque temps, Milton fut arrêté le 13 septembre 1660, par ordre extraordinaire de la chambre des communes, mais relâché deux mois après par suite de l'intervention de Davenant, auquel il avait rendu le même service 10 ans auparavant, lorsque ce poëte ingénieux, officier dans l'armée royale, étant tombé au pouvoir du parlement, courait risque de la vie. Milton libre, mais aveugle et pauvre, poursuivit avec ardeur la composition de son *Paradis perdu,* commencé vers la fin de la dictature de Cromwell. Il avait fait apprendre à ses filles à lire le grec et l'hébreu. Chaque jour en se levant, il entendait la lecture d'un chapitre de la Bible hébraïque, plus tard des passages d'Homère, de Platon, d'Euripide, etc., entretenait ainsi sa mémoire des beautés de ces grands modèles, puis il dictait ses vers sublimes à sa femme, ou quelquefois à un ami, à un étranger qui le visitait. Pour se distraire, il touchait de l'orgue et chantait avec goût des poésies sacrées. Il vendit son manuscrit (1667) pour 20 livres sterling, payables à des conditions qui indiquaient la méfiance de l'éditeur. Ce poëme n'eut d'abord aucun succès : l'esprit et la littérature, dit Samuel Johnson, se tournaient alors du côté de la cour, et celui qui briguait la faveur ou qui se conformait au ton dominant, aurait craint de se compromettre en louant le panégyriste du régicide. Toutefois la réputation de l'ouvrage s'établit, et le prix des éditions alla toujours en augmentant, jusqu'au moment où la révolution de 1688 permit d'avouer hautement l'estime que l'on gardait pour ce poëme. Milton, attendant sans impatience les vicissitudes de l'opinion, poursuivit ses travaux, et, trois ans, après la publication du *Paradis perdu,* il mit au jour un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre,* qui ne va que jusqu'à la conquête des Normands. Il fit paraître dans la même année *Samson agoniste,* tragédie mêlée de chœurs, à l'imitation des anciens; et le *Paradis reconquis* (*the Paradise regained*), poëme en IV chants, qui tomba d'abord dans l'oubli où il est resté. En 1672, il publia une logique nouvelle sous ce titre : *Artis logicæ plenior institut. ad Petri Rami methodum concinnata ;* et quelque temps après un *Traité de la vraie religion, de l'hérésie, du schisme, de la tolérance, et des meilleurs moyens d'arrêter les progrès du papisme.* Enfin, dans la dernière année de sa vie, il réunit et publia quelques poëmes et quelques lettres écrites en latin. Ce grand poëte termina sa laborieuse carrière le 10 novembre 1674. Cette même année parut la seconde édition du *Paradis perdu,* avec quelques changements laissés par l'auteur. La 3e édition fut publiée en 1678, et le poëme commença dès lors à prendre faveur; la 4e fut donnée en 1688. Les éditions subséquentes les plus estimées sont celles de Londres, 1749, 3 vol. in-4°, et 1753, 2 vol. in-4°; de Birmingham (par Baskerville), 1760, 2 vol. in-8°; de Glascow, 1770, in-fol. Le *Paradis perdu* a été traduit en prose par l'abbé de Boismorand, Dupré de Saint-Maur, L. Racine, Luneau de Boisjermain, Mosneron et Salgues; en vers par H. M. Leroy, Beaulaton, Delille, Deloyne d'Autroche, J. V. A. de la Tour de Pernes. Les *OEuvres complètes* de Milton, avec la *Vie* de ce poëte par Toland, furent imprimées pour la première fois à Londres, 1669, 3 vol. in-fol. L'édition la plus estimée et la plus complète a été publiée par Told, Londres, 1801, 6 vol. in-8°, réimprimée en 1821. Mosneron a donné une *Vie* de Milton, 1804, in-8°. Boulard a traduit de l'anglais de Johnson les *Vies de Milton et d'Addison,* 1806, 2 vol. in-18. On doit à F. Peck des *Mémoires* sur la vie et les productions poétiques de Milton, Londres, 1740, in-4°. La *Vie* de Milton a aussi été écrite en anglais par Philips, son neveu, et par Hailey.

MIMAUT (Jean-François), diplomate et littérateur, né à Méru, département de l'Oise le 24 avril 1775, entra à 18 ans, comme soldat (1793) dans les rangs de l'armée française, où il servit jusqu'à la fin de 1794. La bonne éducation qu'il avait reçue, ne tarda pas à le faire distinguer de ses chefs, et le ministre de la guerre l'appela dans ses bureaux. Il y resta 7 ans, et publia, pendant cet intervalle de temps, plusieurs ouvrages qui ne lui ont pas survécu. Mimaut remplissait les fonctions de sous-chef, lorsque en 1802 il devint secrétaire général du ministère des relations extérieures du royaume d'Italie, fonctions qu'il exerça jusqu'à la chute de Napoléon, avec lequel disparut ce royaume qu'il avait créé. Le 12 septembre 1814, Mimaut fut nommé consul de France à Cagliari, en Sardaigne; et, à la fin de 1817, il passa en la même qualité à Carthagène d'Espagne, poste dont il cessa d'être titulaire le 31 décembre 1824. Il obtint, en 1825, un congé pour se rendre à Paris. Ce fut pendant son séjour dans cette capitale, qu'il y publia l'*Histoire de*

Sardaigne. Au mois de mars 1826, Mimaut fut nommé consul à Varsovie; mais l'empereur de Russie, qui déjà avait refusé de délivrer un *exequatur* à M. Cochelet, fit éprouver le même refus à son successeur, et Mimaut fut alors envoyé à Venise. Au mois de novembre 1828, il reçut dans cette ville une dépêche du ministre des affaires étrangères, lui annonçant qu'il l'avait chargé de gérer temporairement le consulat général en Égypte, pendant l'absence du titulaire, M. Drovetti, obligé de rentrer en France pour y rétablir sa santé. Ce ne fut pourtant qu'au mois de mars de l'année suivante que Mimaut arriva en Égypte. Il géra temporairement le consulat général jusqu'au mois d'octobre 1830, qu'il remplaça définitivement Drovetti. Il resta en Égypte jusqu'à la fin de 1836, et fut momentanément remplacé par M. Ferdinand de Lesseps, qui s'est distingué depuis comme consul à Barcelone. Déjà M. de Lesseps avait géré ce consulat, lorsque le titulaire, Mimaut, se rendit en 1833 dans la haute Égypte. Ayant obtenu un congé, Mimaut s'empressa d'emporter en France une riche collection d'antiquités égyptiennes; mais, à peine arrivé à Paris, il succomba à une attaque d'apoplexie le 31 janvier 1837. Mimaut était officier de la Légion d'honneur et chevalier de la Couronne de fer. On a de lui : *Ouverture de la campagne d'Italie,* 1796, in-8°; *Notice historique sur l'état actuel, le commerce, les mœurs et les productions des îles de Malte et de Goze,* Paris, 1798, in-8°; *le Nouveau Faublas,* ou *les Aventures de Florbelle,* pour servir de suite au *Faublas* de Louvet, Paris, 1799, 4 vol. in-18; *les Veillées du Tasse,* traduction de l'italien, etc.

MIMEURE (Jacques-Louis VALLON, marquis de), lieutenant général, et membre de l'Académie française, naquit à Dijon, en 1659, d'une famille originaire de Flandre, qui avait donné un grand nombre d'officiers au parlement de Bourgogne et de chevaliers à l'ordre de Malte. Le jeune Mimeure excitait, dès l'âge de 10 ans, l'étonnement de sa province, par ses dispositions pour la poésie : son talent intéressa le grand Condé, qui le fit placer en qualité de menin auprès du Dauphin, fils de Louis XIV. A 19 ans, il prit part, en qualité de volontaire, à l'expédition d'Alger, devint mestre de camp, et sous-lieutenant des gendarmes anglais, et s'éleva enfin au grade de lieutenant général. Il avait acquis des droits à cette distinction par sa conduite brillante, aux batailles de Steenkerque, de Leuze, de Fleurus, de Marsaille, de Ramillies, de Malplaquet, et aux siéges de Luxembourg, Philipsbourg, Frankenthal, Mons, Landau et Brissac. Le duc de Bourgogne, dont il était l'aide de camp, et qui lui continuait la bienveillance du Dauphin son père, le chargea de porter au roi la nouvelle de la capitulation de cette dernière place. Mimeure avait souvent essayé sa muse à la louange de Louis XIV et des princes du sang; il réussissait surtout dans les vers latins, qui trouvaient à cette époque d'assez nombreux appréciateurs, même à la cour. Une ode anacréontique avait ouvert les portes de l'Académie à Saint-Aulaire : la traduction libre en vers, d'une ode d'Horace, y conduisit également Mimeure en 1707. Le marquis de Mimeure mourut à Auxonne, dont il était gouverneur, le 3 mars 1719.

MIMNERME, poëte et musicien grec, contemporain de Solon, selon Suidas, était joueur de flûte et chantait les vers de sa composition. On lui attribue l'invention du vers pentamètre et celle de l'élégie. Il paraît seulement certain qu'il adapta le premier ce genre de poésie à des sujets d'amour. Il ne reste de ses productions, mentionnées par Pausanias et par Strabon, que quelques fragments, dont le plus considérable, qui n'est que de 10 vers, a été conservé par Stobée. Les fragments de ce poëte ont été réunis par Brunck dans ses *Fragments,* dans ses *Analecta* et dans ses *Poetæ gnomici.*

MINA (le marquis de la), capitaine général de la Catalogne, gouverna cette province pendant plusieurs années, plutôt comme un souverain indépendant, que comme un sujet revêtu d'une autorité précaire. Barcelone lui a de grandes obligations; il nettoya et embellit ses rues, y construisit des édifices utiles, et augmenta beaucoup son commerce et ses manufactures, sans ajouter de grands frais aux dépenses ordinaires de la province. Il avait de grandes ressources dans l'esprit. Il fit commencer, en 1752, les bâtiments de Barcelonette, espèce de faubourg de la capitale de la Catalogne. C'est une ville régulière, consistant à peu près en deux mille maisons. Le marquis de la Mina mourut le 31 janvier 1768, et fut inhumé dans la ville qu'il avait fondée.

MINA (don Francisco-Espoz y-), célèbre général et patriote espagnol, naquit à Idozin en Navarre, le 17 juillet 1781. Son père, honnête agriculteur de cette province, après lui avoir donné les premiers éléments de l'éducation, l'associa à ses travaux champêtres ; et à sa mort, le jeune Mina se livra entièrement à la culture de son petit patrimoine. Il avait 26 ans lors de l'invasion de l'Espagne par Napoléon, en 1808. Son patriotisme s'enflamma à l'aspect de cette perfide agression, et avant même de quitter ses foyers, il commença à faire beaucoup de mal à des détachements français. Le 8 février 1809, il s'enrôla comme simple volontaire dans le bataillon de Doyle, d'où il passa dans le corps que venait de lever son neveu Xavier Mina, et continua d'y servir jusqu'au 31 mars 1810, époque de la déroute complète de cette guérilla, et de la prise de son neveu par les Français. Sept hommes de ce corps choisirent alors l'oncle pour leur capitaine, et telle fut l'origine de l'autorité de ce chef devenu depuis si renommé. La junte d'Aragon ayant entrevu les talents militaires de Espoz y-Mina, le nomma *chef de toutes les guérillas* de la Navarre, grade dans lequel il fut ensuite confirmé par la régence du royaume, avec le brevet de colonel; il fut successivement créé brigadier, maréchal de camp, général de la 7e armée en 1812, et commandant général de l'Aragon, depuis 1812 jusqu'en 1814. Dès qu'il reçut la nomination de commandant de toutes les guérillas de la Navarre, il s'empressa de désarmer tous les chefs de bandes qui faisaient la terreur des habitants, et il arrêta lui-même le nommé Échevarria qu'il fit fusiller pour le punir de ses brigandages. A partir de cette époque, Mina organisa son corps de partisans, à la tête duquel il fit éprouver de grandes pertes à l'armée française, dont il entrava toutes les opérations dans le nord de l'Espagne. Rien ne peut se comparer à son activité, à son coup d'œil et à sa prévoyance; plusieurs fois trahi, et partiellement battu, il se rallia toujours, et devint formidable au point de mériter, de la part même des Français, le titre de roi de Navarre. Il établit des douanes

dans ce royaume, et c'est en grande partie sur le produit des droits d'entrée, que les généraux français finirent par acquitter eux-mêmes pour les objets qu'ils recevaient de France, qu'il solda ses troupes. Pendant le cours de la guerre, il livra plus de 140 combats marquants. A l'affaire de Rocafort et Sanguesa, il remporta la victoire, n'ayant que 3,000 hommes contre 5,000; les Français y eurent 2,000 hommes tués et perdirent leur artillerie. Entre Salinas et Arlaban, il leur prit un grand convoi, leur tua 700 hommes, et délivra 600 à 700 prisonniers espagnols : dans le célèbre engagement avec le général Abbé, il détruisit presque entièrement sa division composée de 5,000 hommes, s'empara de toute son artillerie, poursuivit les débris de ce corps pendant 5 lieues, jusqu'aux portes de Pampelune, où ils se réfugièrent. Il eut une grande part à la victoire remportée sur les Français à Salamanque par les troupes anglo-portugaises, car par suite de ses manœuvres, il arrêta pendant 33 jours la marche de 26,000 hommes de troupes françaises, et de 80 pièces de canon, destinés à joindre l'armée du général français. Il ne contribua pas moins à la déroute désastreuse de Vittoria. Il avait intercepté des dépêches qui transmettaient à Clausel et à Foy l'ordre de s'incorporer au corps principal. Il tint Pampelune bloquée pendant 22 mois, et le manque total de vivres força le commandant français à capituler. Dès l'année 1811, Napoléon ayant ordonné de fusiller tous les prisonniers faits sur les guérillas, Mina proclama la *guerre à mort*, et déclara qu'il ferait fusiller 4 officiers français, pour chaque officier des siens qui serait mis à mort, et pour chaque soldat, 20. Il tint parole, et comme le nombre des prisonniers en sa puissance surpassa toujours beaucoup celui des siens tombés au pouvoir des Français, il fallut bien faire cesser cette horrible boucherie, et dès que les généraux français lui en firent la proposition, il s'empressa d'y adhérer. Il ne fut surpris que le 25 avril 1812 : ayant été trahi par Malcarado, un de ses officiers, il se trouva cerné par des forces très-supérieures; mais il se fit jour à travers les troupes françaises, coupa le bras à un des 3 hussards qui l'attaquaient de près, et ayant réussi à rallier une partie des siens, il combattit vaillamment trois quarts d'heure, délivra quelques prisonniers que les Français venaient de lui faire, et donna le temps à tout son corps de se mettre en lieu de sûreté. Le lendemain, il fit fusiller Malcarado, et pendre trois alcades et un curé, qui étaient entrés dans le complot pour le livrer au général Panetier. Au moyen des seules ressources qu'il avait su créer, et dépourvu de tout secours de son gouvernement, Mina parvint à organiser 9 régiments d'infanterie et deux de cavalerie, offrant à la fin de la guerre un effectif de 13,500 hommes, qui reprirent 13 places fortes, et firent plus de 14,000 prisonniers aux Français, sans parler de l'époque où l'on ne faisait point de quartier. Pendant tout le cours de la guerre, il ne perdit qu'environ 5,000 hommes tués ou prisonniers, tandis qu'il causa aux Français une perte de près de 40,000 hommes, et reprit sur eux plus de 4,000 prisonniers espagnols. Il reçut plusieurs blessures d'armes à feu, de sabre et de lance, et il conserva au genou une balle, que les chirurgiens n'ont pu extraire; il a eu quatre chevaux tués, et plusieurs blessés sous lui, et en 1811, sa tête fut mise à prix par les généraux français. Il avait organisé des ateliers ambulants pour la fabrication d'armes, de munitions, etc., qui suivaient sa division, ou qui restaient cachés avec les magasins dans les montagnes. Pour couvrir tant de dépenses, il n'avait d'autres ressources que ses douanes, dont le produit assez considérable s'est même accru d'une contribution mensuelle de 100 onces d'or, que la douane française d'Irun consentit à payer au commissaire de Mina, pour qu'il n'entravât point ses opérations, et quelques dons volontaires. Jamais il n'imposa de contributions en argent, et les habitants lui fournissaient de très-bon gré des rations pour les hommes et les chevaux. Cet homme vraiment extraordinaire porta ses vues bien plus loin ; non content de défendre sa patrie, il voulut en améliorer les institutions. Dans ce but, dès 1812, lorsqu'il commença le blocus de Pampelune, il institua un tribunal de justice qui siégeait dans son camp, et c'est là que les peuples d'Alava et Guipuscoa, et même ceux du haut Aragon, venaient se faire rendre justice. Il y joignit même le tribunal ecclésiastique de Pampelune, ce qui ôta aux Français une ressource morale sur l'esprit du peuple. En 1813, il fut nommé *chef politique* de la Navarre, et profita de sa double autorité civile et militaire pour favoriser tout ce qui pouvait tendre à la prospérité publique, à la cause de la liberté constitutionnelle et au maintien du bon ordre. A la conclusion de la paix, en 1814, Ferdinand, ayant désiré le connaître, il se rendit à Madrid au mois de juillet, et y resta 25 jours, pendant lesquels il eut plusieurs conférences avec le roi, auquel il s'efforça en vain de montrer combien était funeste le système arbitraire qu'il avait adopté à son retour de France. Ce fut aussi inutilement que le vertueux Mina signala les perfides conseillers dont Ferdinand s'était entouré : ces deux hommes n'étaient pas faits pour s'entendre. Cependant les courtisans toujours ombrageux et redoutant la franchise d'un guerrier tel que Mina, répandirent le bruit que toute sa division ne serait plus considérée comme des troupes de ligne, auxquelles le gouvernement l'avait assimilée, et qu'elle serait traitée comme corps franc. Le plan réussit, et Mina reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ en Navarre, pour faire juger avec la plus grande sévérité les nombreux déserteurs qui avaient quitté leurs drapeaux dès qu'ils eurent connaissance de ce bruit. Mina n'eut pas besoin d'avoir recours à des mesures rigoureuses; sa présence suffit pour calmer les esprits, 2,500 hommes qui avaient déserté subitement, rejoignirent leurs drapeaux. Assuré de l'attachement de ses compagnons d'armes, et indigné du joug que Ferdinand voulait imposer à la nation, à laquelle il devait le trône, Mina conçut le projet hardi de s'emparer de Pampelune, afin d'y proclamer la constitution des cortès. Cette tentative, faite dans la nuit du 25 au 26 septembre 1814, ayant échoué, il se sauva en France le 4 octobre suivant, y fut accueilli avec distinction, et reçut de nombreuses marques d'estime de la part des officiers qui l'avaient combattu. Arrivé à Paris, il fut bientôt arrêté sur la demande de l'ambassadeur d'Espagne, le comte de Casa-Flores, qui exigea l'extradition de Mina ; Louis XVIII non-seulement s'y refusa, mais, regardant la démarche de Casa-Flores comme une insulte, il lui fit signifier l'ordre de quitter la France, et donna au général Mina le choix d'un lieu de rési-

dence hors de la capitale. Il se rendit à Bar-sur-Aube, et le gouvernement français lui accorda une pension modique. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, employa tous les moyens pour gagner Mina, et lui fit à cet effet les plus brillantes promesses : mais l'inflexible guerrier, se rappelant que Napoléon avait voulu humilier la nation espagnole, rejeta toutes les propositions, et après avoir trois fois demandé son passe-port, sans pouvoir l'obtenir, il se rendit furtivement en Suisse, poursuivi de très-près par des gendarmes qui n'étaient plus qu'à une portée de pistolet lorsqu'il franchissait la frontière. Après la seconde restauration des Bourbons, Mina revint à Paris, et se livra avec ardeur à l'étude, dans l'espoir d'acquérir des connaissances, et de les employer un jour au profit de sa patrie. Ce fut pendant ce séjour qu'il redressa ses opinions sur une foule d'objets que son peu d'instruction ne lui avait pas permis de bien juger auparavant, et qu'il s'est surtout pénétré de l'importance des instructions constitutionnelles, et des suites désastreuses de l'arbitraire. Aussitôt que Mina appprit la proclamation de la constitution des cortès en Espagne, au commencement de 1820, il s'empressa de rentrer dans sa patrie, afin d'y coopérer de tous ses moyens au rétablissement de la liberté et du régime légal. Quoique surveillé par la police française, il sut se dérober à toutes ses poursuites, et après avoir surmonté bien des obstacles, il entra en Navarre le 23 février de la même année, dans le plus grand dénûment, au milieu des neiges, et poursuivi par les agents de Ezpeletta, qui était toujours capitaine général de la province. Ayant bientôt réuni quelques-uns de ses anciens soldats, il osa le premier proclamer encore une fois la constitution. Le 11 mars, il fit son entrée à Pampelune, où il reçut la nomination de capitaine général de la Navarre, signée par le roi le 21 du même mois, avec la confirmation du grade de maréchal de camp. Prévoyant dès lors les troubles que le parti des moines fomentait dans la Navarre, il en avertit le gouvernement, et lui conseilla de prendre des mesures promptes et efficaces, mais s'apercevant du peu de cas qu'on faisait de ses avis, il demanda et obtint d'être envoyé en Galice, en qualité de capitaine général. Il gouverna cette province depuis le mois de janvier jusqu'au commencement de décembre 1822. Le 23 juillet de la même année, il fut nommé, par le gouvernement, général en chef de la première division militaire (la Catalogne), où l'insurrection, dirigée par le parti absolutiste, était devenue alarmante au point de faire déclarer la province en état de guerre. Entré en Catalogne le 9 du même mois, avec 803 hommes d'infanterie et 273 cavaliers, il arriva à Lérida le 10, et prit le commandement de l'armée. Il trouva 33,000 insurgés maîtres de presque toute la province et de plusieurs places fortes, et ayant même un gouvernement central qui prenait le nom de *Régence d'Espagne,* établie à Urgel. Néanmoins il commença les opérations, n'ayant sous ses ordres que 1766 hommes d'infanterie et 275 de cavalerie. Dans un mois et demi, il avait organisé une petite armée, fait lever le siége de Cervera, et prit Castel-Fullit qu'il fit raser. Cet acte de rigueur, provoqué par l'obstination des assiégés, produisit un excellent effet, épargna beaucoup de sang et accéléra la pacification du pays, qui était presque terminée avant l'invasion des Français. Mina s'empara ensuite de Balaguer, battit et mit en déroute les insurgés à Tora, Artesa, Orcau, Pobla, Bellber et Puycerda, quoique dans tous ces combats il n'eût qu'en tiers de leurs forces. Enfin les 28 et 29 novembre, à la vue de l'armée française, formée, à cette époque, en *cordon sanitaire,* il força plusieurs milliers d'insurgés de se sauver sur le territoire français. Parmi les fugitifs se trouvaient les membres de la *régence d'Urgel,* dont il prit tous les papiers. De retour à Puycerda, le 4 décembre, il s'empara d'Urgel, et en cerna le fort qui se rendit après un blocus de 74 jours. Le 20 janvier 1823, Mina reçut le titre de *capitaine général* de la Catalogne, en conservant le commandement de l'armée, qui eut bientôt le nom de *première armée d'opérations;* il fut aussi nommé grand-croix de l'ordre national et militaire de Saint-Ferdinand, à la suite de la prise d'Urgel. Il se rendit à Barcelone, échauffa le patriotisme des habitants, ramassa quelque argent, et réunit assez de troupes pour pouvoir enfin manœuvrer d'accord avec les autres divisions de l'armée. Ce fut alors que Mina ordonna un mouvement général sur la ligne très-étendue de Campredon à Figuères, dans laquelle se trouvaient enveloppées toutes les masses d'insurgés ; ce qui les força tous à se réfugier en France, le 17 mars. Mais l'invasion française approchait, et il se trouvait hors d'état de lui résister ; Mina fit tout ce que le courage, l'activité et la présence d'esprit peuvent effectuer contre un ennemi supérieur, et acquit une gloire immortelle. Sa retraite de Nuria, le 14 juin, à jamais mémorable, n'eut une mauvaise issue que par suite du violent ouragan qui éclata sur ce point. Les cortès et le gouvernement constitutionnel étant tombés, et le roi rétabli dans le pouvoir absolu, Mina jugea, avec raison, qu'il serait aussi absurde qu'impossible de prolonger une résistance désormais sans but ; d'ailleurs le maréchal Moncey, renforcé par le 5ᵉ corps, aux ordres de maréchal Lauriston, se préparait à faire le siége de Barcelone, de Tarragone et d'Hostalrich, Mina se décida donc à signer la convention du 1ᵉʳ novembre avec le maréchal Moncey, convention très-honorable pour l'armée constitutionnelle et pour son chef, et qui malheureusement n'a point été exécutée par Ferdinand. Barcelone et les autres places de la Catalogne furent remises aux Français, et Mina, avec les officiers et autres personnes qui voulurent l'accompagner, se rendit en Angleterre. Il débarqua à Plymouth le 30 septembre, et fut accueilli avec enthousiasme par les habitants, les magistrats, et invité avec ses compagnons d'armes à un banquet splendide par le major général sir John Cameron, commandant de place, et le lendemain le commandant du vaisseau amiral dans le port lui fit, à son bord, une réception pareille. De là, il alla s'établir à Londres, où il acheva de se guérir de ses blessures. Après la mort de Ferdinand VII, la reine Christine, reconnue régente d'Espagne, rappela Mina, qui fut chargé de combattre l'insurrection royaliste de la Navarre. Comme tous ses prédécesseurs il échoua devant l'insurrection. On attribua ses revers à l'affaiblissement de sa santé, qui le força bientôt de donner sa démission. Il vint alors à Barcelone, où il mourut le 24 décembre 1836.

MINA (Xavier), neveu du précédent, né en 1789, dans la haute Navarre, étudia au collége de Logrono lors de l'invasion des Français en Espagne, en 1807, et

se destinait à l'état ecclésiastique : mais l'amour de la patrie et la haine du joug étranger développèrent dans ce jeune homme des vertus patriotiques et militaires. Il quitta le collége et organisa, en peu de temps, une guerilla, composée de montagnards intrépides et contrebandiers, à qui l'occupation de l'Espagne par les armées françaises enlevait les profits de la fraude : ces brigands féroces commirent les plus grandes cruautés, et répandirent la terreur dans la Navarre : mais bientôt le jeune Mina, qui commençait à montrer des talents militaires, fut fait prisonnier dans une embuscade, et envoyé en France. Renfermé dans le donjon de Vincennes, il y fit connaissance avec des officiers français qui adoucirent son caractère et donnèrent une meilleure direction à son esprit. Mis en liberté par suite de l'abdication de Napoléon en 1814, il rentra en Espagne, rejoignit son oncle, prit part à sa tentative sur Pampelune, et se réfugia en France à la suite de cette affaire. Malgré le mauvais état de sa santé et les conseils de son oncle, il s'embarqua pour le Mexique, en 1816, avec un petit nombre de camarades, dans l'espoir d'y proclamer l'indépendance et d'affranchir ce pays du joug espagnol. Cette expédition, mal combinée et entreprise dans un moment peu opportun, devait nécessairement échouer. Après quelques légers succès sur les troupes royalistes, Mina fut bientôt réduit à la nécessité de se rendre prisonnier avec 25 de ses soldats, dans le défilé de Venaditto. Traduit devant une commission militaire, il fut condamné à mort et exécuté le 13 novembre 1817, vis-à-vis le fort de Saint-Grégoire. Xavier Mina était brave, et avait plus de connaissance que son oncle, mais il était loin de posséder sa prudence et son jugement, et d'après sa courte carrière, et la manière dont il s'est conduit pendant sa folle tentative sur le Mexique, on peut croire que jamais il n'eût égalé son oncle, à la tête des guerillas de la Navarre.

MINADOUS (JEAN-THOMAS), médecin italien, naquit à Rovigo vers 1540, de Jean-Baptiste Minadous, qui avait lui-même exercé la médecine à Ferrare et avait publié un opuscule intitulé : *De abusu missionis sanguinis in maligna febre, etiam apparentibus periculis,* Venise, 1597, in-4°. Jean-Thomas, après avoir fait ses études à Padoue, partit pour l'Orient et fut pendant 7 ans attaché, en qualité de médecin, aux consulats vénitiens, soit à Constantinople, soit en Syrie. Pendant son séjour dans ces contrées, il recueillit des matériaux pour l'histoire de la guerre entre les Persans et les Turcs, depuis 1576 jusqu'en 1588, qu'il publia en italien quelques années plus tard. A son retour, il devint médecin de Guillaume de Gonzague, duc de Mantoue, et, en 1596, professeur de médecine à l'université de Padoue. Appelé en Toscane en 1615, par le grand-duc Cosme II, qui désirait le consulter, Minadous mourut à Florence peu de temps après son arrivée. Ses principaux ouvrages sont : *Philodieus, sive de ptisana ejusque cremore pleureticis propinando; De ratione emittendi sanguinem in febribus; De morbo cirrhorum, seu de helotide quæ Polonis gozdzick, consultatio*, etc.

MINADOUS (AURÈLE), frère du précédent, et médecin comme lui, est auteur d'un *Tractatus de virulentia venerea, in quo omnium aliorum hac de re sententiæ confirmantur, mali natura explicatur, caussæ et differentiæ, aliaque cum dogmatica curatione proponuntur,* Venise, 1596, in-4°.

MINARD (ANTOINE), célèbre magistrat, né dans le Bourbonnais, dont son père était trésorier général, débuta d'une manière si brillante au barreau de Paris, que François I[er] le nomma bientôt avocat général à la cour des comptes. Il devint ensuite président à mortier au parlement, et en 1553, il fut nommé curateur et principal conseiller de l'infortunée Marie-Stuart, reine d'Écosse. Son zèle pour la religion lui faisait approuver toutes les mesures prises contre les protestants. Se trouvant au nombre des magistrats chargés de faire le procès au conseiller Anne du Bourg, il continua de siéger, malgré les récusations de l'accusé, et cette obstination causa sa perte. Il fut tué d'un coup de pistolet en sortant du palais pendant la nuit, le 12 décembre 1559. Un Écossais, nommé Robert Stuart, soupçonné d'avoir commis cet attentat à l'instigation des calvinistes, fut mis à la question : mais il ne fit aucun aveu, et l'on se contenta de l'enfermer à Vincennes. C'est à cette occasion que le parlement rendit l'ordonnance appelée *la Minarde,* portant qu'à l'avenir les audiences de l'après-midi, depuis la Saint-Martin jusqu'à Pâques, s'ouvriraient à 4 heures. Mizauld publia un poëme de 100 vers intitulé : *In violentam et atrocem cædem Antonii Minardi, præsidiis inculpatissimi, nænia,* Paris, 1559, in-4°.

MINARD (LOUIS-GUILLAUME), de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, né à Paris en 1725, fut interdit pour ses opinions par de Beaumont, archevêque de Paris, et se retira au Petit-Berci, à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, où sa congrégation avait une maison. Là il faisait des instructions familières, et dirigeait en secret plusieurs personnes. En 1788, il quitta Berci, pour une retraite plus profonde encore. Il se déclara pour l'Église constitutionnelle, et devint curé de Berci, et membre de ce qu'on appelait le presbytère de Paris. On ne connaît de lui que l'*Avis aux fidèles sur le schisme,* Paris, 1796, in-8°, et *Supplément à l'Avis,* même format. On se plaignit qu'il travaillât ainsi à perpétuer le schisme au moment où il semblait prêcher la paix. Au surplus il ne vit pas le succès de ses soins, et mourut le 22 avril 1798. On trouve son éloge dans les *Nouvelles ecclesiastiques,* imprimées à Utrecht, année 1798.

MINAS, de Mamith, patriarche arménien à Jérusalem, mort en exil dans l'île de Chypre en 1706, a laissé : *Abrégé historique et chronologique des rois d'Arménie, depuis Haïk, contemporain de Bélus, jusqu'à l'an 1358 de J. C.*, et *Petit abrégé de l'histoire des empereurs romains, grecs et occidentaux, depuis Auguste jusqu'à Charles IV,* imprimés l'un et l'autre à Constantinople, 1735, in-12.

MINAS (marquis DE LAS), général espagnol, commandait en 1735 le corps d'armée qui occupait la Toscane, et se signala dans cette campagne par la prise de Porto-Ercole et du fort Mont-Philippe. En 1739, il fut envoyé en France avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, pour demander la main de Madame Élisabeth de France pour l'infant don Philippe. Quatre ans après, il reçut le commandement de l'armée espagnole en Savoie, sous les ordres du même infant. On ignore l'époque de sa mort.

MIND (Godefroid), peintre suisse, né à Berne en 1768, mort dans cette ville le 8 novembre 1814, fut élève de Freudenberger. Son goût particulier pour dessiner et peindre des animaux, spécialement le chat, lui a fait donner le surnom de *Raphaël des chats*. Il en était constamment entouré, et il a saisi avec bonheur leurs diverses poses, leur physionomie doucereuse et rusée; il a retracé avec une grande vérité leur poil soyeux. Plusieurs souverains, en traversant la Suisse, ont voulu avoir des chats dessinés par cet artiste, et beaucoup d'amateurs en conservent précieusement dans leurs portefeuilles. Mind avait également une prédilection pour les ours.

MINDANA, navigateur espagnol du 16e siècle, partit du Pérou en 1568, et fit la découverte des îles de Salomon. Dans un voyage qu'il fit avec Quiros, vers 1596, il découvrit encore les îles Marquises et de Saint-Bernard, l'île Solitaire et celle de Sainte-Croix, et périt en retournant aux Philippines.

MINDERER (Raimond), médecin, né à Augsbourg, vivait au commencement du 17e siècle. Après avoir été attaché au service sanitaire des armées, il devint premier médecin de l'Empereur et de l'électeur de Bavière. Telle était sa réputation parmi les contemporains, que l'on donna son nom à l'acétate d'ammoniaque, qui, encore aujourd'hui, s'appelle *esprit de Mindererus*. Ce médecin avait publié : *De pestilentia, liber unus*, Vienne, 1608 et 1619, in-8°; *Aloedarium maracostinum*, Vienne, 1616, in-8°; 1622 et 1626, in-12; *De chalcanto, seu vitriolo disquisitio iatro-chimica*, Vienne, 1617, in-4°, etc.

MINÉE (Julien), évêque constitutionnel, naquit à Nantes, où son père exerçait la chirurgie. Placé de bonne heure dans les écoles du clergé, et destiné à l'état ecclésiastique, il alla ensuite faire ses études au séminaire de Paris, où il reçut les ordres, et devint curé d'une des paroisses de Saint-Denis. Il occupait cette cure quand la révolution éclata. En ayant embrassé les principes avec ardeur, il prêta le serment imposé par la constitution civile du clergé, et fut nommé curé de la nouvelle paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin. De la Laurencie, évêque de Nantes, s'étant refusé à prêter le serment, on procéda à son remplacement, en mars 1791. Le 15 de ce mois les électeurs, réunis sous la présidence du député Coustard, qui avait mis le nom de Minée en avant, choisirent ce dernier à la majorité de 193 voix sur 294 votants, et la proclamation faite le lendemain, tint lieu au nouvel évêque de bulles pontificales. Minée, informé de sa nomination et invité à prendre, sans délai, possession de son siége, répondit, le 18 mars, que, *pour lui, le vœu du corps électoral était la voix de la Providence*. Sacré à Paris le 10 avril 1791, il se hâta de déférer à l'invitation de Coustard et de se rendre à Nantes, où il arriva le 15 du même mois. Il rencontra une vive opposition dans son diocèse. Divers pamphlets furent publiés; il fut obligé d'y répondre. Des scènes de désordre s'ensuivirent sans que Minée fit la moindre tentative pour les faire cesser. Au jour de la Fête-Dieu, dans le moment où Minée se préparait à donner la bénédiction, Dumouriez qui, depuis peu de jours, avait pris, à Nantes, le commandement de la 12e division militaire, s'élança sur les marches de l'autel, annonça le départ du roi, et demanda aux soldats le serment de fidélité à la nation. Tous le prêtèrent d'un seul cri, et Minée, prenant part à une scène où les deux principaux acteurs n'avaient pas plus de foi l'un que l'autre, « *accepta, au nom du Dieu vivant, ce serment sacré qu'il scella de l'auguste bénédiction.* » Le langage de Minée, plus que ses actes, lui avait valu une sorte de popularité. Elle lui procura l'honneur d'être appelé à présider, le 25 août 1791, l'assemblée des électeurs, réunis au couvent des Jacobins pour procéder aux élections départementales. Le 10 décembre 1792, il fut élu maire de Nantes. Le 3 mars suivant, il prononça un éloge pompeux en l'honneur de Lepelletier de Saint-Fargeau parce qu'il avait jugé et condamné la royauté. Tant que Minée crut au triomphe de la Gironde, il s'en montra partisan ; mais, aussitôt qu'elle eut succombé, il s'affilia au club de Vincent-la-Montagne, dont les corps administratifs de Nantes avaient, dès le 5 juin 1793, signalé la funeste influence, et il en devint un des membres les plus actifs. C'est là que le trouva Carrier lorsqu'il arriva à Nantes, au mois d'octobre 1793. Le premier acte du terrible représentant fut de provoquer le remplacement de la municipalité et de l'administration départementale, dont Minée fut nommé président. Il ne fallut au Verrès nantais qu'un instant pour s'assurer que, si Minée n'était pas un homme d'action, il trouverait en lui, et cela lui suffisait, un auxiliaire docile, toujours prêt à le seconder, sinon du bras, du moins de la voix. Il le jugeait bien : Minée se fit un devoir scrupuleux d'appuyer, de ses paroles, les actes qui ont dévoué le nom de ce monstre à une réprobation ineffaçable. Le titre d'évêque n'était depuis longtemps, et n'avait jamais été pour lui qu'un anachronisme ; son apostasie publique mit donc un terme à sa longue hypocrisie. Lors du procès de Carrier, il se fit son accusateur, et prétendit que la tyrannie de ce monstre avait seule provoqué tous les crimes de Nantes. Dans une seconde déposition, il déclara que ses communications avec Carrier avaient toujours été fort orageuses, et il formula contre lui, entre autres accusations, celle d'avoir fait fusiller, sans jugement, 80 cavaliers, qui s'étaient volontairement rendus, au mépris de sa promesse de ne point sévir contre eux. Puis, comme s'il eût voulu, en atténuant l'effet de ces accusations capitales, détourner les récriminations de Carrier, il ajouta « *qu'il était facile de le ramener à la raison, quand il était seul.* » Après la condamnation de Carrier, n'osant plus retourner à Nantes, où ses turpitudes avaient soulevé tant de haine, il s'établit à Paris, et y embrassa la modeste profession d'épicier. Il paraît qu'il ne l'exerçait plus au moment de sa mort; car, son acte de décès, inscrit, à la date du 26 février 1808, sur les registres du 12e arrondissement, lui donne la qualification de propriétaire.

MINELL (Jean), philologue, né à Rotterdam en 1625, professa les humanités, et devint recteur de cette ville où il mourut en 1683. On a de lui des éditions de classiques latins, principalement destinées aux élèves et qui ont servi de modèle au P. Jouvenci. Les plus connues sont celles de Virgile, Salluste, Horace, Ovide, Florus, Valère-Maxime, etc. On lui doit aussi une traduction de Térence en hollandais, avec le texte en regard, Rotterdam, 1663, in-8°.

MINGARELLI (Ferdinand), religieux camaldule, né à Bologne en 1724, professa la théologie à l'université de Malte, puis, de retour en Italie, enseigna la grammaire et les belles-lettres à Faenza, où il mourut le 21 décembre 1777. Il était membre de l'académie des Arcadiens. On a de lui : un *Recueil* de poésies, 1754; *Vetera monumenta ad classem ravennatem nuper eruta*, 1756, in-4°; *Veterum testimonia de Dydimo Alexandrino cœco ex quibus tres libri de Trinitate nuper detecti eidem asseruntur*, 1764, in-4°; *Epistola quâ Cl. Nicolai Colotti emendatio XI-XVI Matthæi cap. I, ejicienda ostenditur*, insérée dans la *Nuova raccolta calogerana*, et réimprimée séparément avec des additions, 1764, in-4°.

MINGARELLI (Jean-Louis), savant bibliographe, frère aîné du précédent, entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-Sauveur, fut appelé à Rome pour professer la littérature grecque au collége de la Sapience, et mourut dans cette ville en 1793. On lui doit comme éditeur : les *Annotationes litterales in psalmos*, du P. Marini, avec des explications nouvelles sur les psaumes qui font partie de la liturgie romaine, 1748-1750, 2 vol.; *Veterum patrum latinorum opuscula nunquàm antehac edita*, etc., 1751; *Anecdotorum fasciculus, sive J. Paulini Nolani, anonymi scriptoris*, etc... *opuscula aliquot, nunc primùm edita*, etc., 1766, grand in-4°; *Epistola quarto sæculo conficta et à Basilio magnos sæpiùs commemorata*, dans la *Nuova raccolta calogerana*; *Græci codices Mss. apud Nanios patricios venetos asservat*, 1784, in-4°; *Ægyptiorum codicum reliquiæ venetiis, in bibliothecâ nanianâ asservatæ*, 1785, 2 parties in-4°.

MINIANA (Joseph-Emmanuel), religieux espagnol de l'ordre de la Rédemption des captifs, né à Valence le 15 octobre 1671, mort le 27 juillet 1730, a continué l'*Histoire d'Espagne*, de Mariana, jusqu'à l'année 1600. Cette continuation, imprimée d'abord dans l'édition latine de Mariana (1733, 2 vol. in-fol.), a été traduite en espagnol, et imprimée dans l'édition espagnole d'Anvers, 1737-1739, 16 vol. in-12. Miniana est encore auteur des ouvrages suivants : *De theatro saguntino dialogus*, dans le tome V des *Suppléments* de Poleni aux *Antiquités grecques et romaines* de Gronovius; *De circi antiquitate*, etc., *dialogus*, dans le même vol.; *De bello rustico valentino libri III*, la Haye, 1752, in-8°, avec cartes; 5 *Lettres* dans le second livre des *Epistolarum libri VI* de Mayans. Il avait composé : *Sagunteida, poema de Sagunti excidio*; on croit qu'il n'a pas été imprimé.

MINO DI FIESOLE, du nom de sa ville natale, vit le jour au commencement du 14e siècle. Son père exerçait le métier de tailleur de pierres, et le mit en cette qualité auprès du célèbre sculpteur Desiderio da Settignano, qui le prit bientôt en affection, et lui enseigna tous les secrets de son art. Malheureusement pour l'élève, le maître mourut avant de l'avoir entièrement perfectionné, et le jeune Mino, sentant tout ce qui lui manquait encore, se rendit à Rome pour achever ses études. Il coopéra aux travaux de l'église de Saint-Pierre, travaux qui furent détruits lorsque l'on reconstruisit ce temple. Un autel de marbre qu'il exécuta dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, où est renfermé le corps de saint Jérôme, le fit connaître d'une manière tellement avantageuse que le pape Paul II lui commanda plusieurs ouvrages dont il voulait orner le palais de Saint-Marc de Venise, sa ville natale. Après la mort de ce pontife, il fit son mausolée. Appelé à Florence par les religieuses de Saint-Ambroise, il fit pour leur couvent un reliquaire dont elles furent tellement satisfaites, qu'elles accordèrent à l'artiste tout ce qu'il en demanda. Mais son chef-d'œuvre est le tombeau du comte Hugues, fils du marquis Hubert de Magdebourg, l'un des bienfaiteurs de l'abbaye des Bénédictins, qu'il entreprit à la prière de ces religieux.

MINOT (Laurence), poëte anglais du 14e siècle, a laissé quelques pièces qui ont été découvertes par Tyrrwhitt, et publiées par Ritson, 1794, in-8°.

MINOT (George-Richard), historien, né à Boston en 1758, embrassa la profession d'avocat, remplit avec distinction la place de secrétaire de la chambre des représentants de l'État de Massachusett, et d'autres emplois de magistrature, fut membre de l'Académie américaine des sciences et des arts, de la Société historique de Boston, et mourut en 1802. On a de lui : *Discours sur le massacre du 5 mars à Boston*, 1782; *Histoire de l'insurrection de la province de Massachusett*, Boston, 1788, in-8°; cet ouvrage a été comparé à l'*Histoire* de la conjuration de Catilina par Salluste; *Éloge de Washington*, 1800, in-8°; *Suite de l'histoire de la baie de Massachusett*, de 1748 *à* 1765 (par Hutchinson), etc., ibid., 1798-1803, 2 vol. in-8°. L'*Éloge de G. R. Minot* a été inséré dans le tome VIII du *Recueil* de la Société historique du Massachusett.

MINTO (Walter), mathématicien, né en 1753 en Écosse, se livra avec ardeur à l'étude des sciences exactes, passa aux États-Unis d'Amérique en 1782, fut nommé professeur de mathématiques et de physique au collége de New-Jersey, et mourut en 1796. On a de lui (en anglais) : *Recherches sur quelques parties de la théorie des planètes*, 1783, in-8°; *Discours sur les progrès et l'importance des sciences mathématiques*, etc., 1788, in-8°.

MINTO (sir Gilbert ELLIOT, lord-comte), de l'ancienne et puissante famille Elliot, établie dans le midi de l'Écosse, qui a produit des hommes d'État distingués et de grands capitaines, était fils de sir Gilbert Elliot, et d'Agnès Murray Knynynmound, héritière de Melgund, etc. Gilbert Elliot, né le 23 avril 1751, commença son éducation dans la maison paternelle, et la termina dans une université d'Angleterre. Sa famille le fit inscrire dans un corps militaire, ou il obtint le grade de capitaine, même avant d'avoir atteint l'âge de 10 ans; il voyagea ensuite sur le continent. En 1774, il fut élu membre de la chambre des communes d'Angleterre, et entra au parlement au moment ou le gouvernement prenait la résolution de soumettre par la force les colonies américaines. Plus tard, les amis de sir Gilbert Elliot, persuadés que ses vertus et la connaissance parfaite qu'il avait des devoirs et des formes parlementaires, le rendaient éminemment propre à remplir le poste d'orateur de la chambre des communes, essayèrent de l'y faire nommer; mais ses adversaires empêchèrent que ce projet ne réussît. Toulon ayant été livrée aux Anglais, et la flotte française qui se trouvait dans ce port incendiée par eux, les habitants de l'île de Corse proposèrent de se mettre sous la protection de la Grande-Bretagne. Sir Gilbert Elliot fut l'un des commissaires désignés pour en

prendre possession. Il prêta serment comme conseiller privé, le 25 septembre 1793; et lorsque les Français eurent rendu Bastia, Calvi et les autres places fortifiées, le roi accepta la souveraineté de la Corse, et nomma, le 19 juin 1794, sir Gilbert Elliot, son vice-roi. Celui-ci présida, en cette qualité, l'assemblée générale des Corses, dans laquelle fut adopté un code de lois constitutionnelles, assez analogue à celui de la Grande-Bretagne. Sir Gilbert Elliot approuva cette constitution au nom de son souverain; et, dans un discours plein de sagesse et de dignité, il recommanda aux Corses de se conformer aux lois qu'ils avaient adoptées, et de vivre tranquilles sous leur empire. Pendant quelque temps il fut obéi; mais, en 1796, les triomphes des Français en Italie encouragèrent leurs partisans. Des insurrections eurent lieu; et enfin le vice-roi fut obligé d'abandonner ce pays. Il arriva en Angleterre en 1797 : le roi récompensa sa conduite, en le créant, le 26 octobre de la même année, pair de la Grande-Bretagne, sous le titre de lord-baron Minto; et pour rappeler les services qu'il avait rendus pendant sa courte administration de la Corse, il eut la permission de joindre les armes de cette île à celles de sa famille. Pendant quelque temps il se borna à remplir les fonctions de conseiller privé et de membre de la chambre haute. Mais, en 1799, les circonstances difficiles dans lesquelles se trouvait l'Europe, exigeait un ambassadeur qui réunît à beaucoup de talents et d'expérience une discrétion éprouvée, lord Minto, fut choisi à cette époque, pour remplir à Vienne, le poste diplomatique le plus intéressant et le plus épineux. Après s'être acquitté de cette mission, Minto, de retour en Angleterre, déploya une grande éloquence dans la chambre haute, en faveur de la réunion de l'Irlande : quand cette union fut décrétée, il s'opposa cependant à l'émancipation des catholiques irlandais, quoique ce fût dans l'espérance de l'obtenir, qu'une partie considérable du peuple d'Irlande eût donné son consentement tacite à cette union. Lors des négociations pour la paix d'Amiens, lord Minto fut du nombre de ceux qui pensaient que les préliminaires et le traité lui-même ne présentaient pas de garanties suffisantes pour le maintien d'une longue paix en Europe. Il crut devoir, en conséquence, s'opposer à sa conclusion. En 1806, on le nomma président du bureau de contrôle pour les affaires de l'Inde, et, en 1807, gouverneur général du Bengale, poste qu'il conserva jusqu'au 18 novembre 1812 : il fut alors remplacé par lord Moira, depuis marquis d'Hastings. Ce fut sous son gouvernement que l'Angleterre fit la conquête de Java et des autres établissements hollandais dans l'Inde. Revenu en Angleterre, il vit, en février 1813, ses services récompensés par son élévation aux dignités de comte de Minto et de vicomte Melgund. Il fut peu question de lui jusqu'à sa mort, arrivée le 21 juin 1814.

MINTO. *Voyez* **ELLIOT.**

MINUCCIO (MINUCCI), savant prélat italien, né à Serravalle en 1551, fut d'abord secrétaire du pape Clément VIII qui le nomma ensuite archevêque de Zara. Il mourut en 1604. On a de lui : *Storia degli Uscocchi con i progressi di quella gente sino all' anno* 1602, continuée par P. Sarpi jusqu'à l'année 1616, Venise, 1616, in-4°; 1617, in-8°; traduite en français par Amelot de la Houssaye, Paris, 1682, in-12; cette traduction forme le t. III de l'*Histoire du gouvernement de Venise,* Amsterdam, 1705. Minuccio a écrit encore la *Vie de sainte Augusta, vierge et martyre*, insérée dans les bollandistes au 27 mars, avec une préface et des notes; et quelques autres ouvrages historiques qui sont demeurés inédits.

MINUT (GABRIEL DE), savant littérateur, dont on a quelques ouvrages recherchés des curieux, était fils de Jacques de Minut, premier président du parlement de Toulouse. On peut conjecturer qu'il naquit en cette ville vers 1524. A la mort de son père, il lui succéda dans le titre de baron de Castera, nom sous lequel il est désigné quelquefois, par ses contemporains; et plus tard il fut promu à la charge de sénéchal de Rouergue. Ses talents lui méritèrent l'amitié des hommes les plus illustres. Minut est l'un des interlocuteurs des *Dialogues de* Scaliger, dont il lui avait fourni l'idée. Il paraît que Minut fut forcé de prendre une part active dans les guerres civiles qui désolèrent le Rouergue. Lui-même nous apprend qu'il avait changé la toge contre le sayon. Déplorant les maux qui pesaient sur la France, il s'était retiré dans sa terre de Castera, et il y composa un excellent *Traité* sur les moyens de rétablir la paix publique. Il venait d'y mettre la dernière main lorsqu'il mourut dans les premiers mois de l'année 1587. On a de lui : *De la beauté, discours divers; avec la Paulegraphie, ou Description des beautés d'une dame tholosaine, nommée la belle Paule,* Lyon, 1587, in-8° : cet ouvrage, très-rare, est rempli de recherches singulières et très-amusantes; *Morbi Gallos infestantis medicina,* etc.

MINUTIANUS (ALEXANDRE), littérateur et imprimeur du 15e siècle, né à San-Severo, dans la Pouille, vers 1450, alla fort jeune à Venise, y étudia sous le savant G. Merula, et après avoir fait l'éducation des enfants d'un seigneur milanais, fut nommé professeur de belles-lettres aux écoles palatines de Milan, se fit ensuite imprimeur, et mourut vers 1522. Il n'était encore que précepteur lorsqu'il fit imprimer à ses frais une édition d'Horace, 1486, in-fol.; 9 ans après, il publia, toujours à ses frais, une édition de Tite-Live, 1495, in-fol., et s'occupa ensuite d'une édition de Cicéron. Cette édition *princeps* des œuvres complètes de l'orateur romain est en 4 vol. in-fol., dont les 2 premiers sont de 1498, et les 2 autres sans date. Tous les ouvrages qu'elle contient avaient déjà été imprimés séparément. M. Aimé Guillon a inséré dans le *Journal de la librairie,* 1820, pages 317, 341, 348, une *Notice* sur Minutianus et ses éditions. Le même *Journal* contient, page 407, une lettre de Petit-Radel relative à cette notice.

MINUTIUS-FÉLIX (MARCUS), orateur latin, né en Afrique sur la fin du 2e ou au commencement du 3e siècle, se rendit à Rome et s'y acquit une grande réputation par son éloquence. Il avait embrassé les principes du christianisme, et il en fut un zélé défenseur. On a de lui un dialogue intitulé *Octavius,* dans lequel un chrétien de ce nom et un païen disputent ensemble. Cet écrit a été longtemps regardé comme le 8e livre du traité *Adversus gentes,* d'Arnobe; mais F. Baudouin reconnut l'erreur et restitua l'*Octavius* à son véritable auteur, Heidelberg, 1560, in-8° : ce dialogue a souvent été réimprimé depuis avec des remarques, Paris, 1643, In-4°; Leyde, 1672,

in-8°; ibid., 1709, in-8°; Cambridge, 1712, in-8°. Il a été traduit en français par Perrot d'Ablancourt, Paris, 1660, in-12; et plus exactement par l'abbé de Gourcy dans son *Recueil des anciens apologistes du christianisme*. Cette traduction de l'*Octavius* a été surpassée par celle de M. Antoine Péricaud, Lyon, 1825, in-8°, avec le texte en regard.

MINUTOLI (Vincent), littérateur, né à Genève, vers 1660, embrassa d'abord la carrière ecclésiastique, et fut appelé en Hollande pour y remplir les fonctions de pasteur; mais une intrigue galante l'ayant contraint de résigner cette place, il revint dans sa patrie, où il fut nommé professeur d'histoire et de belles-lettres à l'académie, en 1676. Plus tard, la régularité de ses mœurs lui mérita d'être réintégré dans la compagnie des pasteurs, et il mourut en 1710. On a de lui: *Histoire de l'embrasement du pont du Rhône,* 1670, in-12; *Dissertation sur un monument trouvé dans le Rhône en* 1778; une *lettre* à Jurieu, dans la *Chimère de la cabale de Rotterdam;* l'*Éloge de Spon,* imprimé par extrait dans les *Nouvelles de la république des lettres,* juin 1686; *les Dépêches du Parnasse, ou la Gazette des savants,* 1693, 5 N^os in-12; quelques pièces de vers latins dont on trouve les titres dans le *Dictionnaire de Moréri;* quelques traductions du hollandais, de l'allemand et de l'italien. Lié d'amitié avec Bayle, il correspondit longtemps avec lui sur des objets de littérature et de philosophie.

MINZOCCHI DI SAN-BERNARDO (François), dit *le vieux,* peintre italien, naquit à Forli l'an 1515. Contemporain des Lenghi, il fut pour sa ville natale ce que furent ces derniers pour Ravenne. Il étudia la peinture d'après les ouvrages dont le Palmeggiani avait orné la ville de Forli; et il existe encore de lui quelques tableaux de ce premier temps dont le dessin est un peu maigre; tel est le *Crucifix* que l'on voit aux Observantins. Mais, ayant pris de nouvelles leçons de Genga et surtout du Pordenone, il changea tout à fait de manière. Il adopta un style correct, gracieux, plein de vivacité, et d'une expression telle que l'on semble voir la nature elle-même. Parmi les ouvrages qu'il a exécutés avec le plus de soin, sont les peintures latérales de la chapelle de Saint-François-de-Paule, dans la basilique de Lorette, l'une représente *le sacrifice de Melchisédech,* l'autre *le Miracle de la manne.* Un de ses ouvrages les plus remarquables est *Dieu le Père au milieu d'un chœur d'anges,* qu'il a peint à fresque dans l'église de Sainte-Marie *della Grotta,* à Forli, figures grandioses et qui plafonnent supérieurement; Minzocchi mourut en 1574.

MINZOCCHI DI SAN-GIOVANNI (Pierre-Paul et Sébastien), fils du précédent, cultivèrent la peinture et reçurent de lui des leçons. Pierre-Paul fut un peintre assez faible, dont il existe quelques figures chez les capucins de Forli. Sébastien avait du naturel, peu de recherche, peu de relief, et une invention assez commune. On voit de lui, dans l'église de Saint-Augustin, un tableau qu'il a peint en 1575, composé dans le goût antique, et d'un style, qui, comme toutes ses autres productions, est en arrière de son siècle.

MIOLLIS (Alexandre SEXTIUS, comte de), lieutenant général, fils d'un conseiller au parlement d'Aix, naquit en cette ville, le 18 septembre 1759. A 19 ans il entra au service en qualité de sous-lieutenant, fit les guerres d'Amérique sous les ordres du général Rochambeau, dans le régiment de Soissonnais infanterie, fut grièvement blessé au siége d'Yorck-Town, et obtint à son retour en France le grade de capitaine. En 1792, il céda au vœu de ses concitoyens en acceptant le commandement du 5e bataillon des Bouches-du-Rhône, après avoir déjà refusé d'être chef de ceux que ce département avait successivement formés. Le lieutenant-colonel Miollis se trouvait à Antibes lors des troubles qui y éclatèrent en mai 1793. Il déploya en cette circonstance cette fermeté inébranlable qu'il a plusieurs fois montrée depuis, et qui fut une de ses qualités distinctives. Les mouvements furent réprimés, ce qui lui valut une dénonciation honorable qui heureusement n'eut pas de suite. Plus tard, il se fit remarquer tant par son intrépidité que par d'habiles manœuvres dans la guerre au sommet des Alpes, qui précéda l'invasion de l'Italie. Il y reçut une blessure à l'épaule dont il fut longtemps à se rétablir. La constance et le sang-froid dont il donna l'exemple remontèrent en plus d'une occasion le moral du soldat. Nommé général de brigade en 1795, il seconda puissamment les opérations de Brune dans la Hollande, retourna en Italie et se distingua à la bataille de Finale. Chargé, en janvier 1797, de la défense du fort et du faubourg Saint-George à Mantoue, il défit les Autrichiens, dix fois plus considérables que lui, et commandés par le général Provera qui faillit être fait prisonnier, et fut réduit à capituler. Ce beau fait d'armes valut au général Miollis une lettre très-flatteuse de Bonaparte. Peu après il fut nommé gouverneur du Mantouan. Promu au grade de général de division, il servit en Ligurie sous les ordres de Masséna. Lorsque ce général, après une résistance opiniâtre contre des forces de terre et de mer, les épidémies et une horrible famine, se vit forcé d'évacuer Gênes, il chargea Miollis d'opérer la remise de la place aux troupes anglaises et autrichiennes. Dans l'expédition en Toscane dont le commandement lui avait été confié en 1799, il avait fait arrêter à Livourne les consuls anglais et russe, et mettre l'embargo sur les navires des deux nations. Mais on a prétendu que ces mesures violentes n'étaient que de justes représailles, et qu'il n'avait fait qu'exécuter des instructions précises. L'année suivante, il refusa de donner son adhésion au consulat à vie, qui lui paraissait contraire aux droits de la nation. Cette conduite le fit mettre en disponibilité par Bonaparte, qui sachant néanmoins apprécier la valeur, l'instruction et le caractère du général Miollis, le réintégra dans ses fonctions, et lui rendit, en 1805, le commandement de Mantoue. Il eut aussi la mission d'aller discipliner et organiser les troupes coloniales, réunies à Belle-Ile en mer, et s'en acquitta avec succès nonobstant la mauvaise composition de ces corps. On prétend que le général Miollis, ayant été proposé pour être sénateur, l'empereur redouta l'inflexibilité de ses principes. Il fut promu comte de l'empire et grand officier de la Légion d'honneur. Chargé du commandement en chef de toutes les forces du nord de l'Italie, il s'empara de Venise et de son territoire, prit possession des États du pape, et fut nommé gouverneur de Rome jusqu'à la restauration, bien que ces fonctions ne dussent appartenir qu'à un grand dignitaire de l'em-

pire. Dans la position délicate où le général français se trouva placé, lorsque des différends s'élevèrent entre Pie VII et Napoléon, il sut toujours se conserver l'estime du pape et l'attachement du peuple romain. En 1814, le roi lui confia le commandement de la division militaire de Marseille. En mars 1815, il marcha à la tête des gardes nationaux volontaires et des troupes de ligne à la poursuite de Bonaparte. La rapidité de ses mouvements jusqu'aux limites de sa division, où il reçut l'ordre de rétrograder, prouve qu'il n'a pas participé aux mesures secrètes par lesquelles on a prétendu que le maréchal Masséna avait paralysé l'élan des Provençaux. Lorsque la ville de Marseille arbora le pavillon tricolore, le drapeau blanc ne flottait plus sur aucun autre point de la France, et M. de Rivière, commissaire du roi, avait déclaré au comte Miollis qu'une plus longue résistance devenait inutile. Un seul fait a étonné ceux qui connaissaient la fermeté dont ce général avait donné tant de preuves jusqu'alors. M. de Rivière, peu de jours avant son départ, ayant fait publier la déclaration des puissances alliées sur le retour de l'empereur, déclaration affirmée par les autorités de Marseille, entre autres par le général Miollis, ce dernier fit afficher le désaveu de sa signature, lorsque le nouveau gouvernement eut été reconnu. Ce désaveu, si tardif, au sujet de l'extrait d'une pièce bien authentique, ne parut qu'un acte de faiblesse. Cependant au commencement des cent jours, il éprouva une espèce de disgrâce ; il obtint cependant le gouvernement militaire de Metz. Après la seconde abdication de Napoléon, il y fit proclamer Louis XVIII, en livrant cette place aux alliés. Compris dans la mesure générale qui fut prise à cette époque, il fut mis à la retraite, en octobre 1815. Il se rendit l'organe des regrets de l'armée aux funérailles du général Foy, son ami. Le général Miollis était un homme instruit, il a toujours employé le pouvoir dont il était revêtu à protéger et honorer les lettres et les arts. En juillet 1797, il fit élever un obélisque à Virgile, et fonda une académie dans la ville de Mantoue. Ce monument ayant été détruit par les Autrichiens, il le fit rétablir en 1805. Vérone lui doit la restauration de ses antiquités. A Ferrare, il érigea une colonne à l'Arioste, et fit placer les restes de ce grand poëte à l'université de cette ville. A Rome, il a ordonné le déblaiement de plusieurs morceaux précieux, fait faire des travaux conservatoires, encouragé l'agriculture et le commerce, particulièrement les mines de la Tolfa et de Monteleone. Il a accordé des prix d'encouragement aux branches d'industrie les plus utiles, doté l'académie de Saint-Luc et réorganisé celle des Arcades. La villa Miollis auprès du palais Quirinal dépose en faveur du goût de son propriétaire, qui s'est plu à la décorer : elle est visitée par les étrangers comme un musée curieux. Miollis mourut à Aix le 8 juin 1828.

MIONNET (Théodore-Edme), numismate, naquit à Paris, le 2 septembre 1770. Après avoir fait ses études au collége du cardinal Lemoine, il passa à l'école de droit, et fut reçu avocat au parlement, le 20 août 1789. Atteint par la loi du 23 août 1793, il partit pour l'armée comme réquisitionnaire, mais il fut rappelé en juillet de l'année suivante, par le comité de salut public, qui l'employa dans les bureaux de l'instruction publique. Mionnet avait montré, dans sa première jeunesse, un goût dominant pour la numismatique, qu'il étudia d'abord dans le riche cabinet d'Ennery ; il fut nommé premier employé des médailles en 1800, chevalier de la Légion d'honneur en 1804, conservateur adjoint en 1829 et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1830. Il est mort le 7 mai 1842. On a de Mionnet : *Catalogue d'une collection d'empreintes en soufre de médailles grecques et romaines,* au nombre de 20.000, Paris, 1800, in-8° ; *Description des médailles antiques grecques et romaines,* avec leur degré de rareté et leur estimation, Paris, 1806-1839 ; *De la rareté et du prix des médailles romaines,* Paris, 1815, in-8° ; 2e édition, corrigée et augmentée, 1827, 2 vol. in-8°, avec 39 planches.

MIOT (André-François), comte de Mélito, naquit à Versailles, le 9 février 1761. Entré fort jeune dans l'administration militaire, il fut successivement chef de bureau et de division au ministère de la guerre. En 1793, il fut nommé secrétaire général au département des affaires étrangères, dont il eut le portefeuille après la révolution du 9 thermidor, sous le titre de commissaire des relations extérieures. En 1795, il fut envoyé à Florence, par le Directoire exécutif, comme ministre plénipotentiaire auprès du grand-duc de Toscane, qui venait de conclure un traité de paix avec la France. L'occupation de l'Italie, par l'armée française sous les ordres de Bonaparte, donnait à cette mission une haute importance, et Miot eut de fréquentes occasions d'y déployer ses talents et son habileté. Il reçut ordre de partir pour la Corse, qui venait de se révolter. Il parvint à ramener la tranquillité en peu de temps et sans recourir à des mesures de rigueur. Le succès de cette mission lui valut d'être nommé, le 23 octobre 1796, ambassadeur de France à la cour de Sardaigne. Miot fut, en 1806, attaché à la personne de Joseph Bonaparte, qu'il suivit à Naples, en qualité de ministre de l'intérieur, puis à Madrid en qualité d'intendant général de sa maison. Après la bataille de Vittoria, il rentra en France et reprit ses fonctions au conseil d'État. La restauration l'ayant rendue à la vie privée, il ne s'occupa plus que de travaux littéraires. Il fut, en 1832, élu académicien libre, en remplacement de Dugas-Montbel. Miot mourut à Paris, le 6 janvier 1841. On a de lui : *Traduction de l'Histoire d'Hérodote,* suivie de la *Vie d'Homère,* Paris, 1822, 3 vol. in-8°, avec une carte.

MIQUE (Joseph), né en 1757 d'une famille très-ancienne d'Alsace, qui fut anoblie en 1472 par l'empereur Frédéric III, était avant la révolution avocat à la cour royale de Nancy. Dévoué à la cause de la monarchie, il fut obligé de se soustraire, en 1793, aux persécutions dirigées contre lui, et perdit une partie de la fortune que son père lui avait laissée. Aussitôt que l'ordre commença à se rétablir, il revint à Nancy, où il reprit ses anciennes occupations. En 1814, porté par ses opinions bien connues, et surtout par son courage, à la tête de l'administration provisoire, il fit offrir au comte d'Artois, alors à Vesoul, ses services et sa maison, en l'engageant à s'avancer jusqu'à Nancy, où il se trouverait plus à même d'imprimer une direction au parti royaliste de l'Est. Le prince accepta, et fut reçu par Mique et deux conseillers municipaux qu'il avait seuls pu amener avec lui. Le prince

resta dans l'hôtel de Mique, dont, par une fortune assez singulière, les ancêtres avaient déjà eu deux fois l'honneur de recevoir chez eux des têtes couronnées : l'empereur Mathias, en 1596, et 54 ans auparavant, en 1552, Charles-Quint. Avant de quitter Nancy, le comte d'Artois le nomma lieutenant général de police pour les provinces de Lorraine et de Barrois, titre qu'il conserva jusqu'au moment où une ordonnance l'appela aux fonctions de préfet de la Meurthe. Pendant les cent jours, plusieurs mandats d'amener furent décernés contre lui; mais il parvint à se soustraire à toutes les recherches dont il était l'objet. A la seconde restauration, sa préfecture ne lui fut pas rendue. L'extrême délabrement de sa fortune ne lui permit plus de redemander des fonctions dont il n'entendait pas faire une spéculation financière. Mique tomba de sa voiture sur la route des Vosges, et mourut à Charmes en 1816. Son corps fut rapporté à Nancy en grande pompe, et la douleur du peuple fut le plus bel éloge de son caractère et d'une administration qui avait épargné à Nancy l'exécution des plus violentes menaces de la part des armées étrangères.

MIQUEL-FÉRIET (Louis-Charles), colonel d'artillerie, né le 24 mai 1765 à Auxonne, où son père professait les mathématiques, entra de bonne heure au service. Quelques étourderies de jeunesse l'obligèrent de passer en Prusse, où il fut admis comme cadet dans le régiment d'artillerie de Tempelhof. Ses talents lui procurèrent de l'avancement; et il était capitaine lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse en 1792. Ayant déclaré qu'il ne voulait point servir contre son pays, il obtint la permission de rentrer en France, où il fut aussitôt employé dans son grade, sous la condition, demandée par lui, de ne point servir contre la Prusse. Ce fut d'après ses plans que l'artillerie légère fut organisée en France, sur le même pied qu'elle était en Prusse. Il consigna ses observations sur cette arme dans un *Mémoire* imprimé à Paris, 1795, in-4°. Attaché à la direction d'Auxonne, il y fit exécuter un nouveau modèle de caisson, adopté depuis par l'administration de la guerre. En 1802 il fut envoyé à Saint-Domingue pour y commander l'artillerie dans la partie espagnole, et fut assez heureux pour échapper à l'épidémie. De retour en France en 1815, il avait obtenu la permission de se reposer de ses fatigues dans une propriété qu'il avait à Belleville, près de Paris, lorsqu'il mourut en mars 1806.

MIQUEL-FÉRIET (Claude-Jean-François), frère du précédent, né à Auxonne en 1768, mort en 1809, avait embrassé l'état ecclésiastique, et était entré dans la congrégation des eudistes, dont il devint un des missionnaires. J. J. Lacoste a publié l'*Analyse des sermons* que ce respectable prêtre prononça dans la mission d'Agen en 1806, in-12.

MIRABAUD (Jean-Baptiste de), littérateur, né à Paris en 1675, mort en 1760, secrétaire perpétuel de l'Académie française, porta les armes dans sa jeunesse et se signala dans différentes occasions. Entré dans la congrégation de l'Oratoire pour se livrer plus tranquillement à l'étude, il en sortit lorsqu'il fut nommé secrétaire de la duchesse d'Orléans, qui lui confia l'éducation des princesses ses filles. Sa douceur et ses autres qualités lui firent beaucoup d'amis; en profitant des critiques, il eut le bon esprit de mépriser les invectives des journalistes. Buffon, son successeur à l'Académie, y lut son *Éloge;* d'Alembert lui a donné une *Notice* dans le tome V de l'*Histoire des membres de l'Académie*. Il est principalement connu par ses traductions de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, 1724, 2 vol. in-12, réimprimée en 1824, bien qu'elle ait été surpassée depuis; du *Roland furieux,* de l'Arioste, 1740, 4 vol. in-12. On lui attribue *le Monde, son origine et son antiquité,* publié par Dumarsais, 1751, in-8°; des *lettres, dissertations,* etc., imprimées dans divers recueils. On a donné sous son nom le fameux *Système de la nature,* mais on sait que ce code de matérialisme est sorti de l'atelier du baron d'Holbach.

MIRABEAU (Jean-Antoine de Riqueti, marquis de), né le 29 septembre 1666, était le chef d'une famille provençale issue des Arrighetti, Gibelins exilés de Florence en 1267 au nombre de 9, et alliée à toutes les maisons les plus nobles de la Provence et du Languedoc, telles que les Fos, les Pontevès, les Glandevès, les Castellane, Rochemore. Cette race militaire transplantée en France s'y recommanda par des fondations d'hôpitaux et de couvents, par des services publics. Elle avait donné un juge-mage (officier militaire), avant l'origine du parlement. Établie vers la fin du 15e siècle à Marseille, cette ville qui se gouverna si longtemps elle-même, la famille de Mirabeau s'intéressa utilement dans le commerce maritime, comme toute la noblesse du pays. Nostradamus la cite dans son *Histoire de la Provence*. Le marquis Jean-Antoine, mousquetaire à l'âge de 18 ans, au siége de Luxembourg, s'était montré de bonne heure avec éclat à la cour et à l'armée. C'était un homme d'une rare beauté, de la taille la plus élevée. Remarquable par sa dignité personnelle, il l'eût été par son originalité, si la race des Mirabeau n'avait pas été de père en fils toujours exceptionnelle. L'élévation de son caractère, la singularité de son esprit, la brusquerie de ses reparties, l'avaient mis fort à la mode dans les camps et à Versailles. Il avait fourni le sujet de beaucoup d'anecdotes, mais ces anecdotes s'étaient presque toutes trompées de nom en allant à la postérité, et il serait aujourd'hui à peu près oublié si le tribun fameux, son petit-fils, ne s'était fait son biographe, en 1774, dans les loisirs d'une captivité au château d'If. Ces mémoires domestiques, miraculeusement échappés à tous les orages de la vie de l'auteur et aux tourmentes de la révolution, n'ont paru que soixante ans après. Adoré et respecté des soldats qu'il traitait comme ses enfants, redouté des officiers qu'il tenait à grande distance, le marquis de Mirabeau revint d'Italie criblé de blessures, et signalé par de nombreux coups de mains, car il ne ménageait ni lui ni son monde. Vendôme l'appelait son bras droit. Il s'exposait tellement que le maréchal de la Fare racontait, sans beaucoup d'exagération, qu'après une affaire brillante et terrible, il avait vu *tout* le régiment de Mirabeau et les drapeaux rentrer à Crémone en une seule charrette. A Cassano, journée où tout ce qui n'était pas tué était blessé, le marquis de Mirabeau, laissé pour mort, repris, rejeté parmi les morts, fut généreusement traité par le prince Eugène. Guéri entre autres blessures, par une opération phénoménale, d'un coup de mousquet qui lui avait coupé les nerfs et la veine jugu-

laire, il revint en Provence sur un brancard porté à bras d'hommes, ne trouvant qu'un patrimoine délabré par ses campagnes, et cependant il demanda et obtint que la pension offerte à ses services et à ses blessures, fût partagé entre 6 officiers de fortune blessés à cette journée de Cassano, qu'il appela désormais : *Le jour où je fus tué.* C'était alors le point d'honneur de dissiper son bien au service du roi. Le marquis de Mirabeau eut, pour sa part, tout le reste de sa vie, le bras droit en écharpe, et un collier d'argent pour soutenir sa tête; ce qui ne l'empêcha pas de servir encore dans le Dauphiné en 1709, et d'aller à pied à l'armée de Flandre avec un corps détaché, toujours paternel pour le soldat, toujours inflexible pour les gens de cour. Dans la campagne de 1712, il commandait à la même armée la brigade d'Alsace. Ce furent ses derniers services. Rentré dans la vie privée, il rétablit sa fortune, et se livra constamment aux soins des affaires de sa province, infatigable à rendre service, retiré mais non solitaire, paternel pour les villageois comme il l'avait été pour les soldats, mais inflexible pour les gens de rapine, dont le règne devait venir un siècle plus tard. C'était un homme imposant, et pourtant sa société était recherchée de tous. Le marquis Jean-Antoine de Mirabeau, resté sans récompense, sans grade, sans emploi, sans pension, mourut le 27 mai 1737, 32 ans après le jour où il avait été *tué*.

MIRABEAU (VICTOR RIQUETTI, marquis DE), économiste, fils du précédent, naquit à Perthuis le 5 octobre 1715, d'une famille originaire de Toscane, et qui s'était réfugiée en Provence dans le 14e siècle. Fixé à Paris, il se lia avec Quesnay, chef de la secte des *économistes*, et se montra bientôt l'un des plus zélés propagateurs de sa doctrine. Il composa, sur la science alors nouvelle, un grand nombre d'ouvrages écrits dans un style emphatique, obscur, bizarre et qui sont empreints de ce charlatanisme philanthropique propre à influencer l'opinion. Un de ses ouvrages (*la Théorie de l'impôt*), lui valut les honneurs de la Bastille, et donna à son nom la vogue qu'il ambitionnait. Mais cet homme qui prêchait si hautement en faveur des libertés publiques, qui étalait dans ses écrits les principes les plus sévères de morale et de vertu, fut, s'il faut en croire les mémoires du temps, mauvais citoyen, mauvais époux et mauvais père. Quant au mérite de ses travaux, on peut s'en référer au jugement de la Harpe, qui le peint comme un extravagant, bouffi d'orgueil et d'affection. Il mourut à Argenteuil le 13 juillet 1789, le jour même de la prise de la Bastille. Ses *OEuvres* forment plus de 20 vol. On citera : *l'Ami des hommes,* 1755, 5 vol. in-12, traduit en italien; *Mémoire sur les États provinciaux,* 1757, in-12; *Mémoire concernant l'utilité des États provinciaux,* 1757, in-8°; *Théorie de l'impôt,* 1760, in-4° et in-8°; *Philosophie rurale, ou Économie générale et particulière de l'agriculture,* 1764, 3 vol. in-12 : cet ouvrage, abrégé sous le titre d'*Éléments d'économie rurale,* 1767 et 1768, in-12, a été composé en société avec Fr. Quesnay; *Lettres sur le commerce des grains,* 1768, in-12; *les Économiques,* 1769, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-12; *Lettres économiques,* 1770, in-12; *les Devoirs,* imprimés à Milan au monastère de Saint-Ambroise, 1770, in-8° : ce titre est une allusion à l'un des traités les plus connus du saint archevêque de Milan; *la Science, ou les Droits et les devoirs de l'homme,* 1774, in-12; *Lettres sur la législation,* etc., 1775, 3 vol. in-12; *Entretiens d'un jeune prince avec son gouverneur,* 1785, 4 vol. in-12; *Éducation civile d'un prince,* 1788, in-8°. Il fut un des rédacteurs du *Journal de l'agriculture, du commerce et des finances,* et des *Éphémérides du citoyen,* avec l'abbé Baudeau.

MIRABEAU (HONORÉ-GABRIEL RIQUETTI, comte DE), fils du précédent, naquit au Bignon, près de Nemours, le 9 mars 1749, de Victor Riquetti, marquis de Mirabeau, et de Louise de Caraman, petite-fille de l'ingénieur Riquet, célèbre par l'exécution du canal de Languedoc. Le jeune Mirabeau annonça de bonne heure ces passions violentes, devenues peut-être les sources de son talent, comme elles le furent de ses malheurs. Son père, à qui il fallait une soumission aveugle et servile, s'alarma de cette organisation, où les prémices du génie se combinaient avec le germe de l'audace d'un factieux; il voulut briser un caractère qu'il fallait assouplir. Sorti de l'école militaire, à l'âge de 17 ans, Mirabeau fut fait officier; trop jeune pour ne pas suivre le torrent et chercher le plaisir, il devint amoureux, fit des dettes, et fut enfermé au moyen d'une lettre de cachet, obtenue par son père, dans le fort de l'île de Ré. Première marque signalée de cette sollicitude judicieuse qui lui refusera tout, hors de salutaires rigueurs. Le fruit de cette première captivité pour Mirabeau fut l'*Essai sur le despotisme.* On prétend qu'il ne lui parut pas suffisant de priver momentanément son fils de la liberté, et qu'il conçut le projet de l'envoyer à Surinam, colonie hollandaise dont le climat est, comme l'on sait, fort malsain. Mirabeau échappa pourtant à ce projet paternel, et sorti du fort de Ré, il partit pour l'île de Corse avec son régiment : c'était celui de *Royal-Comtois.* Mirabeau se conduisit avec distinction dans cette campagne, il profita de son séjour en Corse pour étudier le pays, et en tracer un tableau, où contrastaient les désastreux effets de la tyrannie génoise, avec la perspective des ressources et de la prospérité que pourrait y créer une administration éclairée et paternelle. Par l'intermédiaire du bailli de Mirabeau, son oncle, Mirabeau s'était cependant réconcilié avec son père. Le père et le fils se livrèrent ensuite à des expériences d'économie rurale, dont l'ami des hommes n'était pas dégoûté, quoiqu'elles lui coûtassent déjà la moitié de sa fortune. Las de ces travaux obscurs, Mirabeau se rend à Paris. Après avoir manifesté une opposition éclatante contre le despotisme ministériel des Meaupou et des Terray, il alla grossir en Provence le nombre des ennemis du nouveau parlement. Le bailli de Mirabeau, son oncle, lui suggéra l'idée de demander la main de Mlle Émilie de Marignane, qui devait un jour posséder une des plus grandes fortunes du pays. Le père de la jeune personne n'accueillit cette demande qu'avec froideur. Cependant, comme ce projet était devenu public, Mirabeau crut qu'il était de son honneur de le faire réussir, et il y parvint. A vrai dire, le moyen qu'il employa était d'une nature odieuse, et ne pouvait que confirmer les préventions défavorables que des torts de jeunesse et la sévérité de son père envers lui avaient déjà établies sur son compte. Il passe pour constant à Aix, qu'un jour, à 10 ou 11 heures du matin, Mirabeau se montra en robe de chambre et

en pantoufles au balcon de l'hôtel de Marignane, donnant sur la partie de la ville la plus fréquentée. Quoi qu'il en soit, il est malheureusement certain que ce ne fut qu'au moyen d'une cruelle atteinte portée à la réputation de cette jeune personne, que Mirabeau contraignit la famille à la lui donner en mariage. Mirabeau, marié, se retira avec sa femme au château de Mirabeau, et il avait le projet d'y vivre avec une économie proportionnée à l'état de son mince revenu. Malheureusement les projets d'ordre et de modération domestiques du jeune comte se trouvaient en opposition avec des vanités aristocratiques et des habitudes de dépense qu'il regardait comme une condition de la dignité de ce rang qu'il faisait sonner fort haut en toutes occasions. Dès la première année de son mariage il eut des dettes, pour une somme de 160,000 fr. Dès que son père fut instruit de cet épouvantable déficit, il provoqua l'interdiction de ce fils dissipateur, et ne parvint à ce résultat qu'à travers une série de formalités humiliantes pour l'âme fière et fougueuse de Mirabeau. L'interdiction prononcée par sentence du Châtelet de Paris fut immédiatement suivie d'une mesure qui mettait le comble à cette rigueur en confinant Mirabeau dans le château de ce nom, et bientôt après dans la petite ville de Manosque. C'est à cette époque, c'est-à-dire en 1774, que l'on place les premiers orages qui troublèrent l'union conjugale de Mirabeau. Mirabeau n'avait pas pris à la lettre l'ordre qui l'exilait à Manosque, et faisait des excursions dans les environs. Se trouvant à Grasse avec Mme de Cabris, sa sœur, cette dame fut insultée par M. de Villeneuve de Mohans, gentillâtre de la contrée. Mirabeau demanda une réparation pour sa sœur, et M. de Villeneuve l'ayant refusée, fut souffleté par son adversaire. Procès là-dessus, et décret de prise de corps lancé par les tribunaux contre Mirabeau à la poursuite de son adversaire. Au premier bruit de cette querelle, le marquis de Mirabeau intervient; mais au lieu de soutenir son fils, qui n'était, après tout, coupable que d'avoir trop chaudement défendu l'honneur de sa famille, il se range du côté de M. de Villeneuve de Mohans; il se hâta d'obtenir, contre son fils, une nouvelle lettre de cachet pour le punir d'avoir rompu son ban, il le fait renfermer au château d'If, situé sur un rocher dans le golfe de Marseille, à une lieue de distance du port. Mirabeau y fut conduit le 23 septembre 1774. La conduite de Mirabeau dans le château d'If fournit de nouveaux prétextes aux rigueurs de son père. Il n'y avait qu'une femme dans ce malheureux château d'If, c'était celle du cantinier; mais elle était jeune et passable, Mirabeau la séduisit. Le mari, nommé Mouret, s'aperçut de cette intrigue, et maltraita son épouse adultère. Celle-ci, pour se soustraire à de plus longs sévices, s'enfuit à Grasse avec une somme d'argent qu'elle avait prise dans la caisse de son mari. Les ennemis de Mirabeau profitèrent de toutes ces circonstances pour lui imputer un genre de bassesse dont il était assurément innocent. Le commandant du château, M. d'Aligre, opposa à ces imputations fâcheuses le témoignage le plus honorable pour son prisonnier, et les lettres qu'il écrivit au marquis de Mirabeau en faveur de son fils étaient d'un grand poids, non pas pour détruire le fait des liaisons avec la cantinière, fait qui était incontestable, mais celui de complicité dans le vol fait au mari. Toutefois, les efforts de cet homme d'honneur furent impuissants pour adoucir la sévérité du marquis de Mirabeau, et son prisonnier lui fut enlevé pour être transféré au fort de Joux dans le Jura, près de Pontarlier, et à peu de distance de la frontière suisse. Mirabeau y fut écroué le 25 mai 1775. L'énergie de son âme ne fut point abattue par ce redoublement d'infortune. Il subjugua le gouverneur par la magie de son langage, et obtint de lui que la ville de Pontarlier serait sa prison. Dans le séjour qu'il y fit, il vit Sophie de Ruffey, jeune femme aimable, mais sans éclat, que ses parents avaient unie à un époux plus que sexagénaire, le marquis de Monnier, ex-président de la chambre des comptes de Dôle. Enflammé du plus violent amour, il parvint bientôt à séduire une jeune femme crédule; et cette passion fit éclater de nouveaux orages contre lui: la famille du mari outragé, celle de Sophie et la sienne propre, agirent à la fois avec des intentions opposées, pour appeler sur sa tête toutes les rigueurs des lois. Malesherbes lui écrivit: Je quitte le ministère; et le dernier conseil que je puisse vous donner, est de fuir, et de prendre du service chez l'étranger. Ce fut le parti que prit Mirabeau: Sophie alla le rejoindre en Suisse, et ils se réfugièrent en Hollande. Là, tandis que le parlement de Besançon le déclarait coupable de rapt et le faisait décapiter en effigie, le comte se mit à la solde des libraires, et subvint, par un travail infatigable, aux difficultés de sa situation. La tâche la plus considérable qu'il eut à remplir, fut la traduction de l'*Histoire de Philippe II*, par Watson, qu'il entreprit avec Durival. Il apprit alors que l'auteur de ses jours l'accusait d'avoir souillé son lit; et il exerça de cruelles représailles en répandant des libelles contre ce père acharné à le flétrir. L'insuffisance de ses moyens d'existence lui inspira le désir de se retirer en Amérique; mais il n'eut pas le temps de le réaliser. Son extradition avait été obtenue du gouvernement hollandais; il fut enlevé d'Amsterdam, avec Sophie, par un inspecteur de la police française: sa maîtresse enceinte fut déposée dans une maison de surveillance à Paris, et lui, enfermé au donjon de Vincennes, où il subit une détention de 42 mois. Le lieutenant de police, Lenoir, que l'esprit insinuant du prisonnier avait intéressé, lui facilita les moyens de correspondre avec Mme de Monnier, à condition que les lettres passeraient sous ses yeux, et retourneraient à son secrétariat. C'est cette correspondance que déroba Manuel. Dès les premiers jours de sa reclusion à Vincennes, Mirabeau s'était également occupé d'un mémoire à son père. Mais ce fut en vain que dans cet écrit il employa toutes les ressources de la plus souple et de la plus vive éloquence pour émouvoir la sensibilité, ou pour ébranler l'inflexible orgueil de ce tyran de ses proches. Cet homme sans conscience ne répondit pas un seul mot à son fils. Rejeté par son père, l'infortuné s'adressa au souverain; mais cette supplique ne fut point mise sous les yeux du roi. Désespéré de l'inutilité de ces diverses tentatives, Mirabeau fut sur le point de se donner la mort, et peut-être en effet eût-il rejeté le fardeau de la vie si les deux liens les plus puissants par lesquels nous tenons à elle, l'amour et la paternité, se fussent brisés en même temps. Sophie vivait, et elle venait de lui donner une fille. Il re-

courut encore une fois au travail, il s'y voua avec ardeur ; aussi l'époque de son séjour au donjon de Vincennes forme, à elle seule, sa seconde période comme écrivain : *les Baisers de Jean second; un Traité de la mythologie,* un *Traité de la langue française,* et un *Essai sur la littérature ancienne et moderne,* ouvrages tous destinés à l'amusement et à l'instruction de son amie : enfin un *Essai sur les lettres de cachet et sur les prisons d'État,* appartiennent à ce temps de solitude et de malheur. Enfin, au bout de 3 ans, le 13 décembre 1780, sonna l'heure de la délivrance pour Mirabeau. Une lettre de cachet l'avait chargé de chaines ; ce fut aussi une lettre de cachet qui le retira du cachot et le remit à la disposition de son père. Il alla effectivement le joindre au château du Bignon ; mais désunis par tant de griefs réciproques, on peut croire que leur entrevue n'offrit que le simulacre d'une réconciliation. Un objet plus important pour Mirabeau, c'était de faire annuler la procédure et la condamnation de Pontarlier. Il s'efforça également de rentrer en grâce auprès de Mme Mirabeau, et n'y put réussir. Elle mit de la dignité dans son irrévocable résolution ; il n'y en avait pas dans les démarches de Mirabeau. Avouons qu'elles supposaient tout à la fois des motifs peu honorables et de l'ingratitude, puisque d'une part, Mirabeau, privé de tous moyens d'existence, demandait à rentrer sous le toit hospitalier d'une femme qui avait de la fortune, et que de l'autre, il oubliait Sophie, Sophie malheureuse, et que poursuivait toujours le ressentiment de sa propre famille et de celle de son époux. A la vérité, il s'occupa d'elle tant que dura la procédure de Pontarlier, et parut au commencement disposé à ne souscrire à aucun arrangement dont elle serait exclue. Mais ces généreux sentiments ne l'inspirèrent pas jusqu'à la fin ; la pacification des trois familles ne s'accomplit qu'au prix de la liberté de cette infortunée et de la perte de tous ses avantages matrimoniaux. Au reste, la conclusion de ce fameux procès fut humiliante pour Mirabeau lui-même; il fut absous et non pas acquitté. Disons en passant ce que devint cette Sophie dont le nom reste attaché à celui de l'homme célèbre qui, le premier, posséda toutes ses affections. Le marquis de Monnier étant mort, elle sortit du couvent, et se retira dans sa famille. Mirabeau était perdu pour elle. Un second mariage lui fut proposé par sa famille, et non-seulement elle se prêta sans peine à ces vues, mais encore elle ouvrit son âme aux impressions d'une tendresse nouvelle, puisqu'elle se suicida par jalousie : elle n'avait que 26 ans. Mirabeau avait déjà beaucoup écrit, cependant ce ne fut qu'après sa sortie du donjon de Vincennes et dans la double lutte judiciaire qu'il eut à soutenir à Pontarlier pour faire révoquer l'arrêt qui, en le flétrissant, avait menacé sa tête, et à Aix pour rétablir ses droits d'époux à l'égard de Mme de Mirabeau, que se révélèrent à la France la magie de son éloquence et la puissance de son ascendant. Il disait lui-même du dernier de ses mémoires publié dans l'affaire de Pontarlier : « Si ce n'est pas là de l'éloquence inconnue à nos siècles barbares, je ne sais ce que c'est que ce don du ciel si séduisant et si rare. » Sorti de ces combats domestiques et de ces trop longues épreuves, où sa raison avait tant dû gagner, puisque la vigueur de son caractère n'y avait rien perdu, Mirabeau, âgé de 34 ans, commence une nouvelle carrière. Il était sans autres ressources du côté de la fortune, que des substitutions éventuelles sur lesquelles il était impossible de fonder des moyens de crédit. Résolu à chercher la garantie de son indépendance dans le travail de sa plume, il lui manquait pourtant un but immédiat, et des conditions lucratives. Il s'adressa à Champfort pour établir avec les marchands de littérature les relations dont il avait besoin; mais il ne paraît pas que l'assistance de cet ami lui ait été utile. L'impossibilité de rien entreprendre en France, et sa détresse toujours croissante, le décidèrent à faire en Angleterre un voyage qu'il méditait depuis quelque temps. Il partit pour Londres, portant avec lui ses *Considérations sur Cincinnatus.* Il faut remarquer que Mirabeau s'était beaucoup servi pour ce travail du pamphlet d'Adams Burke, chef de justice de l'État de la Caroline méridionale, publié récemment en Amérique, et singulièrement applaudi par tous les partisans d'un républicanisme austère, à la tête desquels se montrait Franklin. La vente des *Considérations* ayant fourni à son auteur le moyen de séjourner quelque temps à Londres, il en profita pour proposer à des libraires d'Angleterre et de Hollande, des entreprises littéraires d'une vaste portée. Mais son nom était déjà celui d'un révolutionnaire, ou tout au moins d'un factieux, dont les idées chagrinaient le gouvernement, et la crainte de ne pouvoir faire pénétrer en France ses ouvrages empêcha ses vues d'être accueillies. Sur ces entrefaites s'émut la contestation de l'Autriche et de la Hollande, sur la liberté de la navigation de l'Escaut. Linguet, qui rédigeait alors dans les Pays-Bas ses Annales politiques, s'était rangé du parti de Joseph II ; Mirabeau entra dans la lice pour soutenir les droits de la nation hollandaise, et réfuta Linguet dans un ouvrage ayant pour titre *Doutes sur la liberté de l'Escaut.* Mirabeau montra les vues d'un véritable homme d'État dans cet ouvrage, où il s'attachait à dévoiler aux yeux des puissances du midi de l'Europe les dangers que leur préparait l'ambition des puissances du Nord, enhardies par le succès de l'attentat qui venait d'anéantir la Pologne. Revenu en France, en 1785, Mirabeau saisit au passage une autre question politique du moment ; c'était celle de l'agiotage, c'est-à-dire de ce jeu de bourse qui commençait à naître en France, où il s'est si complètement naturalisé depuis. Mirabeau le combattit dans sa brochure sur la *caisse d'escompte.* Cependant l'influence des partisans de cette entreprise financière fut assez forte pour obtenir la suppression du livre de Mirabeau : elle fut prononcée par un arrêt du conseil d'État du 17 juillet 1785, lequel provoqua de la part de l'auteur un pamphlet plus véhément, plus audacieux, la *Lettre du comte de Mirabeau à M. Lecoulteux de Lanoraie.* Un second arrêt du conseil frappa celui-ci de même que le premier. Bientôt après, l'antagoniste de l'agiotage s'engagea dans une nouvelle controverse financière au sujet de la compagnie des eaux, et là il trouva pour adversaire Beaumarchais, l'un des principaux administrateurs de la compagnie. La lutte de ces deux hommes singuliers excita au plus haut degré la curiosité publique. Différents de caractère, de moyens et de portée dans les vues politiques, mais ayant passé par des situations analogues, tous deux frappés de condamnations judiciaires, tous deux avaient triomphé

des préventions les plus universelles, à force d'esprit, d'audace et de talent; mais l'un avait déjà conquis sa position sociale, tandis que l'autre cherchait encore la sienne, et il la lui fallait sur une base si large, qu'une révolution seule pouvait l'établir. Mirabeau fut vaincu : les traits perçants de son spirituel et caustique adversaire parurent le terrasser, parce qu'il s'attaquait et à sa position personnelle et à ses antécédents. Toutefois Mirabeau ne succomba point sans donner la plus haute idée de ses connaissances dans les matières de haute administration, et cette passagère défaite n'empêcha point de s'accroître un groupe d'hommes qui se déclaraient ses partisans. M. de Calonne et M. de Vergennes n'étaient pas de ce nombre, tant s'en faut; cependant, soit qu'ils voulussent se débarrasser de lui pour le moment, soit qu'ils eussent été séduits par les vues développées dans un mémoire qu'il leur présenta sur la situation politique de l'Europe, ces deux ministres lui confièrent une mission pour Berlin. Il partit pour cette capitale le 1er juillet 1786, et y arriva peu de jours avant la mort de Frédéric II. L'objet de son voyage était de pressentir les changements que la mort de ce prince, depuis quelque temps imminente, allait apporter dans les projets des cours d'Allemagne, et dans la situation générale de cette contrée. Mirabeau était par ses talents, comme par sa naissance, au-dessus d'une telle mission, et cependant il resta au-dessous. Sa considération personnelle n'était pas encore assez étoffée pour lui procurer les hautes relations dont il aurait eu besoin afin de pénétrer profondément dans le secret des affaires. Il chercha à remplacer par des détails scandaleux le défaut de plus graves documents, et c'est ce qui priva sa *Correspondance du cabinet de Berlin* d'un caractère essentiellement politique. Ayant peu après demandé la place d'envoyé auprès de la cour de Bavière, et une mission sur les frontières de l'empire ottoman, il éprouva de la part du ministère français des difficultés équivalentes à un refus, et se hâta de revenir à Paris. L'*Histoire secrète de la cour de Berlin* ne vit pas le jour aussitôt après son retour en France. Mirabeau, certain d'en tirer bon parti, grâces à l'abondance des révélations scandaleuses dont il l'avait remplie, ne la publia qu'en 1789, forcé de recourir à cet expédient pour se mettre en état de faire son voyage de Provence, où il se mit sur les rangs pour faire partie des états provinciaux de cette province. Son ordre, qui le redoutait, l'accueillit d'une manière peu flatteuse, et cette visible répugnance se changea en indignation dès que Mirabeau eut fait connaître ses principes politiques, à l'occasion de la protestation par laquelle une partie de la noblesse de Provence voulait repousser le mode d'élection qui, en admettant le doublement du tiers, appelait tous les gentilshommes indistinctement à voter par tête. Cette mesure avait irrité l'orgueil de certaines familles, qui, plus anciennes ou plus puissantes que les autres, se croyaient destinées à les représenter toutes. Mirabeau les combattit avec force (dans la séance du 21 janvier 1789); cette intrépide opposition ne fut point victorieuse; la protestation passa, adoptée par une immense majorité, et le chef des dissidents resta sous le coup de la haine de cette noblesse aveugle. On s'arrêta dès lors au projet de l'exclure, ce qui fut aisé en faisant délibérer par l'assemblée qu'elle ne pouvait admettre dans son sein que des nobles actuellement possesseurs de fiefs. Dans la séance du 8 février suivant, sur la proposition du marquis de la Fare, dans l'assemblée des possédants fiefs, son exclusion fut prononcée, en vertu du motif que le comte de Mirabeau n'avait ni propriété, ni possession de fief en Provence. Ainsi rejeté par les siens, Mirabeau parut plus enorgueilli qu'abattu par sa défaite. Cette fausse victoire de la haute noblesse provençale devint l'occasion d'un véritable triomphe pour Mirabeau. Les nobles non-possédants fiefs, les bourgeois, le peuple des villes et des campagnes composant le tiers état, lui formèrent aussitôt un parti très-puissant, et lorsque, au retour d'un voyage de peu de jours qu'il avait fait à Paris, dans l'intervalle de la tenue des états provinciaux, il reparut en Provence, l'enthousiasme de la multitude ne connut pas de bornes. Quoi qu'il en soit, la popularité conquise si rapidement par le proscrit de la noblesse fut si grande et si redoutable, que M. de Caraman, commandant militaire en Provence, et parent de Mirabeau, lui écrivit pour l'engager à prévenir les malheurs que l'effervescence populaire, d'une part, et de l'autre la disette des subsistances, semblaient présager à la province. Déjà des magasins publics avaient été pillés à Marseille; déjà le sang avait coulé à Aix, et en indemnité du meurtre de deux citoyens tués par les soldats de M. de Caraman, on avait été obligé d'abandonner au peuple les greniers publics. Mirabeau calma tous ces troubles dans les deux cités, et fit le plus noble usage de la force, dont le commandant militaire avait été obligé de se dépouiller pour l'en investir uniquement. C'est dans cette attitude de citoyen puissant et pacificateur, par la seule influence du patriotisme et du génie, que l'admiration et la reconnaissance de ses concitoyens le prirent pour le porter comme premier député du tiers état de la sénéchaussée d'Aix. Nous voici arrivés, en suivant les vicissitudes qui remplissent la première partie de la carrière de ce grand homme, jusqu'aux portes de cette assemblée, jusqu'aux pieds de ce théâtre où va commencer son rôle politique. Dans cette seconde période, Mirabeau est tout entier du domaine de l'histoire; aussi n'a-t-il pas prononcé une seule parole qui n'y tienne déjà sa place. A son entrée aux états généraux, non-seulement il n'avait point les vastes projets de bouleversement qu'on lui a supposés, mais encore il ne se proposait pas de marcher longtemps avec ces ardents novateurs dont il s'était fait le chef, et pour lesquels cependant il ne dissimulait pas son mépris. Les témoignages les plus graves prouvent jusqu'à l'évidence, et personne n'en doute plus aujourd'hui, qu'il offrit ses services au ministère peu de temps après l'ouverture des états. Il ne chercha donc à se populariser que dans l'espoir de devenir le régulateur d'une cour qu'il épouvantait et d'un peuple dont il devenait l'idole. Necker, qui mêlait tant de vanité et de petitesse à d'estimables qualités, Necker qui avait été insulté par lui, dominait alors dans le ministère, et il écarta les propositions de Mirabeau. Ce fut alors que celui-ci se rapprocha du duc d'Orléans, et obtint de ce prince les sommes dont il avait besoin, et que venait de lui refuser la cour : mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ce prince était un homme sans volonté et sans ressort, et leur liaison ne dura guère

que jusqu'en octobre 1789. Il est certain qu'il ne fut point un des principaux auteurs des événements des 5 et 6 octobre, comme l'ont avancé plusieurs personnes; mais qu'il n'y fut point étranger, comme l'ont soutenu quelques autres. M. Mérilhou qualifie de calomnie affligeante l'imputation portée contre Mirabeau d'avoir été le chef de cette insurrection, dont très-peu de circonstances, dit-il, se rapportent à lui. Ces circonstances sont apparemment les propos qu'il tint non-seulement le 5 octobre dans l'assemblée, et ceux qui lui étaient échappés quelques jours auparavant à Versailles, et desquels il résulte, comme l'a pensé le marquis de Ferrières, qu'il prévoyait ou connaissait ce mouvement. Or il le laissa faire, parce que ce projet secondait ses vues en abaissant la cour qu'il voulait dominer. Quoi qu'il en soit, dégoûté du duc d'Orléans par la pusillanimité que montra celui-ci dans un instant si favorable à ses projets, Mirabeau exprima son mépris pour lui en paroles que l'histoire n'a pu conserver malgré leur significative énergie, parce que le cynisme qui les caractérise encore mieux les rend ineffables même pour la liberté biographique, dont, au reste, nous ne prétendons jamais pleinement user. Peu de jours après, dès le 7 même, selon quelques personnes, Mirabeau fit faire de nouvelles ouvertures au roi; mais elles furent constamment rejetées: alors il songea à porter de nouveaux coups à ce prince et à son conseil, afin de les forcer à recourir à lui. Un rapprochement fut enfin amené par quelques intermédiaires, au nombre desquels on compte M. de Mercy. On s'entendit; il y eut de positives stipulations pécuniaires, tant pour débarrasser Mirabeau de ses dettes que pour le mettre dans une situation plus convenable au moyen d'une pension. Dès lors il se livra tout entier au raffermissement de la monarchie, à condition que le gouvernement consentirait et respecterait toutes les réformes qui n'attaqueraient point essentiellement le principe monarchique. Cependant, quel que fût le mystère qui enveloppât ces transactions, elles furent devinées ou découvertes par des adversaires jaloux qu'offusquait la supériorité de talent et d'influence de Mirabeau; ils ne perdirent pas cette occasion de porter à sa popularité une atteinte mortelle, et l'on entendit crier dans les rues *la Grande trahison du comte de Mirabeau.* Hâtons-nous maintenant de jeter un coup d'œil sur son rôle de tribune et sur sa conduite ostensible comme chef du mouvement réformateur. Dès la première séance de la chambre du tiers état, Mirabeau prit la parole pour s'opposer à ce qu'on prît aucune délibération, et pour prouver qu'une entière inactivité, en d'autres termes la force d'inertie, serait le moyen le plus propre à contraindre les deux autres ordres de se réunir et de s'expliquer. C'est alors qu'il commença le *Journal des états généraux*. Ce journal, supprimé par arrêt du conseil du 7 mai 1789, reparut bientôt sous le titre de *Lettres du comte de Mirabeau à ses commettants*, ou *Courrier de Provence;* ce fut un des principaux leviers dont il se servit pour accélérer et prolonger l'ébranlement de l'opinion publique. Bientôt (le 27 mai) afin de se donner une forte majorité contre les dissidents, il proposa d'inviter le clergé, qui paraissait moins ferme dans ses principes que la noblesse, à vérifier les pouvoirs en commun; et le 15 juin, voyant que les deux autres ordres refusaient encore de se réunir, il pressa la chambre de faire une démarche définitive, et de se constituer en assemblée des représentants du peuple français. Le 16, voulant défendre quelques mots qu'il avait hasardés dans l'importante question de la sanction royale, il prononça ces paroles remarquables: « Si le roi n'a pas le *veto,* j'aimerais mieux vivre à Constantinople qu'à Paris. » Il était impossible de mieux heurter de front les principes de la souveraineté du peuple. Disons avec un de ses historiens que cet homme qui portait une révolution toute organisée dans sa tête, en embrassait aussi toutes les chances, en sentait tous les dangers. Lorsque M. de Brezé vint, après la séance royale, renouveler à l'assemblée l'ordre de se séparer, Mirabeau lui répondit avec une vigueur d'à-propos qui résultait de sa merveilleuse sagacité: « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes; » et, sur-le-champ, il fit décréter l'inviolabilité des représentants du peuple. Le 8 juillet, voulant modérer et refréner l'élan révolutionnaire qu'il avait imprimé à l'assemblée, il donna des éloges au roi, se répandit en éloquents présages sur le retour de l'abondance et de la tranquillité, et termina son discours par la proposition d'un projet de formation des gardes nationales. Le lendemain, 9 juillet, il fit adopter une adresse au roi, pour demander le renvoi des troupes qui s'avançaient vers la capitale: ce morceau est un des plus éloquents qu'il ait jamais écrits. Le 15, c'est-à-dire le lendemain de la prise de la Bastille, revenant sur le même sujet, il dénonça les complots qui faisaient rebrousser les convois de subsistance de la ville affamée, et la fête donnée à Versailles à la famille royale et à des régiments étrangers par les gardes du corps. Dans le même instant, l'assemblée ayant appris que le roi voulait se rendre dans son sein, témoigna une joie d'enthousiasme; mais Mirabeau la réprima en s'écriant: « Qu'un morne respect soit le premier accueil fait au monarque. Dans un moment de douleur, le silence des peuples est la leçon des rois. » Le 16, il proposa une adresse pour demander le renvoi des nouveaux ministres; on voulut le combattre, mais il défendit son projet avec cet ascendant et cette mordante ironie dont il savait si bien accabler ses rivaux. Le 23, il fit la motion de fondre en une municipalité toutes les autorités que le 14 juillet avait fait naître à Paris, et démontra que ce serait le seul moyen de faire cesser les embarras de ces conflits d'autorité qui se reproduisaient chaque jour. Le 26, il s'éleva avec force contre la violation du secret des lettres par le peuple. Le 8 août, il rejeta avec indignation l'idée d'une banqueroute, proposa de nationaliser la dette publique, et ouvrit la voie à un autre orateur de son parti qui fit immédiatement la motion de l'hypothéquer sur les biens ecclésiastiques. Le 13, il attaqua, pour la seconde fois, le décret qui ordonnait aux troupes de prêter serment entre les mains des municipalités, prétendant qu'une telle loi conduirait au despotisme municipal. Le 17, il lut un projet de déclaration des droits de l'homme, sans paraître y tenir plus que ne le méritaient de brillantes, mais inutiles abstractions, et le 18 il se rangea à l'avis d'en ajourner la rédaction définitive jusqu'après l'achèvement de la constitution. Le 27, en approuvant les idées de finance proposées par



Necker, il prononça ces paroles remarquables, et qui prouvent combien il était en avant de son époque, et des hommes qui l'entouraient : « La constitution est à l'enchère ; c'est le déficit qui est le trésor de l'État, qui est le germe de la liberté. » Le 1er septembre, il parla avec force en faveur du *veto* royal, offrant pour contre-poids à ce privilége du pouvoir exécutif la permanence de l'assemblée, la responsabilité des ministres, l'annualité de l'impôt, et par conséquent de l'armée. Une circonstance de cette dernière discussion, qui est à remarquer, c'est que le peuple de Paris, qui rugissait contre tous les orateurs favorables au *veto*, n'en continua pas moins à préconiser Mirabeau comme son athlète, et qu'il fut même à la veille de marcher à Versailles sur le bruit qu'il avait été assassiné. Le 15 et le 16, il voulut faire décréter que la branche espagnole des Bourbons serait inhabile à succéder au trône, ou à posséder la régence, et il attaqua même avec beaucoup d'aigreur ceux qui s'opposèrent à son projet. Le 19, il combattit une motion de son frère, tendante à faire déclarer qu'aucun membre de l'assemblée ne pourrait être éligible à la législature suivante. Le 26, il proposa d'accepter un plan donné par le ministre des finances, et l'assemblée, entraînée par son discours, voulut le décréter sur-le-champ ; mais quelle fut la surprise générale, lorsqu'on le vit s'y opposer : alors, convaincu qu'on ne le devinait pas, il fut contraint de s'expliquer, et représenta que l'assemblée devait, vu l'urgence, permettre à M. Necker d'exécuter son projet, mais non le décréter elle-même, pour ne pas se rendre responsable du succès. Le 5 octobre, pendant qu'Adrien Duport dénonçait l'orgie des gardes du corps, dans laquelle des cocardes blanches avaient été distribuées, les femmes arrivées de Paris, sous la conduite de Maillard, ayant pénétré dans l'assemblée, inondèrent la salle, troublèrent les délibérations, et firent trembler tout le monde, excepté Mirabeau, qui leur adressa des réprimandes énergiques. On l'avait vu, au commencement de la même séance, se placer derrière le fauteuil du président, c'était Mounier, et se pencher à son oreille, pour lui annoncer que 40,000 hommes armés arrivaient de Paris à Versailles : Mounier refusa de le croire. C'est de cette circonstance que l'on a conclu, avec assez de raison, que Mirabeau était dans le secret de ce mouvement insurrectionnel. Dans la même séance, Pétion, ayant été sommé, par le côté droit, de signer les inculpations qu'il faisait contre les gardes du corps, Mirabeau, répondant pour lui, s'écria qu'il était lui-même prêt à signer tous les détails, et à produire des preuves foudroyantes, pourvu que l'assemblée déclarât que la personne du roi était seule inviolable, et que tous les autres individus de l'État, quels qu'ils fussent, étaient également sujets et responsables devant la loi ; et, comme si ce n'était pas assez clairement accuser la reine, se tournant vers les députés qui l'entouraient, il leur dit : « Je dénoncerai la reine et le duc de Guiche. » Toutes les accusations dont Mirabeau fut chargé, à l'occasion du mouvement des 5 et 6 octobre, loin de diminuer son éloquence et son audace, ne semblèrent que les redoubler, et le 7, on le vit occuper la tribune plus longtemps encore qu'à l'ordinaire, soit pour écarter les soupçons, soit pour les braver. Le 14, il rédigea, d'après le vœu de l'assemblée, une loi contre les attroupements, loi qui fut très-applaudie. Le 19, il fit voter des remercîments à la Fayette, qu'il avait été sur le point de dénoncer quelques jours auparavant, et le 27, il proposa de décréter que tout homme insolvable serait inéligible aux législatures, ainsi que ses enfants s'ils n'acquittaient pas les créances de leur père. Dans les séances du 30 et du 2 novembre suivant, fut discutée la grande question de l'aliénation des biens ecclésiastiques. Cette aliénation avait pour objet de consolider la destruction des corps religieux, de procurer à l'État des ressources dont il avait besoin, de rendre à la circulation d'immenses propriétés, et en même temps d'attacher à la cause de la révolution de nouveaux intérêts et une classe nouvelle de propriétaires. Dans le premier de ses discours, Mirabeau, exposant ses principes sur l'aliénabilité, établit que ces biens appartenaient à la nation ; dans le second, il réfuta l'abbé Maury, défenseur intéressé de la cause du clergé. Le 7, il énonça, pour la seconde fois, l'opinion que les ministres pouvaient être choisis dans le sein de l'assemblée, et continuer à y siéger, et il prévint l'opposition de ceux qui l'avaient personnellement en vue, en proposant à l'assemblée de décréter que le comte de Mirabeau serait seul exclu du bénéfice de cette disposition. Le 20, il s'opposa à la proposition de Necker, tendante à faire ériger la caisse d'escompte en banque nationale, et proposa lui-même l'émission d'assignats hypohéqués sur les biens ecclésiastiques. L'influence de Mirabeau au commencement de 1790 était encore considérable, cependant sa popularité déjà avait déchu sensiblement au mois de mai, époque à laquelle on rapporte ses arrangements avec la cour. Le 15 de ce mois, il défendit vivement le droit de paix et de guerre, comme inhérent au pouvoir exécutif; et ce fut la manifestation de ses idées à cet égard, qui servit de prétexte ou d'occasion au fameux pamphlet qui parut contre lui, sous le titre de *la Grande trahison du comte de Mirabeau*. Ce fut pour reconquérir la confiance publique, prête à lui échapper, que, le 22, il proposa lui-même le projet du décret qui enleva ce droit au roi, et ne lui laissa que l'initiative, assurant au reste qu'on ne l'avait pas compris, et que ce droit d'initiative était le seul qu'il eût défendu depuis cinq jours. Il ne cessa dès lors de paraître fréquemment à la tribune, tantôt pour servir la cour dans des questions très-graves, et plus souvent encore pour traiter dans le sens révolutionnaire des objets de moindre importance, afin de réhabiliter sa popularité expirante. En décembre, il prit un congé d'un mois dans le dessein de se rendre à Aix ; mais avant de partir, il parut, le 25, à la société des Amis de la Constitution, qu'il présidait, annonça qu'il s'éloignait pour aller combattre de plus près ceux de ses ennemis qui avaient voulu le dépopulariser dans sa patrie, et excita un tel enthousiasme dans l'assemblée, que s'étant dérobé aux applaudissements, on se hâta, sur la motion de Danton, de lui envoyer une députation pour le prier de ne pas quitter la capitale, comme si le salut de l'État eût dépendu de sa présence. En effet, il ne partit point, et le 14 janvier de 1791, il lut un projet d'adresse au peuple français sur la nouvelle constitution civile du clergé. Le 16, il fut nommé membre du département de Paris, et le 31, président de l'assemblée nationale. Le 25 février, dans une discussion très-vive, qui

s'éleva au sujet de la résidence à laquelle on voulait astreindre la famille royale, il se fit écouter de tous les partis avec le plus extraordinaire ascendant, se prononçant contre le côté droit, sans toutefois aborder la question. Il finit en déclarant qu'il était décidé à poursuivre les factieux, sous quelque couleur qu'ils se montrassent. Le 28, il repoussa avec beaucoup d'adresse et de force une loi proposée contre l'émigration. Cette séance, une des plus dramatiques dans lesquelles se soit montrée toute la puissance de cet homme extraordinaire, doit être étudiée dans les documents du temps. Mirabeau, fortement combattu, et voyant les applaudissements passer à ses adversaires, s'écrie : « Messieurs, la popularité que j'ai ambitionnée, et dont j'ai eu l'honneur de jouir comme un autre, n'est pas un faible roseau : c'est un chêne dont je veux enfoncer la racine en terre, c'est-à-dire dans l'inébranlable base de la raison, de la justice et de la liberté... » A ces mots, interrompu par les clameurs du côté gauche, par les mots *au traître! à la vénalité!* il s'indigne sans s'émouvoir, et d'un œil assuré, d'une voix ferme, il s'écrie : *Silence aux trente voix!* Nous touchons au terme prématuré de la carrière du géant. Le 22 mars, il parla sur la question de la régence; le 27, sur les mines, et c'est la dernière fois qu'on l'entendit, car étant tombé malade le lendemain, il mourut le 2 avril, âgé de 42 ans. On crut d'abord qu'il avait été empoisonné, et tous les partis s'accusèrent réciproquement de ce crime; mais il est constant aujourd'hui que ses seuls meurtriers furent Mlle Coulon, de l'Opéra, avec laquelle il avait passé la nuit immédiatement précédente, et Cabanis, son médecin, qui se méprit sur la nature de son mal. Il venait de terminer son discours sur les successions; il le remit à son ami Talleyrand de Périgord pour le lire à l'assemblée, et il y fut lu en effet le 4 avril suivant. Le détail des derniers moments, des dernières paroles de Mirabeau, la consternation publique, la pompe imposante de ses funérailles, où l'on vit paraître l'assemblée tout entière, seraient la matière d'un riche tableau, beaucoup trop étendu pour notre cadre; mais ce tableau est parlant, et on le trouvera surtout tracé de main de maître dans l'Histoire de la révolution, par M. Thiers. Il dit en mourant, à haute voix : *J'emporte avec moi le deuil de la monarchie; les factieux s'en disputeront les lambeaux.* En 1792, il fut déclaré traître à la patrie par un décret de la Convention; ses cendres, tirées du Panthéon, furent jetées au vent, et ce peuple, dont il avait été l'idole, brûla son buste en place de Grève. Nous nous abstiendrons d'énumérer les titres de toutes ses productions; leur liste complète en offrirait plusieurs désavouées par la décence, entre autres l'*Erotica biblion; le Libertin de qualité,* etc., ouvrages qui se rattachent à l'époque de sa vie passée au sein d'une voluptueuse dissipation ou dans la nuit des bastilles, et qu'on voudrait pouvoir effacer de l'histoire d'un homme encore admirable, malgré de flétrissants écarts. Il a publié : *Chefs-d'OEuvre oratoires de Mirabeau,* ou *Choix,* etc., 1822, 1823, 2 vol. in-18. L'édition des *OEuvres de Mirabeau, précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, par M. Mérilhou,* Paris, 1825-27, 9 vol. in-8°, est jusqu'ici le principal monument élevé à sa mémoire. On avait publié en 1819 : *OEuvres oratoires de Mirabeau, précédées d'une Notice historique sur sa vie, par M. Barthe, et de l'Oraison funèbre prononcée par Cérutti lors de ses funérailles, d'un Parallèle entre Mirabeau et le cardinal de Retz, par Boissy-d'Anglas, et des Jugements portés sur Mirabeau, par Garat et Chénier,* 3 vol. grand in-8°. On trouve sur lui une autre *Notice* en tête de l'*Esprit de Mirabeau,* publié par Chaussard, 1796 et 1804, 2 vol. in-8°.

MIRABEAU (Boniface RIQUETTI, vicomte de), frère puîné du précédent, né le 30 novembre 1754 dans la terre du Bignon, près de Nemours, entra de bonne heure au service, fit plusieurs campagnes en Amérique dans la guerre de l'indépendance, devint colonel du régiment de Touraine, et fut nommé, en 1789, député aux états généraux par la noblesse de la sénéchaussée de Limoges. Il s'opposa avec chaleur à la réunion des ordres, parla contre l'abus des pensions, l'envahissement des biens du clergé, et se montra le constant adversaire des nouvelles doctrines. Son excessif embonpoint et son penchant à boire l'avaient fait surnommer *Mirabeau-Tonneau.* Son régiment, en garnison à Perpignan, s'y étant insurgé en 1790, il se rendit dans cette ville; et après avoir vainement essayé de le faire rentrer dans le devoir, il s'empara des cravates des drapeaux et revint à Paris. Cette démarche singulière excita une grande rumeur; le vicomte fut arrêté en route et dénoncé à l'assemblée nationale, où son frère le défendit. Cette dénonciation n'eut pas de suite; mais bientôt après Mirabeau le jeune sortit de France, envoya sa démission à l'assemblée avec une protestation contre tout ce qu'elle avait fait et tout ce qu'elle ferait par la suite, puis leva une légion composée en partie de royalistes émigrés, et qui se réunit plus tard à l'armée de Condé. Il fut compris dans le décret, rendu le 2 janvier 1792, contre les frères du roi, l'ex-ministre Calonne, le marquis de la Queuille, etc., et mourut vers la fin de cette année d'une fluxion de poitrine, à Fribourg en Brisgaw. On a de lui *le Voyage de Mirabeau cadet,* 1790, in-8° de 52 pages; *la Lanterne magique nationale* (1789), 3 nos in-8°, et quelques pièces fugitives insérées dans les *Actes des apôtres.*

MIRABEAU (Jean-Antoine-Joseph-Charles-Élzéar DE RIQUETTI, chevalier, puis bailli de), frère puîné de Victor, marquis de Mirabeau, naquit à Perthuis en Provence, le 8 octobre 1717, et fut reçu chevalier de Malte, presque au berceau. Entré dans le corps des galères, à 12 ans, il parcourut d'une manière brillante la carrière de la marine et parvint, à 34 ans, en 1751, au grade de capitaine de vaisseau. L'année suivante, il fut appelé au gouvernement de la Guadeloupe. Rentré en France, pour cause de santé, il servit au siége de Mahon, et remplit, quelques années, les fonctions d'inspecteur général des gardes-côtes de Saintonge, de Bretagne, de Normandie et de Picardie. A la mort du maréchal de Belle-Isle, son appui le plus sûr, le bailli de Mirabeau se retira à Malte où il accepta le généralat des galères, et se dévoua aux affaires de son ordre. Malgré son nom, son mérite et ses hauts emplois, cet homme éminent, désigné par l'opinion de son corps pour le ministère de la marine à la retraite de M. de Moras, et présenté pour la dignité souveraine de son ordre, en 1770 et en 1775, à la mort des grands maîtres Pinto et Ximénès, était entièrement tombé dans l'oubli. Il y serait resté, étouffé entre la mémoire de son frère et la renom-

mée de son neveu, si la race de fer des Riquetti n'avait dû aux soins pieux de l'habile et consciencieux auteur des *Mémoires de Mirabeau,* M. Lucas de Montigny, une véritable résurrection. Dans le tableau domestique si curieux, qui forme les premiers chapitres de cette histoire, le bailli de Mirabeau apparaît souvent comme un bon génie de famille, comme un de ces types aujourd'hui perdus de la vieille fidélité, des vieux principes, et de l'honneur du nom. Quelques fragments publiés de ses lettres révèlent une âme fortement trempée et une originalité de style d'autant plus inimitative, qu'il n'écrivait pas seulement pour écrire, et qu'il dédaignait de toute sa hauteur les règles de l'art. Pourvu, fort tard, en 1766, de la commanderie de Sainte-Eulalie en Rouergue, il en consacra presque tous les revenus à soutenir l'état de maison de son frère, pour la dignité de son nom, vivant de peu, et dépensant en bonnes œuvres presque tout ce qu'il se réservait. Le bailli de Mirabeau avait deviné le génie de son neveu. « Ou c'est, écrivait-il, en 1770, le plus adroit et le plus habile persiffleur de l'univers, ou ce sera le plus grand sujet de l'Europe pour être général de terre ou de mer, ou ministre, ou chancelier, ou pape, tout ce qu'il voudra..., si Dieu lui prête vie. Je ne sais s'il diffère des plus grands hommes autrement que par la position. » Il survécut à son frère, et aux 2 fils de son frère. Blessé 3 fois, en 1744, au combat de Ciotat; en 1746, d'un coup de canon, et en 1746, au siége de Mahon; il souffrit cinquante ans de sa première blessure, que son acte de décès, inscrit aux archives de Malte, le 18 avril 1794, indique pour cause de sa mort.

MIRABELLA (Vincent), savant antiquaire, né en 1570 à Syracuse, d'une famille noble, s'appliqua avec une égale ardeur à l'étude des mathématiques, de la géographie et de l'histoire. Il cultiva aussi la poésie et la musique; mais il ne regarda les arts que comme un délassement. Il était membre de l'académie des *Lyncei* de Rome et des *Oziosi* de Naples. Il mourut en 1624 à Motica. On cite de lui : *Madrigali,* Palerme, 1606, in-4°; *Dichiarazioni della pianta dell' antiche Siracuse, e d'alcune scelte medaglie d'esse, e de' principi che quelle possedettero,* Naples, 1613, in-fol., figures.

MIRAMION (Marie BONNEAU, dame de), seconde fondatrice des *Filles de Sainte-Geneviève,* connues sous le nom de *miramiones,* née à Paris en 1629, épousa en 1645 J. J. de Beauharnais, seigneur de Miramion, conseiller au parlement. Devenue veuve au bout de quelques mois de mariage, elle refusa tous les partis qui se présentèrent, attirés par sa fortune et sa beauté. Le comte de Bussy-Rabutin, l'un de ses prétendus, la fit enlever par ses gens; mais s'apercevant que cette violence ne lui réussissait pas, il la rendit à la liberté. La frayeur qu'avait éprouvée Mme de Miramion lui occasionna une maladie grave; et après son rétablissement, elle fit une retraite de quelques mois dans la communauté des *Sœurs-Grises :* ce fut alors qu'elle prit la résolution de consacrer tous ses revenus au soulagement des malheureux. Pendant les troubles de la Fronde la misère ayant augmenté dans Paris, Mme de Miramion vendit jusqu'à ses diamants et sa vaisselle pour procurer des vivres à une population affamée et des médicaments aux pauvres malades. Elle eut part à l'établissement de la maison du *Refuge* pour les femmes et filles de mauvaise vie qu'on y renfermait malgré elles, et de la maison de *Sainte-Pélagie* pour celles qui s'y retiraient volontairement. Elle forma en 1661, une congrégation, dite de la *Sainte-Famille,* composée de 12 religieuses, pour instruire les jeunes personnes de leur sexe et assister les malades; puis elle réunit cet établissement à celui de *Sainte-Geneviève,* qui avait le même objet, et fut nommée supérieure de cette nouvelle maison, appelée de son nom des *miramiones.* Elle y fonda deux retraites par an pour les dames, et quatre pour les pauvres. Elle contribua, par ses libéralités, à l'érection du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet; et, en général, il n'y eut à Paris aucun établissement de bienfaisance qui n'éprouvât sa générosité. Ses vertus l'avaient rendue un objet de vénération pour Louis XIV et toutes les personnes de la cour. Elle mourut à Paris en 1696. L'abbée de Choisy a publié la *Vie* de cette dame, Paris, 1706, in-4°; 1707, in-8°.

MIRAMONT (Madeleine de SAINT-NECTAIRE, dame de SAINT-EXUPERY et de), née vers 1526, épousa en 1548 Gui de Miramont, seigneur de Saint-Exupery, fut veuve de bonne heure, et, quoique jeune et belle et entourée d'adorateurs, résista à tous les hommages. Mais elle profita de l'amour qu'elle inspirait pour lever une petite troupe de gentilshommes dans l'intérêt du parti protestant. Elle fit la guerre avec succès à François de Nozière, seigneur de Montal, lieutenant de roi dans la haute Auvergne, combattant elle-même aux premiers rangs et donnant partout l'exemple de la plus intrépide valeur. Elle tua de sa main ce seigneur qui lui avait tendu une embuscade, et dans la suite défendit le parti du roi contre la Ligue. On ignore l'époque et les circonstances de sa mort.

MIRAN-SCHAH (Mirza-Moez-Eddyn), 3e fils de Tamerlan, n'avait que 14 ans, lorsque son père le nomma, en 1380 (782 de l'hégire), gouverneur du Khoraçan et le chargea d'achever la conquête de cette province. Il remplit cette mission avec bonheur, se distingua dans diverses autres expéditions, notamment à la prise de Bagdad, vainquit le sultan Djelaïr, pénétra jusqu'à Bassorah, et reçut de son père, à titre de fief souverain, tous les nouveaux pays qu'il venait de soumettre par ses armes. Il s'était acquis l'affection de ses sujets par les vertus qui signalent un grand prince, lorsque, en 1398, étant tombé de cheval dans une partie de chasse près de Tauriz, il fut blessé si dangereusement à la tête, que sa raison en demeura pour toujours altérée. Dès lors ses actions furent cruelles, insensées; il donna dans tous les excès et perdit les bonnes grâces de son père. Après la mort de Tamerlan (1405), Miran-Schah fut placé sur le trône de ce conquérant par son propre fils, Mirza Aboubekr, qui l'en fit descendre peu de temps après. Une conspiration se forma pour l'y rétablir; Aboubekr en fit périr les chefs et relégua son père dans une prison. Rendu plus tard à la liberté, Miran-Schah perdit la vie dans une bataille que son fils livra à Cara-Youçouf, près de Serderoud, en 1408, et dans laquelle ce dernier resta vainqueur. La vaste monarchie de Tamerlan ne tarda pas à se dissoudre après ce dernier événement. Babour, un des descendants de Miran-Schah, conquit l'Hindoustan et fut le fondateur de l'empire mngol.

MIRANDA (François), général au service de France sous le régime républicain, né au Pérou vers 1750, embrassa de bonne heure la profession des armes, et obtint un commandement dans les troupes du gouvernement de Guatemala. Obligé de s'expatrier par suite de la découverte d'une conspiration qu'il avait ourdie pour soustraire ce pays à l'autorité du vice-roi, il parcourut diverses contrées du nouveau et de l'ancien monde, vint à Paris vers la fin de 1791, et se lia avec Pétion, auquel il était recommandé par des membres de l'opposition anglaise. Ajournant l'exécution des projets qu'il avait formés pour l'affranchissement de sa patrie, il accepta le grade de général de division, prit part, sous les ordres de Dumouriez, à la campagne contre les Prussiens en Champagne, et fit ensuite celle de la Belgique en 1793. On l'accusa bientôt d'être complice de la défection du général en chef, et il fut traduit au tribunal révolutionnaire. Défendu par Tronçon du Coudrai, Miranda fut absous à l'unanimité des voix, et reconduit chez lui en triomphe; mais incarcéré de nouveau quelque temps après à cause de ses liaisons précédentes avec les girondins et de son opinion bien prononcée sur la faction dominante, il fut condamné à la déportation, et se sauva en Angleterre. On le vit reparaître en France en 1803; mais le gouvernement consulaire le fit conduire hors du territoire. C'est alors qu'il prit le parti de retourner en Amérique; il souleva, en 1811, la capitainerie de Venezuela contre la métropole, organisa un gouvernement républicain à Caracas, et s'y maintint avec avantage dans le cours de l'année 1812, à l'aide de l'Angleterre et des États-Unis. Il éprouva ensuite des revers, tomba entre les mains des Espagnols, et, transféré à Cadix, mourut dans les prisons de cette ville en 1816. Miranda avait beaucoup d'instruction, de l'élévation dans les idées et une grande fermeté de caractère. On a de lui : *Ordre de Dumouriez pour la bataille de Neerwinden et la retraite qui en a été la suite,* 1793, in-8°; *Opinion sur la situation de la France,* 1793, in-8°; enfin *Correspondance avec Dumouriez.*

MIRANDOLE (François PIC de la), gentilhomme feudataire qui dépendait de l'État de Modène, se rendit indépendant à la Mirandole, dont ses ancêtres possédaient le château depuis plusieurs générations. En 1118, Manfred Pic de la Mirandole avait été podestat de Modène; et, de concert avec les Ferrarais, il s'était emparé de Rubbiera. François Pic fut revêtu de la même dignité en 1312. Il était chef du parti gibelin, et soutint des combats continuels contre les Guelfes : vaincu et chassé de Modène le 8 juillet 1312, il y rentra après la mort de l'empereur Henri VII; et la faveur du parti gibelin l'éleva au pouvoir souverain. Il en abusa bientôt pour mettre en vente cette ville qu'il n'espérait pas de garder. Les Bolonais n'ayant pas voulu lui en donner le prix qu'il en demandait, il la vendit, en 1317, pour 50,000 florins, à Passerino Bonacossi, seigneur de Mantoue. Il se retira ensuite à la Mirandole; mais Bonacossi, impatient de lui reprendre l'argent qu'il lui avait payé, surprit la Mirandole, en 1321, fit prisonnier François avec ses deux fils, et les poignarda dans leur prison. Un troisième fils, Nicolas Pic, surnommé Papino, échappa à ce massacre; et lorsque, en 1328, les Bonacossi furent chassés de Mantoue et de Modène par les Gonzagues, il entra dans la conjuration contre eux, et demanda qu'en récompense de ses services, on lui livrât François Bonacossi, fils de Passerino, pour le faire mourir de faim dans la même prison où son père avait été massacré.

MIRANDOLE (François III, PIC de la), fut créé, en 1414, comte de Concordia, par l'empereur Sigismond : aucun de ces princes n'avait mérité ou obtenu de gloire. Seigneurs indépendants d'un très-petit château qu'ils avaient bien fortifié, ils étaient entraînés dans les révolutions de Lombardie sans se faire remarquer. Le 10e, nommé Galeotto Ier, était le fils aîné de Jean-François II; il avait deux frères, Antoine-Marie et Jean. Galeotto et Antoine-Marie se rendirent fameux par leur férocité, leurs guerres civiles, l'expulsion d'Antoine-Marie par Galeotto, et les efforts de Sixte IV et d'Hercule, duc de Ferrare, en 1483, pour les réconcilier. Le 3e, pour se vouer sans partage à l'étude, abandonna le gouvernement des petits fiefs de sa famille à ses deux frères.

MIRANDOLE (Jean PIC de la), né en 1463, 2e fils de Jean-François, seigneur de la Mirandole et de la Concordia, fut dès sa plus tendre jeunesse un prodige de mémoire, de travail et d'érudition. Confié par sa mère aux maîtres les plus habiles, il avait à peine 10 ans que déjà le suffrage public le plaçait au premier rang des orateurs et des poëtes. Après avoir étudié le droit canon à Bologne, il parcourut pendant 7 ans les plus célèbres universités de l'Italie et de la France, étudia la méthode de Lulle, suivit les leçons des plus illustres professeurs, acquit une facilité d'élocution étonnante, et apprit dans une grande perfection les langues latine, grecque, arabe, hébraïque et chaldéenne. Après avoir terminé ses voyages scientifiques, il se rendit à Rome en 1486, y publia une liste de 900 propositions, *De omni re scibili,* c'est-à-dire sur tous les objets des sciences qu'il s'engageait de soutenir contre tous les savants qui se présenteraient pour les attaquer. Ce trait de vanité puérile lui suscita des ennemis. Quelques graves personnages irrités de se voir éclipsés par un jeune homme à peine sorti des bancs de l'école, lui firent défendre toute discussion publique, et dénoncèrent 13 de ses propositions (comme entachées d'hérésie) au pape Innocent VIII qui les censura. Pic quitta Rome pour retourner en France, et revint en Italie, sinon guéri de la passion pour la gloire, du moins bien résolu de ne plus l'acheter au prix de son repos. Il jeta au feu des poésies amoureuses, composées dans sa première jeunesse; et, renonçant aux lettres et aux sciences profanes, il s'appliqua exclusivement à l'étude de la religion et de la philosophie platonique. Il avait cédé tous ses domaines à l'un de ses neveux, et il vivait modestement à Florence, au milieu de ses livres et de quelques amis distingués, lorsqu'il mourut le 17 novembre 1494, jour où le roi Charles VIII fit son entrée dans la capitale de la Toscane. Les ouvrages laissés par ce prince savant ont été recueillis et publiés pour la première fois à Bologne, 1496, in-fol. : édition très-rare; une seconde édition parut à Venise en 1498, et fut suivie de 7 autres dans le 16e siècle. La dernière est celle de Bâle, 1573, 2 vol. in-fol. : c'est la plus complète. On trouvera le détail des écrits qu'elle renferme dans les *Mémoires* de Niceron.

MIRANDOLE (Jean-François III, PIC de la), neveu du précédent, né en 1470, cultiva, à l'exemple de son

oncle, les lettres et les sciences. Sa vie fut très-agitée, il fut deux fois chassé de ses domaines : la première fois par un de ses frères en 1500; la seconde par les Français en 1512. Il y rentra 3 ans après; mais Galeotto, son neveu, le surprit la nuit dans son château, et l'assassina avec son fils Albert en 1532. On trouve quelques-uns de ses écrits dans le recueil de son oncle, édition de Bâle.

MIRANDOLE (Galeotto II, PIC de la), neveu du précédent, après s'être emparé de la principauté de la Mirandole en massacrant son oncle et son cousin, se mit sous la protection de François Ier. Plus tard il livra sa principauté à Henri II, moyennant une compensation qu'il reçut en France, et il mourut en 1551.

MIRANDOLE (Frédéric PIC de la), petit-fils du précédent, reprit les titres de prince de la Mirandole et de marquis de Concordia, et eut pour successeur son frère Alexandre qui fut créé duc de la Mirandole en 1619 par l'empereur Ferdinand II, et mourut en 1637.

MIRANDOLE (Alexandre II, PIC de la), petit-fils du précédent, succéda à son grand oncle, et mourut en 1691.

MIRANDOLE (François-Marie PIC de la), petit-fils du précédent, né en 1688, ayant embrassé le parti de la maison de Bourbon, dans la guerre de la succession d'Espagne, perdit le duché de la Mirandole par décret du conseil impérial. La famille des Pics de la Mirandole se retira en France, où elle s'est conservée jusqu'à nos jours.

MIRASSON (Isidore), littérateur, né vers 1720 à Oloron, petite ville du Béarn, entra jeune dans la congrégation des barnabites, et professa les humanités et la rhétorique dans divers colléges. Son attachement au parti janséniste le fit interdire par l'archevêque de Paris. Soupçonné d'avoir eu part à quelques écrits où ce prélat n'était pas ménagé, il fut arrêté dans le mois d'août 1772. On le traita avec beaucoup d'égards dans la prison; et comme il ne se trouva aucune charge contre lui, il recouvra la liberté. Il partagea le reste de sa vie entre l'étude et les devoirs de son état, et mourut en 1787. On connaît de lui : *Examen* du discours qui a remporté le prix de l'Académie française en 1760; *Toinette le Vasseur, chambrière de J. J. Rousseau, à la femme-philosophe; le Philosophe redressé; Histoire des troubles du Béarn, au sujet de la religion, dans le* 17e *siècle,* avec des notes historiques et critiques, etc., Paris, 1768, in-12.

MIRAULMONT (Pierre de), historien, né à Amiens vers 1550, acheva ses études à Paris, remplit pendant 22 ans une charge de conseiller du roi en la chambre du trésor, fut ensuite nommé lieutenant général, puis prévôt de l'hôtel et grande prévôté de France, et mourut en 1611. On a de lui : *Mémoire sur l'origine et institutions des cours souveraines et justices royales,* etc., 1584, in-8o; réimprimé sous ce nouveau titre : *De l'origine et établissement du parlement et autres juridictions royales,* etc., 1612, in-8o; *le Prévôt de l'hôtel et grand prévôt de Paris,* 1610, in-8o; réimprimé avec les arrêts, règlements et ordonnances, concernant la juridiction du prevôt, 1615, in-8o; *Traité de la chancellerie, avec un recueil des chanceliers et gardes des sceaux de France,* 1610, in-8o.

MIRBECK (Frédéric-Ignace de), jurisconsulte, né à Neuville en Lorraine en 1732, fut d'abord avocat à la cour souveraine de Nancy et membre du conseil du roi Stanislas, duc de Lorraine. Il alla ensuite à Paris, s'y fit recevoir avocat au conseil en 1774, et publia plusieurs mémoires remarquables par une forte dialectique et une éloquence chaleureuse. On cite surtout celui où il réclame l'affranchissement des serfs du Jura (1777, in-4o), et qui, bien que resté sans effet, lui valut les éloges de Voltaire. Il fut l'un des commissaires du roi envoyés à Saint-Domingue, lors des troubles de cette colonie en 1791, et sauva un moment le Cap menacé par 10,000 noirs. De retour en France, il obtint, sous le ministère de François de Neufchâteau, la direction de l'Opéra, prit part aux travaux de l'académie de législation, et mourut en 1818. Il a fourni des articles au *Répertoire de jurisprudence.*

MIREPOIX (Gui de LÉVIS, seigneur de), guerrier du 12e siècle, est la tige commune des différentes branches de la très-ancienne famille de Lévis, ainsi nommée d'une terre ou fief situé près de Chevreuse. Il suivit les drapeaux de Simon de Montfort, son voisin et son ami, déclaré chef de l'expédition contre les Albigeois, et reçut lui-même le titre de maréchal de l'armée des croisés. Ses exploits dans cette guerre déplorable lui valurent la concession de la terre de Mirepoix et de plusieurs autres, dont on dépouilla les vaincus. Il mourut vers 1230. Le titre de *maréchal de la foi,* qu'il avait pris, fut transmis à ses descendants, qui le portèrent jusqu'à l'époque de la révolution.

MIREPOIX (Gui de LÉVIS, seigneur de), 3e du nom, petit-fils du précédent, suivit Charles d'Anjou dans son expédition de Naples, et se distingua au combat où périt Manfred, près de Bénévent, en 1266. De retour en France, il fut maintenu par arrêt du parlement de Toulouse, dans la prérogative de connaître et de juger les délits d'hérésie dans l'étendue de ses fiefs.

MIREPOIX (Charles-Pierre-Gaston-François de LÉVIS, marquis, puis duc de), maréchal de France, n'était que colonel, lorsqu'il fut appelé à remplir les fonctions d'ambassadeur à la cour d'Autriche en 1737. Il revint de cette mission l'année suivante, et fut promu successivement aux grades de maréchal de camp (1738) et de lieutenant général (1744), après avoir servi avec distinction en Italie. En 1749 le roi le nomma à l'ambassade de Londres, et lui conféra le titre de duc. Deux ans après, il reçut le bâton de maréchal, remplaça en 1756 le maréchal de Richelieu dans le gouvernement du Languedoc, fut nommé capitaine des gardes, et mourut à Montpellier en 1757.

MIREPOIX (Charles-Philibert, comte de LÉVIS), de la famille du précédent, maréchal de camp, député de Paris aux états généraux de 1789, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire en 1794.

MIREVELT (Michel-Jaanzoon), peintre, né à Delft en 1568, apprit le dessin et la gravure sous Jérôme Wiérix, et la peinture sous Blockland. Il s'était d'abord attaché au genre de l'histoire; mais ensuite il s'adonna plus particulièrement au portrait, aux sujets familiers et à la nature morte. La plupart des souverains de son temps voulurent être peints par lui. Après quelques voyages en Angleterre et dans les Pays-Bas, il se fixa à Delft, où il mourut en 1641. On cite parmi ses plus belles pro-

ductions les portraits en petit, sur cuivre, de *Guillaume-Maurice Ier*, de *Philippe* et *Frédéric-Henri de Nassau.* Sandrart évalue le nombre des portraits de Mirevelt à plus de 10,000. — Pierre, son fils aîné, se distingua également dans le portrait. Le Musée de Paris possède de Michel 3 portraits, deux d'hommes et un de femme, tenant une fraise dans la main droite et ses gants dans la gauche.

MIR-GHOLAM-HOUCEIN-KAN, historien persan, naquit à Dehly l'an de l'hégire 1140 (1723 de J. C.). Il était fils de Hidaiet-Aly-Kan, homme distingué par sa noblesse et ses talents. A l'âge de 5 ans, Mir-Gholam quitta le lieu de sa naissance pour se rendre à Azemabad. Son père fut nommé gouverneur de cette ville, quelques années après; mais des démarches inconsidérées lui firent perdre ce poste honorable. Lorsque les Marattes, conduits par Baladji-raou, vinrent tout dévaster dans le Bengale (1742), Gholam se réfugia dans sa ville natale, avec une partie de sa famille. Ce fut à cette époque qu'il composa une pièce de vers, intitulée le *Dévouement du pontife,* pour honorer la bravoure de son aïeul. Ce magnanime vieillard, loin de suivre ses petits-enfants, s'était mis à la tête des troupes; et malgré son grand âge, il aurait livré le combat, si des négociations heureuses n'eussent éloigné d'Azemabad les hordes des Marattes. Lorsque Mir-Gholam revint dans cette ville, ses parents étaient auprès du gouverneur du Bahar, à Bagvangolah, où il s'empressa de les rejoindre. Il resta avec eux jusqu'au moment où Seradj-eddaulah marcha contre les Anglais, et s'empara de Calcutta (1757). Mir-Gholam servait alors sous les ordres de Chaoncati-Djenk, un des chefs de l'armée. Ce fut dans cette circonstance, qu'il fit tous ses efforts pour sauver au colonel Lally (Demotz de Lallé) les mauvais traitements que cet officier eut à éprouver de la part du général indien. Ses sages représentations à cet égard, lui valurent un éléphant. Lorsque le schahzadeh (qui monta depuis sur le trône, sous le nom Schah-Alem), porta la guerre dans le Bengale, Mir-Gholam fut envoyé vers lui en ambassade; mais ses négociations furent infructueuses : il se retira dans sa ville natale, exerça quelques emplois obscurs à Chaunar et à Calcutta, et mourut dans la ville d'Azemabad, vers la fin du 18e siècle. Cet auteur a écrit en persan 2 ouvrages dans lesquels se trouvent consignés les principaux événements de sa vie. Ces deux intéressantes productions ont été traduites en anglais, par un libraire français, et publiées à Calcutta en 1789, 3 vol. in-4°, avec des notes; cette traduction est de la plus grande rareté.

MIRIEL Jean-Joseph-Yves-Louis), médecin, né à Broons (Côtes-du-Nord), mort à Brest, en 1829, à l'âge de 49 ans, servit d'abord dans la marine. Parvenu au grade de chirurgien de 2e classe, à la suite des concours les plus brillants, il fut successivement nommé par le conseil de santé du port de Brest, secrétaire de ce conseil, prévôt d'anatomie et de chirurgie. Ce fut vers 1809 qu'il démontra publiquement, sur le cadavre, la possibilité de lier l'artère iliaque dans le cas d'anévrisme de la fémorale, opération qui, deux ans plus tard, fut, pour la première fois, pratiquée sur le vivant par M. le docteur Delporte, de Brest.

MIRKHOND (Hamam Eddyn Mirkhawend Mohammed, vulgairement appelé), célèbre historien persan, né en 1433 ou 1434 (836 ou 837 de l'hégire), mort en 1498 (903 de l'hégire), avait fait une étude spéciale et acquis une profonde connaissance de l'histoire. Retiré dans un monastère d'Hérat, il y écrivit son *Rouzat al safa* (Jardin de la pureté), contenant l'histoire des prophètes, des rois et des califes, ouvrage dont Khondemyr, son fils, a fait un abrégé. Les morceaux qui en ont été publiés jusqu'à ce jour sont : la *Préface,* traduite par Silvestre de Sacy, tome IX des *Notices et extraits* des manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris; l'*Histoire des rois de Perse de la dynastie des Sarsanides,* traduite par le même dans ses *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse,* 1793, in-4°; l'*Histoire des dynasties des Tahérides et des Soffarides,* traduite en latin par le baron de Ienisch, Vienne, 1792, in-4°; l'*Histoire des Samanides,* et celle *des Cabous,* en persan, par Fréd. Wilken, Gœttingue, 1808, in-4°; l'*Histoire des Gasnevides;* plusieurs autres fragments, traduits en latin par le même dans sa *Chrestomathia persica,* Leipzig, 1805, in-8°; des extraits de l'*Histoire des Gengiskan et de son code,* traduits par Langlès dans le tome V des *Notices et extraits,* etc.; l'*Histoire des Ismaéliens de Perse, ou Assassins,* traduite par Jourdain dans le tome IX des *Notices,* etc.; fragments sur l'*Histoire d'Alexandre le Grand,* traduits en anglais et en français par M. Shea. L'ouvrage intitulé : *Relaciones de Pedro Teixiera del origen, descendencia y sucesion de los reyes de Persia,* 1610, in-8°, traduit en français par Cotolendi, Paris, 1681, n'est qu'une imitation très-abrégée, très-incomplète et très-infidèle de l'histoire de Mirkhond. La Bibliothèque du roi à Paris possède 5 manuscrits de la première partie du *Rouzat al safa,* 3 de la seconde, 2 de la troisième, 4 de la cinquième, 3 de la sixième, un de la septième, et un appendice. La quatrième partie manque; mais on la trouve aux archives du ministère des affaires étrangères. La bibliothèque de l'Arsenal possède aussi de l'ouvrage de Mirkhond les 2e, 4e, 6e parties et l'appendice.

MIR-MAHMOUD MAHMOUD-SCHAH, roi de Perse de la dynastie afghane de Khaldjeh, était fils de Mir-Weis, qui l'avait fondée dans le Candahar au commencement du 18e siècle. A Mir-Weis avait succédé vers 1716, son frère Mir-Abdallah ou Abdel-Aziz. Ce prince pacifique, écoutant les propositions de la Perse, où régnait encore un monarque de la race des sofis, négocia la reddition du Candahar; mais Mir-Mahmoud, à peine âgé de 18 ans, s'indignant que son oncle disposât d'une couronne qui devait lui appartenir, le poignarda, et s'empara du trône six mois après la mort de son père. Enhardi par divers succès, et profitant de l'anarchie qui régnait en Perse, il osa marcher sur Ispahan (1722), réduisit cette capitale par la famine, fit descendre le faible Houcein du trône des sofis, et prit lui-même le titre de *schah.* Il étendit ses conquêtes en diverses parties de la Perse; mais ses succès furent bientôt suivis de revers. Il attribua ce changement de fortune au courroux céleste, et crut l'apaiser en s'imposant les privations les plus austères. Épuisé par le jeûne, il perdit la raison et tomba dans les plus violents accès de frénésie. Les Afghans, qui composaient sa garde, le voyant dans cet état, tirèrent de prison son cousin Aschraf, qu'ils placèrent sur le trône le 23 avril 1725; et le premier acte du nouveau

souverain fut de faire trancher la tête au meurtrier de son père, Mir-Abdallah.

MIR-MAHNNA, fameux cheik et pirate arabe, était d'une famille de la tribu de Saab, qui, vers le commencement du 18e siècle, avait passé des côtes du pays d'Oman en Arabie, sur celles du Kerman en Perse, où elle s'était emparée de Bender-Ryck. Ce fut dans cette ville que Mir-Mahnna naquit en 1735. Son père, Mir-Nasser, qui s'en était arrogé la souveraineté pendant les troubles de la Perse, avait envoyé son fils aîné dans l'île de Bahraïn qu'il venait de soumettre en société avec son voisin le cheik d'Abou-Schehr. Mir-Mahnna, profitant de l'absence d'un frère dont il était jaloux dès son enfance résolut d'assassiner son père, vieux et aveugle, et d'usurper la souveraineté. Près de le frapper, il recula d'horreur; mais il souffrit qu'un de ses officiers, en l'accusant de lâcheté, lui arrachât le poignard de la main, et consommât le crime en sa présence. Mir-Mahnna se défit de tous ceux qui désapprouvaient son attentat; et comme sa mère lui reprochait ses cruautés, il la tua d'un coup de selle qu'il lui jeta à la tête. En 1757, Kerym-Kan, l'un des trois principaux prétendants au trône de Perse, étant venu à Bender-Ryck, pour exiger le tribut; le fils aîné de Mir-Nasser, accourut de Bahraïn, dans l'espoir de chasser son frère; mais Kerym les emmena tous deux à Chyraz. Bientôt il fut battu lui-même par Mohammed Haçan-Kan, aïeul du roi de Perse; et les deux frères s'étant alors échappés, revinrent à Bender-Ryck, où Mir-Mahnna fit périr son frère, avec quinze ou seize de ses parents qui lui portaient ombrage. Retombé entre les mains de Kerym-Kan, il obtint sa liberté par les bons offices de sa sœur, mariée à un officier de ce prince. Depuis il pilla les caravanes entre Abou-Schehr et Chyraz, et exerça sur mer les mêmes brigandages. Kerym-Kan, qui déjà l'avait assiégé inutilement dans sa capitale, lui ayant fait demander le tribut, en 1764, avec menaces, en cas de refus, de l'attaquer avec toutes ses forces, le pirate fit couper la barbe à l'envoyé, en signe de mépris, et s'attira la vengeance du régent de Perse, qui fit marcher contre lui une armée, au commencement de l'année suivante : le général qui la commandait, perdit plus de 3 mois à prendre une petite place voisine, où il attendit les alliés qui devaient lui fournir des vaisseaux. Ces lenteurs laissèrent à Mir-Mahnna le temps de faire des approvisionnements, et de pourvoir à sa sûreté. Il transporta sa famille, et une partie des habitants de Bender-Ryck, dans la petite île déserte de Khouéry ou Kargou; et il s'y rendit lui-même à la fin du mois, avec ce qui lui restait de sujets et de troupes fidèles. Sa capitale tomba, sans résistance, au pouvoir des Persans. Mais leur flotte, ou plutôt celle que leur fournit le cheik arabe d'Abou-Schehr, renforcée par un navire anglais, et montée par quelques canonniers de cette nation, échoua devant les forces navales de Mir-Mahnna, qui ne consistaient qu'en 17 galvettes ou autres petits bâtiments. Descente, blocus, canonnades, il triompha de tout dans son île, quoique malade et privé d'un œil, quoiqu'il y manquât de fourrages, et qu'il n'eût pu s'y fortifier que par des remparts de sable : mais Khouéry était alors l'île la plus peuplée du golfe Persique. Un grand nombre d'Arabes établis sur les côtes de Perse, ne voulant pas se soumettre au tribut que leur imposait Kerym-Kan, étaient venus se joindre à Mir-Mahnna. Les Anglais, ennuyés de sa résistance, et rebutés par l'orgueil et l'ignorance du jeune cheik qui commandait la flotte coalisée, abandonnèrent la partie. Ils furent remplacés par les Hollandais. Ceux-ci avaient enlevé, depuis 11 ans, au père de Mir-Mahnna, l'île de Karek, située à une lieue de celle de Khouéry; et depuis ils avaient été presque toujours en guerre avec l'un ou avec l'autre. Ils avaient gardé néanmoins la plus stricte neutralité, pendant les dernières hostilités; et ils auraient sans doute persisté dans ce système, sans les provocations de Mir-Mahnna. Ce cheik venait de recouvrer Bender-Ryck, évacué par les troupes persanes; et pour se venger à la fois de Kerym-Kan, et du cheik Nasser, il bloquait le port d'Abou-Schehr, et en défendait l'entrée aux Européens. Ce fut alors que les Hollandais se décidèrent à l'attaquer dans l'île de Khouéry. Leur escadre, composée de 2 gros navires et de 3 galvettes, et réunie à la flottille du cheik d'Abou-Schehr, détruisit ou brûla 3 galvettes à Mir-Mahnna (le 9 octobre 1765). Ils tentèrent ensuite une descente, et pénétrèrent sans opposition jusqu'aux tentes et aux cabanes des habitants. Mais tandis qu'il se livraient imprudemment au pillage, Mir-Mahnna fondit sur eux avec sa cavalerie, et les tailla en pièces : 70 Européens furent massacrés, et 12 seulement parvinrent à se sauver à la nage malgré leurs blessures : les Arabes d'Abou-Schehr y perdirent plus de 200 hommes. Le vainqueur ne laissa pas le temps aux Hollandais de réparer leurs pertes, et de se fortifier dans l'île de Karek. Il y aborda sur la fin de décembre, assiégea la ville qu'ils y avaient bâtie, et s'en rendit maître, ainsi que de la citadelle, au commencement de 1766, par la trahison d'un interprète persan, qui avait persuadé au gouverneur hollandais d'y introduire Mir-Mahnna, et une partie de ses gens, pour traiter d'un accommodement. Le butin, les munitions, l'artillerie et les vaisseaux qui tombèrent au pouvoir du pirate, le mirent en état d'enlever, 2 mois après, l'île de Bahraïn à son rival, le cheik d'Abou-Schehr, et de résister, avec avantage, en 1767 et 1768, aux forces considérables que les Anglais envoyèrent de Bombay, pour tenter de s'emparer de Karek. Un soulèvement général éclata dans cette île, les premiers jours de février 1769 : les rebelles s'étant emparés de la citadelle, Mir-Mahnna se défendit vaillamment dans un bazar, pendant plusieurs heures, avec une petite troupe de gens qui lui étaient dévoués; mais leur nombre se trouvant réduit à 17, il battit en retraite jusqu'au bord de la mer, où il trouva un bateau. N'osant gagner ses États de terre ferme, de crainte d'être livré aux Persans, ni chercher un asile, soit auprès des Turcs de Bassorah qui avaient à se plaindre de ses pirateries, soit auprès des autres princes du golfe Persique, qui tous étaient ses ennemis; il aborda près de Zobéir (l'ancien Bassorah), petite place voisine de l'un des bras du *Schat el Arab,* d'où il comptait se retirer dans le désert chez les Arabes de la tribu de *Mountefik.* Mais des soldats envoyés par le mutsellim de Bassorah, l'arrêtèrent le 14 du même mois, et le conduisirent dans cette ville, où ce gouverneur, après l'avoir d'abord traité avec distinction, le fit étrangler dans sa prison quelques jours après, pour faire sa cour au souverain de la Perse. Mir-Mahnna n'avait que 34 ans. Les sujets de ce tyran

se soumirent à Kerym-Kan ; sa famille alla chercher à Chyraz un abri contre la misère.

MIRO (Gabriel), ou **MIRON**, issu d'une famille du Roussillon, originaire de Catalogne, et qui est devenue illustre par ses alliances, par les places qu'elle a occupées, et par les services qu'elle a rendus à l'État, était professeur en médecine dans l'université de Montpellier. Nommé en 1489, premier médecin de Charles VIII, roi de France, il allait rejoindre ce prince, lorsqu'il mourut l'année suivante à Nevers. On voit encore, sur la porte de l'université de Montpellier. une inscription où il est appelé l'*Oracle de la médecine* (*Medicinæ divinum oraculum*).

MIRO (François), frère du précédent, fut conseiller et médecin du même roi Charles VIII, accompagna ce monarque dans son expédition du royaume de Naples, mourut au retour, et fut enterré à Nancy.

MIRO (Gabriel II), fils du précédent, fut médecin ordinaire du roi, premier médecin et chancelier de la reine Anne de Bretagne, femme de Louis XII, et ensuite de la reine Claude, femme de François Ier. Il fonda une chapelle dans l'église des cordeliers de Tours. On a de lui : *De regimine infantum tractatus tres,* Tours, 1544; ibid., 1553, in-fol. Il eut une fille, mariée avec Bernard de Fortia, dont les descendants ont occupé les premières places de l'Église, de l'épée et de la magistrature, et un fils, qui fut médecin ordinaire des rois Henri II et Charles IX, et qui est plus connu sous le nom de *Miron.*

MIROMÉNIL (Armand-Thomas HUE de), garde des sceaux, né en 1723 dans l'Orléanais, fut d'abord avocat au grand conseil, et n'avait que 26 ans lorsqu'il fut nommé premier président au parlement de Rouen. Cette compagnie ayant été exilée par le chancelier Maupeou, Hue de Miroménil partagea sa disgrâce. Fréquentant, pendant son exil, le château de Pontchartrain, il y montra de l'esprit, d'aimables qualités, et y sut tellement plaire, que quand le comte de Maurepas devint principal ministre de Louis XVI, on se souvint de lui, et on le fit garde des sceaux, avec la mission de réorganiser la magistrature. Son crédit baissa un peu à la mort de Maurepas, mais Vergennes l'appuya, et le roi lui témoignait d'ailleurs une confiance qui déconcertait ses ennemis. Grâce à ce puissant appui, il se maintint jusqu'en 1787, lors de l'assemblée des notables. Les amis de Brienne ayant déplacé ceux de Calonne, Miroménil, qui avait eu la faiblesse d'appuyer et d'approuver au conseil les plans du contrôleur général, et de l'abandonner ensuite, fut le premier sur qui l'orage éclata. On l'obligea à donner sa démission, et on mit à sa place le président de Lamoignon. Il sortit du ministère aussi peu riche qu'il y était entré, sans demander aucune récompense extraordinaire. Sa retraite n'excita ni joie ni regrets, et sa mort, arrivée le 5 juillet 1796, dans sa terre de Miroménil, en Normandie, ne fut pas même remarquée. Pendant un ministère de 14 années, ce magistrat ne développa point, il faut l'avouer, les qualités éminentes de plusieurs de ses prédécesseurs; mais du moins il montra un esprit de sagesse et de modération, qui suffirait pour honorer sa mémoire, si elle n'était pas déjà consacrée par la déclaration du 24 août 1780, portant abolition de la question préparatoire, et par d'autres actes qui secondèrent les vues bienfaisantes de Louis XVI.

MIRON (François), fils de Gabriel II, fut reçu docteur en médecine à Montpellier, en 1509, et à Paris, en 1514. Il remplit les fonctions de médecin ordinaire auprès de Charles IX. Il laissa trois enfants, dont une fille, mariée avec le garde des sceaux, Caumartin. On a de lui : *Relation curieuse* de la mort du duc de Guise, et du cardinal son frère, dans le tome III du *Journal de Henri III,* et dans d'autres recueils : les projets du duc, les causes et les circonstances de sa mort, y sont très-bien détaillés.

MIRON (François), petit-fils du précédent, lieutenant civil, et prévôt des marchands, à qui la ville de Paris doit une partie de ses embellissements, quais, ports, places, et la façade de l'hôtel de ville, qu'il fit construire en y consacrant les émoluments de sa place, sut maintenir une bonne police dans des temps de troubles. Ce furent les remontrances de ce prévôt des marchands en faveur des habitants de la capitale, qui détournèrent, en 1605, Henri IV de réduire les rentes constituées sur l'hôtel de ville de Paris. On trouve ces *Remontrances* dans les *OEuvres* de Jac. Leschassier. Miron mourut le 4 juin 1609.

MIRON (Robert), frère du précédent, mort en 1641, intendant des finances en Languedoc, après avoir été ambassadeur en Suisse, s'était distingué à la tête du tiers état, qu'il présidait aux états en 1614, étant alors prévôt des marchands. Il s'y opposa vigoureusement aux efforts du clergé pour la publication du concile de Trente.

MIRON (Charles), fils du premier médecin de Henri III, de la famille des précédents, nommé en 1588, à l'évêché d'Angers, n'en put prendre possession qu'après avoir fait casser l'appel comme d'abus de son chapitre, qui refusait de reconnaître un évêque de 18 ans. Mais enfin, dégoûté par les différends qu'il avait eus avec cette compagnie au sujet de la juridiction, il se démit en faveur de Guillaume Fouquet de la Varenne. Celui-ci étant mort, Richelieu, inquiet du crédit que Miron avait à la cour, le fit nommer de nouveau, en 1622, au même évêché, d'où Louis XIII le transféra, 4 ans après, à l'archevêché de Lyon. Il mourut dans ce dernier siége, en 1628.

MIRONE (François), né dans la ville de Catania, en 1752, y fit rapidement ses études générales, pour se préparer ensuite à la profession de médecin, auquel sa famille le destinait. Il avait cultivé avec prédilection les sciences naturelles, et y avait acquis de si grandes connaissances, qu'il fut appelé à professer publiquement la chimie dans l'université de sa ville natale. En 1786, on avait trouvé une source d'eau minérale dans un endroit peu éloigné de Catania. Empressé de connaître quel parti on pourrait tirer de cette eau pour le bien de l'humanité, Mirone en fit l'analyse et en détermina toutes les qualités, afin que l'art pût s'en servir avec succès dans le traitement de certaines maladies. Il publia aussi une *relation* détaillée de l'éruption de l'Etna qui eut lieu l'année suivante.

MIROUDOT DU BOURG (Jean-Baptiste), évêque de Babylone, né en 1716 à Vesoul, entra dans l'ordre de Citeaux, devint aumônier du roi Stanislas, duc de Lorraine, fut nommé évêque *in partibus* en 1776, et quelque temps après consul de France à Bagdad. Forcé par sa

mauvaise santé de revenir en France, il embrassa les principes de la révolution, prêta son ministère pour la consécration des évêques constitutionnels, et mourut dans la plus grande détresse à l'hôpital des Incurables de Paris en 1798. Il était membre des académies de Nancy et de Metz, et s'était occupé avec succès de la recherche des antiquités de la Lorraine. On ignore ce que sont devenues ses collections. Le seul ouvrage qui reste de lui est un *Mémoire sur le ray-grass, ou Faux seigle*, 1760, in-8°; traduit en allemand par J. J. Reinhard.

MIROUDOT DE SAINT-FERJEUX (Gabriel-Joseph), frère du précédent, a publié : *Essai sur l'agriculture du comté de Bourgogne*, 1762, in-8°; *Mémoire sur le bailliage de Vesoul*, 1774, in-8°.

MIRRI (Louis), riche marchand de tableaux à Rome, a rendu un important service aux arts. Il entreprit, en 1772, de rendre au jour les peintures des Thermes de Titus, dont les salles avaient été recomblées depuis la découverte qui en avait été faite à la fin du 15e siècle. Il les fit déblayer à ses frais et prendre les dessins de toutes les peintures que le temps n'avait pas détruites. En 1776, il publia, en un vol. in-fol., le résultat de ses travaux.

MIR-WEIS, chef de la tribu afghane de Khaldejh, *kalenter*, ou intendant de la province de Candahar, entreprit en 1709 d'affranchir son pays de la domination des sofis, qui occupaient le trône persan. Après avoir tué par trahison le gouverneur Gourghin-Kan, il s'empara du Candahar, et se fit proclamer roi par les diverses tribus d'Afghans, peuples montagnards de cette province, belliqueux et féroces, plus ennemis que sujets des sofis. Dans le cours de son règne il battit constamment les troupes envoyées contre lui par la cour d'Ispahan, et mourut en 1715.

MISHA-PALÉOLOGUE, connu aussi sous le nom de Mesih-Pacha, célèbre renégat, de la maison impériale grecque des Paléologues, s'attacha au conquérant de Constantinople, et adopta sa religion. L'avarice et l'ambition avaient été les premières causes de son infidélité : la haine qu'il portait aux chrétiens, assurait en lui à Mahomet II le plus dévoué des esclaves, et l'ennemi le plus implacable de ses ennemis. Il obtint, en 1480, le commandement de l'expédition contre l'île de Rhodes; et toute l'intrépidité, les talents et le bonheur de d'Aubusson, suffirent à peine pour le repousser. Le cruel et perfide renégat attaqua ce noble adversaire avec toutes les armes de la force et de la lâcheté : irrité de ne pouvoir le vaincre, il essaya de le faire empoisonner; toutes ses tentatives furent inutiles, et il se vit forcé de lever le siége et de se rembarquer. Mahomet II, pour le punir, lui ôta le commandement, la dignité de pacha, et le relégua à Gallipolis. Mesih-Pacha se trouva trop heureux de conserver sa vie aux dépens de quelques honneurs et de sa liberté. La mort de Mahomet releva ses espérances de fortune. En 1482, Bajazet II lui rendit tous ses emplois, et le nomma pour traiter de la paix avec les chevaliers de Rhodes, qui avaient donné asile au prince Zizim, et qui refusaient de le livrer. Paléologue avait appris à les craindre : mais malgré toute sa haine, il crut de son intérêt de jouer, dans cette importante négociation, le rôle de conciliateur; et il fit conclure à son maître un traité honteux. Ce renégat couronna sa vie ambitieuse et méprisée, en perdant, par sa méchanceté, le brave et vertueux grand vizir Achmet, objet de sa haine et de sa jalousie. Il l'accusa, auprès de Bajazet, d'avoir blâmé le traité conclu avec les chevaliers de Rhodes, et d'avoir dit que, sous un sultan faible, l'empire était devenu le tributaire d'une poignée de pirates. Le lâche et vindicatif Bajazet finit par abandonner une innocente victime à Mesih-Pacha et à ceux de son parti : il permit qu'Achmet fût étranglé à Andrinople, sous les yeux et par les soins du renégat. C'est à ce crime odieux, c'est-à-dire, à l'année 1483, que se termine la vie historique de Misha-Paléologue, dont la honte, aux yeux de la postérité, s'accroît des malheurs mêmes de sa famille.

MISRI-EFFENDI, poëte turc, né en Égypte, était mollah (ministre de la religion) de Cursa (Pruse), dans l'Asie Mineure. En 1693 (1104 de l'hégire), il réunit une troupe de 3,000 fanatiques, traverse le Bosphore, aborde sur la côte d'Europe à Rodosto (l'ancienne Héraclée), et s'avance jusqu'à Andrinople, où se trouvait alors le sultan Achmet II. Suivi de son nombreux cortége, il entre dans la principale mosquée à l'heure de la prière de midi, et là devant tout le peuple annonce que le succès de la guerre que les Turcs allaient entreprendre contre les Impériaux dépend de la punition des traîtres qui étaient à la tête du gouvernement. Le sultan, n'osant point faire punir l'audacieux mollah, le fit reconduire à Rodosto, d'où il retourna à Pruse. Les prosélytes de Misri se dissipèrent. Deux jours après un violent incendie s'étant manifesté dans le camp turc, on attribua ce désastre au renvoi de Misri. Le sultan, par politique ou par superstition, fit inviter le mollah à revenir continuer ses prédications. Mais celui-ci déclara que sa mission était finie. Misri avait célébré dans une pièce de vers l'incarnation de Jésus-Christ. Sur la décision du mufti, ces vers furent réputés orthodoxes. Toutefois le divan ordonna que les copies des poésies sacrées du mollah de Cursa porteraient en tête cette déclaration : Quiconque parle ou pense comme Misri doit être livré aux flammes; mais Misri seul doit être épargné, parce qu'il ne faut pas condamner ceux qui sont possédés de l'enthousiasme. Le prince Cantimir nous apprend (*Histoire ottomane*, tome IV), que ce mollah fut ami du patriarche grec Callinique.

MISSIESSY (Joseph-Marie BURGUES, comte de), vice-amiral, né à Quies (Provence), le 23 avril 1756, entra de bonne heure dans la marine, se signala dans la guerre de l'indépendance américaine, et jeune encore fut décoré de la croix de Saint-Louis en récompense d'actions d'éclat. A la paix, il fit différents voyages dans le but de perfectionner ses connaissances dans la science navale, et publia des ouvrages qui donnèrent une haute idée de sa capacité. L'émigration des officiers de la marine royale vint hâter son avancement. Nommé contre-amiral en 1793, il se trouva chargé des opérations de la flotte que commandait alors Truguet. Il cessa bientôt d'être employé et passa dans la retraite 10 ans qui ne furent point perdus pour les sciences. Il prit, en 1805, le commandement de l'escadre de Rochefort, composée de 5 vaisseaux de ligne et de 3 frégates, fit voile pour la Martinique et se dirigea sur la Dominique, où les troupes brûlèrent la

ville des Roseaux. L'escadre se porta ensuite sur Santo-Domingo, assiégé par les noirs, qui, à son approche, levèrent le siége, et le général Lagrange ravitailla la ville. De retour après une campagne d'environ 5 mois, pendant lesquels il fit tout ce qu'on pouvait attendre de ses talents et de sa valeur, il demanda de l'avancement qui lui fut refusé, et il quitta son commandement; mais cette disgrâce fut passagère. Appelé en 1809 à Anvers en qualité de vice-amiral sous les ordres de Bernadotte, il commanda la flotte de l'Escaut jusqu'à l'évacuation de la Belgique en 1814; et, rentré en France, il fit partie des deux commissions chargées de l'organisation de la marine. En 1815 il fut envoyé comme préfet maritime à Toulon; plus tard il fut nommé vice-président du conseil d'amirauté, et continua de rendre d'importants services à la marine. Il donna sa démission en 1830, et mourut à Toulon le 4 mars 1837. On a de lui : *Signaux des armées navales*, 1786; *Arrimage des vaisseaux*, 1789, in-4°; *Traité de l'installation des vaisseaux*, 1787; *Moyens de procurer aux vaisseaux de différents rangs des qualités pareilles et une égale activité dans leurs manœuvres et le service de leur artillerie*, 1805, in-8°.

MISSIRIEN (GUY AUTRET, sieur DE), historien de la province de Bretagne, au 17e siècle, vivait tranquille dans son manoir de Lézergué près Quimper. Il paraît néanmoins qu'avant de goûter ce repos, il avait servi son pays. De sa retraite, il entretenait des correspondances actives avec beaucoup d'hommes instruits de sa province et de Paris. Il mourut à Lézergué en 1660. Il a laissé : *Annotations, où l'on traicte sommairement des priviléges des nobles de Bretagne*, Nantes, 1637, in-4°; *Projet d'une histoire généalogique des rois, ducs, comtes et princes de Bretagne*, Nantes, 1642, in-4°.

MISSON (MAXIMILIEN), littérateur, né en France vers le milieu du 17e siècle, de parents protestants, fut d'abord conseiller au parlement de Paris, et perdit cet emploi à la révocation de l'édit de Nantes. Réfugié en Angleterre, il y montra un grand zèle pour sa croyance. Chargé de l'éducation d'un jeune seigneur, il l'accompagna dans ses voyages en Hollande, en Allemagne et en Italie, mit en ordre les notes qu'il avait recueillies, et les publia sous le titre de *Nouveau Voyage d'Italie*, dont la meilleure édition est celle de la Haye, 1702, 3 vol. in-12, figures : cet ouvrage eut un grand succès, et depuis on y ajouta *Remarques sur divers endroits d'Italie, pour faire suite*, etc., par Addison; on y trouve beaucoup d'érudition, mais mal digérée, et de la partialité. Misson mourut à Londres en 1721. On a de lui : *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, la Haye, 1698, in-12; *Théâtre sacré des Cevennes, ou Récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc*, Londres, 1707.

MITCHELL (JOSEPH), auteur anglais, né vers 1684, était fils d'un tailleur de pierres. Il s'attacha tellement à sir Robert Walpole, qui de son côté le traita très-généreusement, qu'on l'appelait communément le poëte de ce ministre. Par suite de son inconduite et de son imprévoyance, Mitchell n'eut jamais qu'une existence précaire. Ayant un jour confié le mauvais état de ses finances au poëte Aaron Hill, l'ami de tous les malheureux, celui-ci fort gêné alors lui-même, lui abandonna la propriété d'une de ses tragédies, l'*Extravagance fatale*. Cette pièce parut sous le nom de Mitchell, mais il eut ensuite assez de délicatesse pour la désavouer et la rendre au véritable auteur, en se contentant du produit considérable qui en accompagna le succès. Mitchell mourut en 1738. On a de lui des *poésies*, 2 vol. in-8°, 1729, et la *Belle Montagnarde*, opéra, 1731, in-8°.

MITCHELL (sir ANDRÉ), diplomate anglais, était fils unique d'un ministre de la haute église d'Édimbourg. On ignore la date précise de sa naissance; mais on sait qu'il se maria fort jeune, en 1715. La douleur qu'il éprouva de la perte de sa femme, morte en couches quatre années après son mariage, l'obligea de discontinuer l'étude des lois, et d'abandonner même tout à fait la carrière du barreau, à laquelle son père l'avait destiné. Il essaya de se distraire en voyageant et en se livrant aux plaisirs. C'est à ce genre de vie qu'on attribue ses liaisons avec les principaux seigneurs et propriétaires du nord de l'Angleterre, auprès desquels il acquit de la considération par son caractère et par le ton piquant de sa conversation. Mitchell avait fait peu de progrès dans les sciences; mais il aimait les savants et recherchait leur société. Vers 1736, il paraît s'être occupé particulièrement de mathématiques sous la direction du célèbre Maclaurin. Il commença bientôt après, sa carrière politique, comme secrétaire du marquis de Tweedale, qui, en 1741, fut nommé ministre pour les affaires d'Écosse. Ce seigneur ayant résigné sa place de secrétaire d'État lors de la rebellion de 1745, Mitchell n'en resta pas moins en faveur; et il siégea, en 1747, à la chambre des communes, où il représenta les bourgs de Bamff, Elgin, etc. En 1751, il fut nommé, par le roi, son résident à Bruxelles; et après un séjour de 2 ans, il revint à Londres, fut créé chevalier du Bain, et envoyé à Berlin, en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Ses manières polies, et ses liaisons intimes avec milord maréchal (Keith), lui firent obtenir une assez grande influence sur le roi de Prusse, pour détacher ce souverain des intérêts de la France. Cet événement fut très-funeste à la cour de Versailles, non-seulement à cause des énormes subsides qu'elle fut obligée de payer aux cours de Vienne, de Pétersbourg et de Stockholm, mais encore par les revers qu'il lui occasionna. Mitchell accompagnait le grand Frédéric dans ses campagnes. Il se trouvait dans la tente du roi le jour de la bataille de Cunnersdorff (14 août 1759), où l'armée prussienne fut mise dans une déroute complète par Soltikoff; et ce fut avec beaucoup de difficulté qu'on le détermina à s'éloigner, lorsque la confusion était à son comble. En 1765, sir André revint à Londres, pour rétablir sa santé, qui était considérablement altérée; et après avoir passé quelque temps aux eaux de Tunbridge, il retourna, dans le mois de mai 1766, à Berlin, où il mourut le 28 janvier 1771.

MITCHELL (sir ANDRÉ). *Voyez* **MITTCHELL**.

MITCHILL (SAMUEL L.), médecin, né en 1763 à Long-Island, État de New-York, fit ses études à Édimbourg, revint dans sa patrie en 1786, et fut successivement professeur de chimie et d'histoire naturelle au collége de sa ville natale. Membre de l'assemblée législative de l'État de New-York et sénateur au congrès des États-Unis, il rendit dans ses doubles fonctions des services à son pays. Il contribua puissamment à l'expédition de

Lewis et Clarke, dont le but était de franchir les montagnes Rocheuses, et d'établir la communication de l'Hudson avec les grands lacs. Il encouragea Robert Fulton dans ses expériences sur les bateaux à vapeur. Parmi un grand nombre de *Mémoires,* on distingue ses *Excursions géologiques et minéralogiques sur les bords de l'Hudson,* 1796. Mitchill mourut en 1831.

MITELLI (Augustin), peintre, né à Bologne en 1607, fut élève du Dentone, peignit à fresque l'architecture ainsi que les ornements, et mourut en 1660 à Madrid, où Philippe IV l'avait appelé pour décorer ses appartements. On a, d'après ses dessins, plusieurs ornements composés avec goût, entre autres un recueil de 48 frises et de 24 cartouches et ornements gravés à l'eau-forte par Fr. Curti et par son fils Joseph-Marie MITELLI, qui s'est distingué dans la gravure. On a de ce dernier un grand nombre d'estampes parmi lesquelles on cite la *Nuit* du Corrége, la *Fondation de Rome* (en 17 pièces), les *Cris de Bologne,* d'après Annibal Carrache. J. M. Mitelli mourut en 1718.

MITFORD (Guillaume), historien anglais, frère de lord Redesdale, naquit à Londres, le 10 février (ancien style), 1744, et, après avoir fait ses études classiques à l'école de Surrey, passa au collége de la Reine, à Oxford, mais sans y prendre de degrés. Il commença l'étude du droit à Middle-Temple; puis, s'étant dégoûté du barreau avant même d'avoir été reçu, tandis que son frère faisait de rapides progrès dans cette carrière, il embrassa la profession militaire, et fut successivement capitaine (1769-1779), lieutenant-colonel (1779-1802) et enfin colonel, mais seulement pendant 1 an et 2 mois, au bout desquels il fut mis à la retraite. C'est à la milice et non pas à l'armée qu'appartient Mitford. Il siégea à la chambre des communes pendant 33 ans. Mitford était fort à l'aise, son père lui ayant laissé une belle fortune dans le comté de Southampton (1761). Elle s'augmenta considérablement en 1802 par une succession provenant de la famille de sa mère. Il mourut le 18 février 1827. On a de lui : *Histoire de la Grèce,* Londres, 1784-1810, 4 vol. in-4°: c'est son principal ouvrage; *Essai sur l'harmonie du langage, et principalement sur l'harmonie de l'idiome britannique,* Londres, 1774, in-8° (anonyme); *Traité des forces militaires de la Grande-Bretagne, et notamment de la milice de ce royaume,* in-8°.

MITFORD (Jean-Freeman, baron de REDESDALE), orateur et homme d'État, frère du précédent, était plus jeune de 4 ans : il naquit le 18 août 1748. De l'école de Winchester où il fit ses premières études, il passa au nouveau collége à Oxford; puis, résolu à entrer dans la carrière des lois, comme son père, il suivit les cours au Temple, et, plus persévérant que son aîné, il devint, au bout du temps voulu, membre du barreau. Nommé, en 1788, membre de la chambre des communes, pour Beeralston, il fut ensuite réélu 2 fois par ce bourg (1789 et 1790), qui, après la fin de cette dernière législature (1795), transporta ses suffrages sur son aîné, de l'aveu des deux frères et du duc. Il continua de siéger à la chambre, pour East-Love, jusqu'à ce que le ministère, en le créant baron de Redesdale, l'envoyât siéger à la chambre des pairs (1802). Mitford, pendant ces 14 années, avait voté avec le ministère sur toutes les grandes questions, et avait secondé toutes les mesures politiques du cabinet. C'était au moment où venait d'être prononcée l'union de l'Irlande à l'Angleterre, et pour consolider cette grande mesure, pour achever d'éteindre les germes de trouble et de révolte si nombreux dans cette île infortunée, Pitt voulait des hommes qui eussent comme lui une fermeté inébranlable, une sévérité stricte, et la science des faits. C'est comme réunissant ces qualités qu'il comprit Redesdale parmi les membres de l'administration supérieure spéciale de l'Irlande. Il n'avait guère passé qu'un an en Irlande, quand le ministère Pitt fut renversé. Le nouveau cabinet ne se contenta pas de remplacer Redesdale : l'installation de Ponsonby, son successeur, fut accompagnée de circonstances injurieuses à celui qui se retirait. On comprend que Redesdale, pendant les années qui suivirent et jusqu'à la mort de Fox, fut de l'opposition. Ce fut la seule époque de sa vie où il ne marcha pas avec le pouvoir, car ce fut la seule où il ne vit pas les torys à la tête des affaires; il mourut dans l'année où commença la série des ministères whigs. Il devait encore s'écouler bien du temps d'ici-là. Mais un mouvement marqué des esprits poussait l'opinion du côté de ces mesures libérales, qui, justes en elles-mêmes, avaient pour fin de rendre moins solide le vieil édifice de la constitution anglaise. Redesdale en combattit toutes les manifestations dans la chambre des pairs. Il mourut le 16 janvier 1830, à Batsford-Park près de Moreton (Glocester). Il n'a laissé que deux ou trois brochures de médiocre importance, plus un *Traité de la procédure de la cour de la chancellerie,* qui eut 5 éditions.

MITHRIDATE Ier, satrape de la Cappadoce maritime, pays qui fut ensuite plus connu sous le nom de *Pont,* succéda à son père Rhodobate, dans son gouvernement. Il descendait d'un certain Artabaze, regardé, par quelques historiens, comme un fils de Darius Hystaspes, roi de Perse, dont il avait obtenu la satrapie héréditaire du Pont. Mithridate Ier vivait du temps d'Artaxerxès Mnémon; il se révolta, fut vaincu par ce prince, et dut à la médiation du satrape Tissapherne, d'obtenir la paix. Peu après il voulut se rendre maître d'Héraclée, ville grecque de la Bithynie. Cléarque, qui en fut par la suite tyran, avait promis de la lui livrer : il y était à peine entré, qu'il fut arrêté prisonnier; et il ne recouvra sa liberté qu'en donnant une forte rançon. Ce satrape n'était sans doute pas étranger à la langue et aux sciences des Grecs, puisqu'il fit élever, dans l'enceinte de l'académie d'Athènes, une statue de Platon, qui était consacrée aux Muses. Ariobarzane fut, à ce qu'il paraît, le successeur de Mithridate Ier, dont il était probablement le fils.

MITHRIDATE II, fils d'Ariobarzane, gouvernait le Pont, à l'époque du passage d'Alexandre en Asie; il vint trouver ce conquérant lorsqu'il était dans la Carie, après la prise d'Halicarnasse, et il le suivit dans son expédition contre la Perse. Il conserva, sous le règne de ce prince, la possession de sa satrapie : après la mort d'Alexandre, elle se trouva comprise dans les provinces échues à Antigone. Celui-ci, ayant eu des soupçons sur sa fidélité, voulut le faire périr; mais prévenu à temps par Démétrius, fils d'Antigone, Mithridate eut le temps de s'enfuir dans la Paphlagonie, où il se rendit maître de la forteresse de Ciniatum, dans les monts Ol-

gassys. Il y fut bientôt joint par plusieurs de ses amis et de ses sujets, de sorte que, secondé par eux, il fit une irruption dans la Cappadoce, en soumit une partie, et reconquit les États qu'il tenait de ses ancêtres. Antigone n'ayant pu les lui enlever, l'en laissa tranquille possesseur. C'est à cette époque, dont la date précise nous est inconnue, qu'il faut véritablement faire remonter l'origine du royaume de Pont, qui jusqu'alors n'avait été qu'un simple gouvernement. Ces succès ont fait donner à Mithridate II, le surnom de *Ctistès,* ou fondateur. Dix-huit ans environ après sa révolte contre Antigone, il eut à soutenir une nouvelle guerre contre ce prince, pour avoir contracté alliance avec Cassandre, fils d'Antipater. Moins heureux cette fois, il tomba entre les mains d'Antigone, qui le fit mourir à l'âge de 84 ans. Son fils Mithridate III fut son successeur.

MITHRIDATE III parvint à remonter sur le trône de son père, et fut assez heureux pour y joindre diverses parties de la Cappadoce et de la Paphlagonie; il secourut aussi la ville d'Héraclée contre Séleucus Nicator, roi de Syrie. Comme c'est sous son règne que fut instituée l'ère pontique, portée dans le Bosphore, par Mithridate Eupator, il est probable qu'elle eut pour commencement l'époque du rétablissement de Mithridate, qui fut, sans doute, une suite de ses victoires sur les Macédoniens. Un tétradrachme, daté de l'an 29 (268 et 267 avant J. C.), nous présente les traits de ce prince; il existe dans le cabinet de M. Knobelsdorff à Berlin. Mithridate III mourut après un règne de 36 ans, à une époque qu'on ne peut déterminer avec certitude. Son fils, Ariobarzane II, fut son successeur.

MITHRIDATE IV, fils d'Ariobarzane II, était jeune lorsqu'il monta sur le trône : les Galates voulurent profiter de cette circonstance pour lui enlever son royaume; mais les secours que les Grecs d'Héraclée lui fournirent, le mirent en état de les repousser. Voilà tout ce qu'on savait de Mithridate IV; la version arménienne de la chronique d'Eusèbe, récemment découverte, nous apprend que ce prince fut obligé de soutenir une guerre contre Séleucus Callinicus, roi de Syrie : le prince séleucide fut entièrement défait par Mithridate; il perdit 20,000 hommes dans la bataille et n'osa plus rien entreprendre contre le roi de Pont, qui, selon le même historien, épousa une fille d'Antiochus le Dieu, par conséquent sœur de Callinicus. Ce fait est confirmé par Justin, qui rapporte un des discours que Trogue-Pompée prêtait à Mithridate le Grand, et dans lequel il faisait dire à ce prince que la Cappadoce avait été donnée en dot à l'un de ses ancêtres, par Callinicus : *Gentem quam et pro avo suo Mithridati Seleucus Callinicus in dotem dedisset.* Ce passage un peu obscur de Justin, est expliqué par l'Eusèbe arménien; il en résulte que le roi de Syrie, défait par Mithridate, lui donna sa sœur, et quelques provinces pour en obtenir la paix. Le reste de l'histoire de ce roi de Pont est inconnu.

MITHRIDATE V, fils et successeur du précédent. On ne connaît de ce prince que sa guerre contre les habitants de Sinope : il s'empara de toutes les autres villes grecques de la Paphlagonie; mais celle-ci, défendue par sa position avantageuse, lui résista vigoureusement avec le secours des Rhodiens. Mithridate, perdant tout espoir de la soumettre, fit un traité de paix avec les habitants et avec les Rhodiens, auxquels il envoya par la suite de grandes sommes d'argent pour réparer les dommages qu'un tremblement de terre avait causés dans leur ville. Mithridate V maria sa fille Laodice à Antiochus le Grand, roi de Syrie. Il eut pour successeur son fils Pharnace, dont le règne commença vers l'an 184 avant J. C.

MITHRIDATE VI, surnommé *Évergète,* fils et successeur de Pharnace Ier, monta sur le trône de Pont vers l'an 157 avant J. C. Il se montra constamment allié des Romains : pendant la troisième guerre punique, il leur envoya une flotte et quelques troupes auxiliaires; à la même époque il fit, dans la Cappadoce, une invasion dont le résultat est resté inconnu. La guerre s'étant élevée en Asie, après la mort d'Attale, dernier roi de Pergame, Mithridate fut le plus empressé des rois de l'Asie Mineure à montrer son attachement aux Romains contre Aristonicus, fils naturel d'Attale. Les défaites que les Romains éprouvèrent ne purent le détacher de leur alliance; il en fut récompensé après la guerre par la cession de la grande Phygrie, qui lui fut faite par le proconsul Manius Aquilius, moyennant une somme d'argent. Après un règne long et paisible, Mithridate VI fut assassiné par un de ses favoris, vers l'an 123 avant J. C. Il laissa deux fils, dont l'aîné, nommé aussi Mithridate, peut être regardé comme l'un des plus grands monarques dont l'histoire fasse mention.

MITHRIDATE VII, surnommé *Eupator* ou *le Grand,* né vers l'an 135 avant J. C., se trouva roi à 12 ans. Formé de bonne heure à la dissimulation et à la méfiance par les dangers au milieu desquels il avait été nourri, ce prince, après avoir étudié les poisons, alla observer les hommes en vivant plusieurs années parmi les peuples les plus belliqueux et les plus sauvages, soit de son empire, soit des contrées voisines; il fit ensuite un voyage dans toute l'Asie Mineure, et lorsqu'il reparut à sa cour, où on le croyait mort, il fit périr Laodice, sa sœur et sa femme, qui s'était remariée. Tournant bientôt ses armes contre la Colchide et l'empire du Bosphore, il les soumit en peu de temps, fomenta des troubles en Cappadoce dans une première expédition, raffermit Ariarathe VII sur son trône, puis rentra en campagne pour dépouiller ce même prince, qu'il poignarda lui-même, en plein jour, et à la vue des deux armées. Immédiatement après, il plaça sur le trône un de ses fils, auquel il donna le nom d'Ariarathe VIII, et qu'il voulait faire passer pour le fils du monarque assassiné. Nicomède, roi de Bithynie, qui voyait d'un œil jaloux le rapide agrandissement de Mithridate, suborna alors un jeune homme qui, par ses ordres, se dit fils d'Ariarathe VII, et alla en cette qualité à Rome revendiquer son héritage. Cependant Mithridate avait déjà plus d'un sujet de haine contre les Romains. Dans son enfance ils lui avaient enlevé la Phrygie, concédée à Évergète, son père, en reconnaissance de ses services. Plus tard ils s'étaient opposés aux prétentions qu'il avait sur le trône de Paphlagonie, vacant par la mort de Pylémène II. Néanmoins il envoya des ambassadeurs à Rome, affectant toujours d'avoir à cœur le titre d'ami et d'allié du peuple romain, et obéit au décret du sénat qui proclama libre la Paphlagonie et la Cappadoce, et prescrivit aux deux rois d'abandonner ces deux provinces. Mais il s'appliqua à rendre encore plus redouta-

bles ses armées, et s'attacha par des alliances la plupart des peuples voisins. Enfin il leva le masque, et, après avoir envahi la Cappadoce et la Paphlagonie, il tourna ses armes contre les autres provinces occupées par les Romains, conquit l'Asie Mineure entière, moins la Cilicie, et remplit de ses troupes les Cyclades, la Thrace et Athènes. Pour ôter tout espoir de réconciliation, il ordonna un massacre général de tous les Romains qui se trouvaient en Asie, et 80,000, selon le calcul le plus modéré, périrent en quelques jours. L'instant où Mithridate commençait ainsi les hostilités était d'autant mieux choisi que ses ennemis avaient alors à combattre dans l'Italie même, où la guerre des Marses ne leur donnait déjà que trop d'occupation. Cependant Sylla marcha vers l'Asie et prit en passant Athènes, qui alors obéissait à Mithridate ou à son influence. Il remporta ensuite sur Archélaüs, son lieutenant, les victoires de Chéronée, et d'Orchomène, puis conquit sur lui l'Ionie, la Mysie et la Lydie. Des intrigues avec les chefs des autres provinces enlevèrent aussi des alliés à Mithridate. En moins de 4 ans il perdit plus de 200,000 hommes; sa flotte, défaite déjà par les généraux de Sylla, fut battue par une tempête; et il se vit contraint de signer un traité par lequel, en lui enlevant toute sa marine, les Romains le réduisaient aux États de son père. Ainsi finit la première guerre de Mithridate et des Romains. L'exécution de ce traité donna lieu à quelques combats entre Muréna, lieutenant de Sylla, et l'armée du roi de Pont, combats que les historiens sont dans l'habitude de regarder comme une seconde guerre. Mais la troisième fut plus grave et plus sérieuse. Mithridate, toujours dominé par le désir de chasser les Romains de l'Asie, avait encore rassemblé une armée d'environ 160.000 hommes, et n'attendait qu'un prétexte pour se mettre en campagne. La mort de Nicomède, roi de Bithynie, qui avait légué ses États aux Romains, le lui fournit. Il envahit cette province l'an 75 avant J. C., parvint sans obstacle à en faire la conquête, et battit Cotta, qui voulait s'opposer à ses progrès. Mais bientôt après Lucullus, non-seulement le força de lever le siége de Cyzique, mais encore le poursuivit jusque dans ses États héréditaires, d'où il s'échappa avec peine pour aller en Arménie demander du secours à Tigrane, son gendre. Celui-ci lui donna une nouvelle armée; mais Lucullus, toujours vainqueur, franchit l'Euphrate, et parvint au cœur de l'Arménie. Heureusement il fut rappelé peu après, et Mithridate vainquit à Zela, dans le Pont, Triarius, son lieutenant, l'an 67 avant J. C., et recouvra presque tout son royaume. Les Romains envoyèrent alors Pompée contre lui avec des pouvoirs très-étendus, et celui-ci l'ayant vaincu dans un combat nocturne près de l'Euphrate, Mithridate n'eut d'autre ressource que de s'enfuir dans le Bosphore. Là il méditait encore de vastes desseins, et ne songeait à rien moins qu'à porter la guerre en Italie. Mais ses soldats, effrayés des difficultés que devait présenter l'accomplissement d'un projet aussi gigantesque, se révoltèrent, et proclamèrent roi Pharnace, fils de Mithridate, qui lui envoya l'ordre de mourir. Celui-ci essaya d'abord de s'empoisonner: mais l'usage fréquent qu'il avait fait des poisons empêcha l'effet de celui qu'il prenait. Il se frappa alors de son épée, et se fit achever par un Gaulois qui lui était resté fidèle, l'an 64 avant J. C. Ce prince était sans contredit un des hommes les plus distingués de son temps. Actif, ardent, laborieux, rusé, fécond en ressources, et toujours supérieur à la fortune, il était le seul prince de l'Asie occidentale capable de lutter 40 ans contre les Romains. Mais sa froide cruauté, sa jalousie, son ambition doivent le rendre un objet d'horreur autant que d'admiration. Peut-être doit-on révoquer en doute ses talents militaires. Du reste il aimait les lettres, écrivit un traité de botanique, ou plutôt de toxicologie, et parlait 22 langues différentes. C'est cette circonstance qui a engagé Conr. Gesner et depuis Adelung à donner le nom de Mithridate à leur célèbre ouvrage de linguistique. Les derniers projets et les derniers moments de Mithridate ont fourni à Racine le sujet d'une tragédie.

MITHRIDATE Ier, 6e roi des Parthes, surnommé *le Grand* et *le Dieu*, peut être regardé comme le véritable fondateur de l'empire des Parthes, qu'il affranchit pour jamais de la domination des Grecs. Dans le même temps que Mithridate montait sur le trône des Parthes, le royaume des Grecs de la Bactriane était gouverné par un prince non moins digne de célébrité, mais dont l'histoire nous est également mal connue. C'était Eucratydas Ier : à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, il porta ses armes dans l'Inde; et, comme eux, il fut souverain de ces régions, tant que ses armées y furent cantonnées. Après y avoir promené longtemps ses troupes victorieuses, il revenait, comblé de richesses, dans ses États, lorsqu'il fut assassiné par son fils Eucratydas II, qui était associé au trône. Cet événement tragique fournit au roi des Parthes une occasion favorable pour attaquer celui de la Bactriane; les Grecs, peu nombreux, et fatigués par les longues guerres qu'ils avaient soutenues dans l'Inde, ne firent pas une résistance digne de leurs exploits. Eucratydas II, vaincu par Mithridate, fut obligé de lui céder plusieurs provinces, et de reconnaître sa suprématie. Bientôt après, Mithridate passa dans l'Inde, redevenue libre par l'abaissement des Grecs de la Bactriane. Nous ignorons le détail de tout ce que qui concerne cette expédition; nous savons seulement que Mithridate soumit toutes les nations situées sur les rives de l'Indus, et qu'il porta ses armes jusqu'aux rives de l'Hyphasis, dans les pays possédés autrefois par Porus. Il laissa la souveraineté des pays conquis à un de ses frères, qui fut la souche d'une nouvelle branche de la race des Arsacides. Ces princes sont connus chez les écrivains orientaux, sous le nom de rois de Kouschan, et chez les Latins, sous celui de rois de la Bactriane et des Indo-Scythes. Mithridate marcha bientôt après contre les Hyrcaniens, qu'il vainquit: ce fut ensuite contre les peuples de l'Elymaïde qu'il tourna ses armes; ils subirent le joug comme tous les autres, et accrurent la puissance de Mithridate, qui se contenta de leur soumission, et les laissa sous le gouvernement de leurs princes particuliers. La conquête de l'Elymaïde fut bientôt suivie de la prise de la grande Séleucie, sur le Tigre, qui avait succédé à la puissance et à la splendeur de Babylone, et qui avait été longtemps la capitale de l'empire des Grecs. L'Assyrie et la Mésopotamie eurent le même sort. En l'an 151, les peuples de l'Arménie appellent d'eux-mêmes les armées des Parthes; et Mithridate place sur le trône de ce pays, un de ses

frères, nommé par les Arméniens Vagharschag, qui fut le chef d'une autre branche de la race des Arsacides. Après tous ces succès, l'empire des Parthes, parvenu au plus haut degré de splendeur, s'étendit depuis le Caucase indien, jusqu'aux rives de l'Euphrate. La mort de Démétrius Soter, roi de Syrie, l'usurpation d'Alexandre Bala, la guerre qu'il eut à soutenir contre Démétrius Nicator, et la révolte de Tryphon, donnèrent à Mithridate le temps d'affermir sa domination sur les pays qu'il avait enlevés aux Séleucides. C'est à cette époque que l'empire des Parthes, d'abord faible et chancelant, fut définitivement constitué. Ce ne fut que longtemps après, vers l'an 143, que Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter, voulut reconquérir l'Asie. Il passa donc l'Euphrate, et vainquit les Parthes dans plusieurs batailles. Séleucie lui ouvrit ses portes; et il pénétra jusque dans la Médie, où il trouva le terme de ses exploits. Trompé par de feintes propositions de paix, il vit son armée défaite par un des généraux de Mithridate, et lui-même tomba entre les mains du vainqueur. Le roi des Parthes fit parcourir tous ses États à son prisonnier, et le mena particulièrement dans les pays qui s'étaient révoltés, où il le montra comme un exemple éclatant de l'instabilité de la fortune. La défaite de Démétrius fut suivie de la soumission de tous les pays qu'il avait envahis; et l'Asie rentra presque sans combat sous l'empire de Mithridate. Démétrius fut aussitôt envoyé dans l'Hyrcanie, où il fut traité avec beaucoup de douceur, et d'une manière conforme à son rang. Pour adoucir ses chagrins, Mithridate lui donna en mariage une de ses filles, nommée Rodogune, et il promit de le rétablir sur le trône de Syrie. Le roi des Parthes mourut avant d'avoir pu acquitter sa promesse : il périt, en l'an 139 avant J. C., empoisonné, à ce qu'il paraît, par un de ses frères nommé Gosithris, à l'âge de 95 ans. Son fils Phrahates II lui succéda.

MITHRIDATE II, 9e roi des Parthes, neveu du précédent, était fils d'Artaban II, mort des suites d'une blessure qu'il avait reçue dans une bataille contre les Thochariens, nation scythique qui, de concert avec plusieurs autres peuplades barbares, faisait une guerre acharnée aux Parthes. Phrahates II, prédécesseur d'Artaban, avait aussi succombé dans cette guerre. Jaloux de venger les revers éprouvés par ses prédécesseurs, Mithridate II reprit la guerre avec une nouvelle ardeur; il paraît qu'elle fut encore très-longue : à la fin, la victoire resta aux Parthes. Nous ignorons tous les détails de ces événements : tout ce que nous pouvons démêler, c'est que les nations scythiques qui avaient détruit le royaume de la Bactriane, et qui l'avaient occupé, ainsi que la Sogdiane, la Drangiane et les régions limitrophes de l'Indus, furent obligées de reconnaître alors la suprématie des Arsacides; que la branche de la famille royale, établie dans l'Inde, reçut une extension de territoire, et que c'est alors qu'elle fixa sa résidence dans la ville de Balkh, la *Bactra* des anciens. En partant pour combattre les Scythes, Mithridate avait confié le gouvernement et la défense des provinces occidentales de son empire à un Hyrcanien appelé Himérus, qui avait été son compagnon d'enfance. Sous prétexte de rechercher ceux qui avaient pris le parti des Grecs pendant l'expédition qu'Antiochus Sidétès, roi de Syrie, avait faite sous le règne de Phrahates II, Himérus appesantit le joug le plus tyrannique sur les habitants de Babylone et de Séleucie : croyant aussi que Mithridate ne viendrait jamais à bout de la guerre contre les Scythes, il se révolta, et prit le titre de roi, qu'il garda quelques années, jusqu'à ce que la victoire eût mis Mithridate en état de le châtier. Nous ignorons la suite de l'histoire de ce prince; nous voyons seulement, par les historiens, que, l'an 88 avant J. C., Mithridate faisait la guerre à Tigrane, qui voulait sans doute reprendre le titre suprême : dans une bataille livrée sur les bords de l'Araxe, le roi des Parthes fut tué par un soldat thrace; et l'empire de l'Asie resta aux Arméniens.

MITHRIDATE III, 13e roi des Parthes, fils et successeur de Phrahates III, monta sur le trône, en l'an 58 avant J. C., par l'assassinat de son père. Il fut à peine roi, qu'il entreprit une expédition en Arménie, contre Tigrane et son fils Artavasde; il était excité à cette guerre par Tigrane le jeune, fils du roi d'Arménie, qui s'était échappé de Rome, où on le gardait prisonnier, et avait cherché un asile chez les Parthes. Tandis que Mithridate faisait la guerre en Arménie, son frère Orodes, qui avait pris part au meurtre de son père, voulut profiter de son absence pour s'emparer de la couronne. Mithridate revint aussitôt dans son royaume, et vainquit Orodes, qui se réfugia dans une province éloignée, abandonnant ses partisans à la vengeance de son frère : celui-ci se conduisit avec tant de cruauté, que les grands et le peuple, également indignés, rappelèrent Orodes. Mithridate vaincu se réfugia dans Babylone, où il fut assiégé; il y fit une vigoureuse résistance : la famine le força de s'abandonner à la générosité de son frère, qui le fit massacrer sous ses yeux, en l'an 53 avant J. C.

MITTARELLI (Jean-Benoît), savant camaldule, né à Venise en 1707, professa d'abord la philosophie et la théologie au monastère de Saint-Michel, devint ensuite maître des novices, et successivement procureur, supérieur des maisons de son ordre dans les États vénitiens, supérieur général, et mourut en 1777. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Memorie della vita di San Parisio*, etc., 1748; *Memorie del monistero della Ssma Trinità*, 1749; *Annales camaldulenses ordinis S. Benedicti*, etc., 1555-1575, 9 vol. in-fol.; *Ad scriptores rerum italicarum Cl. Muratorii accessiones faventinæ*, 1771, in-fol.; *De litteraturâ Faventinorum, sive de veris doctis et scriptoribus urbis faventinæ*, 1775, in-fol.; *Biblioth. codicum, MSs. S. Michaelis Venetiarum*, etc., 1779, grand in-fol.

MITTCHELL (sir André), vice-amiral anglais, né en Écosse, en 1757, entra au service maritime au sortir du collége. Il fit sa première campagne, comme élève, sous l'amiral Vernon, envoyé aux îles, en 1776. Pendant cette campagne, le jeune élève fit preuve d'une telle capacité, et montra une si bonne conduite, qu'il revint en Europe, 3 ans après, avec le grade de capitaine, exemple unique d'un avancement aussi rapide dans la marine anglaise. A son arrivée, on lui donna le commandement d'un petit bâtiment de 28 canons, nommé *le Coventry*, avec lequel il alla croiser sur les côtes de Ceylan. Il soutint contre *la Bellone*, frégate française, un combat où il fit preuve d'une grande habileté. Nommé, peu après,

capitaine du *Sultan,* vaisseau de haut bord, il se trouva à plusieurs affaires générales. En mars 1783, on lui confia le commandement d'une petite escadre, destinée à donner la chasse aux croiseurs français, et dans le mois de juin suivant, il se fit remarquer à la bataille navale de Goudelour, où les flottes française et anglaise, sous les ordres des amiraux Hugon et Suffren, soutinrent également l'honneur de leur pavillon, en laissant la victoire indécise. Depuis la fin des hostilités, sir André Mittchell passa près de 6 ans dans l'inaction; mais à peine la guerre fut-elle de nouveau déclarée entre la France et l'Angleterre, qu'il reçut le commandement de *l'Asie* et de *l'Imprenable,* vaisseau de l'escadre qui avait été sous les ordres de l'amiral Home, en 1794. Il fut nommé contre-amiral en 1799, et vice-amiral peu de temps après. Il commandait l'escadre que les Anglais envoyèrent, en 1800, sur les côtes de la Hollande. S'étant avancé dans le Zuyderzée, il prit l'attitude la plus menaçante à l'égard de l'amiral hollandais Story, en le sommant de se rendre, et en arborant le pavillon de la maison d'Orange: il eut ainsi une part active à la défection de la flotte hollandaise. Il fit, en cette occasion, tout ce qu'il devait pour l'intérêt de son pays; mais sa gloire eût été plus grande, si Story lui eût opposé de la résistance, et si ses succès n'avaient pas été l'effet de la trahison. Le gouvernement anglais récompensa sa conduite, en le nommant chevalier de l'ordre du Bain, et en lui donnant le commandement de l'escadre rouge. En 1800, sir André Mittchell fit partie de la flotte du canal, commandée par lord Bridcport et par le marquis de Cornwallis, et en 1801, il croisa sur les côtes d'Irlande avec une division de 15 vaisseaux de ligne. Nommé commandant en chef dans l'Amérique du Nord, à la nouvelle d'une flotte française expédiée à Saint-Domingue, il eut ordre de la suivre; mais il ne put l'entamer. Par sa fermeté, il apaisa, en 1813, une insurrection violente qui s'était élevée sur sa flotte. Nommé commandant de la station d'Halifax, il a été remplacé dans cet emploi par l'amiral Milne, et admis à la retraite en 1818. Il mourut quelque temps après.

MITTERPACHER (Louis), professeur d'économie, d'histoire naturelle et de technologie, à Pesth, y est mort le 24 mai 1814: il était né en 1734. Outre plusieurs ouvrages en allemand et en hongrois, il a écrit en latin: *Elementa rei rusticæ,* à l'usage des académies de Hongrie, 1779-94, en 3 parties, in-8°; *Iter in Poseganam Slavoniæ provinciam,* avec Mathias Tiller, Pesth, 1783, in-4°; *Primæ lineæ historiæ naturalis,* à l'usage des académies de Hongrie, ib., 1795, in-8°; nouvelle édition, 1807.

MITTIÉ (Jean-Stanislas), médecin, né à Paris en 1737, fut d'abord attaché comme médecin ordinaire au roi Stanislas, duc de Lorraine, et à la mort de ce prince, revint exercer son état à Paris, où il mourut en 1795. On a de lui: *Dissertation latine sur les blessures de poitrine,* 1766, in-4°, *Étiologie nouvelle de la salivation,* 1777, in-8°; *Suite de l'étiologie,* etc., 1781, in-8°; *Lettre à l'auteur de la Gazette de santé,* 1780, in-8°; *Observations sommaires sur tous les traitements des maladies vénériennes,* etc., 1779, in-12; *Avis au peuple* (sur les maladies vénériennes), 1793, in-8°, et quelques autres opuscules sur le même sujet, dont il s'était occupé spécialement.

MIZAULD (Antoine), médecin et astrologue, était né vers 1520, à Montluçon, petite ville du Bourbonnais. Il vint achever ses études à Paris, et y reçut ses degrés en médecine: il avait appris, dans le même temps, les principes de l'astrologie d'Oronce Finé; et à une époque où tout était encore conjectural dans l'art de guérir, il chercha les causes des maladies et leurs remèdes, non dans l'observation de la nature, mais dans la position des planètes entre elles ou à l'égard de la terre. Un jargon scientifique, et, sans doute, quelques cures heureuses, le mirent assez promptement en vogue. On apprend, par la dédicace d'un de ses ouvrages (*De mundi Sphærâ*), qu'il était fort bien vu à la cour, et que la princesse Marguerite de Valois lui faisait l'honneur de l'admettre dans son intimité. Quelques vers, dans lesquels on lui donnait le surnom d'Esculape de la France, et les attentions dont il était l'objet, lui persuadèrent qu'il avait quelque chose de divin. Il abandonna la médecine, comme une science trop vulgaire, pour se livrer entièrement à l'astrologie, et à la rédaction de ses ouvrages, qui eurent un succès bien inconcevable aujourd'hui. Mizauld mourut à Paris, en 1578. On ne s'attend pas à trouver ici la longue nomenclature des écrits de Mizauld; Niceron en a rapporté les titres dans le tome 40 de ses *Mémoires.*

MNÉSICLÈS, architecte grec, construisit à Athènes, sous le gouvernement de Périclès, le vestibule et les portiques connus sous le nom de *Propylées,* qui formaient l'entrée de l'*Acropolis,* ou citadelle de cette ville. Il employa 5 ans à cette construction, dont les frais s'élevèrent à 2,012 talents (10,864,800 francs). Il reste encore de beaux débris de ce monument.

MNIEWSKI (Denis), castellan du palatinat de Cuawie dans la Grande-Pologne, fut l'un des patriotes les plus distingués qui se signalèrent à l'époque de la guerre de l'indépendance, en 1794. Les Prussiens faisaient depuis longtemps le siége de Varsovie, lorsqu'ils reçurent la nouvelle que la Grande-Pologne, qui leur était échue par le partage de Grodno, en 1793, venait de se mettre en pleine insurrection. Mniewski se mit à la tête de 30 Polonais déterminés à le suivre: avec cette poignée de braves, il surprend la garnison de Brzese-Kuïawski, et celle de Wroclawek. Ayant porté sa troupe à 100 hommes, il s'empare de 11 grandes barques chargées de munitions, et destinées pour l'armée prussienne qui faisait le siége de Varsovie: il en fit mettre quelques-unes en lieu de sûreté, et le reste, avec tout le transport de bombes et de boulets, fut coulé à fond. Des avantages aussi importants ayant ranimé le courage des habitants, Mniewski vit bientôt sous ses étendards 900 fantassins armés de faux, et 400 cavaliers, et se rendit maître de Nieszawa et de Thorn, jusqu'à Toki. Le roi Frédéric-Guillaume II, étonné de ses progrès, détacha de l'armée qui faisait le siége le général Schvérin avec un corps de 4,000 hommes, contre les Polonais. Schvérin devait être secondé par le barbare Sékuly, à la tête de 3,000 hommes. Ce dernier commit dans ce malheureux pays des cruautés inouïes, auxquelles Mniewski ne répondit que par des procédés généreux envers les prisonniers prussiens. Cependant, trop faible pour résister aux deux colonnes ennemies qui marchaient contre lui, il se jeta dans la Prusse occidentale, et força, par cette manœuvre, Schvérin à partager ses forces. Une partie de l'armée prussienne resta pour

contenir le pays que Mniewski venait d'évacuer ; l'autre suivit les Polonais, et les atteignit sous Konin. On en vint à un combat qui n'eut rien de décisif. Mniewski marcha ensuite sur Kolo, et se maintint dans ce poste important jusqu'à la jonction des autres patriotes de la Grande-Pologne. Le mouvement, qui devint bientôt général dans cette province, décida le roi de Prusse à lever, le 6 septembre, le siége de Varsovie. Les généraux Dombrowski et Madalinski poursuivirent les Prussiens, et prirent d'assaut Bydgoszez (Bromberg) ; la basade Maciéiowicé, où Kosciuszko fut fait prisonnier le 10 octobre ; l'assaut donné à l'infortunée Praga le 4 novembre ; et enfin la capitulation de Varsovie, dernière époque de l'anéantissement total de l'ancienne république de Pologne, vinrent leur enlever tout le fruit de ces avantages. Mniewski eut le bonheur d'échapper à la vengeance des oppresseurs de sa patrie, et se trouva, en 1795, à Paris, où il faisait partie d'un comité de patriotes polonais réunis pour aviser au salut de leur patrie. En 1796, il devint président de cette députation des patriotes polonais. Quand Bonaparte poursuivait ses victoires en Italie, Mniewski et Michel Oginski furent choisis pour défenseurs au quartier général de ce conquérant, pour plaider la cause de leurs campatriotes; mais la signature des préliminaires de Léoben, le 7 avril 1797, renversa toutes les espérances des Polonais. Vers la fin de la même année, Mniewski quitta Paris pour se rapprocher de la frontière de la Prusse. Rentré dans sa patrie, il ne reparut plus sur la scène politique, et termina ses jours quelques années plus tard, emportant dans la tombe l'estime et les regrets de ses compatriotes.

MNIOCH (Jean-Jacques), poëte allemand, né à Elbing, en 1765, se fit remarquer dès sa jeunesse par l'originalité de son caractère. Ayant conçu l'idée d'écrire au roi Frédéric en faveur de son père, qui avait éprouvé de grands revers de fortune, il n'employa qu'un quart de feuille pour sa pétition, et croyant devoir parler au roi comme à Dieu, il le tutoya en lui exposant, toutefois, sa demande de la manière la plus ingénue. Le monarque accueillit sa supplique avec bonté, et lui accorda les secours qu'elle réclamait. Pendant que Mnioch étudiait à l'université de Jena, il composa un hymne en l'honneur du roi, le fit imprimer, et le lui envoya sans affranchir le paquet, disant que le grand Frédéric était plus riche que lui. Ce prince lui écrivit lui-même une lettre de remerciment, et ajouta au bas : Si dorénavant vous m'écrivez, affranchissez vos lettres. Mnioch se rendit sur-le-champ à la poste pour s'informer des frais que son paquet avait occasionnés, et prit ensuite une pièce de 8 gros qu'il adressa à Frédéric avec ces mots : « Sire, je vous envoie les frais de port. » Cette plaisanterie ne lui attira cependant aucune réprimande. Les premiers essais poétiques de Mnioch sont tous marqués au coin de l'originalité. Ses écrits en prose traitent, en général, de religion et de morale, et le sentiment surtout domine dans toutes ses compositions. Il est mort à Varsovie le 22 février 1804.

MNIOCH (Marie), femme du précédent, née Neufahrwasser en 1777, et fille d'un constructeur de navires, s'est distinguée dans la littérature allemande. Elle a laissé d'excellents préceptes qui ont été imprimés après sa mort, arrivée en 1792, sous le titre de *Feuilles éparses à l'usage des femmes mariées et demoiselles,* Goerlitz, 1800, 2e édition, 1821.

MOAB, fils de Loth, fut le père du peuple appelé de son nom *Moabites*, qui se fixa à l'orient du Jourdain et du lac Asphaltite, sur les bords du fleuve Arnon. Dans la suite, les Amorrhéens envahirent une partie du territoire mohabite.

MOAWYAH Ier, 6e successeur de Mahomet et premier calife de la dynastie des Ommyades, naquit à la Mecque, vers le commencement du 7e siècle de l'ère chrétienne, dans la tribu de Coraïsch ou Koréisch. Arrière-petit-fils d'Ommya, qui était cousin-germain d'Abd-al-Mothalleb, aïeul de Mahomet, il avait pour père le fameux Abou-Sofyan, l'un des décemvirs de la Mecque, le plus puissant et le plus cruel ennemi du législateur des musulmans. Après la conquête de cette ville par Mahomet, Abou-Sofyan et son fils embrassèrent l'islamisme; et le second devint un des secrétaires du prophète. Nommé, l'an 20 (641), au gouvernement de Syrie, il le posséda pendant les quatre dernières années du califat d'Omar, et les 12 années que dura celui d'Othman, dont il était proche parent. Il dut, sans doute, à ce titre l'indulgence de ce prince, auquel il avait été dénoncé comme concussionnaire. Sous le règne de ce calife, l'an 28 (648-49), il conquit l'île de Chypre ; mais, deux ans après, elle retourna au pouvoir des Grecs. L'an 30 (651), il s'empara de l'île de Rhodes, fit mettre en pièces le fameux colosse, et en vendit les débris à un juif, qui en chargea, dit-on, 900 chameaux. La même année, il perdit son père Abou-Sofyan. Othman ayant été assassiné, Moawyah, sous prétexte de venger sa mort, refusa de reconnaître Aly, son successeur. Proclamé calife en Syrie, et voulant enlever l'Égypte à son compétiteur, il lui en rendit suspect le gouverneur, qu'Aly remplaça par Mohammed, fils d'Abou-bekr, et l'un des assassins d'Othman. Ce choix ayant excité des troubles en Égypte, Moawyah donna des troupes à son ami Amrou, pour qu'il en chassât Mohammed ; et afin de lui en ouvrir l'entrée ; il fit empoisonner le général qu'Aly envoyait au secours de ce gouverneur. Amrou joignit alors ses forces aux partisans d'Othman, et attaqua Mohammed qui, ayant été vaincu et fait prisonnier, fut cousu dans le corps d'un âne, et brûlé vif. Tel fut le sort du fils du premier calife, du frère de l'épouse chérie du prophète. L'an 40, Moawyah soumit, par un de ses lieutenants, Médine, la Mecque, le Yémen, et fit périr en Arabie un grand nombre de partisans d'Aly. Sur la fin de la même année, trois Kharedjites ayant tenté d'immoler à la fois Aly, Moawyah et Amrou, à la tranquillité de l'empire, Aly seul succomba sous le fer de l'assassin ; et Moawyah, quoique blessé de manière à ne pouvoir plus désormais être père, devint plus puissant par la mort de son rival. Il contraignit Haçan, fils et successeur de ce dernier, à se démettre du califat, l'an 41 (661), et à se retirer à Médine, où il le fit empoisonner dans la suite. Moawyah fit alors son entrée dans Koufah ; et malgré les efforts des Kharedjites, il fut reconnu calife dans tout l'empire. Deux ans après, mourut le célèbre Amrou, conquérant de l'Egypte, dont Moawyah lui avait rendu le gouvernement, et laissé, en quelque sorte, la souveraineté. Le calife répara bientôt cette perte, en attirant dans son parti et à sa cour le fameux Zeïad, gouverneur

du Farsistan, qu'il reconnut publiquement pour son frère, et auquel il confia les gouvernements importants de Bassorah et de Koufah, desquels dépendait toute la Perse; et il y ajouta plus tard ceux du Sind et de toutes les côtes et îles du golfe Persique. L'an 46, Moawyah fit empoisonner Abderrahman (fils du célèbre Khaled), parce qu'aimé des Syriens, celui-ci pouvait être un jour un rival redoutable pour le fils du calife. Se voyant affermi sur le trône, Moawyah s'occupa de reculer les bornes de l'empire, par des conquêtes que les guerres civiles avaient interrompues depuis plusieurs années. En Occident, les armées musulmanes pénétrèrent jusqu'à l'océan Atlantique; et Okbah, l'un de leurs généraux, bâtit, près de Tunis, la ville de Kairowan, qui devint la résidence des gouverneurs de l'Afrique. Vers l'Orient, les Arabes, sous la conduite d'Obéid-Allah, fils de Zeïad, et ensuite de Saïd, fils du calife Othman, traversèrent le Djihoun (l'Oxus), envahirent la Sogdiane, s'emparèrent de Samarkand, et prirent Termed par capitulation. Les armes de Moawyah eurent moins de succès contre les Grecs. Son fils Yezid, et Sofian, fils d'Auf, l'un de ses généraux, arrivèrent devant Constantinople, qu'ils assiégèrent par terre et par mer. Ce siége dura 6 à 7 ans; mais, pendant l'hiver, les musulmans se retiraient à Cyzique, et recommençaient les hostilités à chaque printemps. Enfin, leur flotte ayant été détruite, en grande partie, par le feu grégeois, et leur armée de terre complétement battue par les troupes de Constantin Pogonat, Moawyah fut obligé d'acheter la paix, l'an 58 (678). Ce fut pendant cette expédition que mourut Abou-Ayoub, l'un des compagnons du prophète. Il fut enterré près des remparts de Constantinople; et sur son tombeau fut depuis élevée la mosquée qui porte encore son nom, et dans laquelle les sultans ottomans se rendent en pompe le jour de leur avénement à l'empire. Jusqu'alors le califat avait été électif; ce fut l'an 56 (676) que Moawyah, le possédant sans compétiteur, voulut le rendre héréditaire dans sa famille, en faisant reconnaître son fils Yezid pour son successeur. Ce qui excita plus de mécontentements, de troubles et de guerres que sa propre usurpation. Moawyah mourut à Damas, à l'âge de 70 ans, au mois de redjeb 60 de l'hégire (mai 680), après avoir régné 19 ans, depuis l'abdication de Haçan.

MOAVIAH II, 3e calife ommyade, petit fils du précédent, succéda à son père Yesid Ier l'an 64 de l'hégire (683 de J. C.). Mais au bout de quelques mois de règne, ce prince, âgé de 21 ans, faible de complexion, très-pieux, austère dans ses mœurs, abdiqua le califat, se renferma dans son palais, et mourut peu de temps après. Sa retraite lui fit donner par les musulmans le surnom d'*Abou-leylah* (Père de la nuit). Les historiens arabes disent qu'il mourut de la peste ou par le poignard.

MOBAREZ-EDDYN MOHAMMED-SCHAH, fondateur de la dynastie des Modhafferides, en Perse, était issu d'une famille arabe, établie dans le Khoraçan, dès le premier siècle de l'islamisme. Mobarez-eddyn, fils de Modhaffer, alors âgé de 13 ans, se rendit célèbre de bonne heure par une valeur extraordinaire. Il terrassa un fameux brigand qui désolait la contrée entre Yezd et Chyraz, et porta sa tête au sultan Abou-Said-Behader-Kan, qui, charmé de cet exploit, gratifia le jeune brave du gouvernement de Yezd, en 718, quoique celui-ci fût à peine dans sa 19e année. Mobarez-eddyn prouva par des services plus essentiels, qu'il était digne de cette récompense. Une horde de bandits, appelés Nicoudariens, infestait le Farsistan : il leur livra 21 combats, dans l'espace de 4 ans, et vint à bout d'en purger le pays. Enfin, il épousa la fille unique de Cothb-eddyn Schah-Djihan, dernier prince de la dynastie des Cara-Khatayens, lequel, après avoir perdu la souveraineté du Kerman, avait, au moyen de ses immenses richesses, obtenu des kans mogols le gouvernement de Chyraz, où il s'était retiré. Ce mariage ayant fort accru la puissance et la considération personnelle de Mobarez-eddyn dans le midi de la Perse, il y jeta les fondements d'une nouvelle domination pendant l'anarchie qui suivit la mort d'Abou-Saïd. Nommé gouverneur du Kerman, par Haçan Djoubany, l'an 740, il ne lui fut pas difficile de se faire reconnaître souverain, en moharrem 742 (juin 1341), dans un pays que les ancêtres de sa femme avaient possédé près d'un siècle. Alors il attaqua Cheik-Schah-Abou-Ishak Indjou, prince vertueux, mais sans énergie, qui régnait dans le Farsistan; et, après une guerre longue et cruelle, il lui enleva successivement Chyraz et Ispahan. L'infortuné Indjou arrêté dans cette dernière ville, et ramené à Chyraz, y eut la tête tranchée, le 11 juin 1357, aux yeux de ses compatriotes, de ses amis, de ses anciens sujets, et au milieu de l'hippodrome qu'il avait fondé. Tandis que Mobarez-eddyn, par cette exécution solennelle, effrayait les peuples du Farsistan, et leur ôtait tout prétexte de révolte, son fils aîné, Modhaffer, subjuguait le Khouzistan, et allait ensuite reculer les États de son père, vers le Seïstan et le Mekran. L'ambitieux Mobarez-eddyn convoitait aussi l'Adzer-baïdjan, où avaient résidé les Gengiskanides. Après diverses révolutions, cette province était tombée au pouvoir du tyran Akhidjouk. Le mauvais succès du sultan de Bagdad, Cheik-Weiss, ne rebuta point le roi de Chyraz. A la tête de 12,000 cavaliers d'élite, il partit au milieu de l'hiver 760, vainquit, près de Meïana, l'armée d'Akhidjouk, forte de 30,000 hommes, s'empara de Tauryz, y remplit les fonctions d'imam, et y prononça la kothbah en son propre nom. Mais deux mois après, la mort de son fils aîné et l'approche du sultan de Bagdad l'obligèrent d'abandonner sa nouvelle conquête. Depuis son retour de cette expédition, Mobarez-eddyn ne fut plus le même prince. Sans respect pour les mœurs et la religion, il s'abandonna aux excès les plus honteux avec tant de scandale, que les principaux habitants de Chyraz, et ses fils mêmes, le dénoncèrent au magistrat. Méprisé de ses sujets, aigri par le chagrin, Mobarez-eddyn devint encore plus cruel. Il fit mourir plus de 1,000 individus dans les supplices; et plusieurs périrent de sa propre main. Effrayés de ses menaces, ses parents, ses enfants fuyaient sa présence. Enfin, Schah-Sultan, son neveu et son gendre, et ses fils Schah-Choudja et Schah-Mohammed, l'ayant surpris un jour dans sa chambre, occupé à lire le Coran, se saisirent de lui, et le renfermèrent dans une tour, où ils lui firent crever les yeux le lendemain, 19 ramadhan 760 (14 août 1359). Mobarez-eddyn survécut 3 ans à son malheur, et mourut en 765 (1364). — Son fils, DJELAL-EDDYN SCHAH-CHOUDJA, prince habile, sage, pacifique, protecteur des lettres, et bon poëte, triompha de

ses frères et de ses neveux, qui s'étaient révoltés; il régna 26 ans avec gloire, sut ménager Tamerlan, dont il devinait la grandeur future, et mourut en 786 (1384), en lui recommandant son fils Zeïn-el-abedin, dont les malheurs entraînèrent la catastrophe qui mit fin à la dynastie des Modhafferides.

MOCENIGO (Thomas), doge de Venise, succéda, le 7 janvier 1414, à Michel Steno. Il était alors ambassadeur de sa république à Crémone, auprès de Gabrino-Fondolo, tyran de cette ville : il s'enfuit secrètement dès qu'il eut la nouvelle de son élection, de peur que Fondolo ne voulût retenir prisonnier un personnage qui devenait aussi important. Pendant son règne, les Vénitiens firent la conquête du territoire d'Aquilée, malgré l'alliance du patriarche avec l'empereur Sigismond, qui tenta vainement de le défendre. Mocénigo empêcha ensuite, autant qu'il put, sa république de s'engager dans la guerre contre le duc de Milan; il mourut dans un âge avancé, au mois d'avril 1423, et il eut pour successeur François Foscari, moins pacifique que lui.

MOCENIGO (Pierre), doge de Venise de 1474 à 1476, avant de parvenir à la dignité ducale, avait obtenu la plus haute réputation, comme généralissime de la république, dans la guerre qu'elle soutenait contre les Chypriotes et contre les Turcs. Il avait été chargé, en 1470, du commandement de la flotte, au moment où la perte de Négrepont jetait le découragement dans les troupes vénitiennes. En arrivant à son poste, il avait fait arrêter son prédécesseur, Nicolas Canale, avec son fils et son secrétaire, auxquels la république attribuait les revers qu'elle avait éprouvés. Il avait ensuite profité de la guerre que le roi de Perse avait déclarée à Mahomet II, pour ravager, en 1472, Mitylène, Dilo et les Cyclades, pendant que le sultan était occupé ailleurs : il avait menacé toute la Natolie, et avait enfin pris Smyrne, qu'il ruina de fond en comble. La retraite d'Ousoun-Haçan, qui n'avait pu forcer le camp retranché de Mahomet, priva, en 1473, Mocénigo, des avantages qu'il avait espérés. D'ailleurs, à la même époque, il fut obligé de passer en Chypre, pour prendre la protection de la reine Catherine Cornaro, fille adoptive de la république, qui venait de perdre son mari : il punit sévèrement les nobles chypriotes qui avaient conspiré contre cette princesse, et qui avaient voulu maintenir la liberté de leur patrie opprimée par les Vénitiens. En 1474, il conduisit une nouvelle flotte au secours de Scutari, que le grand vizir assiégeait : il contribua beaucoup à la glorieuse défense de cette place; mais il y contracta une maladie dangereuse dont il ne se guérit jamais. Les Vénitiens, par reconnaissance pour tant d'exploits, le choisirent pour succéder à Nicolas Marcello, au mois de décembre de cette même année. Mais tout le temps qu'il fut doge, sa santé fut très-chancelante; il mourut le 23 février 1476. André Vendramino lui succéda.

MOCENIGO (Jean), frère du précédent, fut nommé pour succéder à André Vendramino, qui n'avait régné que 2 ans. Venise à cette époque fut affligée par de nombreux fléaux : un incendie consuma le palais public; la peste et la famine désolèrent les habitants; la guerre avec Mahomet II durait encore, et Venise n'acheta la paix en 1479, que par la cession de Scutari. Cependant la république, oubliant bientôt ces calamités, entreprit, en 1482, une guerre nouvelle de pure ambition contre Hercule III, duc de Ferrare; mais, abandonnée par Sixte IV, son premier allié, elle ne put faire les conquêtes sur lesquelles elle avait compté. Jean Mocenigo mourut le 5 novembre 1485. Marc Barbarigo lui fut substitué.

MOCENIGO (Louis), doge de Venise, succéda le 9 mai 1570, à Pierre Loredano, mort six jours auparavant. La république était alors engagée dans une guerre contre les Turcs, pour la défense de l'île de Chypre : les principales puissances de l'Europe lui avaient promis des secours; mais leurs généraux, par de ridicules disputes de prééminence, perdirent l'occasion d'agir. Nicosie fut prise par les Turcs, le 9 septembre 1570, et 15,000 chrétiens y furent massacrés. Famagouste, après un siége soutenu avec beaucoup de bravoure, capitula le 2 août 1571; mais la capitulation ne fut point observée, et les commandants vénitiens, avec leur brave garnison, furent victimes de la perfidie des musulmans. La grande victoire remportée à Lépante, le 7 octobre, par don Juan d'Autriche, ne dédommagea point les Vénitiens de la perte de l'île de Chypre; ils se déterminèrent, en 1573, à faire la paix avec les Turcs, en abandonnant à ceux-ci leurs conquêtes. Pendant le gouvernement de Louis Mocenigo, Venise fut désolée par la peste, en 1576; la contagion lui enleva 70,000 habitants. A peine s'était-elle apaisée, lorsque Louis Mocenigo mourut, le 4 juin 1577, Il eut pour successeur Sébastien Venieri.

MOCENIGO (André), historien, de la famille des précédents, né à Venise vers la fin du 15e siècle, fut chargé de plusieurs négociations dont il s'acquitta avec autant de zèle que de capacité, et occupa plusieurs emplois importants. On ignore l'époque de sa mort. Il est auteur d'une histoire de la ligue de Cambrai, publiée sous ce titre : *Belli memorabilis cameracensis adversus Venetos historiæ libri VI*, 1525, in-8°, insérée dans le 12e vol. du *Thesaur. antiquitatum ital.*, de Grævius et P. Burman; traduite en italien, 1544, et de nouveau, 1560, in-8°. Quelques autres écrits du même auteur, dont Foscarini rapporte les titres dans la *Letteratura veneziana*, se sont perdus. Plusieurs biographes lui attribuent encore un traité de théologie sous ce titre singulier : *Pentadopon et Pentateuchon*, Venise, 1511, in-8°. Ghilini a consacré un article à Mocenigo dans le *Teatro d'uomini letterati*.

MOCHI (François), sculpteur florentin, né au château de Mont-Varchi en 1580, mort en 1646, avait appris le dessin sous Santi-di-Tito, et l'art de modeler et manier le ciseau sous Camille Mariani. S'étant rendu à Rome sous le pontificat de Clément VIII, il s'y plaça au rang des premiers artistes par deux statues de bronze, dont l'une est celle du duc Alexandre et l'autre du duc Ranuccio Farnèse, que l'on admire dans la place de Plaisance. On cite encore de lui une *sainte Véronique* dans le jubé du Vatican; une *sainte Marthe* à Saint-André *della Valle*; un *saint Pierre* et un *saint Paul* à la porte *del Popolo*, etc.

MOCLAH (Abou-Aly-Mohammed Ibn), inventeur des caractères arabes modernes, né à Bagdad l'an 272 de l'hégire (886 de J. C.), fut gouverneur de plusieurs provinces de Perse sous le califat de Moctader, devint ensuite vizir de ce prince, de son frère Caher et de Radhy,

fut trois fois dépouillé de ce titre, eut successivement la main droite et la langue coupées, et périt misérablement l'an 328 de l'hégire (940). Il avait cultivé la poésie, et quelques-uns de ses vers ont été conservés par El-Makin. Mais il est surtout célèbre dans l'Orient pour avoir substitué aux anciens caractères koufiques l'écriture arabe nommée *neskhi*. Cette invention, que quelques auteurs attribuent à Abou-Abdallah El-Haçan, frère de Moclah, fut perfectionnée un siècle après par Aboul-Haçan-Aly-Ibn-Hallal.

MOCLAH ou **MOCLÈS** (Seïd), supérieur d'un monastère de derviches à Ispahan en 1675, sous le règne de Schah-Soliman, avait traduit en persan, dans sa jeunesse, des comédies indiennes dont on croit qu'il existe à la Bibliothèque du roi à Paris une version turque, sous le titre d'*al Faradj baad al Schidda* (la Joie après l'affliction). Moclah mit ses comédies en contes, auxquels il donna le titre d'*Hezarick-Rouz* (mille et un jours). Petis de la Croix les a traduits en français.

MOCQUET (Jean), voyageur, né dans le Dauphiné en 1575, fut apothicaire de la cour sous le règne de Henri IV, obtint la permission de voyager à l'étranger pour y recueillir des raretés destinées à orner le cabinet du roi, partit en 1601, et, jusqu'en juillet 1612, visita successivement la côte occidentale d'Afrique, la Guiane et Cumana, Maroc, Goa, la Palestine, déposant après chaque voyage, au château des Tuileries, les objets qu'il rapportait. Il obtint pour récompense le titre de garde du cabinet des *singularités*, avec 600 francs d'appointements. En 1614, il partit pour l'Espagne dans l'intention de faire le tour du monde; mais, n'ayant pu obtenir la faculté de passer en Amérique, il retourna à Paris, où il mourut, on ne sait à quelle époque. Il a publié la relation de ses diverses excursions sous ce titre : *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales, divisés en VI livres, avec figures*, Paris, 1617, in-12; Rouen, 1645, 1665; traduits en hollandais et en allemand.

MOCTADER-BILLAH (Aboul-Fadhl DJAFAR II, surnommé al), 18e calife abbasside de Bagdad, n'avait que 13 ans lorsqu'il succéda, l'an 295 de l'hégire (908 de J. C.), à son frère Moktafy. Il se laissa gouverner par ses eunuques et par ses femmes, fut le jouet des factions qui troublèrent son règne, et négligea tellement les soins de son empire, déjà ébranlé depuis un demi-siècle par l'insolence et l'insubordination de la garde turque, qu'il en hâta la chute. Après avoir vu plusieurs ambitieux s'établir dans diverses provinces et y assurer leur indépendance, Moctader, contraint d'abandonner Bagdad, fut massacré par des soldats africains de l'armée d'un eunuque révolté, nommé Mounès, l'an 320 de l'hégire (932 de J. C.). Il était âgé de 38 ans, et en avait régné 22.

MODÉER (Adolphe), savant suédois, né à Stockholm en 1738, mourut le 16 juillet 1799, membre de la Société patriotique et de l'Académie des sciences de cette capitale. Habile physicien, il avait fait un grand nombre d'observations et d'expériences qui ont été consignées dans les *Mémoires* de la même académie. On a en outre de lui : une *Histoire du commerce de la Suède* (en allemand), 1770, in-8°; *Bibliotheca helminthologica*, etc., 1776, in-8°; trois *Opuscules* (en allemand) *sur l'amélioration de l'agriculture, les colonies et l'économie domestique*, 1774, 1776, 1780, in-8°.

MODEL, médecin et pharmacien allemand, né à Neustadt en Franconie, passa en Russie en 1737, eut la direction des apothicaireries impériales, et mourut à Pétersbourg en 1775. Il a publié en allemand plusieurs opuscules de chimie et d'économie, traduites par A. A. Parmentier en français, sous le titre de *Récréations physiques, économiques et chimiques*, 1774, 2 vol. in-8°.

MODÈNE (ducs de). *Voyez* **ESTE**.

MODÈNE (Jean de RAIMOND, seigneur de), est désigné comme le premier qui ait porté ce titre. Les fastes de la ville d'Avignon le citent avec éloge.

MODÈNE (Jacques de RAIMOND de MORMOIRON, baron de), commandait une compagnie de l'armée catholique, dans le combat qui fut livré aux religionnaires près d'Avignon, le 3 août 1562. Il était le fils aîné de François de Raimond de Mormoiron, qui mourut en 1566, et lui donna le château et la juridiction de Modène, ainsi que tout ce qu'il possédait à Mormoiron, avec charge de substitution en faveur de ses enfants mâles et légitimes.

MODÈNE (François de RAIMOND de MORMOIRON, deuxième du nom, baron de), grand prévôt de France, fut député en 1603 par les états du comtat Venaissin vers Henri IV, pour se plaindre de ce qu'après la chute d'une partie du pont d'Avignon, les officiers du Languedoc avaient interdit le commerce entre les habitants de cette province et les sujets du pape. Le baron de Modène obtint satisfaction, et les relations commerciales furent rétablies. Louis XIII le nomma son ambassadeur extraordinaire à Madrid et à Turin, pour terminer une guerre survenue entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie. Le cardinal de Richelieu, successeur, au ministère, du connétable de Luynes, dont Modène était proche parent, fit, soit par jalousie, soit pour des motifs politiques, partager à celui-ci la disgrâce du maréchal d'Ornano, son neveu. Il fut mis, en 1626, à la Bastille, d'où il ne sortit qu'après la mort du maréchal, arrivée en 1630. Il finit sa carrière à Avignon, en 1632.

MODÈNE (Esprit de RAYMOND de MORMOIRON, comte de), fils du précédent, historien, né le 19 novembre 1608 à Sarrians, près de Carpentras, d'une des plus anciennes familles du comtat Venaissin, fut d'abord page de Monsieur, frère de Louis XIII. Il signala ses premières armes dans une bataille gagnée, à une lieue de Sedan, le 6 novembre 1641, par les princes de la Paix sur l'armée du maréchal de Châtillon, puis il suivit en Italie le duc de Guise, qui était appelé à Naples pour se mettre à la tête de l'insurrection dont Mazaniello avait été le premier moteur. Nommé, sous le duc de Guise, mestre de camp général de l'armée du peuple, il obtint d'abord quelques succès sur les troupes espagnoles; mais fait prisonnier, il fut renfermé pendant 2 ans dans le château de Naples, revint en France, et mourut le 1er décembre 1672. On a de lui : *Histoire des révolutions de la ville et du royaume de Naples*, Paris, 1666, 1667, in 4° ou 3 vol. in-12; un fragment du *Livre des Rois*, écrit en prose, intitulé: *Salomon, ou le Pacifique* : c'est une paraphrase du 2e chapitre du 3e livre; une *Paraphrase* du psaume 50. Il a laissé manuscrit un ouvrage burlesque

sur les mœurs de ses compatriotes, des *Prières* (en vers) *pour la messe*, des *Odes*, des *Sonnets*, et des *Mémoires depuis l'expédition de Béarn jusqu'au siége de Montauban*, dont le président de Gramond a fait usage dans son *Histoire* latine *de Louis XIII*.

MODÈNE (Charles de Raimond de Mormoiron, baron, puis marquis de), frère du précédent, né en 1614 et mort en 1680, a continué la descendance. — Henri de Raimond-Modène, un de ses fils, chef d'escadre des armées navales en 1720 et mort sans postérité en 1727, rendit pendant la peste de Marseille, des services éminents à la Provence.

MODÈNE (Jean-François de Raimond de Mormoiron de), chevalier de Malte, fils de Charles, fut auteur de la branche des comtes de Modène qui existe encore, et dont un membre a été attaché à Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII. Né en 1652, il contracta mariage en Grèce, dans l'année 1690, avec Catherine Coronello, noble génoise du nom et parente des Coronello Crispo, branche cadette d'un empereur d'Orient de ce nom. Il commandait alors un vaisseau de l'ordre de Malte et croisait dans les parages de Naxos lorsqu'il conçut le projet de cette union. Il mourut en 1705.

MODÈNE (François-Charles de Raimond, comte de), petit-fils du précédent et fils de Chrysante, naquit à Naxos en 1734. François-Charles entra dès l'âge de 17 ans dans la carrière diplomatique. Il accompagna le cardinal de Bernis dans ses ambassades de Madrid et de Vienne, et fut nommé ministre près le cercle de Basse-Saxe en 1762, mission qui avait alors de l'importance commerciales de la France. A son retour en France en 1771, il fut nommé gentilhomme d'honneur du comte de Provence, dont on formait alors la maison, et quitta la carrière des ambassades. Peu d'années après, il fut investi du gouvernement du palais du Luxembourg à Paris, et reçut, en 1783, le grand cordon des ordres royaux militaires et hospitaliers réunis de Saint-Lazare de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont Monsieur était grand maître et chef général. Les qualités distinguées du comte de Modène lui méritèrent de plus en plus l'affection et la confiance du prince auquel il était attaché, et qu'il suivit à sa sortie de France en juin 1791. Ne pouvant pas ensuite le suivre dans ses nombreux voyages, il conserva avec lui une correspondance active. Après avoir habité successivement différentes villes d'Allemagne, le comte de Modène s'était fixé à Bareuth en Franconie. Il y mourut le 23 janvier 1799.

MODÈNE (Charles-Louis-François-Gabriel, comte de), fils aîné du précédent, naquit le 17 octobre 1774. Il entra au service à l'âge de 15 ans et demi, dans le régiment des carabiniers de Monsieur, et obtint la survivance de la place de gentilhomme d'honneur de ce prince, ainsi que de celle de gouverneur du palais du Luxembourg occupées par son père. A l'époque de la première révolution, il émigra avec les officiers de son corps, servit avec eux pendant la campagne de 1792, et fit celle de 1793 dans le corps de Condé. C'est à la fin de cette même année, qu'il fut incorporé dans l'armée russe sous le règne de Catherine II. Il devint bientôt aide de camp du maréchal Solticoff, dont il épousa la nièce en 1798, et quitta le service militaire pour s'attacher à la cour impériale; il y fut successivement chambellan, premier écuyer et grand veneur. Il mourut à Saint-Pétersbourg le 23 mai 1833.

MODÈNE (Charles de Raimond de), chevalier de Malte et officier de marine, étant en 1761, commandant du vaisseau du roi *l'Achille*, soutint, à 40 lieues des côtes de France, un combat de 9 heures, contre toute une escadre anglaise, et parvint, par l'habileté de ses manœuvres, à lui échapper. Il prit part, en 1762, à un autre brillant fait d'armes, où il eut un bras emporté. Il mourut le 6 janvier 1772, sans avoir été marié.

MODÈNE (Pierre, chevalier de), de la branche de Pomerols, et appartenant à la même famille que le précédent, fut reçu chevalier de Malte, en 1715. Successivement capitaine au régiment de Bourbon, et aide-major général dans l'armée du roi de France en Westphalie, et en Bohême sous le maréchal de Maillebois en 1743, il remplit ces dernières fonctions dans l'armée de Piémont en 1744, devint colonel d'un régiment de grenadiers royaux en 1745, et mourut maréchal de camp, en 1765.

MODÈNE (Charles-Gabriel de Raimond de Villeneuve, dit le marquis de), comte de Pommerols, capitaine au régiment Dauphin, infanterie, en 1744; premier consul de Tarascon en 1773, prit part à la guerre faite en Italie, avec deux de ses frères, chevaliers de Malte, Jacques et François. Ce fut alors que le duc souverain de Modène, de la maison d'Este, généralissime des armées du roi de France, ayant demandé ce que c'était que le marquis et les chevaliers de Modène, qu'il entendait souvent nommer, un des trois frères lui répondit : « Votre Altesse est Modène d'Est; et nous, nous sommes Modène d'Ouest. » Il mourut le 20 janvier 1785, sans laisser de postérité. Il écrivait en vers avec une grande facilité.

MODESTINUS ou **MODESTIN** (Herennius), jurisconsulte romain du 3e siècle, fut disciple d'Ulpien, devint conseiller des empereurs Alexandre-Sévère et Maximin, et consul avec Probus en 228. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui lui méritèrent d'être au nombre des neuf jurisconsultes aux opinions desquelles l'empereur Théodose imprima force de loi. On ne connaît que des fragments de ses ouvrages, Jacques Lect, jurisconsulte genevois, a publié : *Ad Modestinum de pœnis liber;* et H. Brenkmann, *De eurematicis diatriba, seu in Herenn. Modestini librum singularem comment.*, Leyde, 1706, in-8°.

MODESTUS, abbé du monastère de Saint-Théodose, puis évêque de Jérusalem, mort l'an 633, avait composé des *Homélies* dont Photius nous a conservé quelques extraits.

MODESTUS ou **MODESTO** (Pierre-François), poëte latin, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, était né vers la fin du 15e siècle, à Rimini, ville épiscopale de la Romagne; il avait, suivant Giraldi, beaucoup d'érudition et de facilité. Rempli, comme la plupart des savants de cette époque, d'une vénération superstitieuse pour l'antiquité, il changea son nom de Pierre en celui de *Publius*, qu'il prend à la tête de ses ouvrages. On conjecture qu'il était du nombre des disciples de Pomponius Lætus, qui suivirent leur maître dans son exil à Venise. Ce fut en remercîment de l'accueil

qu'il y avait reçu, que Modestus choisit cette noble cité pour le sujet d'un poëme auquel il consacra plusieurs années. Son poëme parut à Rimini, 1521, in-fol., figures en bois : *Venetiados libri XII et alia poemata*. Ce volume est très-rare.

MODHAFFER ou **MOUZAFFER SCHAH II**, 14e et dernier souverain musulman du Gouzerat, ne fut d'abord qu'un fantôme couronné sous le nom duquel gouverna pendant plusieurs années un ministre ambitieux nommé Etmad. L'empereur mogol Akbar s'étant emparé du Gouzerat en 1573, emmena Modhaffer prisonnier, l'admit ensuite au nombre de ses courtisans, et l'adjoignit à l'un de ses généraux, Kan-Khanna, chargé en 1581 de conquérir le Bengale. Modhaffer se voyant libre, souleva les peuples du Gouzerat, vainquit Etmad, qui en était gouverneur pour l'empereur mogol, et reprit la couronne. Attaqué ensuite par les troupes mogoles, il se défendit longtemps avec courage, fut vaincu à diverses reprises, et se coupa la gorge, pour ne point orner le triomphe du général ennemi, en 1592 (1001 de l'hégire). Après sa mort le Gouzerat fut réuni à l'empire mogol.

MODIO (Jean-Baptiste), médecin et littérateur, était né à San-Severino, dans la Calabre. Le désir d'accroître ses connaissances l'amena jeune à Rome, où il acquit bientôt la réputation d'un savant philologue. Il embrassa l'un des premiers la règle de Saint-Philippe de Néri, et montra dans des conférences publiques un talent très-remarquable pour instruire ses auditeurs et captiver leur attention. On n'a pu découvrir la date de sa mort ; mais elle doit être arrivée peu après 1560. On a de lui : *Il convito ovvero del peso delle moglie, dove ragionando si conchiude, che non può la donna dishonesta far vergogna a l'huomo,* Rome, 1554 ; Milan, 1558, in-8°, de 40 feuil. : ces deux éditions sont également rares ; *Tevere, ovvero della natura di tutte le acque*, Rome, 1556, in-8°, rare.

MODIUS (François), savant jurisconsulte et humaniste flamand, né à Oudenburg, dans la banlieue de Bruges, en 1556, mort chanoine à Aire, en Artois, l'an 1597, a exercé sa judicieuse critique sur plusieurs des classiques latins, qu'il a publiés ou enrichis de notes. On a encore de lui : *Lectiones nov-antiquæ*, Francfort, 1584, in-8° ; *Octosticha ad singulas cleri romani figuras,* 1585, in-4° ; *Poemata varia,* adressé à son protecteur, Érasme Neustetter, chez lequel il passa 3 ans à Wurzbourg, comme il avait vécu à Cologne dans la famille du comte d'Egmont ; *Pandectæ triumphales,* etc.

MODRÉVIUS (André-Fricius), secrétaire de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, au milieu du 16e siècle, travailla beaucoup à réunir les sociétés chrétiennes dans une même communauté, et ne réussit qu'à se faire mépriser des unes et des autres. Il fut chassé de Pologne et dépouillé de ses biens pour son traité de la réforme de l'État, *De republicâ emendandâ,* Bâle, 1569, in-folio, en V livres. On a encore de lui : *De originali peccato,* 1562, in-4°.

MOEHSEN (Jean-Charles-Guillaume), médecin, né à Berlin en 1722, montra, dès sa plus tendre enfance, un goût décidé pour l'étude. A l'âge de 17 ans il fut envoyé à l'université de Iéna ; et passa ensuite à celle de Halle, où son extrême application le mit en état de recevoir à 20 ans le bonnet de docteur. Peu d'années après son retour à Berlin, son grand-père lui céda sa place de médecin au gymnase de Joachim. Agrégé au collége de médecine, en 1747, il s'y distingua pendant une longue suite d'années. Plus tard, il fut nommé médecin du collége des nobles-cadets, puis de l'académie militaire de Berlin, et finit par être attaché, en 1778, à la personne de Frédéric II, qu'il accompagna dans la guerre de la succession de Bavière. Moehsen mourut le 22 septembre 1795, membre de l'Académie des sciences et des arts de Prusse, et de plusieurs autres sociétés savantes. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Dissert. inaugural. de passionis iliacæ causis,* etc., 1742 ; *De manuscriptis medicis quæ inter codices biblioth. reg. Berolin. servantur Epistolæ I et II,* 1746 et 1747 ; *De medicis equestri dignitate ornatis,* 1768, in-4° ; *Collection d'expériences remarquables pour déterminer l'utilité de l'inoculation de la petite-vérole* (en allemand), 1782 ; *Addition à l'histoire des sciences dans la Marche de Brandebourg,* 1783 ; *Sur l'histoire de la Marche de Brandebourg dans le moyen âge,* 1792, dans les *Mémoires* de l'académie de Berlin, où l'on trouve plusieurs autres dissertations de Moehsen.

MOELLENDORF (Richard-Joachim-Henri, comte de), feld-maréchal prussien, naquit en 1724, dans une terre de la Marche de Prignitz, où son père avait la charge de capitaine des digues. Après s'être préparé à l'état militaire dans l'académie équestre de Brandebourg, il fut placé, en qualité de page (1740), auprès de Frédéric II, qu'il accompagna dans la première guerre de Silésie, et notamment aux batailles de Molwitz et Chotusitz. Trois ans après, il fut porte-drapeau au 1er bataillon de la garde ; et, en 1744, le roi le nomma adjudant. Dès lors une carrière glorieuse s'ouvrit à lui, et chaque campagne lui fournit une occasion de nouveaux exploits et d'avancement. Dans la seconde guerre de Silésie, il assista au siége de Prague, et fut blessé assez grièvement au combat de Carr. Nommé capitaine en 1746, il obtint une compagnie de la garde. Il se trouva au siége de Prague, en 1757, ainsi qu'à la bataille de Rosbach, et à celle de Leuthen, où sa manœuvre brillante contre le village de ce nom décida la victoire, et lui valut l'ordre du Mérite. Après avoir assisté au siége de Breslau, il eut, en 1758, le grade de major, et de commandant du 3e bataillon de la garde. Deux ans après, il obtint celui d'un régiment de la garde, à la tête duquel il se signala à la journée de Liegnitz. Élevé immédiatement après au grade de lieutenant-colonel, il acquit de nouveaux titres à la bataille de Torgau, où ses manœuvres furent encore décisives. Cependant il tomba dans les mains des Autrichiens, et resta quelques mois prisonnier de guerre. Échangé en 1761, et fait colonel, il mérita, bientôt après, le grade de major général, par la prise d'un poste fortifié auprès de Burkersdorf. Dans la guerre de la succession de Bavière, il commanda, comme lieutenant-général, un corps de l'armée du prince Henri, en Saxe et en Bohème : une expédition qu'il dirigea avec succès, auprès de Bautzen, lui mérita la décoration de l'Aigle noir. Depuis 1783, il fut gouverneur de Berlin. Frédéric II, habitué à sa société, n'en eut presque pas d'autre dans les dernières années de sa vie. Son succes-

seur lui conféra la charge de général de l'infanterie. Mais il n'eut point d'occasion, sous le règne de ce prince, de cueillir de nouveaux lauriers. Le seul commandement qu'on lui confia, fut celui des troupes qui allèrent effectuer, en 1793, le démembrement de la Pologne. Tout ce qu'il put faire d'honorable dans cette circonstance, ce fut d'adoucir les charges des habitants. On le récompensa à son retour, comme s'il eût fait une opération difficile et glorieuse. Il fut nommé feld-maréchal, puis gouverneur de la Prusse méridionale. Dès le commencement des troubles de France, il avait été question d'envoyer aussi des troupes prussiennes contre ce royaume. Mœllendorff, en émettant un avis contraire, déplut à la cour : cependant il ne fut pas entièrement disgracié; et lorsque, en 1794, le duc de Brunswick se démit du commandement de l'armée prussienne sur le Rhin, le cabinet de Berlin ne trouva que le vieux compagnon de Frédéric II, qui fût digne de lui succéder. Mœllendorfff accepta, et vint se placer en présence des Français, qu'il ne fit guère que contenir, continuant d'occuper le pays de Deux-Ponts : le seul avantage qu'il obtint fut la victoire de Kaiserslautern, où l'armée prussienne soutint, pendant 3 jours, les attaques des Français, qu'elle obligea de se retirer. Il jouissait, à cette époque, d'un très-grand crédit; et l'on prétend que ce fut par ses avis, que le cabinet de Berlin commit la faute irréparable de laisser envahir la Hollande. Son âge avancé, et tous les honneurs dont il était comblé, mais qu'il ne voulait plus compromettre dans les expéditions incertaines, tout le portait alors à désirer la paix; et il est bien sûr qu'il fut, en 1797, un des principaux auteurs du traité de Bâle, dont il avait fait les premières ouvertures un an auparavant. Pendant les douze ans de repos dont ce traité fut suivi, Mœllendorff jouit en paix de sa gloire et de ses emplois; et il continua d'accumuler des richesses avec une ardeur qui a été souvent taxée d'avarice. Il était plus qu'octogénaire, lorsque, en 1806, la Prusse prit la résolution de combattre la France : son avis était encore opposé à cette guerre; mais entraîné par le mouvement général, il accepta du service. On a dit qu'avant la bataille décisive du 14 octobre, qui se donna à la fois auprès de Iéna et d'Auerstædt, et qui, par cette division même, devint si désastreuse pour les Prussiens, il s'opposa, ainsi que le roi, au plan du duc de Brunswick, qui consistait à attendre que le brouillard fût tombé, et à profiter de l'intervalle pour rassembler les corps d'armée disloqués. La bataille fut commencée au milieu du brouillard; et le désordre, qui alla toujours croissant, ne tarda pas à se mettre dans l'armée prussienne. Il paraît que Mœllendorf ne commanda point de division, quoiqu'on l'assure dans les relations françaises sur cette bataille, qui sont également fautives lorsqu'elles disent que le feld-maréchal mourut, quelques jours après, des blessures reçues à Iéna. Il fut blessé, il est vrai, et obligé le lendemain de rester à Erfurt malgré l'approche des troupes françaises. Murat ayant fait sommer le commandant prussien d'ouvrir les portes de la ville, celui-ci, après avoir pris les avis de Mœllendorf et du prince d'Orange, se replia sur Halle avec la garnison. Mœllendorf et d'autres officiers généraux blessés, qui s'étaient réfugiés dans la place, furent compris dans l'article de la capitulation qui accordait la faculté de la retraite aux Prussiens. Murat envoya même son chirurgien au feld-maréchal, qui regagna Berlin, dès que son état le lui permit. Les généraux français, qui occupèrent bientôt cette ville, lui témoignèrent beaucoup d'égards; Napoléon le fit plusieurs fois dîner à sa table, et lui continua ses pensions. Mœllendorf se retira ensuite à Havelsberg, où, selon un usage prussien assez singulier, il possédait une prébende de prévôt du chapitre ecclésiastique. Il y est mort le 28 janvier 1816.

MOERIKHOFER (Jean-Melchior) naquit à Frauenfeld, ville de la Thurgovie, en 1706, devint graveur et médailleur presque sans instruction, et fut honoré de l'amitié de Hedlinger. Il fut employé dans les dernières années de sa vie à la monnaie de Berne, dont il grava les poinçons. Parmi les médailles qu'il a données, on distingue celles de *Haller, Voltaire, Frédéric II* et *George II*. Cet artiste mourut à Berne en 1761.

MOERIS, roi d'Égypte, l'un des Pharaons, s'est rendu célèbre par le fameux lac qui porte son nom, un des plus beaux projets que l'esprit ait enfantés, et qu'il eut la gloire d'exécuter. Ce lac avait près de 80 lieues de circonférence, il n'en a plus aujourd'hui que 50, à cause des changements que le pays a éprouvés par les révolutions qui s'y sont succédé. On l'appelle *Birket-el-Karoun*. Il était destiné à recevoir l'excédant des eaux du Nil, dans les grandes inondations, qui séjournaient trop longtemps sur les terres beaucoup plus basses qu'elles ne le sont de nos jours, et causaient la stérilité. Elles y étaient conduites par un canal de 40 lieues de long et 300 pieds de large, qui subsiste encore aujourd'hui, et s'y élevaient à la hauteur de l'inondation, qui était de 30 pieds au-dessus du niveau ordinaire du fleuve, et y étaient retenus par des digues et des montagnes. Mœris fit creuser deux autres canaux, avec des écluses du lac au fleuve pour reverser les eaux dans le Nil et fertiliser les campagnes dans les années où les inondations étaient médiocres. Enfin un quatrième canal servait à les faire perdre dans les sables de la Lybie, lorsque leur trop grande abondance aurait pu rompre les barrières et ravager les campagnes. Les Égyptiens abhorraient les Pharaons qui les forcèrent à creuser des montagnes pour se faire de superbes tombeaux, mais ils bénissaient la mémoire de Mœris.

MOERIS (Moeris-Atticista), lexicographe, devait être, sinon contemporain, du moins postérieur de peu d'années au grammairien Phrynicus. Il avait, suivant H. Cannegieter, le surnom d'*Ælius*, si commun d'Adrien à Pertinax, c'est-à-dire dans la partie du 2e siècle où l'on conjecture qu'il a vécu. Photius est le plus ancien auteur qui fasse mention de Mœris; il ne lui a consacré que quelques lignes, mais elles sont honorables. Le lexique de Mœris (*Lexicum atticum*), qui ne renfermait que les mots omis par ses devanciers, était assez court. Des interpolateurs maladroits l'ont allongé de lambeaux tirés de l'*Apparat* de Phrynicus et du *Dictionnaire* de Timée.

MOESER (Juste), littérateur, né à Osnabruck le 14 décembre 1720, exerça dans cette ville la profession d'avocat, fut député à Londres, par le duc de Brunswick, lors de la guerre de sept ans, afin d'y diriger l'envoi des subsides pour l'armée alliée, profita de son séjour pour étudier les mœurs et les institutions anglaises, mérita

par son patriotisme et par ses écrits le sur nom de *Franklin allemand,* et mourut le 7 janvier 1794. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Essai de quelques tableaux des mœurs de notre temps,* 1747, in-8°; *Arminius,* tragédie, 1749, in-8°; *De veterum Germanorum et Gallorum theologiâ mysticâ et populari,* 1749, in-4°; *Histoire d'Osnabruck,* 1761, 1780, 2 vol. in-8°; *De la langue et littérature allemandes,* 1781 ; *le Célibat des prêtres sous le rapport politique,* 1783 ; *Idées patriotiques,* recueil périodique, 4 vol.; 4e édition, 1820, augmentée du jugement de Gœthe sur Mœser. C'est à cet ouvrage que l'auteur doit principalement sa réputation. On trouve un *Éloge* de Mœser et de ses écrits dans le tome II des *Mémoires de Gœthe.* De Bock, dans ses *OEuvres diverses,* a traduit en français quelques essais de cet auteur.

MOET (Jean-Pierre), littérateur, né à Paris le 21 juin 1721, mort à Versailles le 31 août 1806, est auteur des ouvrages suivants : *la Félicité mise à la portée de tous les hommes,* 1742, in-12 ; *Code de Cythère, ou le Lit de justice d'amour,* 1746, in-12 ; *Lucina sine concubitu,* etc., 1750, in-8° et in-12, traduit de l'anglais de sir John Hill, qui l'avait donné sous le masque d'Abraham Johnson, cette traduction fut brûlée par arrêt du parlement ; il en a paru une autre sous ce titre : *la Femme comme on n'en connaît point ou Primauté de la femme sur l'homme,* 1786, in-12; *Conversation de la marquise de L***,* etc., 1753, in-8°; *Traité de la culture des renoncules, des œillets, des auricules, des tulipes,* etc., 1754, 2 vol. in-12 ; le dernier volume du *Spectateur,* traduit d'Addison, etc., 1755, in-12 ; des *Dissertations* dans les 10 premiers volumes du *Journal étranger.* Moet a donné une édition de l'*Aloysia,* 1757, in-8°, et il a publié les 4 derniers volumes du *Moreri* espagnol.

MOEZZ-ED-DAULAH (Aboul-Houcein-Ahmed), 3e prince de la dynastie des Bowaïdes, fut le premier de sa famille qui régna à Bagdad ; il soumit le Kerman, le Khourdistan, et plusieurs autres provinces de la Perse, fit déposer et aveugler le calife Mostakly, et lui donna pour successeur Mothy-Lillah qui ne fut qu'un fantôme de souverain. Moezz-ed-Daulah gouverna l'empire musulman pendant 22 ans, et mourut l'an de l'hégire 356 (967 de J. C.), il eut pour successeur son fils Azz-ed-Daulah, qui fut détrôné et mis à mort par son cousin Adhad-ed-Daulah.

MOEZZ-ED-DYN DJIANDAR SCHAH, fils aîné de l'empereur mogol Behader Schah, monta sur le trône de l'Indoustan en 1124 de l'hégire (1712). Il s'était fait admirer dès son jeune âge par son courage et de brillantes qualités ; mais, devenu souverain absolu, il s'abandonna à la mollesse et aux plaisirs. Épris des charmes d'une *bayadère,* il oublia tout pour elle et lui remit les rênes du gouvernement. Mohammed Ferakh-Syr, neveu de Moezz-ed-Dyn, profitant de l'indignation générale qu'excitait une pareille conduite, se fit proclamer empereur, vainquit les troupes mogoles commandées par son cousin Azz-Eddyn, et fit trancher la tête à son oncle, l'an 1125 (1714 de J. C.).

MOEZZ-LEDIN-ALLAH (Abou-Temym-Maad al), 4e calife fatimite d'Afrique, né à Mahdiah, succéda à son père Mansour-Billah, l'an 341 (952 de J. C.), conquit la Sicile en 352, puis l'Égypte en 357 et 358, par les armes de son général Djewbar, fondateur de la ville du Caire (*al Kahirah,* la Victorieuse), y transporta le siége de son empire, en 362, s'affermit dans cette conquête, sans s'inquiéter des anathèmes et des manifestes du calife, chassa les sectaires carmathes qui avaient envahi le pays, et mourut en 365 (976 de J. C.) dans la 46e année de son âge, après avoir régné, par lui-même et sans vizir, plus de 20 ans dans son empire de Mahdiah, et 3 en Égypte. C'est lui qui fit creuser dans le Delta un canal qui a longtemps porté son nom, et il a embelli le Caire de plusieurs beaux édifices, entre autres la grande mosquée, où il est enterré.

MOEZZ-CHERIF ED-DAULAH (Abou Temym al), 5e prince de la dynastie des Zeirides ou Badicides, succéda sur le trône de Tunis et de Tripoli à son père Badis, en 406 de l'hégire (1016), secoua le joug des califes fatimites d'Égypte, et se mit sous la protection du calife abbasside de Bagdad, Caim Bearm-Allah. Mostanser, calife d'Égypte, fit un traité avec plusieurs tribus arabes, et les envoya ravager les États de Moezz, qui s'occupait alors d'arrêter les progrès des Normands en Sicile. Affaibli par les désastres qu'il avait éprouvés dans cette entreprise, le souverain de Tunis ne put opposer une grande résistance à l'invasion des Arabes. Après plusieurs défaites successives, Moezz, assiégé dans Mahdiah, y mourut de chagrin, l'an 453 ou 454 de l'hégire (1061 ou 1062 de J. C.). C'est ce prince qui introduisit en Afrique la doctrine de l'imam Malek, à l'exclusion de celle de l'imam Chafei.

MOFFAN (Nicolas de), historien du 16e siècle, né dans le bailliage de Poligny (Franche-Comté), fut d'abord destiné à la magistrature, et prit ensuite du service dans l'armée que Charles-Quint leva vers 1550 pour s'opposer aux progrès des Turcs en Allemagne. Le corps dans lequel il servait ayant été attaqué à l'improviste, Moffan, blessé grièvement, fut fait prisonnier et conduit à Constantinople. Il y resta 3 ans, puis ayant recouvré sa liberté, il rejoignit l'armée en Allemagne. On ignore l'époque de sa mort. Ce fut à la prière du duc de Wurtemberg, son patron, qu'il écrivit la relation des particularités recueillies par lui sur la mort de Mustapha, fils du sultan Soliman. Ce livre est intitulé : *Soltani Solymani, Turcar. imperatoris, horrendum facinus in proprium filium,* etc., Bâle, 1555, in-8° ; traduit en français, Paris, 1556. On a du même écrivain : *De origine domûs ottomanæ et de bello turcico sui temporis.* Cet ouvrage n'existe qu'en manuscrit ; mais on en trouve plusieurs copies.

MOGALLI (Côme), graveur, naquit à Florence en 1667, et apprit le dessin de Jean-Baptiste Foggini, son compatriote, sculpteur habile. On ignore de qui il reçut les principes de la gravure. L'ouvrage qui a fondé sa réputation est le recueil d'estampes d'après les tableaux de la galerie de Florence, qu'il a publié conjointement avec Antoine Lorenzini et autres graveurs, sous le titre de *Musæum florentinum.* Les planches de ce recueil, dues à son burin, sont au nombre de 15. On peut en voir le détail dans le *Manuel des amateurs.* Mogalli a travaillé aussi d'après Sante di Tito, Susterman, F. Perucci, etc. Il mourut à Florence vers 1730, laissant un fils et une fille qui cultivèrent également la gravure.

MOGALLI (Nicolas), fils du précédent, naquit en 1725. Il apprit le dessin de François Conti, et la gravure de J. D. Picchianti. Vers l'année 1750, il se rendit à Rome où son talent lui mérita l'estime et l'amitié du célèbre Winckelmann, pour lequel il entreprit un grand nombre d'ouvrages, et qui, à sa mort, le mit sur son testament. C'est lui, qui, sous la direction de Casanova, grava les planches de l'édition *dei Monumenti antichi inediti, spiegati et illustrati da Giov. Winckelmann,* publiée à Rome en 1767. Il eut également part aux gravures du cabinet de Portici. Sa sœur, *Thérèse,* avait appris le dessin de Vercruys, et elle avait eu aussi Picchianti pour maître. Elle travailla, conjointement avec son frère, à la gravure de plusieurs des tableaux de la galerie de Florence.

MOGILA (Pierre), prélat russe, né en Moldavie vers 1590, fit ses études à Paris, suivit d'abord la carrière des armes en Pologne, se fit moine en 1625, et en 1633 fut élevé au siége métropolitain de Kief. Il s'attacha à combattre l'influence que les principes de la religion catholique pouvaient acquérir sur le clergé grec de son diocèse alors soumis à la Pologne. L'académie de Kief lui doit une partie de sa splendeur ; il la réorganisa, y appela des professeurs étrangers, y adjoignit une imprimerie et lui fit divers legs. Mogila a laissé un *Catéchisme abrégé en polonais et petit-russien,* Kief, 1645 et 1646. On a de lui des *poésies sacrées* dans les recueils du temps.

MOGLIANO (Gentile de), l'un de ces tyrans qui déchirèrent la Marche d'Ancône, au milieu du 12e siècle, avait profité du séjour du pape à Avignon, pour s'emparer de la seigneurie de Fermo, avant l'année 1348, époque où il fut fait prisonnier dans une guerre contre ses voisins, les Malatesti, princes de Rimini. Il racheta sa liberté par une grosse rançon ; et bientôt après, il recommença la guerre, appelant à son secours, en 1353, la compagnie d'aventure du chevalier de Montréal. La haine entre Malatesti et Mogliano causa la ruine du dernier, lorsque Égidio Albornoz entreprit, cette année même, de reconquérir les États de l'Église. Les petits souverains, qui s'étaient partagé le domaine ecclésiastique, ne surent pas demeurer unis pour résister au cardinal. Dès l'année 1354, Gentile de Mogliano ouvrit volontairement les portes de Fermo à Égidio Albornoz, qui, en retour, le nomma gonfalonier de l'Église. L'année suivante, Mogliano voulut s'allier de nouveau aux Malatesti et aux Ordelaffi ; il reprit alors la garde de Fermo, d'où il chassa les soldats de l'Église; mais il fut à son tour abandonné par les Malatesti, dès leurs premiers revers : le peuple de Fermo se souleva contre lui et le chassa, au mois de juin 1355. Mogliano finit ses jours en exil ; tandis que ses deux filles, qui s'étaient réfugiées à Césène, auprès de Marzia des Ordelaffi, partagèrent avec cette femme intrépide les dangers de sa valeureuse défense, et furent faites prisonnières avec elle, le 21 juin 1357.

MOHAMMED Ier, empereur de l'Indoustan. *Voyez* **MAS'OUD** et **MAUDOUD.**

MOHAMMED II (Aboul-Modhaffer Schah-Chyrzad Chehab-ed dyn **AL GHAURY**), 5e sultan de la dynastie des Ghaurides en Perse, et 17e souverain musulman de l'Indoustan, fut associé au trône, l'an 567 (1171) par son frère Gaïath-ed-dyn, dont il avait partagé les exploits, et qui lui céda le royaume de Gaznah. Chehab-eddyn Mohammed, autant par inclination que par déférence pour son frère, continua de reculer les bornes de ses États du côté de l'Indoustan. En 572, il conquit la province de Moultan : en 574, il pénétra dans le Gouzerat ; mais son armée y fut taillée en pièces par celle du radjah Bim-déou. L'année suivante, il s'empara de Peïchour ; en 576, il marcha sur Lahor, où résidait Khosrou-Mélik, dernier prince de la dynastie des Gaznevides : après avoir tenu quelque temps la place assiégée, il emmena le fils de ce prince, comme prisonnier ou comme otage. Il soumit ensuite le Sind, et en rapporta de riches dépouilles. Il assiégea vainement Lahor en 580, la prit enfin par stratagème, en 582, et anéantit la dynastie des Gaznevides. L'an 587, il retourna dans l'Indoustan, se rendit maître d'Adjemyr et de Tiberhind; mais il fut surpris entre cette ville et Dehly par les radjahs de Dehly et d'Adjemyr, qui l'attaquèrent avec des forces infiniment supérieures : il courut les plus grands dangers dans cette bataille, qu'il perdit par la lâcheté de plusieurs de ses officiers. Arrivé à Lahor, il ne laissa pas de pourvoir à la sûreté de ses provinces dans l'Indoustan ; et il revint à Gaznah, où, après avoir infligé des peines infamantes aux lâches qui l'avaient abandonné, il passa le reste de l'année dans les plaisirs, en attendant le moment de réparer sa honte. Au printemps suivant, il rentra dans l'Indoustan, à la tête de 100,000 cavaliers turcs, persans et afghans, et remporta, près des bords du Sursoutty, une grande victoire sur les radjahs Indous, dont l'armée était de 300,000 chevaux, de 3,000 éléphants, et d'une infanterie innombrable. La perte des vaincus fut immense, en hommes, en bestiaux et en bagages. Les radjahs de Dehly et d'Adjemyr y furent tués. Mohammed soumit Adjemyr, fit passer au fil de l'épée, ou réduisit en esclavage tous les habitants ; mais il rendit cette ville au fils du dernier prince, moyennant la promesse d'un tribut annuel ; et le nouveau radjah de Dehly conserva aussi les États de son père aux mêmes conditions. Le sultan reprit la route de Gaznah, laissant le gouvernement de ses conquêtes au Turc Cothb-eddyn Aïbek, qui avait été son esclave. Ce général se rendit bientôt maître de Dehly, et força tous les peuples voisins d'embrasser l'islamisme. En 589 (1193), Chehab-eddyn Mohammed reparut dans l'Indoustan, vainquit le radjah de Canoudj et de Bénarès, entra dans ces deux villes, y renversa toutes les idoles, et changea les temples en mosquées. En 592, il prit Biana, dont il confia le gouvernement à Boha-eddyn Thogrul, autre affranchi turc, qui, suivant les ordres de son maître, ayant soumis Goualyor, fut ensuite battu complétement par les radjepouts qu'il avait imprudemment attaqués. En 593, Cothb-eddyn répara cet échec par la conquête de Narnal, Calindjar, Calpy et Boudaoun. Mohammed se trouvait à Thous, dans le Khoraçan, occupé à faire la guerre au sultan de Kharizm, lorsqu'il apprit la mort de son frère Gaïath-eddyn Mohammed, en 599 (1203) : il se rendit aussitôt à Gaznah, s'empara du trône, dépouilla les enfants de ce prince, auxquels il ne laissa que des apanages peu importants, et fit presque mourir sous le bâton sa femme favorite, afin d'avoir ses trésors. Ce fut ainsi qu'il reconnut les bienfaits de son frère : son in-

gratitude ne demeura pas impunie. Ayant voulu soumettre Mérou, l'an 600, il marcha contre le sultan de Kharizm, qui, n'étant pas en état de tenir la campagne, fut obligé de se renfermer dans sa capitale ; mais le roi de Samarkand, et le général du kan des Khitans, vinrent au secours des Kharizmiens. Chehab-eddyn, enveloppé de toutes parts, se battit en désespéré : il vit périr la plus grande partie de son armée ; blessé lui-même dangereusement, il ne dut son salut qu'à une poignée de braves, qui, s'ouvrant un passage à travers les rangs des ennemis, portèrent le sultan dans le château d'Indou-Koud. Il y fut bientôt assiégé ; mais, en rendant la place, et en payant une rançon, il obtint du roi de Samarkand, la liberté de retourner dans ses États. On l'avait cru mort ; ce bruit avait donné lieu à de grands désordres. Lorsque le sultan arriva devant Gaznah, le commandant lui en refusa l'entrée. Forcé de fuir vers Moultan, il y fut traité en ennemi par le gouverneur. Enfin, avec le secours de ses fidèles sujets, il triompha de ces deux rebelles, rentra dans sa capitale, et fit la paix avec le sultan de Kharizm. Les Djakkars, peuples féroces, sans morale et sans religion, qui habitaient les montagnes de Sewalek, près du Nilab, (un des affluents de l'Indus), avaient ravagé le Pendjab, et exercé mille cruautés sur les musulmans. Chehab-eddyn Mohammed marcha contre eux ; secondé par Coth-eddyn Aïbek, qui lui amena des troupes de Dehly, il tailla en pièces ces brigands, et contraignit leur prince et la nation entière d'embrasser l'islamisme. Après avoir pacifié ses provinces de l'Indoustan, le monarque partit de Lahor, pour retourner à Gaznah, dans la résolution de prendre sa revanche sur les Khitans. Arrivé, le 2 chaban 602 (1206), sur les bords de l'Indus, il y fut assassiné par 20 Djakkars, qui le surprirent seul, pendant la nuit dans sa tente, où il était en prières. Il avait régné 32 ans à Gaznah, et un peu plus de trois, comme sultan, depuis la mort de son frère. Ce prince, l'un des plus célèbres qui aient occupé le trône de l'Indoustan, avait toutes les qualités d'un conquérant ; mais il en eut aussi tous les vices.

MOHAMMED III, 33e empereur de l'Indoustan, fils et successeur de Tougiouk-Schah, l'an 725 de l'hégire (1325 de J. C.). Appelé au trône de Dehly, par la mort de son père, il sut joindre les vertus d'un bon roi aux qualités d'un grand monarque. Il entretint toujours une armée nombreuse, pour faire respecter son autorité : mais les princes du Dekhan profitèrent de son éloignement pour recouvrer leur indépendance ; ils chassèrent les musulmans de toute la contrée, et ne leur laissèrent que Daulat-Abad. Mohammed entreprit d'y transférer le siége du gouvernement, sans pouvoir y réussir. La malheureuse issue de ses tentatives pour conquérir la Chine, affaiblit sa puissance. Des révoltes dans le Bengale, le Gouzerat et le Pendjab, lui firent perdre une grande partie de ses États. Il mourut sur les bords du Sind, en marchant contre des rebelles, l'an 752 (1352), après un règne de 27 ans, laissant pour successeur son fils, Fyrouz Schah III.

MOHAMMED-SCHAH IV, petit-fils du précédent, fut reconnu empereur à Nagarkot, par une partie de l'armée, l'an 790 (1388), après la mort de son père, Fyrouz-Schah ; tandis que les grands de l'empire plaçaient sur le trône à Dehly, son frère Tougiouk-Schah II. Mais l'année suivante, Aboubekr, fils d'un autre de ses frères, détrôna et mit à mort Tougiouk, qui s'était rendu méprisable par ses débauches. Mohammed fit la guerre à ce nouveau compétiteur, et parvint à pénétrer dans la capitale. On vit alors à Dehly deux empereurs se disputer le trône, et remplir de carnage les rues de cette ville. Enfin, au bout de deux ans, Aboubekr, forcé de se rendre, fut confiné dans une prison, en 793 (1391) ; et Mohammed demeura paisible possesseur de l'empire, qu'il transmit, par sa mort, en 796 (1394), après un règne de six ans et demi, à son fils Iskander-Schah qui fut bientôt remplacé par son second fils Mahmoud-Schah III.

MOHAMMED-SCHAH V, 43e souverain de Dehly, était fils de Ferid, et petit-fils de l'empereur Khizer, seïd ou descendant de Mahomet, lequel avait dû à Tamerlan les commencements de son élévation. Mohammed fut mis sur le trône, en 837 (1434), par la faction qui avait fait périr Moubarek II, son oncle et son prédécesseur : mais des révoltes éclatèrent de toutes parts. Mohammed, assiégé dans sa capitale, négocia secrètement avec les rebelles, pour leur livrer le vizir, principal auteur de la mort de Moubarek. Le vizir, informé de ce qui se tramait contre lui, força les portes du palais pour assassiner l'empereur : mais Mohammed se tenait sur ses gardes ; et des soldats, au premier signal qu'il donna, tombèrent sur les conspirateurs, et les mirent en pièces. Ce prince ne fut, après ce coup d'autorité, ni plus heureux ni plus puissant : jouet des factions, réduit à ne commander que dans sa capitale, il mourut, en 847 (1443), après un règne de dix ans.

MOHAMMED VI. *Voyez* **BABER.**

MOHAMMED VII. *Voyez* **HOUMAIOUN.**

MOHAMMED VIII, l'un des princes Afghans ou Patans, qui interrompirent le règne de l'empereur mogol Houmaïoun, usurpa le trône de Dehly, l'an 956 (1549), en faisant périr le jeune Fyrouz-Schah IV, dont il était oncle maternel. Ce fut ainsi qu'il se montra reconnaissant envers sa sœur, mère de Fyrouz, laquelle, du vivant de Selim-Schah, son époux, avait sauvé la vie à Mohammed, que ce prince, connaissant la perversité de son beau-frère, voulait sacrifier à la sûreté de son fils. Mohammed fut un monstre de débauches et de cruauté. Il régna un peu plus de deux ans, et fut assassiné, en 959 (1551), par ses deux beaux-frères, qui occupèrent successivement le trône de Dehly, et dont le deuxième, Iskander, fut vaincu et tué, l'année suivante, près de Nagarkot, par Houmaïoun, auquel cette victoire rendit l'empire.

MOHAMMED IX, X, XI et XII. *Voyez* **AKBAR, DJIHAN GUYR, SCHAH DJIHAN,** et **BEHADER-SCHAH.**

MOHAMMED XIII (Ferakh-Syr), empereur mogol de l'Indoustan, était fils d'Azem-al-Chan, et petit-fils de l'empereur Behader-Schah, qui lui avait donné le gouvernement du Bengale. Il s'y fit tellement aimer, que les habitants ont longtemps célébré sa mémoire dans leurs chansons. Après la catastrophe de son père et de ses oncles, l'an 1124 de l'hégire (1712 de J. C.), il abandonna Dacca, sa résidence pour se soustraire à la vengeance de

son oncle, Moezz-ed-dyn Djihandar-Schah ; et, à la tête d'un corps de troupes affidées, il se rendit à Patnah, où les mécontents le proclamèrent empereur, en 1713 : il reçut le même honneur à Dehly, après la défaite et la mort de son oncle, en 1125 (1714). Il récompensa les seïds qui l'avaient placé sur le trône, choisit Abdallah, l'un des deux frères, pour son vizir, et donna au second, Haçan-Aly, les charges de bakhchy ou trésorier général, et d'émir-al-omrah. Ces deux ambitieux s'emparèrent de toute l'autorité, disposèrent des trésors, des emplois, et ne laissèrent à Mohammed que le nom et les signes extérieurs de la souveraineté. Enfin, Abdallah étant parti, en 1718, pour aller chasser du Malwa, Nizam-el-Molouk, l'empereur se concerte avec quelques omrahs, pour faire assassiner à la fois ces deux factieux. Le projet avorte : Abdallah tire de prison à Satarah, un petit-fils d'Aureng-Zeyb, revient à Dehly, à la tête de 30,000 Marattes, et annonce à Mohammed qu'il vient lui disputer l'empire, au nom de ce prince. Il lui accorde néanmoins la paix, et lui livre le prétendant ; mais il exige que Mohammed congédie sa garde, et qu'il en accepte une autre du choix du vizir. Alors, les deux frères, maîtres de la personne de l'empereur, lui font crever les yeux, après lui avoir reproché son ingratitude, et l'avoir dépouillé des marques de la souveraineté. Cette révolution arriva en avril ou mai 1718. On voulut étrangler ce malheureux prince : il eut la force de casser le cordon qu'on avait déjà passé autour de son cou ; mais le lendemain on se défit de lui par le poison. Mohammed Ferakh-Syr avait régné environ quatre ans et demi. Avant de mourir il fut contraint de reconnaître pour son successeur, son cousin germain, Rafyh-el-Dirdjah, qui, peu de temps après, éprouva le même sort, et fut remplacé par son frère, Rafyd-ed-daulah.

MOHAMMED XIV (Aboul-Modhaffer-Nasser-ed-dyn), empereur de l'Indoustan, l'un des petits-fils de Behader-Schah, et cousin du précédent, fut placé sur le trône en 1719 (1131 de l'hég.) par les deux frères Abdallah et Haçan-Aly, dont il est question dans l'article précédent. Son règne fut l'époque de la dissolution totale de l'empire mogol dans l'Inde. Nadir-Schah, usurpateur du trône de Perse, fit dans l'Indoustan une invasion désastreuse, se fit céder par Mohammed toutes les provinces à l'ouest de l'Indus, et retourna ensuite en Perse, emportant un butin évalué à 1,500 millions, et même à plus de deux milliards suivant quelques relations. Après la mort de Nadir, l'un de ses généraux, Ahmed-Abdally, qui s'était formé un royaume des provinces récemment cédées à la Perse, fit une nouvelle invasion dans l'Indoustan et pénétra jusqu'à Serhind, mais il fut battu par le fils de Mohammed, et forcé de se retirer au delà du Sind. Mohammed XIV mourut d'apoplexie le 8 avril 1748, après un règne orageux de 30 ans. Ahmed-Schah, son fils, lui succéda.

MOHAMMED, sultan d'Égypte. *Voyez* **NASSER MOHAMMED.**

MOHAMMED (Abou-Sorour), écrivain arabe, était originaire de la ville d'Asker, et comptait parmi ses ancêtres Aboubekr dit al Siddiki premier calife, ce qui lui fit donner le surnom de al Siddiki. Il nous reste de lui : une description de l'Égypte, abrégée surtout de l'ouvrage de Macrizi ; elle est intitulée : *Kethf alazhar min al khithath wa alatsar* (Récolte de fleurs dans les sciences topographiques et historiques), et divisée en 34 chapitres ; un traité des mérites du mois de ramadhan (*Fedhail shehri radmadhan*), divisé en deux parties ; un précis historique depuis la création du monde jusqu'en 1032 (1622 de J. C.) : l'ouvrage est disposé par dynasties ; mais son excessive concision le rend d'un faible intérêt ; il est intitulé : *Oyoun alakhbar wa nozhat alabsar* (Sources de l'histoire et amusement de l'esprit).

MOHAMMED (Abou-Abd-Allah), connu sous les surnoms *d'Ebn Batouta*, de *Lewati* et de *Tandji*, célèbre voyageur arabe, né l'an 703 de l'hégire, partit à 22 ans de Tanger, parcourut, durant l'espace de 22 ans, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie, plusieurs provinces de l'empire grec, les îles de Ceylan et de Java, enfin les Maldives et la Chine. De retour dans sa patrie, vers 1345, il repartit bientôt pour visiter l'Espagne, puis se rendit dans l'Afrique septentrionale, et revint de là à Tanger, où il écrivit la relation de ses voyages. On n'en connaît que quelques fragments, ainsi qu'un abrégé dû à Mohammed Kélébi. On peut consulter pour plus de détails : *de Mohammede ebn Batutâ arabe Tengitano, ejusque itineribus*, par Kosegarten, Iéna, 1818, in-4° ; et *Descript. terræ Malabar, ex arab. ebn Batutæ itinerario*, par H. Apetz, 1819, in-4°.

MOHAMMED (Abou-Choudjah Gaiath-Eddyn Ier), 5 sultan seldjoucide de Perse, était le 2e fils du célèbre Mélik-Schah, et frère de Barkyaroc, auquel il disputa l'empire dès l'an de l'hégire 492 (1098). Après une guerre cruelle de 5 ans et des succès variés, il obtint enfin le titre de Mélik (roi) et la souveraineté absolue de l'Adzerbaïdjan, de l'Arménie, du Diarbekir, de la Syrie, et de tous les pays jusqu'à Derbend. Ces querelles sanglantes, entre les deux frères, portèrent un grand coup à l'islamisme, et facilitèrent les succès des chrétiens occidentaux qui, sous les ordres de Godefroid de Bouillon, et des autres chefs de la première croisade, s'emparèrent de Nicée, d'Antioche, d'Edesse, de Jérusalem, d'Acre, et fondèrent, en Syrie et en Palestine, diverses principautés qui résistèrent pendant 200 ans à tous les efforts des musulmans. Mohammed, devenu maître de toute la Perse, l'an 498 (1105), par la mort de Barkyaroc, et par la renonciation de son neveu Mélik-Schah au titre de sultan, fit assassiner l'émir Ayaz, tuteur du prince, dans la crainte qu'il ne tentât de replacer un jour son pupille sur le trône. Au lieu de marcher en Syrie, contre les chrétiens, à la tête de toutes ses forces, Mohammed tourna ses armes contre les musulmans, et ne s'attacha qu'à soumettre ou à détruire les grands vassaux dont l'ambition préparait déjà la ruine de l'empire seldjoucide. Il se décida pourtant à investir un château dont les Ismaéliens s'étaient emparés dans le voisinage même d'Ispahan. Les assiégés, pressés par la famine, songeaient à se rendre, lorsque le commandant mit dans ses intérêts le vizir du sultan. Ce prince, incommodé par une trop grande abondance de sang, avait coutume de se faire saigner tous les mois. Un chirurgien, gagné par le vizir, promit de se servir d'une lancette empoisonnée : mais le complot fut découvert, et, au moment de l'opération, l'assassin, effrayé par un regard terrible du sultan, laissa tomber

l'instrument, et avoua son crime. Le vizir fut condamné à mort : le chirurgien fut saigné avec la lancette qu'il avait préparée pour son maître ; et la place ayant été prise et rasée, le commandant ismaélien fut abandonné aux outrages de la populace, et ensuite écorché vif par ordre de Mohammed. Les progrès des chrétiens qui avaient pris en Syrie, Tripoli, Beyrout, Sidon, etc., réveillèrent enfin ce prince. Il envoya contre eux une armée nombreuse, sous les ordres de Maudoud, auquel il venait de donner le royaume de Moussoul. Après divers succès, Maudoud fut assassiné à Damas, et Toghteghyn, violemment soupçonné d'avoir été l'instigateur de ce crime, obtint son pardon du sultan, qui le confirma dans la souveraineté de Damas, et qui reprit Moussoul dont Acsencar al-Bourski s'était emparé. Mohammed mourut à Ispahan, le 24 dzoulhadjah 511 (1118), dans la 37e année de son âge. Ce prince, dans ses derniers moments, composa des vers sur le néant des grandeurs humaines.

MOHAMMED (Abou-Choudjah Gaïath-eddyn II), 10e ou 11e sultan seldjoucide de Perse, fils de Mahmoud et petit-fils du précédent, se trouvait dans le Khouzistan, lorsque son frère, Mélik-Schah II, fut arrêté et déposé par ses émirs, l'an 547 de l'hégire (1152 de J. C.). Khass-Bey, le plus puissant d'entre eux, appela Mohammed à Hamadan, dans le dessein de l'arrêter aussi, et de s'emparer du trône : mais ce prince, peu de temps après, fit périr le traître, et abandonna son corps aux chiens. Un pareil coup d'autorité souleva tous les autres seigneurs déjà disposés à la révolte. La défaite et la captivité du sultan Sandjar, grand-oncle de Mohammed, chez les Turcomans, offrirent aux factieux une occasion favorable de s'élever sur les ruines de l'empire seldjoucide. L'atabek Yldeghiz déposa Mohammed, et fit reconnaître sultan Soleïman-Schah, oncle de ce prince. Celui-ci, forcé de quitter Hamadan, se retira à Ispahan, d'où il fut rappelé, 6 mois après, pour remplacer le stupide Soleïman. Mohammed eut bientôt à la fois sur les bras son propre frère, Melik-Schah, qui s'était échappé de sa prison, Soleïman, qui s'était réfugié à Bagdad, et le calife qui, sous prétexte de soutenir les droits de ce dernier, ne travaillait qu'à diviser les princes seldjoucides, afin de s'affranchir de leur joug. Cependant Mohammed ayant vaincu Soleïman, sur les bords de l'Araxe, et affermi son autorité en Perse, marcha vers Bagdad, pour se venger du calife. Mais après plusieurs actions très-vives, il fut obligé, au bout de 3 mois, de lever le siége de cette ville, pour voler au secours de Hamadan, sa capitale, que son frère, Mélik-Schah, et l'atabek Yldeghiz venaient de piller, et d'où ils avaient emmené les femmes de ses émirs. Mohammed, harcelé dans sa retraite par les troupes du calife, aurait néanmoins triomphé de son frère, qui faisait la guerre moins en prince et en général qu'en partisan et en brigand ; mais il tomba malade, et ne fit plus que languir. Pour arrêter les ravages de Mélik-Schah, il lui promit inutilement sa succession, et ne put l'empêcher d'aller s'emparer du Khouzistan. Mohammed mourut au mois de dzoulhadjah 554 (1159), dans la 33e année de son âge. Il eut pour successeur son oncle Soleïman-Schah.

MOHAMMED, roi de Perse. *Voyez* **KHODA-BENDEH** et **OLDJAITOU**.

MOHAMMED ABOUD CACEM AL MAHADY. *Voyez* **MAHDY**.

MOHAMMED (Aga), Kan, second prince de la dynastie des Kadjars, aujourd'hui régnante en Perse, était le 2e fils de Mohammed Haçan kan, qui avait si longtemps disputé le trône à Kerym. Après la dernière défaite et la mort de son père en 1758, il fut pris avec quatre de ses frères, et emmené à Chyraz, où Kerym-Kan le rendit eunuque ; il y demeura comme otage, jusqu'à la mort de ce prince, en mars 1779. Ayant trouvé moyen de s'évader, pendant les troubles qui suivirent cet événement, il retourna dans l'Esterabad, que son père et son aïeul avaient gouverné ; l'enleva à son frère Mourteza-Kouli Kan ; et, favorisé par les guerres des princes zends, successeurs de Kerym, il s'empara aussi du Mazanderan, et obligea le gouverneur du Ghylan de se reconnaître son vassal. Aly-Mourad-Kan, vainqueur de tous ses rivaux, maître de Chyraz, et reconnu souverain par la plus grande partie de la Perse, voulut de même soumettre les provinces au sud de la mer Caspienne. Il envoya son fils Cheik-Weis-Kan, qui obtint d'abord des succès sur Aga Mohammed, et lui enleva Esterabad, Semnan et Damegan : mais, tandis qu'il assiégeait Bostam, où l'eunuque avait déposé ses trésors, rebutée par la fatigue et la disette, son armée l'abandonna et il fut contraint, pour échapper aux séditieux, de se retirer à Teheran. La mort d'Aly-Mourad, en janvier 1785, ayant replongé la Perse dans l'anarchie, Aga Mohammed fit des progrès plus rapides, et se rendit enfin maître d'Ispahan, la même année. Cette ville lui fut longtemps disputée par Djafar-Kan, frère d'Aly-Mourad, lequel s'était maintenu à Chyraz et dans tout le midi de la Perse. La mort délivra Mohammed de ce compétiteur, en janvier 1789 ; mais il trouva dans son fils, Louthf-Aly-Kan, un rival plus brave, plus redoutable, contre lequel il recourut plusieurs fois à la perfidie et à la corruption, n'ayant pu le vaincre par la force des armes. Enfin il triompha ; et son or lui ayant successivement ouvert les portes de Chyraz et de Kerman, il se vit maître de toute la Perse méridionale, et affermit le trône dans sa famille, en exterminant tous les princes zends qui tombèrent en son pouvoir. En 1794, il marcha vers l'Adzerbaïdjan, dont les divers kans s'étaient maintenus dans l'indépendance, depuis la mort de Kerym-Kan, au moyen de leurs intelligences avec Héraclius, prince de Géorgie. Mohammed, les ayant forcés de le reconnaître pour souverain, fit de grands préparatifs de guerre, pour punir Héraclius de s'être affranchi, depuis 45 ans, de la soumission et du tribut envers la Perse, et de s'être rendu, en 1783, vassal de la Russie : il entra dans l'Arménie en 1795 ; battit sous les murs d'Erivan, les troupes géorgiennes, commandées par un fils d'Héraclius ; se contenta de bloquer cette ville et celle de Choutché, dont les gouverneurs refusèrent de se soumettre, et marcha sur Téflis, qu'Héraclius, privé du secours des Russes, avait quitté précipitamment. Aga Mohammed la prit sans résistance, au mois d'octobre, en fit massacrer ou charger de fers tous les habitants, la livra au pillage, mit le feu aux maisons et démolit le château. Après avoir répandu la terreur dans les environs, reçu les soumissions des kans du Chyrwan et du Daghestan,

et permis au fils d'Héraclius de retourner en Géorgie, en l'obligeant de se reconnaître de nouveau, tant pour lui qu'au nom de son père, vassal de la Perse, il reprit la route de Teheran. Schah-Rokh, petit-fils de Nadir-Schah, régnait depuis près d'un demi-siècle dans le Khoraçan, où il s'était maintenu par la protection des rois de Candahar et par la bravoure de son fils, Nasr-Allah, qui avait deux fois sauvé Meschehd, sa capitale, de la fureur des avides Ouzbeks; mais il ne put résister à la puissance de l'ambitieux eunuque. Aga Mohammed ayant marché contre ce vieillard aveugle et infirme, au printemps de 1796, Schah-Rokh persuada à ses fils de se retirer à Candahar, et alla au-devant de l'usurpateur, dans l'espoir de le toucher par cet acte de soumission, par l'aspect de ses malheurs, et surtout par ses riches présents. Mohammed lui témoigna d'abord beaucoup d'égards; mais lorsqu'il fut entré dans Meschehd, il s'empara du palais, s'arrogea tous les droits de la souveraineté, fit arrêter Schah-Rokh, et le força, par les douleurs de la torture, à déclarer où étaient ses trésors. Il quitta le Khoraçan, après y avoir laissé des garnisons, et emmena l'infortuné Schah-Rokh, qui mourut près d'Esterabad, soit par le poison, soit des suites des mauvais traitements qu'il avait endurés. Pendant cette expédition d'Aga Mohammed, une armée russe, sous les ordres du comte Valerien Zouboff, avait passé le Téreck, pris Derbend, Bakhou, Chamakhy, etc., et se disposait à pénétrer en Géorgie, lorsque la nouvelle de la mort de Catherine II, et les ordres de Paul Ier, rappelèrent ce général et son armée en Russie. Aga Mohammed ne traversa pas moins l'Araxe, à la fin de mars 1797, pour chasser les Russes des places qu'ils avaient gardées; et son projet, après la fin de cette guerre, était de tourner ses armes contre la Porte Ottomene, lorsqu'un officier de sa maison, gagné par Sadek-Kan-Chakaky, l'un de ses généraux, l'assassina dans sa tente, près de Choutché, le 14 mai 1797. Sadek s'empara aussitôt des trésors, décampa avec une partie des troupes et des munitions, et se rendit à Tauris, dans le dessein de disputer le trône à Baba-Kan, noveu et successeur désigné d'Aga Mohammed; mais Baba-Kan triompha de Sadek et de quelques autres compétiteurs, et fut reconnu roi, sous le nom de Feth-Aly-Schah. Aga Mohammed était âgé de 60 ans, et en avait régné dix-huit à Esterabad et dans le Mazanderan, douze seulement à Ispahan, et moins encore sur les autres parties de la Perse. Quoiqu'il n'y prît jamais le titre de schah (roi), il réunit plus de provinces sous sa domination qu'aucun des autres successeurs du fameux Nadir. Spoliateur et tyran de sa propre famille, il avait fait périr ou aveugler presque tous ses frères, et rendre eunuques la plupart de leurs fils, *afin*, disait-il avec une atroce ironie, *de se voir revivre dans ces enfants*. Aga Mohammed-Kan ne manquait, au reste, ni de courage, ni de talents politiques. C'est auprès de lui que les naturalistes Bruguières et Olivier remplirent, en 1796, une mission diplomatique, de la part du gouvernement français.

MOHAMMED (Ala-eddyn), 6e sultan de Kharizm, né l'an 595 de l'hégire (1196 de J. C.), fut d'abord gouverneur du Khoraçan sous le règne de son père Takasch, et fut reconnu sultan l'an 596 (1200). Plusieurs victoires signalées qu'il remporta sur des peuples voisins de ses États lui firent donner le surnom de *Second Alexandre*. Enflé de ses succès, il refusa imprudemment le traité de commerce que lui faisait proposer Gengiskan. Le conquérant mogol, irrité, envahit les États de Mohammed et les ravagea. Le sultan de Kharizm, forcé de se réfugier dans une île de la mer Caspienne, appelée Abiscoun, y mourut en 617 (1220), abandonné de presque tous ses serviteurs et dans la plus profonde misère. Telle fut la triste fin d'un monarque qui naguère, au lever et au coucher du soleil, voyait 27 rois ou fils de roi, battre la caisse aux portes de son palais, sur des tambours d'or, avec des baguettes ornées de perles.

MOHAMMED (Gaiath-eddyn-Aboul-Fethah), 5e sultan de la dynastie des Chaurides dans la Perse orientale, succéda l'an 556 de l'hégire (1161 de J. C.) à son cousin Saif-eddyn-Mohammed, assassiné par un des siens dans une bataille, vengea la mort de ce prince par celle de l'assassin et de ses complices, rétablit la tranquillité dans ses États, fixa sa résidence dans la ville d'Herat, recula les bornes de son empire, se fit proclamer sultan, titre que n'avaient point encore porté ses prédécesseurs, et mourut en 599 (1203 de J. C.), dans la 43e année d'un règne plein de gloire et de bonheur. Mohammed joignait de grandes vertus privées à ses talents militaires et politiques.

MOHAMMED-ALY-HAZIN, littérateur persan, né à Ispahan en 1691, mort à Benarès, dans l'Inde, en 1779, est auteur de plusieurs ouvrages en prose et en vers. Sir William Ouseley a inséré dans le tome II de ses *Oriental's collections* quelques fragments des *Mémoires* de cet écrivain, qui renferment le récit de ses voyages en Perse, en Arabie et dans l'Inde. Ces *Mémoires* forment un vol. in-8° de 153 pages seulement. Le recueil de ses *Poésies* forme, dit-on, 2 forts vol.

MOHAMMED BEN ABDALLAH. *Voyez* **TOMRUT**.

MOHAMMED-BEN-ALBAREZI, dit aussi *Aldjohni*, poëte arabe, né à Hamath vers la fin du 7e siècle de l'hégire, fut chef des scribes du gouvernement en Égypte. Il est auteur d'un poëme, en l'honneur du prophète, sous le titre de *Bediyt* (chose excellente ou admirable), composé l'an 725 de l'hégire (1324 de J. C.), et dont il existe 2 exemplaires à la Bibliothèque royale à Paris. On y trouve aussi un *Commentaire* sur ce poëme par Taki-eddyn.

MOHAMMED-BEN-CACEM, écrivain arabe, né en 864 de l'hégire (1460) à Amasia dans la Natolie, est auteur d'un livre intitulé : *Raud alkhiar* (Jardin des Gens de bien) : c'est un abrégé d'un ouvrage de Zamaschscari intitulé *Rebi alabrar* (Printemps des Justes), espèce de biographie des docteurs arabes. On en trouve des manuscrits à la Bibliothèque royale à Paris, et dans celle de Dresde.

MOHAMMED BEN HASSAN ALTOUSSY (Abou-Djafar). *Voyez* **NASSIR-EDDYN**.

MOHAMMED BEN IBRAHIM-AL-FAZARY. *Voyez* **FAZARY**.

MOHAMMED-BEN-THAHER, 5e et dernier prince de la dynastie des Thaherides, fut confirmé par le calife Mostaïn-Billah, l'an 248 de l'hégire (862), dans la souveraineté des États que Thaher Ier, son bisaïeul, avait reçus

du calife Al-Mamoun, c'est-à-dire de toute la Perse orientale. Ce prince affable, humain, généreux, ne manquait pas de bravoure; mais son goût pour les plaisirs éteignit en lui ces qualités et tout sentiment d'énergie. Yacoub-ben-Leïth et Haçan-ben-Zeid, lui enlevèrent d'abord plusieurs provinces et s'y rendirent indépendants. Le premier, poussant plus loin ses entreprises, réduisit Mohammed à la dernière extrémité, le fit prisonnier et le retint auprès de sa personne. Mohammed recouvra la liberté après la défaite de Yacoub à Waseth, et se réfugia à Bagdad, dont il fut nommé gouverneur. Mais Amrou, frère et successeur d'Yacoub, ayant regagné les bonnes grâces du calife, Mohammed fut dépouillé de son gouvernement, et mourut dans l'obscurité.

MOHAMMED BEN YAHYA BEN ISMAIL (Aboul-Wafa, AL BOUZDJANY), célèbre mathématicien et astronome arabe, né l'an 328 de l'hégire (939 de de J. C.), à Bouzdjan, petite ville du Khoraçan, passa, en 959, dans l'Irak, où il s'appliqua à l'astronomie, et fit ses observations pour corriger celles qui avaient été faites par l'ordre du calife Al Mamoun. La table qui en contient les résultats, fut appelée *alzydje al-chamil* (tables générales), et a été commentée par le seïd Aly Alcouschgi et par son fils le seïd Hassan. Il a beaucoup écrit sur l'astronomie et les mathématiques. Il mourut en 998. On trouve la liste exacte de ses ouvrages, dans Casiri, *Bibliotheca arabico-hisp.* tome 1er, page 433.

MOHAMMED-BEN-ZEIN-EL-ABEDIN-ALY, le 5e des 12 imams regardés par les chyites comme les seuls héritiers légitimes du califat, né à Médine, l'an 57 de l'hégire (677), mort en Syrie en l'an 114 ou 116 (732 ou 734), avait acquis de profondes connaissances qui lui firent donner le surnom de *Baker* (Scrutateur). On l'a surnommé encore *Hady* (directeur) et *Schaker* (qui rend grâce à Dieu).

MOHAMMED, 9e imam, surnommé *ad Djawad* (le Généreux), *al Taki* (craignant Dieu), et *al Zaki* (le Pur), né à Médine, l'an 195 (810-11), était fils d'Aly-Riza, que le calife Al-Mamoun avait déclaré son successeur. Il épousa la fille de ce même calife, et mourut à Bagdad l'an 220 (835).

MOHAMMED-BEN-ABDALLAH-BEN-HOUCEIN, fut le premier prince alyde qui prit le titre de calife à Médine l'an 131 de l'hégire (749 de J. C.). Forcé de céder à la puissance d'Abou-Djafar-Al-Mansour et de s'enfuir aux Indes, il en revint plus tard, rentra en possession de Médine, de la Mecque et de l'Yemen, fut vaincu par Isa, neveu de Mansour, et périt, les armes à la main, sur les remparts de Médine, l'an 145 (762). Il avait pris les surnoms de *Mahdy* (Directeur) et de *Nafs zaki* (Ame pure).

MOHAMMED-BEY ABOU-DHAHAB, successeur du fameux Aly-Bey, dans le gouvernement de l'Égypte, avait été acheté par lui, en 1758. Admis au nombre de ses mameluks, il devint son favori, son gendre, et fut élevé au rang de l'un des 24 beys de l'Égypte, en 1766. Mohammed répondit d'abord à la confiance de son maître. Il lui soumit le Saïd, après avoir détruit la puissance d'un cheik arabe qui s'en était emparé. L'année suivante, il conduisit une armée en Arabie, conquit la Mecque, détrôna le cherif, et mit à sa place l'émir Abdallah. En 1771, il commanda l'armée qu'Aly-Bey envoyait en Syrie; et, renforcé par la jonction des troupes du cheik Dhaher, émir d'Acre, il vainquit, le 6 juin, les forces réunies des quatre pachas de Syrie, sous les murs de Damas, prit cette ville, et assiégea le château, qu'il força de capituler le troisième jour. Mais au moment d'en prendre possession, Mohammed, excité par la jalousie ou l'ambition, et séduit par les intrigues d'Osman, pacha de Damas, décampe brusquement, évacue toutes les places, qu'il a conquises, et reprend, à la tête de ses mameluks, la route du Caire, avec tant de précipitation, que le bruit de leur arrivée ne les y précède que de six heures. Bientôt la mésintelligence éclate entre Aly et Mohammed. Ce dernier se croyant désormais plus puissant que son maître, jette le masque, échappe à sa surveillance et à ses embûches, court, dans le Saïd, se mettre à la tête des ennemis d'Aly, et revient bientôt, avec une armée, menacer le Caire. Aly lui oppose une autre armée : mais le perfide Ismaël, qui la commandait, ayant passé dans le camp de Mohammed, celui-ci, vainqueur presque sans tirer l'épée, rentre dans le Caire, que la fuite d'Aly met en son pouvoir, en avril 1772; et, l'année suivante, dans le même mois, il devient paisible possesseur de toute l'Égypte, par la défaite et la mort de son rival. Mohammed, feignant de n'être que le ministre des volontés du sultan, se soumit à la Porte, et lui envoya le tribut interrompu depuis six ans. Il obtint le titre de pacha du Caire, et l'autorisation de faire la guerre au cheik Dhaher, autant pour se venger du fidèle allié d'Aly-Bey, que pour s'emparer de ses trésors. Muni d'une artillerie extraordinaire, et pourvu de canonniers européens, il paraît en Palestine, au mois de février 1776, accepte la reddition de Gaza, assiégé, prend et saccage Jaffa, et fait ériger une pyramide avec les têtes de ses habitants égorgés. Acre, abandonnée par Dhaher, est livrée au pillage; et Mohammed, après avoir enlevé les richesses de l'église du Mont-Carmel, fait trancher la tête à trois moines, sous prétexte qu'ils refusaient de lui livrer les trésors de Dhaher et d'Ibrahim, son ministre. Il réservait le même sort aux négociants français établis dans cette ville, et qu'il croyait dépositaires de ces trésors, lorsqu'il fut emporté à la fleur de l'âge, par la peste ou par une fièvre maligne, au mois de juin 1776. Ce tyran éphémère de l'Égypte avait été surnommé *Abou-Dhahab* (le Père de l'or), à cause de son avidité, et du luxe de sa tente et de ses équipages. Après sa mort, les beys Ismaël, Haçan Ibrahim et Mourad, se disputèrent le gouvernement de l'Égypte, que les deux derniers finirent par posséder en commun.

MOHAMMED-BEN-ABD-EL-WAHAB (le Cheik), fondateur de la secte musulmane des wahabis ou wahabites, né en Arabie vers le commencement du 18e siècle dans la tribu de Témim, était de la race des Seïds ou descendants de Mahomet. Après avoir étudié la théologie et la jurisprudence musulmane avec succès à Sana, doué d'une éloquence persuasive et contrefaisant l'homme inspiré, il s'érigea en réformateur de l'islamisme, visita la Mecque, les principales villes de l'Arabie et celle de la Syrie, telles que Bassorah, Bagdad, Damas, etc., fut d'abord mal accueilli dans ces diverses excursions, et finit par trouver d'ardents prosélytes, qui, en moins de 12 ans,

se virent en état de dicter la loi à ceux qui les avaient d'abord méprisés. Mohammed mourut dans un âge très-avancé, laissant plusieurs fils, dont l'aîné Houceïn lui succéda dans les fonctions de pontife suprême de la secte.

MOHAMMED-COTHB-EDDYN. *Voyez* **COTHB-EDDYN.**

MOHAMMED-DJELAL EDDYN. *Voy.* **AKBAR.**

MOHAMMED-EL-AZDY-IBN-DOREYD (Abou-bekr). *Voyez* **IBN DOREID.**

MOHAMMED-EL-NASER. *Voyez* **MEHEMED** et **NASER-MOHAMMED.**

MOHAMMED-HAÇAN-KAN, fondateur de la dynastie des Kadjars, actuellement régnante en Perse, était fils de Feth-Aly-Kan, gouverneur du Mazanderan, sous le règne de Schah-Thahmasp II, en 1725, depuis détrôné par Thahmasp-Kouli-Kan. Gouverneur d'Esterabad, sous Nadir, Mohammed commanda avec succès plusieurs corps de troupes, et, après la mort de ce prince et de son successeur. Adel-Schah, fut un des premiers à lever l'étendard de l'indépendance en 1748. Il vainquit le gouverneur du Mazanderan, s'empara de cette province, battit le roi de Candahar, maître du Khoraçan, soumit le Ghylan, prit possession d'Ispahan, mais fut forcé d'abandonner cette ville, et, poursuivi par les troupes de Kerym-Kan, tomba au pouvoir de ce prince qui lui fit trancher la tête en 1758. Aga-Mohammed, l'un des fils de Mohammed-Haçan recouvra par la force des armes les États de son père ; et en étendit les limites.

MOHAMMED-IBN-HANÉFIAH, 3e fils du calife Aly et de Hanéfiah, l'une de ses femmes, fut regardé comme le chef de la maison d'Aly, après la mort de son frère Houceïn. Le calife Abdallah, fils de Zobeir, informé que Mohammed intriguait sourdement contre lui, le fit arrêter ainsi que toute sa famille, l'an de l'hégire 66 (685 de J. C.), et les menaça de la mort s'ils ne lui prêtaient serment de fidélité dans un délai qu'il leur fixa. Deux jours avant l'expiration du terme fatal, 700 cavaliers délivrèrent les prisonniers, se saisirent d'Abdallah, et l'auraient tué si Mohammed n'eût sauvé généreusement les jours de son rival, dont le parti fut détruit par le calife ommyade ou ommayade Abdel-Melek. Mohammed-Ibn-Hanéfiah mourut à Médine l'an 81 (700 de J. C.). Les chyites prétendent que ce fils d'Aly est encore vivant sur le mont Redhwa, près de la Mecque, qu'il est le *mahdy* (directeur, messie), prédit par Mahomet, et qui doit venir, à la fin des siècles, faire régner la justice et le bonheur sur la terre.

MOHAMMED SIDI. *Voyez* **SIDI.**

MOHAMMED-EBN-BATOUTA. *Voyez* **MOHAMMED-ABOU-ABDALLAH.**

MOHAMMED SULTAN, né à Hérat l'an 821 de l'hégire (1418 de J. C.), arrière-petit-fils de Timour (Tamerlan), reçut de son aïeul, Schah-Rokh, le gouvernement d'une grande partie de l'Irak-Adjem, avec les droits et les attributs de la royauté, et perdit bientôt presque tout cet apanage par suite de sa mauvaise administration : il tourna ensuite ses armes contre Schah-Rokh, s'empara d'Ispahan sans coup férir, et mit le siége devant Chyraz, où régnait Mirza-Abdallah, son cousin germain. Forcé d'abandonner ses conquêtes par la marche des troupes de son aïeul, qui, malgré son grand âge, s'était mis à la tête de l'armée, Mohammed s'enfuit dans le Louristan ; mais après la mort de Schah-Rokh, il rentra dans Ispahan en 851, vainquit Abdallah, se fit reconnaître sultan dans l'Irak-Adjem, le Farsistan et le Kerman, et reçut les soumissions de tous les princes tributaires de la Perse. Quatre ans après il fut vaincu dans une bataille que son frère Babour lui livra vers les frontières de l'Esterabad, et mis à mort par les ordres de ce prince en 855 (1452 de J. C.), dans la 10e année de son règne. Babour, malgré sa victoire, ne put s'emparer des États de son frère, qui passèrent sous la domination de Djihan-Schah, beau-père de Mohammed.

MOHAMMED-TARAGHY. *Voyez* **OULOUGH-BEYGH.**

MOHEDANO (Antoine), peintre d'histoire, né en 1561, à Antequera, fut un des plus habiles artistes qu'ait produits l'Andalousie. Son père seconda les heureuses dispositions qu'il annonçait, en l'envoyant à Cordoue, suivre les leçons du célèbre Paul de Cespèdes qui s'y était établi, et y avait fondé, en 1577, une école de peinture dans laquelle le jeune Mohedano fut le premier admis. Ses fresques, dans l'église et le couvent de Saint-François de Séville et dans la cathédrale de Cordoue, font le plus grand honneur à son talent. On connaît de lui plusieurs sonnets. Sur la fin de ses jours, Mohedano se retira à Lucerna, où il mourut en 1625.

MOHEDANO (les frères Raphael et Pierre RODRIGUEZ), tous deux religieux de la Merci dans le couvent de St.-Antoine de Grenade au 18e siècle, se sont fait une réputation par leur histoire littéraire de l'Espagne. C'est d'après leurs instances que des chaires de langues orientales, de mathématiques et de physique, furent établies dans les colléges de leur ordre. Tous deux furent admis dans l'académie d'histoire à Madrid, et reçurent du roi une pension de 1,000 ducats. On croit qu'ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, vers la fin du 18e siècle. Leur ouvrage principal a pour titre : *Historia literaria de Espana, origen, progresos, decadencia y restauracion de la litterat. espanola*, Madrid, 1766-1785, 9 vol. in-4°. Cet ouvrage ayant été critiqué dans certaines parties, ils en publièrent une apologie sous le titre de *Apologia del tomo V de la Historia literaria de España*, ibid., 1779, in-4° : plus tard don J. Suarez de Tolède publia une autre défense de cette même histoire, ib., 1783, in-4°. Les PP. Mohedano ont laissé en manuscrits plusieurs autres dissertations et mémoires sur le même sujet.

MOHLER (Jean-Adam), théologien allemand, né le 6 mai 1796, à Igersheim, près Mergentheim, dans le royaume de Wurtemberg, fit ses premières études à Tubingen, dans l'institution catholique de cette ville. Prêtre au mois de septembre 1819, il exerça d'abord le saint ministère dans une campagne. Il fut rappelé l'année suivante à Tubingen, pour enseigner les belles-lettres dans la maison où il avait été élevé, jusqu'en 1823. Il commença sa carrière littéraire, en 1825, par la publication d'un ouvrage intitulé : *l'Université dans l'Église*, ou *le Principe du catholicisme*. En 1827, il publia un nouvel ouvrage intitulé : *Athanase le Grand et son siècle*. A la même époque, le jeune auteur commença à donner, sur la différence entre les doctrines catholiques et les doctrines protestantes, des leçons qui furent accueillies

par ses élèves avec un vif intérêt et publiées, en 1831, sous le titre de *Symbolique*. Le professeur Bauer, en répandant dans Tubingen une réfutation de la *Symbolique*, ne fit que donner à Mohler l'occasion d'un nouveau triomphe; il lui répondit dans un ouvrage publié en 1834. Vers cette même époque, une chaire de théologie se trouvant vacante à l'université de Munich, le roi de Bavière proposa Mohler, qui accepta et se rendit à Munich au commencement du printemps de 1835. Il enseigna d'abord l'exégèse, et, dans les années subséquentes, jusqu'à sa mort arrivée le 12 avril 1838, il embrassa dans ses leçons l'histoire ecclésiastique et la doctrine des saints Pères.

MOHNIKE (Théophile-Chrétien-Frédéric), né le 6 janvier 1781, à Grimmen, dans la Nouvelle-Poméranie citérieure, fut destiné, dès son enfance, aux fonctions de ministre protestant. Il fréquenta d'abord le gymnase de Stralsund, puis l'université de Greifswalde, et enfin celle d'Iéna, où il obtint, en 1802, le grade de licencié en théologie. De 1803 à 1810, il fut précepteur dans la famille du comte de Bruchtershausen, qui, à cette époque, résidait dans l'île de Rugen; en 1811, il devint professeur à l'école de Greifswalde, et en 1813, recteur de cet établissement, qu'il réorganisa entièrement. En 1818, la paroisse de Saint-Jacques de Stralsund l'élut pasteur, et en même temps le roi de Prusse, qui, dans ce moment même, s'occupait à réformer les administrations publiques de la province de Poméranie, qui lui avait été cédée, en 1815, par la Suède, nomma Mohnike assesseur au consistoire central luthérien, et membre de la commission de l'instruction publique de la même province. En 1830 et 1831, il parcourut la Suède et le Danemark où il examina les bibliothèques. Mohnike partagea son temps entre l'accomplissement des différentes fonctions dont il était investi, et ses travaux historiques et littéraires, jusqu'à sa mort, qui arriva le 6 juillet 1841. Mohnike a publié un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Histoire de la littérature des Grecs et des Romains; la Jeunesse d'Ulric de Hatten, avec l'histoire et la description de l'original de l'écrit des* Griefs; *Recherches hymnologiques*, etc.

MOHSIN-FANI ou **MOHSAN**, poëte indien du 17ᵉ siècle, est connu en Europe par un ouvrage intitulé: *Dabistan*, écrit en persan, et où il est traité d'un grand nombre de sectes religieuses, anciennes et modernes, de l'Asie. Né à Cachemire, Mohsin se rendit à Dehly, après avoir terminé ses études, fut nommé par l'empereur mogol, Schah-Djiham, *sadder* ou juge suprême de la ville d'Allahabad. Ayant perdu cette place, il se retira dans sa patrie, où il mourut vers 1670. Il donnait chez lui des leçons de littérature et de morale, dont le sujet lui était fourni par les ouvrages des plus célèbres écrivains qu'il commentait. Ses œuvres poétiques se composent, dit-on, de 6 à 7,000 distiques. Le surnom de *Fani*, qu'il avait adopté pour se conformer à l'usage des poëtes persans, signifie dans cette langue *périssable, sujet à la destruction*.

MOHTADY-BILLAH (Abou-Abdallah-Mohammed VI, al), 14ᵉ calife abbasside, fils de Wathek, fut appelé de Bagdad et proclamé à Sermenraï en 255 de l'hégire (869 de J. C.), après la déposition de Motaz, son cousin germain. Ce prince, élevé dans des principes austères, voulut ramener dans l'empire la simplicité des premiers temps de l'islamisme; ses réformes, portées d'abord sur les mœurs et sur le luxe, embrassèrent aussi l'administration de la justice. Il donnait audience publique à tous ses sujets, écoutait leurs plaintes et redressait leurs griefs. Il supprima la moitié des impôts établis par ses prédécesseurs. Toutefois la sévérité de son gouvernement suscita de nombreux mécontentements, principalement dans la garde turque, qui avait puissamment contribué à le placer sur le trône. Investi et forcé dans son palais par une troupe de séditieux, Mohtady fut accablé d'outrages, et poignardé en 870 de J. C., à l'âge de 38 ans, après un règne de 11 mois et demi. Ce calife, digne d'un meilleur sort et d'un autre siècle, eut pour successeur Motamed.

MOINE (Pierre-Camille le), savant paléographe, né à Paris, le 21 décembre 1723, s'adonna dès sa plus tendre jeunesse à l'étude des diplômes et des chartes, sous la direction de dom Gérou, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. Les connaissances qu'il acquit en ce genre lui valurent la place d'archiviste de l'église de Saint-Martin de Tours. Il contracta ensuite avec le chapitre de Toul et celui de la métropole de Lyon des engagements qui le fixèrent successivement dans chacune de ces villes, jusqu'en 1769, époque à laquelle il revint habiter Paris. Il profita des nombreux matériaux qu'il avait amassés pendant l'exercice de ces divers emplois, pour mettre au jour un ouvrage très-utile et encore recherché aujourd'hui sous le titre de *Diplomatique pratique*, ou *Traité de l'arrangement des archives et trésors des chartes*, Metz, 1765, in-4°. Le Moine mourut en 1780. Il avait remporté différents prix dans les académies de Rouen, de Metz et de Nancy.

MOINE (le), général. *Voyez* **LEMOINE**.

MOIRA (François RAWDON, comte de). *Voyez* **HARTENGS**.

MOISANT DE BRIEUX (Jacques). *V.* **BRIEUX**.

MOISE ou **MOYSE**, législateur des Hébreux, fils d'Amram et de Jocabed de la tribu de Lévi, naquit en Égypte vers l'an 1571 avant J. C. Le roi d'Égypte ayant ordonné de faire mourir tous les enfants mâles de la postérité de Jacob, Jocabed, après l'avoir tenu caché pendant plusieurs mois, se vit obligé de l'exposer sur le Nil dans un panier de jonc. Thermutis, fille du roi, l'ayant trouvé, le sauva, et voulut le faire élever. Marie, sœur de l'enfant, qui se trouvait à une certaine distance, ayant offert de lui trouver une nourrice de la race des Hébreux, la princesse y consentit, et Moïse se trouva ainsi nourri par sa propre mère, que Marie amena sur-le-champ. Dans la suite Thermutis l'adopta pour son fils, et le fit élever avec soin dans les sciences des Égyptiens. Josèphe et Eusèbe assurent qu'il commanda les armées, entra sur les terres des Éthiopiens, et prit Saba, leur capitale. A 40 ans il quitta la cour; mais ayant tué un Égyptien qui maltraitait un Israélite, et craignant de se voir poursuivi, il se retira dans le pays de Madian, où il épousa Séphora, fille d'un prêtre nommé Jéthro. Un jour qu'il faisait paître les troupeaux de son beau-père, Dieu lui apparut dans un buisson ardent sur le mont Horeb, lui déclara qu'il l'avait choisi pour être le libérateur de son peuple et lui commanda de retourner à la cour de Pharaon. Moïse obéit, et s'étant présenté devant le roi, il lui

ordonna de la part de Dieu de laisser sortir le peuple d'Israël pour aller sacrifier dans le désert ; et, pour confirmer sa mission, il fit un miracle devant lui en changeant sa baguette en serpent. Mais le roi rejeta sa demande, et l'Égypte fut alors affligée de dix fléaux connus sous le nom de *plaies d'Égypte*. Tant de maux réunis décidèrent enfin Pharaon à laisser partir les Hébreux, 430 ans après que leurs pères y avaient fixé leur demeure. Moïse se mit à leur tête, et marcha vers la terre promise. Mais à peine étaient-ils arrivés à la mer Rouge qu'ils virent le Pharaon accourir à la tête d'une armée innombrable. Moïse étendit sa baguette sur la mer, et les eaux, en se séparant, laissèrent un passage aux Hébreux; mais elles se réunirent lorsque le Pharaon et son armée y furent entrés. Échappés à ce danger, les Israélites arrivèrent dans le désert, et là Moïse opéra encore un grand nombre de miracles, fit tomber la manne du ciel, fit jaillir l'eau des rochers, reçut la loi sur le mont Sinaï, régla les cérémonies et le culte, vainquit les rois qui s'opposaient à son passage, et réprima plusieurs séditions. Cependant Dieu, irrité des murmures continuels des Hébreux et de leur promptitude à adorer les idoles, voulut qu'ils errassent 40 ans dans le désert sans trouver le chemin de la terre promise, et Moïse lui-même ayant une fois manqué de confiance dans la parole du Seigneur, n'eut pas la joie d'y entrer. Seulement Dieu, touché de son repentir, lui en fit voir les frontières de la cime du Nebo chez les Moabites : peu après Moïse expira, l'an 1451 avant J. C., âgé de 120 ans, et fut enterré dans la vallée de Moab, où depuis on a vainement cherché sa sépulture. C'est lui qui est l'auteur du *Pentateuque*, c'est-à-dire des 5 premiers livres de l'Ancien Testament. Le premier comprend l'histoire du monde jusqu'à la mort de Joseph; le second est consacré à raconter la délivrance du peuple de Dieu et sa sortie d'Égypte. Dans le troisième est la législation tant civile que religieuse donnée aux Juifs par l'auteur. On le regarde aussi comme auteur de quelques *psaumes*, entre autres du 90e ; on peut consulter sur Moïse sa *Vie* par Philon; le tome Ier de Fabricius (*Codex pseudo-epigr. Vet. Testam.*); *De vitâ et morte Mosis lib. III*, traduit de l'hébreu par Gaulmin, Paris, 1629, et avec une préface de Fabricius, Hambourg, 1714, in-8°; *les Antiquités judaïques* de Josèphe ; *the Divine legation of Moses demonstrated*, par G. Waburton, 5 vol. in-8°, souvent réimprimé, et réfuté par Lowth ; enfin *Moïse considéré comme législateur*, par M. de Pastoret, Paris, 1788, in-8°.

MOISE (François-Xavier), théologien, né le 12 décembre 1742 dans un village de Franche-Comté, fut professeur au collége de Dôle, où sa réputation lui attira un grand nombre d'auditeurs. En 1790 il prêta le serment, et fut nommé l'année suivante évêque du Jura. Obligé de se cacher pendant la Terreur, il n'en persista pas moins dans ses opinions, adhéra aux deux encycliques publiées par les constitutionnels en 1795, parut aux conciles tenus à Paris en 1797 et 1801, fut, après le concordat, nommé chanoine honoraire de Besançon, et mourut le 7 février 1813. On a de lui : *Réponses critiques aux incrédules sur plusieurs endroits des livres saints*, Paris, 1783, in-12, formant le 4e tome de l'ouvrage de l'abbé Bullet ; plusieurs petits écrits dans les *Annales de la religion*, par Desbois de Rochefort; plusieurs *lettres pastorales*, *mandements*, etc. Il a laissé manuscrite une *Défense des libertés de l'Église gallicane*.

MOISE-ALSCHECH, rabbin du 16e siècle, né à Saphet en Palestine, acquit une grande réputation parmi ses coreligionnaires comme prédicateur et comme interprète des livres saints. On a de lui des *commentaires*, également estimés des juifs et des chrétiens sur tous les livres de l'*Ancien Testament*. Ceux sur l'*Ecclésiaste*, *les Lamentations*, *Ruth et Esther*, ont été imprimés ensemble, Venise, 1601, in-4°; Prague, 1610, in-fol.; Amsterdam, 1698, in-12 ; ceux sur les *Grands Prophètes*, Venise, 1620 ; Francfort-sur-le-Mein, 1719, in-fol.; ceux sur les *Petits Prophètes*, Iéna, 1720 ; sur les *Psaumes*, Venise, 1605, in-4° ; Iéna, 1721, in-fol.; sur le *Pentateuque*, Venise, 1601, in-fol.; Prague, 1616, in-fol.

MOISE BEN NACHMAN, rabbin espagnol, né à Gironne en 1194, étudia et pratiqua la médecine avec succès, ainsi que les sciences qui conduisent à l'intelligence de la loi et du Talmud. Ses contemporains lui donnèrent les surnoms de *Père de l'éloquence et de la sagesse*, de *Luminaire*, de *Fleur de la couronne de sainteté*. Il eut des conférences à Barcelone avec plusieurs docteurs catholiques, et en publia les actes, dans lesquels il paraît s'attribuer tout l'honneur de la controverse. Rabbi Moïse, que les juifs appellent *Ramban*, nom formé des initiales des quatre mots *Rabi-Mose ben Nachman*, mourut l'an 1300. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : les plus connus sont : *Igghereth Hakkodesch* (Lettres de sainteté), Rome, 1546, in-8°; *Milmoth Jehovah* (guerres du Seigneur), Venise, 1552, in-fol.; *Thorab Adam* (loi de l'homme), ib., 1595, in-4° ; *Tephilah* (prière sur la ruine du Temple), etc., 1626, in-8° ; *Saar Hamonah* (porte de la foi), 1601, et Cracovie, 1648.

MOISE BEN TIBBON, célèbre rabbin, fils de Samuel Aben Tibbon, florissait à Grenade dans le 13e siècle, du temps d'Alphonse X, roi de Castille. Il a traduit de l'arabe en hébreu : les *Éléments d'Euclide*, dont le manuscrit se conserve à Rome; la *Logique de Maïmonide*, qui parut à Bâle avec la version latine, 1528; les *Tables astronomiques d'Alfergany*, imprimées à Venise; des *Commentaires d'Averroès*, sur Aristote, le livre des *Préceptes usuels*, par Maïmonide; le *Livre de l'ange*, où sont enseignées l'arithmétique et la géométrie. Il a composé quelques ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans Bartolocci, *Biblioth. rab.*, et dans Wolf, *biblioth. heb.*

MOISE DE KHOREN, le plus célèbre des historiens arméniens, fut surnommé *Kherthogh* ou *Kherthoghahair*, c'est-à-dire le *Poëte*. L'élégance, la pureté de diction, la concision, et un choix d'expressions admirable, sont ce qui le fait distinguer entre tous les écrivains de sa nation. Ces qualités lui ont valu le premier rang parmi les auteurs classiques de l'Arménie. Il naquit à Khoren ou Khorni, bourg du canton de Daron, dans la province de Dourouperan, vers l'an 370. Il prolongea son existence jusqu'à un âge très-avancé : selon Thomas Ardzrouni, il vécut jusqu'à 120 ans; et Lamuel d'Ani place sa mort en l'an 489 de J. C., ce qui équivaut à l'an 487, selon notre manière de compter.

MOISSON (Henri-Félix-Antoine), né à Caen, le 14 janvier 1784, entra, comme novice, dans la marine,

le 3 fructidor an VII. Parvenu au grade d'aspirant, il servit en cette qualité, sur la frégate *la Sémillante,* faisant partie de la division de l'amiral Linois. Pendant les 5 années que *la Sémillante,* commandée par le brave Motard, sillonna les mers de l'Inde, elle parcourut un espace de 32,000 lieues, n'entrant dans un port, ou ne relâchant sur une rade que quand elle était obligée de se réparer. Cinq combats qu'elle soutint avec avantage contre des forces constamment supérieures, la destruction de divers établissements et de nombreuses captures firent éprouver aux Anglais des pertes évaluées à 28 millions de francs. Moisson participa à tous les faits d'armes qui signalèrent les importantes croisières de *la Sémillante,* croisières dont le récit sommaire est consigné dans le *Moniteur* du 26 février 1809. En 1810, Moisson, embarqué sur la corvette *le Victor* attachée à la division aux ordres du commandant Duperré, se distingua dans les deux combats que cette division soutint, au mois de juillet de cette année, contre trois vaisseaux de la compagnie qui portaient chacun 500 hommes. Moisson, grièvement blessé dans ce dernier combat, reçut, pour récompense de son courage, les brevets de lieutenant de vaisseau et de chevalier de la Légion d'honneur, qui lui furent adressés le 10 décembre suivant. Il servit ensuite sur le cartel anglais *le Castelreagh,* puis sur la frégate *l'Andromaque* qui se perdit, le 22 mai 1812, en combattant un vaisseau de 80. Moisson, qui avait encore été blessé dans ce combat, passa, le 19 décembre 1812, sur la frégate *l'Atalante.* Il y était encore embarqué, au mois de mai 1815, époque où il fut nommé capitaine de frégate provisoire. Sa promotion n'ayant pas été confirmée, à la seconde restauration, il ne fut compris, dans l'organisation du 1er janvier 1816, que comme lieutenant de vaisseau. Rétabli dans son grade, le 10 juillet de cette année, et promu à celui de capitaine de vaisseau, le 4 août 1824, il fut chargé, dans ces deux grades, de plusieurs commandements dont il s'acquitta avec honneur. Lorsqu'il est mort à Brest, le 3 décembre 1832, il remplissait les fonctions de major de la marine. Il était chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion d'honneur.

MOISSON-DEVAUX (GABRIEL-PIERRE-FRANÇOIS). *Voyez* **DEVAUX**.

MOISSY (ALEXANDRE-GUILLAUME MOUSLIER DE), auteur dramatique, naquit à Paris, en 1712. Il vivait heureux dans une honnête aisance, lorsqu'il fit représenter, en 1750, une comédie (*le Provincial à Paris*), qui réussit au delà de son attente. Ce succès l'introduisit chez les grands. Il s'y livra au jeu, perdit d'abord son patrimoine, et ensuite son talent : un héritage le remit dans son premier état. Mais il le perdit encore au jeu et fut obligé d'aller remplir en Russie les fonctions d'instituteur. Revenu à Paris, il dissipa bientôt le fruit de plusieurs années de labeurs. Ruiné trois fois, il mourut victime de sa passion et de ses chagrins, en novembre 1777. On a de lui : un grand nombre de *comédies,* de *proverbes,* etc., tombées dans l'oubli.

MOITHEY (MAURILLE-ANTOINE), ingénieur-géographe du roi, professeur de mathématiques des pages du prince de Conti, né à Paris, le 24 mars 1752, mourut dans cette ville, vers 1810. On a de lui : des *Recherches historiques* sur les villes d'Orléans, de Reims et d'Angers; *Dictionnaire hydrographique de la France,* ou *Nomenclature des fleuves, rivières, ruisseaux et canaux ; les Actions des hommes de toutes les nations représentées en gravures; Histoire nationale,* ou *Annales de l'empire français, depuis Clovis jusqu'à nos jours,* Paris, 5 vol. in-12, figures, etc.

MOITTE (PIERRE-ÉTIENNE), graveur à la pointe et au burin, né à Paris en 1722, élève de Beaumont, cultiva également le genre du portrait et celui de l'histoire, fut reçu membre de l'académie de peinture en 1770, et mourut en 1780, avec le titre de graveur du roi. On a de lui plusieurs estampes d'après les tableaux des galeries de Dresde et du comte de Brulh, d'après Greuse, et quelques portraits.

MOITTE (FRANÇOIS-AUGUSTE), fils du précédent, né à Paris en 1748, fut l'élève de son père, et se fit remarquer par la netteté de son burin et la finesse de son exécution. L'époque précise de sa mort est inconnue. Il a gravé d'après différents maîtres, et notamment d'après Greuse. On distingue dans son œuvre une suite de 24 feuilles publiées par cahiers, sous le titre de : *Divers habillements, suivant le costume d'Italie, dessinés d'après nature par J. B. Greuze,* etc.

MOITTE (JEAN-BAPTISTE-PHILIBERT), frère du précédent, mort en 1808, professeur à l'école de Dijon, avait obtenu en 1792 un prix à l'Académie sur la présentation d'un projet de cathédrale et d'un arc de triomphe.

MOITTE (JEAN-GUILLAUME), frère aîné des précédents, habile sculpteur, né à Paris en 1747, manifesta dès son enfance un goût très-vif pour le dessin; son père s'empressa de cultiver ces heureuses dispositions, et le plaça dans l'atelier de Pigalle, regardé comme le premier sculpteur de l'époque. Le jeune Moitte passa ensuite dans celui de Lemoyne, et ne tarda pas à se distinguer; après avoir remporté presque toutes les médailles dans les différents concours de l'académie, il obtint, en 1768, le grand prix, sur une figure de *David portant en triomphe la tête de Goliath,* et partit pour l'Italie comme pensionnaire. A Rome, Moitte acquit le goût pur et sévère qu'il imprima dans la suite à tous ses ouvrages. De retour en France en 1773, il reçut à Paris, des artistes et des amateurs, l'accueil le plus distingué. Il dessina d'abord à la plume plusieurs grandes frises d'un beau style, et fit pour Auguste, orfévre du roi, d'autres dessins qui servirent de modèles à ses plus beaux ouvrages, et qui lui donnèrent une grande supériorité sur les autres orfévres. Moitte fut reçu à l'académie, en 1783, sur une figure représentant un *sacrificateur,* et fut ensuite chargé de plusieurs travaux importants, tels que les *bas-reliefs* de plusieurs des barrières de Paris, les figures colossales représentant les *provinces de Bretagne* et de *Normandie,* à la barrière de Passy; des *bas-reliefs* et autres morceaux au château de l'Isle-Adam; la *statue* en pied de *Cassini;* l'ancien *fronton* du Panthéon (aujourd'hui Ste-Geneviève), représentant *la Patrie couronnant les vertus civiques et guerrières,* au-dessous duquel on lisait l'inscription composée par M. de Pastoret : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante.* Lors de la création de l'Institut, Moitte fut désigné par le gouvernement avec David, pour former le noyau de la classe des beaux-arts; il fut chargé, après la bataille de Marengo, du *mausolée* en bas-relief

du général Desaix pour l'église de l'hospice du mont St.-Bernard. Il exécuta le bas-relief d'un des avant-corps de l'intérieur de la cour du Louvre, représentant la *Muse de l'histoire,* et les deux figures de *Moïse* et de *Numa,* une *Statue équestre en bronze de Napoléon,* les *bas-reliefs* en bronze de la colonne du camp de Boulogne, et les modèles de plusieurs autres ouvrages qui lui avaient été commandés, et qu'il ne put achever. Cet artiste distingué mourut le 2 mai 1810. Quatremère de Quincy a prononcé sur sa tombe un discours inséré dans le *Moniteur* du 6 du même mois. Plusieurs sculpteurs distingués sont sortis de son école.

MOIVRE (Abraham), géomètre, né en 1667 à Vitry, en Champagne, de parents protestants, apprit les mathématiques sous le célèbre Ozanam, se retira en Angleterre à la révocation de l'édit de Nantes, perfectionna ses études à Londres, et s'y fit connaître avantageusement de l'astronome Halley, qui se chargea de communiquer ses premiers écrits à la Société royale, et l'en fit recevoir membre en 1697. Moivre fut l'un des commissaires désignés pour prononcer sur la contestation qui s'était élevée entre Leibnitz et Newton au sujet de l'invention du calcul intégral ; et peu après il communiqua à la Société royale un petit traité *de Mensurâ sortis,* qui ajouta encore à l'opinion qu'on avait de son talent. Il mourut à Londres en 1754, peu de temps après avoir été reçu correspondant de l'Académie des sciences de Paris ; il l'était depuis longtemps de celle de Berlin. Outre de nombreux *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques,* on a de lui : *The Doctrine of chances,* 1716, 1738, in-4° ; *Miscellanea analytica de seriebus et quadraturis,* 1730, in-4° ; *Annuities on Lives* (des rentes à vie), 1724, 1742, 1750, in-8°; traduit en italien par le P. Fontana, 1776, in-8°. Moivre a revu et publié la traduction latine de l'*Optique* de Newton. On peut consulter pour plus de détails le *Mémoire sur sa vie,* par Maty, in-12, et son *Éloge* par Grandjean de Fouchy dans le *Recueil* de l'Académie des sciences.

MOJON (Joseph), chimiste auquel on doit de nombreuses et importantes découvertes, naquit, le 27 août 1776, à Gênes, où son père était pharmacien et professeur de chimie. Déjà riche d'une éducation toute scientifique, Joseph suivit la carrière paternelle. Il se fit recevoir docteur en médecine et publia, peu de temps après, un livre intitulé : *Lois de Physique et de Mathématiques,* Cet ouvrage fut la base de sa réputation, et lui valut d'être nommé, en 1800, professeur de chimie, à la place de son père admis à la retraite. Depuis, il publia une longue série d'observations et de découvertes, qui le placèrent au premier rang des chimistes contemporains. L'une d'elles surtout mérite de fixer l'attention, soit par son importance, soit par l'anachronisme que commit, en 1820, l'Académie des sciences de Paris, anachronisme que M. Libri a relevé dans un article de la *Revue des Deux-Mondes,* du 15 mars 1832. Sur la proposition de M. de Humboldt, l'Académie décerna à M. Oërsted, de Copenhague, le prix Montyon de 10,000 francs, pour avoir découvert la propriété qu'a un courant électrique d'aimanter les aiguilles d'acier ; or, J. Mojon avait, dès 1804, annoncé cette propriété dans l'*Essai théorique et expérimental sur le Galvanisme,* par le professeur Aldini (Paris, in-4°). Izarn, dans son *Manuel sur le Galvanisme* (Paris, 1805, in-8°), faisait aussi hommage de cette découverte au chimiste génois : « D'après les observations de J. Mojon, dit-il, les aiguilles non aimantées, soumises à un courant galvanique, acquièrent une sorte de polarité. » Ainsi l'on ne peut douter, malgré l'imposante autorité de l'Académie des sciences, que la priorité n'appartienne au chimiste génois. Si celui-ci n'a pas réclamé contre une décision qui l'en dépouillait, c'est qu'une protestation répugnait à sa modestie et qu'il cultivait la science par amour de la science, sans songer à la gloire qui devait lui en revenir. En 1807, il publia son *Cours analytique de chimie,* vrai chef-d'œuvre par la conception du plan, la clarté et la précision. Après avoir professé à l'université, pendant 36 ans, J. Mojon demanda et obtint sa retraite, avec l'intégralité de son traitement ; il fut alors nommé président de la faculté des sciences physiques et lettres. mais il ne jouit pas longtemps de cet honorable repos, car il mourut des suites de la grippe, le 21 mars 1837.

MOKHTAR, célèbre capitaine arabe, né dans la première année de l'hégire (622 de J. C.), était fils d'Abou-Obeidah, qui commandait les musulmans à la journée de Koss-Alnteff, et qui, ayant tué l'éléphant sur lequel était monté le général persan, avait été écrasé par la chute de l'animal. Mokhtar devint le plus ferme appui de la famille des Alydes. Il se prétendait inspiré de Dieu, et il assurait que l'ange Gabriel lui apparaissait sous la forme d'une colombe. Il remporta une victoire signalée sur le calife Obeid-Allah, ennemi des Alydes, et se rendit maître de la Mésopotamie. Quelques années après, il fut vaincu, fait prisonnier par Mosab, gouverneur de Bassorah (au nom du calife Abdallah, son frère), et mis à mort l'an 67 de l'hégire (687 de J. C.). Les historiens arabes rapportent que Mokhtar avait immolé de sa propre main plus de 50,000 victimes aux mânes de Houceïn, second fils d'Aly, assassiné par les ordres du calife Yezid Ier.

MOKRONOSKI (Stanislas-Kostka BOGORIA), général polonais, issu d'une famille illustre, naquit le 10 novembre 1761, à Bogucin, dans la terre de Dobrzyn, de Louis Mokronoski, et de Joséphine Czosnowska. Il perdit son père de très-bonne heure, et passa sous la tutelle de son oncle. Il fit ses premières études dans les écoles des jésuites, à Varsovie, et plus tard dans le corps des cadets, sous le commandement et la surveillance du prince Adam-Casimir Czartoryski, staroste général de Podolie. A l'âge de 14 ans, il fut renvoyé par son oncle à l'école militaire de Paris, où il termina ses cours avec le rang d'officier. Rappelé dans sa patrie, il s'enrôla dans le régiment des gardes à cheval, dit *la garde de Mirowski,* et après deux ans de service, il y obtint le grade de lieutenant. La Pologne ne lui faisant point espérer d'avancement à cette époque, Mokronoski revint en France, entra dans le régiment royal-allemand, et y servit pendant 10 ans, d'abord sous les ordres du prince de Nassau, et ensuite sous ceux du duc de Lorraine. Parvenu au grade de chef d'escadron, il fit, en 1784, un voyage à Constantinople, à la suite du prince de Nassau, qui se rendait dans cette dernière ville chargé d'une mission militaire. Ce fut la même année qu'il eut le malheur de perdre son oncle, André Mokronoski.

Lorsque en 1788 les premiers symptômes de la révolution se manifestèrent, Mokronoski sortit de France avec son régiment, et rentra en Pologne. Élu par les suffrages de ses concitoyens, nonce de la terre de Wyszogrod, à la diète constituante (1788-1792), il appuya le projet de porter l'armée nationale à 100,000 hommes. Nommé ensuite, vice-brigadier, sous les ordres de Michel Wielhorski, il forma, en Ukraine, une brigade dont il devint commandant en 1792. Il se distingua, pendant cette courte campagne, en prenant part à tous les combats qui y eurent lieu. A la bataille de Ziélencé, livrée le 17 juin, et dans laquelle il se saisit des étendards ennemis, le prince Joseph Poniatowski, général en chef, le nomma sur-le-champ chevalier de l'ordre militaire *Virtuti militari*. Expédié, avec Michel Wielhorski, du camp de Markuszow auprès du roi et des maréchaux de la diète constituante, à l'effet d'engager Stanislas-Auguste à se mettre à la tête de l'armée, lorsque ce roi pusillanime trahit les espérances de la Pologne en adhérant au complot de Targowiça, Mokronoski, à l'instigation de Descorches, envoyé de France, se préparait à se rendre en France, où il avait déjà obtenu le grade de général au moment de sa démission : mais le bruit de sa réputation détermina la jeune princesse Marie Sansguszko à lui offrir sa main. Il prit une part active aux journées mémorables des 17 et 18 avril 1794, où les Moscovites furent écrasés et chassés de Varsovie. Mocronoski y fut nommé commandant, et par ses négociations, il parvint à éloigner le général prussien Wolki, qui se trouvait près de cette ville. Il rendit de grands services à tous les partis, malgré une maladie très-grave dont il était atteint, et s'acquit l'estime générale par la justice, l'impartialité, l'énergie et l'esprit de conciliation qu'il déploya. Le généralissime Kosciusko le confirma d'abord dans la place de commandant de la force armée qui s'y forma après les journées des 17 et 18 avril, mais croyant qu'il tenait à ce parti mitoyen à la tête duquel était le roi lui-même, il lui donna Orlowski pour successeur, et lui confia cependant presque aussitôt le commandement d'un corps de 4,000 hommes, destiné à couvrir Varsovie contre les Prussiens. Le 6 juillet, il les attaqua près de Blonié, et aurait remporté un avantage complet si le débordement extraordinaire de la Vistule n'avait empêché le prince Poniatowski de traverser cette rivière près d'Utrata, et de secourir le général Mokronoski. Michel Wielhorski. commandant en chef l'armée de Lithuanie, venait de tomber malade, ce qui décida le généralissime à nommer Mokronoski à ce poste, mais il trouva les troupes de cette province dans un état si déplorable, qu'il n'en put retirer aucun avantage réel ; il fit cependant tout ce qui dépendait de lui, et résista jusqu'à ce que les Moscovites eussent reçu de nouveaux renforts, contre lesquels il fallut céder. Après avoir réuni les débris de l'armée et de l'arrière-ban, près de Grodno, il emmena avec lui les archives de la Lithuanie, et arriva heureusement jusque près de Varsovie ; il eut cependant le malheur de perdre une partie de son armée, le général Byszsweki, qui commandait l'arrière-garde, n'ayant pas exécuté ses ordres. Après l'occupation de Varsovie par les Moscovites, Mokronoski tomba avec le prince Joseph Poniatowski entre leurs mains, et lorsque le partage de la Pologne fut consommé, sa maladie, qui n'avait fait que s'accroître, le força à chercher du soulagement dans un voyage d'Italie. Après la reprise de la ville de Cracovie, en 1809, par les armées polonaises, commandées par le prince Joseph Poniatowski, le général Mokronoski y accourut pour saluer les libérateurs, et y resta trois ans. Perdant l'espoir de voir la Pologne rétablie par les armes de Napoléon, il se retira à Tarnow, et ne reparut sur la scène publique qu'après le rétablissement du royaume de Pologne par l'empereur Alexandre, qui le décora de l'ordre de l'Aigle blanc. Il termina ses jours à Varsovie, le 19 octobre 1821.

MOKTADY BIAMR-ALLAH (Aboul-Cacem ABDALLAH VI, al), 27e calife abbasside, succéda à son aïeul Caim Biarm-Allah en 467 de l'hégire (1074 de J. C.). Ami des sciences et des lettres, ce prince favorisa les opérations astronomiques qui furent faites pour la réforme du calendrier. Il épousa en 480 la fille de Melik-Schah ; mais cette union fut malheureuse et amena une rupture entre le beau-père et le gendre. Celui-ci allait être forcé d'abandonner Bagdad et de se retirer à Bassorah, lorsque Melik mourut. Moktady ne lui survécut que de 15 mois, et fut frappé d'apoplexie en 487 (1094), dans la 39e année de son âge et la 20e de son règne. On trouve quelques vers de ce prince dans l'*Histoire mahométane* d'Elmacin.

MOKTAFY BILLAH (Abou MOHAMMED ALY II, al), 17e calife abbasside, succéda à son père Motadhed l'an 289 de l'hégire (902). Sous son règne les Carmathes exercèrent de grands ravages en Syrie ; mais il marcha contre eux en 291, et, après des succès divers, ses armées parvinrent à réduire ces barbares sectaires. Moktafy mourut à la fin de l'an 295 (908), dans la 31e ou 33e année de son âge. Ce prince, disent les historiens arabes, sévère à l'égard des rebelles et des grands coupables, était d'ailleurs humain et généreux ; il aurait relevé la gloire et la puissance du califat, si la mort n'eût arrêté ses projets.

MOKTAFY LEAMR ALLAH (Abou Abdallah MOHAMMED IX, al), 31e calife abbasside, petit-fils de Moktady Biamr-Allah, monta sur le trône l'an 530 de l'hégire (1136), fit tous ses efforts pour affranchir le califat du joug humiliant des *émirs al omrah*, et pour rétablir l'antique puissance de ses ancêtres, parvint à gouverner par lui-même, et avec un pouvoir absolu, Bagdad, l'Irak-Araby, et mourut en 555 de l'hégire (1160), à l'âge de 66 ans. Il eut pour successeur son fils Mostandjed.

MOLAC (Sébastien de ROSMADEC, baron de), d'une famille distinguée de Bretagne, embrassa le parti de Henri IV, du temps de la Ligue. Il commandait, au mois de mars 1589, la ville et le château de Josselin où il s'était fortifié. Étant venu dans la ville pour y faire ses dévotions du vendredi saint, il y fut presque surpris par Saint-Laurent, maréchal de camp du duc de Mercœur, et il n'eut que le temps de rentrer au château qui fut immédiatement investi. Molac s'y défendit jusqu'au mois de juillet suivant, que le manque de vivres le força de capituler. Au siége de Plimeu, comme à celui de Guingamp, où il fut blessé en montant à l'assaut, Molac fit des prodiges de valeur. Lorsque, au mois d'octobre 1594, le maréchal d'Aumont vint attaquer le fort de Crozon, construit par les Espagnols sur un rocher escarpé, à l'entrée du goulet de Brest, Molac y commanda un corps de

5,000 Français. Dans l'assaut qui fut livré le 2 novembre, il attaqua les Espagnols avec une vivacité qui eût procuré la prise immédiate du fort si l'on eût employé toutes les troupes de l'armée. Le 15 novembre, deux brèches ayant été faites au fort, après un feu de 6 heures, Molac monta le premier à l'assaut. Repoussé une première fois, il revint à la charge et contribua, en grande partie, à la prise du fort. Au mois de janvier 1596, il fut l'un des commissaires chargés de conclure, avec le duc de Mercœur, au nom de Henri IV, une trêve de 4 mois, prolongée successivement jusqu'à la fin du mois de mars 1597. En 1598, le roi nomma Molac gouverneur de Dinan pour le récompenser d'avoir secondé Monmartin dans la prise de cette ville. La même année, la Bretagne étant pacifiée, il se rendit aux états de Rennes, où il présida l'ordre de la noblesse jusqu'à l'arrivée du baron d'Avaugour. Il continua de servir fidèlement Henri IV, puis Louis XIII, et mourut en 1629 au moment où il allait recevoir le bâton de maréchal de France.

MOLAC (Sébastien de ROSMADEC, marquis de), fils du précédent, succéda au duc de Mazarin dans le gouvernement de la ville de Nantes, auquel il fut nommé à la fin de 1665. Louis XIV, qui méditait la révocation de l'édit de Nantes, venait d'y préluder en suspendant l'exercice de la religion réformée au Croisic, à la Roche-Bernard, à Guérande et dans quelques autres lieux de la Bretagne, où les temples protestants devaient être détruits de fond en comble. Son caractère modéré triompha des difficultés de sa position. Toutefois, une sédition ayant été occasionnée, en 1675, par la création de deux impôts sur le tabac et sur le timbre, Molac céda au peuple qui lui demandait, à grands cris, la liberté d'une des deux femmes qui avaient provoqué l'émeute. Louis XIV le punit de sa faiblesse en lui retirant son gouvernement dans lequel il fut remplacé par Lavardin. Sa disgrâce dura peu. Réintégré l'année suivante, il eut de nouveau à faire tête à l'émeute. Les Hollandais ayant débarqué à Belle-Ile, il prescrivit de mobiliser une partie de la milice bourgeoise, afin d'assurer la défense des côtes et d'arrêter, au besoin, la marche de l'ennemi. La ville de Nantes essaya de se soustraire à l'exécution de cet ordre, en alléguant que la plupart des habitants étaient au dépourvu d'armes ou occupés à la garde intérieure de la ville. Molac, qui ne voulait pas encourir une seconde disgrâce, tint bon, déjoua toutes les tentatives de troubles et sut depuis faire respecter son autorité. Il mourut en 1693.

MOLAI (Jacques de), dernier grand maître des templiers, était de la famille des sires de Longwic et de Raon. Vers l'an 1265, il fut admis, encore très-jeune, dans l'ordre des templiers, et reçu par Imbert de Peraudo, visiteur de France et de Poitou, dans la chapelle du temple à Beaune. A peine arrivé en Palestine, il se distingua contre les infidèles. A la mort de Guillaume de Beaujeu, quoique Molai ne fût pas dans l'Orient, une élection unanime le nomma grand maître. Il se trouva, en 1299, à la reprise de Jérusalem par les chrétiens. Forcé ensuite de se retirer dans l'ile d'Arad, et de là dans l'ile de Chypre, il allait rassembler de nouvelles forces pour venger les revers des armes chrétiennes, lorsque le pape l'appela en France (1305). Arrivé avec 60 chevaliers et un trésor très-considérable, il fut reçu avec distinction par Philippe le Bel, qui le choisit pour parrain de l'un des enfants de France. En rappelant le grand maître, la politique qui préparait la destruction de l'ordre avait donné pour prétexte le projet de réunir l'ordre du Temple et celui de l'Hôpital. Le plan de cette destruction, concerté par le roi et ses agents, fut caché avec tant d'adresse, que, le 13 octobre 1307, tous les templiers furent arrêtés à la même heure dans toute la France. La veille de l'arrestation, le grand maître avait porté le poêle à la cérémonie de l'enterrement de la princesse Catherine, héritière de l'empire de Constantinople, épouse du comte de Valois. Depuis l'arrestation des chevaliers et du grand maître, les destinées de cet illustre chef furent liées à celles de l'ordre tout entier. On sait que cet ordre avait été institué par des croisés français, dans l'unique but de protéger et de défendre les pélerins qui se rendaient aux saints lieux. La noblesse et la bravoure des chevaliers, l'utilité et la gloire de leur institution, la rendirent recommandable dès son origine. Les statuts furent dressés dans un concile; et, pendant deux siècles, les priviléges accordés par les papes, la reconnaissance des rois, des grands et du peuple, l'autorité et le crédit qu'augmentaient chaque jour les exploits et les grandes richesses des templiers, en firent l'ordre le plus puissant de la chrétienté. Il dut exciter la jalousie, même des rois, parce que dans le haut rang où il s'était élevé, il était difficile que tous les chefs et tous les chevaliers se maintinssent toujours et partout dans cette sage modération qui aurait pu seule prévenir ou désarmer l'envie et la haine. Malheureusement pour l'ordre, le roi de France eut plusieurs motifs de le perdre; et le principal peut-être, ce fut la pénurie du trésor royal, laquelle le rendit moins difficile sur les moyens de s'approprier une partie des biens de l'ordre, et jouir de tout pendant longtemps. A l'instant où furent arrêtés le grand maître et tous les chevaliers qui étaient avec lui dans le palais du Temple à Paris, le roi occupa ce palais et s'empara de leurs possessions et de leurs richesses. En arrêtant les autres chevaliers dans les diverses parties de la France, on saisit aussi leurs biens. Des inquisiteurs procédèrent aussitôt contre tous, les interrogèrent en les livrant aux tortures, ou en les menaçant de les y livrer. Partout, ou presque partout, ils arrachèrent au plus grand nombre des chevaliers, l'aveu de quelques-uns des crimes honteux dont on les accusait, et qui offensaient à la fois la nature, la religion et les mœurs: aux menaces on joignait des moyens de séduction pour obtenir les aveux qui devaient justifier les rigueurs des mesures employées. Le procès contre les templiers existe en original à la Bibliothèque du roi à Paris. Au commencement des procédures, 36 chevaliers étaient morts à Paris dans les tortures. Philippe le Bel mit en usage tous les moyens qui pouvaient perdre l'ordre et les chevaliers dans l'opinion publique. Le pape, croyant sa propre autorité blessée par les agents du roi, avait d'abord réclamé en faveur des chevaliers. Philippe sut bientôt calmer les scrupules du pontife. La faculté de théologie applaudit aux mesures du roi; et une assemblée convoquée à Tours, s'expliquant au nom du peuple français, demanda la punition des accusés, et déclara au roi qu'il n'avait pas besoin de l'intervention du pape, pour punir

des hérétiques notoirement coupables. Jacques Molai avait été envoyé, avec d'autres chefs de l'ordre, auprès du pape, pour s'expliquer devant lui; mais sa marche fut arrêtée à Chinon, où des cardinaux vinrent l'interroger. Des historiens ont cru que Philippe le Bel avait procuré la tiare à Clément V, en lui imposant diverses conditions, l'une desquelles était l'abolition de l'ordre. Dans les premières informations, un très-grand nombre de chevaliers firent les aveux exigés; et l'on croit généralement que le grand maître lui-même céda, comme ceux-ci, ou à la crainte des tourments et de la mort, ou à l'espérance qu'il obtiendrait quelques conditions favorables pour l'ordre, s'il ne résistait aux projets de la politique du roi. Cependant le pape, obligé de donner une apparence juridique aux moyens violents qui devaient amener la destruction de l'ordre, convoqua un concile œcuménique à Vienne, et nomma une commission qui se rendit à Paris, afin de prendre, contre l'ordre en général, une information, nécessaire et même indispensable pour motiver la décision du concile. La bulle porte que l'ordre comparaîtra devant le concile, par le ministère de ses défenseurs. Jacques Molai fut amené en présence de ces commissaires du pape; et on lui lut, en langue vulgaire, les pièces de la procédure. Quand il entendit des lettres apostoliques qui supposaient qu'il avait fait à Chinon certains aveux, il manifesta son étonnement et son indignation contre une telle assertion. Un grand nombre de templiers comparurent après leur chef. L'affaire prit alors un caractère imposant et extraordinaire; les chevaliers se montrèrent dignes et de l'ordre et d'eux-mêmes, et des grandes familles auxquelles ils avaient l'honneur d'appartenir. La plupart de ceux qui, forcés par les tourments ou la crainte, avaient fait des aveux devant les inquisiteurs, les révoquèrent devant les commissaires du pape. Ils se plaignirent hautement des cruautés qu'on avait exercées envers eux, et déclarèrent, en termes énergiques, vouloir défendre l'ordre jusqu'à la mort, de corps et d'âme, devant et contre tous, contre tout homme vivant, excepté le pape et le roi, etc., etc. Le grand maître demandait sans cesse qu'on le conduisît en présence du pape, qui devait le juger. Cinq cent quarante-six templiers, soit de ceux qui avaient fait des aveux, soit de ceux qui avaient toujours résisté aux moyens des oppresseurs, se déclarèrent et se constituèrent défenseurs de l'ordre. Bientôt d'autres chevaliers détenus dans les diverses prisons de la France, demandèrent à partager cet honorable péril, et ils furent traduits à cet effet dans les prisons de la capitale. Alors le nombre des défenseurs fut d'environ 900. Il était facile de justifier l'ordre; et comme ils commençaient à le faire avec un succès qui déconcertait le roi et ses agents, on imagina un moyen aussi cruel que prompt : ce fut de livrer au jugement des inquisiteurs, les chevaliers qui, ayant rétracté les aveux précédents, soutenaient l'innocence de l'ordre. Tous ceux qui persistèrent dans leurs rétractations furent déclarés *hérétiques relaps,* livrés à la justice séculière, et condamnés au feu. Ceux qui n'avaient jamais fait d'aveux, et qui ne voulurent pas en faire, furent condamnés à la détention perpétuelle comme chevaliers *non réconciliés*. Quant à ceux qui ne rétractèrent pas les aveux des impiétés et des turpitudes imputées à l'ordre, ils furent mis en liberté, reçurent l'absolution, et furent nommés *Templiers réconciliés.* Pour accuser, interroger, juger les prétendus relaps, les condamner aux flammes, et faire exécuter le jugement, il suffit du temps qui s'écoula du lundi 11 mai jusqu'au lendemain matin. Cinquante-quatre chevaliers périrent à Paris ce jour-là. La procédure indique nominativement quelques-uns des chevaliers qui subirent cet honorable supplice; il est du devoir de l'histoire de transmettre leurs noms à la postérité. En voici huit sur lesquels il ne peut y avoir aucun doute : Gaucerand de Buris, Guido de Niei, Martin de Niei, Gaultier de Bullens, Jacques de Sansy, Henry d'Anglesi, Laurent de Beaune, Raoul de Frémy. Tous les historiens qui ont parlé du supplice des chevaliers du Temple, ont attesté la noble intrépidité qu'ils montrèrent jusqu'à la mort : entonnant les saints cantiques, et bravant les tourments avec un courage chevaleresque et une résignation religieuse, ils se montrèrent dignes de la pitié de leurs contemporains et de l'admiration de la postérité. Les commissaires du pape crurent qu'il n'était plus possible de continuer la procédure, quand la franchise, dont la religion et la loi faisaient aux accusés un droit et un devoir pour éclairer le concile qui devait juger l'ordre, devenait un prétexte pour les conduire au bûcher : ils se retirèrent. D'autres exécutions eurent lieu en France et par les mêmes motifs. Dans les pays étrangers, les templiers, poursuivis à l'instigation du pape et de Philippe le Bel, résistèrent avec succès, parce que l'on n'avait point recours contre eux aux terribles moyens employés en France. En Portugal ils furent conservés sous un autre nom. Le 13 octobre 1311, jour anniversaire de celui où, 4 ans auparavant, ils avaient été arrêtés dans toute la France, le pape ouvrit le concile œcuménique de Vienne : on y lisait les procédures faites contre l'ordre, quand tout à coup 9 chevaliers se présentent comme délégués de 1,500 à 2,000, et offrent de prendre la défense de l'ordre accusé. Le pape les fit mettre aux fers; et l'ordre ne fut point défendu par ces dignes mandataires, quoique les membres du concile fussent d'avis de les entendre. Pour imposer aux pères du concile, Philippe le Bel arriva dans Vienne, accompagné de ses trois fils, et d'une suite nombreuse de gens de guerre. Bientôt, dans une séance, le pape, sans consulter le concile, publia le décret d'abolition de l'ordre du Temple, par voie de provision. Les actes du concile de Vienne ont été soustraits dans le temps; et la bulle même du 2 mai 1312, qui supprime ainsi, par voie de provision, l'ordre du Temple, n'a été imprimée, pour la première fois, qu'en 1606. Il paraît qu'après l'abolition de l'ordre, la persécution contre les chevaliers cessa : cependant Molai était encore en prison à Paris. Il avait toujours réclamé son jugement, que le pape s'était réservé personnellement; mais le pontife, craignant la présence du grand maître, nomma trois commissaires pour le juger à Paris, ainsi que trois autres chefs de l'ordre. Ces commissaires, ayant appelé les accusés sur un échafaud dressé dans le parvis de Notre-Dame, leur lurent une sentence qui les condamnait à la reclusion perpétuelle. Aussitôt Jacques de Molai, rendant hommage à l'innocence de l'ordre, déclara qu'il savait qu'en parlant ainsi, il se dévouait à la mort, mais qu'il aimait mieux renoncer à la vie, que de faire des aveux mensongers qui

terniraient la gloire de l'ordre. L'un des trois chevaliers parla de même : le conseil du roi, assemblé à l'instant, les condamna tous deux à la mort, sans réformer la sentence des commissaires du pape, sans faire prononcer aucun tribunal ecclésiastique. Le bûcher fut dressé à la pointe de la petite île de la Seine, à l'endroit même où est la statue de Henri IV. Les deux chevaliers montèrent sur le bûcher, que l'on alluma lentement, et ils furent brûlés à petit feu (18 mars 1314) : jusqu'au dernier soupir, ils protestèrent de leur innocence et de celle de l'ordre. On dit que leurs cendres furent recueillies pendant la nuit. On a ajouté que le grand maître, avant de mourir, avait cité le pape et le roi au tribunal de Dieu. Les documents nombreux apportés de Rome, il y a quelques années, la publication de la procédure faite contre l'ordre, les débats auxquels a donné lieu la tragédie des *Templiers,* publiée par M. Raynouard, en 1813, ont permis de jeter un grand jour sur ce grand et terrible événement ; et l'opinion publique paraît désormais fixée sur l'injustice de l'accusation et sur l'innocence de cet ordre célèbre. Voyez l'*Histoire de la condamnation des Templiers,* par Dupuy, Bruxelles, 1751, in-4°; *Histoire apologétique des Templiers*, par le P. Lejeune, Paris, 1789, 2 vol. in-8°, etc.

MOLANS (Philibert de), noble franc-comtois, né au 14e siècle, fut écuyer du duc de Bourgogne et maître visiteur des arsenaux et artillerie des rois de France et d'Angleterre. Il entreprit deux fois le voyage de la terre sainte, et en rapporta une partie des reliques de saint George, dont il fit présent à l'église de Rougemont, où il institua une confrérie sous l'invocation de ce martyr. Thomas Varin a publié en 1663 l'*État de l'illustre confrérie de Saint-George en ladite année.* Poutier de Gouhelans est l'éditeur des *Statuts de l'ordre de St.-George, avec la liste des chevaliers depuis* 1390, Besançon, 1768, in-8°. Le marquis de Saint-Mauris Chastenay, dernier chef de cette association, a publié : *Aperçu succinct sur l'ordre des chevaliers de St.-George,* Vesoul, 1834, in-8°.

MOLANUS (Jean VERMEULEN, plus connu sous le nom latin de), savant théologien, était né en 1533, à Lille, de parents originaires de Louvain, et qui y retournèrent peu après. Il fit ses études à l'université de cette ville, à cette époque, la plus célèbre des Pays-Bas : après y avoir pris ses degrés, il obtint la chaire de théologie, et fut pourvu d'un canonicat de l'église Saint-Pierre. Le roi d'Espagne, Philippe II, lui accorda sa bienveillance, et lui prouva dans différentes occasions, l'estime particulière qu'il faisait de ses talents. Nommé doyen de la faculté de théologie, et censeur royal, il partageait son temps entre ses devoirs et la recherche des antiquités ecclésiastiques : comme il était très-laborieux, il aurait publié un grand nombre d'ouvrages, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée, le 18 septembre 1585. On trouvera la liste des ouvrages de Molanus, dans les *Mémoires* de Niceron, tome XXVII, et plus complétement dans la *Bibl. Belgica* de Foppens.

MOLANUS (Gérard-Walter), dont le nom de famille était originairement *Van der Meulen,* abbé de Lokkum, né à Hameln, en 1633, fut professeur de mathématiques et ensuite de théologie, à Rinteln, et obtint, en 1677, l'abbaye de Lokkum, avec la direction générale de toutes les églises protestantes du duché de Lunebourg. Il passait pour le plus habile et le plus conciliant des docteurs luthériens de son temps. Les devoirs de sa charge et l'étude remplirent le reste de sa vie, qui se termina le 7 septembre 1722. On lira avec intérêt les détails que le cardinal de Bausset a donnés sur Molanus, dans le livre XII de l'*Histoire de Bossuet.*

MOLARD (Étienne), grammairien estimable, né à Lyon vers 1765, et mort en 1825 dans cette ville, où il avait constamment professé les langues française et latine, est auteur des *Lyonnoisismes, ou Recueil d'expressions vicieuses usitées à Lyon,* etc., Lyon, 1792, in-8°; 4e édition, 1810, sous le titre du *Mauvais langage corrigé,* 5e édition, 1813, sous le titre de : *Dictionnaire du mauvais langage.* On lui doit en outre plusieurs articles dans les journaux et quelques opuscules en vers.

MOLARD (Emmanuel-François), frère cadet du précédent, né près de St.-Claude (Jura), mort le 12 mars 1829, fut atteint par la réquisition de 1793. Après deux campagnes sur le Rhin, il fut admis comme élève à l'école aérostatique établie à Meudon, sous la direction de Condé. Reçu à l'école polytechnique, il en sortit pour servir dans l'artillerie, où il parvint au grade de capitaine. A la paix d'Amiens, il accepta la direction des travaux et de l'instruction des élèves de l'école des arts et métiers, qui s'organisait à Compiègne par les soins de Chaptal, alors ministre de l'intérieur. Lorsque en 1805 cet établissement fut transféré à Châlons-sur-Marne, Molard fit disposer ce local, creuser le canal, établir l'usine, et dirigea tous les travaux des ateliers jusqu'en 1811. Envoyé à Beaupréau (Maine-et-Loire) pour diriger la nouvelle école d'arts et métiers qu'on y établissait, il la transféra en 1815 à Angers. En 1817, il devint sous-directeur du conservatoire des arts et métiers. C'est à lui qu'on est redevable de l'art de fabriquer les vis à bois ; du mécanisme au moyen duquel, sans rien changer à une scierie ordinaire, on débite des jantes de roue et des courbes quelconques ; des freins à Vison à leviers, dont on se sert pour modérer le mouvement des voitures dans les descentes ; de l'usage des câbles plats dans l'exploitation des mines ; d'une machine agissant avec des vis pour l'assemblage de ces câbles ; des grues à engrenage et pivotantes, pour le chargement et le déchargement des bateaux. Dès l'année 1818, il introduisit en France la construction régulière d'une foule d'instruments à l'usage de l'agriculture, tels qu'une charrue en fer et en fonte, des machines à battre, vanner et nettoyer les grains, à couper la paille et les racines pour la nourriture des bestiaux ; à râper les betteraves, les pommes de terre, etc. En 1819, le gouvernement le chargea d'aller en Angleterre pour recueillir des observations comparatives sur l'industrie de ce pays et l'industrie française. En 1820, il publia le *Système d'agriculture* de Coke. Molard était collaborateur du *Dictionnaire technologique* et des *Annales de l'industrie française.*

MOLARD (Claude-Pierre), ingénieur-mécanicien, frère aîné du précédent, naquit le 6 juin 1758 près de St.-Claude, de parents pauvres, mais qui, frappés de ses dispositions, s'imposèrent des sacrifices pour lui faire faire ses études. Il les commença au collége même de St.-Claude, et les termina à Lyon avec beaucoup de suc-

cès. Placé dans le corps du génie à la Fère comme appareilleur, il se mit bientôt en relation avec Vaucauson, qui lui confia plusieurs travaux. Il vint à Paris en 1785, travailla sous la direction de Vander Monde, devenu directeur du cabinet de machines que Vaucanson avait légué au gouvernement, et plus tard lui succéda dans cette place. A la même époque il suivait les cours de clinique de Desault, et, soutenu par le duc de Lévis, faisait sur le platine des expériences qui commencèrent sa réputation. En 1792 il confectionna des canons à la mécanique. L'année suivante il fut un des commissaires chargés d'établir les bases du *maximum*, et termina presque seul une opération qui présentait des difficultés de plus d'un genre. En l'an IV il présenta le plan du conservatoire des arts et métiers, qui fut adopté sur le rapport de l'abbé Grégoire, et dont Molard fut le premier directeur. Il l'accrut d'un grand nombre de machines de son invention, entre autres du métier à tisser le linge damassé, d'un instrument propre à forer à la fois plusieurs canons de fusil, d'une presse à cylindre, d'un moulin à meules plates en fer fondu, pour concasser le grain, très-répandu en Angleterre et en Amérique, etc., etc. Pendant les cent jours, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, à la place vacante par la retraite de Napoléon, qui ne pouvait pas partager les travaux d'une société dont il était le protecteur; et sa nomination fut confirmée par Louis XVIII. Molard mourut le 13 février 1837, président de la section de mécanique de l'Académie. Outre un grand nombre de *Mémoires* et de *Rapports* dans le *Bulletin de la Société d'encouragement*, on lui doit le tome Ier de la *Description des machines et procédés spécifiés dans les brevets d'inventions*, 1812, in-4° : les suivants sont de Christian. Il avait entrepris un grand et utile ouvrage, qui devait contenir la description de tous les outils, avec l'indication de leurs principaux usages.

MOLDENHAWER (Daniel-Gotthilf) naquit à Kœnigsberg, en Prusse, le 11 décembre 1751. Après avoir étudié à Gœttingue et dans d'autres universités de l'Allemagne, il fut appelé, en 1777, à celle de Kiel, en qualité de professeur extraordinaire de philosophie. En 1779, il fut nommé professeur de théologie à la même université, où il reçut les honneurs du doctorat en 1782. Il est mort, le 21 novembre 1823. Ses principaux ouvrages sont une *Histoire des Templiers*, en allemand, et un *Éloge du comte A. P. de Bernstorff*, écrit en latin très-élégant.

MOLDOVANDGI-PACHA, grand vizir du sultan Mustapha III, fut d'abord simple *bostandji*, ou jardinier dans le sérail de Constantinople, devint ensuite chef de ce corps, puis pacha ou gouverneur d'une petite province; il commanda un corps de 4,000 hommes en Valachie et en Moldavie dans la guerre contre les Russes en 1767, fit lever le siége de Choczim en 1769, et fut élevé la même année à la dignité de grand vizir, en remplacement de Méhémet-Émyn, que Mustapha III fit décapiter. Ayant perdu bientôt cette place importante, il fut relégué par le sultan aux Dardanelles, avec le titre de commandant de ces deux châteaux, et mourut dans ce poste obscur vers l'an 1780. On peut consulter, pour plus de détails, les *Mémoires* du baron de Tott.

MOLE (la). *Voyez* **COCONAS**.

MOLÉ (Édouard), conseiller, puis procureur général, et enfin président à mortier au parlement de Paris, né vers 1550, était fils de Nicolas Molé, conseiller, dont la famille était originaire de Troyes, où elle avait exercé des fonctions honorables dans le 15e siècle. Édouard Molé n'était encore que conseiller lorsqu'il se trouva enveloppé avec toute sa compagnie dans les événements funestes de 1589, et emprisonné par les ligueurs à la Bastille. N'ayant pu quitter Paris, il fut contraint d'accepter la place de procureur général, et de prêter serment à la Ligue. Dans cette position difficile, il ne craignit point de s'exposer à la fureur des Seize, et fut assez heureux pour leur échapper. Il négocia en secret l'abjuration du roi Henri IV; et ce fut sur ses conclusions que le parlement rendit le célèbre arrêt qui renfermait cette déclaration : « que la couronne de France ne pouvait passer à des femmes ni à des étrangers. » Henri IV donna à Molé une charge de président à mortier qui est restée dans sa famille jusqu'à la destruction des parlements, en 1790; ce magistrat mourut en 1614. On trouve dans le *Journal de l'Étoile* (18 août 1604) un arrêt prononcé par le président Molé, dont la sévérité étonnerait un peu nos mœurs actuelles.

MOLÉ (Mathieu), fils du précédent, né à Paris en 1584, fut successivement conseiller, président aux requêtes, procureur général, premier président du parlement, et garde des sceaux de France. Ce modèle des magistrats déploya pendant tout le cours de ses hautes fonctions, surtout dans les temps orageux de la Fronde, autant de zèle que de grandeur d'âme. « Au milieu des dangers, des agitations qui exercèrent son courage, il faut remarquer surtout cette suite, cette tenue, cette force de caractère qui ne le laissa jamais dévier de la ligne droite qu'il s'était tracée dans les deux époques si différentes de sa vie politique (sous l'empire absolu de Richelieu, et sous le ministère souvent trop faible de Mazarin). » Un jour de sédition, un bourgeois, en plein parlement, appuya son mousqueton sur le front de Molé en le menaçant de la mort. Le premier président, sans détourner la tête, sans écarter l'arme, lui dit froidement: « Quand vous m'aurez tué, il ne me faudra que six pieds de terre. » Molé mourut le 3 janvier 1656. Son *Éloge* a été publié par Henrion de Pansey, 1775, in-8°. M. le comte Molé, pair de France, arrière-petit-fils du grand magistrat, a publié aussi la *Vie* de son aïeul en tête de ses *Essais de morale et de politique*, 2e édition, Paris, 1809.

MOLÉ (Mathieu-François), petit-fils du précédent, né en 1705, fut premier président du parlement de Paris après la démission de Maupeou en 1757, se démit ensuite lui-même en faveur du fils de ce dernier, et mou- à Paris en 1793.

MOLÉ DE CHAMPLATREUX (Édouard-François-Mathieu), fils du précédent, né en 1760, devint président à mortier en 1780, émigra en 1789, rentra en France au temps prescrit par les décrets de l'assemblée nationale, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, laissant un fils (le comte Molé) dont nous avons parlé plus haut.

MOLÉ (François-René), célèbre comédien, dont le vrai nom était *Molet*, né à Paris en 1734, débuta au

Théâtre-Français en 1754 dans le rôle de Britannicus et dans celui d'Olinde (de *Zénéide*). On jugea qu'il n'avait pas assez d'usage de la scène pour être admis, et il n'obtint cette faveur qu'en 1761. Il joua pendant 20 ans la tragédie avec assez de succès, mais fut beaucoup plus heureux dans la comédie, dont il remplit les premiers rôles jusqu'à l'âge de 67 ans. Son talent était naturel, varié, brillant, son débit très-animé. Bien peu d'acteurs ont su comme lui parler aux hommes avec autant de sens et de raison que de dignité, aux femmes avec autant de grâces, de politesse, et un ton plus décent et plus aimable. Molé fut admis à l'Institut dans la classe des beaux-arts, et mourut en 1802. On a de lui quelques opuscules, tels que les *Éloges* de Mlle Clairon, de Préville, de Mlle Dangeville, prononcés au lycée des arts; une comédie intitulée : *le Quiproquo,* qui n'eut pas de succès ; plusieurs *lettres* dans le *Journal de Paris,* et quelques *Poésies* dans divers recueils. MM. Étienne et Nanteuil ont publié : *Vie de F. R. Molé, comédien français,* etc., Paris, an XI (1803), in-12, devenue très-rare. Les *Mémoires de Molé précédés d'une Notice,* par M. Étienne, ont été publiés en 1825 dans la *Collection des mémoires sur l'art dramatique.*

MOLENAER (Corneille), peintre de paysages, surnommé *Corneille le Louche* d'un défaut qu'il avait dans le regard, naquit à Anvers, en 1540, et fut élève de son père et de son beau-père, peintres médiocres. Doué des dispositions les plus heureuses, il surpassa bientôt ses maîtres, et devint un des plus habiles paysagistes de son temps. Cependant, plongé dans la débauche la plus effrénée, il avait peine à gagner de quoi vivre, et il était contraint de faire, pour 30 sous par jour, les fonds des tableaux des peintres qui consentaient à l'employer. Comme sa facilité était telle qu'il pouvait peindre un grand paysage dans un seul jour, ce n'était point le travail qui lui manquait. Aussi presque tous les peintres d'Anvers se servirent-ils de lui pour peindre les fonds de leurs tableaux. Ses besoins étaient quelquefois si pressants, qu'il consentait à peindre pour six et sept sous. Ses ouvrages dénotent, néanmoins, beaucoup de talent ; et les artistes en faisaient le plus grand cas. Il mourut à Anvers des suites d'une vie déréglée.

MOLESWORTH (Robert), diplomate, né à Dublin en 1656, fut nommé conseiller d'État sous le règne de Guillaume d'Orange, et fut, en 1692, envoyé extraordinaire à la cour de Danemark, où il demeura 3 ans. Sa conduite ayant déplu au monarque danois, il partit sans audience de congé, et alla en Angleterre. Il publia quelque temps après une *Relation du Danemark,* dans laquelle il s'attacha à représenter le gouvernement de ce royaume comme arbitraire et tyrannique. Cette production, dont l'ambassadeur de Danemark porta des plaintes, fut bien accueillie du public et traduit en plusieurs langues. Molesworth entra dans la chambre des communes d'Irlande et d'Angleterre, devint successivement conseiller privé de la reine Anne et de George Ier, et pair d'Irlande, avec les titres de baron de Philipstown et vicomte de Molesworth de Swordes. Il mourut dans le comté de Dublin le 22 mai 1725. Outre sa *Relation du Danemark,* on connaît de lui une *Adresse à la chambre des communes pour l'encouragement de l'agriculture,* et la traduction de l'ouvrage latin du jurisconsulte Hotman, intitulée : *Franco-Gallia,* réimprimée en 1721, in-8°, avec des additions et une nouvelle préface du traducteur.

MOLEVILLE. *Voyez* **BERTRAND.**

MOLIÈRE (François de), sieur de Molière et d'Essertine, littérateur, né vers la fin du 16e siècle dans le diocèse d'Autun, vivait à la cour de France lorsqu'il fut assassiné en 1623. On a de lui : *la Semaine amoureuse,* roman, 1620, in-8°; *le Mépris de la cour,* imité de l'espagnol de Guevara, 1621, in-8°; *la Polixène,* avec la suite et conclusion par Pomeray, 1632, 2 vol. in-8°; *Lettres* (au nombre de 7), insérés dans le *Recueil* de Faret, 1627, in-8° ; et quelques pièces de vers dans les *Délices de la poésie française,* édition de 1620. — Anne PICARDET, dame de Molière, épouse du précédent, a publié des *Odes spirituelles sur l'air des chansons de ce temps,* Lyon, 1623, in-8°.

MOLIÈRE (Jean-Baptiste POQUELIN, dit), naquit à Paris, où il fut baptisé le 15 janvier 1622. Sa famille exerçait depuis longtemps la profession de tapissier ; et son père, qui se livrait également à ce commerce, le destina dès son bas âge à lui succéder. L'office de tapissier valet de chambre du roi, qui lui fut concédé quelque temps après, le confirma encore dans ce dessein. Il obtint pour son fils la survivance de cette charge, et, s'étant borné à lui procurer les notions les plus élémentaires de l'éducation, lui fit prendre part à ses travaux jusqu'à l'âge de 14 ans. Le caractère ardent du jeune Poquelin ne put se plier longtemps à une semblable vie ; il témoigna le plus vif désir de s'instruire, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à déterminer son père à satisfaire ce besoin d'apprendre. Il suivit comme externe les cours du collége de Clermont, dirigé par les jésuites, et eut pour condisciples Armand de Bourbon, Bernier, Chapelle, Hesnaut, et plus tard Cirano de Bergerac, parmi lesquels ses rapides progrès le firent bientôt remarquer. A peine eut-il terminé son cours de philosophie sous Gassendi, qu'en sa qualité de valet de chambre survivancier du roi, il accompagna Louis XIII à Narbonne, dans ce voyage que signala l'exécution des malheureux Cinq-Mars et de Thou. A son retour du midi de la France, à la fin de 1642, il alla étudier le droit à Orléans, puis se rendit à Paris pour se faire recevoir avocat. C'est à cette époque que se développa chez lui le goût de la scène. Bientôt il se mit à la tête d'une société de jeunes gens, qui, après avoir joué la comédie par amusement, la jouèrent par spéculation. Cette troupe était appelée l'*Illustre Théâtre.* Par égard pour ses parents, Poquelin prit alors le nom de Molière, que lui a consacré l'admiration de la postérité. De 1646 à 1658, il fit avec sa troupe deux longues tournées en province, pendant lesquelles il fit représenter à Bordeaux une tragédie intitulé : *la Thébaïde,* qui n'eut aucun succès ; à Lyon, en 1653, *l'Étourdi,* et à Montpellier, en 1654, *le Dépit amoureux.* En 1658, il obtint la permission de s'établir à Paris dans la salle Petit-Bourbon ; c'est sur ce théâtre, puis sur celui du Palais-Royal, que, de 1658 à 1673, furent représentées toutes ses pièces, dont le plus grand nombre sont des chefs-d'œuvre. Nous ne rappellerons pas ici leur nomenclature et cette série de succès ; mais nous ne devons pas omettre ce qu'on aura déjà pressenti, c'est

que l'envie ne garda pas le silence. Ses lâches efforts, joints à ceux des faux dévots, empoisonnèrent plus d'une fois les triomphes de l'auteur du *Tartuffe;* et sans sa noble fermeté, et surtout sans la royale protection de Louis XIV, il eût succombé à tant et de si perfides attaques. Admiré par le public, estimé par le prince, Molière fut encore recherché par tous les hommes distingués qui vivaient de son temps. La Fontaine, Boileau, Chapelle, Mignard, formaient sa société intime; et s'il est une tache dans la vie de Racine, c'est de s'être brouillé avec celui qui avait été son premier guide et son bienfaiteur. Chef de troupe, Molière fut souvent en butte aux contrariétés sans nombre d'un semblable emploi, et malheureusement jamais la paix domestique n'en compensa pour lui les pénibles soins. Doué d'une âme ardente, et emporté par le besoin d'aimer, il s'était attaché à une actrice de sa troupe, Madeleine Béjard, femme aussi peu digne de ses vœux que peu propre à les fixer longtemps. Plus tard, un penchant non moins aveugle et plus déplorable encore, l'enchaîna à la jeune sœur de cette première maîtresse, Armande Béjart, chez laquelle, sinon la beauté, du moins les grâces de la personne semblaient seules destinées à racheter, s'il est possible, les défauts du cœur; il l'épousa, et ne tarda pas à maudire son choix. Mais cette union ne ressemblait pas à celles qui se forment chaque soir sur la scène : elle était indissoluble; et l'amour malheureux, la jalousie trop fondée empoisonnèrent les jours de Molière. Une santé faible et languissante contribuait encore à rendre plus triste l'existence de ce grand comique. Cependant, l'intérêt qu'il portait à ses camarades l'empêchait de quitter le théâtre, et de prendre un repos dont il avait tant besoin. Un jour qu'on devait donner *le Malade imaginaire,* il se sentit plus indisposé que de coutume; mais la crainte de priver quelques pères de famille de leur salaire ne lui permit pas de remettre la représentation. Les efforts qu'il fit pour jouer lui furent funestes: pris d'une convulsion pendant la cérémonie de la réception, il fut ramené chez lui, et mourut le soir même, 17 février 1673, entouré de ses camarades, de quelques amis, et de deux religieuses auxquels il avait donné l'hospitalité. La sépulture ecclésiastique lui fut refusée. Sa profession, qui lui attirait l'anathème des ministres des autels, lui avait aussi fait fermer les portes de l'Académie française. Toutefois elle voulut, un siècle après (1778), donner une réparation tant soit peu tardive à sa mémoire. Son buste fut placé dans la salle de ses séances avec cette inscription de Saurin :

Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre.

Déjà, en 1769, son *Éloge* avait été mis au concours, et le prix décerné à Chamfort, dont le discours est à la fois spirituel et parfaitement senti. Mais l'éloge le plus irrécusable de Molière est dans le grand nombre d'éditions de ses œuvres. Nul autre n'a été plus souvent réimprimé. Les principales éditions sont celles de Lagrange et Vinot, la première complète, 1682, 8 vol. in-12; de Joly et la Serre, 1734, 6 vol. in-4°; de Bret, 1773, 6 vol. in-8°, et 1778, 8 vol. in-12; de Petitot, 1813, 6 vol. in-8°; d'Auger, 1819-27, 9 vol. in-8°; de M. Taschereau, 1823-24, 4 vol. in-8°; de M. Aimé-Martin, 1823-26, 8 vol. in-8°. Les *Mémoires sur Molière et sur Mme Guérin, sa veuve,* insérés dans la collection des *Mémoires sur l'art dramatique,* 1822, ne sont autre chose que la *Vie de Molière,* par Grimarest, et des extraits de la *Fameuse comédienne* (par Mme Boudin), ouvrage dont la première édition est de 1688, in-12. On doit à Beffara : *Dissertation sur J. B. Poquelin Molière, sur ses ancêtres, l'époque de sa naissance, qui avait été inconnue jusqu'à présent,* etc., Paris, 1821, in-8°. M. Taschereau a publié : *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière,* 1825, in-8°; 2e édition augmentée, 1828, même format. Un monument a été érigé à ce grand homme dans la maison où il est mort, rue de Richelieu.

MOLIÈRES (Joseph PRIVAT de), physicien, né à Tarascon en 1677, reçut de la nature une constitution délicate avec une grande aptitude. Il fit de bonnes études, surtout en mathématiques, science dont il s'occupa bientôt exclusivement. Ayant embrassé l'état ecclésiastique en 1701, il entra quelque temps après dans la congrégation de l'Oratoire, et enseigna dans différents colléges. Conduit à Paris par le désir de voir Malebranche, il vécut plusieurs années dans sa société intime. Reçu en 1721 membre de l'Académie des sciences, il remplaça 2 ans après Varignon dans la chaire de philosophie au collége de France, fut un des plus zélés défenseurs du système des tourbillons, et mourut le 12 mai 1742. C'était un philosophe obligeant, serviable, et quelquefois si absorbé dans ses méditations qu'il ne voyait pas ce qui se passait autour de lui. Il a laissé : *Leçons de mathématiques,* 1726, in-12; traduites en anglais par Huselden; *Leçons de physique,* etc., 1733-1739, 4 vol. in-12, traduites en italien; *Éléments de géométrie dans l'ordre de leur génération,* 1741, in-12, ouvrage non terminé; plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil* de l'Académie, et dans le *Journal des savants.* L'abbé Lecorgue de Launay a publié : *Principes du système des petits tourbillons, ou Abrégé de la physique de l'abbé de Molières,* 1743, in-8°. L'*Éloge* de ce savant a été composé par Mairan. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire du collége de France,* par Goujet, tome II; et les *Vies des philosophes modernes,* par Saverien, tome VI.

MOLIN (Laurent), professeur et archidiacre à Upsal, né en 1657, mort le 19 septembre 1729, était un théologien estimable, un philologue très-savant, et en même temps un homme d'État souvent consulté. On a de lui : *Disputatio de clavibus veterum,* 1684; dissertation pleine de recherches savantes, insérée dans le *Thesaurus antiquitatum* de Sallengre, 3e partie, pages 789-844; *Disputatio de origine lucorum,* 1688; *Disput. de pietate heroicâ,* 1692; un *Poëme* en grec, adressé à l'archevêque Benzelius.

MOLIN (Jacques), plus connu sous le nom de *Dumoulin,* célèbre médecin, né dans le Gévaudan en 1666, étudia son art à Montpellier, y reçut le bonnet de docteur, vint ensuite à Paris, y fut nommé professeur d'anatomie au jardin du roi, et fut désigné par le maréchal de Noailles médecin en chef de l'armée française en Catalogne. De retour dans la capitale en 1706, il augmenta sa réputation en guérissant le prince de Condé d'une maladie grave, et fut bientôt recherché de la cour et de la ville. Louis XIV l'appela dans les dernières années de sa vie.

En 1721, il contribua au rétablissement de la santé du jeune roi Louis XV, dont il devint médecin consultant en 1728, et qu'il guérit presque miraculeusement à Metz en 1744. Jacques Molin mourut à Paris le 21 mars 1755, sans postérité, et laissant plus de 1,500,000 francs. Il fut le plus habile praticien de son temps. On raconte que, pressé un jour par quelques jeunes médecins de désigner celui de leurs confrères qu'il jugeait digne de le remplacer, il répondit : « Je laisse après moi trois grands médecins : la diète, l'eau et l'exercice. » On croit que c'est Molin que Lesage a désigné sous le nom du docteur *Sangrado* (dans *Gil-Blas*), parce que ce médecin saignait fréquemment, prescrivait la diète et l'eau, et que lui-même s'abstenait de vin pour éviter la goutte. J. B. Chomel a publié un *Éloge historique de Molin*, Paris, 1761, in-8°.

MOLINA (Marie de), reine de Castille et de Léon, fille d'Alphonse de Molina, issue du sang royal, épousa en 1282 Sanche IV, son cousin germain, qui, après avoir détrôné son propre père, se fit déférer le titre de roi par les états. Marie travailla avec succès à réconcilier l'ambitieux Sanche avec son père. Devenue veuve en 1295, elle fit déclarer roi, sous sa tutelle, Ferdinand, son fils, âgé de 10 ans. Mais don Juan, oncle du jeune prince, refusa de le reconnaître, alléguant que Marie et Sanche étant cousins germains, leur union avait été déclarée nulle par le pape. La reine réussit, non sans de grandes difficultés, à obtenir du pape Boniface VIII, en 1301, une bulle qui légitimait ses enfants. Reconnue enfin régente du royaume, elle chercha à gagner l'affection des peuples en diminuant les impôts, et convoqua les états à Valladolid pour les consulter sur les intérêts du royaume. Elle en obtint des sommes considérables qui lui servirent à payer la fidélité des grands restés attachés à son fils, ou à en acheter d'autres. Mais bientôt l'ingrat Ferdinand, séduit par des courtisans, signifia à sa mère qu'il voulait régner par lui-même. Marie quitta sans se plaindre les rênes du gouvernement, et sut toutefois conserver un reste d'autorité, qu'elle n'employa qu'à garantir son fils des fautes où l'entraînait un caractère cruel et emporté. Ce prince mourut en 1312, et la sage princesse fut appelée une seconde fois à la régence pendant la minorité d'Alphonse XI; mais une partie des états s'étant déclarée en faveur de Constance, mère du roi, Marie remit l'autorité aux infants, oncles d'Alphonse, en conservant la surveillance sur son petit-fils, qui fut élevé sous ses yeux. Marie de Molina mourut à Valladolid le 1er juin 1322, vivement regrettée de ses sujets.

MOLINA (Alphonse de), missionnaire espagnol, né en 1496 à Escolona, fut conduit fort jeune au Mexique par ses parents, apprit la langue des indigènes, et devint l'interprète de la mission des cordeliers dans cette partie de l'Amérique. Admis dans cet ordre, il fut attaché pendant 50 ans à différentes missions, convertit un grand nombre de naturels, et mourut en 1584 dans le couvent de son ordre à Mexico. Il a publié une *grammaire* et un *dictionnaire mexicain*, et traduit dans la même langue les *Évangiles de l'année*, des *Instructions familières sur les vérités de la religion*, une *Méthode pour la confession*, et quelques ouvrages ascétiques. Le dictionnaire de Molina a pour titre : *Vocabulario y lengua castillana y mexicana*, Mexico, 1571, 2 parties in-fol. : c'est le plus ancien livre connu imprimé en Amérique.

MOLINA (Louis), célèbre théologien espagnol, né en 1535 à Cuença, entra dans l'ordre des jésuites à 18 ans, fit ses études à Coïmbre, enseigna pendant 20 ans la théologie à Évora, quitta ensuite le Portugal, et mourut à Madrid le 12 octobre 1601. On a de lui un *commentaire* latin sur la *Somme* de saint Thomas, 1593, 2 vol. in-fol. C'est en travaillant à cet ouvrage qu'il fut conduit à chercher les moyens de concilier le libre arbitre de l'homme avec la prescience divine et avec la prédestination, matières qui sont traitées dans la première partie de la *Somme* de saint Thomas. Il fit un ouvrage séparé de son commentaire, et le publia in-4°, à Lisbonne, en 1588, sous ce titre : *De liberi arbitrii cum gratiæ donis......... Concordiâ*, avec un *appendix*, imprimé en 1589 : ce livre, approuvé par le censeur, et dédié à l'archiduc d'Autriche, inquisiteur général d'Espagne, fut réimprimé à Lyon en 1593, à Venise, 1594, et à Anvers, 1595. Molina y expose le système qui depuis a si fort agité les écoles. Il n'admet point de grâces efficaces par elles-mêmes, et accorde beaucoup au libre arbitre qu'il définit « la faculté d'agir ou de ne pas agir. » Il suppose en Dieu une science qu'il appelle moyenne relativement aux actes *conditionnels*, et croit que la prédestination est postérieure à la prévision des mérites. Le P. Suarez, confrère de Molina, modifia un peu son système, et imagina celui qu'on a appelé le *Congruisme*. Le livre *De liberi arbitrii*, etc., attaqué par les dominicains et défendu par les jésuites, fut déféré à l'inquisiteur d'Espagne, ensuite à Rome, où le pape Clément VIII nomma, en 1597, une congrégation, qu'on appela *De auxiliis*, qui tint un grand nombre de séances où les deux partis furent entendus. Après la mort de Clément VIII, Paul V congédia les contendants et leur prescrivit de ne rien publier sur cette matière. Cette recommandation, renouvelée par plusieurs de ses successeurs, n'a pas empêché chaque parti de faire paraître des histoires de la congrégation *de Auxiliis*; et les adversaires de Molina ont présenté son système comme monstrueux en lui-même, et horrible dans ses conséquences. Le *molinisme* et le *congruisme*, qui en est la modification, sont abandonnés aujourd'hui. Le P. Molina a publié d'autres ouvrages théologiques oubliés depuis longtemps, à l'exception du traité *De Justitiâ et Jure* (Mayence, 1659, 6 vol. in-fol.), dans lequel on a trouvé quelques propositions de morale relâchée dont on a grossi l'*Extrait des assertions*, etc., compilation qui a servi de prétexte à la suppression des jésuites dans le 18e siècle.

MOLINA (Jean-Ignace), né le 24 juin 1740 au Chili, fit de brillantes études et entra dans l'ordre des jésuites, dont il était bibliothécaire à San-Yago à l'âge de 20 ans. A la suppression de l'ordre en 1767, il vint en Europe, et se fixa à Bologne, où il se consacra à l'instruction de la jeunesse. On lui doit plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire naturelle du Chili. Son *Essai* a été traduit en français, 1788, in-8°. En 1815, ayant hérité d'une grande fortune par la mort d'un de ses neveux, il en consacra une partie à fonder une bibliothèque dans la ville de Talia, lieu de sa naissance. Le P. Molina est mort à Bologne le 12 septembre 1829.

MOLINA (Gonzalve). *Voyez* **ARGOTE**.

MOLINE (Pierre-Louis), auteur dramatique, né à Montpellier, avait été d'abord avocat au parlement; et, pendant la révolution, fut attaché à la Convention en qualité de secrétaire-greffier; il a composé un nombre considérable d'écrits en prose et en vers, et de pièces de théâtre, qui pour la plupart ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. Les principales sont : *Orphée et Eurydice,* opéra en 3 actes, musique de Gluck, représentée en 1774; *le Duel comique,* opéra-bouffon en 2 actes, mêlé d'ariettes, représenté en 1776; *l'Inconnue persécutée,* comédie mêlée d'ariettes, 1776 ; *Ariane dans l'île de Naxos,* opéra en un acte représenté en 1782 ; *la Réunion du 10 août, ou l'Inauguration de la république française,* opéra en un acte, musique de Porta, 1793. Cet écrivain mourut à Paris en 1820.

MOLINELLI (Jean-Baptiste), prêtre de la congrégation des Écoles-Pies, né à Gênes en 1730, enseigna d'abord la philosophie à Oneille, et ensuite la théologie à Gênes. En 1769, il fut appelé à Rome. Il occupa, pendant 8 ans, la chaire de théologie dans le collége Nazaréen, dirigé par sa congrégation à Rome. Il publia à Rome, en 1788, un *Traité de la primauté du pape.* Il se montra favorable à la révolution de son pays ; et il faisait partie d'une espèce d'académie ecclésiastique, formée à Gênes dans ce sens. Molinelli publia pour sa part (en italien), le *Préservatif contre la séduction,* et *Du droit de propriété des Églises sur les biens ecclésiastiques.* Le sénat de Gênes l'avait nommé un de ses trois théologiens. Il mourut à Gênes, au commencement de 1799, laissant beaucoup de manuscrits.

MOLINERI (Jean-Antoine), peintre et architecte, surnommé *le Carraccino,* c'est-à-dire le petit Carrache, naquit de parents nobles, à Savigliano, en Piémont, le 10 octobre 1577. Après quelques études préliminaires, le jeune Molineri entra à l'école des frères Carrache, une des plus célèbres du 16e siècle. Les premiers ouvrages de Molineri furent des portraits. Revenu dans sa ville natale, il fit, pour différentes églises, plusieurs tableaux, parmi lesquels nous citerons une *Cène,* le *Martyre de saint Pierre et de saint Paul.* Molineri était aussi architecte, et il fut chargé, en 1585, d'élever à Savigliano un arc de triomphe pour l'entrée de Catherine d'Autriche, femme de Charles-Emmanuel Ier, roi de Sardaigne. Il mourut à Savigliano en 1640. M. Novellis a donné sur ce peintre une notice détaillée, dans sa *Biografia di illustri Savigliancsi,* Turin, 1830, in-8°.

MOLINET (Jean), poëte français du 15e siècle, né dans un village du Boulonais, fit ses études à Paris, et retourna en Flandre, où il se maria. Devenu veuf, il prit l'habit ecclésiastique, devint chanoine de la collégiale de Valenciennes, et mourut dans cette ville en 1507. On a de lui : la traduction en prose du roman de *la Rose,* de Jean de Meung, Lyon, 1503; Paris, 1521, in-fol. gothique; *Faits et dits, contenant plusieurs beaux traités, oraisons et chants royaux,* etc., Paris, 1531, in-fol. ; 1537 et 1540, in-8°, éditions rares et recherchées; c'est de ce recueil qu'on a extrait les poésies diverses de Molinet, imprimées à la suite de la *Légende de maître Pierre Faifeu ;* la plus curieuse des productions qui en font partie est la *Recollection des merveilles advenues en notre temps,* commencée par Chatelain; *le Temple de Mars, dieu des batailles,* Paris, in-8° gothique; in-16 gothique, réimprimé dans les *Faits et dits ; le Calendrier mis par petits vers,* in-8°, réimprimé dans les *Faits et dits ;* moralité intitulée : *Vigile des morts, mise en rimes françoises, et par personnaiges,* Paris, in-16 gothique, très-rare; *Histoire du rond et du quarré à cinq personnaiges,* etc., imprimée sans nom de lieu et sans date, de la plus grande rareté, puisque Duverdier est le seul biographe qui la cite. Molinet a laissé manuscrit : *l'Art de rimer,* conservé à la Bibliothèque du roi à Paris, sous le no 1188; et une *Chronique* de 1474 à 1504; cette chronique a été publiée pour la première fois par M. Berchon, d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi à Paris, Paris, 1827-1828, 5 vol. in-8° : elle fait partie de la *Collection de chroniques nationales françaises.*

MOLINET. (Claude du). *Voyez* **DUMOLINET.**

MOLINIER (Guillaume), chancelier de l'association toulousaine connue sous le nom de *Collége du Gai-Savoir,* dont l'académie des Jeux Floraux tire son origine, fut chargé en 1348 de préparer une poétique dont il devait soumettre les difficultés aux sept poëtes qui, sous le nom de *mainteneurs,* composaient le *gai-consistoire.* Il fondit leurs observations dans son ouvrage qui fut terminé en 1356; une grammaire et un traité étendu des figures de rhétorique complètent cette production qui a pour titre les *Leys d'Amors* en prose mêlée de quelques vers. Raynouard en a publié des fragments dans sa *Grammaire romane,* et MM. Descouloubre et d'Aguilar, académiciens des Jeux Floraux, promettaient la publication des textes avec la traduction en regard.

MOLINIER (Étienne), prédicateur, né à Toulouse vers la fin du 16e siècle, y exerça d'abord la profession d'avocat, puis entra dans l'état ecclésiastique, et se fit un nom dans la chaire. Il prononça le discours d'usage au sacre de Louis XIII en 1610 ; pourvu d'une cure dans sa province, il y mourut en 1650. On a de lui des *Sermons,* 1631-1652, 9 vol. in-8°; *OEuvres mêlées,* 1651, in-8°.

MOLINIER (Jean-Baptiste), prédicateur, né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1700, passa des travaux de l'enseignement à ceux de la chaire, prêcha avec succès à Grenoble, à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans et à Paris, quitta l'Oratoire en 1720, se retira au diocèse de Sens, et revint ensuite à Paris dans l'intention de reprendre ses travaux apostoliques. Mais l'archevêque Vintimille lui ayant interdit la prédication, il ne s'occupa plus que de la révision des sermons qu'il avait prononcés, et mourut le 15 mars 1745. On a de lui des *Sermons,* 1730 et années suivantes, 14 vol. in-12; une traduction des *Psaumes,* in-12; une de l'*Imitation de Jésus-Christ,* in-12, etc.

MOLINOS (Michel), théologien, né en 1627 dans le diocèse de Saragosse, alla se fixer à Rome, et y acquit une grande réputation de piété et de talent pour la direction. Il publia en 1675, avec l'approbation de cinq docteurs, un livre intitulé : *la Guide spirituelle,* dans lequel il prétendait diriger les âmes en la voie de la perfection. Cet ouvrage, publié d'abord en espagnol, puis traduit en italien et en latin, fut attaqué par le jésuite Segneri et défendu par le P. Petrucci et Fr. Malaval. L'inquisition fit arrêter Molinos en 1685. Le 28 août 1687, 68 pro-

positions extraites de son ouvrage, furent condamnées par un décret dans lequel Molinos lui-même est qualifié *enfant de perdition,* et le 3 septembre suivant, il fit une abjuration publique. Ce jugement fut confirmé le 19 décembre par le pape Innocent XI. Molinos mourut en prison le 29 décembre 1696. Outre *la Guide spirituelle,* il avait publié un petit *Traité de la communion quotidienne.* On trouve dans l'édition des *OEuvres de Fénélon,* par Lebel, tome IV, une analyse de la doctrine de Molinos, avec la réfutation, par l'archevêque de Cambrai, des 68 propositions condamnées. La doctrine de Molinos diffère du quiétisme mitigé de Mme Guyon et du système encore plus adouci de Fénélon. Le *Recueil de pièces concernant le quiétisme* (publié par Cornand de la Croze), 1688, in-8o, contient la traduction française de *la Guide spirituelle* et du *Traité de la communion.*

MOLITERNO (le prince DE), fils du prince de Marsico-Nuovo, ambassadeur de Naples à Turin, où il fut élevé, fit la campagne de Piémont, en 1794, contre les Français, et y déploya une rare valeur. Il était alors capitaine de cavalerie. Chargé de couvrir la retraite des Autrichiens, il se jeta avec tant d'ardeur à travers les bataillons ennemis qu'il reçut plusieurs blessures et perdit un œil. De retour auprès de son souverain, il fut récompensé par la charge de gentilhomme de sa chambre. Lorsque les Français, sous les ordres de Championnet, envahirent le royaume de Naples, en 1798, Moliterno leva à ses frais deux régiments de cavalerie, qu'il commanda en personne. Il se distingua surtout devant Capoue. Après le départ de Ferdinand IV pour la Sicile, les révolutionnaires renouvelèrent leurs tentatives; Moliterno, découragé par la faiblesse que le gouvernement royal avait montrée, et entraîné peut-être par des vues ambitieuses, prêta l'oreille aux propositions qui lui furent faites, et accepta secrètement le titre de général en chef des troupes napolitaines, à la tête desquelles se trouvait encore le général autrichien Mack. Celui-ci, averti des intrigues de Moliterno, le fit arrêter; mais, obligé peu après de le mettre en liberté, de peur d'une émeute, il se borna à l'éloigner en l'envoyant, avec ses deux régiments, tenir garnison dans la forteresse de Sainte-Marie, située à plusieurs milles de Naples. Au commencement de 1799, Mack s'étant réfugié au camp français, afin de se soustraire à la fureur des lazzaroni qui venaient de se soulever, le peuple nomma des députés pour former une espèce de parlement sous le nom de Sénat. Alors Moliterno rentra à Naples au milieu des démonstrations de la joie la plus vive, et prit ouvertement le titre de *général du peuple.* Ce fut en cette qualité qu'il publia un édit, par lequel il ordonna de préparer la guerre contre les Français, de rapporter les armes dans les dépôts afin de les distribuer avec plus de discernement aux défenseurs de la patrie et de la foi. Pendant que Moliterno prenait ces mesures, l'armée française s'avançait vers Naples, et déjà elle n'en était plus séparée que par une courte distance. Le Sénat effrayé envoya secrètement, au quartier général des ennemis, Moliterno avec deux députés du peuple et des pouvoirs illimités, pour conclure la paix *au nom de la nation.* Moliterno exposa à Championnet l'objet de sa mission. Il offrit ensuite au général français une indemnité en argent et tous les moyens nécessaires pour effectuer sa retraite. Championnet, indigné qu'on osât lui faire des conditions aussi orgueilleuses, comme s'il avait été vaincu, se contenta de répondre : « La trêve est rompue, demain nous marcherons contre la ville; » et il congédia les députés. Cependant les lazzaroni, qui voulaient se battre et non traiter, ayant appris que Moliterno s'était rendu au camp français, crièrent à la trahison et ils élurent *chefs du peuple,* à sa place, un marchand de farines, nommé Paggio et Michel le Fou. Sous de tels guides, l'effervescence populaire ne fit que s'accroître; les plus grands excès furent commis, et l'on craignit un bouleversement général. Au milieu de ces pénibles conjonctures, Moliterno alla trouver le cardinal Zurlo, archevêque de Naples, et le pria de faire porter solennellement, dans les principales rues de la ville, les reliques de saint Janvier, si révérées par le peuple napolitain. « Au moment où la procession se mit en marche, disent les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État,* Moliterno arriva les cheveux épars, couvert d'habits de deuil, les pieds nus, et accompagna en cet état l'archevêque. Quand la procession fut rentrée à l'église, dans un discours pathétique, interrompu par des sanglots, il engagea le peuple à tout espérer de la protection de saint Janvier, qui ne permettra pas, dit-il, que la ville tombe au pouvoir des ennemis; puis il invita la foule à réparer ses forces dans le sommeil, et à se trouver le lendemain au point du jour, sur la place de Saint-Laurent, pour aller, tous ensemble, livrer bataille aux ennemis de la religion et de la patrie. Le langage et l'extérieur de Moliterno, joints à la sainteté de la cérémonie, impressionnèrent vivement la multitude. Chacun se retira chez soi, et Moliterno put faire les préparatifs d'un coup de main qu'il projetait. Le lendemain matin il rassembla cinq à six cents jeunes gens, bien armés, décidés à le suivre, et leur communiqua le dessein de s'emparer du fort Saint-Elme, et de se mettre ainsi à l'abri de la fureur des lazzaroni, en même temps qu'il favoriserait l'entrée des Français, seuls capables de délivrer la ville d'une affreuse anarchie. Ce plan fut ponctuellement exécuté : les portes de Naples s'ouvrirent devant Championnet, et la république fut proclamée. Moliterno devint alors membre du gouvernement provisoire, et fut confirmé dans son grade de général. Cependant comme son influence faisait ombrage, on l'exila d'une manière honorable, en le nommant ambassadeur de la nouvelle république auprès du Directoire exécutif, à Paris. Cette circonstance lui sauva la vie, qu'il eût sans doute perdue après la reprise de Naples par le cardinal Rufo. Lorsque les Français conquirent une seconde fois le royaume, il se rendit en Angleterre, afin de proposer au gouvernement anglais de déclarer l'union et l'indépendance de l'Italie, assurant que c'était le moyen le plus sûr d'en expulser les Français. Ce projet n'ayant pas été accueilli, Moliterno, qui avant tout désirait l'indépendance de son pays, se rapprocha du parti royaliste et rentra dans le royaume de Naples en 1800. Il rallia les anciennes bandes du cardinal Rufo, et souleva toute la Calabre contre Murat. Le nombre de ses partisans s'accrut encore des carbonari auxquels Joachim faisait une rude guerre, et qui se rallièrent à Moliterno, séduits par les promesses d'une constitution libérale au retour du

roi. Mais les mesures de Joachim Murat comprimèrent la révolte, et Moliterno fut contraint de s'enfuir : il était à Rome en 1814. Les événements ayant replacé les Bourbons sur les trônes de France et d'Espagne, il eut l'espoir que celui de Naples serait aussi rendu à cette famille. A cet effet, il chercha à fomenter une insurrection parmi les troupes napolitaines qui occupaient une partie des États de l'Église; mais Murat en fut instruit, et demanda l'éloignement de Moliterno au pape, qui n'osa le refuser. Depuis lors il cessa d'être mêlé aux événements politiques; seulement lorsque la constitution fut proclamée à Naples en 1820, il lui donna des marques de sympathie en s'offrant à servir comme simple soldat. Moliterno est mort dans la retraite vers 1840.

MOLITOR (Ulric), démonographe, était né, dans le 15e siècle, à Constance. Après avoir achevé ses études à l'université de Pavie, où il reçut le laurier doctoral dans la faculté de droit canonique, il revint dans sa ville natale exercer la profession d'avocat. Sigismond, archiduc d'Autriche, désirant savoir à quoi s'en tenir sur la réalité des sortiléges et des enchantements pour lesquels les tribunaux envoyaient chaque jour au bûcher de nouvelles victimes, engagea Molitor à l'éclairer à cet égard. Il ne pouvait guère choisir quelqu'un de moins propre à remplir ses vues. A la prière de ce prince, Molitor composa donc un dialogue : *De lamiis et pythonicis mulieribus*, qui fut imprimé, plusieurs fois, dans les dernières années du 15e siècle. La seule édition qui soit encore un peu recherchée des curieux est celle de *Cologne, Corneille de Zyrichzée*, in-4° gothique, figures en bois. Elle est sans date, mais l'épître dédicatoire souscrite de Constance, 1485, fait connaître à peu près l'année de sa publication. Un abrégé de ce livre, en français, pourrait être très-amusant. Molitor mourut en 1492.

MOLLENDORF. *Voyez* **MOELLENDORF.**

MOLLER ou **MOELLER** (Henri), théologien luthérien, était né vers 1528, à Hambourg. Sa réputation le fit appeler à l'académie de Wittenberg, où il professa les langues avec beaucoup de succès. Ayant refusé de signer les articles de foi dressés par le synode de Torgau, il perdit son emploi, et revint dans sa ville natale, où il mourut le 26 novembre 1589. On a de lui des *Commentaires* latins, sur Isaïe, Malachie, Osée, et sur les *Psaumes* de David. On citera encore de lui : *Dissertatio in cœnâ Domini; Scholia in omnes prophetas*, 1590, in-8°; des *vers* latins, dans le tome IV des *Deliciæ poëtar. germanor.*

MOLLER (Daniel-Guillaume), savant philologue, né à Presbourg en 1642, visita, au sortir de ses études, les principales villes d'Allemagne, s'arrêta plusieurs années à Wittenberg, où il suivit des cours de théologie, de médecine et de langues orientales, parcourut ensuite la Prusse, la Pologne, l'Angleterre, la Suisse, la France, l'Italie, rentra dans sa patrie en 1670, fut nommé en 1674 professeur de métaphysique et d'histoire, bibliothécaire à l'université d'Altdorf, et mourut dans cette ville le 25 février 1712. On a de lui de nombreux ouvrages, parmi lesquels on citera : *Oratio de confusione linguarum Babylonicâ*, 1662, in-4°; *Meditatio de insectis quibusdam hungaricis prodigiosis*, etc., 1673, in-12; *Curriculum poeticum*, 1674; *Mensa poetica*, 1678, in-12; *De typographiâ*, 1692, in-4°; réimprimé dans les *Monum. typogr.* de J. C. Wolf, tome II; des *Dissertations* de Quinte-Curce, Cornélius Népos, Salluste, Florus, Justin, Suétone, Tacite, etc., et les principaux historiens du moyen âge. Daniel Czvittinger a rassemblé beaucoup de détails sur la vie et les ouvrages de Moller dans le *Specimen Hungariæ litter.*

MOLLER (Jean), célèbre philologue, né en 1661 à Flensbourg, duché de Sleswig, fréquenta successivement les universités de Kiel, d'Iéna et de Leipzig, fit de grands progrès dans la philosophie, la théologie et la littérature, visita les bibliothèques de Hambourg et de Copenhague, fut nommé régent au collége de sa ville natale, puis recteur en 1701, refusa différentes chaires qui lui furent offertes en pays étrangers, et mourut le 20 octobre 1725. On a de lui : *Prodomus Cimbriæ litteratæ*, 1687, in-4°; *Isagoge ad histor. Chersonesi cimbricæ*, 1691, in-8°; *Homonimoscopia histor. philologico-critica*, 1697, in-8°; *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, 1699, 2 parties in-8°; *Diatribe de Helmoldo presbytero*, etc., 1702, in-4°; *Cimbria litterata seu historia scriptorum*, etc., 1744, 3 vol. in-fol. : c'est son ouvrage le plus important. Bern. et Olaüs-Henri, fils de Jean Moller, ont publié sa *Vie* en latin, 1734, in-4°.

MOLLER (Olaus-Henri), né à Flensbourg en 1715, fut nommé en 1744 professeur honoraire d'histoire littéraire à Copenhague, et mourut, le 5 avril 1796, dans sa ville natale, où il était devenu recteur. On a de lui un grand nombre de *tables* généalogiques et des *Notices* historiques sur Flensbourg et autres villes du duché de Sleswig, et sur divers points de l'histoire du Danemark. Il fut le rédacteur de la *Bibliothèque danoise* (en allemand) depuis le 4e jusqu'au 9e cahier.

MOLLER (Christian), pasteur à Landau, a publié : *Novum Testamentum germanic. litteris hebræo-teutonicis*, 1700, in-4°, très-rare.

MOLLERUS (Jean-Henri), homme d'État hollandais naquit vers 1753, à la Haye, où son père était président de la haute cour de justice. En 1784, il fut nommé greffier du conseil d'État, qui alors était chargé particulièrement de diriger les affaires de la guerre. Il fit ensuite partie de la commission qui, en 1787, fut envoyée à Bois-le-Duc, pour y prendre des informations sur les désordres et le pillage commis dans cette ville, par des militaires. Revenu à la Haye, il continua d'exercer les fonctions de greffier du conseil d'État, jusqu'à l'invasion française, en 1793. On lui offrit, à cette époque, la place de secrétaire du comité qui avait remplacé le conseil d'État; mais, peu partisan du nouveau gouvernement, Mollerus refusa. En 1799, il se rendit, avec Van Stralen, au Helder où se trouvait le quartier général de l'armée anglo-russe, afin de solliciter une intervention qui pût ramener l'ancien ordre de choses. Mais leurs efforts ayant été impuissants, Mollerus crut devoir se rallier au pouvoir établi, et il accepta, en 1802, la place de secrétaire des états provinciaux de la Hollande. Nommé en 1804, membre du conseil des possessions de la république en Asie, il fut confirmé dans cet emploi sous le gouvernement de Schimmelpeninck, à qui l'on conféra, en 1805, la dignité de grand pensionnaire. Ce pouvoir ayant cessé, en 1806, par l'élévation de Louis Bonaparte au trône de Hollande, Mollerus devint membre du con-

seil d'État; peu après ministre de l'intérieur, et enfin ministre des cultes. Il fit ensuite partie de la commission que Napoléon manda à Paris pour délibérer sur le projet qu'il avait formé d'incorporer la Hollande à son empire. D'abord assez mal accueilli parce que Napoléon connaissait son attachement à l'ancien gouvernement, il fut néanmoins appelé, en 1811, au corps législatif, par le département des Bouches-de-la-Meuse. Chargé de présenter le budget de cette année, il prononça un discours fort étendu, où il fit un tableau séduisant de l'état des finances de l'empire. Mollerus eut ensuite la direction des ponts et chaussées dans les départements hollandais, quoique cette partie lui fût étrangère. Lors du retour de la maison de Nassau, en 1814, il fut appelé au ministère de la guerre, avec le titre de commissaire général, la direction suprême étant confiée au prince héréditaire d'Orange. Il se démit peu après de ces fonctions pour entrer au conseil d'État, dont il devint vice-président, en 1816. Mollerus mourut à la Haye vers 1830.

MOLLET (Claude), jardinier de Henri IV et de Louis XIII, mort vers 1615, avait de grandes connaissances dans son art. Henri IV l'aimait beaucoup, et s'entretenait familièrement avec lui. Mollet introduisit dans les jardins de Fontainebleau et d'autres maisons royales des plantes qui y étaient inconnues. Il s'appliqua à tracer des jardins à grands compartiments et à dessins figurés; c'est d'après ces principes qu'il planta les jardins de Saint-Germain en Laye, et qu'il fit des plantations dans le jardin des Tuileries. Après sa mort, ses deux fils, André et Noël, publièrent son ouvrage intitulé : *Théâtre des plans et jardinages, contenant des secrets et inventions inconnus,* etc., *avec un traité d'astrologie pour toute sorte de personnes,* etc., avec 22 planches de dessins inventés par André-Jacques et Noël, fils de l'auteur, Paris, 1652, 1660 et 1676, in-4°. La première édition est la meilleure.

MOLLET (Joseph), né à Aix, en Provence, le 5 novembre 1758, fut d'abord professeur de physique au collége de l'Oratoire dans cette ville, et passa ensuite, avec la même qualité, à l'école centrale de Lyon. Il était rentré dans sa patrie depuis quelques années, lorsqu'il mourut, le 30 janvier 1829. On a de lui : *Étude du ciel,* ou *Connaissance des phénomènes astronomiques mise à la portée de tout le monde,* Paris, 1803, in-8°; *Discours sur l'influence des sciences sur le commerce et les arts,* Lyon, 1812, in-8°; *Mécanique physique,* Avignon, 1818, in-8°; *Hydraulique physique,* Lyon, in-8°; *Cours élémentaire de physique expérimentale,* Lyon et Paris, 1822, in-8°; *Mémoire sur la composition et sur l'action de la pile voltaïque,* Lyon, 1823, in-8°; *Gnomonique graphique,* Paris, 1827, in-8°.

MOLLET (Jean-Louis), négociant de Genève et commis à la chambre de cette ville, né en 1728, et mort en 1779, est auteur de deux ouvrages publiés sous le voile de l'anonyme : *Lettre à M. Jean-Jacques Rousseau sur la fête donnée, en* 1761, *à l'occasion de l'exercice prussien introduit à Genève dans la milice bourgeoise,* Genève, 1761, in-8°; *Lettres de Sophie à une de ses amies,* Genève, 1779, 2 vol. in-8°.

MOLLET, député à la Convention nationale par le département de l'Ain, vota dans le procès de Louis XVI l'appel au peuple, la détention jusqu'à la paix et le sursis à l'exécution. Après la session conventionnelle, il se retira à Belley, sa patrie, où il mourut en mars 1834.

MOLLEVAUT (Étienne), né à Jouy en 1745, avocat distingué du parlement de Nancy, fut maire de cette ville en 1790, après les troubles suscités par la révolte de la garnison qui voulait forcer ses chefs à quitter le commandement. Peu de temps après, il fut élu membre du directoire du département de la Meurthe. Le marquis de Bouillé, dans son rapport, rendit justice aux efforts qu'il avait faits pour maintenir l'ordre. Mollevaut fut appelé au tribunal de cassation, au mois de mars 1791, et nommé par le département de la Meurthe, en septembre 1792, député à la Convention nationale. Mollevaut vota pour la détention pendant la guerre et le bannissement à la paix. Il fut ensuite d'avis de l'appel au peuple. Il était au mois de mars 1793, membre de la commission des Douze chargés de l'examen des arrêtés de la commune de Paris; il en devint bientôt le président. Cette commission ayant été supprimée sur le rapport de Barère, Mollevaut fut décrété d'arrestation le 2 juin. Il parvint à s'échapper; mais il fut mis hors la loi le 28 juillet. Caché pendant 22 mois, en Bretagne, chez de la Haye, son collègue, il ne sortit de cette prison volontaire qu'après le 9 thermidor. Au mois de mars 1795, il obtint sa réintégration à la Convention, et peu de temps après, en fut nommé secrétaire. Par suite de la réélection des deux tiers conventionnels, il passa au conseil des Anciens, où il fut successivement élu secrétaire et président; sorti en 1798, il fut réélu au conseil des Cinq-Cents. Par suite de la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), il devint membre du nouveau corps législatif, dont il cessa de faire partie en 1807. Des fonctions législatives il passa aux fonctions universitaires, plus pacifiques et alors plus avantageuses, et il remplit, à la satisfaction générale, la place de proviseur au lycée de Nancy, où ses compatriotes lui firent un accueil honorable. Il fut ensuite nommé professeur d'histoire à la faculté des lettres. Il mourut en 1815.

MOLLIER (Louis de) était officier de la musique de la chambre de Louis XIV. Ce Louis de Mollier était poëte, musicien et danseur dans les ballets du roi. Il composa la musique des ballets suivants, dans quelques-uns desquels Louis XIV dansa : les airs du *Ballet du Temps,* 1654, des airs chantés dans la fête donnée à la reine Christine de Suède, dans la maison de Hesselin, à Essonne, septembre 1656; *les Plaisirs troublés,* ballet, 1657; les airs du ballet d'*Alcidiane,* 1658, avec Boesset et Lully; *Bergers et Bergères,* mascarade, 1660; les airs de la tragédie des *Amours de Jupiter et de Sémélé,* de Boyer, représentée au théâtre du Marais, en 1666; la musique d'*Andromède.* Louis de Mollier mourut le 18 avril 1688, et fut inhumé dans l'église Saint-Eustache.

MOLNAR (Albert), philologue, naquit en 1574, à Szentz, dans la Hongrie, de parents protestants. Il fit ses premières études à Goritz, sous la direction du pasteur de cette ville, Gaspard Caroli, qui l'employait à revoir les épreuves de sa version de la *Bible,* en hongrois. On ignore l'époque de la mort de Molnar. Parmi ses ouvrages on cite : *Novæ grammaticæ ungaricæ libri duo,* Hanau, 1610, in-8°, rare; *Syllecta scholastica,* Heidel-

berg, 1621, in-8°; *Dictionnarium ungarico-latinum,* Francfort, 1644, in-8°.

MOLTKE (Joachim-Godske, comte de), l'un des hommes d'État les plus distingués du Danemark, et le protecteur le plus zélé des sciences, étudia le droit d'abord à Copenhague et ensuite à Ratisbonne, où il resta longtemps en qualité de secrétaire d'ambassade. De là il se rendit à Leipzig, où il devint l'ami de Gellert et d'Ernesti; après avoir fait divers voyages en Allemagne et en France, il retourna en Danemark, où il était déjà ministre d'État en 1775. Ce fut lui qui, à cette époque, contribua le plus à l'agrandissement et à l'embellissement de la bibliothèque royale de Copenhague. En 1784, il quitta les affaires pour se retirer dans ses terres, où il se voua entièrement à l'étude de l'agriculture. Rappelé par son souverain à une des époques les plus critiques pour le Danemark, il se remit à la tête des affaires de l'État pendant les 5 dernières années de sa vie. En peu de temps il parvint à rétablir le crédit de l'État et de son papier-monnaie, et quoique père de famille lui-même, il donna 150,000 reichsthaler de sa fortune pour l'entretien des employés de l'administration, que l'état déplorable des finances mettait le gouvernement dans l'impossibilité de payer. Il vint au secours des savants malheureux et des étudiants sans ressources, sans que personne connût la main secourable qui l'aidait. Moltke mourut en 1818. Il laissa aux écoles et aux établissements scientifiques, un legs de 500,000 reichsthaler de banque.

MOLYN (Pierre de), surnommé *le Vieux,* peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Harlem, vers 1600. Il cultiva le paysage avec beaucoup de succès, et se fit en ce genre une grande réputation. Ce qui distingue ses ouvrages, c'est la transparence des ciels, la légèreté et le vaporeux de ses lointains. Ses figures d'animaux sont exécutées avec esprit et finesse et approchent de la perfection de Van den Velde. Les eaux-fortes qu'il a exécutées dans le goût de ce maitre, sont très-recherchées et se font remarquer par de beaux effets de clair-obscur. Ce sont *deux suites de quatre beaux paysages, ornées de jolies figures et de fabriques,* l'une in-folio, en travers, et l'autre in-4°.

MOLYN (Pierre), surnommé *Tempesta* ou *Tempête,* peintre de Harlem, fils du précédent, naquit en 1637. Son père fut son maître, et lui fit faire de si rapides progrès, que le jeune Molyn était regardé comme un prodige. Le genre de Sneyders le séduisit d'abord, et ses chasses au sanglier, de grandeur naturelle, étaient recherchées à l'égal de celles de cet habile artiste. Il l'aurait même remplacé dans l'estime des amateurs, mais il abandonna cette manière pour peindre des orages, des tempêtes sur mer, des scènes de bergers; et il ornait ses sujets de tout ce qu'il croyait propre à inspirer la terreur ou la pitié. Le désir de voir l'Italie lui fit abandonner sa ville natale. Arrivé à Rome, il résolut d'abandonner la religion réformée, pour obtenir des travaux. Sa conversion, jointe à son mérite réel, lui attira en effet la protection du duc de Bracciano; il acquit, en peu de temps, une fortune considérable et il reçut même du pape le titre de chevalier. Il se maria; et, après un séjour de plusieurs années, il se détermina à se rendre à Gênes, où sa réputation lui obtint l'accueil le plus honorable. Il aurait pu jouir du sort le plus heureux, s'il n'était devenu éperdument amoureux d'une dame génoise: il tenta tous les moyens de la séduire; ne pouvant y parvenir, il lui proposa enfin de l'épouser, quoiqu'on n'ignorât pas qu'il fût marié et que sa femme vécût à Rome. Lorsque la dame lui eut représenté l'obstacle qui s'opposait à leur union, il résolut de le surmonter à quelque prix que ce fût. Ayant trouvé un homme pour le seconder, il écrivit à sa femme de venir le rejoindre et de suivre, avec confiance, la personne qui lui remettrait sa lettre. Cette femme, qui aimait son mari, s'empressa d'obéir à ses ordres, mais elle fut assassinée pendant le voyage. Malgré le secret qui avait couvert ce crime, le soupçon se fixa sur Molyn; il fut arrêté, mis en prison, et, après la conviction de son forfait, condamné à être pendu. Mais l'intérêt qu'inspirait son talent, les instances de la noblesse de Gênes et les pressantes démarches du comte de Melia, gouverneur de Milan, engagèrent les juges à adoucir leur sentence. Il fut seulement condamné à une prison perpétuelle. Le hasard vint l'en délivrer, au bout de 16 ans. Lors du bombardement de Gênes par Louis XIV, le doge, craignant l'incendie de la ville, fit ouvrir les prisons; Molyn en profita pour se réfugier à Plaisance. Corrigé par cette sévère leçon, il se livra désormais à la pratique de son art, sans se laisser détourner par les passions qui avaient si cruellement agité sa jeunesse. L'affaire pour laquelle il avait été condamné lui fit donner le nom de *Pierre de Mulieribus,* sous lequel il est également connu. Si un orage se déclarait, il se rendait en pleine campagne pour en copier tous les accidents. C'est à son talent particulier pour rendre ces scènes difficiles, qu'il doit le surnom de *Tempesta* que lui ont donné les Italiens. Molyn, sur la fin de ses jours, s'établit à Milan, où le comte de Melia, qui l'avait si bien servi lors de son procès, le prit de nouveau sous sa protection. Il mourut dans cette ville en 1701.

MOLYNEUX (Guillaume), mathématicien, né à Dublin en 1656, forma en 1683 le plan d'une société philosophique, et en fut le premier secrétaire. Il fut nommé l'année suivante ingénieur en chef et surintendant des bâtiments de la couronne; et la Société royale de Londres l'admit dans son sein en 1685. Il mourut le 14 octobre 1698. On a de lui: *Sciothericum telescopium,* ouvrage contenant la description et l'usage d'un cadran solaire à lunette de son invention, Dublin, 1686; Londres, 1700, in-4°; *Dioptrica nova,* traité revu par Halley, 1692; *The Case of Ireland stated in relation to its being bound by acts of parliament made in England,* Dublin, 1695; Londres, 1720, in-8°; et plusieurs *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques.*

MOLYNEUX (Samuel), fils du précédent, né à Chester en 1689, hérita du goût de son père pour les études astronomiques, contribua comme lui aux progrès de l'optique, fut secrétaire du prince de Galles (depuis George II), ensuite commissaire de l'amirauté, et mourut dans un âge peu avancé, laissant des notes et observations manuscrites, dont Rob. Smith a fait usage dans son traité d'optique.

MOLYNEUX (Thomas), oncle du précédent, médecin, mort en 1733, a publié des *Letters to Mr. Locke,* Londres, 1708, in-8°, et plusieurs *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques.*

MOLZA (François-Marie), l'un des meilleurs poëtes du 15e siècle, né à Modène le 18 juin 1489, termina ses études classiques dans sa patrie, puis suivit à Bologne les leçons de J. Mayno, célèbre jurisconsulte, et se rendit ensuite à Rome pour se perfectionner dans la connaissance des langues et de la littérature ancienne. Les talents qu'il acquit lui auraient procuré une grande fortune si sa conduite eût été plus régulière. Il mourut dans la misère le 28 février 1544. Sa fin malheureuse fit oublier ses vices, et on ne se rappela que ses talents et ses qualités aimables. Une médaille fut frappée en son honneur par les soins de Léonard Arétin. Ses *OEuvres* ont été recueillies par P. A. Serassi, Bergame, 1747-1754, 3 vol. in-8°, avec une *Vie* de l'auteur remplie de détails intéressants. Molza réussit également dans tous les genres, et joignit à l'élégance du style la noblesse des pensées et la vivacité des images. Un de ses écrits, intitulé: *Capitolo in lode de' fichi*, publié à la suite des *dialogues* de l'Arétin (ce qui indique le sujet traité par l'auteur), a été imprimé pour la première fois avec un *commentaire* d'Annibal Caro (sous le nom d'Agresto), sous ce titre : *Commento di ser Agresto da Ficaruolo sopra la prima ficata del P. Sicco*. Ce dernier nom est celui qu'avait pris Molza dans l'académie *della Virtù*, dont il était membre. On conserve dans les bibliothèques d'Italie beaucoup de morceaux encore inédits du même auteur.

MOLZA (Tarquinia), petite-fille du précédent, née à Modène le 1er novembre 1542, fut supérieure à son aïeul, non par ses poésies, mais par l'étendue et la variété de ses connaissances. Elle étudia avec succès le latin, le grec, l'hébreu, la philosophie, les mathématiques, l'astronomie et cultiva en même temps les arts d'agrément. Un décret du sénat lui conféra en 1600 le titre de citoyenne romaine, transmissible à perpétuité aux personnes de sa famille ; le pape et les plus illustres prélats la pressèrent en vain de se fixer à Rome ; elle ne voulut point quitter sa patrie, où elle mourut le 8 août 1617. Ses ouvrages ne justifient guère les éloges dont elle a été comblée par le Tasse, Guarini et les plus illustres écrivains de son temps. On a d'elle la traduction de deux *dialogues* de Platon (*le Carneade* et *le Criton*), des *sonnets*, des *madrigaux* et des *épigrammes*, en latin, en italien, etc.: toutes ces pièces ont été recueillies dans les tomes II et III des *OEuvres* de François Molza, son aïeul. On peut consulter sur cette dame la *Biblioth. modenese* de Tiraboschi.

MOMBRITIUS ou **MOMBRIZIO** (Bonino), poëte et philologue distingué du 15e siècle, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, naquit en 1424, à Milan, d'une famille patricienne. Il acheva ses études à l'académie de Ferrare, où il donna des preuves de ses heureuses dispositions pour les lettres. D'après un passage de la grammaire grecque de Lascaris, on conjecture qu'en 1461 Mombritius était revêtu de quelque dignité. Il fut nommé professeur d'éloquence à l'académie de Milan. On présume qu'il mourut en 1482. On lui doit des éditions des *Summulæ* de Paul de Venise, Milan, 1474, de l'ouvrage de Solin : *De mirabilibus mundi*, Ferrare, 1474; des *Scriptores Historiæ Augustæ*, Milan, 1475; de la *Chronique* d'Eusèbe, ibid. (même année), et enfin du *Glossaire* de Papias. Toutes ces éditions sont rares et recherchées.

MOMORO (Antoine François), imprimeur, né à Besançon en 1756, alla de bonne heure à Paris, y fut admis en 1787 dans la communauté des libraires, embrassa les principes de la révolution, et figura parmi les membres marquants du *club des cordeliers*. Après la catastrophe du 10 août, il fut nommé membre de la commission administrative qui remplaça le département, et fut envoyé deux fois, en 1793, pour surveiller les opérations des généraux. Danton et Robespierre, dont il s'était séparé, le firent comprendre dans le décret d'accusation porté contre Hébert, Chaumette, et il fut condamné à mort le 24 avril 1794. Il a publié : *Épreuve d'une partie des caractères de sa fonderie*, 1787, in-16; *Manuel des impositions typographiques*, 1789, in-12 ; 2e édition, augmentée, 1792 ; 3e édition, Bruxelles, 1819, avec 33 planches ; *Traité élémentaire de l'imprimerie*, 1793, in-8°, estimé; *Rapport sur les événements de la guerre de la Vendée fait à la société des cordeliers le 14 nivôse an II*, in-8°. On lui attribue : *Réflexions d'un citoyen sur la liberté des cultes*, etc., in-8° ; et le *Journal des Cordeliers*, dont il a paru 10 numéros, format in-8°, du 28 juin au 4 août 1791.

MOMPER (Josse de), surnommé *Cervrugt*, peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Anvers en 1580. Il devint un des bons paysagistes de son temps. Ses premiers ouvrages sont d'autant plus précieux, que Jean Breughel et David Teniers le père, les ornaient ordinairement de petites figures touchées avec esprit. On lui reproche avec justice d'avoir employé trop souvent les jaunes, et d'avoir la touche monotone. Malgré ces défauts, il n'en est pas moins considéré comme un habile paysagiste. On connaît de lui *les Quatre saisons* et *les Douze mois de l'année*. Ces derniers ont été gravés par Ad. Collaert, et Jacques Callot les a également reproduits. Momper lui-même a gravé avec esprit plusieurs eaux-fortes.

MONACI (Laurent de), chroniqueur, né à Venise dans le 14e siècle, remplit quelque temps les fonctions de secrétaire du sénat, et fut nommé chancelier du royaume de Candie, où il mourut en 1429. On a de lui : *De rebus Venetor. ab urbe condità ad annum* 1354, publié par Fl. Cornaro, avec une *préface* et des *notes*, 1758, in-4°. On conserve dans les manuscrits de la bibliothèque de Trévise son *Oraison funèbre de Vital Landi*, en latin ; et on cite de lui deux pièces de vers : *Carmen metricum de Caroli Parvi, regis Hungariæ, lugubri exitio* et *Pia descriptio miserabilis casûs illustrissimæ reginæ Hungariæ*.

MONACO DELL' ISOLE D'ORO (il), de l'illustre famille des Cibi ou Cybo de Gênes, naquit dans cette ville, en 1326, et se fit religieux au monastère de Saint-Honoré, dans les iles d'Hyères, d'où lui est venu son surnom de *moine des iles d'Or*. Dans cette retraite, il se livra sans distraction à l'étude des lettres et des arts, et se rendit célèbre comme religieux, poëte, historien et peintre. Le Giotto, à qui l'on doit la renaissance de l'art, avait peint d'une manière supérieure les vignettes dont il était d'usage, à cette époque, d'orner les manuscrits. Notre religieux s'adonna à ce genre de peinture, et y réussit au suprême degré ; il cultiva d'autant plus volontiers cet art qu'il était un fort habile calligraphe. Nostradamus, dans son *Histoire des poëtes provençaux*, dit que l'on doit au *moine des iles d'Or* l'intelligence des au-

teurs dont il a recueilli les œuvres. Il composa, en outre, une histoire des hauts faits des rois d'Aragon, comtes de Provence, ainsi qu'un livre de l'Office de la Vierge, orné de peintures excellentes. Il mourut en 1408.

MONACO (Michel), littérateur, était né à Capoue, vers la fin du 16e siècle. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat dans sa ville natale et partagea sa vie entre ses devoirs et la culture des lettres. Admis à l'académie de Rapiti, dans un voyage qu'il fit à Naples, il y lut un *panégyrique* de sa patrie. Cette pièce ne fut imprimée qu'après sa mort, Naples, 1665, in-8o. Mais l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Monaco, c'est son histoire ecclésiastique de Capoue, intitulée : *Sanctuarium capuanum, in quo sacræ res Capuæ, et per occasionem plura ad diversas civitates regni pertinentia et per se curiosa continentur,* Naples, 1630, in-4°, figures. Ce volume est rare et recherché des amateurs.

MONACO (Pierre), habile graveur, naquit en 1720, à Bellinio. Après avoir visité Rome et les principales villes de l'Italie, il s'établit à Venise où ses talents le firent bientôt connaître d'une manière avantageuse. Il était inspecteur des mosaïques de Saint-Marc, lorsqu'il mourut, vers 1804, dans un âge très-avancé. Outre un assez grand nombre de portraits, on a de cet artiste : *Raccolta di stampe copiate da gli originali,* in-fol.

MONACO (Honoré-Gabriel GRIMALDI-MATIGNON, prince de), duc de Valentinois et pair de France, né à Paris, en 1773, du prince Honoré-Charles et de Louise d'Aumont. Ayant perdu son père de bonne heure, il lui succéda dans sa petite souveraineté, que les événements de la révolution française vinrent bientôt lui enlever. Après avoir mené une vie errante et obscure pendant toute la période de la république et de l'empire, il dut au prince de Talleyrand et probablement à des concessions obligées, d'être réintégré dans ses droits. Ce diplomate demanda positivement au congrès de Vienne, en 1815, que Monaco, Rocca-Bruna et Menton fussent rendus à leurs anciens seigneurs, sous la protection du roi de Sardaigne, qui depuis lors y entretient une garnison. On raconte que le prince de Monaco, retournant dans ses États, se trouva à Fréjus le jour même du débarquement de l'empereur. Interrogé par celui-ci où il allait, Honoré répondit : « Dans ma principauté. — Et moi dans mon empire, » répliqua Napoléon. Le prince de Monaco, créé pair de France, par Louis XVIII, dès le 4 juin 1814, fut quelques années après élevé, par Ferdinand VII, à la dignité de grand d'Espagne de première classe. Quoique célibataire, il trouva ses revenus trop exigus. Pour les augmenter, il mit un impôt sur l'exportation des principaux produits agricoles, céda au roi de Sardaigne la manufacture des tabacs, moyennant une rente annuelle de 40,000 francs, et accorda le monopole des blés à un négociant de Marseille, qui consentit à le lui payer 50,000 fr. par an. En outre, il fit exiger, pour le visa des passe-ports, une rétribution de deux francs, véritable impôt sur les voyageurs qui entrent et sortent de ses États en moins d'une heure. La qualité de souverain lui donnait le droit de battre monnaie. Malheureusement les sous à son effigie, sous le nom d'Honoré V, ayant traversé les frontières de ses États, se répandirent en France et arrivèrent à Paris, où l'on ne tarda pas à découvrir que leur valeur n'était pas légale. Depuis lors, poursuivis à outrance, ils sont rentrés dans le pays qui les avait fabriqués et où la défiance des voisins les tient parqués. Au reste, le prince de Monaco fit un usage louable de sa fortune. L'établissement qu'il fonda en Normandie pour l'extirpation de la mendicité, et l'ouvrage qu'il publia à ce sujet en 1840, lui assignent un rang honorable parmi les philanthropes de cette époque. Il mourut à Paris, le 2 octobre 1841. Son frère lui a succédé, sous le nom de Florestan Ier.

MONACO (la princesse GRIMALDI). *Voyez* **CHOISEUL-STAINVILLE.**

MONALDESCHI (Benoît), seigneur d'Orviète, conçut, en 1351, le projet de s'emparer du pouvoir suprême dans sa ville natale, qui était alors gouverné en république, sous la protection du pape. Il s'assura d'abord les secours de Jean Visconti, archevêque de Milan, et l'allié de tous les usurpateurs d'Italie. Réunissant ses satellites dans sa maison, il leur distribua des armes ; il les avertit du signal auquel ils devaient paraître sur la place : puis il se rendit au conseil, où il rencontra deux de ses parents, les Monaldi de' Monaldeschi, dont il connaissait trop l'intégrité pour espérer qu'ils consentissent à son usurpation. Il les prit à part, dès que le conseil fut terminé, et les conduisant devant sa maison, il les fit poignarder sous ses yeux. C'était le signal qu'attendaient les brigands rassemblés chez lui : ils remplirent aussitôt la place, prirent d'assaut le palais du gouvernement, pillèrent les maisons et les magasins des marchands, massacrèrent tous ceux qui firent résistance, et proclamèrent le nouveau prince, Benoît, fils de Bermonte Monaldeschi. L'alliance de ce tyran avec l'archevêque de Milan, fut publiée peu de jours après. Monaldeschi conserva son pouvoir jusqu'en 1355, que le légat Egidio Albornoz s'empara d'Orviète. Les habitants, reconnaissants de ce qu'il les avait délivrés de la tyrannie, donnèrent la seigneurie de leur ville à ce prélat.

MONALDESCHI (Louis-Bonconte de), chroniqueur, né à Orviète, en 1327, fut élevé à Rome, où il passa toute sa vie, n'en étant jamais sorti que pour aller rendre visite à ses parents. Il poussa sa carrière jusqu'à l'âge de 115 ans, sans avoir éprouvé aucune maladie, et mourut en 1442. Ces détails sont tirés du prologue de sa *Chronique ;* et ce qui est très-plaisant, c'est que, comme il y parle à la première personne, c'est lui-même qui affirme qu'il est mort sans douleur, de décrépitude. On conjecture que ces particularités avaient été mises par un contemporain, à la marge de son ouvrage, d'où elles ont passé dans le texte, par l'inadvertance de quelque copiste. La *Chronique* de Monaldeschi devait comprendre l'histoire générale de son temps. Muratori en a publié un fragment assez court, dans les *Scriptor. rer. ital.*

MONALDESCHI (Jean, marquis de), entra au service de la célèbre Christine, reine de Suède, devint son grand écuyer, l'accompagna dans ses voyages, et fut assassiné par ses ordres dans la galerie du château de Fontainebleau, le 10 octobre 1657 (*Voyez* Christine). Le P. Lebel a écrit la *Relation* de cet événement.

MONANTHEUIL (Henri de), mathématicien, né à Reims vers 1536, fit ses études à Paris, s'appliqua particulièrement aux mathématiques et à la médecine, se fit recevoir docteur, et joignit la pratique à l'enseignement.

Il avait obtenu en 1574, à la recommandation du secrétaire d'État P. Brulart, la chaire de mathématiques au collége de France; mais Amyot s'étant opposé à sa nomination, il fut d'abord rayé du tableau des professeurs; puis, sur la requête que ses collègues présentèrent en sa faveur à Henri III, réintégré dans ses fonctions en 1577. Il mourut en 1606. On a de lui : *Ludus iatro mathematicus musis factus,* 1597, in-8°; une traduction latine du *Traité des mécaniques,* d'Aristote, 1599, in-4°; *De puncto, primo geometriæ principio, liber,* 1600, in-4°; *Problematis omnium quæ à MCC. annis inventa sunt nobilissimi demonstratio,* 1600 ; 2 *Discours* latins prononcés au collége royal en 1574 et 1577. On trouve son *Éloge* dans le *Mémoire* de Goujet *sur le collége royal,* tome II.

MONARDES (Nicolas), médecin, né à Seville au commencement du 16e siècle, pratiqua son art avec un grand succès, s'attacha à l'étude de la botanique, publia sur les propriétés des plantes médicinales plusieurs ouvrages estimés, et mourut dans sa patrie en 1578. On connaît de lui : *De secandâ venâ in pleuritide,* etc., 1539, in-4°; *De rosâ et partibus ejus,* etc., 1565, in-8° ; *Libro de dos medicinas excellent. contra todo veneno,* 1569-1580, in-8°; *Libro que trata de la Nieve,* 1571, in-8°; *De las cosas que se traen de las Indias occidentales,* etc., Séville, in-4°: ces différents ouvrages ont été traduits en latin par C. Lécluse. Linné, dans sa *Bibliothèque botanique,* cite un Jean Monardes auquel il attribue des *Epistolæ medicinales,* mais il est probable qu'il ne faut pas le distinguer de Monardes de Séville.

MONBODDO (Jacques BURNETT, lord). *Voyez* **BURNETT.**

MONBORGNE (J. M.), commissaire à Paris, où il périt sur l'échafaud révolutionnaire, le 4 mars 1794, est auteur du *Tableau général du maximum de la révolution française,* an II (1794), 3 vol. in-8°.

MONBRON (Fougeret de), né à Péronne, servit quelque temps dans les gardes du corps. Son caractère inquiet le fit renoncer à cette carrière pour le métier d'écrivain. Humoriste et frondeur, il communiqua l'empreinte de cette disposition d'esprit à la plupart de ses productions ; mais la gaîté qui règne dans quelques-unes, contraste singulièrement avec l'attitude morne et la taciturnité qu'il gardait dans la société. Il mourut en septembre 1761. On a de lui : *la Henriade travestie,* 1745, in-12; *Préservatif contre l'anglomanie,* 1787, in-8°; *le Cosmopolite ou le citoyen du monde,* 1750, in-12 : ce sont deux diatribes pleines d'âcreté; *Margot la ravaudeuse, Thérèse Philosophe,* et quelques autres romans licencieux.

MONCABRIE DE PEYTES (le comte Joseph-Saturnin), contre-amiral, naquit à Toulouse, le 9 août 1741, d'une famille distinguée du Languedoc. A l'âge de 15 ans, il fut fait garde de la marine : embarqué sur le vaisseau *le Vaillant,* il assista au combat que soutinrent, dans le détroit de Gibraltar, 4 vaisseaux français contre 5 anglais. En 1759, comme il montait *le Souverain,* le comte de Panat, qui le commandait, le chargea de coopérer à la défense de deux frégates françaises qui, mouillées aux Sablettes (rade de Toulon), avaient été attaquées par l'amiral Boscawen. Moncabrié donna, dans cette circonstance, des preuves d'une bravoure peu commune. Il assista, sur le même vaisseau, au combat que livra M. Delaclue à ce même amiral. Dans celui que soutint *le Souverain* contre *l'Hercule,* il fut blessé aux deux jambes par un éclat de canon. Nommé enseigne de vaisseau en 1764, lieutenant et chevalier de Saint-Louis en 1777, il servit successivement sur divers bâtiments, sous les ordres des amiraux d'Estaing, Guichen et de Grasse. Il fit, sous ce dernier amiral, la guerre d'Amérique; il eut part à la prise de St.-Christophe, et aux combats des 9 et 12 avril 1782, sur *le Triomphant.* Dupavillon, qui commandait ce vaisseau, ayant été tué dans la dernière action, le marquis de Vaudreuil désigna Moncabrié pour le remplacer; et quoiqu'il ne fût que lieutenant, la cour le confirma dans ce commandement. Peu de temps après, le roi le nomma capitaine de vaisseau, et lui accorda une pension. La paix ayant été faite, il ramena en France, *le Souverain,* dont il garda le commandement. En 1786, il prit celui de la corvette *la Poulette,* qui faisait partie de l'escadre d'évolutions aux ordres du comte d'Albert de Rioms. En 1788, nommé au commandement de la frégate *la Vestale,* il fit partie de la division de Saint-Domingue. L'année suivante, il protégea efficacement la pêche de Terre-Neuve, et rendit les plus grands services au commerce. A son retour à Saint-Domingue, il trouva cette colonie en proie aux dissensions politiques. Après le départ de la Galissonnière, il prit le commandement de la station, qu'il conserva 16 mois, dans les temps les plus critiques; et il sut, par sa fermeté, maintenir le plus grand ordre. En 1791, il fut appelé au commandement du vaisseau *le Lis,* et, peu de temps après, destitué comme noble. Le séquestre fut mis sur ses biens, et il subit une longue détention. Après le 18 brumaire (8 novembre 1799), il fut nommé membre du conseil général du département de la Haute-Garonne; et il reçut, en 1803, une marque flatteuse de l'estime de ses concitoyens, lorsque son département, ayant voté un million pour la construction d'un vaisseau de ligne, demanda que le commandement lui en fût confié. En 1814, le roi le nomma comte, commandant de Saint-Louis, et contre-amiral en retraite avec une pension ; mais une maladie longue et cruelle l'enleva à sa famille et à ses amis, le 20 septembre 1819.

MONCABRIÉ (Pierre-Élisabeth, chevalier de PEYTES), second fils du précédent, né à Toulouse en 1771, entra fort jeune à l'école militaire, et fut nommé élève d'artillerie des colonies en 1790. Il était, en 1806, chef d'état-major au quatrième corps de la grande armée, commandé par le maréchal Soult, lorsqu'il fut tué par un biscaïen sous les murs de Lubeck.

MONCADE (Hugues de), vaillant capitaine espagnol, né vers la fin du 15e siècle, descendait d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de Catalogne. Il alla très-jeune offrir ses services à Charles VIII, et suivit ce monarque dans son expédition d'Italie en 1495. Après la retraite des Français il s'attacha à la fortune de César Borgia, passa ensuite dans l'armée espagnole sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, s'y distingua par des actions éclatantes, fut fait prisonnier par André Doria sur la côte de Gênes, et renvoyé à Charles-Quint sans rançon. De retour en Italie, Moncade embrassa le parti des Colonne contre le pape Clément VII, pénétra dans Rome à

la faveur de la nuit, et s'empara du Vatican dont il abandonna le pillage à ses troupes. Nommé vice-roi de Naples, il eut à défendre cette ville contre les Français, et fut tué dans un combat naval devant le port en 1528.

MONCADE (François de), comte d'Ossuna et marquis d'Aytona, de la famille du précédent, né à Valence le 26 décembre 1586, servit d'abord avec une grande distinction dans l'armée espagnole, et remplit ensuite plusieurs emplois importants, tels que ceux de conseiller d'État, et d'ambassadeur à la cour de Vienne. Nommé généralissime à l'armée des Pays-Bas, sous les ordres de l'infante Isabelle, il fit échouer les tentatives du prince d'Orange sur la Meuse, et mourut en 1635 au camp de Glock dans le duché de Clèves. Il avait publié à l'âge de 27 ans : *Histoire de l'expédition des Catalans et des Aragonais contre les Turcs et les Grecs, sous le règne de l'empereur Andronic-Paléologue* (en espagnol), Barcelone, 1623, in-4°. On cite encore de lui une *Vie de Manlius Torquatus*, Francfort, 1642, et une *Histoire du célèbre monastère de Montserrat :* ces 2 ouvrages sont en latin.

MONCADE (Louis-Antoine de BELLUGA de), cardinal, de la famille des précédents, né le 30 novembre 1662 à Motril (royaume de Grenade), fut reçu docteur en théologie à Séville en 1686, devint ensuite chanoine de Zamora, puis de Cordoue, évêque de Carthagène en 1705, vice-roi de Valence et capitaine général de Murcie en 1706; il reçut le chapeau de cardinal en 1720, refusa l'archevêché de Tolède, le siége le plus riche de la chrétienté, et mourut à Rome le 22 février 1743. Ce prélat, que Clément XI et Benoît XIV citent avec honneur, a laissé, entre autres écrits : un *Mémoire* dogmatique sur la conception de la sainte Vierge; *Epistola dogmatica ad Armenos*, in-fol. ; *Explication de la doctrine chrétienne à l'usage des missionnaires chez les infidèles*, in-8°; des *Lettres pastorales*, 2 vol. in-4°, etc.

MONCALVO (Guillaume CACCIA, surnommé il), peintre et sculpteur, né à Montabone, en 1568, doit son surnom au long séjour qu'il fit à Moncalvo, dans le Montferrat. Il reçut les premiers principes de son père, peintre peu connu. Doué d'un talent abondant, facile et gracieux, il ne voulut jamais traiter aucun sujet profane. Personne n'a jamais approché davantage du style d'André Sacchi, sur lequel il l'emporte même par la vivacité. Il fit ses premiers essais de la peinture à fresque, genre qui exige tant d'expérience et de promptitude dans l'exécution. Au calvaire de Créa, à 3 milles de Moncalvo, il parvint à l'excellence de cet art. La quantité de tableaux qu'il exécuta dans la Lombardie et le Piémont est vraiment incroyable. Les plus beaux sont ceux qu'il fit pour l'église de Saint-Dominique à Chiari, et qui représentent *le miracle de la multiplication des pains* et *la résurrection de Lazare*. Cet artiste, trop peu connu, eut 2 fils et 6 filles dont 4 se firent religieuses dans le couvent des Ursulines de Moncalvo, qu'il avait fondé. Il mourut au mois de décembre 1625.

MONCE (Ferdinand de la), peintre et architecte, né à Munich, en 1678, de parents originaires de Dijon, alla en France pour se perfectionner dans les arts dont son père, premier peintre et architecte de l'électeur de Bavière, lui avait donné des leçons. Il visita successivement Rome et les principales villes d'Italie, revint en France par Marseille, s'arrêta quelque temps à Grenoble, s'y fit connaître par plusieurs ouvrages, s'y maria, et alla se fixer à Lyon en 1731, où il mourut en 1753. Il a construit à Lyon l'église des chartreux, le portail de celle de Saint-Just, celui du grand Hôtel-Dieu et son vestibule, et une partie du quai du Rhône. C'est d'après ses dessins que furent exécutées les planches de l'édition de l'*Essai sur l'homme* de Pope, publié à Lausanne, et celles de la *Description de la chapelle des Invalides* à Paris.

MONCEY (Bon-Adrien-Jeannot, duc de CONEGLIANO), maréchal de France, naquit à Besançon, le 31 juillet 1754, fils d'un avocat au parlement de cette ville, qui prit grand soin de son éducation, mais ne put dompter son caractère ardent et indocile. Après avoir terminé des études incomplètes, le jeune Moncey, bravant les préventions alors attachées aux jeunes gens qui s'enrôlaient comme simples soldats, s'engagea dans le régiment de Conti, infanterie. La tendresse paternelle ne le laissa pas longtemps dans cette position et il fut dégagé, au bout de 6 mois, par un sacrifice d'argent ; mais il eut à peine passé un an dans sa famille, qu'un nouveau coup de tête lui fit reprendre le chemin de la caserne. Il s'engagea cette fois dans le régiment de Champagne où sa belle taille le fit aussitôt admettre au nombre de grenadiers. Ce fut en cette qualité qu'il fit, en 1773, ce qu'on nomma la campagne des Côtes de Bretagne. Tous ses goûts l'entraînaient irrésistiblement vers les armes, mais cette carrière ne pouvait mener à rien un simple roturier, et Moncey fut encore une fois racheté. Revenu à Besançon, il parut enfin vouloir se conformer aux vues de son père, et se livra pendant quelques mois à l'étude du droit. Mais ce zèle dura peu. Dès la fin de l'année 1774, il était entré dans la gendarmerie de Lunéville, troupe d'élite, où l'on sait que les simples soldats avaient rang de sous-lieutenants, après 4 ans de service. Il passa avec le même grade dans les volontaires de Nassau-Siegen. La révolution étant survenue, il en embrassa la cause, et fut nommé, en 1791, capitaine dans un bataillon d'infanterie légère qui, dès la fin de l'année 1792, fut envoyé à l'armée des Pyrénées. Il devint bientôt chef de bataillon, et s'étant distingué à St.-Jean-Pied-de-Port, à la prise de la Montagne de Louis XIV, puis à la défense du camp d'Andaye, il fut promu au grade de maréchal de camp et enfin à celui de général de division. Il commanda en cette qualité l'aile gauche de l'armée française, sous Muller, qu'il remplaça, au mois d'août 1794. Dès le 17 octobre suivant, il battit les Espagnols à la Villa-Nova où il fit 2,000 prisonniers et s'empara de 50 pièces de canon. Cette victoire le rendit maître de toute la Navarre, à l'exception de Pampelune. Dans la campagne suivante, il obtint des succès non moins importants, à Castellane, à Villaréal, à Mondragon, et signa, à Saint-Sébastien, une trêve qui fut bientôt suivie du traité de Bâle. Nommé commandant de la division militaire de Bayonne, il y jouit de quelque repos, jusqu'à la révolution du 18 brumaire. Alors, s'étant trouvé dans la capitale, il seconda de tout son pouvoir Bonaparte, qui, après son triomphe, lui donna le commandement de la division militaire de Lyon. Il l'envoya ensuite commander à l'aile droite de l'armée du Rhin, sur la frontière de Suisse, un corps d'armée qui, débouchant, dans le mois de mai 1800, par les val-

lées du Tyrol, était destiné à prendre part à l'invasion de la Lombardie, mais ne put arriver qu'après la bataille de Marengo et le traité de paix qui en fut la suite. Il occupa alors la Valteline, et à l'époque de la reprise des hostilités, en 1802, il obtint de nouveaux succès à Monzabano et à Roveredo. Après la paix de Lunéville, il eut encore, pendant quelque temps, un commandement en Lombardie et fut nommé inspecteur général de la gendarmerie. Ce nouvel emploi l'ayant amené dans la capitale, son crédit auprès du premier consul augmenta beaucoup. Dès lors il fut chargé de diriger une de ses nombreuses polices, ce qui lui était très-facile par le moyen de la gendarmerie. Il l'accompagna dans son voyage des Pays-Bas, en 1803, et fut nommé, l'année suivante, maréchal d'empire, grand officier de la Légion d'honneur et duc de Conegliano. Employé en Catalogne, dans la première invasion de l'Espagne, en 1808, il pénétra jusque sous les murs de Valence où il éprouva un échec, et fut forcé de se retirer sur Almanza. Il ne fut pas plus heureux dans son attaque contre Saragosse, défendue par le brave Palafox; et fut bientôt rappelé en France, où Napoléon ne lui confia plus que des commandements de réserve, avec la direction de la gendarmerie, ce qui fut toujours considéré comme l'un des plus grands moyens de son gouvernement. Moncey avait pour cela des pouvoirs très-étendus; il disposait de sommes considérables et il ne rendait compte qu'à l'empereur lui-même. C'était en quelque façon le contrôleur, le surveillant de la police de Fouché et de celle de tous les départements, de tous les préfets, qui le surveillaient à leur tour. Il fut ainsi initié dans les secrets les plus importants, et la confiance que le maître eut en lui dut être absolue. Il le nomma, en 1813, commandant général de la garde nationale parisienne, et lui dit en partant pour sa campagne d'hiver : *C'est à vous et au courage de la garde nationale, que je confie l'impératrice et le roi de Rome...* Moncey répondit à ce témoignage de confiance par des promesses et des protestations de dévouement, auxquelles on ne peut nier qu'il ne soit resté fidèle, autant que les événements le lui ont permis. Il organisa, avec beaucoup de zèle, la garde nationale de Paris, et quand le jour décisif fut arrivé, au 30 mars 1814, on le vit à la tête des plus braves, sur les hauteurs de Belleville, de Montmartre, dans la plaine de Clichy, donner l'exemple du courage et ne cesser de combattre que quand la capitulation, qui fut préparée et signée par le duc de Raguse, eut forcé tout le monde à déposer les armes. Mais le maréchal Moncey rassembla aux Champs-Élysées les débris de tous les corps, et il se chargea de les conduire lui-même à Fontainebleau pour les mettre sous les ordres de l'empereur. On sait quelles furent les conséquences de la défection de Marmont, suivie de la déchéance et de l'abdication de Napoléon. Moncey adressa alors (11 avril 1814), au gouvernement provisoire, l'adhésion du corps de la gendarmerie et la sienne. Trois jours après il revint à Paris, se présenta à Monsieur, comte d'Artois, et fut bientôt nommé par le gouvernement royal, chevalier de Saint-Louis, pair de France et continué dans les fonctions d'inspecteur général de la gendarmerie. Il alla, ainsi que les autres maréchaux qui se trouvaient à Paris, au-devant de Louis XVIII, dans les premiers jours du mois de mai, et fut particulièrement distingué par ce prince, qui lui dit les choses les plus flatteuses. Moncey parut dès lors s'être rallié aux Bourbons avec autant de franchise que de loyauté; mais lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, en 1815, il accepta de lui sa nomination à la pairie. Éliminé pour cela de la chambre haute, après le second retour du roi, il n'y rentra qu'à la promotion, dite *fournée* des 60, le 5 mars 1819, par suite de la proposition Barthélemy. Lors du procès de Ney, en 1815, Moncey, nommé président de la commission qui devait juger son confrère, eut la mauvaise pensée de résister, et comme les autres maréchaux, de refuser, dans de généreuses intentions, une mission où il pouvait sauver le maréchal, en le jugeant et en l'acquittant. Le duc de Conegliano fut suspendu de ses fonctions de maréchal de France, et il expia pendant plusieurs mois, à la prison de Ham, sa noble résistance. Ce qui prouve que la volonté royale n'avait pas eu une part entière à la condamnation de Ney, c'est qu'aussitôt que le mouvement de réaction et d'orage fut passé, le roi se hâta de rendre toute sa faveur à Moncey, et qu'en 1823, il lui confia un des postes les plus importants dans la guerre d'Espagne, celui de commandant du 4ᵉ corps destiné à l'invasion de la Catalogne. Malgré son grand âge, le duc de Conegliano fit encore, avec beaucoup d'activité et d'énergie, cette mémorable campagne. Revenu dans la capitale, il reçut du roi la grand'croix de l'ordre Saint-Louis, et continua à jouir d'une faveur qui ne fit qu'augmenter sous le règne de Charles X. Il se rallia néanmoins sans hésitation au gouvernement créé par la révolution de 1830. Se trouvant, à l'époque de la mort de Jourdan (janvier 1834), doyen des maréchaux de France, il le remplaça dans le gouvernement des Invalides. C'était un emploi qui convenait parfaitement à son esprit d'ordre et de discipline; mais ce fut en vain qu'il essaya d'y réformer quelques abus dans l'administration. Le ministre de la guerre, Maison, étant intervenu, le vieux maréchal lui répondit avec une force et une énergie dont on ne le croyait plus capable. Il fallut pour le calmer recourir à l'intervention la plus puissante et la plus élevée. Lors de la solennité funéraire de Napoléon, qui eut lieu dans l'église des Invalides, le 15 décembre 1840, Moncey, quoique malade, pouvant à peine se mouvoir, et malgré la rigueur d'un froid excessif, voulut rendre un dernier hommage à son illustre bienfaiteur, et il se fit porter dans le chœur, auprès du catafalque. Il vécut encore quelque temps après ce jour solennel, et mourut à l'hôtel des Invalides, le 20 avril 1842. Le maréchal Oudinot lui a succédé.

MONCHESNAY (Jacques de LOSME de), littérateur, né à Paris le 4 mars 1666, montra dès son enfance de grandes dispositions pour les lettres, se fit recevoir avocat pour avoir un titre, mais ne parut point au barreau, et continua de se livrer au goût primitif et dominant que sa fortune indépendante lui permettait de cultiver. La chute du système de Law dérangea ses affaires; il prit alors le parti de se retirer à Chartres, pays de sa femme, et il y mourut le 16 juin 1740. On a de lui 5 comédies représentées au Théâtre-Italien de 1687 à 1695, et imprimées dans le recueil de Gherardi; *Satires nouvelles* sur l'esclavage des passions et sur l'éducation des enfants, 1698, in-4°; *Bolæana*, ou *Entretiens avec Boi-*

leau, insérés dans les pièces préliminaires des œuvres de ce grand poëte, 1740, in-4°; réimprimé avec les poésies de Sanlecque, 1742, in-12, et dans le tome V du *Boileau* de Saint-Marc, avec des additions et des corrections de l'éditeur. Il a laissé en manuscrit des *épîtres*, des *satires* et des *épigrammes*, traduites de Martial.

MONCHY (Charles de). *Voy.* **HOCQUINCOURT.**

MONCIEL (Terrier de), né en 1757, d'une famille distinguée de la Franche-Comté, devint, en 1790, président du département du Jura, et ensuite ministre plénipotentiaire près l'électeur de Mayence. Lorsque Louis XVI résolut de se débarrasser des ministres républicains que le parti de la Gironde l'avait forcé de prendre, Monciel succéda à Roland, le 18 juin 1792. Il était à peine installé lors de la catastrophe du 20 juin, qu'il n'avait pu prévoir, et qu'il lui fut impossible d'empêcher; il fit au moins tout ce qui était en son pouvoir pour rétablir l'ordre, et rappeler le peuple au respect qu'il devait à la royauté. Continuellement attaqué dans l'assemblée, accablé d'outrages, assailli par d'horribles vociférations quand il était forcé d'y paraître, Monciel fut obligé de sortir du ministère. Il était encore dans la capitale à l'époque de la révolution du 10 août; poursuivi le lendemain par les proscripteurs, il crut devoir se réfugier au Jardin des Plantes où, pendant son ministère, il avait fait nommer directeur Bernardin de Saint-Pierre; mais il en fut accueilli très-froidement, et se vit contraint de chercher un autre asile. Il se rendit dans son département où il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions de 1793. Il ne se fit point remarquer jusqu'à l'invasion des alliés en 1814. A cette époque, il fut envoyé, par le conseil général de son département, pour obtenir des sauvegardes des souverains alliés. Admis à une audience de l'empereur de Russie, qui était à Troyes, il profita de cette occasion pour faire entendre à ce monarque quelques mots en faveur des Bourbons. L'accueil qu'il reçut fut d'un augure favorable, et Monciel en ayant informé le comte d'Artois, qui se trouvait dans cette contrée, ce prince l'emmena avec lui à Paris, où il l'employa, dans ces premiers moments, avec beaucoup de succès. Mais l'arrivée de M. de Blacas, qui ne voulait, comme l'on sait, partager avec personne le pouvoir et la faveur, obligea bientôt Terrier de Monciel à se retirer. Depuis cette époque, il vécut dans sa terre près de Besançon, et il y mourut dans le mois de septembre 1831.

MONCLAR (Jean-Pierre-François RIPPERT de). *Voyez* **RIPPERT.**

MONCONYS (Balthazar), voyageur, né à Lyon en 1611, obtint de son père la permission d'achever ses études et de prendre ses degrés en droit à Salamanque. Il parcourut une partie de l'Espagne, revint en France, d'où, malgré la volonté de son père, qui voulait lui acheter une charge de conseiller, il partit pour le Portugal, s'y embarqua, visita successivement les côtes de Provence, l'Italie, l'Égypte, la Syrie, la Palestine, la Natolie, Constantinople, et retourna dans sa patrie en 1649. Il fut ensuite chargé par le duc de Luynes d'une négociation importante à Rome, puis accompagna son fils, le duc de Chevreuse, dans ses voyages en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Allemagne : revenu à Lyon en 1664, il y mourut le 28 août 1665. On a les *Voyages de M. de Monconys*, etc., publiés par son fils, Lyon, 1665, 3 vol. in-4°, figures; Paris, 1667, 2 vol. in-4°; 1695, 5 vol. in-12; traduits en allemand, Leipzig, 1697, in-4°.

MONCOUSU (Pierre-Augustin), capitaine de vaisseau, né en 1756, à Beauné, en Anjou, entra dans la marine, à l'âge de 17 ans, comme matelot, fut fait officier bleu en 1779, et embarqué sur la frégate *la Terpsicore*. Nommé capitaine de vaisseau en 1794, il prit le commandement du *Redoutable*. Au combat d'Algésiras, livré par l'escadre de Linois, à celle de l'amiral Saumarez, le 5 juillet 1801, Moncousu commandait le vaisseau *l'Indomptable*. Il fit, dans cette action, des prodiges de valeur; mais le sort trahit son courage, et il fut emporté par un boulet sur son banc de quart, vers la fin du combat. La perte du brave Moncousu fut vivement apprécié par ses camarades, qui le considéraient comme un des meilleurs officiers du corps. Il avait acquis des connaissances peu communes, dans ses nombreuses campagnes de guerre et de paix.

MONCOUSU (Pierre-Augustin), fils aîné du précédent, entra au lycée Napoléon. Un jour l'empereur, sur le point de partir pour l'Espagne, passait une revue des élèves de ce lycée; il s'arrêta devant l'un d'eux, lequel, avec un sang-froid et un air décidé, commandait à ses petits camarades, de se tenir immobiles et alignés. Frappé de l'air martial du jeune commandant, il lui demande comment il s'appelle. Au nom de Moncousu, l'empereur se découvre, et dans quelques phrases brèves, mais dont chacune impressionne vivement l'auditoire, il lui fait une allocution qu'il termine par ces mots : *Enfant, n'oubliez jamais la journée d'Algérisas!* Électrisé par les paroles de Napoléon, qui le nomma immédiatement caporal d'une des compagnies du lycée, Moncousu puisa dans cette circonstance le germe du dévouement dont il fit preuve, plus tard, envers son bienfaiteur. Du lycée Napoléon, il passa à celui de Rennes, et ensuite, sur la demande de sa famille, au lycée de Nantes, dont il fut un des élèves les plus distingués, et d'où il sortit, en 1811, pour entrer à l'école de marine. Il était enseigne quand, en 1815, à la suite de la bataille de Waterloo, Napoléon s'embarqua à Rochefort. Moncousu, avec quelques officiers, dévoués comme lui, résolut de le sauver, il échoua et fut licencié. Ainsi se termina la carrière du jeune enseigne; ainsi s'évanouit l'avenir qu'il avait rêvé quand l'empereur lui avait raconté la mort glorieuse de son père. Il partit pour la Guadeloupe où il mourut. M. Mellinet a publié sur Moncousu une notice qui a paru sous ce titre : *Moncousu* (*Extrait inédit de la commune et de la milice de Nantes*), 1841, in-8°.

MONCRIF (François-Augustin PARADIS de), littérateur, né à Paris en 1687, dut à sa figure prévenante, à son esprit, à des talents agréables, l'avantage d'être accueilli de bonne heure dans les sociétés brillantes, où il forma des liaisons utiles à sa fortune. Poëte, musicien, acteur, il devint l'âme des divertissements à la mode, fut reçu à l'Académie française en 1733, obtint l'année suivante la place de lecteur de la reine (Marie Leczinska), puis celle de secrétaire général des postes par la protection du comte d'Argenson, alors ministre de la guerre, dont il était l'ami depuis longtemps, et qu'il accompagna dans sa disgrâce et son exil en 1757. Moncrif mourut le

13 novembre 1770 au palais des Tuileries, où il avait un logement. On a de lui un certain nombre d'opuscules tant en vers qu'en prose, recueillis sous le titre d'*OEuvres,* Paris, 1751, 3 vol. in-16; 1768, 4 vol. in-12; 1791, 2 vol. in-8°; 1801, 2 vol. in-18. Les morceaux les plus connus sont : *Essai sur la nécessité et sur les moyens de plaire,* 1738, in-12; *les Amies rivales; Histoire des chats,* etc., 1727, 1748; Amsterdam, 1767, in-8°. On lui doit encore quelques petits *opéras-ballets ;* des *poésies chrétiennes,* des *poésies fugitives,* et des *chansons.* Il fut l'un des collaborateurs du *Journal des savants,* et eut part aux *Étrennes de la Saint-Jean.*

MONDENARD (Jean SARDOZ de MONTAGU, marquis de), mort à Paris en 1823, avait émigré pendant la révolution. On a de lui : *Considération sur l'organisation sociale,* etc., *de la France et de l'Angleterre,* Paris, 1802, 3 vol. in-8°; *Examen du budget de* 1817, in-8°; *Dialogue entre un militaire et un député, ou petit Catéchisme politique,* etc., 1819, in-12.

MONDESIR. *Voyez* THIROUX.

MONDINO (abréviation de RIMONDINO), en latin *Mundinus,* célèbre anatomiste, né à Milan, ou selon d'autres à Florence, vers la fin du 13e siècle, mort à Bologne en 1326, avait enseigné pendant longtemps dans cette ville. On a de lui : *Anatome omnium humani corporis interior. membrorum,* Pavie, 1478, in-fol., première édition; ibidem, 1512, in-4° et in-8°, avec les commentaires de Mathieu Curtius; Bologne, 1481, in-fol.; ibidem, 1521, avec ce titre : *Carpi comment. cum ampliss. annotationibus super anatomiam Mundini,* etc.; Padoue, 1484, in-4°; Strasbourg, 1513, avec ce titre : *Mundinus de omnibus humani corporis inter. membr. anatomia;* Lyon, 1528, in-8°; Marbourg, 1741, in-4°.

MONDION (le chevalier de), d'une famille du haut Poitou, n'avait que 14 ans et était dans un collége de Paris, lorsqu'il apprit les succès des Vendéens. Brûlant du désir de se rendre auprès d'eux, il fabriqua un faux passe-port, et arriva, par ce moyen, jusqu'à l'armée de la haute Vendée. Il fut blessé à la prise de la Chataigneraye, se distingua à la bataille de Chantonnay et à celle de Saint-Fulgent, où il s'opiniâtra à la poursuite des fuyards et reçut une balle à la main. Ayant suivi l'armée royaliste au delà de la Loire, il assista à la bataille de Savenay, et fit partie du détachement qui se retira dans la forêt du Gâvre, sur le bruit d'un rassemblement de chouans. Voyant qu'ils avaient été trompés, les royalistes, au nombre de 2 à 300, se portèrent sur la Loire et surprirent Ancenis. Ils cherchèrent à passer ensuite le fleuve; mais ils ne le purent pas, parce que les embarcations avaient été retirées sur la rive gauche; dans cette position, les républicains fondirent sur eux et les entourèrent. Quelques royalistes parvinrent à faire une trouée à l'arme blanche, après une perte considérable; mais bientôt, atteints par la cavalerie, ils furent tous faits prisonniers, conduits à Angers et fusillés presque aussitôt.

MONDONVILLE (Jeanne de JULIARD, dame de), fille d'un conseiller au parlement de Toulouse, épousa en 1646 un gentilhomme languedocien, devint veuve au bout de 5 ou 6 ans de mariage, se consacra dès lors aux œuvres de charité sous la direction de l'abbé de Ciron, et institua une congrégation dite des *Filles de l'enfance de Notre-Seigneur,* qui fut approuvée en 1662 par le pape Alexandre VII. Accusée d'intrigue dans les affaires du jansénisme et de la régale, cette dame eut défense, en 1685, de recevoir aucune novice et de prendre des pensionnaires; puis un arrêt du conseil, du 12 mai 1686, supprima la congrégation : la fondatrice fut exilée à Coutances, où elle mourut le 5 janvier 1703. Antoine Arnauld avait pris la défense des Filles de l'enfance dans son livre intitulé : *l'Innocence opprimée* (1688, in-12). On essaya vainement de les rétablir en 1717. Reboulet a publié une *Histoire de la congrégation des Filles de l'enfance,* 1724, 2 vol. in-12, où il donne une idée peu avantageuse de cet institut et de sa fondatrice ; cet ouvrage fut condamné par le parlement de Toulouse en 1735.

MONDONVILLE (Jean-Joseph CASSANEA de), compositeur, né à Narbonne le 24 décembre 1715, se fit remarquer par un talent précoce sur le violon, parcourut différentes villes de France, alla se fixer en 1737 à Paris, où il composa et publia successivement des *motets,* des *sonates,* des *trios,* des *concertos* et des *opéras* qui obtinrent un grand succès. Il mourut à Belleville, près de Paris, le 8 octobre 1772. Ses sonates de clavecin, ses opéras, *le Carnaval du Parnasse, Titon et l'Aurore, Daphnis et Alcimadure,* quelques-uns de ses motets et oratorios, exécutés au concert spirituel (dont il était directeur), et qui eurent beaucoup de vogue dans le temps, sont entièrement oubliés. Ces diverses compositions sont sans verve, sans génie, et ses chants aussi monotones que ses récitatifs. — Son fils, mort en 1808, avait publié des sonates de violon en 1767.

MONDORY, né à Orléans, vers la fin du 18e siècle, fut un des plus grands comédiens de son temps. Il acquit une telle réputation dans le rôle d'Hérode que le cardinal de Richelieu voulut en juger par lui-même, et ne put s'empêcher de verser des larmes. Mais l'abbé de Bois-Robert qui était présent, s'étant vanté de faire mieux encore, déclama en effet avec tant de véhémence, qu'il fit pleurer Mondory lui-même. Ce comédien fut frappé d'apoplexie en jouant le rôle d'Hérode. Il ne mourut pas sur la scène; mais, paralysé longtemps de la langue et d'une partie du corps, il ne put y reparaître, et se retira dans une maison de campagne qu'il avait près d'Orléans. Le cardinal le fit venir pour jouer dans l'*Aveugle de Smyrne,* tragi-comédie à laquelle l'Éminence avait eu part. Mondory ne put achever que deux actes, et il retourna dans sa retraite où il mourut en 1646.

MONESTIER (Benoît), conventionnel, était chanoine de Saint-Pierre, à Clermont, en Auvergne, à l'époque de la révolution. Il en adopta les principes sans réserve ; la peur ou le fanatisme révolutionnaire lui fit oublier qu'il était prêtre, et la faction des jacobins n'eut pas de partisan plus déterminé. Nommé député à la Convention par les clubistes du Puy-de-Dôme, il y garda le silence jusqu'au jugement de Louis XVI, dans lequel il vota pour la mort et contre le sursis. Après ce procès, Monestier attaqua avec force les girondins. A l'époque du 31 mai 1793, il s'opposa à ce qu'on lût la réclamation de Vergniaud contre le parti qui venait de le proscrire. Peu de temps après, il fut envoyé avec Pinet aîné, en qualité de représentant du peuple à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Il remplit obscurément sa mission, et

revint bientôt à Paris. La révolution du 9 thermidor an II (27 juillet 1794), ne changea point son système, et il continua de faire cause commune avec les terroristes, s'opposant à la mise en liberté des détenus pour opinions politiques. Assez timide dans la Convention, il parlait souvent au club des jacobins, où il avait une grande influence. Après avoir vainement défendu Collot-d'Herbois, Monestier fut lui-même décrété d'arrestation, le 1er juin 1795. Il fut compris dans l'amnistie lors de l'établissement de la constitution de 1795, et nommé président du tribunal criminel du Puy-de-Dôme, à Clermont, puis président du tribunal de première instance à Issoire, place qu'il occupait en 1815. En 1816, il dut sortir de France comme régicide, et mourut peu après dans l'exil.

MONESTIER (Pierre-Laurent), né à Séverac, le 25 septembre 1755, était homme de loi à Moissac, lorsqu'il fut député, par le département de la Lozère, à l'assemblée législative. Dans la séance du 8 juillet 1792, il dénonça Mallet-Dupan comme prêchant, dans le *Mercure de France*, l'avilissement du pouvoir législatif, et sollicita contre lui un décret d'accusation. Réélu à la Convention nationale, il y vota la mort de Louis XVI, mais en demandant que cette peine ne fût appliquée qu'à la paix. Après la session, il fut employé dans son département, en qualité de commissaire du Directoire.

MONET (Philibert), jésuite, né en 1566 à Bonneville (Savoie), fonda le collége de Tonon en 1597, enseigna les humanités et la théologie morale à Lyon, où il fut pendant 22 ans préfet des études au collége de la Trinité, et où il mourut en 1643. On a de lui de nombreux écrits, dont les plus remarquables sont : *Delectus latinitatis*, 1625, in-12, ouvrage estimé et qui a eu un grand nombre d'éditions ; *Origine et pratique des armoiries à la gauloise*, Lyon, 1631, in-4°; *Inventaire des deux langues latine et française*, 1636, in-fol.; *Abrégé duarallèle des langues françaiseet latine*, 1637, in-4°; *Nomenclatura geographica Galliarum*, 1643, in-12.

MONET, de la famille du précédent, né en 1703, entra d'abord dans la société des jésuites, et la quitta pour raison de santé, étudia le droit à Turin, puis fut nommé capitaine d'infanterie, passa en Pologne, y parvint au grade de lieutenant général, fut appelé en France, et reçut de Louis XVI et du roi de Sardaigne le titre de comte. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié en 1779 : *Essai historique sur la maison de Savoie*, in-8°.

MONETI (François), astrologue, poëte, et l'un des esprits les plus agréables, mais en même temps les plus bizarres de son temps, né à Cortone vers 1635, prit l'habit de frère mineur dans le couvent de St.-François de sa ville natale, et publia un nombre considérable d'ouvrages, dont les titres sont plus ou moins singuliers, et où domine un esprit satirique. On cite, entre autres, de lui un poëme contre les missionnaires jésuites, intitulé : *Cortona convertita*, Paris (Florence), 1759. F. Moneti mourut en 1712. On trouve des détails sur cet écrivain dans les *Veglie piacevoli* de D. M. Manni.

MONFRABEUF (Louis de), né le 30 avril 1724, à Thénorgues, près Buzancy, servit d'abord dans les gardes du corps, et se trouva, en 1745, à la bataille de Fontenoy. Après 18 ans de services, il prit sa retraite et voulut devenir auteur ; mais, n'ayant point fait d'études préliminaires, dépourvu d'ailleurs du génie propre à suppléer, il dut nécessairement échouer dans son entreprise. Tourmenté du désir d'acquérir de la célébrité, il se forma une bibliothèque, et lia une correspondance avec d'Alembert et plusieurs autres hommes de lettres. Abusant de sa crédulité, ceux-ci lui adressèrent des éloges qui n'étaient au fond que de véritables mystifications, et qui, malgré les conseils de ses amis, le firent persister à publier les fruits de son imagination désordonnée. Morale, religion, philosophie, éducation, économie publique et rurale, il embrassa tout, il disserta sur tout, employant, jour et nuit, un copiste à écrire sous sa dictée tout ce qui lui passait par la tête. Seigneur des Petites-Armoises, avant 1789, il renonça paisiblement à son fief lors de l'abolition des titres et priviléges, et vécut sur le pied de l'égalité avec ses anciens vassaux, qui lui en surent bon gré, et ne diminuèrent rien du respect qu'ils lui portaient. Cet original était au reste fort doux, plein de candeur, de droiture, et facile dans le commerce ordinaire de la vie. Il mourut à la Motte-Guéry, près Ghesne-le-Populeux, le 14 juillet 1792. Nous ne parlerons pas de ses nombreux ouvrages qui ne méritent aucune attention.

MONGAULT (Nicolas-Hubert), très-bon traducteur, né à Paris en 1674, entra à 16 ans dans la congrégation de l'Oratoire, et professa les humanités au collége de Vendôme ; mais la faiblesse de sa poitrine ne lui permettant pas de soutenir les fatigues de cet emploi, il quitta l'Oratoire pour se retirer au collége de Bourgogne. Il fut ensuite attaché à l'archevêque de Toulouse, Colbert, puis retourna à Paris, fut reçu à l'Académie des inscriptions, dirigea l'éducation du fils aîné du régent, et fut récompensé de ses soins par des bénéfices et par la place de secrétaire général de l'infanterie, dont son élève était colonel général. Le succès de sa traduction des *Lettres* de Cicéron à Atticus lui ouvrit en 1718 les portes de l'Académie française, et il mourut le 15 août 1746. On a de lui la traduction de l'*Histoire d'Hérodien*, Paris, 1700, in-12 ; celle des *Lettres de Cicéron à Atticus*, ibid., 1714; 4 vol. in-12, réimprimée dans l'édition de *Cicéron* publiée par J. V. Leclerc ; deux *Dissertations :* l'une sur les honneurs divins rendus aux gouverneurs des provinces du temps de la république romaine, et l'autre sur le *Fanum* de Tullia, insérées dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, où l'on trouve, tome XVIII, son *Éloge* par Fréret.

MONGE (Gaspard), comte de Péluse, créateur de la géométrie descriptive et l'un des fondateurs de l'école polytechnique, naquit à Beaune en 1746, d'un père qui, malgré son peu d'aisance, ne négligea rien pour lui assurer une bonne éducation. Placé d'abord au collége que les oratoriens tenaient dans sa ville natale, il fut ensuite envoyé à celui de Lyon. Il s'y appliqua surtout aux mathématiques, et, dès l'âge de 16 ans, fut jugé digne de professer lui-même. Ce fut à cette époque, et pendant les courts loisirs des vacances, qu'il exécuta, sur de grandes dimensions, un plan de la ville de Beaune, qui lui valut d'être recommandé par un officier supérieur au chef de l'école du génie à Mézières. Il ne put toutefois y être admis que parmi les appareilleurs et conducteurs des travaux de fortifications, et n'eut d'abord d'autre occasion

de se faire connaître que comme dessinateur. Cependant on le chargea un jour de faire les calculs pratiques d'une opération de défilement : il inventa pour cela une méthode qui ne tarda pas à être reconnue la plus expéditive et la meilleure. Ce triomphe en amena d'autres qui le firent nommer suppléant de Bossut pour les mathématiques, et de l'abbé Nollet pour la physique; il remplaça même bientôt ce dernier comme professeur : il avait alors à peine 20 ans. Se trouvant conduit par ses essais à la solution d'importants problèmes, il fit l'application de ses découvertes aux différents arts de construction, et devint le créateur d'une doctrine lumineuse qui, développée depuis, a reçu le nom de *géométrie descriptive ;* c'est là un de ses principaux titres de gloire. Mais cette méthode, si éminemment utile, se trouva en conflit avec l'ancienne routine, et n'en triompha qu'après 20 ans de lutte. Un charpentier obtint même le droit d'enseigner le reste de sa vie à l'école de Mézières sa pratique particulière pour les tracés de charpente, en dépit de la théorie générale et des démonstrations du jeune géomètre, auquel il ne fut permis que de perfectionner la coupe des pierres : encore lui fut-il défendu par le corps du génie de donner de la publicité à ses procédés nouveaux. Il se dédommagea de cette contrainte par d'autres découvertes et par plusieurs *Mémoires* sur le calcul intégral, qui le firent nommer correspondant, puis membre de l'Académie des sciences en 1780. Il fut adjoint la même année à Bossut, professeur d'un cours d'hydrodinamique nouvellement ouvert au Louvre; mais il ne quitta l'école de Mézières qu'en 1783, lorsqu'il remplaça Bezout comme examinateur de la marine. Il composa pour les élèves de cette arme un *Traité de statique,* qui depuis a été adopté pour les aspirants à l'école polytechnique, et fut appelé à populariser la science en faisant des cours au lycée de Paris nouvellement fondé. Mais bientôt la révolution vint le jeter dans une carrière à laquelle l'avait mal préparé sa vie studieuse. Nommé ministre de la marine après la journée du 10 août 1792, et chargé provisoirement du portefeuille de la guerre, il se vit forcé de revêtir de sa signature l'ordre de mise à exécution du jugement du roi. On sait qu'il regretta toujours d'avoir attaché son nom à cette grande catastrophe, et que, fatigué de concourir malgré lui à des mesures violentes, il donna sa démission quelques semaines après, sans être effrayé du péril qu'il y avait pour lui à marquer ainsi son improbation aux pouvoirs tyranniques de l'époque. Au reste il avait su donner une impulsion nouvelle aux travaux des différents ports de la France ; il avait sauvé son prédécesseur, M. Dubouchage; il avait empêché Borda de quitter le service : on peut lui reprocher seulement des choix indignes, qui d'ailleurs doivent être attribués plutôt à l'influence de la Convention. Le jour même que sa démission fut acceptée, il fut dénoncé aux jacobins, qui pourtant n'eurent point la lâcheté d'immoler un savant peu redoutable. Monge devait rendre encore d'importants services à son pays, en créant, avec l'aide de Berthollet et de plusieurs hommes précieux, les armes et les munitions de guerre que réclamait la France, levée en masse contre la coalition de l'Europe. Il avait osé dire : « On montrera la terre salpêtrée aujourd'hui, et dans trois jours on en chargera le canon. » Il tint sa promesse, et conquit l'admiration et la reconnaissance de ses compatriotes. Appelé à faire partie de l'école normale, il put enfin mettre au jour sa *Géométrie descriptive ;* et bientôt la part qu'il prit à la fondation de l'école polytechnique mit le comble à sa gloire. En 1796, il alla recueillir en Italie les chefs-d'œuvre des arts que la victoire avait donnés à la France, en restaura quelques-uns qu'on laissait dépérir, et en facilita le développement par des procédés mécaniques. Bonaparte l'envoya l'année suivante porter au Directoire le traité de Campo-Formio. Monge reçut du jeune héros l'invitation de l'accompagner dans sa brillante et aventureuse expédition d'Égypte. Plein d'enthousiasme pour la science, et aussi pour la glorieuse destinée du conquérant, il accéda à cette proposition, et rejoignit l'armée française à Malte en 1798. On est d'accord sur les immenses résultats de cette entreprise pour les sciences et les arts. Monge ne resta pas en arrière de ses illustres compagnons, et fut nommé président de l'Institut formé au Caire sur le modèle de celui de France. Les soldats murmuraient parfois contre le *vieux savant,* auquel ils attribuaient cette laborieuse expédition ; mais ils ne pouvaient se défendre pour lui d'un sentiment d'estime et d'affection, quand ils le voyaient partager leurs travaux, leurs fatigues, souvent même leurs périls, et consacrer toutes les ressources de son génie à améliorer leur situation. De retour en France avec Bonaparte, qui le nomma sous son consulat président de la commission des arts et sciences d'Égypte, Monge surveilla avec zèle l'exécution du grand ouvrage qui devait réunir tant de richesses précieuses. Il avait repris ses fonctions de professeur à l'école polytechnique, et ne désirait rien autre chose, lorsque le chef du gouvernement lui fit accepter une place au sénat, le titre de comte, la sénatorerie de Liége, le grand cordon de la Légion d'honneur, celui de l'ordre de la Réunion, une dotation en Westphalie, et un don de 200,000 fr. Les revers des armes françaises portèrent un coup terrible au cœur de Monge. La restauration le priva de tout emploi, et une épuration qui eut lieu en 1816 lui ôta même sa place à l'Institut. Ses facultés s'altérèrent par le chagrin, et déjà il avait presque cessé de vivre lorsqu'il mourut en 1818. Ne pouvant énumérer les *analyses,* les *observations,* les *mémoires,* etc., qu'on trouve de lui dans les *Collections* de l'Académie des sciences, dans le *Journal* de l'école polytechnique, dans le *Dictionnaire de physique, de l'encyclopédie méthodique,* dans les *Annales de chimie,* dans la *Description de l'Égypte,* et enfin dans la *Décade égyptienne,* nous citerons les ouvrages qu'il a publiés séparément : *Traité élémentaire de statique,* 1786, in-8° ; 6e édition, 1826 ; *Description de l'art de fabriquer les canons,* an II, in-4° ; *Leçons de géométrie descriptive,* publiées dans le *Journal* des séances de l'école normale ; 5e édition, 1813, in-8° ; *Application de l'analyse à la géométrie des surfaces du premier et du deuxième degré,* 4e édition, 1809, in-4°. — Deux frères de Monge, plus jeunes que lui, se vouèrent à l'enseignement. Le premier, qui lui succéda dans la place d'examinateur de la marine, est mort en octobre 1827 ; il avait le titre d'inspecteur en retraite des écoles royales de marine. Le second était professeur d'hydrographie à Anvers, où il est mort.

MONGELLAZ (Fanny Burnier, dame), nièce de

l'abbé Burnier-Fontanel, doyen de la faculté de théologie de Paris, née à Chambéry en 1798, morte le 30 juin 1830, fut élevée à Genève. Son ouvrage *de l'Influence des femmes sur les mœurs*, 1828, 2 vol. in-8°, est remarquable par la sagesse des leçons que l'auteur y donne aux femmes dans toutes les situations de la vie où elles peuvent se trouver. En 1825, elle avait fait paraître anonyme *Louis XVIII et Napoléon dans les Champs-Élysées*. Elle a laissé une *Histoire de saint François de Sales*, et un roman inachevé : *Pierre, comte de Savoie*, dans lequel elle se proposait de peindre, à la manière de Walter-Scott, les mœurs et les coutumes de son pays.

MONGEZ (Jean-André), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, savant physicien et naturaliste, né à Lyon en 1751, partit en 1785 avec la Pérouse, en qualité de physicien et comme aumônier de l'expédition, et partagea vraisemblablement le sort de ses malheureux compagnons de voyage, dont on a cessé de recevoir des nouvelles en 1788. Il reste de Mongez : *Description, usages et avantages de la machine pour la fracture des jambes*, d'Albert Piéropan, 1782, in-8°; *Manuel du minéralogiste*, etc., traduit de Bergmann. Il eut part aux premiers vol. du *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier, et, depuis 1779, rédigea le *Journal de physique* commencé par ce même abbé. On a souvent confondu Jean-André Mongez avec son frère aîné Antoine Mongez, membre de l'Institut.

MONGEZ (Antoine), frère aîné du précédent, né à Lyon en 1747, était comme lui chanoine de la congrégation de Sainte-Geneviève. Dès sa jeunesse, la culture des lettres occupa ses loisirs ; il y joignit celles des sciences et de l'archéologie. Nommé garde du cabinet des antiquités de Sainte-Geneviève, il obtint en 1783 un prix à l'Académie des inscriptions pour une *Dissertation* sur les noms et les attributs des divinités infernales. Deux ans après il fut admis à l'Académie, dans la classe des académiciens libres, et fut presque aussitôt chargé de la rédaction de deux grands ouvrages qui ne devaient être terminés que beaucoup plus tard, le *Dictionnaire d'antiquités*, qui fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*, de l'*Explication de la galerie de Florence*. A la révolution, dont il embrassa les principes, il fut du nombre des ecclésiastiques qui renoncèrent à leurs fonctions et ne se crurent pas obligés à garder le célibat; mais d'ailleurs il ne cessa jamais d'être très-modéré dans ses opinions et dans sa conduite. Il fit partie de l'Institut à sa création, fut nommé commissaire du Directoire près de l'administration des monnaies, et devint en 1800 membre du tribunat. La restauration le dépouilla de tous ses emplois. Il fut éliminé de l'Institut en 1816 ; mais il y remplaça Dupont de Nemours en 1818. Sa place d'administrateur des monnaies lui fut enlevée en 1827. Il était pauvre; mais le goût de l'étude, que l'âge n'avait pas affaibli, lui fit supporter courageusement les épreuves qu'il devait subir. Il mourut à Paris le 30 juillet 1835. Le 1er août, M. Daunou prononça sur la tombe du plus ancien de ses confrères un discours inséré en partie dans le *Journal des savants*. Outre un grand nombre de *Mémoires* dans les recueils de l'Académie et de l'Institut, on citera de lui : *Histoire de la reine Marguerite de Valois*, première femme de Henri IV, 1777, in-8° ; *Mémoire sur les cygnes qui chantent*, 1783, in-8°; *Vie privée du cardinal Dubois*, 1789, in-8° ; réimprimée en 2 vol. ; *Iconographie romaine*, 1787, in-fol., ou 3 vol. in-4°, figures : c'est la suite de l'*Iconographie grecque*, d'En. Visconti.

MONGIN (Athanase de), pieux et savant bénédictin, né en 1589, à Gray, ville de Franche-Comté, d'une famille noble, fit profession à l'abbaye de Luxeul, et fut envoyé à Paris, pour y terminer ses études et prendre ses grades. Il sollicita, l'un des premiers, la réforme des abus qui s'étaient glissés dans les principales maisons de l'ordre, et, s'étant rendu à Saint-Vannes, y prit l'habit des mains de D. Didier de Lacour. Il fut ensuite chargé d'enseigner la philosophie et la théologie à Cluni, et fut élu, au bout de quelques années, supérieur de cette maison. Il acquit bientôt la réputation d'un des plus habiles maîtres dans la vie spirituelle, et, malgré sa modestie, se vit obligé de répondre aux questions que lui adressait la Sorbonne, dans les cas difficiles. Il fut nommé, en 1624, prieur de Corbie, d'où il passa, avec le même titre, à Saint-Remi de Reims, pour y introduire la réforme. Élu, en 1630, visiteur de la province de France, il fut appelé, en quittant cette charge, à la direction de Saint-Germain-des-Prés, et chargé, par le chapitre général, de revoir les constitutions de l'ordre, et d'y proposer les changements que le temps aurait rendus nécessaires. Il était occupé de ce travail, lorsqu'il mourut presque subitement, le 17 octobre 1633, avec la réputation d'un savant théologien, et laissant à ses confrères l'exemple d'une vie irréprochable. D. Mongin a laissé en manuscrit, un grand nombre d'ouvrages, la plupart ascétiques. On en trouve la liste à la suite de sa *Vie* dans la *Bibliothèque de la congrégation de Saint-Maur*, pages 17 et 793.

MONGIN (Edme), né à Baroville dans le diocèse de Langres en 1668, se consacra de bonne heure à la prédication, remporta trois prix d'éloquence à l'Académie française, dont il devint membre en 1708, fut nommé en 1724 évêque de Bazas, et mourut dans cette ville en 1746. Ses *OEuvres*, qui consistent en sermons, discours et oraisons funèbres, ont été publiées à Paris, 1745, in-4°. D'Alembert a fait son *Éloge* dans son *Histoire des membres de l'Académie française*.

MONGITORE (Antonin), antiquaire et biographe, né à Palerme en 1663, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de l'église cathédrale, puis consulteur du saint-office, et mourut le 6 juin 1743. On a de lui une *Vie de sainte Rosalie* (en italien), 1705 ; *Biblioth. sicula, sive de scriptoribus siculis notitiæ locupletissimæ*, 1708-1714, 2 vol. in-fol., dont l'introduction a été insérée sous ce titre : *Regni Siciliæ delineatio*, dans le *Thesaur. antiquitat. Italiæ*, tome X ; *Divertimenti geniali*, 1704, petit in-4° ; *Vie de saint François de Sales* (en italien), 1695, in-12 ; *Palermo santificato della vita de suoi santi cittadini*, 1708, in-8° ; *Parlamenti generali di Sicilia, dall' anno 1446 sino all' 1748*, *con le cerimonie istoriche dell' antico e moderno uso del parlamento oppresso varie nazioni*, etc. (publié avec des notes et des additions par un parent de l'auteur), 1749, in-fol., et plusieurs mémoires ou recherches historiques sur quelques antiquités de la Sicile, sur la fondation de divers couvents et églises, etc. On doit à Mongitore une nouvelle édition augmentée de la *Sicilia sacra* de Roch Pirrho.

MONEGARIO (Dominique), doge de Venise, fut élu en 756, en remplacement de l'usurpateur Gallo, qui avait été déposé et privé de la vue. Après avoir gouverné la république pendant 8 ans, Monegario éprouva le même sort que son prédécesseur; des conspirateurs s'emparèrent de sa personne en 764, lui arrachèrent les yeux, et lui substituèrent Maurice d'Héraclée.

MONGODIN (André-Jacques), pieux ecclésiastique, né de parents pauvres, mort en 1775, a mérité d'être proposé pour modèle à tous les prêtres qui n'aspirent point aux éminentes dignités de l'Église, ou qui ne se reconnaissent pas le droit d'y prétendre. Nommé recteur ou curé de Saint-Aubin, l'une des paroisses de Rennes, vers 1755, il ne permit jamais qu'on fit des quêtes pour les pauvres, ne consentit point à faire des emprunts pour sa paroisse, malgré l'autorisation du parlement, employa ses dîmes à pourvoir aux besoins des indigents, avec lesquels il partagea même souvent son repas, et auxquels il légua une rente d'environ 700 livres. Il disait que son revenu appartenait aux malheureux, et qu'il ne se regardait que comme leur caissier.

MONI (Dominique), peintre assez estimé, né d'une illustre famille de Ferrare en 1550, mort en 1602, fut toute sa vie le jouet de son imagination ardente. Il se jeta d'abord dans un couvent de chartreux, rentra bientôt après dans le monde, voulut se faire prêtre, finit par se marier, et résolut d'étudier la philosophie; mais ayant trouvé cette science nue et pauvre, il se tourna vers la médecine, puis vers l'étude des lois, enfin vers la peinture, s'y fixa et y devint habile en peu de temps. Toujours agité, toujours malheureux par son caractère impatient et sensible, il perdit sa femme, et en conçut une telle douleur qu'il tomba dans un état de frénésie et commit un meurtre. On remarque dans les ouvrages de ce peintre, très-nombreux en Italie, un coloris gracieux, des teintes agréables, un dessin correct et surtout de l'invention. Il a saisi avec bonheur la manière du Tintoret.

MONICART (Jean-Baptiste de), trésorier de France, à Metz, fut mis à la Bastille, en 1710, sur le soupçon qu'il entretenait une correspondance avec les généraux allemands, et n'en sortit qu'en 1714, à la paix générale. Son innocence ayant été reconnue, on le réintégra dans ses fonctions; et, en 1717, il fut nommé l'un des directeurs de la banque de Law. Pour adoucir l'ennui de sa captivité, Monicart avait décrit en vers les tableaux, les statues et les autres objets d'art qui décorent le château et les jardins de Versailles; et sa mémoire l'avait si bien servi que, sans autre secours, il avait rempli de descriptions 12 cahiers, qui contenaient environ 6,000 vers chacun. Il annonça ce grand ouvrage en 9 vol. in-4° avec 500 planches, mais l'auteur mourut avant la publication du 3e volume, en 1722, et l'ouvrage en resta là. Les 2 volumes publiés sont encore recherchés des curieux.

MONIER (Jean-Humbert), né à Belley, en mai 1786, embrassa la carrière du barreau et se fit recevoir avocat. Après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie judiciaire, il était avocat général à la Cour royale de Lyon à l'époque de sa mort, le 11 avril 1826. Outre quelques mémoires pour des causes dont il avait été chargé, étant avocat, et quelques articles de politique et de littérature, insérés dans *la Quotidienne* ou dans les journaux de Lyon, on doit à Monier : *Considérations sur les bases fondamentales du nouveau projet de constitution,* Lyon, 1814, in-8°; *Essai sur Blaise Pascal,* Paris, 1822, in-8°. On lui attribue la rédaction d'un *Mémoire pour la ville de Belley*, etc.

MONIGLIA (Jean-André), médecin et littérateur, né vers 1640 à Florence, fut archiâtre du grand-duc de Toscane, professeur à l'université de Pise, et sut concilier son goût pour les lettres avec les devoirs de son état. Il mourut en 1700, membre de l'académie de *la Crusca* et de celle *degli Arcadi*. On a de lui : *De viribus arcani aurei antipodagrici epistola,* Florence, 1666, in-4°; *De aquæ usu in febribus,* ibid., 1682; *Opere drammatiche,* ibid., 1689, 3 tomes in-4°. Il a placé dans ce recueil des pièces de théâtre qui ne sont pas de lui, mais dont il avait composé le prologue et les divertissements.

MONIGLIA (Thomas-Vincent), théologien de l'ordre de Saint-Dominique, né à Florence le 18 août 1686, se distingua de bonne heure par ses talents pour la discussion. Séduit par les avantages que le ministre d'Angleterre, près la cour de Toscane lui avait fait entrevoir, il s'échappa de son couvent, s'embarqua pour l'Angleterre, visita les principales bibliothèques de Londres, rechercha la société des savants, et acquit dans leur commerce des connaissances très-étendues. Ses ressources pécuniaires étant épuisées, il se vit forcé d'accepter l'emploi de précepteur chez un seigneur auquel il avait inspiré quelque intérêt. Après trois ans de séjour en Angleterre, il obtint de son ordre, par l'entremise du grand-duc de Toscane, le pardon de son escapade, revint en Italie, et se dévoua dès lors à la prédication avec le plus grand zèle. Plus tard il professa successivement la théologie à Florence et à Pise, et mourut dans cette ville le 15 février 1767. On a de lui : *De origine sacrarum precum rosarii B. M. Virginis dissertatio,* Rome, 1725, in-8°; *De annis Christi Salvatoris et de religione utriusque Philippi Augusti, dissertationes II,* ibid., 1741, in-4°; *Dissertazione contro i fatalisti,* 1744, in-4°; *Contro i materialisti e altri increduli,* 1750, 2 tomes in-8°; *Osservazioni critico-filosofiche contro i materialisti,* 1760, 2 tomes in-8°; *La mente umana, spirito immortale, non materia pensante,* 1766, 2 vol. in-8°.

MONIME, Grecque de Stratonicée, l'une des femmes de Mithridate *Eupator*. Après sa défaite, et désespérant de jamais recouvrer son royaume, Mithridate envoya Bacchus, un de ses plus dévoués serviteurs, donner la mort à ses sœurs et à ses femmes, qui se trouvaient enfermées dans les murs de Pharnacia, ville forte, qui n'avait pas encore subi le joug des vainqueurs. Monime, la plus chérie de ses femmes, s'empressa d'obéir à ses ordres suprêmes, et prenant le diadème qui ornait encore son front, elle voulut s'étrangler; trop faible il se rompit : « Fatal diadème, dit-elle, en le foulant aux pieds avec mépris, tu m'as toujours été inutile; que ne me sers-tu aujourd'hui en m'aidant à mourir? » et elle s'offrit avec courage au glaive qui l'immola.

MONIQUE (Sainte), mère de saint Augustin, qui donne sur elle, dans ses *Confessions,* les plus touchants détails, naquit en 332, et quoique élevée dans le christianisme fut mariée à un païen nommé Patrice, bourgeois de Tagaste en Numidie, qu'elle réussit à con-

vertir, et dont elle demeura de bonne heure veuve avec trois enfants. Ayant appris qu'Augustin s'était laissé séduire par les erreurs des manichéens, elle partit pour Milan où elle le trouva rendu à de meilleurs sentiments par les conseils de saint Ambroise; et après être demeurée quelque temps auprès de ce fils chéri, elle se disposait à se rembarquer à Ostie, lorsqu'elle y mourut le 4 mai 387, jour où l'Église célèbre sa fête. Godescard a écrit la *Vie* de sainte Monique, et le pape Martin V a rédigé l'*Histoire* de la translation de son corps à Rome, en 1430.

MONK (George), l'un des personnages les plus célèbres du 17e siècle, né le 6 décembre 1608 dans le comté de Devon, de parents nobles, mais sans fortune, entra comme volontaire, à l'âge de 17 ans, dans un régiment d'infanterie commandé par un de ses parents, et fit ses premières armes dans une expédition maritime contre les Espagnols. De retour en Angleterre, il fut employé comme enseigne, d'abord dans l'expédition contre les îles de Ré et d'Oleron, puis en Flandre, où il fit dix campagnes. A l'époque où les mécontents d'Écosse commencèrent la guerre civile, il obtint une place de lieutenant-colonel dans le régiment de lord Newport, qui faisait partie de l'armée royale rassemblée sur les frontières d'Écosse. L'année suivante il fut nommé colonel du régiment de Leicester employé en Irlande, et il y fit une guerre très-vive aux rebelles jusqu'à la trêve conclue en 1643. De retour en Angleterre, il y fut arrêté sur le soupçon de favoriser le parti du parlement, et on lui ôta le commandement de son corps. Quelque temps après, étant parvenu à se justifier auprès de Charles Ier, ce monarque l'éleva au grade de général-major. A peine Monk avait-il pris possession de ce nouveau poste, qu'il fut fait prisonnier dans une surprise nocturne par les troupes parlementaires aux ordres du général Fairfax, et envoyé à la Tour de Londres, où il resta détenu pendant près de 2 ans. Il obtint sa liberté sur les instantes sollicitations de lord Lisle, fils aîné du comte de Leicester, alors en faveur auprès du parlement; mais ce fut sous la condition qu'il adhérerait au *covenant*, et qu'il irait servir en Irlande. Peu de temps après son arrivée dans cette île, il y reçut le commandement de la partie septentrionale, et marcha au secours de Londonderry dont il força les royalistes de lever le siége. Des forces supérieures l'ayant contraint de repasser en Angleterre, il y vit pour la première fois Cromwell, qui le nomma lieutenant général d'artillerie et l'emmena avec lui en Écosse. Monk s'y distingua à la bataille de Dunbar, resta chargé du commandement de l'armée après le départ du protecteur, et soumit la plus grande partie de ce royaume. En 1653 il reçut le commandement d'une division de l'armée navale sous les ordres de l'amiral Blake, et soutint pendant deux jours un engagement très-vif avec Tromp. Deux mois après, commandant en chef de la flotte anglaise, il livra bataille au même amiral qui fut tué dans l'action : les Hollandais y perdirent 30 vaisseaux pris ou détruits. Cette victoire fut célébrée à Londres par une fête extraordinaire, et Cromwell, passa une chaîne d'or au cou de Monk. Celui-ci prit ensuite le commandement en chef de l'Écosse, fit proclamer le protecteur à Édimbourg, et parvint à désarmer les montagnards. A la mort de Cromwell, Monk ne fit aucun mouvement, et ne parut occupé que du soin de se maintenir dans son gouvernement d'Écosse. Il eut l'adresse de perdre le général Lambert, son rival, dans l'esprit du parlement, et de le faire arrêter. Devenu ainsi le seul chef militaire redoutable, il entra en Angleterre à la tête de son armée, vint occuper Westminster, se rendit l'organe de la nation auprès du *long parlement*, et pressa cette assemblée de se dissoudre elle-même et d'abandonner la place à des députés élus librement. Bientôt après il s'aboucha avec sir John Grenville, principal agent du roi Charles II, fit échouer la tentative du général Lambert qui, s'étant échappé de sa prison, avait rallié autour de lui un assez grand nombre de républicains, proclama le souverain légitime dans Londres le 8 mai 1660, et alla le recevoir à son débarquement à Douvres. Le premier soin de Charles II fut de récompenser le général qui venait de lui rendre un si grand service. Monk fut nommé chevalier de l'ordre de la Jarretière, membre du conseil privé, gentilhomme de la chambre, grand écuyer, premier commissaire de la trésorerie, et enfin duc d'Albermale, titre auquel furent attachés des biens considérables. Les gouvernements de Devonshire et de Middlesex complétèrent cette série de récompenses. Dans le procès des régicides, Monk, qui était au nombre de leurs juges, se montra modéré, excepté envers le comte d'Argile dont il produisit des lettres confidentielles que cet accusé lui avait adressées en Écosse lorsque lui Monk y commandait au nom de Cromwell. Il fut adjoint au duc d'York dans le commandement et la direction des armées navales, lorsque la guerre éclata contre la Hollande en 1664, fit les campagnes de 1667 et 1668, et mourut d'hydropisie le 3 janvier 1670. Charles II le fit enterrer avec une pompe presque royale à Westminster, dans la chapelle de Henri VII. Plusieurs historiens anglais s'accordent à représenter Monk comme un homme médiocre, et attribuent bien plus au cours des événements qu'à sa coopération le rétablissement de la monarchie. Pendant sa captivité à la Tour de Londres, Monk avait composé un écrit qui fut publié après sa mort sous le titre d'*Observations on military and political affairs,* 1671, in-fol. On a une *Vie* du général Monk, par Thomas Gumble, son aumônier, et traduite en français par Gui Miége, 1672. M. Desvaulx d'Oinville, maréchal de camp, a publié en 1816 une seconde édition de cette traduction dont il a rajeuni le style.

MONK (Marie), femme du précédent, morte à Bath en 1715, joignait à la connaissance des langues latine, italienne et espagnole, un talent assez distingué pour la poésie. Ses productions ont été recueillies et imprimées en 1716, in-8°, sous le titre de *Marinda, poems and translations on several occasions.*

MONMOUTH (Jacques, duc de), fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, et de Lucy Walters, né à Rotterdam en 1649, fut élevé en France dans les principes de la religion catholique. Le roi son père le fit venir à Londres après la restauration, et le créa successivement comte d'Orkney, duc de Monmouth, chevalier de la Jarretière et capitaine des gardes. Monmouth fit ses premières armes dans les Pays-Bas, sous le prince d'Orange, commanda un corps d'Anglais et d'Écossais à la bataille de Saint-Denis en 1678, fut ensuite employé en Écosse contre les rebelles qu'il défit complétement. Mais bientôt

l'ambition lui fit oublier ses devoirs. On le vit entrer dans une conspiration contre son père, ou plutôt contre le duc d'York, son oncle, auquel il prétendait enlever la couronne, en faisant répandre le bruit qu'il y avait droit lui-même comme fruit légitime de l'union de Charles II avec miss Walters. Le roi lui pardonna en faveur des révélations qu'il fit; mais Monmouth ne tarda pas à renouer ses liaisons avec les mécontents. Il reçut l'ordre de ne plus paraître à la cour, et se retira en Hollande, où il fut bien accueilli du prince d'Orange. A la mort de Charles II, Monmouth croyant le moment favorable pour faire valoir ses prétendus droits, et voulant profiter de la diversion que le comte d'Argile allait opérer en Écosse, s'embarque au Texel avec 80 hommes, débarque sur les côtes du Dorsetshire, publie une proclamation dans laquelle il traite Jacques II d'usurpateur, et l'accuse d'être l'auteur de l'incendie et d'avoir empoisonné le roi son frère. Il parvint à rassembler 2 ou 3,000 hommes; mais sa tête est mise à prix; l'armée royale se réunit sous les ordres du jeune d'Albemarle, fils du fameux Monk; une action s'engage à Sedgemore, dans le Sommersetshire; les rebelles sont vaincus, et Monmouth, fait prisonnier le lendemain du combat, est conduit à la Tour de Londres. C'est en vain qu'il essaya de fléchir le juste courroux de Jacques par les plus humiliantes soumissions; il fut décapité le 15 juillet 1685, après avoir montré dans ses derniers moments plus de résignation et de fermeté qu'il n'en avait eu pendant sa détention à la Tour.

MONNEL (Simon-Edme), curé de Valdelancourt, fut nommé par le département de la Haute-Marne député à l'assemblée nationale, prêta serment, et après la session remplit différents emplois administratifs. Réélu à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI, sans appel ni sursis. Cependant il n'approuva point les excès de la Terreur, et après le 9 thermidor, il demanda que les comités révolutionnaires fussent tenus d'indemniser les détenus injustement poursuivis. En sortant de la Convention il devint commissaire du Directoire près d'une administration départementale. Le 18 brumaire le fit rentrer dans l'obscurité. En 1816 il fut banni de France, et mourut à Constance le 29 octobre 1822.

MONNERON (Augustin), député de Paris, à l'Assemblée législative, prit part, le 22 octobre 1791, à la discussion relative aux prêtres perturbateurs, réclama leur punition individuelle, et demanda la prompte organisation des écoles primaires. En janvier 1792, il proposa de déclarer qu'il n'y avait lieu à délibérer sur les moyens d'empêcher les accaparements de sucre. Ayant donné sa démission au mois de mars de la même année, il fut remplacé par Kersaint. Devenu, en 1798, directeur général de la caisse des comptes courants, il disparut tout à coup en laissant un grand nombre de ses billets en circulation. Cette affaire ayant été portée au tribunal criminel de la Seine, Monneron y fut acquitté dans le courant de mai. On s'épuisa en conjectures sur les causes de cet événement; et quelques personnes crurent les trouver dans la liaison de Monneron avec le directeur Barras. Pendant l'assemblée constituante, les frères Monneron obtinrent la permission de frapper sous leur nom des pièces de deux sous et de cinq sous en cuivre. Ils en firent une émission considérable, mais cette monnaie donna lieu à beaucoup de friponneries à cause de son volume, et l'on jeta dans le public une grande quantité de pièces fausses, qui n'étaient que recouvertes d'une feuille de cuivre. Il mourut vers 1801.

MONNERON (Louis), frère du précédent, député des colonies françaises des Indes orientales, fut admis, en 1790, à l'assemblée constituante, en cette qualité, et publia, en 1791, un mémoire intitulé : *Opinion sur le projet d'établissement d'un acte de navigation en France*, in-8°. En 1798, ayant été soupçonné de complicité avec son frère Augustin, lors de sa disparition, il fut arrêté, et mis en liberté peu de temps après. Il mourut dans les premières années du 19e siècle.

MONNET (Jean), littérateur, né à Condrieux, près de Lyon, fut placé près de la duchesse de Berri (fille du régent). Après la mort de cette princesse, il mena pendant plusieurs années une vie dissipée et orageuse et fut successivement directeur de l'Opéra-Comique (1743), du théâtre de Lyon (1745), et d'une troupe d'acteurs français à Londres (1748). Il reprit la direction de l'Opéra-Comique en 1752, passa de nouveau à Londres en 1766, puis revint à Paris, où il mourut obscurément en 1785. De tous les ouvrages que Monnet dit (dans ses *Mémoires*) avoir publiés, on ne connaît que les suivants : *Anthologie française, ou Chansons choisies, depuis le 13e siècle jusqu'à présent*, Paris, 1765, 3 vol. in-8°; *Choix de Chansons joyeuses, supplément à l'Anthologie*, in-8° de 100 p., à la suite desquelles on trouve les *Chansons gaillardes* qui ne sont autre chose que les *Chansons joyeuses*, etc., de Collé; *Supplément au Roman comique, ou Mémoire pour servir à la Vie de J. Monnet, écrits par lui-même*, 1772, 2 vol. in-12. Barré, Radet et Desfontaines en ont tiré le joli vaudeville de *J. Monnet*, Paris, 1799.

MONNET (Antoine-Grimoald), chimiste et minéralogiste, né en 1734 à Champeix en Auvergne, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences physiques, s'établit pharmacien à Rouen, vint ensuite à Paris, obtint la place d'inspecteur général des mines en 1774, perdit cet emploi à la révolution, et mourut le 23 mai 1817. Il était membre des académies de Stockholm, de Rouen et de Turin. On a de lui : *Traité des eaux minérales*, 1768, in-12; *Catalogue raisonné minéralogique*, 1772, in-12; *Nouveau traité d'hydrologie*, 1772, in-12; *Traité de la dissolution des métaux*, 1775, in-12; *Nouveau système de minéralogie*, 1779, in-12; *Dissertation et expériences relatives aux principes de la chimie pneumonique*, 1789, in-4°; *Mémoire historique et politique sur les mines de la France*, 1790, in-8°; *Démonstration de la fausseté des principes des nouveaux chimistes*, 1798, in-8°; quelques traductions d'ouvrages allemands sur la minéralogie, des *analyses*, des *mémoires* et des *dissertations* dans le *Journal de physique*.

MONNET (Mariette MOREAU, dame), née à la Rochelle, morte le 12 novembre 1798, fut liée avec d'Alembert, Diderot, Thomas et autres littérateurs distingués de son temps. Elle avait obtenu dès l'âge de 16 ans plusieurs succès littéraires. On a d'elle *Contes orientaux*, Paris, 1779, in-12; *Histoire d'Abdal-Masour*, suite des *Contes orientaux*, 1784, in-12; *Lettres de Jenny Bleinmore*, 1787, 2 vol. in-12; quelques pièces de théâtre; enfin des *poésies* insérées dans divers recueils du temps,

et parmi lesquelles on doit remarquer *l'idylle sur les fleurs.*

MONNET (le baron Louis-Claude), général français, né à Mougon, près Niort (département des Deux-Sèvres), le 1er février 1766, entra au service dans l'infanterie en 1793, et fit ses premières armes dans la Vendée en qualité de capitaine d'une compagnie franche des Deux-Sèvres. Il se distingua, en l'an IV (1795), au combat de Hugue, et arrêta Charette dans la forêt de Grallard. Employé à l'armée du Rhin, en qualité de commandant de la 31e demi-brigade, il fit la campagne de l'an VI (1797), et prit d'assaut la ville de Sion, dans le haut Valais. A la bataille de Bussolingo, livrée le 26 mars 1799, il coupa la retraite à l'ennemi, et lui enleva 3,000 hommes. Le sang-froid et l'intelligence qu'il montra dans cette journée, où il combattit presque toujours sous le feu de l'ennemi, lui valurent le grade de général de brigade, sur le champ de bataille. Commandant de la citadelle de Mantoue, il se fit remarquer par sa défense pendant le siége de cette place. Rappelé à Paris, il fut employé à l'armée de Hollande. Il y obtint, en 1800, le commandement supérieur de l'île de Walcheren et de Flessingue, fut nommé général de division, le 19 août 1803 ; commandant de la Légion d'honneur, le 14 juin 1804, et chargé, au commencement de 1809, de mettre Flessingue à l'abri de toute entreprise de la part de l'Angleterre, qui faisait à cette époque les préparatifs d'un armement considérable, qu'on prévoyait être destiné contre la Hollande. En effet, le 30 juillet, 18,000 Anglais effectuèrent un débarquement entre le fort de Haak et le Polder, et prirent aussitôt position devant Flessingue. Le général Monnet s'y défendit quelque temps, avec un succès balancé ; mais, ayant à lutter contre des forces quadruples des siennes, il capitula le 15 août, et se rendit prisonnier avec sa garnison. Napoléon, furieux, ordonna la réunion d'un conseil de guerre, qui condamna à mort, par contumace, le général Monnet, comme coupable de lâcheté ou de trahison. L'opinion publique apprécia, avec plus de justice, la conduite du condamné, qui, rentré en France après la première restauration, en 1814, fut réintégré par le roi dans son honneur et dans son grade, et créé chevalier de Saint-Louis le 13 août 1814. Pendant les cent jours, Napoléon le fit rayer du tableau de l'armée. Rétabli, par ordonnance du roi, du mois d'août 1815, il fut maintenu au nombre des lieutenants généraux en activité, jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 8 juin 1819.

MONNET, aussi général, né dans le midi de la France, vers 1740, était entré, fort jeune, comme simple soldat dans le régiment de Bretagne. Aussi distingué par ses talents que par son courage, il était devenu adjudant-sous-officier, ce qui était autrefois la preuve d'un vrai mérite. Nommé capitaine, puis chef de bataillon, dans les premières années de la révolution, il fut chef de brigade ou colonel, en 1794. Il fit en cette qualité, avec une grande distinction, les premières campagnes aux armées de la Moselle et de Sambre-et-Meuse. Nommé général de brigade, en 1795, il fut employé dans la Vendée, sous le général Hoche, puis à Amiens. Ayant obtenu sa retraite un peu plus tard, il se retira dans son pays natal, où il est mort dans un âge très-avancé.

MONNIER (dom Hilarion), savant controversiste, naquit, en 1646, à Toulouse, bailliage de Poligni, d'une famille noble. Resté orphelin en bas âge, il fut élevé, par les soins d'un oncle, pieux ecclésiastique, qui lui inspira l'amour de l'étude et de la retraite. Ses cours terminés, il prit l'habit de Saint-Benoît, à Besançon, et, bientôt après, fut chargé, par ses supérieurs, d'enseigner la philosophie et la théologie. Envoyé à Paris, en 1677, il y fut accueilli par Mabillon, Nicole, Duguet, et d'autres savants hommes avec lesquels il resta en correspondance. Nommé en 1706, prieur de Morey, il y mourut le 17 mai 1707. On a de lui : *Éclaircissement du droit de la congrégation de Saint-Vannes, sur les monastères qu'elle possède en Franche-Comté*, 1688 ; et des *Lettres* sur des sujets religieux.

MONNIER (Louis-Gabriel), graveur, né à Besançon le 11 octobre 1733, mort à Dijon le 28 février 1804, membre de l'académie de cette ville, a gravé la *Carte topographique de la Bourgogne*, dessinée par Paucher, 3 feuilles ; la *Carte des chaînes des montagnes et des canaux de France*, par le même ; la *Carte synoptique* qui accompagne les *Notions élémentaires de botanique*, de Durande ; un grand nombre de *vignettes* et d'*estampes* pour l'*Histoire de Bourgogne* de D. Plancher ; le *Salluste* du président de Brosses, etc. ; des *jetons* et des *médailles* recherchés des curieux.

MONNIER (Jean-Charles), général français, né à Cavaillon, dans le comtat d'Avignon, le 22 mars 1758, habitait Paris depuis plusieurs années lorsque la révolution éclata. Il en embrassa la cause avec ardeur, prit les armes le 14 juillet 1789, et servit comme volontaire dans la garde nationale parisienne, jusqu'en 1792, qu'il fut nommé sous-lieutenant au 7e régiment d'infanterie et ensuite adjoint à l'état-major, puis employé au camp sous Paris. En février 1793, il partit pour l'armée d'Italie, où, dès sa première campagne, il fut promu à des grades supérieurs. S'étant signalé à Saorgio et à la prise de la redoute de Feldi, il combattit d'une manière non moins brillante à Lodi, à Arcole, puis, le 15 mars, à la bataille de Rivoli, où il chassa l'ennemi des hauteurs sur lesquelles il tenait l'armée française en échec. Nommé général de brigade en 1797, il entra deux fois dans le Tyrol, la première sous Masséna, la deuxième sous Joubert. Après le traité de Campo-Formio, il reçut le commandement d'Ancône et des départements du Trento, du Musone et du Metauro. En 1798, il se distingua dans la campagne de Naples, par la surprise de la forteresse de Civitella, qui se rendit le 8 décembre, et par celle de Pescara, le 24 du même mois. Il défit ensuite un corps nombreux de Napolitains à Kernia et à Koméliam ; mais, en prenant le faubourg de la Madelaine de Naples, il fut blessé, sur le pont, d'un coup de feu qui lui traversa le corps, de l'épaule droite à la mâchoire gauche. Il était à peine rétabli qu'il reprit le commandement d'Ancône et des trois départements romains adriatiques. La défaite des Français, la conquête de toute l'Italie par les alliés, isola bientôt la place d'Ancône. Aux approches de l'escadre turco-russe, les habitants des pays adjacents s'insurgèrent. Monnier marcha d'abord sur Fano, qu'il soumit en peu de temps ; se porta ensuite sur Ascoli, qu'il prit d'assaut ; força Yesi, marcha sur la gauche des insurgés, leur prit Lorette et Castel-Finardo ; tomba sur

Fossombrone, Fabriano, et traversa les gorges de la Roussa, d'où il rentra à Ancône par Yesi. Ainsi, dans 20 jours, les troupes du général Monnier firent une marche de 400 milles prirent sept villes d'assaut et défirent plusieurs fois des armées insurgées, constamment renaissantes. Obligé enfin de resserrer sa ligne de défense, de s'enfermer dans la place et les forts d'Ancône, attaqué par mer et par terre, d'abord par des nuées d'insurgés, ensuite par les Autrichiens, bombardé, sommé cinq fois, Monnier capitula le 16 novembre 1799, après 105 jours de siége régulier. Sa garnison, réduite à 1,600 hommes, reçut les honneurs de la guerre, et rentra en France. Arrivé à Paris, après le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), Monnier fut nommé par le premier consul général de division, le 6 mars 1800, et reçut encore de lui une armure complète. Après avoir été échangé avec le général Lusignan, fait prisonnier en Italie, il fut appelé à l'armée de réserve, et commanda une division d'avant-garde. Il passa la Sésia et le Tésin, le 31 mai, prit de vive force, deux jours après, le village de Tusbigo, où l'ennemi était retranché avec 7,000 hommes, et se porta ensuite sur Milan. Envoyé auprès de Desaix comme son lieutenant, il vint, le 14 juin, prendre part à la bataille de Marengo; sa division emporta Castel-Ceriolo, et s'y maintint jusqu'à ce que la retraite du reste de la ligne le forçât d'effectuer lui-même la sienne, en résistant aux charges de la cavalerie autrichienne; mais, à quatre heures du soir, l'armée française ralliée reçut ordre de se porter de nouveau en avant sur toute la ligne, et le général Monnier reprit Castel-Ceriolo, enleva deux canons, poursuivit le corps qu'il avait mis en déroute et le força en partie à se précipiter dans la Bormida. A la suite de cette victoire, il alla rétablir la république Cisalpine. L'expédition de la Toscane ayant été résolue, il fut choisi pour soumettre les Arétins insurgés, prit Arezzo d'assaut, donna lui-même l'exemple de l'escalade, et soutint dans la ville un combat furieux, où 1,500 insurgés périrent; il fit ensuite démolir la citadelle et les remparts. Après la rupture de l'armistice, il rejoignit l'armée du général Brune, sur le Mincio, fut chargé de l'attaque du village de Pozzolo, qu'il prit et reprit quatre fois, et qu'il conserva enfin, malgré les efforts inouïs de l'ennemi. Dans cette affaire il avait eu un cheval tué sous lui. Il marcha ensuite sur Vérone, dont le siége lui fut confié, commença l'attaque le 12 janvier 1801, et, au bout de cinq jours d'un feu terrible, fit la garnison autrichienne prisonnière de guerre. Depuis lors Monnier cessa d'être employé jusqu'à la restauration, sans que l'on sache la cause d'un pareil oubli. Rappelé au service, le 12 juin 1814, Louis XVIII le nomma chevalier de Saint-Louis et grand officier de la Légion d'honneur. Pendant la campagne de 1815, Monnier commanda l'avant-garde de l'armée royale du Midi, sous les ordres du duc d'Angoulême. Créé pair de France, le 13 août 1818, il mourut le 29 janvier de l'année suivante.

MONNIER (Sophie de RUFFEY, marquise de), célèbre par ses liaisons avec Mirabeau, était née à Pontarlier, vers 1760, d'une famille riche et noble. Quoique mariée, presque au sortir de l'enfance, à un ancien président de la chambre des comptes de Dôle, le marquis de Monnier, vieillard qui aurait pu être son grand-père, il est probable que Sophie, grâce à une éducation éminemment religieuse, aurait passé des jours tranquilles sinon heureux, si le hasard n'avait jeté sur sa route un homme dont l'ascendant était irrésistible. Nous ne raconterons pas ici l'histoire de ses amours avec le comte de Mirabeau; tous les détails qui s'y rattachent appartiennent à la biographie de cet homme extraordinaire. Nous nous bornerons par conséquent aux événements qui suivirent leur séparation. On a reproché à Mirabeau d'avoir délaissé Mme de Monnier, et d'avoir été ainsi cause de la catastrophe qui mit fin à son existence. Cependant il est bien vrai que des deux amants, dont le double adultère et les scandaleuses amours avaient eu une déplorable célébrité, si l'un abandonna l'autre, ce fut Mme de Monnier, qui, la première, cessa d'aimer Mirabeau, et longtemps même avant qu'il eût obtenu sa liberté. Dès 1779, Sophie, autorisée dans le couvent de Saint-Clair, de Gien, où elle avait été reléguée, à recevoir des visites, accordait à M. de Raucourt, mort seulement en 1832, une préférence assez publique pour que, du donjon de Vincennes, Mirabeau ait laissé échapper à ce sujet des plaintes d'une jalousie irritée, auxquelles Mme de Monnier ne répondait qu'avec une froideur étudiée; mais ce n'est pas tout. Ayant, après la mort de son mari, obtenu sa complète liberté, elle ne voulut pas retourner dans sa famille, et contracta à Gien, avec M. Lécuyer, officier de la maréchaussée, une nouvelle et intime liaison, qui finit bientôt sans lui avoir donné le bonheur qu'elle y avait cherché. Elle s'engagea de nouveau avec M. de Poterat, qu'elle aimait tendrement et qu'elle devait épouser, lorsque la mort de ce jeune homme vint déranger ce projet. Le lendemain même du jour où M. de Poterat expira des suites d'une maladie de poitrine, Sophie, qui dans la prévision de cet événement avait préparé depuis longtemps tous les moyens de n'y pas survivre, s'asphyxia dans un cabinet contigu à sa chambre. C'était le 9 septembre 1789, neuf ans après la fin de la captivité de Mirabeau, qui, comme on le voit, resta bien étranger à cette fatale catastrophe. On doit remarquer que la pauvre Sophie expirait au moment où son premier amant devenait, par la révolution, dont il était un des principaux auteurs, et l'un des hommes les plus célèbres de son siècle.

MONNIOTTE (dom Jean-François), habile mathématicien, né en 1723, à Besançon, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur, et fut chargé, par ses supérieurs, d'enseigner la philosophie et les mathématiques à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Après la suppression de son ordre, il se retira à Tigery près de Corbeil, et y mourut le 29 avril 1797. Il avait eu la douleur de voir périr, sur l'échafaud, son frère, magistrat respectable, qui s'était élevé avec courage contre les décrets sanguinaires de la Convention. D. Monniotte est l'éditeur des *Institutiones philosophiæ* de Rivard, Paris, 1778-80, 4 vol. in-12; et il est le véritable auteur de l'*Art du facteur d'orgues*, publié sous le nom de D. Bedos de Celles, dans la *Description des arts et métiers*.

MONNOIE (Bernard de la), savant littérateur et philologue, né à Dijon en 1641, suivit d'abord la carrière du barreau pour obéir aux vœux de son père; mais cédant à l'ascendant de son goût pour les lettres, il se livra entièrement à leur culture. Lié avec tous les person-

nages distingués dans les sciences et la littérature que Dijon renfermait alors, la Monnoie se partagea entre l'étude et le commerce de tels amis. Il remporta en 1671 le prix proposé par l'Académie française, dont le sujet était l'abolition du duel. Ce triomphe fut suivi de quatre autres à la même académie; et le bruit courut que ses juges l'avaient fait prier de s'abstenir désormais du concours dont sa supériorité écartait trop de rivaux. Sur la réputation qu'il acquit bientôt, ses amis le pressèrent à différentes reprises de venir à Paris; mais il leur répondait qu'il n'y serait considéré que comme un bel esprit, ce dont il se souciait fort peu. Il céda enfin à leurs vœux, vint dans la capitale en 1707, fut reçu à l'Académie française en 1713, se vit dépouillé, par le système de Law, de toute sa fortune, convertie en rentes sur l'État, vendit sa bibliothèque dont l'acquéreur lui laissa l'usage pendant sa vie, et mourut en 1728. On a de lui un grand nombre d'ouvrages tant en prose qu'en vers, grecs, latins et français; mais c'est uniquement comme critique et philologue qu'il a conservé sa célébrité. Voici la liste de ses principales productions : *Noci borguignons de Gui Barozai* (à Dijon), 1720, petit in-8°, avec le glossaire et la musique. M. Louis Dubois a donné le texte le plus épuré et le plus complet des *Noels* et autres poésies bourguignones de la Monnoie, Châtillon, 1817, in-12; *Menagiana*, Paris, 1715, 4 vol. in-12; il a joint aux pensées, bons mots, notes, etc., de Ménage, des remarques curieuses et différentes dissertations qu'il avait lui-même en portefeuilles. *Remarques sur les jugements des savants*, de Baillet; *Observations* sur le *Cymbalum mundi, et sur les Contes* de Bonav. Desperriers; *Remarques sur le Poggiana* (de Lenfant), 1722, in-12; une *préface* et des *notes* sur les *Nuits* de Straparole, etc. Les vers grecs et latins de la Monnoie ont été insérés dans le recueil des *recentiores poetæ selecti*, par d'Olivet; ses *Poésies françaises* ont été publiées d'abord par Sallengre sur des copies incorrectes et tronquées, la Haye, 1716, in-8°, et l'abbé Joly en a rassemblé de nouvelles pour faire suite au vol. précédent, Dijon, 1743, in-8°. Rigoley de Juigny a publié les *OEuvres choisies* de la Monnoie, la Haye (Dijon), 1770, 2 vol. in-4°, ou 3 vol. in-8°. Il a entassé sans méthode et sans goût tous les matériaux qui se sont trouvés sous sa main; mais il n'a pas jugé à propos de comprendre les *Noels* dans cette compilation.

MONNOT (Pierre-Étienne), sculpteur, né à Orchamps en Vennes (Franche-Comté), en 1658, alla jeune en Italie, et s'y perfectionna dans la pratique de son art par les leçons de maîtres habiles et l'étude de l'antique. Il se fixa à Rome, devint l'un des directeurs de l'académie de Saint-Leu, et mourut en 1733. Il est enterré dans l'église de Saint-Claude-des-Bourguignons, où l'on voit son épitaphe. On cite plusieurs ouvrages remarquables de sa composition, entre autres le tombeau du pape Innocent XI dans une des chapelles de Saint-Pierre, et les deux statues colossales de *saint Pierre* et de *saint Paul* à Saint-Jean de Latran.

MONNOT (Antoine), anatomiste, né à Besançon en 1765, fut d'abord démonstrateur d'anatomie à l'université de cette ville, puis attaché aux hôpitaux militaires, professeur d'accouchement, et professeur de chirurgie à l'école secondaire de médecine, emploi qu'il exerça jusqu'à sa mort en 1820. On a de lui différents opuscules : *Réflexions servant d'introduction à l'étude de l'anatomie*, 1791; *Précis d'anatomie*, 1799, in-8°; *Observations sur l'hydrophobie*, 1799, in-8°; *Observations sur une perte de sang*, 1818, in-8°.

MONNOT (Jacques-François-Charles), conventionnel, né vers 1743, était homme de loi avant la révolution. Il devint, en 1790, vice-président de l'administration départementale du Doubs, et fut député, en 1791, à l'assemblée législative, puis à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI. Monnot travailla ensuite beaucoup dans le comité des finances. En avril 1794, il fut secrétaire de la Convention. A la fin de 1795, il passa au conseil des Cinq-Cents, continua de s'y occuper de finances, et présenta sur cet objet plusieurs rapports en 1796 et 1797, notamment sur les mandats, sur le rétablissement d'une loterie nationale et sur le timbre. Il sortit du corps législatif en mai 1798, et fut l'un des candidats pour la place de commissaire de la trésorerie. Il obtint ensuite la recette générale du département du Doubs qu'il céda à son fils, en 1812. Compris, en 1816, dans la loi de bannissement contre les régicides, Monnot se réfugia en Suisse. L'année suivante, il fut accusé d'avoir enfreint son ban, d'être rentré dans le département du Doubs et d'avoir disparu au moment où l'autorité allait se saisir de lui. Cette infraction entraînait la peine de la déportation. Au jour fixé pour l'audience de la cour d'assises, le fils de l'accusé se présenta pour plaider l'excuse d'absence légitime, et pour demander la nullité de la procédure. Le substitut du procureur général avait conclu à ce qu'elle fût déclarée valable; mais la cour, ayant été d'avis qu'il s'agissait d'une question d'identité, laquelle ne pouvait s'établir que dans le cas où la personne de l'accusé aurait été saisie, rendit un arrêt contraire. Monnot mourut pendant son exil.

MONNOYE (Anselme-François-Marie de la), littérateur, naquit à Paris vers 1770. On lui doit une édition des *OEuvres* de Charles-Albert Demoustier, Paris, 1803, 2 vol. in-8°, ou 5 vol. in-18, et une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, 1818, in-8°. C'est un ouvrage médiocre, et qui ne peut pas même être comparé à celui de M. Baour de Lormian. La Monnoye mourut à Paris le 19 juillet 1829.

MONOD (Pierre), jésuite, né en 1586 à Bonneville en Savoie, professa les humanités au collége de la Roche, puis occupa les chaires de rhétorique et de philosophie au collége de Turin, dont plus tard il devint recteur, et fut fait enfin confesseur de Christine de France, femme de Victor-Amédée Ier, duc de Savoie. Cette princesse sacrifia Monod au ressentiment du cardinal de Richelieu, contre lequel ce jésuite avait intrigué à la cour de France, où il était chargé d'une mission politique. Il fut enfermé au fort de Montmélian, puis transféré à celui de Miolans, où il mourut le 8 janvier 1639. C'était un homme habile, éclairé, fier et entreprenant. On prétend qu'il avait refusé l'archevêché de Turin et celui de Tarentaise. On a de lui : *Hermes christianus*, Lyon, 1619, in-12, traduit d'un ouvrage français du P. Jacquinot, jésuite, ayant pour titre : *Adresse pour vivre selon Dieu dans le monde*; *Recherches historiques sur les alliances royales de France et de Savoie*, 1621, in-4°; *Amedeus pacificus, seu de Euge-*

nii IV et Amedei Sabaudiæ ducis..... controv. comment., 1624, in-4°; Paris, 1626, in-8°; *Apologie française pour la sérénissime maison de Savoie*, etc., 1631, in-4°; *Apologia seconda per la casa di Savoja*, etc., 1632, in-4°; *Trattato del titolo regio dovuto alla sereniss. casa di Savoja*, etc., 1633, in-fol.; *Il capricorno, ozzia l'oroscopo d'Augusto Cesare*, etc., 1633, in-8°; l'*Extirpation de la rébellion, ou déclaration des motifs que le roi de France a d'abandonner la protection de Genève*, 2 vol., dont le premier seulement a été imprimé. Ses manuscrits sont à la bibliothèque de l'université de Turin.

MONOD (Gaspard-Joel), ministre de l'Église réformée, né à Genève en 1717, mort en 1782, cultiva les sciences pour lui-même, et a laissé un nom plus cher à sa famille que célèbre dans la postérité. On n'a de lui que quelques traductions d'ouvrages anglais, parmi lesquelles nous remarquerons celle des *Lettres, Mémoires et négociations du chevalier Dudley Carleton*, 1759, 3 vol. in-12. En 1759, la Guadeloupe ayant été occupée par les Anglais, Monod y fut envoyé, comme chapelain du gouverneur, et pasteur des protestants français, assez nombreux dans cette colonie. Il faisait le service dans les deux langues.

MONOD (Jean), fils du précédent, né à Genève, en 1765, après avoir fait ses études théologiques, fut d'abord pasteur à Copenhague. Venu à Paris en 1808, il y exerça les mêmes fonctions, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, et plus tard président du consistoire de l'Église réformée. Il mourut le 23 avril 1836. Outre plusieurs articles insérés dans la *Biographie universelle de Michaud*, on a de lui : *Discours prononcé sur la tombe de Frédéric-Jacques Bast*, Paris, 1812, in-8°; *Sermons d'actions de grâce pour la paix, et de commémoration de la mort de Louis XVI*, Paris, 1814, in-8°, etc.

MONOD (Henri), ancien landaman, né à Morges, canton de Vaud, en 1753, mort le 13 septembre 1833, étudia le droit à l'université de Tubingen, où il se lia avec Laharpe, précepteur d'Alexandre. Revêtu successivement de diverses magistratures, il prit une part active à la révolution qui détacha le canton de Vaud de celui de Berne, en assurant son indépendance. Cette révolution avait éclaté sans lui ; mais il crut devoir concourir à la diriger, et c'est à sa prudence, unie à beaucoup de fermeté, qu'il faut attribuer en partie le caractère modéré des événements. Monod, l'un des rédacteurs de la nouvelle constitution helvétique, fut l'un des dix députés suisses qui allèrent discuter à Paris l'acte de médiation, par lequel la paix fut rétablie et maintenue pendant 11 ans. Se débarrassant des fonctions publiques dès qu'il vit la tranquillité de la Suisse assurée par son traité d'alliance avec la France, en 1803, il ne quitta sa famille que pour remplir quelques missions, il retraça les événements auxquels il avait participé dans des *Mémoires*, 1805, 2 vol. in-8°. Il publia aussi, lors du renouvellement des élections, un opuscule intitulé : *le Censeur*, dans lequel il disait au peuple qu'en s'occupant du choix de ses représentants il pouvait exercer une utile censure. En 1811, il se détermina à rentrer au petit conseil, dont il avait été naguère président; il se trouva donc en fonctions pendant la crise de 1813 et 1814, qui remit presque au hasard le sort de la Suisse. Alexandre, auquel il se présenta avec des lettres de Laharpe, l'assura qu'on maintiendrait l'intégrité du territoire. Envoyé à la diète de Zurich, elle le chargea d'aller complimenter Louis XVIII. A la nouvelle du débarquement de Napoléon, il eut la commission de protéger avec la milice les frontières du canton de Vaud. Enfin, quand la nouvelle constitution de la Suisse eut été garantie par les huit principales puissances de l'Europe, il fut nommé l'un des landamans de son canton, et siégea dans le conseil d'État. Telle fut la vie politique de Monod.

MONOYER (Jean-Baptiste), nommé plus communément *Baptiste*, peintre de fleurs, né à Lille en 1635, se rendit fort jeune à Paris, et travailla avec Lebrun à la décoration du palais de Versailles. Il fut reçu à l'Académie en 1665, passa en Angleterre, où il exécuta un grand nombre de tableaux de fleurs et de fruits, et mourut à Londres en 1699. Ses ouvrages, peu communs en France, sont assez nombreux en Angleterre. Il eut un fils qui cultiva le même genre de peinture, mais qui n'a point acquis la réputation de son père.

MONPER (Josse), paysagiste, né à Anvers en 1580, mort en 1638, quitta la manière de ses compatriotes pour en prendre une plus large et plus expéditive. Ses ouvrages, vus de près, n'offrent que des esquisses imparfaites; mais à distance ils sont d'une grande vérité. Corneille Viffcher a gravé d'après lui le *Printemps*; Van Panderen l'*Été*, et Th. Galle les deux autres *Saisons*. Adrien Collaert a gravé, d'après cet artiste, les *douze Mois de l'année*. Monper a gravé lui-même à l'eau-forte diverses pièces de sa composition, entre autres un *grand paysage* terminé par d'énormes rochers sur lesquels on voit des personnages. Cette pièce est très-rare.

MONPERLIER (J. A. M.), auteur dramatique, naquit à Lyon, le 13 juin 1788. Son père combattit avec courage pour la défense de cette ville, lors du siége de 1793. Quelques pièces que le jeune Monperlier fit représenter sur le théâtre de Lyon furent accueillies favorablement. En 1814, il publia une ode intitulée : l'*Ombre de Henri IV*, dans laquelle il célébra avec enthousiasme le retour des Bourbons. On a de lui : *le retour des Bourbons*, Lyon, 1815, et Paris, 1816, in-8° : cette pièce fut couronnée le 21 décembre 1815, par l'académie de Lyon. Dans l'intervalle l'auteur était venu à Paris. Il fit représenter, sur les théâtres secondaires, plusieurs ouvrages, qui, joints à des poésies fugitives et à des chansons, lui acquirent un rang distingué parmi les littérateurs de l'époque. Monperlier mourut vers 1820.

MONPLAISIR. *Voyez* CAILLAVET.

MONPOU (Hippolyte), l'un des élèves les plus distingués de l'école musicale de Choron, naquit à Paris en 1804. Admis dès l'âge le plus tendre, comme enfant de chœur, à la maîtrise de Notre-Dame, il eut pour premier maître M. Desvignes, digne élève de Lesueur, dans la musique d'église. Après avoir reçu, en même temps que Duprez, des leçons de musique à l'école récemment fondée par Choron, il fut nommé organiste de la cathédrale de Tours, mais il revint bientôt à Paris. Monpou avait fait une étude approfondie des partitions des anciens maîtres, Palestrina, Al. Scarlatti, Léo, Clari, Séb. Bach et Haendel. C'est à cela qu'il faut attribuer son goût prononcé pour les mélodies naïves, et même parfois go-

thiques dans leur forme. En 1834, il se fit connaître par des romances et des ballades, qu'il chantait lui-même avec beaucoup d'expression. Depuis longtemps il cherchait un livret d'opéra. Il fit enfin jouer, à l'Opéra-Comique, *les deux Reines,* en un acte, par MM. Arnould et Soulié. L'air *Adieu, mon beau navire,* devint populaire; on remarqua aussi des chœurs bien écrits pour les voix. En 1836, il donna à l'Opéra-Comique *le Luthier de Vienne.* Cette pièce fut suivie de *Piquillo,* et, bientôt après, de *la reine Jeanne,* et de *la chaste Suzanne.* Mais tous ces livrets n'étaient pas en harmonie avec son talent. Il avait désiré un poëme de M. Scribe, et l'avait obtenu. La partition des deux premiers actes de cet opéra abrégea sa vie par un travail forcé. M. Crosnier lui avait fait souscrire un dédit de 20,000 francs, afin de s'assurer la remise du manuscrit pour la fin du mois d'août 1841. Un 3e acte restait à finir; mais, épuisé de fatigue, l'auteur mourut le 10 de ce mois.

MONRO (ALEXANDRE), théologien écossais, né en 1648, dans le comté de Ross, fut nommé professeur de philosophie à l'université d'Aberdeen, et, en 1686, principal de l'université d'Édimbourg. Il perdit cette place par son opposition à la révolution de 1688, et devint prédicateur d'une congrégation épiscopale. En 1692, il écrivit quelques pamphlets contre les presbytériens, notamment des *Recherches sur les nouvelles opinions,* qui attirèrent sur lui le ressentiment de l'assemblée générale d'Écosse. Après avoir vécu caché pendant quelques années, il reparut à Édimbourg, lorsque la fureur des persécutions fut passée; et il reprit ses fonctions de pasteur d'une congrégation épiscopale, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1713.

MONRO (ALEXANDRE), professeur d'anatomie à l'université d'Édimbourg, né à Londres en 1697, mort le 10 juillet 1767, avait voyagé en France et en Hollande pour y suivre les leçons des meilleurs maîtres, entre autres de Boerhaave. Étant venu se fixer dans la capitale de l'Écosse en 1719, il y acquit la réputation d'un des meilleurs anatomistes de son temps. On a de lui : *Anatomie du corps humain* (en anglais), Édimbourg, 1726, in-8° : la partie qui traite du système nerveux a été traduite en latin sous le titre d'*Anatome nervorum contracta,* Franeker, 1759, in-8°, réimprimée plusieurs fois et traduite en français par le Bègue de Presle : la partie qui traite de l'*ostéologie* a été traduite en français par Sue, Paris, 1759, 2 vol. in-fol., avec planches; *Essai sur les injections anatomiques* (en anglais), dans le recueil de la Société d'Édimbourg, traduit en latin par J. C. F. Bonnegarde, Leyde, 1741, in-8°, etc., etc. L'un des fils d'Alexandre Monro a réuni ses *Œuvres,* 1781, in-4°.

MONRO (DONALD), fils du précédent et médecin comme lui, mort en 1802, a publié : *Essai sur l'hydropisie,* traduit en français par Jacques Savary, 1760, in-12; *la Médecine d'armée, ou Traité des maladies les plus communes parmi les troupes,* traduite par le Bègue de Presle, 1765, 2 vol. in-8°; *Observations sur les moyens de conserver la santé des soldats,* 1780, 2 vol. in-8°; *Matière médicale,* 1788, 4 vol. in-8°.

MONROE (ULYSSE), noble écossais du 17e siècle, se distingua par son dévouement à la cause de Charles Ier en Écosse et en Irlande, battit plusieurs fois les troupes de Cromwell, fut proscrit, dépouillé de ses biens, et ne reçut aucune indemnité sous le règne de Charles II. — Ses deux fils, EDMOND et CHARLES, suivirent l'exemple de fidélité qui leur avait été donné, restèrent constamment attachés à Jacques II, et le dernier accompagna ce monarque détrôné en France. — Deux des petits-fils de Charles Monroe, après avoir servi avec distinction dans les troupes de l'empereur d'Allemagne, parvinrent au grade de général-major, et moururent, l'un en 1801, l'autre en 1816.

MONROÉ (JAMES), 5e président des États-Unis, né dans l'État de Virginie le 28 avril 1758, exerça la profession d'avocat sous la direction de Jefferson. Député au congrès à 21 ans, il crut qu'il serait plus utile à son pays sur les champs de bataille qu'à la tribune. Parvenu au grade de major, il combattait aux côtés de la Fayette quand celui-ci fut blessé à la bataille de Brandywine. Washington lui confia ensuite l'organisation d'un nouveau corps d'armée, puis le fit nommer colonel d'un régiment de Virginie. Ses concitoyens l'enlevèrent encore au barreau, où il était rentré, pour le députer au congrès, dans lequel il siégea pendant 10 ans de suite. La sympathie qu'il éprouvait pour les républicains français le fit nommer ambassadeur près de ce gouvernement, et le 15 août 1794 il fut présenté à la Convention, qui lui donna publiquement l'accolade fraternelle. Les relations d'amitié qui existaient entre la France et les États-Unis ayant cessé sous la présidence de Jean Adams, qui était dévoué aux Anglais, Monroé revint en Amérique, blâma la direction qu'avait prise son gouvernement, et publia toute sa correspondance pendant sa mission diplomatique. Il fut ensuite deux fois gouverneur de l'État dans lequel il était né; puis, employé dans des négociations diplomatiques, il coopéra, avec le chancelier Livingston, à la conclusion du traité avec la France, par lequel les États-Unis obtinrent la Louisiane. En 1806, il se rendit à Londres, afin de mettre un terme aux différends qui divisaient encore les États-Unis et l'Angleterre; mais, ses efforts ayant échoué, il revint l'année suivante à Philadelphie. Nommé en 1811 secrétaire d'État des affaires étrangères, il fut chargé en 1814 du commandement général des troupes américaines, qu'il conserva jusqu'à la paix avec le portefeuille de la guerre. Il reprit alors le département qui lui était confié auparavant, et ne le remit qu'en 1817. A cette époque, on l'élut président des États-Unis. La sagesse de son administration le fit réélire le 4 mars 1821. Il fut remplacé, en 1825, par Jean Adams. Pendant les 8 ans que durèrent ses fonctions de premier magistrat de la république, il se conduisit avec sagesse dans tout ce qui concerne le gouvernement intérieur de l'Union. Quant à la politique extérieure, il se laissa gouverner par le secrétaire d'Etat, Jean Adams, qui lui succéda, c'est-à-dire qu'elle ne fut pas toujours conforme aux principes de la modération et de la justice. Il ne paraît pas que Monroé soit, depuis 1825, sorti de la vie privée, quoiqu'on assure qu'il exerçait, peu d'années avant sa mort, l'humble office de juge de paix du canton de London. Il cessa d'exister le 4 juillet 1831, ne laissant que deux filles.

MONROSE (LOUIS-SÉRAPHIN BARIZAIN dit), comédien du Théâtre-Français, né à Besançon, le 6 décembre 1783, montra de bonne heure les plus heureuses dispo-

sitions pour le théâtre. Ayant appris, pendant qu'il faisait ses études au collége de Chartres, qu'il existait à Paris un théâtre d'enfants appelé *Théâtre des jeunes artistes,* il sollicita son père pour y entrer, et y débuta à l'âge de 14 ans ; il passa ensuite, en l'an II, au théâtre Montansier. Son talent dès lors considérablement fortifié, frappa le directeur du théâtre de Bordeaux, qui contracta un engagement avec lui. Monrose joua deux ans dans cette ville, et alla ensuite à Nantes. Il n'en fit pas longtemps les délices ; mademoiselle Raucourt, qui vers cette époque, avait obtenu le privilége des théâtres d'Italie, détermina Monrose à l'y accompagner. Il y remplit l'emploi des premiers comiques, et y fut universellement applaudi. Les événements de 1814 le forcèrent à revenir en France après un séjour de 6 années. Il s'arrêta à Lyon, et y donna quelques représentations. Son talent était alors dans toute sa force : l'effet étonnant qu'il produisit étendit sa réputation jusqu'à Paris, d'où lui vint bientôt un ordre de début. Il ne s'y rendit qu'au mois d'avril de l'année suivante, et parut successivement dans les rôles de Mascarille *de l'Étourdi,* Sganarelle *du Festin de Pierre,* Crispin *du Légataire,* etc. Monrose soutint dans la capitale la réputation qui l'y avait précédé : son talent ne se démentit pas une seule fois dans l'espace de 28 ans. Mais autant il montrait de gaieté sur la scène, autant il était triste dans son intérieur. Dans ses derniers jours ses facultés intellectuelles se dérangèrent ; il mourut à Montmartre, dans une maison de santé, le 20 avril 1843.

MONS (Jean et non Claude de). *Voyez* **DEMONS**.

MONS (Jean-Baptiste van). *Voyez* **VAN MONS**.

MONSELICE (Monte et Avaldo), gentilshommes de Padoue, qui, conduits à Vérone, en 1253, devant le féroce Eccelino da Romano, pour y être mis à mort, s'arrachèrent des mains de leurs gardes, et s'élancèrent sur le tyran qu'ils renversèrent. Comme ils s'efforçaient de déchirer Eccelino avec leurs dents, ou de l'étouffer entre leurs bras, ils furent tués sur son corps, sans jamais lâcher prise, quelques blessures qu'on leur fit.

MONSIAU (Nicolas-André), peintre d'histoire, né à Paris, en 1754, fut élève de Peyrou qui l'affectionnait beaucoup. Agréé à l'ancienne Académie, en 1787, il exposa au salon de la même année : *Alexandre domptant Bucéphale, Mort de Caton d'Utique, Mort de Phocion,* et quatre dessins sur le *Triomphe de Paul-Émile.* En 1789, il envoya *la Mort d'Agis ;* en 1793, *l'Amour et la Folie ;* en 1798, *Zeuxis cherchant des modèles ;* en 1801, *le Lion de Florence ;* en 1802, *Molière lisant le Tartufe chez Ninon de l'Enclos,* gravé par Anselin ; en 1808, *les Comices de Lyon,* que lui avait commandés Napoléon ; en 1810 *Philoctète dans l'île de Lemnos.* Ce ne sont pas là tous les tableaux de Monsiau, mais seulement les principaux ; il a fait, en outre, un grand nombre de dessins pour la librairie, notamment pour les œuvres de Delille. Quoique faibles à beaucoup d'égards, ses ouvrages ont eu l'avantage de plaire à la multitude. Son tableau de *saint Vincent de Paule,* et celui de *la lecture du Tartufe chez Ninon,* sont ceux de ses ouvrages qui ont le plus contribué à sa réputation. Ce peintre est mort à Paris, en juillet 1837, au pavillon des Quatre-Nations, où il était logé gratuitement.

MONSIGNY (Pierre-Alexandre), compositeur, né le 17 octobre 1729 à Fauquemberg en Artois, se rendit fort jeune à Paris, y exerça d'abord un emploi de commis. Il sentit s'éveiller en lui le goût de la musique à la représentation de la *Serva padrona,* de Pergolèse. Dès lors il s'occupa de la composition musicale, et reçut les premières leçons de Gianotti, contre-basse de l'Opéra, et débuta par un petit opéra intitulé : *les Aveux indiscrets,* représenté en 1759 sur le théâtre de la foire Saint-Laurent. Encouragé par le succès, il donna successivement *le Maître en droit* (1760), le *Cadi dupé* (1761), et fut ainsi l'un des créateurs de l'opéra-comique à ariettes, qui ne date que de 1753. S'étant lié avec Sedaine, l'alliance de leurs talents produisit plusieurs ouvrages qui sont restés au répertoire. Monsigny travailla aussi avec Colié, Anseaume, Favart, Marmontel, et cessa de composer pour le théâtre à l'âge de 48 ans, après avoir donné *Félix,* en 1777. Cette retraite prématurée fut attribuée à quelques désagréments qu'il essuya de la part des acteurs. Il perdit à la révolution, qui lui enleva une partie de sa fortune, la place de maître d'hôtel que le duc d'Orléans lui avait donnée dans sa maison. En 1798 les artistes du théâtre Favart lui décernèrent une pension de 2,500 francs, et acquittèrent ainsi une dette que l'ancienne Comédie-Italienne avait trop longtemps négligée. En 1800, il succéda à Piccini dans la place d'inspecteur de l'enseignement au Conservatoire ; il s'en démit au bout de 2 ans, fut nommé membre de l'Institut en 1813, après la mort de Grétry, et mourut le 14 janvier 1817. Son *Éloge* a été prononcé par Quatremère de Quincy, dans la séance publique de l'Académie des beaux-arts, octobre 1818. Outre les opéras mentionnés plus haut, on citera encore de Monsigny : *On ne s'avise jamais de tout,* 1761 ; *le Roi et le Fermier,* 1762 ; *Rose et Colas,* 1764 ; *le Déserteur,* 1769 ; *le Faucon,* 1772 ; *la Belle Arsène,* 1773. Le caractère dominant de sa musique est le naturel et la vérité. Le violon était le seul instrument dont il se servait pour composer.

MONSON (Guillaume), amiral anglais, né à South-Carlton dans le comté de Lincoln, en 1569, entra de très-bonne heure dans la marine, au commencement de la guerre que la reine Élisabeth eut à soutenir contre l'Espagne, parvint, en 1589, à l'emploi de vice-amiral sous le comte de Cumberland, dans l'expédition aux îles Açores, où il contribua à la prise de Fayal. Il fut nommé en 1604 amiral de la Manche, et soutint pendant 12 années l'honneur du pavillon anglais contre les entreprises de la république naissante de Hollande. Mais ensuite la haine de quelques courtisans puissants le fit tomber dans la disgrâce, et il fut enfermé en 1616 à la Tour de Londres. Ayant réussi à se justifier, il fut appelé au conseil, en 1617, pour donner son avis sur les moyens de détruire les pirates d'Alger, et démontra l'impossibilité de s'emparer de cette ville. Il fut également opposé en 1625 et 1628 à deux projets, l'un sur Cadix, l'autre sur l'île de Ré, et ne fut point employé dans ces expéditions. En 1635, il fut nommé vice-amiral de la flotte employée contre les Français et les Hollandais, continua à donner des preuves de ses talents, puis se retira du service, et mourut en février 1643. On a de lui des traités sur la marine (*naval tracts*), publiés dans la *Collection* des voyages de Churchill.

MONSTIER (Artus du), récollet, né dans le diocèse

de Rouen au commencement du 17e siècle, s'appliqua particulièrement à rechercher et à rassembler les titres et chartes relatifs à l'histoire de la Normandie, publia quelques ouvrages de piété, et mourut en 1662. Son *Éloge*, par l'abbé Saas, lu à l'académie de Rouen, est inséré dans les registres de cette compagnie.

MONSTRELET (Enguerrand de), chroniqueur, né vers l'an 1390 dans la Flandre, fut prévôt de Cambrai, que l'on croit être son lieu de naissance, et de Walincourt; il écrivit les événements arrivés de son temps, principalement la relation des guerres de France, d'Artois, de Picardie et d'Angleterre, et mourut en 1453. Les *Chroniques* de Monstrelet embrassent les années de 1400 à 1453, et commencent où finissent celles de Froissart. Le premier chapitre remonte à 1380, et présente un abrégé de l'histoire de Charles VI depuis son couronnement : cet ouvrage, écrit avec la naïveté et la simplicité qui faisaient le principal caractère des écrivains de l'époque, a été continué par Jacques Duclercq, suivant l'opinion de Dacier, jusqu'à l'année 1467, et différents éditeurs, par d'autres continuations, l'ont porté jusqu'en 1516. Voici l'indication des différentes éditions des *Chroniques* de Monstrelet : A. Vérard, de Paris, en a donné deux, sans date, chacune en 3 vol. in-fol., qui ne vont que jusqu'à 1467. Les plus anciennes éditions, avec date, sont celles de J. Petit et Lenoir, Paris, 1512, et de Fr. Regnault, 1518, 3 vol. in-fol. Pierre l'Huillier en a publié une, ibid., 1572, avec un titre très-long qui est presque une analyse de l'ouvrage. L'édition publiée par Denis sauvage, Paris, Chaudière, 1572, 3 vol. in-fol., est des moins estimées, parce que cet éditeur a changé beaucoup de mots et de phrases, dont même il n'a pas toujours rendu le sens. Th. Johnes en a donné une traduction anglaise, 1809, 4 vol. in-4o et in-fol., réimprimée à Londres, 1810, 12 vol. in-8o. On doit à M. Buchon la meilleure édition des *Chroniques de Monstrelet, entièrement refondues sur les manuscrits, avec notes et éclaircissements,* 1826-1827, 15 vol. in-8o : à la tête du premier vol. est un savant mémoire de Dacier sur la vie de l'auteur; cette édition fait partie de la *Collection des chroniques nationales françaises.*

MONTAGIOLI (dom Cassiodore), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, naquit à Modène en 1698, et prit l'habit monastique en 1717, dans le monastère de Saint-Benoît de Polirone. Il en sortit en 1756, pour aller habiter la maison de son ordre, à Modène. Il mourut en 1783. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de spiritualité, où règne une piété éclairée et solide.

MONTAGNAC (François de GAIN de), évêque de Tarbes, né le 6 janvier 1744 au château de Montagnac dans le Limousin, fut d'abord aumônier du roi et grand vicaire de Reims. Il s'opposa avec chaleur aux innovations de l'assemblée constituante, passa en Espagne en 1790, et revint inopinément à Tarbes en 1791, pour y motiver son refus du serment. Remplacé dans son siége, il se vit obligé de repasser en Espagne, d'où il se rendit en Italie en 1794. Après plusieurs années de séjour à Lugo, il passa en Portugal en 1800, envoya volontairement sa démission de l'évêché de Tarbes, et mourut dans un couvent près de Lisbonne en 1806. Il avait publié 37 écrits sur les matières ecclésiastiques de l'époque; on en trouve la liste dans l'ouvrage intitulé : *Extrait de quelques écrits de l'auteur des mémoires pour servir à l'histoire de la révolution française,* Pise, 1814, tome II.

MONTAGNAC. *Voyez* GAIN.

MONTAGNANA (Barthélemi), chef d'une illustre famille de médecins, prit son nom d'un village dont il était originaire, et professa la médecine à Padoue, avec une grande réputation, jusqu'en 1460; mais on ignore l'époque de sa mort. On a de lui : *Consilia medica edita Paduæ, anno* 1436, in-fol. de 333 feuillets sur 2 colonnes. Cette édition est très-rare.

MONTAGNANA (Pierre), frère du précédent, est auteur d'un opuscule, intitulé : *De urinarum judiciis,* Padoue, 1487, in-8o.

MONTAGNANA (Barthélemi), fils ou neveu de l'auteur des *Consilia,* professa comme lui la médecine à Padoue avec un grand succès. Il quitta cette ville en 1508 pour s'établir à Venise, où il acquit une immense fortune, et mourut le 11 mai 1525. On a de lui : *Responsa reparandæ, conservandæque sanitatis scitu dignissima ;* et un petit traité : *De pestilentia,* dédié au pape Adrien VI.

MONTAGNANA (Barthélemi), fils du précédent, est auteur d'un opuscule *De morbo gallico,* recueilli par Luvigini (*Luisinus*), dans sa collection *De morbis venereis.*

MONTAGNANA (Marc-Antoine), fils du précédent, professa la chirurgie et l'anatomie à Padoue, de 1545 à 1570, et mourut en 1572. On a de lui : *de Herpete, Phagedæna, Gangrena, Sphacelo et Cancro,* Venise, 1559, in-4o.

MONTAGNANA (Pierre), frère du précédent, lui succéda dans sa chaire de chirurgie, en 1570, et mourut 3 mois après lui, en 1572. Outre des *Tables anatomiques* en couleur, on cite de Pierre un opuscule : *De vulneribus et ulceribus eorumque remediis.* La plupart des historiens de la médecine le confondent avec Pierre l'ancien, en lui attribuant un traité des urines.

MONTAGNANA (Ange), enseigna la médecine à Padoue, de 1637 à 1678, et mourut le 24 octobre de cette année. En lui finit cette longue suite de savants médecins et d'habiles praticiens qui, pendant plus de deux siècles, avaient occupé les chaires de l'université de Padoue avec le plus brillant succès.

MONTAGNAT, médecin, né à Ambérieux, dans le Bugey, vers le commencement du 18e siècle, appartenait à une famille honorable, dans laquelle plusieurs hommes de la même profession se sont également distingués. Élève de Ferrein, il défendit les opinions de son maître contre les critiques qu'elles essuyèrent de la part de quelques anatomistes, entre autres de Bertin, et publia à ce sujet : *Quæstio physiologica, an vox humana a fidibus sonoris plectro pneumatico motis oriatur,* 1744, in-4o: Montagnat expose, dans cette thèse, la doctrine de Ferrein sur la cause de la voix; *Lettre à M. l'abbé Desfontaines,* ou *Réponse à la critique de M. Barlon, du sentiment de M. Ferrein, sur la formation de la voix,* 1745, in-12; *Éclaircissements en forme de Lettres à M. Bertin, au sujet des découvertes que M. Ferrein a faites du mécanisme de la voix de l'homme,* Paris, 1746, in-12; *Lettre à M. Bertin, au sujet d'un nouveau genre de vaisseaux découverts dans le corps humain,* Paris, 1746, in-12.

MONTAGNE (Jacques de), né au Puy en Vélay, vivait du temps de la Ligue, et fut religionnaire modéré.

Il était entré dans la carrière du barreau ; fut reçu, en 1555, avocat général à la cour des aides de Montpellier, et pourvu, en 1576, d'une charge de président en cette cour, dont il fut aussi garde du sceau. Il composa l'*Histoire de l'Europe*. Il ne nous reste de ce grand ouvrage inédit, qui commençait à l'an 1560, et qui finissait à l'an 1587, que la 10e partie tout au plus, qui consiste en 5 gros volumes in-4°.

MONTAGNE (l'abbé Claude-Louis), docteur de Sorbonne et prêtre de Saint-Sulpice, naquit à Grenoble, le 17 avril 1687, et mourut le 30 avril 1767. On a de lui : *De septem ecclesiæ sacramentis*, Paris, 1729, 2 vol. in-12 ; *De opere sex dierum*, 1732, in-12 ; *De gratia*, 1735, 2 vol. in-12 ; *De mysterio sanctissimæ Trinitatis et de angelis*, 1741, in-12.

MONTAGNE (Mathieu), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Anvers, au commencement du 17e siècle, se rendit fort jeune en Italie, et demeura longtemps à Florence sous la direction de son compatriote Jean Asselyn. Il vint de là s'établir à Paris, où il changea son nom de famille, qui était *Plattenberg*, en celui de *Plattemontagne* qui en est la traduction, et enfin en celui de *Montagne*. Il excellait dans la marine et le paysage par la vérité de l'imitation, la beauté des sites, la transparence des ciels et des eaux, et le choix des sujets. Il a gravé d'une pointe spirituelle 8 paysages et marines, exécutés dans le goût de Fouquières et très-estimés. Cet habile artiste mourut à Paris en 1666.

MONTAGNE (Nicolas), fils du précédent, cultiva également la peinture et la gravure à l'eau-forte. Né à Paris en 1631, il fut élève de Philippe Champagne, auquel il était uni par les liens de la parenté. Il peignait avec un égal succès le portrait et l'histoire. Les églises de Notre-Dame, des Filles-du-Saint-Sacrement et de Saint-Nicolas-des-Champs, possédaient de ce maître des tableaux estimés. En 1681, il fut nommé professeur à l'académie de Paris. Il avait reçu de Jean Morin les principes de la gravure, et il a exécuté, dans la manière de ce maître, quelques pièces d'après Philippe Champagne, et ses propres compositions. Son chef-d'œuvre en ce genre est un *Christ étendu sur la terre*, d'après Philippe Champagne ; il est remarquable par la beauté de l'exécution. On estime également les portraits qu'il a gravés en partie d'après ses propres dessins. Dans toutes ses gravures, il écrit son nom de la manière suivante : *Nicolas de la Plattemontagne*, quoique son père ne se fît appeler que *Montagne*.

MONTAGNINI (Charles-Ignace), comte de Mirabello, diplomate piémontais, naquit le 12 mai 1730, à Trino, ville de l'ancien Montferrat, où son père était notaire. Après avoir reçu une éducation soignée, il alla faire son droit à l'université de Turin. Reçu docteur en 1752, le jeune Montagnini fut, 3 ans plus tard, envoyé à Vienne par le comte Martini de Cigala, pour liquider la succession du général Baloira. L'habileté dont il fit preuve dans cette affaire, décida le comte Canale, ambassadeur de Sardaigne auprès de l'Empereur, à le prendre pour son secrétaire. Telle fut l'importance des services qu'il rendit en cette qualité, que le roi Victor-Amédée III lui conféra, en 1773, le titre de comte de Mirabello. Montagnini fut, 2 ans après, nommé ministre plénipotentiaire près la diète de Ratisbonne, puis à la Haye en 1778. Revenu à Turin au commencement de 1790. Il reçut la croix de Saint-Maurice et le titre de président en second des archives de la cour ; mais il jouit peu de ces honneurs, car il mourut le 19 août de la même année. Les archives de Turin conservent de lui beaucoup de manuscrits.

MONTAGU (Jean de). *Voy.* **MONTAIGU** (Jean de).

MONTAGU (Charles de), fils du précédent, eut l'honneur de s'allier à la maison royale, par son mariage avec Catherine d'Albret, fille puînée du connétable. Il fut tué en 1415, à la bataille d'Azincourt, et ne laissa point de postérité.

MONTAGU ou **MONTAGUE**, nom d'une ancienne famille anglaise du comté de Northampton, dont l'origine remonte à Drogo de *Monte-Acuto*, l'un des guerriers qui accompagnèrent Guillaume le Bâtard en Angleterre. Un des descendants de ce Drogo, William, lord Montacute, fut créé comte de Salisbury. Les Montagu qui suivent appartiennent tous à cette famille.

MONTAGU (sir Édouard), magistrat anglais, né à Brigstock (comté de Northampton) vers la fin du 15e siècle, était président (*speaker*) de la chambre des communes lorsque Henri VIII, ayant un pressant besoin d'argent, proposa un bill de subsides qui fut rejeté (1525). Le roi, qui connaissait l'influence du président, le fit venir, et lui fit des menaces telles que celui-ci fit passer le bill dans la séance du lendemain. Montagu fut nommé avocat du roi en 1532, et élevé au rang de chevalier l'année suivante ; il exerça ensuite la place de grand juge de la cour du Banc du roi, résigna cet office en 1545, et accepta cette même année celui de président du tribunal des plaids communs, emploi moins honorable mais plus lucratif que le précédent. Il fut aussi l'un des membres du conseil privé, et Henri VIII le nomma l'un des seize exécuteurs de son testament. Sous le règne d'Édouard VI, Montagu contribua beaucoup au renversement du protecteur Sommerset ; mais ayant pris part aux menées du duc de Northumberland, successeur de ce même Sommerset, qui voulait changer l'ordre de la succession au trône en faveur de Jeanne Grey, il fut enfermé à la Tour de Londres et privé de ses emplois. Remis en liberté, il se retira dans ses propriétés de Northampton, où il mourut en 1556.

MONTAGU (Édouard), comte de Sandwich, général, amiral, et homme d'État, né en 1625, servit d'abord dans l'armée du parlement contre Charles Ier, fut nommé membre de la chambre des communes, et y siégea avant d'avoir atteint l'âge requis, obtint une place dans la trésorerie sous l'administration de Cromwell, entra ensuite dans la marine, et fut associé au célèbre Blake dans le commandement de la flotte de la Méditerranée. Après la mort du protecteur, Montagu se déclara pour les Stuarts. Adjoint à Monk dans le commandement de la flotte de la Manche, il ramena Charles II en Angleterre ; et 2 jours après le roi lui donna l'ordre de la Jarretière, le créa baron, vicomte Hinchingbroke, comte de Sandwick, puis le nomma membre du conseil privé, maître de la garde-robe, amiral de la Manche, et lieutenant du duc d'York. Lorsque la guerre éclata avec la Hollande en 1664, le comte de Sandwich, amiral de l'escadre bleue, prit un grand nombre de vaisseaux à l'ennemi. De retour à Londres, il fut envoyé à Madrid pour négocier la paix entre

l'Espagne et le Portugal; il réussit complétement dans cette mission, et conclut en même temps un traité de commerce très-avantageux à l'Angleterre. Au renouvellement des hostilités avec la Hollande, en 1672, il s'embarqua de nouveau avec le duc d'York, et commanda l'escadre bleue au célèbre combat du 28 mai, lorsque *le Royal-Jacques*, qu'il montait, ayant été abordé par un brûlot ennemi, il refusa de se sauver, et périt au milieu des flammes avec presque tous ses officiers. Son corps, trouvé sur la plage de Harwick 15 jours après l'action, fut embaumé, porté à Londres d'après les ordres du roi, et enterré avec une grande solennité à l'abbaye de Westminster. Walpole, dans son *Catal. of royal and noble authors*, cite de Montagu : *Lettre au secrétaire Thurloe*, dans le 1er vol. des *Papiers d'État de Thurloe;* diverses *Lettres* écrites pendant son ambassade en Espagne, publiées dans les *Lettres d'Arlington* et dans les *Lettres originales et négociations de sir Richard Fanshaw*, etc. Il a traduit de l'espagnol en anglais la *Métallurgie* d'Alonzo Barba, 1674, petit in-8°; et l'on trouve de lui quelques observations astronomiques dans le n° 21 des *Transactions philosophiques*.

MONTAGU (Jean), 4e comte de Sandwich, né à Westminster en 1718, se distingua par ses talents politiques, fut chargé de plusieurs négociations importantes, occupa divers emplois supérieurs, fut trois fois lord de l'amirauté, et mourut en 1792. Il avait fait dans sa jeunesse un voyage dans la Méditerranée, dont Jean Cook, son chapelain, a publié la relation sous ce titre : *Voyage fait par le comte de Sandwich dans la Méditerranée pendant les années* 1738 *et* 1739, *écrit par lui-même*. On lui attribue un pamphlet intitulé : *État de la question relative à l'hospice de Greenwich*, 1779, en réponse à l'écrit du capitaine Baillie intitulé : *État de l'hospice royal de Greenwich*, publié en 1778.

MONTAGU (sir George), amiral anglais, né le 12 décembre 1750, d'une famille qui prétend remonter à un des Normands de la conquête, sous Guillaume. Comme fils aîné, il fut voué de très-bonne heure à la marine; et en sortant de l'Académie royale de marine de Portsmouth, vers 1764, il commença ses campagnes de mer sous Gardner. Dès 1772 il était capitaine, et prit part au siége de New-York, où son vaisseau, *le Fowey*, était de l'avant-garde. La fatigue de ce service continu avait déjà dérangé sa santé; et, dès que la place fut prise, il obtint la permission de retourner en Angleterre et d'y rester quelques mois, pour se rétablir. On l'a retrouvé, en 1777, capitaine du vaisseau de guerre *le Romney*, qui portait le pavillon du contre-amiral son père, et au bout de 2 ans capitaine de *la Perle*, sur laquelle avait passé cet officier. Diverses captures importantes, et qui n'eurent lieu qu'après une vigoureuse résistance, signalèrent pour lui cette campagne et la suivante. Vers la fin de 1779, il eut part à la défense de Gibraltar, et par conséquent à la capture de la flotte de Caracas. La paix de Versailles, en rendant l'Europe occidentale et l'Amérique au repos, réduisit Montagu à l'inaction. Mais dès qu'il y eut prévision de rupture, il sollicita un commandement et obtint celui d'un vaisseau de guerre de première classe, *l'Hector*. Il l'avait encore lorsque la guerre éclata, en 1793, avec la France, et il suivit le contre-amiral Gardner aux Barbades. Bientôt Montagu fut nommé contre-amiral (12 avril 1794), et après avoir croisé tantôt dans la Manche, tantôt au cap Ortégal, où il prit une corvette française, il eut une commission de bloquer la côte ouest de la France. Il ne s'en acquitta point à la satisfaction de l'amirauté, et il eut le désagrément de voir Villaret-Joyeuse sortir du port de Brest avec 14 ou 18 voiles, sans qu'il pût l'entamer sérieusement. Il n'en fut pas moins nommé vice-amiral, en 1795, puis amiral en 1801; mais il ne fit aucun service dans cet intervalle, et, quand en 1799 lord Spencer lui offrit un commandement, il le déclina comme inférieur à son rang. Un moment il fut question de l'envoyer, à la place de Nelson, commander la station de la Baltique : son acceptation arriva trop tard; mais il exerça le commandement en chef à Porsmouth de 1803 à 1808. Sa mort eut lieu le 24 décembre 1829, à Stowel-Lodge (Wilt), sa résidence. On a de lui une brochure intitulée : *Lettre au capitaine Brenton, auteur de l'histoire navale de la Grande-Bretagne.*

MONTAGUE (lady Marie WORTLEY), née à Thoresby (comté de Nottingham), en 1690, fille aînée d'Évelyn Pierrepoint, duc de Kingston, montra dès son enfance les dispositions les plus heureuses, apprit le grec, le latin, le français, l'italien et l'allemand dans une grande perfection, épousa en 1712 Édouard Wortley-Montague, et l'accompagna en 1716 à Constantinople, où il était envoyé en ambassade. Elle visita d'abord la Hollande, l'Allemagne, la Hongrie, et, arrivée près de son mari, elle s'empressa d'apprendre la langue turque, qu'elle parvint au bout d'un an à parler purement. Ayant obtenu du sultan Achmet III la permission de visiter le sérail, elle se lia d'amitié avec la sultane favorite Fatima. Ses fréquentes visites au palais du Grand Seigneur la mirent à portée d'en bien connaître l'intérieur, de redresser bien des préjugés à ce sujet, et surtout de donner du harem des idées plus justes que les Européens n'en avaient eu jusqu'à elle. C'est à Belgrade qu'elle eut la première connaissance de l'inoculation de la petite vérole, qu'elle conçut l'idée d'introduire en Europe. Son mari ayant été rappelé après environ 3 ans de séjour à Constantinople, elle traversa avec lui la Méditerranée, visita Tunis et les ruines de Carthage, aborda ensuite à Gênes, et retourna en Angleterre par la France. Sa maison à Twickenham, à 3 lieues de Londres, devint bientôt le rendez-vous des plus illustres littérateurs, Pope, Addison, Steele, Young, etc. Mais quelques désagréments qu'elle éprouva de la part de Pope, et les dégoûts dont l'accabla le parti des torys, par suite de son attachement aux opinions des whigs, la décidèrent à se rendre en Italie, où elle passa 22 ans dans les États de Venise, joignant la culture des lettres à des occupations champêtres. Après la mort de son mari, qui avait consenti à l'accompagner dans cet exil volontaire, lady Montague crut devoir retourner en Angleterre en 1761, et elle y mourut le 21 août de l'année suivante, au sein de sa famille. Elle avait écrit la relation de ses voyages sous la forme de lettres adressées à divers personnages; ces lettres ne furent publiées qu'après sa mort, par les soins de Cléland, 1763, 3 vol. in-12. Encouragé par le succès de cette publication, il en donna une 2e édition, 1767, 4 vol., même format; mais comme il n'existe pas de manuscrit des lettres du 4e vol., on est fondé à croire

que Cléland en est l'auteur. On a de lady Montague quelques fragments et des poésies qui ont été recueillis et imprimés avec ses *Lettres*, Londres, 1803, 5 vol. in-12, d'après les originaux remis par la famille à l'éditeur, et accompagnés de mémoires sur sa vie par Dallaway. Les *OEuvres* de lady Montague ont été traduites en français, Paris, 1804, 4 vol. in-12; il y a une traduction des *Lettres* par Anson, 1805, 2 vol. in-12, avec les *Poésies*, traduites par Germain Garnier. Il faut ranger parmi les fables ce qu'on a dit de la passion qu'Achmet III avait conçue pour cette dame, et à laquelle elle ne se serait pas montrée indifférente.

MONTAGUE (Édouard WORTLEY), fils aîné de la précédente, né vers 1714 dans le comté d'York, s'est fait remarquer par la bizarrerie de sa conduite et par les aventures singulières de sa vie. Placé par ses parents à l'école de Westminster, il disparut un jour. Après de longues recherches, un ami de la famille le retrouva au service d'un marchand de poisson. Ramené à l'école de Westminster, il disparaît de nouveau, s'embarque comme mousse à bord d'un bâtiment qui faisait voile pour le Portugal, et à peine arrivé dans ce pays, déserte et se fait conducteur d'ânes. Il est découvert et ramené une seconde fois chez ses parents, qui le font voyager sous la conduite d'un homme instruit. De retour en Angleterre, après avoir assez bien profité de son voyage sous le rapport littéraire, il joue, s'endette et passe en France, où sa première aventure le conduit dans les prisons du Châtelet. Il réussit à en sortir, revint en Angleterre, et malgré la tache que son affaire de Paris devait laisser sur sa réputation, il fut élu, en 1745, membre du parlement. Devenu plus sage, il vécut ensuite plusieurs années à la campagne, s'occupant de l'étude de l'histoire; mais après la mort de son père, il reprit son ancien goût pour la vie aventureuse, parcourut, à différentes reprises, l'Italie, la Syrie, l'Égypte, l'Arménie, l'Asie Mineure, séjourna plusieurs années à Constantinople, prit l'habit musulman et adopta tous les usages, mœurs et coutumes des Turcs. Sur la fin de sa vie il se retira à Venise, et il y mourut en 1776. Une *Notice* détaillée sur sa vie a été insérée dans l'*Histoire du comté de Leicester*, et réimprimée dans les *Anecdotes littéraires du 18e siècle*, par J. Nichols, Londres, 1812. On a de ce personnage singulier : *Réflexions sur les progrès et la chute des anciennes républiques, avec des applications à l'état actuel de l'Angleterre*, 1752, traduites en français par Mlle Legeai d'Ourxigné; *Voyage du Caire au mont Sinaï; Observations sur la colonne de Pompée*: ces deux mémoires ont été insérés dans les 56e et 57e vol. des *Transactions philosophiques*.

MONTAGUE (Élisabeth), dame anglaise distinguée par son esprit et son érudition, née à York le 2 octobre 1720, était fille de Mathieu Robinson, riche propriétaire. Elle épousa en 1742 Édouard Montague, petit-fils du premier comte de Sandwich, et se fit remarquer comme auteur de plusieurs ouvrages qui obtinrent un grand succès. Devenue veuve en 1775, avec une fortune considérable, elle en fit le plus noble usage jusqu'à sa mort, arrivée le 25 août 1800. Elle avait vécu dans l'intimité d'un grand nombre de personnages illustres de son temps, tels que Pope, Johnson, Goldsmith, lord Bath, Lyttleton, Burke, le docteur Beattie. On a d'elle des *Dialogues des morts*, publiés avec ceux de lord Lyttleton; *Essai sur le génie et les écrits de Shakspeare*, 1769 : traduit en français sous le titre d'*Apologie de Shakspeare*, et où l'on trouve beaucoup plus de savoir et de critique qu'on n'en devait attendre d'une femme du grand monde: elle l'avait entrepris pour venger Shakspeare des sarcasmes de l'auteur de la *Henriade*. Voltaire a réfuté cet ouvrage dans sa *Nouvelle lettre à l'Académie française*, en tête de la tragédie d'*Irène*.

MONTAIGNAC. *Voyez* GAIN.

MONTAIGNE (Michel, seigneur de), célèbre moraliste, né le 28 février 1533 au château de Montaigne, en Périgord, d'une famille anciennement nommée Eyghem, originaire d'Angleterre, reçut une éducation à laquelle il dut sans doute en grande partie la tournure originale de son esprit et la vivacité franche et hardie de son langage. Son père lui fit apprendre le latin, dès le berceau, et l'idiome vigoureux de Tacite et de Lucrèce fut véritablement la langue maternelle de cet enfant qui devait un jour donner au français tant d'énergie, de précision et de grâce. Il fut recommandé à ceux qui l'entouraient de ne jamais le tirer avec violence du sommeil si nécessaire à l'enfance, mais de l'éveiller insensiblement aux sons d'une musique agréable. Plus tard, son père, n'ayant plus auprès de lui ceux qui l'avaient secondé dans ses vues, fut obligé de rentrer dans le sentier de la routine; mais les premières impressions devaient être durables dans le jeune Montaigne. Placé à l'âge de 6 ans au collége de Guienne, à Bordeaux, il y eut pour maîtres des hommes du plus grand mérite, Buchanan, Muret, etc., et fit des progrès si rapides, qu'à 13 ans il avait achevé ses études. Ennemi de toute contrainte, il fut peu disposé à suivre la carrière militaire, et aima mieux étudier le droit informe et compliqué de cette époque. Il fut pourvu, vers 1554, d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et sut se faire estimer de Pibrac et de Paul de Foix, ses confrères, et du chancelier de Lhôpital. Un autre de ses confrères fut ce la Boétie, dont le nom semble désormais inséparable du sien. Tous deux s'estimaient avant de s'être vus, sur les rapports qu'ils entendaient faire l'un de l'autre : ils se rencontrèrent, et quelques moments suffirent pour établir entre eux cette amitié parfaite qui faisait dire à Montaigne, 9 ans après la mort de ce *sien cher frère* : « *Nous étions à moitié de tout : il me semble que je lui dérobe sa part.* » Quoique notre philosophe ne crût pas les femmes aussi propres à l'amitié, il eut un grand attachement pour Marie de Gournay, sa *fille d'alliance* ou d'adoption, aimée de lui *plus que paternellement*. Il eut aussi beaucoup d'affection pour sa femme, quoiqu'il donne à entendre qu'en formant un engagement, il ait cédé plutôt à la convenance et à l'usage qu'à son inclination naturelle. Enfin il conserva toujours de son père le plus tendre souvenir, et dans la retraite où les agitations de la France ne tardèrent pas à le confiner, il éprouva plus que jamais le besoin de s'abandonner à ce pieux sentiment. Il était bien résolu de passer en repos le reste de sa vie; mais il fallait un aliment à l'ardeur de son esprit, qui, comme un *cheval échappé*, se donnait plus carrière dans la solitude qu'il n'avait fait en la compagnie d'autrui. Montaigne se mit donc, vers 1572, à écrire ses *Essais*, où, dès l'un des premiers chapitres, il annonce

avoir atteint l'âge de 59 ans. La première édition de ce *livre de bonne foi* parut en 1580 : elle ne contient que les deux premiers livres. Le voyage de l'auteur en Allemagne, en Suisse, en Italie, est postérieur à cette publication, il donna une édition de ses *Essais* en 1588 (Paris, Laugelier, in-4°), avec un 3e livre qui forme le tiers de l'ouvrage, et 600 additions aux deux premiers : c'est dans ce nouveau livre qu'il s'est surtout montré le peintre et l'historien de l'homme. On peut se faire une idée de sa manière de travailler, d'après la marche incertaine de son ouvrage. Tantôt à la promenade, tantôt dans le cabinet, passant de la méditation à la lecture, de l'étude des autres à celle de lui-même, il observait, réfléchissait, remarquait, extrayait tour à tour : c'est ainsi qu'il parcourt dans son livre, dans ses chapitres même, tous les sujets, tous les textes, sans plan arrêté, sans objet suivi, mais non sans un but indirect ou éloigné. On a dit que ses principes n'étaient pas plus fixes que sa manière de procéder en écrivant; on l'a accusé de scepticisme. Nous ne chercherons pas à le justifier de cette accusation que plus d'un sage a méritée; lui-même avait pris pour devise : *Que sais-je?* Cette incertitude, cette hésitation, qui venait sans doute de son esprit juste et nullement passionné, devint presque de l'indifférence, lorsqu'il s'agit de faire un choix entre les opinions politiques de sa malheureuse époque. Aussi ne réussit-il pas toujours à conserver son château *vierge de sang et de sac,* au milieu des guerres civiles dont la Guienne était le foyer : il finit, comme les autres royalistes sincères et les catholiques modérés, par être *pelaudé à toutes mains ; au gibelin, il était guelfe; au guelfe, gibelin.* Malgré la vogue de ses *Essais,* que tout gentilhomme studieux voulait avoir sur sa cheminée, il ne tenait plus beaucoup à la vie, et s'en détachait chaque jour par l'effet du mécontentement moral autant que des douleurs physiques. Enfin, sentant sa mort approcher, il fit dire la messe dans sa chambre, et au moment de l'élévation, s'étant soulevé comme il put sur son lit, les mains jointes, il expira dans cet acte de piété le 13 septembre 1592. Montaigne eut sans doute des faiblesses, peut-être une grande vanité, puisqu'il parle toujours de lui et de lui seul; mais ses contemporains les plus vertueux, de Thou, Pasquier, l'honorèrent et l'estimèrent. Enfin son livre sera toujours lu par ceux qui veulent réfléchir sur eux-mêmes sans fatigue et sans ostentation, parce qu'il fut véritablement l'homme de son livre, un homme de bonne foi. Les éditions de Montaigne sont très-nombreuses; les plus estimées sont celles d'Amaury Duval *avec des sommaires analytiques et de nouvelles notes,* Paris, 1822-1826, 6 vol. in-8°; et de J. V. Leclerc, *avec les notes de tous les commentateurs,* 1826-1827, 8 vol. in-8° : cette dernière fait partie de la *Collection des classiques français,* publiée par M. Lefèvre. Nous ne mentionnerons, parmi les ouvrages relatifs à Montaigne, que les *Notices et Observations pour préparer et faciliter la lecture des Essais,* par Vernier, 1810, 2 vol. in-8°. En 1812 l'Institut mit au concours l'*Éloge* de Montaigne; le prix fut décerné à M. Villemain. Parmi ses concurrents, dont les compositions parurent à la même époque, on distingue MM. J. V. Leclerc, Droz, Jay, Mazure, Biot et Victorin Fabre.

MONTAIGU (Pierre Guérin de), gentilhomme d'Auvergne, maréchal des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, fut élu 13e grand maître de cet ordre en 1208, et peu de temps après secourut les chrétiens d'Arménie. Après avoir contribué à la victoire qu'ils remportèrent sur Soliman, sultan d'Iconium, il se signala à la prise de Damiette, et parcourut ensuite la plupart des États de l'Europe pour solliciter des secours. A son retour il trouva la Palestine livrée à l'anarchie, et chercha, mais en vain, à rapprocher les hospitaliers des templiers avec lesquels ils étaient en guerre ouverte. En 1228, il engagea le pape à rompre la trêve conclue entre les musulmans et les croisés; il refusa la même année de se rendre à l'armée, tant qu'elle serait commandée par l'empereur Frédéric II, que le pape avait excommunié. Il mourut dans la Palestine en 1230.

MONTAIGU (Gille-Aycelin de), l'un des plus célèbres prélats du 13e siècle, né en Auvergne, de la famille du précédent fut élu archevêque de Narbonne en 1290, avant d'avoir été ordonné prêtre, et se rendit à Rome où il fut sacré. En 1299, il convoqua à Béziers un concile provincial dont les actes ont été publiés par Martène, tome IV du *Thesaur. nov. anecdotor.* Il se prononça pour Philippe le Bel dans les démêlés que ce prince eut à soutenir contre Boniface VIII, déclara que ce pontife était déchu, et interjeta appel de sa sentence au futur concile. Plus tard il fut l'un des commissaires nommés pour examiner la conduite des templiers, et ouvrit l'avis que ces malheureux ne fussent point entendus dans leur défense; son zèle fut récompensé par la place de chancelier. En 1311, il passa du siége de Narbonne sur celui de Rouen, et mourut en 1318. Il avait fondé en 1314 le collége qui a longtemps porté son nom à Paris, et il lui légua une partie de ses biens.

MONTAIGU (Gille-Aycelin de), cardinal, arrière petit-neveu du précédent, né dans les premières années du 14e siècle, fut d'abord évêque de Térouane. Il assista en 1356 à la désastreuse bataille de Poitiers, et suivit le roi Jean en Angleterre avec le titre de chancelier. Ce monarque obtint pour lui la pourpre romaine, du pape Innocent VI, en 1361; il fut nommé par le pape Urbain V l'un des commissaires chargés de réformer l'université de Paris, et fut envoyé en Espagne pour travailler à réconcilier le roi d'Aragon avec le duc d'Anjou. Sur la fin de sa vie il se retira à Avignon, où il mourut en 1378.

MONTAIGU (Pierre-Aycelin de), frère du précédent, connu sous le nom de *cardinal de Laon,* entra dans l'ordre de St.-Benoît, devint ensuite prieur de St.-Martin-des-Champs, proviseur de Sorbonne, chancelier du duc de Berri, fut élu en 1371 évêque de Laon, élevé au cardinalat en 1384, se démit de son évêché quelque temps après, et mourut à Reims en 1388. Son corps, rapporté à Paris, fut inhumé dans l'église de St.-Martin-des-Champs.

MONTAIGU (Jean), vidame du Laonnais, d'abord surintendant des finances, fut revêtu de la charge de grand maître de France en 1408, et plaça deux de ses frères sur les siéges de Sens et de Paris; mais il ne sut pas jouir de sa fortune avec modération : ses emportements, son orgueil dédaigneux, ses violences soulevèrent contre lui les premiers personnages du royaume. Le duc de Bourgogne et le roi de Navarre profitèrent de la maladie de Charles VI pour faire arrêter son surintendant et le

livrèrent à des commissaires (1409) comme coupable de sortilége, d'empoisonnement et de malversation. La dernière de ces imputations était la seule fondée; mais les autres ne contribuèrent pas moins à le faire condamner. Il eut la tête tranchée aux halles de Paris la même année, et son corps fut attaché au gibet de Montfaucon. Sa mémoire fut réhabilitée, 3 ans après, à la requête de Charles de Montaigu, son fils, tué plus tard à la bataille d'Azincourt. Les célestins de Marcoussi, qu'il avait fondés, lui firent de magnifiques funérailles, et lui érigèrent un tombeau. François Ier, frappé, un jour qu'il visita ce tombeau, de ce que lui dit le religieux qui l'accompagnait de la condamnation du malheureux Montaigu, jura de ne jamais renvoyer de coupable devant des commissaires.

MONTAIGU ou **MOUNTAGU** (Richard de), savant théologien anglican, né en 1578 à Dorney, comté de Buckingham, fut nommé évêque de Chichester en 1628, passa 10 ans après sur le siége de Norwick, et mourut le 13 avril 1641. On dit qu'il avait résolu de se retirer en Flandre pour y faire une profession publique du catholicisme, mais que la mort l'empêcha d'accomplir ce dessein. On a de lui une *réfutation* en anglais du traité *de Decimis* de Selden; *Analecta exercitationum ecclesiasticarum*, etc., 1622, in-folio; *Antidiatribæ ad priorem partem diatribarum J. C. Bulengeri adversùs exercitationes Is. Casauboni*, 1625, in-folio; *Apparatus ad origines ecclesiasticas*, 1635, in-fol.; *Origines ecclesiasticæ*, 1636-1640, 2 vol. in-fol.; une édition des deux *discours* de saint Grégoire de Nazianze contre l'empereur Julien; des *notes* sur Eusèbe dans l'édition de Paris, 1628, in-fol.; une traduction latine des *Lettres* de Photius, avec notes, Londres, 1651, in-fol.; et plusieurs ouvrages de controverse en anglais et en latin. Il a laissé manuscrite une trad. latine de 214 *lettres* de saint Basile.

MONTAIGU. *Voyez* **MONTAGUE**.

MONTALBANI (le comte Jean-Baptiste), né en 1596 à Bologne, d'une ancienne famille, fut reçu le même jour docteur en droit et en philosophie. Après avoir voyagé en France, en Allemagne, en Pologne et en Turquie, il parcourut l'Asie Mineure, se rendit en Perse, et explora une partie de la haute Asie. Il apprit les langues dérivées de l'arabe; et, d'après le témoignage d'Orlandi, il en parlait 15 avec facilité. De retour à Bologne, il passa bientôt en France pour y demander du service, puis en Savoie, où il obtint le grade d'officier général. Il fut fait prisonnier par les Espagnols, qui le traitèrent avec rigueur. Ayant recouvré sa liberté, il alla demander de l'emploi à la république de Venise, et fut envoyé avec un commandement à l'île de Candie, où il mourut en 1646. On a de lui: *De moribus Turcarum comment.*, Rome, 1625, 1636, in-12; Leyde, 1643. Il a laissé plusieurs manuscrits dont on trouvera les titres dans les *Scrittori bolognesi* d'Orlandi.

MONTALBANI (le marquis Marc-Antoine), fils du précédent, né en 1630, s'appliqua spécialement à l'étude de la minéralogie, parcourut en naturaliste les pays du Nord de l'Europe, et fut bien accueilli par le roi de Pologne Jean-Casimir, qui le décora du titre de marquis. De retour en Italie, il explora les côtes de l'Adriatique, revint à Bologne mettre en ordre ses collections, et y mourut en 1693. On a de lui: *Catascopia minerale*, etc., 1676, in-4°; *Relazione dell' acque minerale del regno d'Ungaria*, 1687, in-4°.

MONTALBANI (Castor), fils du précédent, né en 1670, cultiva les sciences et les lettres à l'exemple de son aïeul, suivit cependant la carrière des armes, et fut gouverneur de Carrare pour les Vénitiens. Il revint à Bologne en 1723 pour y occuper la chaire d'architecture militaire, et mourut dans cette ville en 1752. On a de lui des *discours*, des *poésies*, des *dissertations*, des *almanachs*, dont Orlandi (*Scrittori bologn.*), rapporte les titres.

MONTALBANI (Ovidio), savant et fécond écrivain, frère puîné de Jean-Baptiste, acquit comme lui de vastes connaissances, fut nommé en 1654 professeur de logique à l'université de Bologne, où il remplit successivement les chaires de physique, de mathématiques et de morale, fut appelé, en 1657, à la place de conservateur du cabinet d'histoire naturelle, légué par Aldrovande, obtint le titre d'astronome du sénat, et mourut le 22 septembre 1671. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Index omnium plantarum exsiccatarum... quæ in proprio musæo conspiciuntur*, 1624, in-4°; *De illumanibili lapide bononiensi epistola*, 1634, in-4°; *Epist. variæ ad eruditos viros*, etc., 1634, in-4°; *Minervalia bonon. civium anademata, seu bibliotheca bononiensis*, 1641, in-16; *Bibliotheca botanica*, ibidem, 1657, in-24, très-rare; *Vocabolista bolognese*, ibidem, 1660, in-12, de 272 pages, rare et curieux. C'est O. Montalbani qui a rédigé la *Dendrologie, ou Histoire ou Histoire naturelle des arbres*, pour faire suite aux différents *traités* publiés par Aldrovande ou par ses continuateurs.

MONTALDI (le père Joseph), savant philologue, né dans les États romains, vers 1750, entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Dominique, et se livra particulièrement à l'étude des langues anciennes. Après avoir enseigné à Rome avec succès pendant plusieurs années, il fut appelé à Sienne, par le cardinal Zondadari, archevêque de cette ville, où il occupa d'abord une chaire de théologie et ensuite celle d'hébreu. Le père Montaldi mourut à Sienne, en mars 1816. Il avait composé divers ouvrages dont la plupart sont restés manuscrits. Son *Lexicon hebraicum et chaldæo-biblicum*, Rome, 1789, 4 vol. in-4°, suffit pour lui assurer un rang parmi les savants.

MONTALEMBERT (André de). *Voyez* **ESSÉ**.

MONTALEMBERT, ou **MONTALAMBERT** (Adrien de), fut aumônier et prédicateur de François Ier. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié: *La merveilleuse histoire de l'esprit qui depuis naguère s'est apparu au monastère des religieuses de St.-Pierre de Lyon*, Paris, 1528; Rouen, 1529, in-4°; 3e édition; Paris, 1580, in-12; reproduit par l'abbé Lenglet dans le *Recueil des dissertations sur les apparitions*, tome Ier, et par d'Artigny, dans ses *Nouveaux mémoires*, tome VII. Corneille Agrippa appelle A. de Montalembert (un méchant homme et un imposteur), *homo nequam et impostor*; mais il n'était au fond que crédule et superstitieux.

MONTALEMBERT (Marc-René, marquis de), officier général, né à Angoulême le 16 juillet 1714, de la famille du maréchal d'Essé, entra au service à 18 ans, fit plusieurs campagnes en Allemagne, et, pendant les loisirs que lui laissait la paix, s'adonna à la culture des

sciences, principalement de celles qui ont des rapports avec le métier des armes. Reçu à l'Académie des sciences en 1747, il y lut plusieurs *mémoires* qui se trouvent dans le *Recueil* de cette compagnie. La lecture du traité de l'*Attaque des places*, par Vauban, lui fit étudier avec un soin particulier l'art de la fortification. D'autre part il établit dans l'Angoumois et le Périgord des forges qui fournirent bientôt à la marine des canons et des projectiles, dont elle n'était pas assez pourvue. Pendant la guerre de sept ans, il fut attaché à l'état-major des armées de Suède et de Russie ; et, consulté sur les opérations concertées entre les généraux alliés, il en rendait compte au ministère français. A la paix de 1762, Montalembert avait terminé l'ouvrage sur la fortification, qu'il méditait depuis longtemps ; mais le duc de Choiseul auquel il communiqua son manuscrit, en ajourna la publication, qui n'eut lieu qu'en 1776. Dès qu'il parut, le corps entier du génie se prononça contre le livre et l'auteur, dont les principes étaient opposés à ceux de Vauban. Toutefois il obtint du gouvernement la permission d'appliquer sa doctrine, et fut chargé, en 1779, de la construction d'un fort destiné à garantir l'île de Ré des attaques des Anglais. Ce fort, exécuté tout en bois, ne coûta que 800,000 fr., au lieu de plusieurs millions que portait le devis des ingénieurs, et n'éprouva pas le moindre dérangement par l'effet de la détonation de toutes ses batteries, bien que les mêmes ingénieurs eussent annoncé qu'il s'écroulerait si l'on voulait faire usage des pièces dont il était armé. A la révolution, Montalembert perdit la plus grande partie de sa fortune, et n'en abandonna pas moins, pour les besoins de l'État, une pension qu'il avait reçue du roi pour la perte d'un œil. Carnot, chargé spécialement des opérations militaires, l'appela, ainsi que Darçon et Marescot, au comité de salut public pour consulter leur expérience. Montalembert mourut le 22 mars 1800, doyen des généraux français et de l'Académie des sciences. Il avait été proposé pour une place à l'Institut, dans la section de mécanique; mais il se retira quand il apprit qu'il avait pour concurrent Bonaparte. On a de lui : *Fortification perpendiculaire, ou l'Art défensif supérieur à l'offensif,* 1776-1796, 11 vol. in-4°, avec un grand nombre de planches. Les premiers volumes ont été traduits en allemand par le major du génie Lindenau ; *Correspondance pendant la guerre de* 1757, 1777, 3 vol. grand in-8°; *Réponse au colonel d'Arçon sur son apologie des principes observés dans le corps du génie,* 1790, in-4°; *l'Ami de l'art défensif, ou Observation sur le journal de l'école polytechnique,* an IV (1796), 6 n^os in-4°; *Relation du siége de St.-Jean-d'Acre*, 1798, in-8°; plusieurs *Mémoires* dans le *Recueil* de l'Académie des sciences. On connait encore de Montalembert trois pièces de théâtre : *la Statue, la Bergère de qualité* (musique de Cambini), et *la Bohémienne supposée* (musique de Thomeoni), imprimée, en 1786, à un très-petit nombre d'exemplaires, et des *Poésies* inédites. Delisle de Sales et de la Platière ont publié son *Éloge historique,* 1801, in-4° de 76 pages. On peut consulter aussi la *Notice* que Lalande a publiée sur cet habile ingénieur dans le *Magasin encyclopédique*, 6e année, tome 1er, page 123.

MONTALEMBERT (Marie de COMMARIEU, marquise de), femme du précédent, née en 1750, s'était acquis une réputation par ses talents, son esprit, sa physionomie enchanteresse. Émigrée, elle trouva dans l'exil des ressources et des succès dans ses travaux littéraires. On lui doit le joli roman d'*Élise Dumesnil,* et *Horace, ou le Château des ombres*, 1822, 4 vol. in-12. Elle mourut à Paris, le 3 juillet 1832.

MONTALEMBERT (Jean-Charles, baron de), né à Louisbourg, Ile-Royale, le 6 février 1757, fut élevé à l'école militaire, et pourvu à sa sortie, au mois d'avril 1775, d'une cornette dans la compagnie des chevau-légers de la garde du roi. Le 23 juin de la même année, il épousa Mlle Marthe-Joséphine de Commarieu, dont la sœur aînée était devenue marquise de Montalembert en 1770. Après avoir succédé à son beau-frère, comme sous-lieutenant des chevau-légers de la garde, le baron de Montalembert fut, à la dissolution des compagnies rouges, nommé colonel dans le régiment de Berri cavalerie. Il était déjà chevalier des ordres de Saint-Louis et de Saint-Lazare, lorsque la révolution éclata. Ayant émigré, en 1792, il rejoignit à Coblentz les princes français, qui l'envoyèrent aussitôt en mission auprès du roi d'Espagne. Il passa ensuite en Angleterre et y forma une légion d'émigrés, connue sous le nom de *Légion-Montalembert*, qu'il conduisit, en 1794, à Saint-Domingue. Il rendit les plus grands services dans toute la guerre contre les nègres, et se distingua surtout, en 1797, dans un combat livré aux troupes commandées par Toussaint-Louverture. Quelques mois après, il fut nommé brigadier général, grade qu'aucun catholique n'avait jusque-là obtenu en Angleterre. Il conserva son commandement jusqu'au licenciement, en 1799, de tous les corps étrangers, au service de l'Angleterre. Le baron de Montalembert continua de résider en Amérique, et mourut dans l'île de la Trinité, le 20 février 1810.

MONTALEMBERT (Marc-René-Anne-Marie, comte de), fils du précédent, naquit à Paris le 10 juillet 1777. A peine âgé de 15 ans, il suivit ses parents dans l'exil, devint capitaine dans la légion d'émigrés formée par son père en Angleterre, et fit avec elle la guerre contre les noirs à Saint-Domingue. Au licenciement de cette légion, en 1799, il obtint du service dans l'armée anglaise, devint cornette, puis lieutenant de cavalerie, et fut employé à l'école d'état-major, dont la direction était confiée au général français Jarry. Les connaissances qu'il acquit sous la direction de ce tacticien le firent bientôt distinguer des chefs de l'armée. Attaché à l'état-major des troupes britanniques, il fut envoyé en Égypte, puis dans les Indes orientales, où il servit de 1804 à 1808, avec le grade de capitaine. Il revint alors en Europe, fut nommé major, partit aussitôt pour l'armée du duc de Wellington et fit les campagnes d'Espagne et de Portugal. Rentré en Angleterre avec les débris de l'armée de sir John Moore, il prit part à l'expédition de Walcheren en 1809, devint lieutenant-colonel en 1811, et chef d'état-major du corps d'armée rassemblé sur les côtes méridionales de l'Angleterre. Ce fut le comte de Montalembert que le prince régent choisit en 1814, pour annoncer à Louis XVIII, qui résidait à Hartwell, son rétablissement sur le trône de France. Il accompagna ce prince à Paris, et reçut, à cette occasion, le grade de colonel dans l'armée française, la croix de Saint-Louis, celle d'officier de la Légion d'honneur, et la place de second secrétaire d'ambassade à Lon-

dres. A l'époque des cent jours, il fut envoyé deux fois à Bordeaux : la première, pour veiller au départ de la duchesse d'Angoulême ; la seconde, avec trois frégates et plusieurs bâtiments de transport, pour aider à soumettre les restes du parti napoléoniste dans le Midi. Il retourna ensuite à Londres comme premier secrétaire d'ambassade. En juillet 1816; il fut nommé ministre plénipotentiaire de Louis XVIII à Stuttgard. Le 5 mars 1819, il fut élevé à la dignité de pair de France, et peu après, nommé ministre plénipotentiaire en Danemark. La première fois qu'il parla à la chambre haute, le 10 juillet 1820, ce fut pour s'opposer aux lois d'exception présentées par les ministres après l'assassinat du duc de Berri. Le comte de Montalembert vota en faveur de la loi tendant à indemniser les anciens propriétaires des biens-fonds confisqués et vendus au profit de l'État, pendant la révolution. Il la jugea propre à éteindre les haines, et à faire disparaître la distinction fâcheuse que l'opinion s'obstinait à maintenir entre les propriétés patrimoniales et nationales. Il était d'ailleurs personnellement désintéressé. Si un amendement proposé par lui avait été admis, les héritiers du sang auraient seuls joui du bénéfice de l'indemnité. Dans la séance du 30 mars 1826, il appuya vivement le projet de loi sur le droit de primogéniture et les substitutions. Le comte de Montalembert, fut, en 1826, nommé ministre plénipotentiaire en Suède. Il ne se rendit à Stockholm que l'année suivante. La mort de sa fille le fit revenir en France, au mois d'octobre 1829. Après la révolution de 1830, il fut révoqué de ses fonctions d'ambassadeur. Néanmoins, les antécédents de sa carrière politique laissaient préjuger quel parti il embrasserait dans cette circonstance; en effet, le comte de Montalembert prêta serment au nouveau chef de l'État, le 10 août 1830. Depuis cette époque, il parut souvent à la tribune; il attaqua les visites domiciliaires, la confiscation du fonds commun de l'indemnité, la centralisation, la spoliation des forêts, défendit les droits méconnus de l'armée d'Afrique, et revendiqua avec constance le suffrage universel et la liberté d'enseignement. L'excès du travail joint à des chagrins domestiques, avait, depuis longtemps, altéré sa santé, et il mourut le 20 juin 1831. Le comte de Montalembert a laissé deux fils; l'aîné lui a succédé à la pairie.

MONTALEMBERT (Louis-François-Joseph-Bonaventure de TRYON, comte de), né en 1758, eut pour parrain le prince de Conti. Après avoir reçu son éducation à l'école militaire de la Flèche, il fut nommé sous-lieutenant au régiment de la Marche, cavalerie. Élevé au grade de capitaine à la suite du régiment de Conti, il ne tarda pas à devenir chef d'escadron au régiment de chasseurs de Gévaudan. Il faisait partie du camp de St.-Denis en 1789, lorsqu'il donna sa démission. Depuis cette époque, il resta dans la vie privée, d'où il ne sortit qu'en 1809, époque où le département de la Vienne le nomma membre du corps législatif; il fut un des candidats pour la présidence après Fontanes (1810), fut élu questeur, et ne cessa de faire partie de la chambre qu'en 1815. Il mourut en 1831.

MONTALIVET (Jean-Pierre BACHASSON, comte de), ministre dévoué, bienveillant, honnête homme, a laissé une de ces réputations pures qui trouvent dans l'histoire leur place et leur récompense. Issu d'une famille ancienne et distinguée du Dauphiné, il naquit le 5 juillet 1766 à Sarreguemines en Lorraine, où son père résidait en qualité de commandant d'armes, avec le grade de maréchal de camp. Le jeune Montalivet embrassa de bonne heure la profession paternelle. Il quitta le service en 1784, fut reçu avocat au parlement de Grenoble, à 18 ans, et devint conseiller l'année suivante (avec dispense d'âge). En 1788, lors de l'exil des parlements, sous le ministère de Loménie de Brienne, le jeune conseiller avait partagé l'opposition comme il partagea la disgrâce de ses collègues. En 1789, il passa quelques mois à Valence, auprès de sa mère, femme très-remarquable par son esprit, et dont le salon était le point de réunion de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la contrée. Un jeune Corse, au teint olivâtre, aux formes anguleuses, à la parole étrangère et saccadée, sans maintien, sans usage de la haute société, mais ne manquant ni d'à-propos ni d'aplomb, fut présenté à Mme de Montalivet. Ce jeune homme était Bonaparte, simple sous-lieutenant d'artillerie. Une sorte de liaison se forma entre lui et Montalivet, liaison dont le jeune Corse se souvint plus tard. Revenu à Valence, en 1794, et s'y voyant exposé à de nouveaux périls, Montalivet alla chercher un asile sous les drapeaux de la république. Enrôlé comme volontaire dans un bataillon de la Drôme, il fit une campagne avec les galons de caporal; et, depuis, dans sa retraite, après un honorable ministère, il se complaisait à envelopper cet insigne et son sac de soldat dans son écharpe de ministre. C'était une sorte de trophée qu'il aimait à montrer à ses enfants, et le seul de ses fils qui lui a survécu n'a pas répudié ce noble héritage. Revenu à Valence, après le 9 thermidor, Montalivet y fut appelé, par ses concitoyens, à la place de maire. Ce fut à la mairie de Valence que Bonaparte, voulant rétablir l'ordre en France, alla chercher Montalivet pour le nommer préfet du département de la Manche, alors l'un des plus difficiles à gouverner, ayant été le théâtre de la guerre civile la plus acharnée. Le préfet de la Manche prit sur lui de sauver plusieurs proscrits, entre autres un chef royaliste des plus ardents, le chevalier de Brulard. Montalivet ne craignit pas de compromettre sa responsabilité. En effet, il avait reçu de Fouché l'ordre positif d'arrêter Brulard, qui venait de pénétrer dans le département, pour y rallumer l'insurrection royaliste. Montalivet le fit venir, lui donna 24 heures pour se rembarquer, et le préserva ainsi d'une mort certaine. Une fois le salut de son vieil ami assuré, le préfet partit pour Paris, et vint raconter au premier consul ce qu'il avait fait. Une telle conduite ne m'étonne pas de votre part, dit Napoléon; vous êtes un homme d'honneur. Cette approbation du premier consul fut pour Montalivet comme un rempart contre la mauvaise volonté du ministre de la police Fouché. Au reste, s'il en eût été autrement, Montalivet était toujours prêt à faire à sa conscience le sacrifice de sa place et de sa fortune. On voit, par la correspondance du préfet de la Manche, qu'il entra parfaitement dans les vues de Bonaparte, que l'ivresse du pouvoir n'aveuglait pas encore. La nomination de Montalivet à la préfecture de Seine-et-Oise, en 1804, fut sans doute une récompense. A Versailles, Montalivet refusa d'autoriser l'ouverture d'une maison de jeu. Il apprit cependant un

jour que, malgré son opposition, un de ces infâmes tripots venait de s'établir sous les auspices et par les soins de la police. Il ordonna aussitôt, qu'en dépit des ordres de Fouché, la maison fut évacuée, et courut ensuite à Saint-Cloud pour en instruire l'empereur. Pour toute réponse, Napoléon lui serra affectueusement la main. Il est assez piquant de rappeler que, trente ans après, les maisons de jeux furent supprimées dans toute la France, sous le ministère et par les soins du fils de Montalivet. Appréciant de plus en plus son ancien hôte de Valence, Napoléon le fit conseiller d'État en 1805, et directeur général des ponts et chaussées l'année suivante. Montalivet fit pendant l'hiver, comme directeur général, un voyage en Italie, pour visiter les constructions de la route du Mont-Cenis. A son retour, Napoléon lui témoigna sa vive satisfaction. Déjà il l'avait créé comte de l'empire et commandant de la Légion d'honneur; il devait bientôt l'élever sur un plus grand théâtre. Montalivet fut appelé, le 1er octobre 1809, au ministère de l'intérieur. Les subsistances attirèrent toute l'attention et toute la vigilance de Montalivet, particulièrement pendant l'année 1812, si désastreuse à tant d'égards. Nous pouvons remarquer qu'ici Napoléon sympathisait encore avec son ministre. Dans les rapports que ses fonctions lui donnaient avec les gens de lettres, avec les artistes, avec les célèbres industriels de l'époque, Montalivet se montra toujours à la hauteur des pensées de Napoléon, qui voulait imiter la noble protection que Louis XIV avait accordée à tout ce qui a pu agrandir et honorer l'intelligence humaine. Aucun ministre ne savait accueillir avec plus de grâce et de distinction ces hommes d'élite que les égards de la puissance touchent plus vivement que les faveurs les plus utiles. Jamais l'industrie française et ses nouveaux procédés n'avaient été encouragés par un homme qui sût mieux les apprécier et les comprendre. Après le désastre de Moscou et la funeste campagne de 1813, Montalivet aurait voulu que l'impératrice Marie-Louise, nommée régente, continuât de résider à Paris, et d'y maintenir le centre du gouvernement; il ne fut point écouté; mais, fidèle à son devoir, il suivit cette princesse à Blois, où elle fit son entrée le 2 avril 1814. Le lendemain et les jours suivants, elle tint de longs et fréquents conseils, d'où ne sortit aucune résolution, et dans lesquels les avis les plus fermes furent constamment ouverts par Montalivet. Le 7, parut enfin une proclamation datée du 3, contresignée par le ministre, qui prenait le titre de secrétaire de la régence. Mais tout était fini. Montalivet revint à Paris, où il jouit du repos de la vie privée jusqu'au retour de l'ile d'Elbe. Napoléon revit avec joie son ministre fidèle; mais la politique toute révolutionnaire qu'il se croyait obligé d'affecter, mit obstacle à ce qu'il le rappelât au département de l'intérieur, qui fut confié à Carnot. Seulement, il lui fit accepter l'intendance générale de la couronne, et le nomma pair de France. La seconde restauration rendit une seconde fois Montalivet à la vie privée : retiré dans sa terre de la Grange, en Berri, il s'occupait exclusivement de l'éducation de ses trois fils. Rappelé en 1819 à la chambre des pairs, sous le ministère de M. Decazes, Montalivet fit partie de la majorité constitutionnelle de cette assemblée. Il mourut à la Grange, le 22 janvier 1823. Le jour de sa mort, il fit venir son fils aîné, et, préoccupé des malheurs qui, dans sa pensée, menaçaient la France, il lui dit : « Les fautes de la restauration amèneront une révolution nouvelle; elle peut finir par le duc d'Orléans; mais préparez-vous, mon fils, à une vie aussi agitée que celle de votre père. » Cette prédiction ne s'accomplit pas du moins pour celui à qui elle s'adressait. Le comte Simon de Montalivet, lieutenant au 2e régiment d'infanterie, ne survécut que de neuf mois à son père, et mourut le 12 octobre 1823, à Gironne, d'une inflammation d'entrailles. M. le comte Camille de Montalivet, frère puîné de Simon, lui a succédé dans la pairie, et, par une singulière destinée, il a offert l'exemple unique d'un fils parvenu, comme son père, au ministère de l'intérieur et à l'intendance de la liste civile.

MONTALTE. *Voyez* **DANEDI.**

MONTALTO (Léonard), doge de Gênes, appartenait à une famille illustre de l'ordre populaire. C'était un habile jurisconsulte, ami de Simon Boccanegra, premier doge de Gênes. Après la mort de ce dernier, il demeura, en 1363, chef du parti gibelin. Pendant 20 ans, Montalto combattit pour la première place, avec les chefs de trois autres familles également plébéiennes et également puissantes, les Adorni, les Fregosi et les Guarci. Il l'emporta enfin : le 6 avril 1383, il fut nommé doge de Gênes; mais, moins d'une année après, une maladie le mit au tombeau.

MONTALTO (André), parent du précédent, fut élu doge à l'age de 23 ans, en 1393. Obligé de quitter ce poste par les intrigues d'Antoniotto Adorno, l'un de ses rivaux, il le recouvra l'année suivante, et en fut dépossédé de nouveau. Gênes ayant été livrée plus tard au roi de France, Charles VI, par Adorno, Montalto fit de vains efforts pour lui rendre sa liberté; et lorsque la république fut affranchie en 1411, il ne put obtenir d'être réintégré dans la place qu'il avait occupée.

MONTALVO. *Voyez* **GALVEZ** (Montalvo).

MONTAMY (Didier-François d'ARCLAIS, seigneur de), premier maître d'hôtel du duc d'Orléans, né en 1701, mort à Paris en 1765, cultiva les sciences et les lettres en amateur. On a de lui : *la Lithogéognosie, ou Examen chimique des pierres et des terres*, etc., traduit de l'allemand de J. Poot, 1753, 2 vol. in-12; *Traité des couleurs pour la teinture en émail et sur la porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre sur l'émail*, 1765, in-12. L'*Éloge* de l'auteur est à la tête de cet ouvrage, dont Diderot fut l'éditeur.

MONTAN, *Montanus*, hérésiarque du 2e siècle, né dans un bourg de la Mysie, embrassa le christianisme dans l'espoir de parvenir aux premières dignités de l'Église; mais trompé dans son attente, il résolut de se faire chef de secte, débuta par annoncer qu'il était le prophète que le Saint Esprit avait choisi pour révéler aux hommes les grandes vérités qu'ils n'étaient pas en état d'entendre au temps des apôtres, et réunit en peu de temps un grand nombre de disciples qui l'appelaient *le Paraclet*. Sans rien changer aux articles du symbole, il ajoutait à la rigueur des pénitences prescrites par les canons, refusant d'admettre à la communion ceux qui étaient coupables de quelque crime, soutenant que nul n'avait le droit de les absoudre, condamnant les secondes noces comme des adultères, etc. Il établit jusqu'à trois

carêmes très-rigoureux et des jeûnes extraordinaires. L'Église d'Orient condamna, vers l'an 172, cette nouvelle doctrine; mais Montan persista dans son schisme, vit augmenter le nombre de ses disciples, et vécut, dit-on, jusqu'à l'an 212. Quelques écrivains prétendent qu'il mit fin à son existence en se pendant.

MONTANARI (Germiniano), astronome, né à Modène en 1632, étudia d'abord la philosophie et la jurisprudence, puis les mathématiques à Florence, exerça la profession d'avocat dans cette ville, devint astronome des Médicis, puis mathématicien du duc de Modène Alphonse IV, fut nommé plus tard professeur de mathématiques à Bologne, passa de cette ville à Padoue pour y professer l'astronomie et la météorologie, et mourut d'apoplexie en 1687. Il a laissé plusieurs écrits sur des sujets d'astronomie (notamment sur les comètes de 1664, 1665, 1680, 1681 et 1682), dont on trouvera les titres, ainsi que des détails sur la vie de l'auteur, dans les *Vitæ Ital.* de Fabroni, et dans la *Bibl. Modenese* de Tiraboschi.

MONTANCLOS (Marie-Émilie MAYON de), née à Aix en 1736, morte à Paris en 1812, cultiva la poésie avec quelque succès. On connait d'elle un grand nombre de poésies fugitives et plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles il faut distinguer *Robert le Bossu,* opéra-comique. Ses compositions ont été recueillies sous le titre d'*OEuvres diverses,* Paris, 1790, 2 vol. in-12. Celles qui sont sorties de sa plume postérieurement sont disséminées dans l'*Almanach des Muses*.

MONTANI (Cola de'), appelé par d'autres Nicolo Montano ou Montanaro, parce qu'il avait pris naissance dans les montagnes du Milanais, au lieu nommé Gaggio, était de la famille des Capponi. Élève chéri du célèbre Giorgio Trapezunzio, il devint, vers 1450, professeur à Milan, et se fit une grande réputation autant par la vigueur de son éloquence que par la hardiesse et l'indépendance de ses principes. Ainsi que toute la jeunesse milanaise, Galéaz-Marie Sforce avait passé sur les bancs de son école. Lorsque, en 1446, ce prince succéda à son frère François sur le trône ducal, il eut l'odieuse fantaisie de venger par la peine du talion une correction infligée à son enfance par l'austère pédagogue; et, sous un prétexte si vague que les historiens ne le peuvent indiquer avec certitude, il le fit fustiger publiquement. Montani, égaré par ses ressentiments, excita ses élèves à la révolte, et les détermina à passer sous les étendards du fameux Barthél. Colleone de Bergame, qui s'avançait contre Milan pour y renverser le despotisme de la noblesse. Cependant, son parti ayant eu le dessous, Montani, obligé de quitter la ville, passa à Rome, et après y avoir séjourné quelque temps, se rendit à Bologne, puis revint à Milan, où les écoliers et les professeurs l'honorèrent d'une sorte de triomphe. Il recommença bientôt à s'élever contre la tyrannie du duc, qui le chassa de nouveau, mais n'en périt pas moins sous les coups de quelques conjurés. On fit mourir dans les tortures ou la populace mit en pièces les auteurs de ce meurtre. Quant à Montani, il trouva un protecteur dans Ferdinand, duc de Naples; ce fut pour complaire à ce prince qu'il prononça une *harangue* pour détourner les Lucquois de contracter aucune alliance avec Laurent de Médicis. Celui-ci, violemment irrité contre l'incommode rhéteur, le fit arrêter sur les montagnes de Bologne, et le fit pendre sans aucune forme de procès. On conserve à la bibliothèque Ambroisienne le *discours* de Montani; c'est la seule pièce qui soit restée de ce professeur, auquel le chevalier Casio a consacré une place dans ses *Epitafi,* etc., p. 35 (*Voy.* aussi le tom. VI, p. 64, des *Scritt. bolognesi* de Fantuzzi).

MONTANI (Jean-Joseph), jésuite italien, issu d'une noble famille de Pesaro, naquit vers l'an 1685, et, après avoir fait ses humanités, entra dans la société à Rome, et l'honora par ses vertus et son profond savoir. Il étudia la théologie avec soin, et fut ensuite chargé de professer la morale dans le collége romain, où il exerça cet emploi pendant plusieurs années. Il mourut dans ce collége en 1760.

MONTANO (Jean-Baptiste MONTI, ou), en latin *Montanus,* célèbre médecin, né à Vérone dans les dernières années du 15e siècle, fit ses études et reçut le laurier doctoral à Padoue, s'établit à Brescia, et y pratiqua plusieurs années son art avec succès; il se rendit ensuite à Naples, Rome, Venise, et se vit partout recherché des grands. De retour à Padoue en 1536, il y remplit pendant 11 ans la chaire de médecine, attirant à ses leçons une foule d'auditeurs de toutes les parties de l'Europe. Il mourut jeune encore à Terrazo en 1551, des suites d'une maladie de la vessie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, presque tous publiés par ses élèves, et dont les titres se trouvent dans le *Dictionnaire de médecine* d'Éloy, etc. Martin Weindrich a publié : *Medicina universa ex lectionibus Montani cæterisque opusculis collecta,* Francfort, 1587, 2 vol. in-fol. Les ouvrages de Montano ont eu de nombreuses éditions dans le 16e siècle en France, en Italie et en Allemagne; mais les progrès de l'art et de nouvelles expériences les ont fait tomber presque tous dans l'oubli.

MONTANO (Jean-Baptiste), architecte et sculpteur, était né vers 1545, à Milan, de parents pauvres et qui ne purent soigner sa première éducation. Abandonné de bonne heure à lui-même, il étudia le dessin et fit de rapides progrès dans tous les arts d'imitation. Étant venu, sous le pontificat de Grégoire XIII, à Rome, il s'y fit promptement connaître par son talent pour la sculpture. Baglione, qui l'avait vu dans son atelier, dit qu'il taillaît le bois comme de la cire, et qu'il exécutaït, en se jouant, des morceaux d'un fini précieux. Il était déjà sur le retour de l'âge, quand il s'avisa d'épouser une femme jeune et belle; et, ajoute naïvement Baglioni, je ne sais s'il fit bien. Quoiqu'il eût travaillé beaucoup toute sa vie, il ne laissa point de fortune. Il mourut à Rome, en 1621. J. B. Soria, son élève, fit graver ses dessins et les publia, en 5 parties, qui ont été réunies sous ce titre : *Architettura con diversi ornamenti cavati dall' antico,* Rome, 1684 et 1691, petit in-folio.

MONTANSIER (Marguerite BRUNET, connue sous le nom de Mlle), née à Bayonne en 1730, passa en Amérique les premières années de sa jeunesse. De retour en France, elle joua quelque temps la comédie dans les provinces, devint directrice du théâtre de Nantes, et de là, par le crédit de M. de Saint-Conty, obtint (1775) le privilége exclusif de tous les spectacles de Versailles. En 1789 elle s'établit à Paris dans la salle Beaujolais, et en 1793 elle fit construire, rue Richelieu, une salle qu'elle inaugura sous le titre de *Théâtre national.* A cette époque de

délire révolutionnaire, elle fut accusée d'avoir fait bâtir cette salle de l'argent des Anglais, dans l'intention de brûler la bibliothèque nationale. Une pareille accusation motiva la fermeture du théâtre et l'arrestation de la directrice. Telle est l'origine des réclamations que Mlle Montansier fit entendre sous tous les gouvernements, depuis 1795, demandant une indemnité pour les pertes que lui avait fait éprouver cette circonstance. Son droit fut reconnu, mais ses prétentions, réellement exagérées, n'obtinrent point un entier succès. Un décret, daté de Moscou, liquida la créance au moyen de 100,000 francs sur le grand-livre, et de 1,200,000 francs à l'arriéré. En 1801 Mlle Montansier avait rouvert le théâtre des Bouffes; cette nouvelle entreprise ne réussit point. Depuis elle s'associa pour l'exploitation du théâtre des Variétés, auquel son nom est souvent appliqué. Elle mourut à Paris, le 13 juillet 1820. On trouve une *Notice* sur Mlle Montansier dans l'*Annuaire dramatique* de MM. Armand Ragueneau et Audiffred.

MONTARGON (Robert-François de), religieux augustin, né à Paris en 1705, portait dans son ordre le nom de P. Hyacinthe de l'Assomption. Il prêcha devant Louis XV et devant le roi Stanislas, duc de Lorraine, qui lui donna le titre de son aumônier. Il périt à Plombières, dans une inondation que cette ville essuya en 1770. On lui doit quelques ouvrages, entre autres le *Dictionnaire apostolique*, 1752 et années suivantes, 13 vol. in-8° et 12 vol. in-12, dont les éditions plus récentes prouvent l'utilité pour les ecclésiastiques.

MONTARGUE (Pierre de), major général et chef des ingénieurs des armées prussiennes, était né à Uzès, de parents protestants, en 1660. De Genève, où il avait été envoyé pour ses études, il passa dans le Brandebourg, à la révocation de l'édit de Nantes. Il s'y distingua par son courage et par son habileté, et obtint un rapide avancement. Le prince royal de Prusse l'envoya porter au roi son père, la nouvelle de la victoire de Malplaquet. Il fut chargé par le roi, quelques années après, d'aller complimenter Charles XII sur son retour, et de négocier avec lui. Après la mort de Charles, la guerre s'étant allumée entre la Prusse et la Suède, Montargue dirigea le siége de Stralsund, sous les yeux de son maître et sous ceux du roi de Danemark. Ce prince demanda cet officier pour faire le siége de Wismar, et voulut le récompenser par l'ordre de Danebrog; mais le roi de Prusse ne lui permit pas de l'accepter ; et il l'en dédommagea, en lui donnant l'ordre de la Générosité. Montargue a levé un grand nombre de cartes et de plans. Il mourut à Maestricht en 1733.

MONTAUBAN (Jean de), d'une famille noble de Bretagne, conseiller et chambellan du roi Charles VII, exerçait les fonctions de maréchal de Bretagne, lors du procès intenté au prince Gilles par le duc Pierre II, son frère. La bravoure de Montauban détermina le duc de Bretagne à lui confier, en 1453, le commandement des troupes qu'il envoya en Guienne pour réduire cette province sous l'autorité du roi. Au combat de Castillon, livré le 17 juillet 1453, il fit des prodiges de valeur à la tête des Bretons. Louis XI, à son avénement, créa Montauban grand maître des eaux et forêts, et ensuite amiral de France, à la place du comte de Sancerre. Il mourut à Tours, au mois de mai 1466.

MONTAUBAN (Philippe de), de la famille du précédent, était capitaine de Rennes quand il fut appelé, en 1485, à remplir les fonctions de chancelier de Bretagne, vacantes par la mort de la Villéon. Peu après, sur la nouvelle que le roi allait assiéger Nantes, il se joignit à la Moussaye qui voulait se jeter dans cette ville avec un corps de cavalerie, et dont le projet ne put s'accomplir qu'après un rude combat soutenu, à Joué, contre les Français. Le duc, en mourant, le nomma membre du conseil de régence qui devait gouverner pendant la minorité de la duchesse Anne, sa fille. Les cinq seigneurs dont se composait ce conseil furent bientôt divisés au sujet du mariage de la princesse. Le maréchal de Rieux favorisait d'Albret. Montauban, qui exerçait un grand empire sur l'esprit de la jeune duchesse, la dissuada de ce mariage, en alléguant la disproportion d'âge et la pauvreté de d'Albret, que le roi avait dépouillé de ses domaines. L'année suivante (1489), de Rieux, dans la vue de soustraire la duchesse à l'influence de Montauban, fit tous ses efforts auprès du roi d'Angleterre, dont il avait gagné les généraux, pour que ce prince déterminât Anne, son alliée, à venir se placer sous la protection de son armée. Mais le chancelier, qui veillait avec une égale sollicitude aux intérêts de sa souveraine et à ceux de son pays, éclaira la duchesse sur les conséquences de cette détermination, et réussit à l'empêcher de se mettre entre les mains des Anglais. Furieux de voir ses projets avortés, de Rieux crut avoir trouvé une occasion favorable de se venger de son rival, en l'assiégeant dans Guérande, où il était allé remplir les devoirs de sa charge. Le maréchal fit investir la place par la garnison du Croisic, mais la duchesse, avertie du danger de son fidèle chancelier, envoya à son secours Dunois, qui força de Rieux à lever le siége. En 1490, Charles VIII ayant, au mépris des traités, levé en Bretagne des troupes qui la mettaient au pillage, la duchesse envoya Montauban en Angleterre, sous le prétexte apparent de régler les frais des secours qu'elle en avait reçus, mais, en réalité, pour s'en ménager de nouveaux dans le cas prochain du renouvellement des hostilités. Toutefois, le chancelier avait trop de perspicacité pour s'abuser sur les conséquences d'une alliance avec les Anglais. Aussi, tant pour les prévenir que pour mettre un terme aux discussions qui désolaient son pays, s'empressa-t-il de prêter l'oreille aux propositions des envoyés de Charles VIII, lorsque ce prince se mit au nombre des prétendants à la main de la duchesse. Nul ne contribua plus que lui à la conclusion de ce mariage. Lorsque, dans l'année qui suivit ce grand acte politique, le roi d'Angleterre voulut tenter des descentes en divers endroits de la Bretagne, Montauban à qui était confiée l'administration du duché, le repoussa sur tous les points. Il fut un des premiers à ressentir les effets de l'union de la Bretagne avec la France. Pour le gagner, Charles VIII lui avait promis la dignité de chancelier de France. Toutefois, des lettres patentes de 1494 ayant aboli la chancellerie de Bretagne, tout ce qu'on se borna à faire pour Montauban, qu'on ne voulait pas d'abord mécontenter, ce fut de le nommer gouverneur et garde-scel de la chancellerie de Bretagne, et chef d'une chambre de justice formée de quatre conseillers appelés maîtres des requêtes. Il conserva pourtant, durant sa vie, le

titre de chancelier; mais comme on voulait se défaire de lui peu à peu, on lui donna pour vice-chancelier Guillaume Guéguen, depuis évêque de Nantes. Sa mort précéda de peu de jours celle du maréchal de Rieux, arrivée le 8 janvier 1518.

MONTAUBAN (Jacques POUSSET de), avocat au parlement et échevin de Paris, mort en 1685, était d'un commerce agréable, et fut lié avec Boileau, Chapelle et Racine. On trouve dans la compilation de Gayot de Pitaval (*Causes célèbres*), des extraits de quelques plaidoyers de Montauban. Il fit imprimer, en 1654, la collection de ses *OEuvres dramatiques*, qui se composent de 4 tragédies et de 2 comédies, tombées dans un juste oubli. On prétend qu'il eut part à la conception des *Plaideurs*.

NTAUBAND, célèbre flibustier, courut pendant plus de 20 ans les côtes de la Nouvelle-Espagne, de Carthagène, de la Floride, de toute l'Amérique du Nord jusqu'à Terre-Neuve, des Canaries et du Cap-Vert. Il avait commencé à naviguer à 16 ans. En 1691, il fit une campagne mémorable sur la côte de Guinée, et prit le fort de Sierra-Leone, qu'il détruisit de crainte que les Anglais ne vinssent s'y établir. Trois ans après, il convoya, jusqu'en France, plusieurs prises qu'il avait faites dans les mers d'Amérique, et s'empara, sur sa route, de plusieurs vaisseaux de guerre. Les extravagances que commettaient, à Bordeaux, les hommes de son équipage, enivrés des richesses que la course leur avait procurées, le déterminèrent à quitter cette ville au mois de janvier 1695. Il alla croiser sur la côte de Guinée, avec son vaisseau qui portait 34 pièces de canon. Dans le golfe de Guinée, il captura un grand nombre de bâtiments hollandais et anglais; il finit par aborder un de ces derniers, qui venait de se rendre, lorsque le feu qui prit à ses poudres, fit sauter les deux vaisseaux. Montauband, échappé miraculeusement à une mort certaine, se retrouva au milieu de la mer, entouré des débris de ses gens et de son vaisseau. Il recueillit 16 de ses hommes, tous fort maltraités comme lui, les embarqua sur une chaloupe, resta trois jours en mer sans vivres, et enfin atterrit près du cap Corse, sur un point inhabité de la côte. Ce ne fut que deux jours après, qu'il rencontra au cap Lopez des nègres qu'il avait vus dans ses précédents voyages, et qui eurent bien de la peine à le reconnaître; il en fut de même du fils de leur roi. Ce chef le combla ensuite de bons traitements, le mena dans l'intérieur du pays, et l'y retint jusqu'à l'arrivée d'un navire portugais, sur lequel Montauband s'embarqua et gagna l'île San-Thomé. Un navire anglais y ayant pris terre, Montauband en profita pour aller aux Antilles, et revint à Bordeaux. Il mourut en 1700. On a de lui: *Relation du Voyage du sieur de Montauband, capitaine des flibustiers, en Guinée, en l'année* 1695, etc.

MONTAULT. *Voyez* **NAVAILLES**.

MONTAUSIER (Charles de SAINTE-MAURE, duc de), pair de France, né en 1610, d'une très-ancienne famille de Touraine, entra au service en 1630, se distingua en Italie, en Lorraine, obtint, à 28 ans, le grade de maréchal de camp, fut nommé, vers la même époque, gouverneur de la partie de l'Alsace alors soumise à la France, devint lieutenant général en 1646, et reçut peu de temps après le gouvernement de la Saintonge et de l'Angoumois. Fidèle au parti de la cour pendant la guerre de la Fronde, il reçut dans une action des blessures graves qui le forcèrent de quitter le service. Il remplaça, en 1662, le duc de Longueville, gouverneur de la Normandie, fut nommé duc et pair en 1664, et gouverneur du Dauphin en 1668. Depuis plusieurs années Louis XIV avait su apprécier l'homme auquel il confiait l'éducation de son fils. Montausier justifia pleinement le choix du monarque; il rassembla près de son auguste élève tout ce que la France comptait de plus illustre dans les sciences et dans les lettres. En même temps qu'il cultivait le germe de ses bonnes qualités, il éloignait du Dauphin tout ce qui pouvait le corrompre en flattant ses passions, et ne mettait sous ses yeux que des exemples de vertu. Si la nature ne permit pas qu'en sortant des mains d'un tel instituteur, le fils de Louis XIV fût un grand prince, Montausier en fit au moins un prince bon, juste et humain. Dans une des promenades qu'ils faisaient ensemble, ils étaient arrivés devant une chaumière, et le sage gouverneur lui dit : « Sous ce chaume, dans ce misérable asile, logent un père, une mère et des enfants qui travaillent tout le long du jour pour payer l'or dont vos palais sont ornés, et qui supportent la faim pour subvenir aux frais de votre table somptueuse. » Montausier cessa ses fonctions en 1680; mais le roi voulut qu'il conservât auprès du Dauphin la même autorité, avec le titre de premier gentilhomme de la chambre du prince. Deux ans plus tard il obtint de se retirer tout à fait, et dit au Dauphin : « Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai. » Cet homme vertueux mourut le 11 août 1690. Fléchier, alors évêque de Nîmes, qui avait prononcé, en 1671, l'oraison funèbre de la duchesse de Montausier, fit celle du duc. Sa *Vie* a été écrite par Nicolas Petit, jésuite, 1729, 2 petits vol. in-12; et Puget de Saint-Pierre a publié l'*Histoire du duc de Montausier*, 1784, in-4°. Son *Éloge*, par Garat, obtint le prix de l'Académie française en 1781.

MONTAUSIER (Julie-Lucine d'ANGENNES de RAMBOUILLET, duchesse de), femme du précédent, née en 1607, du marquis de Rambouillet et de Catherine de Vivonne, devint unique héritière de ces deux maisons par la mort de ses deux frères et la profession religieuse de ses trois sœurs. Elle forma de bonne heure son goût dans les entretiens des personnes d'esprit et de savoir qui fréquentaient l'*hôtel Rambouillet*. Le désir de connaître une personne si accomplie engagea le duc de Montausier à se faire présenter chez la mère de Mlle de Rambouillet; il sollicita bientôt sa main; mais ne l'obtint que 12 ans après (1645). Mme de Montausier fut nommée, en 1661, gouvernante des enfants de France, et quelque temps après dame d'honneur de la reine; mais, ne pouvant remplir les devoirs que lui imposaient ces deux places, elle quitta celle de gouvernante en 1664. Le mauvais état de sa santé la força, en 1669, de renoncer aux fonctions de dame d'honneur, et elle mourut le 11 novembre 1671. Plusieurs années avant son mariage, Montausier avait fait exécuter pour elle le recueil de vers et de fleurs connu sous le nom de *Guirlande de Julie*. Les vers des plus beaux esprits du temps avaient été écrits par le fameux calligraphe Jarry, et les fleurs peintes par Robert.

Après la mort de Mme de Montausier, ce précieux manuscrit resta dans les mains de son mari, et il s'est conservé jusqu'à ce jour dans la famille du duc de la Vallière. Une copie de ce manuscrit a été imprimée par Didot jeune en 1784, in-8°, papier vélin, et réimprimée en 1818, avec figures coloriées, in-18.

MONTAUT-MARIBON (Louis de), né en 1754, servait, en 1789, dans les mousquetaires de la maison du roi. Il embrassa chaudement les principes de la révolution, et se fit remarquer par son exaspération. Il fut successivement administrateur du district de Condom, lieutenant général de la garde nationale et député du Gers à l'assemblée législative. Le 18 avril 1792, il défendit les auteurs des massacres d'Avignon, et fit décréter que les anciens drapeaux de France seraient brûlés à la tête des corps militaires. Le 30 juillet de la même année, il provoqua les vengeances populaires contre les royalistes, qu'on appelait alors *les Chevaliers du poignard*. Il fut l'un des promoteurs de la journée du 10 août, et fit décréter, pendant l'attaque des Tuileries, un appel nominal pour jurer, au nom de la nation, de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir à son poste. Lors des massacres de septembre, le député Gonneau ayant été extrait des prisons de l'Abbaye, et ramené à l'assemblée par les égorgeurs eux-mêmes, on accusa Montaut d'avoir demandé qu'il fût reconduit dans les prisons. Nommé membre de la Convention nationale, il vota la mort de Louis XVI, et se prononça contre l'appel au peuple et le sursis. Membre du comité de sûreté générale, il se joignit à Marat pour accuser Dumouriez. Le 5 avril 1793, il fit décréter d'arrestation le duc de Montpensier, qui servait alors dans les armées républicaines, se prononça surtout avec violence contre les girondins, proscrits le 31 mai 1793. Montaut fit ensuite décréter par la Convention l'apothéose de Marat, se prononça ensuite contre Danton, Camille Desmoulins, Philippeaux, et contribua de toutes ses forces au décret qui les envoya au tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire à la mort. Il se proposa ensuite l'épuration des jacobins, et reprocha à Fourcroy son peu d'assiduité à se rendre aux séances de la société. Il prit une part très-active aux insurrections de germinal et prairial an III. Le 19 décembre 1794, il avait fait décréter la confiscation des biens des accusés qui se suicideraient en prison. Enfin décrété d'accusation le 18 avril 1795, il se défendit avec adresse, mais ne parvint pas à se justifier. Quoiqu'aucune condamnation ne paraisse avoir été prononcée contre lui, il fut cependant détenu comme terroriste, et amnistié en 1796. Atteint comme votant par la loi du 12 janvier 1816, il se retira en Suisse, où il resta jusqu'après la révolution de 1830, qui lui permit de rentrer dans ses foyers. Il mourut dans le château de Montaut, commune de Mont-Real au commencement de juillet 1842.

MONTAZET (Antoine MALVIN de), archevêque de Lyon, né dans l'Agenois en 1712, débuta par être chanoine, grand vicaire de l'évêque de Soissons et aumônier du roi par quartier. Nommé à l'évêché d'Autun en 1748, il se fit remarquer dans plusieurs assemblées du clergé, et de concert avec ses collègues, en 1755, réclama soit pour les immunités de cet ordre, soit contre les entreprises du parlement. Il remplaça, en 1758, le cardinal de Tencin sur le siége de Lyon, et se rangea alors du parti de la minorité des prélats, qui, tout en reconnaissant l'autorité des constitutions reçues dans l'Église, soutenaient cependant ceux qui les combattaient. Il supprima la signature du formulaire, changea tous les livres liturgiques du diocèse, et se mit en opposition avec la majorité de son clergé. Il mourut à Lyon le 3 mai 1788. Il avait été reçu en 1757 à l'Académie française, où il fut remplacé par Boufflers. On connaît de lui : *Lettre de M. l'archevêque de Lyon, primat de France, à M. l'archevêque de Paris,* 1760, in-4° ; *Lettre pastorale,* du 30 juin 1763, in-4° ; *Mandement et instruction pastorale contre l'Histoire du peuple de Dieu,* de Berruyer, 1762, in-12 ; *Mandement et instruction pastorale* pour la défense de son catéchisme, 1772, in-4° et in-12 ; *Instruction pastorale sur les sources de l'incrédulité*, etc., 1776, in-4°, rédigé per le P. Lambert ; plusieurs autres *mandements* pour les *jubilés,* pour le *carême,* etc. ; des *rapports* aux assemblées du clergé de 1755 et 1772. On trouve une notice sur ce prélat dans l'*Ami de la religion,* tome XXII, p. 161.

MONTBARREY (Alexandre-Marie-Léonor de SAINT-MAURICE, prince de). *V.* **SAINT-MAURICE.**

MONTBARS, surnommé l'*Exterminateur,* fameux chef de flibustiers, était né en Languedoc, d'une famille honorable. Le hasard ayant mis entre ses mains les relations des cruautés exercées dans le nouveau monde par les Espagnols, il en conçut contre eux une haine qui dégénéra bientôt en fureur. Jouant au collége le rôle d'un Français dans une pièce de théâtre, il aurait tué son camarade qui représentait un Espagnol, si l'on ne fût pas accouru pour le tirer de ses mains. La guerre ayant été déclarée en 1667, il rejoignit au Hâvre un de ses oncles, capitaine de vaisseau. Arrivé dans les mers des Antilles, il se signala par des faits d'armes extraordinaires, alla chercher partout les Espagnols, et les combattit tantôt sur terre, à la tête des boucaniers, tantôt sur mer, à la tête des flibustiers. Charlevoix lui rend ce témoignage « qu'il ne tua jamais un homme désarmé, et qu'il ne partageait pas les brigandages et les dissolutions qui ont rendu un si grand nombre d'aventuriers abominables devant Dieu et devant les hommes. » Montbars est le héros d'un roman de Picquenard, 1807, 3 vol. in-12 ; et d'un mélodrame.

MONTBEILLARD (Gueneau). *Voyez* **GUENEAU.**

MONTBÉLIARD (Henriette, comtesse de), était l'aînée des 4 filles de Henri III de Montfaucon, comte de Montbéliard, tué, en 1396, à la bataille de Nicopolis. Il maria sa petite-fille Henriette à Éberhard, dit le jeune, comte de Wurtemberg, qui n'avait encore que 9 ans. Ce mariage ne fut ni long, ni heureux. Le comte Éberhard mourut le 2 juillet 1419, laissant de Henriette deux fils, Louis et Ulrich, dit le Bien-Aimé, avec une fille Anne, qui épousa le comte Philippe de Cotzellenbogen. Henriette gouverna le comté de Wurtemberg au nom de ses deux fils mineurs. Des voisins ambitieux crurent le moment favorable pour attaquer le Wurtemberg, mais Henriette avait la connaissance de ses forces et de ses devoirs. Le comte Frédéric de Zollern, l'ancien, s'oublia jusqu'à tenir des propos injurieux contre Henriette, qui assembla ses troupes, convoqua ses vassaux et ses alliés, marcha vers le comte, le battit et, ayant mis le siége devant le château de Hohenzollern, s'en empara après un an de blocus, fit le comte prisonnier et l'envoya

dans les prisons de Montbéliard, où il mourut. Elle rasa le château de Hohenzollern jusqu'aux fondements, et resta en possession de ce comté jusqu'en 1429. Henriette mourut à Montbéliard, où elle fut inhumée le 13 février 1443.

MONTBÉLIARD (Henri, comte de WURTEMBERG et de), né en 1448, petit-fils de la précédente. Henri n'avait que 17 ans quand Adolphe de Nassau-Wisbaden, électeur de Mayence, le choisit, en 1465, pour son coadjuteur. Mais Frédéric le Victorieux, électeur palatin, menaça de déclarer la guerre à Adolphe, si celui-ci ne forçait Henri à donner sa démission. Le margrave Charles Ier de Bade s'entremit dans cette affaire, et décida Henri à résigner, le 17 août 1467. Celui-ci, en rentrant dans le monde, crut pouvoir exiger de son père le comte Ulrich une cession de domaines assez considérables pour y tenir un rang distingué et analogue à celui qu'il venait d'abandonner. Ces discussions empoisonnèrent les dernières années du comte ; enfin, Èberhard le Barbu, comte puis duc de Wurtemberg, pour apaiser ces fâcheux débats, céda, par le traité d'Urach, l'usufruit du comté de Montbéliard, avec ses dépendances, à Henri, son cousin, qui, jouant du souverain, du grand potentat, crut pouvoir prendre part à la guerre contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qui vint dès lors (1475) assiéger Montbéliard. Henri se comporta vaillamment, fit plusieurs sorties, repoussa les Bourguignons, mais enfin eut le malheur de tomber prisonnier. Mais le malheureux Henri, à qui l'on avait eu la cruauté de laisser croire qu'il allait être immolé si la place ne se rendait pas, en eut l'esprit tellement aliéné que vers l'an 1500, il devint incapable de gouverner et qu'il fallut l'enfermer dans le château d'Urach, où il mourut en 1519.

MONTBÉLIARD (George Ier, comte de), naquit le 4 février 1498, du second mariage du comte Henri de Montbéliard avec Ève de Salm. Son neveu Christophe (quatrième duc de Wurtemberg), lui céda, autant par générosité que par déférence, le comté de Montbéliard, avec toutes ses dépendances, et c'est en qualité de comte souverain de Montbéliard, qu'il prit part à la guerre contre Charles-Quint. Ce monarque le mit au ban de l'Empire et lui voua une haine implacable. L'un des effets de la haine de Charles V fut de faire exclure George de plusieurs traités de paix, où il aurait dû être compris ; et l'on ne parvint qu'en 1552 à les réconcilier. Ce n'est qu'après avoir fait sa paix avec l'Empereur, que George, cédant aux instances de son neveu, le duc Christophe, épousa, le 14 septembre 1555, Barbe, fille de Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse. Le comte de Montbéliard était alors dans sa 58e année ; cependant, il naquit de ce mariage Frédéric Ier, sixième duc de Wurtemberg, dont descend au septième degré le roi Guillaume.

MONTBÉLIARD (George Ier, prince de), fils puîné du prince Louis Frédéric, troisième enfant du duc Frédéric Ier, naquit le 5 octobre 1626, et succéda dans la principauté de Montbéliard, le 15 juin 1662, à son frère Léopold-Frédéric, qui avait eu la politique de se mettre sous la protection de la France et de recevoir, dans ses places, des garnisons françaises, ce qui le fit comprendre dans le traité de Westphalie. George, au contraire, changea de politique ; aussi Louis XIV le chassa-t-il de Montbéliard et s'empara-t-il de ce comté, qu'on nomma cependant principauté après que Louis-Frédéric, né prince de Wurtemberg comme fils du duc Frédéric Ier, eut obtenu Montbéliard pour sa part et formé la nouvelle branche de Wurtemberg-Montbéliard, qui s'est éteinte, le 29 mars 1723, dans la personne du prince Léopold-Èberhard, seul fils de George Ier de Montbéliard. Celui-ci se retira à OEls, en Silésie, chez le duc Sylvius-Frédéric, son gendre. La paix de Nimègue, signée avec l'Empire, le 5 février 1679, semblait avoir rétabli le prince George dans toutes ses possessions sans aucune réserve, lorsque les chambres de réunion décidèrent, en 1680, que le Montbéliard devait être considéré comme un fief du comté de Bourgogne, et qu'en conséquence la souveraineté en était dévolue à la France. Ces sortes d'actes s'étant multipliés excitèrent les réclamations de l'Empire et finirent par amener de nouveau la guerre, dont les funestes effets ne furent arrêtés que par la paix de Ryswyck (1697), qui rétablit George. Ce prince mourut le 11 juin 1699.

MONTBÉLIARD (Léopold-Èberhard, prince de), né en 1670, était fils du prince George qui fut dépouillé de ses États par Louis XIV, et contraint de chercher un asile en Silésie. Entré de bonne heure au service de l'Empereur, il fit plusieurs campagnes en Hongrie, défendit avec succès la place de Toquay contre les Turcs, et les chassa de toute la contrée. Il succéda, en 1699, à son père réintégré dans sa principauté par le traité de Ryswyck ; et dès lors peu soucieux d'ajouter à sa gloire, il s'oublia dans les plaisirs, et étonna l'Europe par les scandales de sa vie privée. Il ne rougit point d'afficher ses désordres, obtint de la condescendance de l'Empereur des titres honorifiques pour ses concubines, et du duc d'Orléans, régent, des lettres de naturalité pour ses bâtards, auxquels il fit ensuite contracter des alliances entre eux. Ce prince mourut en 1723. Le comte George de Sponeck, l'aîné de ses fils, prit possession de la principauté de Montbéliard ; mais il en fut expulsé par décision du conseil aulique, et tous les individus de cette race bâtarde furent réduits à une pension alimentaire.

MONTBOISSIER-BEAUFORT (Pierre-Charles CANILLAC, vicomte de), naquit au mois de septembre 1694. Volontaire, en 1708, au régiment de cavalerie de Bouzols ; cornette au même régiment, le 4 mai 1709, il servit en Roussillon. Nommé capitaine le 31 mai 1710, Canillac combattit à la tête de sa compagnie à l'armée du Rhin, en 1710, 1711, 1712 et 1713. Il se trouva, cette dernière année, aux siéges de Landau et de Fribourg ; parcourut, en 1719, les frontières d'Espagne, prit part aux siéges de Fontarabie et de Saint-Sébastien, et fit ensuite partie du camp de la Moselle, depuis le 10 juillet jusqu'au 9 août 1727. Second cornette de la seconde compagnie des mousquetaires, avec rang de mestre de camp de cavalerie, le 2 juin 1728 ; enseigne le 21 octobre 1730, Canillac servit au siége de Philipsbourg, en 1734 et à l'armée du Rhin, l'année suivante. Brigadier le 1er janvier 1740, il fut employé comme tel à l'armée de Flandre en 1742, à l'armée du roi le 1er avril 1744, se signala aux siéges de Menin et d'Ypres, et campa sur le canal de Loo, pendant le siége de Furnes. Ayant passé en Alsace, il se trouva à l'affaire d'Auguenum, au siége de Fribourg, et remplit, à dater du mois de décembre, les fonctions de maréchal de camp, grade auquel on l'a-

vait élevé le 2 mai de la même année. Il suivit le roi en 1745, et prit part à la bataille de Fontenoy, aux siéges de Tournai et de sa citadelle, à ceux d'Audenarde et de Termonde. En 1746, Canillac protégea, à la tête d'un corps d'armée, les siéges de Mons, Charleroi, Saint-Ghislain, Namur, et combattit à Raucoux. L'année suivante, il accompagna le roi, se trouva à la bataille de Lawfeld, obtint le grade de lieutenant général le 10 mai 1748, et quitta les mousquetaires et le service au mois de mai 1751. Il mourut vers 1760.

MONTBRET. *Voyez* **COQUEBERT.**

MONTBRON (ÉTIENNE-PIERRE CHÉRADE, comte DE), naquit dans le Poitou, en 1765, d'une famille de l'Angoumois, qui a occupé les premières charges municipales de la ville d'Angoulême et les principales dignités de la magistrature de cette province. Dès les premiers jours de la révolution le comte de Montbron quitta la toge magistrale et un siége dans la première cour du royaume, pour une épaulette de sous-lieutenant. Il ne suivit point ses parents et ses camarades dans l'émigration. Demeuré sur le sol de la France et éloigné seulement pendant quelques mois de sa terre de Scorbé-Clervault, il s'y livra au goût qui, chez lui, devenait de plus en plus impérieux : la passion des jardins paysagers, des arbres exotiques et des plantes rares. Alors cet arboriculteur réunit dans son parc tout ce qu'il put rencontrer en arbres de pleine terre et on y vit notamment toutes les espèces d'arbres verts et une collection précieuse de chênes d'Amérique. Sa grande plantation de chênes-liéges fixa surtout l'attention de la Société royale et centrale d'agriculture de Paris, lors du concours pour la culture de cet arbre précieux, hors du rayon où il avait figuré jusque-là, et le prix fut accordé au comte de Montbron. Il devint aussi, à cette époque, correspondant de la société qui lui décernait une distinction si honorable. Il faut rappeler encore que c'est au comte de Montbron qu'on doit la découverte de la variété de noyer tardif et à feuilles élégantes à qui l'on a donné son nom ; le comte de Montbron qui avait repris du service sous la restauration, reçut le commandement en second des gardes du corps à pied, ce qui lui fit obtenir le grade de maréchal de camp. Mis en retraite depuis quelques années, il mourut à son château de Scorbé-Clervault, le 24 janvier 1841.

MONTBRUN (CHARLES DUPUY, seigneur DE), dit *le Brave*, l'un des plus vaillants capitaines de son temps, né en 1530 au château de Montbrun, près de Gap, d'une ancienne famille, fit ses premières armes en Italie, et servit ensuite avec distinction dans les guerres de Flandre et de Lorraine. De retour en Dauphiné, il embrassa les principes de la réforme, séduit par Théod. de Bèze, et se mit en tête de faire suivre son exemple par tous ses vassaux. La violence qu'il employa pour les y contraindre détermina le parlement de Grenoble à instruire contre lui. Montbrun fit prisonnier le prévôt Marin Bouvier, qui venait pour l'arrêter, leva quelques troupes, envahit le comtat Venaissin, pilla et profana les églises, et mit le pays à contribution ; le pape lui fit demander la paix, et il y consentit sous la promesse de n'être jamais inquiété pour tout ce qui s'était passé. Reportant alors la guerre en Dauphiné, il égorge les prêtres partout où il éprouve de la résistance, puis surprend le lieutenant du roi, Gondrin, dans un défilé, et taille sa troupe en pièces. Malgré ce succès, il prit le parti de se retirer à Genève avec sa famille, et, pendant son absence, son château fut rasé. En 1562, il revint offrir ses services au baron des Adrets, chef des protestants du Dauphiné, et lui succéda dans le commandement. Il assista aux batailles de Jarnac et de Montcontour, y fit des prodiges de valeur, rentra dans le Dauphiné en 1570, défit l'armée catholique, commandée par le marquis de Gordes, et se porta en Provence. Après le massacre de la Saint-Barthélemi, il leva de nouvelles troupes et soumit plusieurs villes à son parti. En 1574 Henri III donna l'ordre au marquis de Gordes de marcher contre cet audacieux partisan et de le saisir mort ou vif. Montbrun se défendit quelque temps avec la plus grande résolution, mais ses troupes, exténuées de fatigues, se débandèrent à la suite de trois combats successifs. Se voyant lui-même en danger d'être pris, il voulut franchir un canal, mais il se cassa une cuisse, fut fait prisonnier, conduit à Grenoble, où une commission le condamna à perdre la tête. Il subit ce supplice avec une grande fermeté, le 12 août 1575. Sa grâce arriva deux heures après son exécution. Le traité de 1576 réhabilita sa mémoire par un article spécial, et toutes les pièces de la procédure furent détruites. Gui Allard a publié la *Vie du brave Montbrun*, 1675, in-12. J. C. Martin en a donné une plus étendue sous le titre d'*Histoire de Charles Dupuy, surnommé* le Brave, *seigneur de Montbrun*, 2e édition, Paris, 1816, in-8°.

MONTBRUN (HUGUES), lieutenant général des armées françaises et gouverneur de l'ouest de Saint-Domingue, fut arrêté par ordre de Rigaud, commissaire du Directoire, et conduit prisonnier en France en 1796. Ses opinions politiques le firent regarder à cette époque, dans les conseils législatifs, comme une victime d'ordres arbitraires ; et le Directoire, sur le rapport de Blad, demeura chargé, en novembre même année, de le faire juger sans délai. Une commission fut même nommée aux Cinq-Cents pour presser les moyens d'accélérer son jugement ; mais ce ne fut que vers la fin de mai 1798 que le conseil de guerre de la 7e division militaire fut convoqué à Nantes, à cet effet. Le général Montbrun, accusé de haute trahison, fut acquitté à l'unanimité, mais ne recouvra pas d'activité. Il mourut quelques années plus tard.

MONTBRUN (le comte), général de division, commandant de la Légion d'honneur, etc., issu d'une famille distinguée du Midi, embrassa jeune encore la carrière des armes. Ses brillantes qualités et les succès qu'il ne tarda pas à obtenir le firent remarquer comme l'un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée. En 1796, à la bataille d'Altendorf, Montbrun était aide de camp du général Richepanse. Ce général ayant été blessé dans la mêlée, et Montbrun le voyant assailli et hors d'état de se défendre, accourut à son secours, para les coups qu'on lui portait, et lui sauva la vie. D'autres actions glorieuses, de nouveaux services rendus à la patrie lui valurent le grade de colonel ; il fit à la tête du 1er régiment de chasseurs à cheval la campagne de 1805, et mérita par sa conduite à la bataille d'Austerlitz le grade de général de brigade. Toujours employé à la grande armée, il était en 1806, dans la Silésie avec le corps des troupes alliées, qui, sous les ordres du prince Jérôme, assiégeaient les

places fortes de cette province, pendant que Napoléon attaquait les Russes dans la Pologne. Le prince de Pless, général prussien, qui avait réuni un corps de 10,000 hommes, s'étant avancé vers Breslau pour en faire lever le siége, Montbrun l'attaqua le 29 décembre près de la petite ville d'Ohlau, et lui prit 700 hommes et 4 pièces de canon. Le lendemain, malgré les pertes de la veille, le même général étant venu attaquer deux bataillons d'infanterie près du petit village de Grietern, Montbrun, secondé par le général bavarois Minucci, le contraignit à une retraite précipitée et lui fit 800 prisonniers. Il ne se conduisit pas avec moins de distinction pendant la campagne suivante. Le général Montbrun, envoyé en Espagne en 1808, força, le 30 novembre de la même année, à la tête des chevau-légers polonais de la garde, le dangereux passage de Sommo-Sierra, défendu par une division de 13,000 hommes, et par 13 pièces d'artillerie. Lorsque Napoléon voulant célébrer l'anniversaire du 2 décembre et marquer encore ce jour dans les fastes de l'histoire, l'eut choisi pour forcer la capitale de l'Espagne à lui rendre hommage, et à le recevoir en maître, Montbrun fut employé, sous le maréchal Bessière, au siége de Madrid. Il combattit, le 22 avril 1809, à Eckmüll, et contribua par ses attaques opiniâtres, de flanc et de front, sur l'aile droite de l'ennemi, au succès de cette journée, où une armée, de 110,000 hommes fut vaincue par moins de 70,000. Le 12 suivant, il exécuta plusieurs manœuvres précises et vigoureuses qui culbutèrent la cavalerie autrichienne. Deux jours après, il fut cité pour le talent et le courage qu'il déploya à la bataille de Raab, où les Autrichiens laissèrent 3,000 prisonniers, 6 pièces de canon, 4 drapeaux et 3,000 morts, parmi lesquels se trouvaient un général-major et beaucoup d'officiers de divers grades. Après la pacification de l'Allemagne, Montbrun retourna en France, fut élevé au grade de divisionnaire, et alla cueillir en Espagne de nouveaux lauriers, sous le maréchal Masséna. Montbrun fit aussi partie de l'expédition de Russie; il obtint sous Murat le commandement du 2e corps de cavalerie, soutint pendant cette campagne sa réputation, et ne déploya pas moins de talents dans les manœuvres que de courage dans les attaques. Le 5 juillet, trouvant l'ennemi occupé à couper le pont jeté sur la Dziana, et le gros de l'armée russe rangé en bataille sur la rive gauche, et couvert par de nombreuses batteries, il fit avancer 30 pièces d'artillerie à cheval, dont le feu obligea les Russes à continuer leur retraite. Ce général qui promettait à l'armée un digne successeur de Lassale, ne fut pas témoin des désastres qui suivirent. Atteint à la bataille de la Moskowa par un boulet de canon, il emporta les regrets de tous ses compagnons d'armes.

MONTCALM DE SAINT-VERAN (Louis-Joseph, marquis de), lieutenant général, né au château de Candiac, près de Nîmes, en 1712, entra au service à 14 ans, ne tarda pas à se distinguer dans les guerres du Piémont et de l'Italie, et devint successivement colonel et brigadier. Nommé maréchal de camp en 1756, il reçut en même temps le commandement en chef des troupes chargées de la défense des colonies françaises dans l'Amérique septentrionale. Malgré l'abandon où le laissait le ministère, et la supériorité de l'ennemi, il remporta de fréquents avantages pendant sa première campagne dans le Canada, et au commencement de la suivante, il défit complétement le général Abercromby. Mais forcé à un combat inégal sous les murs de Quebec, il y reçut une blessure mortelle, et mourut deux jours après, le 14 septembre 1759. Le général anglais Wolf, tué dans la même affaire eut la consolation, avant d'expirer, d'apprendre que ses troupes étaient victorieuses. Bougainville, alors aide de camp de Montcalm, a publié une lettre pleine d'intérêt sur la mort de ce général, et fait graver sur sa tombe une épitaphe composée par l'Académie des inscriptions.

MONCALM (Paul-Joseph de), de la famille du précédent, né en 1756 dans le Rouergue, entra dans la marine à 14 ans, et fit en Amérique la guerre de l'indépendance sous d'Estaing et Suffren en qualité de capitaine de vaisseau. Député de la noblesse de Villefranche aux états généraux en 1789, il s'y réunit au parti constitutionnel, appuya la suppression des droits féodaux, et prononça sur des questions graves plusieurs discours qui lui firent beaucoup d'honneur. Effrayé de la marche des événements qu'il n'avait pu prévoir, il quitta l'assemblée vers la fin de 1790 pour se retirer en Espagne, et s'établit ensuite dans le Piémont où il mourut en 1812.

MONTCHAL (Charles de), archevêque de Toulouse, né en 1589 à Annonay, fit ses études à Paris, où il devint principal du collége dit *d'Autun*, fut ensuite nommé chanoine d'Angoulême, et succéda en 1628, sur le siége de Toulouse, au cardinal de la Vallette, qui avait été l'un de ses disciples. Député aux assemblées générales du clergé, il fut exclu, en 1641, de celle de Mantes, pour s'être opposé aux volontés du cardinal de Richelieu ; et cette disgrâce lui mérita l'honneur d'être président de l'assemblée de 1645. Il mourut en 1651 à Carcassonne, où il s'était rendu pour assister aux états du Languedoc. Ce savant prélat s'était attaché particulièrement à l'étude des historiens ecclésiastiques, et ses confrères l'avaient engagé à s'occuper d'une nouvelle édition de l'*Histoire* d'Eusèbe, dont il avait rétabli le texte et corrigé la version latine. Toulouse lui dut la fondation d'un séminaire, d'une maison de secours pour les pauvres valides et de divers autres établissements pieux. On a publié de lui : des *Mémoires contenant des particularités de la vie et du ministère du cardinal de Richelieu*, Rotterdam, 1718, 2 vol. in-12. Le Courayer, en ayant découvert un manuscrit plus complet, a inséré dans l'*Europe savante* (novembre 1718) des corrections et additions, qu'il a fait suivre d'une *dissertation* attribuée au même prélat, *pour prouver que les puissances séculières ne peuvent imposer aucunes tailles, taxes, subsides et autres droits sur les biens de l'Église, sans son consentement.*

MONTCHEVREUIL (Jean-Baptiste de MORNAY, comte de), lieutenant général, signala sa valeur à la bataille de Seneffe ; le grand Condé écrivit au roi : « Montchevreuil a fait des merveilles ; il aspire aux grandes choses. » Il était au siége de Mons, 1691, à celui de Namur, 1692 ; fut fait l'année suivante grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, à la création de l'ordre, et fut tué trois mois après (août 1693) à la bataille de Neerwinden, après avoir enlevé le village dont la première attaque lui avait été confiée par Luxembourg.

MONTCHRESTIEN (Antoine), poëte dramatique, né à Falaise, eut une jeunesse aventureuse, prit le nom

de Watteville, passa en Angleterre pour se dérober aux poursuites qu'on dirigeait contre lui, y composa une tragédie sur la mort de Marie Stuart, et par cette production intéressa le roi Jacques, qui demanda à Henri IV la grâce du poëte. De retour en France, il se mit à travailler l'acier; on prétend qu'il fabriquait en cachette de la fausse monnaie. Plus tard il prit parti pour les réformés, leva des soldats et fut chargé de délivrer des commisions d'officier. Découvert le 7 octobre 1621 dans un bourg de Normandie et attaqué pendant la nuit, il se défendit vaillamment, et fut tué de plusieurs coups de pistolet. Son cadavre fut traîné sur la claie, rompu et brûlé. On a de lui : *Tragédies et autres OEuvres*, Rouen, 1627, in 8°; cette édition, la plus complète, contient deux tragédies et une *bergerie* en prose; *Traité de l'économie politique, dédié au roi et à la reine mère*, Rouen, 1615, in-4°. Il avait traduit en vers français les Psaumes de David, et commencé une histoire de Normandie.

MONT-DORÉ (Pierre), en latin *Mons-Aureus*, conseiller, ou, selon d'autres, maître des requêtes, né à Paris, mort en 1570 à Sancerre, où il s'était retiré pour fuir la persécution que lui avait valu son attachement au calvinisme; cultiva la poésie latine avec succès et remplaça Pierre du Châtel dans la place de maître de la librairie du roi. C'était la bibliothèque royale, déposée alors à Fontainebleau, et qui renfermait : 1° les livres de Charles V, au nombre de 910 vol.; 2° la bibliothèque de Blois, formée par Charles VIII et Louis XII, et augmentée de celle que les Visconti et les Sforce, ducs de Milan, avaient établie à Pavie, et de celle de Pétrarque; 3° la bibliothèque de Louise de Savoie, mère de François Ier; 4° enfin celle de Marguerite de Valois, sœur de ce prince.

MONTDORGE (Antoine GAUTHIER de), né à Lyon à la fin du 17e siècle (et non en 1727, comme le dit le *Nécrologe* de 1770, qui a pris pour date de naissance de l'auteur, celle de son premier ouvrage), y fut maître de la chambre aux deniers du roi. L'académie de cette ville l'avait admis dans son sein, à cause de son goût pour les lettres. Mais il ne se bornait pas à les aimer; et sa grande fortune ne l'empêcha pas de les cultiver. Plus d'une fois il donna des encouragements aux arts, par l'usage qu'il fit de sa richesse. Montdorge mourut à Paris le 24 octobre 1768. On a de lui : *l'Ile de Paphos*, 1727, in-12; les *Fêtes d'Hébé*, ou *les Talents lyriques*, opéra-ballet en 3 actes (musique de Rameau); *Réflexions d'un peintre sur l'opéra*, 1741, in-12; *Art d'imprimer les tableaux en trois couleurs*, 1756, in-8°, etc.

MONTEBELLO (Jean LANNES, duc de), né à Lectoure le 11 avril 1769, d'une famille pauvre et obscure, commença par exercer dans cette ville la profession de teinturier, qu'il quitta en 1792, pour s'enrôler dans un bataillon de volontaires. Nommé sergent-major, il fit, en cette qualité, sa première campagne à l'armée des Pyrénées orientales, où il obtint un avancement rapide. Il était colonel en 1795; mais il perdit son emploi après le 9 thermidor, et se rendit à Paris, où il ne tarda pas à se lier avec le général Bonaparte, destitué comme lui, et probablement pour les mêmes motifs. Les services que l'un et l'autre rendirent à la Convention nationale, dans la journée du 13 vendémiaire (octobre 1795), les remirent en faveur; et lorsque Bonaparte fut nommé général en chef de l'armée d'Italie, Lannes s'empressa de le suivre. Placé à la tête d'un régiment, il se distingua aux batailles de Millesimo, de Lodi et d'Arcole. Il avait été fait général de brigade à la prise de Pavie, où il s'était emparé de deux drapeaux ennemis; et ce fut en cette qualité qu'on l'envoya contre les troupes du pape, qu'il vainquit aisément à Imola. Revenu à Paris, en 1798, après le traité de Campo-Formio, il suivit Bonaparte en Égypte, fut, par lui, nommé général de division, en mai 1799, et continua d'être employé dans le commandement de l'avant-garde, s'y montrant toujours de manière à être remarqué. Ce fut surtout au combat d'Aboukir qu'il se signala, par le courage impétueux qui n'a cessé de le distinguer. Lorsque Bonaparte revint en France, Lannes fut du petit nombre des officiers qui durent encore l'accompagner, et il fut aussi un de ceux qui le servirent le plus utilement dans la journée du 18 brumaire (9 novembre 1799). Il commanda de nouveau, l'année suivante, une division en Italie, contribua beaucoup au succès de la campagne que termina la victoire de Marengo, et se distingua encore en 1801, au combat de Montebello. Son courage indomptable devait le faire triompher partout où il aurait à conduire des troupes françaises; mais rien n'annonçait qu'il pût se faire honneur dans des missions diplomatiques : cependant Napoléon l'envoya à Lisbonne, dans le mois de novembre 1801, en qualité de ministre plénipotentiaire. Ses formes brusques et militaires amenèrent bientôt des difficultés. La régence de Portugal se plaignit auprès du gouvernement français; et Lannes fut rappelé à Paris, où le nouvel empereur le créa maréchal d'empire, le 19 mai 1804, et, peu de temps après, duc de Montebello. Il commanda l'aile gauche de l'armée française contre l'Autriche en 1805; et on lui dut en grande partie les brillants résultats de cette campagne, couronnée par la victoire d'Austerlitz, où deux de ses aides de camp furent tués à ses côtés. Il ne combattit pas avec moins de valeur, en 1806 et 1807, dans les campagnes de Prusse et de Pologne, qui furent terminées par le traité de Tilsitt; et il fut nommé colonel général des Suisses, le 13 septembre 1807. Il suivit Napoléon en Espagne, en 1808, commanda le siége de Saragosse en 1809; et ce ne fut qu'après les attaques les plus multipliées et les plus sanglantes, qu'il parvint à réduire les habitants de cette héroïque cité, poussés au plus affreux désespoir. La dernière campagne du maréchal Lannes ne fut pas la moins glorieuse de sa carrière militaire; c'est celle de 1809 contre l'Autriche, où il concourut si efficacement, ainsi que Masséna, à sauver l'armée française du péril imminent où des circonstances imprévues l'avaient placée. Ce fut à Essling (22 mai 1809) qu'un boulet l'atteignit au moment où il donnait aux troupes l'exemple d'une fermeté que rendait si nécessaire la position difficile où elles se trouvaient engagées. Il n'expira pas sur-le-champ, et subit encore la douloureuse amputation des deux jambes. Napoléon, qui faisait le plus grand cas du duc de Montebello, eut avec lui une entrevue touchante dans l'île de Loban et témoigna vivement les regrets que lui causait la perte d'un si digne lieutenant. Il fit transporter son corps à Paris où on lui rendit, par son ordre, les plus grands honneurs. Le duc de Montebello avait épousé, avant son élévation, une demoiselle

Méric : mais plus tard il fit annuler ce mariage par le divorce; et devenu maréchal, il épousa Mlle de Guéhéneuc, fille d'un ancien commissaire des guerres. Après sa mort, un fils de sa première femme, qui réclamait une part de sa succession, fut déclaré adultérin par les tribunaux. Ce procès excita vivement l'attention publique, par le nom du maréchal, et par l'importance de la succession, l'une des plus considérables qu'il y eût alors en France. Le fils aîné du second mariage, qui porta le titre de duc de Montebello, a été créé pair de France par le roi, en 1815. M. René Perin a publié une *Vie militaire de J. Lannes*, etc., Paris, 1810, in-8°.

MONTECLAIR (Michel), musicien, né à Chaumont en Bassigny en 1666, mort près de Saint-Denis en 1737, fut le premier qui joua de la contre-basse à l'orchestre de l'Opéra. On a de lui : *les Fêtes de l'été*, 1716; *Jephté*, 1731, *Daphné*, 1748; *Alphée et Aréthuse*, 1752.

MONTECORVINO (Jean de), religieux de l'ordre des frères mineurs, et missionnaire catholique en Tartarie, dans le moyen âge, était né vers 1247, et fut envoyé prêcher la foi dans l'Orient, par le pape Nicolas IV, en 1288. Il se rendit d'abord en Perse, pour remettre au roi Argoun une lettre du souverain pontife; il s'arrêta quelque temps à Tauris, et partit de cette ville, en 1291, pour passer dans l'Inde. Il y séjourna pendant 13 mois, dans la compagnie d'un marchand, nommé Pierre de Lucalongo, et de Nicolas de Pistoie, de l'ordre des frères prêcheurs : ce dernier y mourut, et fut enterré dans une église de Saint-Thomas. Jean de Montecorvino baptisa dans cet endroit une centaine de personnes; puis s'avançant plus à l'Orient, avec le compagnon qui lui restait, il vint dans le Katai ou l'empire du grand kan, c'est-à-dire dans la Chine septentrionale. Il remit au souverain des Tartares une lettre du pape, qui l'engageait à embrasser le christianisme; mais ce prince était trop attaché à l'idolâtrie pour suivre ce conseil. Montecorvino demeura privé du secours de ses confrères pendant 11 ans, après lesquels un franciscain de Cologne, nommé Arnold, vint le rejoindre. Jean avait mis 6 années à bâtir une église dans la ville de Kan-Balikh, c'est-à-dire, dans la ville royale, ou la capitale de l'empire des Tartares. Il y avait même construit un clocher, où furent placées 3 cloches que l'on sonnait à toutes les heures, pour appeler les jeunes néophytes aux offices. Il avait baptisé environ 6,000 personnes; et il en eût baptisé plus de 30,000, sans les tracasseries qu'il éprouva. Il mourut en 1330. Montecorvino lisait, écrivait et prêchait en mogol. Il avait traduit le Nouveau Testament en cette langue.

MONTECUCULLI, ou plus exactement **MONTECUCCOLI** (Sébastien de), gentilhomme de Ferrare, fut d'abord employé au service de l'empereur Charles-Quint, vint en France à la suite de Catherine de Médicis, et fut attaché au Dauphin (premier fils de François Ier) en qualité d'échanson. Il accompagnait ce prince dans un voyage sur le Rhône, au milieu de l'été de 1536; à Tournon, le Dauphin s'étant échauffé en jouant à la paume, demanda de l'eau fraîche, que Montecuculli lui présenta dans un vase de terre : il en but avec avidité, tomba malade, et mourut au bout de 4 jours. Montecuculli, appliqué à la question, déclara qu'il avait empoisonné le Dauphin à l'instigation d'Antoine de Lève et de Ferdinand de Gonzague, deux des plus habiles généraux de Charles-Quint. Il fut condamné à être traîné sur la claie, puis écartelé. L'arrêt fut exécuté à Lyon le 7 octobre 1536. Montecuculli cependant n'était point coupable du prétendu crime dont les tortures lui avaient arraché l'aveu, et tous les historiens impartiaux ont reconnu que le Dauphin était mort d'une pleurésie déterminée par l'eau fraîche qu'il avait bue abondamment. On trouve l'arrêt rendu contre Montecuculli dans le tome IV des *Mémoires d'État*, et dans les pièces justificatives des *Mémoires* de du Bellay, édition de Lambert, tome IV. — Charles, comte de MONTECUCULLI, a traduit du grec en latin, et le comte François, son frère, du latin en italien, le traité de la *Physionomie*, de Polémon, Venise, 1652, in-8°.

MONTECUCULLI (Raymond), un des plus illustres capitaines des temps modernes, né en 1608, d'une famille distinguée du duché de Modène, fit ses premières armes fort jeune, comme volontaire, dans l'armée autrichienne, sous Ernest Montecuculli, son oncle, général d'artillerie. Il passa par tous les grades, servit dans plusieurs armes, et, comme Turenne, affectionna particulièrement la cavalerie. Le premier commandement important qu'il obtint fut celui de 2,000 chevaux, avec lesquels il surprit et battit les Suédois en Silésie; il avait alors environ 30 ans. L'année d'après, 1639, le fameux Baunier, l'un des meilleurs élèves de Gustave-Adolphe, vengea l'armée suédoise, battit Montecuculli à Hoeckirch et le fit prisonnier. Pendant deux années que dura sa captivité, il étudia la théorie de l'art dans la pratique duquel il était déjà avancé. En 1646 il rentra en Silésie, et ayant joint l'armée de Jean de Werth, poussant devant lui les Suédois, il leur fit, presque sans combattre, évacuer la Bohême. Après la paix de Westphalie il parcourut la Suède, fit ensuite un voyage dans sa patrie, pendant lequel il eut le malheur, dans un tournoi célébré pour les noces du duc de Modène, de tuer d'un coup de lance un de ses amis (le comte Manzani). De retour en Allemagne, il fut élevé au grade de général, et marcha au secours de Casimir, roi de Pologne, que Ragotzki, aidé des Suédois, avait obligé de quitter Cracovie. Montecuculli reprit cette capitale. Le roi de Danemark avait fait une diversion heureuse en sa faveur; mais peu de temps après il fut lui-même assiégé dans Copenhague, et Montecuculli dut aller le dégager. La paix rétablie dans le Nord (1661), il fut envoyé en Hongrie contre les Turcs, et gagna sur eux la bataille de Saint-Gothard, le 10 août 1664. La paix fut la suite de cette victoire, qui valut à Montecuculli les plus hautes récompenses. En 1673, ayant reçu ordre de conduire des secours aux Hollandais, il se trouva pour la première fois en présence de Turenne, qui ne put l'empêcher de faire sa jonction avec le prince d'Orange. En 1675 il fut de nouveau opposé à Turenne. Cette dernière campagne des deux rivaux sera toujours mémorable par la mort de l'un et la retraite de l'autre. Montecuculli mourut à Lintz le 16 octobre 1681, comblé d'honneurs. Il a laissé des *Mémoires* sur la guerre, écrits en italien, publiés par Henri de Huyzen, Cologne, 1704, in-12; traduits en latin sous le titre de : *Commentarii bellici*, Vienne, 1718, in-fol., figures, et en français par Jacques Adam de l'Académie française. On connaît encore de Montecuculli un *Traité sur l'art de régner*. Ses *OEuvres*

ont été publiées en italien, avec des notes d'Ugo Foscolo, Milan, 1807-08, 2 vol. grand in-fol. Cette édition n'a été tirée, dit-on, qu'à 170 exemplaires; mais cette édition magnifique est très-inférieure pour la correction du texte et pour les notes à celle qu'a donnée M. Jos. Grassi, Turin, 1821, 2 vol. in-8°.

MONTEFELTRO (Bonconte et Taddeo, comtes de), furent la souche de la famille de ce nom, d'où sont sortis les comtes devenus ensuite ducs d'Urbin. Ils descendaient d'une branche des comtes de Carpegna, laquelle ayant acquis le château de Montefeltro (dans la Marche d'Ancône), en prit le nom. Bonconte et Taddeo se firent agréer en 1228 à la bourgeoisie de Rimini, ville alors sous un régime républicain. Le premier embrassa le parti gibelin, le second s'attacha au parti guelfe.

MONTEFELTRO (Guido, comte de), seigneur de Pise et d'Urbin, fut choisi pour chef par les Gibelins du pays entre Ancône et Bologne, lors de la guerre qui éclata dans Bologne, en 1272, entre les partisans de l'Empereur et ceux du pape. Il développa dans cette guerre de grands talents militaires, et battit les Guelfes à plusieurs reprises. En 1290, les Pisans, accablés par les forces supérieures des Florentins, des Lucquois et des Génois, invitèrent Guido à se mettre à leur tête, le déclarèrent seigneur de la ville, et, sous sa conduite, reprirent les forts et le territoire que leurs ennemis leur avaient enlevés. Guido commanda dans Pise jusqu'en 1293, où il procura à cette ville une paix honorable. De retour à Montefeltro, il s'empara de la ville d'Urbin, qui fut plus tard la capitale des États de sa famille, et en 1296, n'ayant plus d'ennemis à combattre, il prit l'habit de l'ordre de Saint-François. On ignore l'époque sa mort.

MONTEFELTRO (Frédéric Ier de), fils du précédent, qui lui avait succédé, en 1296, dans la seigneurie de ses fiefs, continua d'avoir la direction du parti gibelin dans la Marche d'Ancône et la Romagne, réunit de gré ou de force plusieurs villes à ses États, fut excommunié par le pape, et massacré dans une insurrection suscitée contre lui à Urbin, en 1322.

MONTEFELTRO (Speranza de), cousin du précédent, seul héritier de cette maison qui eût conservé sa liberté après la catastrophe de Frédéric, réussit à faire rentrer sous son obéissance les villes de Fermo, d'Osimo et de Fabbriano, et partagea plus tard (1324) avec le jeune Nolfo, fils du même Frédéric, la seigneurie d'Urbin : mais la jalousie du pouvoir les ayant divisés en 1335, Speranza fut contraint de céder tous ses droits à son associé.

MONTEFELTRO (Nolfo de), dont nous venons de parler, soutint de longues guerres en Romagne, commanda les Pisans dans la campagne qu'ils entreprirent en 1342 contre les Florentins, et fut plus tard dépossédé de ses États par le cardinal Egidio Alborno, que le pape avait envoyé en Italie pour recouvrer le patrimoine de l'Église.

MONTEFELTRO (Antonio de), seigneur d'Urbin, recouvra l'héritage de Nolfo en 1375, fut constamment attaché au parti gibelin, soutint plusieurs guerres contre les Malatesti, chefs du parti guelfe, et mourut en 1404.

MONTEFELTRO (Guido-Antonio de), fils du précédent, lui succéda, enleva la ville d'Assise à Braccio de Montone, qui demeura maître du château, fut ensuite défait par Piccinnino, et mourut en 1443.

MONTEFELTRO (Oddo-Antonio de), fils et successeur du précédent, se rendit odieux à ses vassaux par ses débauches et sa tyrannie, et fut massacré en 1444.

MONTEFELTRO (Frédéric II de), premier duc d'Urbin, frère du précédent, lui succéda en 1444, se rendit recommandable par la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts, eut à soutenir plusieurs guerres contre Sigismond Malatesti, le vainquit dans diverses rencontres, fut élevé à la dignité de duc d'Urbin par Sixte IV, dont le neveu, Jean de la Rovère, avait épousé sa seconde fille, seconda ce pape dans tous ses projets ambitieux, et mourut en 1482.

MONTEFELTRO (Guid' Ubaldo de), fils du précédent, le dernier des ducs d'Urbin de sa maison, fut un prince doux et pacifique, ami des lettres et des arts. Inférieur à son père et à ses aïeux quant à la gloire militaire, il l'emporta sur eux par sa munificence et par la douceur de son gouvernement. Il fit la guerre avec peu de succès, soit pour lui-même, soit comme *condottiere* au service d'autres princes. Expulsé de son duché d'Urbin par César Borgia en 1502, il en reprit possession la même année, et mourut en 1508. N'ayant point d'enfants, il avait adopté François-Marie de la Rovère (fils de sa sœur et neveu du pape Jules II), qui lui succéda, et dont les descendants conservèrent le duché d'Urbin jusqu'en 1631. La *Vie* de Guid' Ubaldo a été écrite en latin par Balthasar Castiglione.

MONTEGGIA (Jean-Baptiste), célèbre chirurgien, né le 8 août 1762, à Laveno, joli village situé sur les bords du lac Majeur dans la haute Italie, fit ses premières études à Pallanza, et s'éleva, pour ainsi dire, de lui-même, car son père, employé dans les ponts et chaussées, s'occupa peu de son éducation. Il vint à Milan en 1779; et, comme il annonçait de grandes dispositions pour les sciences naturelles, il fut admis au nombre des élèves en chirurgie du grand hôpital. Il se rendit ensuite à l'université de Pavie, où il obtint ses grades après avoir soutenu avec éclat ses examens. A 24 ans, il publia des observations anatomico-pathologiques, aussi intéressantes par les recherches nouvelles et utiles, que par une latinité qui rappelle celle de Celse. Monteggia, après 11 ans de noviciat dans le grand hôpital de Milan, fut nommé, en 1790 aide-major, et ensuite prosecteur d'anatomie. En 1791, le gouvernement lui donna la place de médecin des prisons; il avait alors 29 ans; il publia cette même année l'excellent traité de Fritz, sur les maladies syphilitiques, qu'il avait traduit de l'allemand. Il commença en 1800 à publier son savant ouvrage intitulé : *Chirurgiche istituzioni.* Dès l'année 1794, il avait publié une lettre intéressante *sur l'extirpation du cancer de l'utérus,* opération que le professeur Osiander de Gœttingue a aussi rendue publique en 1808, en l'annonçant comme sa découverte propre. Une pratique très-étendue, ses devoirs à l'hôpital et l'étude lui laissaient encore quelques moments qu'il consacrait à visiter et à soulager les pauvres infirmes. Monteggia mourut le 17 janvier 1815. Les principaux écrits de Monteggia sont: *Fascicoli pathologici,* Milan, 1780, in-8°; *Compendio sopra le malatie veneric, tradotto dal tedesco,* Milan, 1791, in-8°; *Anno-*

tazioni pratiche sopra i mali venerei, Milan, 1794, in-8°.

MONTÈGRE (ANTOINE-FRANÇOIS JENIN DE), médecin, né à Belley le 6 mai 1779, prit le parti des armes en sortant du collége, alla ensuite à Paris étudier la médecine, et y reçut ses grades; mais n'ayant point de clientèle, il accepta une place d'ingénieur du cadastre, qu'il exerça quelque temps en province. Dégoûté de cet emploi, il revint dans la capitale avec la résolution de se consacrer entièrement à l'art qui avait été l'objet de ses premières études. En 1810, il prit la direction de la *Gazette de santé*; et cette feuille, qui depuis plusieurs années n'était qu'un dépôt de charlatanisme, devint bientôt sous sa plume un des journaux scientifiques les plus intéressants. En 1818, Montègre partit pour Saint-Domingue, où depuis quelque temps il avait le dessein d'aller porter les lumières de l'Europe, en même temps qu'il étudierait les véritables caractères de la fièvre jaune endémique dans ces parages. Accueilli par Péthion, président de la république d'Haïti, il fut bientôt atteint du fléau dévastateur qu'il venait reconnaître et combattre, et mourut au Port-au-Prince le 14 septembre de la même année. Outre ses articles dans la *Gazette de santé*, on a de lui : *Du magnétisme animal et de ses partisans, ou Recueil de pièces importantes sur cet objet*, etc., 1812, in-8°; *Expériences sur la digestion dans l'homme*, etc., 1814, in-8°; *Examen rapide du gouvernement des Bourbons en France, depuis le mois d'avril 1814 jusqu'au mois de mars 1815*, 1815, in-8°; *Traité analytique de toutes les affections hémorroïdales*, 1819, in-8°, inséré au mot *Hémorroïdes* dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, auquel Montègre a fourni d'autres articles; des *Mémoires* lus à l'Académie des sciences, *sur la digestion, le vomissement*, et *sur les habitudes des lombrics ou vers de terre*. Ce médecin était un très-bon physiologiste. Son *Éloge*, par M. Colombet, est dans *l'Abeille haïtienne* du 1er octobre 1818.

MONTEGUT (JEANNE DE SEGLA, dame DE), née le 25 octobre 1709, à Toulouse, où elle mourut le 17 juin 1752, a laissé des poésies parfois galantes, plus souvent morales et chrétiennes, où l'on trouve de la douceur, du naturel, de la facilité. Elle cachait ses talents avec autant de soin que d'autres en mettent à les faire briller. Un homme d'esprit disait : « C'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante. » On a recueilli ses *OEuvres*, Paris, 1768, 2 vol. in-8°.

MONTEGUT (JEAN-FRANÇOIS DE), fils de la précédente, conseiller au parlement de Toulouse, né dans cette ville en 1750, mort à Paris sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, fut lié avec les littérateurs les plus distingués de son temps notamment avec Marmontel, composa des poésies et en inséra quelques-unes dans les œuvres de sa mère, dont il fut l'éditeur et dans le recueil de l'académie des Jeux Floraux.

MONTEIL. *Voyez* ADHÉMAR.

MONTEIRO-DA-ROCHA (JOSEPH), mathématicien portugais, naquit, vers 1735, dans la province de Minho. Élevé au collége des jésuites, il se distingua par des progrès si étonnants, que ses supérieurs l'engagèrent à entrer dans leur ordre. Monteiro y consentit; mais les jésuites ayant été expulsés du royaume quelques années après, il se fit séculariser et obtint ainsi de rester dans sa patrie. Lorsque l'université de Coïmbre fut réformée par Pombal, Monteiro y fut chargé d'une des principales chaires. Il dirigea longtemps l'observatoire de cette ville, et fut le rédacteur des éphémérides qui y ont été publiées. Ce savant avait été nommé précepteur de don Pédro et de don Miguel, mais il n'en exerça jamais les fonctions. Monteiro mourut en 1819. Il était membre de l'Académie de Lisbonne et de plusieurs autres sociétés savantes. Monteiro a laissé des *Mémoires sur l'astronomie pratique*, qui ont été traduits en français par M. Manoël Pédro de Mello, Paris, 1808, in-8°.

MONTELATICI (UBALDO), chanoine de la congrégation de Latran, naquit à Florence, en 1692, et se distingua par l'étendue et la variété de ses connaissances. Versé dans les sciences ecclésiastiques, il les professa pendant plusieurs années à Pistoie, à Fiesoli, à Brescia et à Milan, avec tant de succès, qu'en 1747, il fut décoré du titre d'*abbé privilégié*, et qu'il obtint l'abbaye de Saint-Pierre, *in casa nuova*, près de Laterina. Ce fut là qu'il prit le goût de l'agriculture, et qu'il en fit une étude particulière. Obligé, en 1751, de retourner à Florence, pour des raisons de santé, il conçut l'idée d'y établir une académie, dont l'objet serait de s'occuper d'économie rurale : il parvint à réaliser ce projet par le crédit du comte Emmanuel de Richecourt, alors premier ministre. L'empereur Léopold II en favorisa l'érection, lorsqu'il devint grand-duc de Toscane. Il fit prendre à cette académie le nom de *Société royale économique des Géorgophiles de Florence*. L'abbé Montelatici entreprit, en 1763, un voyage en Allemagne. Son but était d'y visiter les établissements d'agriculture, d'en observer les méthodes et les diverses pratiques, d'examiner les machines employées à la culture, de les faire dessiner, et enfin de publier un *Dictionnaire raisonné de cette science*, qu'il avait composé avec le docteur Saverio Manetti. Il eut, à Vienne, l'honneur d'être présenté à l'impératrice-reine, dont il reçut un accueil plein de bienveillance. Elle le chargea de parcourir les divers terrains de la Styrie et de la Carinthie, pour y voir des plantations de mûriers, qu'on avait formées par les ordres de S. M. Il s'acquitta de cette commission, à la satisfaction de l'impératrice, qui lui fournit les moyens de continuer ses voyages, et de remplir utilement les vues qui les lui avaient fait entreprendre. Il ne revint à Florence que vers la fin de 1764, muni de bons mémoires et de nombreuses notes; et il continua ses travaux, malgré les incommodités qui altérèrent sa santé, et affaiblirent sa mémoire. Une attaque d'apoplexie mit fin à ses jours, en septembre 1770. Il a publié : *Ragionamento sopra i mezzi più necessarj per far rifiorire l'agricoltura, colla relazione dell' erba orobanche*.

MONTÉLÉGIER (JEAN-GABRIEL DE BERNON, comte DE), né en 1734, entra aux mousquetaires en 1753, fut successivement capitaine de cavalerie, lieutenant-colonel de chevau-légers, et maréchal de camp sous Louis XVI. Il obtint la croix de Saint-Louis en 1778; Louis XVIII le nomma, en 1823, commandeur de cet ordre et cordon rouge. Les dernières années de ce vieillard furent toutes à la religion. Son médecin qui était protestant, croyant qu'il s'assoupissait, lui demanda s'il sentait le besoin du repos? « Non, répondit le malade, je

priais Dieu qu'il vous éclairât. » Il mourut le 11 octobre 1833, au château de Montélégier, près de Valence, doyen des officiers de France.

MONTÉLÉGIER (le comte Gaspard-Gabriel-Adolphe Bernon de), général français, né en 1780, fils du précédent. Jeté comme simple soldat dans les rangs de l'armée, en 1797, il passa en Égypte, dans un régiment de hussards. Son intrépidité le fit nommer sous-lieutenant sur le champ de bataille de Redisi, où il avait reçu deux coups de sabre. Aux Pyramides, il fut le premier qui entra dans les retranchements ennemis. Il devint ensuite aide de camp du général Davoust, et se distingua au combat de Thèbes, livré le 24 pluviôse an VII (12 février 1799). Ayant eu, au plus fort de l'affaire, un cheval tué sous lui, il conserva, quoique blessé, assez de présence d'esprit pour se saisir du cheval d'un mameluk, et sortir ainsi de la mêlée. Kléber le nomma capitaine en 1800. Revenu en France, Montélégier fut attaché à l'état-major, puis nommé successivement, en 1806, chef d'escadron et colonel. Il servit alors en qualité d'aide de camp du maréchal Lefebvre. En 1809, il participa à la campagne contre les Autrichiens. L'année suivante, il partit pour l'Espagne et commanda, pendant 15 mois, un régiment de dragons, aux avant-postes du duc de Dalmatie, en Estramadure. Nommé général de brigade, le 30 mai 1813, il se distingua à la bataille de Leipzig, où il commandait la première brigade des dragons venus d'Espagne. Le 24 décembre suivant, il culbuta un corps de cavalerie russe, composé de 2,000 hommes, qui avait pénétré dans Colmar. Ce succès lui valut le titre de baron. En janvier 1814, il prit part à la défense des Vosges, repoussa différents partis de Cosaques qui parcouraient ce département, et fut blessé à Brienne. Montélégier fut le premier officier général qui arbora la cocarde blanche, en 1814, et qui se rendit à Livry au-devant du comte d'Artois. Il fut, à cette occasion nommé officier de la Légion d'honneur, dont il était chevalier depuis 1806. Lors du retour de Napoléon, il suivit à Gand le duc de Berri, qui l'avait choisi pour aide de camp. Promu au grade de lieutenant général, en 1821, il fut, la même année, un des principaux témoins à charge, dans le procès de la conspiration du 19 août 1820. Ses dépositions lui suscitèrent de nombreux ennemis ; il eut un duel avec le colonel Barbier Dufay qui le blessa à l'épaule d'un coup d'épée. Nommé inspecteur d'infanterie, en 1822, il partit l'année suivante pour la Corse, avec la qualité de gouverneur de l'île où il se fit généralement estimer. Il y mourut le 2 novembre 1825.

MONTELONGO (Grégoire de), cardinal, se fit remarquer dans le 13e siècle comme un des principaux adversaires de l'empereur Frédéric II. Nommé légat du pape Grégoire IX en Lombardie, il acquit une grande influence dans les conseils de la république de Milan, enrôla des prêtres et des moines dans les troupes lombardes, conduisit cette armée guelfe contre Ferrare, en 1240, et s'empara de cette place. En 1247, il délivra Parme assiégée par Frédéric II, et remporta, l'année suivante, une victoire signalée sur ce prince. Il fut nommé par le pape Innocent IV, patriarche d'Aquilée en 1252, et mourut peu de temps après.

MONTEMAGNO (Buonaccorso da), gonfalonnier de Pistoie, sa patrie, en 1364, fut un des plus heureux imitateurs de Pétrarque, auquel il survécut quelques années, et l'un des auteurs qui s'appliquèrent à perfectionner la langue toscane. Ses poésies italiennes ont été plusieurs fois imprimées : une des bonnes éditions est celle de Florence, 1718.

MONTEMAGNO (Buonaccorso da), *le jeune*, a laissé quelques sonnets imprimés avec ceux de son aïeul. Il était non-seulement poëte, mais orateur et jurisconsulte ; il professa pendant quelque temps le droit à l'académie de Florence, et fut élu juge de l'un des quartiers de cette ville. Il mourut le 16 décembre 1429. On a conservé de lui quelques *discours* latins et italiens.

MONTEMAYOR (George de), poëte célèbre, regardé comme l'inventeur du genre pastoral en Espagne, naquit vers 1520 à Montemor, petite ville du Portugal, d'une famille obscure. Enrôlé très-jeune dans un bataillon de milice, il y prit le nom de sa ville natale, le seul sous lequel il soit connu. Un goût naturel le portait vers les arts. Il cultiva la musique, parvint à se faire admettre au nombre des chanteurs de la chapelle de l'infant, depuis Philippe II, et suivit ce prince dans ses voyages en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Bientôt familiarisé avec l'idiome castillan, il l'adopta de préférence au portugais. L'amour le rendit poëte. Montemayor célébra sa bien-aimée, sous le nom de *Marfida*, dans des vers harmonieux, naturels, et qui contribuèrent à épurer le goût de ses contemporains, auxquels on reprochait justement l'enflure et l'exagération. A son retour en Espagne, il trouva sa maîtresse mariée, et c'est à cette occasion qu'il composa le célèbre roman pastoral *la Diana*, où il a exprimé les divers sentiments dont il était agité. Sa réputation lui fit obtenir un emploi honorable à la cour de Portugal, et il mourut à Lisbonne le 26 février 1562. *La Diana* a eu un grand nombre d'éditions, dont la plus récente est celle de Madrid, 1795, in-8°. Ce roman en vers castillans a été traduit en latin, en hollandais et en français, par Nic. Colin, Gab. Chapuis, Pavillon, Abr. Remy, Ant. Vitray, Levayer de Marsilly. On en trouve l'analyse dans la *Bibliothèque des Romans*, dans l'*Histoire de la Littérature espagnole*, par M. Sismondi, tome III. Les autres productions de Montemayor ont été recueillies sous le titre de *Cancionero*, Saragosse, 1561, souvent réimprimé.

MONTEMERLO (Jean-Étienne), littérateur et poëte, né à Tortone en 1515, employa 20 années à recueillir tous les mots italiens, à en déterminer les différentes acceptions par des exemples tirés des meilleurs auteurs, et publia ensuite : *Delle frasi toscane lib. XII*, Venise, 1566, in-fol. ; reproduit en 1594, sous ce titre plus étendu : *Tesoro della lingua toscana, nel quale, con autorità de' più approvati scrittori copiosamente s'insegnana*, etc., etc. Le libraire s'est borné dans cette édition prétendue nouvelle à changer le frontispice et à ajouter une épître dédicatoire. Montemerlo mourut en 1572, laissant manuscrit un poëme intitulé : *de Gestis apostolorum*.

MONTEMERLO (Nicolas), fils du précédent, est auteur d'une histoire de la ville de Tortone, sous ce titre : *Raccogliamento di nuova istoria della città di Tortona*, etc., 1818, in-4°.

MONTERCHI (Joseph), garde du cabinet des mé-

dailles du cardinal Carpegna, en a publié un choix, sous ce titre : *Scelta de' medaglioni più rari*, etc., Rome, 1679, in-4°. On attribue les explications à J. P. Bellori, parce que l'auteur parle dans la 9e de sa description de la colonne Antonine; mais il y a tout lieu de croire que Bellori n'a fourni que ce seul article à Monterchi. Il a paru une traduction latine de cet ouvrage (Amsterdam, 1685, in-12), qui est moins rare que l'original italien.

MONTEREAU (Pierre de), un des plus anciens architectes français, vivait sous le règne de saint Louis, et fut honoré de la confiance de ce monarque. On l'a confondu mal à propos, avec Eudes de Montreuil, architecte contemporain qui suivit le saint roi dans son expédition de Syrie. P. de Montereau construisit à Paris la chapelle de Vincennes, le réfectoire de St.-Martin-des-Champs, le dortoir, la salle capitulaire, la chapelle de Notre-Dame de l'Abbaye, St.-Germain-des-Prés et la Ste-Chapelle (son chef-d'œuvre). Cet architecte, qui joignait à de grands talents une rare probité, mourut en 1266, et fut enterré dans le chœur de la chapelle qu'il avait construite à l'abbaye St.-Germain. On y voyait encore son tombeau avant la destruction de cet édifice pendant la révolution.

MONTESPAN (Françoise-Athénaïs de ROCHECHOUART de MORTEMART, marquise de), née en 1641, était la seconde fille de Gabriel de Rochechouart, premier duc de Mortemart. Connue d'abord sous le nom de Mlle de Tonnay Charente, elle épousa, en 1663, Henri-Louis de Pardaillan de Gondrin, marquis de Montespan, d'une illustre famille de Gascogne; et il obtint pour elle, par le crédit de Monsieur, auquel il était attaché, une place de dame du palais de la reine. La marquise de Montespan parut à la cour avec tout ce qu'il faut pour s'y faire remarquer et pour plaire. Louis XIV, occupé tout entier de son amour pour la duchesse de la Vallière, ne fit pas d'abord attention à Mme de Montespan : mais lorsque celle-ci se fut liée avec la duchesse, le roi, la rencontrant souvent chez sa maîtresse et chez la reine, remarqua sa conversation piquante, naturelle, enjouée; insensiblement il se laissa charmer par la belle marquise, mordante sans méchanceté, agréable conteuse, et qui contrefaisait plaisamment ceux aux dépens de qui elle voulait amuser le monarque. Louis était d'ailleurs entouré de courtisans ennemis de Mme de la Vallière, et qui s'empressaient de faire valoir les grâces et la beauté de Mme de Montespan. On s'aperçut bientôt de la liaison devenue intime, qui existait entre elle et le roi. Elle eut un appartement à peu de distance de celui du prince; et les courtisans clairvoyants n'eurent pas de peine à expliquer pourquoi l'un et l'autre se dérobaient en même temps au cercle de la reine (1668). La sensible la Vallière ne fut pas la dernière à s'apercevoir qu'elle n'occupait plus seule le cœur de Louis : il n'y eut que la reine qui ne voulut pas s'en douter. Mme de Montespan avait su la persuader de sa vertu; et la princesse remit au roi, avec la plus grande confiance, une lettre qui lui découvrait l'infidélité de son époux et le nom de la complice. Ce fut en 1670, lorsque la cour conduisit jusqu'aux frontières Madame, chargée de négociations auprès de son frère, Charles II, qu'éclata la faveur de Mme de Montespan. Elle fit une partie du voyage dans la voiture du roi et de la reine; et lorsqu'elle montait dans la sienne, quatre gardes du corps entouraient les portières. L'année suivante, 1671, le comte de Lauzun fut mis à Pignerol, pour avoir eu l'audace de se cacher sous le lit de Mme de Montespan, pendant que le roi s'y trouvait. Deux ans après, les filles d'honneur de la reine furent supprimées : on crut que cette mesure était l'effet des craintes de Mme de Montespan. Quelque puissants que fussent ses charmes, elle redoutait dans son amant le goût de la nouveauté; elle pouvait trouver plus d'une rivale parmi des jeunes personnes qui se succédaient rapidement, et que corrompait l'air de la cour ou que séduisaient les éclatants succès de la faiblesse: mais on ne doit pas attribuer uniquement la réforme des filles d'honneur à la jalousie de Mme de Montespan. Un événement malheureux arrivé à l'une d'elles en fut le principal motif. La passion du roi pour la marquise était depuis longtemps satisfaite; et plusieurs enfants étaient nés du commerce des deux amants. L'aîné mourut à l'âge de 3 ans (1672); le second fut le duc du Maine. Louis XIV et sa maîtresse sentaient le scandale de la naissance de ces enfants, fruits d'un double adultère, scandale accru encore par la présence de la première amante délaissée du roi. Aussi voulurent-ils que ces naissances et l'éducation des princes fussent soigneusement cachées. Mme Scarron, connue depuis longtemps de Mme de Montespan, et qui lui avait des obligations, fut chargée du secret; et dès lors commença sa prodigieuse fortune. Mais, avec le temps, la marquise, fatiguée de cette gênante pudeur, s'en débarrassa tout à fait, et ne prit plus la peine de dérober au public les fruits nombreux de ses amours. Louis XIV, de son côté, renouvela, pour ces enfants, ce qu'il avait fait en faveur de ceux de Mme de la Vallière. L'aîné, duc du Maine, fut légitimé en 1673. Les autres le furent successivement. Plus tard ces mêmes enfants obtinrent de grands biens. Quoique la duchesse de la Vallière se fût convaincue que le roi ne tenait plus à elle que par l'habitude et par le lien de leurs enfants, son tendre amour pour Louis l'avait empêchée, pendant plusieurs années, de se retirer, et d'éviter ainsi le chagrin et l'humiliation que lui causait le triomphe, parfois insolent, d'une rivale. Enfin elle quitta la cour, en avril 1674, laissant le champ libre à Mme de Montespan, qui, n'en ayant plus rien à craindre, lui témoigna la plus grande affection. L'empire que l'orgueilleuse maîtresse exerçait sur le cœur du roi, la fit bientôt prétendre à obtenir du crédit, et de l'autorité dans les affaires. Celle à qui elle succédait, avait eu la sagesse de n'en pas désirer; mais la différence était grande entre le caractère et la passion des deux maîtresses. L'ambition de Mme de Montespan fut satisfaite : elle avait tant de moyens d'influer sur l'esprit du prince, que les ministres et les courtisans se soumirent à elle à l'envi. Louis XIV lui-même, abusé par la vivacité et l'apparente étourderie de la marquise, la montrait aux ministres comme un enfant; et cet enfant sut tous les secrets de l'État. On demanda même, et l'on suivit plus d'une fois ses conseils. Ce qui flatta beaucoup encore Mme de Montespan, dans son nouvel état, ce fut la facilité qu'elle eut de satisfaire son goût ardent pour la magnificence. Pendant plusieurs années, le cœur de Louis XIV appartint tout entier à la marquise; les amours passagères

du roi ne l'empêchaient point de revenir bientôt à sa séduisante maîtresse. Mais avec le temps s'amortit la vivacité de cette passion. L'âge du roi, et le calme d'une longue possession, permirent aux réflexions de se présenter à son esprit; Mme de Montespan sentit aussi des remords. Dès l'année 1675, commencèrent ces projets de réforme cent fois abandonnés et repris cent fois, qui firent si souvent un supplice d'une liaison qui dura encore plusieurs années. Le repentir, les scrupules, dans l'âme de Louis XIV, succédaient rapidement à l'amour; et pour ne pas lui déplaire, Mme de Montespan se vit obligée de cacher la naissance de ses deux derniers enfants, avec autant de soin qu'elle en avait pris pour dérober à la cour l'existence des premiers. Son humeur impérieuse, trop accoutumée à braver l'opinion, souffrit de cette gêne; elle la montra par de vifs démêlés avec son amant, qu'elle ne faisait ainsi que refroidir et éloigner. Une autre personne entretenait le roi dans le dessein de mener une vie plus régulière. Mme Scarron, devenue Mme de Maintenon, d'abord gouvernante des enfants de Mme de Montespan, puis son amie, et enfin son heureuse rivale dans la confiance de Louis XIV, se sentant forte d'une réputation sans tache, empruntait la voix de la religion et de la morale pour ramener Louis de ses erreurs. Les exhortations de Mme de Maintenon, sévères, et cependant toujours mesurées, appuyées de celles d'autres personnes qui s'entendaient avec l'adroite favorite, frappaient le monarque par leur justesse; mais habitué depuis longtemps à céder à l'attrait du plaisir, il s'y laissait entraîner avec Mme de Montespan, pour revenir ensuite déplorer sa fragilité auprès de Mme de Maintenon. Telle fut la cause de la jalousie réciproque de la maîtresse et de la favorite. Le roi lui-même était obligé d'intervenir dans leurs querelles, et de les raccommoder pour les voir de nouveau se brouiller le lendemain. Un incident suspendit ces altercations; et le prince, que se disputaient deux femmes, se donna tout entier à une troisième. Le règne de cette dernière fut court; elle mourut en 1681. La passion du roi pour la duchesse de Fontanges avait été moins nuisible à Mme de Maintenon qu'à Mme de Montespan. La première ne voulait de Louis que sa confiance; et il n'avait pu l'accorder à une maîtresse dont l'unique mérite était la beauté. Au premier tort d'avoir montré une joie indécente de la mort de Mme de Fontanges, Mme de Montespan joignit celui de se mêler dans des intrigues qui devaient faire perdre à Mme de Maintenon l'estime du roi : elles n'eurent pas de succès. Mme de Maintenon se justifia ; et sa liaison avec Louis XIV, devenant plus intime, celle de Mme de Montespan se rompit pour toujours : il n'y eut plus entre eux que quelques apparences d'amitié, et des égards. Il ne restait à Mme de Montespan qu'un parti à prendre, celui de la retraite; elle ne put s'y décider. Nourrissant l'espoir trompeur de recouvrer sa faveur passée, elle renouvela le spectacle qu'avait donné la malheureuse duchesse de la Vallière; et ce que celle-ci avait enduré par tendresse, elle le souffrit par ambition. Il en fut ainsi jusqu'en 1686, que Louis XIV, choqué de voir que Mme de Montespan espérait encore le ramener, lui fit signifier qu'il n'aurait plus de liaisons d'aucun genre avec elle, et qu'il la reléguerait à Paris, si elle continuait à l'importuner de ses prétentions. A cette époque rien ne retenait plus Mme de Montespan à la cour : la reine était morte depuis plusieurs années; et la charge de surintendante de sa maison qu'avait occupée près d'elle la marquise, n'existait plus. Elle resta encore quelque temps; mais rien ne soutenant ses espérances, elle sentit enfin qu'elle n'avait plus qu'à se retirer. Mme de Montespan fut quelque temps à s'habituer à l'espèce de vide où elle se trouvait au sortir d'une cour brillante, sur laquelle elle avait régné pendant tant d'années. Elle promena son ennui en différents lieux, dans ses terres, aux eaux de Bourbon et ailleurs. Enfin la religion lui offrit un refuge, et elle s'y jeta tout entière. Jamais au milieu de ses désordres elle n'avait cessé de remplir extérieurement ses devoirs de piété; et comme quelques personnes s'en étonnaient, elle dit : *Parce qu'on fait mal en une chose, faut-il le faire en toutes?* Elle se retira dans la communauté des filles de Saint-Joseph, qu'elle avait augmentée et enrichie. Par son premier acte de repentir, elle montra que, si elle avait commis des fautes graves et nombreuses, la plus austère pénitence pouvait l'aider à les expier. Le P. la Tour, de l'Oratoire, célèbre directeur de ce temps, lui donna le conseil d'écrire au marquis de Montespan dans les termes les plus soumis, lui offrant de se remettre entre ses mains, ou de se rendre dans le lieu qu'il voudrait lui indiquer. Il n'y avait que la religion qui pût porter Mme de Montespan à cette démarche; car un arrêt du Châtelet de Paris avait prononcé sa séparation d'avec son mari, au mois de juillet 1676. L'époux, trop longtemps outragé, répondit qu'il ne voulait ni la recevoir, ni rien lui prescrire, ni jamais entendre parler d'elle; et il mourut sans lui avoir pardonné. Mme de Montespan avait toujours aimé à soulager l'indigence : ce penchant si louable ne fit que s'accroître; et dans les dernières années de sa vie, cette femme jadis si sensuelle, que l'amour du luxe avait si fort contribué à jeter dans le désordre, ne connut plus que les privations de tout genre. Elle employait tous ses moments à travailler, et à faire travailler pour les pauvres les personnes qui l'entouraient, payait de nombreuses pensions à des nobles sans fortune, dotait des orphelines, et s'imposait pour satisfaire à tant de largesses, des sacrifices continuels. Enfin Mme de Montespan crut encore réparer ses fautes en se soumettant à des jeûnes fréquents, à de cruelles macérations, et ce zèle, qu'on pourrait appeler outré, se soutint jusqu'à la fin de sa vie. Mais les austérités de la pénitence ne la détournèrent point de son goût pour les voyages; elle essayait de calmer ainsi son inquiétude naturelle, et d'éteindre l'attachement qu'elle conserva longtemps pour la cour. Elle se disait toujours malade, sans l'être véritablement; et elle montrait constamment la crainte la plus vive de mourir. Son appartement restait éclairé pendant la nuit; et l'on veillait assidument pour qu'elle ne se trouvât pas seule en cas que son sommeil vînt à s'interrompre. Voilà comment Mme de Montespan passa ses dernières années. Appliquée continuellement à expier ses torts passés, elle retrouva les sentiments d'une bonne mère pour le duc d'Antin, seul enfant qu'elle eût eu du marquis de Montespan, et pour qui elle avait témoigné longtemps une grande indifférence. Elle aimait beaucoup ses autres enfants, et chérissait surtout le comte de Toulouse, prince doué des meilleures qualités, qui sut

mériter l'estime de son père, et fut toujours pour sa mère fils tendre et respectueux. Au commencement de l'année 1707, Mme de Montespan se rendit à Bourbon-l'Archambault. Quoique sa santé ne parût nullement en danger un pressentiment qu'elle ne cacha pas, l'engagea cependant à payer d'avance, et pour 2 ans, les pensions qu'elle faisait à beaucoup de personnes. L'événement justifia sa généreuse prévoyance : à la fin du mois de mai, elle fut attaquée de la maladie qui la conduisit au tombeau. (1707). S'étant fait saigner mal à propos, elle eut un transport au cerveau, et ne survécut que peu de jours. Quoique âgée alors de 66 ans, elle avait conservé presque toute sa beauté. Ainsi finit cette femme remarquable par ses charmes, son esprit, et le rôle qu'elle joua pendant une partie du règne le plus brillant de la monarchie. Dans la société d'une personne éminemment spirituelle, douée du goût le plus sûr, le plus délicat, et même de connaissances étendues pour son sexe, Louis, dont l'éducation avait été négligée, mais qui était né avec un tact si parfait, connut le prix du savoir et de l'esprit, et se confirma dans la noble résolution de les protéger. Mme de Montespan eut la gloire de l'imiter; elle favorisa la Fontaine, Molière, Quinault. Elle avait le cœur bon; les larmes qui remplissaient ses beaux yeux, lorsqu'on parlait d'un infortuné, avaient donné naissance à la passion de Louis XIV : elle marqua sa longue faveur par de nombreux bienfaits; et ce noble penchant, survivant à sa fortune, fut la consolation et l'espoir de ses derniers jours. L'inégalité de son humeur, dont quelques personnes souffrirent autour d'elle, ne doit pas faire douter de sa bonté. Si Mme de Montespan est généralement traitée sans indulgence, c'est qu'on la connait peu, et que, depuis plus d'un siècle, on a toujours adopté sur parole les jugements de ces mêmes courtisans, qui, après en avoir fait leur idole, en firent par intérêt l'objet de leurs détractions.

MONTESQUIEU (Charles de SECONDAT, baron de la BRÈDE et de), le plus célèbre publiciste français, né au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689, d'une famille distinguée de Guienne, montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour l'étude, et toute la vivacité d'esprit nécessaire pour en recueillir les fruits. Destiné à la magistrature il s'appliqua de très-bonne heure à étudier le recueil immense des différents codes, à saisir les motifs et à démêler les rapports compliqués de tant de lois obscures ou contradictoires. Pour faire diversion à une occupation aussi aride, il lisait, par forme de délassement, les livres d'histoire et de voyages, et méditait les productions des siècles classiques de la Grèce et de Rome. A 20 ans il composa un ouvrage dans lequel il cherchait à prouver que l'idolâtrie de la plupart des païens ne semblait pas mériter une damnation éternelle; mais il ne le fit point paraître. En 1714, il fut reçu conseiller, et 2 ans après président à mortier au parlement de Bordeaux. Sa compagnie le chargea, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un impôt sur les vins, dont son éloquence et son zèle obtinrent la suppression, mais qui reparut sous une autre forme. A cette époque, il s'était déjà fait connaître par les *Lettres persanes*, publiées en 1721. Cet ouvrage, dont l'idée première est empruntée des *Amusements sérieux et comiques* de Dufresny, eut un grand succès. Au milieu de détails voluptueux et un peu libres, de sarcasmes irréligieux qui flattaient le goût du siècle pour les plaisirs et son penchant à l'incrédulité, on y trouva une satire tout à la fois énergique et gracieuse des vices et des ridicules de la nation; un tableau animé et vrai des mœurs françaises; des aperçus lumineux sur le commerce, le droit public, les lois criminelles, et sur les plus chers intérêts des nations; un grand amour de l'humanité, un zèle courageux pour le triomphe de la raison. L'auteur s'était couvert du voile de l'anonyme mais on sut bientôt que c'était l'un des présidents d'une des principales cours souveraines du royaume; et cette opposition entre l'écrit et la profession grave de l'écrivain augmenta le succès des *Lettres persanes*. En 1725, Montesquieu fit paraître le *Temple de Gnide*, production ingénieuse, mais froide et sans intérêt, appelée spirituellement par Mme du Deffant, l'*Apocalypse de la galanterie*. Il vendit sa charge en 1726, pour se livrer entièrement à la philosophie et aux lettres, et se présenta, quelque temps après, comme candidat pour la place vacante à l'Académie française par la mort de Sacy. Le cardinal de Fleury, alors premier ministre, écrivit à l'Académie que le roi refusait son approbation à la nomination de l'auteur d'un ouvrage dans lequel se trouvaient des sarcasmes impies. Voltaire a écrit que Montesquieu porta lui-même les *Lettres persanes* au cardinal, « qui ne lisait guère et qui en lut une partie. » Il ajoute: « Cet air de confiance, soutenu par l'empressement de quelques personnes en crédit, ramena le cardinal, et Montesquieu entra à l'Académie. » Il y a lieu de douter de la démarche de celui-ci, bien qu'elle n'ait point été contredite par les contemporains. On doit croire toutefois qu'il désavoua d'une manière quelconque celles des *Lettres persanes* qui fournissaient un prétexte légitime pour l'écarter de l'Académie. Après sa réception Montesquieu se mit à voyager dans la plupart des pays de l'Europe. Il alla d'abord à Vienne, passa en Hongrie, puis en Italie, visita Venise, Rome, Gênes, parcourut la Suisse, les pays arrosés par le Rhin, s'arrêta en Hollande; il y retrouva Chesterfield, qu'il avait connu à Venise et qui le conduisit en Angleterre, où il résida pendant 2 ans, et fut reçu membre de la Société royale de Londres. De retour en France, Montesquieu se retira dans son château de la Brède, et publia en 1734 ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, suivis du *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Douze ans après (1748), parut son grand ouvrage, l'*Esprit des lois*, auquel il travaillait depuis plus de 20 ans, qui mit le sceau à sa réputation, et qui seul a donné la mesure de son génie. Montesquieu fut considéré dès lors dans toute l'Europe comme le législateur des nations; mais loin d'être ébloui de l'éclat de sa gloire, il continua de vivre en sage, et de jouir de lui-même et de ses amis, partageant son temps entre le château de la Brède et Paris, c'est-à-dire entre l'étude et le monde, s'occupant d'améliorations agricoles, adoré de ses paysans, toujours disposé à secourir les malheureux, à rendre justice aux talents et à les protéger au besoin. Quoiqu'il tînt par quelques-unes de ses opinions à la secte philosophique, de même que Buffon, Duclos et presque tous les bons esprits, il n'aimait pas le prosélytisme de l'impiété, ni les excès de l'esprit de cabale. Il

consentit à travailler à l'*Encyclopédie*, et c'est pour ce grand ouvrage qu'il composa l'*Essai sur le goût*. Depuis la publication de l'*Esprit des lois*, les forces physiques de Montesquieu diminuèrent sensiblement, et il ne put, comme il en avait le dessein, donner plus d'étendue et de profondeur à quelques endroits de cet immortel ouvrage. Il mourut à Paris le 10 février 1755, d'une fièvre inflammatoire qui l'emporta au bout de 13 jours. Les ouvrages mentionnés dans cet article ont été réunis avec ses lettres et quelques opuscules sous le titre d'*OEuvres complètes*, souvent réimprimées. Les meilleures éditions sont celle d'Anger, Paris, 1816, 6 vol. in-8°, précédée d'une *Vie* de l'auteur; de M. Lequien, 1819, 8 vol. in-8°, et de M. L. Parelle, 1826, dans la collection des classiques de Lefèvre. Cet illustre écrivain avait laissé un grand nombre de manuscrits. Parmi ceux qui n'ont pas vu le jour, on cite une *Relation de ses voyages*, très-imparfaite; des *Morceaux qui n'avaient pu entrer dans l'Esprit des lois*, et qui forment des dissertations particulières; 3 gros vol. in-4°, renfermant des extraits de ses lectures, avec des réflexions à la suite. En 1815 l'Académie française mit au concours l'*Éloge de Montesquieu*; le prix fut décerné à M. Villemain : ce morceau fait partie du 1er vol. de ses *Mélanges littéraires*.

MONTESQUIEU (le baron DE), petit-fils du précédent et son dernier descendant direct, naquit à Paris vers 1755. Entré de bonne heure au service, il fut attaché à l'état-major du comte de Rochambeau, lorsque celui-ci commanda les troupes auxiliaires envoyées au secours des Américains dans la guerre de l'indépendance. Le baron de Montesquieu se distingua en plusieurs circonstances de cette guerre, et fut au nombre des Français qui reçurent, après le triomphe de la cause américaine, la décoration de Cincinnatus. Revenu en France, il fut fait colonel en second du régiment de Bourbonnais, et ensuite colonel-commandant de celui de Cambrésis. Il était un des officiers les plus distingués de l'armée française lorsque la révolution de 1789 éclata. Il s'en montra, dès le commencement, un des adversaires les plus prononcés. Les soldats de son régiment s'étant mis, comme tous les autres, en état de rébellion contre leurs chefs, il prit le parti de se soustraire à leurs attaques, en émigrant dans les premiers mois de 1792, et fit les premières campagnes d'une guerre qui devait être si longue et si meurtrière, sous les ordres du duc de la Chastre, puis sous ceux du duc de Laval-Montmorency. Dans l'expédition de Quiberon, il faisait partie de l'état-major de lord Moira, et il échappa au plus grand désastre qu'ait essuyé la cause des royalistes. Revenu en Angleterre, il eut le bonheur d'y être distingué par l'une des familles les plus honorables de ce pays, et il épousa l'unique héritière, ce qui le rendit possesseur d'une fortune considérable et le fit renoncer pour toujours à retourner en France. Ce ne fut qu'après la restauration que le baron de Montesquieu revint en France. Ce fut vainement qu'il renouvela l'offre de céder au gouvernement, les manuscrits que son illustre père lui avait laissés. Il demanda également la pairie, mais le baron fut encore trompé dans son attente, et il éprouva, en 1817, la mortification de voir publier, en sa présence, la grande liste ou *fournée* de pairs sans y voir figurer son nom. Il retourna dans sa nouvelle patrie, ou dans sa belle terre de Bridge-Hall, près Cantorbéry, où il passa des jours heureux. Il y mourut, sans laisser de postérité, le 27 juillet 1824. Le comte de Lynch, pair de France, qui était l'ami de sa famille, a publié une *Notice sur le baron de Montesquieu*, Paris, 1824, in-4°.

MONTESQUIOU, très-ancienne famille de l'ancien comté d'Armagnac, qui subsiste encore. — Le baron de MONTESQUIOU, capitaine des gardes du duc d'Anjou (depuis Henri III), acquit une triste célébrité en assassinant Louis Ier, prince de Condé, prisonnier et désarmé, à la bataille de Jarnac, le 19 mars 1569.

MONTESQUIOU D'ARTAGNAN (PIERRE DE), maréchal de France, né en 1645, fut admis à l'âge de 15 ans dans les pages, et entra, quelque temps après, dans la 1re compagnie de mousquetaires, qu'il rejoignit à Pignerol : il fit la campagne de 1666, contre l'évêque de Munster, assista aux siéges de Tournai, de Lille, de Besançon, où il se signala avec beaucoup de valeur; et il passa, en 1668, dans les gardes. Il s'éleva successivement du grade d'enseigne à celui de major, et fut chargé, en 1681, d'établir l'uniformité de l'exercice dans l'infanterie. Ayant été créé brigadier des armées, en 1688, il fut envoyé, l'année suivante, à Cherbourg, qui était menacé par le prince d'Orange; et il se montra avec avantage à la bataille de Fleurus : il se distingua encore dans les guerres de la succession, se trouvant à presque tous les siéges et à un grand nombre de batailles : on le récompensa par le grade de lieutenant général. Il commandait l'aile droite à Malplaquet en 1707; et sa belle conduite, dans cette journée, lui mérita le bâton de maréchal. Il continua cependant de servir sous les ordres de Villars. Nommé commandant en Bretagne, en 1716; en 1720, membre du conseil de régence; il mourut, le 12 août 1725, au Plessis-Piquet, près Paris.

MONTESQUIOU-FEZENSAC (ANNE-PIERRE, marquis DE), lieutenant général, né à Paris en 1741, fut d'abord attaché comme menin aux enfants de France, entra ensuite au service, devint premier écuyer du comte de Provence (depuis Louis XVIII) en 1771, et fut nommé maréchal de camp en 1780. Il remplaça, en 1784, M. de Coetlosquet à l'Académie française; son admission dans ce corps littéraire fut le sujet de nombreuses épigrammes. En 1789, élu par la noblesse de Paris député aux états généraux, il se réunit un des premiers de son ordre, au tiers état, s'occupa plus particulièrement, dans l'assemblée constituante, des questions de finances, et développa des connaissances qu'on ne lui avait pas reconnues jusqu'alors. A la fin de la session, nommé commandant de l'armée du Midi, il se rendit d'abord à Avignon, et prit des mesures pour prévenir le retour des troubles qui venaient d'ensanglanter cette ville. Ayant rejoint le corps de troupes réuni sur les frontières du Dauphiné, il pénétra dans la Savoie (septembre 1792), et l'occupa sans coup férir. Un mois après il fut décrété d'accusation, sous le prétexte qu'il avait compromis la dignité nationale dans une négociation dont il avait été chargé avec la république de Genève, pour l'éloignement des troupes suisses. Ayant cru devoir se soustraire à l'exécution de ce décret, il se retira en Suisse où il vécut assez ignoré jusqu'en 1795. A cette époque il adressa à la Convention

un mémoire justificatif de sa conduite, obtint sa radiation de la liste des émigrés, et revint à Paris où il mourut, le 30 décembre 1798. On a de lui : *Discours de réception à l'Académie française,* 1784; *Émilie, ou les joueurs,* comédie, 1787, in-18, tirée seulement à 50 exemplaires, et non représentée; *Correspondance,* in-8°; *Mémoire justificatif,* 1792, in-4°; *Du gouvernement des finances de France, d'après les lois constitutionnelles,* etc., 1797, in-8°.

MONTESQUIOU-FEZENSAC (le comte Élisabeth-Pierre de), né à Paris le 30 septembre 1764, était fils aîné du précédent. Nommé, en 1779, sous-lieutenant au régiment dauphin-dragons, il épousa, la même année, Mlle le Tellier de Montmirail, petite-fille du ministre Louvois, et il fut pourvu, le 5 décembre 1781, de la charge de premier écuyer de Monsieur, depuis Louis XVIII, en survivance de son père. Le comte de Montesquiou, connu longtemps sous le titre de baron, vécut dans la retraite pendant la plus grande partie de la révolution. Ce ne fut qu'en 1804 qu'il revint à Paris, comme président de canton, pour assister au couronnement de Napoléon. Appelé au corps législatif quelque temps après, il fut nommé, le 16 septembre 1808, président de la commission des finances. Le 12 novembre, il rendit compte des travaux de la commission et fit plusieurs rapports qui obtinrent du succès. En 1809, il remplaça, dans les fonctions de grand chambellan, Talleyrand, qui venait d'être promu à la dignité de vice-grand électeur. Le 18 janvier 1810, il fut élu et proclamé candidat à la présidence, en remplacement de Fontanes, devenu sénateur. Le 4 avril, il fut décoré de la grand'croix de l'ordre de Saint-Léopold d'Autriche et de celle de Saint-Joseph de Wurtzbourg. Il présida le corps législatif pendant les sessions de 1810, 1811 et 1813. Entré au Sénat le 5 avril 1813, il fut envoyé, par décret du 26 décembre, à Rouen, afin d'y prendre des mesures de salut public. Le 8 janvier 1814, il fut nommé aide-major général de la garde nationale de Paris. Après la restauration, Louis XVIII le fit pair de France, le 4 juin, et chevalier de Saint-Louis le 5 octobre. Mais, comme au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il avait repris auprès de lui toutes ses fonctions, il cessa d'être employé depuis le 8 juillet 1815. Le comte de Montesquiou se retira alors dans son château de Courtanvaux, près Bessé, département de la Sarthe, et ne reparut aux Tuileries qu'en 1819, ayant été de nouveau compris dans la promotion de pairs qui eut lieu le 5 mars. Cette nomination fut un acte spontané de Louis XVIII, et non le résultat d'une demande; le comte de Montesquiou était trop fier pour cela. Le roi le savait bien, et il dit au duc de la Chastre, qui avait renouvelé connaissance avec Montesquiou : « Vous avez sûrement été obligé d'aller au-devant de lui, car il ne vient au-devant de personne. » Après la révolution de 1830, il continua de siéger à la chambre des pairs, où il s'est toujours fait remarquer par la dignité de son caractère, par l'intelligence des affaires politiques, et par l'indépendance modérée de ses opinions. Il mourut à Courtanvaux, le 4 août 1834. Il a laissé 2 fils.

MONTESQUIOU (la comtesse de), épouse du précédent avait été choisie par Napoléon pour être gouvernante du roi de Rome, qu'elle suivit à Vienne en 1814; mais elle rentra en France peu de temps après. Elle ne survécut que de 10 mois à son mari, et mourut à Paris, le 29 mai 1835, laissant le souvenir vénéré de la piété la plus exemplaire, et des plus rares qualités de l'esprit et du cœur.

MONTESQUIOU (le baron Eugène de), chambellan de Napoléon, colonel du 13e régiment de chasseurs à cheval, fit la guerre en Espagne, et mourut à Ciudad-Rodrigo des suites de ses blessures, en février 1811, à l'âge de 28 ans. Officier d'ordonnance de l'empereur, il avait été chargé de missions délicates, et les avait remplies avec beaucoup de zèle.

MONTESQUIOU-FEZENZAC (François-Xavier-Marie-Antoine de), pair de France, né en 1757 au château de Marsan, embrassa l'état ecclésiastique. Nommé, en 1785, agent général du clergé, il exerça ces fonctions jusqu'à la révolution. Député par le clergé de Paris aux états généraux, il montra beaucoup de modération dans la défense des priviléges et s'acquit une très-grande influence. Mirabeau, qui la redoutait, ne put s'empêcher de s'écrier un jour de sa place, au moment où il allait prendre la parole : *Méfiez-vous de ce petit serpent ; il vous séduira.* Porté deux fois à la présidence (5 janvier et 28 février 1798), il mérita les remercîments de l'assemblée. Il ne s'était réuni au tiers état que sur l'invitation du roi, après avoir toutefois déclaré que « son ordre regardait non comme un sacrifice, mais comme un acte de justice, l'abandon de ses priviléges pécuniaires. » Lors de la discussion relative aux biens ecclésiastiques, il démontra que le clergé en était propriétaire, et qu'avant de les lui enlever, il fallait au moins assurer ses dépenses. La création des assignats trouva en lui un antagoniste vigoureux. Malgré cette opposition, il fut l'un des douze commissaires chargés de l'exécution de la loi qui ordonnait la vente des biens ecclésiastiques. Dans la délibération sur la suppression des monastères, il prouva que l'assemblée n'avait pas le droit de dispenser les religieux de leurs vœux. Lorsque la loi sur le serment eut été votée, plusieurs évêques se réunirent pour savoir s'il pouvait être prêté : l'abbé de Montesquiou soutint l'affirmative. Néanmoins, l'opinion contraire ayant prévalu, il se soumit à cette décision, et demanda même, dans la séance du 27 novembre, que le roi fût prié d'écrire au pape pour avoir sa sanction. Sur la question de la guerre ou de la paix, il soutint que le roi devait jouir de cette prérogative; mais il la subordonnait à la ratification de l'assemblée. Il vota avec le côté droit dans toutes les occasions importantes, et signa la protestation du 12 septembre 1791. Pendant la session de l'assemblée législative, il demeura à Paris, se retira en Angleterre après la journée du 10 août, et rentra en France après le 9 thermidor. A l'époque où le premier consul se fit donner le titre d'empereur, il exila l'abbé Montesquiou à Menton près de Monaco, puis le laissa vivre tranquillement à Paris. Il fit partie du gouvernement provisoire (avril 1814). L'un des commissaires chargés de la rédaction de la charte, il fut nommé le 13 mai ministre de l'intérieur, présenta, le 12 juillet, à la chambre des députés, un rapport sur la situation du royaume, et quelque temps après proposa une loi sur l'exercice de la liberté de la presse. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, comprit l'abbé de Montesquiou dans le décret qui exceptait de l'amnistie les personnes soupçonnées d'avoir tramé le

renversement de l'empire. Il se rendit en Angleterre, d'où il ne revint qu'après les cent jours. Seul des ministres de cette époque, il refusa l'indemnité de 100,000 fr. que Louis XVIII leur accorda. Il conserva le titre de ministre d'État, et fut élevé à la dignité de pair. Il fut élu, en 1816, membre de l'Académie française. Le roi le nomma duc en 1821. Après la révolution de juillet il cessa de prendre part aux délibérations de la chambre des pairs; mais il n'envoya sa démission que le 9 janvier 1832. Il mourut le mois suivant. On lui attribue l'*Adresse aux provinces, ou Examen de l'opération des assemblées nationales*, 1790, in-8°.

MONTESQUIOU-FEZENZAC (Philippe-André-François, comte de), frère aîné du précédent, né en 1753 au château de Marsan, entra dans le régiment de Royal-vaisseaux, infanterie, passa dans Lorraine-dragons, et fut nommé, en 1788, colonel du régiment de Lyonnais. Sévère, mais juste, il sut se faire aimer et respecter du soldat. A la révolution il ne quitta point son régiment, dans lequel il sut maintenir la discipline, et fut, en 1792, nommé par le roi maréchal de camp. Envoyé la même année à St.-Domingue pour y commander les troupes stationnées au Cap, il donna sa démission à la nouvelle de la mort de Louis XVI, et fut arrêté par ordre des commissaires Polverel et Sonthonax, pour l'envoyer à la Convention dès que la mer serait libre. Après le 9 thermidor il se rendit aux États-Unis, où il demeura jusqu'à l'époque du consulat. De retour en France, il y vécut dans la retraite jusqu'à la restauration. Nommé lieutenant général et commandant du département du Gers, en 1814, il quitta son commandement pendant les cent jours, n'y fut point rétabli par le roi, et dès lors vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée le 7 février 1833.

MONTESON (Jean de), ou plutôt de *Monçon*, nom de sa ville natale, dans l'Aragon, embrassa la règle de Saint-Dominique, et professa la théologie à Valence. Il vint à Paris en 1383, et y reçut le doctorat. Mais, ayant attaqué ouvertement la croyance à l'immaculée conception, il fut censuré par l'évêque de Paris, Pierre d'Orgemont, qui déclara sa proposition erronée et contraire à la foi. Redoutant une condamnation, il se sauva en Aragon, et fut aussitôt excommunié. Alors il entra dans l'obédience du pontife romain Urbain VI, dont Clément VII était le compétiteur, et il écrivit contre l'élection de ce dernier. L'université ne se réconcilia avec les dominicains qu'en 1403, et les rétablit dans tous leurs droits et priviléges. Monteson mourut après 1412.

MONTESSON (Charlotte-Jeanne BERAUD de la HAIE de RIOU, marquise de), née en 1737, d'une famille noble de Bretagne, fut mariée à 17 ans à un riche gentilhomme du Maine, lieutenant général des armées du roi, mais déjà sur le retour de l'âge. Veuve à 32 ans, elle fut recherchée dans le monde autant pour ses talents et son esprit qu'à cause de ses qualités aimables. Le duc d'Orléans, petit-fils du régent, qui, depuis plusieurs années nourrissait une passion très-vive pour Mme de Montesson, l'épousa en 1773 avec l'agrément du roi; et cette union qui devait rester secrète, fut bientôt connue à la cour et à la ville. Toutefois l'épouse du premier prince du sang sut se créer des titres à l'estime par les soins mêmes qu'elle mit à paraître digne d'une qualité dont l'excluait sa naissance; et grâce à l'habileté de sa conduite, à des manières à la fois nobles et liantes, elle sut, en désarmant l'envie, s'affranchir des difficultés de sa position. Devenue veuve une seconde fois, en 1785, elle n'eut presque rien à réformer dans le train de sa maison, si l'on en excepte les amusements de société qu'elle avait coutume de ménager à son illustre époux, et qui consistaient surtout en petits spectacles; enfin elle continua de fréquenter le même cercle, et de répandre les mêmes libéralités, bien que l'acquittement de son douaire eût rencontré plus d'un obstacle. Reconnu comme dette légitime par Louis XVI (juillet 1792), il ne fut définitivement liquidé que sous l'empire, et assis sur les canaux d'Orléans et du Loing. La liaison que Mme de Montesson avait contractée avec Mme de Beauharnais fut la source des égards et des distinctions qu'eut toujours pour elle Bonaparte; et celle que ses actes d'humanité et de bienfaisance avait préservée de tout péril durant les orages révolutionnaires, employa surtout son crédit, dans des temps meilleurs, à obtenir que le chef du gouvernement augmentât les pensions que recevaient dans l'exil quelques-uns des membres de la famille royale. Elle mourut à Paris, le 6 février 1806, et fut enterrée auprès de son second époux, dans une chapelle de l'église de St.-Port, près de Melun. A des talents distingués dans les sciences et dans les arts d'agrément, Mme de Montesson joignait le goût des lettres; passionnée pour les spectacles, elle composa un très-grand nombre de pièces pour le petit théâtre de sa maison, où elle-même jouait, ainsi que le duc d'Orléans, avec beaucoup d'intelligence et de grâce. Parmi les pièces dont elle est auteur, on distingue *Robert Sciarts*, drame en 5 actes et en prose; *l'heureux Échange; la Femme sincère*, et *l'Amant romanesque*. Elle fit imprimer pour ses amis, sous le titre d'*OEuvres anonymes* (Paris, Didot, 1782, 8 vol. grand in-8°), un recueil de ses écrits tant en prose qu'en vers; et en 1785 elle donna au Théâtre-Français, sans se nommer, *la comtesse de Chazelles*, comédie en 5 actes et en vers, qui fut assez mal accueillie. On assure qu'elle laissa manuscrites 2 tragédies (*Elfrède* et *la Prise de Grenade*), et 2 comédies; Barbier lui attribue une traduct. du *Ministre de Wakefield*, 1767.

MONTET (Guillin du), ancien capitaine de vaisseau au service de la compagnie des Indes, et commandant du Sénégal, termina sa carrière par une catastrophe dont le récit fait horreur. Accusé, sans aucune preuve, d'avoir voulu favoriser la contre-révolution, en 1790, il fut, vivant, coupé par morceaux dans son château de Polcymieux, près de Lyon. Les meurtriers portèrent sa tête sur une pique, et, pour dernier acte de cette tragédie, ils pillèrent et incendièrent son château, firent rôtir ses membres et les dévorèrent... La procédure, instruite à Lyon, constata ce festin d'anthrophages; mais elle n'eut pas d'autres conséquences. Ce crime, comme beaucoup du même genre commis à cette époque, resta impuni.

MONTET (Jacques), chimiste, né en 1722 près du Vigan (Languedoc), se procura très-jeune la collection des mémoires de l'Académie des sciences, et puisa dans ce recueil un goût très-vif pour la chimie, qui décida sa vocation dès l'âge de 20 ans. Un Anglais, qu'il accompagna dans un voyage en Suisse, mit le jeune adepte à portée de suivre à Paris les leçons du célèbre Rouelle. De

retour en Languedoc, Montet présenta quelques mémoires à la Société royale de Montpellier, qui le reçut au nombre de ses membres, à 26 ans, dans la classe de chimie. Il professa longtemps cette science avec Venel, et ne contribua pas moins que lui à en répandre le goût dans le midi de la France. Montet mourut à Montpellier en 1782. On a de lui un grand nombre de mémoires, dissertations, analyses, etc., sur des sujets de chimie, de physique, d'histoire naturelle, d'agriculture, dans le *Recueil* de la Société royale de Montpellier, et dans celui de l'Académie des sciences de Paris.

MONTEVERDE (Claude), compositeur, né à Crémone vers la fin du 16e siècle, mort à Venise dans un âge très-avancé, publia dans cette ville, où il était maître de la chapelle du doge, des madrigaux à 3, 4 et 5 voix, sorte de poésie chantante très à la mode alors dans les concerts d'Italie. Il osa enfreindre quelques règles importunes à son génie, mais qui jusqu'alors avaient été regardées comme inviolables, s'entendit traiter d'ignorant et d'innovateur dangereux, pour avoir voulu reculer les limites de son art, et parvint cependant, par la beauté de sa musique, à ramener le public et la plus grande partie des amateurs; il fit adopter ses écarts avec quelques modifications, et commença ainsi une révolution musicale dans son pays. L'académie de Bologne l'admit dans son sein en 1620, et célébra son admission par une grande solennité. On a de lui : *Selva morale e spirituale*, Venise, 1640 ; et les opéras suivants : *Proserpina rapita*, 1630; *Arianna*, 1640; *l'Incoronazione di Poppea*, 1642.

MONTEZUMA Ier, surnommé *Huéhué* (le Vieux), neveu du général Tlacaalec, et 5e roi des Mexicains, succéda à Izicootl, en 1455. Le génie bizarre et sauvage de ce prince se montra le jour même de son couronnement. On prétend qu'au moment où ses sujets lui faisaient le serment de fidélité, il prit un os de tigre, s'ouvrit les veines des bras et des jambes, et arrosa l'autel de son sang pour exprimer qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour sa patrie. Son premier exploit fut la conquête de Chalci, république guerrière des bords de la mer du Sud. Les Chalciens étaient braves : ils furent plusieurs fois défaits sans être conquis; et, dans un des nombreux combats qu'il fallut leur livrer, Montezuma perdit son frère. Pour le venger, il fit égorger, aux pieds de la statue du dieu de la guerre, particulièrement adoré chez les Mexicains, tous les prisonniers faits dans la bataille. Cette coutume barbare prévalut depuis; et les autels mexicains furent inondés du sang des malheureux captifs. Les exploits de Montezuma ayant répandu la terreur de son nom chez toutes les nations voisines, il s'occupa de l'administration de son empire : il fit de nouvelles lois, devenues nécessaires par l'agrandissement de ses États; il institua des tribunaux dans toutes les provinces, et nomma des censeurs pour maintenir les bonnes mœurs parmi ses sujets. Le fameux temple du dieu Vitzilipatizy, le Mars des Mexicains, fut bâti par ce prince, qui mourut en 1483, après un règne de 28 ans.

MONTEZUMA II, roi du Mexique, dont le vrai nom mexicain était Moteuczoma, fut surnommé *Xocojotzin* (le Jeune) pour le distinguer de Moteuczoma Huéhué (le Vieux). Après la mort de son grand-père Ahuitzotl en 1502, il fut élu roi d'Anahuac, de préférence à ses frères. Il était alors âgé d'environ 26 ans. Sa bravoure dans les combats, sa prudence dans les conseils, sa piété, le respect qu'inspirait son caractère de prêtre, fixèrent sur lui le choix des grands. On dit qu'en apprenant la nouvelle de son élection, il se retira dans le temple pour se dérober aux honneurs qui l'attendaient, et qu'on le trouva balayant le pavé du sanctuaire. A son installation sur le trône, le prince qui le haranguait, le félicita d'y arriver à l'époque où l'empire était parvenu au plus degré de splendeur. La cérémonie du couronnement surpassa en pompe et en éclat tout ce qu'on avait vu jusqu'alors : le nombre des victimes humaines sacrifiées à cette occasion fut immense; elles furent fournies par les prisonniers faits sur les Atlixtchès, qui s'étaient révoltés. Tant de grandeur devait bientôt s'évanouir. A peine en possession du pouvoir, Montezuma l'exerça de manière à s'aliéner l'affection d'une partie de ses sujets. Ses ancêtres accordaient les emplois à tous ceux qui s'en rendaient dignes : Montezuma ne les conféra qu'aux hommes distingués par leur naissance. Les représentations qui lui furent adressées, à cette occasion, par un vieillard autrefois chargé de son éducation, échouèrent contre sa volonté : il en recueillit plus tard des fruits bien amers. Il se montrait dur et arrogant envers ses vassaux, et très-rigoureux dans le châtiment des crimes; mais en revanche il punissait sans acception de personnes : il était ennemi de la fainéantise, et ne souffrait pas que qui que ce fût restât oisif dans son empire. Les historiens entrent là-dessus dans des détails singuliers. Ils ne causent pas moins d'étonnement quand ils parlent de la magnificence des anciens rois du Mexique, et notamment de Montezuma; ces récits paraîtraient incroyables, comme l'observe justement Clavigero, si ceux qui ont détruit cette magnificence n'avaient eux-mêmes pris soin de la décrire. Montezuma était généreux; il fonda un hôpital à Colhuacan, destiné aux fonctionnaires publics et aux militaires invalides : cette humeur libérale l'aurait fait aimer du peuple s'il eût été moins sévère. Généralement heureux dans ses guerres contre les États voisins, il en soumit plusieurs. Au mois de février 1506, ses troupes ayant remporté une grande victoire sur les Atlixtchès, ce fut une occasion de célébrer avec plus de pompe que sous Montezuma Ier, en 1464, la fête du renouvellement du feu, qui revenait tous les 52 ans : elle fut la plus solennelle et la dernière. Cependant les succès de son règne furent mêlés de quelques revers : le fils aîné de Montezuma avait été tué dans une guerre contre les Tlascaltèques, qui avaient repoussé les Mexicains; une famine désola l'empire en 1504; enfin une expédition malheureuse contre Amatla, et surtout l'apparition d'une comète, vers 1512, répandirent la consternation parmi les princes d'Anahuac. Montezuma, naturellement superstitieux, et dont l'abus des voluptés avait énervé le caractère, ne put voir un tel phénomène avec indifférence : il consulta ses astrologues, qui, incapables de le satisfaire, s'adressèrent au roi d'Acolhuacan. Celui-ci, très-habile dans l'art de la divination, assura que la comète annonçait à l'empire de grands désastres causés par l'arrivée d'un peuple étranger. Montezuma ne voulut pas d'abord ajouter foi à cette interprétation; des prodiges réitérés le forcèrent enfin d'y croire; et bientôt des bruits

confus l'avertirent que des hommes tout différents de ceux qui peuplaient son pays et les contrées voisines, avaient paru sur des côtes lointaines. Cependant il fit encore la guerre, et, par ses succès, porta, vers 1515, l'empire d'Anahuac à sa plus grande étendue : mais à mesure que l'État s'agrandissait, le nombre des mécontents impatients de secouer le joug augmentait; il devenait impossible de conserver l'union nécessaire, au jour du danger qui était proche. Bientôt les bruits vagues se confirment; au mois d'avril 1519, les gouverneurs des provinces de la côte orientale de l'empire, mandent à Montezuma que des étrangers viennent d'entrer dans ses États : ce qu'ils lui racontent des vaisseaux, des armes, de l'artillerie, des chevaux de ce peuple, lui cause un trouble inexprimable. Il tient conseil avec ses principanx ministres. On décide, d'après une opinion généralement répandue parmi les Mexicains, que le chef des guerriers qui viennent de débarquer, ne peut être que le dieu Quetzalcoatl, attendu depuis longtemps : Montezuma charge des ambassadeurs de féliciter les étrangers, et de leur offrir des présents; mais en même temps il donne des ordres pour que l'on garde soigneusement la côte, et que l'on soit attentif à observer les mouvements de ces étrangers. Il consulte les oracles; et ceux-ci répondent qu'il ne doit pas admettre les étrangers en sa présence, malgré leur demande. Montezuma embrasse ce parti, envoie des présents magnifiques à Cortèz leur chef, pour lui et pour son souverain, lui souhaite toutes sortes de prospérités, et le prie de ne pas insister pour venir à sa cour. Cependant il fait défendre à ses sujets de porter des provisions aux Espagnols, et leur ordonne de se retirer dans l'intérieur des terres. Il prend d'autres mesures propres à inquiéter les Espagnols; il se prépare même à envoyer une armée contre eux, quand l'arrivée de deux officiers, arrêtés par les Totomaques, et mis en liberté par Cortèz, le fait changer de sentiment : mais il est indigné de ce que ce chef a conclu des alliances avec différents caciques et peuples révoltés contre l'autorité royale; il s'en plaint, et quatre fois il fait porter des présents à Cortèz, qui poursuit sa marche victorieuse vers la capitale de l'empire. Consterné de la nouvelle du sac de la ville de Cholula, qui, à son instigation, avait tendu des piéges aux Espagnols, il se retire dans un de ses palais, destiné pour les temps de douleur : il y reste 8 jours à jeûner et à pratiquer les austérités qu'il croit propres à lui obtenir la protection des dieux. Ses alarmes sont augmentées et entretenues par ses visions, par les discours des prêtres, par les réponses des oracles. Il fait encore inviter Cortèz à ne pas venir à Mexico, et offre de payer un tribut annuel au roi d'Espagne, de donner quatre charges d'or au général, et une à chaque capitaine et soldat. Voyant l'inutilité de ses démarches, il se détermine enfin à suivre l'avis du roi de Tezcuco, qui lui conseille de recevoir les Espagnols, ajoutant qu'il est assez fort pour les écraser quand ils seront à sa cour, s'ils entreprennent quelque chose contre sa personne ou contre l'État. Cortèz était déjà près de la ville. Ce fut le 8 novembre que Montezuma vint le trouver, entouré d'un cortége dont la magnificence frappa les Espagnols. Cortèz lui fit un profond salut, à la manière des Européens : le monarque le lui rendit à la manière de son pays, en touchant la terre avec sa main, et la baisant ensuite. Cette cérémonie qui était au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux, et qui daignait à peine croire que ses sujets fussent de la même espèce que lui, qu'ils virent dès lors dans ces étrangers, devant qui leur souverain s'humiliait ainsi, des êtres d'une nature supérieure. Montezuma conduisit Cortèz et ses soldats dans les quartiers qu'il leur avait préparés : c'était un de ses palais, et il prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour européenne. Le soir, il visita de nouveau ses hôtes, avec la même pompe que le matin, apporta des présents fort riches, et eut avec Cortèz un long entretien, dans lequel il lui apprit que, d'après une tradition ancienne, les Mexicains le regardaient comme le chef des guerriers descendus des fondateurs de l'empire du Mexique, et annoncés pour devoir venir reprendre possession du pays. Pendant 8 jours, Cortèz se conduisit avec respect envers Montezuma, qui prenait plaisir à lui montrer ce que sa capitale offrait de remarquable. Dans la visite des temples, ce général témoigna un zèle indiscret contre la religion du pays. Montezuma, non moins fervent dans sa croyance, la défendit avec feu : cependant, ému par les discours de Cortèz, il ordonna de cesser les sacrifices humains. Cette victoire du guerrier castillan n'est certainement pas la moins belle de celles qu'il remporta; mais elle ne suffisait pas à son ambition. Au bout de 8 jours, le soin de sa sûreté le porte à l'étrange et audacieux dessein d'aller se saisir de Montezuma, dans son palais, pour l'amener au quartier des Espagnols. Confondu par le discours de Cortèz, qui lui reproche d'avoir donné à ses officiers l'ordre de tuer les Espagnols restés à Vera-Cruz, le monarque veut qu'on arrête sur-le-champ les coupables; mais à la proposition de suivre Cortèz à ses quartiers, il reste muet. L'indignation le ranime; il répond avec hauteur : la dispute devient vive; elle dure trois heures. Enfin Montezuma, que le geste menaçant d'un Espagnol avait frappé de terreur, céda aux avis de Marina, et se remit à la bonne foi de Cortèz. Il se fit amener sa litière, et sortit de son palais, pour n'y plus rentrer. Calmant, sur sa route, la multitude qui était prête à venger son outrage, il fut reçu par les Espagnols avec des marques de respect. Ses principaux officiers, ses domestiques, eurent un libre accès auprès de sa personne; et il exerça toutes les fonctions du gouvernement, comme s'il eût été en parfaite liberté. On le laissait même aller à la chasse, qu'il aimait beaucoup; mais il ne couchait pas hors des quartiers. Cortèz, qui l'avait déjà forcé à lui livrer ceux qui avaient attaqué les Espagnols à Vera-Cruz, lui fait mettre les fers aux pieds et aux mains, comme un général qui punit un simple soldat. Pendant qu'on livre au supplice du bûcher les Mexicains qui ont exécuté les ordres de leur maître, Montezuma, entouré de ses courtisans, qui s'efforçaient d'alléger le poids de ses fers, exhalait sa douleur par des plaintes et des gémissements. Quand Cortèz ordonna de lui ôter ses fers, il passa de l'excès du désespoir aux transports de la reconnaissance envers ses libérateurs. Enfin, pressé par le général espagnol, il se déclara, devant les grands de l'empire, vassal de Charles-Quint, et s'engagea de payer un tribut annuel. Les soupirs et les

larmes interrompirent souvent son discours; l'assemblée fut d'abord frappée d'un muet étonnement : bientôt un murmure confus, exprimant à la fois la douleur et l'indignation, semblait annoncer que les Mexicains allaient se porter à quelque violence; Cortèz le prévint à propos : l'acte de foi et hommage fut prêté avec toutes les solennités qu'il plut aux Espagnols de prescrire; et Montezuma, sur la demande du général, y joignit un présent de 6,000 onces d'or et d'argent, et non de 600,000 marcs d'or pur, comme l'a raconté l'exagérateur Solis, trop servilement copié par d'autres écrivains. Montezuma, qui s'était montré facile pour tout ce que le conquérant avait exigé de lui, resta inflexible sur l'article de la religion. Les Mexicains repoussèrent même les tentatives des Espagnols qui se bornèrent à substituer une image de la Vierge à une idole. Alors on se crut obligé de venger les divinités insultées; on médita les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols : les prêtres et les principaux Mexicains eurent de fréquents entretiens avec Montezuma. Ce prince, craignant d'être la victime d'une entreprise violente tentée contre les Espagnols, voulut essayer des moyens plus doux, et dit à Cortèz qu'ayant rempli l'objet de son expédition au Mexique, ce général devait céder à la volonté des dieux et au désir du peuple en quittant le pays. Cortèz feignit de se rendre à ce vœu, et ne demanda que le temps nécessaire pour faire ses préparatifs. Bientôt après, forcé d'aller combattre Narvaès, qui s'avançait contre lui, il laissa Montezuma sous la garde de 150 Espagnols, commandés par Alvarado. Celui-ci, instruit que les Mexicains tenaient des conseils et formaient des plans contre leurs oppresseurs, attendit l'occasion d'une de leurs fêtes solennelles, et, tenté par la richesse des ornements dont les citoyens les plus distingués s'étaient parés, il les attaqua, le 13 mai 1520, et en massacra un grand nombre. Les Mexicains, révoltés de tant de perfidie et de cruauté, prirent les armes dans la capitale et dans tout l'empire, détruisirent deux brigantins que Cortèz avait fait construire pour s'assurer des lacs, attaquèrent les Espagnols dans leurs quartiers, en tuèrent plusieurs, en blessèrent encore davantage, réduisirent leurs magasins en cendres, et poussèrent l'assaut avec tant de furie, qu'Alvarado et les siens étaient au moment de succomber. Montezuma, en proie aux plus vives inquiétudes, avait informé Cortèz du danger qui menaçait ses troupes. Celui-ci vole à Mexico, où il entre le 24 juin, et s'exprime en termes insultants pour le malheureux monarque et pour sa nation. Les Mexicains indignés courent aux armes, forcent un corps d'ennemis à se retirer; et malgré le ravage que l'artillerie fait dans leurs rangs, ils s'avancent avec intrépidité. Cortèz tente une sortie pendant la nuit; le lendemain il est contraint de reculer; une seconde sortie n'est pas plus heureuse. Le 27, au matin, l'assaut recommence; Montezuma paraît au haut des murs, vêtu de ses habits royaux : à la vue de leur souverain, les Mexicains laissent tomber leurs armes, et baissent la tête en silence; plusieurs se prosternent. Réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de sa honte et de l'esclavage de sa nation, l'empereur leur adresse un discours pour les exhorter à cesser les hostilités. A peine a-t-il fini, qu'un murmure de mécontentement se fait entendre; il est suivi de menaces et de reproches : les flèches et les pierres recommencent à voler avec tant de violence, qu'avant que les Espagnols puissent couvrir Montezuma de leurs boucliers, il est blessé de deux flèches, et atteint à la tempe d'une pierre qui le renverse. Les Mexicains s'enfuient épouvantés. Les Espagnols portèrent Montezuma à son appartement, et Cortèz s'empressa de le consoler; mais ce prince, reprenant la hauteur d'âme qui semblait l'avoir abandonné depuis si longtemps, dédaigna de prolonger une vie, devenue pour lui honteuse et insupportable, puisqu'il se voyait l'objet du mépris et de la haine de ses sujets. Transporté de rage, il déchira l'appareil qu'on avait mis sur ses blessures, et refusa si obstinément de prendre aucune nourriture, qu'il termina bientôt ainsi ses jours, rejetant avec dédain toutes les sollicitations des Espagnols pour lui faire embrasser la foi chrétienne. Il expira, le 30 juin 1520, dans la 44e année de son âge, la 18e de son règne, et le 7e mois de sa prison.

MONTFAUCON (Thierri II de), archevêque de Besançon, était né dans le 12e siècle, d'une des familles les plus anciennes et les plus illustres du comté de Bourgogne. Il était fils de Richard de Montfaucon et d'Agnès de Montbéliard. Son éducation fut confiée aux maîtres les plus habiles de son temps; et il répondit à leurs soins par ses progrès dans la poésie, la musique et les sciences. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Saint-Étienne, et élevé, en 1180, sur le siége de Besançon. Il s'appliqua à faire fleurir les belles-lettres dans son diocèse, et composa pour la fête de saint Vincent, une *Hymne* qui est fort estimée. Il se signala par son zèle pour les croisades; et ayant désigné Amédée de Tramelai pour gouverner son église pendant son absence, il revêtit lui-même le casque et la cuirasse, et rejoignit l'armée des chrétiens, en 1190. Il assista au siége de Ptolemaïs, et s'y distingua non-seulement par son courage, mais par l'invention d'un bélier, qui aurait hâté la réduction de cette ville, si les assiégés ne fussent parvenus à le détruire par le feu grégeois. Ce prélat mourut de la contagion qui désolait l'armée chrétienne, au mois d'octobre 1191.

MONTFAUCON (Bernard de), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né le 17 janvier 1655, au château de Soulage en Languedoc, d'une famille noble, avait acquis, dès l'âge de 17 ans, des connaissances très-étendues dans la géographie, l'histoire et les usages des peuples anciens et modernes. Ses idées se portant d'abord sur la carrière militaire, il fut admis en 1672 dans le corps des cadets à Perpignan, entra l'année suivante, comme volontaire, dans le régiment de Languedoc, et fit deux campagnes sous les ordres de Turenne. Mais la perte successive de son père et de sa mère lui fit bientôt prendre la résolution de renoncer au monde. Il prit l'habit de Saint-Benoît au monastère de la Daurade, à Toulouse, en 1675, fut envoyé par ses supérieurs à l'abbaye de Sorèze, s'y livra à l'étude du grec et fit des progrès rapides. Appelé à Paris en 1687, il se lia avec deux critiques célèbres, Ducange et Bigot, et mit à profit leurs conseils dans divers travaux littéraires; il obtint ensuite la permission de visiter l'Italie, se rendit à Rome en 1698, y fut accueilli avec distinction par le pape Innocent XII, parcourut plusieurs autres villes principales, et revint à Paris mettre en ordre les riches matériaux qu'il

avait amassés dans le cours de son voyage. Après avoir publié de nombreux ouvrages, presque tous remarquables par leur importance et leur étendue, par une érudition aussi solide qu'abondante, le P. Montfaucon mourut subitement le 21 décembre 1741, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il avait été membre de l'Académie des inscriptions en 1719. On trouve la liste très-détaillée des ouvrages de ce laborieux écrivain, dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin; mais on y distingue les suivants : *Analecta sive varia opuscula græca,* Paris, 1688, in-4°; *la Vérité de l'histoire de Judith,* 1690, 1692, in-12; *Diarum italicum, sive monumentor. veterum bibliothecar.... Notitiæ singulares itinerario italico collectæ,* 1702, in-4°; *Collectio nova Patrum et scriptor. græcorum,* 1706, 2 vol. in-fol.; *Palæographia græca, sive de ortu et progressu litter. græcar.*, 1708, in-fol., figures; *Bibliotheca coisliniana, olim segueriana, sive MSs. omnium quæ in eâ continentur accurata descriptio,* 1715, in-fol.; *l'Antiquité expliquée et représentée en figures,* latin et français, 1719-1724, 15 vol. in-fol. (ouvrage immense et qui suffirait seul à la gloire de l'auteur); *les Monuments de la monarchie française,* etc., 1729-33, 5 vol. in-fol.; *Bibliotheca bibliothecarum MSs. nova,* 1739, 2 vol. in-fol.

MONTFERRAT, famille de l'Italie septentrionale, qui a disputé longtemps à la maison de Savoie la souveraineté du Piémont, et qui a régné en même temps à Casal, en Thessalie et à Jérusalem. — ALDERAME, premier personnage connu de cette famille, obtint des chartes de possession, de Hugues, et de Lothaire, roi d'Italie, en 938, fut fait marquis de Montferrat par Othon le Grand en 967, et mourut, à ce que l'on croit, vers 995. — Ses successeurs furent ses 3 fils qui régnèrent l'un après l'autre : GUILLAUME Ier, BONIFACE Ier et GUILLAUME II. — A ce dernier succéda GUILLAUME III, et vint ensuite Regnier qui fut père de Guillaume IV, dont nous allons parler. Mais cette généalogie est fort incertaine; et l'histoire des marquis de Montferrat, pendant les 10e et 11e siècles, est enveloppé de la plus grande obscurité.

MONTFERRAT (GUILLAUME IV DE), surnommé *le Vieux,* parce que, dès sa jeunesse, il avait les traits d'un vieillard, épousa une sœur utérine de l'empereur Conrad III; il accompagna ce prince dans la seconde croisade avec ses fils; de retour en Italie, prit part aux guerres de Lombardie pour l'empereur Frédéric Barberousse, dont il devint dans la suite l'un des plus intimes conseillers, et mourut vers 1183.

MONTFERRAT (GUILLAUME V DE), fils aîné du précédent, passa en Orient avec son père et ses 4 frères, se signala dans la troisième croisade et y acquit le surnom de *Longue Épée,* épousa la sœur de Baudouin, dit *le Lépreux,* roi de Jérusalem, reçut en dot le comté de Joppé, et mourut en 1185. Il laissa un fils, qui succéda, l'année suivante, à son aïeul maternel, sous le nom de Baudouin V, et mourut quelques mois après.

MONTFERRAT (CONRAD V DE), frère de Guillaume V, fut seigneur de Tyr de 1187 à 1192, et roi de Jérusalem, en concurrence avec Gui de Lusignan, successeur de Baudouin V. Les princes d'Occident avaient reconnu les droits de Conrad; le seul Richard Cœur de Lion embrassa la cause de Gui de Lusignan. La discorde se mit dans le camp des chrétiens qui assiégeaient Saint-Jean-d'Acre, et pendant leurs démêlés Conrad fut assassiné en 1192, par deux Sarrasins, émissaires, dit-on, du fameux cheik musulman, connu sous le nom de *Vieux de la montagne.*

MONTFERRAT (BONIFACE III DE), frère du précédent, fut roi de Thessalonique, de 1183 à 1207, comme héritier de son frère Regnier; 6° marquis de Montferrat, gendre de Manuel Comnène. A l'exemple de son père Guillaume V et de ses frères, Boniface crut devoir employer les ressources de ses États à la défense de la terre sainte. Il passa en Syrie où il fut fait prisonnier à la bataille de Tibériade en 1187. Échangé, il revint dans le Montferrat en 1191, augmenta ses États par des concessions de l'empereur Henri IV, fut nommé en 1202, chef de la troisième croisade, contribua d'une manière brillante à la conquête de l'empire de Constantinople, et fut remis, en 1204, en possession de son royaume de Thessalonique, auquel le conseil des croisés joignit l'île de Candie, que ce prince vendit aux Vénitiens. Il prit ensuite Napoli de Romanie et Corinthe sur les Grecs, et fut tué d'une flèche empoisonnée, en 1207, en combattant les Sarrasins devant Satalieh, ville de l'Asie Mineure.

MONTFERRAT (GUILLAUME VI DE), fils aîné du précédent, fut chargé, en 1203, du gouvernement du Montferrat, par son père, lorsque celui-ci eut passé dans l'Orient. Après la mort de Boniface il alla à Thessalonique pour affermir son frère Démétrius dans la possession de ce petit royaume, revint ensuite en Italie, passa une seconde fois à Thessalonique pour rétablir Démétrius sur le trône que les Grecs lui avaient enlevé, et y mourut vers 1225, laissant un fils qui lui succéda dans la souveraineté du Montferrat.

MONTFERRAT (DÉMÉTRIUS DE), frère du précédent, roi de Thessalonique, fut dépouillé de ses États par Théodore Lascaris en 1219, implora les secours de son frère, et fut remis par lui en possession de sa capitale en 1224. Mais après la mort de Guillaume, Démétrius fut contraint de passer en Italie avec son neveu Boniface, et mourut à Casal en 1227, laissant par testament à l'empereur Frédéric II, tous ses droits sur le royaume de Thessalie.

MONTFERRAT (BONIFACE IV, marquis DE), fils et successeur de Guillaume VI, prit part à l'expédition de Thessalonique en 1224, revint l'année suivante à Casal avec son oncle Démétrius, et fut remis par ses sujets en possession de tout le Montferrat, malgré le contrat d'hypothèque que son père avait passé avec Frédéric II, qui lui avait avancé une somme de 9,000 marcs pour armer en faveur de Démétrius. Boniface obtint même, en 1230, de l'Empereur, que celui-ci renonçât à tous les droits que lui avait transmis Démétrius par son testament. Ce prince mourut en 1254.

MONTFERRAT (GUILLAUME VII DE), fils et successeur du précédent, régna sur le Montferrat, de 1254 à 1292. Ce fut lui qui ouvrit l'entrée de l'Italie, en 1264, à Charles d'Anjou; mais lorsque ce prince ambitieux, après avoir conquis le royaume de Naples, eut entrepris d'asservir la Lombardie, Guillaume lui opposa la plus vive résistance, chassa les garnisons françaises du Piémont, et força plusieurs seigneurs et villes de renoncer à

l'alliance du roi de Naples. A la tête d'une armée formidable, il sut la maintenir en activité en la mettant à la solde des princes ses voisins, lorsque lui-même n'avait point de guerre. Profitant de son influence, il se fit déférer, par les habitants eux-mêmes, la seigneurie de plusieurs villes indépendantes, maria sa fille Iolande avec Andronic Paléologue, empereur de Constantinople, et lui donna pour dot tous ses droits sur le royaume de Thessalonique. Ce prince, auquel les annalistes contemporains ont décerné le surnom de *Grand,* termina sa carrière d'une manière peu glorieuse. S'étant rendu à Alexandrie pour y réprimer une sédition fomentée par les citoyens d'Asti, ville voisine et indépendante, il y fut fait prisonnier en 1290, et enfermé dans une cage de fer, où il mourut après 17 mois de captivité, le 16 février 1292.

MONTFERRAT (Jean Ier, marquis de), fils et successeur du précédent, se trouvait à la cour de Charles II, roi de Naples, lorsque son père mourut. Mathieu Visconti, seigneur de Milan, profitant de son absence, lui enleva les villes de Trino, Ponte-Stura, Moncalvo et Casal. Jean accourut à la défense de ses États, et ne se sentant pas assez fort pour résister à l'agresseur, lui demanda la paix : Visconti consentit à lui laisser le gouvernement du Montferrat pendant 5 ans, avec le titre de son lieutenant, et une paye de 3,000 livres milanaises. Au bout de ce terme, Jean, qui s'était fortifié de l'alliance d'Amédée III, comte de Savoie, en épousant sa fille Marguerite, voulut rentrer en possession de la souveraineté : il se préparait à la guerre, lorsque Albert Scott, avec lequel il s'était aussi allié, lui en épargna les chances, en excitant à Milan, en 1302, une révolution qui chassa Mathieu Visconti de cette ville. Jean mourut en 1305, à l'âge de 28 ans, sans postérité.

MONTFERRAT (Théodore PALÉOLOGUE, marquis de), 2e fils de l'empereur Andronic, et d'Iolande ou Irène de Montferrat, neveu de Jean, succéda à ce prince. A son arrivée à Gênes, en 1306, il trouva le Montferrat occupé presque en entier par Manfred, marquis de Saluces, et par Charles II, roi de Naples ; mais secondé par ses sujets, attachés à leurs anciens maîtres, appuyé par les Génois et par plusieurs seigneurs de la Lombardie, il combattit avec succès les troupes qui avaient envahi ses États, et se fit reconnaître par l'empereur Henri VII, avec lequel il contracta ensuite une alliance avantageuse à tous deux. A la mort de sa mère, en 1316, il passa en Grèce, demeura près de deux ans auprès de son frère, Andronic le Jeune, alors empereur d'Orient, et l'aida à repousser les Turcs. Il revint dans ses États en 1319, puis retourna à Constantinople, et finit par se fixer définitivement dans le Montferrat, où il mourut à Trino en 1338. Pendant son séjour en Orient, il avait composé en grec un *Traité* sur la discipline militaire, qu'il traduisit lui-même en latin.

MONTFERRAT (Jean II PALÉOLOGUE de), fils et successeur du précédent, résolut, en recueillant l'héritage paternel, de travailler à recouvrer les pays qui avaient été détachés des possessions de la première maison de Montferrat par les princes de Savoie, le roi de Naples ou les Guelfes de Lombardie. Le succès couronna son entreprise. Secondé par Othon de Brunswick, son parent, qui vint s'établir à sa cour, il soumit les villes envahies par le roi de Naples et une grande partie du Piémont, accompagna, en 1355, l'empereur Charles IV dans son expédition en Toscane et à Rome, et obtint, en récompense des services qu'il rendit dans cette circonstance, le vicariat de l'Empire en Italie. Cette nouvelle dignité le brouilla avec la maison Visconti de Milan, et il eut à soutenir une longue guerre avec Galeaz Visconti, à la suite de laquelle il perdit Valence et Casal. Le chagrin et l'inquiétude qu'il éprouva de ces revers lui causèrent une maladie dont il mourut en 1372.

MONTFERRAT (Secondotto PALÉOLOGUE de), fils et successeur du précédent, né en 1360, eut pour tuteur, ainsi que ses trois frères, le prince Othon de Brunswick, qui conclut une paix glorieuse avec Galeaz Visconti en 1376. Marié l'année suivante avec Violante Visconti, sœur de Jean Galeaz, Secondotto, fut investi du pouvoir par son tuteur, quoiqu'il n'eût pas atteint sa majorité, fixée à 25 ans par son père. Mais bientôt son caractère violent hâta le terme de son existence. Étant entré en fureur contre un de ses palefreniers et le poursuivant dans l'écurie pour le tuer, ce jeune prince reçut d'un autre valet, qui prit la défense de son camarade, un coup si violent à la tête qu'il en mourut 4 jours après, en décembre 1378.

MONTFERRAT (Jean III PALÉOLOGUE de), frère du précédent, lui succéda, et fut tué dans une bataille que le prince Othon de Brunswick, son tuteur et mari de la reine Jeanne, livra en 1381 à Charles III d'Anjou, qui avait envahi le royaume de Naples.

MONTFERRAT (Théodore II PALÉOLOGUE de), 3e fils de Jean III, fut appelé, par la mort de ses 2 frères, à la succession du Montferrat ; élevé à la cour de Jean Galeaz Visconti, où il était retenu comme en otage, il se vit d'abord forcé de céder tous ses droits sur Asti ; mais à la mort du duc de Milan, il recouvra son indépendance, se fit restituer Casal sa capitale, que Jean Galeaz avait toujours occupée, fit alliance avec Amédée VII, comte de Savoie, déclara ensuite la guerre (1408) à Jean-Marie Visconti, le contraignit à recevoir un gouverneur de son choix dans Milan, aida les Génois à chasser de leur ville la garnison française (1409), et se fit élire capitaine de cette république, avec les émoluments accordés aux doges ; mais ses troupes furent chassées de Gênes en 1413. L'année suivante, Théodore fut reconnu par l'empereur Sigismond, vicaire impérial en Italie, et cette dignité fut confirmée depuis à tous ses successeurs. Il mourut en 1418.

MONTFERRAT (Jean-Jacques PALÉOLOGUE de), fils unique et successeur du précédent, né en 1395, régna sur le Montferrat de 1418 à 1445, époque de sa mort. Ce fut un des princes les plus malheureux de sa maison. Il perdit successivement dans des guerres avec le duc de Milan, presque toutes ses villes et ses forteresses, et fut contraint de remettre en dépôt, au duc de Savoie, ce qui lui restait de ses États. Les Vénitiens, dont il implora le secours, obligèrent bien le duc de Milan à restituer ses conquêtes ; mais il fut plus difficile d'amener le duc de Savoie à rendre le dépôt qu'il avait reçu. Amédée VII fit arrêter le fils du marquis, et ne le rendit à son père que lorsque celui-ci eut consenti à faire hommage du Montferrat à la maison de Savoie.

MONTFERRAT (Jean IV PALÉOLOGUE de), fils

et successeur du précédent, fit quelques conquêtes dans le Milanais, fut obligé de les rendre ensuite au duc François Sforze, et mourut au château de Casal en 1464.

MONTFERRAT (Guillaume VIII PALÉOLOGUE de), frère du précédent, s'était acquis la réputation d'un bon capitaine dans les guerres de Lombardie, avant d'entrer en possession des États de Jean IV, et avait obtenu du duc de Milan, François Sforze, la seigneurie d'Alexandrie, à laquelle il fut obligé de renoncer en 1450. Ce prince s'affranchit de l'hommage et de la dépendance féodale que le duc de Savoie, Amédée VII, avait imposés à son père, et mourut en 1483, sans laisser de fils.

MONTFERRAT (Boniface V PALÉOLOGUE de), 3e fils de Jean-Jacques, était déjà parvenu à un âge assez avancé lorsqu'il succéda à son frère Guillaume VIII. N'ayant pas eu d'enfant d'une première femme, Hélène de Penthièvre, qu'il avait épousée l'année même de la mort de Guillaume, il se remaria, en 1485, avec Marie, princesse de Servie, qui le rendit père de deux fils, et trompa ainsi les espérances de Louis, marquis de Saluces, gendre de Guillaume et désigné par lui comme successeur de Boniface. Ce dernier mourut en 1493.

MONTFERRAT (Guillaume IX PALÉOLOGUE de) n'était âgé que de 7 ans lorsqu'il succéda à son père Boniface V. On a peu de particularités sur ce prince, dont les États demeurèrent ouverts aux armées de Charles VIII et de Louis XII, lors de leurs expéditions en Italie. Il mourut en 1518, âgé de 30 ans.

MONTFERRAT (Boniface VI PALÉOLOGUE de), fils du précédent, n'eut pas plus de part que son père aux grands événements d'Italie, et mourut en 1531 d'une chute de cheval, en chassant le sanglier.

MONTFERRAT (Jean-George PALÉOLOGUE de), dernier héritier mâle de la maison de Montferrat, abbé de Bremida et de Lucedio, déposa l'habit ecclésiastique pour recueillir la succession de son neveu Boniface VI, épousa, en 1533, Julie, princesse de Naples, de la maison d'Aragon, et mourut d'apoplexie la même année, à l'âge de 45 ans. Avec lui s'éteignit la maison de Montferrat-Paléologue, après avoir régné 228 ans sur cette partie de l'Italie : la première maison, dont Alderame était la tige, en avait régné 338. Le marquisat de Montferrat passa ensuite à la maison de Gonzague, qui le conserva uni au duché de Mantoue, et qui s'éteignit en 1708.

MONTFIQUET (Raoul de), théologien ascétique, dont les ouvrages sont très-connus des bibliographes, ainsi que des amateurs, mais sur la personne duquel on n'a jusqu'ici aucun renseignement, était né, vers le milieu du 15e siècle, dans le diocèse de Bayeux, au village dont il porte le nom. Après avoir terminé ses études à Paris, il reçut le grade de docteur en Sorbonne, et fut sans doute pourvu de quelque modeste bénéfice. Il partagea sa vie entre la prière et l'étude, et mourut vers 1510. On a de lui : *Tractatus de vera, reali atque mirabili existentia totius Christi in SS. altaris sacramento, completus anno* 1481, Paris, Geof. Masnef, in-fol.; *Exposition de l'Oraison Dominicale : Pater noster*, Paris, 1485, in-4° goth.; *Exposition de l'Ave Maria*, sans indication de lieu et sans date, in-4°, gothique, etc.

MONTFLEURY (Zacharie-Jacob, dit), né à la fin du 16e siècle, d'une famille noble d'Anjou, fut d'abord page du duc de Guise, puis, entraîné par son goût pour le théâtre, s'enrôla dans une troupe de province. Les succès qu'il obtint le firent appeler à Paris, où il fut admis à l'hôtel de Bourgogne; il joua d'original dans le *Cid* et dans les *Horaces*, et donna lui-même en 1647 une tragédie d'*Asdrubal*, mal à propos attribuée à son fils. Il eut la réputation d'un grand acteur dans les deux genres, et mourut en décembre 1667, dans le cours des représentations d'*Andromaque*. Molière s'est moqué de la déclamation outrée de Montfleury dans l'*Impromptu de Versailles*.

MONTFLEURY (Antoine-Jacob, dit), fils du précédent, né en 1640, eut beaucoup de succès dans ses études, les termina d'une manière brillante, et, pour obéir à son père, se fit recevoir avocat; mais il quitta le barreau pour le théâtre, fut à la fois auteur et acteur à l'hôtel de Bourgogne, auquel il donna longtemps la vogue. Lorsqu'il eut passé l'âge de la jeunesse, il se dégoûta du théâtre. Colbert, dont il était aimé, le chargea d'une mission en Provence; il allait obtenir une place dans la ferme générale lorsqu'il mourut à Aix le 11 octobre 1685. Ses *OEuvres dramatiques* ont été réunies en 3 ou 4 vol. in-12. L'édition de 1775 est la plus complète; elle contient 16 pièces. On y a joint la tragédie d'*Asdrubal* de son père.

MONTFLEURY (Jean LE PETIT de), poëte français, né à Caen, en 1698, était issu d'une famille distinguée. Son aïeul s'était fait remarquer dans les armées de Louis XIV; et son père était un des gentilshommes destinés à accompagner le roi Jacques II. Jean de Montfleury est l'auteur d'un grand nombre d'odes, qui lui valurent des récompenses honorables. Les principales sont : *Au cardinal Fleury*, 1727; *Sur le zèle*, 1729; *les Grandeurs de la Vierge*, 1751; *l'Existence de Dieu et sa providence*, 1761. Il publia aussi un poëme *sur la prise de Berg-op-Zoom*, un autre, intitulé, *la Mort justifiée*. Il mourut le 7 avril 1777.

MONTFORT (Simon, comte de), 4e du nom, né dans le 12e siècle, d'une ancienne et illustre maison, se croisa en 1199 avec Thibaut V, comte de Champagne. Il se distingua en Palestine par divers exploits; à son retour en France, il s'engagea dans la croisade formée en Languedoc contre les Albigeois, et en fut déclaré chef par les barons. En 1213, il remporta une grande victoire à Muret sur le roi d'Aragon et Raymond VI, comte de Toulouse, qui était accusé de favoriser les hérétiques. Raymond ayant été privé de ses États, les barons les adjugèrent au comte de Montfort, qui en rendit foi et hommage à Philippe Auguste. Le fils du comte de Toulouse, Raymond VII, étant parvenu en 1217 à rentrer dans cette ville et à s'y faire reconnaître, Simon, alors occupé à faire la guerre dans le diocèse de Nimes, revint promptement mettre le siége devant la place; depuis neuf mois il faisait des efforts inutiles pour s'en emparer, lorsque, dans une dernière attaque, une grosse pierre lancée par une machine de guerre l'atteignit à la tête. Il expira peu de temps après, percé en outre de 5 coups de flèche. On peut consulter sur ce personnage fameux l'*Histoire générale du Languedoc*, par D. Vaissette, t. III, livres XXI, XXII et XXIII. Il parut en 1767 un opuscule intitulé : *les Jeux de Simon de Montfort, ou les Jardins du parlement de Toulouse*, attribué à Voltaire, mais qui ne se trouve dans aucune édition de ses œuvres.

MONTFORT (Amauri, comte de), fils aîné du précédent, revendiqua tous les droits de son père, se fit reconnaître dans ses nouveaux États, et continua la guerre contre les Albigeois. Il fut d'abord secondé par le prince Louis, fils de Philippe Auguste, qui, à la sollicitation du pape Honoré III, était venu en Languedoc avec une armée de 600 hommes d'armes et de 10,000 fantassins. Mais livré ensuite à ses propres forces par le rappel du prince royal, et reconnaissant qu'il n'était plus en état de résister à Raymond VII, dont les succès allaient toujours croissants, Amauri prit le parti d'abandonner à Philippe Auguste tous ses droits aux États adjugés à son père. Le roi n'accepta point cette offre; mais son fils Louis VIII étant monté sur le trône, la cession eut lieu. En 1231 le comte de Montfort reçut du saint roi Louis IX la charge de connétable, et 4 ans après prit la croix avec Thibaut VI, roi de Navarre. Dans une expédition près de Gaza, en 1240, il fut fait prisonnier et conduit au Caire. Ayant recouvré sa liberté l'année suivante, il revenait en France lorsqu'il mourut à Otrante. Il fut enterré à Saint-Pierre de Rome, où l'on voit son épitaphe.

MONTFORT (Simon VI de), comte de Leicester, fils puîné de Simon, quitta la France en 1231, ou, suivant d'autres, en 1236, par suite d'une discussion assez vive avec la reine Blanche, mère de saint Louis, et se retira en Angleterre, où il fut bien accueilli par Henri III. Il y recouvra le titre de comte de Leicester et les terres considérables dont son père ou son aïeul avaient été dépossédés par le roi Jean, et qui provenaient de la succession d'Amicia, sa grand'mère paternelle. Il fut en même temps nommé sénéchal de Gascogne, acquit un grand crédit parmi les Anglais, et gagna l'affection des individus de toutes les classes. Disgracié par Henri III, puis rentré en faveur, il gouverna si despotiquement et commit tant d'exactions, que les Gascons adressèrent de vives plaintes au roi d'Angleterre, qui lui retira ce commandement pour le lui rendre ensuite, et le lui ôter encore. Toutefois son adresse, ses intrigues, ses déclamations contre le gouvernement, son extérieur dévot, son zèle apparent pour les libertés nationales, lui concilièrent l'amitié du peuple et la confiance de la noblesse. Il réunit secrètement les principaux barons, concerta avec eux un plan pour réformer l'État, et força Henri III de convoquer un parlement extraordinaire à Oxford, où ce prince jura de nouveau l'exécution de la grande charte et consentit à de nouvelles et importantes concessions connues sous le nom de *statuts* ou *provisions d'Oxford*. Le comte de Leicester fut placé à la tête d'un conseil suprême de 24 barons investis de toute l'autorité législative et exécutive. Mais ce conseil et son chef, abusant bientôt d'un pouvoir usurpé, s'en servirent pour exercer un despotisme sans frein et pour se gorger de richesses. Le roi voulut reprendre son autorité première, Montfort la lui disputa les armes à la main; mit en déroute l'armée royale, fit prisonnier le prince Édouard, et força Henri à souscrire un traité ignominieux en 1263. Mais Édouard étant parvenu à s'échapper rassembla de nouvelles troupes, marcha sur le comte rebelle, le joignit à Évesham, dans le comté de Worcester, et lui livra bataille le 5 août 1265. Montfort perdit la vie dans cette action, ainsi que son fils aîné, Henri, et un grand nombre de barons de son parti. Son corps fut coupé par morceaux, et sa tête envoyée à la femme de Roger Mortimer, son implacable ennemi. En avouant la violence, la tyrannie, la rapacité et beaucoup d'autres vices qui déshonorèrent la carrière du comte de Leicester, que quelques écrivains ont surnommé le *Catilina anglais*, les historiens reconnaissent en lui le talent de gouverner les hommes et de conduire les affaires. Il était aussi habile général que politique profond. « Un prince (dit un judicieux biographe) d'un autre caractère que Henri aurait pu faire servir les talents de cet homme extraordinaire à la gloire de son pays et au soutien de sa couronne; mais l'administration faible et versatile de ce prince fit tourner les avantages immenses qu'il avait accordés à Montfort à la ruine de l'autorité royale. Toutefois les désordres qui furent la suite de leurs dissensions servirent à étendre les libertés nationales et à perfectionner la constitution de l'Angleterre. »

MONTFORT (Gui de), frère du fameux Simon de Montfort, l'aida puissamment dans toutes ses conquêtes, et particulièrement dans celle du comté de Toulouse, de la vicomté d'Alby et de Béziers. Pour le récompenser de ses services, Simon lui donna la seigneurie de tout le pays compris entre l'Agouth et le Tarn, la ville d'Alby exceptée. Gui avait épousé en premières noces Héloïse d'Ybelin, et plus tard Briande de Monteil-Adhémar; il fut la tige des seigneurs de Castres, et mourut le 31 janvier 1228, au siége de Vareilles.

MONTFORT (Philippe Ier de) reçut des mains de saint Louis l'investiture de la seigneurie de Castres, en 1229. Il fut ensuite reçu de la manière la plus solennelle, par ses vassaux, et partit en 1250, avec saint Louis, pour la croisade : il combattit vaillamment à la bataille de la Massoure, et fut chargé de négocier une trêve avec les infidèles. Il était au moment de réussir, lorsqu'un chevalier félon, nommé Marcel, accourut, et lui ordonna de se rendre à discrétion. Après avoir été racheté, Montfort alla s'exposer à de nouveaux dangers en Palestine, et se signala au siége de Belinas. Cette ville lui échut en partage, et fit partie d'une principauté dont la fameuse Tyr fut la capitale. Philippe s'y fixa, porta le titre de seigneur de Tyr, et donna la terre de Castres à l'un de ses fils.

MONTFORT (Philippe II de), fils du précédent, gouvernait la seigneurie de Castres pendant l'absence de son père, et eut à soutenir quelques guerres, avec des seigneurs voisins; le roi les termina en interposant son autorité. Lié d'amitié avec Charles d'Anjou, à qui le pape avait donné le royaume de Naples, Montfort reçut, de ce prince, le commandement des troupes provençales et languedociennes, qui devaient conquérir les États que Mainfroi avait usurpés sur l'infortuné Conradin. Il se trouva à la bataille de Bénévent, le 26 février 1266, et y fit preuve d'autant de courage que d'intelligence. Charles d'Anjou dut à son intrépidité le succès de cette journée. Pour le récompenser d'un service aussi éminent, il le décora du titre de vice-roi de Sicile. Montfort, revenu à Castres, fit son testament au château de Roquecombe, le 1er avril 1267. Cet acte important précéda son départ pour la dernière croisade, dans laquelle il accompagna le roi de Sicile, son ami et son bienfaiteur. Il se conduisit avec la plus grande valeur à la bataille de Porto-Farina, assista à la mort de saint Louis, et fut lui-même

frappé de la peste ; il expira le 28 septembre 1270.

MONTFORT (JEAN DE), fils du précédent, fit la guerre en Italie, sous les ordres du roi de Sicile, et reçut de ce prince les titres de chancelier, de comte de Squillace, et de seigneur de Toron. Son courage l'avait fait surnommer le Vaillant. Il mourut à Foggia, le 1er décembre 1300, sans laisser de postérité de ses deux femmes, Jeanne de Navarre, et Marguerite de Chaumont. — ÉLÉONORE DE MONTFORT, sa sœur aînée, épouse de Jean, comte de Vendôme, lui succéda dans la seigneurie de Castres.

MONTFORT (ANTOINE DE), peintre, naquit en 1532, à Montfort, en Hollande, et reçut le nom de *Blocklandt,* d'un fief appartenant à sa famille dans les environs de Dordrecht. Il fut successivement élève d'Assuérus et de Franc-Flore. Il s'efforça d'imiter la manière de ce dernier maître ; et, aidé de ses conseils, il surpassa en deux ans tous ses condisciples, et le rivalisa lui-même. Il n'avait alors que 18 ans. Il entreprit de voyager, et de retour à Montfort, âgé seulement de 19 ans, il épousa la fille du bourgmestre, et alla s'établir à Delft, où il se livra exclusivement à la peinture. Les grandes compositions historiques, l'occupèrent tout entier. Parmi celles qui avaient fondé sa réputation, on citait à Gouda *la Décollation de saint Jacques;* à Utrecht, *l'Assomption de la Vierge,* une *Annonciation* et une *Nativité;* à Dordrecht, une *Passion.* Cet artiste mourut à Utrecht, en 1583, laissant un grand nombre de bons élèves, parmi lesquels on distingue Adrien Cluit, célèbre peintre de portraits, et surtout Mirevelt.

MONTFORT (le P. BORDEY, plus connu sous le nom de P. GRATIEN DE), religieux capucin, né dans le 16e siècle, à Montfort, village de Franche-Comté, fut un savant théologien et un habile prédicateur. Il exerça différents emplois de son ordre avec beaucoup de zèle, fut élu provincial en 1618, édifia ses confrères par ses exemples, et mourut à Salins, le 21 novembre 1650, dans un âge très-avancé. On a de lui : *la Tarentule du Guenon de Genève,* etc.

MONTFORT (LOUIS-MARIE GRIGNION DE), missionnaire, né en 1673, dans la petite ville de Montfort, fit ses études chez les jésuites de Rennes, reçut les ordres à Paris en 1700, et se consacra à la prédication. Employé dans les missions de Nantes et de Poitiers, il devint ensuite aumônier de l'hospice de la Salpêtrière à Paris. Il partit pour Rome en 1706, à pied, vêtu en pèlerin, et demanda au pape Clément XI d'être employé dans les missions étrangères. Le souverain pontife lui ayant ordonné de retourner en France, Montfort parcourut les provinces de l'Ouest, tomba malade de fatigues dans un village du diocèse de la Rochelle, et y mourut le 28 avril 1716. Dans ce lieu même il avait jeté les bases de deux associations qui subsistent encore ; l'une de missionnaires, dite du St.-Esprit, et l'autre d'hospitalières sous le nom de *Sœurs de la sagesse.* René Mulot, son successeur, mit la dernière main à ces deux établissements. On a de Grignion un recueil de *Cantiques spirituels,* souvent réimprimés. Sa *Vie* a été écrite par J. Grandet, 1724, in-12.

MONTFORT (JEAN DE), duc de Bretagne. *Voyez* BLOIS (CHARLES DE).

MONTGAILLARD (PIERRE DE FAUCHERAN, sieur DE), poëte médiocre, né au 16e siècle, à Nyons, petite ville du Dauphiné, embrassa le métier des armes, et fit plusieurs campagnes sur terre et sur mer, sans obtenir les récompenses auxquelles il pensait avoir des droits. Il aimait les lettres, et employait ses loisirs à célébrer les charmes d'une maîtresse vraie ou supposée, nommée *Flamide,* dont il n'éprouva jamais que les rigueurs. Ses *OEuvres poétiques* furent rassemblées par Vital, Paris, 1606, in-12. Montgaillard était mort vers la fin de l'année précédente, dans un âge peu avancé.

MONTGAILLARD (BERNARD DE PERCIN DE), connu dans l'histoire de la Ligue sous le nom de *Petit-Feuillant,* né en 1563 au château de Montgaillard, en Languedoc, vint à Paris vers 1579, entra dans l'ordre des feuillants, nouvellement fondé, se livra avec succès à la prédication, embrassa le parti de la Ligue, et se signala parmi les prédicateurs fanatiques qui soulevèrent les Parisiens contre l'autorité royale. Après la réduction de Paris il se réfugia à Rome, où le pape Clément VIII l'accueillit et le fit passer dans l'ordre de Citeaux. De Rome il se rendit à Anvers : appelé ensuite à Bruxelles, il y devint prédicateur de l'archiduc Albert, fut fait abbé de Nivelles, puis d'Orval, où il mourut le 16 juin 1628. Il paraît que D. Bernard se repentit, dans les dernières années de sa vie, d'avoir prêté à la Ligue l'appui de son nom et de ses talents. Peu de temps avant sa mort il brûla tous ses écrits, mais on a conservé son *Oraison funèbre de l'archiduc Albert,* 1622, et sa *réponse* à une lettre que lui avait écrite Henri de Valois (Henri III), *en laquelle il lui remontre chrétiennement et charitablement ses fautes, et l'exhorte à la pénitence,* 1589, in-8° : cet écrit est des plus violents. A. Valladier a publié : *les Saintes montagnes et collines d'Orval et de Clairvaux, vive représentation de la vie exemplaire et du religieux trépas de D. Bernard de Montgaillard,* etc., 1629, in-4°.

MONTGAILLARD (PIERRE-JEAN-FRANÇOIS DE PERCIN DE), parent du précédent, né le 29 mars 1633, était fils du baron de Montgaillard, décapité sous Louis XIII pour avoir rendu la place de Bremme, dans le Milanais, mais dont la mémoire fut réhabilitée. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint successivement docteur de Sorbonne, abbé de St.-Marcel, puis fut nommé au siége de St.-Pons en 1664. Il fut un des prélats qui se déclarèrent, en 1667, pour les 4 évêques dans l'affaire du formulaire, et il signa la lettre écrite en leur faveur au pape et au roi par 19 évêques. Il mourut dans son diocèse, le 13 mars 1713. On a de lui plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *Trois lettres* adressées à Fénélon, dans lesquelles il prétend réfuter la doctrine de cet illustre prélat, sur l'infaillibilité de l'Église dans le jugement des faits dogmatiques : ces lettres furent condamnées à Rome ; *Instruction sur le nouveau sacrifice de la messe pour les nouveaux convertis du diocèse de St.-Pons,* 1687, in-12.

MONTGAILLARD (J. J. DE PERCIN DE), parent du précédent, religieux dominicain, mort à Toulouse, sa patrie, en 1771, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Monumenta conventûs Tolosani ord. fratrum prædicatorum,* dans lequel on trouve des anecdotes curieuses sur l'inquisition, l'université et les principales familles de cette ville.

MONTGAILLARD (GUILLAUME-HONORÉ ROCQUES DE), historien, né en 1772, au bourg de Montgaillard, d'une famille noble, mais différente de celle de Percin de Montgaillard, fut d'abord destiné à la carrière des armes

Il venait d'obtenir une place à l'école militaire, lorsqu'une chute de cheval changea sa vocation. Il embrassa alors l'état ecclésiastique; mais il n'eut jamais que le titre d'abbé. Sorti de France dès les premières années de la révolution, il se rendit d'abord en Espagne, alla ensuite à Gibraltar et finit par s'embarquer pour l'Angleterre, où il résida deux ans. De retour sur le continent, il visita l'Allemagne et rentra dans sa patrie vers 1798. Compromis avec ses frères dans des conspirations royalistes, il fut enfermé au Temple; mais tandis que ses compagnons d'infortune gémissaient encore dans les cachots et l'exil, l'abbé de Montgaillard était employé dans les administrations militaires et financières; il ne cessa de l'être qu'au retour des Bourbons, employa ses loisirs à rédiger les ouvrages dont on va parler. Il habitait Ivry, près Paris. Ne pouvant supporter ses souffrances morales et physiques, il se jeta par la fenêtre d'un 3e étage. Il expira sur le champ, le 28 avril 1825. On a de lui : *Revue chronologique de l'histoire de France, depuis la première convocation des notables jusqu'au départ des troupes étrangères*, Paris, 1820, in-8°; 2° édition, 1823, in-8° : cet ouvrage eut beaucoup de vogue; *Histoire de France, depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'année* 1825, etc., Paris, 1826-27, 9 vol. in-8°, avec une table analytique rédigée par M. Lallemand. C'est le même sujet sur un plan plus étendu. Querard, dans la *France littéraire*, a porté sur l'auteur et ses ouvrages un jugement sévère, mais impartial. On a publié en 1827 : *Observations de M. le lieutenant général comte Dupont, sur l'Histoire de France, par M. l'abbé de Montgaillard.*

MONTGAILLARD (Maurice-Jacques **ROQUES** de), frère du précédent, écrivain politique et fameux agent d'intrigues, fut mêlé ou immiscé dans les plus importantes et les plus secrètes affaires. Il prit le titre de comte de Montgaillard, son véritable nom était Roques. Il naquit à Toulouse en 1761, et fut élevé à Sorèze, où, sans être un brillant écolier, il fit d'assez bonnes études. Il était dans cette école lorsque le comte de Provence, depuis Louis XVIII, la visita en 1777, Roques eut l'occasion de le complimenter. Quand ses études furent terminées, vers 1780, le jeune Roques entra dans un régiment d'infanterie comme sous-lieutenant, et il fit une partie de la guerre d'Amérique. Il revint en France à la paix de 1783, et parcourut obscurément pendant plusieurs années, sans but et sans profit, les garnisons de la province de Bretagne. Il a dit qu'il était lieutenant-colonel, lorsque la révolution commença; mais nous n'en avons pas la preuve. Comme beaucoup d'aventuriers, il se hâta d'accourir dans la capitale, où il mena pendant deux ans une joyeuse vie, ayant équipage, entretenant des filles, ainsi qu'il l'a dit lui-même, sans faire connaître les sources où il puisait de quoi faire face à toutes ces dépenses. Dès le mois de juin 1791, un peu avant le voyage de Varennes, il avait reçu des ministres de Louis XVI une mission secrète pour Bruxelles, et il déclara plus tard, à l'époque du procès de ce malheureux prince, qu'il avait été chargé par lui de démentir, auprès de l'archiduchesse gouvernante des Pays-Bas, toutes ses adhésions et sanctions forcément données aux décrets de l'assemblée nationale. Il est peu probable que Louis XVI, qui connaissait à peine Montgaillard, encore bien jeune, lui ait confié des secrets de cette importance; mais il est certain que, dès lors, ce jeune intrigant était employé dans la police secrète du trop crédule monarque. Il a aussi prétendu qu'il avait concouru aux tentatives qui furent faites, en 1793, par MM. de Jarjayes et de Batz, pour l'évasion de la reine et de ses enfants; mais on n'a jamais vu son nom figurer à côté de ceux de ces zélés royalistes. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'aussitôt après la révolution du 10 août 1792, il entra dans cette police d'espionnage diplomatique qu'organisa le nouveau ministre Tondu-Lebrun sous les auspices de Danton, et qui eut tant d'influence. Il fit alors réellement plusieurs voyages en Allemagne, sous le nom de comte de Montgaillard, qu'il prit pour la première fois, et parut au château de Ham en Westphalie, où résidaient les deux frères de Louis XVI. On lui confia bientôt les plus importantes et les plus secrètes négociations. Il n'avait eu que peu de part à celles des Prussiens en Champagne; mais il joua un des premiers rôles dans celles qui s'ouvrirent avec l'Autriche, à la fin de l'année 1793, et qui se prolongèrent jusqu'au mois de mai 1794. Il fit dans cet intervalle plusieurs voyages de Paris à Bruxelles, et si l'on considère que plus de 300,000 hommes étaient en présence sur la frontière du Nord, où l'échafaud était dressé dans toutes les villes, menaçant incessamment les transfuges et les émigrés, on comprendra que, s'il n'eût pas été muni par les puissances belligérantes de pouvoirs et d'autorisations positives, il lui eût été impossible de faire de pareils voyages. Montgaillard a dit lui-même, dans plusieurs passages de ses nombreuses publications, que, se rendant à Bruxelles, en 1794, il avait été arrêté par les avant-postes autrichiens, qu'après un sérieux examen, il avait été conduit devant l'Empereur, venu récemment dans les Pays-Bas, qu'il en avait été très-bien accueilli et aussitôt remis en liberté. Or il est bien sûr qu'à cette époque l'empereur François n'eût fait un pareil honneur à aucun Français de quelque rang, de quelque parti qu'il eût été, et il fallait de puissants motifs pour l'y déterminer envers Montgaillard! Lorsque les armées autrichiennes eurent évacué les Pays-Bas, en conséquence des conventions de Bruxelles, et que le comte de Mercy fut parti pour l'Angleterre, Montgaillard voulut également s'y rendre. Mais il avait été prévenu dans ce pays par des articles de journaux qui l'accusaient de jacobinisme. Il fut arrêté; puis, après s'être expliqué avec le ministère, auprès duquel le comité de salut public l'avait probablement accrédité, il fut mis en liberté et passa 3 mois à Londres, où ses propositions ne furent pas aussi bien accueillies qu'à Bruxelles, puisqu'on le força de retourner sur le continent. Alors il se rendit à la Haye, puis à Hambourg, où il fit imprimer quelques brochures politiques, où il vit Rivarol qu'il avait connu à Paris, et qui lui rendit des services qui ont été payés d'ingratitude. De Hambourg il alla jusqu'à Vérone, où résidait Louis XVIII; et, muni des pouvoirs de ce prince, il alla négocier à Vienne l'échange de la fille de Louis XVI qu'il ne put obtenir, mais que l'on devait bientôt accorder à un négociateur plus heureux. Après cet échec il se rendit à l'armée du prince de Condé, qui était dans le Brisgaw, sur les bord du Rhin. Sans avoir jamais vu le prince, il se présente à lui hardiment, lui parle de ses rapports avec Louis XVI, avec Louis XVIII, des services qu'il leur a rendus, et devient presque aussitôt son secrétaire,

son confident le plus intime, au point qu'il est mis dans le secret le plus important, le plus grave que pût avoir la cause du royalisme, celui des négociations avec Pichegru, qui venait de se mettre tout entier à la disposition de Louis XVIII et du prince de Condé. Montgaillard n'ignora rien de tout cela, et quand Louis XVIII, forcé de quitter Vérone, arriva à l'armée de Condé, ce fut lui qui donna tous les renseignements, toutes les instructions, et qui dirigea la correspondance avec le général de la république. Le gouvernement de la république française fut bientôt informé de ces négociations et l'on ne peut guère douter que ce ne soit par Montgaillard. Si ce gouvernement n'osa pas dès lors renverser Pichegru, tant l'influence de ce général était grande, il le fit du moins surveiller avec tant de soins et l'environna de tant de précautions et de défiance que le succès de la conspiration devint de plus en plus impossible. Alors il ne resta plus rien à faire pour Montgaillard auprès des trop crédules princes. Il a prétendu que ce fut dans ce temps-là qu'il lui vint des scrupules sur les services qu'il rendait à *des ennemis de la république*. Sous prétexte de santé, il se retira à Anspach, puis à Munich, et enfin à Venise, où il arriva le 2 septembre 1796, et où il conçut, a-t-il dit encore, la pensée de jouer le rôle d'espion du prince de Condé, auprès du ministre de la république française Lallemand, en même temps qu'il dévoilerait à celui-ci les secrets du parti royaliste, tout en se ménageant la confiance du prince de Condé et paraissant se prêter aux desseins de d'Entraigues, agent de Louis XVIII à Venise. Il a prétendu depuis, dans ses *Mémoires*, qu'il en avait agi ainsi pour échapper à la *perfidie* de celui-ci, qu'il détestait et qu'il a toujours représenté comme un traître et un homme fort cupide. La vérité est que ce fut alors qu'il révéla au ministre Lallemand tous les secrets du prince de Condé et de Louis XVIII, et qu'il lui remit les preuves écrites, qui furent envoyées à Paris, où le Directoire les fit imprimer et publier à l'époque du 18 fructidor. Ce fut ainsi qu'il causa le renversement du parti royaliste près de triompher, et la déportation de Pichegru et de ses amis dans les déserts de la Guyane. Après cette trahison, Montgaillard revint auprès du prince de Condé, se fit compter ses appointements échus depuis son départ, et reprit tranquillement le chemin de la Suisse. S'étant arrêté quelques jours à Soleure, les magistrats, qui avaient reçu des avis, l'obligèrent à s'éloigner. Le prince de Condé ayant aussi conçu quelques soupçons, fit courir après lui, pour qu'il rendît les papiers que l'on croyait être encore dans ses mains : mais il avait tout à fait levé le masque, et il ne voulut rien rendre. Étant allé aussitôt à Hambourg, il y remit au ministre de la république française, Roberjot, tout ce qui lui restait des papiers du prince de Condé, de Louis XVIII, et il y ajouta des détails et des renseignements qui mirent le comble à sa trahison et à son opprobre. On ne pourrait pas croire à tant d'infamie, s'il n'avait pris soin de l'imprimer, de le publier lui-même dans les *Mémoires*. Après cette nouvelle trahison, Montgaillard passa encore plusieurs années en Allemagne, mais il s'y tint caché, évitant soigneusement les émigrés royalistes, qui avaient connaissance de ses turpitudes, et dont il craignait le ressentiment ; car c'était un homme essentiellement lâche et qui tremblait à l'aspect d'un bâton. On pense bien qu'il fut toujours largement payé et soudoyé par le gouvernement révolutionnaire de France. Il le fut bien mieux encore, sans doute, quand on le fit venir à Rastadt, où, initié comme il l'était dans les plus profonds secrets de la diplomatie européenne, il dut être d'un grand secours à Roberjot, qui l'avait connu à Hambourg, et dont il parle avec une grande admiration dans son Histoire de la révolution. Après la dissolution du congrès, il vint à Paris, et il fit encore arrêter, et par conséquent fusiller, par ses délations et ses perfides renseignements, quelques émigrés qui avaient eu le malheur de le connaître dans l'étranger. Un peu plus tard, voulant qu'il rendît plus commodément de pareils services, le ministre Fouché le fit mettre, ainsi que son frère l'abbé, et l'historien, à la prison du Temple, où il fut, au milieu de beaucoup de Vendéens, un véritable *mouton*, c'est-à-dire l'espion secret de tous les autres prisonniers. Après avoir passé près d'un an dans cette ignoble position, il en sortit lorsque la conspiration de George Cadoudal et de Pichegru vint lui donner une occasion de servir plus utilement encore la police, et de rendre son nom plus fameux. On ne peut guère douter que, dans cette affaire, il n'ait très-efficacement et avec beaucoup de zèle, aidé et guidé la police consulaire pour la découverte et l'arrestation des conjurés, dont la plupart lui étaient parfaitement connus ; mais ce qui ajouta davantage à sa triste célébrité, ce fut la publication de sa brochure intitulée : *Mémoire concernant la trahison de Pichegru dans les années* 1794-1795. Cet ouvrage, qu'il signa de son nom, fut imprimé par les presses du gouvernement. Il publia ensuite *Mémoires secrets*. Le gouvernement impérial avait fait imprimer ces brochures à ses frais dans son imprimerie, et l'édition entière en avait été remise à Montgaillard qui en recueillit tous les profits. On lui donna encore d'amples gratifications, et depuis il reçut, très-régulièrement, de la caisse du ministère des affaires étrangères, une pension de 12,000 fr. qu'il a conservée jusqu'à sa mort et sous tous les gouvernements qui se sont succédé, même celui de Louis XVIII, dont il avait fait dans cette brochure un portrait si perfidement injurieux... Depuis cette époque Montgaillard vécut fort paisible et fort à son aise dans la capitale, ne faisant plus que de temps à autre quelques rapports au maître et quelques brochures dont les éléments lui étaient envoyés du ministère des affaires étrangères. Une de ces brochures fut intitulée : *Fondation de la quatrième dynastie, ou la dynastie impériale*. Il en écrivit encore plusieurs autres du même genre, dans le même but ; et ce fut ainsi qu'il arriva au temps de la restauration, en 1814. On crut alors qu'il allait disparaître pour toujours de la scène politique, et que c'était particulièrement pour les gens de son espèce qu'était proclamé si haut le système de pardon et d'oubli ; mais il n'en fut rien, et l'on apprit avec étonnement qu'il avait été au-devant de Louis XVIII, à Compiègne, le 29 avril 1814, et qu'il en avait été fort bien accueilli. « Votre Majesté a trop d'esprit pour ne pas m'avoir compris. » lui avait-il dit ; et le roi avait paru si bien persuadé qu'après une longue conférence, il lui avait *ordonné* de rédiger une brochure dont Montgaillard a raconté lui-même qu'il remit le manuscrit, quelques jours après, au directeur de la police Beugnot qui le soumit au roi, lequel le lut, y fit des additions et le rendit pour

qu'il fût imprimé sans passer à la censure, ce qui fut ponctuellement exécuté. Cette brochure de 160 pages parut dans le mois de juin suivant, sous ce titre : *De la Restauration de la monarchie des Bourbons, et du retour à l'ordre.* Quelques pages furent vivement critiquées par les journaux royalistes, et Montgaillard a déclaré plus tard, dans une de ses publications, que ces pages étaient précisément celles que le roi avait ajoutées au manuscrit. On doit penser que le collaborateur de Louis XVIII ne perdit pas ses peines dans cette occasion, et qu'il en fut largement payé. Alors il garda le silence, qui, sans doute, lui était ordonné ; mais, plus tard, il s'est hautement vanté de tout cela. Nous ne savons pas ce qui passa encore dans cette entrevue si inexplicable de Louis XVIII et de son ancien confident ; ce qu'il y a de sur c'est que la pension impériale fut continuée à celui-ci, peut-être même augmentée, et qu'il put vivre en paix sous la protection des Bourbons, comme s'il eût passé sa vie à les servir et à les honorer. On conçoit la surprise de ceux qui connaissaient les antécédents de Montgaillard. Craignant que l'indignation publique ne forçât enfin le gouvernement royal à le traiter comme il le méritait, il prit le parti de dénier les écrits qu'il avait autrefois signés, et dont il s'était si hautement vanté. Personne ne crut à cette dénégation ; mais Louis XVIII qui, mieux que personne, savait à quoi s'en tenir, continua de lui accorder sa protection. Depuis lors Roques a vécu dans l'oubli. Il ne fit plus parler de lui si ce n'est dans un procès qu'il eut à soutenir, en 1834, pour la succession de son frère l'abbé, relativement à la propriété de l'*Histoire de France,* procès qu'il gagna. Il vécut encore pendant plusieurs années, heureux, du moins en apparence, à Chaillot, dans une maison qu'il avait acquise, et où il ne recevait qu'un petit nombre d'amis, entre autres Barère avec lequel il était resté lié jusqu'au tutoiement, depuis sa mission de 1793. C'est là qu'il est mort le 8 février 1841. Outre les publications que nous avons citées, on a de lui : *État de la France au mois de mai* 1794 ; *Suite de l'État de la France,* Londres, 1794 ; *Nécessité de la guerre et danger de la paix,* 1er octobre 1794, la Haye, in-8° ; *Ma conduite pendant le cours de la révolution française,* 1795, in-8°, etc.

MONTGELAS (Maximilien-Joseph GARNERIN, d'abord baron, puis comte de), d'une famille originaire de Savoie, où son aïeul était président au sénat de Chambéry, naquit à Munich en 1759. Après des études soignées, il voyagea en France. De retour dans sa patrie, il y fut nommé, en 1777, conseiller de cour ; en 1779, chambellan et conseiller de la censure des livres. En 1785, le duc de Deux-Ponts, Charles II, lui donna une place de cavalier à sa cour. Mais l'origine de la haute fortune à laquelle parvint depuis le comte de Montgelas, fut l'amitié dont l'honora le frère du duc, le prince Maximilien-Joseph, depuis roi de Bavière. Lorsque ce prince succéda à l'électeur Charles-Théodore, Montgelas le suivit à Munich, et ne tarda pas à occuper l'importante place de ministre des affaires étrangères. Il se signala par un grand nombre de réformes, et s'acquit une réputation de novateur et d'esprit philosophique, alors fort à la mode, et qui le fit nommer le *Pombal bavarois.* Il était avec l'abbé Salabert à la tête d'une société d'*Illuminés*, et tous deux gouvernaient le faible prince, moins occupé d'affaires que de plaisirs. Les couvents n'eurent pas d'ennemi plus implacable ; il les dépouilla de la plus grande partie de leurs biens. Montgelas, comblé de faveurs par son souverain, signa, le 12 juillet 1799, avec le baron Flachslanden, plénipotentiaire de Paul Ier, en sa qualité de grand maître de l'ordre de Malte, un traité pour le rétablissement de la langue dite de Bavière, et les 16 mars et 15 juillet 1800, deux traités de subsides, avec William Wickam, plénipotentiaire anglais, le premier à Munich, et le deuxième à Bamberg. Ce fut encore lui qui, après le changement de la marche politique de son maître, par suite des victoires de Napoléon, négocia et signa, le 25 mai 1805, le traité de Munich, pour l'abandon à la Bavière du Tyrol italien, et le 28 février 1810, le traité de Paris, qui accordait à Maximilien les principautés de Bayreuth, etc. Outre le ministère des affaires étrangères, il avait encore occupé celui de l'intérieur en 1806, le département des finances en 1809, et, l'année suivante, il avait reçu le titre de comte. Il était déjà grand-croix et grand chancelier de l'ordre royal de Saint-Hubert, de la Couronne bavaroise, et de plusieurs ordres étrangers. L'influence de ce ministre a contribué par-dessus tout à l'étroite liaison qui, pendant les dernières guerres d'Allemagne, unit la Bavière à la France : il représenta son souverain aux conférences d'Erfurt, en 1808. Après la déchéance de Napoléon, un parti très-puissant, à la tête duquel on plaçait le prince de Wrede, voulut renverser Montgelas. Cependant il négocia encore, en 1816, les arrangements territoriaux entre la Bavière et l'Autriche ; mais on lui associa le comte de Rechberg, comme coplénipotentiaire. Enfin au commencement de février 1817, il fut renvoyé du ministère. Sa disgrâce fut bientôt complète. Il ne tarda pas à quitter la Bavière, et voyagea en Suisse et en Savoie. Le comte de Montgelas vécut depuis tout à fait éloigné des affaires, et il mourut à Munich, le 13 juin 1838.

MONTGESOYE (Amé de), poëte français, inconnu à tous les anciens bibliothécaires, était né dans le 15e siècle au comté de Bourgogne d'une noble famille. Il est auteur d'un livre en rimes intitulé : *le Pas de la Mort.* Olivier de la Marche, son compatriote, en fait mention dans la 6e stance de son *Chevalier délibéré,* et en recommande la lecture à tous ceux qui sont destinés à affronter les dangers de la guerre.

MONTGERON (Louis-Basile CARRÉ de), conseiller au parlement, né à Paris en 1686, eut, d'après son propre aveu, une jeunesse très-déréglée ; mais ayant entendu parler des miracles opérés au tombeau du diacre Pâris, la curiosité le porta à visiter le cimetière de St.-Médard, théâtre de ces prodiges. Un pareil spectacle le frappa d'enthousiasme ; et cet homme, qui jusqu'alors n'avait pas eu la moindre foi aux vérités démontrées de la religion, fut converti en voyant exécuter des parades de saltimbanques. Dès lors son zèle ne connut plus de bornes, et les plus grandes extravagances trouvèrent en lui un patron intrépide ; il accueillit publiquement les convulsionnaires, et résolut d'écrire pour démontrer la vérité des miracles du bienheureux Pâris. En 1737, il se rendit à Versailles pour présenter au roi son livre de la *Vérité des miracles du diacre Pâris,* contenant la relation de sa conversion, les détails de 9 miracles, et les conséquences

qui, selon lui, en résultaient. Le roi fit mettre l'auteur à la Bastille, et sans écouter les remontrances que le parlement présenta en sa faveur, l'exila d'abord à Villeneuve-lez-Avignon, peu après à Viviers, et enfin à Valence. En 1741, il publia un second volume sous le titre de *Continuation des démonstrations des miracles, avec des observations sur les convulsions,* in-4°; et un 3e parut en 1748. Malgré le désaveu des évêques appelants et de plusieurs écrivains du parti janséniste, le conseiller fanatique trouva des défenseurs. On publia : *les Suffrages en faveur de M. de Montgeron*, 1749, in-12; et il y eut, de part et d'autre, un assez grand nombre d'écrits sur cette controverse, qui fut vive et animée. Montgeron mourut à Valence, le 11 mai 1754. Il a paru, en 1799, un *Abrégé des 3 volumes de Montgeron sur les miracles de Pâris,* 3 vol. in-12. Cet ouvrage, imprimé à Lyon, est attribué à l'abbé Jacquemont, ancien curé, partisan déclaré des miracles et même des convulsions.

MONGLAT (François-de-Paule de CLERMONT, marquis de), maréchal de camp, grand maître de la garde-robe du roi, mort le 7 avril 1675, avait été témoin d'un grand nombre d'événements qu'il se plaisait à raconter; ce qui l'avait fait surnommer *Monglat la Bibliothèque*. Il a laissé des *Mémoires,* 1727, 4 vol. in-12, dont le P. Bougeant a été l'éditeur. Cet ouvrage, rempli de faits, présente les événements militaires du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV, ainsi que ce qui s'est passé de plus remarquable à la cour. Ces *Mémoires* ont été reproduits par Petitot dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France,* 2e série, tom. XLIX et L.

MONTGOLFIER (Jacques-Étienne), né le 7 janvier 1745, fit ses études au collége de Sainte-Barbe, et destiné d'abord à l'architecture, suivit les leçons de Soufflot. Il se livrait tout entier à sa profession, lorsque la mort de l'aîné de ses frères décida son père à le rappeler pour le mettre à la tête de sa manufacture. Il rendit bientôt fructueuses les connaissances qu'il avait acquises pendant son séjour à Paris, introduisit des procédés plus simples dans la fabrication du papier, inventa plusieurs machines, des formes pour le papier dit *grand-monde,* alors inconnu, trouva le secret du papier vélin, et devina plusieurs méthodes des ateliers hollandais et anglais. La lecture de l'ouvrage de Priestley, *sur les différentes espèces d'air,* lui ayant fait entrevoir la possibilité de rendre l'espace navigable en s'emparant d'un gaz plus léger que l'air atmosphérique, il approfondit cette idée, en médita les moyens, les résultats, et la communiqua à son frère Joseph, qui l'accueillit avec transport. Les calculs, les expériences, tout se fit en commun. Après l'essai de plusieurs combustibles, du gaz inflammable, du fluide électrique, après plusieurs tentatives particulières, d'abord avec des globes de papiers à Vidalon, ensuite par Joseph à Avignon avec un ballon de taffetas, les deux frères firent aux Célestins, près d'Annonai, le premier essai du globe de 110 pieds de circonférence avec lequel eut lieu, dans Annonai même, le 5 juin 1783, une expérience publique qui eut un plein succès. Étienne se rendit alors à Paris avec son frère pour y exposer une découverte dont la gloire leur était commune. Tous deux furent nommés correspondants de l'Académie des sciences. Étienne reçut le cordon de Saint-Michel, Joseph une pension de 2,000 livres, et leur vieux père des lettres de noblesse. Rentré dans sa manufacture pendant la révolution, Étienne continua ses études industrielles avec son frère; ils travaillèrent à l'invention du *bélier hydraulique,* dont les premiers essais sont de 1792, et s'occupèrent en commun de changements heureux dans la fabrication du papier. Dénoncé plusieurs fois pendant le régime de la Terreur, Étienne n'échappa à la proscription que par l'affection de ses nombreux ouvriers. Atteint d'une maladie au cœur, il s'était rendu à Lyon avec sa famille pour y réclamer les secours de la médecine; mais voyant qu'ils devenaient inutiles, et voulant épargner à sa femme et à ses enfants le spectacle de sa mort, il partit seul pour Annonai; et, comme il l'avait prévu, il mourut en chemin le 2 août 1799. Il n'a laissé aucun écrit.

MONTGOLFIER (Joseph-Michel), frère du précédent, né en 1740 à Vidalon-lez-Annonai, était fils d'un fabricant de papiers dont la famille s'était vouée depuis longtemps à la pratique des arts. Il fut placé au collége de Tournon avec deux de ses frères; mais, ne pouvant se plier à un mode régulier d'enseignement, il s'enfuit à l'âge de 13 ans, avec l'intention de gagner les bords de la mer où il comptait vivre de coquillages. Découvert par ses parents, il fut remis entre les mains de ses professeurs; mais il n'apprit que ce qu'ils ne lui enseignaient pas, les mathématiques et les éléments de l'histoire naturelle. Ses études terminées, il rentra dans la maison paternelle, qu'il quitta bientôt pour aller s'enfermer à St.-Étienne, dans un réduit obscur, où il vécut du produit de la pêche : se livrant seul à des expériences chimiques, il fabriqua du bleu de Prusse et des sels utiles aux arts, qu'il colportait lui-même dans les bourgs du Forez et du Vivarais. Il fit ensuite un voyage à Paris pour se mettre en communication avec les savants. Son père le rappela pour partager la direction de sa manufacture. Contrarié dans ses vues de perfectionnement, il s'associa un de ses frères, et créa 2 établissements, l'un à Voiron, l'autre à Beaujeu. Il simplifia la fabrication du papier ordinaire, améliora celle des papiers peints, imagina une machine pneumonique à l'effet de raréfier l'air dans les moules de sa fabrique, et seconda de toute l'activité de son génie les expériences aérostatiques de son frère. On a raconté de diverses manières l'origine de la découverte dont la gloire est commune aux deux frères. Deux voyages aériens furent faits en 1783, l'un au château de la Muette par Pilastre de Rozier et le marquis d'Arlondes, et l'autre dans le jardin des Tuileries par Charles et Robert; Joseph Montgolfier exécuta l'année suivante le 3e à Lyon, dans un aérostat de 102 pieds de diamètre sur 126 de hauteur. Il eut le premier l'idée de l'emploi des parachutes, et il en essaya d'abord l'appareil à Avignon, puis l'ajouta aux globes qu'il fit enlever à Annonai. Pendant la révolution il se tint à l'écart, poursuivant, sans être inquiété, ses méditations utiles. Les services qu'avait rendus l'aérostat à Fleurus, n'attirèrent point sur l'inventeur les regards du gouvernement, mais il n'échappa point à ceux de Napoléon, et reçut la décoration de la Légion d'honneur. Plus tard il fut nommé administrateur du conservatoire des arts et métiers, membre du bureau consultatif des arts et manufactures, et membre de l'Institut en 1807. Il

mourut aux eaux de Balaruc, le 26 juin 1810. On a de lui, outre quelques petits écrits insérés dans différents recueils : un *Discours sur l'aérostat,* 1783, in-8°; *Mémoires sur la machine aérostatique,* 1784, in-8°; *Les voyageurs aériens,* 1784, in-8°. Delambre et M. Degérando ont composé chacun l'*Éloge* de ce savant.

MONTGOMERY, ancienne famille d'Angleterre et d'Écosse dont l'origine remonte à Roger de Montgomery, gentilhomme normand, l'un des compagnons de Guillaume le Bâtard dans la conquête de l'Angleterre, et qui commanda le corps principal de l'armée normande, à la mémorable bataille d'Hastings.

MONTGOMERY (Robert), fils aîné du précédent, fut armé chevalier par Guillaume, dans la 6e année de son règne, et jouit constamment de la faveur de ce prince; mais après la mort de Guillaume, il se joignit à Robert Curthose contre Henri Ier, et se trouva à la bataille dans laquelle le premier fut vaincu et fait prisonnier. Henri punit la défection de Montgomery, par le bannissement. On croit qu'à cette époque Montgomery s'établit en Écosse. Les descendants de Robert gagnèrent la faveur des rois de cette contrée, et y portèrent le titre de baron, jusqu'à Hugues, créé comte d'Églintoun en 1502 par Jacques IV. Le 12e comte d'Églintoun fut créé pair de la Grande-Bretagne en 1806, sous le titre de lord Ardrossan.

MONTGOMERY (Jacques de), seigneur de Lorges, dans l'Orléanais, était fils d'un Robert, noble écossais, venu en France, au commencement du règne de François Ier, et qui se mit au service de ce monarque. Jacques, plus connu sous le nom de *Capitaine de Lorges,* se distingua de bonne heure à la cour de France. On l'a toujours regardé comme l'auteur de l'accident arrivé à François Ier, en 1521. On sait que le monarque, s'amusant un jour avec des seigneurs à faire le siége de l'hôtel du comte de Saint-Pol, fut atteint à la tête d'un tison enflammé qui le blessa au menton; et que cet accident donna lieu à la coutume, qui dura près de 100 ans, de porter la barbe longue et les cheveux courts. Le capitaine de Lorges ravitailla Mézières, si vaillamment défendu par Bayard. Pour soutenir les prétentions de sa naissance, il acheta, en 1543, le comté de Montgomery en Normandie, qu'il disait avoir appartenu à ses ancêtres. Il fut colonel de l'infanterie française en Piémont, et succéda, en 1545, à Jean Stuart, comte d'Aubigny, dans la charge de capitaine de la garde écossaise. Il mourut vers 1560, laissant plusieurs fils qui se distinguèrent par leur vaillance.

MONTGOMERY (Gabriel de), fils du précédent et héritier de sa valeur, passa en Écosse en 1545, à la tête des troupes que François Ier envoyait à la reine Marie de Lorraine, mère de Marie Stuart, et régente pendant la minorité de sa fille. De retour en France, il fut, en 1559, chargé par Henri II d'arrêter quelques conseillers, qui avaient embrassé les nouvelles doctrines religieuses; ce fut peu de temps après que lui arriva le malheur qui eut des suites si terribles pour lui et pour la France. Henri II, après avoir conclu les mariages de sa fille et de sa sœur, donna des fêtes magnifiques à cette occasion, entre autres un tournoi, dont la rue Saint-Antoine fut le théâtre. Le prince se retirait avec les honneurs du combat, lorsqu'il eut la fantaisie d'engager une nouvelle lutte avec Montgomery. Celui-ci, dans la chaleur de l'action, frappe le roi du tronçon de sa lance brisée, avec tant de force qu'il lui traverse la tête et le renverse sans connaissance. Henri mourut au bout de 11 jours. Montgomery, sentant qu'il ne pouvait plus rester à la cour, où il avait à redouter la haine d'une reine violente, blessée dans ses plus chères affections, se retira dans ses terres de Normandie, d'où il partit pour voyager en Italie et en Angleterre. Il revint dans sa patrie en 1562; et, sectateur de la nouvelle religion, il se fit remarquer parmi les ennemis du gouvernement. N'ayant pu malgré sa résistance empêcher la prise de Rouen par l'armée royale, il se retira au Havre et se jeta en basse Normandie où il ne fit rien de remarquable. Réuni de nouveau aux protestants armés en 1565, il fut sommé comme tous les autres chefs de mettre bas les armes ou de déclarer qu'il persistait dans la rébellion. En 1569, il rassembla une petite armée dans le Languedoc, attaqua les royalistes dans le Béarn, les battit, prit d'assaut la ville d'Orthez et reconquit tout le pays. Vers le même temps il fut condamné à mort, de même que Coligni, par le parlement d'Angleterre; et la sentence fut exécutée en effigie. Il était à Paris lors du massacre de la Saint-Barthélemy: poursuivi avec acharnement, il dut son salut à la vitesse d'une jument qu'il montait et qui fit 30 lieues tout d'une traite; il se retira en Angleterre. A la tête d'une flotte armée dans les ports de ce pays, il parut en 1573 devant la Rochelle assiégée par l'armée royaliste, mais se retira sans avoir rien entrepris pour secourir cette ville, et exerça quelques ravages sur les côtes de Bretagne. En 1574 il repassa en Normandie, y fut assiégé par Matignon, dans Saint-Lô, d'où il s'échappa, puis dans le château de Domfront. Forcé de se rendre aux troupes royales le 27 mai, il demanda la vie sauve; mais Catherine de Médicis ordonna qu'il fût amené à Paris, où on le renferma dans une des tours de la Conciergerie, qui depuis a gardé son nom. Il fut jugé par une commission, condamné à perdre la tête, et exécuté le 26 juin. Ses enfants furent dégradés de noblesse; mais l'arrêt porté contre leur père et contre eux n'entacha point leur réputation. — Gabriel, l'aîné, n'eut qu'une fille qui épousa Jacques de Durfort de Duras, auquel elle apporta la seigneurie de Lorges. — Jacques, le second, eut plusieurs enfants, dont les descendants, divisés en trois branches, existent encore en Angleterre.

MONTGOMMERY (Richard), général américain, né en 1737, dans le nord de l'Irlande, embrassa, jeune, la profession des armes, et servit, en 1756, comme officier, dans la guerre du Canada. A la paix, il obtint sa démission, acheta une ferme dans la province de New-York, et épousa la fille d'un juge de cette ville. Lors de la lutte des Américains contre les Anglais, il offrit de combattre pour l'indépendance des colonies, et fut nommé, avec Schuyler, commandant d'une petite armée destinée à agir dans le Canada, où les Anglais n'avaient alors que peu de troupes. Schuyler étant tombé malade dans la route, la conduite de l'expédition resta à Montgommery; il avait sous ses ordres 3,000 hommes de milices, mal vêtus et mal disciplinés, et son artillerie se composait de quelques pièces du plus petit calibre : encore manquait-il de munitions. Ayant reçu quelques secours qu'il avait

demandés, il s'empara du fort Chambly, où il trouva 128 barils de poudre, qui lui furent très-utiles pour reprendre le siége du fort Saint-Jean, que le manque de munitions l'avait obligé d'interrompre. Il réduisit ensuite la ville de Montréal, où il s'arrêta pour faire habiller ses soldats presque nus au milieu de l'hiver, et se mit en marche pour joindre le colonel Arnold, qui se disposait à assiéger Québec. Malgré les mauvais chemins, rendus presque impraticables par les neiges, il fit tant de diligence, qu'il arriva devant cette ville, le 5 décembre 1775. Après avoir cherché vainement à intimider le gouverneur de Québec, en exagérant ses forces et ses dispositions militaires, il dressa une batterie de six pièces à 700 toises des murailles; mais elle ne produisit aucun effet. Cependant, les troupes souffraient beaucoup de la rigueur du froid; et il paraissait impossible de les maintenir longtemps dans une position aussi critique: Montgommery se décida donc à tenter l'escalade. Il concerta toutes ses dispositions avec Arnold; et le 31 décembre à 5 heures du matin, favorisé par la neige qui tombait à gros flocons, il s'avança contre la basse ville, à la tête de sa division, tandis qu'Arnold attaquait la ville haute : il s'empara de la première barrière, et il poussait courageusement vers la seconde, quand une décharge d'artillerie le renversa mort avec son aide de camp, et plusieurs personnes de sa suite.

MONTGON (Charles-Alexandre de), né à Versailles en 1690, fut élevé à la cour, embrassa l'état ecclésiastique, passa en Espagne pour s'attacher au service de Philippe V, gagna la confiance de ce monarque, qui l'envoya en France avec la mission secrète d'intriguer pour lui assurer la succession à la couronne dans le cas où Louis XV mourrait sans enfants. Mais l'agent de Philippe V commit l'imprudence de communiquer ses instructions au cardinal de Fleury, premier ministre, qui l'éloigna de Versailles. Montgon se retira dans les Pays-Bas, où pour se distraire du chagrin que lui causait sa mésaventuro, il rédigea les *Mémoires de ses différentes négociations dans les cours d'Espagne et de Portugal, depuis* 1725 *jusqu'à* 1731. Il passa le reste de sa vie dans cet exil, et mourut tout à fait oublié en 1770. Ces *Mémoires* ne furent publiés qu'après la mort du cardinal de Fleury, 1745-1753, 8 vol. in-12. On y trouve des particularités intéressantes; mais ils sont écrits avec une diffusion qui en rend la lecture fatigante.

MONTHASSER (Abou-Ibrahim-Ismael-Al), 6e et dernier prince de la dynastie des Samanides, dans la Perse orientale, fut arrêté à Bokhara, l'an 389 de l'hégire (999 de J. C.), avec ses frères Mansour, Abdel-Melek et les autres rejetons de cette illustre famille, par ordre d'Ilek-Kan, roi de Turkestan, qui les fit tous renfermer dans des prisons séparées. Monthasser, parvenu à s'échapper, se réfugia dans le Kharizm, y leva des troupes, défit celles d'Ilek-Kan, rentra dans Bokhara, fut obligé d'en sortir, vint dans le Khoraçan, et abandonna cette province pour chercher un asile dans le Djordjan, auprès de Cabous. Secouru d'abord par ce prince, Monthasser se brouilla ensuite avec lui, s'enfuit dans le désert, enrôla sous ses drapeaux des Turcomans Ghozzes, remporta une victoire sur Ilek-Kan, et malgré ce succès se vit réduit au rôle de partisan. Ses soldats ayant formé le complot de le livrer au roi de Turkestan, il se sauva dans le camp d'une tribu arabe dont le chef le fit égorger pendant son sommeil en 395 de l'hégire (1004 de J. C.). Les historiens orientaux font un grand éloge du courage de ce prince, de son activité et de sa constance dans les revers.

MONTHASSER BILLAH (Abou-Djafar MOHAMMED IV, surnommé al), 11e calife abbasside de Bagdad, monta sur le trône en 247 de l'hégire (862 de J. C.), le jour même où son père Motawakkel fut assassiné par les officiers de la garde turque, crime auquel il n'était pas étranger. Par suite des concessions qu'il se vit forcé de faire à ses complices, les milices turques commencèrent à jouer dans l'empire musulman le même rôle qu'autrefois à Rome les gardes prétoriennes. Elles exigèrent du nouveau calife qu'il exclût de leurs droits à la couronne ses frères Motaz et Mowaied qui avaient manifesté l'intention de venger un jour la mort de leur père. Monthasser, chercha sur le trône à réparer par de sages mesures les maux qu'avait causés à l'islamisme l'intolérance fanatique de Motawakkel. Il aimait la justice, était brave, généreux, cultivait les lettres et surtout la poésie avec succès. Mais rien ne put dissiper la noire mélancolie que lui donnaient ses remords; elle le conduisit au tombeau en 248 (862) dans sa 26e année, après un règne de 5 mois.

MONTHOLON (Jean de), docteur en droit et chanoine régulier de St.-Victor, né en Bourgogne vers la fin du 15e siècle, fut promu au cardinalat en 1528, et mourut avant d'avoir pu jouir de cette dignité. On a de lui : *Promptuarium, sive breviarium juris divini et utriusque humani,* 1520, 2 vol. in-fol. Il avait publié le *Traité* latin d'Étienne d'Autun sur le sacrement de l'autel.

MONTHOLON (François de), frère du précédent, suivit le barreau de Paris; la réputation qu'il s'y acquit lui fit confier la cause du connétable de Bourbon contre la reine, mère de François Ier, et contre le roi lui-même, pour la succession de la maison de Bourbon. Il fut nommé avocat général en 1532, président à mortier en 1534, garde des sceaux en 1542, et mourut l'année suivante à Villers-Cotterets. Ce magistrat était, dit Mézerai, « d'une probité rare et qui a toujours été héréditaire dans sa famille. »

MONTHOLON (François II de), fils du précédent, fut un catholique très-zélé, et fort estimé des ligueurs comme avocat. Pour leur complaire, Henri III lui confia les sceaux en 1588; mais après la mort de ce prince, Montholon les rendit à Henri IV, dans la crainte, dit-on, d'être forcé à signer quelque édit favorable aux huguenots. Il mourut à Tours en 1590.

MONTHOLON (Jacques de), célèbre avocat, fils du précédent, est connu surtout par le plaidoyer qu'il prononça en 1611 pour les jésuites, attaqués par quelques membres de l'université. Il le fit imprimer après l'avoir retouché, et y ajouta les pièces justificatives. Il mourut en 1622, peu après avoir publié les *Arrêts de la cour du parlement,* prononcés en robe rouge, depuis 1580, in-4o, plusieurs fois réimprimés.

MONTHYON. *Voyez* **MONTYON.**

MONTI (Pietro da), en latin *Montius,* célèbre canoniste, naquit dans les premières années du 15e siècle, à Venise. Après avoir achevé ses études classiques, il se

rendit à Paris pour y faire ses cours de philosophie, et se rendit ensuite à Padoue pour étudier la jurisprudence et il y reçut, en 1433, le laurier doctoral. Il fut envoyé par Eugène en Angleterre, avec la commission de recevoir des impôts établis au profit du saint-siége; et, pendant 5 ans qu'il remplit cette charge, il sut se concilier l'estime et l'attention des personnages les plus éminents du royaume. De retour à Rome, en 1439, il y fut employé dans les affaires les plus délicates. En récompense de ses services, Eugène l'élut, en 1442, évêque de Brescia; mais ayant été nommé dans le même temps légat en France, il ne put prendre possession de son siége qu'en 1445. Il enrichit sa ville épiscopale de plusieurs établissements qu'il dota lui-même; et mourut à Rome, le 19 janvier 1457. On a de cet illustre prélat : *Repertorium utriusque juris,* Bologne, 1465, 3 part. in-fol. max., édition très-rare et recherchée des curieux; *De potestate romani pontificis et generalis concilii,* Rome, 1496, grand in-4°; Lyon, 1512, in-8°, etc.

MONTI (Pierre de), en latin *Montius,* l'un des premiers écrivains modernes qui se soient occupés de recueillir les règles de l'art militaire, était né, vers 1470, à Milan, d'une famille patricienne. A cette époque la découverte encore récente de l'imprimerie, en multipliant les ouvrages des anciens, avait tourné tous les esprits vers la culture des lettres. Monti partagea l'enthousiasme général qu'excitaient les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes, et se familiarisa de bonne heure avec les langues grecque et latine. Il étudia depuis, l'histoire, la philosophie, les sciences et même la théologie, et acquit dans ces diverses branches une érudition prodigieuse. Destiné par sa naissance à la carrière des armes, il obtint le grade de colonel dans les troupes vénitiennes, et se signala dans plusieurs occasions à la tête de son corps, notamment en 1509, à la bataille de la Ghiera d'Adda. La vie des camps ne ralentit point son ardeur littéraire, comme on le voit par les différents ouvrages qu'il a composés : ceux que l'on connaît sont : *Dignoscendis hominibus libri VI,* Milan, 1492, in-fol., rare; *Exercitionum atque res militaris collectanea in tres libros distincta,* ibid., 1509, in-fol., très-rare; *De singulari certamine, sive defensione, deque veterum recentiorumque ritu libri III,* ib., 1509, in-fol., etc.

MONTI (Antoine-Félix, marquis de), lieutenant général au service de France et diplomate, naquit à Bologne le 12 juillet 1681. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, mais son penchant l'entraînait vers la carrière des armes. Il eut occasion de voir à Mantoue, chez la marquise Sordi, sa sœur, le duc de Vendôme, qui commandait alors les armées du roi en Italie, et qui s'attacha le jeune Monti comme aide de camp. Il suivit son général en Espagne et donna tant de preuves de sa valeur, en plusieurs rencontres, qu'il fut élevé au grade de colonel. Après avoir assisté aux derniers moments du duc de Vendôme, il fut chargé, par le roi d'Espagne et par le régent Philippe d'Orléans, de diverses négociations qui ne réussirent pas toutes; mais dans lesquelles il déploya des talents diplomatiques que le cardinal de Fleury récompensa, en le faisant nommer ambassadeur à Varsovie, où il gagna tellement la confiance des grands, qu'après la mort du roi Auguste il parvint, suivant les instructions de sa cour, à faire élire Stanislas roi de Pologne, quoiqu'une armée moscovite eût déjà pénétré au cœur de ce malheureux pays. Il se réfugia, avec le roi, dans la ville libre de Dantzig, en détermina les magistrats à embrasser la cause de Stanislas, et à soutenir un siége qui se prolongea pendant cinq mois. La position des assiégés étant désespérée, il fallut songer à faire sortir le roi de leurs murs. On peut lire dans la relation que Stanislas a publiée à ce sujet, le détail des moyens adroits qui furent employés par l'ambassadeur pour favoriser sa fuite. Le marquis de Monti alla ensuite se remettre lui-même aux mains des ennemis. Il fut conduit à Thorn, où il resta prisonnier pendant 18 mois. Dans le cours de son ambassade, il avait été nommé successivement colonel du régiment Royal-Italien et maréchal de camp. Ayant été relâché, en 1736, il fit un voyage dans sa patrie, où il fut reçu avec des honneurs extraordinaires par le sénat de Bologne. Il avait obtenu du ministère de France, une somme de 150,000 fr. à titre d'indemnité pour la ville de Dantzig, mais il ne demanda rien pour lui. Le grade de lieutenant général des armées fut sa seule récompense. Le 1er janvier 1737, il fut créé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. On s'attendait à le voir pourvu d'une ambassade importante, quand il succomba le 13 mars 1738.

MONTI (Philippe-Marie), cardinal, né à Bologne en 1675, embrassa l'état ecclésiastique au sortir de ses études, se rendit à Rome, fut élevé successivement à plusieurs emplois honorables, décoré de la pourpre en 1743, par Benoît XIV, et mourut en 1754. On a de lui : *Elogia cardinalium pietate, doctrinâ ac rebus pro Ecclesiâ gestis illustrium, a pontificatu Alexandri III ad Benedictum XIII,* 1751, in-4°; *Roma tutrice delle belle arti, scultura ed architettura,* 1710, inséré dans le tome III des *Prose degli arcadi;* plusieurs manuscrits conservés à Bologne. Il légua à l'Institut de cette ville sa bibliothèque et une collection de portraits des savants italiens et étrangers, qu'il avait formée à grands frais.

MONTI (Vincent), l'un des plus célèbres poëtes de l'Italie moderne, né à Fusignano, dans le Ferrarais, le 17 février 1753, se passionna pour la poésie du Dante, après avoir imité d'abord la versification du Varan. Se trouvant trop à l'étroit dans le Ferrarais, il se rendit à Rome, où il devint le secrétaire de dom Louis Braschi, neveu du pape Pie VI. Il portait alors l'habit ecclésiastique et le titre d'abbé. Le désir de lutter contre Alfieri, qui venait de faire représenter à Rome quelques-uns de ses ouvrages dramatiques, lui dicta deux tragédies, *Galeotto Manfredo* et *Aristodemo,* dont on ne put admirer que le style plein d'éclat. Un sonnet infâme de l'Eschyle italien contre le gouvernement et les mœurs des Romains fournit à Monti l'occasion de faire sa cour au pape, au clergé et aux patriciens, en répliquant par un autre *Sonnet* sur les mêmes rimes. Plus tard il eut l'idée de célébrer, comme un événement poétique, la mort de Basseville, envoyé de la république française, et composa sa *Basvilliana,* poëme dans le genre du Dante, qui le plaça au premier rang des poëtes de l'époque. Il fut moins heureux dans deux autres poëmes, faits également pour le gouvernement papal, et dont il donna depuis, pour se conformer aux circonstances, une nouvelle édition, où il retourna contre les souverains coalisés, et particulière-

ment contre l'empereur d'Autriche, les invectives qu'il avait lancées contre Bonaparte et son armée. Étant devenu secrétaire du directoire de la république cisalpine et l'un de ses commissaires en Romagne, il fut accusé de concussions, et n'en conserva pas moins ses emplois, grâce à son talent poétique. A cette époque il ne portait plus le titre d'abbé; il s'était marié, et s'appelait le citoyen Monti. Il chercha un asile en France lors de l'invasion de l'Italie par les Austro-Russes, en 1799, et y resta jusqu'à ce qu'en 1800 Bonaparte eut, à la suite de sa victoire de Marengo, rétabli la république cisalpine. Nommé professeur de belles-lettres au collége de Milan, et presque aussitôt professeur d'éloquence à l'université de Pavie, il ne parut point du tout dans la première, et parut très-rarement dans la seconde de ces chaires; mais, en revanche, il paya son tribut à Napoléon et à Joseph Bonaparte par diverses flatteries poétiques, parmi lesquelles on cite son *Bardo della selva Nera,* production bizarre et peu estimée : il est vrai de dire qu'il se trouvait, par ses titres d'historiographe du royaume et de poëte du roi d'Italie, obligé de louer à tout propos ce qui touchait à la nouvelle dynastie. Pendant cette période de faveur il donna une tragédie de *Caio Gracco,* traduite dans les *Chefs-d'œuvre du théâtre italien,* et plusieurs opéras qui n'eurent aucun succès, parce que la poésie n'en était pas lyrique. Il publia aussi une traduction en vers des *Satires* de Perse et même de l'*Iliade* d'Homère, quoique, de son propre aveu, il ignorât la langue grecque. La chute de Napoléon ne priva Monti que de ses emplois d'historiographe et de poëte de cour, et lui laissa toutes ses autres distinctions; car il avait composé, au nom des Milanais, une *Cantate* pour l'empereur d'Autriche en 1815. A partir de cette époque, son plus grand travail fut la refonte, qu'il acheva avec succès, du grand vocabulaire *della Crusca.* Il mourut le 13 octobre 1828. Un choix de ses *OEuvres* avait été publié à Milan, 1825, 8 vol. in-16 et in-8°. Un de ses poëmes, *le Vingt et un janvier* 1793, a été traduit et publié en français en 1817, par Joseph Martin, avec le texte en regard.

MONTI (Joseph), professeur d'histoire naturelle à l'université de Bologne, naquit dans cette ville, en 1682. Accoutumé, dès sa plus tendre jeunesse, à la culture des plantes médicinales, il voulut connaître avec exactitude toutes celles qu'il voyait mentionnées par les auteurs. Ses lectures, le soin qu'il prit de rassembler un grand nombre de plantes dans un jardin qui lui appartenait, ses excursions sur tous les points du territoire bolonais et sur la chaîne voisine des Alpes, le rendirent tellement habile, que plusieurs professeurs distingués d'Italie et des pays étrangers eurent plus d'une fois recours à ses lumières. Il menait de front, avec la botanique, l'étude des autres branches de l'histoire naturelle. Monti coula des jours heureux au milieu d'un jardin botanique, confié à ses soins; et il termina sa laborieuse carrière, le 4 mars 1760. On a de lui : *De monumento diluviano super agro Bononiensi detecto Dissertatio,* Bologne, 1719, in-4°, fig.; *Catalogi stirpium agri Bononiensis Prodromus gramina ac hujusmodi affinia complectens,* etc., Bologne, 1719, in-4°, fig.; *Plantarum varii indices ad usum demonstrationum quæ in Bononienses archigymnasii publico horto quotannis habentur,* ibid., 1724, in-4°, etc.

MONTI (Jean-Baptiste). *Voyez* **MONTANO.**

MONTIGNOT, chanoine de Toul, membre de la Société royale des sciences et belles-lettres de Nancy, n'est guère connu que par les ouvrages suivants : *Remarques théologiques et critiques sur l'histoire du peuple de Dieu, par le P. Berruyer,* 1755, in-12; *État des étoiles fixes, au second siècle, par Claude Ptolémée, comparé à la position des mêmes étoiles en* 1786, *avec le texte grec et la traduction française,* Strasbourg, 1787, in-4°.

MONTIGNY (Galon de), chevalier, portait l'étendard royal à Bouvines, en 1214. Dans cette journée il sauva la vie à Philippe Auguste, qui, renversé de cheval, allait être foulé aux pieds. L'histoire ne fait point connaître la récompense accordée à ce service.

MONTIGNY LE BOULANGER (Jean de) était fils de Raoul, grand panetier du roi, et capitaine des gardes du duc de Bourgogne. Dans un temps de disette, l'aïeul de Raoul avait employé une partie de sa fortune à nourrir les pauvres de Paris, et le peuple, par reconnaissance, l'avait surnommé *le Boulanger,* dénomination restée à la famille. Jean ayant rendu des services importants à Louis XI dans la guerre du bien public, fut placé par ce monarque à la tête du parlement de Paris, en 1471. Ce fut lui qui instruisit les procès du cardinal la Balue, du connétable de St.-Paul et du duc de Nemours. Il mourut le 24 février 1381, d'une maladie contagieuse. Ses descendants sont restés dans la magistrature. — Un des derniers (*Jacques-Louis*) le Boulanger, président à la chambre des comptes avant la révolution, est mort en 1808.

MONTIGNY (François de la GRANGE D'ARQUIEN, sieur de), maréchal de France, né en 1554, fut élevé à la cour de Henri III, dont il devint l'un des favoris, occupa successivement plusieurs charges honorables, et se signala en 1587 à la bataille de Coutras. Fait prisonnier par le roi de Navarre, qui le renvoya sans rançon, il se déclara contre les ligueurs après la mort de Henri III, servit Henri IV avec un grand zèle, et fut un de ceux qui arrêtèrent l'assassin Jean Châtel. Après s'être distingué au siége de Rouen et au combat de Fontaine-Française, il commanda la cavalerie légère à l'attaque d'Amiens en 1597; il fut nommé gouverneur de Paris en 1601, de Metz en 1603, des trois évêchés en 1609, reçut le bâton de maréchal en 1615, et mourut le 9 septembre 1617. On a son *Oraison funèbre* par Jacques de Neuchaises, Bourges, 1618, in-4°.

MONTIGNY (Jean de), né en 1637, en Bretagne, d'une famille de robe, fut évêque de St.-Pol-de-Léon, et mourut le 28 septembre 1671 aux états de Vitré. Il avait été reçu cette même année à l'Académie française, à la place de Gille Boileau. On a de lui une *Lette à Èraste,* en réponse à un écrit contre la *Pucelle* de Chapelain, 1656, in-4°; une *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche,* 1666, in-4°; quelques pièces de vers dans les recueils du temps. Saint-Marc annonçait le projet de les recueillir et de les publier avec des notes; mais ce projet est resté sans exécution.

MONTIGNY (Étienne MIGNOT de), né à Paris le 15 décembre 1714, était neveu de Voltaire. Il annonça de bonne heure un goût marqué pour la géométrie, devint commissaire des ponts et chaussées, occupa divers autres emplois d'administration, et mourut le 6 mai 1782, mem-

bre de l'Académie des sciences et associé de celle de Berlin. Il a traduit en français l'exposition faite par la Bélye des méthodes que cet ingénieur a employées pour fonder les piles du pont de Westminster. On a en outre de lui plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Académie, des *Instructions et avis aux habitants des provinces méridionales de la France sur la maladie putride et pestilentielle qui détruit le bétail,* 1775, in-8° ; *Méthode d'apprêter les cuirs et les peaux, telle qu'on la pratique à la Louisiane*, traduite en allemand dans le *Hamburg. Magas.*, t. XXIII. L'*Éloge* de Montigny se trouve dans le *Recueil* de la Société royale de médecine, 1781, tome II, dans celui de l'Académie des sciences, 1782, et dans le *Journal des Savants,* mai 1785.

MONTIGNY (François-Emmanuel DEHAIES de), gouverneur général des établissements français au Bengale, né à Versailles, le 7 août 1745, entra comme sous-lieutenant au régiment de Médoc en 1768, devint lieutenant en 1770, capitaine en 1772 dans la légion de Lorraine, fit la guerre de Corse, fut employé aux reconnaissances des frontières des Alpes, de Flandre et d'Artois, et passa, en 1776, major au service de la marine. Le gouvernement l'ayant chargé de missions importantes dans l'Inde, il s'y rendit par Vienne, Constantinople, l'Égypte et la mer Rouge, et eut à vaincre mille dangers, auxquels il n'échappa qu'à force d'adresse, de présence d'esprit, et en parlant les différentes langues des pays qu'il parcourait et dont il revêtait alternativement les costumes. Il visita Goa, Delhy et Pounah, et, après avoir rempli les missions qui lui étaient confiées, il revint en France en 1779. Louis XVI le renvoya dans l'Inde en 1781 avec de nouvelles instructions pour la cour des Mahrattes. Il séjourna à Pounah pendant 7 ans, y fut comblé d'honneurs et de distinctions, et reçut de l'empereur mogol le diplôme de nabab. En 1788, il fut chargé d'une mission près le soubab du Décan, fut ensuite nommé gouverneur de Chandernagor, se signala dans ce poste par son zèle et son désintéressement, et trouva, sous sa seule garantie, des ressources de toute espèce qui soutinrent longtemps les établissements français dans l'Inde. A l'époque de la révolution, Montigny fut arrêté à Chandernagor, mis en prison et embarqué par ceux dont il avait réprimé les abus dans cet établissement. Mais il fut délivré et conduit à Calcutta par les ordres de lord Cornwallis, gouverneur anglais. Il revint à Paris en 1791, après avoir fait naufrage et essuyé mille contrariétés. Bonaparte, premier consul, nomma Montigny général de brigade en 1800, et le fit repartir, en 1803, pour Chandernagor. Mais forcé de se replier sur les îles de France et de Bourbon, par suite de la rupture du traité d'Amiens, il resta dans ces colonies jusqu'au moment de leur prise en 1810, et rentra en France à cette époque. Il reçut du roi, en 1817, le grade de lieutenant général, et mourut à Paris le 17 juin 1819. Il se proposait de livrer au public la relation de ses longs et périlleux voyages ; mais, affaibli par l'âge et par ses blessures, privé de la vue et de l'usage de la main gauche, ayant perdu à plusieurs reprises ses livres, ses cartes, ses notes, etc., il n'a laissé que des fragments manuscrits.

MONTIGNY (Charles-Claude de), ancien avocat, né à Caen, le 8 avril 1744, mourut à Paris, le 25 novembre 1818. Il figura en Normandie, au commencement de la révolution, dans le parti royaliste, et parut avoir changé d'opinion un peu plus tard, car il composa divers écrits dans un esprit révolutionnaire, et devint commissaire du gouvernement près les tribunaux du Puy-de-Dôme. Ses ouvrages historiques, et particulièrement son histoire d'Allemagne, ne sont guère que des compilations indigestes et tout à fait dépourvues d'ordre et de méthode.

MONTJOIE (Félix-Christophe GALART de), littérateur, né à Aix en Provence, vers 1756, se fit recevoir avocat, et vint à Paris, où il fréquenta quelque temps le barreau. En 1790, il travaillait avec Geoffroi et Royou à l'*Année littéraire,* il devint ensuite l'un des rédacteurs de l'*Ami du Roi,* journal destiné à combattre les principes de la révolution. Échappé aux proscriptions qui suivirent la mort de Louis XVI, il reprit la plume en 1795, et dans plusieurs ouvrages s'occupa de rechercher les causes de la chute du trône et de flétrir les auteurs de cette catastrophe. Un royaliste aussi prononcé ne pouvait manquer d'être compris dans la liste des déportations qui fut donnée au 18 fructidor (1797). Il se retira en Suisse, et ne retourna en France qu'après le 18 brumaire. Il parut alors renoncer à la politique, publia des romans, et fournit des articles au *Journal général de France* et au *Journal des Débats.* Nommé par Fontanes professeur de rhétorique au lycée de Bourges, il remplissait cette chaire depuis peu de temps, lorsque la restauration survint. Une pension de 3,000 fr. récompensa son zèle, et il fut nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine. Il mourut d'apoplexie le 4 avril 1816. Indépendamment de quelques brochures sans intérêt, on a de lui : *Des Principes de la monarchie française,* 1789, 2 vol. in-8° ; *l'Ami du roi, des Français, de l'ordre, et surtout de la vérité, ou Histoire de la révolution de France,* etc., 1791, 5 parties in-4° : c'est la suite et le complément du journal de l'abbé Royou ; *Avis à la Convention sur le procès de Louis XVI,* 1792, in-8° ; *Almanach des honnêtes gens,* 1792-1795, 2 vol. in-8° ; *Almanach des gens de bien,* 1795-1797, 3 vol. in-18 ; *Histoire de la conjuration de Robespierre,* 1794, in-8° ; *Histoire de la conjuration de d'Orléans,* 1796, 3 vol. in-8° : cette histoire, remplie de faits apocryphes, a été réfutée dans l'*Explication de l'énigme du roman intitulée :* Histoire, etc., Paris, sans date, 4 vol. in-8°, très-rare ; l'ouvrage de Montjoie n'en a pas moins été réimprimé avec des retranchements et des additions depuis la révolution de 1830 ; *Éloge historique de Louis XVI,* 1797, in-8° ; *Éloge historique de Marie-Antoinette,* 1797, in-8° ; refondu sous le titre d'*Histoire de Marie-Antoinette,* 1814, 2 vol. in-8°, figures ; *Histoire de la révolution de France,* 1797, 2 vol. in-8° ; *Histoire des quatre Espagnols,* 1801, 4 vol. in-12 ; 5e édition, 1803, 6 vol. in-12 ; *Manuscrit trouvé sur le mont Pausilippe,* 1802, 5 vol. in-12 ; *Éloge historique de Bochart de Saron,* 1800, in-8° ; *les Bourbons, ou Précis historique sur les aïeux du roi,* etc., 1815, in-8°, avec 20 portraits.

MONTJOSIEU (Louis de), en latin *de Montiosius,* antiquaire, né dans le Rouergue, au 16e siècle, s'appliqua d'abord aux mathématiques, fut chargé d'en donner des leçons au duc de Joyeuse, accompagna ce prince à Rome en 1583, et profita de son séjour dans cette ville

pour se livrer à la recherche des antiquités. L'historien de Thou nous apprend qu'il avait écrit sur la mécanique; et d'anciens bibliothécaires français, Lacroix du Maine et Duverdier, donnent les titres de plusieurs de ses ouvrages, qui sont tout à fait inconnus. Des productions de Montjosieu, la seule qui soit recherchée est : *Gallus Romæ hospes, ubi multa antiquorum monumenta explicantur,* Rome, 1585, in-4°, en V livres dont le 3e et le 4e ont été insérés par Laet dans son édition de Vitruve, Amsterdam 1649; et par Gronovius dans le *Thesaur. antiq. gr., t.* IX.

MONTLINOT (Charles-Antoine LECLERC de), né à Crespi en Valois en 1732, était ecclésiastique, devint chanoine de St.-Pierre à Lille, quitta cette ville en 1765, après avoir résigné son bénéfice, vint à Paris où il exerça quelque temps l'état de libraire, fut relégué à Soissons, par une lettre de cachet, y fut bien accueilli par l'intendant, et placé à la tête d'un dépôt de mendicité. Lorsque la révolution arriva, il en adopta les principes, et fut l'un des rédacteurs de *la Clef du cabinet des souverains.* Il mourut à Paris en 1801. On a de lui : *Préjugés légitimes contre ceux du sieur Chaumeix,* 1759, in-12 : cet écrit, attribué par erreur à Diderot, a été réimprimé en 1760, sous ce titre : *Justification de plusieurs articles de l'Encyclopédie,* etc.; *Esprit de Lamothe le Vayer,* 1763, in-12; *Histoire de la ville de Lille, depuis sa fondation jusqu'en* 1434, Paris, 1764, in-12 : elle n'a point été continuée; *Discours* (sur les moyens d'éteindre la mendicité) *qui a remporté le prix de la Société d'agriculture de Soissons, en* 1779, in-8°; *État actuel du dépôt de Soissons,* précédé d'un *Essai sur la mendicité,* 1789, in-4° : l'*Essai* a été imprimé à part, in-8°; *Observations sur les enfants trouvés de la généralité de Soissons,* 1790, in-8°; *Essai sur la transportation comme récompense, et la déportation comme peine,* 1797, in-8°, etc.

MONTLOSIER (François-Dominique-Reynaud, comte de), né le 16 avril 1755 à Clermont, fut nommé en 1789 député suppléant de la noblesse de Riom aux états généraux, où il fut appelé dès l'ouverture de la session par la démission du titulaire. Il s'y distingua parmi les défenseurs les plus zélés de la monarchie, et ne cessa pendant toute la session de soutenir avec un courage remarquable, et souvent avec une haute éloquence, les prérogatives de la couronne et de la noblesse. Moins zélé pour les intérêts du sacerdoce, il convint que la nation, sans être précisément propriétaire des biens ecclésiastiques, pouvait en disposer, et consola les évêques en leur rappelant qu'*une croix de bois avait fait la conquête du monde.* Signataire de toutes les protestations de la minorité, il sortit de France après la clôture de l'assemblée et se rendit à Coblentz, où il ne reçut pas l'accueil que semblait devoir lui mériter son dévouement chevaleresque. Il quitta donc les princes, et partit pour l'Angleterre, où il devint le principal gérant du *Courrier de Londres.* Chargé en 1800 de venir proposer au premier consul de céder le gouvernement de la France au légitime successeur de Louis XVI, moyennant une petite souveraineté en Italie, il fut arrêté en débarquant à Calais, et conduit à Paris. Enfermé au Temple, il en sortit au bout de quelques jours par l'ordre de Fouché, qui ne lui permit pas de voir le consul, mais lui confia ses intentions à l'égard des émigrés. Cette confidence modifia les dispositions de Montlosier à l'égard du gouvernement français; et ce changement d'opinion s'étant fait remarquer dans son *Journal,* le ministère anglais cessa de le protéger. Rayé peu de temps après de la liste des émigrés par un décret spécial, il retourna à Paris continuer son journal qui fut bientôt supprimé, et se rendit alors en Suisse, où il passa plusieurs années, occupé de la rédaction de son important ouvrage intitulé : *De la monarchie française depuis son établissement jusqu'à nos jours.* L'ouvrage ne fut point imprimé; mais Napoléon, à qui l'on en avait rendu compte, fit revenir Montlosier, lui manifesta le désir de connaître ses plans politiques, et lui permit d'en faire l'exposition dans une correspondance privée qui dura jusqu'au retour de la campagne de Russie. Montlosier était en 1814 en Italie, d'où les événements le ramenèrent à Paris, où il fit imprimer ses ouvrages de la *Monarchie,* avec un appendice sur les causes de la catastrophe de Napoléon. N'ayant point été élevé, comme il l'espérait, à la dignité de pair, il se retira mécontent dans les montagnes de l'Auvergne, où il avait recouvré quelques propriétés, et y vécut 10 ans oublié presque entièrement. Ce fut en 1826 qu'il fit paraître son fameux *Mémoire à consulter,* dans lequel il signalait les envahissements du clergé, qu'il désignait par le nom de *parti prêtre.* Prévoyant bien que cet ouvrage lui vaudrait les éloges des personnes dont il ne partageait pas les opinions politiques, il les répudia d'avance. « Ceux, disait-il, qui, par des principes de révolution ou d'impiété, me donneront des éloges, m'en verront attristé. Repoussé par des hommes qu'on chérit, accueilli par des hommes qu'on repousse, une telle vie n'est pas douce. Dieu me l'a faite ainsi. » Cette précaution n'empêcha pas le parti libéral d'accueillir avec une sorte d'enthousiasme ce livre, dont 8 éditions furent enlevées dans quelques mois. Le ministère supprima la pension dont jouissait Montlosier, qui n'en continua qu'avec plus de zèle à dénoncer le *parti prêtre* devant les chambres et les cours royales. Il s'était, peut-être à son insu, rapproché du parti libéral, lorsque arriva la révolution de 1830. Nommé alors membre de la chambre des pairs, il y parla plusieurs fois dans des circonstances et sur des questions importantes. Son âge avancé ne lui permettant plus de prendre part aux discussions politiques, il retourna en Auvergne, et y mourut le 9 décembre 1838. N'ayant pas voulu signer les rétractations qui lui furent demandées au lit de mort, M. l'évêque de Clermont lui refusa la sépulture catholique. Le conseil d'État a déclaré qu'il y avait *abus* dans la conduite du prélat.

MONTLUC (Blaise de LASSERAN-MASSENCOME, seigneur de), maréchal de France, né au château de Montluc vers 1502, fut placé comme page auprès d'Antoine, duc de Lorraine, et fit ensuite partie de sa compagnie d'archers, commandée alors par Bayard. Il avait à peine 17 ans, lorsqu'il rejoignit en Italie le maréchal de Lautrec, ami de sa famille, et auprès duquel deux de ses oncles servaient. Il se fit remarquer au combat de la Bicoque en 1522, et suivit en Béarn Lautrec, dont il reçut, après une action d'éclat, le commandement d'une compagnie. Il combattit à la bataille de Pavie, y fut fait prisonnier, et renvoyé sans rançon. Il accompagna Lautrec dans l'expédition de Naples, fut blessé au siége d'Ascoli, et devint l'ami du célèbre Pierre de Navarre. Les Fran-

çais n'ayant pu se maintenir dans le royaume de Naples, il vint se renfermer dans Marseille, assiégée par Charles-Quint. En 1538, il se rendit en Piémont, avec le brevet de capitaine de gens de pied, et Brissac lui confia le soin de réduire les petites places qui environnaient Turin. A la bataille de Cérisoles, il se couvrit de gloire à la tête des arquebusiers. Le duc de Guise lui fit conférer le grade de mestre de camp et le commandement de 1,200 hommes, Après une courte campagne en Picardie, et une autre en Piémont, il retourna, en 1550, sous les ordres de Brissac, continua à se distinguer de la manière la plus brillante, fut envoyé au secours de Sienne, assiégée par le marquis de Marignan, défendit cette place avec une rare intrépidité, refusa de capituler en son nom, et n'en sortit pas moins avec tous les honneurs de la guerre. Le roi Henri II le récompensa par le cordon de St.-Michel, lui donna une compagnie d'hommes d'armes, et mit à sa disposition deux charges de conseiller au parlement de Toulouse. Employé en Picardie, après le désastre de St.-Quentin, il se signala, avec le duc de Guise, aux siéges de Calais et de Thionville, et remplit les fonctions de colonel général de l'infanterie française, après la destitution de d'Andelot. Pendant les guerres de religion, Montluc mérita par ses cruautés le surnom de *Boucher royaliste,* qui lui fut donné par les protestants. Nommé, en 1564, lieutenant général au gouvernement de Guienne, il multiplia les exécutions contre les réformés : il en a retracé lui-même les détails dans ses *Mémoires,* avec une odieuse gaieté. En 1570, il reçut, à l'assaut de Rabasteins, une arquebusade dans la figure, qui le contraignit de porter un masque le reste de sa vie; il se vengea en passant au fil de l'épée tous les habitants. La cour lui donna enfin un successeur plus humain. Il assista en 1573 au siége de la Rochelle; ce fut le dernier acte de sa vie. L'année suivante, il reçut de Henri III le bâton de maréchal, et se retira dans sa terre d'Estillac, près d'Agen, où il mourut en 1577. C'est dans cette retraite qu'il rédigea ses *Commentaires,* ou mémoires de sa vie militaire, en VII livres, dont les 4 premiers s'étendent depuis 1519 jusqu'à la paix de Cateau-Cambresis en 1559, et les 3 autres embrassent le règne de Charles IX. Ces *Commentaires* ont eu 7 éditions, avant d'être compris dans le recueil des *Mémoires relatifs à l'histoire de France.* La première édition est celle de Bordeaux, 1592, in-fol., publiée par les soins de Florimond de Raimond, conseiller au parlement de Toulouse.

MONTLUC (Pierre de), dit le capitaine *Peyrot,* fils du précédent, équipa trois vaisseaux, et partit de Bordeaux, en 1568, pour visiter les côtes d'Afrique et y ménager des retraites aux marchands français en bâtissant des forts. Une tempête l'ayant porté sur la côte de Madère, on fit feu sur lui, et il eut quelques gens blessés. Irrité de cette perfidie, il descendit à terre, prit la place, la saccagea et y reçut une blessure mortelle. Sa perte découragea les soldats qui l'avaient suivi, et ses vaisseaux revinrent promptement en France. — Un autre fils du maréchal de Montluc, héritier de sa haine féroce contre les protestants, ne s'épargna pas, dit Brantôme, à la journée de la St.-Barthélemi.

MONTLUC (Jean de), frère du maréchal, destiné par ses parents à l'état monastique, portait l'habit de dominicain, lorsque la reine de Navarre, sœur de François Ier, le tira de son couvent pour l'amener à la cour. Il sut bientôt s'insinuer dans l'esprit du roi, s'éleva encore à une plus haute faveur sous Henri II, entra dans la carrière diplomatique, et fut successivement envoyé en Irlande, en Pologne, en Italie, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne et à Constantinople. Ses services furent récompensés, dès 1553, par l'évêché de Valence et de Die. Il avait adopté les principes de tolérance de Lhopital; mais il mesurait sa politique sur celle de Catherine de Médicis, à laquelle il demeura constamment attaché. Il contracta, malgré sa profession, un mariage clandestin avec une demoiselle nommée Anne Martin, dont il eut un fils; et il sut dérober pendant longtemps la connaissance de cette union au public. L'ambiguité de sa conduite fut dénoncée à la cour de Rome, et Pie IV le condamna comme hérétique. Montluc traduisit son accusation par-devant le parlement de Paris, et obtint des dommages et intérêts, par arrêt du 14 octobre 1560. Sur la fin de sa vie, il parut rentrer tout à fait dans la communion romaine, publia en 1573 une apologie de la St.-Barthélemi, et mourut à Toulouse dans les bras d'un jésuite, le 15 avril 1578. On a de lui des *Sermons,* Paris, 2 vol. in-8°. Les détails de son ambassade en Pologne ont été publiés par J. Choisnin de Châtellerault, son secrétaire, sous le titre de *Discours au vrai de tout ce qui s'est passé pour la négociation de l'élection du roi de Pologne,* 1574, petit in-8°. Dans cette mission, Montluc avait su réunir les suffrages de la diète, en faveur de Henri de Valois, qui régna depuis en France sous le nom de Henri III.

MONTLUC (Jean de), seigneur de Balagny, fils naturel du précédent, fut légitimé en 1567. Il suivit son père en Pologne, et s'attacha, à son retour, au duc d'Alençon qui lui fit obtenir le gouvernement de Cambrai. Il se jeta depuis dans le parti de la Ligue, mais il acquit peu de considération. Sa femme, sœur de Bussy d'Amboise, le fit rentrer dans les bonnes grâces de Henri IV, et obtint pour lui, en 1594, le bâton de maréchal et la principauté de Cambrai. Les habitants de cette ville, mécontents de leur nouveau prince, ouvrirent leurs portes aux Espagnols. Le maréchal de Balagny mourut en 1603.

MONTLYARD (Jean de), écuyer, sieur de Méleray en Beauce, et conseiller-secrétaire du prince de Condé, a publié diverses traductions, entre autres, des *Métamorphoses ou l'Ane d'or* d'Apulée; et des *Amours de Théagènes et de Charyclée,* par Héliodore, dont on recherche les éditions ornées des figures de Michel Lasne et de Crispin de Pas.

MONTMARTIN (Antoinette de), l'une des dames les plus aimables et les plus spirituelles de son siècle, était née, en 1524, dans le comté de Bourgogne, d'une ancienne et noble famille. Elle joignait à une rare beauté un esprit vif, et des manières simples et polies qui charmaient tous les cœurs. Elle parlait avec une égale facilité le français, l'italien, l'allemand et l'espagnol; composait des vers, cultivait la musique, et se montrait la protectrice généreuse de tous les talents. Ayant épousé, à l'âge de 20 ans, Jean de Poupet, gentilhomme de l'empereur Charles-Quint, elle le suivit à la cour de Bruxelles, dont elle fut l'un des principaux ornements. Mme de Montmartin mourut le 12 mars 1553. Les poëtes franc-comtois et

flamands déplorèrent la fin prématurée de cette dame, par des vers que Gilbert Cousin a réunis, et qu'il a publiés à la fin d'un recueil très-rare, intitulé : *Epitaphia, Epigrammata et Elegiæ aliquot doctorum et illustrium virorum*, etc. (Bâle), 1556, in-8°, pages 73-87.

MONTMARTIN (Jean du Mats, seigneur de *Terchant* et de), gentilhomme breton, embrassa la religion réformée aussitôt qu'elle commença à être professée en Bretagne. Mais, forcé de se soustraire aux persécutions exercées contre ceux de sa secte, il se réfugia en Allemagne d'où il ne revint qu'en 1576, avec le comte de Laval, à la suite de l'édit de Soches. Nommé, en 1589, gouverneur de Vitré, la seule ville qui tînt alors avec Brest et Rennes pour Henri IV, il rendit de grands services à ce prince jusqu'à l'entière pacification de la Bretagne. Lorsque, en 1597, Henri IV sentit la nécessité de mettre un terme aux promesses trompeuses du duc de Mercœur, afin d'arriver à l'entière pacification de la Bretagne, ce fut Montmartin qu'il choisit pour disposer les esprits à la guerre qu'il méditait. Nommé commissaire du roi près des États de la province, il y fit noter les dépenses de la guerre et compléta sa mission à Saint-Malo, dont les habitants s'offrirent à fournir au roi l'artillerie et l'argent dont il aurait besoin. Après la séparation des états, il suivit le maréchal de Brissac au siége de Dinan, contribua avec Molac à la prise de cette ville, dont il régla la capitulation. Il fut ensuite le principal négociateur qu'employa Henri IV pour déterminer le duc de Mercœur à se soumettre; sa conduite ferme et habile obtint l'approbation du roi. Il ne paraît pas avoir séjourné dans la Bretagne après qu'elle fut entièrement rentrée sous l'obéissance de Henri IV. Montmartin a laissé un récit des événements auxquels il a pris part, sous ce titre : *Mémoires de Jean du Mats, seigneur de Terchant et de Montmartin, gouverneur de Vitré*, ou *Relation des troubles arrivés en Bretagne, depuis l'an* 1589 *jusqu'en* 1598. On ignore si la mort de Montmartin a précédé ou suivi la publication d'un ouvrage qui parut sous son nom, intitulé : *État de ceux de la religion en France*, Paris, 1615, in-8°.

MONTMAUR (Pierre de), fameux parasite, né en 1576, à Bétaille, près de Martel (en Querci), mort en 1648, admis chez les jésuites, remplit les fonctions de régent au collége de Périgueux, et fut envoyé à Rome, où il enseigna la grammaire latine. Étant sorti de la société, il se rendit à Paris, où il obtint, en 1623, la chaire de grec au collége de France. Quoiqu'il possédât une fortune indépendante, Montmaur, qui d'ailleurs n'était pas sans mérite, faisait bassement sa cour aux grands pour être admis à leur table où il débitait de bons mots farcis de longues et pédantesques citations. On cite de lui une *Invective* en prose contre Auger Busbec, et une *Élégie* sur la mort d'Éléonor d'Orléans, duc de Fronsac, tué à Montpellier : ce sont deux pièces qu'Adrien de Valois fit réimprimer sous ce titre pompeusement ironique : *P. Montmauri, græcarum litterarum professoris regii, opera in duos tomos divisa, quorum alter solutam orationem, alter versus complectitur, iterùm edita et notis nunc primùm illustrata, à Januario Frontone*, Paris, 1643, in-4°. Les différentes satires publiées contre lui par les auteurs contemporains, ont été recueillies par Sallengre sous le titre d'*Histoire de P. de Montmaur*, la Haye, 1715, 2 vol. in-8°, figures.

MONTMIGNON (Jean-Baptiste), savant ecclésiastique, né en 1737 à Lucy, près de Château-Thierry, et mort grand vicaire à Paris, le 21 février 1824, avait été archidiacre de Soissons. Obligé de quitter la France, en 1793, il n'y rentra qu'après le concordat de 1802. Ses principaux ouvrages sont : *Système de prononciation figurée applicable à toutes les langues*, etc., Paris, 1785, in-8°; *Vie édifiante de Benoît-Joseph Labre*, etc., traduite de l'italien, 3e édition, 1784, in-12; *Choix de lettres édifiantes*, 2e édition, 1824-25, 8 vol. in-8°; *la Clef de toutes les langues*, etc., 1811, in-8°.

MONTMIRAIL (Charles-François-César le Tellier, marquis de), officier distingué par ses qualités aimables et son instruction, né en 1737, à Lucy, mort en 1764, fit sa première campagne en 1757, en qualité d'aide de camp du maréchal d'Estrées, son oncle; il servit à la tête de son régiment de carabiniers dans celle de 1761, fut nommé brigadier l'année suivante, et plus tard colonel des cent-suisses. Admis à l'Académie des sciences en 1761, il en devint président en 1763. Son *Éloge historique*, mis à la tête du 10e vol. des *Mélanges intéressants et curieux*, par Surgy, a été imprimé séparément, Paris, 1766, in-8°.

MONTMORENCI (Mathieu Ier de) n'est pas le premier personnage connu de son illustre famille, mais le premier sur lequel l'histoire donne quelques détails. Son immense fortune, la dignité de connétable qu'il reçut vers 1130, sa première alliance avec Aline, fille naturelle de Henri Ier, roi d'Angleterre, et surtout son second mariage avec Alix ou Adélaïde de Savoie, veuve de Louis le Gros et mère de Louis le Jeune, le rendirent le plus puissant seigneur du royaume. Lorsque le jeune roi se croisa, en 1147, Mathieu, resté en France, partagea les soins de l'administration avec Suger et Raoul, comte de Vermandois. Il mourut en 1160, comblé d'honneurs et de richesses. Des auteurs ont fait remonter l'origine des Montmorenci jusqu'au temps de la fondation de la monarchie; mais ils ne s'appuient que sur de simples conjectures et sur des traditions qui prouvent toutefois l'antiquité de cette noble maison. On commence à avoir sur elle quelques données certaines, vers 950. On voit alors un Bouchard, *sire de Montmorenci par la grâce de Dieu*, se distinguer dans les armées françaises. La filiation de ses descendants est prouvée sans aucune interruption. La charge de connétable possédée six fois par des Montmorenci, le fut d'abord par Albéric, qui vivait en 1060. Cet office, avant lui, répondait à sa dénomination (*comes stabuli*); c'était à peu près ce qu'est aujourd'hui la charge de grand écuyer : Albéric en fit un office de la couronne et un office militaire. Thibaut, neveu d'Albéric, devint connétable vers 1090. Ce Thibaut était le grand-oncle du Mathieu, qui fait le sujet de cet article.

MONTMORENCI (Mathieu II de), surnommé *le Grand* et *le Grand Connétable*, petit-fils de Mathieu Ier, se signala, sous Philippe Auguste, à la conquête de la Normandie, qui fut enlevée à Jean sans Terre (1203), prit part à toutes les guerres jusqu'à la bataille de Bouvines (1214), au gain de laquelle il contribua puissamment, se croisa, en 1215, contre les Albigeois, et fut créé

connétable en 1218. Ce fut lui qui joignit pour toujours à ce titre le commandement des armées. Il jouit de la plus grande autorité sous le règne de Louis VIII, commanda avec ce prince l'armée qui prit Niort, St.-Jean-d'Angely, le Limonsin. le Périgord, l'Aunis, etc., et tourna encore une fois ses armes contre les Albigeois, qu'il combattit jusqu'à l'accommodement de 1226. Après la mort de Louis VIII, qui lui recommanda son fils en bas âge, Mathieu aida la régente, Blanche de Castille, à soumettre les grands vassaux de la couronne, obtint sur eux plusieurs avantages, mais n'eut pas le temps de voir son ouvrage consolidé, et mourut justement regretté de son maître, en 1230. Il mérita le surnom de *Grand* par son courage, par son habileté dans les affaires, et plus encore par ses vertus.

MONTMORENCI (Charles de), maréchal de France en 1343, se distingua par ses exploits militaires et par ses talents comme négociateur. Il commanda l'armée que Jean, duc de Normandie, envoya en Bretagne au secours de Charles de Blois, son cousin, combattit avec courage à la bataille de Crécy, en 1346, et mérita d'être nommé gouverneur de Normandie. Il contribua beaucoup à la conclusion du traité de Bretigny, en 1360, fut choisi par le roi Charles V pour être parrain du Dauphin, depuis Charles VI, et mourut en 1381.

MONTMORENCI (Anne de), connétable de France, né à Chantilly en 1493, se lia dès son enfance avec le comte d'Angoulême, qui régna depuis sous le nom de François Ier : telle fut l'origine de l'immense autorité dont il jouit plus tard sous ce prince. Il fit ses premières armes en Italie, sous l'héroïque Gaston de Foix, eut ensuite l'honneur de seconder Bayard dans sa belle défense de Mézières (1521), et montra partout la plus brillante valeur. Les Suisses qui combattaient sous Lautrec en Italie, mécontents de ne point recevoir leur paye, menacèrent de se retirer, si on ne les menait à l'ennemi, retranché dans l'imprenable château de la Bicoque, près de Milan. Montmorenci, leur colonel général, céda à leurs vœux malgré lui, et tomba dans la foule des mourants, couvert de blessures, qui ne l'empêchèrent pas, quelque temps après, de marcher contre le connétable de Bourbon, de lui faire lever le siége de Marseille, et de le forcer même à évacuer la Provence. Ce fut alors (1522) qu'il fut nommé maréchal. Après s'être opposé vainement, l'année suivante, au projet d'une nouvelle expédition dans le Milanais, il fut fait prisonnier à la funeste journée de Pavie (1525). Il traita bientôt de sa rançon, s'occupa avec ardeur des moyens de rendre à la liberté un prince qui était aussi son ami, et fut récompensé de son zèle par le gouvernement du Languedoc, la charge de grand maître de France, et l'administration des affaires de l'État. Son premier soin fut de conclure des traités avec le roi d'Angleterre et le pape, pour opposer des ennemis à l'Empereur, qui recommença la guerre en 1536. Il évita de livrer à Charles-Quint, qui commandait une armée de 60,000 hommes en Provence, une bataille dont la perte eût entraîné la ruine de la monarchie; mais il sut le forcer à une retraite malheureuse par son habile temporisation, et mérita par cette conduite les noms de *sage Cunctateur* et de *Fabius français*. Il préserva ensuite la Picardie d'une invasion des Impériaux, transporta le théâtre de la guerre dans le Piémont, et se prépara à conquérir le Milanais; mais des négociations furent alors entamées. L'épée de connétable, qui lui fut donnée en 1538, et les importantes dignités de grand maître et de chef des conseils, le rendirent l'arbitre de toutes les affaires, et lui valurent, auprès des plus puissants monarques, une considération égale à celle de son maître. Mais l'austérité de ses mœurs et la rudesse de ses manières le perdirent. Il n'était aimé que du Dauphin, depuis Henri II : on eut l'art de persuader à François Ier, devenu morose et soupçonneux par l'effet de sa cruelle maladie, que cette liaison de l'héritier du trône avec le premier dignitaire de l'État était fondée sur des motifs criminels, et le connétable fut disgracié (1541). Sa fermeté et sa hauteur ne se démentirent point dans l'exil. Rappelé à la tête des affaires, à l'avénement de Henri II (1547), il marcha, l'année suivante, contre les habitants de la Guienne et de la Saintonge, justement révoltés des vexations de la gabelle, et les traita avec barbarie. En 1557, il voulut secourir St.-Quentin, assiégé par les Espagnols ; il fit une faute, dont l'avait averti le maréchal de Saint-André, fut fait prisonnier, et dès ce moment la fortune parut l'avoir abandonné sans retour. Il paya pour sa rançon 165 mille écus (plus de 2 millions de la valeur actuelle), et vint conclure la malheureuse paix de Cateau-Cambresis (1559), qui satisfaisait sa jalousie, en enchainant l'activité et le courage des Guises, ses rivaux déjà redoutables. Écarté des affaires sous François II, il reparut à la cour sous Charles IX, mais ne retrouva pas son ancienne influence. Sa haine pour les princes lorrains ne l'empêcha pas de s'unir avec le duc de Guise et le maréchal de Saint-André dans le fameux *triumvirat;* et malgré son attachement à la religion catholique, il n'en fit pas moins cause commune avec le prince de Condé et le roi de Navarre, pour combattre l'ascendant des Guises. En un mot, toute cette époque de sa vie fut indigne de sa réputation, et ne lui valut que le sobriquet de *capitaine Brûle-Bancs,* qu'il reçut pour avoir dispersé et détruit quelques prêches huguenots. Vainqueur, en 1562, à la bataille de Dreux, il fut fait prisonnier néanmoins par les protestants ; mais, remis en liberté l'année suivante, il chassa les Anglais du Havre, et vint enfin chercher la victoire et la mort dans les plaines de St.-Denis, en 1567. Il expira dans son hôtel, à Paris, deux jours après cette sanglante bataille. On sait qu'il répondit au cordelier qui l'exhortait : *Croyez-vous qu'un homme qui a su vivre près de* 80 *ans avec honneur ne sache pas mourir un quart d'heure?* Telle fut la vie et la mort de ce Montmorency, *homme intrépide,* dit Voltaire, *à la cour comme dans les armées, plein de grandes vertus et de défauts, général malheureux, esprit austère, difficile, opiniâtre, mais honnête homme, et pensant avec grandeur.* Sa politique ne fut point assez éclairée, et servit trop des ressentiments et des intérêts de position, aux dépens du bien public. Cette sagesse qui, dès son jeune âge, lui fit donner le nom de *Caton,* passerait peut-être de nos jours pour de la dureté pédantesque. (*Voyez* pour plus de détails, Brantôme; *la grande Histoire de la maison de Montmorenci,* par Duchesne; *l'Histoire des hommes illustres de France,* par d'Auvigny, etc.).

MONTMORENCI (François de), fils aîné du précé-

dent, commença à porter les armes au siége de Lanz en Piémont, en 1551, se signala dans plusieurs occasions, et fut envoyé, en 1572, ambassadeur en Angleterre. Accusé à son retour d'avoir trempé dans la conjuration de Saint-Germain en Laye, qui avait pour but d'enlever le duc d'Alençon, il fut mis à la Bastille; mais Catherine de Médicis l'en fit sortir bientôt et se servit de lui pour ramener le duc qui avait quitté la cour. Il mourut au château d'Écouen, en 1579, dans sa 49e année, laissant la réputation d'un grand capitaine et d'un habile négociateur. Il avait cédé la dignité de grand maître de France au duc de Guise, et reçu comme en échange le bâton de maréchal et le gouvernement du château de Nantes.

MONTMORENCI (Henri Ier, duc de), était le second des cinq fils du connétable Anne de Montmorenci, et de Madeleine de Savoie de Tende. Il sut honorer le nom de Damville, sous lequel il fut connu pendant la vie de son père et celle de son frère aîné. Il avait fait sa première campagne en Allemagne et en Lorraine (1552), et s'était signalé à la défense de Metz, assiégé par Charles-Quint. Ayant passé ensuite à l'armée de Piémont, il y commanda la cavalerie légère, et mérita les éloges du maréchal de Brissac. A son retour en France (1557), il éprouva l'accueil le plus distingué de la part du roi Henri II, qui était son parrain, et des mains duquel il reçut le collier de l'ordre de Saint-Michel, n'étant âgé que de 24 ans. Bientôt après il épousa Antoinette de la Mark, petite-fille de la duchesse de Valentinois. Sa belle et courageuse conduite pendant la guerre civile, lui valut la dignité d'amiral de France, qu'il garda jusqu'à la paix, et qu'il remit alors à son cousin Coligni. En 1562, à la bataille de Dreux, il fit prisonnier le prince de Condé, et continua de servir avec beaucoup de zèle et de gloire, son roi, ainsi que la cause catholique. L'année suivante, il obtint le gouvernement de Languedoc, et, en 1566, le bâton de maréchal de France. La guerre de religion s'étant rallumée en 1567, il fut présent avec trois de ses frères, à la bataille de Saint-Denis, où leur père, cet illustre vieillard, blessé à mort, jouit encore du bonheur de voir ses enfants arracher à l'ennemi les lauriers dont ils devaient couvrir son tombeau. Le cardinal de Lorraine, craignant de trouver dans la maison de Montmorenci les obstacles les plus redoutables aux projets ambitieux qu'il formait pour ses neveux, chercha tous les moyens d'exciter contre elle Catherine de Médicis : en conséquence, les fils du connétable Anne auraient été du nombre des victimes de la nuit de la Saint-Barthélemi, si l'aîné (le maréchal de Montmorenci) ne s'était retiré à Chantilli, deux jours avant les massacres, en avertissant ses frères de se tenir sur leurs gardes, et de quitter Paris. Damville se rendit alors en Languedoc. Quand il apprit que Henri III revenait de Pologne (1574), il accepta la médiation et les bons offices du duc de Savoie, avant d'aller joindre le monarque; mais averti de quelques machinations de l'artificieuse Médicis, il crut devoir regagner son gouvernement, dans lequel il se mit à la tête des catholiques mécontents, qu'on appelait les *politiques*, et qui s'unissaient aux calvinistes, dans l'intérêt d'une défense commune. Damville battit les troupes envoyées contre lui, et vécut en souverain, dans le Languedoc, y levant des troupes et de l'argent, fortifiant ou rasant les places, et finissant, à sa volonté, ou la guerre ou la paix avec les huguenots. Dès que la nouvelle de la mort de Henri III lui fut parvenue, il fit proclamer Henri IV, dans toutes les villes où il commandait, et continua pendant plusieurs années à rendre d'importants services à son prince. Henri le Grand, qui l'appelait son *compère*, et lui donnait ce titre dans le corps des lettres qu'il lui écrivait, et même sur la suscription, lui envoya l'épée de connétable, en 1593. Montmorenci Damville mourut à Agde, le 1er avril 1614, âgé de 70 ans.

MONTMORENCI (Henri II, duc de), fils du précédent, maréchal de France, etc., naquit à Chantilli, en 1595. Le roi Henri IV voulut le tenir sur les fonts de baptême, et lui assura dès lors la survivance du gouvernement de Languedoc, qu'avait le connétable son père. Il ne l'appela jamais que son *fils*, lui donnant toutes les marques de la plus constante affection. Louis XIII le fit amiral en 1612, à l'âge de 17 ans, et chevalier du Saint-Esprit, en 1619. De tous les grands seigneurs de son temps, le jeune duc de Montmorenci fut le plus aimable et le plus aimé. Joignant à la valeur la plus brillante les formes les plus attachantes, le caractère le plus généreux, il était l'idole de la cour et des provinces, du peuple et de l'armée. Il se signala, pour la première fois, en 1620, époque où les intrigues et les troubles dont la religion était le prétexte, agitaient la cour et déchiraient le royaume. Le fils de Henri IV commençait à régner par lui-même, ou plutôt il régnait par ses favoris. Montmorenci, quelques instances et quelques promesses que lui eût faites Marie de Médicis, à laquelle il était allié de très-près, se souvint des conseils qu'il avait reçus de son père, et il resta fidèle à son maître, bien que la cour ne se montrât pas toujours juste à son égard. Il reprit aux protestants plusieurs places importantes; se trouva ensuite au siége de Montauban et à celui de Montpellier, où il fut blessé. Cette première guerre de religion, dont le Languedoc fut le principal théâtre, finit en 1622; mais elle se ranima en 1625. Le duc fut chargé du commandement de la flotte envoyée par les Hollandais à Louis XIII. Les commandants de cette flotte avaient reçu l'ordre d'éviter de combattre les protestants, qu'ils regardaient comme leurs frères. Montmorenci sut persuader les chefs, et s'attirer l'admiration des soldats: les ayant remplis de zèle et d'ardeur, il reprit, à leur tête, les îles de Rhé et d'Oléron. Ce fut dans cette occasion qu'il abandonna pour plus de 100,000 écus de munitions qui lui appartenaient comme amiral. Pendant le mémorable siége de la Rochelle (1628), Montmorenci se mesurait, en Languedoc, avec le fameux duc de Rohan, et sortait vainqueur de cette lutte. Il contribua ensuite à l'amnistie qui fut accordée aux protestants. Le roi, qui ne songeait plus qu'à se venger de ses ennemis du dehors, l'emmena, en 1629 et 1630, dans le Piémont, comme lieutenant général de ses armées. Ce fut dans cette campagne, que Montmorenci livra (le 10 juillet 1629) le combat de Veillane, un des plus beaux faits d'armes de toute cette guerre. Il faisait filer ses troupes dans la montagne pour aller joindre le maréchal de la Force, lorsque Doria attaqua son arrière-garde avec un gros corps d'Impériaux. Le duc marcha vers lui, à la tête des gendarmes du roi, et, ayant franchi un fossé, poussa jusqu'au 1er escadron, où il blessa lui-

même Doria de deux coups d'épée. Il chargea la cavalerie qui venait au secours du prince, et la mit en désordre; puis, s'abandonnant à son impétuosité, il alla droit à un bataillon allemand, qui, sans considérer que le duc n'était suivi que de peu de monde, prit l'épouvante et s'enfuit. Les Impériaux eurent 700 hommes tués ou noyés, et 600 faits prisonniers avec Doria. Le prince de Piémont vit l'action du haut des retranchements, et n'osa les quitter. Louis XIII écrivit au vainqueur de Veillane: « Je me sens obligé envers vous, autant qu'un roi le puisse être; » et il le fit maréchal de France. C'est de 1632 que date la déplorable époque où le duc de Montmorenci ternit sa réputation, et imprima à son nom illustre la tache d'un tort bien grave, celui de rébellion contre son souverain. Le roi l'avait traité moins en sujet qu'en ami; le cardinal de Richelieu affectait de le traiter comme l'homme de la cour qu'il aimait le mieux, et sur lequel il comptait le plus : aussi Louis XIII à Lyon, dans la maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, craignant de laisser en mourant le cardinal en butte à la vengeance de la reine mère et à l'animosité des courtisans de cette princesse et de Gaston, ne s'en fia qu'au duc de Montmorenci, du salut de son ministre. Mais bientôt après, tous les intrigants des deux cours (celle de la reine et celle de Gaston), essayèrent de persuader au duc, qu'après le grand service qu'il avait rendu au cardinal, il n'y avait pas de dignité si haute à laquelle il n'eût droit de prétendre. Mais en vain se flatterait-il, lui disait-on, d'obtenir la charge de connétable, presque héréditaire jusqu'alors dans sa famille, par le canal de ce ministre, dont il n'avait guère éprouvé, depuis plusieurs années, que des dégoûts. Ils lui répétaient adroitement que le système du cardinal était d'abattre les autorités particulières, afin de les réunir toutes en sa personne. Il ne restait pour Montmorenci, lui disaient-ils, qu'un seul moyen de réussir; c'était de se rendre médiateur entre le roi et sa famille. Le duc d'Épernon avait bien su tirer la reine mère de Blois, et la reconcilier avec son fils : ce que d'Épernon avait su faire, le duc de Montmorenci pouvait bien le tenter. S'il réussissait, l'épée de connétable devenait pour lui une conquête assurée. Il se laissa toucher par les instances du frère du roi. Le sort de Marie de Médicis, réfugiée dans une cour étrangère, l'intéressa peut-être d'autant plus, que les raisons de la protéger lui étaient remises sans cesse sous les yeux par la duchesse de Montmorenci, parente de la reine mère. Quoi qu'il en soit, Montmorenci essaya de faire soulever le Languedoc dont il avait le gouvernement. Richelieu, qui n'était pas exempt de craintes à ce sujet, mit en avant le souvenir de leur ancienne liaison, pour engager des amis communs à démontrer au duc l'inutilité de ses efforts, et l'impossibilité du succès. Ils lui représentèrent qu'il exposait sa vie, et que s'il tirait l'épée contre son roi, il n'y aurait pour lui ni grâce ni pardon. Le duc n'en continua pas moins ses menées, fit de nouvelles levées d'hommes et d'argent, et reçut, en 1632, dans le Languedoc, Gaston, qui venait de rentrer en France, à la tête de 2,000 hommes, étrangers pour la plupart, et qu'il avait rassemblés du côté de Trèves. Montmorenci, déconcerté dans ses mesures par l'arrivée précipitée du duc d'Orléans, s'était assuré de Lodève, Albi, Uzès, Alais, Béziers, St.-Pons, Lunel, etc.; mais Nîmes, quoique peuplé de religionnaires, Narbonne, Montpellier, Carcassone, Toulouse, avaient refusé de se joindre à lui; mais le maréchal de la Force entrait d'un côté par le Pont-Saint-Esprit, à la suite du frère du roi; et Schomberg marchait par le haut Languedoc, pour envelopper simultanément Gaston et Montmorenci, qui avaient levé l'étendard et réuni leurs forces, formant 6 à 7,000 hommes en tout. On jugea nécessaire que Louis XIII s'approchât en personne, et qu'il se rendît à Lyon. Ce fut alors que Richelieu envoya vers le maréchal un négociateur, dont tous les efforts furent inutiles. L'archevêque de Narbonne, ami de Montmorenci, entreprit également de le ramener à son devoir; il se rendit auprès de lui, et ne réussit pas mieux que l'émissaire du cardinal. Ce qui avait achevé d'exaspérer le duc, était la déclaration du 23 août, datée de Cosne, qui venait de le déclarer criminel de lèse-majesté, et déchu de tous ses honneurs, grades et dignités, avec confiscation de ses biens, et l'ordre donné au parlement de Toulouse de lui faire son procès; car une fois que Richelieu vit que toute la France, une seule province exceptée, restait dans le devoir; il ne voulut plus entendre à aucune composition. Cependant Schomberg n'avançait qu'avec circonspection contre l'héritier présomptif de la couronne; et au moment d'être forcé d'engager une action, il prit sur lui d'envoyer Cavoie proposer d'entrer en accommodement; mais Montmorenci, qui affectait, dit Dupleix, de mépriser ses ennemis, et qui mettait toute confiance dans sa seule bravoure, répondit, par désespoir ou par présomption : On parlementera après la bataille. Et le 1er septembre 1632, le combat de Castelnaudari fut livré. Ce ne fut, à proprement parler, qu'une rencontre, qui ne dura qu'une demi-heure, et ne coûta pas la vie à 100 hommes. Le duc dut son malheur à cette valeur impétueuse qui, à la vue du danger, lui faisait oublier qu'il était général, et non simple soldat. La même ardeur qui avait décidé son triomphe à Veillane, le perdit à Castelnaudari. Il montait un cheval gris pommelé, tout couvert de plumes incarnat, bleu et isabelle. S'étant mis à la tête d'un seul escadron, il s'avança jusqu'à 25 ou 30 pas du camp des royalistes, mais il essuya une si rude décharge de mousqueterie, qu'une douzaine des siens tombèrent morts sur la place; plusieurs autres furent mis hors de combat, et le reste prit la fuite. Montmorenci, ayant reçu un coup de feu à la gorge, entra en fureur; et poussant son cheval, il franchit le fossé, large de 3 ou 4 toises, qui le séparait des fantassins de Schomberg. Cinq ou six de ses amis, parmi lesquels était le comte de Rieux, avaient pu seuls le suivre. Il abat devant lui tout ce qui se présente, se fait jour, et pénètre jusqu'au 7e rang, à travers une grêle de balles; enfin, d'un coup de pistolet, il casse le bras à Gadagne, capitaine des chevau-légers, qui se présentait pour le combattre. Gadagne, de la main droite, tira sur l'illustre chef des rebelles, lui perça, de deux balles, la joue droite auprès de l'oreille, et lui fracassa plusieurs dents. Montmorenci n'en renversa pas moins un autre officier nommé le baron de Laurières, et déchargea un si furieux coup d'épée sur la tête de Bourdet, fils du baron, qu'il le fit chanceler : mais presque aussitôt son cheval, atteint de plusieurs coups, bronche, se relève, et tombe enfin roide mort. Le duc, ne pouvant se débarrasser, s'écrie :

« A moi, Montmorenci ; » et il prie deux sergents aux gardes-françaises, qui se trouvaient auprès de lui, de ne point l'abandonner, et de lui procurer un confesseur. Porté dans une métairie, à un quart de lieue du champ de bataille, confessé par l'aumônier du maréchal de Schomberg, pansé par le chirurgien des chevau-légers du roi, qui banda les plaies de la tête et du cou ; ce fut sur une échelle où l'on avait mis une planche, de la paille et plusieurs manteaux, qu'il fut amené à Castelnaudari. L'émotion du peuple fut si grande lorsqu'il y arriva, qu'il fallut que les gens d'armes qui le conduisaient tirassent leurs épées pour écarter la foule qui fondait en larmes, et témoignait publiquement sa douleur. Le maréchal de Schomberg, ne jugeant pas pouvoir, dans une place aussi peu sûre, répondre d'un prisonnier de si haute importance, le conduisit lui-même au château de Leitoure, dont Roquelaure était gouverneur : Schomberg mit tous ses soins à veiller sur ce grand coupable : pourquoi faut-il dire qu'il avait la promesse d'hériter des dépouilles de Montmorenci? Louis XIII arriva le 22 octobre à Toulouse ; et, conformément à la déclaration de Cosne, le duc y fut transporté le 27, pour être jugé par le parlement, auquel le roi annonça que sa volonté était que le garde des sceaux, en vertu d'un pouvoir extraordinaire, présidât au jugement. Dans son interrogatoire, Montmorenci montra le plus noble et le plus touchant repentir. La mort de ce grand personnage avait été résolue, à ce qu'il paraît, dans un conseil secret où le cardinal et le père Joseph, en présentant à Louis XIII, sous toutes les faces, la raison d'État, obtinrent de lui qu'il serait inflexible; et le roi n'osa pas manquer à l'engagement qu'on lui avait fait prendre. En vain toute la cour, les princes, les grands du royaume, se jetèrent à ses pieds pour qu'il accordât la grâce du coupable. C'était contre eux-mêmes, contre les intrigues, les machinations de plusieurs d'entre eux que ce terrible exemple était dirigé par une politique nécessaire. Les marques de l'intérêt le plus vrai, de la compassion la plus profonde, furent données par toutes les classes à l'infortuné Montmorenci, mais ne purent rien changer à son sort. La princesse de Condé, sa sœur, accourut, et, après s'être abaissée à supplier Richelieu, épia vainement l'occasion d'implorer aussi à genoux la clémence du roi ; il se rendit inaccessible pour demeurer inexorable. L'autorité ne chercha point à retenir l'explosion de la douleur publique, qui se manifestait partout à Toulouse, et qui fut constamment la même pendant les cinq jours que dura le procès. Dans la soirée du 29 octobre, la ville se remplit de troupes : aussi péniblement affectées que le peuple, elles paraissaient n'exécuter qu'à regret les ordres donnés pour empêcher tout mouvement. Lorsque le maréchal fut introduit dans la grande chambre, la plupart des juges se couvrirent le visage de leur mouchoir pour cacher leurs larmes. Après la condamnation, de nouveaux efforts furent faits de toutes parts auprès du roi. L'infortuné duc se disposa à terminer son sacrifice. On lui avait accordé d'être décapité dans l'intérieur de l'hôtel de ville, et non pas publiquement sur la place du Salin, comme l'arrêt le portait; cette apparente condescendance ne réserva à sa fin qu'une douleur de plus ; car il fut exécuté devant la statue du roi Henri IV, son parrain, qui était en partie redevable du trône de France au connétable de Montmorenci. Il s'avança vers l'échafaud avec fermeté, mit la tête sur le billot, et dit au bourreau d'une voix haute : *Frappe hardiment*, et il reçut le coup mortel en disant : *Domine Jesu, accipe spiritum meum*. Ainsi périt, le 30 octobre 1632, le maréchal duc de Montmorenci. Avec lui finit la branche cadette de cette maison si féconde en grands hommes, et la première branche ducale des Montmorenci. Comme il mourait sans enfants, tous ses biens restèrent à sa sœur, mère du grand Condé. Son corps fut lavé, embaumé par les dames de la Miséricorde, et conduit dans un carrosse à l'église de Saint-Sernin. Son cœur fut déposé dans l'église de la maison professe des jésuites. En 1645, la duchesse sa veuve fit transférer le corps à Moulins, et lui fit élever un magnifique tombeau de marbre, qui existe encore aujourd'hui. *L'Histoire de Henri, dernier duc de Montmorenci, pair et maréchal de France*, a été publiée à Paris en 1663, in-4°, par Simon Ducros.

MONTMORENCI (Marie-Félice ORSINI, duchesse de), femme du précédent, née à Rome en 1600, morte supérieure du couvent de la Visitation de Moulins le 5 juin 1666, a été présentée par l'auteur anonyme d'une *Vie du duc de Montmorenci*, imprimée en 1699, comme complice et même comme cause principale des torts si graves de son époux. Presque tous les historiens, et Désormeaux entre autres, ont répété la même assertion ; mais d'autres écrivains l'ont démentie. D'ailleurs Gaston, pendant un séjour qu'il fit à Moulins, en 1634, justifia hautement la duchesse d'avoir pris la moindre part à ce qui s'était passé de contraire à l'autorité du roi en Languedoc. Quoi qu'il en soit, huit jours après l'exécution de son mari, elle fut conduite au château de Moulins. Rendue à la liberté au bout d'un an, mais toujours inconsolable, elle entra dans le couvent de la Visitation, où elle prit le voile en 1657, après y avoir placé le corps de son époux dans un superbe mausolée. Là tout entière à sa douleur et à la religion qui la consolait, elle fut honorée des visites des plus grands personnages, entre autres de Louis XIV, de Christine, reine de Suède, et de Henriette de France, cette veuve infortunée de Charles Ier, qui vint souvent mêler ses larmes à celles d'une veuve également malheureuse.

MONTMORENCI (Charlotte-Marguerite), sœur du duc Henri II, et belle-sœur de la précédente, née en 1594, avait été destinée par son père, le connétable de Montmorenci-Damville, à être l'épouse de Bassompierre ; mais Henri IV, sur qui sa rare beauté avait fait une vive impression, la maria au prince de Condé, qu'il croyait sans doute pouvoir tromper plus facilement. Cependant le jeune prince, après avoir longtemps tenu sa femme éloignée de la cour, prit le parti de l'emmener en toute hâte à Bruxelles, d'où bientôt il se retira en Italie, pour échapper aux poursuites du roi de France. Toutefois la princesse resta en Flandre : aussi a-t-on dit, sans trop de fondement, qu'elle était le véritable objet de la guerre dont Henri IV faisait les préparatifs, lorsqu'il fut assassiné. Cette mort cruelle permit aux deux époux de se réunir. La princesse s'enferma avec son mari, en 1617, à la Bastille, et y subit volontairement avec lui plus de deux ans de détention. Restée veuve en 1646, elle mourut le 2 décembre 1650, laissant trois enfants : le grand

Condé, le prince de Conti et la duchesse de Longueville.

MONTMORENCI (JEANNE-MARGUERITE DE), connue sous le nom de la *Solitaire des Rochers*, née vers 1649, résolut, en 1666, d'aller vivre loin du monde. On sait que sa naissance était très-distinguée, mais on n'a aucun renseignement sur ses premières années, ni même rien de positif sur sa famille : ce qui a fait croire qu'elle appartenait aux Montmorenci, c'est qu'une demoiselle de cette illustre maison, qui disparut vers ce temps, avait précisément le même âge. Quoi qu'il en soit, elle avait profité, pour s'échapper, d'un pèlerinage qu'on lui permit de faire au mont Valérien, et, après avoir servi ou mendié pendant plusieurs années, elle se choisit, dans une gorge des Pyrénées, une retraite qu'elle nomme dans ses lettres la *Solitude des Rochers*. Plus tard elle se rendit à 30 lieues de là, et plus près de l'Espagne, dans un autre ermitage qu'elle nomme la *Solitude de l'Abîme des ruisseaux*. Ce fut là qu'elle commença à entretenir avec un père Debray, cordelier, jadis son confesseur, une correspondance qui dura 8 ans, et dont on a recueilli 38 lettres. Elle quitta sa solitude pour aller à Rome participer aux grâces du jubilé, et mourut, à ce qu'on présume, dans ce voyage. Elle devait avoir environ 51 ans. Il a paru en 1787 une *Vie de la Solitaire des Rochers*. (On peut consulter à ce sujet l'*Histoire ecclésiastique* de Berault de Bercastel, livre 80e.)

MONTMORENCI (MATHIEU-JEAN-FÉLICITÉ DE MONTMORENCI-LAVAL, vicomte, puis duc DE), pair de France, ministre d'État, etc., né à Paris le 10 juillet 1760, porta les armes dans la guerre d'Amérique, sous les ordres de son père, colonel du régiment d'Auvergne, et y puisa les principes de liberté et d'indépendance qu'il manifesta dès le commencement de la révolution. Nommé en 1789 député aux états généraux par la noblesse du bailliage de Montfort-l'Amaury, dont il était grand bailli d'épée, il se réunit des premiers au tiers état, et pendant toute la session de l'assemblée constituante, prit une part active aux mesures qui devaient assurer le triomphe des nouvelles doctrines politiques; ce fut même sur sa proposition que l'abolition de la noblesse fut adoptée. Aide de camp du maréchal Luckner jusqu'à l'établissement du régime républicain, il quitta la France à cette époque et se réfugia en Suisse, où il se lia d'une étroite amitié avec Mme de Staël, dont il reçut les secours d'une généreuse hospitalité. Revenu à Paris après le 9 thermidor, il ne se déroba qu'avec peine aux périls des réactions en vivant dans la retraite, et toujours suspect sous le gouvernement impérial, dont il ne voulut accepter que des fonctions de bienfaisance, il fut même exilé momentanément en 1811. La restauration le trouva dans des sentiments diamétralement opposés à ceux qu'il professait lors de la chute de la monarchie; accueilli avec bonté par Monsieur (Charles X), il devint son aide de camp, accompagna en 1815, comme chevalier d'honneur, Madame, duchesse d'Angoulême, à Bordeaux et à Londres, puis se rendit à Gand, d'où il revint à Paris avec le roi. Il fut compris dans la deuxième organisation de la chambre des pairs, y combattit avec chaleur les principes qu'il avait rétractés, et vit accroître à un tel point la confiance que lui valut cette conduite, qu'il obtint, en 1822, le portefeuille des affaires étrangères avec la présidence du conseil. Appelé au congrès de Vérone, il s'y trouva avec M. de Châteaubriand, qui bientôt le remplaça au ministère. Livré aux pratiques d'une dévotion fervente et sans cesse occupé de bonnes œuvres, le duc de Montmorenci put recevoir sa démission comme une faveur nouvelle; toutefois une place à l'Académie succéda pour lui, en 1825, au fauteuil ministériel, et bientôt il fut choisi par le roi comme gouverneur du duc de Bordeaux. Il ne remplit que fort peu de temps ces importantes fonctions; la mort le frappa le vendredi saint, 25 mars 1826, tandis qu'il faisait ses dévotions à Saint-Thomas-d'Aquin, sa paroisse. Le *Journal de Paris* a donné sur lui une *nécrologie* assez étendue, reproduite dans le *Moniteur* du 29 mars 1826. Barbier lui attribue : *Observations sur la marche suivie dans l'affaire du concordat* (de 1817), Paris, 1818, in 8°.

MONTMORENCI-LAVAL (LOUIS-ADÉLAÏDE-ANNE-JOSEPH, comte DE), lieutenant général, né en 1752, entra, en 1768, dans les gardes du corps, fut nommé, en 1771, capitaine au régiment Dauphin; en 1777, colonel en second; en 1784, colonel du régiment des Trois-Évêchés chasseurs, et en 1791, maréchal de camp. Obligé de quitter la France, il fit la campagne de 1792 à l'armée des princes, joignit ensuite l'armée de Condé, et combattit comme simple soldat. Lorsque cette armée passa au service de Russie, plusieurs officiers étant restés sans emploi, le prince de Condé en forma une compagnie dont il confia le commandement au comte de Montmorenc Laval. Celui-ci se trouva au siége de Maestricht en 1793, fut nommé major au régiment de Béthisy, en 1794, et fit les campagnes de 1794 à 1801 dans l'armée anglaise. Lors de la restauration, le roi le nomma lieutenant général. Il mourut en 1828.

MONTMORENCI (ANNE-PIERRE DE MONTMORENCI-LAVAL). *Voyez* **LAVAL**.

MONTMORET (HUMBERT DE), en latin *Monsmoretanus*, orateur et poëte latin, était né au 15e siècle, dans le comté de Bourgogne, d'une des plus illustres familles de la province. On apprend, par ses ouvrages, qu'il avait visité, dans sa jeunesse, les principales cours de l'Europe, et qu'il n'avait pas toujours su se garantir des séductions de l'amour. Il finit par renoncer aux vains plaisirs du monde, et prit l'habit de Saint-Benoît, à l'abbaye de Vendôme, où l'on conjecture qu'il mourut, après l'an 1520. On a de lui : *Bellorum britannicorum à Carolo VII, Francorum rege, in Henricum, Anglorum regem, felici ductu, auspice Puellâ francâ, gestorum; primi pars versibus expressa*, Paris, 1512, in-4°, etc.

MONTMORIN SAINT-HÉREM (JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS, marquis DE), lieutenant général des armées du roi, chevalier commandeur de ses ordres, gouverneur de Fontainebleau et de Belle-Isle, né en 1704, était chef de la branche aînée d'une ancienne maison d'Auvergne, alliée à la famille régnante et à celle de Lorraine. Entré fort jeune au service, il devint successivement capitaine au régiment de Brissac cavalerie, colonel du régiment de Forest infanterie, à la tête duquel il se trouva aux batailles de Parme et de Guastalla, et colonel du régiment de son nom, qu'il mena au secours de Prague, tenant l'arrière-garde quand l'armée repassa le Rhin. Fait brigadier, il força le premier, en 1744, les lignes de Weissenbourg, où il fut blessé. Devenu maréchal de camp, il

fit, sous le maréchal de Saxe, les campagnes de 1745 et 1746, où il se distingua principalement à la bataille de Raucoux. L'année suivante, détaché par le maréchal de Lowendahl, il fit les siéges du Sas-de-Gand et de l'Écluse, dont il eut le gouvernement; prit le fort Philippine; rejoignit, quelque temps après, l'armée du maréchal de Saxe; et se trouva à la bataille de Lawfeld, et au siége de Berg-op-Zoom, où les troupes, sous ses ordres, montèrent des premières à l'assaut. Commandant 20 bataillons, en 1748, il investit Maestricht, et contribua à la reddition de cette place. Après 55 ans de services, il mourut en 1779.

MONTMORIN (Louis-Victoire-Lux, comte de), fils du précédent, et, comme lui, gouverneur de Fontainebleau, naquit en 1762, et fut le seul de ses sujets que Louis XV eût tenu, en personne, sur les fonts de baptême. Il servit d'abord dans Royal-Piémont, devint ensuite colonel en second, puis titulaire du régiment de Flandre, dont, au commencement de la révolution, il maintint la fidélité aussi longtemps qu'il fut possible. Ses drapeaux ayant été enlevés, dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789, il marcha avec 2 compagnies à l'hôtel de ville, se les fit rendre, et servit d'escorte au roi que menaçaient les factieux. Dénoncé de toutes parts, à cause de sa conduite ferme et loyale, il sortit de France; mais croyant pouvoir être encore utile dans l'intérieur, il revint à Paris, où le roi, pour l'avoir plus près de sa personne, le fit loger au château. Il fut massacré, le 2 septembre 1792, après avoir donné, à la famille royale, des preuves du plus entier dévouement.

MONTMORIN-SAINT-HÉREM (Armand-Marc, comte de), parent du précédent, fut d'abord menin du Dauphin (Louis XVI), puis ambassadeur à Madrid, et ensuite commandant en Bretagne. Appelé à la première assemblée des notables, en 1787, il fut chargé bientôt après du portefeuille des affaires étrangères, et se trouva ainsi ministre lors de l'ouverture des états généraux en 1789. Il adopta les opinions et les principes de Necker, fut renvoyé avec lui (1789), et rappelé quelques jours après la révolution du 14 juillet. Il se trouva entraîné dans le club des jacobins, qui ne portait encore que le nom de *Société des amis de la constitution*; mais incapable de partager les exagérations des clubistes, il se vit expulsé par eux (1791), comme un traître vendu aux puissances étrangères. Chargé néanmoins du ministère de l'intérieur, par *intérim*, il fut accusé, lors du voyage de Varennes, d'avoir donné des passe-ports à la famille royale, et parvint à se justifier. Lorsqu'il donna connaissance aux souverains étrangers de l'acceptation de l'acte constitutionnel par Louis XVI, et à l'assemblée législative de leurs réponses officielles, sa conduite, ainsi que celle des autres ministres, parut tellement équivoque, que l'assemblée les manda tous à sa barre. Montmorin montra, dans cette circonstance, beaucoup de noblesse et de fermeté, et après avoir offert sa démission, forma avec Malouet, Bertrand de Moleville et quelques autres réformateurs mixtes, un des conseils particuliers de Louis XVI. Forcé de se cacher après les événements du 10 août 1792, il fut découvert presque aussitôt, et conduit devant l'assemblée législative, qui le fit mettre en prison. Il périt peu de temps après sur l'échafaud.

MONTMORT (Pierre-Rémond de), mathématicien, né à Paris, en 1678, mort en 1719, fut d'abord destiné à la magistrature; mais fatigué de l'étude du droit, il s'appliqua entièrement à la philosophie et aux mathématiques, après la mort de son père, qui lui avait laissé une fortune assez considérable. Les instances de son frère cadet lui ayant fait accepter un canonicat, il devint l'exemple de ses nouveaux confrères par son assiduité à ses devoirs, jusqu'au moment où il connut Mlle de Romicourt, petite-nièce et filleule de la duchesse d'Angoulême. Il l'épousa en 1706, et renonça avec plaisir à son canonicat, qui d'ailleurs ne l'avait pas détourné de ses études favorites. Il fut l'élève de Malebranche, l'ami de Nicolas Bernouilli, et eut le bonheur de connaître Newton à Londres, où il fit plusieurs voyages. Agrégé à la Société royale de cette ville, il fut admis à l'Académie des sciences en 1716, en qualité d'associé libre. Il s'était attaché particulièrement à étudier la théorie de la probabilité, dont presque aucun géomètre ne s'était encore occupé. Telle était sa force de tête qu'il pouvait travailler aux problèmes les plus embarrassants dans une chambre où l'on jouait du clavecin, et tandis que son fils courait et le lutinait. Il employait une partie de ses revenus à faire imprimer de bons ouvrages, dont les libraires n'auraient pas voulu se charger, et consacrait l'autre à faire en secret des œuvres de charité. On cite de lui : *Essai d'analyse sur les jeux de hasard,* 1713 ou 1714, in-4°; *Traité des suites infinies*, imprimé dans les *Transactions* de 1717, avec une addition, par les soins de son ami Taylor. *Voyez* son *éloge* par Fontenelle, *Histoire de l'académie des sciences,* 1719.

MONTOLIEU (Pauline-Isabelle de POLIER, baronne de), féconde romancière, née en 1751, à Lausanne, morte dans cette ville, le 28 décembre 1832, épousa M. de Cronsaz, et devenue veuve se remaria au baron de Montolieu. Une longue maladie la condamna à l'inaction dans ses dernières années. Publiée en 1781, *Caroline de Lichtfield* commença sa réputation, qu'elle soutint par des publications si nombreuses que leur collection forme 105 volumes. Les ouvrages de Mme de Montolieu, presque tous pleins de charme et d'intérêt, sont au nombre de 52. Ce sont pour la plupart des traductions et des imitations de l'allemand d'Auguste Lafontaine. Parmi ses productions originales, indépendamment de *Caroline de Lichtfield,* regardée comme son chef-d'œuvre, on distingue : *Lettres de M. Henley*, publiées par son amie, 1784, in-12; *le Mari sentimental, ou le Mariage comme il y en a quelques-uns,* 1783, in-18; *Recueil de contes,* 1804, 3 vol. in-12; *Emmerich,* 1810, 6 vol. in-12; *Douze nouvelles,* 1812, 4 vol. in-12; *Suite de nouvelles,* 1813, 3 vol. in-12; *Dix nouvelles,* 1815, 3 vol. in-12; *le Chalet des Hautes-Alpes*, 1813, in-18; *les Châteaux suisses,* anciennes anecdotes et chroniques, 1816, 3 vol. in-12; *les Châteaux suisses,* 1817, 4 vol. in-8°; *Histoire du comte Rodrigo,* de W., 1817, in-8°; *Exaltation et piété,* 1818, in-12. Un choix des *ouvrages* de Mme de Montolieu a été publié en 1829, 40 vol. in-12.

MONTPENSIER (François de BOURBON, duc de), connu aussi sous le nom de *Prince-Dauphin,* né en 1539, mort à Lisieux en 1592, était dauphin d'Auvergne et fils de Louis II de Bourbon, duc de Montpensier. Il obtint,

en 1574, le commandement d'une des 3 armées chargées d'agir contre les protestants, justifia la confiance de ses maîtres par quelques exploits, et fut un des premiers à reconnaître les droits de Henri IV à la couronne. Il se distingua aux batailles d'Arques et d'Ivri, et soumit Avranches.

MONTPENSIER (Catherine-Marie de LORRAINE, duchesse de), fille du duc de Guise, assassiné devant Orléans, née en 1552, épousa à 18 ans Louis II, duc de Montpensier, et mourut à Paris, le 6 mai 1596. On la trouve dans toutes les conspirations qui, depuis la tenue des états de Blois, se succédèrent contre l'État ou contre la personne de Henri III. Elle eut des prédicateurs à ses gages pour faire insulter ce prince en chaire, et poussa l'audace jusqu'à tenter de le faire enlever. Elle sauta au cou du premier qui lui annonça que Henri III venait d'être assassiné : et l'on assure que dans son délire elle s'écria : « Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait pas su avant de mourir que c'est moi qui ai fait le coup. » Elle monta en carrosse avec la duchesse de Nemours, sa mère, et parcourut les rues de Paris en criant : *Bonne nouvelle!* Lorsque plus tard elle apprit que les portes de la capitale avaient été ouvertes aux troupes royales, elle demanda s'il n'y avait pas quelqu'un qui pût lui donner un coup de poignard dans le sein. Cependant elle parut se réconcilier avec le bon Henri, qui, dès le soir même de son triomphe, la reçut et joua aux cartes avec elle.

MONTPENSIER (Anne-Marie-Louise d'ORLÉANS, duchesse de), connue sous le nom de *Mademoiselle*, née à Paris, le 19 mai 1627, de Gaston, duc d'Orléans, eut quelques-uns des défauts de son père, mais non point sa faiblesse, et déploya dans sa vie orageuse quelques grandes qualités. Une des singularités les plus remarquables de son histoire, c'est la quantité de mariages qu'elle eut en vue ou qui lui furent proposés sans aucun résultat. Louis XIV, encore enfant, Louis de Bourbon, comte de Soissons, le cardinal infant, frère d'Anne d'Autriche, et gouverneur général de la Flandre, le roi d'Espagne, Philippe IV, le prince de Galles, depuis Charles II, l'Empereur lui-même, puis l'archiduc Léopold, frère de l'Empereur, enfin le duc de Savoie, furent tour à tour ceux auxquels elle put espérer de donner sa main. Toutes ces alliances manquèrent ou par sa faute ou par celle de Mazarin, qui dès lors fut en butte à sa haine. L'occasion de se venger du ministre lui fut offerte par les frondeurs, qui, connaissant son esprit fier et entreprenant, cherchèrent à l'attirer dans leur parti. Tout en servant la Fronde secrètement, elle resta, par devoir, attachée à la cour jusqu'au moment où son père fit cause commune avec le prince de Condé contre la reine et le ministre. Elle rendit d'importants services à son nouveau parti pendant la guerre civile, fut inquiétée et obligée de quitter la capitale, lorsque les troubles furent apaisés, et ne rentra à la cour qu'en 1657. De nouveaux projets de mariage l'occupèrent alors. Il fut question de plusieurs petits princes qu'elle refusa, du fils du prince de Condé, enfin du roi de Portugal, tout cela sans aucun succès. Un simple cadet d'une illustre maison, Lauzun, devait être plus heureux que tant de princes. *Mademoiselle,* éperdument amoureuse de ce favori du roi, obtint assez facilement, en 1670, la permission de l'épouser, permission bientôt révoquée, mais qui ne l'empêcha pas de s'unir à son amant par un mariage secret. Lauzun subit une détention de 10 ans, ne recouvra la liberté que grâce aux sacrifices immenses de la princesse, et montra pour cette femme qui l'avait tant aimé beaucoup d'ingratitude. Elle s'en consola en se jetant dans la dévotion, et s'en vengea en instituant Monsieur son légataire universel. Elle mourut le 5 mars 1693. « Ses *Mémoires,* dit Voltaire, sont plus d'une femme occupée d'elle que d'une princesse témoin de grands événements. » L'édition de 1746, 8 vol. in-12, est augmentée de plusieurs opuscules. Ces *Mémoires* forment les t. XL, XLI et XLII de la 2e série de la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France,* publiée par Petitot. On trouve en tête de l'édition une *Notice* curieuse.

MONTPENSIER (Antoine-Philippe d'ORLÉANS, duc de), né en 1775, 2e fils de Louis-Philippe-Joseph et de Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, montra de bonne heure du goût pour les arts, qu'il cultiva depuis avec succès. A l'époque de la révolution, il vola avec son frère le duc de Chartres à la défense du territoire français, se fit remarquer à Valmy et à Jemmapes, et passa ensuite à l'armée d'Italie, commandée par Biron. Arrêté à Nice en 1793, par ordre du comité de salut public, il fut transféré à Marseille, au fort Notre-Dame de la Garde, où il subit 43 mois d'une pénible captivité. Il dut enfin son élargissement au Directoire, ou plutôt à la généreuse résignation de son frère aîné, le duc d'Orléans (aujourd'hui Louis-Philippe), qui, cédant au vœu de cette administration inquiète et faible, consentit à se rendre en Amérique. Le duc de Montpensier alla l'y rejoindre avec le comte de Beaujolais en 1797, et réuni à ses deux frères, il parcourut les États-Unis, visita Washington dans sa retraite de Mount-Vernon, et connut plus d'une fois, dans ces courses sur une terre étrangère, le besoin, les périls et les vexations de tout genre. Les trois frères vinrent chercher un asile en Angleterre en 1800, et choisirent pour leur séjour Twickenham. C'est là que le duc de Montpensier mourut le 18 mai 1807, d'une maladie de poitrine dont il portait depuis longtemps le germe. On lui donna un tombeau à Westminster. Il a laissé des *Mémoires* concernant sa captivité, imprimés en 1824, in-8°, et qui font partie de la collection des *Mémoires* sur la révolution.

MONTPERLIER (Joseph-Antoine-Marie), auteur dramatique, né à Lyon, mort à Paris en 1819, à l'âge de 53 ans, s'est fait connaître par plusieurs pièces jouées avec succès sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les principales sont : *Mon oncle Tobie, les Femmes infidèles, le Panier de cerises,* et la comédie du *Gouverneur.* Cette dernière pièce est une comédie de mœurs, et son succès pouvait faire concevoir aux amis de l'art de légitimes espérances.

MONTPETIT (Armand-Vincent de), artiste recommandable, né à Mâcon le 13 décembre 1713, mort à Paris le 30 avril 1800, peignit le portrait avec succès, et imagina une nouvelle manière de peindre la miniature, qu'il nomma *éludorique,* parce qu'on n'y emploie que l'huile et l'eau. Il s'occupa beaucoup de la mécanique, à laquelle il fit faire quelques progrès. Ses inventions sont

décrites dans le *Dictionnaire des Arts*, de l'abbé Jaubert. On a de lui : *Note sur les moyens de conserver les portraits peints à l'huile*, etc., 1776, in-8° ; *Prospectus d'un pont de fer d'une seule arche* (de 400 pieds d'ouverture), 1783, in-4° ; *Observations physico-mécaniques sur la théorie des ponts de fer*, dans le *Journal de physique*, 1788, tome Ier. Lalande a donné une *Notice* sur cet artiste, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1800, tome Ier.

MONTPEZAT-LETTRES (Antoine de), maréchal de France en 1543, mort en 1544, n'était que simple gendarme dans la compagnie du maréchal de Foix, à la bataille de Pavie. Il fut fait prisonnier dans cette malheureuse journée, se présenta de la meilleure grâce du monde pour servir de valet de chambre à François Ier pendant sa captivité, sut gagner la confiance de ce prince, et fut chargé par lui de porter en France des ordres secrets à la régente. Plus tard il se fit remarquer dans plusieurs sièges ou batailles, et parut un personnage assez important pour être mis au nombre des 8 otages que fournit François Ier à Henri VIII pour la reddition de Tournay à la France.

MONTPLAINCHAMP. *Voyez* **BRUSLÉ.**

MONTPLAISIR (René de BRUC, marquis de), poëte français, se fit autant de réputation dans les armes que dans les lettres, et fut nommé, en 1671, lieutenant de roi à Arras, où l'on croit qu'il mourut vers 1673. Ses vers, disséminés dans les *Recueils* du temps, en ont été extraits par Lefèvre de Saint-Marc, et forment un petit volume qu'on trouve ordinairement joint aux *Poésies* de Lalane, Amsterdam (Paris), 1759, in-12. On suppose qu'il a eu quelque part aux *Élégies* publiées sous le nom de la comtesse de la Suze.

MONTRÉAL D'ALBANO ou *Fra Moriale*, gentilhomme provençal et chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, au 14e siècle, se distingua au service du roi de Hongrie, dans les guerres du royaume de Naples. Il commandait une de ces troupes de brigands, qu'on nommait compagnies d'aventure, avec laquelle il resta dans le royaume de Naples en 1351, après le départ du roi. Vaincu et chassé l'année suivante, par Malatesti, seigneur de Rimini, il se mit à la solde du préfet de Vico, seigneur de quelques villes du patrimoine de Saint-Pierre. Bientôt il parvint à attirer sous ses drapeaux 1,500 gendarmes et 2,000 fantassins, qu'il soumit à une discipline régulière, tout en les autorisant à un brigandage également régulier. Il fondit avec cette troupe sur les États de Malatesti en 1353, et y porta la désolation. Ayant accru sa petite armée d'un grand nombre de partisans, avides de pillage, il alla mettre à contribution Sienne, Florence et Pise. Il engagea sa bande à la solde d'une ligue formée en Lombardie contre les Visconti, et se rendit, avec une suite peu nombreuse, à Pérouse et à Rome, pour se ménager des intelligences dans le midi de la France. Mais à son arrivée à Rome, il fut traduit devant un tribunal, comme coupable de brigandages que le prétendu droit de la guerre ne pouvait excuser, et eut la tête tranchée (1354).

MONTRÉSOR (Claude de BOURDEILLE, comte de), grand veneur et favori de Gaston, duc d'Orléans, né vers 1608, mort en 1663, sut captiver ce prince au point qu'il n'osait rien entreprendre sans ses conseils. Il facilita plusieurs entrevues entre son maître et le comte de Soissons, et fut le chef secret du complot tramé par eux contre le cardinal de Richelieu. Mais lorsque Monsieur, dont les menées ne purent demeurer cachées, se hâta de faire la paix avec le ministre, il ne stipula rien pour son favori, qui alla passer 5 ou 6 ans dans sa terre pour éloigner de lui tout soupçon d'intrigue. Montrésor entra malgré lui dans la conspiration de Cinq-Mars, et se vit abandonné une seconde fois par Gaston. Obligé de chercher un asile en Angleterre, tandis que l'on saisissait ses biens, il ne revint en France qu'après la mort de Richelieu (1643), et vendit bientôt sa charge de grand veneur. Il paraissait disposé à vivre loin de la cour, il annonçait même l'intention de se retirer en Hollande, lorsqu'il se rendit suspect à Mazarin par une correspondance assez insignifiante avec la duchesse de Chevreuse, alors exilée. Il subit 14 mois de détention, et, rendu à la liberté, ne manqua pas de se lier avec le coadjuteur contre le ministre. Il joua un rôle très-actif dans les troubles de la Fronde, se réconcilia avec la cour en 1653, et passa les dernières années de sa vie étranger aux intrigues, sans toutefois cesser d'entretenir des liaisons d'amitié et de reconnaissance avec le cardinal de Retz. On a de lui des *Mémoires* pleins de candeur et de bonne foi, qui ont été insérés dans le *Recueil de plusieurs pièces servant à l'histoire moderne*, Cologne (Elzévire), 1663, in-12, et réimprimé par les mêmes en 1664. Cette édition est plus belle que la première ; enfin ils en donnèrent une 5e édition, augmentée de diverses pièces, Leyde, 1665, 2 vol. in-12. Les *Mémoires* de Montrésor, dans la *Collection* de Petitot, LIV, sont précédés d'une curieuse *Notice* par M. de Monmerqui.

MONTREUIL (Jean de), ou *Montereul*, négociateur, né à Paris en 1613, mort le 27 avril 1651, fut envoyé à Rome, puis en Angleterre, en qualité de secrétaire d'ambassade, passa de là en Écosse avec le titre de résident, et, à son retour en France, accepta la place de secrétaire des commandements du prince de Conti. Il était membre de l'Académie française, où il avait remplacé J. Sirmond en 1649, et chanoine de Toul.

MONTREUIL (Mathieu de), frère du précédent, né à Paris en 1620, mort à Valence en juillet 1692, porta l'habit ecclésiastique sans être engagé dans les ordres, fit négligemment de petits vers, écrivit des lettres galantes, et réunit à toutes les faiblesses d'un abbé petit-maître les fadeurs obligées de la galanterie du temps. Ses œuvres ont été publiées, Paris, 1666, in-12 ; 2e édition, 1671, soignée par l'auteur. M. Campenon a publié, en 1806, les *Lettres choisies* de Montreuil, dans le recueil de celles de Balzac, Voiture, etc., 2 vol. in-12. On trouve un *Mémoire* sur sa vie dans les *Mélanges* historiques de Michault.

MONTREUIL (le chevalier CARDON de), né à Lille, en 1746, d'une famille distinguée, s'occupa surtout à répandre les bons livres. Il en composa même auxquels il ne mit point son nom, et qui prouvent son zèle et sa piété ; ce sont : *Sentiments chrétiens pour le temps de l'affliction et les jours de miséricorde*, Paris, 1815, in-24 ; *Lectures chrétiennes en forme d'instructions familières sur les épîtres et évangiles des principales fêtes de l'année*, Paris, 1819, 3 vol. in-8°, etc. On doit encore à Mon-

treuil quelques compilations à l'usage de la jeunesse. Il mourut à Lille, le 30 avril 1832.

MONTREUIL (Eudes de). *Voyez* **EUDES**.

MONTREVEL. *Voyez* **BAUME**.

MONTRICHARD (Henri-René, comte de), né vers 1756, page de Marie-Antoinette, entra au service, et rejoignit en 1791 l'armée des princes. Rentré dans sa patrie en 1799, il exécuta plusieurs missions dans l'intérêt des Bourbons, et néanmoins fut nommé, en 1806, maire de Saint-Pierre-le-Roaille (département de la Loire). A la restauration, le gouvernement l'appela à la sous-préfecture de Villefranche. Révoqué en 1817, par suite des troubles qui éclatèrent alors, il publia contre ses accusateurs un *factum* intitulé : *Un et un font un, ou M. Fabvier et M. Sainneville,* Paris, 1818, in-8°, 2 éditions; une 3e fut publiée à Lyon en 1818. Le comte de Montrichard mourut le 21 décembre 1822, au château de Marcengis (Haute-Loire).

MONTROCHER (Gui de), ou *Guido de Monterocherio,* célèbre théologien, florissait vers le milieu du 14e siècle. On conjecture avec assez de vraisemblance qu'il était du Dauphiné; il est du moins certain qu'il y remplissait des fonctions ecclésiastiques. Ce fut à la prière de Raymond, évêque de Valence, que Gui composa le *Manuel des curés,* auquel il mit la dernière main en 1330. Dans les trente dernières années du 14e siècle, il se fit plus de 50 éditions du *Manipulus curatorum*. La plus ancienne, et par conséquent la plus rare, est celle que l'on croit imprimée vers 1470 à Savigliano, petite ville du Piémont. Cet ouvrage fut reproduit en 1471, à Augsbourg. En 1473 il en parut 2 éditions à Paris, l'une de Pierre de Cæsaris, l'autre d'Ulrich Gering. Montrocher est cité, par Ducange, dans la table des auteurs dont il s'est servi pour composer son *Glossaire de la basse latinité;* mais il se trompe en le plaçant parmi les écrivains du 11e siècle.

MONTROSE ou **MONTROSS** (Jacques Graham, comte et duc de), l'un des plus zélés défenseurs de Charles Ier, né à Édimbourg en 1612, offrit ses services au roi avant que les troubles civils éclatassent; mais, se voyant écarté par le duc d'Hamilton, il n'écouta que son ressentiment, et se jeta dans le parti des covenantaires. Chargé d'une mission importante auprès de Charles Ier, qui était alors à Berwick, il se laissa surprendre aux manières affables de ce prince, et, dès ce moment, se voua en secret à son service. Toutefois les covenantaires lui ayant confié un grand commandement dans la seconde insurrection, il fut le premier qui passa la Tweed pour envahir l'Angleterre. A cette époque, une lettre qu'il écrivit au roi tomba entre les mains d'Hamilton, qui en envoya une copie à Leven, général écossais. Montrose, accusé de haute trahison, avoua tout, mais pour en tirer gloire, et dès ce jour tâcha d'engager ceux qui pensaient comme lui à se lier par un acte d'association. Débarrassé d'un ennemi redoutable par la disgrâce d'Hamilton, il négocia directement avec les royalistes les plus zélés, parvint à former un petit corps d'Irlandais et d'Écossais, et se déclara décidément (1645) contre son ancien parti. Mais après avoir battu successivement lord Elcho à Perth, lord Burleig à Aberdeen, le comte d'Argyle à Innerlochy, enfin Baillie et Urrey, il reçut de Charles Ier l'ordre de désarmer, et, proscrit par le parlement d'Écosse, excommunié par l'Église puritaine, se retira en France, et de là en Allemagne, où il prit part aux dernières campagnes de la guerre de trente ans, et fut élevé au grade de maréchal de l'Empire. Dès qu'il eut appris la mort tragique de Charles Ier, il courut offrir ses services à Charles II, alors à la Haye, qui les accepta. Fort de l'assentiment de son maître, et de l'appui du roi de Danemark, du duc de Holstein, de la reine Christine et du prince d'Orange, il se transporta dans les Orcades, en arma les principaux habitants, et descendit avec sa petite troupe sur les côtes de Caithnesse (1650); mais il se flattait vainement de trouver de nombreux partisans dans un pays qu'il venait de troubler encore au nom de la cause royale : mal secondé par ses propres soldats, et forcé par la faim et la fatigue de réclamer l'assistance d'un de ses anciens officiers nommé Aston, il fut livré par cet ami perfide, et condamné à être pendu. La sentence portait de plus que ses membres seraient attachés aux portes des principales villes d'Écosse. L'intrépide défenseur des Stuarts s'écria : « Que ne me coupe-t-on en un assez grand nombre de morceaux pour rappeler à chaque village du royaume la fidélité qu'un sujet doit à son roi! » On a des *Mémoires de Montrose, contenant l'histoire de la rébellion de son temps;* ils ont été traduits en français par l'abbé Gaudin.

MONTS (Pierre du Guast, sieur de), Saintongeois, gentilhomme ordinaire de la chambre et gouverneur de Pons, fit le voyage du Canada, en 1604, et obtint du roi le commerce exclusif des pelleteries, depuis les 40 jusqu'aux 54 degrés de latitude nord, le droit de concéder des terres jusqu'aux 46, enfin des lettres patentes de vice-amiral, et de lieutenant général dans tout ce pays. De Monts était calviniste; le roi lui permettait, pour lui et les siens, l'exercice de sa religion en Amérique, suivant l'usage admis dans le royaume. De son côté, de Monts s'était engagé à peupler le pays, avec cette clause singulière pour un protestant, d'y établir la religion catholique parmi les sauvages. Cependant les plaintes adressées au roi par tous les ports de France qui faisaient la pêche le long des côtes de l'Amérique septentrionale, baignée par l'océan Atlantique, étaient devenues si vives, qu'elles furent écoutées; de sorte que de Monts, arrivé en France, eut le chagrin de voir révoquer son privilége qui devait durer encore deux ans. Il mourut de chagrin vers 1610.

MONTUCCI (Antoine), célèbre sinologue, naquit à Sienne, le 22 mai 1762. Devenu orphelin dès l'âge de 5 ans, il fut élevé au collége Massini et obtint à la fin de son cours une bourse pour la faculté de droit à l'université de Sienne. Dès 1785, il fut nommé professeur d'anglais au collége Tolomei. Se trouvant à Londres en 1792, lorsqu'on faisait les préparatifs pour le départ de lord Macartney, il apprit qu'on avait amené de Naples quatre élèves missionnaires chinois qui, entendant le latin, devaient accompagner l'ambassade en qualité d'interprètes. Il eut occasion de leur rendre quelques services, et, par reconnaissance, ils lui firent présent d'un exemplaire du précieux dictionnaire chinois *Tching Tseu thoung,* qu'il eût été impossible de se procurer en Europe. Les fréquents entretiens que Montucci eut avec ces missionnaires, lui donnèrent, sur leur langue parlée, des connaissances que l'on chercherait en vain dans les livres. Il

forma dès lors le plan d'un dictionnaire chinois plus parfait et plus commode pour un Européen que tous ceux qu'on a imprimés à la Chine. Le roi de Prusse, auquel il avait envoyé un de ses opuscules sur la littérature chinoise, l'honora d'une réponse : il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à quitter la Grande-Bretagne, où on le berçait depuis longtemps de vaines espérances entremêlées de refus piquants. Il se rendit, en 1806, à Berlin ; mais Napoléon y arriva six semaines après, et le roi de Prusse, contraint d'abandonner sa capitale, eut à s'occuper de tout autre chose que d'un dictionnaire chinois. Montucci n'en continua pas moins ses travaux, toujours en donnant des leçons d'anglais et d'italien. Ce ne fut qu'en 1809, qu'il put faire venir les dictionnaires et autres livres chinois qu'il avait laissés en Écosse, et, dès l'année suivante, il commença à faire graver en bois, à ses frais, les types des caractères de cette langue nécessaires pour l'impression de son grand dictionnaire. La netteté de ces types surpassa tout ce qu'on avait exécuté en ce genre dans l'Occident. Professeur d'italien depuis 8 ans à la cour de Berlin, il quitta cette capitale pour Dresde, où il fut accueilli avec beaucoup d'empressement. C'est là qu'il acheva son grand ouvrage sur les caractères chinois. Après 42 ans d'absence, Montucci rentra enfin dans sa patrie. Il alla à Rome et fut reçu par le pape Léon XII, auquel il céda ses livres, ses manuscrits et ses types chinois au nombre de 29,000. Il se retira ensuite dans sa ville natale, où il mourut le 25 mars 1827. Il avait publié : *Poesie finora inedite del magnifico Lorenzo de' Medici, tratte da un codice della Laurenziana,* Liverpool, 1790, in-12 ; *Key to the italian classics,* Londres, 1793, in-12 ; *Liturgia italiana*, ibid., 1794, in-12, etc.

MONTUCLA (Jean-Étienne), savant mathématicien, né à Lyon en 1725, vint de bonne heure à Paris, où les savants et les artistes s'empressèrent de l'admettre dans leur société. Il concourut à la rédaction de *la Gazette de France,* journal presque uniquement consacré alors à la littérature et aux sciences, fut appelé à Grenoble en 1761 pour y remplir les fonctions de secrétaire de l'intendance, et 3 ans après, accompagna, comme premier secrétaire et comme astronome du roi, le chevalier Turgot, chargé d'établir une colonie à Cayenne. De retour en France, il fut nommé premier commis des bâtiments de la couronne et censeur royal ; mais la révolution, en le privant de ses traitements, le laissa sans fortune. On lui accorda toutefois une pension de 100 louis, dont il ne jouit que quatre mois, et un bureau de loterie qui, pendant deux ans, fut la seule ressource de sa famille. Ce savant, recommandable par ses vertus autant que par ses talents, mourut à Versailles le 18 décembre 1799. Outre une excellente édition des *Récréations mathématiques* d'Ozanam (1778, 4 vol. in-8°), et la traduction des *Voyages de Carver dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, avec des remarques et additions (1784, in-8°), il a laissé *Histoire des recherches sur la quadrature du cercle,* 1754, in-12, figures ; *Recueil de pièces concernant l'inoculation de la petite vérole,* traduit de l'anglais, 1756, in-12 ; *Histoire des mathématiques,* 1758, 2 vol. in-4°, 1799-1802, 4 vol. in-4°. On trouve une *Notice sur Montucla,* dans le *Magasin encyclopédique,* 1799, t. V, page 406-10.

MONTVALLON (André BARRIGUE de), savant magistrat, né à Marseille en 1678, mort en 1759 à Aix, où il était l'oracle du parlement, fut consulté par d'Aguesseau lorsqu'il préparait ses ordonnances sur les donations, les testaments et les substitutions. Il a fourni plusieurs observations aux *Mémoires de l'Académie des sciences,* 1730 et suivantes. On lui doit en outre : *Nouveau système sur la transmission et les effets des sons, sur la proportion des accords et la méthode d'accorder juste les orgues et clavecins,* Avignon, 2e édition, 1756 ; mais il est principalement connu par les deux ouvrages suivants, qui lui assurent une place honorable parmi les anciens jurisconsultes : *Précis des ordonnances,* etc., 1752, in-12 ; *Epitome juris et legum romanarum frequentioris usùs, juxta seriem digestorum,* 1756, in-12.

MONTYON (Antoine-Jean-Baptiste-Robert AUGET, baron de), l'un des bienfaiteurs de l'humanité, né à Paris le 26 décembre 1733, entra au conseil du roi, fut successivement intendant de la Provence, de l'Auvergne et du pays d'Aunis, et fut disgracié pour avoir refusé de coopérer à la suppression des cours de justice, par l'installation des magistrats que le chancelier Maupeou prétendait mettre à la place des anciens parlements. Déjà, en 1766, il s'était opposé seul, dans le conseil du roi, à l'infraction des lois de l'État, par laquelle ce conseil se trouvait transformé en commission criminelle pour juger la Chalotais. Il passa en Angleterre lors des premiers troubles politiques de la France, fut nommé membre de la Société royale de Londres, et retourna en France en 1814 avec le roi Louis XVIII. Les fondations de prix faites par ce vertueux magistrat se montaient, avant la révolution, à un capital de plus de 60,000 francs : elles devinrent nulles par la suppression, en 1793, des académies auxquelles elles avaient été confiées ; mais il les a remplacées depuis. De 1815 à 1820, il fit aux bureaux de charité des arrondissements de Paris divers dons très-considérables, qui ont été employés à des achats de rentes pour les indigents. M. de Montyon mourut le 29 décembre 1820. Par une clause particulière de son testament, les deux sommes de 10,000 francs qu'il a léguées à l'Académie française, l'une pour *prix de vertu,* l'autre pour *l'ouvrage le plus utile aux bonnes mœurs,* devaient être multipliées selon l'évaluation de sa succession et la nature de ses autres legs : il en résulte que le total de ces deux sommes s'est porté à près d'un million, le fondateur ayant laissé de 4 à 5 millions de fortune. M. de Montyon peut encore être cité comme écrivain. Ses principaux ouvrages sont : *l'Éloge du chancelier de Lhôpital,* qui obtint un accessit en 1777 à l'Académie française ; *Rapport fait à S. M. Louis XVIII, à l'occasion du tableau de l'Europe en* 1795, par de Calonne, 1796, in-8°, plusieurs fois réimprimé ; *Quelle espèce d'influence ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie des peuples,* 1818, in-8° ; *Particularités et observations sur les ministres des finances de France les plus célèbres, depuis* 1660 *jusqu'en* 1791, 1812, in-8° : cette édition est précédée d'une *Épître dédicatoire aux mânes de William Pitt*, qui ne se trouve pas dans la réimpression de Paris ; *État actuel de Tunkin,* 1812, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, publié sous le nom de M. la Bissachère, a été rédigé par M. de Montyon :

il avait paru en 1811 sous le titre d'*Exposé statistique du Tunkin.* En 1826 l'*Éloge* de Montyon fut proposé par l'Académie française comme sujet de poésie; le prix fut décerné à M. Alfred de Wailly.

MONVEL (Jacques-Marie BOUTET de), acteur et auteur dramatique, né à Lunéville en 1745, mort à Paris le 13 février 1811, avait débuté en 1770 à la Comédie-Française, et y fut reçu deux ans après. Double de Molé, pour l'emploi des jeunes premiers, il était loin d'avoir autant de grâce; mais le public lui tint compte de ses efforts, et surtout de la flexibilité de talent qui lui permit de jouer avec un grand succès quelques rôles tragiques. A la mort de Lekain, il se crut en droit de réclamer les premiers rôles; mais la faiblesse de sa santé et les désagréments de sa personne et de son organe le forcèrent bientôt de renoncer à cet emploi, ainsi que Molé, son rival et son ennemi. Il jouissait des applaudissements dus à son talent quand un ordre de la haute police le fit sortir brusquement de France (1781). Accueilli par le roi de Suède, qui l'employa comme lecteur et comédien ordinaire, il resta à Stockholm jusqu'en 1786. De retour à Paris, il s'attacha aux Variétés du Palais-Royal, qui prit, en 1792, le nom de Théâtre de la République, et auquel se réunirent sept ans après, presque tous les anciens acteurs de la Comédie-Française. Il fut alors forcé par son âge de renoncer aux rôles tragiques pour prendre ceux de pères nobles et de grands raisonneurs. On se souvient de lui en avoir vu jouer quelques-uns, entre autres *l'Abbé de l'Épée,* avec une supériorité remarquable. Moins disgracié de la nature, il eût égalé peut-être Baron et Lekain. Ses désavantages physiques n'étant sensibles que sur la scène, il se montrait, dans le monde, le lecteur le plus séduisant. Un grand nombre de ses productions ont eu du succès, et quelques-unes sont restées au théâtre. Pourquoi faut-il dire que, transformé en apôtre de l'impiété la plus audacieuse, il prononça, dans l'église de St.-Roch, pour la fête de la Raison (1793), le plus horrible discours? Ajoutons toutefois qu'il ne s'est jamais consolé de ces blasphèmes arrachés à sa faiblesse par des insensés. Parmi ses ouvrages dramatiques, on distingue: *l'Amant bourru,* comédie en 3 actes et en vers libres, 1777, in-8°; *la Jeunesse du duc de Richelieu, ou le Lovelace français,* drame en 5 actes et en prose (avec M. Alex. Duval), 1796, in-8°; *Blaise et Babet,* en 2 actes, musique de Dezède, 1783, in-8°; *Raoul, sire de Créqui,* en 3 actes, musique de Dalayrac, 1789, in-8°; *Ambroise, ou Voilà ma journée,* en un acte, musique de Dalayrac, 1793, in-8°; *l'Heureuse indiscrétion,* comédie en 3 actes et en vers, 1789. On cite de lui en outre un roman historique, *Frédégonde et Brunehaut,* 1776, in-8°, gravures.

MONVILLE (Boissel de). *Voyez* BOISSEL.

MOOJAERT ou **MOOYAERT** (Clas ou Nicolas), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Amsterdam, florissait au commencement du 16e siècle. Habile peintre de paysages, ses ouvrages lui assuraient déjà une réputation fondée; mais c'est aux élèves fameux qu'il a formés, qu'il doit la plus grande partie de sa renommée. Berghem, Van der Does, Koningh et Weenix, sont sortis de son école, et l'on peut juger du mérite du maître par celui des disciples. Les différentes manières dont on a écrit le nom de ce peintre, ont fait croire, à quelques historiens, que c'étaient deux artistes différents. Heureux imitateur d'Adam Elzheimer, il vit ses ouvrages recherchés. Il a gravé à l'eau-forte quelques feuilles de sa composition, parmi lesquelles: une suite de six petites pièces dans le goût de Swanevelt, représentant des animaux divers, tels que *chameaux, bœufs, boucs, moutons,* etc.

MOOLA FEROOZ, BEN MOOLA CAWOOS, grand prêtre des Parsées, mort à Bombay en 1831, âgé de 72 ans, est auteur de *George Nama,* poëme épique en langue persane, sur la conquête de l'Inde par les Anglais. Ce poëme, qui contient plus de 40,000 vers, ne va cependant que jusqu'à la guerre de Poona en 1816 et 1817. Moola est en outre auteur d'une foule d'ouvrages persans d'un grand intérêt. Sa bibliothèque, qui forme une collection très-précieuse de manuscrits et d'ouvrages orientaux, a été léguée au public et doit être déposée dans un temple parsée sous la direction des prêtres de ce culte.

MOONEN (Arnold), théologien hollandais, de la communion réformée, né à Zwoll, en 1644, mort en 1711, exerça le ministère sacré à Deventer, et s'est distingué comme prédicateur, comme poëte et comme grammairien. On a de lui: quelques volumes de sermons; une *Grammaire de la langue hollandaise,* publiée en 1716, et fréquemment réimprimée; des *Poésies hollandaises,* Amsterdam, 1700, et 1720, 2 vol. in-4°, etc.

MOOR (Karel van), peintre, né à Leyde en 1656, mort en 1738, fit des portraits où l'on trouve la manière de Rembrandt et quelquefois celle de Vandyk. Mais il mit le sceau à sa réputation par *le Jugement de Brutus contre ses deux fils,* tableau demandé par les États pour orner la salle du conseil.

MOORCROFT (Guillaume), voyageur anglais, était né dans le Lancashire. S'étant destiné à la chirurgie, il suivit le cours de ses études à Liverpool, et se lança ensuite dans des spéculations manufacturières qui lui enlevèrent une grande partie de sa fortune; alors il accepta l'offre que lui firent les directeurs de la compagnie des Indes orientales, d'aller au Bengale comme inspecteur de leurs haras militaires. Il quitta l'Angleterre en mai 1808. A son arrivée à Calcutta il reconnut que les intentions de la compagnie étaient d'améliorer la race indigène des chevaux. Il entreprit en effet un voyage au delà de l'Himalaya. Ce voyage fut long et pénible, et il n'en retira pas le fruit qu'il en attendait. Vers la fin d'octobre 1819, Moorcroft entreprit un nouveau voyage dans les mêmes contrées, mais en suivant un autre itinéraire. Le 5 septembre, Moorcroft traversa le col des monts Bara-Latcha, à une latitude de 16,500 pieds; on souffrit beaucoup du froid en descendant le long du flanc septentrional de ce rameau de l'Himalaya. La hauteur des montagnes diminua, les ruisseaux des vallées coulaient au nord. On entrait dans le Ladakh qui fait partie du Thibet. L'approche des voyageurs avait causé de si vives alarmes aux paisibles habitants de cette contrée, qu'ils s'étaient empressés de faire rentrer leurs troupeaux; cependant on ne tarda pas à rencontrer une caravane de marchands qui retournaient au sud. Depuis quinze jours Moorcroft cheminait dans un pays extrêmement inégal, où il n'avait pas aperçu un seul village; le 17 septembre, il en

découvrit un, et quelques instants après, la ville de Ghiah, près de laquelle il campa; il entama aussitôt des conférences avec les officiers du gouvernement, et, quand ceux-ci se furent bien assurés qu'il ne venait que pour des affaires de commerce, ils promirent d'écrire à Lé la capitale. Le 20, une réponse favorable permit à Moorcroft d'avancer, et le 24 il fit son entrée dans cette ville, dont les rues étaient remplies d'une foule nombreuse et avide de voir des Féringhis (Européens). Il fut très-bien accueilli par les autorités qui, néanmoins, ne pouvaient se défaire de vagues soupçons sur les véritables motifs de son voyage. Ces inquiétudes étaient soigneusement entretenues par les marchands cachemiriens, qui lui imputaient le dessein de leur enlever un commerce très-lucratif. Malgré leurs efforts, il conclut, au mois de mai 1821, au nom des négociants anglais de Calcutta, avec le gouvernement du Ladakh, une convention tendante à ouvrir aux premiers, et par conséquent aux manufactures de la Grande-Bretagne, toute l'Asie centrale, depuis la Chine à l'est, jusqu'à la grande Boukharie à l'ouest. Au printemps de 1822, Moorcroft, dans une de ses excursions, rencontra le radjah, et vit, entre les mains d'une personne de sa suite, un livre qui provenait du grand-père de ce prince. C'était une bible latine imprimée en 1598, reliée en maroquin, et marquée, sur chaque côté du plat de la couverture, du monogramme I. H. S. en lettres majuscules. Personne ne put dire comment ce livre était arrivé dans le Ladakh. Moorcroft supposa qu'il avait appartenu au père Désidéri. En effet, ce religieux était venu, en 1714, dans le Ladakh, qu'il nomme petit Thibet ou Baltistan. Moorcroft quitta Lé, le 20 septembre 1822, au regret extrême des chefs du Ladakh qu'il avait comblés de présents. Le défilé de Zouadjé-La lui parut être le Baltal Kotal de Désidéri. Ce fut par la vallée qui en fait le prolongement au sud, qu'il entra dans le Cachemir. Le 31 octobre, un messager du Soubahdar ou gouverneur de Cachemir vint annoncer à Moorcroft qu'il était chargé de le conduire dans la capitale. Le voyageur y arriva le 3 novembre. Comme il avait laissé Trebeck, un de ses compagnons, à Lé, afin d'attendre des marchandises demandées à Delhi et payées par des négociants de Calcutta, son premier soin fut de se procurer la permission d'y passer l'hiver. Il fit de nombreuses excursions de divers côtés dans cette vallée célèbre que Bernier a décrite le premier. Le 31 juillet, Moorcroft partit de la capitale. Des empêchements apportés à sa marche le forcèrent de revenir sur ses pas; il se remit en route, le 17 septembre, et atteignit, sous les murs d'Attock, les bords de l'Indus, bien différent de ce qu'il l'avait vu dans le voisinage de Lé. Le pays offrait de tristes marques des ravages commis par les Seiks dans leurs incursions, et par les Afghans eux-mêmes dans leurs dissensions intestines. Une forte escorte prise à Peichaver accompagna Moorcroft pour traverser le canton montagneux occupé par les Khaiberis, qui sont de brigands hardis. Le 4 juin, nos voyageurs étaient à Djélalabad; le 20 à Caboul. Le sultan Dost-Mohammed les accueillit avec distinction. De nouveaux embarras assaillirent bientôt Moorcroft. Inquiets des accidents possibles, au milieu de contrées inconnues, beaucoup de gens de sa suite l'abandonnèrent; quelques-uns même, qui lui avaient toujours montré de l'attachement, disparurent sans lui dire adieu. Il les remplaça aussi bien que le temps le permit par des Afghans, et encouragea ceux qui restaient à ne pas s'effrayer mal à propos des dangers de la route. Il s'avança hardiment vers le but de son voyage à l'ouest; traversa un rameau de l'Hindou-Kouche par le col de Hadji-Kak à 12,400 pieds d'altitude, puis par celui de Kalou qui est encore plus élevé, et vint à Bamian, ville célèbre par des images gigantesques taillées dans le roc. Il fut encore rançonné avant de s'éloigner du territoire afghan. Celui des Ouzbeks dans lequel il s'avançait, s'abaissait graduellement; la température devenait plus chaude. Le 7 septembre, des messagers qu'il avait expédiés à Coundouz, résidence de Kan Mourad-Bey, le rejoignirent à Aïbek, ville sur le Khouloum, et lui rapportèrent des nouvelles peu agréables. A Tanghi-Khoulm ou Tasch-Kourgan, le gouverneur annonce à Moorcroft qu'il a l'ordre de l'envoyer à Khoundouz et de fournir une escorte à sa troupe. Il fallait se résigner, Moorcroft prend avec lui Mir-Izzet-Oullah, et un beau présent, et se dirige vers Khoundouz : les amis qu'il y avait, l'instruisent de tous les bruits absurdes répandus sur son compte, entre autres qu'une forteresse et des pièces d'artillerie sont cachées dans son bagage. Le lendemain, il comparaît devant Mourad-Bey, qui accepte ses présents; puis lui adresse une longue suite de questions sur l'étendue et les revenus des possessions britanniques dans l'Inde; sur les alliances avec les princes voisins; ensuite il parle de chevaux, fait passer les siens devant l'étranger, lui demande ce qu'il en pense, et finit par lui dire qu'il ne trouvera pas dans le Khoundouz ceux qu'il désire, et devra les chercher dans le khanat de Bokhara. Il change de discours, passe à d'autres interrogations, fait servir une collation, renvoie Moorcroft très-poliment et lui fait porter des vivres. Au milieu de ces vexations, Mir-Izzet-Oullah tomba malade : revenu à la santé, il insista pour retourner dans l'Inde. Moorcroft lui donna une lettre de recommandation pour l'agent du gouverneur général à Delhi; d'autres personnes s'en allèrent aussi. Le 22 octobre, arriva un ordre du Kan pour que les Européens revinssent à Khoundouz avec quelques-uns des gens de leur suite. Les explications avec le Kan furent orageuses. Enfin, le 17 décembre, sur la médiation d'un musulman, père spirituel du Kan, celui-ci consentit à relâcher les Anglais après qu'ils lui auraient payé 12,000 roupies. Le 1er février 1825, la caravane approcha de Balkh, puis elle traversa l'Oxus, et arriva par marches régulières à Bokhara le 21. Le Kan accueillit les voyageurs avec bonté, et, lorsqu'ils furent sur le point de partir, après cinq mois de séjour, il les envoya chercher, les fit revêtir d'un habit d'honneur, et les congédia en les comblant de vœux pour leur prospérité. Moorcroft avait acheté des chevaux; il en augmenta le nombre à Asbo, à Maïmuna et à Andkhodie, ville située à 80 milles à l'ouest de Balkh; il y mourut de la fièvre en 1825, après quelques jours de maladie. Il n'avait avec lui, en ce moment, que quelques domestiques et son interprète, jeune musulman très-honnête. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné : rien ne vint à l'appui de cette rumeur, quoiqu'il fût au pouvoir de brigands qui s'emparèrent de tout ce qu'il possédait, et arrêtèrent son monde. Les Anglais ne furent remis en liberté qu'au bout de quelques

jours, et grâces aux démarches de l'interprète, qui se joignit à eux pour emporter le corps de Moorcroft à Balkh, où il le fit inhumer. Guthrie y termina bientôt ses jours. Lorsque Alexander Burnes, assassiné à Caboul en 1842, fit, de 1831 à 1833, son mémorable voyage de Lahor à Bokara, il visita le tombeau de Moorcroft, et exprima dans sa relation des regrets touchants sur son malheureux sort et celui de ses compagnons. On a de Moorcroft en anglais : *Voyage fait en 1812, au lac Manasarovar, dans l'Oundès, province du Petit-Thibet,* il est imprimé dans le tome XII des *Asiatick Researches; Voyages aux provinces himalayennes de l'Hindoustan et du Penjab, en Ladakh, au Cachemire, à Peichaver, à Khoundouz et à Bokhara,* par Gme Moorcroft et G. Trebeck, *mis en ordre et publiés d'après la correspondance et les journaux,* par H. H. Wilson, Londres, 1841-42, in-8° avec cartes et planches; *Notice sur le mouton Purik et sur quelques autres animaux de Ladakh,* etc : c'est une lettre datée du 25 août 1822. La traduction française se trouve dans *les Nouvelles Annales des voyages,* tome 27.

MOORE (sir Jonas), mathématicien anglais, né à Whitle, dans le Lancashire, en 1617, mort à Godalming, entre Portsmouth et Londres, le 27 août 1679, fut nommé par Charles II intendant de l'artillerie, et se servit du crédit qu'il avait à la cour pour faire ériger la maison de Flamsteed en observatoire public, et pour fonder une école de mathématiques à l'hôpital du Christ. L'Angleterre lui doit l'établissement d'un système régulier d'instruction mathématique. Il a laissé plusieurs traités *sur l'arithmétique, la géométrie pratique, la trigonométrie* et *la cosmographie.* Perkins et Flamsteed y ont ajouté quelques autres ouvrages. Ce recueil fut publié par la famille de Moore en 1681, in-4°.

MOORE (Robert), habile maître d'écriture et philologue anglais, exerçait sa profession à Londres, et mourut vers 1727. On a de lui : l'*Aide du maître d'Écriture,* 1696; réimprimé en 1704; *The general Penman,* 1725; *Court Essai sur l'invention primitive de l'écriture,* avec des exemples gravées; ouvrage qui a été fort utile à ceux qui, après lui, ont écrit sur le même sujet.

MOORE (Philippe), théologien anglais, recteur de Kirkbridge et chapelain de Douglas, mort le 22 janvier 1783, âgé de 78 ans. Plusieurs ecclésiastiques distingués ont été formés par ses leçons. A la sollicitation de la société pour la propagation de la doctrine chrétienne, il se chargea de la révision de la traduction des saintes Écritures dans la langue des habitants de l'île de Man, et de quelques autres livres de religion, imprimés pour l'usage de ce diocèse : mais son plus beau titre littéraire est sa *Correspondance* familière avec des hommes du premier ordre.

MOORE (François), voyageur anglais, alla en Afrique en 1730, et y resta jusqu'en 1735. Il remonta la Gambie jusqu'à la distance de 200 lieues de la mer. A son retour en Angleterre, il publia : *Voyages dans les parties intérieures de l'Afrique, contenant une description de plusieurs nations qui habitent le long de la Gambie, dans une étendue de six cents milles,* 1738, in-8°; 1742, in-4°, figures; 1776, in-8°. Cet ouvrage a été extrait et traduit en français, avec les relations de Stibbs et de Leach, par M. Lallemant. Ces extraits forment le 2e vol. des *Voyages de Ledyard et de Lucas en Afrique,* Paris, 1804, 2 vol. in-8°.

MOORE (le docteur John), médecin et littérateur écossais, né à Stirling en 1730, mort à Londres le 28 février 1802, fut d'abord employé à l'armée de Flandre (1747), comme aide dans les hôpitaux de Maestricht et de Flessingue, fut ensuite nommé chirurgien-adjoint du régiment des gardes à pied, retourna à Londres en 1748, et, après avoir étudié successivement dans cette ville et à Paris, alla exercer la chirurgie à Glascow. Chargé, vers 1770, d'accompagner sur le continent un fils de la duchesse d'Argyle, en qualité de gouverneur, il mit 5 ans à visiter la France, l'Italie, la Suisse et la Hollande, et de retour à Londres, consigna ses observations dans plusieurs ouvrages, entre autres : *Coup d'œil sur la société et les mœurs en France, en Suisse et en Allemagne,* 1779, 2 vol. in-8°; *Coup d'œil sur la société et les mœurs en Italie,* 1781, 2 vol. in-8°. Ces deux ouvrages ont été traduits en français par Henri Rieu, Genève, 1799, 4 vol. in-8° : Mlle de Fontenay a publié une nouvelle traduction du premier, sous le titre de *Voyage de John Moore en France,* etc., Paris, 1806, 2 vol. in-8°; *Zeluco,* 1786; *Édouard;* ce roman et le précédent ont été traduits en français par Cantwell; *Vues des causes et des progrès de la révolution française,* 1795, 2 vol. in-8°; *Mordaunt, ou Esquisses de la vie, des mœurs et des caractères de divers pays, contenant l'histoire d'une Française de qualité,* 1798, 2 vol. in-8°. On lui attribue encore des *OEuvres morales,* dont Prevost et Blagdon ont publié des extraits, Londres, 1803, 2 vol. in-8°, en anglais.

MOORE (sir John), général anglais, fils du précédent, né à Glascow en 1761, accompagna son père sur le continent à l'époque où celui-ci voyageait avec le duc d'Hamilton, fils du duc d'Argyle, et obtint, en 1776, par la protection de cette famille, le grade d'enseigne dans un régiment d'infanterie alors en garnison à Minorque. Il fit la guerre d'Amérique et représenta au parlement le bourg de Lanerk. En 1788, il rentra au service, passa en 1793, à Gibraltar, et l'année suivante, il fut employé en Corse, sous le général Stewart, qui lui confia le commandement de la réserve. Il se distingua au siége de Calvi et à l'assaut du fort Morello où il fut blessé, et devint adjudant général. Il accompagna à Londres, en 1795, son ami, le général Stewart, que des discussions avec le vice-roi anglais de la Corse avaient fait rappeler. A la fin de cette année, il fut fait brigadier général, et attaché, en cette qualité, à un corps d'émigrés français, pour lesquels il ne cessa de montrer depuis un grand éloignement. En février 1796, il prit le commandement de la brigade du général Perryn, s'embarqua pour les îles d'Amérique, rejoignit sir Ralph Abercromby à la Barbade, et se trouva à la prise de Sainte-Lucie, dont ce général le nomma gouverneur. Au mois de mai 1796, il parvint à nettoyer l'île des nègres révoltés qui l'infestaient. Atteint deux fois de la fièvre jaune, il fut obligé de repasser en Angleterre pour rétablir sa santé; il suivit ensuite le général Abercromby en Irlande, fut employé sous le général Johnstone pour apaiser les troubles qui éclatèrent dans cette île en 1798, et se distingua particulièrement au combat de New-Ross, où les Irlandais unis éprouvè-

rent une grande défaite. Il enleva ensuite la ville de Wexford aux insurgés après un combat sanglant, et fut nommé major général. Dans l'expédition d'Irlande, au mois de juin 1799, il fut blessé plusieurs fois, et se rendit à Londres pour s'y faire traiter et prendre du repos. En 1800, il fit partie de l'armée envoyée contre les Français en Égypte, aux ordres du général Abercromby, fut blessé à Aboukir, se fit remarquer à la prise d'Alexandrie, retourna en Angleterre, y reçut de nombreuses récompenses, et fut créé chevalier de l'ordre du Bain. En 1800, il fut nommé commandant en chef d'un corps de 10,000 hommes envoyés en Suède pour aider le roi à résister aux armées combinées, russe, française et danoise. Le général Moore arriva à Guthenbourg, le 7 mai. Des difficultés étant survenues entre Gustave IV et lui, il fut retenu momentanément à Stockholm par ordre du roi. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il se hâta de ramener son armée en Angleterre. En 1808, il eut le commandement d'une division qui débarqua en Portugal au moment où sir Arthur Wellesley signait avec le général Junot la convention de Cintra, et après le départ de sir Heir Dalrymple qui avait ratifié cette capitulation et qui fut appelé en Angleterre pour rendre compte des motifs qui l'y avaient engagé, sir John Moore prit le commandement en chef de l'armée anglaise destinée à soutenir les Espagnols; il marcha sur Salamanque, mais n'étant pas secondé par leurs troupes, il fut obligé de se replier sur le Portugal afin d'opérer sa jonction avec le général Hope qui s'était porté sur Madrid. Il se dirigea, contre son gré, vers cette capitale, d'après l'avis des autres généraux. Il chercha à forcer le maréchal Soult dans Saldana, mais après quelques affaires de peu d'importance, ayant appris que l'empereur en personne se portait à marches forcées entre la mer et l'armée anglaise afin de la couper, il prit sur-le-champ le parti de la retraite. Il ne dut son salut qu'aux neiges qui retardèrent d'un ou deux jours la marche des troupes françaises. Poursuivi vivement par l'empereur et par le maréchal Soult, il fut atteint par celui-ci à Lugo, et il y eut un engagement bravement soutenu par les Anglais, qui conservèrent leur position. Dans la nuit, le général Moore, après avoir fait allumer des feux pour tromper les Français, commença sa retraite, et ayant gagné quelques heures, il atteignit la Corogne où il comptait s'embarquer : mais le 16 janvier, au moment où il donnait des ordres pour l'embarquement, il vit l'armée française se déployer sur toute la ligne. Comprenant bien qu'il fallait combattre pour sauver son armée, il rejeta avec dédain les avis de quelques officiers généraux qui lui conseillèrent de capituler, monta à cheval, et donna des ordres pour l'action. Dès le commencement de l'affaire, les majors Napier et Stanhope furent, l'un blessé et fait prisonnier à la tête du 50e régiment d'infanterie, et l'autre tué. Sir David Baïard, un des officiers généraux, avait eu auparavant le bras emporté, et fut obligé de quitter le champ de bataille. Le général Moore désespéré s'adresse au 42e régiment de montagnards écossais qui s'étaient couverts de gloire en Égypte; il leur crie : « Souvenez-vous de l'Égypte. » Ils font bonne contenance, mais leurs munitions étant épuisées, ils reculent : Moore les encourage de nouveau et les ramène au combat. Les Écossais combattirent avec la plus grande bravoure, mais un boulet frappa le général Moore, et lui emporta l'épaule gauche et une partie de la clavicule, en laissant le bras pendant par les chairs; il tomba de cheval, ne changea cependant point de contenance, et ne donna aucun signe de douleur. Il fut porté à la Corogne sur une couverture par six soldats qui ne pouvaient retenir leurs larmes. Arrivé dans la ville et placé dans un lit, il ne s'occupa plus que de connaître le résultat de la bataille, bien assuré que sa blessure était mortelle et qu'il n'avait que peu de temps à vivre. Il éprouvait des douleurs affreuses et redoutait une longue agonie; mais peu de minutes après, il expira sans aucune angoisse. Son corps fut enterré pendant la nuit qui suivit sa mort, dans la citadelle de la Corogne, d'après le désir qu'il avait témoigné lui-même d'être enterré là où il périrait.

MOPINOT (Simon), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Reims en 1685, fit ses humanités dans le collége de cette ville et s'y distingua de manière à être regardé comme un sujet extraordinaire. En 1700, il alla à Meaux, chez les bénédictins, et y fit profession, le 25 février 1705. Après avoir terminé son cours de philosophie et de théologie à Saint-Denis, il fut envoyé à Reims, à l'abbaye de Sainte-Nicaise pour y étudier les langues grecque et hébraïque, et, au bout de deux ans, il professa les humanités et la rhétorique à Pont-le-Voi. Obligé de venir à Reims, en 1714, pour sa sœur qui entrait en religion dans l'abbaye de Saint-Claire, il y prêcha avec tant d'onction et de solidité, qu'il fit douter si la chaire ne devait pas être sa principale occupation. Mais ses supérieurs en disposèrent autrement. Ils l'envoyèrent à Saint-Denis pour travailler, avec D. Marie Didier, à une nouvelle édition de Tertullien. A la mort de ce père, D. Coustant le demanda pour collaborateur à la collection des lettres des papes. Dom Mopinot perdit dom Coustant, en 1721; il le pleura comme son père, et fit son éloge funèbre, inséré dans le *Journal des Savants*, du 12 janvier 1722. Resté seul pour continuer la collection des lettres des papes, il ne négligea rien pour sa perfection. Il allait livrer à l'impression le second volume, quand la mort le frappa, le 11 octobre 1724.

MORA Y JARABAS (Pablo de), jurisconsulte espagnol, et membre du conseil du roi, né dans la Vieille-Castille en 1718, mort à Madrid en 1792, a laissé, sur divers points de droit civil et ecclésiastique, un grand nombre de dissertations manuscrites, citées par Sempere dans la *Bibliothèque espagnole*. Son principal ouvrage est un traité critique *sur les Erreurs du droit civil et les abus de la jurisprudence*, Madrid, 1748, in-4°.

MORABIN (Jacques), secrétaire du lieutenant de police de Paris, né à la Flèche, mort à Paris en 1762, fut agrégé comme docteur de la faculté de Navarre, et protégea la jeunesse indigente de Chamfort. On a de lui des traductions du *Traité des lois*, de *Cicéron*, 1719, 1777, in-12; du *Dialogue* sur les causes de la corruption de l'éloquence romaine, 1722, in-12; du *Traité de la consolation*, de Cicéron, 1753, in-12; réimprimé avec la *Divination*, traduite par Régnier-Desmarais, 1795, in-12; *Histoire de l'exil de Cicéron*, 1725, in-12; *Histoire de Cicéron*, 1745, 2 vol. in-4°; *Nomenclator ciceronianus*, 1757, in-12.

MORAD. *Voyez* **AMURAT** et **MOURAD.**

MORALÈS (AMBROISE), né à Cordoue en 1513, mort en 1590, fut historiographe de Philippe II, et professeur de belles-lettres à l'université d'Alcala ; c'est l'un des écrivains qui contribuèrent à rétablir en Espagne le goût de la saine littérature. On a de lui : *Coronica general de Espana, prosiguiendo adelante de los cinco libros que el maestro Florian de Ocampo ha escritos,* Alcala, 1574-1577 ; Cordoue, 1586, 3 vol. in-fol.; *Antiquités des villes d'Espagne,* 1575 ; *Relation du voyage littéraire* qu'il fit par ordre de Philippe II dans les royaumes de Léon, de la Galice et des Asturies, 1765, in-fol. On a publié ses *OEuvres complètes,* 1791-1792.

MORALÈS (JUAN DE), poëte espagnol, oublié dans la Bibliothèque d'Antonio, mérite, au jugement des critiques de sa nation, un des premiers rangs parmi les écrivains qui l'ont illustrée au 16e siècle. On voit, par quelques passages de ses poésies, qu'il était né dans l'Andalousie ; mais Séville et Cordoue peuvent se disputer l'honneur d'avoir été son berceau. Les particularités de sa vie et la date de sa mort sont également inconnues. C'est dans les *Flores de poetas illustres,* rassemblées par Pedro Espinosa, qu'on trouve les seules pièces qui restent de Moralès. Ses traductions de quelques odes d'Horace sont admirables ; mais, suivant Sedano, son chef-d'œuvre est une *Églogue* insérée dans le *Parnaso espanol,* tome I, page 71.

MORALÈS (GASPARD DE), médecin-naturaliste, né, dans le 16e siècle, à Saragosse, prit ses degrés dans les facultés de philosophie et de médecine d'Alcala, et s'établit à Paracuellos, où il exerça la double profession de médecin et d'apothicaire. Après avoir employé plusieurs années à des expériences qui devaient être assez coûteuses, il en publia le résultat dans un ouvrage en trois livres, intitulé : *De las virtudes y propriedades maravillosas de las piedras preciosas,* Madrid, 1605, petit in-8°. Ce volume, rare et recherché des curieux, est rempli d'érudition.

MORALÈS (JEAN-BAPTISTE), libraire à Montilla, petite ville de l'Andalousie où il était né vers 1580, joignit le goût des lettres à l'exercice de son état, et vivait encore en 1631. On connaît de lui : *Jardin de Suertes morales y ciertas,* Séville, 1616, in-16 : c'est un recueil de maximes pour la conduite de la vie ; *Jornada de Africa del rey D. Sebastian de Portugal,* ibid., 1622, in-8°. Moralès donna la même année : *Corte de Aldea y noches de invierno,* Séville, in-8°. C'est une traduction du portugais de Ruder Lobo : c'est encore à lui qu'on doit la publication d'un ouvrage que son frère Christophe avait laissé manuscrit : *Pronunciationes generales de lenguas, ortografia,* etc., Séville, 1623, in-8°.

MORALÈS (JEAN-BAPTISTE), dominicain espagnol, né à Ejicia vers 1597, mort en 1664 à Fo-ning-cheou, capitale de la province de Fo-kien en Chine, fut envoyé, n'étant que simple diacre, dans ce royaume, et découvrit bientôt parmi les nouveaux chrétiens quelques pratiques d'idolâtrie autorisées par les jésuites. Il se rendit à Rome et fit condamner ces pratiques, au nombre de 17, par le saint-office, en 1644. Cette condamnation ayant été approuvée en 1645 par le pape Innocent X, le P. Moralès quitta l'Espagne avec 30 religieux de son ordre, arriva à la Chine en 1649, après bien des traverses, et donna connaissance du décret au P. Emmanuel Dias, vice-provincial des jésuites. Quelques années après, il eut la douleur de voir qu'on lui opposait un autre décret d'Alexandre VII, qui rendait nul le premier. Il n'en persista pas moins à se conformer à la sainte doctrine, et refusa constamment le baptême aux néophytes qui ne voulurent point renoncer entièrement au rit chinois, voulant moins assurer des sujets à la cour de Rome, que faire de vrais chrétiens.

MORALÈS (LOUIS). *Voyez* **DIVINO.**

MORALI (l'abbé OCTAVE), savant helléniste et philologue, naquit à Bonate, en 1763. Destiné à suivre la carrière ecclésiastique, il crut apercevoir, dans la doctrine de l'Évangile les principes de l'indépendance politique, et dès lors il adopta les opinions libérales de son temps, mais avec beaucoup de modération. Il fut l'un des bibliothécaires de Brera, et professa le grec, d'abord dans les écoles spéciales de Milan, puis au lycée de Saint-Alexandre. Son savoir égalait son zèle pour l'instruction de ses élèves, dont plusieurs ont enrichi l'Italie de diverses traductions de classiques grecs. Morali s'occupait en même temps de la littérature italienne. On lui doit l'édition la plus correcte du *Roland furieux* de l'Arioste. Il mérita, par ce travail, les suffrages de l'Académie de la Crusca, qui l'admit au nombre de ses membres. Il mourut le 13 février 1826.

MORAND (JEAN), chirurgien, né en 1658, mort chirurgien-major de l'hôtel des Invalides en 1726, fut un des plus habiles opérateurs de son temps.

MORAND (SAUVEUR-FRANÇOIS), fils du précédent, né à Paris en 1697, mort chirurgien en chef de l'hôtel des Invalides en 1773, était membre des Académies des sciences et de chirurgie, de la plupart des académies nationales et étrangères, et chevalier de Saint-Michel. On a de lui : *Traité de la taille au haut appareil,* etc., *avec une dissertation de l'auteur, et une lettre de Winslow sur la même matière,* 1728, in-8°; traduit en anglais par Douglas, 1729, in-8° ; *Réfutation d'un passage du traité des opérations,* publiée en anglais par Sharp, 1739, in-12 ; *Discours pour prouver qu'il est nécessaire à un chirurgien d'être lettré,* 1743, in-4°; *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre* (avec Bremond), 1743, 2 vol. in-12; *Opuscules de chirurgie,* 1768 ; 2e partie, 1772, in-4°, traduit en allemand, Leipzig, 1776. Son *Éloge,* par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le *Recueil* de l'Académie des sciences, 1773, tome II, page 99.

MORAND (JEAN-FRANÇOIS-CLÉMENT), docteur en médecine et professeur d'anatomie, fils du précédent, né à Paris en 1726, mort en 1784, fut bibliothécaire de l'Académie des sciences, et membre de la plupart des sociétés savantes étrangères. On citera de lui : *Histoire de la maladie singulière et de l'examen du cadavre d'une femme devenue en peu de temps toute contrefaite par un ramollissement général des os,* 1752, in-12, figures, *Nouvelle description des grottes d'Arcy,* 1752, in-12 ; *Lettre sur l'instrument de Roonhuyzen,* 1755, in-12 ; *Mémoire sur les eaux thermales de Bains, comparées dans leurs effets avec celles de Plombières,* Journal de médecine, année 1757; *Du charbon de terre et de ses mines,* 1769, in-fol.; *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés et avantages du charbon de terre, apprêté pour être employé commodément, économiquement et sans inconvénient, au chauffage et à tous les usages domestiques,* 1770, in-12, figures;

l'Art d'exploiter les mines de charbon de terre, 1769, 1779, in-fol., figures. Son *Éloge* se trouve dans le *Recueil* de l'Académie des sciences, 1784, II, page 48.

MORAND (PIERRE DE), poëte dramatique, né à Arles en 1701, mort en 1757, fut reçu avocat au parlement de Paris, en 1739, cessa d'être inscrit au tableau de l'ordre en 1755, et ne put conserver que 8 mois la place de correspondant littéraire du roi de Prusse, qu'il avait obtenue en 1749. Accablé de revers de toute espèce, malheureux en mariage et au théâtre, il conserva toujours son courage et sa gaieté, et plaisanta presque jusqu'à sa dernière heure. Le caractère intraitable de sa belle-mère lui fournit le sujet de sa meilleure pièce, *l'Esprit de divorce*, qu'il fit jouer avec succès sur la scène italienne, en 1738. Déjà, en 1736, il avait donné une tragédie de *Childéric*, imprimée en 1737, et qui méritait de reparaître au théâtre, ainsi que l'*Esprit de divorce*. On cite encore de lui : *les Muses*, ambigu joué en 1738 ; *la Vengeance trompée*, comédie jouée à Arles en 1743 ; *Mégare*, tragédie sifflée par une cabale, au Théâtre-Français, en 1748, et dont la 2e représentation n'a jamais eu lieu. Toutes ces pièces ont été réunies avec quelques autres moins connues, sous ce titre : *Théâtre et œuvres diverses de Morand*, 1751, 3 vol. in-12. On a en outre de lui : *Justification de la musique française contre la querelle qui lui a été faite par un Allemand et un Allobroge* (Grimm et J. J. Rousseau), etc., 1654, in-8°. Morand a été, avec Rousseau de Toulouse et l'abbé Prévost, l'un des fondateurs du *Journal encyclopédique*, en 1756.

MORAND (JEAN-ANTOINE), architecte, né à Briançon en 1727, mort à Lyon sur l'échafaud révolutionnaire, le 24 janvier 1794, avait étudié la perspective et la décoration sous Servandoni, et reçu des leçons de Soufflot, dont il devint l'ami. Il exécuta, d'après les plans de ce grand artiste, la salle de spectacle de Lyon, fut appelé à Parme, en 1759, à l'époque du mariage de l'archiduchesse avec l'Empereur, pour construire un théâtre à machines, et obtint le suffrage des artistes même de l'Italie. De retour à Lyon, il fit servir à l'embellissement de cette ville les nouvelles connaissances qu'il avait acquises pendant un court séjour à Rome. Entre autres ouvrages, il fit exécuter le fameux pont de bois sur le Rhône, qui porte son nom. L'école des ponts et chaussées a donné son approbation aux principes qui ont présidé à cette construction ; et leur exposition fait partie de son enseignement.

MORAND (RENÉ-PIERRE-FRANÇOIS), né en 1744, à la Commanderie du Temple, près Châtillon-sur-Sèvre, exerçait la médecine à Niort lorsque la révolution de 1789 éclata. Il en adopta les principes, devint, en 1791, secrétaire général de l'administration centrale des Deux-Sèvres, et fut nommé, en 1795, commissaire du pouvoir exécutif près la même administration. Aux élections de la même année, il entra, pour le département des Deux-Sèvres, au conseil des Anciens. Un acte du sénat conservateur, du 11 nivôse an VIII (janvier 1800), l'appela à siéger au corps législatif d'où il sortit par la voie du sort en 1801. Morand mourut en 1813, au château de Boursonne, près Villers-Cotterets. On a de lui : *Mémoire justificatif de la conduite des administrateurs des Deux-Sèvres, à l'époque des premiers troubles de la Vendée*, etc.

MORAND (le comte LOUIS-CHARLES-ANTOINE-ALEXIS), général français, qu'il ne faut pas confondre avec le général son homonyme qui commandait Paris lors du 18 brumaire et fut tué à Lunebourg en 1813, naquit à Pontarlier le 4 juin. Entré au service en 1791, il se distingua surtout pendant la campagne d'Égypte, où il conquit plusieurs grades sur le champ de bataille. Nommé général de brigade en 1805, il fit, en cette qualité, la campagne contre l'Autriche, prit part à la bataille d'Austerlitz, y reçut une blessure, et fut élevé, le 24 décembre, au grade de général de division. Il cueillit de nouveaux lauriers aux batailles d'Auerstædt et d'Eylau. Présenté comme candidat au sénat, le 14 avril 1807, il fut, le 17 juillet suivant, nommé grand officier de la Légion d'honneur, et autorisé, en 1808, à porter la décoration de commandeur de l'ordre de Saint-Henri de Saxe. Employé de nouveau à la grande armée, dans la campagne de 1809, contre l'Autriche, le général Morand prit part aux batailles de Tann et d'Eckmülh. Il entra l'un des premiers à Ratisbonne, dont il parvint à éteindre l'incendie. Il servit encore en Russie, se signala à Mojaïsk, et, dans la campagne suivante, à Lutzen, à Bautzen et à Dennewitz, où il sauva l'armée par son sang-froid. Pendant l'hiver de 1813 à 1814, il fut chargé de la défense de Mayence. En avril il fit sa soumission au roi, qui le nomma chevalier de Saint-Louis. Napoléon revint de l'île d'Elbe, et Morand ne fut pas le dernier à lui offrir ses services. Comblé des grâces de son ancien maître, et nommé, tout à la fois, son aide de camp, colonel des chasseurs à pied de la garde, pair de France et commandant de plusieurs divisions, il arriva à Nantes le 31 mars 1815. Rappelé à Paris pour y commander une division de la garde impériale, il fit la campagne de Belgique, se battit à Waterloo, ramena les débris de son corps sous les murs de Paris, et ne quitta ses compagnons d'armes qu'après la soumission de l'armée de la Loire. Lors du second retour du roi, le général Morand, quoiqu'il ne fût pas compris dans l'ordonnance du 24 juillet, quitta la France. Le 29 août 1816, un conseil de guerre, séant à la Rochelle, présidé par le général Rey, le condamna par contumace, à la peine de mort, convaincu d'avoir fait, le 3 avril 1815, une proclamation tendante à allumer la guerre civile et à anéantir l'autorité royale. En 1819 il se rendit à Strasbourg, afin de purger sa contumace. Ayant comparu, le 5 juin, devant un conseil de guerre présidé par le prince de Hohenlohe, il s'efforça de prouver son innocence dans un discours qu'il prononça devant ses juges, et fit ensuite imprimer. Le conseil de guerre rendit à l'unanimité un verdict de non-culpabilité. Quelques mois après, le comte Morand fut réintégré sur le tableau des officiers généraux en non-activité. Il vécut depuis retiré dans sa terre de Mont-Saint-Benoît, jusqu'à la révolution de 1830, qui lui ouvrit de nouveau la carrière des emplois. Il fut alors nommé commandant de la 6e division militaire (Besançon), et pair de France. Morand mourut à Paris, le 2 septembre 1835. Les généraux Delort et Bernard prononcèrent des discours sur sa tombe. Ce général n'a laissé à sa nombreuse famille que peu de fortune. On a de lui : *De l'armée selon la charte et d'après l'expérience des dernières guerres*, Paris, 1829, in-8°.

MORANDE (CHARLES THÉVENOT DE), pamphlé-

taire, né à Arnai-le-Duc en 1748, alla, jeune encore, à Paris, et s'y livra à des désordres honteux qui le firent enfermer d'abord au Fort-l'Évêque, puis à Armentières. Élargi au bout de 15 mois, il passa en Angleterre, où la composition de quelques libelles devint sa ressource. Il se crut appelé à rançonner les puissances, et réussit en effet à faire acheter son silence par Mme Dubarry, moyennant une somme de 500 guinées et une pension de 4,000 francs, dont la moitié reversible à sa femme. Voltaire, auquel il voulait aussi arracher un tribut par des menaces de diffamation, répondit aux ouvertures d'un aussi méprisable adversaire, en les rendant publiques. Le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, fit mieux encore: il distribua à Morande des coups de canne dont il eut soin d'exiger quittance. La pension que ce vil pamphlétaire avait obtenue sous Louis XV ayant été supprimée sous le règne suivant, il fit paraître en 1776 les *Anecdotes secrètes sur la comtesse Dubarry,* dont le prix, joint au salaire qu'il recevait comme agent de la police française et au produit de sa feuille périodique *le Courrier de l'Europe,* lui permirent de vivre à Londres dans l'aisance. Revenu en France à l'époque de la révolution, il végéta dans la foule des journalistes, et, flottant entre les partis, il finit par se rendre suspect à celui qui dominait. Son *Argus patriotique* fut signalé comme une feuille indirectement favorable à la cour, et l'auteur périt dans les massacres de septembre 1792. On citera de lui: *le Philosophe cynique,* et les *Mélanges confus sur des matières fort claires,* Londres, 1771, in-8°; *le Gazetier cuirassé, ou Anecdotes scandaleuses sur la cour de France* (1772), in-12 (avec des *Recherches sur la Bastille,* etc.).

MORANDI-MANZOLINI (Anne), femme célèbre par ses connaissances en anatomie, née en 1716 à Bologne, où elle mourut en 1774, avait épousé J. Manzolini, habile anatomiste, dont elle apprit la science qu'il professait. Après la mort de son mari, en 1755, elle fut pourvue d'une chaire d'anatomie à l'université de Bologne; et sa réputation, comme modeleuse en cire, s'étant répandue dans toute l'Europe, diverses académies se l'agrégèrent. Elle reçut des offres brillantes pour aller s'établir, soit à Milan, soit à Londres, soit à St.-Pétersbourg; mais elle préféra rester dans sa patrie, où les savants et les étrangers les plus illustres s'honorèrent de venir la visiter.

MORANGE (Bedien), théologien, né à Paris, et mort dès l'année 1705, était docteur de Sorbonne, et fut nommé chanoine de Lyon en 1660, puis devint chantre de cette église, en 1682. On a de lui: *Libri de Præadamitis brevis analysis,* Lyon, 1656, in-16; *Primatûs lugdunensis Apologeticon, sive ad querelam ecclesiæ senonensis prior responsio,* Lyon, 1658, in-8°, *Summa universæ theologiæ catechistæ,* Lyon, 1670, 5 tomes en 4 vol.

MORANT (Philippe), antiquaire et biographe, né dans l'île de Jersey en 1700, mort en 1770, publia un grand nombre d'ouvrages dont M. George Crabb donne les titres avec détail (*Univ. hist. Dict.*, Londres 1825, in-fol.) et parmi lesquels nous citerons seulement: *Histoire et antiquités de Colchester,* 1748, in-fol.; réimprimé en 1768; *Histoire du comté d'Essex,* 1760-1768, 2 vol. in-folio.

MORARD DE GALLE (le comte Justin-Bonaventure), né à Goncelin (Dauphiné), le 30 mars 1741, de parents nobles, fut inscrit dès l'âge de 11 ans, dans les gendarmes de la garde. Dominé par un goût décidé pour la marine, il y entra en 1757, comme garde du pavillon, et s'embarqua le mois suivant sur *l'Écureuil,* où il remplit dès lors les fonctions d'officier. Il passa successivement sur les frégates *la Fleur de Lis,* et *l'Hermine,* et sur le vaisseau *le Sceptre.* Nommé enseigne, en 1768, il s'embarqua sur *l'Hermine,* frégate destinée à croiser sur les côtes de Barbarie pour arrêter les corsaires qui infestaient la Méditerranée. Morard, chargé par le comte de Grasse d'aller brûler un corsaire algérien qui était en vue, s'embarqua de nuit, dans un canot, et appliqua une chemise soufrée au corsaire, qui fit explosion une demi-heure après. Il se distingua, le 26 juin 1765, lors du bombardement de Larache, et après différentes campagnes dans l'Inde et en Amérique, il revint à Brest, où il fut attaché à la direction des constructions jusqu'en 1776, qu'il s'embarqua sur *la Dédaigneuse,* et ensuite sur le vaisseau *le Rolland,* dans l'escadre de M. Duchaffault. Promu en 1777, au grade de lieutenant, il assista aux combats d'Ouessant et à ceux livrés par l'armée combinée, sous les ordres de M. de Guichen, les 17 avril, 15 et 19 mai 1780. Embarqué comme capitaine l'année suivante, il remplaça, au combat de la Praya, quoique ayant déjà reçu cinq blessures, M. de Trémignon, blessé grièvement dès le commencement de l'action, et contribua au gain de cette bataille. M. de Suffren, en récompense de cette belle conduite, le nomma capitaine de vaisseau, promotion qui fut ratifiée par la cour. Morard de Galle reçut ensuite le commandement de *l'Annibal,* qui avait été pris sur les Anglais, participa avec ce vaisseau aux combats des 17 février et 21 avril 1782, ainsi qu'à ceux du 6 juillet et 3 septembre suivant, dans lesquels il reçut 3 blessures graves. Après avoir été rétablir sa santé à l'île de France, il s'embarqua quelques mois après en qualité de capitaine en second, sur le vaisseau *l'Argonaute,* qui rejoignait l'escadre devant Goudelour, et y prit part au combat du 20 juin 1783; il passa ensuite sur divers vaisseaux et frégates, jusqu'en 1790, qu'il fut obligé de quitter l'Inde pour venir rétablir sa santé en France. Promu au grade de contre-amiral, au mois de juillet 1792, il porta son pavillon sur *le Républicain* comme commandant une division de l'armée navale. Nommé vice-amiral l'année suivante, il fut destiné à commander la station de Saint-Domingue; mais de nouveaux ordres ayant réuni sous son commandement 3 vaisseaux et 7 frégates, il sortit de Brest avec cette escadre et tint la mer pendant quelques mois, pour protéger la rentrée des bâtiments du commerce dans nos ports. Destitué en 1793, il fut réintégré ensuite et nommé commandant des armes au port de Brest, et ensuite amiral de l'armée navale qui s'y trouvait réunie. En décembre 1799, il fut appelé au sénat, et quelque temps après fait comte, grand officier de la Légion d'honneur, et titulaire de la sénatorerie de Limoges. Il mourut presque subitement à Guerret, où il s'était retiré, le 23 juillet 1809.

MORAS (Gaspard-Balthasar-Melchior) naquit, le 1er janvier 1772, à Boulogne-sur-Mer. Il s'embarqua, comme pilotin, sur le navire marchand *la Paix,* armé à Boulogne, passa, le 27 octobre 1790, sur le vaisseau *le*

Jupiter, comme volontaire, et fit ensuite la campagne de Saint-Domingue où il se fit remarquer. Après avoir passé successivement par tous les grades jusqu'à celui de capitaine auquel il fut promu en 1799, il fut à cette époque attaché à l'amiral Bruix, en qualité d'adjudant particulier et fit campagne de la Méditerranée. Au mois d'août 1803, Moras fut attaché au service de la flottille réuni à Boulogne dans la vue d'une descente en Angleterre. Sa conduite fut remarquée de Napoléon qui lui adressa ces paroles : Courage, Moras, encore une action semblable, et vous serez officier général. Les preuves successives de courage et d'habileté qu'il donna pendant tous le temps qu'il fut attaché à la flottille de Boulogne attirèrent sur lui l'attention de l'empereur, qui le fit chevalier, puis officier de la Légion d'honneur. Un décret impérial du 16 février 1807, le nomma colonel du 2e régiment de la flottille. Il fut ensuite appelé au commandement du 38e bataillon et du vaisseau *le César*. Moras ne quitta ce commandement que le 6 août 1814, jour de la remise de ce vaisseau aux alliés en exécution du traité de Paris. Le lendemain, il passa, avec son équipage, sur le vaisseau *le Dalmate*, désarmé dans le bassin d'Anvers, et le conduisit à Brest, où il fut chargé de le surveiller jusqu'au 18 mai 1815. Des dénonciateurs occultes l'ayant dénoncé comme un chef de rebelles, il fut éliminé de la marine sans pension ni retraite. Il vécut depuis lors retiré à Brest où il mourût le 13 janvier 1824.

MORATA (Olympia Fulvia), l'une des femmes les plus savantes de son siècle, née à Ferrare en 1526, fut admise à partager les leçons de la jeune princesse Anne d'Este, et devint bientôt l'objet de l'admiration de toute la cour par ses progrès rapides dans la philosophie et dans les langues anciennes. Mais elle perdit presque en même temps son père et les bonnes grâces de la duchesse de Ferrare, et se trouva seule avec une mère infirme, sans fortune et sans appui, chargée de l'éducation de 3 sœurs et d'un frère en bas âge. Ayant épousé, en 1548, André Grundler, jeune médecin allemand, elle alla s'établir avec lui à Schweinfurt; cette ville, cernée par les troupes de l'Empire, fut prise d'assaut, après un siége de 14 mois, livrée au pillage et réduite en cendres. La malheureuse Olympia, longtemps errante et sans asile, à travers mille dangers, avec son jeune frère et son mari, commençait à espérer un sort plus prospère, grâce à la nomination de Grundler à une chaire de médecine à Heidelberg, lorsqu'elle mourut, épuisée de fatigue, en 1555. Ses ouvrages avaient été détruits en partie dans l'incendie de Schweinfurt. Cœl.-Secundus Curion en a recueilli les fragments échappés aux flammes, et les a publiés sous ce titre : *Olympiæ Fulviæ Moratæ, fœminæ doctissimæ ac planè divinæ, opera omnia quæ hactenùs inveniri potuerunt*, Bâle, 1562, in-8°; réimprimé avec quelques augmentations, en 1570 et 1580. (*Voyez* sur cette femme remarquable les *Mémoires* de Niceron, tome XV, et la dissertation *de Olympiâ Fulviâ Moratâ*, Zittau, 1808, in-4°.)

MORATIN (Nicolas-Fernandez), savant espagnol, mort en 1780, était avocat, membre de l'Académie latine, de la Société économique de Madrid, et des Arcadiens de Rome. Il se proposa de rapprocher le théâtre comique de sa nation de celui des Français, et débuta en 1762, dans la carrière dramatique, par la comédie de *la Petimetra*, qui paraît être la première pièce espagnole, vraiment conforme aux règles de l'art. On cite encore de lui plusieurs tragédies, parmi lesquelles il faut distinguer celle d'*Hormesinda*, jouée et imprimée en 1770. Il rédigea pendant quelque temps deux feuilles périodiques : *el Desenganador del teatro espanol* et *el Poeta*. Ses autres écrits sont : *Diane, ou l'Art de la chasse*, poëme en VI chants, Madrid, 1765, in-8°; *Las Naves de Cortez destruidas*, chant épique, ibid., 1785, publié par les soins de D. Leandro, son fils, qui y a joint des réflexions critiques très-curieuses ; une églogue (*Dorisa et Amaritis*), lue en 1778, à la distribution des prix de la Société économique, et une *Lettre historique* sur l'origine et les progrès des combats de taureaux en Espagne, 1777, 1801, in-8°.

MORATIN (don Leandro-Fernandez), surnommé *le Molière* espagnol, fils du précédent, né à Madrid le 10 mars 1760, remporta dans sa jeunesse deux prix de poésie lyrique à l'Académie royale de Madrid. Mais ses dispositions naturelles et la lecture assidue et passionnée de Molière devaient faire de lui un poëte comique. Il donna successivement plusieurs comédies parmi lesquelles on distingue : *le Café, le Baron, la jeune Hypocrite, le vieux Mari et la jeune Femme, le Oui des jeunes filles*. Quoique la morale de toutes ses pièces n'offre rien de répréhensible, la dernière ne put échapper à la censure de l'inquisition, qui la mit à l'*index*. Moratin a traduit en espagnol le *Hamlet* de Shakspeare et deux comédies du maître de la scène française, *l'École des maris* et *le Médecin malgré lui*. Dans toutes ses productions, il se distingue par un style pur, gracieux et original, par des peintures vraies et plaisantes, et par un amour sincère de la vertu, qu'il rend touchante et aimable. Il a fait en Espagne une révolution dans l'art dramatique. Avant lui on ne connaissait, ou du moins on ne respectait aucune règle, et on suivait en cela l'exemple de Lope de Vega et de Calderon. C'est lui qui le premier a fait apprécier à ses compatriotes la régularité du théâtre français, en l'imitant avec bonheur. Une telle réforme ne pouvait être opérée que par un homme d'un talent très-remarquable et d'un goût parfait. Moratin avait reçu de la nature ces précieuses qualités, et les avait développées par ses voyages en France, en Angleterre et en Italie. De retour dans sa patrie, il vit s'ouvrir devant lui la carrière des fonctions publiques. Nommé par Charles IV chef du bureau de l'interprétation des langues et membre honoraire du conseil royal, il conserva, sous le gouvernement de Joseph Bonaparte, sa dignité de membre honoraire du conseil, et devint en outre chef de la bibliothèque royale. Son attachement à la cause de Joseph le mit dans la nécessité de quitter l'Espagne, lorsque les affaires de ce prince s'embrouillèrent. Il vécut d'abord à Bordeaux, se consolant de l'exil par la culture des lettres, puis il alla, en 1827, se fixer à Paris, où il mourut le 21 mai 1828. Ses œuvres dramatiques et lyriques, publiées en 1825, 3 vol. in-8°, ont été réimprimées en 1829, dans le format in-12. Les 4 pièces citées plus haut ont été traduites dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Entre autres manuscrits laissés par Moratin, on cite une histoire de la scène espagnole, depuis sa naissance jusqu'à Lope de Vega, sous ce titre : *Origines del teatro espanol*. Cet ouvrage, fruit de longues veilles et de précieuses recherches, avait été revu par l'auteur.

MORATO ou **MORETO** (Fulvio-Pellegrino), littérateur, né à Mantoue, professa les belles-lettres dans différentes villes avec beaucoup de réputation, notamment à Ferrare, où l'avait attiré le duc d'Este ; mais obligé de quitter cette ville, comme suspect de partager en secret les opinions des novateurs, il se retira à Vicence vers 1530, et passa ensuite à Venise. Il était de retour à Ferrare en 1538 ; le reste de sa vie fut partagé entre les lettres, l'amitié et le soin d'élever sa fille (la célèbre Olympia Morata). Il mourut en 1547. On a de lui : *il Rimario di tutte le cadentie di Dante e Petrarca,* Venise, 1528, in-8°, réimprimé avec des additions, 1565, in-8°; *Carmina quædam latina,* 1533, in-8°; *Del significato de' colorie de mazzoli,* 1534, 1543, in-8°.

MORCELLI (Étienne-Antoine), savant archéologue, né à Chiari en 1737, fit ses premières études chez les jésuites qui l'envoyèrent les terminer à Rome, où plus tard il remplit la chaire d'éloquence. Son ordre ayant été supprimé, en 1773, il s'attacha au cardinal Albani, qui lui confia le soin de sa riche bibliothèque. C'est au milieu de ce vaste trésor qu'il entreprit et exécuta son immense ouvrage sur le *Style des inscriptions,* ainsi que plusieurs autres écrits non moins importants, et qui lui acquirent une grande réputation. En 1791, il revint à Chiari. Nommé prévôt du chapitre, il refusa l'archevêché de Raguse par son attachement pour ses compatriotes, auxquelles il donna des preuves de son affection en fondant des établissements d'instructions et de charité. Il mourut le 1er janvier 1821. On a de lui : *De stylo inscriptionum lat. libri III,* 1780, in-4° ; *Inscriptiones commentariis subjectis,* 1783, in-4°; *Sermonum libri II,* 1784, in-8°; *Indication des antiquités de la maison Albani,* 1785 ; *Kalendarium Ecclesiæ constantinopolitanæ,* etc., 1788, 2 vol. in-4°; *Sancti Gregorii,* etc., *libri X,* etc., *græcè primum, et cum latinâ interpretatione ac commentariis vulgati,* etc., 1791 ; *Electorum libri II,* 1814 ; *Agapeja,* 1816 ; *Sulla Bolla d'ora dei fanciulli romani,* 1816 ; *Sull' Agone capitolino,* 1817 ; *Africa christiana, in tres partes tributa,* Brescia, 1817-1818, 3 vol. in-4°; ΜΙΚΑΗΛΕΙΑ, *sive Dies festi principis angelorum apud Clarenses,* 1817, in-4° ; ΠΑΡΕΡΓΟΝ *inscriptionum novissimarum ab anno* 1784, etc., 1818, in-fol. ; *Œuvres ascétiques* (latin et italien), 1820, 3 vol. ; *Dello scrivere degli antichi romani,* etc., 1822, in-8°. M. Labuz, éditeur de plusieurs des ouvrages de Morcelli, a publié sur son illustre ami une *Notice* traduite en français dans la *Revue encyclopédique,* tome IX.

MORDANT DE LAUNAY (Jean-Claude-Michel), né vers 1750, abandonna le barreau pour se livrer à l'étude des sciences naturelles, obtint une des places de bibliothécaire au Muséum royal à Paris, et mourut au Havre en 1816. Il a publié depuis 1804, le *Bon Jardinier,* in-12, espèce d'almanach qui remonte à 1754. On lui doit en outre : *Herbier général de l'amateur,* 1811-1812, II livres grand in-8°, ouvrage terminé par M. Loiseleur de Longchamp. Enfin il a donné une édition de l'*École du Jardinier,* de la Bretonnerie, avec augmentations, 1808, 2 vol. in-12.

MORE (Thomas), en latin *Morus,* grand chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1480, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, entra ensuite au barreau, s'y acquit une grande réputation, et dès qu'il eut atteint l'âge fixé par la loi, fut élu membre du parlement où il débuta par faire refuser un subside onéreux que voulait imposer Henri VII. Introduit auprès de Henri VIII, par Wolsey, qui lui ouvrit la porte du conseil privé, il fut admis à la dangereuse intimité de ce monarque, nommé trésorier de l'échiquier, puis employé avec succès dans plusieurs missions importantes, notamment aux conférences de Cambrai. Ses services furent récompensés par la charge de chancelier après la disgrâce de Wolsey. Lorsque More quitta ses hautes fonctions, au bout de 2 ans d'exercice, son revenu ne se montait pas à plus de 100 livres sterling ; son activité et son zèle pour la justice avaient égalé son désintéressement. Ce fut de son propre mouvement qu'il se démit du grand sceau, et il le fit dans la persuasion que les changements entrepris par Henri VIII amèneraient une rupture avec le saint-siége, et que le grand chancelier serait dans la nécessité de prendre part à cette révolution hasardeuse, et selon lui coupable. Ce n'est pas qu'il ne désirât, avec tous les hommes éclairés, la réforme des abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement de l'Église ; mais il voulait corriger et non détruire. Le fougueux Henri VIII avait résolu de frapper un grand coup ; mais il aurait voulu s'assurer le suffrage d'un homme tel que More, quoique celui-ci ne fût plus chancelier. More, enlevé à sa paisible retraite de Chelsea, pour avoir refusé de prêter le serment de suprématie, fut enfermé à la Tour de Londres. Sans être ébranlé ni par les larmes de sa famille, ni par les séductions, ni par la colère d'un prince qui n'avait jamais menacé en vain, le grand citoyen subit avec courage un jugement dont il pouvait prévoir l'issue, renouvela sa profession de foi sur la suprématie qu'il regardait comme contraire aux lois de l'Église et de l'Angleterre, et se prépara à mourir en chrétien. Il eut la tête tranchée sur la plate-forme de la Tour, en 1535. Personne ne vit arriver la mort avec plus de gaieté ni avec une fermeté plus stoïque. Il passait pour un des hommes les plus aimables et des meilleurs littérateurs de son époque. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-fol. : l'un renferme ceux qu'il avait composés en anglais, Londres, 1559, et l'autre ceux qui sont écrits en latin, Louvain, 1566. Le plus connu de tous est son Utopie : *De optimo reipublicæ statu, deque novâ insulâ utopia,* Louvain, 1516, in-4°; Bâle, 1518, in-4° : Ralphe Robinson en a donné, en 1551, une traduction anglaise qui a été réimprimée à Londres en 1809, 2 vol. in-8°, par les soins de Th. Frognall Dibdin ; il en existe plusieurs traductions françaises : par J. Leblond, 1550, in-8°; par Gueudeville, 1715; par Th. Rousseau, 1780, 1789, avec un précis de la *Vie* de l'auteur. M. Cuyley a publié en anglais les *Mémoires de Thomas Morus,* etc., Londres, 1808, 2 vol. in-4°. On a plusieurs *Vies* de Morus ; l'une des plus intéressantes est celle que l'on doit à son gendre, Will. Roper, publiée par Th. Hearne, Oxford, 1716, in-8°.

MORE (Marguerite), fille aînée du précédent, mariée à Roper, professa hautement la foi orthodoxe en Angleterre, et ne négligea rien pour avoir la liberté de consoler son père pendant sa captivité, et pour l'affermir dans la résolution de mourir plutôt que d'abandonner les intérêts de l'Église. Elle racheta de l'exécuteur la tête de

l'illustre victime, la mit dans une boîte de plomb, et voulut, qu'à sa mort, elle fut placée entre ses bras. Cette femme courageuse, non moins remarquable par ses connaissances que par ses vertus et sa piété, chercha dans les lettres un soulagement à sa douleur, et publia divers ouvrages.

MORE (le docteur Henri), théologien et philosophe anglais, naquit en 1614, à Grantham, dans le comté de Lincoln, de parents calvinistes qui firent tout pour lui inculquer leur croyance, mais n'y réussirent qu'imparfaitement. More vécut plongé dans ses méditations, peu occupé de ce qui se passait autour de lui, même pendant les troubles civils, et il eut le bonheur de n'être pas inquiété. En 1661, il fut appelé à prendre place dans la Société royale nouvellement instituée, et mourut en 1687. On cite parmi ses écrits : *Psycho Zoia,* ou *la Vie de l'âme,* 1640 ; *le Mystère de la Divinité; le Mystère de l'Iniquité; Collections philosophiques; Dialogues divins,* etc.

MORE ou **MOORE** (Édouard), littérateur anglais, né en 1711, mort en 1757, a laissé : un recueil de *Fables pour le sexe féminin;* deux comédies, *l'Enfant trouvé* et *Gilblas;* une tragédie du *Joueur,* traduite en français par l'abbé Bruté de Loirelle, 1762, in-12, etc. Il est aussi l'auteur de célèbres feuilles périodiques, intitulées *le Monde,* dont on a fait un *recueil* après sa mort, en 4 vol. in-12. Ses autres *œuvres* ont été imprimées en 1 vol. in-4°, 1756.

MORE (miss Hannah), née en 1745, à Hanham, près de Bristol, se livra d'abord à l'éducation des jeunes personnes dans un des plus célèbres établissements en Angleterre, qui était dirigé par sa sœur. Frappé de la rectitude de son jugement et de son esprit, le docteur Stonehouse l'engagea à publier quelques ouvrages. Le premier qu'elle mit au jour en 1772, sous le titre de *Recherche du bonheur,* drame pastoral, eut un tel succès qu'elle le fit suivre de plusieurs autres qui reçurent également un accueil favorable. Introduite dans la société de Garrick, celui-ci lui conseilla d'écrire pour le théâtre, et c'est à son instigation qu'elle publia ses tragédies de *Percy* et du *Mensonge fatal.* Elle ne tarda pas à renoncer à ce genre de littérature, et à composer des ouvrages plus sérieux qui sont en grand nombre, et parmi lesquels nous citerons : *Réflexions sur les mœurs des grands; Aperçu sur la religion des personnes du beau monde; les Politiques de village; Cœlebs, ou la Recherche d'une femme,* 1809; *Piété pratique,* 1811; *Morale chrétienne,* 1813. Cette femme distinguée mourut à Londres en 1833.

MOREAU (Jean), chanoine de Quimper et conseiller au présidial de la même ville, a laissé une histoire manuscrite des guerres de la Ligue en Bretagne. Le manuscrit autographe du chanoine Moreau se trouve en la possession de M. de Fréminville, capitaine de frégate, connu par plusieurs ouvrages sur les *Antiquités de la Bretagne.* Le ministre de l'instruction publique, informé qu'il en existe à la bibliothèque de Rennes, sous le n° 186, une copie exacte, l'avait compris, dès 1835, au nombre des ouvrages qui doivent faire partie de la collection des *Documents inédits de l'histoire de France.* Ils ont été devancés l'un et l'autre par M. le Bastard de Mesmeud, qui a publié la chronique de Moreau sous ce titre : *Histoire de ce qui s'est passé en Bretagne durant les guerres de la Ligue,* etc., Brest et Paris, 1836, in-8°.

MOREAU (René), né à Montreuil-Bellai, en Anjou, vers 1587, mort à Paris en 1656, professa pendant 40 années, avec distinction, la médecine et la chirurgie à la faculté de Paris. On a de lui : *Schola salernitana, de valetudine tuendâ,* 1625, réimprimé en 1672, in-8°; *Traité du chocolat,* traduit de l'espagnol d'Antoine de Colmenero, 1643, in-4° ; *De Missione sanguinis in pleuritide,* 1622, in-12; une *Lettre* à Baldi, à ce sujet, 1640; une *Laryngotomia,* jointe au traité de Bartholin *De anginâ puerorum,* 1656, in-8°.

MOREAU (René), né le 5 septembre 1605, d'une famille de cultivateurs, dans la paroisse de Moulins, près Châtillon-sur-Sèvre, en Poitou, entra dans l'état ecclésiastique et s'y fit distinguer autant par l'étendue de ses connaissances que par sa solide piété. Il avait obtenu le grade de bachelier de Sorbonne, devint vicaire général du diocèse de Maillezais, et occupa, à deux fois différentes, l'importante cure de Fontenay-le-Comte, dans laquelle il mourut le 18 janvier 1671. On ne connaît d'autre ouvrage de René Moreau que quelques pages intitulées : *Sentiments de piété.*

MOREAU (Jacob-Nicolas), historiographe de France, né à St.-Florentin, le 20 décembre 1717, mort à Chambourci, près de St.-Germain, le 29 juin 1803, fit son droit à Aix, fut reçu avocat, et devint conseiller à la cour des comptes de Provence. Il renonça bientôt à la magistrature, pour venir à Paris cultiver les lettres, mais après quelques essais de poésie dont le peu de succès lui prouva que ce n'était point là sa vocation, il se mit à étudier les intérêts des cours de l'Europe, les bases de l'ancien droit public de France, l'histoire et ses monuments, et la science de l'administration. On doit lui reprocher d'avoir trop écrit pour le gouvernement absolu et contre les protestants; mais ses doctrines furent toujours l'expression de sa pensée et de ses sentiments. Les récompenses cependant ne lui manquèrent pas : il devint premier conseiller de Monsieur (depuis Louis XVIII), bibliothécaire de la reine, historiographe de France, et fut proposé à la garde du *dépôt des chartes et de législation,* qu'il avait été chargé de former. Nous citerons de lui : *Ode sur la bataille de Fontenoi,* 1745, in-4°; *l'Observateur hollandais, ou Lettres de M. Van**, à M. H**, sur l'état présent des affaires de l'Europe,* 1755-59, 3 vol. in-8°; *Mémoires pour servir à l'histoire de notre temps, par l'observateur hollandais,* 1757, 2 vol. in-12; *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs,* 1757, in-12; *Entendons-nous, ou Radotage d'un vieux notaire sur la richesse de l'État,* 1763, in-8°; *Lettres historiques sur le comtat Venaissin, et sur la seigneurie d'Avignon,* 1768, in-8°, *Principes de morale politique et du droit public, puisés dans l'histoire de France,* Paris, 1777-89, 21 vol. in-8° : *Plan des travaux littéraires ordonnés par S. M., pour la recherche, la collection et l'emploi des monuments de l'histoire et du droit public de la monarchie française,* 1782, in-8°; *Progrès des travaux littéraires relatifs à la législation, à l'histoire et au droit public de la monarchie française,* 1787, in-8°; *Lettre d'un magistrat, dans laquelle on examine ce que la justice du roi doit aux protestants,* 1788, in-8°; *Exposé historique des administrations*

populaires aux plus anciennes époques de notre monarchie, 1789, in-8°; *Exposition et défense de la constitution de la monarchie française,* 1789, 2 vol. in-8°. On trouve une *Notice* sur sa vie et ses écrits dans les *Annales littéraires et morales,* tom. Ier, pag. 259-264.

MOREAU (Jean), avocat, né vers 1760, fut nommé, en 1790, procureur-syndic du département de la Meuse, et, en 1791, membre de l'assemblée nationale, où, adhérant à l'adresse présentée par la section de la Croix-Rouge, il fit décréter la formation d'une commission chargée d'examiner les dangers *qui menaçaient la patrie.* Il passa, en 1792, à la Convention, et s'y montra modéré. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour le bannissement de ce prince jusqu'à la paix. Moreau se retira en août 1793, donnant pour motif que la constitution ayant été acceptée, il avait terminé sa mission. Il se démit de sa place de membre du conseil des anciens, dont il faisait partie depuis 1795.

MOREAU (Jean-Victor), célèbre général, né à Morlaix, le 11 août 1763, fils d'un avocat estimé, était destiné à la même profession; mais son inclination le portait ailleurs. Comme Folard, il s'engagea dans un régiment, fut, comme Folard, dégagé par ses parents, et continua ses premières études. Une figure ouverte, des manières franches, des connaissances acquises, le firent aimer et estimer de ses camarades. Il était regardé comme le chef de la jeunesse de Rennes, et les circonstances où se trouvait la magistrature lui firent donner le nom de général du parlement. Prévôt de droit, en 1787, il contribua beaucoup, dans les journées des 26 et 27 janvier, à calmer l'effervescence de la populace. Au commencement de la révolution il forma une compagnie de canonniers qu'il commanda jusqu'en 1792. A cette époque il entra dans un bataillon de volontaires, dont il devint bientôt le chef. Il fit ses premières armes sous Dumouriez, fut fait général de brigade en 1793 et général de division en 1794. Pichegru lui ayant confié le commandement d'un corps destiné à agir dans la Flandre maritime, il s'empara de Menin, de Bruges, d'Ostende, de Nieuport, de l'île de Cadsandt et du fort l'Écluse. Au milieu de ces succès, il apprit la mort de son père, traîné à l'échafaud sous prétexte qu'il administrait les biens de quelques émigrés. Moreau, justement indigné, ne vit plus la patrie que dans les camps. Dans la campagne d'hiver de 1794, il commanda l'aile droite de l'armée du Nord. Quand Pichegru fut appelé à l'armée du Rhin-et-Moselle, il prit le commandement de l'armée du Nord, et fit toutes ses opérations sans daigner consulter le gouvernement révolutionnaire établi en Hollande. Il remplaça Pichegru dans le commandement en chef des armées de Rhin-et-Moselle, et ouvrit en juin sa belle campagne de 1796. Il repoussa Wurmser vers Manheim, passa le Rhin près de Strasbourg, attaqua l'archiduc Charles à Rastadt, lui fit abandonner le Necker, et lui livra à Heydenheim un combat de 17 heures, à la suite duquel les Autrichiens se replièrent sur le Danube. Moreau se porte en avant, et se trouve en tête le général Latour qui recevait sans cesse des renforts. Ne pouvant être soutenu par Jourdan, il commence, le 11 septembre, cette retraite dont les annales françaises n'offraient plus de modèle depuis Turenne. Son armée est dans un tel état qu'il peut, sans imprudence, envoyer un fort détachement à Bonaparte, qui en avait besoin en Italie. A l'ouverture de la campagne suivante, il passa de nouveau le Rhin en plein jour, en face de l'ennemi, reprit Kehl, et fit 4,000 prisonniers. Au 18 fructidor, Moreau ne se prêta à dénoncer Pichegru que quand cet acte ne douvait produire aucun effet : ainsi en jugea Pichegru lui-même, qui n'en témoigna jamais le moindre ressentiment à Moreau. Le Directoire, mécontent du retard qu'il avait mis à lui livrer la correspondance du prince de Condé avec Pichegru, l'obligea de demander sa retraite. Il reçut le titre d'inspecteur général vers la fin de 1798. En avril 1799 l'Italie était sur le point d'être enlevée aux Français : Moreau rejoint sur l'Adige Scherer, qui lui remet le soin de sauver l'armée. Forcé sur l'Adda et dans la position de Cassano, il se replie sur le Tessin, appuie sa droite aux Apennins, et s'établit momentanément entre Alexandrie et Valence, dans un camp retranché, couvert par le Pô et le Tanaro. Le 11 mai, après avoir repoussé les Russes près de Bassignano, il passe la Bormida. Mais bientôt, ayant sur les bras presque toutes les forces de Suvarow, il doit évacuer Valence et Alexandrie. Les habitants se joignent aux Russes, et la guerre prend un caractère politique. Moreau se replie sur Coni, prend position au col de Tende, et cherche à opérer sa jonction avec Macdonald, qui accourt du royaume de Naples. Afin de la hâter, il pénètre dans le pays de Gênes, part avec 15,000 hommes, bat le général Bellegarde, débloque Tortone, et pousse l'ennemi jusqu'à Voghera : mais la nouvelle des journées malheureuses de la Trebbia, le ramène auprès des Apennins. C'est alors qu'il est appelé de nouveau au commandement de l'armée du Rhin. Joubert, qui vient le remplacer en Italie, veut lui laisser la direction d'une bataille imminente: Moreau veut bien combattre, mais ne consent pas à commander. Joubert trouve à Novi une mort glorieuse; Moreau, qui l'a cherchée en vain, qui a eu 3 chevaux tués sous lui et ses habits percés d'une balle, préside à la retraite, et réduit à peu de chose les avantages de l'ennemi. Passant à Paris pour rejoindre l'armée du Rhin, il refuse le rôle qu'acceptera bientôt Bonaparte revenant d'Égypte : toutefois il se montre favorable à la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799). La discussion du plan de campagne en Allemagne amène quelques dissentiments entre Moreau et le nouveau maître de la France, qui ne cède qu'à regret à son rival l'honneur de la conception la plus heureuse. Au printemps de 1800 comme à la fin de 1796, il ménage le territoire de la Suisse, passe le Rhin au grand coude que fait ce fleuve, bat l'ennemi à Stockach, à Engen, à Mœskirch, à Biberach, et l'accule enfin sur Ulm. Bientôt, par une succession de manœuvres toujours habiles, et sur une échelle qui s'agrandit tous les jours, il arrache le général Kray à la belle position qu'il avait prise, le force à la retraite, d'abord sur la Bavière, ensuite sur les États héréditaires, le pousse et le bat alternativement sur l'une et sur l'autre rive du Danube, à Bleinheim, à Neubourg, à Landshut, et signe enfin sur l'Inn, le 15 juillet, l'armistice de Parsdorff. Ainsi furent suspendues, pendant plusieurs mois, les hostilités en Allemagne et en Italie. Moreau, qui avait profité de cet armistice pour faire un voyage à Paris, était de retour à son armée à la fin de novembre

(1800). Il prépara, pendant quelques jours, et livra, le 3 décembre, cette bataille de Hohenlinden, si glorieuse, gagnée, ainsi que l'a très-judicieusement remarqué le général Mathieu Dumas (*Précis des événements militaires*), « par l'exécution loyale et littérale de tous les ordres donnés d'avance : exemple rare dans les fastes de la guerre; » 11,000 prisonniers, 100 pièces de canon sont les trophées de cette journée. Chacune des suivantes éclaire de nouvelles pertes pour l'armée autrichienne, dont la retraite ressemble à une déroute. Au bout de 25 jours, et presque aux portes de Vienne, cette armée épuisée, découragée, effraie l'archiduc Charles, qui vient d'en prendre le commandement : l'armistice de Steyer sauve cette fois la capitale de l'Autriche. Mais ce qu'il faut surtout estimer et louer, c'est que l'armée française est plus belle, plus forte, en meilleur état sous tous les rapports, qu'au moment où elle a passé le Rhin pour entrer en campagne; et cette armée, unanime de sentiments pour son chef, alla peu après périr à St.-Domingue! Après la paix de Lunéville (1801), Moreau, sentant sa position, se voua à une espèce de retraite, mais il ne dissimula point assez ses sentiments; environné d'espions et de délateurs, il se rapprocha de Pichegru, et noua des intelligences avec George Cadoudal. Subitement emprisonné, tenu trois mois au secret le plus rigoureux, traduit au bout de ce temps devant le tribunal criminel de Paris, Moreau devint l'objet du plus vif intérêt. Condamné à 2 ans de détention, les efforts de sa famille et de ses amis, et l'influence de Mme Bonaparte, firent commuer cette peine en un exil aux États-Unis. Moreau, suivi de sa jeune épouse (Mlle Hulot), parcourut longtemps en observateur ces vastes contrées, laissant les Anglo-Américains étonnés de sa sagesse et de sa simplicité; il semblait avoir oublié l'Europe et la France; mais l'impolitique guerre d'Espagne, l'expédition de Russie, le bruit des désastres de la France, répandu sur le continent américain, le frappèrent successivement d'une douleur profonde, d'un violent désespoir. Dans cette disposition d'esprit, hautement manifestée, on conçoit aisément quelles ouvertures purent lui être faites. Celles qui lui vinrent de la part de l'empereur Alexandre lui montrèrent les vues de ce monarque sous un jour si favorable que Moreau s'embarqua secrètement, le 21 juin 1813, avec M. de Swinine, conseiller de l'ambassade russe. Ils débarquèrent à Gothembourg, le 24 juillet. Moreau fut reçu partout avec de vives marques d'affection et d'espérance. Il passa 3 jours à Stralsund en conférences avec son ancien compagnon d'armes, Bernadotte, devenu prince royal de Suède. Sur son passage à Berlin et dans toute la Prusse, il recueillit les acclamations dont on saluait celui de qui les conseils semblaient devoir promptement effectuer la libération de l'Allemagne. Le général français pensait surtout au salut de sa patrie; il se flattait, dit-on, de pouvoir l'opérer en lançant dans l'armée, alors fatiguée et mécontente, une proclamation qui l'eût détachée d'un chef qui ne voulait point entendre aux seuls modes possibles et solides de pacification. Mais la présence de Moreau au quartier général des alliés ne fut connue dans l'armée française qu'en même temps que le coup dont il fut frappé, et qui ne laissa aucune espérance pour sa vie. Napoléon venait de recommencer les hostilités. Le 26 août 1813, Dresde fut attaquée par les alliés; Moreau s'en approcha à côté de l'empereur Alexandre; ils parcoururent assez longtemps le front des colonnes au milieu des boulets et des bombes, recommencèrent le lendemain, et au moment où Moreau, après avoir communiqué quelques réflexions au monarque russe, s'avançait pour observer de plus près les mouvements de l'armée française, un boulet lui fracassa le genou droit, et, traversant le ventre de son cheval, lui emporta le mollet de la jambe gauche. Il fut porté sur un brancard de piques dans une auberge voisine; et l'empereur Alexandre, en pleurs, vint prodiguer à Moreau tous les secours de l'amitié. Le chirurgien de ce prince fit l'amputation de la jambe droite. Moreau lui demanda s'il pouvait espérer de conserver la gauche; sur la réponse négative : « Coupez-la donc, » dit-il avec sang-froid. Il expira dans la nuit du 1er au 2 septembre, consolant les amis et les admirateurs dont il était entouré. Son corps, conduit d'abord à Prague pour être embaumé, fut ensuite dirigé vers l'église catholique de Pétersbourg, où il fut inhumé avec les plus grands honneurs. Telle fut la vie et la mort d'un des plus grands capitaines des temps modernes : il avait l'instinct de la guerre; le trouble et le danger le rendaient plus calme et plus grand. L'école de guerre dont Moreau a de nos jours été le chef conserve les armées, ménage les peuples, décide les campagnes moins par les grands engagements que par les marches et les manœuvres; elle assure, si l'on est vainqueur, une longue supériorité; elle laisse, si l'on est vaincu, des chances d'honorable paix ou de favorable retour à la fortune; elle menace le moins possible la civilisation; elle seule enfin peut guider un général qui n'est pas souverain, surtout quand il sert un gouvernement à la fois légitime et constitutionnel. Telles sont les considérations qui recommandent la mémoire militaire de Moreau à un long et honorable souvenir. Garat a écrit l'*Éloge* de ce général, 1814, in-8°.

MOREAU (Jean-Michel), dessinateur du cabinet du roi, né à Paris, en 1741, est ordinairement désigné sous le nom de *Moreau jeune*, pour le distinguer de son frère Louis, mort à Paris plusieurs années avant lui, et duquel on a plusieurs paysages à la gouache. Artiste presque en naissant, celui qui est l'objet de cet article ne se rappelait pas lui-même l'époque de ses premiers essais. Emmené en Russie, à l'âge de 17 ans, par le Lorrain, son maître, il revint à Paris au bout de 2 années, qui n'avaient pas été inutiles au développement de son talent : mais il vécut d'abord dans la gêne; la protection du comte de Caylus, l'ami ou plutôt le père des artistes, améliora son sort. Bientôt il se vit chargé presque seul de la composition de la plupart des estampes destinées à orner les belles éditions imprimées à la fin du 18e siècle. Il remplaça Cochin, comme dessinateur des menus-plaisirs du roi, en 1770, et quelque temps après, mérita, par des ouvrages importants, une place à l'académie et la charge de dessinateur du cabinet, avec une pension et un logement au Louvre. Un voyage en Italie (1785) agrandit encore son talent. Il embrassa le parti de la révolution avec chaleur, et fut en 1793 membre de la commission temporaire des arts; ce qui lui fournit l'occasion de soustraire aux fureurs des nouveaux Vandales

beaucoup d'objets précieux. En 1797, il fut appelé à professer aux écoles centrales. Louis XVIII, à son retour, ne se souvint que du talent de l'artiste et lui rendit sa place et sa pension. Il mourut peu de mois après en 1814. L'œuvre de Moreau se monte à plus de 2,000 pièces gravées d'après lui, pour l'histoire de France, pour les Évangiles et les Actes des apôtres, pour les œuvres de Voltaire, J. B. Rousseau, Molière, Ovide, Marmontel, Racine, Gessner, Montesquieu, Raynal, Regnard, la Fontaine, Delille, et surtout pour les belles éditions de *Psyché*, d'*Anacharsis*, des *Entretiens de Phocion*, etc. Il existe deux *Éloges* de Moreau jeune, dans *le Moniteur* de 1814 (n° 355), et tiré à part, l'autre par Ponce, dans *le Mercure* du 15 juin 1816.

MOREAU, ingénieur à Châlons, député de Saône-et-Loire à la Convention, se prononça, dans le procès de Louis XVI, contre l'appel au peuple. Il fut un des commissaires chargés d'examiner la conduite de Lebon; et, après le 13 vendémiaire, il appuya la demande en liberté de d'Aubigny et de Rossignol, le bourreau de la Vendée. Devenu receveur général du département de Saône-et-Loire, il fut remplacé à la restauration, et mourut à Charbonnière, près de Macon, en 1833.

MOREAU DE BIOUL (Jean-Michel-Raimond-Gislain de) naquit à Namur le 16 décembre 1765. Ses ancêtres avaient donné au commerce de la forgerie des développements qui leur valurent des titres de noblesse. Destiné à jouir d'une grande fortune, le jeune Moreau reçut une éducation soignée. Il fut envoyé à Reims pour y faire sa philosophie et son droit. A son retour, en 1787, il crut devoir répondre au vœu de ses concitoyens en acceptant un brevet de capitaine dans un de ces corps de volontaires que Namur, à l'exemple des autres villes, venait d'organiser; c'était le résultat de l'effervescence qu'avaient provoquée les innovations introduites, par l'empereur Joseph II, dans le gouvernement des Pays-Bas autrichiens. Néanmoins, lorsque le mécontentement public prit un caractère plus sérieux, vers la fin de 1789, Moreau de Bioul donna sa démission, et, de 1790 à 1793, il visita la France, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. Le 18 brumaire rapprocha du gouvernement français tous les Belges instruits; Moreau de Bioul devint membre du conseil général du département de Sambre-et-Meuse. Il accepta plus tard, sur les pressantes instances du préfet (Pérès, de la Haute-Garonne), les fonctions de sous-préfet à Dinan. La chute de l'empire lui fit éprouver des regrets; il se tint quelque temps à l'écart, et ce loisir lui permit de mettre la dernière main à sa traduction de l'*Architecture de Vitruve*. Ce livre, qui parut en 1816, fut l'objet de nombreux suffrages. Le roi Guillaume nomma l'auteur chevalier de l'ordre du Lion Néerlandais. Membre du corps équestre et des états provinciaux de Namur, Moreau de Bioul fut élu membre de la seconde chambre des états généraux en 1818. Un nouveau système d'impôts y fut adopté en 1820, quoique repoussé par les Belges qui le considéraient comme contraire aux intérêts de leur pays. Le député de Namur ne partagea point cette opinion; il s'associa aux vues du roi. N'ayant pas, en 1821, été réélu par ses commettants, il fut nommé membre de la première chambre... Le roi des Pays-Bas n'abandonnait jamais les hommes qui s'étaient dévoués à sa cause; la reconnaissance est une vertu dont il faut lui tenir compte. En 1830, lorsque la Belgique se sépara violemment de la Hollande, Moreau de Bioul sut concilier les sentiments d'une affectueuse gratitude envers le roi Guillaume avec les devoirs que lui imposait sa qualité de Belge. Les habitants de Bioul l'élurent, presque à l'unanimité, bourgmestre de leur commune. Ses derniers jours s'écoulèrent dans le calme de la solitude. Il mourut au château de Bioul, le 5 juillet 1834. Indépendamment de *la Traduction de l'architecture de Vitruve*, Bruxelles, 1816, in-4°, Moreau de Bioul a composé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres des mémoires sur divers points d'histoire, de géographie, d'archéologie; un *Traité des machines de guerre des anciens*, et un *Voyage en Italie*.

MOREAU (Hégésippe), poëte, né à Paris, le 9 avril 1810, était enfant naturel, et fut mené tout jeune à Provins, où ses parents moururent peu d'années après. Une dame charitable recueillit l'orphelin, et ce fut à ses bons soins qu'il dut l'éducation qu'on lui donna gratuitement au petit séminaire d'Avon, où il fit ses premiers vers. Sa protectrice le fit entrer à 15 ans dans une imprimerie de Provins, où il devint correcteur; puis, elle l'envoya à Paris croyant sans doute le mettre sur le chemin de la fortune. Il entra, comme compositeur, dans l'imprimerie de Firmin Didot; mais cette profession exige une attention soutenue, et l'ouvrier qui a le malheur d'être distrait fait peu d'ouvrage et le fait mal; c'est assez dire qu'un poëte ne peut y vivre. La révolution de 1830 éclata, Moreau, qui d'abord avait pris les armes, jeta bientôt son fusil pour sauver un Suisse blessé; il le soigna et lui donna sa dernière redingotte, afin qu'il ne fût pas reconnu. Après les trois journées, l'imprimerie tomba si bas que Moreau se vit tout à fait privé de travail. Il se fit alors maître d'études. Mais, les leçons qu'il donnait ne lui rapportant qu'un faible lucre, la misère l'étreignit avec plus de force, son caractère devint sombre et étrange. Il alla à Provins, où appuyé par des personnes honorables, il fonda un journal intitulé : *le Diogène*. Mais il eut le malheur de choquer, dans l'une de ses compositions poétiques, un des plus hauts fonctionnaires du canton, et se vit bientôt obligé de renoncer à son journal. Alors il retourna à Paris (1834), où il commença cette longue agonie de 4 ans, pendant lesquels il fut successivement compositeur, maître d'études, correcteur, puis chargé de compiler les journaux pour la rédaction d'une *Revue*. Il s'acquitta si mal de toutes ces fonctions, qu'il fut évincé de partout. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, pendant qu'il faisait preuve d'une déplorable incapacité comme ouvrier, comme professeur, il composait des vers admirables. Enfin *le Myosotis* parut, et plusieurs journaux, notamment *le National*, parlèrent avec éloge de ce recueil. Mais l'auteur mourut pendant son triomphe, et ce fut à l'hôpital, le 20 décembre 1838. Son corbillard fut suivi par la foule, qui l'avait laissé languir au milieu des privations.

MOREAU DE COMMAGNY (C. F. J. B.), né à Paris en 1783, se voua d'abord à la littérature dramatique, et composa, tant seul qu'en société, une foule de vaudevilles, d'opéras-comiques, etc. Entre autres pièces, il a donné au Vaudeville : *Voltaire chez Néron; l'An-*

glais à Bagdad ; les deux Gaspards, et un grand nombre de pièces de circonstance ; aux Variétés : *les Chevilles de maître Adam ; les deux Précepteurs ; le Réveillon de la Courtille*. L'un des fondateurs du *Caveau moderne*, et l'un de ses plus actifs rédacteurs, il fournit un grand nombre d'articles à *l'Aristarque*, au *Journal des arts*, etc. Moreau finit par abandonner le théâtre et la littérature légère pour la politique; il devint maître des requêtes après la révolution de 1830, et mourut le 1er juillet 1832.

MOREAU DE LA ROCHETTE (François-Thomas), inspecteur général des pépinières royales de France, né en 1720 à Rigni-le-Feron, près de Villeneuve-l'Archevêque, mort dans sa terre de *la Rochette*, le 20 juillet 1791, a prouvé combien la culture peut féconder et embellir les lieux les plus ingrats. Dans le petit village de *la Rochette*, presque à la porte de Melun, se trouvait un domaine rocailleux, stérile, et d'un revenu presque nul; il l'acheta, et obtint du gouvernement l'autorisation de tirer des hôpitaux 100 enfants trouvés, destinés à l'aider dans ses défrichements et à se former, sous sa direction, aux travaux agricoles. D'heureux essais transformèrent en peu de temps cette lande infructueuse en une campagne riante, parée de tout le luxe et de toutes les richesses de la culture. Dans l'espace de 13 années, il sortit des pépinières de la Rochette un million d'arbres de tige et 31 millions de plantes forestiers, dont une grande partie a servi à repeupler les bois et les forêts du domaine, et pendant le même espace de temps, les leçons de l'habile agronome formèrent 400 élèves, presque tous devenus de bons jardiniers, d'excellents pépiniéristes, quelques-uns même des dessinateurs et des planteurs de jardins d'agrément. Les services de Moreau ne demeurèrent pas sans récompense : outre sa place d'inspecteur général des pépinières royales, il avait été nommé à celle d'inspecteur général des familles acadiennes restées sur les ports de mer, puis fait commissaire du roi, chargé d'aménager les bois servant à l'approvisionnement de Paris, et de rendre flottables les ruisseaux affluents aux communications avec la Seine. Dès 1769, le roi lui avait accordé des lettres de noblesse, et l'avait décoré de l'ordre de St.-Michel. On trouve une *Notice* de François de Neufchâteau, sur les pépinières de la Rochette, dans les *Mémoires* de la Société d'agriculture du département de la Seine, tome IV.

MOREAU DE LA ROCHETTE (Jean-Étienne), fils du précédent, né à Melun en 1750, mort en 1804, n'est connu que pour avoir continué de diriger les établissements agricoles dont on vient de parler.

MOREAU, baron de la **ROCHETTE** (Armand-Bernard), fils du précédent et petit-fils du célèbre agronome, né près de Melun le 12 avril 1787, cessa de cultiver la poésie pour entrer dans la carrière administrative; fut fait successivement auditeur au conseil d'État (1810), commissaire spécial de police à Caen (1811), sous-préfet à Provins (1814), préfet de la Vendée sous le ministère de 1817, et préfet du Jura sous celui de 1820. En 1815 un travail relatif à l'organisation de la garde nationale lui mérita la décoration de la Légion d'honneur; il mourut le 8 août 1822. On a de lui : *l'Amour crucifié, traduit d'Ausonne*, 1806, in-12; *les Adieux d'Andromaque et d'Hector*, traduits du grec en français, in 8°. On trouve une *Notice* sur Moreau de la Rochette dans le *Nobiliaire universel de France*, par M. de Saint-Allais, tome II, page 82.

MOREAU DE LA SARTHE (Jacques-Louis), professeur honoraire et ancien bibliothécaire de l'école de médecine, né le 28 janvier 1771 à Montfort, près du Mans, fit, chez les oratoriens de cette ville, ses études, qu'il alla terminer à Paris, et obtint, très-jeune encore, au concours, une place d'officier de santé dans les armées. Forcé, par une blessure qu'il reçut à la main droite, de renoncer à cette carrière, il retourna à Paris, se consacra à la littérature médicale, et se fit bientôt un nom très-distingué dans le monde savant. Il mourut à Paris le 13 juin 1826, membre de la Société médicale d'émulation, etc. Un discours funèbre fut prononcé sur sa tombe par M. le professeur Cruveilhier, au nom de la faculté de Paris. Outre de nombreux articles dans le *Journal de médecine* (depuis l'année 1797), dans la 28e livraison de l'*Encyclopédie*, etc., on a de lui, entre autres ouvrages : *Essai sur la gangrène humide des hôpitaux*, 1796, in-8° (avec Burdin); *Éloge de Vicq-d'Azyr*, 1797, in-8°; *Esquisse d'un cours d'hygiène*, etc., 1799, in-8°; *Quelques réflexions philosophiques et morales sur l'Émile* (de J. J. Rousseau), 1800, in-8°; *Traité historique et pratique de la vaccine*, 1801, in-8°; *Histoire naturelle de la femme*, suivie d'un *Traité d'hygiène* appliqué à son régime, etc., 1803, 3 vol. in-8°. Il a publié comme éditeur les *OEuvres de Vicq-d'Azyr*, 1804, 6 vol. in-8° et atlas, et en 1806, l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*, par Lavater, avec des additions importantes.

MOREAU-SAINT-MÉRY (Médéric-Louis-Élie), conseiller d'État, né au Fort-Royal de la Martinique le 13 janvier 1750, vint à Paris à l'âge de 19 ans, pour y compléter son éducation, qui jusqu'alors avait été fort négligée. Désirant étudier le droit, il entreprit sans maître l'étude du latin, et y fit des progrès si rapides, qu'au bout de 14 mois, il écrivit et soutint dans cette langue sa thèse de bachelier. Il suivit aussi avec assiduité les cours de mathématiques et de géométrie du collége royal à Paris. Comme son goût pour le plaisir était presque aussi vif que son amour de la science, il avait imaginé de ne dormir qu'une nuit sur trois. Devenu avocat, il repartit pour la Martinique, et de là passa au Cap-Français, où il exerça 8 ans la profession d'avocat et parvint à se créer une fortune indépendante. Nommé conseiller au conseil supérieur de St.-Domingue, il profita de ses loisirs pour se livrer à des études importantes relatives aux colonies; il parcourut ensuite, afin de compléter ses recherches, la Martinique, la Guadeloupe et Ste-Lucie, et fut appelé à Paris par Louis XVI, qui savait apprécier l'utilité de ses travaux. L'un des plus chauds partisans de la révolution, il présida pendant quelque temps l'assemblée électorale, qui, en se séparant, lui vota des remercîments et une médaille. Appelé à l'assemblée constituante, comme représentant de la Martinique, il y défendit, contre l'opinion dominante, les véritables intérêts de la métropole et de ses colonies, et se déclara courageusement pour les principes d'une sage liberté. Après la session, proscrit par les anarchistes et maltraité par la populace, il cher-

cha vainement un asile en France, et fut obligé de s'embarquer pour les États-Unis, en 1793. Là il fut d'abord commis d'un marchand de New-York, puis libraire et imprimeur à Philadelphie. Après 5 ans d'absence, il revint à Paris, sous les auspices de son ami, l'amiral Brnix, ministre de la marine, qui le nomma historiographe de ce département. L'établissement du consulat fut pour lui l'époque d'une fortune aussi brillante que passagère. Nommé conseiller d'État et commandant de la Légion d'honneur, il fut désigné pour l'ambassade de Florence, et envoyé à Parme, auprès de D. Ferdinand, pour lui faire connaître les traités qui le spoliaient, et réclamer de lui la renonciation à son duché. Il sut remplir cette mission délicate avec tant de ménagement que Ferdinand et l'archiduchesse son épouse le comblèrent de marques d'affection et de confiance. A la mort de ce malheureux prince (1802), il prit possession de ses États au nom de la France, et les gouverna avec le titre d'administrateur général. Revêtu d'une autorité immense, puisqu'il exerçait les droits régaliens, et même celui de faire grâce, il administra ces contrées d'une manière toute paternelle; ce fut ce qui lui fit perdre la faveur dont il jouissait auprès du gouvernement français. S'étant opposé fortement aux rigueurs inutiles que déployait le général Junot contre quelques compagnies de milice révoltées un moment, il fut rappelé, et complétement disgracié. On le priva de ses appointements de conseiller d'État; on lui refusa même le remboursement de 40,000 francs d'arrérages, et sans les bienfaits de Mme Bonaparte, sa parente, une petite pension, qui ne lui fut accordée qu'en 1812, et une somme de 15,000 fr. qu'il reçut de Louis XVIII en 1817, il aurait vécu dans la misère dont ces faibles secours purent à peine le préserver. L'étude fut presque la seule consolation de sa vieillesse malheureuse. Il mourut le 28 janvier 1819. Nous citerons de lui : *Lois et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent, de 1550 à 1785*, 1784-90, 6 vol. in-4° ; *Description de la partie espagnole de St.-Domingue*, 1796, 2 vol. in-8° ; *Idée générale ou abrégée des sciences et des arts, à l'usage de la jeunesse*, 1795, in-12 ; *Relation de l'ambassade de la compagnie des Indes orientales hollandaises à la Chine*, traduite du hollandais de Van Braam, 1796-97, 2 vol. in-4° ; *Description de la partie française de la colonie de St.-Domingue*, 1797-98, 2 vol. in-4°. Parmi ses ouvrages manuscrits, on distingue : *Histoire générale des Antilles françaises ; Observations sur le climat, l'histoire naturelle, les mœurs et le commerce des États-Unis d'Amérique ; Histoire des États de Parme, Plaisance et Guastalla ; la Vie de l'auteur, écrite par lui-même*. Il existe deux *Éloges* de Moreau-Saint-Méry, l'un prononcé sur sa tombe par Fournier Pescay, imprimé par l'ordre de la Société d'agriculture, l'autre lu à la même société par Sylvestre, son secrétaire perpétuel.

MOREAU DE WORMS, président du tribunal criminel de Lyon, fut député, en 1798, par ce département au conseil des Anciens, et s'y montra très-attaché un système républicain. Le 22 novembre, il fut élu président des Anciens. Dans la journée du 30 prairial, il se déclara contre le Directoire, et s'éleva contre les dilapidations commises en Suisse et en Italie par les agents de ce gouvernement. Nommé régulateur de la société du Manège, il prononça un discours pour l'inauguration de cette société, aux jacobins de la rue du Bac. Cependant il ne partageait point l'exagération des membres de ce club qui eut l'honneur d'inquiéter un moment la naissante ambition de Bonaparte. C'est probablement à cause de la modération de ses opinions, qu'il ne reçut point de lettre de convocation pour l'assemblée extraordinaire du 18 brumaire, au matin, où 50 députés décrétèrent la translation du corps législatif à Saint-Cloud. Le lendemain, il fut exclu du conseil des Anciens et 8 jours après, les consuls, chargés par une loi nouvelle et faite sous leur influence, de veiller à la tranquillité intérieure, rendirent un arrêté qui condamnait à la déportation 36 citoyens parmi lesquels on comptait des jacobins connus, des septembriseurs et les députés les plus énergiques, mais cependant étrangers aux crimes des temps passés. Le nom de Moreau de Worms fut inscrit sur cette liste dressée, comme toutes les tables de proscription, sans égard pour l'équité, même pour la liberté civile. M. de Bourrienne, son compatriote et son ami, alors secrétaire du premier consul, eut le crédit de l'en faire rayer, et Moreau de Worms, rentré en grâce auprès du gouvernement, fut nommé membre du conseil des prises. Il est mort en février 1806, dans l'exercice de ses fonctions.

MOREAU (Étienne). *Voyez* **MAUTOUR** (**MOREAU** de).

MOREAU (Agricole). *Voyez* **MOUREAU.**

MOREAUX (René), général en chef des armées républicaines, naquit en 1758, à Rocroy, dans le département des Ardennes qui le premier donna l'exemple d'un dévouement glorieux dans les dangers de la patrie. Moreaux, grenadier, eut la jambe cassée d'un coup de feu devant Sainte-Lucie, en Amérique. Son colonel voulut le faire officier ; mais une taille noble, la figure la plus agréable, de l'esprit et de la bravoure ne suppléaient pas, en 1785, à la noblesse. Il retourna dans son pays avec la plaque de cuivre, et reprit le métier de menuisier qu'il avait appris de son père. Lorsque, au commencement de la révolution, les Vosges et les Ardennes armèrent 40,000 combattants, et ne conservèrent qu'un homme par charrue, Moreaux, nommé chef de bataillon, quitta sa femme, ses enfants et un atelier de 30 ouvriers pour voler à la défense de la patrie. Après le siége de Thionville, le grade de colonel ne parut pas une récompense au-dessus de ses exploits. En 6 mois il devint maréchal de camp, général de division et général en chef de l'armée de la Moselle (1792 et 1793). Dans le mois de septembre l'armée prussienne avait dans les retranchements de Tripstadt un corps nombreux défendu par des canons, environné par des abattis, protégé par de fortes redoutes et soutenu par une nombreuse cavalerie. Le général Moreaux résolut de l'attaquer. Les obstacles n'effrayèrent pas le courage tant de fois éprouvé des chasseurs et des grenadiers républicains. Les redoutes sont enlevées. Dans le mois d'octobre suivant, à la suite d'un combat opiniâtre, Moreaux s'empara de Creutznach, et il entra quelques jours après dans Benizen, après avoir chassé les Prussiens des positions importantes qu'ils avaient en avant de la ville. Peu de temps après il enleva de vive force les redoutes de Falbach, près de Mayence, et prit à l'ennemi 6 pièces de canon et un obusier. Après tant de combats glorieux, les

douleurs de son ancienne blessure forcèrent le général Moreaux à céder le commandement à Hoche qui n'avait que 22 ans. Celui-ci livra bataille aux Prussiens près d'Ornebach. Moreaux était affaibli par une fièvre qui menaçait sa vie; il se fit lier sur son cheval, et ne quitta le champ de bataille qu'après la fuite de l'ennemi. Cet intrépide général venait d'investir Luxembourg, et il bombardait cette place défendue par le maréchal Bender (1795), lorsqu'une maladie causée par les fatigues de la guerre, l'enleva à sa patrie et à sa famille le 11 février 1795.

MOREL (Guillaume), savant imprimeur, né en 1505, au Tilleul, bourg du comté de Mortain, en Normandie, mort en 1564, fut admis, en 1549, dans la corporation des imprimeurs de Paris, et reçut le brevet de directeur de l'imprimerie royale en 1555. On connaît de lui plusieurs bonnes éditions, enrichies de notes et de variantes tirées des meilleurs manuscrits : Maittaire les a indiquées, page 53-46 de ses *Vitæ typograph. Parisis.* Il publia, en 1544, un commentaire sur le traité de Cicéron, *de Finibus,* et s'adjoignit, 4 ans après, à Jacq. Bogard, pour une édition des *Institutions oratoires* de Quintilien, à laquelle il ajouta des notes. Ses travaux ne purent préserver sa famille d'un dénument absolu.

MOREL (Jean), frère cadet du précédent, né dans le comté de Mortain, fut lié avec les chanceliers Olivier et Michel de Lhospital, dont la protection ne fut pas assez puissante pour le faire triompher d'une accusation d'hérésie. Il mourut en 1559, à l'âge de 20 ans, dans la prison du Fort-l'Évêque, et l'on eut la barbarie de déterrer son cadavre pour le brûler.

MOREL (Frédéric), dit *l'Ancien*, imprimeur du roi, né en 1523 dans la Champagne, mort le 17 juillet 1583, se fit une grande réputation comme savant et comme typographe. Il établit un atelier dans la rue St.-Jean-de-Beauvais, à l'enseigne du *Franc Meurier.* Maittaire a donné le *Catalogue* des éditions de Frédéric Morel, parmi lesquelles on doit distinguer celle des *Déclamations* de Quintilien, 1563, in-4°, et surtout celle de *l'Architecture* de Philib. de Lorme. Parmi ses ouvrages, nous nous contenterons de citer sa traduction française des trois traités de St.-Chrysostôme : *De la Providence, de l'Ame, de l'Humilité,* 1557, in-16; *Discours du vrai amour de Dieu*, même année et même format.

MOREL (Frédéric II), fils aîné du précédent, né à Paris en 1558, mourut le 27 juin 1630, doyen des imprimeurs et des professeurs du roi, laissant la réputation d'un des plus savants hellénistes de son temps. Outre les nombreuses éditions qu'il a publiées avec des préfaces, des avertissements et des corrections, on a de lui des *notes* sur Strabon, Catulle, Tibulle et Properce, *les Sylves* de Stace, Dion-Chrysostôme, etc.; *Alexander Severus, Tragœdia togata,* 1600, in-8°; *Discours des Pères grecs,* traduits en français, 1604, in-8°; et d'autres traductions de divers auteurs, en vers grecs et latins, en prose latine et française.

MOREL (Nicolas), fils du précédent, interprète du roi, a inséré quelques petites pièces de vers dans les éditions publiées par son père et traduit en vers les *Sentences* de Ménandre et de Philistien.

MOREL (Claude), frère cadet de Frédéric II, né en 1574, mort le 16 novembre 1626, fut admis en 1599 dans la corporation des imprimeurs de Paris, et placé, dès l'année suivante, à la tête de l'atelier de son frère, que celui-ci céda en 1617. Claude ne prit toutefois le titre d'imprimeur du roi qu'en 1623. Parmi les belles éditions qu'il a publiées, les plus remarquables sont celles des *OEuvres* de saint Basile, de saint Cyrille, de saint Grégoire de Nazianze, etc., d'Archimède, de Philostrate, etc.

MOREL (Charles), fils aîné du précédent, né vers 1602, mort vers 1640, si l'on s'en fie à l'autorité douteuse de Lottin, fut reçu imprimeur en 1627, obtint l'année suivante le titre d'imprimeur du roi, et renonça à l'exercice de son art en 1639, pour acquérir une charge de secrétaire du roi. Il s'est surtout attaché à donner de nouvelles éditions des ouvrages des Pères grecs.

MOREL (Gille), frère du précédent, lui succéda dans la place d'imprimeur du roi, qu'il remplit jusqu'en 1646; il acheta ensuite une charge de conseiller au grand conseil, et mourut, dit-on, vers 1650. Dans le petit nombre d'éditions publiées par lui, on distingue celle de la *Grande Bibliothèque des Pères,* en 17 vol. in-folio.

MOREL (Jean), seigneur de Grigny, né à Embrun en 1511, mort en 1581, fut le plus fidèle ami d'Érasme, dont il avait été le disciple. Chargé par Catherine de Médicis de l'éducation de Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II, il devint maître d'hôtel ordinaire de la maison du roi. Il existe un volume sous le titre de *Royal mausolée* (1583), contenant les vers grecs, latins et français, dont les gens de lettres honorèrent sa mémoire. Antoinette de Loynes, sa femme et leurs 3 filles, Camille, Lucrèce et Diane, faisaient des vers grecs et latins. Camille surtout fut un prodige d'érudition.

MOREL (Joseph), surnommé *le Prince,* né à Arbois dans le 16e siècle, s'acquit la réputation d'un bon officier dans les guerres qui désolèrent à cette époque le comté de Bourgogne. Biron ayant reçu l'ordre de pénétrer dans cette province, dont Henri IV refusait de reconnaître la neutralité, se présenta devant Arbois, dont Morel essaya de lui défendre l'entrée, quoiqu'il sût la place peu tenable. L'inflexible maréchal, maître de la ville, fit pendre le capitaine bourguignon (1595) à un tilleul, qu'on montrait encore, il y a quelques années, à l'entrée de la promenade d'Arbois. On trouve une *Notice* sur Joseph Morel dans l'*Annuaire du Jura* pour 1807, et dans les voyages romantiques en Franche-Comté, par M. Nodier. M. Bousson de Mairet a publié : *le capitaine Morel, dit le Prince,* ou *le Siége d'Arbois en* 1595, avec notes historiques et pièces justificatives, suivi de la relation du second siége d'Arbois en 1674, 1 vol. in-18, Arbois, 1836.

MOREL (Jean) naquit à Avesgre, commune de Machaut (Ardennes), le 2 mai 1529. Il était, en 1579, premier régent du collége de Clermont en Auvergne, où il a donné en vers latins, qu'il traduisit ensuite en vers français, *l'Entrée du seigneur comte de Randan, gouverneur et lieutenant général pour le roi dans le pays d'Auvergne,* imprimé à Lyon, in-8°, 1579. On a encore de lui : *Justitia Gergoviana lyricis versibus descripta*, etc., qu'il dédia à Achille de Harlay, premier président au parlement de Paris, Paris, 1581, in-4° : c'est un livre

d'odes sur les plus grands crimes et désordres qui règnent parmi les hommes.

MOREL (dom Robert), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né en 1653 à la Chaise-Dieu, petite ville d'Auvergne, mort à St.-Denis le 29 août 1731, en odeur de sainteté, après avoir rempli avec succès la charge de prieur dans différentes maisons, a laissé : *Entretiens spirituels*, en forme de prières, sur les Évangiles, etc.; *Effusions de cœur*, etc., 1716, 4 vol. in-12; *Imitation de J. C.*, traduction nouvelle, etc., 1722, in-12; *Méditations chrétiennes sur les évangiles de toute l'année*, 1726, in-4°, ou 2 vol. in-12.

MOREL (Eustache), dit *Deschamps*, né en Flandre, fut châtelain de Fismes, bailli de Senlis, écuyer-huissier-d'armes de Charles VI, figure parmi les poëtes français qui, dans le 14e siècle, obtinrent le plus de célébrité. Il était contemporain de Sohier et de Guillaume de Machault, poëte et musicien. L'auteur du *Songe du vieil pèlerin*, après avoir conseillé à Charles VI de s'abstenir des lectures dangereuses ou frivoles, ajoute : « Tu peux bien lire et ouïr aussi les dictiez vertueux de ton serviteur et officier Eustache Morel. Le recueil de ses *OEuvres* est conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris. Le principal ouvrage de Morel a pour titre : *le Mirouer du mariage*. L'auteur peint dans cette pièce, d'une manière plaisante, ce qui, dans le 15e siècle, pouvait paraître ingénieuse, les embarras, périls et traverses du mariage. On ignore l'époque de sa mort.

MOREL (Pierre), né à Lyon en 1723, mort en 1812 à Paris, est auteur des opuscules suivants : *Concordances des participes : Essai sur les voix de la langue française, ou Recherches sur les voyelles*, imprimés ensemble, Paris, 1804, in-8°. Il a communiqué à l'Académie française des remarques pour la nouvelle édition de son *Dictionnaire*, et fourni divers articles au *Journal grammatical* de Domergue. Morel était membre de l'Académie de Lyon, et il y a lu plusieurs dissertations sur des questions de philologie.

MOREL (Jean-Marie), célèbre architecte, frère du précédent, naquit à Lyon, le 28 mars 1728. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra une grande aptitude pour les mathématiques, la musique et la philosophie des arts. A 16 ans, il enseignait la haute géométrie aux élèves du corps des ponts et chaussées. Deux ans après, la place d'architecte du prince de Conti étant devenue vacante, il concourut et l'obtint. Morel fit une étude particulière de l'art de composer les jardins. Il publia même un opuscule anonyme, intitulé : *l'Art de distribuer les jardins, suivant l'usage des Chinois*, Londres, 1757, in-8°. En 1776, il publia, sous le voile de l'anonyme, la *Théorie des Jardins*. Après la mort du prince de Conti, Morel visita la Hollande, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et l'Espagne. Indépendamment de tous les parcs et jardins que la France doit à son génie infatigable, il avait rédigé un *Traité sur la composition musicale*, qui n'a pas été imprimé, et un ouvrage considérable sur *l'architecture rurale*, qui devait renfermer plus de 120 planches in-4°. Il est mort le 10 août 1810. En 1813, Fortair, architecte, a publié un *Discours sur la vie et les œuvres de Morel*.

MOREL (Jean-Alexandre), né à Loisey (Meuse) le 26 mars 1775, mort à Paris le 31 octobre 1825, fut l'un des élèves les plus distingués de l'école polytechnique, et y occupa la place de sous-inspecteur en 1817, après avoir été professeur à l'école d'artillerie de la garde. Fortement passionné pour la musique, il s'était livré à de grandes études sur cette science. On lui doit : *Principe acoustique nouveau et universel de la théorie musicale*, etc., 1816, in-8°; *Système acoustique nouveau et universel de la théorie musicale*, etc., 1824, in-8°, abrégé dans le *Dictionnaire des découvertes; Observations sur la seule vraie théorie de la musique de M. de Momigny*, 1822, in-8°; *Chant de paix*, 1816, in-8°. Il a fourni au *Moniteur* plusieurs articles sur la musique.

MOREL *de Chefdeville* (Étienne), auteur dramatique, naquit à Paris, le 10 octobre 1751. Après avoir occupé les différentes places d'intendant des domaines de Monsieur, d'administrateur de la loterie et de trésorier des menus-plaisirs, et avoir acquis une fortune assez considérable par d'heureuses spéculations, il se livra à la culture des lettres et travailla pour le théâtre. *La Caravane du Caire, Panurge*, et *les Mystères d'Isis*, sont ses ouvrages les plus connus. Morel avait obtenu, dès 1787, une pension de l'Académie royale de musique. Il resta en France pendant toute la période de la révolution, et fut directeur de l'Opéra depuis décembre 1802 jusqu'en septembre 1803. Morel passa les dernières années de sa vie dans une jolie maison de campagne, qu'il possédait près de Villeneuve-Saint-George, et mourut le 15 juillet 1814, des suites d'une opération. Tous ses ouvrages appartiennent au répertoire de l'Opéra.

MOREL (Hyacinthe), poëte et littérateur, né en 1759 à Avignon, était un des trois fils d'un fondeur de métaux, dont l'aîné fut depuis une des victimes du régime de la Terreur. Hyacinthe et son frère puîné, après avoir fait de bonnes études au collége d'Avignon, entrèrent dans la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, et furent envoyés à Aix, où ils professèrent, pendant plusieurs années, la rhétorique : l'un était chargé de la poésie et l'autre de l'éloquence. Après la destruction des corps enseignants, les deux frères revinrent à Avignon, et le cadet y mourut quelques années plus tard. L'aîné, connu déjà par la publication de divers ouvrages pratiques, et comme l'un des fondateurs de l'athénée du Vaucluse, dont il a été, jusqu'à sa mort, le secrétaire perpétuel, obtint, du préfet de ce département, l'autorisation de créer le *Journal de Vaucluse*, politique et littéraire, dont lui et son ami, François Dupuy, ex-doctrinaire comme lui, furent les principaux rédacteurs, et dont le premier numéro parut le 20 février 1803 ; mais cette feuille n'a eu qu'une existence de quelques années. Lors de la réorganisation de l'instruction publique, vers la même époque, Morel fut nommé professeur de rhétorique au lycée impérial (depuis collége royal) d'Avignon, et après avoir rempli honorablement ces fonctions, pendant 20 ans, il obtint une pension de retraite avec le titre d'officier de l'université, et mourut le 1er août 1829. Morel était membre de la Société phylotechnique de Paris, et des Académies de Marseille, Lyon, Nîmes, Bruxelles, etc. On a de lui : *Épître à un jeune matérialiste*, 1785, in-12; *Épître à Zulime sur les inconvénients du luxe dans une demoiselle d'une médiocre fortune*, 1788, in-8°; *Mes distractions*,

ou *Poésies diverses; Lou galoubé de Jacintou Morel*, ou *Pouesious prouvençalous d'aquel outour, recullidos per seis amis*, Avignon, 1828, in-18, figures, etc.

MOREL DE VINDÉ (le vicomte Charles-Gilbert), agronome et littérateur, naquit à Paris, le 28 janvier 1759. Reçu conseiller au parlement de cette ville en 1778, il fut, en 1790, appelé, sans sa participation, à présider l'un des tribunaux de Paris. Après l'évasion de Louis XVI, le 21 juin suivant, quand il eut été ramené captif de Varennes à Paris, Morel de Vindé donna sa démission et se retira dans ses vastes domaines, où il s'adonna à l'agriculture, et publia divers mémoires qui lui valurent le titre de correspondant de plusieurs sociétés agricoles. Il n'eut point d'autres titres depuis 1794 jusqu'au retour de Louis XVIII, qui lui accorda la décoration de la Légion d'honneur, le 6 décembre 1814, et le nomma pair de France, le 17 août 1815. Il fut élu, en 1824, membre de l'Académie des sciences (section d'économie rurale). Après la révolution de 1830, Morel de Vindé continua de faire partie de la chambre des pairs; mais il n'y parut que rarement et n'y siégea point dans les divers procès politiques qui furent déférés à la haute cour. Il mourut à Paris le 19 décembre 1842. Les productions littéraires de Morel de Vindé sont : *la Morale de l'enfance*, 1790; *Primerose*, 1797; *Clémence de Lautrec*, 1798, et *Zélomir*, 1800. Il est aussi l'auteur de plusieurs opuscules; *Des révolutions du globe, conjectures formées d'après les découvertes de Lavoisier, sur la décomposition et la recomposition de l'eau*, 1797, in-8°; *Modèle d'un bail à ferme*, 1799, in-fol.

MORELL (André), savant numismate, né à Berne, le 9 juin 1646, mort le 11 avril 1703, alla à Paris en 1680. Adjoint à Rainssant, alors conservateur du cabinet royal des médailles, il se livra avec une ardeur infatigable à la classification et à l'arrangement de la riche collection confiée à ses soins. Indigné de ne pas recevoir la récompense qu'on lui avait promise, il s'en plaignit, et fut deux fois incarcéré. Relâché la seconde fois à la sollicitation du gouvernement, il retourna dans sa ville natale, d'où il se rendit à Thuringe (1694) auprès du comte de Schwartzenburg-Arnstad, qui le chargea du soin de son cabinet. Ce fut dans cette occupation qu'il passa les dernières années de sa vie. Pendant son séjour à Paris, il avait entrepris la publication générale de toutes les médailles antiques qui existaient alors dans les divers cabinets de l'Europe; mais il ne put terminer cet ouvrage immense. On a de lui : *Specimen universæ rei nummariæ antiquæ*, 1683; *Thesaurus morellianus, sive familiarum romanarum numismata omnia*, publié par Havercamp, 1734, 2 vol. in-fol., dont un de planches et un de texte; *Thesauri morelliani numismata aurea, argenta, ærea, cujusque moduli XII priorum imperatorum*, publié par Havercamp, Schlegel et Gori, avec d'amples commentaires, Amsterdam, 1752, 3 vol. in-fol, figures, etc. La *Vie* d'André Morell, en latin, par A. P. Giulanelli, a été publiée en 1752 par Gori, à la tête de sa *Columna trajana*.

MORELL (Thomas), docteur en théologie, né le 18 mars 1703 à Éton, prit ses degrés à Cambridge, obtint une cure en 1731, y joignit quelques autres bénéfices, et mourut le 19 février 1784. Il consacra sa longue vie à la pratique de ses devoirs ecclésiastiques et à la culture des langues anciennes. Les services qu'il a rendus aux bonnes études seront appréciés tant que l'érudition elle-même sera en honneur. Ses principaux ouvrages sont : une collection de *poëmes théologiques*, tant originaux que traduits, avec des notes, Londres, 1732-36; une édition des *Contes de Cantorbéry*, par Chaucer, avec les imitations modernes, 1737; *l'Hécube, l'Oreste, les Phéniciennes* et *l'Alceste* d'Euripide, avec les scolies anciennes et des notes, 1748; une édition du *Prométhée* d'Eschyle, avec des scolies et une traduction anglaise en vers blancs; des éditions correctes et soignées du *Lexique grec* de Hédéric, et du *Dictionnaire latin* de Ainsworth. Son chef-d'œuvre est le *Thesaurus græcæ poeseos*, etc. (fait à l'imitation du *Gradus ad Parnassum*), Éton, 1762. Le docteur Maltby en a donné une édition très-estimée, 1815.

MORELLET (André), littérateur, né à Lyon, le 7 mars 1727, mort le 12 janvier 1819, entra de bonne heure au séminaire des Trente-Trois à Paris, et fut ensuite admis en Sorbonne, où il se délassa des études théologiques par la lecture de Locke, Bayle, Buffon, Voltaire, etc., et par des recherches et des entretiens sérieux sur l'économie politique. Loménie de Brienne et Turgot étaient ses condisciples, et dès cette époque il s'était lié d'amitié avec Diderot et d'Alembert. Une éducation qu'il se chargea de faire en 1752 lui fournit l'occasion et les moyens de voyager en Italie. De retour à Paris, il fut introduit dans plusieurs sociétés brillantes, où les agréments de sa conversation, la droiture de son caractère, et la tournure franche et originale de son esprit le firent généralement aimer et estimer. Pour venger quelques-uns de ses amis, traduits sur la scène par Palissot, il composa la *Préface des philosophes, ou Vision de Charles Palissot*, plaisanterie mordante qui réussit beaucoup, mais qui le fit mettre à la Bastille, où il passa deux mois. Rendu à la liberté par le crédit de la maréchale de Luxembourg, que J. J. Rousseau intéressa en sa faveur, il dut s'applaudir d'une persécution qui avait augmenté l'affection et le nombre de ses amis. Il était loin de partager l'exagération des philosophes qu'il rencontrait dans la société du baron d'Holbach, il les combattait au contraire dans l'occasion, et plus d'une fois il les embarrassa. Parmi les écrits qu'il publia successivement, il faut distinguer sa traduction du *Traité des délits et des peines*, de Beccaria (1766), et ses *Mémoires sur la compagnie des Indes*, qui contribuèrent à faire supprimer le privilége de cette association (1769). Il fit un voyage en Angleterre en 1772, s'y lia avec les membres les plus distingués du parlement, avec Franklin, dont il était digne d'apprécier la grande âme, et y renoua les liens d'une amitié plus ancienne avec lord Shelburne, depuis marquis de Lansdown, qui, plus tard, par le brillant éloge qu'il fit de lui au ministère français, lui procura une pension de 4,000 francs (1783). Une autre faveur, non moins douce pour Morellet, et qu'il obtint l'année suivante, fut une place à l'Académie française. Habitué à l'analyse, et doué d'un esprit éminemment méthodique, il fut un des collaborateurs les plus utiles du *Dictionnaire*. Mais bientôt les événements le jetèrent dans une carrière plus large et où ses études profondes lui permettaient d'entrer hardiment. Il écrivit successivement pour défendre l'opinion du bureau

de Monsieur sur la double représentation du tiers état, pour relever le vice des opérations faites sur les biens du clergé, pour proposer d'autres mesures plus équitables, enfin pour attaquer l'inconcevable doctrine de Brissot sur la propriété. Nommé directeur de l'Académie française en 1792, il emporta et cacha chez lui, pendant la tourmente révolutionnaire, les archives, les registres de création de sa compagnie, et jusqu'au manuscrit du *Dictionnaire :* grâce à lui, ce travail ne fut point perdu. Après le 9 thermidor, rompant le silence qu'il ne gardait que depuis un an, et bravant l'esprit de terreur qui survivait à Robespierre, il publia le *Cri des familles,* en faveur des enfants et des héritiers naturels des victimes immolées par les tribunaux révolutionnaires, et contribua, par ses accents énergiques, à fortifier l'opinion qui déjà se prononçait pour la restitution des biens des condamnés, et qui parvint à arracher à la Convention une mesure de stricte justice. Au *Cri des familles* succédèrent d'autres écrits dictés par le même sentiment. Cependant il avait perdu ses pensions et ses bénéfices, il se vit obligé, pour vivre et pour soutenir sa sœur, de consacrer presque tout son temps à des traductions de voyages et de romans anglais. Appelé à l'Institut (2e classe) en 1803, il entra au corps législatif 4 ans après; mais une chute qu'il fit en 1815 le laissa dans un état d'immobilité sans remède et sans espérance. Il s'occupa toutefois de faire un choix de ses ouvrages inédits ou déjà publiés, qu'il fit imprimer sous le titre de *Mélanges de littérature et de philosophie du XVIIIe siècle,* 1818, 4 vol. in-8°. Il a paru en 1821 : *Mémoires de l'abbé Morellet sur le XVIIIe siècle et sur la révolution,* précédés de son *Éloge* par Lemontey (avec une préface et des notes par J. V. Leclerc), Paris, 2 vol. in-8°; 2e édition, 1823, avec un supplément.

MORELLI (Marie-Madeleine), célèbre improvisatrice, née à Pistoie en 1728, morte à Florence en 1800, était membre de l'académie des Arcadiens, où elle avait le nom de *Corilla olympica,* par lequel on la désigne communément. On la vit quelquefois réciter d'inspiration des tirades considérables et jusqu'à des scènes entières de tragédie. Elle reçut au Capitole, en 1766, la couronne de laurier, que le Tasse n'obtint que pour sa tombe : mais Pasquin protesta, par de nombreux sarcasmes généralement approuvés, contre cet hommage solennel. Bodoni a publié dans un recueil intitulé : *Actes du couronnement de Corilla,* les pièces composées à cette occasion.

MORELLI (Jacques), bibliothécaire de Saint-Marc, né à Venise le 14 avril 1745, était fils d'un *proto-muratore,* amateur passionné de la poésie et de la musique, et qui aurait voulu inspirer ses goûts à son fils. Morelli préféra des études plus sérieuses, et pour s'y livrer avec plus de facilité, il se fit admettre au sacerdoce. Il devint bientôt critique aussi habile que bon archéologue, et il se rendit familière l'histoire de tous les peuples, et celle des sciences et des arts; il prit un tel goût pour l'histoire littéraire, qu'il passait sa vie dans les bibliothèques de Venise; partout il faisait des extraits ou des copies d'une foule de manuscrits. Nommé en 1778, garde de la bibliothèque de Saint-Marc, il employa tous ses soins à lui donner plus de richesse, d'ordre et d'éclat. On entreprendrait en vain de peindre sa douleur, lorsque en 1797, et à d'autres époques postérieures, il se vit contraint de livrer, pour être transportés en France, un grand nombre d'ouvrages imprimés et manuscrits. Sa douleur ne fut pas moins grande, lorsque, en 1789, on transféra la bibliothèque Saint-Marc dans le palais dit *Ducale.* Il ne se consola que lorsqu'il fut assuré que cette translation se faisait avec le plus grand ordre et sans aucune perte : ce qui en effet eut lieu. Une modestie rare et profonde égalait et ornait son immense savoir; il avait les mœurs douces et régulières; sa vie, comme homme et comme prêtre, était un modèle. Étranger au monde politique, à ses passions et à ses révolutions, il avait vu, sans éprouver aucune vicissitude dans sa place et dans sa fortune, tomber l'antique gouvernement de Venise, et cette reine de l'Adriatique passer successivement sous la domination de la France et de l'Autriche. Pensionnaire du royaume d'Italie, il continua de l'être de la cour de Vienne; chevalier de la Couronne de fer, cette décoration lui fut conservée en 1816, lorsque l'empereur d'Autriche recréa cet ordre et s'en déclara souverain. Le même prince lui avait déjà conféré, en 1802, le titre de conseiller aulique. Morelli appartenait à presque toutes les académies d'Italie; l'Académie des belles-lettres de Paris le comptait au nombre de ses correspondants, et il avait été admis dans celles de Berlin et de Gœttingue. Sa conversation était vive et animée; mais dans ses dernières années, dégoûté du monde, il aimait à être seul avec lui-même. Il publia, au commencement de 1819, ses *Lettere di varia erudizione,* qu'il appelait son testament littéraire. En effet, il mourut le 5 mai de cette même année. Morelli a publié un grand nombre d'ouvrages, de mémoires et de dissertations sur l'histoire littéraire, la philologie, la littérature, l'histoire, les beaux-arts, etc.; on en trouvera la liste exacte, ainsi qu'une notice curieuse sur l'auteur, par Moschini, en tête du premier volume des *Operette di Jacopo Morelli,* Venezia, 1820, 3 vol. in-8°.

MORELLY, écrivain paradoxal, était régent au collége de Vitry-le-Français; il est auteur de quelques ouvrages qui firent du bruit lors de leur publication, mais qui sont maintenant à peu près oubliés. Les plus connus sont : *le Prince, les délices du cœur, ou Traité des qualités d'un grand roi, et système d'un sage gouvernement,* 1751, 2 vol. in-12; *Basiliade, ou Naufrage des îles flottantes,* poëme héroïque en prose, supposé traduit de l'indien de Pilpaï, 1753, 2 vol. in-12; *le Code de la nature, ou le véritable Esprit de ses lois, de tout temps négligé ou méconnu,* 1755, in-12. C'est sans fondement que la Harpe attribue cet ouvrage à Diderot. Morelly fut l'éditeur des *Lettres de Louis XIV aux princes de l'Europe, à ses généraux, ses ministres,* recueillies par Roze, 1755, 2 vol. in-12.

MORELOS (Joseph Marie), prêtre et général des insurgés mexicains, fils d'un menuisier du Mexique, exerçait le ministère des autels dans sa patrie avec une exactitude exemplaire, lorsque l'invasion de l'Espagne par les Français, les ordres des cortès et les sollicitations d'un gentilhomme mexicain, le déterminèrent, l'un des premiers, à concourir à la révolution qui devait affranchir les colonies espagnoles du joug de la mère patrie. Il se distingua bientôt par son audace et son activité, et con-

tribua si efficacement aux succès du principal corps de l'armée insurgée en marchant sur Mexico, et en s'emparant de plusieurs villes situées au midi de cette capitale, qu'après la défaite et la mort d'Hidalgo il devint général en chef des insurgés; il ne tarda pas à signaler son commandement par une suite de succès importants qui le rendirent maître des côtes méridionales du Mexique. Ayant remporté une victoire à Rixtala, le 19 août 1811, il marcha sur la capitale, fit assiéger Acapulco, s'empara de plusieurs villes, entre autres d'Izucar, et battit deux fois les royalistes qui étaient venus l'attaquer, au commencement de 1812. Assiégé ensuite dans la ville de Quasilla, qu'il avait prise pour centre de ses opérations, par le général espagnol Llano qui avait reçu des renforts d'Europe, il sut résister à tous les efforts des royalistes, mais les vivres commençant à lui manquer, et une attaque qu'il fit tenter sur le camp espagnol n'ayant pas réussi, Morelos se décida à quitter la place, et malgré la difficulté de l'entreprise, il s'empara de plusieurs villes dans ce mouvement rétrograde; sa marche fut signalée par des massacres et des incendies. Dès lors ce général s'appliqua surtout à intercepter les communications entre les différentes villes, et notamment avec la capitale; et la guerre dans cette contrée ne se composa plus que d'actions partielles et de combats journaliers qui, sans rien décider, faisaient répandre beaucoup de sang. Cependant les Espagnols se trouvaient plus affaiblis par la difficulté des recrutements, Morelos étendit ses opérations et attaqua Valladolid. Repoussé, poursuivi, et enfin atteint le 7 janvier 1814, il fut obligé de combattre avant le jour; un incident affreux lui fit perdre l'avantage de sa position : dans l'obscurité, deux divisions de l'armée indépendante tirèrent longtemps l'une sur l'autre. Les premiers rayons de l'aurore leur firent reconnaître, mais trop tard, cette funeste méprise dont Llano profita pour les battre complétement. Cette affaire coûta la vie à 700 Américains faits prisonniers, massacrés de sang-froid après l'action, et à 500 Espagnols mis à mort par représailles. Les généraux insurgés perdirent en outre la plupart des provinces qu'ils possédaient; Morelos seul se maintint dans les intendances de Valladolid et même de Mexico. En octobre 1815, informé que Toledo et l'ex-général français Humbert étaient arrivés avec des approvisionnements de guerre à Puente del Rey, poste fortifié par les indépendants, il se mit en marche pour les aller joindre; mais les royalistes le surprirent sur la route, auprès d'Atocama, et le firent prisonnier, après avoir tué la plus grande partie de ceux qui l'accompagnaient. Conduit à Mexico et livré au tribunal de l'inquisition, il fut dégradé de l'ordre de la prêtrise, et renvoyé devant l'auditeur des guerres, qui le condamna à mort. On n'osa pas exécuter la sentence dans la capitale, parce qu'il possédait au plus haut point la vénération du peuple. Conduit au village de San-Cristobal, à 6 lieues de Mexico, il y fut fusillé par derrière comme traître, le 22 décembre 1815.

MORELOT (Jean), jurisconsulte, né à Besançon, vers le milieu du 16ᵉ siècle, chercha à ramener le goût des lettres dans sa patrie. Il avait étudié à l'université de Dôle, sous le savant Cl. Chifflet, qui lui légua son commentaire sur les Institutes de Justinien. Il recueillit et publia une partie des ouvrages inédits de son maître, et prit l'engagement de mettre au jour son commentaire; mais il n'a point tenu sa promesse. Après avoir reçu ses grades avec beaucoup de distinction, il revint à Besançon remplir la charge de juge en la Régalie, et partagea son temps entre ses devoirs et la culture des lettres. Nommé lieutenant du bailliage d'Arbois, Morelot mourut en cette ville, au mois d'août 1616.

MORELOT (Simon), né à Paris en 1751, commença ses études à Beaune et vint les achever à Paris, où il embrassa la profession de pharmacien. Il obtint la chaire de professeur de pharmacie au collége des pharmaciens de Paris, et devint membre de la Société de médecine du département de la Seine et de plusieurs autres sociétés savantes. Morelot fit comme pharmacien en chef des armées, les campagnes de Prusse et d'Allemagne; passa en la même qualité à l'armée d'observation des Pyrénées orientales, et mourut à Gironne (Catalogne), le 18 novembre 1809, à la suite d'une maladie de 36 heures qu'il avait contractée dans les hôpitaux. Il était docteur en médecine de l'université de Leipzig. On a de lui (avec Grille) : *Quelques vues sur l'emploi de l'oxyde de manganèse dans les maladies cutanées*, Grenoble, 1800, in-8°; *Cours élémentaire d'histoire naturelle pharmaceutique*, 1800, 2 vol. in-8°; *Nouveau Dictionnaire général des drogues simples et composées*, Paris, 1808, 2 vol. in-8°; *Cours élémentaire théorique et pratique de pharmacie chimique, ou Manuel du pharmacien-chimiste*, Paris, 1803, 3 vol. in-8°; 2ᵉ édition, publiée par M. Mérat, 1814, 2 vol. in-8°; *Histoire naturelle appliquée à la chimie*, Paris, 1808, 2 vol. in-8°.

MORELY (lord), seigneur anglais du 16ᵉ siècle, fut un de ceux qui signèrent la lettre écrite au pape, concernant la légalité du divorce entre Henri VIII et Catherine d'Aragon, et montra beaucoup de zèle pour effectuer le mariage de ce prince avec Anne Boleyn. N'aimant point le séjour de la cour, il passa la dernière partie de sa vie dans la retraite, et sut conserver toujours l'estime de son souverain, ce qui n'est pas toutefois une grande recommandation à l'estime de la postérité. Il mourut dans un âge avancé en 1547. Morely cultivait la littérature : on a de lui des poésies latines.

MORENAS (François), compilateur infatigable, né en 1702 d'une famille obscure d'Avignon, mort à Monaco en 1774, fut d'abord soldat, puis cordelier, se fit relever de ses vœux, et se livra à plusieurs spéculations littéraires. Il fut le fondateur et le principal rédacteur du *Courrier d'Avignon*, journal qui eut de la vogue dans les provinces, et surtout dans les pays étrangers. Outre quelques brochures de circonstance, on peut citer de lui *Parallèle du ministère du cardinal de Richelieu et de celui du cardinal de Fleury*, 1743, in-12; *Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleury*, 1750 et années suivantes, 10 vol. in-12; *Dissertation sur le commerce*, traduite de l'italien du marquis Belloni, 1756, in-12; *Dictionnaire portatif comprenant la géographie, l'histoire universelle, la chronologie*, etc., 1760-62, 8 vol. in-8°.

MORÉRI (Louis), premier auteur du *Dictionnaire historique* qui porte son nom, né à Bargemont en Provence, le 25 mars 1643, mort à Paris, le 10 juillet 1680, fit ses premières études à Draguignan et à Aix, alla ensuite étudier la théologie à Lyon, et prit les ordres dans

cette ville. Il s'était annoncé, jeune encore, par quelques productions frivoles; mais bientôt il résolut de consacrer sa vie à la composition de son *Dictionnaire*, qui parut à Lyon, 1673, in-fol. Venu à Paris, en 1675, avec l'évêque d'Apt, son protecteur, il s'y lia promptement avec les littérateurs les plus distingués ; il y connut aussi Pomponne, qui se l'attacha ; mais, à la disgrâce de ce ministre, il se livra de nouveau tout entier à ses études, et prépara une nouvelle édition de son *Dictionnaire*. L'excès du travail avait épuisé ses forces, et il ne put faire imprimer que le premier volume de cette édition. Un premier commis de M. de Pomponne surveilla l'impression du 2e vol., achevée en 1681, et dédia l'ouvrage au roi. On a fait plusieurs reproches mérités au *Dictionnaire* de Moréri ; toutefois on doit savoir gré au savant compilateur de l'heureuse idée qu'il conçut le premier ; d'ailleurs c'est aux imperfections mêmes de son travail qu'on doit celui de Bayle, qui ne s'était proposé d'abord que de réfuter les erreurs ou de suppléer aux lacunes de son devancier. Le *Dictionnaire* de Moréri a été porté successivement par ses continuateurs à 5 vol. in-fol. en 1718, à 6 vol. en 1729 et 1732, et enfin à 10 vol. en 1759 par Drouet, au moyen de la refonte des suppléments de l'abbé Goujet. On doit à Moréri quelques autres travaux littéraires qu'on a oubliés pour ne se souvenir que du grand monument qu'il a élevé en l'honneur de la science. L'abbé du Masbaret a laissé des *Remarques sur le dictionnaire de Moréri.*

MORES (Édouard Rowe), antiquaire anglais, né le 13 janvier 1730, à Tunstall, dans le comté de Kent, où son père était recteur, publia avant l'âge de 20 ans, à Oxford, où il avait fait ses études, un ouvrage intitulé : *Nomina et insignia gentilitia nobilium equitumque sub Edwardo primo rege militantium,* 1748, in-4°. Cette publication et quelques autres lui ouvrirent, en 1752, l'entrée de la Société des antiquaires. C'est à lui que doit son existence la société appelée *Équitable society for assecurance on lives,* espèce de tontine, dont la première idée avait été donnée, en 1756, par Jamas Didson. Mores en fut nommé directeur perpétuel ; et il a publié divers écrits sur cette association philanthropique. On a de lui une *Dissertation curieuse sur les fondeurs et les fonderies typographiques* (Londres, 1776, in-8° tirée seulement à 100 exemplaires) ; l'*Histoire et les antiquités de Tunstall dans le comté de Kent,* etc. Après une jeunesse très-laborieuse, Mores se livra, dans la dernière partie de sa vie, à la dissipation ; et cette conduite précipita sa mort, arrivée à Low-Layton, le 28 novembre 1778.

MORET (Antoine de BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Bourbon-Moret, né à Fontainebleau en 1607, légitimé en 1608, était abbé de Savigni, de St.-Victor de Marseille, de St.-Étienne de Caen, et de Signi. Il avait eu pour précepteur Scipion Dupleix, depuis historiographe de France, et Lingendes, depuis évêque de Mâcon, et avait beaucoup profité de leurs leçons. A peine sorti du collége de Clermont, où il avait soutenu, avec un grand succès, des thèses de philosophie et de théologie, il se trouva jeté dans les intrigues de la cour, et s'attacha au duc d'Orléans. Par divers arrêts d'une chambre du domaine, composée de conseillers d'État et de maîtres des requêtes (1631), le comté de Moret fut confisqué avec les biens de plusieurs autres partisans du faible Gaston. Mais lorsque Montmorenci donna, dans le Languedoc, le signal d'une nouvelle révolte, le comte de Moret fut mis par Gaston à la tête de 500 Polonais. A la bataille de Castelnaudari, la première à laquelle il se fût encore trouvé, ce fut ce jeune guerrier qui commença l'attaque ; mais on le vit aussitôt tomber, atteint d'un coup de mousquet. Les uns ont dit qu'il mourut sur le champ de bataille à l'instant même, les autres qu'il n'expira qu'au bout de quelques heures. D'autres enfin ont prétendu qu'ayant été secrètement pansé et guéri, il passa en Italie, se fit ermite, parcourut divers pays sans être connu, et se retira ensuite dans l'ermitage de Gardelles, à 2 lieues de Saumur, où sous le nom de *Frère Jean-Baptiste,* il mourut en odeur de sainteté en 1692.

MORET (le P. Joseph), célèbre historien espagnol, naquit en 1615 à Pampelune, capitale de la Navarre. Ayant achevé ses études, il entra chez les jésuites. Après avoir professé quelque temps la philosophie et la théologie, il devint recteur du collége de Palencia. L'*Histoire du siége de Fontarabie, par les Français, en* 1638, ayant fait connaître les talents du P. Moret, comme écrivain, les états de Navarre le nommèrent historiographe de ce royaume. Il consacra le reste de sa vie à l'histoire de la Navarre, et mourut vers 1705.

MORET DE LA FAYOLLE (Pierre), avocat au présidial de Poitiers, est connu par la publication de plusieurs ouvrages dont voici l'indication : *Histoire généalogique de la maison de Roucq et de Roye,* 1675, in-12; *Histoire de la république romaine,* Paris, 1676, 2 vol. in-12 : ce livre n'est pas sans mérite ; *le Paravent de la France contre le vent du Nord,* ou *Réflexions sur un livre anonyme intitulé : le Vrai intérêt des princes chrétiens,* Poitiers, 1692.

MORETO Y CABANA (Augustin), poëte espagnol du 17e siècle, écrivit pour le théâtre, mais avec moins de fécondité que Caldéron, son contemporain. Plus tard étant entré dans l'état ecclésiastique, il renonça à la carrière dramatique pour se livrer exclusivement aux pratiques de dévotion. Ses comédies ont été recueillies en 3 vol. in-4°, Valence, 1676 et 1703 : le premier volume avait déjà paru à Madrid en 1654. Moreto n'avait pas l'imagination aussi brillante, ni une composition aussi facile que Lope et Caldéron ; mais ses pièces, déparées par les mêmes défauts que celles de ces grands poëtes, sont généralement mieux conçues, et contiennent peut-être plus de vrai comique. Quelques-unes ont été utiles à Molière lui-même, et notamment pour sa *Princesse d'Élide* et pour son *École des maris.*

MORETON-CHABRILLAN (Jacques-Henri de), général français, né vers 1750, d'une ancienne famille du Dauphiné, entra fort jeune au service comme sous-lieutenant, fit deux campagnes des guerres de l'indépendance américaine, puis le siége de Gibraltar, en 1783, fut nommé capitaine des gardes de Monsieur, frère du roi, et de plus colonel du régiment d'infanterie de la Fère en 1785. Un mouvement de violence auquel il se livra, dans une salle de spectacle à Paris, eut pour lui des suites très-fâcheuses et qui influèrent sur tout le reste de sa vie. S'étant trouvé à côté d'un procureur qui avait payé sa place et dont par conséquent on n'avait pas droit de le

priver, Moreton voulut l'en faire sortir, et il s'emporta tellement qu'il le prit par les cheveux, appela les sentinelles et leur ordonna, de la part du roi, de le conduire au corps de garde. Le procureur rendit plainte ; l'affaire fut portée au parlement, et un arrêt prescrivit à Moreton de ne pas employer le nom du roi dans ses querelles personnelles. Le ministre de la guerre le destitua ensuite de son emploi de colonel, et ce fut en vain que, pendant plusieurs années, il adressa des réclamations à tous les pouvoirs pour faire révoquer une décision qu'il regardait comme arbitraire. Il n'avait encore rien obtenu lorsque la révolution de 1789 survint. Comme tous les gens qui croyaient avoir à se plaindre du gouvernement royal, Moreton-Chabrillant en embrassa la cause avec beaucoup de zèle : on le vit, dès le commencement, figurer à la société des jacobins, se mêler aux groupes des émeutes dans le jardin du Palais-Royal, et, monté sur une chaise, haranguer la multitude. Après le voyage de Varennes en 1791, il se présenta à la barre de l'assemblée nationale pour y protester de son dévouement, et il adressa dans le même temps, à cette assemblée, de pressantes réclamations contre sa destitution. Une commission fut nommée, et, sur le rapport du député Menou, un conseil de guerre fut assemblé pour juger Moreton; mais, le ministre de la guerre n'ayant pu réunir un nombre de juges suffisant pour former ce conseil, l'affaire en resta là. Pour mettre fin aux clabauderies, le ministre nomma Moreton maréchal de camp, ce qui le disposa encore davantage en faveur de la révolution. Employé, dès le commencement de la guerre, en cette qualité sous les ordres de Dumouriez au camp de Maulde, puis à Bruxelles, il s'y montra, comme à Paris, très-ardent révolutionnaire, et organisa dans cette ville un club de sans-culottes fort exaltés, résistant pour cela aux ordres de Dumouriez, qui s'efforçait de lui inspirer plus de sagesse et de modération. N'ayant pu y réussir, il l'envoya à Douai comme commandant de place. C'est là que le général Moreton-Chabrillant mourut dans les premiers mois de l'année 1793.

MORFOUACE DE BEAUMONT (Gilles), avocat au parlement, et ancien trésorier de France, est auteur de l'*Apologie des bêtes, contre le système des philosophes cartésiens qui prétendent que les brutes ne sont que des machines automates*, Paris, 1732, in-8°.

MORGA (Antoine de), auteur espagnol, sur lequel on regrette de ne pas trouver, dans la bibliothèque d'Antonio, des renseignements plus complets, naquit vers le milieu du 16e siècle. Il acheva ses études dans quelque université de la Castille et reçut le grade de docteur en droit. En 1598, il fut envoyé aux îles Philippines pour aider le gouverneur dans ses fonctions, qui devaient être assez difficiles au milieu de peuplades encore à demi sauvages. Devenu membre de l'audience au tribunal royal, il se distingua dans cet emploi par sa douceur, sa prudence et sa sagacité. Peu de temps après, il parvint comme premier juge à l'audience de Mexico. Morga joignait, à beaucoup d'esprit et d'ambition, une valeur qui n'est pas toujours le partage des savants. Il en donna des preuves multipliées dans les expéditions que les Espagnols entreprirent pour achever de soumettre les naturels du pays. On lui doit un ouvrage aussi rare que curieux : *Succesos de las islas Filippinas*, Mexico, 1609, un vol. in-fol.

MORGAGNI (Jean-Baptiste), l'un des plus grands médecins du 18e siècle, né à Forli, le 25 février 1682, étudia d'abord à Bologne, et fit marcher de front les sciences naturelles, la physique et surtout l'astronomie. Il se rendit ensuite à Venise, puis à Padoue, où il remplit successivement la chaire de médecine théorique et celle d'anatomie. Admis à la Société royale de Londres, à l'Académie des sciences de Paris, à celles des Curieux de la nature, de Pétersbourg, de Berlin, etc., il vit son buste placé, de son vivant, dans le palais principal de Forli, et reçut les plus grandes marques de bienveillance du roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel III, et des souverains pontifes Clément XII, Benoît XIV et Clément XIII. Incapable de se resserrer dans le champ déjà si vaste de la médecine, il embrassait encore la philologie, la critique, l'histoire et l'antiquité. Il ne cessa de travailler qu'à la fin de sa carrière, et mourut le 6 décembre 1771. Ses principaux ouvrages sont : *Adversaria anatomica*, Padoue, 1719, in-4°; Leyde, 1723, 1741, in-4°, fig.; Venise, 1762, in-fol.; *Novæ institutionum medicarum Ideæ*, 1712, in-4°; Leipzig, 1735, in-4°; *De sedibus et causis morborum per anatomen indagatis libri V*, 1761, 2 vol. in-fol.; Leyde, 1768, 4 vol. in-4°; Yverdun, 1779, 3 vol. in-4°, avec une *préface* de Tissot, contenant l'histoire de la vie et des ouvrages de Morgagni ; Paris, 1820, 8 vol. in-8°, par les soins de MM. Chaussier et Adelon ; traduit en français par MM. Désormeaux et Destouet, Paris, 1821, 1824, 10 vol. in-8°; *Miscellanea opuscula*, 1763, in-fol. Les ouvrages de Morgagni ont été réunis en 1765, 5 tom. en 2 gros vol. in-fol. Sa *Vie* a été écrite par Fabroni (*Vitæ Italorum*), et par Jos. Mossea, 1768, in-8°.

MORGAN (Henri), fameux chef de flibustiers anglais, était fils d'un riche fermier du pays de Galles. S'étant fait connaître par quelques heureuses expéditions, il fut pris en amitié par Mansfield, vieux flibustier, qui le nomma son vice-amiral, et mourut peu de temps après, en 1668. Morgan, auquel ses compagnons ne disputèrent point le commandement, parvint bientôt à rassembler 12 bâtiments de différentes grandeurs, montés par 700 hommes. Il attaqua d'abord, et rançonna une ville de l'île de Cuba, emporta d'assaut Porto-Bello, y commit les plus horribles excès, et vit le nombre de ses compagnons s'accroître rapidement, grâce au bonheur qui favorisait tous ses brigandages. Après avoir détruit le fort de Maracaïbo et rançonné une ville voisine nommée Gibraltar, il se retira à la Jamaïque (1669) avec l'intention d'y jouir paisiblement de sa fortune, déjà considérable. Mais l'année suivante, cédant aux instances de ses camarades, il se mit de nouveau en course avec une flotte de 37 voiles, la plus grande qu'un flibustier eût jamais commandée dans ces mers. S'étant rendu maître de l'île Santa-Catalina, à l'est de la côte de Nicaragua et d'un fort situé à l'embouchure du fleuve de Chagres, il marcha sur Panama, le 18 janvier 1671, avec 1,300 hommes d'élite, s'empara de cette ville, dont il fit un monceau de cendres, traita Porto-Bello avec une égale cruauté, et s'arrogea, au détriment de ses camarades, une part illégale dans le butin qui était immense. Craignant de

leur part un soulèvement, il mit à la voile avec 3 autres bâtiments, dont les capitaines n'avaient pas eu plus de bonne foi que lui, et conçut avec eux l'idée d'exercer plus en grand le métier de pirate, qu'il ne songeait plus à quitter. Mais tout à coup une déclaration du roi d'Angleterre, qui voulait vivre désormais en bonne intelligence avec l'Espagne, mit fin à tant de ravages et de massacres. Morgan reçut même l'ordre de se rendre en Europe pour y répondre aux plaintes que le roi d'Espagne et ses sujets avaient portées contre lui. Il faut croire qu'il parvint à se disculper, car il retourna à la Jamaïque, s'y maria, y remplit des emplois brillants, et y finit tranquillement ses jours.

MORGAN (Guillaume), né dans le pays de Galles, s'adonna d'abord à l'étude des sciences médicales, qu'il quitta bientôt pour les sciences mathématiques et l'économie publique. Ses ouvrages sur le crédit, la dette nationale, obtinrent un succès populaire. Les principaux sont : *Doctrine des annuités et des assurances sur la vie*, 1799; *Tableau comparatif de l'état du crédit public*, 1801, etc. Il mourut en 1833, après avoir été pendant 56 ans directeur d'une société d'assurance sur la vie, qui, sous son administration, s'est élevée à un degré remarquable de splendeur.

MORGAN DE BÉTHUNE (Louis-Alexandre), né à Amiens le 3 septembre 1759, était fils d'un avocat distingué et petit-fils d'un conseiller au bailliage de la même ville. Sa famille, originaire d'une ancienne et noble famille d'Écosse, a donné à la France des magistrats et grand nombre de militaires. Il entra de bonne heure au barreau, où il se fit remarquer par beaucoup de facilité, de pénétration, et par une grande finesse d'esprit. Il n'adopta point les principes de la révolution, et devint au contraire le défenseur zélé des opprimés et des accusés de l'époque. Il défendit, en 1793, avec courage, au tribunal d'Arras, le comte de Flahaut. Le défenseur subit lui-même une mise en accusation et un emprisonnement de 16 mois. Il échappa néanmoins à une condamnation. Quoique en état de prévention, et malgré la présence de Joseph Lebon à Arras, Morgan, qui avait connu dans la prison de cette ville le comte de Béthune-Penin, n'hésita point à embrasser sa cause lors de sa mise en jugement. Accusé lui-même, le défenseur fut obligé de faire prononcer par un autre avocat la défense qu'il avait préparée : le comte fut acquitté le 24 pluviôse an II. Joseph Lebon le fit remettre, dans la même journée, en jugement à Saint-Omer; condamné le soir, il fut exécuté aux flambeaux. La fille du comte, jeune et belle, Marie-Adrienne-Aldegonde de Béthune-Saint-Venant, donna, quelque temps après (1796), sa main au défenseur de son père. Après le 9 thermidor, Morgan prit la défense du comte de Bourbel devant une commission militaire et le sauva. En 1790, il avait été nommé lieutenant criminel par commission spéciale, puis envoyé du roi près le prince-évêque de Liége, mais retenu par suite de la déclaration de guerre à l'empire germanique. Peu de temps après, il fut arrêté par les conventionnels Pocholle et Saladin. En 1796, il fut nommé commissaire du roi pour l'organisation de la Picardie, sous les ordres du général du Puget et chargé de la correspondance par Boulogne. Il se rendit à Londres, où Monsieur (depuis Charles X) lui fit un accueil flatteur. Il rentra avec une mission importante, fut arrêté à Paris, interrogé longuement, et sans résultat, par Fouché, puis envoyé au Temple, où il fut détenu pendant un an avec de Bourmont, Fiévée, etc. A la restauration, il fut nommé procureur général près la cour royale d'Amiens, fonctions qu'il exerça jusqu'à la révolution de juillet 1830. En 1819, Louis XVIII lui avait donné des lettres de noblesse. Il mourut le 24 octobre 1830, laissant un fils unique, qui fut brigadier des gardes du corps de Monsieur. Sa veuve, née de Béthune, est morte en 1842.

MORGAN DE BELLOY (Adrien-Marie-Jean-Baptiste-Joseph-Rose, baron de), naquit à Amiens le 30 janvier 1766. La nature avait favorisé le jeune Morgan de Belloy de ses dons les plus rares. L'éducation qu'il reçut concourut à les développer. Son goût pour la culture des lettres et des sciences se manifesta de bonne heure. Dès ses premières années, il fut destiné à la carrière des armes, et servit avec distinction dans la cavalerie. Les troubles révolutionnaires qui éclatèrent en 1789 interrompirent ses services, et le contraignirent de sortir de France. Revenu dans sa patrie, après que la tourmente révolutionnaire fut un peu apaisée, il était uniquement occupé des soins que réclamait sa fortune ébranlée par les agitations politiques, lorsqu'il fut nommé maire de la ville d'Amiens, le 12 mars 1808. Il exerça avec talent et intégrité cette magistrature jusqu'en 1816, où il en résigna les fonctions. La ville lui fit hommage d'une épée d'honneur en témoignage de la reconnaissance que méritaient ses services. Élu député du département de la Somme, le 22 août 1815, il continua à le représenter pendant 10 années, et vota constamment avec la majorité royaliste. Louis XVIII le nomma chevalier de la Légion d'honneur le 11 avril 1816, puis officier, dans le même ordre, le 22 décembre suivant. Déjà il lui avait été conféré la croix de Saint-Louis le 1er octobre 1816. Le baron de Morgan cessa, en 1825, de faire partie de la chambre des députés, et mourut le 9 novembre 1834.

MORGENSTERN (Jacques-Salomon), géographe et de plus bouffon de la cour de Prusse, né à Pegau, dans l'électorat de Saxe, en 1706, sut plaire à Frédéric-Guillaume par ses reparties vives et singulières, et fut investi par ce prince de la charge de lecteur et interprète des gazettes, et de conseiller-bouffon de son cercle de fumeurs. Il est vrai qu'à ces titres ridicules fut joint celui de conseiller aulique, avec un traitement de 500 écus, un logement à Postdam, et l'obligation d'entretenir le roi sur l'histoire ancienne et moderne. Sous le règne de Frédéric II, Morgenstern, qui sentait le besoin d'avoir des droits plus réels à la munificence royale, demanda à être employé à la fixation des limites de la Silésie, et mérita par son travail la confirmation de sa pension. Il en jouit jusqu'à sa mort, le 16 novembre 1785. On a de lui : *Nouvelle géographie politique, dans laquelle on trouve un tableau exact de l'état naturel, politique, ecclésiastique et civil de chaque pays*, tome Ier, Iéna, 1735, in-4°; *Jus publicum imperii Russorum*, Halle, 1736, in-8°; *Sur Frédéric-Guillaume* (1793), ouvrage posthume, etc. Morgenstern a été le sujet de plusieurs *notices spéciales*, parmi lesquelles on cite celle de J. F. Nicolaï.

MORGHEN (Raphael), célèbre graveur, né le 19 juin 1761, à Portici, près de Naples, où son père, Philippe Morghen, travaillait aux estampes des antiquités d'Herculanum, apprit dans la maison paternelle les premiers éléments de l'art sur lequel il jeta tant d'éclat. Il n'avait pas encore atteint sa 20e année, lorsque son père l'envoya à Rome, en 1778, se perfectionner sous Jos. Volpato, le plus célèbre artiste italien de l'époque. Sous un tel maître il fit des progrès si rapides et si brillants, que Volpato ne tarda pas à l'associer à ses travaux et à se l'attacher plus étroitement en lui donnant, en 1781, sa fille en mariage. En 1792, le roi de Naples lui fit des offres très-avantageuses, mais il préféra céder aux sollicitations du grand-duc Ferdinand III, qui l'appelait à Florence, où il se rendit en 1793, et où il fut nommé professeur de gravure à l'académie des beaux-arts. C'est là qu'il mourut des suites d'une affection du cœur, le 8 avril 1833. L'*œuvre* de cet habile artiste est très-considérable; on lui doit surtout une foule d'excellents *Portraits*, tels que ceux de *Dante*, *Pétrarque*, *Arioste*, *Tasse*, *Vinci*, *Volpato*, *Turchi*, *la Fornarina*. Parmi ses estampes les plus recommandables, on cite *la Madonna della Seggiola* d'après Raphaël, *la Madonna del Sacco* d'André del Sarto, *la Madonna col Bambino* du Titien, *l'Aurore* du Guide, *le Printemps* de Mengs, *la Chasse de Diane* du Dominiquin, *la Jurisprudence* de Raphaël, *le Repos en Égypte* de Poussin, *le Portrait de Moncade* de Vandyck, etc., enfin *la Cène* de Léonard de Vinci, gravée sur le dessin de Théodore Matteini, en 1800, et *la Transfiguration* d'après Raphaël.

MORGIER (François), littérateur agréable, né à Villeneuve-les-Avignon, en 1688, mort dans cette ville, en 1726, étudia d'abord la jurisprudence, et se fit recevoir avocat; mais son goût pour la poésie le détourna de la carrière du barreau. Admis très-jeune encore dans une société de gastronomie connue à Avignon sous le nom d'*ordre de la Boisson*, il devint bientôt le principal rédacteur de la gazette qu'elle publiait. Cette gazette intitulée : *Nouvelles de l'ordre de la Boisson*, et imprimée, disait-on, *chez Muscau-Cramoisi, au Papier-Raisin*, offrait, à travers une foule de bouffonneries, de calembours, et de quolibets dignes d'une réunion d'ivrognes, quelques traits qui décelaient des gens d'esprit. Ce badinage eut une grande vogue, et fit à Morguier une réputation qui lui facilita, lorsqu'il vint à Paris, les relations les plus honorables. Il composa, pour l'amusement de la princesse de Conti (Louise-Élisabeth de Bourbon), d'autres petits ouvrages qui n'ont pas vu le jour.

MORGUES (Mathieu de), mauvais historien, connu aussi sous le nom de *sieur de Saint-Germain*, né dans le Velai en 1582, mort à Paris en 1670, fut successivement prédicateur de Marguerite de Valois et de Louis XIII, et aumônier de Marie de Médicis. Il commença par écrire quelques pamphlets, sous l'inspiration et pour la défense de Richelieu, alors simple évêque de Luçon et conseiller intime de la reine mère. Mais lorsque l'ambitieux prélat se fut brouillé avec son ancienne protectrice, Saint-Germain demeura fidèle à la princesse, et se retira dans le Velai pour échapper à la colère du ministre, qui avait déjà empêché que sa nomination à l'évêché de Toulon fût confirmée à Rome. Il alla ensuite rejoindre Marie de Médicis à Bruxellles, et ne revint à Paris qu'après la mort du cardinal. Outre des pamphlets, on a de Mathieu de Morgues : *Diverses pièces pour la défense de la reine mère et de Louis XIII*, Anvers, 1637, 1643, 2 vol. in-fol; des *Sermons*, illisibles par le style comme par le ton qui y règne, Paris, 1665, in-8°.

MORHOF (Daniel-George), l'un des plus savants et des plus laborieux philologues de l'Allemagne, né à Wismar, dans le Mecklembourg, en 1639, mort en revenant des eaux de Pyrmont, à Lubeck, en 1691, avait visité les principales universités de Hollande et d'Angleterre, et occupé successivement la chaire de poésie à Rostock, celles des belles-lettres et d'histoire à l'université de Kiel, et la charge de bibliothécaire de l'académie de cette ville. Il a beaucoup contribué à répandre en Allemagne le goût des bonnes études. Ses principaux ouvrages sont : *Princeps medicus*, 1665, in-4°; *Epistola de scypho vitreo per sonum humanæ vocis rupto*, Kiel, 1672, in-4°; *Traité de la langue et de la poésie allemandes*, etc. (en allemand), 1682, in-8°; *Polyhistor., sive de notitiâ auctor. et rerum comment.*, 1732, 2 vol. in-4° : cette édition, que l'on doit au savant J.-Alb. Fabricius, est encore recherchée.

MORI DA CERNO (Ascanio), *novelliere* ou conteur italien, était de Mantoue. Attaché d'abord à la maison de Gonzague, il accompagna le prince Horace, son maître, dans ses campagnes en Hongrie contre les Turcs. Il entra depuis dans un corps de *condottieri* au service des Vénitiens, et signala sa valeur dans plusieurs combats sur mer. Il vivait encore en 1585; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui : *Giuoco piacevole*, Mantoue, 1575, in-4°; on trouve plusieurs pièces d'Ascanio, dans la *Raccolta d'alcune rime di scrittori mantovani*, ibid., 1612, in-4°.

MORICE (sir William), auteur anglais, vécut dans le 17e siècle. Le crédit du général Monk, son parent, lui ayant procuré la place de secrétaire d'État, il exerça cet emploi pendant 7 ans, avec honneur, mais sans les talents et les connaissances qu'il exigeait, et le résigna lui-même en 1668. C'était, sous d'autres rapports, un homme d'esprit, de savoir et de mérite. On a de lui un livre, concernant la sainte Cène, intitulé : *The common right of the Lord's supper asserted*, 1651, in-4°, et 1660, in-fol.

MORICE (Émile), journaliste et littérateur, naquit à Rouen, en 1797, d'une famille de négociants. Après avoir fait de bonnes études, particulièrement sur l'histoire, la littérature et les arts de l'Espagne, il voulut visiter ce pays, et y fit un séjour de plusieurs années, pendant lequel il recueillit des matériaux importants. Il parcourut ensuite la Suisse, les Pays-Bas et l'Allemagne, où il continua ses explorations de science et d'art. Sur ces entrefaites, la famille de Morice ayant éprouvé des malheurs, il fut obligé de rentrer dans sa patrie, afin de porter à sa mère des consolations et un appui que son âge et ses infirmités rendaient nécessaires. Il alla alors à Paris, dans l'espoir d'utiliser ses talents et ses connaissances. Il coopéra d'abord à la rédaction de quelques journaux littéraires, puis s'associa à celle de *l'Aristarque*, journal royaliste, fondé par M. de Labourdonnaie. Il devint, en 1830, un des collaborateurs de *la Quotidienne*, où il donna un grand nombre d'articles politiques et littéraires. Atteint, depuis longtemps, d'une affection de poitrine,

causée par un excès de travail, il y succomba le 2 novembre 1836. On a de lui : *Histoire de la mise en scène au théâtre; l'Historial du Jongleur,* en société avec M. F. Langlé; *Révélations et pamphlets,* Paris, 1834, in-8°; *On recule pour mieux sauter,* proverbe inséré en 1835 dans la *Revue de Paris*. Morice travaillait à une *Histoire des grandes compagnies,* que la mort l'empêcha d'achever.

MORICE DE BEAUBOIS (dom Pierre-Hyacinthe), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Quimperlé en 1693, mort le 14 octobre 1750, a laissé en manuscrit une *Histoire généalogique* de la maison de Rohan, 2 vol. in-fol., avec les preuves. Son principal titre littéraire est une édition de l'*Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne,* par D. Lobineau, dont il fit paraître le premier vol. en 1750, et qui fut terminé après sa mort par les soins de D. Taillandier (1756). Déjà D. Morice avait publié, de 1742 à 1746, 3 vol. in-fol. de *Pièces justificatives,* et y avait joint de savantes *Dissertations* sur l'origine des Bretons, leurs mœurs, etc.

MORIEN ou **MORIENUS**, solitaire, né à Rome dans le 12e siècle, passa en Égypte, où il apprit tout ce qu'on pouvait apprendre alors en chimie et en physique. Son maître fut un nommé Adsar, Arabe. Quand Morien sut tout ce qu'il voulait savoir, il se retira à Jérusalem et se fit ermite. Adsar étant mort quelque temps après, on trouva chez lui des manuscrits à la tête desquels était écrit, qu'ils contenaient le secret de la pierre philosophale. Le soudan s'empara de ces livres, mais il n'en fut pas plus avancé. Ne pouvant se livrer au grand œuvre, il fut obligé de chercher quelqu'un qui les lui expliquât. Il annonça que tout ce qu'il y avait alors de philosophes pouvaient venir au Caire, qu'on les entretiendrait de tout, qu'on leur fournirait tout ce qui serait nécessaire pour travailler au grand œuvre, et il promit une magnifique récompense à celui qui réussirait. Beaucoup arrivèrent, et, au bout d'un certain temps, on examina le résultat de leurs travaux : un seul se trouva avoir accompli l'œuvre : c'était Morien ; mais il ne se fit pas connaître. On le chercha partout, et l'on vit dans son laboratoire une inscription portant que celui qui possédait ce secret n'avait besoin de rien. Depuis ce temps, le soudan ne fut plus occupé que d'en chercher le possesseur. Un des émissaires de ce prince, ayant pénétré dans l'ermitage de Morien, découvrit que c'était lui. Il l'engagea à venir au Caire, dans l'espérance de convertir le soudan à la religion chrétienne. L'histoire ajoute que, quoique Morien ne convertit pas le soudan, il lui apprit cependant son secret. La conversation de Morien et de Calid a été écrite en arabe, traduite et imprimée en latin et même en français. On cite, sous le nom de Morien, 3 ouvrages que Boerhaave dit avoir été traduits de l'arabe en latin : *Liber de distinctione mercurii aquarum; Liber de compositione alchemiæ,* inséré dans le tome Ier de la *Bibliotheca chemica curiosa* de Menget ; *De re metallica, metallorum transmutatione, et occulta lus,* Paris, 1559, 1574, in-8°; Hanau, 1593, 1663, in-8°.

MORIGIA (Buonincontro), chroniqueur, né à Monza, dans le duché de Milan, faisait en 1320 partie du conseil des Douze, qui avait l'administration de cette ville, alors sujette de l'empereur Louis de Bavière. Il a laissé une *Chronique latine* de sa ville natale, depuis son origine jusqu'en 1349 : elle a été publiée par Muratori dans les *Scriptores rerum italicarum,* tome XII.

MORIGIA (Jacques-Antoine), dit *l'Ancien,* l'un des fondateurs de la congrégation des barnabites, né à Milan vers 1493, mort en 1545, remplit deux fois la charge de prévôt de son ordre avec beaucoup de sagesse, et édifia ses confrères par ses vertus.

MORIGIA (le cardinal Jacques-Antoine), de la famille du précédent, né à Milan en 1632, mort en 1708 à Pavie, dont il était évêque, avait occupé les siéges de San-Miniato et de Florence, et refusé l'archevêché de Milan. On a de lui trois *Oraisons funèbres* et des *Lettres pastorales* adressées aux fidèles de Florence.

MORIGIA (Paul), jésuite, né à Milan en 1525, mort en 1604, fut élevé quatre fois à la dignité de supérieur général de son ordre. Ses principaux ouvrages sont : *Origine di tutte le religione, libri III,* Venise 1569, 1581, 1586, in-8°; traduit en français, Paris, 1578, in-8°; *Storia dell' antichità di Milano, libri IV,* 1592, in-4°; *Della nobiltà de i signori LX del consiglio di Milano, libri VI,* 1595, in-4°, et avec un supplément de Borsieri, 1619, in-8°.

MORILLO (Grégoire), poëte espagnol, oublié dans la Bibliothèque d'Antonio, était de Grenade, et vivait dans la dernière moitié du 16e siècle. Cervantes, son contemporain, le cite avec éloge dans son *Voyage au Parnasse,* et dans son chant de *Calliope*. L'éditeur du *Parnaso Espanol,* Sedano, conjecture que Morillo s'était retiré, vers la fin de sa vie, dans un couvent, et qu'il y composa des poésies mystiques. Les seuls ouvrages qu'on ait de lui font partie des *Flores* d'Espinosa. Il montre un talent admirable pour la satire. Le *Parnaso* contient de Morillo une pièce de ce genre, que l'éditeur compare aux meilleures satires d'Horace.

MORILLO (don Paul), comte de Carthagène et marquis de Fuente, général espagnol, naquit à Fuentès de Malsa, dans la province de Toro, en 1777. Ses parents étaient de simples paysans, et il paraît qu'il garda les moutons dans sa jeunesse. On eut un moment l'idée de le faire prêtre, et il commença ses études à Salamanque; mais les inclinations militaires prévalurent : il s'engagea dans les troupes de la marine, et se trouva sergent lorsque Toulon fut livré à la flotte anglo-espagnole (1793), sur laquelle il était embarqué. Il devint officier au moment où l'Espagne fit la paix avec la France (1795). Si le calme des années suivantes n'offrit à Morillo aucune occasion de se signaler, il prit sa revanche avec éclat à Trafalgar (1805), où, se jetant à la nage, il sauva le pavillon de son vaisseau qu'un boulet venait d'emporter. Mais c'est pendant la guerre de l'indépendance qu'il posa les fondements de sa haute fortune. Placé par la junte de Séville dans le régiment d'Ayamonte, et chargé de ramasser des déserteurs, de réunir des recrues, il réussit à en former un corps assez considérable, qu'il alla présenter au général Galuzzo dans Almaraz. Galuzzo l'ayant nommé son aide de camp et chargé du commandement de quelques centaines d'hommes de troupes légères, Morillo s'acquitta parfaitement de sa tâche, qui était de harceler, d'observer les Français, et il leur fit bon nombre de prisonniers qu'il conduisit à Séville. Dirigé après cela sur la Galice, il reprit Vigo dont toute la garnison, il est vrai,

se composait de 1,580 convalescents ou employés de l'administration, mais qu'il n'attaquait lui-même qu'avec d'assez chétives guerillas. Reconnu colonel par la junte de Séville, Morillo forma son régiment de la Union, qui fut un des plus remarqués pour sa tenue et sa bravoure durant la guerre de l'indépendance. Cependant il commanda quelque temps un corps de guerillas dans l'Estramadure espagnole, sous Ballesteros; il fit ensuite la campagne de Portugal sous la Romana (1810), que remplaça au bout d'un temps Mendizabal, et eut part à la bataille de Santa-Engracia (9 février 1811), si funeste à ce général, mais qui fut, pour le régiment de la Union et pour son chef, une occasion de déployer beaucoup de valeur. La belle conduite de Morillo, dans cette journée, lui valut le grade de brigadier, et on le chargea de réunir les débris de l'armée espagnole de Portugal dont bientôt Castanos prit le commandement. Ce dernier lui donna un corps avec lequel il le chargea de se porter sur Cordoue, et de là en avant vers l'est, pour arrêter ou inquiéter les Français. Mais Suchet, en prenant Valence (janvier 1812), força Morillo à se replier sur Cordoue, puis sur l'Estramadure. Là il se signala derechef à la bataille d'Arroyo de Molinos, où fut défait le général français Girard avec une perte de 2,000 hommes. Les Anglais, à la même époque, ayant repris l'avantage et ayant opéré leur jonction avec les troupes, le régiment de Morillo devint partie intégrante des forces commandées par Wellington, qui le mit à l'avant-garde. Morillo, par son sang-froid, son courage et son habileté, mérita souvent les éloges du général anglais : sa conduite fut surtout remarquable à la journée de Vittoria (21 juin 1813), où il fut blessé, mais qui lui valut le titre de maréchal de camp. Bientôt eut lieu le retour de Ferdinand VII. Morillo fut un des premiers à rendre hommage au souverain pour lequel il avait combattu. Dans l'année même de la restauration de Ferdinand VII, Morillo fut désigné pour aller dans le Venezuela et la Nouvelle-Grenade, qui, au lieu de se remettre, comme le reste des colonies de l'Amérique espagnole, sous l'obéissance de la métropole, obéissaient à des chefs au nombre de 4 (Marino, Bolivar, Torricès et Alvarez), qui tous s'intitulaient dictateurs. L'armée chargée de rétablir l'ordre dans les colonies, qui était dite armée expéditionnaire, et dont il fut dès le principe général en chef, se composait de 10,000 hommes, répartis sur une quinzaine de vaisseaux, frégates, et navires de transport. Nommé, à cette occasion, lieutenant général, il mit à la voile à Cadix, en janvier 1814, et atteignit au bout de 6 semaines l'ile Marguerite, où il fut retenu par le gros temps et les vents contraires, et où il perdit 1,500 hommes par les maladies, plusieurs transports et plus de 450,000 piastres (environ 2 millions et demi). Enfin, il put repartir, et le 8 avril il prit terre à Corrolitos (sur la côte de Venezuela), d'où il se dirigea sur Carthagène, où commandait Torricès, que vainement Bolivar avait tenté de déposséder dans l'intervalle de sa première chute. Chemin faisant il eut à combattre à diverses fois les indépendants, triompha toujours, et arriva devant la place dont la soumission devait amener celle du Venezuela. Le siége fut long et sanglant. La ville fut bientôt en proie à une famine horrible. Finalement la garnison réduite à un faible nombre, quelques hommes déterminés tentèrent, sur le peu de bâtiments qu'ils avaient encore, de s'ouvrir un passage au travers de la flotte espagnole; mais ils n'y parvinrent pas : la plupart furent coulés bas ou tombèrent entre les mains de leurs ennemis; quelques-uns seulement eurent le bonheur d'échapper et arrivèrent à Savannah. Le lendemain (6 décembre), Morillo entra dans Carthagène, qui n'était qu'un amas de ruines, et où plus de 300 personnes encore moururent de faim le jour même de son entrée : il en avait ainsi péri 5,000 pendant le blocus. Le Venezuela entier sembla dès lors facile à purger des guerillas indépendantes qui en parcouraient les plaines; l'entrée de la Nouvelle-Grenade fut ouverte. Après diverses alternatives de succès et de revers, Morillo se dirigea sur Santa-Fé, où il n'eut qu'à faire son entrée. Violant ouvertement la capitulation que la Torre, un de ses généraux, avait accordée aux habitants, et prétendant qu'il n'avait point eu ce droit, Morillo se mit à effectuer ce qu'il nommait la pacification de la Nouvelle-Grenade, c'est-à-dire, à exercer des vengeances terribles contre tout ce qui de près ou de loin avait servi la cause de l'indépendance. Il avait eu soin d'avance de se faire autoriser, par le ministre de Ferdinand VII, à décider souverainement de la vie et de la fortune des Américains, représentant que, sans cette rigueur et cette promptitude, la colonie serait perdue. Il faut croire qu'il était sincère en parlant de cette façon et qu'après une lutte si acharnée, il jugeait la sévérité nécessaire. Au reste, les indépendants s'étaient montrés aussi atroces que lui. Toutefois les actes arbitraires ne tombèrent pas seulement sur les coupables; il est très-clair qu'il y avait au fond de sa pensée le désir de battre monnaie pour ses soldats et sans doute aussi à son profit. On a dit, il est vrai, que les agents de Morillo, et principalement son aide de camp et ami don Pascuale Eurile, allèrent souvent au delà des ordres ou des vœux du général en chef; mais il est douteux que ce soit une excuse dont puisse se prévaloir sérieusement celui qui commande. Voici, au reste, par quelles institutions fut opérée la prétendue pacification de la Nouvelle-Grenade : 1° *un conseil de guerre permanent* formé de 7 officiers de l'armée expéditionnaire et destiné à juger les cas capitaux; 2° un *conseil de purification,* pour les fautes ou crimes d'importance secondaire; 3° une *junte de séquestre,* chargée de la saisie et de l'administration des biens des personnes arrêtées et condamnées; 4° des *conseils de guerre* verbaux. Morillo était à tel point persuadé de la nécessité de ce système pour mettre fin aux chances de désordre et de rébellion, qu'il eût voulu le voir adopter par tous les agents supérieurs de la métropole en Amérique, et qu'il écrivit en ce sens au gouverneur de Varinas (E. Lopez), auquel sa lettre fut fatale. S'aveuglant sur la stabilité de sa puissance, il rêvait la conquête du Pérou, la destruction de la république de Buenos-Ayres. Une de ses lettres, trouvée sur le commandant Samano, dans le Popayan, témoigne de la foi robuste avec laquelle il se laissait aller à ces espérances. Tandis qu'il se berçait de ces chimères, Bolivar revenait une seconde fois de Port-au-Prince avec un millier de noirs et de mulâtres, fournis par Péthion, et 300 réfugiés de Carthagène et de la Nouvelle-Grenade, battait la flottille espagnole, débarquait à Margarita et s'emparait du fort de Pampatar. Ses forces montaient à

6,000 hommes quand Morillo s'approcha de lui pour le combattre. Les deux armées se rencontrèrent aux environs d'Ocumare. Les succès furent partagés. Bolivar fut vaincu à Cechiri, et vainqueur à Remedios. Le général patriote Paez battit Calzada près de Guayadal, puis, à Bancolargo, Morillo, qui fut forcé de repasser l'Apure et de se renfermer dans San-Fernando. Enfin les royalistes évacuèrent totalement Margarita (1817). Un nouveau voyage de Bolivar à Saint-Domingue lui avait permis d'augmenter encore ses troupes, de sorte que, vers le mois de mars, les forces des indépendants se montaient à 19,000 hommes, malheureusement divisés entre des chefs rivaux. Celles de Morillo, bien qu'il eût passé l'hiver de 1816 à 1817 à les renforcer, ne montaient pas à plus de 6,000 hommes et 12 petits vaisseaux. La discorde, au reste, régnait chez lui comme chez les Américains, et elle en vint au point qu'il fit arrêter deux officiers généraux toujours en dispute (Moralès et Réal). Aussi la première partie de la campagne de 1817 fut-elle en général peu favorable aux royalistes. Cependant il put encore reprendre l'offensive. Il arriva enfin d'Espagne 6,000 hommes, et Porto-Rico en envoya 1,500, ce qui porta au double à peu près son armée. Vers le même temps, le gouverneur espagnol de Caracas entra de vive force dans Barcelone, compensation plus que suffisante de la perte de Lopez, qui avait été pris par les bandes de Paez ayant sur lui la fameuse lettre de Morillo, et que ce mulâtre avait fait fusiller sur la place d'Achaguas. Morillo sortit de San-Fernando, et alla tenir conseil à Caracas avec les autres chefs royalistes. De retour dans l'ouest, il découvrit le complot d'Angostura, ville que Fitz-Gérald devait livrer à Piar, et fit fusiller cet officier en prison. Il attaqua ensuite le patriote Arismendi (mai 1817), sur les bords de l'Orénoque; mais il y subit encore un grand échec et il eut besoin, lui et son état-major, de recourir à une charge désespérée pour échapper à une complète destruction. Forcé de nouveau de se replier sur San-Fernando, il abandonna la campagne aux indépendants, s'attachant à maintenir les communications avec les villes de la côte, et s'occupant peu de la perte de quelques places de l'intérieur, mal approvisionnées et trop faibles de garnison pour se défendre avec succès contre la supériorité numérique des patriotes. C'est tandis qu'on le croyait ainsi aux abois que tout à coup il étonna les Américains, d'abord en prenant Cumana sur Marino, puis par un coup de main des plus hardis, mais que le succès ne couronna pas et qui, au total, lui coûta beaucoup de monde. Apparaissant à l'improviste avec 4,000 hommes (14 juillet), devant l'île de Margarita, importante pour la libre navigation de ces parages, et devenue le centre de toutes les opérations navales des Américains, il somme le commandant de la lui remettre; et, sur son refus, prend d'assaut le fort de Pampatar, tourne diverses possessions d'où il déposte les indépendants, bat sur mer l'escadre de Brion et met le siége devant Margarita. Si, pendant ce temps, Bolivar n'eût fait des progrès du côté de la Guaira, en menaçant cette ville, et s'il n'eût compromis la retraite de Morillo sur San-Fernando, probablement Margarita serait revenue aux royalistes. Ce général regagna la terre ferme, et, après avoir réorganisé et recruté son armée dans Cumana, il dirigea ce qu'il avait de forces contre Marino, qu'il affaiblit considérablement par la bataille de Curiaco. Ce succès partiel était d'autant plus précieux que les royalistes étaient vaincus sur tous les points. Morillo, redoublant d'activité, et se recrutant de créoles, imposant derechef aux négociants de Caracas et de Guaira une contribution de 200,000 piastres, tentant de joindre la séduction à la force en publiant une amnistie (à laquelle, du reste, personne n'ajouta foi), parvient à réunir des troupes assez nombreuses, et marche contre ces chefs qui s'apprêtent à inonder le Caracas. Mais, ainsi qu'il arrive presque immanquablement dans ces parages si vastes, et contre des ennemis divers dont on ignore la position exacte, il disperse trop ses forces, qui avancent par cinq colonnes, et le 12 février 1818, n'ayant avec lui que 3,000 hommes d'élite, il se voit, sous Calabozo, en présence de Bolivar, qui en a 8,000. Il est battu, et abandonne Calabozo. Mais il se retire en bon ordre; et, poursuivi mollement, il opère sa jonction avec un autre Lopez que celui de Varinas, et a le temps de se reformer. Les talents qu'il déploie sont favorisés par un heureux concours de circonstances; l'avantage repasse aux royalistes. Moralès bat l'indépendant Monagas à Tapatapa, à Villa del Cura, à Boca-Chica. Bolivar vient pour secourir son lieutenant : Morillo, sortant de Valencia, le surprend à Semen, à Orthez et finalement à la Puerta, où les Américains sont mis dans une déroute complète et dont ils semblent ne pouvoir se relever. Il est vrai que Morillo a été blessé dans cette dernière journée, et a été forcé de laisser le commandement à la Torre. Mais bientôt il peut le reprendre (fin d'avril), bat Paez (2 mai), à la savane de Coxede et recouvre Calabozo. Toutes les villes, toutes les places au nord de l'Orénoque, restent en ses mains. Il eût fallu à Morillo des forces triples pour occuper au moins les points principaux; et les renforts arrivaient de plus en plus rares, et de plus en plus faibles, tandis que l'Angleterre favorisait les indépendants, dont la lutte avait pour résultat d'affaiblir l'Espagne. Morillo réduit à lui-même, eut le tort de dégarnir un peu trop la Nouvelle-Grenade, et, malgré des additions à ses forces dans l'est, il ne put longtemps tenir tête aux indépendants. Pereira, son lieutenant, battit, ou eut l'air de battre, il est vrai, Bolivar, près de Tapiche de la Gamarra; mais ce qu'il eût fallu, c'était de l'empêcher de passer les Andes, et c'est ce qu'il ne fit pas. Morillo, lui-même, fut défait à Cantara, près de San-Diego, et refoulé jusque sur Calabozo. La Torre n'était pas plus heureux et, fuyant par les plaines d'Aragua, abandonnait tout le Varinas aux Américains. En vain après cela Morillo tenta de rentrer dans les plaines de l'Apure : Paez avec ses rapides llaneros le tint constamment en échec, le harcela, le harassa, lui tua en détail 1,500 hommes, le resserra de plus en plus dans sa position d'Achaguas et l'y assiégea en quelque sorte. A la veille d'être ainsi cerné, Morillo, après avoir tenu bon jusqu'au dernier instant, se retira, non sans coup férir, sur Caracas. C'est là qu'il apprit les événements de la Nouvelle-Grenade, l'insurrection de Santander en ce pays, et la prise de Bogota par Bolivar. Ne pouvant prendre l'offensive pour le moment, il s'appliqua du moins à bien tenir les places dont les Espagnols étaient encore en possession, en at-

tendant les renforts considérables qu'il devait recevoir d'Espagne. C'est alors que, parmi les troupes mêmes qui attendaient le moment de partir pour l'Amérique, éclata la fameuse révolte de 1820, bientôt suivie de la proclamation de la constitution des cortès et d'une nouvelle forme de gouvernement. Le contre-coup de ces événements causa un moment d'incertitude en Amérique. Morillo, après avoir proclamé la constitution à Caracas, à Valence, à la Guaira (5 juin), affecta de publier que désormais la lutte entre les indépendants et l'Espagne n'avait plus d'objet, puisque la révolution de l'île de Léon venait de donner gain de cause au libéralisme, et que les patriotes américains n'avaient plus qu'à se réunir à leurs frères d'Espagne. Le 25 novembre, un armistice fut signé à Truxillo entre les généraux Correo, Toro et Linarès pour l'Espagne; Sucre, Briceno et Paez pour la Colombie. Le lendemain Morillo et Bolivar, après l'avoir ratifié, eurent une entrevue solennelle, mangèrent ensemble, couchèrent dans la même chambre. Parmi les clauses du traité se remarquent les articles portant que, si la guerre recommence, elle se fera conformément aux principes du droit des gens. C'était avouer implicitement que les Colombiens formaient une nation, que ce n'étaient pas de simples rebelles. Peu de temps après la signature de ce pacte, Morillo fut rappelé en Espagne. Il quitta l'Amérique sans regret, laissant le commandement au général la Torre. Le navire qui le ramena en Europe le débarqua d'abord en France. Probablement il avait des placements à effectuer sur les fonds publics de cette contrée, bien qu'il n'eût pas dû attendre cette époque pour commencer à mettre ainsi en sûreté ce qu'il avait ramassé en Amérique. On peut croire que ce voyage couvrait aussi des idées politiques. Il est certain qu'à Paris (1821), Morillo fut sondé par les hommes opposés à la constitution des cortès, et que naturellement on le regardait comme un de ceux auxquels répugnait l'introduction de ce système, et peut-être en était-il ainsi. Mais sa répugnance à cet égard n'était pas grande: il ne la poussait du moins pas au même point que les d'Éroles, les Quesada; et il déclina les ouvertures qui lui furent faites pour se mettre, le cas échéant, à la tête d'une résistance armée aux cortès. Son but réel était de pousser sa fortune aussi loin qu'elle pourrait aller, et sans doute de s'attacher au parti qui avait le plus de chance de triompher; au bout d'un court séjour en Espagne, il pensa que ce pourrait être le régime constitutionnel. Ferdinand d'abord l'avait reçu très-bien, l'avait nommé comte de Carthagène, puis marquis de Fuente, et avait tenté de l'attacher spécialement à la monarchie absolue. On avait encore pu croire que Morillo agissait en faveur de cette cause quand, en août 1821, il fit charger le peuple pour dissiper les attroupements séditieux formés à la Granja. Menacé de jugement comme ayant commis des excès dans l'exécution des ordres qui lui avaient été confiés, il prit lui-même l'initiative, requit un examen de sa conduite, donna sa démission, et déclara qu'il ne reprendrait de service que quand son innocence aurait été proclamée par une enquête solennelle. Elle le fut en effet: comment obtint-il ce dénoûment? Probablement par des concessions au chef du parti dominant, par des paroles ambiguës qui le montraient comme ne haïssant pas essentiellement et par principe le régime imposé par la révolution de 1820. Cependant les constitutionnels ne le regardaient pas comme un des leurs, bien qu'il se fût aliéné les ecclésiastiques, et par suite une portion très-importante du parti monarchique, en acquérant beaucoup de biens retirés à l'Église et aux ordres religieux par le décret des cortès; et lors de l'insurrection des gardes du corps contre les milices constitutionnelles et contre le peuple de Madrid (17 juillet 1822), on le regarda comme conduisant secrètement cette manifestation. On fit même courir le bruit qu'un milicien ayant voulu tirer sur lui un coup de pistolet, Riégo lui sauva la vie. Quoi qu'il en soit, l'insurrection étouffée, Morillo se déclara pour les constitutionnels vainqueurs, et sut inspirer assez de confiance à leurs chefs pour recevoir un commandement général, celui de la Galice, des Asturies et du quatrième corps de l'armée destinée à défendre l'Espagne contre l'agression française. Sous ses ordres étaient Quiroga, Campillo, Palarco, l'Empecinado, dont quelques-uns peut-être avaient été ainsi placés pour l'observer et l'empêcher de dévier de la fidélité stricte qu'exigeait la situation. Il faut avouer que, dans la crise qui suivit, la conduite de Morillo fut louche et ne dut satisfaire ni les royalistes ni les constitutionnels. Il destitua Quiroga dont l'influence était redoutable. Relativement aux Français, il resta dans l'inaction et ne fit aucun préparatif, ne prit aucune mesure efficace pour résister. Quand l'invasion des Asturies fut faite, il détourna une forte partie de ses troupes sur le sud de la Galice sous prétexte de poursuivre le royaliste marquis d'Amarante qui, après avoir vu échouer sa tentative de révolution monarchique dans le Tras-os-Montes, avait évacué la province et s'était réfugié en Espagne, tendant à rejoindre les Français: les allées et venues de Morillo ne l'en empêchèrent point. Les efforts de sir Robert Wilson, pour mettre les Asturies et la Galice en état de défense, ne trouvèrent non plus qu'un tiède coopérateur dans Morillo. Bientôt survint la déclaration des cortès, qui suspendait Ferdinand VII des fonctions de la royauté. Morillo profita de cette mesure extrême pour justifier sa séparation d'avec la cause désormais perdue des cortès, et par deux proclamations, l'une au peuple, l'autre à l'armée, il improuva publiquement ce qui venait de se passer; puis, comme le général Bourck approchait, il demanda et obtint un armistice en reconnaissant tacitement la junte de Madrid. Morillo croyait que son inaction pendant la lutte pourrait lui rendre les bonnes grâces de Ferdinand VII, et que cependant les constitutionnels le regarderaient comme un de ceux en qui ils pourraient mettre des espérances; il se trompait. Ferdinand, rétabli dans le plein exercice de son autorité, ne tarda guère à le priver de son gouvernement général et à l'exiler: les libéraux d'Espagne et de France ne compatirent nullement à son malheur. C'est en France, pourtant, qu'il vint se fixer après cette brusque fin de sa carrière politique. Il y vécut obscurément, et mourut le 27 juillet 1838. On a de lui des *Mémoires relatifs aux principaux événements de ses campagnes en Amérique en* 1815 *et* 1821; traduits de l'espagnol par M. Ern. de Blosseville, Paris, 1826, in-8°.

MORILLON (dom Julien-Gratien de), bénédictin de Saint-Maur, né à Tours en 1633, mort à l'abbaye de

Saint-Melaine de Rennes le 14 janvier 1694, est connu par son poëme de *Joseph, ou l'Esclave fidèle,* Turin (Tours), 1679, in-12; Breda, 1705, in-12. Le bon père ne s'était pas contenté de peindre d'une manière très-vive les amours de la femme de Putiphar; mais il avait supposé Putiphar lui-même amoureux de Joseph. Son livre, défendu par l'autorité, n'en fut que plus recherché; on y trouve des morceaux touchants.

MORILLON (Latigant) servit d'abord dans la grande gendarmerie, dont il fut chassé, devint successivement musicien, espion, faux monnayeur, émigra en 1790, trahit à Coblentz les intérêts des princes, rentra en France pour se vendre aux jacobins, et fut employé dans les intrigues secrètes de la police. Il fit de nombreuses arrestations en Provence et en Dauphiné, et parvint à découvrir les papiers qui dévoilaient la conspiration de la Rouarie; mais au moment où il jouissait du fruit de ses rapines, de ses vexations et de son impudente vénalité, il fut arrêté (1794) et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire.

MORIN (Pierre), savant critique, né à Paris en 1531, mort à Rome en 1608, fut employé à Venise dans l'imprimerie du célèbre Paul Manuce, enseigna ensuite le grec et la cosmographie à Vicence, fut appelé à Rome par saint Charles Borromée, et y travailla, par ordre de Grégoire XIII et de Sixte V, à l'édition des *Septante,* 1587; à celle de la *Bible* latine, traduite sur le texte des *Septante,* 1588, in-fol.; à l'édition des *Décrétales* jusqu'à Grégoire VII, 1591, 3 vol. in-fol., etc. On a de lui un *Traité du bon usage des sciences,* publié par le P. Quétif, en 1675.

MORIN (Jean), peintre et graveur, élève de Philippe de Champagne, né à Paris en 1659, a gravé à l'eau-forte beaucoup de sujets et de portraits d'une touche fine et expressive. Ses principaux ouvrages sont : *la Vierge ayant sur ses genoux l'enfant Jésus, qui tient un bouquet de fleurs devant le sein de sa mère,* d'après Raphaël; *la Vierge qui adore l'enfant Jésus couché sur de la paille,* d'après le Titien.

MORIN (Jean-Baptiste), astrologue plus connu par ses travers que par des services réels rendus à la science, né à Villefranche, dans le Beaujolais, en 1583, mort à Paris en 1656, renonça de bonne heure à la médecine pour prédire l'avenir, rencontra quelquefois juste, et gagna la confiance du cardinal de Richelieu. Il lui fit part des moyens qu'il avait imaginés pour trouver les longitudes en mer; mais les commissaires chargés d'examiner cette découverte ne lui ayant pas été favorables, il se brouilla avec le premier ministre. Plus heureux sous Mazarin, il obtint une pension de 2,000 livres, somme considérable pour le temps. Il est fâcheux qu'il se soit établi le champion de l'astrologie judiciaire et l'un des contradicteurs les plus opiniâtres de Copernic et de Galilée. Parmi ses ouvrages on peut citer encore : *Famosi problematis de telluris motu vel quiete hactenùs optata solutio,* 1631, in-4°; *Longitudinum terrestrium et cœlestium nova et hactenùs optata scientia,* 1634, in-4°; reproduit avec des additions sous ce titre : *Astronomia jàm à fundamentis integrè et exactè restituta,* 1640; *Epistola de tribus impostoribus* (ces trois imposteurs sont Gassendi, Bernier et Mathurin de Neuré), 1654, in-12; *Astrologia gallica,* 1661, in-fol. (On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire de l'astronomie moderne,* par Delambre, tome II, page 235-274.)

MORIN (Jean), savant oratorien, né à Blois en 1591, mort à Paris en 1659, avait été élevé dans la religion protestante, qu'il abjura entre les mains du cardinal Duperron. Bientôt sa passion pour l'étude lui fit chercher du loisir (1618) dans la congrégation de l'Oratoire, nouvellement fondée. Il fut compris par le P. de Bérulle, en 1625, parmi les douze prêtres de son ordre qui devaient former la chapelle de Henriette de France, reine d'Angleterre; mais il revint à Paris au bout de quelque temps, et s'y occupa avec succès de la conversion des juifs et de ses anciens coreligionnaires. Appelé à Rome par Urbain VIII, qui cherchait à réunir l'Église grecque, il fut adjoint aux théologiens chargés d'un travail préparatoire, nécessaire à cette grande entreprise, et justifia l'idée que le pape avait conçue de son savoir et de sa sagacité. Le cardinal de Richelieu le fit revenir en France, on ne sait trop pour quelle raison, après 9 mois de séjour dans la capitale du monde chrétien. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Exercitationes ecclesiasticæ in utrumque Samarinatorum Pentateuchum,* etc., 1631, in-4°; *Exercitationes biblicæ de hebraici græcique textûs sinceritate, de germanâ LXX interpretum translatione dignoscendâ,* etc., 1669, in-fol., précédée de la *Vie* de l'auteur par le P. Constantin de l'Oratoire; *Opuscula hebræo-samaritana,* 1657, in-12; *Commentar. historic. de disciplinâ in administratione sacramenti pœnitentiæ,* etc., 1651, in-fol; *Commentarius de sacris ecclesiast. ordinationibus, secundùm antiquos et recentiores Latinos, Græcos, Syros et Babylonicos,* etc.

MORIN (Simon), visionnaire, né vers 1623 à Richemont, près d'Aumale, dans le pays de Caux, vint à Paris chercher des ressources, en trouva, les perdit par sa faute, et fut emprisonné une première fois, on ne sait trop pour quelle raison. Rendu à la liberté, il se mit à répandre, tant par des discours que par des écrits, une doctrine aussi extravagante qu'impie; mais comme il enseignait, entre autres choses, que les plus grands péchés sont salutaires, en ce qu'ils abattent l'orgueil humain, et que les actes impurs ne souillent pas l'âme dans ceux que leur raison rend *saints et divins,* il ne manqua pas de prosélytes. Emprisonné plusieurs fois à la Bastille, à la Conciergerie, enfin aux Petites-Maisons comme fou incurable, il parvint chaque fois à obtenir son élargissement, moyennant une abjuration, et n'en continua pas moins à débiter ses erreurs. Mais enfin il fut dénoncé par un autre fou, le poëte Desmarets de Saint-Sorlin, à qui il avait dit qu'il fallait que le roi le reconnût pour ce qu'il était, ou qu'il mourrait. On instruisit le procès du misérable fanatique, et une sentence du Châtelet (1662) le condamna à faire amende honorable et à être brûlé vif : elle fut confirmée au parlement par arrêt du 13 mars 1663, et exécutée le lendemain. On cite de Morin : *Pensées,* dédiées au roi, in-8° de 174 pages très-rare; *Requête au roi et à la reine-régente, mère du roi,* du 27 octobre 1647, 8 pages; deux *Rétractations,* ayant toutes deux 4 pages in-4°, la première du 7 février 1649, l'autre du 14 juin suivant; *Témoignages du deuxième avénement du fils de l'homme,* janvier, 1641.

MORIN (Étienne), savant orientaliste, né à Caen en 1625, de parents protestants, mort en 1700, fut successivement pasteur au bourg de Saint-Pierre-sur-Dive et dans sa ville natale. Il se retira en Hollande lors de la révocation de l'édit de Nantes, et fut nommé peu après professeur de langues orientales à l'université d'Amsterdam. Entre autres ouvrages on a de lui : *Exercitationes de linguâ primævâ ejusque appendicibus,* 1694, in-4° ; *Explanationes sacræ et philolog. in aliquot Vet. et Novi Testam. loca,* Leyde, 1698, in-8°, etc. Pierre Francius a donné l'*Éloge* de Morin dans la 2e édition de ses *Orationes*.

MORIN (Henri), fils aîné du précédent, né à Saint-Pierre-sur-Dive en 1655, mort à Caen en 1728, se convertit de bonne heure à la foi catholique, et obtint l'amitié de l'abbé de Caumartin, depuis évêque de Blois, qui se l'attacha comme secrétaire et facilita son admission à l'Académie des inscriptions. On a de lui, dans le *Recueil* de cette société, 14 *mémoires* sur les sacrifices des victimes humaines, sur le chant mélodieux, attribué aux cygnes, sur les souhaits en faveur de ceux qui éternuent, etc.

MORIN, de Toulon, chimiste et naturaliste, reçu à l'Académie des sciences en 1693, nommé 6 ans après à la seconde place d'associé botaniste, et mort en 1707, avait communiqué à l'Académie, l'année de sa réception, un *Mémoire sur une mine de fer malléable,* et, l'année précédente, deux mémoires, l'un *sur la Porcelaine,* l'autre *sur l'Azur des cendres bleues de la montagne d'Usson, en Auvergne, et son usage dans la médecine.*

MORIN (Louis), médecin, né au Mans en 1635, mort en 1715, vint étudier la médecine à Paris, et s'y fit recevoir docteur vers 1662. Après quelques années de pratique, qui lui concilièrent l'estime de Fagon, il fut admis comme expectant à l'Hôtel-Dieu, et obtint ensuite la place de médecin pensionnaire. Mais aussitôt qu'il avait touché son traitement, il le remettait en secret dans le tronc de l'hospice. « Ce n'était pas, dit Fontenelle, servir gratuitement les pauvres, c'était les payer pour les avoir servis. » Au reste, sa manière de vivre était celle de l'anachorète le plus austère. Il laissa une bibliothèque de près de 20,000 écus, un médailler et un herbier, mais nulle autre acquisition. On a de lui, dans le *Recueil* de l'Académie des sciences : *Projet d'un système touchant les passages de la boisson et des urines,* année 1701 ; *Observations sur la guérison faite à l'Hôtel-Dieu de plusieurs scorbutiques par l'oseille cuite avec des œufs ; Examen des eaux de forges ,* année 1708. L'*Éloge* de Morin est un de ceux qu'a écrits Fontenelle.

MORIN (Jean) naquit à Meung-sur-Loire, petite ville de l'Orléanais, en 1705, de parents pauvres. Le curé de Saint-Liphard de Meung entrevit le premier ce que le jeune Morin pouvait devenir. A ses sollicitations, M. de Fleuriau, évêque d'Orléans, lui accorda une place gratuite, d'abord dans le collége qu'il venait d'établir à Meung, dont il était seigneur, ensuite au séminaire d'Orléans. Le protégé justifia, par ses succès, les bontés du prélat, et ne tarda pas à être jugé digne de quitter le banc des élèves pour s'asseoir dans la chaire des maîtres. Chargé d'enseigner la philosophie au petit séminaire d'Orléans, il découvrit un nouveau phosphore liquide, et propagea son invention par la voie du *Journal de Verdun* (1726). Quelques années après, en 1732, il obtint, avec la chaire de philosophie du collége de Chartres, un canonicat de la collégiale de Saint-André. Ce fut surtout vers l'étude des sciences physiques et mathématiques que Morin se sentit entraîné. Il eut le mérite de reculer les bornes de ces deux sciences, et de pressentir les immenses progrès qu'elles devaient faire dans la suite. Ces titres lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences, dont il fut nommé membre le 13 juin 1736, et dans la même année, il reçut pareil honneur de celle de Rouen. Son *Abrégé de mécanisme universel* lui donnait des droits à ces distinctions flatteuses. Le mauvais état de sa santé l'obligea de quitter la chaire qu'il avait occupée pendant 19 ans, avec autant de zèle que de succès. Il mourut à Chartres, le 28 mars 1764. Sa magnifique collection d'instruments et de machines de physique fut achetée par M. de Fleury, alors évêque de cette ville, et donnée à son collége. Les ouvrages de Morin sont : *Abrégé de mécanisme universel,* ou *Discours et questions physiques,* Chartres, 1735, in-12, figures ; *Nouvelle dissertation sur l'électricité des corps,* Chartres, 1748, in-12, figures ; *Réplique à M. l'abbé Nollet, sur l'électricité,* Chartres, 1749, in-12, figures.

MORIN (Benoît), ancien libraire, né en 1746, à Paris, où il mourut en 1817, a donné : *Dictionnaire universel des synonymes de la langue française publiés jusqu'à ce jour,* etc., 1802, 3 vol. in-12 ; *Ésope en trois langues, ou Concordat de ses fables avec celles de Phèdre, Faerne, Desbillon, la Fontaine,* etc., 1803, in-12 ; etc., 1810, in-12.

MORIN (C. Marie), né à Lyon en 1768, fit d'assez bonnes études dans cette ville, et s'y trouvait à l'époque du mémorable siége de 1793. Comme il s'était montré favorable à la révolution, quoique avec réserve, il ne fut pas atteint par les proscriptions qui suivirent la reddition, et se rendit aussitôt après à l'armée du Var, où il fut, a-t-il dit lui-même, premier magistrat civil. Nommé liquidateur des dépenses arriérées de la guerre, puis commissaire du gouvernement à l'armée d'Helvétie, en 1799, lorsque Masséna en était le chef, il suivit ce général en Italie, et lui servit de secrétaire pendant le siége de Gênes. Revenu à Paris, il resta longtemps sans emploi et parut ne s'occuper que de compositions littéraires. Au commencement de 1814, quand la chute de Napoléon était imminente, Morin se lia avec plusieurs agents du parti royaliste, entre autres, MM. de Vantaux et Semallé. Lorsque ce dernier revint de Vesoul, avec des pouvoirs de Monsieur, comte d'Artois , et qu'il prépara en conséquence, avec le duc Armand de Polignac, le mouvement royaliste qui eut tant d'influence sur la révolution du 31 mars, Morin fut un de leurs principaux agents, et on le vit dès le matin de cette journée dans les rues de la capitale, distribuant des cocardes blanches et des proclamations royales. Il fut même arrêté un instant par la garde nationale qui ne s'était pas encore prononcée. Bientôt relâché, par suite de ses énergiques réclamations , il alla courageusement, avec un de ses amis, M. de Lagrange, à l'hôtel de ville, prendre possession de la préfecture de la Seine, à laquelle il se dit nommé par les commissaires du roi, ce qui était vrai, et ce que Chabrol regarda comme tel. Ce magistrat était tout près de céder la place lorsqu'il reçut, de l'empereur Alexandre, un avis de se rendre au-

près de lui à Bondy. Dans le moment même où Morin et ses amis agissaient ainsi au nom du roi Louis XVIII, et qu'ils exécutaient les ordres de Monsieur, lieutenant général du royaume, Talleyrand organisait, sous les auspices de l'empereur de Russie, un gouvernement provisoire qui, dès le commencement, refusa de reconnaître l'autorité des commissaires du roi, et donna à la révolution qui s'opérait une direction toute différente. Morin, qui se croyait destiné aux premiers emplois et à de grandes récompenses, fut seulement chargé, pendant quelques jours, de la surveillance des journaux, puis nommé chef de la 1re division de la police du royaume. Partout il montra beaucoup de zèle pour la cause des Bourbons; mais on sait assez que ce n'était pas toujours, à cette époque, le plus sûr moyen de succès. Morin fut écarté successivement de tous ses emplois, et, dans les derniers temps de sa vie, on croit qu'il n'avait plus conservé que des rapports secrets avec la police. Il mourut à Paris, au commencement de 1835. On a de lui : *Essai sur la théorie de l'administration militaire en temps de paix et en temps de guerre,* 1799, in-8°; *l'Incendie de Copenhague,* en vers, 1807, in-8°; *Gênes sauvée*, ou *le Passage du Saint-Bernard,* poëme en 4 chants, avec des notes historiques, Paris, 1810, in-8°; *Développement sommaire d'un nouveau système de crédit et d'amortissement de la dette publique; Plan de finances portant création d'une banque générale de France,* Paris, 1816, in-8°, etc.

MORINIÈRE. *Voyez* NOEL DE LA MORINIÈRE.

MORISON (Robert), l'un des botanistes les plus distingués de son temps, né en 1620, à Aberdeen, en Écosse, mort le 10 novembre 1683, embrassa avec ardeur la cause de Charles Ier, reçut dans un combat une blessure grave à la tête, et passa en France, où il se fit recevoir docteur en médecine. Gaston, duc d'Orléans, lui confia la direction de son jardin de Blois, et pendant 10 ans qu'il occupa cette place, il fit plusieurs voyages, et recueillit une grande quantité de plantes. Rappelé en Angleterre par Charles II, qui le nomma son médecin et professeur royal de botanique, aux appointements de 200 livres sterling, avec une maison, en qualité de surintendant de ses jardins, il se fit recevoir docteur à Oxford, en 1669, et bientôt après obtint la chaire de botanique à la même université. Il a rendu des services incontestables à la science, comme on pourra s'en convaincre par la lecture des ouvrages suivants : *Hortus blesensis auctus,* etc., 1669, in-8°; *Plantarum umbelliferarum distributio nova,* etc., 1672, in-fol., fig.; *Histoire universelle des plantes,* etc., ibid., 1680. in-fol., fig. : le titre porte 2e partie. L'auteur devait traiter dans la première des arbres et arbustes; mais ce fut Jacques Bobart qui composa sur le même plan et publia cette première partie de l'*Histoire,* en 1699, in-fol. Morison a publié en outre l'ouvrage de Paul Boccone intitulé : *Figures et descriptions de plantes rares cueillies en Sicile, à Malte, en France et en Italie,* Oxford, 1674, in-4° de 96 pages, accompagnées de 52 planches. Plumier a donné le nom de *morisonia* à un genre de la famille des *capriers.*

MORISOT (Jean), médecin, né à Dôle, vers le commencement du 16e siècle, acquit des connaissances dans toutes les sciences qui étaient cultivées de son temps. Le penchant qu'il avait pour la poésie, servit de prétexte à ses ennemis pour lui nuire dans l'exercice de son état. Ils réussirent à persuader qu'un homme qui faisait des vers, ne pouvait pas être un médecin instruit; et ils parvinrent même à l'exclure de la chaire de médecine de l'université. Morisot se consola de cette injustice, par la culture des lettres. On sait qu'il vivait encore en 1551; mais on ignore l'époque de sa mort. On a de lui : *Ciceronis Paradoxa cum græcâ interpretatione,* Bâle, 1547, in-8°; *Hippocratis Aphorismorum genuina lectio;* etc., Bâle, 1547, in-8°; *Colloquiorum libri IV,* Bâle (1550), in-8°; *Libellus de parechemate contrà Ciceronis calumniatores,* etc.

MORISOT (Claude-Barthélemi), né à Dijon en 1592, mort dans cette ville en 1661, se fit recevoir avocat par complaisance pour son père; mais les travaux littéraires et scientifiques furent à peu près la seule occupation de sa vie. Tous ses ouvrages sont en latin. Nous citerons : *Henricus magnus,* Leyde (Dijon), 1624, in-8°; réimprimé à Genève; *Peruviana,* 1644, in-4° : c'est l'histoire des démêlés du cardinal de Richelieu avec la reine mère et Gaston; il faut y joindre une suite de 35 planches; *Conclusio et interpretatio totius operis,* 1646; *Alitophili veritatis lacrymæ, seu Euphormionis Lusinini continuatio,* 1624, in-8°; *Orbis maritimus, sive rerum in mari et littoribus gestarum generalis historia,* 1643, in-fol., fig.; *Ovidii fastorum lib. XII, quorum sex posteriores à Morisoto substituti sunt,* 1649, in-8°.

MORISOT (Joseph-Madeleine-Rose), architecte-vérificateur, naquit à Champeaux, près Melun, le 25 août 1767. Il s'initia aux règles de l'art sous la direction de M. Delagrange, vérificateur des bâtiments de Monsieur, depuis Louis XVIII, et s'occupa spécialement de ce qu'on appelle la comptabilité des bâtiments. Après plusieurs années de recherches, il publia, sur cette partie de l'architecture, un traité complet qui lui valut la protection de Daru, intendant général de la liste civile sous l'empire. Morisot fut nommé un des architectes-vérificateurs des bâtiments de la couronne, place qu'il conserva au retour de Louis XVIII. Envoyé alors à Versailles pour diriger les travaux que le roi y faisait exécuter, Morisot résida dans cette ville, et y mourut le 1er octobre 1821. On a de lui : *Essai sur un nouveau mode de mesurer les ouvrages de bâtiment, en supprimant les usages,* Paris, 1802, in-8°; *Tableaux détaillés des prix de tous les ouvrages de bâtiment divisés suivant les différentes espèces de travaux, et suivis d'un traité particulier pour chaque espèce, sur la manière de toiser et de mesurer les ouvrages,* Paris, 1804 à 1814, 7 vol. in-8°. L'auteur a donné, dans l'introduction, une espèce de bibliographie critique des écrits qui avaient paru sur cette matière. Le 5e volume contient un *Vocabulaire des termes de bâtiment,* et les deux derniers sont consacrés aux planches.

MORISSON (Charles-François-Gabriel), conventionnel, né dans le Poitou, exerçait, en 1789, la profession d'avocat à Fontenay. L'un des premiers administrateurs du département de la Vendée, il fut élu député de ce département à la législature, puis à la Convention. Le 13 novembre 1792, il établit dans un discours que le roi était inviolable, et que par conséquent il ne pouvait pas être mis en jugement. Lors de la discussion sur la peine, il dit : « Je ne crois pas Louis justiciable de la

Convention ni d'aucun tribunal, et je m'abstiens donc de prononcer. » Accusé plus tard de liaisons avec les royalistes, cette dénonciation n'eut pas de suite; il fut même un des commissaires envoyés dans la Vendée pour sa soumission. Devenu membre du conseil des Cinq-Cents, il y fit adopter un décret d'amnistie en faveur des chouans (1796). Nommé l'année suivante juge à la cour d'appel de Bourges, il en remplit les fonctions avec zèle et mourut en 1816.

MORITZ (Charles-Philippe), écrivain allemand, né à Hameln, en 1757, mort en 1793, fit lui-même le malheur de sa vie par son caractère fantasque et bizarre. Ses études, commencées à Hanovre, continuées à Erfurt et achevées à Wittenberg, furent plusieurs fois interrompues par des voyages aventureux. Dès lors, on le vit tel qu'il devait être toujours, se livrant tour à tour à des excès de travail ou de débauche, et plongé parfois dans la plus sombre mélancolie. Sa passion pour l'étude, ses voyages en Angleterre, en Suisse et en Italie, son mariage avec une femme qu'il aimait, les diverses places de professeur qu'il occupa à Dessau, à Postdam, à Berlin, rien ne put le satisfaire ou lui donner plus de raison. La misère même, dont il connut quelquefois les tourments, ne put le guérir de son inconstance. Il a raconté les bizarreries de son caractère et les aventures de sa vie dans deux romans, *Antoine Reiser*, et *André Hartknopf*; ses amis y ont ajouté les traits qui manquaient. Nous citerons en outre de lui : *Mémoire pour servir à la philosophie du cœur humain*, 3e édition, 1791 ; *Opuscules sur la langue allemande*, 1782 ; *Grammaire allemande pour les dames*, en forme de lettres, 1762 ; *Voyage d'un Allemand en Angleterre*, 1783 ; *De l'orthographe allemande*, 1784 ; *Essai d'une prosodie allemande*, 1786 ; *Voyage d'un Allemand en Italie*, ibid., 1792-93, 3 vol. ; *De la bonne expression en allemand*, 1792 ; *Dictionnaire grammatical de la langue allemande*, tom. Ier, 1793, in-8°. Les 2 volumes suivants ont été rédigés par Sturtz et Stenzel. Les travaux de Moritz sur la langue allemande sont très-estimés.

MARIZOT, avocat, né en 1744 à Avalon, tenait à Paris, depuis plusieurs années, un cabinet de consultations, quand, poussé par le désir de se faire remarquer, il publia successivement plusieurs pamphlets qui n'aboutirent qu'à lui attirer des persécutions sans éclat. Il en a lui-même consigné le récit dans ses *Notices historiques sur M. Morizot, avocat de Paris, qui, pendant la révolution de 1789, défendit le roi et la reine de France*, etc., *dédiées aux souverains*, Francfort, 1795, in-12. Obligé de sortir de France avant 1789 pour se soustraire aux répressions qu'il avait encourues, il revint à Paris lors de la convocation des états généraux, lança dans le public mémoires sur mémoires sans parvenir à se faire une réputation. N'ayant pu se faire distinguer du roi, dont il voulait être le défenseur, il s'ingéra, sans mission, d'envoyer à toutes les cours de l'Europe des adresses pour l'auguste famille à laquelle il s'était dévoué. Tout ce que gagna Morizot à ces démarches, dans lesquelles, à défaut de talent, perçait du moins une grande force de volonté, fut d'être incarcéré à l'Abbaye, puis à la Force. Il fut assez heureux pour échapper aux massacres de septembre; mais, relâché par le crédit de Danton, il faillit compromettre son protecteur par de nouvelles menées, et depuis alla se réfugier dans quelque ville de Suisse ou d'Allemagne, où il est mort obscur à la fin de 1805. Outre les *Notices* et tous les *Mémoires* (aujourd'hui oubliés), qu'a publiés Morizot, on a de lui : *Dénonciation contre les comités des rapports de l'assemblée nationale*, 1791, in-8° ; *Appel au roi, contenant un essai historique sur les empires troublés ou renversés par les compagnies d'avocats*, 1792, in-8°; *Placet à la reine*, 1792, in-8° ; *Tableau abrégé des espiègleries de la cour pendant les six premiers mois de* 1792, in-8°. Barbier conjecture que cet avocat pamphlétaire est l'auteur de l'*Inauguration de Pharamond*, 1772, in-12, dont M. Dufey (de l'Yonne) a publié, en 1822, une nouvelle édition sous ce titre : *Du sacre des rois de France, ou de l'Inauguration*, etc.

MORLA (D. Thomas), capitaine général de l'Andalousie, né à Séville en 1750, commença à se faire connaître, en 1793, dans la campagne de Roussillon, où son activité et sa valeur l'élevèrent bientôt aux grades supérieurs. Les services qu'il rendit à sa patrie pendant cette campagne lui méritèrent les grades de capitaine général de l'Andalousie, et d'inspecteur général de l'artillerie. Au moment où les desseins de Napoléon sur l'Espagne commencèrent à recevoir leur exécution, il s'opposa à l'invasion des Français, et fit foudroyer leur flotte, retirée à Cadix depuis la défaite de Trafalgar, composé de 5 vaisseaux et d'une frégate, montés par 4,000 marins. Cette mesure vigoureuse facilita la prise de la flotte par les insurgés espagnols. Le général Morla fut nommé, en 1808, membre de la junte militaire chargée de la défense de Madrid, et fut envoyé, avec un aide de camp, au moment où Napoléon allait donner l'assaut à cette capitale (3 décembre 1808), au quartier général de l'empereur pour proposer une capitulation. Napoléon reçut froidement les députés de la junte : il leur reprocha durement l'exaspération qu'elle avait excitée parmi le peuple, et accusa surtout Morla des excès commis par ses troupes dans le Roussillon 15 ans auparavant. Il était vrai que ce général n'avait jamais su maintenir la discipline dans son armée; de là les excès où ses soldats se portèrent souvent en campagne. Ces reproches, auxquels Napoléon en ajouta d'autres sur la violation de la capitulation de Baylen et la défection de la Romana, furent terminés par ces mots, « que si Madrid ne se soumettait pas dans la matinée du lendemain, elle aurait bientôt cessé d'exister. » La junte ne crut pas devoir, par une résistance prolongée, exposer la capitale de l'Espagne aux suites funestes qu'entraîne une prise d'assaut, et le lendemain au point du jour, Morla revint annoncer la soumission de Madrid, soumission qui eut lieu malgré beaucoup d'obstacles apportés par l'irritation des esprits. Nommé, par Joseph, conseiller d'État, section de la guerre, Morla cessa de s'occuper des affaires publiques à la rentrée de Ferdinand VII, et se retira au sein de sa famille. Il est mort vers 1820.

MORLACCHI (François), célèbre compositeur de musique, naquit à Pérouse, le 14 juin 1784, et reçut sa première éducation musicale de son père, qui était un violoniste très-distingué. A l'âge de 14 ans, Morlacchi se fit entendre dans les principales villes de l'Italie, sur le violon, le clavecin et l'orgue. La grande habileté dont il

fit preuve en exécutant les morceaux les plus difficiles qui eussent encore été écrits pour ces instruments, et surtout ses improvisations qui abondaient en conceptions neuves, hardies, et qui annonçaient déjà un génie puissant et inépuisable, attirèrent l'attention du comte Pierre Baglioni. Il s'intéressa au jeune virtuose, et l'adressa au célèbre Zingarelli, alors maître de chapelle à Loretto, qu'il chargea de lui apprendre le contre-point, et de l'initier aux secrets de la composition de musique vocale, où ce grand maître excellait. L'enseignement que le jeune Morlacchi reçut de Zingarelli ne tarda pas à porter ses fruits. En 1800, c'est-à-dire à l'âge de 16 ans, il écrivit la partition d'un oratorio, intitulé : *Gli Angioli al sepolcro,* qui fut exécuté à Rome, et obtint un grand succès. En 1801, Morlacchi se rendit à Bologne, où il étudia à fond les différences qu'il y avait entre l'école bolonaise et celle de Naples. Lorsque Napoléon se fit couronner, en 1805, comme roi d'Italie, Morlacchi fut chargé de mettre en musique, pour le théâtre de Bologne, une cantate destinée à célébrer cet événement. L'année suivante, il composa, pour la même scène, deux opéras bouffes : *Il Ritratto* et *Il Poeta in campagna.* En 1808, il donna, à Parme, *Corradino.* A cet ouvrage il fit succéder *Rinaldo d'Asti, la Principessa di ripiego,* opéras-comiques. C'est en 1810 qu'il écrivit son célèbre opéra *le Danaïde,* et en 1811, il mit en musique *Raoul di Crequi,* grand opéra. En 1813, le prince de Repnin, général russe, qui commandait à Dresde, ordonna à Morlacchi de mettre en musique une cantate pour célébrer l'anniversaire de la naissance de l'empereur Alexandre. Morlacchi, dévoué de cœur au roi de Saxe Frédéric-Auguste, refusa; mais le soldat moscovite fit enjoindre à Morlacchi de composer la musique en question, et cela, dans le délai de 48 heures, sous peine d'être envoyé en Sibérie pour le reste de ses jours. Cette menace intimida l'artiste : Morlacchi présenta, au bout de deux jours, la partition de la cantate au prince de Repnin, qui la fit exécuter dans la chapelle de la légation russe. Morlacchi se rendit auprès de l'empereur Alexandre, à Francfort-sur-le-Mein, lui exposa ce qu'il y avait de pénible dans la position de ces artistes, la plupart très-distingués, et obtint un ordre, pour le gouvernement provisoire du royaume de Saxe, de rétablir la chapelle de musique, et de conserver aux artistes qui en faisaient partie leurs appointements comme par le passé. En 1815, Morlacchi obtint un congé et se rendit en Italie, où il fit son *Barbiere di Siviglia,* qui fut éclipsé par la musique délicieuse de Rossini. On doit encore à Morlacchi plusieurs opéras-comiques. Son activité se ralentit peu à peu, et enfin il cessa tout à fait de composer. Il mourut subitement à Inspruck, le 24 octobre 1841.

MORLAND (Sir Samuel), baronet, mécanicien anglais, fils de Thomas Morland, recteur à Sulhamstead dans le Berkshire, naquit vers 1625. Il passa une dizaine d'années à l'université de Cambridge, où les mathématiques furent sa principale étude. Pendant le règne de Cromwell, dont il se disait parent, il se voua d'abord à la carrière diplomatique; il fit partie, en 1653, de l'ambassade envoyée en Suède, par le Protecteur, pour proposer à la reine une alliance offensive et défensive. Il paraît qu'à son retour il fut admis dans les bureaux du secrétaire d'État Thurloe; et en 1655, il reçut une mission honorable pour le Piémont. Cromwell avait pris fort à cœur le sort des Vaudois de cette contrée; et après avoir provoqué en Angleterre, par un exposé habile, rédigé de la main de Milton, une souscription, qui rapporta plus de 30,000 livres sterling, il ordonna un jour de jeûne et de prières en expiation des massacres du Piémont. Il voulut encore protéger les Vaudois plus efficacement : à cet effet, Morland fut envoyé auprès du duc de Savoie pour intercéder en leur faveur; et quand sa mission fut terminée, il se rendit à Genève, d'où il fit passer aux Vaudois les secours fournis par la générosité anglaise : il employa ce séjour à recueillir beaucoup de matériaux pour l'histoire des religionnaires qu'il était venu secourir, et en fit un corps d'ouvrage qu'il publia en 1658, après son retour en Angleterre, sous le titre d'*Histoire des églises évangéliques des Vallées du Piémont,* etc. On ne sait si, dans les années suivantes, il eut quelque emploi; mais il est certain qu'il fut admis aux affaires les plus secrètes, ou du moins qu'il en reçut la confidence. Dans un manuscrit qu'il a laissé et qu'il n'avait rédigé, comme on peut bien penser, qu'après le retour de la famille royale, il raconte des faits importants dont il fut témoin, et qui prouvent que les trames qu'on a reprochées de nos jours à la police dirigée par Fouché étaient pratiquées sous Cromwell. C'est ainsi que le fameux Thurloe, ministre de la police du temps, fit engager, par des agents secrets, le docteur Hewitt, à solliciter des commissions en blanc de Charles II, à Bruxelles; et lorsqu'elles furent arrivées, il fit saisir Hewitt comme coupable de haute trahison, et le fit mourir par l'opération cruelle du trépan. Non content d'avoir fait périr un royaliste, Thurloe voulait faire tomber le roi même dans un piége, en attirant Charles II sur la côte d'Angleterre, comme étant appelé par de nombreux partisans. Morland raconte qu'il assista au conciliabule où ce complot fut forgé, et que dès lors il prit en horreur le gouvernement de Cromwell, et résolut de travailler à la restauration du trône royal. On lit même, dans les Mémoires de Welwood, que Cromwell s'étant aperçu de la présence de Morland, quand le complot eut été résolu chez le secrétaire d'État, tira son poignard pour le tuer, mais que Thurloe l'en empêcha, en lui représentant que Morland dormait profondément, vu qu'il avait été obligé de veiller deux nuits de suite. Morland ne parle point de cette circonstance; mais il fait beaucoup valoir sa résolution que lui inspirait sa conscience, de se dévouer au service de son souverain légitime, en le prévenant de la trame odieuse ourdie contre lui. Pour n'être pas soupçonné de vues intéressées dans ce changement d'opinion, il se hâte d'ajouter, qu'alors ayant une grande maison, mille livres sterling de revenu, un équipage, une jeune et jolie femme, il n'avait sûrement rien à désirer, et que le devoir seul l'engageait aux démarches qu'il fit pour sauver Charles II, et l'aider à remonter sur son trône. Il se rendit donc à Breda, et fit ses révélations au roi : celui-ci les accueillit avec beaucoup de reconnaissance, et promit de grandes récompenses à Morland. En effet, après son rétablissement, il le créa baronnet, gentilhomme de la chambre privée, le nomma maître des mécaniques du roi, et lui assigna une pension de 500 livres sterling. Il paraît que Morland avait attendu davantage. Dégoûté alors du ser-

vice des grands, il revint aux sciences, et se livra aux mathématiques et à la mécanique avec beaucoup de zèle. Il fit des essais dispendieux d'hydrostatique et d'hydraulique, dont quelques-uns plurent beaucoup au roi, entre autres celui d'élever les eaux depuis la Tamise, jusqu'à la plus haute corniche du château de Windsor, et même, à ce qu'assure Morland, jusqu'à 80 pieds au-dessus de cette corniche. Charles II crut faire plaisir au roi de France, en lui envoyant un ingénieur aussi habile. Morland eut l'honneur d'expliquer ses inventions à Louis XIV, à Saint-Germain; mais ce fut tout le fruit qu'il retira de ce voyage, qui lui coûta beaucoup. Avant de se rendre en France, il avait publié plusieurs ouvrages : *Description et emploi de deux machines d'arithmétique,* 1662, livre devenu très-rare, *Méthode du comte de Pagan, de tracer toute sorte de fortifications, réduite à la mesure anglaise,* Londres, 1672; *Description de la Tuba stentorphonica ou porte-voix,* Londres, 1671. Sa femme dissipa son bien, et fut convaincue d'adultère, et répudiée, en 1688, par l'infortuné Morland, qui dès lors tourna ses pensées vers la dévotion. Il adressa à l'archevêque Tenison, une espèce de mémoire sur sa vie, où il avoue qu'il a été mauvais fils, et que Dieu, pour le punir, lui a donné un enfant privé de toute affection filiale. Pauvre et aveugle, il déshérita ce fils unique, publia un recueil de méditations pieuses, sous le titre du *Cri de la conscience,* où il ne peut s'empêcher pourtant de revenir encore à son sujet favori, la mécanique; et il mourut dans un triste isolement, en 1697. La même année, parut encore un ouvrage de lui, sous le titre de : *Hydrostatique, ou Instructions concernant les travaux hydrauliques.*

MORLAND (George), peintre anglais, né en 1764, mort le 29 octobre 1804, ne reçut aucune éducation, et passa toute sa vie dans la compagnie des gens de la dernière classe, et dans la plus dégoûtante misère, ne connaissant d'autre plaisir que celui de s'enivrer. Il ne peignait ordinairement que la basse nature, et il n'avait qu'à regarder autour de lui pour trouver des sujets. Cet homme dégradé ne manquait pourtant pas de talent. Son chef-d'œuvre est un *extérieur d'étable* qu'il exposa à l'Académie royale de Paris en 1791.

MORLIÈRE (Adrien de la), chanoine de l'église d'Amiens, né à Chauny, a laissé : *Recueil de plusieurs nobles et illustres maisons du diocèse d'Amiens et des environs,* 1630, in-4°; *Antiquité et choses les plus remarquables de la ville d'Amiens,* dont la meilleure édition est celle de 1642, in-fol.

MORLIÈRE (Charles-Jacques-Louis-Auguste ROCHETTE de la), né à Grenoble, en 1701, avait été mousquetaire; mais on ignore à quel titre il était chevalier de l'ordre du Christ, en Portugal. Ce singulier personnage, grand hâbleur, acquit une sorte de célébrité, moins par le mérite et le nombre de ses ouvrages, que par la dictature qu'il s'était arrogé au Théâtre-Français. Avant lui, un certain comte de Fontenai, vers l'an 1720, avait présidé cette espèce de tribunal dramatique : mais juste et modéré dans ses critiques, il s'était réellement attiré la considération des auteurs; et son suffrage, réglant celui du public, décidait souvent du sort des pièces. Le chevalier de la Morlière marcha d'abord sur les traces de cet Aristarque, qu'il perdit bientôt de vue. Il ne se borna plus à prononcer ses arrêts dans les cafés; il établit son camp au milieu du parterre. Là, entouré de jeunes gens dont il était l'oracle, à un signal convenu, il faisait porter aux nues, ou siffler impitoyablement toutes les nouveautés. Les acteurs, les danseurs, les débutants, étaient également soumis à ses jugements sans appel. Aussi on le craignait, on le ménageait, on le recherchait; il fut enfin, le premier chef de claque qui ait envahi les théâtres à Paris. A son tour, il ambitionna le titre de littérateur. Son petit roman licencieux d'*Angola* eut d'abord plus de succès qu'il méritait. Ses essais dramatiques sur les Théâtre-Français et Italien, furent plus mal accueillis. Enfin il eut la maladresse d'oser entrer en lice contre Fréron. Dès lors son crédit baissa, et alla toujours en déclinant. Accusé par la voix publique de vendre ses suffrages et ses censures, et d'être plus audacieux que brave; soupçonné d'avoir des relations secrètes avec la police, il fut abandonné, accablé sous le poids des épigrammes et du mépris universel, et vécut depuis tellement oublié, qu'aucun journal ne daigna parler de sa mort, arrivée à Paris, au commencement de février 1785.

MORLINO (Jérôme), jurisconsulte napolitain qui florissait dans le 16e siècle, s'essaya dans le genre de Boccace, avec moins d'esprit et de goût, et publia, en latin, des *contes* dont la licence est presque le seul mérite. Ce recueil ordurier, imprimé avec privilége de l'Empereur et du pape, sous le titre de *Novellæ* (18), *fabulæ* (20), *et comœdia,* Naples, Pasquet de Sallo, 1520, 3 parties in-4°, révolta la plupart des lecteurs, et fut condamné et livré au feu. Le comte Borromeo a inséré dans ses *Notizie de novellieri italiani,* deux nouvelles inédites de Morlino, où l'indécence est remplacée par la platitude. Quant aux fables et à la comédie, elles sont également insignifiantes.

MORMANDO (Jean-François), architecte florentin, né en 1455, étudia d'abord la peinture; mais la renommée qu'avaient acquise, à cette époque, Brunellesco et Léon-Baptiste Alberti, le décida pour l'architecture. Il prit des leçons de ce dernier, et se rendit à Rome pour s'y perfectionner par l'étude des monuments de l'antiquité. Il alla ensuite à Naples où il se lia avec Sanlucano, qui lui procura quelques travaux. Il s'en acquitta avec tant de distinction, qu'en 1490 les religieux de Saint-Séverin le choisirent pour rebâtir l'église de leur couvent. Tandis qu'il dirigeait la construction de ce magnifique édifice, il fut appelé en Espagne, à la cour de Ferdinand le Catholique. Il y obtint le même succès comme architecte. Mais le roi ayant découvert que cet artiste avait un talent rare pour la musique, voulut l'entendre, et en fut tellement charmé qu'il le gratifia d'une pension considérable. Cependant, Mormando voulut retourner à Naples. Ferdinand s'étant rendu dans ce royaume en 1506, y conduisit Mormando. Voyant que cet artiste ne quitterait l'Italie qu'avec regret, il lui permit d'y demeurer, et lui assigna un traitement considérable sur les revenus de la couronne. Mormando s'occupait de la somptueuse coupole de l'église de Saint-Séverin, et en exécutait les modèles, lorsqu'il mourut en 1522.

MORNAC (Antoine), célèbre jurisconsulte, né près de Tours, débuta au parlement de Paris en 1580, et demeura pendant 34 ans attaché au barreau. Il se montra

constamment opposé aux ligueurs, et mourut en 1620, sans avoir eu le temps d'achever son grand ouvrage sur le droit romain mis en rapport avec l'ancien droit français : une partie de ce travail avait été publiée de 1616 à 1619, sous le titre d'*Observationes in XXIV priores libros Digestorum et in IV priores libros Codicis.* François Pinson rassembla les notes rédigées par Mornac pour faire suite à ces premières observations, et les fondit dans une édition des œuvres de ce jurisconsulte, Paris, 1654-1660; 1721-1724, 4 vol. in-fol. On a imprimé à part un opuscule de Mornac : *De falsâ regni Yvetoti narratione ex majoribus commentariis fragmentum*, 1615, in-8°.

MORNAY (Philippe de), plus connu de son temps sous le nom de *seigneur du Plessis-Marly*, né en 1549 à Buhi, dans le Vexin-Français, était allié aux plus illustres familles du royaume, et même à la maison de Bourbon. Sa mère lui inculqua les principes du calvinisme, que la mort de son père, en 1560, lui permit d'embrasser ouvertement, quoiqu'il fût destiné à l'état ecclésiastique, où il ne pouvait espérer d'obtenir les plus hautes dignités. A peine âgé de 18 ans, et déjà riche de connaissances, il sentit le besoin de les étendre et de les perfectionner par les voyages, et visita successivement la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche et les Pays-Bas. De retour en France, il fut témoin et presque victime des massacres de la St.-Barthélemi, qui lui firent chercher une retraite en Angleterre. Il revint, l'année suivante, mais se tint sur la frontière jusqu'en 1575, époque à laquelle il fut appelé au service du roi de Navarre, depuis Henri IV, et chargé de l'administration des finances. Ce prince lui accorda dès lors une confiance sans bornes, et lui donna entre autres la mission d'aller réclamer l'assistance de la reine Élisabeth. Lorsque le duc d'Anjou, frère de Henri III, alla se mettre à la tête des catholiques de Flandre contre l'Espagne, il emmena avec lui Mornay, qui lui fut très-utile, sans cesser pour cela de surveiller les intérêts du roi de Navarre, et dès que le duc d'Anjou lui en eut fourni l'occasion il s'empressa de revenir près de son maître. La Ligue se déclara en 1584. Mornay, déjà chargé des finances, et créé depuis surintendant général de la Navarre, dut supporter presque tout le fardeau de la nouvelle guerre; aussi le vit-on se multiplier, pour servir à la fois son prince, de son bras, de ses conseils et de sa plume. Lorsque Henri III, après le meurtre des Guises, fit des propositions de paix au Béarnais, une des clauses du traité fut que Saumur serait donné pour place de sûreté au roi de Navarre et le gouvernement de cette ville à Mornay. Celui-ci en assura la possession à son maître lors de l'assassinat du roi de France, s'empara presque en même temps (1589) de la personne du cardinal de Bourbon, que les ligueurs avaient reconnu pour leur roi, et courut partager les périls de Henri IV à la bataille d'Ivry. Chargé de négocier la paix avec Mayenne en 1592, il dérogea cette fois, il faut le dire, aux lois de la délicatesse et de la probité. Le prince lorrain lui avait déclaré, sous le sceau du secret, quelles étaient ses conditions : Mornay divulgua tout, espérant nuire beaucoup au chef de la Ligue, lequel ne s'était pas oublié lui-même; mais quelques-unes des choses stipulées étaient aussi très-favorables aux seigneurs et au peuple, et ce fut surtout Henri IV qui souffrit de la mauvaise foi de son ministre. Mornay reprit bientôt toute sa franchise pour plaider la cause des huguenots, et pour s'opposer à l'abjuration de son maître. Toutefois il resta fidèle au roi de France catholique comme il l'avait été au roi de Navarre protestant, et lui rendit encore d'importants services : mais enfin son zèle excessif pour le calvinisme le fit disgracier. Un traité, *l'Institution de l'Eucharistie*, qu'il publia en 1598, in-fol., fournit au pape, qui l'appelait franchement son *ennemi*, l'occasion de le faire condamner en 1600, dans une conférence tenue à Fontainebleau. Mornay se retira dans son gouvernement de Saumur, où il n'usa de sa grande influence sur son parti que pour le maintenir dans le devoir. Lors de l'assassinat de Henri IV, il fit reconnaître l'autorité de la régente; mais plus tard, quand elle se brouilla avec son fils (1620), il resta fidèle au jeune roi. Cependant il parut, à cette époque, ouvrir son cœur à l'idée d'une opposition armée contre la cour, qui venait d'obtenir le rétablissement de la religion catholique dans le Béarn : aussi fut-il dépouillé par ruse de son gouvernement, pour lequel il se vit obligé d'accepter une indemnité de 100,000 livres. Il mourut en 1623, dans sa baronie de la Forêt-sur-Sèvres, en Poitou, après avoir été, pendant près de 50 ans, l'oracle et le véritable chef des religionnaires, au point qu'on le surnommait *le Pape des huguenots*. Nous citerons de lui comme écrivain : *Traité de l'Église*, 1577; *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 1580, in-8°; *Discours sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise*, 1582, in-8°, inséré dans les *Mémoires de la Ligue*, tome Ier; *le Mystère d'iniquité, ou Histoire de la papauté*, 1607, in-4°; *Mémoires de Philippe de Mornay*, 4 vol. in-4°, mis en ordre et publiés par Daillé et imprimés séparément, les deux premiers à la Forêt-sur-Sèvre, en 1624 et 1625, les deux derniers à Leyde, chez les Elzevirs, en 1651 et 1652; et enfin des *Lettres* publiées par J. Daillé en 1624 : ces deux derniers ouvrages ont été réunis sous ce titre : *Mémoire et correspondance de Duplessis Mornay pour servir à l'histoire de la réformation et des guerres civiles et religieuses en France*, Paris, 1822-1825, 12 vol. in-8°. Cette édition a été publiée (par M. Auguis) sur les manuscrits originaux; elle est précédée des *Mémoires de Mme de Mornay sur la vie de son mari, écrite par elle-même pour l'instruction de son fils*. La *Vie de Mornay* a été écrite par ses deux secrétaires, Meslai et Chalopin, et par David de Liques, Leyde, 1647, in-4°.

MORO (Christophe), doge de Venise, fut nommé, le 12 mai 1462, pour remplacer sur le trône ducal Pasqual Malipieri. Son administration, d'abord prospère, fut marquée par la perte de Négrepont ou l'île d'Eubée, dont Mahomet II prit d'assaut la capitale, le 12 juillet 1470. On accuse Christophe Moro d'avoir été hypocrite, vindicatif, perfide et avare. Il mourut le 9 novembre 1471. Nicolas Trono lui succéda.

MORO ou **MOOR** (Antoine), peintre, né à Utrecht en 1512, mort à Anvers en 1568, se distingua surtout dans le genre du portrait. Il fut nommé peintre de Charles-Quint et comblé de faveurs par ce prince et par Philippe II, son successeur; mais une familiarité un peu trop forte qu'il se permit avec ce prince, l'obligea de se retirer dans les Pays-Bas, où le duc d'Albe l'accueillit

dans sa disgrâce. Le Musée royal de Paris possède de cet artiste 3 beaux *Portraits :* un homme vêtu de rouge, coiffé d'une toque ornée de plumes; un autre vêtu de noir, la tête nue, la main posée sur une table ; un troisième, aussi vêtu de noir, avec une toque et tenant des gants. Moro a peint aussi avec succès des sujets d'histoire.

MOROGUES (Sébastien-François BIGOT, vicomte de), naquit le 5 avril 1703, à Brest, où Bigot de la Motte, son père, remplissait les fonctions de commissaire de la marine. A son retour d'une campagne d'évolutions sur les côtes d'Espagne et de Portugal, pendant laquelle il avait commandé, en qualité de capitaine de vaisseau, la frégate *la Sirène,* il forma et exécuta, de concert avec plusieurs autres officiers de marine, le projet de créer une académie qui s'occupât spécialement de l'étude et de l'extension des sciences nautiques. Les travaux auxquels ces officiers se livraient depuis l'année précédente, avaient eu assez de retentissement pour fixer l'attention de Rouillé, ministre de la marine, lors d'un voyage qu'il fit à Brest, en 1750. Ce ne fut néanmoins que le 30 juillet 1752, qu'il autorisa la constitution de l'*Académie de la marine,* dont Morogues fut le premier directeur. En 1759, Morogues commandait *le Magnifique,* dans l'escadre du maréchal de Conflans : à la journée du 20 novembre, il combattit seul contre trois vaisseaux anglais, pendant près d'une heure, parvint à s'en faire abandonner, et ramena *le Magnifique* à l'île d'Aix. Il fut nommé chef d'escadre, en récompense de sa belle conduite ; en 1767, inspecteur général d'artillerie ; et lieutenant général, en 1771. Il conçut le désir d'arriver au ministère, et il était sur le point de réussir, lorsqu'une intrigue de cour vint renverser ses projets. Il fut disgracié, et exilé à Ville-Fayer, près d'Orléans, où il mourut en 1781. On cite de lui : *Essai sur l'application de la théorie des forces centrales aux effets de la poudre à canon,* 1737, in-8° ; *Traité des évolutions et des signaux,* 1764, in-4° ; *Mémoire sur la corruption de l'air dans les vaisseaux et sur les moyens d'y remédier* (Académie des sciences, savants étrangers, t. Ier, p. 394). etc. Il a laissé d'autres ouvrages manuscrits, et l'on voit à Brest, dans le cabinet des modèles d'artillerie et de marine, une collection de ce genre qu'il avait formée.

MOROGUES (Jacques-Adrien-Isaac BIGOT, seigneur de VILLANDRY et de), cousin du précédent, né à Utrecht en 1709, fut successivement gentilhomme du stathouder, major des gardes du corps de ce prince, général-major de la cavalerie de la république de Hollande, etc. Il est auteur de l'*Essai de tactique sur l'infanterie,* Amsterdam, 1761, 2 vol. in-4°, attribué faussement à son cousin, dont l'article précède.

MOROGUES (Pierre-Marie-Sébastien BIGOT, baron de), agronome et économiste distingué, né le 5 avril 1776 à Orléans, d'une famille noble et ancienne, était le petit-fils du vicomte de Morogues. Il résolut de suivre la carrière que lui avaient ouverte avec tant de gloire son père et son aïeul; mais la révolution fit avorter ce projet. Admis en 1794 à l'école des mines, il ne tarda pas à fixer par ses progrès l'attention de ses chefs, et justifia leurs espérances par ses travaux et les publications remarquables qu'il consigna dans la plupart des recueils scientifiques. Plus tard, devenu par son mariage avec Mlle de Montaudoin, propriétaire de la terre de la Jonine dans la Sologne, il s'adonna tout entier à l'exploitation de ce domaine; et, par suite des bonnes méthodes de culture qu'il y introduisit, en quadrupla les revenus dans l'espace de quelques années. Son utile exemple ne fut point perdu pour cette contrée; et son *Essai sur les moyens d'améliorer l'agriculture en France, particulièrement dans les provinces les moins riches,* etc., fut un nouveau et immense service qu'il rendit au pays. Ce traité méthodique fit nommer immédiatement Morogues membre de la Société royale d'agriculture. Ce ne fut qu'après la chute de l'empire qu'il se livra à l'étude des sciences morales et politiques, et dans cette partie, comme dans toutes celles qu'il avait déjà cultivées, son esprit vif et pénétrant porta de nouvelles lumières. Membre du conseil d'arrondissement d'Orléans, puis du conseil général du département du Loiret, il fut porté plusieurs fois candidat à la députation pendant les 15 années qui suivirent le retour des Bourbons; mais ses opinions libérales l'en firent toujours écarter. Admis à l'Académie des sciences morales lors de son rétablissement, il fut élevé en 1835 à la dignité de pair de France. Morogues mourut à Orléans le 15 juin 1840. Son éloge a été prononcé à la chambre des pairs par M. le vicomte Siméon. Parmi ses nombreux ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *France littéraire* de Quérard, on distingue : *Essai sur les moyens d'améliorer l'agriculture en France,* Orléans, 1822, 2 vol. in-8° ; *Politique religieuse et philosophique, ou Constitution morale du gouvernement,* 1827, 4 vol. in-8°. Une *Notice sur Morogues* a été publiée par Jules Wyslouch, in-8°, avec portraits.

MORONE (Jérôme), habile négociateur, né vers 1450, se forma à l'école de Louis le More, le plus dissimulé des princes d'Italie, s'attacha ensuite aux fils de ce duc, et fut nommé, en 1512, vice-chancelier de Maximilien Sforza, au nom duquel il gouverna le duché de Milan. Mais, après la bataille de Marignan, il donna le lâche conseil à son maître de se rendre prisonnier des Français, et l'abandonna pour aller rejoindre à Trente Marie-François Sforza, second fils de Louis le More, auquel il connaissait plus de résolution. Il réussit à armer Charles-Quint et Léon X contre les Français, et prit possession de Milan en 1521 au nom de son nouveau maître. Cependant il vit bientôt que, plus les Impériaux remportaient de victoires, plus leur joug s'appesantissait sur le duché de Milan, et il proposa aux Vénitiens et au pape de s'unir à la France, ainsi que Sforza; mais Pescaire, général de l'Empereur, qui parut d'abord entrer dans ses projets, le fit arrêter et jeter dans les cachots de Pavie (1525). Morone recouvra sa liberté, moyennant 20,000 florins payés au connétable de Bourbon, dont bientôt il sut gagner la confiance au point de devenir son secrétaire et son premier conseiller. Après la mort de ce prince, il conserva le même emploi auprès de son successeur, Philibert, prince d'Orange, et fut un des principaux médiateurs du traité qui rendit la liberté à Clément VII (1527). Créé en 1528 duc de Bovino, dans le royaume de Naples, il mourut subitement l'année suivante, au siége de Florence.

MORONE (Jean), fils du précédent, l'un des plus illustres prélats de son temps, né vers 1508, fut placé

par Clément VII sur le siége épiscopal de Novarre, passa sur celui de Modène, et fut envoyé en 1542 comme nonce pontifical en Allemagne pour y jeter les bases d'un concile général. Le succès de sa nonciature lui valut le chapeau de cardinal et la présidence du futur concile de Trente. Envoyé ensuite par Jules III à la diète d'Augsbourg, il y soutint avec chaleur les intérêts du saint-siége. Cependant, sous le pontificat de Paul IV, on censura la modération dont il avait usé envers les protestants, et ses envieux parvinrent à le noircir au point qu'on le tint enfermé jusqu'à l'intronisation de Pie IV. Mais ce pontife confondit ses détracteurs en le nommant président du concile de Trente. Il remplit encore deux légations sous Grégoire XIII, et mourut à Rome en 1580. Sa *Vie* a été écrite par Jacobelli, évêque de Foligno.

MORONE (Mathias), médecin à Casal, puis protomédecin du duché de Montferrat, fut attaché ensuite à la personne de Louis XIII, roi de France, et mourut en 1650. On cite de lui : *Directorium med.-practicum*, Lyon, 1647-1650, in 4°; Francfort, 1663, in-4°, par les soins et avec des additions de Sébastien Schœffer.

MOROSI (Joseph), mécanicien, naquit le 26 juin 1772, à Ripafratta, petit village de Toscane. Après avoir reçu d'un de ses oncles, curé de Caprono, la première éducation littéraire, il se rendit à Pise, où il étudia la rhétorique au collége des chevaliers de Saint-Étienne, et la philosophie à l'université. Il devint, après plusieurs années d'un travail opiniâtre, l'un des plus habiles mécaniciens de son temps. La première production de son génie fut la machine qui sert à démontrer physiquement la parabole résultant de la combinaison du mouvement uniforme horizontal avec le mouvement vertical produit par la gravité. Il construisit ensuite un automate, joueur d'échecs, qui fut jugé supérieur à celui de Kemplen, et valut à son auteur d'être nommé un des directeurs du musée d'histoire naturelle de Florence, et professeur suppléant de physique expérimentale à l'université de Pise. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand III, lui accorda en outre une pension de 600 francs. Morosi fit peu après un métier au moyen duquel un seul homme pouvait tisser deux bas de soie à la fois. Après la conquête de la Toscane par les armées républicaines, en 1799, il se rendit en France et visita en observateur éclairé les principales villes manufacturières. Nommé, en 1801, professeur de mécanique à Milan, il y fonda un établissement pour la filature du coton à l'aide de machines hydrauliques ; c'était le premier que l'Italie possédât en ce genre. En 1807 il fut chargé, par le gouvernement, d'une mission scientifique en France, en Allemagne et en Hollande. Il y étudia les différents procédés pour les apprêts de la laine et du coton. Il rapporta un grand nombre de modèles et plusieurs machines fort coûteuses qui, cédées ensuite à des fabricants, rendirent les plus grands services à l'industrie italienne. Après le retour de la domination autrichienne, Morosi continua d'occuper les emplois que lui avait confiés le gouvernement précédent ; et, lorsque les infirmités l'obligèrent, en 1832, à demander sa retraite, l'empereur François Ier lui conserva l'intégrité de son traitement. Morosi mourut le 27 septembre 1840. Il était chevalier de plusieurs ordres et membre de l'Institut italien. M. le chevalier Labus lui a consacré une *Notice* dans le tome Ier des *Annali dell'Instituto Lombardo*.

MOROSINI (Dominique), doge de Venise, succéda, en 1148, à Pierre Polano. Son règne fut signalé par la conquête de Corfou, en 1149. L'année suivante, ce doge soumit Pola, et plusieurs villes d'Istrie, qui s'étaient révoltées ; il mourut en 1156. Vital Micheli II lui succéda.

MOROSINI (Michel) n'occupa que quelques mois le trône ducal de Venise ; il avait succédé, le 10 juin 1382, à André Contarini ; il mourut le 15 octobre de la même année, et il eut pour successeur Antoine Venieri.

MOROSINI (Paul), patricien de Venise, de la famille des précédents, naquit en 1406. Après avoir achevé ses études à l'académie de Padoue, il y reçut le laurier doctoral et ne tarda pas à être employé dans les fonctions les plus importantes. En 1451, il fut nommé commissaire pour régler les limites de l'Istrie avec l'Empereur. L'année suivante, il alla solliciter, du grand maître de Rhodes, la grâce du général Fanti Querini, qui s'était attiré, par sa conduite, l'animadversion de l'ordre. En 1459, il termina les différends survenus entre le sénat et Borso, duc d'Este. Les Vénitiens, alarmés des progrès de Mahomet II, prirent la courageuse résolution d'opposer une digue au torrent qui menaçait d'envahir l'Europe. Paul, chargé de solliciter l'accession des princes à cette guerre sainte, fut successivement député (1464-71) près des rois de Pologne, de Bohême, de Naples, et du pape Sixte IV. Ces diverses ambassades ne l'empêchèrent pas de continuer ses services au sénat, ni d'être employé dans le gouvernement des provinces de terre ferme. Ami des lettres, il les cultiva sans négliger ses devoirs, et leur procura d'utiles encouragements. Il mourut vers 1483. On a de lui : *De æterna temporalique Christi generatione in judaicæ impugnationem perfidiæ, christianæque religionis gloriam divinis enunciationibus comprobata*, Padoue, 1473, petit in-4° de 78 francs, très-rare ; divers ouvrages relatifs au gouvernement, cités par Foscarini, *Storia della letteratura veneziana*, etc.

MOROSINI (André), historien, de la même famille que les précédents, né à Venise en 1558, mort le 29 juin 1618, s'était occupé dans sa jeunesse de belles-lettres, de droit et surtout de philosophie ; il fut élu successivement *sage des ordres, sage de terre ferme, et sage grand*, fit partie du conseil des Dix pendant 3 sessions, fut nommé 3 fois réformateur de l'université de Padoue, et faillit réunir tous les suffrages pour succéder au doge J. Bembo. Il avait été choisi pour continuer l'histoire de la république commencée en italien par Paul Paruta ; mais, admirateur du style de Bembo, et aspirant à un succès européen, il résolut d'écrire comme lui en langue latine, et pour présenter un ensemble de faits complet et indépendant du travail de son devancier, il fit remonter ses annales à l'an 1521 et les poussa jusqu'à l'année 1619. L'*histoire* de Morosini, divisée en 18 livres, fut publiée en 1623, in-fol., par les soins de Paul Morosini, son frère ; elle fut réimprimée (1719, in-4°), dans le *Recueil des historiens de Venise* dont elle forme les tomes V, VI et VII ; et a été traduite en italien par le sénateur Jérôme Ascagne Molino, qui a placé en tête une *Vie* de l'auteur, Venise, 1782. On doit encore à Morosini : *Opusculorum et epistolar. pars prima*, 1625, in-8° ; l'*Impresse ed espe-*

ditioni di Terra Santa, e l'acquisto fatto dell' imperio di Constantinopoli dalla republica di Venitia, 1627, in-4°, etc.

MOROSINI (François), l'un des plus grands capitaines de son temps, né à Venise en 1618, embrassa jeune la profession des armes, et se signala sur mer contre les Turcs dans plusieurs rencontres, de 1638 à 1648, époque à laquelle il fut nommé général des galères de la république. De nouveaux exploits, notamment à la bataille de Naxos, sur la côte de Morée et dans l'île d'Égine, lui valurent successivement le titre de commandant en chef de la flotte vénitienne et le gouvernement de Candie, et bientôt il obligea à la retraite la flotte des Turcs qui couvrait les côtes de cette île. Nommé généralissime après la mort de Mocenigo, il prit l'île de Chareie (1658), tenta vainement de s'emparer de la Canée (1660), et fut rappelé l'année suivante, moins pour le mauvais succès de son entreprise que pour sa sévérité excessive envers le provéditeur Antoine Barbaro. Mais il fut chargé, en 1667, d'aller défendre Candie contre les Turcs, et fit l'admiration de toute l'Europe pendant les 28 mois que dura ce siége. Malgré la capitulation honorable qu'il obtint (1669), il se vit exposé aux fureurs du peuple de Venise; il parvint toutefois à se maintenir dans la dignité de procurateur de Saint-Marc, mit à la voile lors de la guerre de 1684, prit Sainte-Maure, se rendit maître du Péloponèse en deux campagnes, et cette fois fut récompensé magnifiquement par ses compatriotes. Il vit son buste placé dans une salle du palais ducal, et fut élu doge peu de temps après (1688). Il revint l'année suivante à Venise, laissant à Cornaro la conduite du siége de Négrepont; mais la nécessité de sa présence se faisant sentir à l'armée, il fut nommé pour la quatrième fois généralissime, conduisit la flotte vénitienne dans l'Archipel (1699), et vint mourir, l'année suivante, épuisé de fatigues à Napoli de Romanie le 6 janvier 1694. La *Vie de François Morosini* a été écrite en latin par Jean Graziani, Padoue, 1698, in-4°, et par Antoine Arrighi, ibidem, 1749, in-4°; les généalogistes italiens mentionnent plusieurs autres personnages de la même famille, mais dont la vie offre peu de particularités intéressantes.

MOROUSI (Démétrius), prince grec de l'ancienne famille de ce nom, était du nombre de ceux que leurs compatriotes désignent sous le nom de *Phanariotes*, c'est-à-dire prétendants aux places que distribue l'administration turque, et vendus aux intérêts de cette même administration. Né à Constantinople, en 1760, Démétrius Morousi remplissait les fonctions d'interprète d'État, ou de premier drogman de la Porte, en 1811 et 1812; et il assista, en cette qualité, aux négociations qui eurent lieu à Bucharest, à cette époque, entre la Russie et la Porte, négociations dont le traité de ce nom fut le résultat. Morousi, investi de pouvoirs fort étendus et doué d'une habileté peu commune, dirigea en grande partie les opérations du congrès de Bucharest, et fit constamment prévaloir son influence sur celle de Galib Effendi, ministre des affaires étrangères de la Sublime Porte et plénipotentiaire à Bucharest. Or comme il était, ainsi que ses deux frères, entièrement dévoué, depuis longtemps, aux intérêts de la Russie, c'est par cette influence que doit s'expliquer en grande partie ce traité de Bucharest, tellement préjudiciable aux intérêts de la puissance ottomane qu'il fut considéré par toute l'Europe comme une aberration politique du divan, et que Napoléon, qui, d'après la logique des intérêts, comptait fermement sur le concours de la Porte dans son audacieuse entreprise, en demeura frappé comme d'un coup de foudre, lorsqu'il en reçut la nouvelle déjà enfoncé dans les provinces russes et en chemin pour Moscou. Le cabinet de Saint-Pétersbourg présentait à Morousi, comme prix de son dévouement, la perspective de l'hospodarat, c'est-à-dire du gouvernement de l'une des deux provinces de Valachie ou de Moldavie, qui, depuis le traité de 1774, étaient en droit d'être administrées sous la commune protection des deux puissances, mais en fait sous l'influence prédominante de la Russie. En effet, le caractère public de Démétrius Morousi, ses services au congrès, et l'appui de la cour de Russie, étaient des considérations qui paraissaient rendre sa nomination certaine. Mais comme il ne pouvait devenir hospodar si les deux provinces que convoitait la Russie lui étaient finalement abandonnées en toute propriété, selon les anciennes prétentions que ne cessait de renouveler le cabinet de Saint-Pétersbourg, Morousi combattit de toutes ses forces ces prétentions, et sous ce rapport il rendit un service réel au gouvernement turc. La Porte fut éveillée sur le compte de Morousi et avertie de sa trahison par les agents vigilants que Napoléon avait à Constantinople. Lorsque, après la signature du traité, ils se virent frustrés dans l'espérance de déterminer la Porte à continuer la guerre, ils cherchèrent à faire tomber dans la digrâce la famille de ce prince grec, afin de pouvoir au moins décider le gouvernement ottoman à placer à la tête des principautés des hommes attachés au parti français. Ils n'eurent pas de peine à faire comprendre au sultan que Morousi était un traître, qui avait été suborné par la Russie pour servir ses intérêts au moment où il était en son pouvoir d'obtenir pour la Sublime Porte les conditions les plus avantageuses. Cependant la Porte, ayant adopté le principe d'une neutralité absolue entre la France et la Russie, chercha, au contraire, à nommer au gouvernement des deux provinces des sujets qui n'eussent jamais été en contact avec les cours étrangères. Tels furent les motifs qui déterminèrent la nomination du prince Charles Callimacki pour la Moldavie, et de Janco Caradja pour la Valachie. Démétrius Morousi, qui se trouvait encore en Valachie avec Galib-Effendi, apprit la nouvelle qu'ils étaient en route pour leurs gouvernements au moment où il attendait sa propre nomination. Il fut en même temps secrètement informé que sa tête était menacée par le ressentiment du divan, et qu'il serait très-imprudent de sa part de retourner à Constantinople, au lieu de chercher un asile dans quelque État chrétien. La Russie lui évitait, par ses propositions, la peine d'en demander un, et elle y ajoutait l'offre d'une pension considérable. Mais soit qu'il espérât conjurer l'orage en retournant, soit, comme il est plus croyable, qu'il fut mu par la crainte d'en attirer l'effrayante explosion sur sa famille, qui se trouvait à Constantinople, il se mit en route pour cette capitale. Il espérait probablement faire tomber sur la tête de Galib-Effendi toute la responsabilité des opérations du congrès, d'autant plus aisément qu'il y avait paru comme plénipotentiaire. Également perfide, mais

avec encore plus d'adresse, Galib-Effendi, en prodiguant à Morousi les protestations d'amitié les plus vives, méditait sa perte. Ce ministre turc, dont la conduite avait été désapprouvée, avait su préparer son pardon en effaçant de l'esprit du sultan toutes les impressions défavorables dont il avait été l'objet, et il imputa les conditions de la paix qu'il avait souscrites aux intrigues et à la trahison de Morousi. En conséquence, il avait reçu des ordres secrets pour s'assurer de la personne de ce dernier dès qu'ils auraient ensemble traversé le Danube, et de l'envoyer prisonnier au grand vizir, qui avait encore son quartier général à Schumla. En effet, arrivé à Roustchouk, Morousi fut conduit sous escorte à Schumla ; il avait médité un nouveau plan de justification; il lui était inutile : à peine entré dans le logement du grand vizir, plusieurs chiaoux tombèrent sur lui, et le mirent en pièces à coups de sabre. Sa tête fut envoyée à Constantinople, où elle demeura exposée trois jours aux portes du sérail, avec celle de son frère, Panaxotti Morousi, qui, pendant l'absence de Démétrius, avait rempli son poste auprès de la Porte, et qui fut accusé d'avoir participé à sa trahison. Ses enfants furent vendus publiquement au bazar de Constantinople, et ses deux filles, élevées dans toute l'élégance et la splendeur des mœurs phanariotes, livrées à la brutalité publique, périrent sous le poids des plus accablants outrages que puisse recevoir la pudeur.

MOROZZO (Charles-Joseph), savant prélat italien, né en 1645, à Mondovi, d'une ancienne et noble famille, renonça à tous les avantages qu'il pouvait attendre dans le monde, pour se consacrer uniquement à l'étude et à la pratique des vertus chrétiennes. Il prit l'habit religieux dans l'ordre des feuillants, dont il remplit successivement les premiers emplois : après avoir été abbé de la *Consola*, à Turin, il fut élevé, en 1693, à l'évêché de Bobbio, d'où il passa, en 1698, sur le siége de Saluces. Il gouverna son diocèse avec zèle, fonda un séminaire pour les jeunes clercs, et décora sa cathédrale à ses frais. Il mourut le 14 mars 1729. On a de lui : *Cursus vitæ spiritualis,* Rome, 1674, in-8°; *Theatrum chronologicum Cartusiensis ordinis,* Turin, 1681, in-fol., etc.

MOROZZO (le comte Charles-Louis), de la famille du précédent, naquit à Turin, en 1743. Son père, marquis de Bianzé, avait, par les femmes, hérité de la seigneurie de San-Genuaro dans le Vercellais. Charles-Louis n'était pas l'aîné de sa famille; il entra, à l'âge de 16 ans, dans l'artillerie en qualité de cadet et y resta 5 ans, pendant lesquels il étudia les mathématiques sous le célèbre Lagrange. Sans renoncer à la carrière des armes, il se livra sérieusement à l'étude des sciences pour lesquelles il avait un goût particulier. Lors de la création de l'Académie royale de Turin, Morozzo en fut nommé membre, et publia, dans les *Mémoires* de cette société, un grand nombre de travaux sur différentes questions scientifiques. Il rendit aussi de grands services à la géographie du Piémont. Colonel du régiment provincial de Turin en 1792, il fit adopter un nouveau système pour l'exploitation du salpêtre, et s'occupa de recherches statistiques sur la mortalité dans les hôpitaux militaires. Après la bataille de Marengo, Morozzo, qui avait donné des preuves de dévouement à la cause royale, fut exclu de l'Académie de Turin. Il se mit alors à voyager, et ne revint dans ses foyers qu'en 1804. Il mourut le 2 juillet de la même année.

MOROZZO (le cardinal Joseph), frère du précédent, naquit à Turin, le 12 mars 1758. Morozzo, après avoir fait de solides études, se destina au service des autels. Reçu docteur en théologie, le 25 avril 1777, il fut immédiatement nommé recteur magnifique de l'université de Turin. A l'expiration de sa dignité, Morozzo partit pour Rome, et entra dans l'académie ecclésiastique. Pie VI nomma Morozzo protonotaire apostolique, puis successivement vice-légat à Bologne, gouverneur de Pérouse et de Civita-Vecchia. Pendant son séjour dans ces dernières villes, il écrivit, en italien, une *Statistique du patrimoine de Saint-Pierre.* Pie VI étant mort à Valence (1799), le conclave se réunit à Venise pour lui choisir un successeur. Morozzo, qui s'était réfugié à Turin au sein de sa famille, partit aussitôt afin d'aider à l'élection du cardinal Chiaramonti, qui réunit, en effet, les suffrages et fut proclamé sous le nom de Pie VII. Le nouveau pape envoya Morozzo comme légat près du roi d'Étrurie, et, en 1802, il le nomma archevêque de Thèbes, puis secrétaire de la congrégation des évêques, et membres de la commission chargée d'examiner la réforme que le père Baccanari proposait d'introduire dans la compagnie de Jésus. Lors des différends survenus en 1808 entre Pie VII et Napoléon, Morozzo fut envoyé à Paris auprès de l'empereur ; mais, voyant l'inutilité de ses efforts et l'inefficacité de son entremise, il se retira une seconde fois à Turin, sa patrie, où il exerça, en l'absence de l'archevêque, les fonctions de l'épiscopat. La chute de Napoléon, en 1814, ayant délivré le pape de sa captivité, Morozzo fut un de ceux qui l'accompagnèrent à Rome. Nommé, en 1816, cardinal de l'ordre des prêtres, sous le titre de Sainte-Marie des Anges, il fut, l'année suivante, appelé par le roi de Sardaigne, Victor Emmanuel, au siége de Novare, où il mourut le 22 mars 1842.

MORRELL (Benjamin), navigateur nord-américain, naquit le 5 juillet 1795, à Rye, petite ville du comté de Worcester, état de New-York. Bien résolu de se lancer dans la carrière vers laquelle l'entraînait un penchant irrésistible, Morrell s'échappa un beau matin du mois de mars 1812, de la maison paternelle, sans communiquer ses projets, ni dire adieu à personne de sa famille, gagna New-York, et parvint à être reçu comme novice sur un navire destiné pour l'Europe. Arrivé à Cadix au moment où les Français bombardaient cette place, Morrell vi chaque jour, sans s'émouvoir, les bombes passer au-dessus de son vaisseau ou tomber près de lui, au milieu de la place du Marché qu'il visitait assidûment. En revenant en Amérique, Morrell fut fait prisonnier avec le reste de l'équipage et fut envoyé à Halifax, d'où il parvint à se sauver. Il retourna à pied à Stonington. Son père qui l'avait reçu comme l'enfant prodigue, ne pouvant le faire renoncer à sa carrière, finit par l'aider à y faire son chemin. En peu d'années, le courage qu'avait montré Morrell et les connaissances nautiques qu'il avait acquises le recommandèrent à des armateurs qui lui donnèrent le commandement du navire *le Wasp,* sur lequel il fit plusieurs voyages de circumnavigation. Il eut ensuite le commandement de *l'Antarctic,* sur lequel il parcourut le littoral des Indes, fit la découverte de plusieurs îles, et retourna à New-York en 1831. Les armateurs n'eurent pas lieu

d'être satisfaits du résultat pécuniaire de ces diverses excursions. Morrell s'adressa aux commerçants de la Havane qui lui confièrent le commandement du navire *la Christine*. Il fit voile pour les côtes orientales d'Afrique au mois de septembre 1838. Cette entreprise fut encore plus malheureuse que les précédentes. Le navire se brisa sur des écueils voisins de Mosambique, et le capitaine mourut de la fièvre dans cette ville, vers la fin de janvier 1839. On a de Morrell en anglais : *Relation de quatre voyages autour du monde*, etc., faits de 1822 à 1831, New-York, 1832, 1 vol. in-8°.

MORRES (Harvey-Redmond), vicomte et baron de Mountmorres en Irlande, se tua d'un coup de pistolet en 1797 par le désespoir que lui causèrent les fâcheuses affaires de son pays. Il s'était montré le plus ardent défenseur de la prérogative royale, dans les discussions qui eurent lieu au parlement irlandais sur la fameuse question de la régence. Parmi ses écrits politiques, on remarque : l'*Histoire des principaux actes du parlement irlandais de 1624 à 1666* (pendant l'administration du comte de Strafford et du premier duc d'Ormond), etc., 1792, 2 vol. in-8°; *la Crise, collection d'essais, écrits en 1792 et 1793, sur la tolérance, le crédit public*, etc.; *Dissertation historique sur l'origine, la suspension et le rétablissement de la judicature et de l'indépendance du parlement irlandais*, 1795, in-8° ; *Lettres de Thémistocle*, 1795, in-8°; *Réflexions impartiales sur la crise actuelle*, 1796, in-8°.

MORRIS (Gouverneur), né à Morrisania, près New-York, le 21 janvier 1752, dans une médiocrité heureuse, arriva rapidement et par des voies honorables à la fortune. Il fut membre du premier congrès provincial de New-York. Tour à tour chargé d'une importante mission auprès du congrès général, président d'un comité pour la poursuite des crimes de lèse-nation, auteur d'un plan approuvé de nouvelle constitution gouvernementale, en mission au quartier du général Schuyler, député au congrès continental, c'est Gouverneur Morris qui fait rejeter les bills, tardivement conciliatoires, de lord North ; c'est lui encore qui rédige les instructions diplomatiques adressées à Franklin, plénipotentiaire à Versailles. Bientôt créateur de la banque de l'Amérique du Nord ; puis commissaire pour l'échange des prisonniers, à la paix il retourne au barreau pour entrer, en mai 1787, comme député de la Pensylvanie, à la convention chargée de rédiger la nouvelle constitution. Aucun homme d'État n'y prit une part plus active. Un traité avec les fermiers généraux de France, pour une énorme fourniture de tabac de Virginie, fut la cause, le prétexte peut-être, d'un voyage en Europe, beaucoup moins financier que politique, au commencement de 1789. Trois ans s'écoulèrent pour l'homme d'État américain, sans autre mission officielle qu'une courte négociation suivie à Londres. En mai 1792, il reçoit enfin, en remplacement de Jefferson, son ami, le caractère officiel de ministre plénipotentiaire des États-Unis près de la cour de France. Simple particulier, il était plus d'une fois déjà intervenu dans les affaires de cette déplorable époque, par des notes adressées à la reine, par des projets de déclarations et des mémoires politiques soumis au roi. Il avait reçu de la confiance de Louis XVI un dépôt précieux. Membre du corps diplomatique, il ne crut pas s'écarter de la ligne de ses devoirs envers son gouvernement, en prenant une part active à des projets de fuite pour la famille royale. Chez les hommes d'État américains, vivait encore un sentiment profond de reconnaissance pour le roi, dont la généreuse et protectrice alliance avait assuré la liberté des États-Unis. Louis XVI n'avait pas au dehors d'amis plus sincères que les républicains de Philadelphie et de Boston. Washington approuva son plénipotentiaire. Mais le trône s'écroule; seul de tout le corps diplomatique, le ministre américain est laissé à Paris par son gouvernement. Pas un acte de faiblesse n'est arraché à Morris par la Terreur. Le gouvernement américain demanda le rappel de l'envoyé de France, Genet; par réciprocité le ministre des États-Unis fut relevé de son poste. Rendu à la vie privée, le 1er octobre 1794, le personnage qui venait de représenter une république auprès d'une république, parcourt l'Europe sans caractère officiel, mais en homme d'État, dignement accueilli de cour en cour. Il vient en aide à un grand nombre d'émigrés français. Sur les instances de Mme de Staël, et aussi de son propre mouvement, il concourt puissamment à faire cesser la captivité de la Fayette, dont il avait sauvé la femme; il intervient enfin avec un esprit généreux et conciliant dans les affaires des princes émigrés de la branche d'Orléans. De retour en Amérique, après 10 années de séjour en Europe, Morris ne tarda pas à entrer au sénat, où il prit, avec l'autorité de son nom et de son talent, une part active à toutes les grandes affaires. Il y prononça les éloges d'Hamilton, de George Clinton et de Washington, et consacra surtout la maturité de son expérience au projet important d'un canal du lac Érié à l'Hudson. Il mourut presque subitement, le 5 novembre 1816. En 1780, à la suite d'une chute de voiture, à Philadelphie, Morris avait subi l'amputation d'une jambe. Cet accident a souvent été mis sur le compte des guerres de l'indépendance.

MORRISSON (Robert), savant sinologue anglais, né le 5 janvier 1782, après s'être livré quelque temps à l'étude des langues orientales, embrassa l'état ecclésiastique, et fut envoyé par la société biblique à Canton, où il apprit en peu de temps la langue chinoise. Il accompagna l'ambassade de lord Amherst à la Chine en 1804, et devint en 1808 interprète de la factorerie anglaise à Macao. Il concourut en 1818 à la fondation du collége anglo-chinois de Malaga, auquel il fit don de 100 livres sterling. Après un voyage en Angleterre, où il reçut de ses compatriotes l'accueil que méritaient ses talents et ses services, il repartit pour l'Inde, et mourut à Calcutta le 1er août 1834. On a de lui : *Horæ sinicæ*, Londres, 1812, in-8°, très-rare; *Dictionnaire anglais-chinois*, Macao, 1815 et années suivantes, 6 vol. in-4°; *Grammaire chinoise*, Scrampare, 1815, in-4°; une traduction de la *Bible* en chinois, 1819, 8 vol. in-8°, avec Milne.

MORSE (Jedidiah), docteur en théologie, naquit aux États-Unis de l'Amérique septentrionale. Il exerça, pendant plusieurs années les fonctions de pasteur de la principale église de Charlestown, près de Boston, ensuite se retira à Newhaven, dans le Connecticut, où il mourut le 9 juin 1826. On a de lui, en anglais : *Géographie américaine universelle*, ou *Tableau de l'état actuel de tous les royaumes, pays et colonies du monde connu*, 6e édition, Boston, 1812, 2 vol. in-8°, avec cartes.

MORTCZINNI (Frédéric-Joseph, baron de), imposteur dont le nom véritable était Jean-Théophile HERMAN, dit *Eichhornl,* né à Bautzen en Lusace vers 1750, de parents catholiques, travailla d'abord chez un avocat, puis s'engagea dans un régiment d'artillerie saxon, déserta, et se mit à courir le monde, changeant fréquemment de nom, faisant des dupes, et les rançonnant sans pitié. On le vit tour à tour dans le Mecklembourg, à Wittenberg, à Zittau, dans la Thuringe, à Nuremberg, à Berlin, à Stettin, à Marienbourg, à Elbing, à Kœnigsberg, en Lithuanie, en Silésie, etc., prêchant de manière à séduire la populace, mais aussi à mécontenter l'autorité, et excitant partout des scènes scandaleuses. Il fut enfin arrêté à Elberfeld en Westphalie (1784), et dès lors il ne fit plus que de vains efforts pour reconquérir, notamment à Copenhague, la vogue dont il avait joui parfois, on ne sait comment. Privé du moyen de faire des dupes, il tomba dans une telle obscurité, qu'on ignore ce qu'il devint après l'année 1790. On a de lui sous le nom de Mortczinni (en allemand) : *Pensées raisonnables sur la religion révélée,* 1781, in-8°; *Petit recueil de poésies mêlées pour mes amis,* 1782, in-8°; *Vie et aventure du baron de Mortczinni,* 1783, in-8°, etc.; sous le nom de Pallini : *le précepteur habile, pour les trois principales religions chrétiennes, ouvrage pour les élèves en théologie,* 1785, in-8°; *le Mystagogue, ou de l'origine et de la naissance de tous les mystères et hiéroglyphes des anciens qui se rapportent aux francs-maçons, dérivés et extraits des sources les plus anciennes, par un vrai franc-maçon,* 1789, in-8°, etc. Les jongleries de Mortczinni furent dévoilées dans *l'Aventurier spirituel, ou le Chevalier errant de l'ordre de St.-Étienne, baron de Mortczinni, voyageant comme vainqueur dans la foi et virtuose en prédication,* par C. J. Krauf, 1784, in-8°. *L'Almanach de l'Église et des hérétiques* de 1787 contient un article sur cet imposteur.

MORTELLARI (Michel), compositeur, né à Naples vers le milieu du 18e siècle, mort vers 1790, se fit connaître à Rome, à Milan, à Modène et à Venise par des opéras où l'on trouve des morceaux d'une facture agréable et facile. Les principaux sont : *le Astuzie amorose,* 1775; *l'Ezio* de Métastase, 1775; et *l'Alessandro nell' Indie* du même, 1778.

MORTEMART (Gabriel de ROCHECHOUART, marquis puis duc de), né en 1600, fut en 1630 attaché à Louis XIII en qualité de gentilhomme de la chambre, créé duc et pair en 1650 par Louis XIV, et nommé en 1669 au gouvernement de Paris, il mourut en 1675, laissant un fils, le maréchal de Vivonne, et quatre filles, dont trois ont une place dans l'histoire, Mme de Montespan, la marquise de Thianges, et Mme de Rochechouart, abbesse de Fontevrault. Le duc de Mortemart fut un des seigneurs les plus aimables et les plus instruits de la cour.

MORTEMART (Victurnien-Henri-Elzéar de ROCHECHOUART, vicomte de), né à Paris, en 1757, entra dans la marine, où l'appelaient une prédilection marquée et les souvenirs honorables qu'y avait laissés le maréchal de Vivonne, son aïeul. Il ne tarda pas à se distinguer par son zèle, son intelligence et son application, et à se concilier la bienveillance de ses supérieurs. Déjà il avait fait plusieurs campagnes dans des escadres d'évolution, et s'était familiarisé avec tous les devoirs de son état, quand l'appui donné par la France à l'Amérique insurgée occasionna une rupture avec l'Angleterre. Le vicomte de Mortemart reçut alors le grade de lieutenant de vaisseau (mars 1779), et le commandement de la corvette *l'Aigrette.* Peu après, il eut celui de *la Diligente,* avec laquelle il fut employé sous les ordres du comte d'Orvilliers. Dès sa seconde sortie, il s'empara de deux petits bâtiments de guerre ennemis. Il passa ensuite en Amérique, rejoignit M. de Grasse, et prit, dans les eaux de la Chesapeak, la frégate *l'Iris,* supérieure en forces à la sienne. Alors l'amiral lui conféra le commandement du *Richemond,* tombé le même jour que *l'Iris* au pouvoir des Français; et ce fut sur ce vaisseau qu'il prit part à la malheureuse affaire du 12 avril 1782. Le dévouement héroïque quoiqu'inutile, dont le vicomte de Mortemart fit preuve en cette circonstance, en affrontant le feu de trois vaisseaux anglais pour essayer de leur arracher *le Glorieux,* totalement désemparé, lui valut l'estime et les éloges des marins des deux flottes. A l'abri de sa gloire personnelle on le crut plus propre que tout autre à porter à Versailles la nouvelle du désastre des escadres françaises. Le roi, l'accueillit avec une distinction particulière, et lui prouva le cas qu'il faisait de lui, en le nommant capitaine de vaisseau à vingt-cinq ans. Mortemart retourna peu après à Brest, y prit le commandement de *la Nymphe,* et se rendit à la Martinique. Dans une de ses croisières, secondé par la frégate *l'Amphytrite,* il osa attaquer un vaisseau anglais de 50 canons, *l'Argo,* dont il se rendit maître; mais ce vaisseau lui fut repris deux jours après par *l'Invincible* de 74. Enfin, la paix fut signée, et le vicomte de Mortemart se disposait à revoir sa patrie, quand une maladie aiguë l'enleva, le 17 mars 1783.

MORTEMART Victurnien-Bonaventure-Victor de ROCHECHOUART, marquis de), né le 28 octobre 1754, de l'une des familles les plus distinguées de la noblesse de France, entra dès l'âge de 14 ans à l'école d'artillerie de Strasbourg; servit ensuite dans le régiment de Lorraine et devint colonel de celui de Navarre. Président de la noblesse de Poitou, en 1789, il fit partie de l'assemblée constituante, où il soutint la cause monarchique de tout son pouvoir. Ses efforts, comme ceux de son parti, devenant inutiles, il émigra à la fin de 1791, peu de temps après avoir été nommé maréchal de camp. Il fit la campagne des princes; puis, en 1794, il servit avec le grade de lieutenant-colonel, dans un régiment français à cocarde blanche, que son frère aîné, le duc de Mortemart, fut chargé de lever au service de l'Angleterre. Ce corps séjourna quelque temps dans l'île de Guernesey, puis fut envoyé en Portugal et y resta jusqu'à la paix d'Amiens, en 1802, époque de son licenciement. Le marquis de Mortemart revint alors en France et fut nommé membre du conseil général de la Seine-Inférieure. S'étant tenu éloigné des affaires pendant toute la période de l'empire, il obtint de Louis XVIII, en 1815, le grade de lieutenant général et la dignité de pair de France. Il mourut subitement, le 16 février 1823.

MORTEMART (le marquis Victor de), fils du précédent, né aux environs de Dieppe, en 1781, émigra avec son père et fut élevé en Allemagne. Comme les lois sur l'émigration ne pouvaient lui être appliquées, il revint à Paris en 1799, et y épousa, 3 ans après, une demoiselle

de Montmorency, qui depuis fut attachée à la maison de l'empereur en qualité de dame du palais. Le marquis de Mortemart accepta lui-même, en 1807, la place de gouverneur du château de Rambouillet, le titre de comte de l'empire et la décoration de la Légion d'honneur. Après la restauration, il devint lieutenant honoraire de la garde royale, et remplaça son père à la chambre des pairs, en 1825. Il adhéra au gouvernement issu de la révolution de 1830, et mourut le 29 janvier 1834. On trouva parmi ses papiers un grand nombre de poésies manuscrites, entre autres une imitation d'*Oberon* de Wieland.

MORTIER (Jérôme du), poëte latin, né à Lille, d'une famille noble, en 1520, et mort de la peste dans la même ville, en 1580, acquit quelque réputation par ses poésies, qui sont un peu au-dessus du médiocre. Elles lui méritèrent cependant les louanges d'Augier-Ghislen de Busbecq, ambassadeur de l'empereur Rodolphe II, son compatriote et son ami. Le recueil de ces productions, imprimé en 1620, chez Guillaume Riverius, est divisé en 5 livres, dont voici les titres : *De studiis autoris*, *De rebus bello gestis*, *De bacchanalis*, *De funeribus*, *De amore et odio*. Il a encore laissé : *De victoria per comitem Egmondanum, apud Graveningam obtenta*, 1566.

MORTIER (Édouard-Adolphe-Casimir-Joseph), duc de Trévise, né à Cateau-Cambrésis, en 1768, s'enrôla, en 1791, dans le premier bataillon des volontaires de son département et fut nommé capitaine par ses camarades. Devenu bientôt chef de ce même bataillon, il assista au début de la guerre sur la frontière du Nord, et eut un cheval tué sous lui à l'affaire de Quiévrain. La journée d'Hondschoote lui valut le grade d'adjudant général. Le 16 octobre 1793, il fut blessé d'un coup de mitraille sous les murs de Maubeuge, combattit encore à Mons, à Bruxelles, à Louvain et à Fleurus. Employé au siége de Maestricht, sous Kléber, il dirigea l'attaque du fort St.-Pierre et se trouva ensuite au passage du Rhin à Neuwied, sous les ordres de Marceau. Dans la campagne de 1796, il commandait les avant-postes de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous Lefebvre. Le 31 mai, il repoussa les Autrichiens au delà de l'Acher; concourut ensuite au combat d'Altenkirchen; passa la Nidda à Friedberg; fit 2,000 prisonniers sur les hauteurs de Wildendorff, le 4 juillet, prit Giessen le 8, s'approcha de Francfort, et fut envoyé, le 14, au général Wartensleben, commandant l'armée autrichienne, pour lui communiquer les propositions de Kléber, relativement à la reddition de cette place, qui eut lieu le même jour. Le 20 juillet, Mortier s'empara de Gemmunden après un combat opiniâtre; le 24, il était maître de Schweinfurt, avait chassé l'ennemi au delà du Mein, et prit position sur les derrières des Autrichiens. Ce mouvement détermina leur retraite sur Bamberg. Le 8 août, il remplaça l'adjudant général Richepanse au combat d'Hirscheid. Après la paix de Campo-Formio, il refusa le grade de général de brigade, pour le commandement du 23e régiment de cavalerie; mais à l'ouverture de la campagne de 1799, il fut appelé à l'armée du Danube, avec le titre de général de brigade commandant les avant-postes de l'avant-garde. Il y obtint des succès, notamment à Lieptingen et en avant d'Offenbourg. Employé aussitôt après à l'armée d'Helvétie, sous Masséna, il se distingua à l'affaire de Wollishoffen, et dans les différents combats qui précédèrent et suivirent la prise de Zurich. Il dirigeait, avec le général Dlein, l'attaque de cette ville, sur la rive gauche. A Mutten, il soutint, seul avec sa division, les efforts du corps russe commandé par le général Rosemberg, et parvint à s'emparer de sa position. Il poursuivit ensuite les débris de cette armée dans le Muttathal, occupa, chemin faisant, Melz, Sargans, et exécuta le mouvement combiné par Masséna, pour achever l'expulsion des alliés du territoire helvétique. Il fut ensuite nommé au commandement de la 2e division de l'armée du Danube, qu'il quitta au bout de quelques mois pour passer à celui des 15e et 16e divisions militaires (Paris), auquel il fut appelé par un arrêté des consuls, en mars 1800, et qu'il conserva jusqu'à la reprise des hostilités avec l'Angleterre, en 1803. Alors il fut chargé du commandement de l'armée destinée à s'emparer de l'électorat d'Hanovre. Cette expédition se termina par la convention de Sublingen, le 2 juin ; l'armée anglaise demeura prisonnière de guerre, et tout le pays d'Hanovre fut déclaré possession française. De retour à Paris, Mortier reçut des éloges publics de Napoléon, qui le nomma l'un des chefs de la garde des consuls, lui confiant le commandement de l'artillerie. Au mois de mars 1804, il présida le collége électoral du département du Nord, et fut élevé à la dignité de maréchal d'empire, le 19 mai suivant. Nommé bientôt chef de la 2e cohorte de la Légion d'honneur, il en obtint, en 1805, le grand cordon et celui de l'ordre du Christ de Portugal. Appelé, en septembre même année, au commandement d'une division de la grande armée, Mortier se porta sur la rive gauche du Danube, coupa les communications de l'armée russe avec la Moravie, et en battit une partie au combat sanglant de Diernstein. S'étant ensuite porté en avant avec 4,000 hommes, il rencontra l'armée entière du général Koutousoff, la combattit avec courage, malgré l'infériorité du nombre, et fut secouru au moment où il allait succomber. Ce combat, le plus mémorable de cette campagne, en fut aussi l'un des plus meurtriers ; et chaque parti s'attribua la victoire. Koutousoff ayant reçu, de l'empereur d'Allemagne, l'ordre de Marie-Thérèse en récompense de sa conduite en cette occasion, les habitants de Cambrai, ville natale du maréchal Mortier, arrêtèrent de lui élever un monument destiné à immortaliser cet événement; mais il refusa positivement un pareil honneur. En septembre 1806, il fut nommé président annuel du collége électoral du Gard. Appelé, dans le mois suivant, à l'armée qui envahissait la Prusse, il fut détaché avec son corps, aussitôt après le passage du Rhin, et s'avança dans l'électorat de Hesse, puis à Hambourg, où Bourrienne était ministre plénipotentiaire. Il s'y conduisit avec beaucoup de modération, se bornant à confisquer les propriétés anglaises et à mettre en arrestation les Anglais, ce qui était peu de chose pour ce temps-là. L'un des articles les plus rigoureux de ses instructions était la saisie de la banque de Hambourg, où l'on disait que 80 millions de marcs *banco* étaient déposés. Bourrienne raconte qu'à sa prière le maréchal s'abstint de ce pillage, et qu'il en référa à Napoléon, qui approuva sa modération. Mortier, s'étant ensuite dirigé contre les Suédois, obtint une victoire décisive à Anklam en avril 1807, et conclut, le 18, à Schlaskow, avec le baron d'Essen, une suspension d'ar-

mes, en vertu de laquelle les îles d'Usedom et de Wollin durent recevoir des garnisons françaises. Il eut de nouveau occasion de se faire remarquer à la bataille de Friedland, au mois de juin 1807. A cette époque, il avait été nommé duc de Trévise, et gratifié de 100,000 francs de rentes sur les domaines du pays de Hanovre. Employé contre l'Espagne en 1808, il y commanda le 5e corps, se distingua au siége de Saragosse, en février 1809, gagna, au mois de novembre, la bataille d'Occana, seconda ensuite les opérations du maréchal Soult contre Badajoz, fut chargé du siége de Cadix et défit encore les Espagnols, le 19 février 1811, à la bataille de la Gébora. Rappelé d'Espagne, il fut envoyé en Russie en 1812, et chargé de rester à Moscou pour faire sauter le Kremlin après le départ de Napoléon. Cette commission fut exécutée le 23 octobre, à 2 heures du matin; l'arsenal, les casernes, les magasins, tout fut détruit. Poursuivi dans sa retraite, et attaqué au passage de la Bérésina, le maréchal Mortier fit tout pour sauver les débris de son corps, et se rendit à Francfort-sur-l'Oder, où il réorganisa la jeune garde, dont il eut le commandement pendant la campagne de 1813. Il combattit, le 2 mai, à Lutzen, puis à Dresde, à Wachau, à Leipzig et à Hanau; se dirigea sur Spire dans les premiers jours de décembre, et arriva à Langres, le 11 janvier 1814. Depuis cette époque, il ne cessa de combattre que lorsque tout moyen de résistance fut impossible. Il défendit la ville de Paris conjointement avec le duc de Raguse, concentra ensuite son corps d'armée au Plessis-les-Chenets, d'où il envoya, le 8 avril, son adhésion aux actes du sénat contre Napoléon. Nommé, dans le courant du même mois, commissaire extraordinaire dans la 16e division à Lille, dont il devint ensuite gouverneur, le duc de Trévise fut créé chevalier de St.-Louis, le 2 juin, et pair de France, le 4. Au mois de mars 1815, quand Louis XVIII voulut former une armée de réserve à Péronne, le commandement lui en fut destiné. Ce projet n'ayant pu recevoir son exécution, et le roi ayant été obligé de quitter Paris, le maréchal le devança à Lille, et y laissa rentrer la garnison. Cette dernière circonstance déconcerta le plan de résistance que Louis XVIII avait formé pour s'assurer, à l'aide des gardes nationales et de sa maison, ce dernier asile sur le territoire français. En effet, lorsque le maréchal eut été instruit des intentions du roi, il lui déclara qu'il ne pouvait répondre de la garnison, et qu'il ne serait même plus en son pouvoir de la faire sortir de la place. Le 23, on apprit que le duc de Bassano avait envoyé au préfet de Lille des ordres de Napoléon; et ce même jour, à une heure après midi, le duc de Trévise vint dire à M. de Blacas que, sur le bruit répandu que le duc de Berri allait arriver avec la maison militaire du roi et deux régiments suisses, les troupes de la garnison étaient prêtes à se soulever; qu'il conjurait S. M. de partir le plus tôt possible, qu'en l'escortant lui-même hors des portes, il espérait imposer encore aux soldats, ce qui lui deviendrrit impossible, si l'on différait d'un seul instant. Le roi, cédant à ces conseils, partit à 3 heures; le maréchal l'accompagna avec le duc d'Orléans, et au bas des glacis, il reprit le chemin de la ville, où il rentra. Il se rendit ensuite à Paris, où il fut créé pair par Napoléon, et chargé de visiter les places frontières de l'Est et du Nord. Au retour du roi, il perdit le titre de pair, mais fut nommé, le 10 janvier 1816, gouverneur de la 15e division, à Rouen. Il était, en novembre 1815, membre du conseil de guerre chargé du procès du maréchal Ney, et qui, dans l'intention de le sauver, se déclara si maladroitement incompétent. Le maréchal Mortier fut ensuite membre de la chambre des députés pour le département du Nord, et il y vota avec la majorité. Plus tard, il rentra à la chambre des pairs et conserva tous ses traitements et pensions, vivant à la campagne, et paraissant vouloir s'éloigner de la cour. Il s'en rapprocha cependant après la révolution de 1830, et se montra fort assidu auprès du roi Louis-Philippe. Il l'accompagnait, le 28 juillet 1835, lorsque ce prince, passant en revue la garde nationale de Paris, l'assassin Fieschi fit, sur son cortége, une décharge de sa machine infernale, qui tua 11 personnes et en blessa 22. Le duc de Trévise, qui était en tête du cortége, à côté du roi, fut au nombre des premiers. Il expira sur-le-champ, et fut inhumé quelques jours après avec une grande solennité, ainsi que les autres victimes, dans l'église des Invalides.

MORTIMER (Roger comte de), puissant baron anglais, né vers 1287, sur les confins du pays de Galles, était, par sa mère, allié à la reine Éléonore de Castille, seconde femme d'Édouard Ier, roi d'Angleterre. Le père de Roger de Mortimer étant mort, en 1303, des suites de blessures reçues à la bataille de Buelt contre les Gallois, Édouard Ier confia la tutelle de ce jeune seigneur, alors dans sa 17e année, à Gaveston, qui lui fit acheter 2,500 marcs la liberté de se marier avec la petite-fille de Geoffroi de Genevill, seigneur de Trim en Irlande. Mortimer fut reçu chevalier, en 1306, avec Édouard II, alors prince de Galles, et 300 autres seigneurs, et accompagna le roi dans son expédition d'Écosse. Ayant quitté l'armée sans congé, ses terres furent saisies; et il n'en obtint la restitution que par l'intercession de la reine Marguerite. Mortimer fit la guerre en Écosse, en Irlande et en Gascogne, pendant les quatorze premières années du règne d'Édouard II, qui le nomma son lieutenant en Irlande. Il eut différentes querelles particulières avec d'autres barons ses voisins, et avec les souverains du pays de Galles, qui avaient envahi ses propriétés, et qu'il parvint à repousser avec ses seuls vassaux. En 1320, il se joignit aux comtes de Lancastre, et d'Hereford, et aux autres barons mécontents de la faveur que le roi accordait aux Spencers. Ils marchèrent ensemble sur la ville de Londres, et forcèrent presque tous les évêques et pairs du royaume à prêter serment de les aider à réformer le gouvernement et à éloigner les favoris. Mais leurs efforts n'ayant pas obtenu le succès qu'ils en attendaient, Roger Mortimer écouta les propositions du comte de Pembroke, qui s'était engagé à le faire rentrer en grâce auprès du roi; et il se mit à la discrétion du monarque, qui, ne croyant pas pouvoir se confier à sa feinte soumission, le fit enfermer à la Tour de Londres. Ayant appris dans sa prison que le roi se proposait de le faire mettre à mort, comme coupable de haute trahison, il invita le gouverneur de la Tour à un repas dans sa chambre, lui fit prendre une liqueur soporifique, et, pendant son sommeil, s'échappa au moyen d'une corde, et se réfugia en France. Comme Mortimer était un des personnages les plus considérables de son parti, et connu par sa violente animosité contre

jeune Spencer, chambellan et principal favori d'Édouard, il fut aisément admis à faire sa cour à la reine Isabelle. Cette princesse ambitieuse et hautaine, irritée de la faveur dont les Spencers jouissaient et de leur ascendant sur l'esprit de son faible époux, se trouvait en ce moment en France, et avait rassemblé autour d'elle tous les seigneurs qui partageaient son mécontentement. Les grâces du jeune Mortimer, et ses manières adroites et insinuantes, lui firent bientôt obtenir un grand empire sur le cœur de cette princesse, qui le choisit pour son confident et son conseiller, et lui sacrifia enfin à la passion qu'il lui avait inspirée, son honneur et ses devoirs envers son époux. Haïssant dès ce moment l'homme auquel elle avait fait une si mortelle injure, Isabelle seconda tous les complots de Mortimer pour rentrer en vainqueur dans sa patrie, avec le prince royal qu'elle avait attiré auprès d'elle. Ils entretinrent une correspondance active avec les principaux barons d'Angleterre, qui s'engagèrent à les assister ; mais ayant appris que le roi de France avait promis de livrer tous les réfugiés, Mortimer, Isabelle et les barons se retirèrent auprès du comte de Hainaut, et le jeune Édouard fut fiancé à Philippe, fille de ce prince (1326). Au moyen des secours du comte de Hainaut et de la protection secrète de son frère, Isabelle enrôla sous ses drapeaux environ 3,000 hommes, et débarqua sans opposition sur la côte de Suffolk, le 24 septembre. Ils y furent joints par leurs partisans, que la haine pour les ministres du roi grossissait tous les jours. Le faible Édouard ayant abandonné la ville de Londres, la populace s'empara de la Tour, et força tous les habitants de se déclarer contre leur souverain. Ce malheureux prince essaya vainement de résister ; il se réfugia dans le pays de Galles, et, ne s'y trouvant pas en sûreté, il s'embarqua pour l'Irlande : mais, repoussé par les vents contraires, il tomba entre les mains de ses ennemis, qui le confinèrent dans le château de Kenilworth, sous la garde du comte de Leicester. Mortimer et Isabelle dont le commerce criminel était devenu public, craignant les effets du mécontentement général qui commençait à se manifester, firent déposer le roi (1327), et placer la couronne sur la tête de son fils. Les sentiments généreux de Leicester, et sa conduite pleine d'égards envers son auguste prisonnier, leur ayant donné quelques soupçons, ils crurent prudent de tirer le roi de ses mains, et le firent enfermer dans le château de Berkeley, sous la garde de trois seigneurs, dont deux étaient entièrement dévoués à Mortimer, et capables de commettre tous les crimes qu'il leur commanderait. Il mit bientôt leur dévouement à l'épreuve ; et Édouard II fut assassiné par ses ordres de la manière la plus atroce. Le parti violent qui avait pris les armes contre Édouard II, et déposé ce monarque, obtint un bill d'indemnité du parlement, dont il provoqua la réunion. Ce parlement établit un conseil de régence, composé de cinq prélats et de sept seigneurs, et nomma le comte de Lancastre gardien du royaume, et protecteur de la personne du roi. Quoique à cette époque (1327), Mortimer jouît de la plénitude du pouvoir, il ne prit aucun soin de se faire admettre dans ce conseil ; mais cette feinte modération cachait les projets les plus ambitieux. Il rendit le conseil inutile, en usurpant toute l'autorité royale ; il fit assurer à la reine douairière la plus grande partie des revenus de la couronne, et ne consulta ni les princes, ni les barons. Par une telle conduite, il fut bientôt aussi abhorré que les anciens favoris Gaveston et Spencer. Cependant les Écossais firent une invasion en Angleterre. La régence fit de vigoureux préparatifs ; et le jeune Édouard se mit à la tête des forces anglaises, et marcha contre l'ennemi. Après avoir cherché vainement à l'attirer au combat, il croyait enfin avoir trouvé une occasion favorable de se signaler : mais Mortimer s'opposa à son projet, en interposant son autorité ; et le jeune prince fut contraint de céder. Il en conçut un violent mécontentement contre ce seigneur, auquel la nation attribua la honte qui avait couvert les armes anglaises ; et la haine publique contre Mortimer et Isabelle ne connut plus de bornes. Mortimer, qui en craignait l'explosion prochaine, crut devoir se débarrasser à tout prix des ennemis extérieurs. A cet effet, il entama des négociations avec Robert Bruce ; et comme les prétentions que l'Angleterre manifestait à une supériorité sur l'Écosse, étaient une des principales causes qui avaient enflammé l'animosité entre les deux nations, Mortimer, en stipulant un mariage entre Jeanne, sœur d'Édouard, et David, fils et héritier du roi d'Écosse, consentit à se désister de ses prétentions, et à reconnaître Robert Bruce comme souverain indépendant de ce royaume. Quoique le roi d'Écosse se fût engagé à payer 30,000 marcs à l'Angleterre, et que le traité eût été ratifié par le parlement, il n'en occasionna pas moins un grand mécontentement parmi le peuple, qui se trouva humilié par la résistance heureuse d'une nation qu'il considérait comme lui étant inférieure. Mortimer, ayant conçu des soupçons de l'union étroite qui paraissait exister entre les princes du sang, leur défendit au nom du roi, de se faire accompagner par des gens armés, au parlement qui allait s'assembler. Les trois comtes obéirent : mais en approchant de Salisbury, ville choisie pour la tenue du parlement, ils s'aperçurent que Mortimer et ses amis étaient suivis de tous leurs partisans armés ; et ils commencèrent à appréhender quelque dessein dangereux contre leurs personnes. Ils se retirèrent vivement irrités, rassemblèrent leurs vassaux, et ils revenaient avec une armée pour tirer vengeance de Mortimer, lorsque la faiblesse des comtes de Kent et de Norfolk, qui désertèrent la cause commune, obligea Lancastre à se soumettre également ; et des évêques, ayant offert leur médiation, apaisèrent pour le moment cette querelle. Mortimer, pour intimider les princes, voulut sacrifier une victime, et choisit le comte de Kent, dont il connaissait la simplicité. Par lui-même et par ses émissaires, il parvint à lui persuader (1329) que le roi Édouard II, son frère, était encore vivant, et détenu dans une prison secrète d'Angleterre. Le comte, que ses remords pour la part qu'il avait prise aux infortunes du feu roi, portaient à ajouter foi à cette nouvelle, entra facilement dans le projet de lui rendre sa liberté et sa couronne, et de le dédommager des souffrances qu'il avait innocemment contribué à lui faire éprouver. Après que ce projet eut traîné quelque temps en longueur, le comte fut arrêté par Mortimer, accusé devant le parlement, et condamné à perdre la vie. La reine et Mortimer, qui craignaient que le jeune roi n'usât d'indulgence envers son oncle, pressèrent l'exécution de la sentence ; et le

comte de Kent eut la tête tranchée le lendemain du jugement. Le comte de Lancastre fut bientôt jeté en prison, sous prétexte qu'il avait participé à la conspiration; et plusieurs prélats et membres de la noblesse furent aussi mis en jugement. Les biens du comte de Kent devinrent le partage du jeune Godefroid, fils de Mortimer; et il s'empara, de son côté, de la presque totalité de l'immense fortune des Spencers et de leurs adhérents. Il affecta un état de maison égal, sinon supérieur à celui des rois, dont il adopta toutes les manières. Le jeune Édouard, parvenu à l'âge de 18 ans, et se sentant capable de gouverner par lui-même, soupirait après le moment où il pourrait être délivré des chaînes de cet insolent ministre: mais les émissaires de Mortimer le circonvenaient tellement, qu'il crut devoir exécuter le projet de s'en débarrasser, avec autant de secret et de précautions que s'il se fût agi d'une conspiration contre son souverain. il communiqua ses intentions à lord Mountacute, qui fit entrer dans ses vues plusieurs autres seigneurs; et le château de Nottingham fut choisi pour le lieu de la scène. Mortimer et la reine douairière logeaient dans cette forteresse : le roi y fut aussi admis; mais on ne lui permit de se faire accompagner que par un petit nombre de serviteurs. Comme le château était soigneusement gardé, les portes fermées chaque soir, et les clefs apportées à la reine, il devint nécessaire d'avoir dans ses intérêts sir William Eland, gouverneur de la place, qui adopta avec zèle le plan qu'on lui proposa. Il introduisit dans la citadelle les associés du roi, par un ancien passage souterrain, et les conjurés pénétrèrent dans la chambre de Mortimer, attenante au logement de la reine. Ils éprouvèrent quelque résistance de la part de Mortimer et des seigneurs qui se trouvaient avec lui; mais, après en avoir tué deux, ils s'emparèrent du comte, et le firent garder étroitement. Un parlement fut convoqué pour le juger, et il fut accusé d'avoir usurpé le pouvoir royal, d'avoir causé la mort du feu roi, d'avoir trompé le comte de Kent, en l'entraînant dans une conspiration, d'avoir dissipé le trésor public, de s'être emparé de 20,000 marcs sur l'argent payé par le roi d'Écosse, etc. Le parlement le condamna, d'après la notoriété supposée des faits, sans enquête préalable, sans entendre sa réponse ni interroger un seul témoin; et il fut pendu près de Smithfield, le 29 novembre 1330. Cette sentence fut réformée environ 20 ans après par le parlement, sur le motif de l'illégalité de la procédure.

MORTIMER (Thomas), écrivain anglais, mort à Londres, en 1809, dans sa 80e année, a donné un grand nombre d'ouvrages utiles, mais écrits d'une manière un peu prolixe, parce que, travaillant pour vivre, il n'avait pas le temps d'être concis. Nous citerons : *le Plutarque anglais, ou Vies des plus illustres personnages de la Grande-Bretagne, depuis le règne de Henri VIII jusqu'à George II*, 1762, 12 vol. in-8°; traduit en français par la baronne de Vasse, Paris, 1785-86, 12 vol. in-8°; *Dictionnaire du commerce*, 1766, 2 vol. in-fol.; *Éléments du commerce, de la politique et des finances*, 1772, in-4°; *Dictionnaire de poche de l'étudiant, ou Abrégé de l'histoire universelle, de la chronologie et de la biographie*, etc., 1777. On trouve sur cet auteur une *Notice*, avec portrait, dans l'*European Magazine*, vol. XXV, page 219.

MORTO ou **MORTUO** (Louis), peintre du 16e siècle, né à Feltre, dans la Marche de Trévise, alla de bonne heure à Rome, s'y livra à l'étude des souterrains, qu'il peignit avec succès, passa ensuite à Venise, où il travailla avec le Giorgion, et fut un des premiers qui mirent en honneur la manière dite *égratignée*. Après avoir séjourné à Florence et dans le Frioul, il se vit réduit, faute d'ouvrage, à prendre du service dans un corps vénitien, et fut tué à l'âge de 45 ans, dans un combat près de Zara, dans l'Esclavonie. On peut consulter sur cet artiste et ses productions le tome V des *Elogj de' più illustri pittori*, etc.

MORTON (Jean), cardinal, archevêque de Cantorbéry, grand chancelier d'Angleterre, né en 1410 dans le petit bourg de Bare, au comté de Dorset, remplit d'abord une chaire de droit civil, puis la place de principal de Peckwaters'inn, obtint successivement divers bénéfices ecclésiastiques et la charge de maître de rôles en 1473. Tout dévoué à la cause de Henri VI et des Lancastre (parti de la rose rouge), il sut toutefois s'accommoder au gouvernement légitime d'Édouard IV, qui lui donna l'évêché d'Ély (1477), l'admit dans son conseil privé, et le nomma même un de ses exécuteurs testamentaires. Sous le règne de Richard, duc de Glocester, Morton, arrêté par ordre de ce prince et mis à la disposition du duc de Buckingham, parvint à le brouiller avec Richard. Mais Buckingham n'ayant pas réussi dans sa tentative, Morton se vit forcé d'aller chercher un asile sur le continent. Il reparut en Angleterre à l'avénement au trône du comte Henri de Richemond, et, par le mariage de Henri VII et de la fille d'Édouard IV, réunit les partis des deux roses. Rappelé au conseil, il devint premier ministre du nouveau roi, archevêque de Cantorbéry en 1486, grand chancelier du royaume l'année suivante, cardinal en 1493, et mourut en octobre 1500. La *Vie* de ce prélat a été écrite par J. Rudden, Londres, 1607. Quelques auteurs lui font honneur d'une *Vie de Richard III*, plus généralement attribuée à Th. Morus.

MORTON (Jacques, 4e comte de), de la puissante famille des Douglas, se trouvait en 1557 l'un des chefs de la ligue formée par les religionnaires contre Marie de Lorraine, régente d'Écosse. Après la mort de cette princesse, il eut pendant quelque temps la confiance de sa fille, Marie Stuart, et fut même élevé par elle à la dignité de grand chancelier; mais, de concert avec Henri Darnley, Murray et plusieurs seigneurs mécontents, il projeta et facilita le meurtre de David Rizzio. Abandonné presque aussitôt par le roi et par Murray, il s'enfuit en Angleterre avec les autres conjurés, et ne revint en Écosse qu'après avoir obtenu sa grâce par l'entremise de Bothwell. Les nobles écossais s'étant réunis à Stirling, y formèrent contre Bothwell, et pour la défense du fils de Marie, une association dont Morton fut un des chefs, et qui eut bientôt mis sur pied une armée considérable. Bothwell s'enfuit; Marie, enfermée au château de Lochleven, parvint à s'échapper, vit ses partisans battus, et chercha un refuge en Angleterre. Après l'assassinat de Murray (1570), le parti du roi fut un moment dans la plus grande consternation; mais Morton eut recours à la reine Élisabeth, et, de concert avec elle, leurra les deux partis d'un vain espoir de conciliation. Cependant

on en vint aux armes; Morton s'empara de Leith et le fit fortifier, mais tomba bientôt entre les mains de ses ennemis (1571). Rendu à la liberté, grâce aux efforts du comte de Marr, il essaya vainement de disputer la régence à ce seigneur; mais il l'empêcha d'opérer la réunion des partis, et le fit mourir de chagrin (1572). Nommé régent par la protection d'Élisabeth, il conclut un traité à Perth avec un des chefs des partisans de Marie (1575), s'empara d'Édimbourg, et ramena la tranquillité dans le royaume. Mais il se rendit odieux par ses exactions, par ses procédés arbitraires, par sa hauteur, et fut obligé de se démettre de la régence (1578). Habile à profiter des chances favorables, il saisit bientôt le pouvoir; mais il retrouva dans le conseil privé les mêmes ennemis qui déjà l'avaient forcé de s'éloigner des affaires, et qui n'étaient pas plus disposés en sa faveur. Au lieu de les ménager, il les aigrit encore, et se vit en butte à leurs accusations. En vain Élisabeth, pour le sauver, menaça, pria, rassembla un corps de troupes sur les frontières d'Écosse, et envoya Randolph comme ambassadeur dans ce pays. Toutes ces démarches ne firent qu'accélérer la perte de Morton. Enveloppé dans une procédure irrégulière dictée par la violence et l'oppression, il fut condamné à mort comme coupable de trahison. Il montra dans ses derniers moments une tranquillité d'âme admirable, et souffrit la mort avec intrépidité en juin 1581.

MORTON (Thomas), Anglo-Américain, commença vers 1625 la première plantation de Braintrée (État de Massachusett), fut puni d'une amende pour avoir commis, dans des vues d'intérêt, l'imprudence de confier des armes à feu et d'abondantes munitions de chasse aux Indiens, se vengea en publiant un pamphlet contre ses juges, et mourut vers 1644 dans un âge assez avancé, laissant un ouvrage intitulé : *la nouvelle Canaan anglaise*, etc., Boston, 1632, in-4°.

MORTON (Charles), mort en 1698, pasteur de l'église de Charlestown, au Massachusett, s'était fait un nom en Angleterre dans les querelles entre les épiscopaux et les puritains (dont il avait entraîné le parti), lorsqu'il passa en Amérique (1685). Il y fonda l'académie de Newinton-Green, d'où sont sortis plusieurs élèves distingués, notamment le célèbre auteur du *Robinson-Crusoé*. Nous ne citerons pas tous les opuscules de controverse, de dévotion et de polémique dont il est auteur, et qui décèlent une érudition assez étendue; ses deux ouvrages les plus importants restés manuscrits, sont : *Compendium physicæ ex autoribus extractum*, et *Système complet de physique générale et spéciale*. — Nathaniel Morton, secrétaire de la colonie de Plymouth, a écrit un *Précis de l'histoire ecclésiastique de Plymouth*, conservé aux archives de cette église; et un *Mémorial de la Nouvelle-Angleterre*, ou *Récit*, etc., 1669, in-4°.

MORTON (Richard), médecin, né dans le comté de Suffolk, mort dans le Surrey en 1698, médecin du prince d'Orange, s'était fait une grande réputation dans le traitement des maladies chroniques de la poitrine. Il fut un des premiers promoteurs du kina en Angleterre; mais il fut malheureusement trop imbu de cette ridicule chimiatrie qui a déshonoré longtemps la médecine. On cite de lui: *Phthisiologia, sive exercitationes de phthisi*, Londres, 1685, in-8°; *Exercitationes de morbis universalibus acutis*, 1692, in-8°; *De febribus inflammatoriis*, 1694, in-8°; *Opera omnia*, Leyde, 1757, 2 vol. in-4°. Cette édition est la plus estimée.

MORTON (Jacques DOUGLAS, comte de), pair et surintendant des archives d'Écosse, président de la Société royale de Londres, membre de l'Académie des sciences de Paris, né à Édimbourg en 1707, mort en 1768, cultiva les sciences en amateur éclairé. Il forma dans sa ville natale, à l'âge de 26 ans, une société de philosophes qui est devenue l'une des plus célèbres académies de l'Europe, et soutint avec éloquence les intérêts de l'Écosse dans le parlement. Son *Éloge* par Grandjean de Fouchy, est dans le *Recueil* de l'Académie des sciences, 1770.

MORUS (Alexandre), ministre protestant, né à Castres le 25 septembre 1616, fut d'abord principal du collége que les calvinistes avaient dans sa ville natale. Il occupa ensuite les chaires de grec et de théologie, et remplit les fonctions de ministre à Genève. S'étant rendu en Hollande sur l'invitation de Saumaise, il fut nommé professeur de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Sur la fin de sa vie, il alla exercer le ministère à Charenton, où ses sermons attirèrent la foule par les allusions satiriques et les bons mots dont il les semait. Il mourut à Paris le 28 septembre 1670. Milton l'a cruellement déchiré dans ses écrits polémiques; on cite de lui une réponse à Milton sous ce titre : *Alexandri Mori fides publica*, 1654, in-8°. Le *Panégyrique* de ce ministre a été imprimé à Amsterdam, 1695, in-8°.

MORUS (Samuel-Frédéric-Nathanael), humaniste et théologien, né à Lauban dans la Lusace supérieure, le 30 novembre 1736, se distingua parmi les élèves de l'université de Leipzig, à laquelle il demeura attaché par divers emplois importants et mourut en 1792. Les étudiants de l'université prirent spontanément le deuil et le portèrent plusieurs semaines. Ses principaux ouvrages sont : *Longinus, cum animadv. et versione nová*, 1769, in-8°; *Libellus animadversionum ad Longinum*, 1773, in-8°; *M. Antonini imperator. comment.*, 1774, in-8°; *Vita J. J. Rieskii*, 1776, in-8°; *Dissertat., theol. et philolog.*, 1784-94, 2 vol. in-8°; *Epitome theolog. christ.*, 1789, in-8° (prescrit comme manuel dans plusieurs États de l'Allemagne).

MORUS (Thomas). *Voyez* **MORE**.

MORVAN, que les anciens chroniqueurs français appellent aussi *Marman* et même *Murman*, issu des premiers comtes de Léon, tenta, en 818, de secouer le joug que Charlemagne avait imposé à la Bretagne. Pensant que les dissensions qui désolaient la France rendaient le moment propice, il prit ou se fit donner le titre de roi; refusa de payer les tributs et appela ses compatriotes aux armes. A la nouvelle de cette insurrection, Louis le Débonnaire vint en Bretagne avec une armée nombreuse. Celle de Morvan ne put que le harceler dans sa marche sans oser l'attaquer en plaine. Forcé de se replier et de laisser Vannes à découvert, il perdit cette place. Néanmoins, la guerre de partisans, à laquelle il était réduit, aurait peut-être duré longtemps, s'il n'avait été tué, en 819, par Coslus, écuyer du roi, dans une reconnais-

sance qu'il faisait lui-même de l'armée française. Sa tête fut portée à Louis, qui lui fit rendre les honneurs funèbres. M. Augustin Thierry, sous le titre d'*Épisode de l'histoire de Bretagne,* a fait, à l'aide d'un fragment du poëme d'Ermold le Noir et d'un passage de la vie de Louis le Débonnaire par l'Astronome, un récit curieux de l'insurrection de Morvan. Ce morceau fait partie de la première édition des *Lettres sur l'histoire de France.*

MORVAN (Olivier-Jean), né à Pont-Croix, le 15 mai 1754, se fit remarquer de bonne heure comme avocat et comme poëte. Comme avocat, il s'acquit, au barreau de Quimper, la réputation d'un jurisconsulte consciencieux, habile et éloquent ; comme poëte, il attira l'attention sur lui par une *Épître aux Muses,* insérée dans le Mercure du 7 janvier 1786. La ville de Quimper le nomma, le 3 août 1790, membre du Directoire du département, élection que Morvan n'avait nullement briguée. Il était alors à Paris, où il était venu porter les *Observations du district de Quimper à l'assemblée nationale sur l'établissement du chef-lieu du Finistère.* A son retour de Paris, Morvan concourut à l'établissement du nouveau régime, et fut spécialement chargé de l'administration des biens nationaux et de leur vente, des traitements et pensions ecclésiastiques, des mesures relatives à la suppression des droits féodaux, des affaires commerciales et de l'organisation des municipalités. Quand l'administration du département du Finistère fut mise en jugement, pour avoir fait à la France un timide appel contre le sanguinaire despotisme de la Convention, Morvan fut arrêté et incarcéré à Landerneau. De concert avec ses collègues, il publia un mémoire justificatif qui eût dû arrêter les poursuites, mais la mort des administrateurs, décidée à l'avance, avait réduit la procédure et le jugement qui devait les frapper à une simple affaire de forme. Quoique Morvan se regardât déjà comme condamné, il n'en voulut pas moins, jusqu'au dernier moment, disputer sa tête aux bourreaux. Aussi, quand Ragmey, au mépris des preuves d'alibi invoquées en faveur de quelques accusés, les eut tous compris dans un résumé commun et dans la position d'une question unique, Morvan fut un de ceux qui protestèrent le plus énergiquement contre cette monstrueuse confusion. Inutile tentative ! Avant que le jury sortît de la salle de ses délibérations, on entendait dans la cour voisine les chevaux et les charrettes que le bourreau Ance avait amenés d'avance.

MORVEAU. *Voyez* **GUYTON.**

MORVILLE (Charles-Jean-Baptiste FLEURIAU, comte de), fils du garde des sceaux Fleuriau d'Armenonville, né à Paris, le 30 octobre 1686, débuta par les fonctions d'avocat du roi au Châtelet, à l'âge de 20 ans, devint successivement conseiller au parlement de Paris, puis procureur général au grand conseil. Ayant été nommé à l'ambassade de Hollande (1718), il détermina les États-Généraux à signer la quadruple alliance, et fut envoyé au congrès de Cambrai (1721) comme plénipotentiaire. Chargé du département de la marine après son père, en 1722, il obtint l'année suivante un fauteuil à l'Académie française et le portefeuille des affaires étrangères. Il quitta l'administration en 1727, mais on peut croire qu'il n'était point disgracié, puisque le roi lui accorda une pension de 20,000 livres et un logement à Versailles. Il passa le reste de ses jours dans la retraite, et mourut le 2 février 1732.

MORVILLIERS (Jean de), chancelier, né à Blois le 1er décembre 1506, embrassa l'état ecclésiastique, et fut bientôt pourvu de plusieurs riches bénéfices. Entré au grand conseil, par la protection des Guises, il fut un des juges du chancelier Poyet, remplit ensuite l'ambassade de Venise avec beaucoup d'adresse et de succès, et, de retour en France, fut élevé à l'évêché d'Orléans (1552). Il assista aux conférences d'Ardres, parut avec éclat au concile de Trente, conclut un traité entre Charles IX et la reine Élisabeth (1565), et se démit de son évêché l'année suivante. Il avait refusé les sceaux après la mort du chancelier Olivier, et contribué à les faire donner à Lhospital ; mais à la retraite de ce grand homme il fut obligé de les accepter. Il les remit en 1571, après les avoir gardés 2 ans et quelques mois, se retira dans son abbaye de Saint-Pierre de Melun, et fit toutefois encore de fréquents voyages pour les intérêts de l'État. Il revenait de Poitiers lorsqu'il mourut à Tours le 23 octobre 1577. Morvilliers était un homme faible, mais qui avait une grande expérience des affaires. Il crut sagement que le seul moyen de rétablir l'autorité royale était de traiter les protestants avec douceur. Il a laissé des *lettres* et des *négociations,* qui sont à la Bibliothèque du roi à Paris, et des *mémoires de son temps,* dont on conservait une copie dans le cabinet de M. Guyot à Dijon.

MORVILLIERS (Masson de). *Voyez* **MASSON.**

MORY D'ELVANGE (François-Dominique de), savant numismate, né en 1738, à Nancy, devint membre de l'académie de cette ville, consacra sa vie à l'étude des médailles dont il avait formé une riche collection, et, traduit pour ses opinions au tribunal révolutionnaire, périt sur l'échafaud le 14 mai 1794. Il a publié : *Notice d'un ouvrage intitulé :* Recueil pour servir à l'histoire métallique des duchés de Lorraine et de Bar, 1782, in-8° ; *Essai historique sur les progrès de la gravure en médailles chez les artistes lorrains,* 1783, in-8° ; *Notice d'une collection métallique donnée à la bibliothèque de Nancy pour le roi Stanislas Ier,* 1787, in-8°.

MORZILLO. (Fox de). *Voyez* **FOX.**

MOSCATI (Pierre), né à Milan en 1749, fils d'un chirurgien de cette ville, devint, à l'âge de 22 ans, professeur de médecine à l'université de Pavie, et acquit en peu de temps une grande réputation. Entraîné dans la carrière politique par les événements de 1796, il fut membre du conseil, puis du directoire de la république cisalpine ; et, sous les gouvernements qui se succédèrent en Italie, occupa la direction générale de l'instruction publique, et obtint successivement les dignités de sénateur, comte, conseiller d'État, grand dignitaire de la Couronne de fer et chevalier de la Légion d'honneur ; il était en même temps médecin du vice-roi Eugène et de sa famille. Les changements politiques de 1814 l'éloignèrent des affaires ; mais malgré le rôle assez important qu'il avait joué pendant la domination de Napoléon, il resta dans sa patrie, et ne cessa point d'y jouir de la haute considération due à ses talents, à son caractère, ainsi qu'à sa fortune. Il mourut à Milan le 19 janvier 1824. Les sciences physiques et chimiques, qu'il avait cultivées avec beaucoup de succès, lui doivent plusieurs mémoires

intéressants. Le seul que l'on connaisse traduit en français, est intitulé : *De l'emploi des systèmes dans la médecine pratique*, 1800, in-8°.

MOSCHENI (Marie-Constance), femme poëte, naquit à Lucques, le 22 mai 1786, d'une famille honorable. Son talent pour la poésie se révéla par la lecture de Métastase, et elle improvisa depuis avec succès. Après avoir écrit un grand nombre de pièces de circonstance, elle essaya des ouvrages de longue haleine, et composa un poëme en deux chants, sur *l'Art d'improviser*. En 1811, elle obtint le prix de poésie, que lui décerna l'académie de Lucques, pour un poëme en 6 chants, dont le célèbre *Castruccio-Castracani* était le héros. Ayant étudié l'anglais, sous Lazare Papi, elle traduisit plusieurs ouvrages de cette langue. Elle revint ensuite à la poésie, et conçut le plan d'un vaste poëme, intitulé *l'Étruriade*, qui devait comprendre 12 chants; mais elle ne fit que les 4 premiers, parce qu'elle fut obligée, en 1822, d'accepter une place d'institutrice dans le collége de Saint-Philippe, à Milan. La mort de sa mère la rappela dans sa patrie, en 1825. Deux ans après, elle perdit son père. Marie Moscheni mourut le 27 novembre 1831.

MOSCHINI (Maurice), né en 1802, à Brentonico, dans le Tyrol italien, entra, à l'âge de 16 ans, comme clerc, dans l'étude d'un avocat de Roveredo. Son amour de la pureté de la forme attira l'attention de l'abbé Rosmini, qui prit Moschini pour secrétaire. Ce fut alors que celui-ci publia son *Dialogo sulla lingua legale*, dans lequel il propose d'utiles réformes à introduire dans le code de procédure, qui varie selon les différents États d'Italie. Ce dialogue ayant eu du succès, Moschini fut choisi par M. Arrivabenne pour collaborateur du *Dizionario della lingua forense*, Bergame, 1822, in-8°. Conduit à Milan, en 1827, par l'abbé Rosmini, Moschini y publia une *Dissertazione intorno ai confini del territorio veronese col trentino*, et mourut le 25 octobre.

MOSCHEROSCH (Jean-Michel), littérateur allemand, né le 1er mars 1600 à Wildstadt, sur le Rhin, à 4 lieues de Strasbourg, fut successivement conseiller des guerres de la couronne de Suède, secrétaire fiscal de la ville de Strasbourg, président de la chancellerie et conseiller de la chambre des finances du comté de Hanau. Il mourut à Worms le 4 avril 1669. On cite de lui : *Winderliche*, etc. (Visions merveilleuses et réelles), Strasbourg, 1660-65, 2 vol. in-8°; *Technologie allemande et française*, 1656, in-8°; *Anthologia seu florilegium epigrammatum selectissimar.*, ibid., 1650; Francfort, 1655; Iéna, 1672, in-12.

MOSCHION est le nom de quatre auteurs cités par Galien, Soranus, Pline et Plutarque. On ne sait auquel on doit attribuer les vers qui se trouvent dans les poëtes grecs de Plantin, 1568, in-8°. On n'est pas moins incertain sur l'auteur du livre *De mulier. morbis*, publié en grec à Bâle, 1566, in-4°; grec et latin par J. Spacius dans *Cinœciorum libri*, Strasbourg, 1597, in-fol., et par F. O. Dewez, Vienne, 1793, in-8°.

MOSCHOPULE (Manuel) est le nom de deux grammairiens grecs, que Hody a mal à propos confondus et qui étaient cousins. Le plus ancien, né dans l'île de Crète, florissait sous l'empereur Manuel Paléologue vers la fin du 15e siècle; le second, de Byzance, fut du nombre des Grecs qui, après la prise de Constantinople, cherchèrent un asile en Italie. Moschopule de Crète est auteur d'une *Grammaire*, publiée en 1540 à Bâle, et de *scolies*, encore inédites, sur les Héroïques de Philostrate. Il faut lui donner aussi les *scolies* sur Hésiode, qu'un manuscrit d'Espagne lui attribue formellement, mais que Trincavelli a publiées sous le nom de Manuel de Byzance. Ces scolies se trouvent aussi dans l'Hésiode de Heinsius, et ont été réimprimées en 1820 par Gaisford. Manuel de Byzance est bien certainement l'auteur du *Choix de mots attiques*, qui a paru à Venise en 1524, et à Paris en 1532, mais nous ne saurions prendre sur nous de lui attribuer aussi, avec d'autres bibliographes, le traité de grammaire élémentaire, d'orthographe et de prononciation, connu sous le titre de *Peri schedôn*, dont Robert Étienne a donné une magnifique édition en 1545, et qui a été réimprimé à Vienne en 1773 et en 1807. Nous ne pouvons dire non plus auquel des deux Moschopule l'on doit attribuer les *scolies* sur les deux premiers livres de l'Iliade, que Scherpezeel a fait imprimer à Utrecht en 1719; la *Vie d'Euripide* qu'on lit au commencement de plusieurs éditions de ce poëte, le traité *sur les carrés magiques*, traduit en latin et lu par la Hire en 1691, à l'Académie des sciences de Paris.

MOSCHUS, poëte bucolique grec, naquit à Syracuse. On ne sait rien sur sa vie, rien sur l'époque de sa mort : celle même de sa naissance n'est pas sans incertitude. On la place à tort, selon nous, vers la 156e olympiade, sous le règne de Ptolémée Philométor, environ 180 ans avant J. C. Disciple et ami de Bion, il se distingua comme lui dans un genre de poésie (l'idylle) dont ils doivent être regardés comme les inventeurs. Un petit nombre de pièces ou plutôt de tableaux charmants, pleins de grâce dans le sujet et de talent dans l'exécution, ont fait à Moschus une réputation égale à celle de Théocrite et de Bion. *L'amour fugitif, l'Enlèvement d'Europe*, sont des modèles parfaits de la manière dont le genre gracieux doit être traité; et l'idylle *sur la mort de Bion* est peut-être la plus belle élégie que nous ait laissée l'antiquité. Anciennement confondues avec les poésies de Théocrite, celles de Bion et de Moschus en furent détachées, pour la première fois, par van Metkerke, Bruges, 1556, in-4°, et elles en ont toujours été distinguées depuis; mais la mort n'a point séparé les deux poëtes que l'amitié avait si étroitement unis pendant leur vie; et toutes les éditions placent les poésies de Moschus à la suite de celles de Bion, ou elles sont jointes le plus souvent à celles de Théocrite, notamment dans les excellentes éditions de Brunck, Gaisford et MM. Kiesling, Briggs et Boissonade. Ces deux poëtes ont été traduits en vers français, par Longepierre et Poinsinet de Sivry, et en prose par Gail, et par Coupé dans ses *Soirées littéraires*.

MOSCHUS (Démétrius), poëte et littérateur, était fils d'un de ces illustres Grecs qui se répandirent en Italie après la prise de Constantinople par les Turcs. Jeune, son père avait été précepteur d'Antimaco; sa réputation le fit appeler à Thessalonique pour y professer l'éloquence, mais il mourut dans le trajet, laissant deux fils en bas âge, George et Démétrius. Les savants les plus distingués de l'Italie s'empressèrent d'offrir un asile aux deux orphelins, sur qui devait naturellement se reporter

une partie de l'intérêt qu'avait inspiré leur père. Ils demeurèrent quelque temps à Ferrare, dans la maison des Rangoni. Le célèbre Pic de la Mirandole les recueillit à son tour, et leur donna des preuves multipliées de sa bienveillante protection. George, littérateur et médecin, passa bientôt à Corfou, pour y pratiquer l'art de guérir; Démétrius, resté seul, ouvrit une école d'éloquence à Venise. Les villes de Ferrare et de Mantoue témoignèrent le désir d'entendre ses leçons; et partout il reçut l'accueil le plus honorable. Il existe de Moschus un *Commentaire* très-court sur le poëme d'Orphée: *De lapidibus,* imprimé dans l'édition des *Aldes,* 1507; et un petit poëme grec sur l'enlèvement d'Hélène (*Raptus Helenæ*), publié par Pontico-Virunio.

MOSCHUS (Jean), moine grec, surnommé *Eucratès,* vécut sous les règnes de Tibère et de Maurice, et mourut en 620. On sait qu'il habita sur les bords du Jourdain, qu'il remplit l'office de *præcentor* (grand chantre) au nouveau monastère de St.-Saba, qu'il visita les solitudes de la Syrie et de l'Égypte, et vint même jusqu'en Occident. Il a laissé un ouvrage intitulé *Leimon,* etc., c'est-à-dire le pré ou le verger spirituel; c'est le recueil des vies des saints solitaires de son temps. Ambroise le Camaldule en a donné une traduction latine, qui a été imprimée dans le t. VII des *Vitæ sanctor.* de Lippomani, et qui forme le 10e livre des *Vitæ patrum* de Rosweyde. Enfin le texte grec, divisé en 219 chapitres, a été publié par Fronton du Duc dans le t. II de l'*Auctarium Bibliothecæ Patrum,* d'où il a passé dans le t. XIII de la *Bibliotheca Patrum.* Quelques fragments de ce texte étaient restés inédits : Cotelier les a publiés, avec une version latine, dans le t. II des *Monumenta ecclesiæ græcæ.* Arnauld d'Andilly a traduit en français l'ouvrage de Moschus; mais il en a retranché plusieurs passages.

MOSELEY (Benjamin), médecin, né dans le comté d'Essex, mort le 15 juin 1819, fut d'abord chirurgien et apothicaire à Kingston (Jamaïque), pendant la guerre des colonies anglaises contre la métropole, et devint chirurgien en chef de l'île. A la paix, il visita New-York, Philadelphie et la plupart des provinces américaines, fut élu membre de la Société philosophique, passa quelque temps à Londres, alla prendre son premier grade comme médecin à Leyde, et après avoir parcouru l'Europe, revint se fixer définitivement à Londres en 1785. Il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Chelsea, et soigna le célèbre Fox dans sa dernière maladie. Malheureusement pour sa réputation, il se montra l'un des plus ardents ennemis de la vaccine, qu'il regardait comme une innovation des plus dangereuses. On cite de lui : *Observations sur la dyssenterie des Indes occidentales,* 1783, in-8°; *Traité sur les propriétés et les effets du café* (1785, in-8°), qui eut dans la même année une 3e édition et une 5e en 1792, et qui a été traduit en français par Lebreton, in-8°; *Traité sur les maladies des Tropiques* (4e édition, 1806, in-8°); *Traité sur le sucre,* 1799, in-8°; *Traités médicaux,* 2e édition, 1803, in-8°; *Traité sur la Lues Bovilla ou vaccine,* 1806, in-8°, traduit en français par Depping et inséré dans le livre intitulé : *La vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance,* 1807, in-8°; *Commentaires sur la Lues Bovilla,* 1804, in-8°, et 1805, in-8°, etc.

MOSELLANUS (Pierre SCHADE, plus connu sous le surnom de), l'un des restaurateurs des bonnes études en Allemagne, naquit à Protog, diocèse de Trèves, vers la fin du 15e siècle. Ayant eu le bonheur d'être envoyé par un de ses oncles au gymnase de Cologne, il y fit de rapides progrès dans la grammaire et la rhétorique; il en donna lui-même des leçons, et s'acquit bientôt la réputation d'un habile instituteur. A l'âge de 20 ans il fut nommé professeur de langue grecque à l'académie de Leipzig; et il remplit cette chaire avec un dévouement tel, qu'il serait difficile d'en trouver un second exemple. Il mourut le 29 avril 1524, à peine âgé de 31 ans.

MOSEOSO D'ALVARADO (Louis), l'un des compagnons de François Pizarre dans la conquête du Pérou, suivit Ferdinand Soto dans son voyage de Floride, et lui succéda, en 1542, dans la dignité de général de cette colonie. Mais ne trouvant plus que des troupes rebutées et découragées, il ne poursuivit pas les conquêtes de son prédécesseur, revint à Passico, dans la Nouvelle-Espagne, avec 311 soldats, et passa ensuite au Mexique, où il servit le vice-roi de ses conseils et de son épée.

MOSER (George-Michel), peintre, né à Schaffhouse en 1707, mort à Londres le 24 janvier 1783, se voua spécialement au travail de l'orfévrerie, pendant un séjour qu'il fit à Genève; mais s'étant rendu à Londres en 1726, il y établit une petite académie de peinture, qui acquit de la réputation, et dont il fut nommé vice-président, avec une pension de 100 livres sterling. Ses peintures, ses médailles en émail et ses travaux d'orfévrerie, qu'il ne discontinua pas, furent très-recherchés. — Sa fille Marie, née en 1744, fut aussi habile que lui dans la peinture, surtout pour les fleurs.

MOSER (Jean-Jacques), publiciste, né à Stuttgard en 1701, mort dans cette ville le 30 septembre 1785, fut nommé professeur extraordinaire à l'université de Tubingen à l'âge de 19 ans, conseiller de régence à Stuttgard en 1726, accepta ensuite une chaire de droit à Tubingen, puis à Francfort-sur-l'Oder (1736), dont il dirigea en même temps l'université. Il eut partout des désagréments provoqués sans doute par son humeur un peu difficile, et se retira dans la petite ville d'Ebersdorf (pays de Reuss), où il se trouva engagé avec les hernutes dans des querelles religieuses. Il entra, en 1747, au service du prince de Hesse-Hombourg, qu'il quitta bientôt, fut rappelé dans sa patrie vers 1751, et y remplit la charge d'avocat consultant près des états de Wurtemberg. Ces États ayant eu quelques démêlés avec le souverain, celui-ci, au mépris de leurs droits, fit arrêter Moser, et l'envoya dans la forteresse de Hohentwiel. Moser recouvra sa liberté, au bout de 5 ans, sur un ordre du conseil aulique de l'Empire; et dès lors, cessant de prendre part aux affaires publiques, il se livra exclusivement à l'étude. Meusel a donné une liste de ses ouvrages, qu'il divise en 31 classes et qui s'élèvent au nombre de 484, dont 17 sont inédits, 16 lui sont contestés, et 4 ne lui sont dus que comme éditeur. Cette immense collection se compose de 702 volumes publiés séparément, dont 71 sont in-fol. Ses ouvrages sur le droit public sont encore très-estimés. Nous nous contenterons de citer : *Ancien droit public d'Allemagne,* 1727, 1733, 26 vol. in-4°; *Nouveau droit public,* 1766 et années suivantes;

Manuel du droit public de l'Empire, 1768-69, 2 vol. in-8°. On a sa *Vie* écrite par lui-même, 1777-83, 4 vol. in-8°.

MOSER (Frédéric-Charles de), fils du précédent, né à Stuttgard le 18 décembre 1723, mort dans le Wurtemberg le 10 novembre 1798, se forma, sous la direction de son père, aux affaires publiques, et fut successivement conseiller aulique de Hesse-Hombourg, député des deux Hesses au cercle du Haut-Rhin, et administrateur du comté de Falkenstein. En 1770 il fut mis à la tête des affaires à Darmstadt, avec le titre de premier ministre et de chancelier; mais plus tard, se voyant disgracié, il intenta un procès à son souverain devant le conseil aulique de l'Empire, et obtint une éclatante satisfaction du landgrave qui lui assigna même une pension de 5,000 florins. Parmi ses nombreux ouvrages, dont quelques-uns ne sont guère que des compilations, nous citerons : *Recueil des recès du St.-Empire romain*, 1747, 3 vol. in-4°; *Des langues de cour et d'État en Europe*, 1780, in-8°; *le Maître et le Serviteur*, ou *les Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*, 1759, traduit plusieurs fois en français. La version la plus complète est celle que Verdier a donnée en 1762, 3 vol. in-12, et reproduite en 1769 sous ce titre : *Le prince et les courtisans; Apologie du comte de Goertz*, ministre de Suède, tirée des actes authentiques, 1776; *Archives patriotiques pour l'Allemagne*, 1784-90, 12 vol. in-8°; *Nouvelles archives*, 1792-94, 2 vol. in-8°.

MOSER (Guillaume-Godefroid), conseiller intime et président à Darmstadt, puis député de cercle à Ulm, né à Tubingen en 1729, mort le 31 janvier 1793, a publié : *Principes de l'économie forestière*, 1757, 2 vol. in-8°; *Archives forestières*, 1788-96, 17 vol. in-8°. — Son père, pasteur wurtembergeois, est auteur d'un *Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum*, publié en 1795.

MOSHEIM (Jean-Laurent de), théologien protestant, né à Lubeck, le 9 octobre 1694, s'annonça par des écrits sur des questions de théologie et d'histoire, qui le firent rechercher de plusieurs gouvernements. Il donna la préférence au duc de Brunswick, et alla professer la théologie à l'université de Helmstadt, de 1723 à 1747. Comblé de toutes les dignités qu'il fut au pouvoir du duc de lui conférer, membre du conseil chargé de la direction suprême de l'Église et de l'instruction publique, abbé de Marienthal et de Michaëlstein, inspecteur général de toutes les écoles du duché de Wolfenbuttel et de la principauté de Blanckenburg, il reçut aussi des souverains étrangers et de diverses sociétés savantes des marques de la plus haute considération. En 1747 le gouvernement d'Hanovre réussit à lui faire accepter une chaire de théologie à Gœttingen, avec le titre de chancelier de l'université. Mosheim mourut, épuisé de travail, le 9 septembre 1755. Les services qu'il a rendus à l'histoire ecclésiastique ont été appréciés par les savants des différentes communions; l'influence qu'il a exercée sur la littérature de son pays par ses sermons si purs, si élégants, si harmonieux, n'est pas moins digne d'être remarquée. Gellert, son émule, a dit que la postérité désignerait peut-être l'époque du bon goût de l'éloquence allemande par le nom de siècle de Mosheim. Comme Fénélon, avec lequel il paraît avoir eu beaucoup d'analogie, il puisait une partie de son talent dans son âme. La liste complète de ses écrits, au nombre de 161, se trouve dans les bibliographies allemandes. Nous nous contenterons de citer : 6 vol. de *Sermons*, Hambourg, 1747, in-8°; *Morale de l'Écriture sainte*, 5e édition, Leipzig, 1773, 9 vol. in-4°. L'édition la plus récente est de 1764. Cette histoire a été traduite sur la version anglaise et française; les 4 derniers sont de J. P. Miller : *Institutionum historiæ ecclesiasticæ, antiquioris et recentioris, libri IV*, par Eidous, Maestricht, 6 vol. in-8°, et Yverdun, 1776, 7 vol. in-8°; *Histoire des hérésies* (en allemand), 1746, in-4°; des mémoires relatifs à l'histoire de l'Église, imprimés dans les trois recueils suivants : *Dissert. ad hist. eccles. pertinentes*, 1731 et 1743, 2 vol. in-4°; 1767, in-8°; *Dissertat. ad sanctiores disciplinas pertinentium syntagma*, 1733, in-4°; *Commentationes et orationes varii argum.*, 1751, in-8°.

MOSLEMAH ou **MASELMAS**, célèbre capitaine arabe, l'un des fils du calife Abd-el-Melek, commanda les armées musulmanes sous le règne de ses frères Walid Ier, Soleiman, Yezid II et Hescham. Ses principaux exploits sont la conquête du Pont et de l'Arménie (705), le siége de Constantinople, qui dura plus de deux ans (717), sa victoire sur Yezid-Ibn-Mahleb, et sur les Turcs-Khozars, et la réduction du Chirvan. Il mourut en 739.

MOSNERON (Jean), littérateur et législateur, né le 28 août 1738, à Nantes, où il fut connu sous le nom de *Mosneron-Delaunay*, qu'il avait pris pour se distinguer de ses frères. Destiné au commerce maritime, profession de sa famille, il contraria les vues de son père par un extrême penchant pour les lettres et les voyages; aussi était-il surnommé le *philosophe*. Détourné par ses parents du projet qu'il avait formé d'être un des compagnons du capitaine Cook, il consentit à ne voyager qu'en Angleterre et en Hollande, où il put acquérir d'utiles notions commerciales, la connaissance de deux langues vivantes, et visiter les gens de lettres et les monuments publics. De retour à Nantes, après une absence de plus d'une année, Mosneron s'y dégoûta bientôt des calculs et des colloques inévitables dans toutes les affaires de négoce, et il obtint de s'embarquer, avec le grade d'enseigne, sur un navire que son père avait armé pour Saint-Domingue. Forcé par une tempête, en revenant, de relâcher sur les côtes d'Espagne, le jeune Mosneron mérita, par sa conduite dans cette périlleuse navigation, le grade de premier lieutenant que son père lui offrit pour une seconde expédition; mais son inconstance se manifestait de plus en plus. Ennuyé de la conversation des officiers de la marine marchande, il voulut faire son droit, et il finit par s'adonner à la littérature. Après avoir rempli à Nantes diverses fonctions tant à la chambre qu'au tribunal de commerce, il fut chargé d'une mission près les états de Bretagne, puis auprès du ministre de la marine, pour plaider une affaire qui intéressait tout le commerce. En 1789, il fit partie d'une députation extraordinaire près l'assemblée constituante, et, au mois d'août 1791, il fut élu, par le département de la Loire-Inférieure, l'un des membres de l'assemblée législative. C'est à tort que Guimar, dans ses *Annales nantaises*, a dit que Mosneron donna bientôt sa démission; c'est à tort aussi que la *Biographie portative des contemporains* avance que ce député parla plusieurs fois dans la session; mais qu'en raison de la faiblesse de

son organe, il choisit souvent pour interprètes plusieurs de ses collègues qui s'attribuèrent ses rapports et ses paroles. Le fait est qu'il ne parla que le 21 octobre pour s'opposer à ce que l'on confondît les prêtres insermentés avec les perturbateurs reconnus; puis, au mois de novembre, pour offrir, au nom de son frère Mosneron-Dupin, un vaisseau qui porterait des secours à Saint-Domingue. Les *Tables du Moniteur* ne mentionnent que ce dernier fait, et ne disent point, comme la *Biographie portative,* que Mosneron ait joué un rôle important dans la triste journée du 20 juin 1792; ni qu'il se soit trouvé aux Tuileries et qu'il y ait contribué, au péril de ses jours, à sauver, pour le moment, Louis XVI et sa famille. Un tel fait n'aurait échappé ni aux *Tables du Moniteur,* ni à la *Biographie des vivants,* et aurait rendu plus important l'article que celle-ci a donné à ce député. Ce qu'il y a de certain, c'est que Mosneron, dans l'assemblée législative, vota constamment, avec la droite, contre le parti des girondins, qui formait la majorité, et qu'il ne fut pas réélu à la Convention nationale. S'il fut incarcéré à Nantes comme royaliste, puis au Luxembourg, à Paris, il ne fit point partie des 132 Nantais qui y furent conduits en 1793, et il recouvra la liberté après la Terreur. En décembre 1799, il fut nommé l'un des 300 membres qui composaient le corps législatif, d'où il sortit en 1803, et dès lors disparut entièrement de la scène politique. Sous la seconde restauration, il obtint pour lui la croix de la Légion d'honneur et pour sa femme, le 30 mai 1815, l'entrepôt particulier du tabac, à Pau, puis, le 8 mai 1816, celui de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), où, deux mois après, cette dame fut nommée receveur central. Ce fut là que Mosneron prolongea sa carrière dans une heureuse médiocrité, loin de sa famille, de ses anciens amis, et dans un isolement complet. Le 8 janvier 1823, il prêta serment devant la cour royale de Toulouse, comme baron dont il avait reçu le brevet pour services rendus à l'État. Mosneron mourut à Saint-Gaudens, en 1830. On a de lui : *le Paradis perdu,* de Milton, traduction nouvelle avec des notes et le texte en regard ; *Vie du législateur des chrétiens, sans lacunes et sans miracles,* par J. M.; Paris, Dabin, 1803, in-8°; *le Vallon aérien,* ou *Relation du voyage d'un aéronaute dans un pays inconnu jusqu'à présent,* 1809, in-12.

MOSQUERA (Ruy-Garcia), capitaine espagnol, accompagna Sébastien Cabot, dans la découverte et la conquête de la rivière de la Plata. Laissé avec Luno de Lara dans le fort Saint-Esprit, en 1530, il en sortit avec 60 soldats, monta un brigantin et, projetant de se faire un établissement à part, gagna la côte du Brésil et s'établit à Ygua. Mosquera battit les Portugais en 1534, poursuivit sa victoire jusqu'à Saint-Vincent qu'il ravagea, se rembarqua ensuite et alla s'établir momentanément dans l'île Sainte-Catherine. S'étant réuni à ses anciens compagnons de Buenos-Ayres, il concourut à la réduction des Indiens et à l'établissement de la colonie dont il fut un des fondateurs.

MOSSAILAMAH, fameux imposteur arabe, était un des principaux chefs de la tribu de Honaïfah, dans la province de Yemamah. L'an 9 de l'hégire (630 de J. C.), il vint à Médine comme chef d'une ambassade que sa tribu envoyait à Mahomet, et il embrassa l'islamisme. Mais à son retour, ayant conçu le dessein d'imiter Mahomet, et d'égaler sa puissance, il s'érigea en prophète, et prétendit lui être adjoint dans la mission de détruire l'idolâtrie, et de rappeler les hommes au culte du vrai Dieu. Il publia des révélations par écrit dans le goût de celles du Coran. On prétend même qu'il avait été d'abord initié dans les projets du législateur des Arabes, et que, ne voulant pas être son inférieur, il avait rompu tout commerce avec lui. Il comprit ensuite qu'il courait moins de risque en agissant de concert avec Mahomet, et il lui écrivit en ces termes : *Mossaïlamah, apôtre de Dieu, à Mahomet, apôtre de Dieu. Que la moitié de la terre soit à toi, et l'autre moitié à moi.* Mahomet, se croyant trop bien affermi pour consentir à un pareil partage, lui envoya cette réponse : *Mahomet l'apôtre de Dieu à Mossaïlamah l'imposteur. La terre appartient à Dieu; il la donne en héritage à ses fidèles serviteurs, et ceux qui le craignent auront une heureuse réussite.* Mossaïlamah ne laissa pas de se former un parti considérable, à la tête duquel il fit des progrès assez rapides. Mahomet vit le commencement de cette révolte, sans avoir la consolation d'en apprendre la fin, avant d'expirer. Une femme nommée Sedjah, fille de Hareth, de la tribu de Tamim, se donna aussi pour prophétesse dans la province de Bahraïm, et y gagna de puissants et nombreux prosélytes : elle alla trouver Mossaïlamah, et voulut avoir avec lui un entretien particulier. Après avoir éloigné la suite de cette femme, il lui fit dresser une tente à côté de la sienne, et l'admit auprès de lui, parfumée comme une fiancée. Interrogé par elle sur les preuves de sa mission divine, il lui répondit par des galanteries qui séduisirent sans doute Sedjah. A la suite d'un colloque sur le même ton, elle l'épousa, passa trois jours avec lui, et retourna dans la tribu de Taglab, qui était celle de sa mère. Le nombre des partisans de Mossaïlamah s'étant beaucoup accru par la jonction de ceux de sa nouvelle épouse, le calife Abou-Bekr envoya deux de ses généraux dans la province de Yemamah, contre cet imposteur. Il les fit suivre bientôt par le fameux Khaled, qui, ayant pris le commandement de l'armée, forte de 40,000 hommes, livra bataille aux rebelles. Repoussé d'abord, il revint à la charge, et les tailla en pièces (632). Mossaïlamah y fut percé, dit-on, par la même lance qui avait tué Hamzah, oncle de Mahomet, au combat d'Ohod, 7 ans auparavant. La mort de ce faux prophète, et celle de 10,000 de ses sectateurs, anéantirent son parti. Les écrivains arabes désignent Mossaïlamah par le surnom de *Menteur,* et n'en parlent qu'avec exécration. Quant à la prophétesse son épouse, elle demeura parmi les Taglabites, jusqu'à l'an 40 (661), qu'ils furent chassés de leur territoire par le calife Moawyah. Alors Sedjah rentra dans le sein de l'islamisme, et se retira à Bassorah, où elle mourut.

MOSSÉ, poëte et littérateur, dont le véritable nom était *Mosès*, naquit, vers 1780, d'une famille juive d'Avignon. Employé dans les bureaux de la préfecture de l'Aude, sous l'administration de M. Trouvé, il essaya de fonder à Carcassonne un journal, qui n'eut aucun succès. Il vint ensuite à Paris, et donna, en 1812, quelques articles au *Mercure*. Depuis il publia un grand nombre d'ouvrages, tous d'une parfaite nullité. Il les vendait lui-même dans une espèce de magasin de bric-à-brac, où ces

livres se mêlaient à des meubles de toute espèce. Attaqué d'une maladie grave qui ne laissait aucun espoir de guérison, il s'asphyxia, avec une Anglaise qui partageait son habitation, le 21 février 1825. On a de lui : *Quelques mots sur le beau sexe et sur ses détracteurs,* suivis des *Prémices poétiques,* Paris, 1808 ; *Ode sur la guerre présente,* 1809, in-8° ; *Poésies* dédiées au comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, Paris, 1809, in-8°, etc. ; *Eucharis,* ou *les sensations d'amour,* Paris, 1824, 3 vol. in-12.

MOSSI (Vincent-Marie), archevêque de Sida *in partibus,* naquit à Casal, le 25 avril 1752. Il était le dernier rejeton de l'illustre famille des Moxis, une des plus anciennes de la Lombardie. Après avoir pris ses degrés en droit et en théologie à l'université de Turin, il fut nommé, en 1777, aumônier du roi Victor-Amédée III ; puis, en 1780, vicaire général de la cour, et abbé de Sainte-Marie de Vezzolan. Directeur du collége des nobles depuis 1784, il devint, en 1796, évêque d'Alexandrie. Ce siége ayant été réuni, en 1805, à celui de Casal, Mossi reçut du souverain pontife le titre d'archevêque de Sida *in partibus infidelium.* Il vécut retiré dans sa maison de campagne pendant toute la durée de l'empire. Lorsque le Piémont fut rendu, en 1814, à la maison de Savoie, Mossi alla se fixer à Turin, et sa maison devint le rendez-vous de tous les hommes distingués dans les sciences et dans les arts. Le roi Charles-Félix lui conféra, en 1827, les insignes de l'ordre suprême de l'Annonciade. Mossi mourut à Turin le 31 juillet 1829. Il possédait une magnifique collection de tableaux, qu'il légua à l'Académie des beaux-arts de Turin. Ce prélat a laissé un traité intitulé : *Sulla verità e divinità della religione cristiana,* Turin, 1823, in-8°.

MOSTACFY-BILLAH (Abou'l Cacem Abdallah IV, al), fils de Moktafy, et 22e calife abbasside de Bagdad, monta sur le trône en 944. Son règne ne dura que seize mois. Trop confiant dans l'émir Moezz-ed-Daulah, il fut déposé par cet audacieux ministre, privé de la vue et relégué dans une prison, où il mourut au bout de quatre ans (949).

MOSTADHER-BILLAH (Abou'l Abbas Ahmed IV, al), 28e calife abbasside de Bagdad, fils et successeur de Moctady, s'assit sur le trône à 16 ans, en 1094, et mourut en 1118, après un règne de 32 ans. Généreux, protecteur éclairé des lettres, il n'avait cependant point les qualités d'un prince : durant son califat les croisés s'emparèrent de Jérusalem (1099) ; cette nouvelle répandit dans Bagdad une telle épouvante qu'on y oublia les prières et les jeûnes d'obligation pendant le ramadhan, ce qui, selon les historiens arabes, avait été jusqu'alors sans exemple.

MOSTADY-BIAMR-ALLAH (Abou-Mohammed Haçan II, al), 33e calife abbasside, succéda à son père Mostandjed en 1170, et mourut en 1180, après un règne glorieux. Son califat est célèbre par la soumission de l'Égypte, qu'il affranchit du joug des califes fatémites, et replaça sous l'influence religieuse des successeurs de Mahomet.

MOSTAERT (Jean), peintre d'histoire, naquit à Harlem, en 1499, d'une famille qui n'était pas sans illustration. Son éducation répondit à sa position dans la société ; mais l'amour des arts occupa tous ses loisirs, et il se livra de bonne heure à l'étude de la peinture, sous Jacques de Harlem, qu'il ne tarda pas à surpasser. Doué d'une figure aimable, il s'attira la protection de la princesse Marguerite, sœur de Philippe Ier, roi d'Espagne. Elle l'attacha à son service, le nomma son gentilhomme, et, pendant 18 années, Mostaert la suivit constamment. Après avoir acquis une fortune considérable, il revint dans sa ville natale, où il fut chargé de travaux multipliés, qui ne l'empêchèrent pas de se livrer aux charmes de la meilleure société. Parmi les tableaux qu'il a exécutés, on citait comme les plus remarquables une *Naissance de Jésus-Christ,* qui décorait le couvent des Dominicains de Harlem ; un *Ecce Homo,* et *la Discorde jetant la pomme au festin des dieux.* Cet artiste aurait une célébrité bien plus étendue, si la presque totalité de ses ouvrages n'avait péri dans l'incendie de Harlem. Il mourut à Harlem, en 1555.

MOSTAERT (François et Gilles), frères jumeaux, de la même famille que le précédent, naquirent à Hulst, près d'Anvers, en 1526 environ, et reçurent les premières leçons de leur père, qui cultivait la peinture avec quelque succès. Leur ressemblance était tellement frappante, que leurs parents eux-mêmes ne pouvaient les distinguer. Ils étaient encore fort jeunes, lorsque leur père alla s'établir à Anvers, où il plaça Gilles chez Jean Mandyn, et François chez Henri de Bles. Ils devinrent tous deux habiles dans leur art. François se livra particulièrement au paysage, et y excella. Il faisait d'abord peindre les figures qu'il introduisait dans ses tableaux ; mais il apprit bientôt à se passer d'un tel secours, et ses ouvrages en acquirent un nouveau prix. En 1555, il fut admis à l'académie d'Anvers. Sa réputation commençait à s'étendre hors de son pays, quand une mort subite et prématurée l'enleva quelque temps après à la fleur de son âge. Gilles, de son côté, cultiva le genre historique ; mais ses figures sont toujours de petite proportion. La partie la plus éminente de son talent est l'entente de la composition. On cite de lui deux tableaux dont l'un a pour sujet *Jésus-Christ portant sa croix,* et l'autre *saint Pierre délivré de prison par un ange.* Il ne cessa de travailler jusqu'à la plus extrême vieillesse, et mourut en 1601.

MOSTAIN-BILLAH (Abou'l-Abbas-Ahmed Ier, al), 12e calife abbasside de Bagdad, succéda à son cousin Monthasser en 862. Trop faible pour régner par lui-même, il s'abandonna aux conseils de ses favoris, et vit ses sujets se soulever plusieurs fois contre son autorité ; enfin, assiégé dans Bagdad par les rebelles, Mostain fut obligé de résigner le califat en faveur de son cousin Motaz, qui, au mépris des traités, fit périr ce malheureux prince (866) ; il n'avait que 31 ans.

MOSTAIN-BILLAH (Abou'l-Fadhl-El-Abbas), fils et successeur de Motawakkel-Mohammed XI, et 11e calife abbasside d'Égypte, porta ce titre honorifique de 1406 à 1415 ; déposé à cette époque, il fut relégué à Alexandrie, où il mourut de la peste vers 1430. Pendant 1412 ce prince avait momentanément été revêtu de la dignité du sultan.

MOSTALY ou **MOSTALA-BILLAH** (Abou'l-Cacem-Ahmed, al), 6e calife fatémite d'Égypte, succéda à son père Montanser en 1094. Sans génie et sans caractère, il ne prit aucune part aux événements qui se pas-

sèrent sous son règne, et laissa toute l'autorité à son ministre Afdhal. Mostaly mourut en 1101. La prise de Jérusalem par les croisés (1099) eut lieu sous son califat.

MOSTANDJED-BILLAH (Abou'l-Modhaffer-Youçouf, al), 32e calife abbasside de Bagdad, succéda à son père Moktafy en 1160. Il eut d'abord à réprimer la révolte d'un de ses frères ; devenu paisible possesseur du trône, il gouverna ses États avec une grande sagesse, et les préserva de toute attaque étrangère. Mostandjed mourut en 1170, victime de la perfidie de son médecin, qui, gagné par un des émirs, fit périr le prince dans le bain.

MOSTANSER-BILLAH (Abou'l-Hassal-Hakem II, al), 9e roi ommyade de Cordoue, succéda en 961 à son père Abdérame III, et mérita l'amour de ses peuples et la reconnaisance de la postérité par sa piété, sa magnificence, sa justice, et la protection efficace qu'il accorda aux savants. Mostanser fonda un grand nombre de colléges, rassembla une immense bibliothèque, et institua l'académie de Cordoue ; il était lui-même très-versé dans les sciences modernes et physiques. Il se montra peu guerrier ; toutefois la conquête de plusieurs villes de l'Espagne chrétienne signala son courage. Ce prince mourut subitement en 976, dans la 16e année de son règne et la 66e de son âge.

MOSTANSER-BILLAH (Abou-Temim-Maad, al), 5e calife fathémite d'Égypte, né au Caire en 1029, fils et successeur de Dhaher, monta sur le trône en 1036. Son règne, le plus long dont il soit fait mention dans les annales du califat, est surtout remarquable par les malheurs qu'il attira sur l'Égypte. D'abord assez heureux dans ses démêlés avec Caim, qui lui contesta l'héritage de Mahomet, Mostanser vit ensuite ses États en proie à la famine et aux dissensions intérieures. Ses généraux, profitant de son incapacité, s'emparèrent du pouvoir et le réduisirent à un tel dénûment, qu'il ne dut la vie qu'aux aumônes d'une femme charitable. Dans cette extrémité, il appela à son secours le célèbre Bedr-el-Djemaly, qui soumit les révoltés, pacifia les tribus arabes, et, par une sage administration de 20 années, rendit à l'Égypte l'ordre et la prospérité. Mostanser mourut au Caire en 1094, laissant pour successeur son fils Mostaly.

MOSTANSER-BILLAH (Abou-Djafar al Mansour, al), 36e calife abbasside de Bagdad, succéda en 1226 à son père Dhaher, et obtint l'amour de ses sujets par sa générosité et par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres et aux arts. Une invasion des Mogols signala les dernières années de son règne ; ces barbares s'avancèrent jusque sous les murs de Bagdad ; mais la conduite courageuse de Mostanser les contraignit à se retirer. Ce prince mourut en 1242, à l'âge de 51 ans.

MOSTANSER-BILLAH (Abou'l-Cacem-Ahmed, al), premier calife abbasside d'Égypte, frère ou neveu du précédent, échappa aux massacres qui suivirent la prise de Bagdad par les Tartares. Parvenu en Égypte, il y fit valoir ses droits à la dignité de successeur de Mahomet, fut reconnu en cette qualité par le sultan Bibars Ier, et en obtint même des troupes pour reconquérir la capitale des califes. Son entreprise ne fut point heureuse : surpris par les Tartares, Mostanser périt dans un combat avec la plupart des siens.

MOSTANSER-BILLAH (Abou-Abdallah-Mohammed, al), roi hafside de Tunis, succéda en 1249 à son père Abou-Zakhariah-Yahia. Après avoir comprimé une révolte de ses frères, il eut à combattre St. Louis, qui, à la tête de 36,000 Français, vint mettre le siége devant Tunis (1270). Mostanser vaincu dut le salut de ses États à la contagion qui ravagea le camp de ses adversaires, et fit périr le roi ; profitant de cette circonstance, il proposa la paix à Philippe le Hardi, et l'obtint au prix de grands sacrifices. Il mourut en 1276, laissant la réputation d'un prince courageux et libéral.

MOSTARCHED-BILLAH (Abou-Mansour-al-Fadhl II, al), 29e calife abbasside de Bagdad, succéda en 1118 à son père Mostadher. Après avoir réprimé une révolte de son frère Aboul-Hassan, et triomphé de Dobaïs, émir des Arabes Açadides, ce prince, plus guerrier que ses prédécesseurs, essaya de s'affranchir de la tyrannie des émirs al-omrah ; mais cette entreprise hardie causa la fin malheureuse de son règne : vaincu par Mahmoud en 1126, il eut la gloire de vaincre, en 1132, les généraux de Masoud ; mais la fortune le trahit, et, fait prisonnier par Masoud en 1135, il n'obtint la liberté qu'à des conditions onéreuses. Il se disposait à retourner dans sa capitale, lorsqu'il fut assassiné par une troupe d'Ismaéliens. Mostarched était âgé de 44 ans, et en avait régné 18.

MOSTASEM-BILLAH (Abou-Ahmed-Abdallah VII, al), 37e et dernier calife abbasside de Bagdad, fils et successeur de Mostanser, monta sur le trône l'an 640 de l'hégire (1242 de J. C.). Aussi faible qu'orgueilleux, ce prince joignait un faste excessif à une avarice sordide, et, tout entier aux plaisirs, abandonna le soin des affaires à ses femmes et à ses courtisans. Une querelle religieuse existait alors à Bagdad entre les sunnites et les chyites : Mostasem fit piller les propriétés de ces derniers, que protégeait son vizir Mowaied-Eddin. Celui-ci, résolu de se venger, persuada à son maître de diminuer le nombre des troupes ; il éloigna ensuite les meilleurs officiers, puis informa Houlagou, frère du kan des Mogols, que Bagdad n'était pas en état de résister à une attaque. Bientôt le conquérant investit la capitale du malheureux calife ; Mostasem sortit enfin de sa léthargie, mais il ne sut prendre aucune résolution courageuse, et capitula après un siége de quelques semaines. Au milieu du massacre et du pillage, il se rendit au camp d'Houlagou, qui lui reprocha durement ses fautes, et le fit condamner à mort avec ses deux fils, l'an 656 de l'hégire (1258) : selon le récit des historiens, Mostasem, enveloppé dans un sac de cuir, fut foulé aux pieds des vainqueurs ; il avait régné 17 ans. En lui s'éteignit la première dynastie des Abbassides, qui avait régné à Bagdad pendant 508 ans.

MOSTOWSKI (le comte THADÉE), l'un des Polonais les plus distingués de notre époque, naquit le 29 octobre 1766, à Varsovie, d'une famille noble et ancienne. Il reçut une éducation soignée, et se montra dès sa jeunesse zélé partisan de l'indépendance de sa patrie. Nommé, en 1790, castellan de Racionz et, par conséquent, membre du sénat polonais, il fonda, conjointement avec Joseph Weyssenhoff et Julien-Ursin Niemcewicz, nonces du palatinat de Livonie, un journal intitulé : *la Gazette nationale et étrangère*, dont le premier numéro parut en janvier 1791. Mostowski devint alors membre du comité constitutionnel, qui rédigea la constitution du 3 mai de

cette année. En août 1792, après l'adhésion du roi Stanislas-Auguste à la fédération de Targowitz, il fut envoyé à Paris en qualité de délégué de la république sarmate. Revenu en Pologne, à la fin de 1793, Mostowski vécut retiré dans sa terre de Tarchomin, près de Varsovie, où il ne tarda pas à être arrêté par les ordres du ministre russe Lieven, et détenu dans sa propre maison pendant trois mois. Délivré au bout de ce temps, par suite de l'insurrection de Kosciusko, il acquit une grande influence dans le parti de l'indépendance, et fut successivement membre du conseil provisoire, du grand conseil, et enfin du conseil de guerre, sous Wawreczki, successeur de Kosciusko. Mostowski ne voulant plus quitter sa patrie, demeura à Varsovie. Il fut envoyé, avec Ignace Potocki, par le roi Stanislas-Auguste, pour traiter avec Suwarow, qui les reçut assez bien, et garantit de sa parole la sûreté des personnes et des propriétés. Malgré cet engagement, les deux députés furent arrêtés, le 20 décembre 1794, par ordre de l'impératrice Catherine, et conduits à Saint-Pétersbourg, avec plusieurs autres chefs du parti patriotique. Détenu d'abord à la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul, ensuite dans une maison de la ville, Mostowski ne fut délivré, ainsi que ses compagnons d'infortune, que par Paul Ier, à son avénement au trône. Il se retira encore une fois dans sa maison de campagne, et s'y livra à l'agriculture et à des travaux littéraires. Devenu, en 1801, membre de la société des Amis des sciences de Varsovie, à la fondation de laquelle il avait contribué, Mostowski publia la belle édition des classiques de son pays, intitulée : *Choix d'écrivains polonais,* qui se compose de 25 vol. in-8°, Varsovie, 1803 à 1805. Cette publication terminée, il revint en France, avec la mission secrète de sonder l'empereur sur ses projets relatifs à la Pologne; mais on sait que Napoléon ne fit jamais sur ce point de réponses franches et positives. Voyant qu'il ne réussissait en rien et désespérant du salut de sa patrie, Mostowski résolut de se fixer en France, et il acheta, en 1809, une terre dans la Sologne, où il vécut loin des affaires jusqu'à l'année 1812. Nommé à cette époque ministre de l'intérieur du grand-duché de Varsovie, il partit pour cette capitale. Après les désastres de la campagne de Russie, et lorsque la Pologne fut entièrement évacuée par les Français, il suivit en France les débris de la grande armée. Ce ne fut qu'en 1815 qu'il retourna dans sa patrie, pour y remplir les fonctions de ministre de l'intérieur et de la police auprès du gouvernement établi par l'empereur Alexandre. Quand la Pologne tenta, en 1830, un dernier effort pour se soustraire au joug étranger, Mostowski ne manqua pas de s'associer au mouvement patriotique, qui devait aboutir à de si tristes résultats. Obligé de fuir, après le triomphe des Russes, il se réfugia de nouveau en France, et se fixa à Paris.

MOTADHED-BILLAH (Abou'l-Abbas-Ahmed III, al), 16e calife abbasside, succéda à son oncle Motamed l'an 279 de l'hégire (882 de J. C.). Ce prince allia la prudence à la fermeté, maintint les grands dans l'obéissance, diminua les impôts qui pesaient sur le peuple, et protégea les savants. Il mourut en 902, après un règne de 9 années, troublé seulement par les incursions des carmathes, qui commencèrent à propager leur secte.

MOTAMED-BILLAH, ou **ALA-ALLAH** (Abou'l-Abbas-Ahmed II), 15e calife abbasside de Bagdad, succéda à son cousin Mohtady l'an 256 de l'hégire (870 de J. C.). Prince incapable, n'ayant d'autre goût que celui des plaisirs, il régna 23 ans, pendant lesquels il ne prit aucune part aux événements, laissant toute l'autorité à son frère Mowaffek. Motamed mourut à la suite d'une débauche en 892, à l'âge de 51 ans. Son neveu Motadhed lui succéda, au préjudice de son fils Djafar.

MOTANABBI. *Voyez* **MOTENABBY.**

MOTARD (François-Paul-Pierre), fils d'un capitaine marchand de Honfleur, naquit dans cette ville le 29 juin 1733, et commença à naviguer dès l'âge de 15 ans. En 1758, il était embarqué sur le vaisseau *le Sceptre,* où il participa à deux combats, le premier contre deux vaisseaux anglais, le second (dans lequel il fut blessé), contre trois vaisseaux de la même nation. A 31 ans, il commandait le navire de Honfleur *la Jeanne Gentille* portant 18 hommes d'équipage et 6 petits canons. Se trouvant à 15 lieues nord-ouest des Açores, il fut joint par un corsaire de Salé armé de 28 canons et monté par 250 hommes. Malgré l'immense supériorité du corsaire, il n'hésita pas à soutenir un combat de 2 heures et demie, à la suite duquel, abandonné de son équipage, et restant lui troisième sur le pont, il fut pris à l'abordage. Il avait reçu, indépendamment de plusieurs coups de massue, cinq coups de sabre. Conduit à Salé, il ne fut racheté d'esclavage qu'au bout de 3 ans. De retour dans sa patrie, il continua à naviguer. Il commandait le navire du Havre *le Stanislas,* de 24 canons de 12 et de 183 hommes d'équipage, lorsque, le 15 juin 1780, il rencontra, à 9 heures du matin, dans le nord de Dunkerque, à 5 lieues de distance, 3 frégates anglaises et un ketch. Une des frégates lui donna la chasse, et le combat s'engagea bientôt à portée de pistolet et presque vergue à vergue. C'était *l'Apollon,* de 36 canons, dont 26 de 12 en batterie et 10 de 6 sur les gaillards. Ce bâtiment, l'un des meilleurs de la marine anglaise, avait un équipage de 250 hommes. Néanmoins, après 3 heures de combat, et malgré la perte de deux de ses mâts et de sa grande vergue, *le Stanislas* contraignit la frégate anglaise à s'éloigner après qu'elle eût reçu 12 boulets à la flottaison, qu'elle eût perdu son capitaine, 25 hommes de son équipage, et qu'elle eût eu 40 hommes blessés. Les Français comptaient 5 morts et 27 blessés ; de ce nombre était l'intrépide Motard, atteint aux bras et à la tête, et dont les vêtements étaient criblés de balles. Le ministre en ayant rendu compte au roi, Louis XVI ordonna que le brave capitaine Motard fût attaché à sa marine militaire. Il lui fit expédier le brevet de lieutenant de frégate et remettre une épée sur laquelle était gravée l'inscription : *Prix de la valeur maritime.* La communauté de Honfleur déclara, par une délibération expresse, qu'il serait exempt de la capitation, du guet et de la garde, ainsi que du logement des gens de guerre. Motard reçut, peu après, la croix de Saint-Louis, et fut chargé ensuite de plusieurs commandements. En 1782, ayant sous ses ordres 4 canonnières, armées chacune de 3 canons de 24, il escorta, à diverses reprises, plus de 200 bâtiments de commerce du Havre à Cherbourg et à Saint-Malo, et remplit si bien cette mission, plus périlleuse que brillante, qu'aucun de

ces bâtiments ne tomba au pouvoir de l'ennemi, auquel il prit au contraire deux corsaires. Promu capitaine de vaisseau, en 1792, et nommé au commandement du *Brillant,* stationné sur la rade de Cherbourg, il fut contraint, l'année suivante, d'abandonner le service, les souffrances qu'il ressentait de ses nombreuses blessures exigeant un repos qu'il différait depuis trop longtemps. Il mourut à Honfleur le 23 juillet 1793, laissant un fils, MOTARD (*Léonard-Bernard*), né à Honfleur le 27 juillet 1771, aujourd'hui contre-amiral en retraite. Thomas a consacré à ces deux marins deux notices insérées dans son *Histoire de la ville de Honfleur.*

MOTASEM-BILLAH (ABOU-ISCHAK-MOHAMMED III, AL), 4e fils d'Haroun-el-Raschid, et 8e calife abbasside de Bagdad, succéda à son frère Almamoun l'an 218 de l'hégire (833 de J. C.). Intolérant et cruel dans les disputes de religion, barbare dans ses guerres avec l'empereur Théophile, Motasem mourut en 842, peu regretté de ses sujets. Il créa la milice turque, qui dans la suite devint si fatale aux califes, et, pour l'éloigner de Bagdad, fonda à 12 lieues de cette capitale la ville de Sermenraï. Les historiens arabes remarquent que Motasem avait régné 8 ans et 8 mois, qu'il était le 8e de sa famille, qu'il se trouva dans 8 batailles, et qu'il laissa 8 fils et 8 filles, 8,000 esclaves, 8 millions de dinars d'or, et 8 fois 10 millions de drachmes d'argent : cette circonstance lui a mérité un surnom équivalent à celui de *huitainier.*

MOTAWAKKEL ALA-ALLAH (ABOU-ABDALLAK MOHAMMED BEN-YOUÇOUF AL DJEZAMY, AL), prince de la famille des Ben-Houd, régna au 13e siècle sur la plus grande partie de l'Espagne musulmane, qu'il avait enlevée aux Almohades. Guerrier habile et bon politique, il releva momentanément la puissance des Mores, et balança les armes du roi de Castille, Ferdinand, et de Jayme Ier, roi d'Aragon. Motawakkel périt assassiné, l'an de l'hégire 634 (1236 de J. C.), au moment où il se disposait à secourir la province de Valence contre les chrétiens.

MOTAWAKKEL ALA-ALLAH (ABOU-DJAFAR-MOHAMMED XII, AL), 17e et dernier calife abbasside d'Égypte, succéda à son père Mostanser-Yacoub. Son règne eut une courte durée : une victoire de l'empereur Sélim Ier (1516), renversa en même temps le trône des sultans mameluks et la puissance califale. Ayant été fait prisonnier, Motawakkel fut forcé de renoncer à tous ses droits et à ceux de sa famille, et reconnut le vainqueur pour chef suprême de la religion musulmane. Il resta 4 ans captif à Constantinople, et alla en Égypte, où il mourut l'an de l'hégire 945 (1538). En lui s'éteignirent le pouvoir et l'illustration de la race des Abbassides, qui pendant 800 ans avait occupé la chaire pontificale de l'islamisme. Motawakkel laissait deux fils, dont on ignore la destinée.

MOTAWAKKEL-BILLAH (ABOU'L-FADHL-DJAFAR Ier, AL), 10e calife abbasside de Bagdad, succéda en 232 de l'hégire (847) à son frère Wathek. Pendant son règne, qui dura 15 ans, les troupes musulmanes conquirent l'Arménie, et vainquirent l'empereur grec Michel III dans une bataille sanglante. Motawakkel mourut assassiné en 861 ; il s'était attiré la haine des grands par son intolérance et par sa cruauté à leur égard : d'ailleurs affable pour le peuple, il avait protégé les lettres et les arts.

MOTAZ-BILLAH (ABOU-ABDALLAH-MOHAMMED V, AL), fils du précédent et 13e calife abbasside, succéda en 251 de l'hégire (866) à son cousin Mostain. Ce prince indolent et cruel fut déposé à la suite d'une révolte des milices turques (869), et mourut peu après dans une prison ; il avait régné environ 3 ans, et n'en avait que 22.

MOTÉNABBY (ABOU'L-TAYYB-AHMED, AL), célèbre poëte arabe, né l'an 303 de l'hégire (915 de J. C.), mort en 354 (965), voulut d'abord s'ériger en prophète, se fit même quelques partisans, mais fut emprisonné par Loulou, gouverneur d'Émès. Rendu à la liberté, il trouva tous ses prosélytes dispersés, et devenu plus sage, il tourna son imagination ardente vers l'étude de la poésie, et fut accueilli honorablement dans plusieurs cours asiatiques. On a de lui un *Divan,* ou *Recueil de poésies,* très-estimé en Orient, et dont la Bibliothèque du roi à Paris possède plusieurs manuscrits. Sylvestre de Sacy a, dans la *Chrestomatie arabe,* publié la traduction de quelque poésies de Moténabby.

MOTHARREZ (ABOU-OMAR-MOHAMMED, AL), écrivain arabe, né en 261 de l'hégire (874), et mort en 345 (659), obtint de son vivant une immense réputation dans les sciences et dans l'histoire. On cite parmi ses ouvrages, qui sont fort nombreux, une *Histoire des Arabes,* intitulée : *Akhbar-al-Arab,* et divers écrits *sur les klepsidres* (*kitab essaat*), *sur le jour et la nuit, sur les tribus arabes,* etc.

MOTHARREZY (ABOU'L-FATH-NASSER-IBN-ABD-EL-SAYD, AL), savant arabe, né à Khiva en 538 de l'hégire (1144 de J. C.), s'occupa de jurisprudence, de philologie et de poésie ; sa réputation devint si grande, qu'on le proclamait un digne successeur de Zamakschary. Il mourut dans sa patrie en 1213. Ses principaux ouvrages sont un dictionnaire arabe destiné à expliquer les termes de jurisprudence ; il est intitulé : *Al-Mogreb filloghat ;* un commentaire sur les *Mekkemat* de Hariri, intitulé : *Idhah ;* un traité de grammaire intitulé : *Misbah,* ou Flambeau.

MOTHE-HOUDANCOURT (PHILIPPE DE LA), duc de Cardone, maréchal de France, né en 1605, fit ses premières armes à l'âge de 17 ans, sous le duc de Montmorenci, et se distingua dans un grand nombre de combats en France, dans les Pays-Bas et en Piémont, où sa conduite aux siéges de Chiers et de Turin le signala comme digne d'un commandement supérieur. En effet, la Mothe reçut en 1641 le titre de vice-roi de Catalogne, et se mit à la tête de l'armée française qui agissait dans cette province. Vainqueur à Tarragone, à Villefranche, où il gagna le bâton de maréchal, et à Lérida, il fut moins heureux dans un second combat livré près de cette ville, et se vit obligé d'abandonner le fruit de ses premiers succès. Ses ennemis, prompts à saisir l'occasion de l'éloigner du commandement, l'accusèrent de négligence coupable. Enfermé au château de Pierre-Encise, il se vit traîner devant les tribunaux, jusqu'à ce qu'enfin le parlement de Grenoble le déchargea de toute imputation, et le rendit à la liberté après une détention de 4 ans. La Mothe ne prit qu'une faible part aux troubles de la Fronde ; l'injustice dont il avait été victime l'aurait rangé dans le

parti des mécontents; mais ses talents, tout militaires, ne le destinaient pas au rôle de chef de faction. Les progrès des Espagnols dans la Catalogne rappelèrent ce brave maréchal sur le terrain où il avait déjà triomphé, et où il soutint de nouveau l'honneur des armes françaises, surtout dans sa belle défense de Barcelone. Revenu à Paris, en 1657, la Mothe y mourut la même année.

MOTHE LE VAYER (François de la), membre de l'Académie française, né à Paris en 1588, fit de profondes études dans les lettres, l'histoire et le droit. Son père lui avait transmis la charge de substitut du procureur général au parlement; mais éloigné par goût des affaires, il s'en démit pour se livrer entièrement à ses recherches favorites. Toutefois il avait près de 50 ans lorsqu'il mit au jour ses premiers écrits. Son *Traité* de l'instruction à donner à M. le Dauphin (Louis XIV), lui mérita d'être désigné par le cardinal de Richelieu comme le précepteur de ce prince; mais ce ne fut qu'après avoir dirigé les premières études du jeune duc d'Orléans, que la Mothe obtint le poste éminent dont il était digne par ses vastes connaissances. Après le mariage de son auguste élève (1660), il termina l'éducation de Monsieur, frère de Louis XIV. La Mothe, que Naudé a surnommé *le Plutarque de la France*, mourut, en 1672. Ses ouvrages, fort nombreux et remarquables par l'immense érudition sinon par le style, ont été réunis plusieurs fois; l'édition la plus complète est celle de Dresde, 1756-59, 14 vol. in-8°. Nous citerons entre autres: *Discours de la contrariété d'humeurs qui se trouve entre certaines nations*, etc., 1636; *Considérations sur l'éloquence française*, 1638; *De l'Instruction de M. le Dauphin*, 1640; *De la Vertu des païens*, 1642; *Jugement sur les anciens et principaux historiens grecs et latins*, 1646; *Petits traités en forme de lettres*, 1659; *Hexameron rustique*, 1670; *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, 1698. Montlinot a publié l'*Esprit de la Mothe le Vayer*, 1763, in-12. Alletz a donné un autre recueil sous le même titre, 1783, in-12. — De la Mothe le Vayer (*Jean-François*) de la famille du précédent, maître des requêtes, mort en 1764, est auteur d'un *Essai sur la possibilité d'un droit unique*, 1764, in-12.

MOTHY-LILLAH ou **BILLAH** (Abou'l-Cacem-Fadhl ou Moffad'al al), 23e calife abbasside et fils de Moktader, succéda à son cousin Mostakfy l'an 334 de l'hégire (946 de J. C.). Entièrement soumis à l'émir Al-Omrah, ce prince porta 29 ans le titre de calife, sans prendre la moindre part aux affaires, et vécut à peu près dans l'obscurité. Pendant son règne les charges publiques furent rendues vénales, et l'Égypte s'affranchit du joug des Abbassides. Mothy-Lillah mourut en 974, après avoir abdiqué en faveur de son fils Taïe-Lillah.

MOTIN (Pierre), poëte français, né dans le 16e siècle, à Bourges, était l'ami du satirique Regnier. Balzac, dans une de ses *Lettres* à Chapelain, dit que Motin fut chargé par Henri IV de mettre en vers français une pièce latine composée par le P. Teron, jésuite, au sujet de la naissance du Dauphin. On peut en conclure qu'il jouissait de quelque considération à la cour. Il mourut au plus tard en 1615, comme on l'apprend des *Stances* de Bonnet, son neveu, imprimées cette année, dans les *Délices de la poésie française*, 933.

MOTIS (Jean), poëte latin, sur lequel on ne trouve aucun renseignement dans les biographies les plus complètes, était né dans le 15e siècle, à Naples, et remplissait la charge honorable de secrétaire apostolique. On ne connaît de lui qu'un opuscule intitulé: *Invectiva cœtus fœminei contra mares*: c'est un petit poëme en vers élégiaques, composé de 81 distiques. Il en existe une très-ancienne édition in-4°, que les bibliographes croient sortir des presses de Félix Riessinger, imprimeur à Naples de 1471 à 1479.

MOTTA FEO E TORRES (Louis da), amiral portugais, naquit à Lisbonne, le 16 mars 1769. Il fit de brillantes études à l'Académie royale des gardes-marines, où il remporta le grand prix, qui lui fut décerné en présence de la reine Marie Ire et des princes ses fils. De 1786 à 1791, il fut employé, comme lieutenant de vaisseau, sur différentes escadres qui croisèrent au détroit de Gibraltar ou le long des côtes de la Méditerranée. Devenu capitaine de corvette, il fit partie de la flotte qui se rendit, en 1792, à Naples, sous les ordres de l'amiral Sanches de Brito, puis de celle qui croisa dans la Méditerranée. Rentré dans le port de Lisbonne en 1793, da Motta fut nommé capitaine de frégate, et s'embarqua peu après sur *la Reine de Portugal*, un des vaisseaux de la flotte qui, commandée par le contre-amiral Valle, se joignit à l'escadre de l'amiral anglais, lord Howe, pour croiser sur les côtes de France. Promu au grade de capitaine de vaisseau, en 1796, il fut chargé par le prince-régent depuis Jean VI, de porter des cadeaux à l'empereur de Maroc. A son retour, il fut nommé chef de division, et commanda en cette qualité, jusqu'en 1799, les batteries destinées à défendre l'entrée du Tage. Le 19 mars 1800, il escorta, de Lisbonne au Brésil, avec 7 bâtiments de guerre, un convoi de 114 voiles. L'année suivante il croisa sur les côtes de l'Amérique du Sud, et fit le blocus du Rio de la Plata contre les Espagnols. Après la paix avec cette nation, da Motta fut nommé commandant de la province de Paraïba du Nord. Revenu en Europe en 1805, il fut envoyé à la tête d'une escadre devant Alger, pour y traiter de la paix et racheter les captifs; mais, malgré les bons offices des consuls étrangers, notamment de M. Dubois-Thainville, agent français auprès du dey, il ne put rien terminer. Il croisa ensuite sur les côtes barbaresques, et s'empara de plusieurs corsaires d'Alger et de Tunis. Lorsque le Portugal fut attaqué par les armées françaises en 1808, da Motta prit le commandement de trois légions organisées pour la défense de Lisbonne, et affecta une forte somme aux besoins de l'État. Il passa, en 1811, au Brésil, où la famille royale s'était retirée dès 1807; devint successivement chef d'escadre, vice-amiral, et commandeur de l'ordre militaire de Saint-Benoît d'Aviz. En 1816, il fut envoyé dans le royaume d'Angola, avec le titre de gouverneur et capitaine général, fonctions qu'il exerça pendant 3 ans. Au bout de ce temps, il revint à Rio-Janeiro, et fut nommé conseiller de guerre et marine. En 1821, il accompagna son souverain à Lisbonne, où il fut employé, dans le conseil de l'amirauté, jusqu'à sa mort, arrivée le 26 mai 1823.

MOTTAKY-BILLAH (Abou-Ishac-Ibrahim II, al), 21e calife abbasside, succéda à son frère Rabdy-Billah l'an

329 de l'hégire (940 de J. C.). Ce prince, après un règne de 4 ans, devint la victime des querelles élevées entre les prétendants à la charge d'émir-al-omrah. Le Turc Touroun, resté maître de ce poste élevé, s'empara par trahison de la personne du calife, lui fit crever les yeux (944), et ne lui laissa qu'une ombre de puissance. Mottaky survécut 25 ans à son infortune; il mourut en 965. C'est lui qui céda à l'empereur Romain-Lécapène le fameux mouchoir conservé à Édesse, lequel, suivant une tradition, avait servi à essuyer la face de Jésus-Christ.

MOTTE (Antoine HOUDAR de la), membre de l'Académie française, né à Paris le 17 janvier 1672, était fils d'un chapelier originaire de Troyes. Après avoir fait ses humanités chez les jésuites, il étudia le droit, mais l'abandonna bientôt pour se livrer à son goût pour les lettres. Il travailla d'abord pour le théâtre. Sa première pièce, *les Originaux*, ne réussit point. Rebuté par cet échec, il voulut renoncer au monde, et se rendit au célèbre monastère de la Trappe. De sages conseils l'ayant décidé à revenir dans sa famille, son penchant pour le théâtre l'entraîna de nouveau à rechercher les suffrages du public, et il donna successivement à l'Opéra et au Théâtre-Français un grand nombre de pièces qui pour la plupart obtinrent un beau succès; il suffit de citer *Issé, le Triomphe des arts, Sémélé*, la comédie du *Magnifique*, et la tragédie d'*Inès de Castro :* cette dernière rappela même le succès du Cid. La Motte ne fut pas aussi heureux dans ses *odes*, où l'on remarque de belles strophes, mais qui parfois sont dépourvues de chaleur et de poésie. Une entreprise singulière, et qui lui attira les sarcasmes de ses contemporains, fut l'*Abrégé de l'Iliade*, qu'il traduisit sans savoir un seul mot de grec, et réduisit de douze chants, sous prétexte de l'améliorer; ce malencontreux travail n'est plus connu que par l'épigramme de J. B. Rousseau. Du reste la Motte se défendit dans un excellent discours *sur la critique*, modèle de diction, de clarté et de discussion, comme tous ses écrits en prose sur les divers genres de littérature; il y parut bien au-dessus de son adversaire, Mme Dacier, qui néanmoins avait la raison de son côté. Les *églogues* et les *fables* de la Motte, publiées vers le même temps, obtinrent un brillant succès, surtout aux séances de l'Académie, où l'art de son débit déguisait la faiblesse ou la dureté des vers. On s'étonne, après la réputation méritée dont il jouissait, de le voir tout à coup décrier l'art de Corneille et de Racine, s'élever contre les entraves de la versification et contre les illusions de l'enthousiasme poétique, proscrire la règle des unités théâtrales, et, pour prouver ses assertions, écrire une tragédie et des odes en prose, armes puissantes pour ses ennemis, et fort peu propres à militer en faveur de sa cause. On accuserait son jugement si l'on ne savait qu'alors il devina le génie de Voltaire. Poursuivi sans cesse par les épigrammes et par d'injurieuses satires, la Motte montra dans ses réponses une rare urbanité; sa douceur inaltérable, son caractère plein de bonté et de droiture le firent respecter et estimer même de ses antagonistes. Accablé de bonne heure par les infirmités, aveugle dès l'âge de 40 ans, il mourut le 26 décembre 1731; il n'avait point été marié. Il fut l'ami intime de Fontenelle, à qui on l'a souvent comparé. Les *OEuvres de la Motte* ont été recueillies en 10 vol. in-12, 1754 : on a publié ses *OEuvres choisies* en 2 vol. in-18.

MOTTE (Guillaume MAUQUEST de la), chirurgien, né à Valogne le 27 juillet 1655, mort dans cette ville le même jour, en 1737, fit ses études dans les hôpitaux de Paris, et de retour dans sa patrie, y obtint une grande réputation comme opérateur et comme accoucheur. La science doit beaucoup à ses ouvrages, qui ont été souvent réimprimés et traduits dans plusieurs langues; en voici les titres : *Traité complet des accouchements*, etc., 1715, in-4°; l'édition de Devaux, 1725, enrichie de réflexions et d'observations, a servi de type à toutes les suivantes : *Dissertation sur la génération, sur la superfétation*, etc., 1718, in-12; *Traité complet de chirurgie*, etc., 1722, 3 vol. in-12; nouvelle édition, 2 vol. in-8°, revue et corrigée par Sabathier.

MOTTE (François la), premier violon de la chapelle impériale de Vienne, naquit dans cette ville en 1751. A 12 ans, il s'était déjà fait une sorte de réputation; il jouait des morceaux entiers sans changer de corde, et exécutait de longs passages tout en *staccato*. Il se rendit à Paris en 1779, et se fit entendre avec beaucoup de succès au Concert spirituel. De là il passa en Angleterre; mais ayant fait des dettes à Londres, il y fut arrêté à la requête de ses créanciers. Les prisons ayant été enfoncées dans la fameuse insurrection excitée en 1780 par lord Gordon, la Motte se revit en liberté : il en profita pour se réfugier en Hollande, où il mourut, en 1781, n'ayant encore que 30 ans. Ses œuvres gravées consistent en trois *Concerto*, six *Solo*, et des *Airs* variés pour le violon.

MOTTE (Jeanne de LUZ, de SAINT-REMY, de VALOIS, comtesse de la), née le 22 juillet 1756, à Fontette en Champagne, sous le chaume et dans l'indigence, descendait de la maison royale de Valois, par Henri de Saint-Remi, fils naturel, que le roi Henri II avait eu de Nicole de Savigni. En 1776, sa généalogie, appuyée des titres les plus authentiques, étant certifiée par d'Hozier de Serigni, juge d'armes de la noblesse de France, le duc de Céreste-Brancas se chargea de présenter à la reine Marie-Antoinette, et à M. de Maurepas, un mémoire en faveur de la demoiselle de Valois, de son frère aîné, et d'une jeune sœur. La marquise de Boulainvilliers, femme du prévôt de Paris, avait trouvé, dans le village de Boulogne, les deux premiers de ces enfants, demandant l'aumône, et les avait fait élever à ses frais. Cette dame se chargea aussi, par charité, de la sœur puînée, qui était venue plus tard de Fontette, où ses parents l'avaient abandonnée. Le 9 décembre, trois brevets de pension furent accordés par le roi, au fils et aux deux filles de Jacques de Saint-Remi de Valois, mort à l'Hôtel-Dieu de Paris. Le jeune homme, ayant commencé par être matelot, devint enseigne, puis lieutenant de vaisseau, sous le nom de baron de Saint-Remi de Valois. Il était, dit-on, aussi mauvais sujet que sa sœur, avait moins d'esprit, et mourut avant elle. En 1780, Mlle de Valois devint l'épouse du comte de la Motte, qui servait dans la gendarmerie de France, et qui fut placé, alors, dans les gardes de Monseigneur le comte d'Artois. Leurs communes ressources (qui se bornaient aux trois pensions), étant trop faibles pour les faire subsister, Mme de la Motte pria Mme de

Baulainvilliers de la mener chez le cardinal de Rohan, grand aumônier de France; ce qui eut lieu au mois de septembre 1781. La protectrice des enfants Valois mourut bientôt après. Leur mère, à une époque peu éloignée de là, fit un appel à la générosité du même prélat, et vint lui demander ses bons offices auprès du roi. Mme de la Motte était âgée de 25 ans: sans avoir l'éclat de la beauté, elle était parée des grâces de la jeunesse, s'énonçait facilement et avec l'air de la plus grande bonne foi. Ces dehors séduisants, venant à l'appui de la naissance et des malheurs d'une descendante des Valois, intéressèrent vivement le cardinal. Elle reçut d'abord de lui de légers secours et ensuite le conseil de s'adresser directement à la reine, dont il avouait, avec un profond chagrin, avoir encouru la disgrâce complète. Mme de la Motte, formant dès lors son plan pour séduire entièrement un esprit faible et crédule, dit très-positivement à ce prince, qu'elle avait par degrés obtenu la confiance la plus absolue de Marie-Antoinette, et qu'elle pouvait ainsi devenir un intermédiaire utile entre lui et la souveraine dont il souhaitait si ardemment reconquérir le suffrage. La comtesse de la Motte découvrit que la reine avait refusé aux joailliers de la couronne (Boehmer et Bassange), l'autorisation de lui acheter un superbe collier de diamants, du prix de 16 à 1800 mille fr.: au bout de quelque temps l'intrigante vint dire à Boehmer, que Sa Majesté s'était ravisée, et payerait le collier à des époques fixes, mais qu'elle exigeait que ce marché se passât dans le plus grand secret. Soit en même temps, soit quelques jours après, Mme de la Motte apporta au joaillier une prétendue lettre de Marie-Antoinette. Celui-ci ne trouvant pas que cette assurance écrite fût tout à fait suffisante, Mme de la Motte promit de lui envoyer, comme chargé spécialement de traiter mystérieusement l'affaire, un des personnages les plus considérables de la cour. En effet, le cardinal, dont cette femme avait fasciné les yeux, au point de lui persuader que la reine, soupirant après la possession du collier, consentait à lui en avoir, à lui seul, l'obligation, comme négociateur, en traita avec Boehmer et Bassange, moyennant la somme de 1,600,000 francs. Au mois d'août 1784, une scène, combinée avec la plus grande perfidie et d'une impudence sans égale, fit croire au prélat, dupe de Mme de la Motte et de ses complices, qu'il recevrait un soir, dans un des bosquets de Versailles, un témoignage non équivoque de l'approbation de sa souveraine. Dès ce moment il mit la plus grande activité dans ses démarches : le précieux bijou dont il était question passa entre ses mains; et il le livra, le 1er février 1785, à Mme de la Motte, sur une simple autorisation signée : *Marie-Antoinette de France*. Or il est à remarquer que la reine n'avait jamais ajouté ces derniers mots à sa signature, étant née archiduchesse d'Autriche, et n'appartenant, comme on sait, à la maison de France que par son mariage. Le cardinal de Rohan pouvait-il ignorer cette circonstance, ou l'avoir oubliée? Au surplus, le nom de la seconde personne de l'État ne paraissait nullement dans le marché conclu par le grand aumônier : celui-ci avait acquis le collier uniquement pour son compte, mais en confiant aux joailliers que c'était en vertu d'un ordre signé de l'épouse de Louis XVI, à laquelle cette riche parure était destinée. Les billets souscrits par lui étaient payables à des termes fixes, dont le premier (de 400 mille livres tournoises) avait son échéance le 10 août. Le cardinal de Rohan n'ayant pas été en mesure de payer à cette époque, Boehmer alla se plaindre à une personne de la reine, et produisit une lettre du grand aumônier. Marie-Antoinette, hors d'elle-même, ainsi qu'on peut le penser, lorsqu'elle en eut connaissance, laissa cependant écouler le temps nécessaire pour rassembler les preuves, avant de parler au roi de faits aussi graves. Personne n'ignore de quelle manière le cardinal fut arrêté à Versailles, le jour de l'Assomption. On sait aussi qu'il eut le temps et la présence d'esprit de donner à l'un de ses gens l'ordre de partir pour Paris, et de brûler toute la correspondance de Mme de la Motte, à laquelle étaient probablement joints les prétendus écrits de la reine. La justice atteignit, le 18, à Bar-sur-Aube, l'auteur de tant d'iniquités; et dès lors s'ouvrit, pour l'épouse de Louis XVI, la carrière des malheurs les plus terribles. La Motte, complice des crimes de sa femme, et surtout comme faussaire, était déjà passé en Angleterre, après avoir mis en sûreté le produit de la vente du collier. Conduite à la Bastille, Mme de la Motte nia d'abord de s'être mêlée de l'affaire pour laquelle elle était arrêtée, et déclara qu'on pouvait tirer, sur ce sujet, de grandes lumières de Cagliostro, chez qui elle avait demeuré, rue Saint-Claude au Marais. Dans ses confrontations avec l'infortuné prélat et les autres accusés, elle se montra le front armé d'insolence et d'impudeur, et eut presque toujours l'injure à la bouche. Par l'arrêt que le parlement de Paris rendit le 31 mai 1786, elle fut condamnée à faire amende honorable, la corde au cou, à être fouettée et marquée sur les deux épaules, puis enfermée pour le reste de ses jours à la Salpêtrière. Elle subit, dans la prison même de la Conciergerie, la peine qui lui était infligée, parce qu'on craignait que le désespoir et la fureur ne la portassent à proférer en public des calomnies atroces. Transférée à la maison de correction, elle tenta de s'étouffer avec la couverture de son lit. Au bout de quelque temps, ayant trouvé un moyen de s'échapper déguisée en homme, elle alla rejoindre son mari qui avait été condamné avec elle par contumace, et qui jouissait, dans la Cité de Londres, du fruit et de l'impunité de ses vols. Dès le moment de l'exécution du jugement, la Motte avait osé menacer, si l'on ne lui rendait pas sa femme, de faire publier un Mémoire où la reine et le baron de Breteuil seraient étrangement compromis. Quelques personnes répètent encore, que le silence de ce couple infâme fut acheté par un envoi d'or et d'argent, et qu'à ce prix on obtint la remise de la prétendue minute du libelle qui avait été annoncé. Ce Mémoire de la Motte, amas de mensonges évidents et de grossièretés dégoûtantes, n'en fut pas moins imprimé, et l'édition envoyée tout entière, dans les premiers temps de la révolution, à Gueffier, libraire de Paris. L'intendant de la liste civile la fit acheter, et donna l'ordre de la brûler, ce qui eut lieu dans les fours de la manufacture de Sèvres, le 30 mai 1792, avec si peu de mystère, qu'une dénonciation en donna connaissance, le jour même, à l'assemblée nationale : on trouva un certain nombre d'exemplaires du Mémoire dans le château des Tuileries, après le siége qui en fut fait le 10 août 1792. Mme de la Motte ne profita pas longtemps de sa liberté et de son infamie. Sa santé

avait été altérée par une chute qu'elle avait faite pour se soustraire à ses créanciers : une fièvre bilieuse s'ensuivit, et fut, dit-on, occasionnée par un excès auquel elle s'était livrée, en mangeant des fruits. D'autres prétendent qu'elle se jeta du haut d'une fenêtre sur le pavé. Ce qui est certain, c'est qu'elle mourut à Londres, le 23 août 1791. Le 27 janvier 1794, on amena dans la prison de Paris dite *Port Libre,* une demoiselle Saint-Remi de la Motte. On la prit d'abord pour la femme trop fameuse à laquelle cet article est consacré ; mais on se souvint que celle-ci était morte en Angleterre, et il fut constaté que c'était sa sœur. Pour tout ce qui concerne l'affaire du collier et l'accusatian intentée au cardinal de Rohan, on peut consulter les *Mémoires* de l'abbé Georgel.

MOTTE-FOUQUÉ. *Voyez* **FOUQUÉ.**

MOTTE-GUYON. *Voyez* **GUYON.**

MOTTE D'ORLÉANS. *Voyez* **D'ORLÉANS.**

MOTTE-PICQUET (le comte Toussaint-Guillaume PICQUET de la MOTTE, plus connu sous le nom de la), naquit à Rennes, en 1720. Une activité extraordinaire, une grande habileté dans les manœuvres, et une audace peu commune, en ont fait un des officiers les plus distingués de la marine française. Entré au service en 1735, il s'embarqua, deux ans après, sur *la Vénus,* envoyée en croisière contre les Salétins, corsaires barbaresques. Il avait déjà fait 9 campagnes, lorsque en 1745, il s'embarqua sur *la Renommée,* commandée par Kersaint. L'année suivante, cette frégate revenait, pour la troisième fois, du Canada en Europe, et avait livré aux Anglais deux combats très-glorieux, lorsqu'elle tomba, pendant la nuit, au milieu de l'escadre de l'amiral Anson, qui venait d'échouer dans sa tentative sur Lorient. L'amiral anglais détacha contre elle une frégate de 36 canons, qui fut démâtée et obligée de se retirer. Une deuxième frégate eut le même sort. Celle-ci fut remplacée par un vaisseau de 70 qui lâcha plusieurs bordées contre *la Renommée.* Kersaint, blessé grièvement, fit appeler les officiers, et, croyant avoir assez fait pour l'honneur du pavillon, leur proposa de se rendre. Est-ce pour cela que vous m'avez fait venir? demanda de la Motte-Picquet : en ce cas, je retourne à mon poste. Kersaint étant hors d'état de diriger le combat, la Motte-Picquet prit le commandement, et manœuvra avec tant d'audace et d'habileté, qu'il réussit à faire rentrer la frégate au Port-Louis. Il avait eu, pendant l'action, la joue dépouillée par un coup de canon qui coupa son chapeau au ras de la tête. Pendant la guerre de 1756, il fut presque continuellement employé. En 1760, commandant une prame portant 26 canons de 36, destinée à défendre les côtes et à escorter les convois, il proposa au commandant d'une autre prame, d'attaquer de compagnie un vaisseau anglais : l'autre officier, plus ancien que lui, refusa. La paix de 1763 ne fut point pour la Motte le signal du repos. Il se distingua surtout dans les campagnes d'évolution des escadres de d'Orvilliers et de Duchaffault. Il commandait *le Solitaire,* dans l'escadre de ce dernier, ayant à son bord le duc de Chartres. Il passa, en 1777, au commandement du *Robuste ;* il eut l'honneur d'y recevoir l'empereur Joseph, qui se souvint toujours de lui avec intérêt, et lui écrivit, pendant la guerre d'Amérique, pour le féliciter de ses succès. Dans cette même campagne, un vaisseau anglais vint le hêler pendant la nuit, d'une manière qui lui parut inconvenante. La Motte-Picquet, accoutumé à braver des forces supérieures, et peu disposé à supporter des insultes, le joignit au jour, et le força de lui envoyer à bord un officier pour lui faire des excuses. Au mois de février 1778, chargé, avec 7 vaisseaux et 3 frégates, de conduire au delà du cap Finistère, un convoi américain, il remplit avec succès sa mission, sans avoir été attaqué par les Anglais. La Motte-Picquet était déjà un des meilleurs officiers de son corps, lorsque la guerre d'Amérique vint lui fournir les occasions d'augmenter sa réputation. Il n'était encore que capitaine de vaisseau. Il n'avait point sollicité d'avancement : il avait été oublié. Cette espèce d'injustice, dont il n'avait pu s'empêcher de témoigner quelque mécontentement, fut réparée : il fut nommé chef d'escadre. Au combat d'Ouessant, en 1778, il montait *le Saint-Esprit,* où se trouvait le duc de Chartres ; et il partagea la gloire d'avoir combattu, au moins sans désavantage, des forces très-supérieures. De ce moment, nous verrons la Motte se multiplier, se surpasser, méritant toujours le succès, même quand il ne l'obtient pas. Après le combat d'Ouessant, il alla croiser sur les côtes d'Angleterre avec trois vaisseaux, et rentra au bout d'un mois à Brest, comme le lui avait ordonné le ministre, ramenant 13 prises faites sur l'ennemi. Au mois d'avril 1779, il mit en mer avec *l'Annibal* de 74, quatre autres vaisseaux et quelques frégates, et escorta jusqu'à la Martinique un convoi de 80 voiles. Aussitôt après, il rejoignit le comte d'Estaing, et eut part à la prise de la Grenade, ainsi qu'à la victoire remportée, à la fin de juin, sur le vice-amiral Byron. *L'Annibal,* serre-file de la ligne française, y fut très-maltraité. La Motte-Picquet fut ensuite chargé d'effectuer, avec une escadre de 7 vaisseaux, le débarquement des troupes qui attaquèrent Savannah ; et le siége ayant été levé, il fit voile, avec 3 vaisseaux seulement, pour la Martinique. Il y était occupé à réparer ses bâtiments, qui avaient beaucoup souffert dans l'expédition de Savannah, lorsque, le 18 décembre, les signaux de la côte annoncèrent qu'un convoi de 26 voiles françaises, escorté par une frégate, était poursuivi par une flotte anglaise de 15 vaisseaux et une frégate, qui entraient dans la rade à sa suite. L'officier que la Motte avait envoyé au marquis de Bouillé, gouverneur de la Martinique, pour lui en donner avis, n'eut que le temps de revenir pour s'embarquer : déjà les voiles de *l'Annibal* étaient envergueés, les cables coupés ; et la Motte se porta seul en avant, et attaqua la tête de l'escadre ennemie. *Le Vengeur* et *le Réfléchi,* ayant embarqué, avec une promptitude inespérée, les munitions dont ils étaient dépourvus, vinrent rejoindre l'amiral, qui combattait, depuis près de deux heures, *le Conqueror* et *l'Élisabeth.* Pendant 4 heures, les 3 vaisseaux eurent souvent à soutenir le feu de 10 vaisseaux anglais, dont 7 tiraient quelquefois ensemble sur *l'Annibal.* Enfin, la nuit étant survenue, l'amiral anglais fit signal de ralliement à ses vaisseaux ; et la Motte-Picquet rentra au Fort-Royal, avec la frégate et la plus grande partie du convoi : le capitaine du *Conqueror,* 5 officiers et environ 200 hommes de ce vaisseau furent tués. Cette action fut sans doute une des plus éclatantes de la guerre ; et les relations anglaises du temps rendirent justice à la Motte : mais un

suffrage inappréciable fut celui de l'amiral Parker lui-même, qui lui écrivit le lendemain pour le féliciter sur ce combat. Au mois de janvier 1780, la Motte mit en mer avec 6 vaisseaux et deux frégates, croisa entre les îles anglaises, et rentra au bout d'un mois, ramenant une grande quantité de prises, et après avoir été chassé plusieurs fois par 15 vaisseaux de ligne anglais, qui n'avaient pu lui faire essuyer aucune perte. Il déploya beaucoup de talent dans cette croisière ; et quoiqu'il n'eût point eu à combattre, elle lui fit, aux yeux des marins, le plus grand honneur. Au mois de mars de la même année, étant sorti de nouveau de la Martinique avec 4 vaisseaux, pour escorter, jusqu'à Saint-Domingue, un convoi de 80 voiles, il rencontra 3 vaisseaux ennemis, et ordonna la chasse. Comme au Fort-Royal, il joignit d'abord, avec son seul vaisseau, les Anglais, qu'il combattit pendant plusieurs heures. Le reste de son escadre l'ayant rejoint, il continua le combat toute la nuit; mais, atteint d'un biscaïen dans la poitrine, il resta quelques heures sans connaissance. Un calme plat empêcha pendant le jour les deux escadres de manœuvrer. Le vent étant revenu vers le soir, la chasse fut de nouveau ordonnée ; mais trois autres vaisseaux ennemis et plusieurs frégates ayant paru, le commandant français fut obligé à son tour de prendre chasse. Les trois premiers vaisseaux anglais avaient été si maltraités, qu'ils ne purent le suivre que très-peu de temps; et il rentra, sans avoir été inquiété, au Cap, où le convoi l'avait précédé. La Motte alla ensuite rejoindre l'armée combinée de Cadix, commandée par Guichen, et revint presque aussitôt en Europe, avec d'Estaing. Les combats, que *l'Annibal* avait livrés pendant deux ans, l'avaient tellement avarié, que lorsqu'il revint à Brest, il pouvait à peine tenir la mer. La Motte appareilla de Brest, le 25 avril de l'année suivante, avec 6 vaisseaux et 2 frégates, pour aller croiser sur les côtes d'Angleterre. Le 2 mai, il rencontra un convoi de 30 voiles, chargé du riche butin fait par les Anglais à Saint-Eustache, et escorté par 4 vaisseaux sous les ordres du commodore Hotham, qui se sauvèrent en apercevant l'escadre française. Vingt-six de ces bâtiments furent amenés à Brest. Depuis cette époque jusqu'à la paix, la Motte commanda l'escadre légère de 12 vaisseaux, dans la flotte combinée, soit en croisière sur les côtes d'Angleterre, soit au siége de Gibraltar, soit enfin au combat du cap Spartel où il attaqua le premier l'armée anglaise. Au mois d'avril 1783, il ramena son escadre à Brest, où il désarma. Il avait été fait cordon rouge, en 1780, à l'occasion de son combat du Fort-Royal et lieutenant général en 1782; il fut nommé grand-croix en 1784. Né sans fortune, il avait reçu, en 1775, une pension de 800 livres. En 1781, le roi lui en accorda une autre de 3,000 livres. Mais il ne jouit pas longtemps de ces avantages. Il mourut à Brest, le 11 juin 1791.

MOTTE-MONTREUIL (PICQUET DE LA), frère aîné du précédent, né à Rennes en 1717, conseiller au parlement de cette ville, et très-distingué par son esprit, ses lumières et sa probité, fut mis à la Bastille avec la Chalotais et 4 autres membres du parlement de Bretagne, à l'instigation du duc d'Aiguillon. Il mourut à Rennes, en 1786.

MOTTEUX (PIERRE-ANTOINE), littérateur, né à Rouen en 1660, quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, se retira en Angleterre, où il se familiarisa tellement avec la langue de cette nouvelle patrie, que les traductions anglaises qu'il publia de l'espagnol ou du français semblent des compositions originales. On cite particulièrement sa traduction de *Don Quichotte*, et celle de Rabelais, qui, revue par Ozell, demeure, au jugement de Tyttler, un des plus parfaits modèles de l'art de traduire. Mais ces travaux et d'autres encore, qui n'eurent pas moins de succès, ne suffisant point pour lui assurer une existence honorable, il eut recours au commerce, fit sa fortune, et sans doute il aurait vécu heureux, s'il n'eût été l'esclave d'un vice honteux qui avança ses jours, après avoir fait l'opprobre de sa vieillesse et le tourment de sa nombreuse famille. On le trouva mort, le 19 février 1717, dans un mauvais lieu près de Temple-Bar. On soupçonna qu'il y avait été assassiné.

MOTTEVILLE (FRANÇOISE BERTAUD, dame DE), fille de Pierre Bertaud, et descendante par sa mère de la maison espagnole de Saldana, était née vers 1621. Elle fut placée, dès l'âge de 7 ans, près d'Anne d'Autriche, mais bientôt éloignée de cette princesse par le cardinal de Richelieu, qui prétendit que la jeune Bertaud pouvait faciliter les intelligences de la reine avec l'Espagne. En 1639, elle épousa Langlois de Motteville, qui la laissa veuve après 2 ans de mariage. A la mort de Louis XIII (1643), Anne d'Autriche, devenue régente, rappela Mme de Motteville, qui dès lors ne la quitta plus, et devint sa confidente intime; la reine en mourant lui légua 30,000 livres. Attachée à cette princesse par le devoir comme par la reconnaissance, elle résolut d'écrire son histoire. Telle est l'origine des *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, 1723, 6 vol. in-12; ibid., 1739 ou 1750. Cet écrit, souvent altéré par l'éditeur anonyme, est d'une grande simplicité, et porte surtout le caractère de la bonne foi : personne mieux que l'auteur n'avait pu connaître la vie privée de la mère de Louis XIV, et la politique secrète de la cour pendant les troubles de la Fronde ; aussi les *Mémoires* de Mme de Motteville sont-ils consultés avec fruit pour l'histoire de cette époque. Cette dame mourut le 29 décembre 1689. Deux lettres, écrites par elle à Mlle de Montpensier, ont été imprimées dans le *Recueil de pièces nouvelles et galantes*, Cologne, 1667.

MOTTLEY (JEAN), auteur anglais, était fils d'un colonel au service de France sous le règne de Louis XIV. Ce colonel, ayant été envoyé en Angleterre par le roi Jacques II, trois ans après la révolution de 1688, et chargé d'une mission secrète, ce fut pendant le peu de temps qu'il y resta, que naquit son fils Jean, en 1692. Mottley, attaché à la carrière de l'administration, n'y obtint point d'avancement, malgré les promesses de lord Halifax et de Robert Walpole. Il se vit enfin réduit à subsister de ses travaux littéraires. Plusieurs pièces de théâtre qu'il composa, eurent assez de succès, ainsi qu'une *Vie* du czar Pierre qu'il publia par souscription. Les *Vies* des écrivains dramatiques, imprimées à la suite de la tragédie de *Scanderberg* de Whincop, lui sont attribuées par la seule raison que sa *Vie* qui en fait partie est celle qui est écrite avec le plus de détails personnels, et que lui seul pouvait connaître. Il mourut en 1750.

MOTTRAYE (AUBRY DE LA), voyageur français, parcourut, de 1696 à 1729, la plus grande partie de l'Eu-

rope, ainsi que quelques contrées de l'Asie et de l'Afrique ; il séjourna longtemps en Angleterre, et revint mourir à Paris, en mars 1743, âgé de 69 ans. Il paraît que, gêné dans l'exercice de la religion protestante qu'il professait, il s'était déterminé, en 1698, à aller s'établir à Constantinople ; mais il n'explique pas dans quel but : il dit simplement que le conseil et l'exemple d'un ministre français, qui était appelé dans la capitale de l'empire ottoman, pour y prêcher l'Évangile à quelques réfugiés de sa nation, lui firent naître ce désir. Déjà il avait vu Rome et l'Italie septentrionale, Jaffa, Alexandrie, Tripoli, le Port-Mahon, Lisbonne et Nantes ; puis il avait suivi Tallard en Angleterre. A Constantinople, il fit connaissance avec Tékéli ; et lorsque cet illustre fugitif se fut retiré à Ismid, la Mottraye l'y vit plusieurs fois, et profita de cette occasion pour parcourir l'Anadoli jusqu'à Angora et à Amastro, l'ancienne Amestris, sur la mer Noire. Il vit aussi, à différentes époques, plusieurs îles de l'Archipel, la côte de Roumuli, les îles Ioniennes, et, dans une de ses excursions, rencontra Paul Lucas, en 1707. L'année suivante, il partit, comme capitaine de deux caïques, pour Malte ; deux ans après, il monta sur un bâtiment de commerce destiné pour Barcelone, et dont il avait la gestion. En revenant, il aborda dans l'île de Candie, et aux rives de la Troade. Il se lia, vers 1711, avec F. E. Fabrice, agent de Charles XII, et le suivit à Bender. Il fut chargé d'aller à Constantinople prendre de l'argent pour le monarque suédois, et revint à Bender, visita la Crimée, le détroit de Taman, et les steppes qui s'étendent de la mer d'Azof à la mer Caspienne. Il s'embarqua sur ce lac immense, s'approcha d'Astrakan, regagna, par terre, les bords des Palus-Méotides, traversa la mer Noire, et retourna auprès de Fabrice, à Bender. On peut supposer qu'il fut ensuite chargé d'une mission pour laquelle il se rendit à Constantinople, à travers la Hongrie et l'Allemagne, puis en Hollande et en Angleterre, et revint en Turquie. Des courses continuelles entre Constantinople et Demotica, l'occupèrent jusqu'en 1714. Alors, de compagnie avec Fabrice, il partit pour la Suède, pénétra jusqu'en Laponie, vit les mines de Kengis et de Junossufvando, et fut témoin du spectacle singulier, pour un habitant des climats tempérés, du soleil se montrant à minuit. Sa curiosité lui fit gravir les montagnes qui bornent au nord le lac d'où le Torneo tire son origine. Un vieillard lui indiqua le rocher de Pescomarca, sur lequel Regnard et ses compagnons avaient gravé, en 1681, l'inscription par laquelle ils annonçaient, avec l'exagération permise aux poëtes, qu'ils ne s'étaient arrêtés qu'au point où la terre leur avait manqué. La Mottraye raconte qu'il arracha la mousse qui couvrait l'inscription, et qu'il en lut facilement les vers. Après la mort de Charles XII, et la fin tragique de Gœrtz, il quitta la Suède, et gagna par terre la Hollande et l'Angleterre. Il s'occupa de faire imprimer ses voyages en anglais, et en présenta, en 1724, le premier volume à George Ier. Ensuite il songea à les faire paraître en français à Amsterdam. De nouvelles excursions, en France, en Allemagne, en Pologne, en Prusse, en Russie jusqu'à Saint-Pétersbourg, l'occupèrent jusqu'en 1729 ; et de retour en Angleterre, où l'on croit qu'il se fixa, il fit un tour en Irlande. La relation de ses courses si longues parut sous ce titre : *Voyages en Europe, Asie et Afrique, où l'on trouve une grande variété de recherches géographiques, historiques, et politiques.... avec des remarques sur les mœurs, coutumes et opinions des peuples et des pays où l'auteur a voyagé : enrichis de plans, cartes,* etc., la Haye, 1727, 2 vol. in-folio.

MOTZ (Frédéric-Chrétien-Adolphe de), homme d'État allemand, né en 1775, était fils du président du tribunal d'appel à Cassel. Après avoir fait ses études de droit à l'université de Marbourg, il entra au service civil de la Prusse, et passa successivement par divers degrés de la hiérarchie administrative. Il s'était rendu propriétaire d'un bien équestre dans le pays d'Eichsfeld ; quand Napoléon enleva à la Prusse une portion de ses états, et organisa, pour son frère Jérôme, le royaume de Westphalie. De Motz fut chargé de la direction des contributions du département du Harz, et élu membre de l'assemblée des états ; mais, à la chute de ce royaume éphémère, il se hâta, avant d'autres fonctionnaires du pays, de se rendre à Halberstadt, pour reconnaître le gouvernement prussien. Celui-ci le chargea d'abord de la direction de la commission gouvernementale qui devait mettre de l'ordre dans les affaires des provinces que la Prusse venait de recouvrir ; puis elle confia à de Motz l'administration du pays de Fulde et les négociations territoriales avec la Hesse. Nommé ensuite vice-président, et, en 1818, président en chef de l'administration publique de la province d'Erfurt, il eut occasion de terminer une affaire personnelle du roi de Prusse. Ce souverain le nomma, en 1825, président en chef de la province de Saxe, conseiller d'État et, peu de temps après, ministre des finances. On lui doit plusieurs mesures tendant à simplifier la marche de l'administration financière en Prusse et à la rendre plus régulière. Il mourut le 30 juin 1830. Une biographie, ou plutôt un éloge exagéré de ce ministre, a été publiée à Erfurt en 1832, in-8°, avec son portrait et un *fac-simile* de son écriture.

MOUCHAN (Jean de CASTILLON, comte de), brave officier, tué au siége de Tortose, le 25 juin 1708, était entré aux mousquetaires, en 1672, et s'étant distingué, en 1673, au siége de Maestricht, il fut fait sous-brigadier, en 1674, capitaine au régiment de Bourbonnais, en 1687, et se signala dans toutes les campagnes de Flandre. En 1700, il passa, avec le roi d'Espagne, à Naples, et prit part à la bataille de Luzara, à la prise de cette place et de Borgo-Forte, en 1702. Il servit comme aide-major général de l'armée d'Allemagne, et se trouvait à la bataille d'Hochstett, en 1704. Nommé major général de l'armée d'Espagne, la même année, il était aux siéges de Gibraltar et de Barcelone, obtint le grade de brigadier, le 4 octobre 1705 ; se trouva, en 1706, à la prise de Carthagène ; en 1707, à la bataille d'Almanza ; fut nommé colonel d'un régiment d'infanterie de son nom, le 11 mai, et continua de remplir les fonctions de major général au siége de Lérida, la même année, et à celui de Tortose, prise le 11 juillet 1708, où il fut tué.

MOUCHERON (Frédéric), peintre de paysages, élève de J. Asselyn, né à Embden en 1633, obtint de grands succès en France et en Hollande. Pendant son séjour à Paris, Helmbreker peignit les figures et les animaux qu'il introduisit dans ses ouvrages ; van den Velde

lui rendit le même service à Amsterdam, où Moucheron mourut en 1686. Le musée de Paris ne possède qu'un tableau de ce maître; c'est une *Vue d'un parc en terrasse, avec un escalier orné de grands vases;* les figures et les animaux sont de Van den Velde.

MOUCHERON (Isaac), fils du précédent, né à Amsterdam en 1690, mort dans cette ville en 1754, a suivi la carrière de son père d'une manière brillante, il peignait les figures et les animaux aussi bien que le paysage, et entendait parfaitement la perspective et l'architecture. Il s'est adonné aussi à la gravure, et a publié des estampes très-recherchées, entre autres une suite qui a pour titre : *Plusieurs belles et plaisantes vues, et la cour de Heemstede dans la province d'Utrecht,* et 26 feuilles numérotées, petit in-fol.

MOUCHET (George-Jean), lexicographe, né à Darnetal, près de Rouen, en 1737, fut l'ami de Sainte-Palaye et de Bréquigny, qui l'associèrent à leurs travaux scientifiques. Le premier avait conçu le plan d'un *Glossaire de l'ancienne langue française;* ayant besoin d'un auxiliaire, il fit choix de Mouchet, qui, en 1770, demeura seul chargé de continuer les recherches. Il les continua jusqu'à l'époque de la révolution; privé dès lors de la pension de 2,000 francs que le gouvernement lui avait allouée, Brequigny lui fit don de sa bibliothèque, dont la vente le soutint, et plus tard il dut à Legrand d'Aussy la modeste place d'employé à la bibliothèque impériale; il l'occupait à sa mort, le 6 février 1807. Les matériaux que Mouchet avait rassemblés pour le *glossaire* sont consignés dans plus de 60 vol. in-fol., conservés à la Bibliothèque royale, à Paris. L'impression du 1er vol., commencé en 1780, s'arrête à la syllabe *Ast.* Barbier a donné une notice sur Mouchet dans le *Magasin encyclopédique.*

MOUCHET (François-Nicolas), peintre, né en 1750 à Gray (Franche-Comté), reçut à Paris des leçons de Greuze, et remporta, en 1776, le premier prix à l'académie. Les événements de la révolution l'arrachèrent à son atelier; il en adopta les principes avec chaleur; mais ayant manifesté son indignation contre les excès de 1793, il fut emprisonné, et ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor. De retour dans sa ville natale, Mouchet s'y livra tout entier à la pratique de son art, et mourut le 10 février 1814. On connaît de lui un grand nombre de portraits et de petits sujets gracieux, et deux compositions exposées au salon, représentant *l'Origine de la peinture,* et *le Triomphe de la justice.*

MOUCHI, sculpteur, gendre du célèbre Pigale, était professeur à l'école royale avant la révolution, et membre de l'académie. Déjà vieux, et d'ailleurs étranger aux intrigues, il ne fit point partie de l'Institut à sa création; mais il continua d'être employé comme professeur. Il mourut en 1801. Sa statue du *Silence* est regardée comme l'une des productions qui, sur la fin du 18e siècle, ont le plus honoré la sculpture. On cite encore de cet artiste quelques bustes en marbre, entre autres celui de *Sully,* commandé par le premier consul et qui parut à l'exposition de 1800.

MOUCHON (Pierre), prédicateur, né à Genève en 1733, mort en 1797, fut ami de J. J. Rousseau, qui le nomme son *cousin* dans une lettre du 29 octobre 1762. On lui doit : la *Table analytique et raisonnée des matières contenues dans l'Encyclopédie,* 1780, 2 vol. in-fol. Il a été publié un choix de ses *Sermons,* 1798, 2 vol. in-8°.

MOUCHY (Antoine de), en latin *Demochares,* docteur de Sorbonne, accompagna le cardinal de Lorraine au concile de Trente en 1562; à son retour en France il prit le titre d'*inquisiteur de la foi,* et se chargea de surveiller les partisans des opinions nouvelles. Sa conduite, que les contemporains ont qualifiée d'espionnage, était peu propre à lui concilier les esprits. Mézeraî a vu dans son nom l'origine de la dénomination de *mouchard;* mais ce n'était qu'une plaisanterie. Mouchy était assez éloquent, et parut avec avantage au concile de Reims et au colloque de Poissy. Il mourut à Paris en 1574, laissant, entre autres écrits, un traité *de Sacrificio Missæ.*

MOUCHY (Philippe de NOAILLES, duc de), maréchal de France, né le 7 décembre 1715, à Paris, fils d'André-Maur, de Noailles, dont on a des *Mémoires,* entra fort jeune au service, et fit toutes les guerres de 1713 à 1759; se distingua surtout à la retraite d'Hilkersperg, où l'armée fut sauvée par son courage et sa prudence. Le maréchal de Mouchy vécut longtemps à la cour de Louis XV. Chargé par ce prince de plusieurs missions importantes, il remplaça Richelieu dans le commandement de la Guienne, et fut fait gouverneur de Versailles; il fit partie des assemblées des notables de 1787 et 1788. Son grand âge semblait l'éloigner des affaires, les événements de la révolution le rappelèrent près de Louis XVI; dévoué serviteur de ce prince, il le protégea de sa personne pendant la journée du 20 juin. Retiré dans ses terres après la chute du trône, ce respectable vieillard en fut arraché sur une vague dénonciation, et conduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort; il fut exécuté le 27 juin 1794.

MOUCHY (Charles de NOAILLES, duc de), né en 1771, mort à Paris en 1834, entra au service dans le régiment de Noailles au sortir du collége. Obligé de quitter la France au moment de la Terreur, il y rentra bientôt, et vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons. A la mort de son père, il lui succéda dans la charge de capitaine des gardes, qu'il remplit successivement auprès de Louis XVIII et de Charles X. A la révolution de juillet, il resta à la chambre des pairs pour le procès des ministres, mais s'en éloigna ensuite.

MOUETTE (Germain), voyageur français, était né vers 1652, à Bonelles, près de Rambouillet, dans le diocèse de Chartres. Un de ses parents qui avait le dessein d'aller aux Antilles, s'étant chargé de l'y conduire, tous deux partirent de Paris le 31 juillet 1670. Arrivés à Dieppe, ils s'embarquèrent le 16 septembre, comme passagers, sur un navire de 120 tonneaux, qui fut capturé le 16 octobre par un corsaire de Salé, qui conduisit sa prise dans ce port. Les captifs furent conduits à l'armateur du corsaire, qui les garda chez lui jusqu'au 1er novembre. Ce jour-là il les vendit à l'encan. Mouette, qui était resté le dernier de la troupe, fut payé 360 écus, et livré à ses quatre patrons. L'un d'eux, qui était fermier des poids du roi, le conduisit chez lui, où il fut bien traité; un autre en fit autant, et ses femmes l'employèrent à moudre du blé. Il s'acquitta si mal de ce métier, que sa patronne le chargea de promener par la ville un

petit enfant qu'elle avait. Il remplit si bien ces fonctions, que sa maîtresse obtint qu'on le débarrassât d'une chaîne de 25 livres, et qu'il n'allât pas coucher à la matamore avec ses compagnons d'infortune. Le gouverneur du château, son quatrième patron, auquel les autres le cédèrent, parce que Mouette leur avait persuadé qu'étant très-pauvres, ses parents ne pouvaient payer qu'une chétive rançon, qu'ils n'auraient le moyen de fournir qne par le moyen d'aumônes, le mit à servir dans son écurie. Mouette était très-mal nourri, et passait les nuits dans une matamore, voûte souterraine, sale et infecte. Ensuite il devint manœuvre des maçons qui réparaient les murs du château, et qui l'accablaient de mauvais traitements. Il eut à supporter le poids d'une chaîne de 25 livres; c'était pour l'obliger à promettre une rançon. Il faillit mourir d'un coup violent, que son maître lui donna sur la tête. Quelques jours après il fut occupé, avec six autres captifs, à transporter, à Fez-la-Vieille, tous les effets de son maître, à qui le roi avait enjoint de vivre dans cette ville comme un simple particulier. Transporté à Miquenez, avec d'autres captifs, il fut encore maçon. Le 19 février 1681, quatre religieux de l'ordre de la Merci se présentèrent au roi à Miquenez, et lui firent des présents considérables. Quand ils l'eurent instruit du motif de leur [arrivée], il les remit dans les mains du gouverneur d'Alassar, pour traiter de cette affaire, qui ne fut terminée que le 25 : 50 captifs seulement, au nombre desquels était Mouette, furent délivrés, et ils partirent alors pour Tétouan, port du détroit de Gibraltar. Ils s'y embarquèrent le 15 mai, relâchèrent à Malaga, et entrèrent le 26 dans le port de Marseille. Après 15 jours de quarantaine, ils mirent pied à terre, et, conduits par leurs libérateurs, firent la procession. La même cérémonie fut répétée à la Ciotat, à Toulon, à Aix, à Lyon, et enfin à Paris, le 19 juilllet, 11 ans moins 12 jours depuis que Mouette en était sorti. De là ils allèrent à Versailles, et furent présentés au roi. Mouette, revenu à Bonnelles, y retrouva tous ses parents encore vivants. On a de ce voyagenr : *Histoire des conquêtes de Mouley-Archy, connu sous le nom de roi de Tafilet, et de Mouley-Ismaël ou Semein, son frère et son successeur à présent régnant, tous deux rois de Fez, de Maroc, de Tafilet, de Sus,* etc.

MOUFET ou **MUFFETT** (Thomas), médecin anglais, était né vers le milieu du 16e siècle à Londres. Après avoir achevé ses études à l'académie d'Oxford, il visita les principales contrées de l'Europe pour perfectionner ses connaissances, et se fit recevoir docteur en médecine dans quelque faculté d'Allemagne ou des Pays-Bas. De retour à Londres, il y pratiqua son art avec beaucoup de succès, mais sans négliger la chimie et l'histoire naturelle. Le comte de Pembroke l'ayant choisi pour son médecin, il alla résider dans le château de ce seigneur à Bulbridge et y mourut vers 1600, dans un âge peu avancé. Outre un *Traité d'hygiène,* on a de Moufet : *De jure præstantia chymicorum medicamentorum dialogus apologeticus,* Francfort, 1584, in-8°; *Nosomantica hippocratica, sive Hippocratis prognostica,* ibid., 1588, in-8°; *Insectorum sive minimorum animalium theatrum.* Moufet a rassemblé dans cet ouvrage tout ce que Wotton, Conrad Gesner et Th. Penn avaient écrit sur les insectes, et il y joignit ses propres observations. On trouve une *Notice* sur Moufet dans les *Athenæ oxonienses,* I, 248, et dans les *Mémoires* de Niceron, XXIV, 146.

MOUFFLE D'ANGEVILLE exerça à Paris, la profession d'avocat sous le règne de Louis XVI, et mourut vers 1794, probablement victime des excès de la révolution dont il s'était montré l'adversaire. Il avait eu part aux mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres, depuis 1762 jusqu'en 1787, connus sous le nom de *Mémoires de Bachaumont,* et il publia, sous le voile de l'anonyme, plusieurs ouvrages qui eurent du succès : *Journal historique de la révolution opérée dans la constitution de la monarchie française par le chevalier Maupeou,* Londres (Amsterdam), 1774, 1776, 7 vol. in-12; avec Pidansat et Mairobert; *Mémoires pour servir à l'histoire,* in-12; avec Rochon; *Vie privée de Louis XV, ou principaux événements, particularités et anecdotes de son règne,* Londres, 1781, 4 vol. in-8°.

MOUGIN (Pierre-Antoine), né le 22 novembre 1735, à Charquemont (Franche-Comté), mort le 22 août 1816, curé de la Grand'Combe-des-Bois, consacra sa vie entière aux études astronomiques, et, depuis l'année 1766, entretint une savante corespondance avec Lalande, qui a souvent fait mention des travaux de ce digne ecclésiastique; on lui doit un grand nombre d'*observations* insérées dans la *Connaissance des temps,* de 1775 à 1803, et dans le *Journal des savants.*

MOUHY (Charles de Fieux, chevalier de), neveu du baron de Longepierre, naquit à Metz, le 9 mai 1701, et vint de bonne heure à Paris. Il n'avait d'autre ressource que sa plume; mais le produit ne suffisant pas à ses besoins, il y suppléa comme il put. Il fut d'abord aux gages de Voltaire, qui le payait pour être solliciteur de ses procès, et son chef de meute au parterre. Plus tard, il rendit au maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre, des services honteux, qui lui furent bien payés : c'était tout ce que voulait Mouhy. Après la mort du maréchal, il ne jouit pas d'une grande considération dans le monde. Il n'en avait pas davantage dans la république des lettres quoiqu'il ait produit beaucoup d'ouvrages pendant sa longue carrière. Il mourut le 29 février 1784. Des nombreux ouvrages que Mouhy a laissés nous citerons : la *Paysanne parvenue.*

MOULAC (Vincent-Marie), officier de marine, né à Lorient, le 22 mars 1780, n'avait encore que 10 ans quand sa famille, cédant à ses instances, consentit à le laisser s'embarquer, en qualité de volontaire, sur le navire de commerce *le Faune*, destiné pour l'île de France. A son retour, il fut employé, comme pilotin, sur *le Thémistocle,* vaisseau faisant partie de l'armée navale à la tête de laquelle l'amiral Truguet prit Oneille et attaqua Cagliari. Nommé aspirant de 2e classe, le 7 mars 1794, et embarqué, le même jour, sur la frégate *la Bellone,* commandée par le capitaine Lebozec, il donna, dans différents engagements avec les Anglais, des preuves de courage et d'intelligence. Il parvint de grade en grade jusqu'à celui de capitaine de frégate, auquel il fut élevé le 17 mai 1822. Pendant cet intervalle il fit preuve d'un courage et d'une prudence à toute épreuve; ce qui ne l'empêcha pas d'être fait trois fois prisonnier par les Anglais. Nommé, en avril 1825, commandant de la corvette *la Durance,* il se rendit à Terre-Neuve, où tous les bâti-

ments de la station se rangèrent sous ses ordres ; et, dans cette mission protectrice des intérêts commerciaux de la France, il eut plus d'une fois à déployer l'énergie que réclamèrent les prétentions d'une nation rivale. A diverses croisières dans la Méditerranée, sur les côtes d'Espagne et dans les mers du Levant, succéda une nouvelle croisière dans la Méditerranée, où son guidon de capitaine de vaisseau, grade auquel il avait été promu le 31 décembre 1828, flotta sur la frégate *l'Armide*. L'amiral Duperré, appelé au commandement supérieur des forces navales dirigées contre Alger, demanda Moulac pour son capitaine de pavillon ; de son côté, l'amiral de Rigny, commandant de la station du Levant, ne voulut jamais consentir à être séparé du capitaine de *l'Armide*. Ce conflit est le plus bel éloge de Moulac. Il commandait *l'Algésiras* au mois de juillet 1831, lorsque la France, résolue à obtenir la réparation des mauvais traitements que D. Miguel avait fait éprouver à plusieurs Français, envoya dans le Tage des forces navales dont ce vaisseau fit partie. A son retour en France, il reçut le brevet d'officier de la Légion d'honneur, échangé, un mois après, sur la demande pressante de l'amiral Roussin, contre celui de commandeur. Après une campagne dans le Levant, où le commandant de *l'Algésiras* remplit avec succès plusieurs missions ayant un caractère diplomatique; il prit, en 1833, sur *la Melpomène*, le commandement supérieur de la station du Portugal. La veille du jour où il allait quitter les eaux du Tage, le choléra qui décimait Lisbonne et tous les bâtiments étrangers, et dont *la Melpomène* avait été préservée jusque-là, éclata comme la foudre à bord de cette frégate, et y fit de si prompts ravages que le lendemain, au lever du soleil, le jeune aspirant Moulac recevait l'ordre pénible et dangereux de donner la sépulture à 17 cadavres. Le lendemain, au moment de l'appareillage, *la Melpomène* comptait 33 morts et laissait à terre 92 malades. Pendant sa courte traversée elle en perdit 10, et 30 pendant sa quarantaine sur la grande rade de Toulon. L'amiral Duperré nomma Moulac commandant de la division des mers du Sud. Ce fut en cette qualité que, le 9 janvier 1833, il arbora son guidon sur la frégate *la Flore*. Quand il jeta l'ancre à Callao, il était si malade qu'il fut obligé de déférer aux vœux de ses officiers et de son équipage, en s'établissant à terre où un mieux sensible, mais trompeur, allégea ses souffrances. Mais la gravité des événements le contraignit de revenir à bord, où une rechute immédiate ne put pourtant paralyser son activité. La guerre civile, alors dans toute son intensité, fut pour lui une nouvelle occasion de faire éclater toute la noblesse de son âme. Le fort *Del Sol* fut pris d'assaut au milieu de la nuit, la garnison massacrée, et le Callao envahi. Moulac profita d'une suspension d'armes de quelques heures pour envoyer à terre des embarcations, afin de recueillir tous ceux des vaincus qui voudraient se soustraire à la vengeance des vainqueurs. Plus de 150 femmes, enfants et vieillards durent à cette active bienveillance un asile sur *la Flore*, où, pendant plusieurs jours, ils furent traités avec tous les égards dus au malheur et à la faiblesse. La conduite de Moulac contrasta, en cette circonstance, avec celle du commandant anglais. La veille encore, celui-ci berçait de l'espoir de son appui Salaberry, chef suprême du Pérou et allié de l'Angleterre. Les événements n'étaient pas encore entièrement accomplis que le commodore Mason avait quitté la rade de Callao, abandonnant ainsi ses trop confiants amis. Moulac n'avait pas flatté Salaberry, aux jours de sa puissance; mais, quand il vit la femme du chef péruvien exposée, ainsi que toute sa famille, à la rage des vainqueurs, il intervint. Un canot, expédié par ses ordres, transporta cette famille infortunée à bord de *la Flore*, où elle trouva un refuge à l'abri du pavillon français. La mère, l'épouse, les fils, les sœurs et le jeune frère du général péruvien se hâtèrent, en profitant de cette offre généreuse, d'échapper au triste sort que leur eût fait éprouver la prise presque immédiate de la citadelle où ils s'étaient retirés. L'officier général Castilla et sa femme lui durent aussi la vie. Orbegoso, qui succédait à Salaberry, ne voulut, ou plutôt n'osa faire aucune démonstration ; subjugué par la noble conduite de Moulac, il céda à toutes ses exigences. Les soucis, les fatigues, le climat dévorant du Pérou, achevèrent de briser une existence dont un surcroît d'énergie tendait seul les ressorts. Le 5 avril 1836, sur une provocation de Moulac, son fidèle médecin lui déclara qu'il n'avait pas un moment à perdre pour faire ses dispositions testamentaires. Docile, pour la première fois peut-être, aux prescriptions de son ami, il fit aussitôt constater, avec un calme et un sang-froid admirables, ses dernières volontés, appela au chevet de son lit chaque matelot auquel il distribua sa part d'éloges, et termina cette scène attendrissante par la remise de son épée à son lieutenant Vriquand. Libre désormais de toutes préoccupations autres que celles qu'éveillait le souvenir de sa malheureuse famille, il ne parla plus que de sa femme et de ses enfants jusqu'à sa mort, qui arriva le lendemain. Elle fut l'objet d'un deuil général. Anglais, Américains, Péruviens, tous s'empressèrent de témoigner le regret qu'ils ressentaient de la perte d'un homme dont le nom est encore béni au Pérou, et que sa droiture, sa fermeté, son humanité, y faisaient considérer comme le défenseur de tous les opprimés, comme l'arbitre des destinées du pays. Quand sa dépouille mortelle, accompagnée des autorités péruviennes, fut transportée à Bella-Vista, où le service funèbre fut célébré, les bâtiments de toutes les nations, les vergues en croix, le pavillon à mi-mât, saluèrent son passage par des salves d'artillerie. Les maisons et les magasins furent spontanément fermés, et la population entière du Callao, en mémoire de l'hospitalité que Moulac lui avait offerte dans ses jours de malheur, vint se presser autour de son cercueil. Les négociants de Lima, accourus à la première nouvelle de sa mort, le transportèrent jusqu'à cette ville, où un tombeau lui fut érigé dans les caveaux du Panthéon réservés à la sépulture des hommes illustres du pays.

MOULEY. *Voyez* MULEY.

MOULIÈRES (ANTOINE-JOSEPH RAUPT DE BAPTISTIN DE), né en 1747, mort en 1827, fut secrétaire de la compagnie des cent-suisses de 1768 à 1774, devint inspecteur de l'imprimerie et de la librairie depuis 1810 jusqu'en 1815, et fut enfin attaché aux archives du ministère de la maison du roi jusqu'en 1825, où il fut admis à la retraite. On a de lui : *le Roi martyr, ou Esquisse du portrait de Louis XVI*, 1815, in-8° ; *petite Biographie conventionnelle*, 1815, in-12; *le Livre rouge, ou Notice*

historique sur les procès de Charles Ier, suivi du tableau des juges de Louis XVI, 1816, in-18; *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XVIII,* 1819, 3 vol. in-12.

MOULIN (Charles du). *Voyez* **DUMOULIN.**

MOULIN (Antoine du), littérateur français, sur lequel on regrette de n'avoir pas de renseignements plus exacts, était né vers 1520, à Mâcon. Ses talents l'ayant fait connaître à la cour, où l'amour des lettres était alors le plus sûr moyen de s'avancer, il obtint une charge de valet de chambre de la reine Marguerite de Navarre. Il fut, comme il nous l'apprend lui-même, l'un des plus intimes et familiers amis de Bonaventure Desperriers. Admirateur de Clément Marot, il prit sa défense dans plusieurs occasions, et, de concert avec Claude Galand, publia une bonne édition de ses *OEuvres*. Il paraît que du Moulin passa la plus grande partie de sa vie à Lyon. Il possédait les langues anciennes, et s'était rendu très-habile dans toutes les sciences cultivées de son temps. Pithou le nomme : *Vir doctus et diligens.* Du Moulin avait pris pour devise ces mots : *Rien sans peine.*

MOULIN (Jean-François-Auguste), général français, et membre du Directoire, naquit à Caen, en 1752. Après avoir fait ses études au collége des jésuites de cette ville, il s'occupa des sciences nécessaires pour entrer dans les ponts et chaussées. Employé d'abord dans les généralités de Normandie et de Picardie, il fut ensuite attaché, comme ingénieur, à l'intendance de Paris, fonctions qu'il exerça jusqu'à la suppression de sa place, au commencement de 1789. Lorsque la révolution éclata, Moulin s'en montra un des plus zélés partisans. S'étant enrôlé, en juillet 1791, dans l'un des trois bataillons de volontaires levés à Paris, il fut bientôt nommé officier d'état-major. Après un court séjour à l'armée du maréchal de Rochambeau, il revint à Paris, où les officiers réunis de la section des marchés le nommèrent adjudant-major. Élevé, en 1792, au grade d'adjudant général, il fut envoyé dans les départements de l'Ouest pour commander les Vendéens. Lorsque les troupes républicaines furent défaites près de Vihiers, le 18 juillet 1793, Moulin protégea la retraite des vaincus jusqu'à Saumur. Le 5 août, il attaqua les royalistes à Doué, et leur fit éprouver une perte considérable. Cette victoire lui valut le grade de général de brigade et le commandement des ponts de Cé, sur la Loire, où il y eut plusieurs affaires très-vives. Peu après, il fut nommé commandant de Saumur, menacé par les royalistes. Le 23 octobre 1793, il sortit de cette ville, à la tête de ses troupes, et se porta à Saint-Florent sur la Loire, où il fit élever des fortifications dont il donna lui-même les plans. Ce fut dans cette place qu'il reçut sa nomination de général de division. Ayant à cette époque obtenu la soumission de 1,200 Vendéens, il ne crut pas devoir sévir contre eux; ce fut un crime aux yeux de Carrier, qui poursuivait le cours de ses proscriptions. Moulin, arrêté au milieu de son camp, fut transféré dans les prisons de Nantes; mais les instances des représentants Bourbotte et Francastel, jointes aux réclamations de tous les corps qui étaient sous ses ordres, le firent bientôt mettre en liberté. Il fut même peu après nommé, par le comité de salut public, général en chef de l'armée des côtes de Brest, où il s'occupa plus de mesures administratives que d'opérations militaires. Le 17 vendémiaire an III (8 octobre 1794), il eut le commandement en chef de l'armée des Alpes. Il passa l'hiver au milieu des montagnes, et obtint au printemps plusieurs succès contre les troupes piémontaises, entre autres au Col-du-Mont, au mont Genèvre et au village de Mal-Chaussée, près le Mont-Cenis. Sa santé s'étant altérée, il quitta l'armée, et vint passer quelques jours à Paris. Chargé ensuite de commander la cinquième division militaire (Strasbourg), il prit de sages mesures pour garantir les nombreuses places fortes de l'Alsace contre les attaques de l'armée autrichienne. Le 8 octobre 1798, il fut nommé général en chef de l'armée d'Angleterre, en remplacement de Kilmaine; mais celui-ci ayant été réintégré peu après, Moulin eut le commandement de l'aile gauche de cette armée. Après la crise du 30 prairial (18 juin 1799), qui exclut Merlin, Larévellière-Lépeaux et Treilhard du Directoire, il y fut appelé, et fit pendant quelque temps cause commune avec Barras et Gohier; mais Barras, agissant dans des intérêts qui n'étaient plus ceux de la république, quoiqu'ils fussent fort étrangers à ceux que servaient alors les deux autres directeurs Sieyès et Roger-Ducos, Moulin et Gohier formèrent la minorité directoriale qui fut renversée le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799). Moulin a prétendu plus tard qu'il avait montré la ferme volonté de résister à Bonaparte et proposé de le faire arrêter au milieu de son état-major; puis condamner comme déserteur de l'armée d'Égypte et fusiller sans délai; mais qu'abandonné par son collègue Gohier, et dépourvu lui-même de moyens d'action, il ne put exécuter ce hardi projet. Quoi qu'il en soit, Moulin, retenu prisonnier pendant deux jours au Luxembourg, réussit cependant à s'échapper et refusa de donner sa démission de directeur. Quand tout espoir fut perdu de ce côté, il voulut au moins recevoir les 100,000 fr. dont il avait été convenu de doter chaque directeur sortant. Malheureusement cette fiche de consolation devait lui échapper; car, s'étant adressé à Sieyès, devenu consul, celui-ci le renvoya à Bonaparte, ce qui n'était qu'une fin de non-recevoir. Moulin le comprit, et se tut. Après avoir vécu quelque temps retiré à la campagne, il reprit du service, et obtint le commandement de la place d'Anvers. Il mourut dans cette ville en 1810.

MOULIN (Pierre du), théologien protestant, né le 18 octobre 1568 au château de Buhi (Vexin), étudia en Angleterre sous les meilleurs professeurs, et, s'étant rendu en Hollande, obtint, à l'université de Leyde la chaire de philosophie qu'il occupa plusieurs années. De retour en France (1599), il devint chapelain de la princesse Catherine de Bourbon; ce fut lui qui prononça à Charenton l'oraison funèbre de Henri IV. Ses écrits l'avaient déjà rendu célèbre; le roi d'Angleterre lui commanda plusieurs ouvrages, et le fit venir à Londres en 1615 pour rédiger un plan de réunion des Églises protestantes. En 1620 il présida le synode d'Alais. Quelque temps après, craignant d'être inquiété par suite de sa correspondance avec le monarque anglais, il se retira à Sedan, où le duc de Bouillon l'accueillit avec empressement et le nomma professeur de théologie. Du Moulin mourut dans cette ville le 10 mars 1658. On a de lui 75 ouvrages, tous consacrés à la défense de la communion

réformée ou la critique de ses adversaires; la liste en a été insérée dans les *Synodes des Églises réformées de France*, par Aymon; nous citerons seulement : *De monarchiâ temporali pontificis romani liber*, etc., 1614, in-8°; *Nouveauté du papisme, opposée à l'antiquité du christianisme*, 1627, in-fol.; 1633, in-4°; *l'Anti-Barbare, ou du Langage étrange et incognu ès-prières*, 1629, in-8°; *Anatomie de la messe*, 1638, in-12; *le Capucin, traité auquel est décrite et examinée l'origine de ces moines* 1641, in-12. On a publié : *le Récit des dernières heures du P. du Moulin*.—Pierre, son fils aîné, chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et chanoine de Cantorbéry, mort en 1684, a publié : *Clamor regii sanguinis*, 1652, in-12, mal à propos attribuée à Alexandre Morus, qui n'en a été que l'éditeur; *Défense de la religion protestante*, en anglais, etc. — Louis, son frère, mort en 1683, est auteur de quelques écrits, entre autres : *Parænesis ad edificatores imperii*, in 4°, dédié à Olivier Cromwell.

MOULIN (Jean-Baptiste-François), général, frère du précédent, naquit en 1754, et fut, comme lui, élevé au collége des jésuites de Caen. S'étant engagé fort jeune, il servit six ans dans le régiment de Saintonge, et passa ensuite dans les ponts et chaussées. Après la prise de la Bastille, il s'enrôla dans la garde nationale de la section de la Réunion, et fut envoyé en Vendée, où il servit d'adjoint à l'adjudant général son frère. Sa valeur au combat de Doué, le 3 août 1793, lui valut d'être nommé adjudant général, et peu après général de brigade. Il se trouvait dans Chollet, lorsque les Vendéens s'en rendirent maîtres, au mois de février 1794. Blessé de deux coups de feu et entouré de toutes parts, Moulin prit un de ses pistolets et se brûla la cervelle, au moment où il allait être fait prisonnier. — Un autre Moulin fut député de Rhône-et-Loire à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI et l'expulsion de la famille des Bourbons. Il mourut à Roanne en 1833.

MOULIN (Gabriel du), historien, né au commencement du 17e siècle à Bernay (Normandie), mort vers 1660 curé de Manneval, est auteur des deux compilations suivantes, encore recherchées pour les détails curieux qu'elles renferment : *Histoire générale de Normandie*, 1631, in-fol.; *les Conquêtes et les trophées des Normands français*, 1658, in-fol.

MOULIN (Onuphre-Benoît-Claude), homme de loi et biographe, né vers 1758, au Moulin-à-Vent, hameau près de Lyon, exerça pendant plusieurs années les fonctions d'avoué près le tribunal de première instance de cette ville; puis fut destitué en 1805, pour s'être laissé emporter, dans une affaire qui lui était personnelle, contre un des magistrats appelés à le juger. Il vécut dans l'oubli jusqu'en 1817. A cette époque, il fut saisi d'une manie d'écrire qui se manifesta par différentes brochures politiques et plusieurs notices nécrologiques. Il mourut subitement à Lyon, le 31 mars 1825.

MOULINES (Guillaume de), littérateur, né à Berlin en 1728, mort le 14 mars 1802, était d'origine française; nommé pasteur de la colonie de Bernau, il se distingua bientôt comme prédicateur, et fut présenté à Frédéric, qui se plut à favoriser ses travaux. Il renonça en 1783 aux fonctions pastorales pour l'emploi de résident du duc de Brunswick à la cour de Berlin, et fut chargé de donner des leçons de philosophie au prince royal. Le roi de Prusse l'anoblit et le nomma membre de son conseil privé. Il a laissé : *Réflexion d'un jurisconsulte sur l'ordre de la procédure*, etc., traduit de Steck, 1764; *Lettre d'un habitant de Berlin à son ami de la Haye*, 1773, in-8°, et des traductions estimées *d'Ammien-Marcellin*, etc., 1775, 3 vol. in-12, et *des Écrivains de l'Histoire d'Auguste*, 1783, 3 vol. in-12. L'édition de Paris, 1816, est précédée d'une *Notice* par Barbier sur la vie et les ouvrages du traducteur.

MOULINET (Claude du). *Voyez* **THUILERIES**.

MOULINS (Guyart des), l'un des plus anciens traducteurs français de la Bible, était né vers 1251; il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat de la collégiale de Saint-Pierre à Aire en Artois. Il nous apprend lui-même qu'il avait 40 ans, lorsqu'il entreprit la traduction de l'*Histoire scolastique*, de Pierre Comestor, qui n'est, comme l'on sait, qu'une espèce de paraphrase des livres historiques de la Bible. Il avait commencé ce travail en 1291; et il le termina dans l'espace de trois années. Guyart fut élu doyen de son chapitre, en 1297, et mourut peu de temps après. La traduction de la Bible par Desmoulins n'est pas la plus ancienne qu'il y ait dans la langue française; mais le style des autres avait vieilli.

MOULLAH-FIROUZ BEN KAWOUS, l'un des plus célèbres poëtes orientaux modernes, était né dans l'Inde, en 1759. Ayant accompagné, dans sa jeunesse, son père en Perse, il y prit un goût tout particulier pour la littérature, et surtout pour la poésie épique des Persans, et ce goût lui fit naître l'envie de composer un poëme épique dans le genre, la langue et le mètre du *Schah-Nameh* de Ferdoucy. Celui auquel Moullah-Firouz consacra 25 années de sa vie a pour titre : *George-Nameh*, et pour sujet la conquête de l'Inde par les Anglais sous le règne de George III, qui en est ainsi le héros et à qui l'auteur devait le dédier. Mais ni l'un ni l'autre n'en ont vu la fin. Moullah-Firouz mourut en 1831, à Bombay, où il était le grand prêtre des parsis ou guèbres. Il s'était fait connaître en Europe par une édition du *Desatir* ou *Dessalir*, et il est auteur de plusieurs autres ouvrages persans d'un grand intérêt.

MOULTRIE (Guillaume), major général dans l'armée d'Amérique, se consacra dès sa jeunesse au service de son pays, et préluda, en 1760 et 1761, dans la guerre contre les Chérokées, aux exploits qui devaient plus tard le placer parmi ses plus braves défenseurs. Colonel d'un régiment, il défendit contre les Anglais le fort de l'île de Sullivan, qui depuis s'est appelé de son nom *Fort-Moultrie*, gagna sur eux la bataille de Beaufort en 1779, et, après avoir servi constamment avec la même valeur dans toute la guerre, revint en 1782 dans la Caroline méridionale, dont il fut nommé gouverneur. Il mourut à Charlestown en 1805, à 76 ans. On a de lui des *Mémoires* sur la révolution d'Amérique, dans les deux Carolines et dans la Géorgie, 1802, 2 vol. in-8°.

MOUNDAR (Abou'l Hakem al), ibn-Yahia, ibn-Houçaïn, premier roi more de Saragosse, était gouverneur de cette ville, sous le califat de Soleiman, l'un des derniers souverains de Cordoue, de la race des Ommyades. Favorisé par son éloignement de la capitale, il fut le pre-

mier qui, profitant des troubles qui agitaient l'Espagne musulmane, arbora l'étendard de l'indépendance, et prit le titre de roi, vers l'an 405 de l'hégire (1014 de J. C.); exemple qu'imitèrent bientôt les gouverneurs des autres principales villes qui dépendaient du royaume de Cordoue. Il s'empara de Huesca, de Tudela, etc.; mais, ayant voulu entreprendre des conquêtes en Navarre, il fut vaincu l'année suivante par Sanche le Grand. Il aida Aly ibn-Hamoud à détruire le parti de Soleiman, et à s'emparer du trône de Cordoue; mais il se déclara bientôt contre ce prince, et lui suscita un compétiteur dans la personne d'Abd-el-Rahman IV, de la race des Ommyades. Tandis qu'il était en Andalousie, ses troupes, ayant fait une invasion en Catalogne, l'an 409 (1018), furent battues par Richard II, duc de Normandie, gendre de la comtesse Ermesinde, régente de Catalogne; et Moundar pour arrêter les ravages des chrétiens dans ses États, fut obligé de se rendre tributaire des comtes de Barcelone. Ce prince ne se distingua pas moins par sa munificence, sa libéralité envers les poëtes, sa prudence et son habileté, que par son courage et ses talents militaires, qui lui valurent le surnom d'*Al-Mansour*. Abdallah ibn-Al-Hakem, son parent, et général de ses troupes, l'assassina dans son palais, le 10 dzoulhadjah 430 (2 septembre 1039). Yahia Al-Modhaffer, fils de Moundar, fut dépouillé du royaume de Saragosse par Soleiman-ibn-Houd, dont la postérité, après s'être maintenue plus de 100 ans dans l'Aragon, régna depuis à Murcie, à Grenade, à Cordoue, etc., et joua un rôle important sous Motawakkel ibn-Houd.

MOUNIER (Jean-Joseph), homme d'Etat, né à Grenoble en 1758, d'une famille de négociants, se fit recevoir avocat en 1779, acquit peu après la charge de juge royal, et, pendant 6 ans qu'il en exerça les fonctions, sut se concilier l'estime publique par ses talents et son intégrité. Les événements ne tardèrent pas à révéler en lui toutes les autres qualités d'un grand citoyen. On sait que les états du Dauphiné donnèrent les premiers à la France l'impulsion constitutionnelle. Mounier en fut l'âme et dirigea les opérations de l'assemblée de Vizille (21 janvier 1788), dont il fut le secrétaire et l'orateur. La réunion des trois ordres et le vote par tête sont dus à ses propositions. Lors de la convocation des états généraux, il y parut avec l'influence que lui avait donnée sa conduite antérieure; dans la fameuse séance du *Jeu de Paume*, ce fut sur sa proposition que tous les députés, moins un seul, jurèrent de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France. Cependant il crut devoir s'opposer au système qui prévalut, après le 14 juillet; il combattit avec force les restrictions imposées au pouvoir royal, et voyant ses efforts inutiles, cessa de participer aux travaux du comité de constitution. Président de l'assemblée pendant les 5 et 6 octobre, il prévint beaucoup de maux par sa fermeté héroïque. Le lendemain il envoya sa démission, et se retira à Grenoble, où il fut reçu de la manière la plus honorable; mais il ne put y prolonger son séjour. Dénoncé chaque jour comme un traître, il se vit forcé, dans le mois de janvier 1790, d'aller chercher un asile avec sa famille dans les pays étrangers. Il resta deux ans en Suisse, se rendit ensuite en Angleterre, refusa, par patriotisme, la place de grand juge au Canada, mais se chargea de l'éducation du fils d'un pair, et parcourut avec son élève la Suisse et une partie de l'Italie. En 1797 il fonda à Weimar, sur l'invitation du duc, un établissement où se compléterait l'instruction des jeunes gens destinés à des fonctions publiques : le succès en fut brillant et lui attira la plus grande considération. Dominé par un vif amour de la patrie, il se hâta de rentrer en France dès que les circonstances le lui permirent; ses anciens collègues le décidèrent, en 1802, à accepter la préfecture d'Ille-et-Vilaine. L'état de sa santé lui fit désirer d'être dans un département du Midi; mais Napoléon le nomma conseiller d'État en 1804. Mounier mourut le 26 janvier 1806. Ses principaux ouvrages sont: *Nouvelles observations sur les états généraux*, 1789, in-8°; *Considérations sur le gouvernement*, etc., *qui convient à la France*, 1789, in-8°; *Exposé de la conduite de Mounier*, etc., 1790, in-8°; *Appel à l'opinion publique*, 1790, in-8°; *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*, 1792, 2 vol. in-8°; *Adolphe*, 1794, in-8°; *Relation des malheurs de Genève*, 1794; *de l'Influence attribuée aux philosophes, aux franc-maçons*, etc., 1801; Paris, 1821, in-8°. M. Berriat-Saint-Prix a publié : *Éloge historique de Mounier*, 1806.

MOUNIER (le baron Claude-Édouard-Philippe), pair de France, fils du précédent, né à Grenoble, le 2 décembre 1784, suivit son père à l'étranger. De retour en France avec lui, il devint successivement auditeur au conseil d'État, secrétaire de cabinet, en 1809; maître des requêtes en 1810, et intendant des bâtiments de la commune en 1813. Napoléon l'avait gratifié précédemment d'une action de 25,000 francs sur le *Journal de l'Empire* (aujourd'hui *Journal des Débats*), lorsque ce journal devint propriété de l'État. En 1814, le roi le maintint dans ses emplois, et le chargea, en 1817, de présider la commission mixte de liquidation. Il fut nommé, l'année suivante, directeur général des domaines; pair de France en 1819, et enfin directeur général de l'administration départementale et de la police, en 1820. Il avait été nommé ministre de l'intérieur, mais il refusa ce portefeuille, en objectant qu'il n'avait pas acquis assez d'expérience des affaires publiques pour se charger d'un aussi grand fardeau. Jusqu'à la suppression du ministère de la police, en 1822, le baron Mounier fit preuve de beaucoup de talent et d'activité. Il fit partie de l'opposition à la chambre des pairs; et dans la commission sur les petits séminaires, réunie en 1828, et à laquelle il fut appelé, il fut un des quatre membres de la minorité qui se prononça contre l'introduction des jésuites dans l'instruction publique. Mounier voyageait en Allemagne à l'époque de la révolution de juillet. Il se hâta de revenir en France. Il jouissait d'une si haute estime, d'une bienveillance si générale; il comptait, parmi les hommes qui entouraient ou formaient le nouveau gouvernement, des amis si dévoués, qu'il lui fut tout d'abord proposé de conserver sa situation. Sans professer d'éloignement pour ce qui venait de s'accomplir, sans nulle jactance de fidélité ou de désintéressement, il refusa tout emploi. Nul ne fut plus assidu à la chambre des pairs. La part qu'il eut aux grandes discussions politiques, témoigna autant de l'indépendance de son caractère que de la valeur de son talent. Il défendit l'hérédité de la pairie; il proposa que l'adminis-

tration d'Alger fût examinée par une commission ; elle fut instituée, et il en fut membre et rapporteur ; il fit adopter, par la chambre, un projet de loi qui fixait le nombre des décorations de la Légion d'honneur. Il fut rapporteur de la commission qui, en 1841, examina le projet des fortifications de Paris, et il demanda la suppression de l'enceinte continue. Enfin rien d'important ni d'utile ne fut discuté à la chambre des pairs, sans que le nom de Mounier y parût en première ligne. Il mourut à Passy, le 11 mai 1843.

MOUNTFORT (Guillaume), comédien, né en 1659 dans le comté de Stafford, obtint une grande réputation dans les rôles d'amoureux et de petits-maîtres ; il avait le talent de contrefaire d'une manière admirable la voix et les gestes de ceux qu'il voulait imiter. Mountford périt en 1692, victime d'une misérable intrigue à laquelle il était étranger. On a de lui : *les Amants outragés,* tragédie, 1688 ; *Édouard III,* 1691 ; *le Parc de Greenwich,* comédie, 1691 ; *les Heureux étrangers,* 1696 ; *la Vie et la Mort du docteur Faust,* 1697 ; *Zelmane,* tragédie,

MOURAD-BEY, chef célèbre des mameluks, né en Circassie, vers 1750. Il suffirait à la gloire de ce musulman, et ce serait une garantie suffisante de durée pour son nom, d'avoir eu à combattre les deux premiers hommes de guerre des temps modernes, Napoléon et Kléber : mais indépendamment de cet accident heureux de sa destinée, ce barbare, supérieur aux siens en grandeur d'âme et en lumières, aurait pu s'illustrer par des faits tout personnels, Mourad était un jeune mameluk de la maison d'Aly-Bey premier qui, voulant se rendre absolument indépendant de la Porte Ottomane, s'était efforcé d'établir l'autorité d'un seul despote sur les tyrannies concurrentes des 24 beys du pacha et des corps ottomans qui se disputaient l'administration de la malheureuse Égypte. Aly-Bey, parvenu à se débarrasser de tous ses rivaux, avait trouvé un compétiteur inattendu dans la personne d'Abou-Dahab, son lieutenant, qui l'avait trahi ; une seconde trahison assura la victoire à celui-ci, et cette trahison, ouvrage de Mourad-Bey, qui est le sujet de cette notice, fut la première cause de l'élévation de ce dernier. Voici comment on raconte cette première partie de son histoire : Mourad, qui avait appartenu dans son enfance au bey Abou-Dahab, était devenu éperdument amoureux de la Géorgienne Sitty Néficals, épouse d'Aly-Bey, son nouveau maître. Subjugué par cette passion fatale, il ne voit que dans la destruction d'Aly l'espoir de la satisfaire, et abandonnant, à la faveur des ténèbres, le camp de celui-ci, il court offrir ses services à l'autre bey Abou-Dahab. « Ton ennemi, lui dit-il, doit passer avec son armée par un défilé où sa perte est inévitable si l'on peut l'y arrêter à temps. Je m'offre à toi : si je réussis, je ne te demande qu'une grâce, donne-moi la belle Sitty Néficals. » Abou-Dahab accepta avec joie ce secours inespéré, et Mourad alla s'embusquer avec 1,000 mameluks dans les palmiers de Sallyels. Aly-Bey hésita longtemps avant de s'engager dans cet étroit passage. Ses éclaireurs l'avaient averti du péril. Mourad, impatient de le joindre, se disposait à l'aller chercher, lorsque l'imprudent bey vint enfin tomber dans le piége qu'on lui avait tendu. Les soldats d'Aly, étonnés de l'attaque, lâchèrent pied ; cependant leur chef les rallia deux fois, et il était sur le point de se saisir de la victoire lorsque Mourad fondit sur lui, et d'un coup de sabre lui partageant le visage, l'abattit de son cheval. A la vue de son bienfaiteur étendu sur le sable, le mameluk sentit la pointe du remords et ne put retenir ses larmes. « Pardonne-moi, lui dit-il ; oh ! pardonne-moi, mon maître : je ne t'avais pas reconnu. » Aly fut transporté au Caire. Sa blessure n'était pas mortelle, mais Abou-Dahab en fit empoisonner l'appareil. Mourad hérita de son harem et de ses biens. Tels furent, les commencements peu honorables de Mourad. La mort de son patron, et celle d'Abou-Dahab, qui eut lieu peu de temps après, laissa Mourad l'homme le plus puissant de l'Égypte. Le seul rival qu'il pût avoir à redouter était Ibrahim-Bey ; mais, grâce à la nécessité de maintenir leur commune usurpation contre la politique de la Porte, la bonne intelligence subsistait encore entre eux lorsque les Français arrivèrent en Égypte. A la première nouvelle de cette invasion, Mourad-Bey n'avait envoyé à la rencontre des Français qu'une partie de la milice dont il était le chef suprême. Il quitta bientôt après le village de Giseh, où il faisait sa résidence habituelle, pour se rendre au Caire dans l'intention de se venger sur les négociants français qui se trouvaient dans cette ville, de l'agression des soldats de leur nation. Mais détourné de cette résolution barbare par le conseil d'un Vénitien nommé Rosetti, qu'il avait auprès de lui, il se contenta d'imposer à ces négociants une contribution de quelques milliers de piastres. Ce fut à Chebreis que les mameluks furent pour la première fois rencontrés et battus par les Français. A la nouvelle de cet échec, Mourad, rempli de fureur, ne négligea pourtant aucun des moyens que lui fournissaient son ascendant personnel et ses talents pour le réparer. Les dispositions prises par Mourad, à la bataille des Pyramides, étaient formidables ; ses forces montaient à 60,009 hommes, y compris l'infanterie et les hommes de pied qui servaient chaque cavalier. De cette armée de 60,000 hommes, il n'échappa que 2,500 cavaliers avec Mourad-Bey. Plusieurs milliers de ses soldats, en essayant de traverser le Nil, y furent engloutis. Retranchements, artillerie, pontons, bagages, sont tombés au pouvoir des Français, et les nombreux cadavres qu'emporta le cours du fleuve portèrent en peu de jours jusqu'à Damiette et Rosette, et le long du rivage, la nouvelle de la victoire. Ce ne fut que longtemps après sa fuite que Mourad-Bey s'aperçut qu'il n'était suivi que par une partie de son monde, et qu'il reconnut la faute qu'avait faite sa cavalerie, de rester dans le camp retranché. Il essaya plusieurs charges, pour lui rouvrir un passage, mais il était trop tard : les mameluks eux-mêmes avaient la terreur dans l'âme et agirent mollement. Après la perte de la bataille des Pyramides, Mourad se réfugia dans la haute Égypte où il fut poursuivi, harcelé et tenu continuellement en échec par Desaix, qui détruisit une seconde fois, par la victoire de *Sédiman,* les forces que l'intrépide bey était parvenu à rassembler de nouveau. Après le départ de Bonaparte et de Desaix, Mourad eut pour adversaire Kléber, le nouveau chef de l'armée. Si les divers généraux qui l'avaient combattu furent forcés de rendre justice aux talents de Mourad, de même qu'à plusieurs traits qui annonçaient une certaine générosité militaire, Mourad de son côté ne tarda pas à être frappé de l'éclat des grandes qualités

morales qui relevaient le prix de la valeur et des talents chez ces illustres guerriers. Il provoqua, et eut (le 20 avril 1800) une entrevue avec Kléber à Giseh ; la paix fut la suite des marques d'estime réciproque que se donnèrent ces deux chefs. Mais cet arrangement avec le prince des mameluks n'empêcha pas la guerre de se poursuivre contre les Turcs et contre les Anglais auxiliaires de ces derniers. Cependant Mourad investi, à titre d'allié de la France, du gouvernement des provinces de la haute Égypte, ne cessa de donner, depuis cette époque, des preuves non équivoques d'attachement à l'armée française et à son chef. L'importance d'un tel appui était un présage de succès définitif pour la campagne et pour cette fameuse expédition. Malheureusement Kléber tomba sous les coups d'un assassin, et fut remplacé par Menou dans le commandement de l'armée. L'arrogance de ce nouveau général, égale à son incapacité, fit perdre tous les avantages que la sage politique de son prédécesseur avait préparés dans ses relations d'amitié avec l'homme le plus puissant de l'Égypte. Mourad, justement dégoûté par ses procédés, ne trahit cependant point son alliance, et n'alla point offrir son sabre aux Anglais et aux Turcs qu'il détestait également ; il garda la plus stricte neutralité ; mais sa seule inaction fut calamiteuse. Les divisions françaises renfermées dans le Caire furent forcées de capituler, et Mourad, fidèle à ses premiers serments, essaya encore, mais en vain, de servir les Français. Invité par les généraux renfermés dans le Caire à venir partager les dangers de ses amis dans cette fâcheuse circonstance, il oublia tous les sujets de mécontentement que lui avait donnés Menou, et descendit le Nil pour venir se joindre aux Français ; mais atteint de la peste, il fut forcé de s'arrêter (le 22 avril 1801) à Benicouef, et y mourut au bout de quelques jours. On rendit à Mourad-Bey tous les honneurs que méritaient sa constante bravoure et la loyauté de son caractère.

MOURAD-KAN (Aly), 5e prince de la dynastie des Zends en Perse, était fils d'un cousin germain de Kerym-Kan, fondateur de la puissance de cette famille. Zeky-Kan, frère de Kerym, ayant usurpé le trône sur son neveu Abou'l-Fethah-Kan, en 1779, avait envoyé Aly-Mourad avec une armée, pour s'assurer du nord de la Perse. Mais à peine celui-ci fut-il arrivé à Teheran, que, sous prétexte de venger les victimes du barbare Zeky-Kan, et de soutenir les droits du souverain légitime, il se révolta, et alla s'emparer d'Ispahan. Cependant Zeky-Kan fut assassiné dans sa tente, près de Yezdkast, tandis qu'il marchait contre le rebelle. Abou'l-Fethah Kan recouvra sa liberté, fut proclamé *wekkil* (régent) par l'armée, et reprit la route de Chyraz, où bientôt après il fut de nouveau arrêté, puis aveuglé, par l'ordre de son oncle Sadek-Kan, qui n'avait paru abandonner Bassorah que pour tirer ce prince des mains de Zeky-Kan. Aly-Mourad s'était soumis à son cousin Abou'l-Fethah, l'avait reconnu pour souverain, et s'était retiré d'Ispahan ; mais il se déclara contre Sadek, quoique celui-ci fût son oncle et l'époux de sa mère. Il reprit les armes ; et après avoir soumis divers kans, dont l'ambition s'était réveillée par la renaissance de l'anarchie, il s'empara de Cazwin, d'Ispahan, d'une grande partie de la Perse, et se présenta devant Chyraz, à la tête de 50,000 hommes, dans l'été de 1780. Sadek, inférieur en forces, et suspectant la fidélité des habitants, n'osa pas risquer une bataille. Après un siége de 8 mois, aussi mal dirigé que mal soutenu, la ville ouvrit ses portes à Aly-Mourad, à la fin de février 1781 ; et Sadek eut à peine le temps de se renfermer dans la citadelle, où, le troisième jour, il fut obligé de se rendre à discrétion. Le vainqueur fit crever les yeux à ce prince, à 26 fils et petit-fils, et ordonna ensuite qu'ils fussent mis à mort. Djafar fut le seul épargné : il avait désapprouvé l'usurpation de son père, et il était venu, dès le commencement du siége, joindre Aly Mourad, son frère utérin. Ce dernier lui procura même la satisfaction de venger les malheurs de sa famille, dans le sang d'Akbar-Kan, fils de Zeky-Kan, lequel en avait été l'instigateur et l'exécuteur. Aly Mourad-Kan, maître de la Perse méridionale, par la soumission de Chyraz, trouva un dangereux rival dans l'eunuque Aga-Mohammed, qui s'était emparé d'une partie des provinces du Nord, pendant la guerre que Sadek-Kan avait soutenue contre Aly Mourad. Celui-ci opposa une armée à l'eunuque sous les ordres de son fils Cheik-Weis Kan, et transféra sa cour à Ispahan, afin d'être plus à portée de seconder les opérations de ce jeune prince. Après trois campagnes sans succès décisifs, quoique les exploits de Cheik-Weis eussent été célébrés par de grandes réjouissances, à Ispahan, en 1784 ; Aly Mourad partit, le 24 juillet de la même année, pour se rendre à Teheran, et se rapprocher ainsi du théâtre de la guerre. Bientôt la désertion de l'armée de son fils, et la révolte de Djafar Kan, qui, profitant de l'absence d'Aly Mourad, menaçait Ispahan, contraignirent celui-ci de se mettre en route, au cœur de l'hiver, pour aller défendre sa capitale contre les entreprises de son frère. Mais sa santé, depuis longtemps délabrée, ne put résister aux fatigues du voyage et aux rigueurs de la saison. Il expira en janvier ou février 1785, à Mourt-Schah Koureh, à 18 lieues d'Ispahan. Il avait régné 4 ans, sous le titre de régent ; mais il se proposait de prendre celui de *schah*.

MOURADGEA D'OHSSON (Ignace), Arménien d'origine, était né à Constantinople en 1740 ; il entra fort jeune dans la légation de Suède, devint en 1782 chargé d'affaires de ce royaume, et en 1795 reçut le titre de ministre de Suède près de la Porte. Mouradgea travailla toute sa vie à rassembler les matériaux d'un ouvrage destiné à faire connaître à l'Europe l'histoire, les lois et la civilisation des Turcs ; c'est en français qu'il le rédigea pendant son séjour à Paris de 1784 à 1795. L'empereur Sélim, qui voyait dans les travaux de Mouradgea un honneur rendu à sa nation, les favorisa de tout son pouvoir, et fit mettre à sa disposition les archives de Constantinople. En 1799, il retourna à Paris pour continuer son grand ouvrage ; devenu veuf, il y épousa une Française qui se chargea de corriger le style de ses manuscrits. La rupture de la Suède avec la France lui ayant rendu le séjour de Paris impossible, il obtint l'autorisation d'habiter le château de Bièvre, où il mourut le 27 août 1807. On a de lui : un *Tableau général de l'empire ottoman*, 1787-1790, 2 vol. in-fol., avec 157 planches. Un 3e vol. publié en 1821, par les soins de M. d'Ohsson fils, complète la législation mahométane et l'état de l'empire ottoman. L'histoire de cet empire, qui devait former la seconde division de ce grand et impor-

tant ouvrage, est restée manuscrite. Une 2e édition de la partie imprimée a paru de 1787 à 1824, 7 vol. in-8°. On doit encore à Mouradgea; *Tableau historique de l'Orient*, 1804, 2 vol. in-8° : c'est une introduction à l'ouvrage précédent.

MOURAVIOF ou **MOURAVIEFF** (Michel-Nikititch), poëte, historien et moraliste, né à Smolensk en 1757, mort à Pétersbourg en 1807, était officier supérieur dans la garde impériale lorsque la réputation qu'il s'était acquise décida Catherine II à le nommer chevalier d'honneur et instituteur de ses enfants. Tout entier à d'aussi importants devoirs, il ne composa plus que des ouvrages propres à former l'esprit et le cœur des deux jeunes princes confiés à ses soins. Tels sont : *le Bon enfant, les Lettres d'Émile, les Dialogues des morts, l'Habitant du faubourg,* 1789; *Essais d'histoire, de morale et de littérature,* 1796. Mouraviof, qui avait abandonné la carrière militaire, devint, sous le règne d'Alexandre, sénateur, conseiller privé, puis adjoint du ministre de l'instruction publique, et prit une grande part à l'organisation de cette branche importante de l'administration. Outre les divers ouvrages déjà cités, on lui doit : *Traits divers relatifs à la géographie de la Russie et à la réunion de ses nombreuses principautés en une seule monarchie,* 1810. Les *OEuvres complètes* de Mouraviof ont été imprimées en 1820.

MOUREAU ou **MOREAU** (Agricol), connu aussi sous le nom de *Moureau de Vaucluse,* naquit à Avignon, en 1766. Il fit, comme externe et sans frais, de bonnes études au collége de cette ville, d'abord sous les bénédictins, puis sous les doctrinaires. Moureau était à Beaucaire en juillet 1791, à la fédération qui eut lieu pendant la foire, et il y fut nommé procureur de la commune, la même année. Ainsi, bien qu'il fut déjà chaud partisan de la révolution, il demeura tout à fait étranger aux premiers événements d'Avignon, notamment aux massacres de la Glacière, en octobre 1791. Membre et secrétaire de l'assemblée électorale du département du Gard en 1792, il prit une grande part à l'élection des députés à la Convention nationale. Après la suppression des corps enseignants, il revint à Avignon, où il remplit successivement les fonctions de secrétaire-greffier de la municipalité et de procureur de la commune. En mars 1793, il fut nommé commandant d'un bataillon de volontaires, qu'on licencia peu de temps après. Au mois de juin, il vint à Paris, se présenta à la barre de la Convention, et y obtint l'érection du district de Vaucluse en département; l'incorporation, dans l'armée, du 3e bataillon de ce district; une pension de retraite pour les vieux soldats du vice-légat du pape, et une pension pour un père de famille de Beaucaire, qui avait sauvé ses concitoyens, en se plaçant à la bouche d'un canon. Revenu dans son pays, il concourut à la reprise d'Avignon sur les Marseillais, qui s'en étaient emparés et qui l'évacuèrent le 25 juillet. Le 28, à la tête de 200 hommes, il fut chargé d'aller à Tarascon et d'y rétablir les autorités constituées. Le lendemain, avec la moitié de sa troupe, 4 pièces de canon et 40 hommes d'artillerie légère, commandés par un jeune officier qui fut depuis Napoléon, il entra à Beaucaire; quelques jours après, il occupa Nîmes en qualité de commandant de la place. Moureau fut ensuite nommé l'un des administrateurs du nouveau département, dont on confia l'organisation aux conventionnels Rovère et Poultier; mais il s'attira bientôt leur haine, en reprochant au premier ses liaisons avec les assassins de la *Glacière.* Arrêté sur l'ordre de ces représentants par le fameux Jourdan *Coupe-tête,* qu'ils venaient de nommer commandant de la gendarmerie du département, Moureau fut conduit à Paris, et renfermé à la Conciergerie, puis au Luxembourg, où il resta 5 mois. Réclamé par les sociétés populaires de Beaucaire et d'Avignon, il recouvra sa liberté, au printemps de 1794, et le premier usage qu'il en fit, fut de dénoncer Jourdan comme voleur et en même temps comme *fédératiste* et *aristocrate,* surnoms qui étaient alors synonymes. Il refusa, en 1799, le mandat de député au conseil des Cinq-Cents que lui avait donné le département de Vaucluse. Franc et opiniâtre républicain, il se déclara ouvertement contre la journée du 18 brumaire, et refusa de boire à la santé de Bonaparte dans une fête donnée, à Avignon, en l'honneur de la constitution consulaire. Renonçant alors aux avantages personnels que pouvait lui offrir le nouveau gouvernement, il rentra dans la vie privée et dans la carrière du barreau, qui venait d'être réorganisée, et il y obtint des succès honorables. En 1814, Napoléon, après sa première abdication, avait couru des dangers à Avignon, en se rendant à l'île d'Elbe : lorsqu'il en revint, en 1815, les Avignonais, craignant d'être exposés à sa vengeance, après qu'il aurait ressaisi le pouvoir, lui envoyèrent une députation à la tête de laquelle était Moureau. Il refusa la place de procureur général près la cour d'assises de Vaucluse, et resta à Paris, d'où il dirigeait l'assemblée des fédérés d'Avignon, dont il avait posé les bases avant son départ. Après la bataille de Waterloo, il se retira, par prudence, à Loriol, dans le département de la Drôme, avec toute sa famille. Il n'y vécut pas longtemps tranquille. Atteint par la loi du 29 octobre 1815, il partit à l'approche du préfet. Réduit à se cacher, puis envoyé en surveillance à Rouen, par le ministre de la police, en 1816, il fit lever son ban en 1817, et vint alors se fixer à Paris, avec sa famille. L'âge et l'expérience l'ayant à peu près guéri de sa fièvre révolutionnaire, il fut, sur sa demande et après des enquêtes sévères, inscrit sur le tableau des avocats à la cour royale, en 1818, et depuis, il ne s'occupa plus que d'affaires contentieuses et de matières de jurisprudence. Outre les articles qu'il fournit durant plus de 12 ans, comme rédacteur en chef et directeur du journal *le Constitutionnel,* sur la législation civile, criminelle et électorale, il a publié, pendant sa longue résidence à Paris : *Essai sur l'esprit des lois françaises, relatives à l'adoption des enfants naturels,* 1817, in-8°; *De l'incompatibilité entre le judaïsme et l'exercice du droit de cité, et des moyens de rendre les juifs citoyens dans les gouvernements représentatifs,* 1819, in-8°; *Traité sur le testament mystique,* 1819, in-8°, etc. Il contribua par diverses publications à la révolution de 1830, et il ne tarda pas à en recevoir la récompense. Il fut nommé, le 20 février 1832, juge de paix du troisième arrondissement de Paris; cette place, qui n'aurait jamais convenu autrefois à son caractère fougueux, ne convenait pas davantage alors à sa vieillesse prématurée. L'extrême faiblesse de sa vue, de sa mémoire et de sa

santé, ne lui permettait guère de remplir des fonctions pénibles, dont il ne laissa pas que de s'acquitter avec zèle, intelligence et probité. Il se démit de sa charge au mois d'avril 1838, et quitta bientôt Paris pour aller à Aix où il mourut le 23 décembre 1842; et une de ses filles le suivit de près au tombeau. Quel que soit le jugement que l'on puisse porter sur Agricol Moureau, on est forcé de convenir que si sa vie fut agitée, errante, aventureuse, il ne varia jamais dans ses opinions franches et désintéressées, au risque d'être en butte aux persécutions de tous les partis, et qu'il n'imita point tant d'autres républicains apostats, tant de ses confrères, magistrats et gens de loi, qui, par légèreté, moins encore que par ambition ou par cupidité, se sont traînés à la remorque de tous les gouvernements, de tous les systèmes qui ont dominé successivement en France, depuis 50 ans.

MOURET (Jean-Joseph), compositeur, né à Avignon en 1682, se rendit à Paris en 1707, fut nommé surintendant de la musique de la duchesse du Maine, et composa pour les fêtes de Sceaux un grand nombre de divertissements dont la plupart des airs sont restés populaires. Mouret devint musicien du roi, directeur du concert spirituel et compositeur de la Comédie-Italienne. Il perdit ses diverses places en 1736. Le chagrin qu'il en ressentit, aliéna sa raison, et le conduisit au tombeau le 22 décembre 1738. On a de lui un grand nombre de compositions instrumentales et vocales, 3 livres d'*Airs sérieux et à boire*, et plusieurs opéras, entre autres les *Amours des Dieux*, le *Triomphe des Sens*, etc.

MOURGUES (Michel), jésuite, né en Auvergne vers 1642, mort en 1713 à Toulouse, où il professait la rhétorique et les mathématiques, a publié quelques ouvrages estimables dont les principaux sont : *Traité de la poésie française*, 1754, par les soins du P. Brumoy; cette édition, la plus récente, est aussi la meilleure : *Plan théologique du Pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce*, etc., 1712, 2 vol. in-8°; *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, etc., 1701, in-12; 1769, in-12.

MOURGUES (Jacques-Augustin) naquit à Montpellier le 2 juin 1734. Ayant été nommé directeur des travaux du port à Brest, il y fit connaissance avec Dumouriez, qui, en 1792, le proposa à Louis XVI, pour ministre de l'intérieur, à la place de Roland. Appelé à ce département le 13 juin, il n'y resta que peu de jours et eut pour successeur Terrier de Monciel. Mourgues vécut depuis lors loin des affaires, et ne s'occupa plus que de bonnes œuvres et de travaux philanthropiques. Nommé membre du conseil général des hospices et l'un des administrateurs du mont-de-piété, il se livra à toutes les études spéciales. Il publia, à ce sujet, un long travail qui mérita l'approbation de l'Institut et l'éloge de tous les hommes instruits. Mourgues mourut à Paris, en janvier 1818. On a de lui : *De la France relativement à l'Angleterre et à la maison d'Autriche*, Paris, 1797, in-8°; *Convient-il à la France d'avoir un acte de navigation général et indéfini?* Paris, 1798, in-8°; *Essai de statistique*, Paris, in-8°.

MOURRE (Joseph-Henri-Louis-Grégoire, baron de), procureur général à la cour de cassation, né en 1762 à Lorgues (Provence), entra dans la congrégation des doctrinaires, et y remplit diverses chaires. Il en sortit pour étudier le droit, et s'étant fait recevoir avocat au parlement d'Aix, il commençait à exercer sa profession lorsque la révolution supprima les parlements. Forcé de chercher un asile à Paris en 1792, il obtint peu après la place de chef de division au ministère de la justice. Il quitta cette place en 1796 pour celle de juge au tribunal de la Seine, et fut en 1800 conseiller à la cour d'appel, dont quelques jours après il devint procureur général. L'un des présidents de la cour de cassation lors de sa réorganisation en 1814, il remplaça Merlin de Douai comme procureur général. Pendant les cent jours il donna sa démission. Aussi rentra-t-il de droit dans ses fonctions, qu'il exerça avec talent et intégrité jusqu'après la révolution de 1830. Un *Discours*, dans lequel il avait paru donner des regrets au régime détruit par cette révolution, fut l'occasion de sa mise à la retraite. Il mourut à Paris en septembre 1832.

MOURTEZA, Géorgien, devint pacha de Bagdad en 1063 de l'hégire (1653 de J. C.), après avoir été selikdar du Grand Seigneur, vizir et pacha d'Erzeroum. Libéral et juste, mais inconstant, capricieux et bizarre, il se montra mauvais politique dans sa conduite envers les habitants de Bassorah, qui l'avaient appelé à leur secours. Il fut battu par les Arabes révoltés, et à son retour à Bagdad (1655) se vit privé de son pachalik. Cependant, il obtint celui de Diarbekir, regagna la faveur du divan en lui envoyant la tête d'un pacha rebelle, et reparut à Bagdad en 1659. Son nouveau pouvoir ne dura que 3 ans. Accusé d'intelligence avec la Perse, il fut déposé, obligé de fuir, et mis à mort par les ordres du pacha de Diarbekir (1662).

MOUSA, fils de Bajazet I[er], reçut du vainqueur de son père l'investiture de l'Asie Mineure. Après le départ de Tamerlan, les Turcs, honteux d'obéir à un prince sans courage, se soumirent à Soleiman, qui régnait dans les provinces européennes. Mousa céda sans combattre, ne reparut qu'après la mort de Soleiman, mais trouva bientôt un nouveau compétiteur dans Mahomet, son second frère. Atteint dans sa fuite par les soldats de Mahomet, il montra quelque résolution, et périt les armes à la main en 816 de l'hégire (1413 de J. C.).

MOUSA AL KADHEM, 2[e] fils de Djafar al-Sadik, né entre la Mecque et Médine vers l'an 129 de l'hégire (746 de J. C.), fut le 7[e] des douze imans révérés par les musulmans chyites comme califes légitimes. Haroun-al-Reschid, craignant qu'il n'occasionnât des troubles, le fit secrètement périr en 799 (183 de l'hégire). Mousa était hautement révéré par les musulmans. Son tombeau, situé à Bagdad, est encore un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

MOUSA BEN CHAKIR, vivant au commencement du 9[e] siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé les *Sources de l'histoire*. — Ahmed, Haçan et Mohammed ben Mousa, ses trois fils, célèbres dans tout l'Orient vers le milieu du 9[e] siècle, ont publié en commun plusieurs ouvrages scientifiques. Mohammed mourut en 873, laissant des *Tables astronomiques* très-estimées de son temps. Ahmed passe pour avoir écrit un *Livre de musique* et un *Traité de machines*. Haçan a composé un *Traité du*

cylindre et divers ouvrages de géométrie et de mécanique.

MOUSA BEN NASER (Abou-abd-al-Rahman), général du calife Walid Ier, fut nommé par ce prince vice-roi de l'Afrique en 703. Il méditait la conquête de l'Espagne et même l'asservissement de l'Europe méridionale, lorsque la trahison du comte Julien favorisa ses projets ambitieux. De concert avec son lieutenant Tarik, il subjugua, dans l'espace de 2 ans, les plus riches contrées de la Péninsule, franchit les Pyrénées, et s'avança en France jusqu'aux portes de Carcassone. Politique habile autant qu'heureux guerrier, Mousa laissait aux habitants le libre exercice de leur religion, et garantissait la conservation de leurs propriétés. Accusé d'injustices envers Tarik, dont il avait cherché à usurper la gloire, Mousa fut rappelé à Damas, et, malgré ses éclatants services, condamné à être battu de verges et à payer une amende de 200,000 dinars d'or. Exilé à la Mecque (715), le malheureux général mourut dans cette ville vers 718, de la douleur que lui causa la fin tragique de son fils Abd-el-Aziz.

MOUSCHEGH, prince des Mamigonians, vivait dans le 4e siècle. Son père, Vasag, ayant été emmené prisonnier en Perse, en l'an 370, avec le roi d'Arménie, Arsace, par Schahpour II, il hérita de la province de Daron. Bientôt après il fut investi de la dignité de connétable, que son père avait possédée, et il fut envoyé à Constantinople par le patriarche Nersès Ier, pour supplier l'empereur Valens de donner l'Arménie au fils d'Arsace, que tous les seigneurs arméniens désiraient avoir pour roi. Ce prince, nommé Bab, était alors enfermé avec sa mère, Pharandsem, dans la forteresse d'Ardagers, où il était assiégé par les Persans. On parvint à en faire sortir ce jeune roi dans le temps même que Mouschegh revenait accompagné du général Terentianus, à la tête d'une armée romaine. Mouschegh et Terentianus eurent bientôt chassé les Persans de l'Arménie : Méroujan, prince des Ardzrouniens, qui les commandait, fut complétement défait à la bataille de Dsirav, et obligé de chercher un asile en Perse. Mouschegh fit ensuite une expédition dans l'Atropatène, où il remporta de nouvelles victoires. Bab fut donc rétabli sur le trône de ses pères, par les victoires de Mouschegh. Ce jeune prince, gouverné par quelques eunuques, qui, sous le règne de son père, avaient déjà fait beaucoup de mal à l'Arménie, ne tarda pas à marcher sur les traces d'Arsace. Le patriarche Nersès voulut en vain lui rappeler ses devoirs; Bab le fit empoisonner. Les Persans cherchèrent à profiter des désordres causés par sa tyrannie, et Méroujan parut en Arménie à la tête d'une armée persane : il fut encore vaincu par Mouschegh, qui le contraignit de rentrer en Perse. Les Arméniens furent bientôt las du gouvernement de Bab; ils s'en plaignirent à l'empereur, qui le manda près de lui. Pendant trois mois on le garda prisonnier à Tarse, d'où il parvint à s'échapper; et il revint dans ses États, où il fut assassiné, en 377, par Trajan, un des généraux romains en Arménie. Ce pays fut quelque temps sans roi; les Persans et Méroujan voulurent profiter de cet état de choses pour y rentrer : ils furent encore honteusement repoussés par Mouschegh. L'empereur donna enfin la couronne à Varaztad, parent de Bab, qui ne se conduisit pas mieux que son prédécesseur, et fit périr le connétable Mouschegh, qui avait rendu à l'État tant de services signalés.

MOUSCHEGH, prince de la famille du précédent, vivait à la fin du 6e siècle. En récompense des services qu'il avait rendus à l'empire, l'empereur Maurice le fit duc de l'Arménie romaine, titre qu'il joignit à celui de prince de Daron, qu'il possédait depuis l'an 555 qu'il avait succédé à son père. Il vainquit plusieurs fois les généraux du roi de Perse, Hormisdas. Lorsque, en l'an 590, ce prince eut été assassiné, et que le rebelle Bahram-Tchoubin se fut emparé de la couronne, le légitime héritier Khosrou-Parviz se réfugia dans l'empire pour implorer l'assistance de Maurice. Mouschegh accorda un asile à tous les fugitifs; Berdouiéh et Kettehm, oncles de Khosrou, se retirèrent à sa cour. Quand les armées romaines eurent pris l'offensive, Mouschegh les seconda efficacement; il se joignit aux troupes persanes commandées par Mihran, qui étaient cantonnées en Arménie, et qui tenaient pour le roi légitime. Sous les ordres de Mouschegh, elles contribuèrent puissamment à la défaite de Bahram-Tchoubin. Khosrou promit à Mouschegh de le faire marzba de l'Arménie, pour le récompenser de ses services. Quelques envieux de Mouschegh le desservirent auprès du roi, et empêchèrent le prince de s'acquitter de ses promesses : Mouschegh, mécontent, se retira dans sa souveraineté. En l'an 603, le roi de Perse fit une expédition dans l'empire romain, pour venger le meurtre de Maurice; il envoya inviter Mouschegh à y prendre part, et il le pressa de venir le joindre dans son camp auprès de Garin (Arzroum). Mouschegh s'en excusa sur son grand âge. Le roi, irrité de son refus, menaça de le châtier à son retour; il lui tint parole. Mihran, neveu du roi, fut envoyé contre Mouschegh, avec un corps de 10,000 hommes. Vahan, que celui-ci avait choisi pour son successeur, fut chargé de repousser le général persan, qui fut vaincu et tomba entre les mains de son vainqueur, lequel le fit mettre à mort. Mouschegh ne survécut pas longtemps à cette victoire : il mourut l'an 604, et laissa la principauté de Daron, à Vahan.

MOUSKES (Philippe), évêque de Tournai, né à Gand, doit être cet évêque nommé par les historiens de la Belgique *Mus* et *Meuzius*, qui occupa le siége de Tournai en 1274, et mourut en 1282. Des écrivains contemporains le qualifient de *personnage savant et discret*. Lorsqu'il n'était encore que chanoine de Tournai, il se proposa, comme il l'annonce lui-même, *de mettre en rimes toute l'histoire et la lignée des rois de France*. Il commence son récit un peu haut, dès l'enlèvement de la belle Hélène par Pâris, et continue jusqu'après l'année 1240. Il n'a garde d'oublier les fables de l'archevêque Turpin. Du Cange a publié, à la suite de l'histoire de Villehardouin, un fragment des rimes de l'évêque de Tournai. Les curieux en trouveront à la Bibliothèque royale à Paris le manuscrit complet. Un jour peut-être, on ne le jugera pas indigne d'être publié en entier.

MOUSIN (Jean), médecin, né à Nancy en 1575, mort en 1645, parcourut l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, séjourna longtemps à Padoue, et se fit partout remarquer par la supériorité de son esprit et l'étendue de ses lumières. On a de lui quelques ouvrages; mais le suivant

est le seul qui soit recherché des curieux : *Discours de l'ivresse et ivrognerie, auquel les causes, nature et effets de l'ivresse sont amplement déduits, avec la guérison et préservation d'icelle, ensemble, la manière de carrousser, et les combats bachiques des anciens ivrognes*, 1612, in-12.

MOUSLEM CHÉRIF ED-DAULAH (Aboul' Mocrem), 5e ou 6e prince okaïlide de Moussoul, succéda à son père Coraïsch en 453 de l'hégire (1061 de J. C.), et étendit sa domination depuis Alep jusqu'à Bagdad, se distingua par son courage et sa justice; et fut tué en 1085 dans un combat contre le prince seldjoucide Soleiman.

MOUSSET, poëte français du 16e siècle, passe pour avoir le premier composé des vers scandés à la manière des Grecs et des Latins; il avait traduit de cette manière l'*Iliade* et l'*Odyssée* : cet ouvrage ne se trouve cité dans aucun catalogue; Daubigné seul en fait mention dans ses *Petites œuvres mêlées*.

MOUSSINE-POUSCHKINE (le comte Alexis-Iwanovitch), sénateur, conseiller privé et président de l'Académie des beaux-arts de Pétersbourg, né en 1744, mort en 1817, mit toute sa vie un grand zèle à la recherche des antiquités russes. On lui doit la découverte et la publication de plusieurs des matériaux les plus précieux de l'histoire de Russie, et entre autres le *Récit de l'expédition d'Igor*, manuscrit du 12e siècle d'un grand intérêt.

MOUSTIER, échevin de Marseille, a mérité dans l'histoire une place à côté du généreux Belzunce. Dès les premiers ravages de la peste de 1720, il se mit à la tête de toutes les corvées dont ses collègues n'osaient point se charger. Il fallait enlever les cadavres que la mort entassait chaque jour par milliers, et les forçats, pour obtenir leur liberté, remplissaient ces dangereuses fonctions. Mais il fallait un magistrat qui voulût les suivre et les encourager. Moustier fut cet homme intrépide. Tantôt à cheval, tantôt à pied, l'épée dans une main et la bourse dans l'autre, on le vit, toujours infatigable, punir, récompenser et travailler lui-même à la tête de ces ignobles bandes, qu'il avait su rendre utiles à la société. Il mourut victime de son beau dévouement.

MOUSTIER (Éléonor-François-Élie, marquis de), d'une ancienne maison de Franche-Comté, naquit à Paris, en 1751. Son père le mena pendant la guerre de sept ans, au collége des jésuites de Heidelberg. Quand ses études furent terminées, il désira suivre la carrière des armes, à l'exemple de ces ancêtres, il fit, à Besançon, un double apprentissage, comme cavalier dans le régiment de la reine, et comme canonnier dans une brigade d'artillerie, trouvant encore le temps d'apprendre les langues, et de se livrer aux sciences exactes. Il passa en qualité de sous-lieutenant, dans Royal-Navarre, à l'âge de 17 ans, et entra en 1768, comme surnuméraire, dans les gardes du corps. Son beau-frère, le marquis de Clermont d'Amboise, ambassadeur en Portugal, l'emmena ensuite à Lisbonne, où il le garda deux ans, comme gentilhomme d'ambassade, et lui donna le titre de secrétaire, lorsqu'il fut chargé de celle de Naples. En 1778, le marquis de Moustier, ayant à peine atteint sa 27e année, fut promu au grade de mestre de camp de dragons, et nommé ministre du roi à Trèves. En 1783, il partit pour Londres, immédiatement après la signature de la paix, avec la qualité de ministre plénipotentiaire, pour achever d'aplanir des difficultés relatives à l'intervention de l'Espagne. En 1787, il remplaça aux États-Unis d'Amérique, M. de la Luzerne, qui était appelé à l'ambassade d'Angleterre, et fut chargé de celle de Prusse, en 1790, dans les circonstances les plus critiques. Mandé à Paris, au mois de septembre 1791, par une lettre autographe de Louis XVI, qui le pressait pour la deuxième fois d'accepter le ministère des affaires étrangères, il déclina, dès sa première entrevue avec le roi, un poste que l'austérité de ses principes monarchiques ne lui permettait pas de remplir alors. Sur son refus de repartir pour Berlin, à l'effet de détourner Frédéric-Guillaume de la coalition, que probablement il avait engagé lui-même ce monarque à former contre les révolutionnaires de France, ce fut le comte de Ségur qui se chargea de cette négociation, dont on connaît le résultat. Nommé à l'ambassade de Constantinople, le marquis de Moustier ne tarda pas à se voir forcé de chercher un asile en Angleterre, pour ne pas grossir le nombre des victimes envoyées à la haute cour d'Orléans, et massacrées à Versailles. Il passa immédiatement sur le continent, y rejoignit les princes, frères de Louis XVI, et reçut d'eux la mission d'aller traiter près des puissances coalisées, notamment près du roi de Prusse, pour qu'il reconnût à Monsieur le titre de régent du royaume pendant la durée de la captivité du roi. Ce titre devait être solennellement conféré au prince, quand la retraite de Champagne changea entièrement la face des événements. Les équipages de Monsieur ayant été enlevés aux portes de Verdun, par une partie de l'armée de Kellerman, la correspondance du marquis de Moustier avec Leurs Altesses royales, tomba entre les mains des jacobins, et fut lue à la tribune par Hérault de Sechelles, qui fit rendre, le 22 octobre 1792, un décret d'accusation contre le marquis de Moustier. Ces mêmes pièces furent reproduites dans l'acte d'accusation de Louis XVI, comme un indice du concert de ce monarque avec ses frères. Le marquis de Moustier, retourné en Angleterre après l'issue funeste de la campagne de 1792, se trouva en mesure de rendre de nouveaux services aux princes par ses relations avec Pitt, Windham, Burks, et par la considération que lui avaient acquise ses missions auprès du cabinet britannique. Désigné, en 1795, après le désastre de Quiberon, commissaire du roi, pour aller résider au milieu des armées royales de l'Ouest, il pressa vainement le départ de l'expédition que les Anglais devaient faire débarquer sur les côtes de France. La pacification forcée de 1796, après la mort de Charette et de Stofflet, contribua à neutraliser tous les efforts des royalistes dans cette partie. N'ayant plus rien à faire personnellement pour la cause du roi de France en Angleterre, de Moustier prit le parti d'aller résider de nouveau en Prusse, où la bienveillance de Frédéric-Guillaume II, et celle du roi son fils, le placèrent dans une situation utile aux intérêts de Louis XVIII. Chargé par ce monarque, en 1797, de complimenter Frédéric-Guillaume III sur son avénement au trône, il s'acquitta de cette mission avec autant de noblesse que de circonspection. Il se trouva, en 1806,

du petit nombre des fidèles serviteurs des Bourbons maintenus définitivement sur la liste des émigrés par Napoléon ; et l'invasion en Prusse, faite la même année, obligea M. de Moustier d'abandonner son dernier asile. Il partit alors pour Hartwell, où il fut admis dans l'intimité des Bourbons. Il accompagna Louis XVIII, en France, au mois d'avril 1814, et suivit encore ce prince au 20 mars et au 8 juillet 1815. Regardant dès lors son rôle politique comme fini, il se retira dans une maison de campagne, voisine de Versailles ; c'est là qu'il fut frappé d'apoplexie, et termina sa carrière, le 1er février 1817. Les archives des affaires étrangères sont remplies de documents fournis par cet habile diplomate, principalement sur l'Amérique, qu'il avait parcourue en observateur éclairé. La plus grande partie des ouvrages sortis de sa plume, est restée ensevelie dans le secret du cabinet. Il a seulement livré à l'impression : *De l'intérêt de la France à une constitution monarchique* (Berlin, juillet 1791) ; *De l'intérêt de l'Europe dans la révolution française*, Londres, 1793 ; *Observations sur les déclarations du maréchal prince de Cobourg aux Français par un royaliste français*, Londres, 1793.

MOUSTIER (Clément-Édouard, marquis de), fils unique du précédent, naquit, le 2 janvier 1779, à Coblentz, où son père était ministre plénipotentiaire de Louis XVI auprès de l'électeur de Trèves, frère de la Dauphine. Il fut élevé en Allemagne. Renvoyé en France vers la fin de 1792, par son père, alors émigré, il fut jeté dans les cachots, étant à peine âgé de 14 ans. Échappé aux dangers de cette époque, et déjà très-ardent ennemi du pouvoir démagogique, il fut un de ceux qui, le 13 vendémiaire, dans la section du Mont-Blanc, firent battre la générale contre la Convention. Blessé, mis en prison de nouveau, puis relâché au bout de 6 semaines, il partit aussitôt à pied, se dirigeant sur Hambourg, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre. Au commencement de 1796, il passa en Normandie, et, en qualité d'aide de camp du comte Louis de Frotté, chef des royalistes de cette province, combattit jusqu'à la pacification du 24 juin de la même année. Alors il repassa en Angleterre, et, au mois d'août suivant, revint à Paris, où se préparait un mouvement royaliste que le 18 fructidor arrêta. Bientôt, atteint par la loi des otages et par la conscription, il servit, comme simple cavalier, puis comme brigadier dans le 12e régiment de hussards, en garnison à Valenciennes. Il n'obtint son congé qu'en entrant en qualité d'élève diplomate au ministère des affaires étrangères, et débuta, en 1800, dans cette carrière, comme attaché à la légation qui négocia et conclut le traité de Lunéville. La France revenait alors à quelques idées d'ordre, et la marche du gouvernement faisait pressentir que les doctrines révolutionnaires allaient être de plus en plus comprimées. En 1801, de Moustier fut nommé secrétaire de légation à Dresde. Chargé du soin des prisonniers après la bataille d'Iéna, il mérita du roi de Saxe un témoignage de satisfaction. En 1810, une mission extraordinaire appelait de Moustier aux États-Unis, lorsque, au moment de s'embarquer, il reçut l'ordre de se rendre à Morlaix, pour négocier avec l'Angleterre un cartel d'échange des prisonniers de guerre. Après la rupture de cette négociation, il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, d'abord à Carlsruhe, près le grand-duc de Bade, ensuite à Stuttgard, près le roi de Wurtemberg. De 1813 à 1814, le marquis de Moustier ne remplit aucune mission. En 1814, il avait été le premier à se déclarer pour les Bourbons ; et, pendant les cent jours, membre du collége électoral du département de Seine-et-Marne, il protesta dans le sein de l'assemblée, et refusa de prêter serment. Des intérêts de famille le retinrent encore plusieurs années en France ; à la fin d'avril 1820, l'hérédité de la pairie de son beau-père, le comte de la Forest, lui fut conférée pour lui et sa descendance masculine. En 1824, il fut élu député du département du Doubs, par le collége électoral de Beaume-les-Dames, convoqué sous sa présidence, et, l'année suivante, il fut nommé ambassadeur en Espagne. A la suite d'un manque de foi de Ferdinand VII, de Moustier sollicita son rappel. Depuis lors, le marquis de Moustier resta dans sa famille. Il mourut à Paris le 5 janvier 1830. Plusieurs ordres français et étrangers lui avaient été conférés pendant le cours de ses services. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1811, et chevalier de Saint-Louis en 1821, il était à sa mort commandant de la Légion d'honneur, grand'croix de l'ordre de Charles III d'Espagne, de celui de Saint-Janvier de Naples, et chevalier honoraire de Saint-Jean-de-Jérusalem. Outre plusieurs discours remarquables, prononcés à la chambre des députés, on a de lui : *les Servitudes sur les bords des rivières navigables*, Paris, 1819, in-8o.

MOUSTIER (François-Melchior, comte de), maréchal de camp, mort en 1828, était garde du corps à l'époque de la révolution. Louis XVI lui confia, ainsi qu'à deux de ses camarades, le dangereux honneur de l'accompagner dans son voyage de Varennes. Arrêté avec le roi, il fut en butte aux insultes de la populace. Heureusement il échappa à la hache révolutionnaire ; aussitôt il s'empressa de se rendre à l'armée des princes, puis à celle de Condé. Il servit ensuite en Russie, devint colonel, et fut décoré de l'ordre de Sainte-Anne et de la médaille d'argent. Lorsqu'il revint de l'émigration en 1815, il fonda un service annuel et expiatoire à la mémoire de Louis XVI dans l'église de Saint-Eustache. Il a publié une *Relation du voyage de S. M. Louis XVI lors de son départ pour Montmédy, et de son arrestation à Varennes*, in-8o.

MOUTERDE (Louis-Antoine), graveur, naquit à Lyon en 1776. Il était déjà connu par des procédés de perfectionnement pour la fabrique des boutons de métal, lorsqu'il obtint de l'assemblée nationale une loi, datée du 25 août 1792, qui l'autorisait, ainsi que deux autres artistes de Lyon, Mercier et Mathieu, à frapper, pour le compte de la nation, des monnaies de trois et de cinq sous, ayant pour légende ces mots : *liberté, égalité*, et représentant, d'un côté, le buste de la Liberté, sous les traits d'une femme aux cheveux épars ; de l'autre, une couronne de chêne. Mouterde mourut dans sa ville natale, le 6 juin 1822.

MOUTON (Gabriel), savant ecclésiastique, né à Lyon en 1618, mort en 1694, vicaire d'une des paroisses de cette ville, consacra ses loisirs à l'étude de l'astronomie. On lui doit l'ouvrage suivant, dont Lalande a fait

un éloge mérité : *Observationes diametrorum solis et lunæ apparentium, meridianarumque aliquot altitudinum,* etc., in-4°, 1670. Il est encore auteur d'une table de logarithmes avec sept décimales, insérée dans les *Tables* de Gardiner, Avignon, 1770.

MOUTON (JEAN-BAPTISTE-SYLVAIN), écrivain janséniste, né vers 1740, à la Charité-sur-Loire, se fixa en Hollande près de l'abbé Dupac de Bellegarde, et le seconda dans sa vaste correspondance, ainsi que dans la rédaction de ses écrits. Il est auteur de la continuation des *Nouvelles ecclésiastiques,* qu'il commença en 1793, époque où ce recueil cessa d'être publié à Paris, et qu'il poursuivit jusqu'à sa mort, arrivée à Utrecht, le 13 juin 1803.

MOUTON (comte DE LOBAU). *Voyez* **LOBAU.**

MOUTON-DUVERNET (RÉGIS-BARTHÉLEMI), général français, naquit au Puy (Haute-Loire), le 3 mars 1769. Il reçut une éducation fort incomplète, et s'engagea, à l'âge de 17 ans, dans le régiment de la Guadeloupe. Après avoir fait quelques courses maritimes, de 1789 à 1791, il revint en France, en 1792; passa avec son régiment à l'armée des Alpes, devint lieutenant, fut ensuite employé au siége de Toulon, comme capitaine adjudant-major, puis envoyé en Italie. Le 15 novembre 1796, il était sur le pont d'Arcole; quoique blessé grièvement, il continua de combattre à la tête de sa compagnie, et ne quitta le champ de bataille qu'après la retraite des Autrichiens. Major du 64e régiment d'infanterie de ligne, pendant les campagnes de Pologne et de Prusse, il fut nommé, le 10 février 1807, colonel du 63e régiment. Peu après il partit pour l'Espagne. Le 12 janvier 1809, il s'empara de la ville d'Uclès, malgré la vive opposition de la garnison composée de 8 mille hommes. Dans cette affaire, il enleva lui-même un drapeau à l'ennemi, et tua un officier qui lui avait porté un coup de sabre. Cette action d'éclat valut au colonel Mouton le titre de baron. Promu au grade de général de brigade, le 21 juillet 1811, il fut nommé commandant de la Légion d'honneur le 6 août 1812, et général de division le 4 août de l'année suivante. Dans la campagne de Saxe, il concourut, avec le comte de Lobau, au succès du combat livré le 15 septembre, à Giessbuhel, et fut ensuite chargé de reconnaître la position des alliés dans la plaine de Tœplitz, et de démasquer leurs forces; il attaqua l'avant-garde ennemie, la força dans ses retranchements, et la rejeta sur Culm. Au retour de Louis XVIII, en 1814, il obtint la croix de Saint-Louis et, le 15 janvier 1815, le commandement de Valence (2e subdivision de la 7e division militaire. Lorsque Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, entra dans Grenoble, le général Mouton-Duvernet fut un des premiers qui se réunirent à lui, et il fut chargé, le 11 mars, d'une mission extraordinaire dans le département de l'Isère. Le 24 du même mois, il conduisit une division à Lyon, où, se faisant l'organe de son état-major, il adressa au général Bertrand une lettre dans laquelle il protestait de son dévouement à la personne de l'empereur. Envoyé, le 24 juin 1815 à l'armée du Nord, il rendit compte de sa mission, dès le 28, et il assura que les débris de Waterloo seraient facilement réorganisés et présenteraient encore des forces imposantes. Au commencement de juillet, le gouvernement provisoire le nomma gouverneur de Lyon. Mouton-Duvernet arriva dans cette ville le 7, et s'empressa, en apprenant la rentrée de Louis XVIII à Paris, d'envoyer au ministre de la guerre une protestation de son dévouement au roi. Cette démarche n'empêcha point qu'il ne fût compris dans l'ordonnance du 24 juillet, au nombre des individus qui devaient être traduits, comme traîtres, devant un conseil de guerre. Le général Mouton-Duvernet échappa aux poursuites dirigées contre lui jusqu'en mars 1816; mais, à cette époque, espérant sans doute être acquitté, il se constitua volontairement prisonnier à Montbrison. Une ordonnance du 20 mars le traduisit devant le conseil de guerre de la 19e division militaire. Conduit à Lyon, il fut, après d'assez longs débats, et au grand étonnement du public, condamné à la peine de mort. Ce fut en vain qu'il en appela au conseil de révision : la sentence fut confirmée; un recours en grâce, présenté par sa femme et sa fille qui se trouvèrent sur le passage de Louis XVIII, n'eut pas plus de succès. Mouton-Duvernet fut, le 27 juillet 1816, fusillé sur le chemin des Étroits, à Lyon, en présence de toute la garnison sous les armes. Il montra jusqu'au dernier moment beaucoup de courage et de sang-froid.

MOUTONNET-CLAIRFONS (JULIEN-JACQUES), littérateur français, naquit au Mans, en 1740. Ses parents, peu aisés, le confièrent aux soins d'un oncle généreux, curé aux environs de cette ville, qui lui donna les premiers rudiments des sciences. Il revint continuer ses études au Mans, sous les pères de l'Oratoire. Les succès qu'il obtint dans les langues classiques, lui ont assigné un rang assez distingué parmi les hellénistes de France. Le besoin d'améliorer sa fortune l'attira ensuite à Paris. Il fit la route à pied, pour ménager ses faibles moyens pécuniaires. Ce fut durant ce voyage, que, se reposant un jour au bord d'une fontaine, dont l'eau fraîche et limpide l'avait désaltéré, il prit le surnom de *Clairfons,* qui fait suite à son nom patronymique. Moutonnet était alors âgé de 18 ans. Il fut bientôt chargé d'une éducation particulière; et ceux dont il a dirigé l'enseignement, se plaisent à reconnaître les talents de leur instituteur. Les premiers ouvrages qu'il publia, le lièrent avec plusieurs écrivains de cette époque, parmi lesquels nous citerons l'auteur d'Émile et le père Élisée. Sa conversation était agréable autant qu'instructive, son caractère noble et franc. Il avait épousé une femme très-aimable; et il n'eût rien manqué à son bonheur, s'il eût joui d'une bonne santé : mais de longues et douloureuses infirmités rendirent vains tous les secours de l'art. Il n'eut qu'une existence languissante, et mourut le 3 juin 1813, après avoir subi l'opération de la taille. A l'époque de sa mort, il occupait un emploi dans l'administration des postes. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés : *Les baisers de Jean Second,* traduits avec le texte latin, 1771, in-8°; *les Iles fortunées,* etc., 1771; insérées dans la collection des *Voyages imaginaires; Anacréon, Sapho, Bion, Moschus,* etc., traduits du grec, 1773, in-8°; 1779, 2 vol. in-12; *Léandre et Héro,* traduits de Musée, 1774-75, in-12; *l'Enfer du Dante,* traduit de l'italien avec le texte en regard, 1776, in-8°; *Manuel épistolaire, ou choix de lettres puisées dans les meilleurs auteurs français et la-*

tins, 1785, in-12; *Lettre à M. Clément*, etc., 1772, in-8°; *le Véritable philanthrope*, 1790, in-8°; *la Galéide, ou le chat de la nature*, 1798, in-8°. On trouve une *Notice* sur Moutonnet dans les *Consolations d'un solitaire* par M. Duronceray, 1815.

MOUVANS (Paul-Richieud), dit *le Brave*, officier protestant, né à Castellane en Provence, se signala dans les guerres civiles du 16e siècle. Il prit les armes pour venger la mort de son frère tué à Draguignan dans une émeute, et ne consentit à licencier sa troupe qu'après avoir obtenu des conditions avantageuses du comte de Tende. Il se retira pendant quelque temps à Genève. Le duc de Guise qui voulait le détacher du parti protestant, lui fit faire vainement les offres les plus brillantes. Les nouveaux troubles qui éclatèrent à l'occasion du massacre de Vassy, en 1562, le ramenèrent en France, où il continua de se distinguer. Enfin, en 1568, il fut tué ou peut-être se tua lui-même dans un combat malheureux livré à Mésignac en Périgord.

MOWAFFEK-BILLAH (Abou-Ahmed-Telhah al), prince abbasside, et 5e fils du calife Motawakkel, fut exclu du trône par l'injustice de son père; mais dépositaire de l'autorité souveraine sous son frère Motamed, il releva la gloire du califat, rétablit la paix dans Bagdad, et triompha de plusieurs rebelles, entre autres du fameux Yacoub et d'Aly, prince des Zendges, auquel il fit trancher la tête en 270 de l'hégire. Associé à l'empire par le frère indolent dont il soutenait le pouvoir, Mowaffek ne vécut pas assez pour régner; il mourut de la lèpre en 278 de l'hégire (891 de J. C.). Son fils Mothadhed succéda à ses droits.

MOYA (Mathieu), jésuite, né à Moral, dans le diocèse de Tolède, en 1607, fut confesseur de la reine douairière d'Espagne, Marie-Antoinette d'Autriche, et publia, en 1664, sous le nom d'*Amadeus Guimeniut*, un opuscule de morale intitulé : *Opusculum singularia universæ fere theologiæ moralis complectens*, etc. Cet écrit fut censuré par la Sorbonne, en 1665. Le pape Alexandre VII ayant annulé cette censure, le parlement de Paris en appela comme d'abus, maintint la faculté de théologie dans le droit de censurer les livres, et manda les jésuites, auxquels il défendit de laisser enseigner aucune des propositions censurées. Alexandre VII, instruit de cette fermeté, condamna, le 10 avril 1666, plusieurs des erreurs anathématisées par la Sorbonne. Dans une lettre adressée au pape Innocent XI, et rendue publique, le P. Moya applaudit à la censure de son livre, dont il donna une troisième édition avec les réfutations.

MOYLAN (François), évêque catholique de Cork en Irlande, était né dans cette ville, en 1735, d'un commerçant estimé. On le fit passer de bonne heure sur le continent pour ses études, les catholiques n'ayant point alors en Irlande ni en Angleterre d'établissement pour élever leurs enfants dans leur religion. Le jeune Moylan fut envoyé à Toulouse, où il y avait un séminaire fondé par Anne d'Autriche pour les catholiques irlandais. Il alla achever ses cours à Paris, où il fut ordonné prêtre en 1761. Peu après il retourna dans sa patrie, et il fut missionnaire pendant plusieurs années, jusqu'à ce que son mérite et son zèle le firent choisir pour l'évêché de Kerry, le 15 avril 1775. Dès 1779, le docteur Moylan s'occupait de former en Irlande une congrégation pour l'éducation des filles pauvres : le 20 mai 1787, il fut transféré au siége de Cork. Il prit part à l'établissement du collége de Maynooth, pour l'éducation des catholiques irlandais. Ce prélat mourut à Cork, le 10 février 1815.

MOYLE (Walter), presbytérien, né en 1672, à Baks (Cornouailles), mort en 1726, avait siégé, en 1695, dans la chambre des communes. Il est auteur de plusieurs écrits historiques et scientifiques, entre autres d'un *Essai sur le gouvernement de Rome*, traduit par Barrère en 1801, et de quelques traductions de Xénophon et de Lucien. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Londres en 1726, 2 vol. in-8°. Hammond a publié un supplément.

MOYRIA (Gabriel, vicomte de), agronome, littérateur et poëte, naquit à Bourg, en 1771. Il fut créé chevalier de Malte en naissant, et fit ses études au collége de l'Oratoire, à Lyon, où il ne se distingua que par son étourderie et sa dissipation. Aussi, lorsqu'il entra, à l'âge de 16 ans, comme sous-lieutenant dans le régiment de Mestre de camp, cavalerie, il fut jugé, par M. de Meillonas, son compatriote, qui en était major comme ayant *trop peu de moyens* pour suivre une pareille carrière. Ce régiment tenait garnison à Nancy, lors de la révolte des Suisses de Châteauvieux, en 1790. A la suite de ces événements, Moyria quitta le service et rentra dans ses foyers, où son goût pour les lettres se révéla enfin. La poésie et la peinture devinrent pour lui une véritable passion. En 1793, il fut incarcéré à Nantua, avec son père et ses deux oncles. Cependant le 9 thermidor survint, et la famille de Moyria fut rendue à la liberté. Moyria traversa toute la période de l'empire, uniquement occupé de poésie, de musique et de dessin. Ce fut en 1808 qu'il mit au jour ses premiers essais. L'accueil que leur fit le public engagea l'auteur à poursuivre sa carrière poétique, et il publia différentes productions qui obtinrent du succès. Gabriel de Moyria mourut à Bourg, le 22 janvier 1839. Il était membre de l'Institut historique, de la Société royale d'agriculture de l'Ain et de l'Académie de Lyon. On a de lui : *Contes et nouvelles en vers*, Paris, 1807, in-8°; *Rosemonde*, poëme, Bourg, in-8°, etc.

MOYRIA. *Voyez* **MAILLA.**

MOYSANT (François), bibliothécaire de la ville de Caen, etc., naquit le 5 mars 1735, au village d'Audrieu, près de cette ville. Les jésuites, sous la direction desquels il fit de brillantes études, voulurent l'admettre dans leur société; mais il préféra la congrégation des eudistes, qui le chargèrent de professer, au collége de Lisieux, la grammaire, et bientôt après la rhétorique. La faiblesse de sa complexion l'ayant forcé d'abandonner ces pénibles fonctions, il se rendit à Paris, où il étudia, pendant 6 années, la médecine. Ces travaux ne l'empêchèrent point de s'occuper de littérature; et il fournit plusieurs articles au *grand Vocabulaire français*, Paris, 1767, 30 vol. in-4°. Il donna ensuite, conjointement avec MM. Vacher et la Maullerie, le *Dictionnaire de chirurgie*, Paris, 1767, 2 vol. in-8°. En 1764, il avait obtenu, dans la faculté de médecine de Caen, le grade de docteur. Il émigra lors de la révolution et alla se fixer à Londres.

Tourmenté du désir de revoir sa patrie, il s'empressa de profiter de l'amnistie qui fut accordée aux émigrés, et retourna à Caen, au mois d'août 1802. Il fut chargé de réorganiser la bibliothèque de cette ville, et était encore à la tête de ce dépôt littéraire à l'époque de sa mort, le 3 août 1813. On a de lui : *Bibliothèque des écrivains français,* etc., Londres, 1800, 4 vol. in-8°; *Recherches historiques sur la fondation du collége de Notre-Dame de Bayeux,* etc., 1785, in-4°. Une *Notice historique* sur sa vie a été publiée par M. Hébert, son neveu, 1814, in-8°.

MOYSE. *Voyez* **MOISE.**

MOYSE (Henri), historien écossais, né à Lanerk en 1573, fut successivement page et gentilhomme de la chambre du roi Jacques : il se trouvait à Perth avec ce prince en l'an 1600, lorsque éclata la fameuse conspiration du comte de Gawry, sur l'histoire de laquelle il n'a pu cependant répandre des lumières. Il passa ses dernières années dans la retraite, et mourut à Édimbourg en 1630. On a imprimé, en 1755, un *Mémorial* qu'il avait composé sur ce qui se passait de son temps à la cour; on y trouve des particularités curieuses, et jusque-là peu connues.

MOZART (Wolfgang-Amédée), célèbre compositeur, né à Salzbourg le 27 janvier 1756, commença dès l'âge de 3 ans ses études musicales, et devint en peu de temps un habile pianiste. A six ans il fut présenté à l'empereur François Ier qui le nomma son *petit sorcier;* et bientôt on parla dans toute l'Europe de l'enfant extraordinaire, pour qui la musique semblait être sa langue naturelle. Il n'avait pas encore huit ans, lorsque, en 1763, il parut à la cour de Versailles ; ses premières productions datent de cette époque ; ce sont deux œuvres de sonate qu'il dédia, l'un à Madame Victoire, fille de Louis XV, l'autre à la comtesse de Tessé. L'année suivante, il passa en Angleterre ; le roi George III, lui-même très-bon musicien, se plut à lui faire exécuter les morceaux les plus difficiles. Après une absence de trois ans, il revint à Salzbourg pour se livrer à l'étude de la composition et méditer les grands maîtres. Il avait 12 ans lorsque Joseph II lui ayant demandé un opéra buffa, il composa *la Finta semplice.* En 1771, Mozart donna, sur le théâtre de Milan, son *Mithridate,* qui eut 20 représentations consécutives. Comblé d'honneurs et de gloire pendant son séjour en Italie, il se rendit à Vienne, où il se lia avec Haydn ; fit ensuite un second voyage à Paris dans le dessein d'y donner un opéra ; mais ayant assisté à la première représentation de l'*Alceste* de Gluck, qui, comme on sait, fut d'abord peu goûté du public, il retourna près de Joseph dont il ne quitta plus le service. Dès lors chaque année vit éclore de nouveaux chefs-d'œuvre, entre autre *don Juan, les Noces de Figaro, la Flûte enchantée, la Clémence de Titus,* etc. Un inconnu se présente un jour chez lui, et lui remet une lettre sans signature, par laquelle on lui demande s'il veut entreprendre la composition d'une messe de *Requiem,* quel prix alors il met à son travail, et dans combien de temps il croit pouvoir le terminer. Mozart répond, par un écrit, qu'il se charge de l'ouvrage désiré : il s'exprime noblement sur les conditions, mais refuse de prendre des engagements pour un terme fixe. Il prie qu'on lui indique où il devra envoyer sa partition. Peu de temps après, l'inconnu revient avec une seconde lettre anonyme : elle contenait, non-seulement la somme convenue, mais, de plus, la promesse d'augmenter considérablement ses honoraires, qu'il avait réglés beaucoup trop bas. On l'engageait, d'ailleurs, à ne point se presser, à ne suivre que l'inspiration de son génie. Le billet finissait par le conseil de s'épargner des démarches superflues pour découvrir le nom d'une personne qui ne serait jamais connue de lui que sous le nom d'admirateur secret de ses talents. Sur ces entrefaites, Mozart fut invité, par les plus illustres personnages de Bohême, à se rendre à Prague, pour y composer un grand opéra, à l'occasion du couronnement de l'empereur Léopold II. Il accepta la proposition avec joie : au moment où il montait en voiture avec sa femme, l'inconnu apparaît comme un spectre, et demande ce que deviendra le *Requiem.* Mozart promet de s'en occuper dès son retour : l'inconnu se retire satisfait. En effet, revenu à Vienne, Mozart, dont la santé dépérissait chaque jour, se livra, avec une excessive ardeur, à la composition de cette messe. Son sang s'alluma; sa tête se remplit d'idées lugubres, et bientôt il ne dissimula plus sa persuasion, qu'il travaillait pour ses propres funérailles. Sur-le-champ, de l'avis du médecin, on lui retira son manuscrit, et il parut reprendre des forces et de la gaieté. Trompée par ses heureuses apparences, sa femme lui rendit sa partition. Mozart ne la quitta plus, et la mort vint le surprendre avant qu'il y eût mis la dernière main, le 5 décembre 1791. L'*Agnus Dei,* qui termine ce morceau célèbre, fut, pour ce grand artiste, le chant du cygne. Mozart avait essayé de tous les genres et excellé dans tous. Doué d'une facilité de création inconcevable, il a composé un nombre infini d'ouvrages, dont la liste seule remplit un catalogue volumineux. Nous avons cité ses principaux chefs-d'œuvre dramatiques : nous nommerons encore l'admirable *Messe de requiem ;* l'édition donnée, en 1805, par le Conservatoire, est précédée d'une *Notice* sur Mozart par Sevelinges. On peut encore consulter la *Notice* de Schlichtegroll, dans le *Nécrologe allemand* de 1793, tome II, et traduite en français par Winckler, dans le *Magasin encyclopédique,* 1801, tome III; la *Vie de Mozart,* par le professeur Niemtscheck qui avait vécu dans l'intimité de ce grand artiste; *l'Esprit de Mozart,* 1804; les *Anecdotes sur Mozart,* par Cramer, 1801, in-8°.

MOZIN, grammairien français, né en Lorraine, vers l'an 1765, avait embrassé l'état ecclésiastique. A l'époque de la révolution, il émigra, à l'exemple de beaucoup de ses confrères, au delà du Rhin, et alla se réfugier dans le Wurtemberg. Il donna des leçons de français à Stuttgard, et, ayant été engagé, par le libraire Cotta, à rédiger des livres élémentaires pour l'étude de cette langue, ainsi qu'un dictionnaire, Mozin composa plusieurs ouvrages de ce genre, qui ont eu généralement un grand débit et ont été, en partie, souvent réimprimés. Trouvant dès lors une ressource assurée dans ses travaux littéraires, il ne rentra plus en France, et mourut à Stuttgard, en 1840, ne laissant d'autre fortune que ses ouvrages, publiés par Cotta.

MOZZI (Marc-Antoine), en latin *Mutius,* chanoine de Florence, né en 1678, mort en 1736, avait cultivé avec succès les lettres et les beaux-arts : en 1701 il prononça,

par ordre de Cosme III, l'oraison funèbre de Charles II, roi d'Espagne, et, en 1703, celle de Léon Strozzi, archevêque de sa ville natale. Il mourut en 1736, membre de l'académie de *la Crusca,* professeur de littérature toscane à l'académie de Florence, et théologien de la princesse Béatrix de Bavière. On a de lui : *Discorsi sacri,* 1717 ; *Sonetti sopra i uomi dati ad alcune dame Fiorentine,* etc., 1703 ; *Istoria di S. Cresci e de' santi matyiri suoi compagni,* etc., 1710, in-fol.; *Vita di Lorenzo Bellini Fiorentino,* insérée dans les *Vies des illustres Arcadiens; Traduzione in versi sciolti degli inni di Prudenzio,* 1740.

MOZZI (Louis), né à Bergame, d'une famille honorable, le 26 mai 1746, entra, en 1763, chez les jésuites de la province de Milan. Il était professeur au collége des nobles, quand le pape Clément XIV donna le bref de suppression de la société, en 1773. Mozzi rentra alors dans sa ville natale, où il devint chanoine et archiprêtre, et fut chargé de l'examen des candidats pour le sacerdoce. La compagnie de Jésus ayant été rétablie en 1804, dans le royaume de Naples, Mozzi, fidèle à sa première vocation, quitta sa position et ses espérances dans le monde pour rejoindre ses confrères. Il ne jouit pas longtemps du repos ; sa société ayant été de nouveau dispersée, Mozzi se retira dans la villa du marquis Scotti, près Milan, et y mourut le 24 juin 1813. Il a publié un grand nombre d'ouvrages ascétiques.

MUCIEN (P. Licinius-Crassus MUCIANUS), favori de Vespasien, appartenait à une des plus illustres familles de Rome, et parvint au consulat l'an 52 de J. C. Mais son faste et son amour pour les plaisirs le ruinèrent complétement. Claude l'envoya ou plutôt l'exila en Orient avec un commandement subalterne. Lorsque l'empire fut tombé entre les mains de Vitellius, Mucien se trouva au nombre de ceux qui engagèrent Vespasien à se déclarer son compétiteur, et rassembla de grandes forces pour marcher contre Vitellius. Mais Antonius Primus avait déjà battu les troupes de ce prince, et ses soldats l'avaient mis à mort. Mucien courut alors vers les rives du Danube que les Daces avaient franchi, et il les repoussa au delà du fleuve. Arrivé à Rome, il y gouverna en maître pendant l'absence de Vespasien, qui, lorsqu'il fut arrivé dans cette capitale, ne diminua en rien l'autorité de son favori. Mucien abusa quelquefois de son autorité et se fit reprocher soit des exactions, soit la protection qu'il accordait aux accusateurs. Au reste, il paraît qu'il conserva toujours sa faveur, car on retrouve encore deux fois son nom dans les fastes consulaires, l'an 70 et l'an 74 de J. C., et il mourut 2 ans avant Vespasien, c'est-à-dire en 79.

MUDÉE (Gabriel), jurisconsulte, naquit à Brecht, près d'Anvers, en 1500, et mourut en 1560. Envoyé très-jeune à l'université de Louvain, il s'y fit bientôt remarquer, et obtint en 1523 au concours des quatre pédagogies, la première place de philosophie. Chargé de l'éducation des fils de Laurent de Blioul, il parcourut la France avec ses élèves. De retour à Louvain en 1539, il obtint en 1544 la chaire primaire de droit à l'université de cette ville. C'est à Mudée que l'on doit l'introduction en Belgique d'une nouvelle méthode d'enseignement qui consistait à joindre, pour l'intelligence et l'interprétation des textes du Digeste et du Code, les secours que pouvait fournir la connaissance des lettres anciennes et de l'histoire de l'antiquité.

MUDGE (Thomas), célèbre mécanicien anglais, né à Exeter en 1715, montra fort jeune encore des dispositions extraordinaires pour l'horlogerie, et acquit en peu de temps une grande supériorité dans cette science. Au nombre des ouvrages précieux qu'il a exécutés, on cite deux montres, l'une à équation, l'autre à répétition, commandées par le roi d'Espagne Ferdinand VII ; et un garde-temps qui mérita à son tour une prime de 500 livres sterling. On doit à Mudge le perfectionnement des montres marines, et l'invention d'un nouvel échappement pour les montres ordinaires. Cet artiste, mort le 14 novembre 1794, a publié : *Pensées sur les moyens de perfectionner les montres, particulièrement celles de la marine,* 1766.

MUDGE (Guillaume), fils du précédent, major général dans l'armée anglaise, né à Plymouth, en 1762, servit d'abord dans l'artillerie, et y obtint le grade de capitaine. Mais bientôt la publication de quelque *Mémoire* dans les *Transactions* de la Société royale de Londres dont il était membre, appelèrent sur lui l'attention du gouvernement, qui le chargea de lever le plan trigonométrique de l'Angleterre. En récompense de ses laborieux travaux, Mudge fut promu au grade de major général. En 1819, il accompagna M. Biot aux îles Orcades pour y déterminer la longitude de plusieurs points. Ce savant mourut à Londres en 1820. Il était correspondant de l'Institut de France et de l'académie de Copenhague. On lui doit : *An Account of the operations for accomplishing the trigonometrical survey of England and Wales,* 1799, 1811, 3 vol. in-4°.

MUGNOZ. *Voyez* **MUNOZ.**

MUGUET DE NANTHOU (François-Félix-Hyacinthe), constituant, né à Besançon en 1760, était avocat du roi et lieutenant général au bailliage de Gray. Les services qu'il avait rendus dans des circonstances difficiles le firent élire aux états généraux de 1789, où il se distingua par une élocution facile. Membre du comité des recherches, il présenta de fréquents rapports sur les troubles qui éclatèrent sur les différents points du royaume, et provoqua la punition de leurs auteurs. Après le départ du roi, il fut l'un des commissaires chargés de maintenir l'ordre dans Paris ; et dans les différents rapports qu'il fit au nom des comités réunis, ne se montra point au-dessous de la gravité des circonstances. A la fin de la session il fut juge à l'un des tribunaux de Paris ; mais, résolu de ne plus prendre part aux affaires publiques, il fit agréer sa démission et se retira dans ses propriétés près de Gray. L'obscurité dont il s'entourait ne put le préserver des persécutions de la Terreur. Arrêté deux fois, il dut la vie à sa fermeté. Élu, en 1798, au conseil des Cinq-Cents, il refusa cet honneur, ainsi que les offres de Bonaparte, et n'accepta que la place de maire de Soing. Cette commune lui dut de nombreuses améliorations : il s'occupait de lui procurer des eaux de source, lorsque, saisi de la fièvre, il mourut victime de sa philanthropie en 1808.

MUHLENFELS (Jean-Henri MULLER de), charlatan, né vers 1579 à Wasselone (Alsace), avait été bar-

bier; ayant acheté de Daniel Rapold quelques secrets d'alchimie, il conçut le projet d'exploiter la crédulité publique, à une époque où le manque général de connaissances laissait un vaste champ à ceux qui se disaient possesseurs du grand œuvre. Peu heureux à la cour de Wurtemberg, le nouvel alchimiste se présenta devant l'empereur Rodolphe II, charma ce prince crédule par sa dextérité et par l'étalage de ses prétendus secrets, et en reçut de riches présents, ainsi que le titre de noble sous le nom de Muhlenfels. L'habile charlatan trompa de la même manière plusieurs seigneurs allemands, vendant aux uns de la teinture d'or, extorquant aux autres des sommes considérables, en leur promettant la découverte du grand œuvre. Le rhingrave de Stein, le margrave d'Anspach et le duc de Wurtemberg se laissèrent tour à tour abuser; mais enfin ses jongleries trouvèrent un terme. Un imposteur, nommé Sendivog, venait d'obtenir à Stuttgard un grand succès; Muhlenfels, en charchant à perdre un rival aussi dangereux, vit ses propres intrigues dévoilées. Il ne devait trouver aucune commisération dans ceux qu'il avait si longtemps trompés; condamné à être pendu, il fut exécuté au commencement de 1607. On n'a de lui aucun ouvrage.

MUIR (Thomas), l'un des chefs de la conspiration qui eut lieu en Écosse en 1792, et membre de la Convention, qui s'assembla ensuite à Édimbourg, fut condamné à une détention de 14 années à Botany-Bay. Cet arrêt fut exécuté, malgré l'éloquente opposition de lord Stanhope, de Shéridan et de Fox, et malgré les efforts que fit le comité de salut public en France pour intercepter la frégate qui le transportait. Cependant Muir s'échappa du lieu de son exil sur un bâtiment américain, et vint en France sur une frégate espagnole, après avoir été pris et relâché par les Anglais, qui ne le reconnurent pas à cause des blessures nombreuses qu'il avait reçues dans le combat. Mais il mourut en 1799, des suites de ces blessures, au moment où l'expédition préparée contre l'Angleterre semblait lui permettre l'espoir de la vengeance.

MUIS (Siméon MAROTTE de), né à Orléans en 1587, mort à Paris en 1644, professeur d'hébreu au collége royal, a été justement célèbre par sa profonde érudition dans la science rabbinique. On a de lui: *In Psalmum XIX trium eruditissimor. rabbinorum commentarii heb. cum lat. interpretatione*, 1620, in-8°; *R. Davidis Kimchi commentarius in Malachiam, hebr. et lat.*, 1618, in-4°; *Bellarmini Institutiones hebraicæ*, 1622, in-8°. Ses autres écrits, également très-estimés, ont été recueillis en plusieurs volumes, Paris, 1650; on cite surtout son *Commentaire des Psaumes*, que Bossuet regardait comme le meilleur.

MULEY-ABD-EL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, de la première dynastie des Chérifs, servit d'abord dans les armées ottomanes. A l'avénement de son neveu Abd-Allah (981 de l'hégire, 1574), il craignit d'être sacrifié à la jalousie barbare de ce prince, et, levant l'étendard de la révolte, se rendit maître du royaume (1576). Encore mal affermi sur son trône, atteint d'ailleurs d'une maladie dangereuse, Abd-el-Melek se vit menacé par don Sébastien, qui, prompt à saisir l'occasion de combattre les infidèles, débarquait sur la côte d'Afrique avec 20,000 Portugais. Le roi musulman essaya d'acheter la paix; mais, trompé dans ses désirs, il se fit porter en litière à la tête de ses troupes, qu'il commanda en personne à la célèbre bataille d'Alcazar-el-Kebyr. On connaît l'issue de cette journée, si funeste au Portugal, et qui lui coûta son roi. Les Mores victorieux eurent aussi à regretter leur vaillant capitaine : Muley-Abd-el-Melek, épuisé par les fatigues, mourut le jour même de son triomphe.

MULEY-ABD-ALLAH, empereur de Maroc, de la dynastie des Chérifs-Filely, et fils de Muley-Ismaël, succéda, en 1729, à son frère Muley-Ahmed-Dehaby, par les intrigues et les largesses de sa mère, qui le fit venir de Tafilet à Mekinez. Ce prince avait montré quelques belles qualités avant de parvenir au trône. Son élévation changea son caractère; il devint aussi injuste, aussi avare, aussi cruel qu'il avait été jusqu'alors équitable, généreux et humain. Malgré la conduite circonspecte du fils d'Ahmed-Dehaby, il le dépouilla de tous ses biens, après l'avoir privé du trône, le fit arrêter deux fois; et il l'eût sacrifié à sa sûreté, si ce jeune prince n'était parvenu à se sauver. La ville de Fez n'ayant pas voulu reconnaître Abd-Allah, il l'assiégea, la prit d'assaut, fit passer la garnison et une grande partie des habitants au fil de l'épée; et on ne le dissuada de la détruire de fond en comble, qu'en lui faisant craindre de s'attirer les malédictions du ciel, cette ville ayant été fondée par Édris. l'un de ses ancêtres, dont le tombeau y était en grande vénération. Il ne laissa pas d'en faire raser les murailles. Ce fut auprès de Muley-Abd-Allah que se retira, en 1732, le duc de Ripperda, disgracié par la cour de Madrid, et dont les intrigues engagèrent ce prince dans des guerres ruineuses et malheureuses, tant pour secourir Oran, que pour recouvrer Ceuta. Muley-Abd-Allah ne manquait pas de courage et d'activité; mais, fougueux, imprudent, téméraire, il échoua dans presque toutes ses expéditions, et répandit le sang de ses sujets pour se venger de ses revers. Non content d'assister aux exécutions, il trouvait souvent que les bourreaux s'en acquittaient mal, et leur montrait comment il fallait s'y prendre. Le général du corps des nègres, pour échapper à son ressentiment, s'était réfugié dans un asile. Il en sortit sur la parole du tyran, qui avait promis de lui pardonner. Revêtu du drap du sanctuaire, il parut devant ce prince, qui, après avoir baisé religieusement l'étoffe sacrée, en dépouilla l'infortuné général, le perça de sa lance, et demanda une coupe pour boire son sang. Son premier ministre le détourna de ce dessein, en lui représentant que ce breuvage était indigne d'un monarque, et en offrant de le boire à sa place. Ce prince, pendant les premières années de son règne, fut le jouet des caprices de la fortune, de l'inconstance des peuples, et de la cupidité de ses soldats, quoique, pour les satisfaire, il se fût livré à des prodigalités bien étrangères à son caractère. Déposé cinq fois et remplacé par quatre de ses frères, avec lesquels il fut continuellement en guerre, il demeura enfin paisible possesseur du trône, pour la sixième fois, vers 1742. Instruit par l'expérience, il résolut d'affaiblir le corps des nègres, qui avaient épuisé l'État par les révolutions qu'ils avaient causées. Voulant les rendre odieux dans les provinces, il leur suscita de

fréquentes querelles avec les montagnards, et envoya des troupes au secours de ces derniers. Par cette politique barbare, il anéantit l'influence que cette milice turbulente avait usurpée. L'empire jouit alors de quelque tranquillité, jusqu'à la mort de Muley-Abd-Allah, arrivée le 12 novembre 1757, dans un palais qu'il avait fait construire à Fez, où il passa les dernières années de sa vie. Auparavant il résidait alternativement à Mekinez et à Maroc, aux deux extrémités de ses États. Les vicissitudes que ce prince avait éprouvées, loin de le corriger, l'avaient rendu plus sanguinaire. Il régna par la terreur. Il fut accessible aux Européens. Il conclut la paix avec les Anglais et les Hollandais; il autorisa plusieurs établissements de commerce dans ses États. Quoique dur et cruel envers les esclaves chrétiens, il ne leur refusait pas la liberté, moyennant une rançon; et il y eut plusieurs rachats de captifs sous son règne. Dans ses cruautés, on distinguait quelques principes de justice. Un alcaïde, condamné à mort, offrit tout son bien pour sauver sa vie. « Ton bien est à tes enfants, lui dit le monarque; tu es seul coupable, tu périras. » La férocité de Mulley-Abd-Allah semblait provenir d'une humeur atrabilaire et de l'agitation de son sang. Il présenta un jour 2,000 ducats à un de ses gens, et le pressa de s'éloigner pour se soustraire à ses fureurs. Cet officier ne voulut pas quitter son maître, qui le tua dans une autre occasion, en lui reprochant de n'avoir pas suivi son conseil. Ayant couru risque de se noyer, il fut secouru par un nègre qui se félicitait de l'avoir retiré de l'eau, lorsque ce prince lui fendit la tête d'un coup de sabre, en disant: « Voyez ce chien qui croit que Dieu a besoin de lui pour sauver un chérif. »

MULEY-AHMED-DEHABY, empereur de Maroc, fils et successeur de Muley-Ismaël, en 1727, prit, avant que ce monarque eût expiré, toutes les mesures nécessaires pour s'assurer le trône, auquel son père l'avait appelé. Reconnu à Mekinez, il commença son règne par un acte de clémence remarquable dans un prince musulman et africain. Il pardonna à son frère Abd-Allah, qui, après avoir tenté de s'emparer de cette ville, avait eu la confiance de se livrer à lui. Mais Ahmed n'en fut pas moins un prince aussi incapable qu'indigne de régner. Généreux par politique, mais avare comme son père, s'il diminua quelques impôts, il dépouilla de leurs bijoux les femmes de ce prince. Féroce et dissolu, il eut bientôt dissipé les trésors que son père avait amassés. Attaqué par Abd-el-melek, un autre de ses frères, il lui opposa Muley-Aly, son frère utérin, qui fut taillé en pièces. Le vainqueur fut reconnu à Maroc, dans tout le Midi, ainsi qu'à Fez et à Tetuan; mais les nègres qu'il n'avait pas su ménager, l'ayant défait dans une embuscade, le faux bruit de sa mort releva le parti d'Ahmed. Fez se soumit; et les Arabes rentrèrent dans le devoir. Abd-el-melek offrit la paix, et demanda la moitié de l'empire, des trésors, des chevaux, des arsenaux. Ahmed aurait acheté à ce prix la liberté de se plonger impunément dans la crapule et la cruauté: ses ministres l'en détournèrent; et il continua de souiller le trône par toutes sortes d'infamies et d'horreurs. Passionné pour les plaisirs de la table, et ne trouvant point assez de variété dans les mets en usage chez les Mores, il choisit, parmi ses esclaves chrétiens, quatre cuisiniers de quatre nations différentes, et les chargea de lui apprêter les mets de leur pays. Pour se dérober à sa fureur, on n'avait d'autre ressource que de l'enivrer: car son ivresse était moins dangereuse que l'usage de sa raison. Un jour il précipite un esclave du haut d'une terrasse, pour avoir trop pressé le tabac dans sa pipe; étant à la chasse, il en fait périr un autre qui n'avait pas assez tôt amené ses chiens. Il fait arracher les dents à une de ses femmes, et lui envoie, pour la consoler, les dents de l'exécuteur de cet ordre; couchée auprès d'une autre de ses favorites, il lui coupa le bras en s'éveillant, parce qu'elle avait osé le passer au cou de son empereur. Il abuse des femmes de ses sujets, et, par une atroce jalousie, il les condamne ensuite à mort, avec leurs maris auprès de qui elles étaient retournées. On se soulève contre lui, on l'arrête; et l'on proclame son frère Abd-el-melek, en mars 1728. Le premier eunuque, frustré dans son espoir de posséder seul la confiance du nouveau souverain, entreprend de le renverser du trône. Pour prévenir les suites de ce complot, Abd-el-melek ordonne à son fils de faire crever les yeux au prince détrôné, qui était relégué à Tafilet. Son secret est trahi. Muley-Ahmed s'évade de sa prison, et s'enfuit dans les déserts. Abd-el-melek, ennemi juré des nègres, irrite ce corps redoutable. Ahmed, rappelé, s'empare de Mekinez, par trahison, et fait clouer vifs aux portes de la ville les principaux auteurs de sa disgrâce. Son frère s'était sauvé à Fez: il y est assiégé; et les habitants, pressés par la famine, obtiennent leur grâce en le livrant au vainqueur. Muley-Ahmed le traite quelque temps avec douceur; mais, attaqué d'une hydropisie, fruit de son intempérance, il le fait étrangler, et expire lui-même 6 jours après, le 12 mars 1729. Il eut pour successeur son frère Muley-Abd-Allah. Dans les derniers temps de son règne, il s'était occupé d'embellir son palais de Maroc; il en avait doré tout l'intérieur, décoré de glace les plafonds, et orné les principales salles, de grands bassins de marbre, où coulait une eau vive et remplie de poissons.

MULEY-AHMED-LABASS-AL-MANSOUR, roi de Fez et de Maroc, fut proclamé sur le champ de bataille d'Alcazar, après la mort de son frère Muley-Abd-el-Melek, en 986 de l'hégire (1578 de J. C.). Son règne offre un contraste frappant avec celui des autres monarques africains: pendant 25 ans la tranquillité de l'empire fut à peine troublée; une guerre heureuse portée au sein des pays voisins du Niger agrandit les États de Muley-Ahmed, et y répandit d'immenses richesses. Ce prince mourut en 1603, regretté de ses sujets, dont il avait mérité la reconnaissance.

MULEY-ARCHYD, 3e prince de la dynastie des Chérifs-Filely, est le premier de cette famille qui ait régné à Maroc. Son père Muley-Aly et son frère Muley-Mohammed avaient possédé Tafilet; Muley-Archyd, ayant détrôné ce dernier (1664) marcha à la conquête de l'Afrique septentrionale, se rendit successivement maître de Fez et de Maroc, et prit le titre d'empereur. Devenu le plus puissant des souverains mores, il chercha à en être le plus riche, n'épargnant ni les exactions, ni les crimes pour parvenir à ce but. Quelques belles qualités, un grand courage, étaient ternis dans ce prince par une cruauté

extraordinaire; l'office de bourreau, qu'il exerçait souvent, lui paraissait le plus bel attribut de son pouvoir. Muley-Archyd mourut en 1672, âgé de 41 ans.

MULEY-HAÇAN, roi de Tunis, de la dynastie des Hassides, parvint au trône en 940 de l'hégire (1533 de J. C.), après avoir fait périr ou aveugler la plupart de ses frères et de ses neveux. L'un des premiers ayant imploré le secours de Barberousse, ce célèbre capitaine arma une flotte considérable, et, dans le but réel de soumettre Tunis au sultan de Constantinople, vint attaquer Muley-Haçan, qui, vaincu, abandonné de ses sujets, eut recours à l'empereur Charles-Quint. Une victoire sur Barberousse et la prise de Tunis remirent Muley-Haçan en possession du trône (1535); mais son alliance avec les chrétiens l'avait rendu odieux aux musulmans. Les villes se révoltèrent; le monarque, obligé de fuir, demanda de nouveau l'assistance de Charles-Quint, et reparut avec 2,000 hommes devant Tunis. Battu par son fils Muley-Homaïdah, il fut jeté dans une prison, et privé de la vue. Sa captivité dura peu. Muley-Haçan, délivré par les Espagnols, se réfugia en Italie, où il mourut vers 1545.

MULEY-HOMAIDAH, fils du précédent, et dernier roi de Tunis de la dynastie des Hassides, fut proclamé en 950 de l'hégire (1543 de J. C.). Après sa victoire sur son père il essaya d'échapper au ressentiment de Charles-Quint en le reconnaissant pour suzerain. Néanmoins les Espagnols mirent à sa place le frère du malheureux Haçan, nommé Abd-el-Melek : ce dernier étant mort, son fils Mohammed lui succéda. Cette nouvelle tyrannie fatigua les Mores, qui rappelèrent leur ancien souverain. Muley Homaïdah signala son retour par le massacre de ceux qui lui avaient été contraires, et régna paisiblement jusqu'en 1570, qu'il fut chassé de ses États par Kilidj-Aly, dey d'Alger. Il ressaisit momentanément la puissance (1573); mais, repoussé par ses sujets, il alla mourir en Sicile. L'année suivante, Sinan-Pacha soumit Tunis aux Turcs, et mit fin à la dynastie des Hassides.

MULEY-ISMAEL, empereur de Maroc, était frère utérin de Muley-Archyd, ayant eu pour mère la même négresse. Pendant le règne de ce prince, il vécut à Mekinez, en simple particulier, se livrant à l'agriculture et au commerce, afin d'augmenter ses richesses; car la soif de l'or fut une de ses passions favorites. Dès qu'il eut appris la mort de Muley-Archyd, en 1672, il s'empara de Fez, où étaient les trésors, et y fut proclamé souverain. Son frère, Muley-Haçan, se rendit à Tafilet, où il prit le titre de roi; et Muley-Ahmed, leur neveu, fut reconnu à Maroc. L'année suivante, Ismaël marcha contre ce dernier, et dut à son artillerie la victoire qu'il remporta à une lieue de la capitale. Ahmed, blessé d'une balle, s'enfuit dans les montagnes; et Ismaël entra dans Maroc. Mais sa parcimonie ayant indisposé ses troupes, des révoltes éclatèrent dans le nord de l'empire. Ce prince, jouissant enfin à Mekinez, des douceurs de la paix, se livra à la passion des femmes et à la manie des bâtiments. L'une et l'autre lui offraient de fréquentes occasions de satisfaire son humeur capricieuse et sanguinaire. Il se faisait un jeu de tuer de sa main ses femmes, ses esclaves chrétiens, ses ouvriers; et les jours destinés à la prière étaient ordinairement ceux qu'il consacrait à des actes de cruauté. Afin d'ôter à ses sujets le loisir de réfléchir sur son avide et barbare despotisme, il les employait sans cesse à détruire et à élever de nouveaux édifices, dont il donnait et changeait lui-même les plans. Ses troupes ne vivaient que de brigandages. En 1678, la peste lui enleva, dit-on, 4 millions de sujets, et respecta ce monstre. Fier de quelques succès obtenus sur les Anglais, qui possédaient alors Tanger, il s'engagea imprudemment dans une expédition contre les montagnards de l'Atlas, et perdit, au milieu des neiges, 3,000 tentes, et une grande partie de son armée et de ses richesses. Il se vengea de cette disgrâce, en faisant périr son vizir, coupable d'exactions et de violences envers les femmes, mais dont il fit injustement partager le sort à tous les gens au service de ce ministre, comme complices de ses prévarications. Redoutant l'inconstance et l'indocilité des Mores, il acheta un grand nombre d'esclaves noirs des deux sexes, les maria, leur assigna des terres et des habitations, les fit instruire dans la religion musulmane, exerça les hommes aux évolutions militaires, et les incorpora dans la milice que Muley-Archyd avait instituée. Ces noirs, auxquels Ismaël confia la garde de sa personne, formèrent au milieu de ses États, une nation isolée, qui lui était spécialement dévouée. Par cette politique adroite, et par la rivalité qu'il sut fomenter entre ses sujets et ces nouveaux soldats, il parvint à contenir, pendant un long règne, toutes les provinces de son empire. Ces nègres multiplièrent tellement, qu'à la mort d'Ismaël, on en comptait 100,000 en état de porter les armes. Leur insolence et leur avidité les rendirent redoutables aux successeurs de ce prince. En 1680, Ismaël s'empara de deux forts qui défendaient Tanger; et, 4 ans après, les Anglais lui abandonnèrent cette place, dont l'entretien leur était moins utile qu'onéreux. En 1681, il enleva sans peine, aux Espagnols, Mamora, place négligée depuis la mort de Philippe IV; et, en 1689, après deux ans de siége, il leur prit Larache, dont la garnison fut échangée à raison de dix Mores pour un chrétien. Il crut pouvoir également se rendre maître de Ceuta. Malgré la guerre dont l'Espagne fut le théâtre pour la succession de Charles II, le siége de cette place dura 26 ans. Frappé de l'éclat du règne de Louis XIV, et du châtiment qu'avaient essuyé Alger, Tunis et Tripoli, il envoya des ambassadeurs, qui conclurent, en 1699, un traité de paix et de commerce. Le bruit courut que, sur le rapport qu'ils lui firent de la princesse douairière de Conti (fille naturelle de Louis XIV, il écrivit à ce monarque pour la demander en mariage, en promettant d'embrasser le christianisme. Quoique cet empereur, par les divers renouvellements de son harem, ait eu jusqu'à 8,000 femmes, qui lui donnèrent 900 enfants mâles, et environ 300 filles, jamais les plaisirs des sens ne lui firent négliger les affaires de l'État, et ne purent le disposer à la mollesse. Mais cette innombrable postérité fut pour sa vieillesse un sujet de soupçons, d'inquiétudes, de guerres et de crimes. L'aîné, Muley-Mohammed, poussé à bout par les intrigues, les calomnies et la haine d'une de ses belles-mères, qui voulait assurer le trône à son fils, Muley-Zeïdan, se révolte et s'empare de Maroc. Obligé de fuir à l'approche des troupes royales, il se re-

tire à Taroudant. Vaincu par son frère Zeïdan, il est assiégé dans cette place, et livré à son ennemi, qui l'envoie à Mekinez. Ismaël vient au-devant de sa victime, lui présente la pointe de sa lance, jouit de ses angoisses, et lui fait couper un pied et une main. *Eh bien! malheureux,* lui dit-il, *connais-tu à présent ton père?* Lui-même il abat la tête du boucher qui avait refusé de répandre le sang d'un chérif, et tue d'un coup de fusil le boucher qui vient de mutiler son fils. Cette atroce inconséquence est remarquée du malheureux prince. Mohammed expire quelques jours après (1706), malgré les précautions de son père, pour lui conserver la vie. Muley-Zeïdan commit toutes sortes d'horreurs à Taroudant : mais sa conduite alarma bientôt l'empereur, qui résolut de s'en défaire. N'ayant pu l'attirer près de lui, en feignant d'être dangereusement malade, et de vouloir lui assurer l'empire, il gagna les femmes de ce prince, qui l'étouffèrent entre deux matelas (1707), pendant qu'il était plongé dans le vin. Ismaël, mécontent d'Abd-el-Melek, son 3e fils, désigna enfin le 4e, Muley-Ahmed, pour son successeur. Résolu de se venger des Espagnols, Muley-Ismaël avait préparé un armement considérable, qu'une tempête détruisit en 1722. Après une tyrannie de 55 ans, dont l'histoire n'offre aucun exemple, ce prince succomba à ses débauches excessives, le 22 mars 1727, à l'âge de 81 ans. Un de ses divertissements ordinaires était de tirer son sabre en montant à cheval, et de couper la tête à l'esclave qui lui tenait l'étrier. Habile à prévoir les dangers, il les bravait avec intrépidité, lorsqu'il ne pouvait les détourner, et il supportait avec constance la mauvaise fortune.

MULEY-YEZID. *Voyez* **YEZID.**

MULGRAVE (Constantin-Jean-Phips, lord), navigateur anglais, fils d'un pair d'Irlande, naquit le 30 mai 1754. Entré de bonne heure dans la marine, il fut nommé capitaine de vaisseau en 1765 : on le regardait déjà comme un officier très-instruit, lorsque, en 1772, il trouva une occasion de donner une preuve de ses connaissances et de son zèle. Depuis 1615 on avait cessé de s'occuper de la recherche du passage par le Nord; cet objet fixa l'attention de Daines Barrington, membre de la Société royale de Londres. Il présenta un mémoire à cette compagnie, pour prouver que le passage était praticable. La Société pria le comte de Sandwich, premier lord de l'amirauté, d'obtenir le consentement du roi pour une expédition dont le but serait d'essayer jusqu'à quel point un navire peut s'approcher du pôle boréal. Phips, instruit du projet, offrit ses services à l'amirauté; ils furent acceptés. Il partit de la rade du Nore le 10 juin 1773, avec deux bombardes : *le Racehorse* et *le Carcass.* Le 27, il atteignit le parallèle de la pointe sud du Spitzberg, sans avoir vu de glaces; le 29, il eut connaissance de la terre. Le 5 juillet, par 79° 34′ de latitude, il rencontra la masse des glaces qui enveloppent le pôle boréal. Il dirigea sa course de divers côtés, à l'ouest, au nord et à l'est, au milieu des glaçons, sans pouvoir trouver un passage, à travers la grande masse. Il ne put pas s'élever au delà de 80° 48′. Le 30 juillet, par le plus beau temps imaginable, les deux bâtiments étant près des Sept-Iles, par 80° 37′, se trouvèrent environnés de glaçons, qui s'étendaient à perte de vue; l'air était calme; leur situation devenait critique. Le 1er août, les glaçons commencèrent à les presser; il ne restait plus la moindre ouverture pour sortir : les glaçons s'accumulaient les uns sur les autres; ils s'étaient élevés jusqu'à la hauteur de la grande vergue. Il fallut couper et scier la glace, qui avait quelquefois 12 pieds d'épaisseur : cet expédient ne fut pas d'un grand secours; les bâtiments ne purent pas avancer beaucoup. Dans cette extrémité, Phips proposa d'abandonner les bâtiments, et de s'embarquer dans les chaloupes et les canots; on les hala sur la glace pour les conduire ainsi jusqu'à la mer : en même temps les bâtiments mirent toutes voiles dehors, pour profiter du vent; heureusement il devint favorable : le 10, Phips fut dégagé; il alla mouiller au Spitzberg, en repartit le 26, et, le 25 septembre, atterrit à la rade du Nore, ayant constaté l'impossibilité de franchir les glaces du pôle boréal. Il se lança ensuite dans la carrière politique, et fut nommé membre de la chambre des communes en 1775, et l'un des commissaires de l'amirauté en 1777. Ces fonctions ne l'empêchèrent pas de servir sur mer; il commanda un vaisseau de ligne jusqu'à la paix de 1783. La chute du ministère North l'avait éloigné du conseil de l'amirauté; il obtint ensuite différents emplois, devint membre du conseil privé, et enfin, fut élevé à la pairie de la Grande-Bretagne en 1784. Le délabrement de sa santé le força, en 1791, de quitter les affaires, il passa sur le continent pour prendre les eaux de Spa, et mourut à Liége le 10 octobre 1794. Il était membre de la Société royale et de celle des Antiquaires, et contribua à faire établir celle qui a pour but de perfectionner l'architecture navale. Il publia la relation de son expédition : *Voyage au pôle boréal, entrepris par ordre du roi en* 1773, Londres, 1774, 1 vol. in-4°, carte et figures.

MULINEN (Jean-Guillaume de), d'une famille noble et ancienne de l'Argovie, naquit vers l'an 1400, au château de Castleu, d'Egbert de Mulinen, membre de la confédération de l'Écu de Saint-George, frère d'Albert, guerrier illustre, compagnon d'armes et conseiller privé de l'archiduc Léopold qui, ainsi que cinq parents de son nom, périt avec ce prince à la bataille de Sempach, en 1386, et fut inhumé comme lui à l'abbaye de Konigsfeld. Son père étant mort jeune, et sa mère Amélie de Truchsess s'étant remariée en Souabe au chevalier Henri d'Isenbourg, Mulinen fut destiné à l'état ecclésiastique, et obtint fort jeune un canonicat à Munster; mais son oncle, Jean Truchsess de Diessenhofen, un des chevaliers les plus renommés de l'armée autrichienne, lui trouvant plus de goût pour les armes, se chargea d'achever son éducation. Ils se rendirent au concile de Constance à la suite de l'archiduc Frédéric (1415), et accompagnèrent seuls ce prince dans la fuite qui devint pour lui la source de tant de malheurs. Dès ce moment, Mulinen ne quitta plus Frédéric, partagea avec lui le ban de l'Empire et de l'Église, le suivit en exil, et, d'après Hormayr, lui donna quelque temps un asile dans son château de Berneck, dans le Tyrol. Frédéric, ayant recouvré la plus grande partie de ses États, combla Mulinen de bienfaits, lui donna plusieurs terres dans le Tyrol, le commandement des deux forteresses importantes de Zulf et de Landeck, et le fit son premier chambellan. L'archiduc ayant

fait sa paix avec l'empereur Sigismond, ce dernier éleva l'an 1434, Jean-Guillaume de Mulinen, Egbert, son frère et Albert, leur cousin, à la dignité de baron d'Empire. Jean-Guillaume mourut vers l'an 1450.

MULINEN (Nicolas, baron de), issu d'Albert, était cousin germain du précédent. Les fils de celui-ci avaient été agrégés au patriciat de Berne, où leurs descendants ont joui, avec cinq autres anciennes maisons, jusqu'à la révolution de 1798, d'un droit de préséance dans le sénat de la république. Nicolas de Mulinen naquit à Berne en 1570. Son père appelé aussi Nicolas, bailli de Nyon, sa mère et deux de ses sœurs moururent de la peste, au château de Nyon, en 1580. Son grand-oncle, l'avoyer Béat-Louis de Mulinen, lui fit donner une éducation distinguée. A l'âge de 16 ans, il suivit son parent Louis d'Erlach à la cour de Savoie, et de là se rendit à Paris pour y terminer ses études. Il y forma des liaisons avec quelques chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui l'engagèrent, quoique protestant, à les accompagner à Malte, d'où il fit une caravane contre les Turcs. Rentré dans sa patrie il s'y maria, devint membre du conseil souverain de la république (1596), et remplit avec distinction plusieurs emplois. Il commanda, en 1603, le contingent bernois qui fut envoyé à Genève après la fameuse escalade. Nommé sénateur à Berne, il rentra dans sa patrie en 1615, et y réorganisa l'état militaire de la république. Des troubles de religion s'étant élevés dans le pays des Grisons l'an 1618, ils prirent un tel caractère de férocité qu'en 1620 le parti catholique, dans la Valteline, massacra tous les protestants de cette contrée, et se mit sous la protection du gouvernement espagnol de Milan. Les Grisons demandèrent du secours à leurs alliés de Zurich et de Berne, et les premiers y envoyèrent un corps de 900 hommes, les derniers 3,000, sous les ordres du sénateur de Mulinen. Réunie à un régiment grison, leur petite armée, après quelques combats très-vifs, prit Bormio, et s'avança le 11 septembre sur Tirano, capitale de la Valteline, où elle ne croyait trouver qu'une faible garnison. Mais il fut attaqué par toute l'armée espagnole, composée alors des meilleures troupes de l'Europe. Le banneret Friesezing et presque tous les officiers bernois périrent dès le commencement de l'action. Mulinen, quoique grièvement blessé, resté presque seul au milieu des cadavres des siens, s'adossa contre une muraille, et, muni d'une hallebarde arrachée à un soldat, se défendit avec une grande valeur. D'une taille colossale et d'une force extraordinaire, il renversa tout ce qui s'approchait de lui, et il étendit, entre autres, à ses pieds un général espagnol et son écuyer. Les chefs de l'armée espagnole, frappés de son courage, retinrent alors leurs soldats et lui crièrent de se rendre. Il leur répondit à haute voix : *Si je n'ai pas su vaincre, je saurai mourir comme un brave guerrier*. Alors il fut accablé par le nombre, et il périt digne de son aïeul.

MULLER (Jean), célèbre astronome, plus connu sous le nom de *Regiomontanus*, né en 1436 à Undfin, près de Kœnigsberg, étudia l'astronomie et les mathématiques sous Purbach, devint bientôt l'associé de son maître, et, après la mort de ce dernier, continua les travaux qui lui avaient été confiés par le cardinal Bessarion. Muller suivit ce prélat en Italie, où sa réputation s'était déjà étendue. A Padoue on lui demanda un cours d'astronomie qui attira un grand concours d'auditeurs (1463). De retour en Allemagne, il résida quelques années à Bade près de Mathias Corvin, et s'établit ensuite à Nuremberg; il fonda dans cette ville une imprimerie d'où sont sortis un assez grand nombre d'ouvrages scientifiques, dont Weidser donne la liste. Attiré à Rome par les vives instances du pape Sixte IV, Muller y mourut en 1476. On attribua cette fin prématurée au ressentiment des fils de George de Trébizonde, dont il avait critiqué les traductions. Muller a beaucoup écrit, et la plupart de ses productions eurent de son temps un grand succès; les plus importants sont : *Ephemerides astronomicæ ab anno* 1475 *ad annum* 1506, in-4°; *Kalendarium novum*, 1476, in-8°, et 1699, sous le titre de *Kalendarium magistri de Monteregio*, etc., *Tabulæ directionum perfectionumque*, 1485, in-4°, réimprimés plusieurs fois, entre autres en 1584, par Reinhold; *J. Regiomontani et G. Purbachii Epitome in Almagestum Ptolomæi*, 1496, in-fol., souvent réimprimé; *De triangulis planis et sphæricis libri V, unâ cum tabulis sinuum;* cet ouvrage, publié vers 1561, l'avait été d'abord en 1541, in-4° : c'est le plus important. De Murr a mis au jour ses *Lettres inédites* dans les *Memorabilia bibliothecar. norimbergens.* Il a aussi donné : *Notitia trium codicum autographorum J. Regiomontani*, 1801.

MULLER (André), savant orientaliste, né vers 1639 à Greiffenhagen (Poméranie), a beaucoup contribué au progrès des langues orientales en Prusse; il s'était particulièrement appliqué au chinois, et avait fait des travaux considérables sur cet idiome; mais, dans un accès de misanthropie, il brûla une partie de ses écrits; du reste, un caractère difficile et capricieux éloigna de lui ses contemporains. Dix ans de séjour à Londres, où il travaillait à la Bible polyglotte de Walton, et ses relations avec le P. Kircher sont les principaux événements de la vie de Muller; il avait été pasteur de Bernow. En 1667, nommé prévôt de l'église de Berlin, il résigna cet emploi 18 ans après pour se retirer à Stettin, où il mourut le 26 octobre 1694. On a de lui, entre autres ouvrages, une bonne édition des *Voyages de Marco Polo*, 1671, in-4°; *l'Oraison dominicale*, en chinois, comparée avec cent autres versions, 1676, 1680; et 1703, avec la *Vie* de Muller par Stark, et la liste de ses ouvrages; *Opuscula nonnula orientalia*, 1695, in-4°; *Speciminum Sinicorum decimæ de decimis*, etc., 1685, in-fol., ouvrage très-rare.

MULLER (Guillaume-Jean), voyageur allemand, était natif de Harbourg, ville de la basse Saxe, sur l'Elbe, vis-à-vis de Hambourg. Après avoir été ordonné prêtre à Crempe en Holstein, il entra, en 1661, au service de la compagnie danoise de la côte de Guinée. Le 31 décembre, il s'embarqua sur un navire qui descendit l'Elbe; le 13 décembre 1662, il atteignit sa destination qui était Frederiksborg, fort sur la Côte-d'Or, dans le royaume de Fétu. Après 8 ans de séjour dans cette contrée lointaine, il revint en Danemark, très-souffrant des suites des fatigues, des craintes et des dangers auxquels il avait été exposé. On a de lui, en allemand : *le Pays de Fétu, situé en Afrique sur la Côte-d'Or, en Guinée, sincèrement et soigneusement décrit*, etc.

MULLER (Jean-Henri), physicien et astronome, né près de Nuremberg le 15 juillet 1671, mort le 5 mars 1731 à Altorf, où il professait les mathématiques et la physique, avait été collaborateur d'Eimmart, qui lui donna sa fille en mariage, et lui légua ses manuscrits. On a de lui, entre autres écrits : *Exercitatio academica de extispiciis veterum,* 1711, in-4°; *Collegium experimentale,* 1721, in-4°; *Observationes astronomicæ,* etc., *in speculâ altorfianâ ab anno* 1711, etc., 1723, in-4°; *Dissert. de inæquali claritate lucis diurnæ in terrâ et planetis,* 1729, in-4°.

MULLER (Gérard Frédéric), savant historien, né en 1705 à Hervorden (Westphalie), se rendit à l'âge de 20 ans en Russie, où il passa la plus grande partie de sa vie, et qui l'a adopté en quelque sorte comme l'un de ses plus grands hommes. Peu de savants en effet ont été aussi utiles à cet empire. Membre de l'académie de Pétersbourg, elle le désigna pour faire plusieurs voyages scientifiques; le plus célèbre est celui de Sibérie (de 1733 à 1743), où il accompagna Gmelin et Delisle de la Croyère. A son retour, il obtint successivement les places d'historiographe, de conservateur des archives impériales aux affaires étrangères, de directeur de l'école des enfants trouvés, et de conseiller d'État. Son mérite supérieur l'éleva constamment au-dessus de ses ennemis ; et jusqu'à sa mort, le 23 octobre 1783, il jouit de la faveur de l'impératrice Catherine, et d'une immense réputation acquise par ses importants travaux. Muller, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, membre de la Société royale de Londres, a écrit en russe, en allemand, en latin et en français ; ses principaux ouvrages sont : *Gazette allemande de Pétersbourg,* de 1728 à 1730, in-4°; *Recueil pour l'histoire de Russie* (en allemand), 1721-64, 9 vol. in-8°; nouvelle édition moins complète, Offenbach, 1777-1780, 5 vol. in-8°; *De scriptis tonguticis in Siberiâ repertis,* etc., 1747, in-4°; *Origines gentis et nominis Russorum,* 1749; *Histoire des voyages et découvertes des Russes,* 1766, 2 vol. in-8°. Il a été l'éditeur de plusieurs ouvrages. Il a en outre coopéré à un grand nombre de recueils et d'écrits scientifiques et littéraires. Ses *remarques sur le* 1er *tome de l'Histoire de Russie par Voltaire* sont imprimées dans le *Magasin des amis des sciences utiles,* Hambourg, 1760-1761.

MULLER ou **MILLER** (Jean-Sébastien), peintre et botaniste, né à Nuremberg en 1715, mort en 1783 en Angleterre, où il résidait depuis longtemps en qualité de peintre-graveur, a mis au jour un grand nombre de gravures et de tableaux; mais son principal ouvrage est son *Illustratio systematis sexualis Linnæi,* texte latin-anglais, Londres, 1777, 15 cahiers grand in-fol.

MULLER (Frédéric-Adam) est connu pour avoir réuni une riche collection de gravures relatives à l'histoire du Danemark ; la description en a été imprimée sous le titre de *Pinacotheca dano norvegica ære incisa, collecta et in ordinem redacta à F. A. Muller,* Copenhague, 1797, 25 vol. in-folio.

MULLER (Othon-Frédéric), célèbre naturaliste, né à Copenhague en 1730, mort en 1784, obtint de bonne heure, par ses immenses travaux, la réputation d'un observateur également laborieux et éclairé. Le gouvernement danois lui accorda divers emplois, entre autres ceux de conseiller de chancellerie et d'archiviste de la chambre des finances de Norwége; mais dès 1772 Muller renonça à toute fonction publique pour se livrer entièrement à ses goûts. Ses principaux ouvrages sont : *Traité sur quelques champignons,* 1763; *Fauna insectorum friedrichsdaliana,* 1764, 2 vol. in-8°; *Flora friedrichsdaliana,* 1767; *Traité sur certains vers de l'eau douce et de l'eau salée,* 1771, in-4°; *Vermium terrestrium et fluviatilium succincta histor.,* 1773-1774, in-4°; *Hydrachnæ quas in aquis Daniæ palustribus detexit et descripsit,* 1781, in-4°; *Entomostraca, seu insecta testacea,* etc., 1785, in-4°; *Animàlcula infusoria fluviatilia et marina,* etc., 1786, in-4°; *Zoologia danica, seu,* etc., 1788-1806 : cet ouvrage a été terminé par MM. Abildgaardt et Rathké. On doit à Muller les deux derniers volumes de la *Flore de Danemark,* commencée par OEder.

MULLER (Louis), ingénieur prussien, né en 1735 dans la Marche de Pregnitz, mort le 12 juin 1804, a beaucoup contribué, par ses travaux et par ses écrits, au perfectionnement de l'art militaire en Prusse, surtout en ce qui a rapport au système d'attaque et de défense des places. Il avait servi durant la guerre de sept ans, et obtenu le grade de major en 1797. Ses principaux ouvrages sont : *l'Art des retranchements et des cantonnements d'hiver,* 1782, in-8°; *Précis des trois campagnes de Silésie,* 1785, in-4°; *Tableau des guerres de Frédéric le Grand,* 1785, in-4°, traduit en français par Laveaux, 1788, in-4°; *Tactique pure pour l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie,* traduite par le même Laveaux, 1787, in-8°. Ses *OEuvres militaires,* publiées après sa mort, 1806, 2 vol. in-4°, ont eu beaucoup de succès en Allemagne.

MULLER (Christophe-Henri), né à Zurich en 1740, mort dans cette ville en 1807, professa la philosophie à Berlin, et fit des recherches sur les poëtes allemands du 12e au 14e siècle, dont il publia un *Choix,* d'après des manuscrits peu connus, 1784, 2 vol. in-4°. Ses propres écrits ont été recueillis à Zurich en 1792, 2 parties in-8°.

MULLER (Frédéric-Auguste), poëte allemand, né à Vienne en 1767, mort dans cette ville en 1807, a obtenu chez ses compatriotes une assez grande réputation dans le genre de l'épopée romantique. On cite comme ses chefs-d'œuvre le poëme de *Richard Cœur de Lion,* publié en 1790, et celui d'*Alonzo.*

MULLER (Jean de), célèbre historien suisse, né à Schaffhouse le 3 janvier 1752, montra de bonne heure le goût des sciences historiques. Au sortir de ses études, il publia sa *Guerre cimbrique* (*Bellum Cimbricum*), 1772, in-8°, qui lui mérita les éloges et l'amitié d'un grand nombre de savants, entre autres de Bonstetten. Muller occupa d'abord la chaire de langue grecque dans sa ville natale ; il habita ensuite Genève et Berne, où il ouvrit des cours d'histoire universelle, et fit paraître le commencement de son *Histoire de la confédération suisse* (1780). Cette première publication diffère essentiellement de l'ouvrage tel qu'il a paru quelques années plus tard. En 1780 il se rendit à la cour du grand Frédéric, reproduisit, en 1782, ses cours d'histoire à Cassel; et, après un nouveau séjour en Suisse, fut appelé auprès de l'électeur de Mayence, qui le nomma secrétaire de son cabinet, et son conseiller intime. Lors de l'invasion des armées françaises, il se retira à Vienne, où il obtint la charge de con-

seiller de la chancellerie d'État; cependant, contrarié dans ses opinions politiques et religieuses, il quitta l'Autriche en 1804 pour accepter la place que Frédéric-Guillaume lui offrait à l'académie de Berlin. Les événements changèrent encore sa position : Napoléon, empressé de s'attacher les hommes illustres des pays qu'il soumettait, le nomma secrétaire d'État du royaume de Westphalie, puis directeur général de l'instruction publique. Mais le tourment des fonctions publiques s'accordait mal avec le génie de l'historien ; des travaux multipliés, et le peu de succès de ses soins administratifs altérèrent sa santé; il mourut le 29 mai 1809. Les *OEuvres* de Muller ont été recueillies en 27 vol. in-8°, Tubingen ; le dernier volume porte la date de 1819. Les 3 premiers renferment son *Cours d'histoire universelle*, qui a été traduit en français par J. G. Hess, 1814-17, 4 vol. in-8°; les autres comprennent divers écrits, sa *Correspondance*, traduite en français par de Steck, 1810 et 1812, in-8°, et l'*Histoire de la confédération helvétique*; ce dernier ouvrage a été traduit en français par Labaume, 1795-1803, 12 vol. in-8°. On peut consulter sur Muller la *Notice* publiée par Mme Guizot dans le *Mercure de France* du 17 février 1810, et une autre traduction de l'allemand de Boettiger, *Magasin encyclopédique* d'octobre 1809.

MULLER (Jean-George), littérateur allemand, né en 1759 à Schaffhouse, en Suisse, était frère du précédent. Ayant été destiné à l'état ecclésiastique, comme l'avait été son frère, il préféra ensuite enseigner le grec et l'hébreu dans l'école de Schaffhouse, et se livrer entièrement à la carrière littéraire. En 1789, il fit paraître un recueil de *Morceaux philosophiques*, et, en 1798, il publia des *Lettres sur l'étude des sciences et de l'histoire*; il traduisit aussi plusieurs ouvrages étrangers, tels que la *Géographie comparative de Mentelle*, l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, par Dalrymple, et les *Confessions d'hommes célèbres*. Lors de la révolution de la Suisse, opérée par l'invasion de l'armée française, il fut entraîné par le torrent des événements dans les affaires publiques : Napoléon le désigna, en 1803, au nombre des sept commissaires qui devaient mettre à exécution la nouvelle constitution de la Suisse. Muller entra dans le petit conseil, et fut président de la commission des écoles de son pays. Dans ce dernier poste, il contribua à l'amélioration de l'instruction primaire. Après la mort de Herder, étant appelé à se charger, avec son frère et Gœthe, de la publication des œuvres complètes de ce philosophe; puis obligé, 4 ans après, de donner les mêmes soins à la publication des œuvres de son frère qui venait de mourir, il se démit de son emploi de membre du conseil. Il mourut le 20 novembre 1819.

MULLER (Jean-Frédéric-Guillaume), graveur, né à Stuttgard en 1782, réunissait à une grande habileté dans son art la connaissance intime du dessin et de la peinture. Venu à Paris à l'âge de 20 ans, il y coopéra au *Musée* de Robillard, pour lequel il grava entre autres la célèbre *Vénus d'Arles*. Cet œuvre commença sa réputation, qui s'accrut bientôt par plusieurs autres publications à Dresde et à Stuttgard. La *Madona di Santo Sisto*, d'après Raphaël, son dernier ouvrage, est son chef-d'œuvre. Épuisé par des travaux excessifs, il mourut à Dresde en 1816. On trouve une *Notice* sur cet artiste dans le *Morgen-Blatt* de Stuttgard, août 1816, et dans le *Kunst-Blatt*, page 81.

MULLER (Léonard), général français, était, avant la révolution, officier dans un régiment d'infanterie allemande au service de France. Ayant embrassé la cause de la révolution, il devint rapidement colonel, puis, à la fin de 1793, fut chargé de commander en chef l'armée des Pyrénées-Occidentales à la place de Willot, qui venait d'être suspendu de ses fonctions et emprisonné par ordre des commissaires de la Convention. Cette armée, peu nombreuse, parce qu'elle avait fourni des renforts à celle de la Vendée, se trouvait en présence de forces ennemies supérieures. Les Espagnols avaient passé la Bidassoa, et menaçaient Bayonne. Dans cette position difficile, Muller montra une grande énergie et de l'habileté. Secondé, dans ses opérations, par les généraux Lespinasse, Frégeville et Moncey, il reprit bientôt l'offensive et obtint des succès importants, à la suite desquels Fontarabie tomba au pouvoir des Français; Saint-Sébastien et d'autres places éprouvèrent le même sort. Après cette campagne, Muller quitta le commandement de l'armée, et fut remplacé par Moncey (août 1794). Plus tard, il fit partie du bureau militaire établi près le Directoire. Chargé, en 1799, de l'organisation de l'armée du Rhin, il la commanda provisoirement, en remplacement de Bernadotte, appelé au ministère de la guerre. A peine entré en campagne, il reçut l'ordre de se diriger sur Philipsbourg et d'en former le siége, diversion qui eut des résultats immenses; car l'archiduc Charles, alors en Suisse, se porta lui-même vers le bas Rhin avec la plus grande partie de ses troupes, tandis que Masséna battait les Russes à Zurich. Ce mouvement mécontenta beaucoup le généralissime Suwarow, et fut une des principales causes de rupture entre l'Autriche et la Russie. Après le 18 brumaire, Bonaparte donna à Muller le commandement de la 12e division militaire, à Nantes. Il s'y conduisit avec sagesse et modération, à une époque où les esprits des habitants, que la guerre civile agitait encore, pouvaient être facilement aigris par une sévérité intempestive. Il fut ensuite nommé inspecteur d'infanterie dans les 12e, 21e et 22e divisions militaires, prit part aux campagnes de l'empire, et eut successivement plusieurs commandements dans l'intérieur. Il mourut en 1813.

MULLER (François), né à Sarre louis le 30 janvier 1764, entra, en 1783, dans la maréchaussée où il resta 4 ans, passa ensuite dans le 1er régiment de cavalerie, puis dans la garde soldée de Paris. Il partit le 5 septembre 1792, avec le bataillon de la Butte-des-Moulins, où il était déjà général de division, le 30 septembre de l'année suivante. Après avoir eu part aux batailles de Jemmapes, de Neerwinden et au siége de Valenciennes, il passa à l'armée de l'Ouest et se distingua dans plusieurs rencontres, notamment aux affaires de Saumur, de Martigné, de Chollet et de Coron. Il fut, à cette dernière rencontre, renversé de cheval et foulé aux pieds par un régiment de cavalerie, qui le laissa pour mort au milieu des ennemis. Ramassé par hasard sur le champ de bataille, il se rétablit, et servit ensuite à l'armée du Nord, puis à celle d'Italie. Nommé, en 1802, commandant à

Sarrelouis, il conserva cet emploi jusqu'à l'empire, époque à laquelle ses principes ultra révolutionnaires le firent réformer. Il mourut vers 1812.

MULLER (ADAM-HENRI), diplomate et écrivain politique, naquit à Berlin le 30 juin 1779, de parents protestants. Après avoir reçu la première instruction de son aïeul maternel, le pasteur Cubé, savant orientaliste, connu par ses traductions des livres de Job et d'Isaïe, il termina ses études au collége de Berlin, et se rendit à l'université de Gœttingue, en 1798. En 1800, il fit dans cette ville un cours sur la révolution française, se déclarant hautement contre elle et pour le rétablissement des anciennes institutions. Son esprit ardent ne pouvant se plaire dans les occupations monotones de la bureaucratie, il entreprit un voyage dans le Nord, parcourut la Suède, le Danemark. Il alla ensuite à Vienne, où il embrassa la religion catholique romaine le 31 avril 1805. Dès le lendemain il repartit pour la Pologne. Mais les changements survenus en Europe l'ayant décidé à quitter sa retraite, il se fixa à Dresde et y séjourna 3 ans. Il y fit successivement des cours de *littérature allemande, de poésie dramatique, sur l'idée du beau,* enfin *sur les sciences politiques.* Il publia ensuite tous ces cours, et le dernier parut sous le titre d'*Éléments de la science politique.* Les événements de 1809 le forcèrent à se réfugier à Berlin, où il resta deux ans, sans prendre une part active aux affaires politiques, mais fort estimé par le ministère prussien. Il passa à Vienne en mai 1811, y gagna l'amitié de l'archiduc Maximilien, et y lut un cours *sur l'art oratoire,* en 1812. Les événements de 1813 lui ouvrirent la carrière administrative et diplomatique. Déjà commissaire autrichien et major des chasseurs tyroliens dans les montagnes, afin d'opérer la délivrance du Tyrol, il fut nommé conseiller de régence et premier rapporteur pour tout ce qui concernait l'organisation du pays. Appelé à Vienne par le prince de Metternich, en 1815, il accompagna l'empereur d'Autriche au quartier général de Heidelberg, puis à Paris. Ce prince le nomma, en 1816, consul général en Saxe, et son chargé d'affaires près les cours d'Anhalt et de Schwarzbourg. En 1819, Muller assista aux conférences de Carlsbad et de Vienne, et mourut dans cette ville en 1829. Outre les différents cours dont il a été parlé, Muller a publié une *Théorie du numéraire; De la nécessité d'une base théologique pour les sciences politiques et pour l'économie politique en particulier;* des *Mélanges sur la philosophie, les arts et la pratique.*

MULLER (GUILLAUME), poëte lyrique distingué, né à Dessau, le 7 octobre 1794, étudiait la philosophie et l'histoire à Berlin, lorsque, en 1813, il entra comme volontaire au service de la Prusse. Après avoir pris part aux journées de Lutzen, Bautzen, Kulm et Hanau, il retourna à Berlin en 1814 et y étudia l'ancienne littérature allemande. Dès 1816 il publia un *Recueil de chansons choisies des Minnesanger,* et plusieurs poëmes lyriques qui parurent dans diverses feuilles littéraires. Il travailla aussi à la même époque à la traduction de l'*ancien Faust de Marlawe,* d'après l'original anglais, qui parut à Berlin en 1818. En 1817 il alla en Italie, où il recueillit un grand nombre de matériaux relatifs aux mœurs et aux coutumes du peuple romain, aux différents dialectes, etc., ainsi qu'une collection considérable de chants nationaux inédits. De retour en Allemagne en 1819, il fut appelé comme professeur de latin et de grec à l'école princière de Dessau; et le duc régnant ayant ordonné la réunion de toutes les bibliothèques publiques dispersées dans ses États, Muller fut nommé bibliothécaire de ce nouvel établissement. Il a publié depuis un ouvrage intitulé, *Rome, Romains et Romaines,* Berlin, 1820, 2 vol. Muller est mort le 1er octobre 1827.

MULLER (ADAM), écrivain allemand, connu surtout par ses travaux sur l'économie politique, fut frappé d'une telle douleur en apprenant la mort de Frédéric Schlegel, arrivée au commencement de 1829, qu'il expira lui-même peu de temps après. Sa vie avait eu, du reste, une conformité assez remarquable avec celle de son illustre ami. Comme Schlegel, il était né protestant et avait embrassé la religion catholique; comme lui encore, il était entré au service de l'Autriche, et avait été employé, en qualité de publiciste, au quartier général de l'armée qui tenta vainement de lutter contre la fortune de Napoléon; comme lui enfin, il avait professé dans diverses villes d'Allemagne. Il paraît aussi que tous deux appartenaient à l'école dont de Maistre était un des principaux chefs. En 1816, Muller fut nommé consul général en Saxe, et dans la même année il publia à Berlin un ouvrage intéressant sur les finances de l'Angleterre. On cite également ses *Mélanges sur la philosophie, les arts et la pratique.*

MULLER (JEAN GODARD DE), graveur, né en 1747, à Bernhausen-sur-le-Feldern, près de Stuttgard, mort en 1830, étudia la théologie, puis céda à la passion qu'il éprouvait pour le dessin. Il apprit aussi la gravure, et se rendit à Paris, où il s'adonna exclusivement au burin, depuis 1770 jusqu'en 1776, époque où il fut admis à l'Académie royale. Le duc Charles de Wurtemberg, qui lui avait fait un traitement annuel, le rappela à Stuttgard pour y fonder une école de gravure dans laquelle il fut professeur. Muller était surtout renommé pour le portrait. Il retourna en France, en 1785, pour faire celui de Louis XVI: c'est un ouvrage remarquable par la netteté et la finesse du burin. On distingue aussi celui de Jérôme Bonaparte, qui parut en 1813, et qui fut le dernier qu'il exécuta. Parmi ses autres estampes on remarque la *Madona della sedia* d'après Raphaël, et la *Mater sancta;* le *Combat de Bunkersehill,* d'après un dessin de Trambull. Muller était chevalier de plusieurs ordres, et membre d'un grand nombre d'académies. L'un de ses meilleurs élèves fut son fils Jean-Frédéric-Guillaume, auquel il eut le malheur de survivre.

MULLER (GUILLAUME-CHRÉTIEN), né à Wasungen en 1752, se livra dans sa jeunesse à l'étude des sciences et de la musique, fit, de 1770 à 1775, un cours de théologie à Goettingue, passa quelque temps à Kiel, se fixa à Altona pendant l'année 1777, et alla définitivement s'établir à Brême en 1778. En 1783, il fut fait directeur du chœur et professeur au lycée luthérien de cette ville, il en remplit les fonctions jusqu'en 1817, où il fut pensionné. On lui doit un ouvrage intitulé : *Aesthetisch historich Einleitungen in Wissenschaft der tonkunst.* Une attaque d'apoplexie l'enleva le 6 juillet 1832.

MULLER (CHARLES-OTFRIED), l'un des plus célèbres

archéologues et hellénistes du 19e siècle, naquit le 28 août 1797, à Brieg, petite ville de la Silésie prussienne. Il fonda sa réputation par un mémoire sur *l'île d'Égine*. Peu après cette publication, quoique n'ayant encore que 20 ans, il fut appelé à une chaire de l'université de Goettingue. L'ardent désir de visiter les terres classiques, dont les productions immortelles avaient si longtemps nourri son esprit, le détermina à entreprendre, en 1839, un voyage en Italie et en Grèce. C'est là qu'il périt, le 1er août 1840. Muller a publié quantité d'ouvrages et de mémoires, et fourni des articles à une infinité de journaux, de revues et de bulletins de sociétés scientifiques.

MULLNER (Adolphe), neveu du célèbre Bürger, et un des premiers poëtes dramatiques de l'Allemagne, naquit le 18 octobre 1774, à Langendorf, près de Weissenfels. La lecture des chefs-d'œuvre de Wieland, de Bürger, de Schiller et des classiques français éveilla de bonne heure son talent poétique. Il étudia avec succès les mathématiques, le droit, et devint un des membres les plus distingués du barreau de Weissenfels où il était avocat. Après s'être fait connaître avantageusement par plusieurs ouvrages de jurisprudence, il fut reçu docteur en droit. En 1810, un théâtre de société s'étant élevé à Weissenfels, il se distingua bientôt comme poëte dramatique par plusieurs pièces, pour la plupart écrites en vers, telles que : *les Confidents, les Grands enfants*, etc., empruntées en grande partie, à la scène française. Elles eurent toutes beaucoup de succès. En 1812, il fit représenter sa première tragédie, *le 29 Février*, à laquelle donna lieu celle de Werner, intitulée : *le 24 Février*. La même année, il en donna une seconde, *la Faute*, qui, depuis 1816, a eu 4 éditions, et a été traduite en anglais, en français et en hongrois. L'année suivante parut sa troisième tragédie, le roi *Yngurd*, et en 1820, *l'Albanaise*. Il a enrichi d'articles piquants, surtout sous le rapport dramatique, un grand nombre de feuilles littéraires ; mais souvent ses saillies dégénèrent en satires. Mullner mourut à Weissenfels, le 11 juin 1829.

MULOT (François-Valentin), né à Paris, le 29 octobre 1749, n'avait que 16 ans lorsqu'il entra dans l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor, où il remplit successivement toutes les fonctions depuis l'emploi de maître de novices jusqu'à la dignité de prieur. Comme l'abbaye avait droit de cure dans son enclos, Mulot, dans une visite qu'il fit en qualité de curé, à un de ses paroissiens détenu à la prison de la Force, vers la fin de 1784, y connut Bette d'Ettenville qui figura depuis dans la fameuse affaire du collier. Il se trouva lui-même indirectement impliqué dans cette procédure pour avoir cru au prétendu mariage d'une protégée du cardinal de Rohan avec le baron de Fages. Il devait donner la bénédiction nuptiale aux deux époux le jour même que le cardinal fut arrêté (15 août 1788), et il eut à se justifier par un mémoire envers les joailliers Vaucher et Loque, de s'être dessaisi d'un paquet cacheté que ceux-ci regardaient comme le gage de leur créance sur le baron de Fages, et qui était censé contenir la dot de la future. Cet incident, étranger au fond de la cause principale, n'eut pas de suite, mais il en résulta pour Mulot la honte d'avoir compromis la dignité de son état par ses liaisons avec des intrigants : peu scrupuleux sur la morale, cet abbé, qui épousa une femme qui avait été sa maîtresse, avait de la bonhomie, de la douceur et de l'intelligence ; aussi en embrassant avec ardeur les principes de la révolution, il n'en approuva jamais les excès. Membre de la commune provisoire de Paris, en 1789, il fut maintenu dans la municipalité définitive, et fut envoyé trois fois en députation à l'assemblée constituante, où il parla en faveur des juifs de Paris et contre les maisons de jeu. Nommé par le roi, en 1791, un des trois commissaires médiateurs dans le comtat Venaissin, il agit toujours de concert avec Lescène-Desmaisons : mais leurs démarches conciliantes, qui seules pouvaient rétablir la paix dans cette contrée, furent contrariées par les liaisons que Verninac, leur collègue, forma avec les démagogues avignonais. Les choses en vinrent au point que lorsque Lescène et Verninac se rendirent à Paris, pour rendre compte à l'assemblée nationale du résultat de leur mission, l'abbé Mulot, ne pouvant rester à Avignon, se retira à Courthezon, dans la principauté d'Orange d'où il surveillait Avignon, Carpentras et l'assemblée électorale dont il signalait les déprédations et les empiétements continuels sur le traité de pacification qui avait été signé à Orange. Des troubles qui s'élevèrent dans le Comtat, l'ayant déterminé à s'installer à Sorgues avec un corps de troupes, il aurait pu empêcher les massacres commis à Avignon les 16 et 17 octobre, si le commandant Ferrier n'eût pas refusé de seconder ses bonnes intentions. Nommé membre de l'assemblée législative, il partit pour Paris, après l'arrivée de Lescène-Desmaisons et deux autres commissaires, qui venaient mettre à exécution le décret de réunion rendu par la Constituante, en septembre, d'après le rapport de Lescène. Mulot avait été dénoncé pendant son absence. Il fut obligé de se justifier à la barre de l'Assemblée avant d'y siéger comme député, donna des détails très-exacts sur les horreurs d'Avignon, et signala Rovère, l'un de ses dénonciateurs, parmi les fauteurs et complices de ces attentats. Mulot joua un rôle à peu près passif durant cette mémorable session, et l'énergie qu'il avait montrée d'abord s'affaiblit en proportion de l'audace croissante de la faction démagogique ; et lorsque Thuriot eut présenté son rapport en faveur des assassins d'Avignon, Mulot garda le silence dans une discussion où son témoignage pouvait jeter un grand jour et prévenir de nouveaux malheurs ; et le jour même (6 avril 1792), où le fameux décret d'amnistie fut prononcé, il n'ouvrit la bouche que pour demander la prohibition du costume ecclésiastique. Rentré dans l'obscurité, après le 10 août, il vécut quelque temps à Belleville, dans la maison de Favart fils, son ami, fut incarcéré pendant la Terreur, et fit ensuite partie de la commission des monuments. Il fut commissaire du Directoire à Mayence, puis professeur à l'école centrale de cette ville, où il se fit principalement connaître comme apôtre de la secte théophilanthropique. Il retourna à Paris (après le 18 brumaire) et fut frappé d'une apoplexie foudroyante, le 9 juin 1804, dans le jardin des Tuileries. Il était membre de la Société des sciences, lettres et arts de Paris, de celle des *Rosati*, et président du lycée des arts. On a de lui un certain nombre d'opuscules, entre

autres un discours qui a partagé le prix proposé par l'Institut sur cette question : *Quelles sont les cérémonies à faire pour les funérailles ?* etc., an IX, in-8°; *le Muséum de Florence*, gravé par David, avec des explications françaises, 1788 et suivantes, 6 vol. in-8°; un *Essai de poésies légères*, 1799, in-8°.

MUMMIUS (Lucius), consul romain, issu d'une famille plébéienne, commanda d'abord en Espagne avec le titre de préteur, et, l'an 608 de Rome, fut chargé de continuer la guerre contre la ligue des Achéens. Mummius vint mettre le siége devant Corinthe, qu'il réduisit en cendres après en avoir massacré les habitants. On l'a loué du désintéressement qu'il montra à la prise de cette ville célèbre par ses richesses ; on doit ajouter que, complétement étranger aux arts, il n'attachait aucun prix à leurs productions. A son retour à Rome, Mummius reçut les honneurs du triomphe et le surnom d'*Achaïque;* il fut ensuite porté à la censure (615 de Rome), et mourut peu de temps après.

MUMMOL (Ennius), guerrier bourguignon du 6e siècle, fils de Poénius, comte d'Auxerre, obtint, en 561, de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de son père. Nommé ensuite patrice, c'est-à-dire généralissime des troupes du royaume de Bourgogne, il battit, à plusieurs reprises, les Lombards et les Saxons, enleva la Touraine et le Poitou à Chilpéric, roi de Soissons, qui les avait enlevés à Sigebert II. Mais il ternit bientôt l'éclat de ses services par une noire ingratitude. Il entreprit, en 585, de mettre sur le trône de son maître et de son bienfaiteur, un aventurier nommé Gombaud; mais il se vit forcé de s'enfermer dans Comminges, y tint 15 jours contre le roi de Bourgogne, et se voyant à la veille d'être pris, livra Gombaud, et le lendemain se fit tuer les armes à la main, pour se soustraire au supplice qui lui était réservé.

MUN (Alexandre-François, comte de), était issu d'une très-ancienne famille du Bigorre. A l'exemple de ses ancêtres, il suivit la carrière des armes, devint capitaine dans le régiment de Noailles, cavalerie, avec lequel il fit les campagnes de Flandre et la guerre de sept ans. Une blessure qu'il reçut à la bataille de Minden, en 1759, lui mérita la croix de Saint-Louis. Il entra ensuite dans les gardes du corps, obtint, en 1784, le brevet de maréchal de camp, et fut nommé commandeur de Saint-Louis. Plus tard, en 1814, Louis XVIII lui donna la grand' croix du même ordre, et le fit lieutenant général. Le comte de Mun mourut le 16 mars 1816. Il avait épousé, en 1772, la fille aînée d'Helvétius.

MUN (Jean-Antoine-Claude-Adrien, comte, puis marquis de), fils du précédent, naquit le 19 décembre 1773, et fut admis, en 1788, dans les gardes du corps du roi. Élu, dès le commencement du consulat, membre du conseil général de Seine-et-Marne, il devint chambellan sous le gouvernement impérial, reçut, en 1811, la croix de la Légion d'honneur, puis, à la restauration, fut créé chevalier de Saint-Louis et pair de France en 1815. Au mois de juin de l'année suivante, comme président du conseil général de son département, il harangua Louis XVIII à Fontainebleau, où ce monarque s'était rendu au-devant de la duchesse de Berri. Le comte de Mun obtint, en 1817, des lettres patentes portant institution de majorat au titre de marquis et pair héréditaire. Il continua de siéger à la chambre après la révolution de 1830, et mourut en 1843. Il s'était marié, en 1805, avec la fille du duc d'Ursel, descendant de Marie Stuart, et dont la famille est alliée à plusieurs maisons princières d'Allemagne.

MUNARI (Pellegrino, nommé aussi ARETUSI), peintre de Modène, mourut dans cette ville en 1525, fut l'élève de Raphaël, qui l'employa dans ses travaux de la galerie du Vatican. On voit quelques ouvrages de cet artiste dans les églises de Rome; on retrouve quelque chose du talent de son maître dans les airs de tête de ses figures, dans leur pose et leur arrangement.

MUNCER, MUNTZER, ou **MUNZER** (Thomas), chef des anabaptistes *conquérants*, naquit à Zwickaw (Misnie) vers la fin du 15e siècle. D'abord sectateur de Luther, il voulut jouer à son tour le rôle de réformateur, s'attacha un grand nombre de prosélytes par les apparences de la dévotion la plus austère, et s'annonça comme un nouveau Gédéon, chargé de rétablir le royaume de J. C. au moyen de l'épée. Des soulèvements eurent lieu dans une partie de l'Allemagne; déjà Muncer comptait sous ses ordres 30,000 fanatiques, lorsqu'il se vit attaqué par l'armée des princes confédérés; défait et pris, il fut conduit à Mulhausen, condamné à mort, et exécuté à la fin de 1525.

MUNCH (Ernest-Herman-Joseph de), historien allemand, naquit à Rhinfelden, dans le canton suisse d'Argovie, en 1798. Il commença ses études à Soleure, et les termina à l'université de Fribourg. Il adopta alors les idées politiques qui agitaient les étudiants, entra dans une association qui devait étendre son influence sur toute l'Allemagne, régénérer à la fois l'État et l'Église. En 1819, il enseigna l'histoire dans l'école cantonnale d'Aarau. Il retourna, en 1824, à Fribourg. C'est alors qu'il commença une série d'ouvrages d'histoire, qui prouvent de grandes études. Perdant l'espoir d'avancer dans l'université, Munch alla à Liége, en 1828, enseigner l'histoire de l'Église et le droit canonique. Là il aigrit les catholiques, soutint une polémique très-vive contre eux, et courut même des dangers pour sa personne : aussi accepta-t-il, avec empressement, la place de bibliothécaire à la Haye, que lui offrit, en 1830, le roi des Pays-Bas. Par reconnaissance, et par haine des ultramontains, Munch se prononça vivement contre la révolution belge. Dès l'année 1831, il retourna en Allemagne, et se chargea de la rédaction de la feuille officielle du gouvernement de Wurtemberg; ce journal ayant cessé de paraître, Munch retourna dans sa ville natale, où il mourut le 9 juin 1841. Munch, quoique étant mort à la fleur de l'âge, a produit des travaux littéraires immenses; le nombre de ses ouvrages divers ne s'élève pas à moins de 44, parmi lesquels il y en a de très-importants. Nous citerons entre autres : *Histoire générale du dernier temps*, 1832-35, 7 vol.

MUNCHHAUSEN (Gerlach-Adolphe, baron de), homme d'État allemand, né dans le Hanovre, le 19 octobre 1688, siégea durant 37 ans dans le conseil privé de l'électeur, et, en 1768, parvint à la place de premier ministre, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 26 novembre 1770, dans la ville de Hanovre. L'université de Gœttingue, qu'il dirigea pendant 32 ans, lui a dû son

éclat et sa suprématie sur les autres universités d'Allemagne. Heyne a écrit deux fois l'*Éloge* de Munchhausen; le premier est inséré dans ses *Opuscula acad.*, tom. II; le 2e dans les *Novi Comment. societatis gottingensis*, t. II.

MUNCHHAUSEN (Othon, baron de), l'un des agronomes allemands des plus estimés, né en 1716, mort le 13 juin 1774, dans son château de Schwobber, près de Hanovre, a publié divers ouvrages d'économie rurale.

MUNCK (Jean), navigateur danois, partit d'Elseneur en 1619, pour aller à la recherche d'un passage aux Indes par le nord-ouest de l'Europe. Cette expédition, qui n'eut aucun résultat, fut la source de nombreux malheurs pour Munck et son équipage. Échappé aux dangers de cette navigation pénible, il continua d'être employé dans la marine danoise, servit en 1624, 1625 et 1627 sur la mer du Nord et sur l'Elbe, et mourut en 1628. Son voyage, publié en danois sous ce titre : *Relation de la navigation et du voyage au Nouveau-Danemark*, 1625, in-4°, a été traduit en allemand, 1650, in-4°, et en hollandais, 1678, in-4°.

MUNCKER (Thomas), l'un des plus savants philologues du 17e siècle, naquit en 1652, dans un village de la Frise. Conduit par son père au gymnase de Delft, à l'âge de 12 ans, il y fit de rapides progrès dans les langues anciennes; et, après avoir terminé ses études, il ouvrit une école de grammaire, qui devint bientôt florissante. Pour faciliter à ses élèves l'intelligence des fables anciennes, il leur dictait des notes qui furent publiées par J. Scheffer, dans son édition d'*Hygin*, Hambourg, 1672, in-8°. Après 7 ans de l'union la plus douce, Muncker avait eu le malheur de perdre sa femme; et le chagrin le conduisit au tombeau le 21 mai 1681. Son plus beau titre à l'estime des savants est l'édition des *Mythographi latini : Hyginus, Fabius Planciades, Fulgentius, Lactantius Placidus, Albricus philosophus*, Amsterdam, 1681, II tomes en un vol. in-8°.

MUNGO-PARK. *Voyez* **PARK.**

MUNIER (Étienne), né le 7 décembre 1732, à Vesoul, fut nommé, en 1759, ingénieur ordinaire à Angoulême, où il resta jusqu'en 1786. Appelé alors à Paris comme ingénieur en chef, il retourna à Angoulême en 1790, avec le même titre. Il demanda sa retraite en 1809, et mourut le 17 septembre 1820, laissant peu d'endroits de l'ancienne province d'Angoumois où il existe quelques-uns de ses travaux. On a de lui plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *Essai d'une méthode générale propre à étendre les connaissances des voyageurs, ou Recueil d'observations relatives à l'histoire, à la répartition des impôts, au commerce, aux sciences*, etc., Paris, 1779, 2 vol. in-8°.

MUNNICH (Burchard-Christophe, comte de), naquit en 1683, dans le comté d'Oldenbourg, d'un lieutenant-colonel, retiré du service de Danemark, qui était inspecteur des digues de la principauté de Frise. La connaissance de l'architecture hydraulique était, en quelque sorte, héréditaire dans cette famille depuis trois générations; et le jeune Munnich en prit le goût dès l'enfance, ce qui eut une grande influence sur sa destinée. Après avoir reçu, sous les yeux de son père, une instruction très-soignée, il vint en France, à l'âge de 16 ans, et fut sur le point d'accepter une place d'ingénieur au service de cette puissance; mais voyant éclater la guerre de la succession, où l'empire germanique se trouvait engagé, il ne voulut pas servir contre sa patrie, et se rendit en Allemagne, où il obtint une compagnie, dans les troupes de Hesse-Cassel. Il suivit le prince Eugène en Italie, puis en Flandre, et ce fut sous les yeux de ce grand homme, qu'il fit l'apprentissage des armes. Blessé et fait prisonnier à Denain, on le conduisit à Cambrai, où il fut un de ces militaires traités avec tant d'humanité par le vertueux Fénélon. Il paya lui-même sa rançon, et revint dans sa patrie, où il reçut le grade de colonel, à l'âge de 30 ans, et fut chargé, par le landgrave de Hesse, du plan d'un canal destiné à joindre la Fulde au Weser. Mais déjà son ambition se trouvait à l'étroit dans les États d'un aussi petit souverain; et la querelle de Charles XII et de Pierre le Grand, qui embrassait le nord de l'Europe, lui parut une occasion de satisfaire sa passion pour la guerre. Il entra, en 1716, au service de Pologne, avec le grade de colonel, et, dès l'année suivante, fut inspecteur et major général. Cet avancement lui suscita des jaloux; et il eut à soutenir plusieurs querelles dont il se tira avec honneur. Il n'en fut pas de même des désagréments que lui fit essuyer le comte de Fleming : l'insolence de ce favori obligea Munnich à s'éloigner; et ce fut alors qu'il tourna ses pas vers la Russie, où Pierre Ier jetait les fondements de son vaste empire. Sa politesse et ses manières élégantes lui nuisirent d'abord auprès d'un monarque aussi grave et aussi sévère : il fut cependant employé comme ingénieur général; et le czar l'emmena avec lui lorsqu'il alla visiter l'amirauté, le port de Cronstadt et les fortifications de Riga. Les observations que fit Munnich, et les avis qu'il donna, furent appréciés par Pierre Ier; mais ce prince n'avait encore rien fait pour lui, lorsque le hasard et une espèce de caprice, dont le czar n'était pas exempt, lui firent envoyer le brevet de lieutenant général. Munnich mérita bientôt plus réellement les faveurs de son maître, en dirigeant la grande entreprise du canal de Ladoga, qui devait être si utile à la prospérité de Saint-Pétersbourg, et que Pierre désirait si ardemment terminer. Le czar n'eut cependant pas cette satisfaction, puisqu'il mourut en 1725, se flattant encore de voir la fin de ses grands projets, et disant dans les souffrances qui précédèrent sa mort : « J'espère que les travaux de Munnich me guériront. » Catherine, sa veuve, qui lui succéda, s'étant fait un devoir d'accomplir ses desseins, aida Munnich de toute sa protection, et fit continuer les travaux. Sous le règne de Pierre II, la chute de Menzikoff, rival de Munnich, ajouta encore à son crédit; il reçut le titre de comte, avec le grade de général d'infanterie, et fut nommé gouverneur de Pétersbourg, de la Carelie et de la Finlande. Ce ne fut cependant qu'en 1738, sous le règne d'Anne Iwanova, que les travaux du canal furent couronnés d'un succès complet, et que celui qui les avait dirigés eut le bonheur de faire passer l'impératrice et toute sa suite par les 32 écluses qu'il avait fait construire. Ce fut pour lui un véritable triomphe : il était alors au comble de la faveur, et il reçut le titre de feld-maréchal et de membre du conseil privé : mais une fortune aussi brillante et aussi rapide, ne pouvait manquer d'exciter l'envie. Ostermann et Biren se réunirent contre lui; et ils

réussirent à l'éloigner de la cour, en lui faisant donner l'ordre de céder à la princesse de Mecklembourg, nièce de l'impératrice, l'appartement qu'il occupait dans le palais. Il alla habiter sur l'autre rive de la Neva, où ses rivaux, le jugeant trop près d'eux, lui firent donner le commandement des troupes qui devaient porter la guerre en Pologne, et lui fournirent ainsi, en voulant le perdre, une nouvelle occasion d'ajouter à sa gloire et à sa fortune. Malgré un échec qu'il essuya par la négligence d'un de ses lieutenants, malgré l'envoi d'un corps de troupes françaises qui devait renforcer la garnison de Dantzig, il obligea cette ville à capituler au bout de deux mois, et revint triomphant à Saint-Pétersbourg, où l'impératrice l'accueillit d'autant mieux, qu'elle songeait à se venger des affronts que les Turcs avaient fait essuyer à ses prédécesseurs, et qu'aucun chef ne lui paraissait plus propre que Munnich, à diriger une telle guerre. Ce fut en 1736, que ce général fit sa première campagne contre les Turcs, et qu'il marcha vers la Crimée avec une armée de 56,000 hommes. Les précautions qu'il eut à prendre pour la défense de ses immenses équipages et pour résister à l'impétuosité de la cavalerie ennemie, lui firent dès lors imaginer ces bataillons carrés dont l'infanterie russe a conservé l'usage. Il emporta, l'épée à la main, les lignes de Précop, défendues par 100,000 Tartares, et parcourut en vainqueur toute la péninsule. Cette campagne glorieuse ne fut cependant pas heureuse pour les Russes: ils y perdirent 30,000 hommes, qui périrent de besoin et de fatigue; et le maréchal, dénoncé secrètement par ses lieutenants, fut reçu froidement lorsqu'il revint à Saint-Pétersbourg. On parla même de le faire juger par un conseil de guerre; mais la fermeté qu'il montra en présence de ses ennemis, et la générosité de Lascy à son égard, écartèrent toutes les préventions; et il fut continué dans son commandement pour la campagne de 1737, où la prise d'Oczakoff le remit en crédit. Il avait attaqué cette place avec de faibles moyens; et, cependant, il y donnait, avec audace, un assaut général : mais déjà ses troupes pliaient devant les efforts de 20,000 Turcs, lorsqu'un heureux hasard fit sauter le magasin à poudre, et lui livra, presque sans combat, un des boulevards de l'empire ottoman. Cette seconde campagne contre les Turcs lui acquit cependant, aux yeux du public, qui ne juge que par les résultats, une grande renommée; tandis que la troisième, où il montra beaucoup plus de sagesse et de prudence, mais où il n'obtint pas des succès aussi brillants, porta des atteintes funestes à sa réputation. Forcé de se retirer par la supériorité de l'ennemi et les revers des Autrichiens, il alla jusqu'à désobéir à sa souveraine, qui lui ordonnait de marcher en avant; et il abandonna aux Turcs la forteresse d'Oczakoff, dont la conquête lui avait fait tant d'honneur. De pareils torts et d'aussi grands revers ne purent affaiblir la confiance que l'impératrice avait en lui; et il recommença la guerre, en 1739, avec des forces encore plus nombreuses. Cette dernière campagne mit le sceau à sa gloire, et donna aux armes russes un éclat dont elles n'avaient pas encore brillé. Ce fut par sa fermeté et par ses savantes dispositions, que les Turcs furent entièrement défaits à Stawutshane, et qu'ils perdirent la place importante de Choczim. Mais les malheurs de l'Autriche, qui traita séparément de la paix, rendirent moins avantageuse celle que la Russie conclut elle-même un mois plus tard. Munnich revint triomphant à la cour; et il crut que dès lors rien ne pouvait lui être refusé. Cependant il ne put se faire nommer duc de l'Ukraine, malgré ses demandes réitérées; et son ambitieux orgueil essuya encore d'autres refus. Biren, son ennemi secret, était au plus haut point de la faveur; et l'impératrice Anne, qui ne survécut pas longtemps à la paix glorieuse que Munnich lui avait procurée, confia à son favori la régence de son petit-neveu Iwan III. Le feld-maréchal ne sentit pas assez toutes les conséquences de cette disposition ; et, se flattant de diriger le régent, il concourut lui-même à lui assurer le pouvoir : mais lorsqu'il vit ses avis méprisés, lorsqu'il fut informé des trames secrètes de Biren avec la princesse Élisabeth, il se hâta d'en prévenir les suites; il avertit la princesse Anne de tout ce qui se passait, obtint son consentement pour renverser Biren, et, par une de ces révolutions de cour si fréquentes en Russie, fit reléguer le régent en Sibérie et placer toute l'autorité dans les mains de la mère de l'empereur. Il fut alors nommé premier ministre ; mais il ne put obtenir le titre de généralissime, qui fut donné au duc de Brunswick, père du jeune empereur : on lui fit essuyer encore d'autres désagréments; et les intrigues de la princesse Élisabeth reprirent une nouvelle activité. La régente, trop faible pour supporter le fardeau de l'autorité, ferma les yeux sur les avis qu'elle reçut, et se laissa circonvenir par les ennemis du feld-maréchal. Voyant le danger s'approcher, il se disposait à le fuir en quittant la Russie, lorsque la révolution qu'il avait si bien prévue, vint à éclater; et que le triomphe d'Élisabeth, qu'il avait fait tant d'efforts pour empêcher, vint mettre tous les partisans du jeune empereur dans le plus grand péril. Munnich et Ostermann, qui en étaient regardés comme les chefs, furent arrêtés; et l'on instruisit contre eux un procès qui ne fut qu'une vaine formalité. Leurs ennemis les plus déclarés devinrent à la fois leurs accusateurs et leurs juges; et l'on produisit pour témoins les hommes les plus méprisables. Ce fut le 27 janvier 1742, qu'on le conduisit au supplice sur la place du Sénat, avec les autres condamnés : il montra la même intrépidité que sur le champ de bataille. Ostermann monta le premier à l'échafaud ; et déjà il avait la tête sur le fatal billot, lorsqu'on lui annonça sa grâce. On lut ensuite à Munnich l'arrêt qui le condamnait à être écartelé; mais on lui annonça aussitôt que cette peine était commuée en un bannissement en Sibérie. Tous ses biens furent confisqués, et son fils fut exilé de la cour: pour lui, on le transporta à Pélim où il avait fait conduire Biren un an auparavant; et il l'y remplaça dans la maison dont lui-même avait tracé le plan pour y loger son ennemi. Celui-ci éprouva au contraire quelque adoucissement à son sort; on lui permit de quitter la Sibérie, et les deux rivaux se rencontrèrent dans le faubourg de Casan : ils se reconnurent, se saluèrent, mais ne se dirent pas un seul mot. Munnich fut peut-être plus grand dans l'exil, par la résignation et la piété qu'il y montra, qu'il ne l'avait été sur le champ de bataille et dans tout l'éclat de sa fortune. Il habitait une cabane, et cultivait lui-même un petit jardin. Trois roubles par jour, que l'on donnait à l'officier chargé de sa garde, suffisaient à son entretien, et à celui de sa femme et du

docteur Martens, qui s'était exilé volontairement pour le suivre. Au bout de 7 ans, il eut le malheur de perdre cet excellent ami, et il le pleura longtemps. Ce fut lui qui le remplaça dans l'exercice de la prière, pour laquelle il réunissait toute sa maison deux fois par jour : il composa même alors des cantiques spirituels, et des pensées sur la religion, qu'on a imprimés depuis. Séparé de tout l'univers, il ne savait de nouvelle que par un jardinier, qui avait soin d'envelopper avec des gazettes les graines qu'il lui envoyait tous les ans de Saint-Pétersbourg. Munnich passa 20 ans dans cette triste situation ; et la mort de l'impératrice Élisabeth put seule mettre fin à ses maux. Il était à faire la prière du matin avec ses domestiques lorsque arriva l'ordre de sa liberté : sa femme qui la première aperçut le courier, ne voulut pas interrompre la prière, et elle ne l'introduisit qu'après que ce devoir pieux fut rempli. Les deux époux se jetèrent alors à genoux, et, tendant les bras au ciel, lui rendirent grâce de leur délivrance. Munnich voulut s'éloigner aussitôt de ce séjour d'infortune : ni les mauvais chemins, ni la rigueur de la saison, ne purent le retenir; il était alors âgé de 82 ans; et il avait conservé presque toute sa vigueur, et surtout l'ardeur infatigable de son âme. Depuis Moscou jusqu'à Saint-Pétersbourg, sa marche fut un véritable triomphe : tous les militaires qui avaient servi sous ses ordres, accouraient pour le voir, et tous répandaient des larmes de joie; mais ce qui lui causa une impression bien plus vive, ce furent les embrassements de son fils unique, et de sa petite-fille, Mme de Vitinghof, qui étaient accourus au-devant de lui, dès qu'ils avaient su son rappel. Le nouvel empereur, Pierre III, le combla de bienfaits, et lui rendit tous ses titres ; mais il fit d'inutiles efforts pour le réconcilier avec Biren. Pierre III s'était fait une fête de les réunir ; et il les jugeait d'après lui-même, en croyant que la rancune se noie dans les pots comme le chagrin. Il fit apporter trois verres pleins, et présenta l'un à Munnich et l'autre à Biren ; mais tandis qu'il prenait le sien, on vint lui parler à l'oreille : il but en écoutant, et courut à ce qu'on lui disait. Les deux ennemis restaient vis-à-vis l'un de l'autre le verre en main, sans dire un mot, les yeux fixés sur l'endroit, par où l'empereur avait disparu ; et, se flattant bientôt qu'il les avait oubliés, tous deux se regardèrent, se mesurèrent des yeux, et, laissant leurs verres pleins, se tournèrent le dos. Munnich se montra reconnaissant et fidèle dans la catastrophe qui précipita du trône cet infortuné monarque. Il lui avait donné d'excellents avis; et lorsqu'il le vit réduit par sa faiblesse à la dernière extrémité, il lui dit avec courage : *Prenez un crucifix à la main : ils n'oseront pas vous toucher ; moi je me charge des dangers du combat.* Mais le malheureux empereur était incapable de l'énergie qu'exigeait une pareille circonstance : il se livra sans combattre à ses ennemis ; et le lendemain Munnich parut au milieu de ceux qui allaient féliciter Catherine II. Vous avez voulu combattre contre moi, lui dit cette princesse. — Oui, madame, lui répondit le vieux feld-maréchal ; pouvais-je moins faire pour le prince qui m'a délivré de la captivité ? mais c'est à présent mon devoir de combattre pour Votre Majesté ; et je le remplirai avec dévouement. » Catherine fut assez juste pour tenir compte à Munnich de la noblesse de sa conduite : elle souffrit qu'il portât pendant trois mois le deuil de son bienfaiteur ; et mettant à profit son expérience et ses derniers efforts pour le bien de son empire, elle le chargea de diriger les travaux du port Baltique, projet conçu par les Suédois, puis adopté par Pierre le Grand, mais que Catherine semblait regarder comme inexécutable. Munnich entretenait cette princesse d'un autre projet qui la flattait davantage : celui de chasser les Turcs d'Europe, et de rétablir l'empire d'Orient. Il travaillait dans le même temps à perfectionner son système de fortifications, et composait son *Ébauche pour donner une idée de la forme du gouvernement de l'empire russe ;* ouvrage écrit en français : il a été publié à Copenhague (Leipzig, Breitkof), 1774, in-8°. Munnich avait publié, en 1765, un volume de dessins, intitulé : *Recueil des écluses et des travaux du canal de Ladoga.* Il songeait à aller finir ses jours dans sa patrie, lorsqu'il mourut, le 16 octobre 1767.

MUNNIKS (Winold), savant médecin, né à Jourde (Frise), le 4 décembre 1744, fit d'excellentes études en France et dans sa patrie, fut reçu, en 1769, à l'université de Leyde, et en 1771, remplaça Camper dans sa chaire de l'académie de Groningue. Il mourut le 8 septembre 1806, membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Sa coopération aux travaux de Camper et à ceux des commissaires de surveillance médicale lui a mérité une honorable réputation. On a de lui quelques opuscules, entre autres un discours qui a remporté le prix proposé par la Société royale de médecine de Paris sur cette question : *Quels sont en France les abus à réformer dans l'éducation physique,* etc. Une notice sur Munniks a été publiée par son fils, Groningue, 1812, in-8°. — Munniks (Jean), médecin et professeur à Utrecht, né vers 1652, mort en 1711, est auteur de quelques ouvrages, entre autres d'une *Praxis chirurgica,* 1715, in-4°.

MUNOZ (Gille de), antipape sous le nom de Clément VIII, était chanoine de Barcelone et docteur en droit canonique ; il fut élu par les cardinaux dissidents à la place de Benoît XIII, et solennellement installé dans la ville de Peniscola. La réconciliation du roi Alphonse avec le pape Martin V, mit fin à la vaine puissance de Munoz : invité par ce prince à se démettre du pontificat, son abdication solennelle termina le schisme qui désolait l'Église depuis 51 ans. Munoz reçut l'évêché de Mayorque en récompense de sa soumission. On ignore l'époque de sa mort.

MUNOZ (Sébastien), peintre d'histoire, né en 1654, à Naval-Carnero, fut élève de Coello, et marcha sur les traces de son maître ; on lui reproche cependant d'avoir introduit en Espagne le mauvais goût qui, de son temps, régnait dans l'école italienne. Charles II le nomma son peintre. Il mourut en 1690, d'une chute qu'il fit en réparant une voûte peinte par Herrera. Son chef-d'œuvre est le *Martyre de St. Sébastien,* que l'on a vu quelque temps au Musée royal de Paris ; on cite encore sa composition de *Psyché et l'Amour,* et 8 sujets tirés de la *Vie de St. Éloi.*

MUNOZ (Évariste), autre peintre d'histoire, né à Valence en 1671, est auteur d'une grande partie des tableaux qui décorent les églises de cette ville. Il fonda une école de dessin très-suivie jusqu'à sa mort en 1737.

MUNOZ (Jean-Baptiste), savant espagnol, né en 1745, à Museros, près de Valence, est un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la philosophie dans les écoles espagnoles. Nommé cosmographe en chef des Indes et official de la secrétairerie d'État et de dépêches générales du même département, il reçut l'ordre d'écrire une histoire de l'Amérique, et commença ce travail vers 1782; mais il mourut avant de l'avoir achevé, en 1799. Un seul volume en avait paru sous le titre de : *Historia del Nuevo-Mundo,* 1793, in-8°; on l'a traduit en allemand, 1795, in-8°, et en anglais, 1797, in-8°. Munoz est encore auteur des opuscules suivants : *Judicio del tratado del Cesareo Pozzi,* etc., 1778, in-8°; *Elogio de Antonio de Lebrija,* 1796, in-8°. Il a donné une édition des *OEuvres latines* du P. Louis de Grenade, et une autre du *Collectanea moralis philosophiæ,* 1775, qu'il a fait précéder d'un traité fort estimé : *De scriptorum gentilium lectione et profanarum disciplinar. studiis,* etc.

MUNOZ (don Thomas), lieutenant général de la marine espagnole, et ingénieur célèbre, naquit en 1743. Il fut d'abord employé dans les possessions que l'Espagne avait alors en Amérique. Les services importants qu'il y rendit comme ingénieur, le firent bientôt rappeler dans la métropole. Ce fut lui qui exécuta les travaux destinés à arrêter les envahissements de la mer, qui menaçait de détruire l'île sur laquelle est bâtie la ville de Cadix. Pour contenir l'impétuosité des vagues, on avait d'abord construit une longue et forte muraille, connue sous le nom de *muraille du Sud.* On la commença en 1711; mais, malgré sa solidité, la mer y faisait de si larges brèches, qu'on avait presque renoncé à l'achever, lorsque, en 1786, Munoz proposa une plage artificielle, afin de diminuer la force des eaux; et, pour éviter le choc perpendiculaire, il unit la plage à la muraille par un segment de cercle. Cette plage artificielle s'avance jusqu'à 70 pieds dans la mer. Son exécution présentait de grandes difficultés, et les ingénieurs les plus expérimentés la considéraient comme impossible, à cause de la construction de sa base; la muraille a en tout 2,683 pieds de long, et fut achevée en 1790. Malgré tout ce travail qui a coûté des sommes immenses, la mer a repris ses droits, grâce à l'incurie du gouvernement espagnol. Munoz exécuta aussi d'excellentes constructions dans l'arsenal et les chantiers de l'île de Caraca, à deux milles de Cadix. On lui doit, en outre, l'invention d'un appareil aussi simple qu'ingénieux pour le radoubage des vaisseaux. A l'époque où le gouvernement espagnol disposait une expédition maritime pour faire le tour du monde, sous le commandement de M. de Malaspina, Munoz fut chargé de la construction des bâtiments que l'on prépara pour cette destination, et leur donna une distribution intérieure propre à conserver la santé des équipages pendant une si longue traversée. Au retour de l'expédition, après avoir atteint complétement le but qu'elle s'était proposé, M. de Malaspina rendit le compte le plus satisfaisant de la santé des marins placés sous ses ordres, et il attribua en partie cet heureux résultat à la prévoyance de l'ingénieur chargé des constructions. Munoz, qui s'était montré, en 1809, un des plus zélés partisans de Joseph Bonaparte, fut obligé de quitter l'Espagne au retour de Ferdinand VII. Il alla alors se fixer à Paris, où il écrivit son *Traité des fortifications,* qui l'a placé au premier rang des écrivains militaires. Quoique réduit à une condition plus que médiocre, Munoz résista aux offres séduisantes que lui fit un souverain du Nord, et il s'empressa de rentrer dans sa patrie, lorsque la révolution de 1820 lui en rouvrit les portes. Il mourut à Madrid, le 23 novembre 1823.

MUNRO (sir Thomas), baronnet et général anglais, naquit en 1760. Envoyé fort jeune dans l'Inde, il débuta comme enseigne, dans la campagne contre Hyder-Ali, de 1780 à 1784. Promu au grade de lieutenant, en 1786, il se fortifia dans l'étude du persan et de l'indou. En 1790, lors du soulèvement de Tippoo-Saëb, il prit part aux hostilités, et assista même au siége de Bangalore. En 1792, il passa dans l'administration, comme assistant du capitaine Read, au département des revenus, et chargé spécialement du district de Baramahl. Plus tard, il fut envoyé à Canara, pour régulariser cette nouvelle possession, que la seconde guerre contre Tippoo avait assurée à la compagnie. Il organisa avec habileté les nouveaux territoires conquis, et y déploya une sévérité militaire, mais peu juste. Bien qu'il fût revenu en Angleterre, en 1819, avec la ferme intention de ne plus retourner dans l'Inde et de se reposer de ses fatigues, sa nomination à l'emploi de gouverneur général de Madras, réveilla son ambition, et il trouva la force de repartir. La guerre contre les Birmans fut pour lui une nouvelle occasion de se signaler. On récompensa ses services en le nommant baronnet. Il était même désigné pour succéder au gouverneur général de l'Inde, lorsqu'il fut emporté par le choléra, dans l'été de 1827. La *Vie de Munro,* écrite par le révérend George Gleig, contient des extraits curieux de sa correspondance et de ses papiers, Londres, 1830, 2 vol. in-8°.

MUNSTER (Sébastien), savant allemand, né en 1489 à Ingelheim (bas Palatinat), professa l'hébreu et la théologie à Bâle, où il mourut de la peste en 1552. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-renommés par ses contemporains, et dont plusieurs sont encore recherchés; les principaux sont : *Biblia hebraica,* etc., 1534-1535, 2 vol. in-fol.; 1546, 2 vol. in-fol., avec d'importantes additions et corrections; *Fides christianorum, etc., sive Evangelium... secundùm Mathæum,* hébreu-latin, 1537, in-fol.; *Aruch, dictionnarium hebraicum,* etc., 1548, in-8°; *Grammatica chaldaica,* 1527, in-4°; *Dictionnarium chaldaicum,* etc., 1527, in-4°; *Dictionnarium trilingue,* etc. (hébreu-grec-latin); *Isaias propheta hebr., gr., lat.,* etc., in-4°; *Catal. omnium præceptorum legis mosaicæ,* etc., 1533, in-4°; *Horologiographia,* 1531, 1533, in-4°; *Organum uranicum,* etc., 1536, in-fol.; *Cosmographia universalis,* 1544, en allemand, souvent réimprimée; traduite en français, 1555, in-fol.; en italien, 1558, in-fol. On trouve une notice détaillée sur Munster et sur ses ouvrages, au nombre de 40, dans Hager (*Geogr. Bucheraal,* t. I.)

MUNSTER (Ernest-Frédéric HERBERT, comte de), homme d'État allemand, issu d'une famille qui prétend faire remonter sa lignée jusqu'à Charlemagne, naquit dans le Hanovre, en 1766. Il commença son service dans l'administration publique par les fonctions subalternes d'auditeur, et s'éleva successivement aux

grades et titres de conseiller aulique, conseiller de la chambre, puis conseiller intime. Il avait un peu plus de 30 ans quand il se rendit à Saint-Pétersbourg, en qualité d'envoyé plénipotentiaire de l'électeur de Hanovre, probablement pour engager l'empereur Paul à cesser ses instances auprès de la Prusse, de la Suède et du Danemark pour qu'elles enlevassent le Hanovre aux Anglais et leur fermassent les embouchures de l'Elbe, du Weser et de l'Ems. Quand il arriva en Russie, l'empereur venait d'être assassiné; on racontait ouvertement les détails de ce crime, et comme le jeune diplomate ne put cacher sa surprise, un Russe exerçant de hautes fonctions, lui dit avec une légèreté incroyable : « Que voulez-vous? C'est notre grande charte, la tyrannie tempérée par l'assassinat. » L'avénement de Napoléon à l'empire amena des événements plus graves pour le Hanovre. Le comte de Munster, voyant son pays envahi, se rendit à Londres auprès du roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, qui le nomma son ministre pour ce pays, et lui donna toute sa confiance. Il le chargea d'une mission importante sur le continent, qui n'était pas sans péril pour le diplomate et devait lui attirer toute la haine de Napoléon. Il s'agissait de négocier avec les grands souverains, qui avaient été battus et dépouillés l'un après l'autre; de leur offrir les subsides de l'Angleterre et de les faire entrer dans une grande coalition contre l'empire français. Il fut secondé dans cette mission par le général Nugent, plus insinuant et plus remuant que le ministre hanovrien. On voit, par la correspondance du comte de Munster avec les ministres et les généraux des alliés, qu'on fut loin d'abord d'espérer un grand succès d'une coalition de souverains, dont chacun avait ses vues et ses intérêts particuliers, et se souciait peu de faire de grands sacrifices pour l'intérêt général. Enfin cette coalition ayant atteint son but et renversé l'empire de Napoléon, le comte de Munster assista au congrès de Vienne; et là il plaida, au nom du roi électeur son maître, d'une manière assez prononcée, pour les intérêts de la nation allemande, ou du moins du Hanovre contre les prétentions du régime arbitraire. Dans la déclaration qu'il signa, il insista sur la nécessité de faire des concessions équitables à l'esprit du siècle, et d'admettre l'intervention des États représentatifs dans l'assiette des impôts. Mais, quand il fut à la tête du gouvernement du royaume de Hanovre, avec les titres de ministre d'État, de *Land-Marschall* héréditaire, et de chancelier de l'ordre des Guelfes, il parut oublier les principes libéraux de sa déclaration, ressuscita les institutions surannées et défectueuses du pays, désorganisa tout ce que les Français avaient fait, et donna lieu à un désordre qui excita le mécontentement le plus vif. On fit comprendre enfin au roi d'Angleterre que le ministère de Munster n'était plus propre qu'à aigrir les esprits; en conséquence il fut mis à la retraite, et le duc de Cambridge nommé vice-roi de Hanovre. Une autre affaire désagréable pour le comte de Munster, avait été portée à la connaissance du public. A l'époque de sa grande puissance, il avait été désigné, par le roi d'Angleterre, tuteur des jeunes ducs de Brunswick, pour administrer leurs États. Le ministre avait géré cette charge pendant plusieurs années; mais à peine le jeune duc Charles eut-il atteint l'âge de sa majorité et commencé à gouverner le duché, qu'il fit entendre des imputations très-graves contre son tuteur et contre la gérance du ministère, qu'il accusa d'avoir prolongé la minorité du duc, d'avoir introduit une mauvaise constitution, d'avoir accordé trop de pouvoir à l'aristocratie; le fougueux duc déclara nuls et usurpatoires les changements introduits dans le duché. Le comte de Munster répondit par une *Réfutation.* Cet écrit, publié en allemand, en français et en anglais, fut répandu avec profusion. Le public se convainquit que si le duc de Brunswick était très-violent dans ses attaques, le comte de Munster, de son côté, avait agi arbitrairement. Accusé par ses compatriotes, dénoncé par des anonymes, mis à l'écart par son souverain, le comte de Munster voulut se justifier, en publiant une *Déclaration sur quelques reproches faits dans le pamphlet intitulé : Dénonciation*, etc., *et sur sa sortie du service public hanovrien,* Hanovre, 1831, in-8°. La retraite forcée paraît avoir causé un vif chagrin à l'ancien ministre; il mourut le 11 mai 1839. Il a paru à Iéna, en 1841, une biographie du comte de Munster dont l'auteur a dû avoir communication des papiers de l'ancien diplomate: il en a inséré plusieurs qui peuvent être considérés comme des documents très-curieux pour l'histoire de la diplomatie moderne.

MUNSTER (Adolphe, comte de), vicomte de Fitz-Clarence, baron de Tewkesbury, né en 1794, était l'aîné des enfants issus de l'union illégitime que le duc de Clarence avait entretenue, avant son avénement au trône, avec une actrice, mistress Jordan, qui alla ensuite mourir en France. Dès l'âge de 13 ans, le jeune Fitz-Clarence (ce fut le nom donné à ses enfants) fut inscrit dans les listes de l'armée anglaise. Il servit sous les ordres de Wellington en Espagne, en Portugal, et puis dans le midi de la France, où il reçut une blessure grave lors de la bataille de Toulouse. La paix ayant été rétablie sur le continent, il fut attaché, en 1815, comme aide de camp au gouverneur général de l'Inde, et demeura deux ans dans ce pays. Il revint ensuite, par la voie de terre, en Europe, avec le grade de lieutenant-colonel, et publia un récit intéressant de ce voyage, sous le titre de *Journal of a route across India through Egypt to England, in* 1817-1818, Londres, 1819, in-4°. Depuis son retour, des titres et des places lui furent conférés avec profusion. Il avança dans l'armée jusqu'au grade de major général, fut appelé à siéger dans la chambre haute du parlement et dans le conseil privé; puis créé comte de Munster et nommé aide de camp de la reine Victoria. Il ne négligea pas pour cela ses études, surtout celle des langues et antiquités de l'Orient; aussi fut-il nommé vice-président de la Société asiatique de Londres et correspondant de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres de Paris. Il avait épousé la fille d'un des lords les plus considérés de la Grande-Bretagne; cependant ni ses dignités, ni ses relations de famille ne furent capables de dissiper la mélancolie qui s'empara insensiblement de son esprit, et qui finit par le dominer au point qu'il résolut de mettre un terme à ses jours. Son suicide eut lieu le 20 mars 1842.

MUNTER (Balthazar), théologien allemand, né à Lubeck en 1735, était fils d'un riche négociant, mais dont la maison fut ruinée. Il fut obligé d'avoir recours à des fonds de charité pour achever ses études théologiques à l'université d'Iéna. Après y avoir pris ses degrés, il fit

des cours particuliers, et fut, en 1757, agrégé à la faculté philosophique. Son activité était telle qu'il faisait huit à dix répétitions par jour, et qu'il trouvait encore le temps de coopérer à la Bibliothèque philosophique que publiait son ancien professeur Daries, et de prendre une part très-active aux travaux d'une espèce de société maçonnique et morale qui s'était formée à Iéna, sous le nom de *l'Espérance*. Il a publié la série de ses allocutions maçonniques sous le titre de *Cinq fois cinq discours sur les principaux devoirs de ceux qui espèrent*, Iéna, 1759-62. Ils lui valurent la réputation d'orateur. Il obtint une place de pasteur supérieur dans un petit endroit appelé Tonna, à quelques lieues de Gotha. Cette nouvelle position satisfit à ses vœux modestes; cependant, ayant prêché, en 1764, à Lubeck, où il était allé revoir sa mère, il se fit une grande réputation dans le Nord, et, lors de la vacance du pastorat de la communauté luthérienne allemande à Copenhague, il fut élu pasteur par les membres de cette communauté, et alla s'établir dans la capitale du Danemark. Il y exerça pendant 28 ans, ses fonctions avec un talent, un zèle et une charité qui lui valurent l'estime générale. Il mourut le 5 octobre 1793. Son fils a fait son *Éloge* à la tête du 9e vol. des *Sermons* du père; voyez aussi le *Nécrologe* de Schlichtegroll, pour l'année 1793.

MUNTER (Frédéric-Chrétien-Charles-Henri), évêque de Sélande, fils du précédent, né à Gotha en 1760, mort le 9 octobre 1830, fut amené à l'âge de 4 ans à Copenhague. Plusieurs voyages qu'il fit en Europe, dans sa jeunesse, lui fournirent l'occasion de former des relations étendues avec les principaux savants de la France et de l'Italie. Il étudia surtout la littérature des anciens Cophtes, et prit rang parmi les plus célèbres antiquaires. En 1788, il fut nommé professeur de théologie à l'université de Copenhague, et reçut en 1816 la décoration de grand'croix de l'ordre de Danebrog. Les écrits qu'il a publiés en danois, en latin et en allemand, sont nombreux. Nous citerons seulement : *Notice curieuse sur les traductions en vers de l'Apocalypse dans les diverses langues de l'Europe*; des *Mémoires*, des *Dissertations* et des *Recherches sur les inscriptions antiques de Babylone, et sur celles des anciens Étrusques*, etc.; sur les anciennes *Inscriptions grecques et latines qui éclaircissent l'histoire du christianisme*, etc.; sur les *Ordres de chevalerie du Nord*; sur l'*Évangile apocryphe de Nicodème*; sur la *Guerre des Juifs sous les empereurs Trajan et Adrien*; sur l'*Introduction du christianisme dans le Nord*; les *Biographies de saint Auschaire, évêque de Hambourg, et du pape Lucius Ier*; des *Fragments d'une ancienne version latine, antérieure à saint Jérôme, des prophètes Jérémie, Ézéchiel, Daniel et Osée*; la *Doctrine des montanistes*; enfin *Primordia Ecclesiæ africanæ*, 1829. A Rome, Munter avait retrouvé les règlements de l'ordre des Templiers, et publié un volume en allemand sur ce sujet; mais la règle n'a pas encore été imprimée. Il l'a communiqué à Fabré-Palatrat, qui se disait le grand maître des templiers de Paris. Cette société conserve un *manuscrit grec de l'Évangile de saint Jean*, qui a été l'objet d'une *Dissertation* de Munter.

MUNTING (Henri), né à Groningue, mort en 1658 dans cette ville, où il remplissait les chaires de médecine et de botanique, avait rassemblé un assez grand nombre de plantes curieuses, dont il a donné le catalogue sous ce titre : *Hortus universæ materiæ medicæ gazophylacium*, 1646, in-12.

MUNTING (Abraham), fils du précédent, né à Groningue en 1628, succéda à son père dans les chaires de médecine et de botanique, et mourut en 1683. Il s'était adonné à la culture des plantes, et a publié sur ce sujet : *Waare oeffening der planten*, 1772, in-8°; *Aloidarium*, etc., 1680, in-4°; *De verâ antiquorum herbâ britannicâ*, 1681, in-4°; *Description exacte des plantes*, etc., 1696, in-fol. : cet ouvrage a été reproduit en latin par Kiggelaer, sous le titre de *Phytographia curiosa*, etc., 1713 et 1727, in-fol.

MURA (Francesco de), dit *le Franceschiello*, peintre napolitain, né vers la fin du 17e siècle, mort vers 1740, a orné de ses ouvrages le palais du roi de Sardaigne, et plusieurs églises de Turin et d'autres villes d'Italie. On cite de lui une *Annonciation*, à Mantoue, composition originale, où l'on voit la Vierge prête à prendre du chocolat qui chauffe dans une caffetière d'argent, et ayant auprès d'elle un chat, un perroquet, etc. On trouve des détails sur la vie et les ouvrages de cet artiste dans les *Vite de pittori, scultori*, etc., de Bern. Dominici, 1745.

MURAIRE (Honoré, comte de), savant jurisconsulte, né le 5 novembre 1750 à Draguignan, exerçait la profession d'avocat en 1789, et jouissait d'une grande réputation dans toute la Provence. Nommé président du district de sa ville natale, il fut, en 1791, député par le département du Var à l'assemblée législative, où il siégea parmi les royalistes constitutionnels. Membre du comité de législation, il en fut plusieurs fois le rapporteur sur des questions importantes. Ainsi ce fut sur son rapport que l'état civil fut réglé; il fit aussi décréter que le mariage pouvait, dans des cas prévus, être dissout par le divorce. N'ayant point été réélu à la Convention, il disparut quelque temps de la scène politique; mais en 1795 il fut nommé par le département de la Seine au conseil des Anciens. Il s'y prononça vivement contre les mesures spoliatrices du Directoire, et fut compris dans la proscription du 18 fructidor. S'étant dérobé par la fuite aux poursuites de la police, il fut rappelé par les consuls en 1800, et nommé commissaire du gouvernement près le tribunal d'appel, puis juge au tribunal de cassation, dont quelque temps après il fut fait premier président. Nommé en 1803 conseiller d'État, il prit une part très-active à la discussion et à la rédaction des codes qui régissent la France. En 1815 il fut remplacé par Desèze dans la place de premier président de la cour de cassation. Réintégré dans ses fonctions pendant les cent jours, il dut les résigner une seconde fois après la rentrée du roi. Depuis cette époque il resta complétement étranger à tout mouvement politique, et mourut à Paris le 22 novembre 1837.

MURALT (Jean de), médecin de Zurich, descendait d'une famille noble, originaire de Locarno; ses ancêtres avaient été obligés de quitter leur patrie, en 1555. Ayant embrassé la réformation, ils trouvèrent, avec d'autres familles du même pays, l'hospitalité à Zurich; ils s'établirent ensuite dans cette ville et à Berne. Jean de Muralt, chirurgien habile, fut reçu bourgeois de Zurich, en

1566. De ses descendants, plusieurs ont cultivé la médecine; et celui dont il s'agit, fit ses études en Allemagne, en France, et en Angleterre. Il fut créé docteur à Bâle, en 1671, et devint médecin de la ville, et professeur en physique et en mathématiques, à Zurich. Il fut habile dans son art, et savant distingué : le nombre de ses écrits est considérable, sans parler de grand nombre de Mémoires et d'observations qu'il fit insérer dans les *Ephemerides naturæ curiosorum*. Il mourut, en 1733, à l'âge de 88 ans.

MURALT (JEAN-CONRAD DE), fils du précédent, fut de même médecin de la ville à Zurich, et publia quelques Dissertations médicales.

MURALT (BEAT-LOUIS DE), né à Berne, s'est fait connaître par quelques ouvrages, tels que les *Lettres sur les Anglais et les Français*, 1728; *Lettres sur les voyages et sur l'esprit fort*, 1753; l'*Instinct commun recommandé aux hommes*, 1753; *Fables nouvelles*, 1753.

MURAT (HENRIETTE-JULIE DE CASTELNAU, comtesse DE), née à Brest en 1670, épousa, à l'âge de 16 ans, le comte de Murat; exilée à Loches à la demande de Mme de Maintenon, qui l'accusait d'avoir coopéré à un libelle dans lequel la cour de Louis XIV était insultée, Mme de Murat composa, pendant sa retraite, plusieurs romans remarquables par la grâce des tableaux et le goût du style. En 1715, le duc d'Orléans fit cesser son exil. Elle mourut l'année suivante au château de la Buzardière (Maine). Nous citerons parmi ses écrits : *Mémoires de ma vie*, 1697, in-12; *Nouveaux contes de fées*, 1698, 2 vol. in-12; le *Voyage de campagne*, 1699, 2 vol. in-12; *les Lutins du château de Kernosy*, 1710, 1717, 2 vol. in-12; souvent réimprimé; *Histoires sublimes et allégoriques*, 1699, 2 vol. in-12. Mme de Murat a composé des *Chansons* et des *Poésies* fugitives, insérées dans les recueils du temps.

MURAT (JOACHIM), roi de Naples, fils d'un aubergiste de la Bastide, près de Cahors, naquit le 25 mars 1771. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il fit ses humanités à Cahors, et fut envoyé ensuite à Toulouse pour y étudier le droit canon. La vivacité de son caractère et ses inclinations militaires le détournèrent bientôt de la profession à laquelle on le destinait, et il se rendit dans l'auberge de son père. Il s'enrôla peu de temps après, en qualité de chasseur, dans le régiment des Ardennes qui passait à Toulouse, et devint maréchal des logis. Renvoyé de ce corps pour avoir pris part à un acte d'insubordination, Murat se rendit de nouveau dans ses foyers, et y menait une vie inactive au moment où la révolution éclata. Lors de la formation de la garde constitutionnelle de Louis XVI, corps qui devait se composer d'un certain nombre de fils de citoyens actifs de chaque département, Murat se mit sur les rangs, et fut d'abord repoussé. Ce ne fut que par la protection de J. B. Cavaignac, député du Lot, qu'il fut choisi par ce département, et qu'il fut envoyé à Paris avec le jeune Bessières, devenu par la suite maréchal de l'empire. Cette garde ayant été supprimée, il passa dans le 21e régiment de chasseurs à cheval, où il fut fait lieutenant, le 30 mai 1791. Murat se montra partisan enthousiaste de la révolution, et, lorsque Marat tomba sous le poignard de Charlotte Corday, il ne craignit même pas d'écrire d'Abbeville, où il se trouvait, à la société des jacobins, pour demander l'autorisation de changer son nom en celui de ce tribun féroce. Il présida un de ces comités épuratoires chargés d'examiner la conduite des hommes en place. Des opinions aussi prononcées, jointes à la bravoure et aux talents dont il donna des preuves à l'armée des Pyrénées-Occidentales, lui valurent un avancement rapide : il devint aide de camp du général d'Hurre, et passa successivement chef d'escadron, puis colonel du 21e régiment de chasseurs à cheval. Destitué comme terroriste, après le 9 thermidor, il resta quelque temps sans emploi, et fut réintégré à l'époque du 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795). Il servait à l'armée d'Italie, en 1796, avec le grade de chef de brigade, lorsque le général Bonaparte vint prendre le commandement de cette armée. La réputation que Murat s'était déjà acquise détermina le général en chef à le prendre pour l'un de ses aides de camp. Murat se fit remarquer par son zèle et son activité à la journée de Dego, à Céva et à Mondovi. Chargé d'apporter au Directoire exécutif les drapeaux pris sur les Austro-Sardes, il repartit bientôt après pour l'armée d'Italie, avec le grade de général de brigade, et se fit considérer comme l'un des généraux les plus braves et les plus distingués de l'armée. Il se couvrit de gloire dans presque toutes les affaires qui eurent lieu dans cette campagne; particulièrement au siége de Mantoue, au passage du Lavis, qu'il effectua le 5 septembre 1796, aux combats de Roveredo, de Saint-George, où il fut blessé, de la Corona, au passage du Tagliamento, et enfin au combat de Gradisca. Choisi par Bonaparte pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il s'embarqua, le 19 mai 1798, avec l'armée d'Orient, et déploya la plus grande valeur au combat et à la prise d'Alexandrie, le 2 juillet, ainsi qu'à la bataille des Pyramides, le 23. Il fut blessé à ces deux affaires, et y gagna le grade de général de division, auquel il fut promu le 15 du même mois. Murat fit partie de l'expédition qui partit pour la Syrie, sous le général en chef, au mois de février 1799, et y commanda le corps de cavalerie, fort de 900 chevaux. Au combat de Gaza, il passa, à la tête de cette troupe, plusieurs torrents en présence de l'ennemi, et ordonna des mouvements qui furent exécutés avec la plus grande précision. Le 4 mars suivant, il fit, avec un détachement de cavalerie, une reconnaissance exacte de la place de Jaffa; et quoique cette opération fût troublée par le feu de l'ennemi, Murat fit sur la situation de la place des observations qui furent très-utiles pour concerter le plan d'attaque. Jaffa fut enlevée d'assaut le 7 mars. Pendant le siége de Saint-Jean d'Acre, il s'empara du fort du poste de Zafet, et pénétra, par la plaine d'Iacoub, jusqu'au lac de Genezaret ou de Tibériade, pour s'assurer s'il n'existait point de rassemblements dans le pays qu'il avait devant lui. Les troupes qu'il avait laissées à Zafet, ayant été attaquées contre son attente par des forces supérieures, il revint sur ses pas avec 1000 hommes d'infanterie, une pièce d'artillerie, et un détachement de dragons, débloqua le poste, chassa les ennemis du pont d'Iacoub, surprit le fils du pacha, et mit en fuite ses adversaires. Ce succès, obtenu la veille de la bataille du Mont-Thabor, contribua beaucoup à la victoire décisive que Bonaparte y remporta. Le lendemain, Murat s'empara des magasins de



JOACHIM MURAT.

(ROI DE NAPLES.)

Tabarieh, où il trouva des provisions en si grande abondance qu'on calcula qu'elles pouvaient nourrir toute l'armée pendant un an. L'armée d'expédition de Syrie étant revenue au Caire, Murat alla dissiper quelques rassemblements d'Arabes, vers le lac Natron, il reçut ensuite l'ordre de joindre aux Pyramides de Gizeh le général Bonaparte, qui se préparait à repousser l'armée turque qui, à bord d'une flotte de 100 voiles, mouillait dans la rade d'Aboukir ; Murat eut dans cette journée le commandement de l'avant-garde. Il fit des prodiges de valeur, et par un mouvement tout à la fois habile et audacieux, s'étant jeté avec sa cavalerie entre le village et le fort d'Aboukir, il ferma toute retraite au commandant en chef Mustapha-Pacha. S'étant ensuite emparé du camp des Turcs, il pénétra jusqu'à la tente de Mustapha. Celui-ci s'avance rapidement sur Murat, et lui tire un coup de pistolet, dont la balle porte au-dessous de la mâchoire inférieure ; mais Murat abat d'un coup de sabre deux doigts de la main droite du pacha, le fait prisonnier et l'envoie au quartier général ; sa réputation devint si grande en Égypte, que le célèbre Mourad-Bey s'enorgueillissait de porter à peu près le même nom que lui. Admis dans la confidence de Bonaparte et dépositaire de ses projets ambitieux, Murat revint avec lui et lui rendit les services les plus signalés dans la journée du 18 brumaire ; ce fut lui qui, à la tête de 60 grenadiers, entra dans la salle du conseil des Cinq-Cents, à Saint-Cloud, et prononça la dissolution de ce conseil. Bonaparte l'en récompensa en lui donnant une de ses sœurs en mariage et le commandement de la garde consulaire. Employé, en 1800, à l'armée de réserve qui fit de nouveau la conquête de l'Italie, il montra la même intrépidité que dans les campagnes précédentes, entra dans Verceil de vive force, passa la Sesia, s'empara de Novarre, franchit le Tesin, et entra dans Milan après un combat sanglant. Il passa ensuite le Pô, à Nocetto, occupa Plaisance, commanda toute la cavalerie de l'armée à la célèbre bataille de Marengo, et contribua puissamment à la victoire remportée dans cette journée. Investi, en 1801, du commandement en chef d'une expédition contre le royaume de Naples, il fit évacuer aux Napolitains tout le territoire des États romains qu'ils occupaient, et signa le 6 février 1801, à Foligno, un armistice qui fut suivi de la paix, conclue à Florence, le 28 mars suivant, avec le roi des Deux-Siciles. Murat eut ensuite ordre de prendre possession de l'île d'Elbe, que le roi avait cédée par ce traité, mais qui était alors occupée en partie par les Anglais : il était occupé à faire le siége de Porto-Ferrajo lorsque la signature des préliminaires de paix avec l'Angleterre amena l'entière évacuation de l'île par les Anglais. De retour à Paris, le premier consul le nomma, en 1803, président du corps électoral du département du Lot, et il entra ensuite au corps législatif ; il fut aussi nommé gouverneur de Paris, avec rang de général en chef. Bonaparte s'étant fait proclamer empereur, Murat devint maréchal d'empire le 9 mai 1804, et au mois de mars suivant il fut un des membres de la commission militaire qui condamna le duc d'Enghien à être fusillé. Cependant il sentait, et peut-être plus vivement que Napoléon, combien il était nécessaire de signaler l'aurore du règne impérial par des actes de clémence. Murat avait de la grandeur d'âme, et était susceptible des plus nobles inspirations ; il sollicita la grâce de George Cadoudal, avec de si vives instances que l'empereur lui en témoigna son mécontentement. Il devint successivement prince, grand amiral, et grand-aigle de la Légion d'honneur, en 1805. Cette même année, à l'ouverture de la campagne contre l'Autriche, il dirigea les opérations de la cavalerie, força le corps du général Werneck à mettre bas les armes, dans Langenau, et entra dans Vienne, le 11 novembre ; au combat d'Hollabrun, il mit en déroute un corps russe très-nombreux, et concourut puissamment à la mémorable victoire remportée sur les Austro-Russes, à Austerlitz, le 2 décembre. Créé grand-duc de Clèves et de Berg, en 1806, Murat se concilia l'affection de ses sujets par une administration douce et paternelle, et par le respect qu'il montra pour les mœurs et pour les usages des Allemands. Forcé d'opérer des changements dans le système administratif de ce pays, il ne les admit qu'avec une sage réserve, n'introduisit dans le duché de Berg, ni l'enregistrement, ni les droits réunis, ni le monopole du sel et du tabac, et ne soumit qu'à un droit très-léger et uniforme les marchandises qui entraient dans le pays, ou qui devaient le traverser. Au commencement de l'automne 1806, il eut encore le commandement de toute la cavalerie de la grande armée, pendant la campagne de cette année, contre les Prussiens et les Russes. Ce fut à l'activité de ses manœuvres et à la rare intrépidité qu'il déployait dans toutes les occasions, que l'on dut une partie des succès remportés à Iéna. Il poursuivit ensuite les débris de l'armée prussienne jusqu'à Stettin, força le prince de Hohenlohe à capituler, et alla s'emparer de Varsovie, le 28 novembre. A la prise d'Anklam, le 31 octobre, il s'empara de 4,000 prisonniers, et fit de nouveaux prodiges de valeur à la bataille d'Eylau. Après la paix de Tilsitt, il se rendit à Paris, reçut bientôt le commandement de l'armée chargée secrètement de la conquête de l'Espagne, et entra dans Madrid, le 23 mars 1808. Une insurrection ne tarda pas à éclater dans cette ville, des rassemblements nombreux s'étaient formés sur plusieurs points, et l'existence de tous les Français était menacée. Après avoir employé les moyens de conciliation pour arrêter le sang, qui coulait déjà, il se vit obligé de recourir à la force, et la journée du 2 avril fut fatale à un grand nombre d'Espagnols. Charles IV investit le grand-duc de toute l'autorité royale : ces pouvoirs extraordinaires ne lui furent pas retirés par Napoléon, ni même par son frère Joseph, appelé au trône d'Espagne. Nommé lui-même roi de Naples et des Deux-Siciles, et proclamé le 1er août 1808, sous le nom de Joachim-Napoléon, il ne put se rendre dans ses nouveaux États qu'au mois de septembre 1808, à cause d'une maladie dangereuse dont il fut atteint. Un de ses premiers soins fut de s'emparer de l'île de Capri, que les Anglais occupaient, et qu'ils avaient fortifiée avec tant de soin, qu'ils la surnommaient le Petit-Gibraltar. Sir Hudson-Lowe, qui fut depuis le geôlier de Napoléon à Sainte-Hélène, ne put défendre ce rocher, et demanda à capituler deux ou trois jours après. Joachim fut plein de bonté et de sollicitude pour ses sujets ; il mérita leur amour, et fit plus pour eux que tous les rois ses prédécesseurs. On lui a reproché son goût

pour la parure et la représentation, et d'aimer à se montrer en public avec l'appareil d'un chevalier de théâtre. Murat, quoique roi absolu, interdit dans ses États toute arrestation arbitraire, affermit les institutions françaises, et établit les systèmes des levées par la conscription, avec tous les adoucissements qu'exigeait le pays. En arrivant à Naples, il n'avait trouvé qu'environ 16,000 hommes, mal vêtus, mal commandés, mal disciplinés ; dans l'espace de 6 ans, il porta cette armée à 70,000 hommes de belles troupes. Il mit la cavalerie, l'artillerie, le génie, dans l'état le plus brillant ; la marine obtint les mêmes améliorations. Il opéra les mêmes changements dans l'administration civile, encouragea les savants, les gens de lettres, favorisa les établissements utiles aux sciences, etc. Au mois de juin 1809, une flotte anglo-sicilienne, qui avait jeté l'épouvante sur les côtes de Calabre, vint se présenter devant Naples, et fit des démonstrations de débarquement vers Cume. Cependant après s'être emparés des îles d'Ischia et de Procida, les Anglo-Siciliens furent obligés de se retirer. Cette expédition avait été tentée pour opérer des soulèvements à Naples, et pour reprendre Capri. Joachim conçut alors le projet de se venger en cherchant à s'emparer de la Sicile. Il parvint, ce qui paraissait le plus difficile, à réunir vis-à-vis de cette ile, et sous le feu de la flotte anglo-sicilienne, une flottille assez nombreuse pour transporter les troupes sur la rive opposée. Le passage fut ordonné ; une seule division, celle sous les ordres du lieutenant général Cavaignac, débarqua de l'autre côté du Phare. Les motifs qui empêchèrent les autres divisions d'exécuter cet ordre sont encore ignorés, mais on peut être fondé à croire qu'ils appartiennent à une politique d'un ordre supérieur. Joachim dut alors renoncer à son expédition. La mésintelligence entre lui et Napoléon ne tarda pas à éclater. Murat crut pouvoir se passer de l'appui de la France, et demanda l'éloignement des troupes françaises ; cette demande fut mal accueillie : une autre tentative ne réussit pas mieux. La guerre qui éclata, au mois d'avril 1812, entre la France et les Russes, vint mettre un terme à ces querelles de famille ; Joachim ne put résister à l'invitation de Napoléon, qui n'avait pas perdu son ascendant sur son esprit : il reparut sur les champs de bataille avec son courage et son intrépidité ordinaires. Au combat d'Ostrowno, 25 juillet 1812, il tua 5 à 6,000 Russes, fit 7 à 8,000 prisonniers et prit 8 pièces de canon ; le lendemain il battit le général Ostermann, lui prit 8 pièces de canon, et mit 15,000 Russes hors de combat. Le 28, il traversa Witepsk, et se porta sur la route qui remonte la Dwina. Le 17 août, au combat de Smolensk, il prit position sur le plateau à droite de la ville, et y fit établir une batterie de 60 pièces qui foudroyèrent les Russes arrivés en masse sur l'autre rive du Borysthène. On a imprimé faussement que Joachim avait opiné pour le passage de ce fleuve ; lui et le maréchal Ney s'opposèrent au contraire fortement à ce projet. Le roi de Naples écrivit même le 18 août, au matin : « Nous sommes à Smolensk, irons-nous plus loin ? c'est le secret de l'empereur ; pour moi, je trouve que nous sommes déjà à une trop grande distance de nos ressources. » Il eut une grande part à la sanglante bataille de la Moscowa, et ce fut lui qui, à neuf heures du matin, avec la division Morand, enleva la grande redoute russe, et qui, par un changement de front qu'il fit faire à l'armée vers quatre heures de l'après-midi, procura le brillant succès qui mit fin au carnage, en décidant la retraite des Russes. Le 18 octobre, il couvrait Moscou avec l'avant-garde de la grande armée, lorsque le général Kutusoff, voulant empêcher la jonction du maréchal Victor avec le roi de Naples, attaqua ce dernier à Winkowo, 20 lieues ouest de Moscou, et le battit complétement. Pendant la désastreuse retraite de Moscou, qui suivit peu après, Joachim commanda en chef l'escadron sacré qui formait la garde de Napoléon. A Smorgoni, 12 lieues est de Willika, l'empereur lui remit, en quittant l'armée, le commandement en chef des débris de la grande armée. Murat, atterré par ces revers, avait perdu toute son énergie ; il commit la faute inexcusable d'abandonner, par sa fuite précipitée, aux Russes, en butte aux mêmes souffrances que les Français, les immenses magasins rassemblés à Wilna. Le 8 janvier 1813, il remit au prince Eugène Beauharnais le commandement en chef des débris de l'armée épars dans la Prusse, et partit brusquement de Posen, le 17 du même mois, pour retourner en toute hâte à Naples. La conduite de Murat dans cette conjecture lui fut sans doute dictée par la crainte de perdre son trône, et il méditait probablement déjà sa défection envers Napoléon, qui ne pouvait plus lui garantir sa couronne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque il y eut des intelligences entre la cour de Naples, celle d'Autriche et les Anglais maîtres de la Sicile. A l'ouverture de la campagne de 1813, Joachim ne faisait aucune disposition qui annonçât qu'il y prendrait part : néanmoins, les premiers événements ayant été favorables à l'empereur, il se décida à partir, et prit le commandement de la cavalerie. Joachim se signala dans cette campagne par sa valeur accoutumée ; chargé, à la bataille de Dresde, du commandement de l'aile droite de l'armée, il accabla la gauche du prince de Schwartzemberg, qui se trouvait en face, et coupa aux alliés les routes de Freyberg et de Pirna. Le 10 octobre, à la bataille de Wachau, il enfonça une division de grenadiers russes et le corps commandé par le prince de Wurtemberg. Il se conduisit encore avec bravoure à la bataille de Leipzig : quatre jours après la perte de cette bataille, il prit congé de l'empereur sous prétexte d'aller lever des troupes en Italie, pour venir à son secours, mais au contraire pour préparer sa défection et se réunir aux ennemis de la France. Voyant s'éclipser l'étoile de Napoléon, il eut l'ambition de vouloir se soustraire à sa dépendance, et de se créer une sphère à part, afin de prolonger son existence royale. Les conseils de Fouché, éloigné du ministère à cette époque, et relégué en Italie, le décidèrent à suivre cette nouvelle politique. Murat se flattait aussi de faire, en sa faveur, une révolution dans la Péninsule entière, et de la rendre indépendante de toute puissance étrangère. Il renoua ses négociations avec l'Autriche contre la France, se flattant d'abuser l'Autriche elle-même, et de la surpasser en perfidie, et il compléta enfin sa trahison par deux traités avec l'Angleterre et l'Autriche, le 6 et le 11 janvier 1814, par lesquels il s'engageait à joindre 30,000 hommes de ses troupes aux armées alliées. On lui garantissait, pour prix de sa trahison envers son ancienne patrie et son bienfaiteur, la possession du royaume

de Naples, et on lui promettait une augmentation de territoire par la cession de quelques provinces des États de l'Église. Il n'hésita plus dès lors à prendre les armes, se mit en marche en février, prit Reggio, et arriva sous les murs de Plaisance. Son mouvement força l'armée française, commandée par le vice-roi Beauharnais, de se replier sur l'Adige, pour ne plus agir que sur la défensive. Il dépendait de Murat de faire changer le sort de la guerre en Italie : mais bientôt sa conduite parut équivoque : il sembla contrarier par son inactivité et ensuite par des manœuvres combinées avec adresse, les projets des alliés dans des circonstances décisives. Sa position devint délicate et pénible. Il redoutait à la fois le mécontentement des confédérés et la colère de Napoléon, dont il apprit avec un étonnement mêlé de crainte les succès inattendus dans les plaines de la Champagne. Il avoua, dans une conversation avec le consul français, à Ancône, que la nécessité seule l'avait forcé de se joindre aux alliés, mais que jamais son armée ne combattrait les Français. La chute de Napoléon, qui arriva peu de temps après, replaça Murat dans une position non moins équivoque. Toutes les branches de la maison de Bourbon se prononcèrent contre la reconnaissance du roi Joachim : un soldat parvenu pouvait-il rester sur le trône, lorsque toutes les anciennes légitimités étaient proclamées? Murat chercha alors à se rendre redoutable, en portant son armée au complet, et en se mettant en état d'entrer en campagne : ayant appris que l'ambassadeur de France, au congrès de Vienne, avait demandé à l'empereur d'Autriche le passage de 80,000 hommes, pour aller le combattre, il demanda par représailles qu'on lui accordât la même autorisation pour 80,000 Napolitains, qu'il destinait à aller combattre Louis XVIII. Ni l'une ni l'autre de ces propositions ne pouvaient être acceptées par l'Autriche. Joachim avait aussi cherché à se faire des partisans parmi les hommes éclairés de l'Italie qui attendaient avec impatience le moment où ils pourraient soustraire leur pays au joug odieux de l'étranger. Mais on dut croire sa conduite dictée par sa position, et les Italiens ne cessèrent de voir le despote dans le soldat qui les appelait à une liberté qu'il avait méconnue jusqu'alors. Murat renoua ses relations avec Napoléon, relégué à l'île d'Elbe, et lorsque ce dernier débarqua à Cannes, Joachim lui expédia aussitôt le comte de Baufremont, son aide de camp, pour l'assurer d'une coopération efficace. Dès qu'il eut connaissance de son entrée à Grenoble et à Lyon, il fit déclarer à la cour de Rome « qu'il regardait la cause de Napoléon comme la sienne, et que bientôt il prouverait qu'il ne lui avait jamais été étranger. » Il fit en même temps la demande impérative du passage à travers l'État de l'Église, pour deux divisions de son armée, qu'il mit en marche malgré le refus du souverain pontife. Le 14 mars, après avoir révélé ses projets aux grands de l'État, et annoncé à l'armée napolitaine qu'elle allait accomplir de grandes destinées, il ordonna la création des gardes nationales, nomma sa femme régente, et voulant se populariser, il diminua les impôts d'un tiers. Il quitta Naples le 16 mars, et arriva le 19 à Ancône. Instruit peu de jours après, que Napoléon avait fait son entrée à Paris, il reprit son titre de Joachim-Napoléon, qu'il avait rejeté depuis l'abdication de Fontainebleau. Son armée avait déjà franchi les frontières du royaume de Naples lorsqu'il reçut l'avis des dispositions favorables du cabinet de Londres, qui avait envoyé à ses représentants au congrès de Vienne l'ordre de conclure un traité définitif avec le roi de Naples. Il n'était plus temps. Le 30 mars, il commença les hostilités contre les postes autrichiens dans la Légation, et publia le même jour, à Rimini, une proclamation qui appelait les peuples d'Italie à l'indépendance. Son armée, forte de 40,000 hommes d'infanterie et de 8,000 chevaux, marchait en 5 colonnes vers la haute Italie, se dirigeant à la fois sur Bologne, Modène, Reggio, et menaçant toute la ligne du Pô, tandis qu'une division filait en Toscane par les Apponnins. Attaquée à l'improviste, l'armée autrichienne se retira sur Bologne et Modène ; Murat enleva les positions devant cette dernière ville, et y fit son entrée à la tête de sa cavalerie, tandis qu'une de ses divisions s'emparait de Florence. Au bruit de ces avantages, remportés au nom de la liberté, un grand enthousiasme se manifesta dans l'Italie ; les monarques alliés parurent d'abord effrayés, et le 21 mars, un de leurs plénipotentiaires fut chargé de donner à Murat l'assurance de sa conservation sur le trône, s'il s'unissait à la confédération européenne contre Napoléon. Ce fut à Parme que le courrier autrichien joignit Murat, qui répéta plusieurs fois, en lisant ses dépêches : *Il est trop tard, l'Italie veut être libre, et elle le sera.* Il était partout reçu et salué en libérateur ; mais un agent anglais, William Bentinck, ayant demandé que le territoire du roi de Sardaigne, allié de l'Angleterre, fût respecté, Murat y consentit, et cette condescendance fut une des causes qui précipitèrent sa chute. Forcé de tenter le passage du Pô à Occhio-Bello, il échoua dans cette entreprise ; les divisions Pignatelli et Lionon, battues par le général Nugent, entre Florence et Pistoie, furent forcées de se replier sur la première de ces deux villes. Le général anglais, qui sans doute attendait ce moment pour lever le masque de médiation dont il s'était couvert, annonça alors qu'il avait reçu de son gouvernement l'ordre de joindre ses forces à celles des généraux autrichiens, et le roi de Naples dut songer à la retraite. Elle devint difficile par la précipitation avec laquelle les divisions qui étaient à Florence abandonnèrent cette ville, la route de Rome étant ouverte aux Autrichiens. Joachim évacua Bologne le 15 avril, et se retira par la Marche-d'Ancône. Il défendit pendant trois jours le passage du Ronco, dont il fit brûler le pont. Après un engagement assez vif, qui força les Autrichiens de repasser la rivière, il continua, sans être inquiété, son mouvement rétrograde. Ancône était bloquée ; une escadre anglaise entrait dans la Méditerranée. Poursuivi par les troupes des généraux Bentinck, Frimont et Neupperg, Joachim tenta un dernier effort pour relever sa fortune. Atteint près de Tolentino par le général Bianchi, il accepta la bataille qui lui était présentée ; commencée dans la matinée du 2 mai, elle ne fut interrompue que par la nuit, et se renouvela au point du jour. Joachim s'y montra avec toute sa valeur accoutumée, mais la jonction du général Neupperg au général Bianchi, et le manque de grosse artillerie, rendirent le combat inégal ; la déroute de son armée devint complète ; les combats de Caprana, de Ponte-Corvo, de Mignano et de San-Germano, consommèrent la ruine de

l'armée napolitaine. Le 18 mai, à 8 heures du soir, Joachim fit demander une suspension d'armes au baron de Frimont, qui refusa de traiter avec lui. Après avoir remis le commandement de l'armée au général Carascosa, il rentra dans Naples avec son escorte ordinaire. Le calme régnait dans la ville. Un projet de constitution fut officiellement annoncé, et affiché dans les rues : c'était une ressource beaucoup trop tardive. Désespérant de s'y maintenir, il forma le projet de se renfermer dans la place de Gaëte, où la reine avait envoyé ses enfants. Il se mit en route le 19 mai au soir, accompagné du duc de la Romana, grand écuyer, des généraux Rossetti, Giuliani, du colonel Baufremont, de ses deux neveux, du maréchal de camp et du colonel Bonafoux, et de son secrétaire Coucy. Murat et son escorte étaient en habits bourgeois; ils emportaient environ 100,000 écus en or; ils s'embarquèrent à deux heures du matin, mais une croisière anglaise établie devant ce port ne permettant pas d'y aborder, ils revinrent sur leurs pas, et se firent débarquer à Ischia. C'est là qu'il apprit qu'une flotte anglaise était entrée dans Naples, et qu'il eut connaissance de la capitulation de Casa-Lanza, en vertu de laquelle les Autrichiens devaient prendre possession de Naples au nom du roi Ferdinand IV, sans que cette capitulation contînt un seul article en sa faveur ni une seule disposition qui pût le rassurer sur le sort de sa famille. Dans la matinée du 21, il envoya reconnaître un bâtiment venant de Naples, et qui faisait voile pour doubler l'île d'Ischia ; ce bâtiment portait le général Manhin, qui se rendait en France avec sa famille ; Joachim y fut reçu avec son neveu, le colonel Bonafoux, son secrétaire et un valet de chambre, le général Manhin ayant refusé de recevoir les autres personnes de son escorte. Aussitôt qu'il fut débarqué à Cannes, le 25 mai, il se hâta d'expédier un courrier à Paris, pour prévenir Napoléon de son arrivée, et lui demander ses ordres. Il ne reçut point de réponse, et l'accès de Paris lui fut même interdit. De Cannes, Murat se rendit à Plaisance, maison de campagne près de Toulon. Il était en route pour aller s'établir dans les environs de Lyon, lorsque, en changeant de chevaux à Aubogne, il apprit qu'une révolte venait d'éclater à Marseille, à la nouvelle des événements de Waterloo, et que la populace avait massacré plusieurs soldats de la garnison. Il revint sur ses pas, et se rendit de nouveau à Plaisance, où sa position devint de jour en jour plus périlleuse. Il se détermina à proposer à l'amiral Exmouth, qui venait d'arriver à Marseille, de le recevoir à bord d'un de ses vaisseaux, et de le conduire en Angleterre, où il s'engageait à vivre avec sa famille, en simple particulier. L'amiral consentit à le recevoir, mais sans prendre aucun engagement avec lui. L'exemple récent de la perfidie des Anglais envers Napoléon ne lui permit pas de se fier à la générosité anglaise. Il reçut, dans le même temps, une lettre du duc d'Otrante, qui lui annonçait que l'empereur d'Autriche le recevrait dans ses États, sous la seule condition de ne porter que le titre de comte. Joachim répondit qu'il acceptait ces conditions, et envoya sur-le-champ un courrier porter sa réponse. Deux jours après, il reçut des autorités militaires l'avis qu'une bande d'assassins, partie de Marseille, devait l'enlever ou le tuer dans la nuit du 17 au 18 juillet. Obligé de mettre sa vie en sûreté, il se retira secrètement dans une petite maison, sur la route d'Antibes, à une lieue et demie de Toulon, et peu éloignée de la mer, n'emmenant avec lui que son seul valet de chambre. Le duc della Romana, les généraux Rossetti et Giuliani, et les deux neveux du roi, Joseph et Eugène Bonafoux, restèrent à Toulon, où ils firent courir le bruit que le prince s'était mis en route pour l'intérieur de la France ; mais la nuit ils se rendaient tour à tour auprès du roi, lui portaient des nouvelles et prenaient ses ordres. Il s'était déterminé à se rendre à Roanne, par des chemins détournés, et en traversant les montagnes, lorsqu'il apprit qu'un bâtiment marchand allait sous peu de jours mettre à la voile pour le Havre. On renonça au voyage par terre; mais le roi ne pouvant entrer dans Toulon pour s'y embarquer, le bâtiment sortit du port à quatre heures du matin, le 10 août, donna le signal convenu, et attendit le roi jusqu'à une heure après-midi. Joachim ne vint pas, et un commissaire de police, parti de Toulon, ordonna au bâtiment de s'éloigner du rivage. Abandonné par son valet de chambre, qui, sous prétexte d'aller chercher du linge, s'éloigna en emportant tout son argent, et ne reparut plus, Murat fut obligé de se rendre seul au rivage. Il voulut se faire conduire au bâtiment qui l'attendait au large, mais la barque dans laquelle il s'était jeté fut deux fois ramenée par les vents et par la violence des flots. Il fut réduit à passer la nuit sans nourriture, et mouillé par une grosse pluie qui avait tombé toute la journée. Le vent se calma le lendemain, mais le bâtiment avait disparu. Ne voulant pas exposer plus longtemps les marins qui s'étaient dévoués pour le sauver, il leur distribua neuf pièces d'or, n'en réservant qu'une pour lui, et alla demander l'hospitalité dans la cabane d'une vieille femme, où il ne trouva qu'un peu de nourriture grossière, et où il laissa sa dernière pièce d'or. Il se rapprocha de Toulon ; mais son neveu, qui vint lui apporter un peu d'argent, lui apprit que sa tête venait d'être mise à prix, et il fut obligé de se retirer de nouveau dans la montagne, où il fut en proie à toutes les souffrances physiques et morales. Enfin, quelques amis lui ayant procuré une frêle embarcation non pontée, il la monta pour se réfugier en Corse. Assailli en haute mer par une tempête violente, il faillit être vingt fois submergé. Rencontré par *la Balancelle*, paquebot de Toulon à Bastia, il fut reçu à son bord, et à peine avait-il quitté le bateau où il avait tant souffert, qu'il le vit s'engloutir. Débarqué le 25 août à Bastia, sans avoir été reconnu, il se rendit immédiatement au bourg de Vescovato, où se trouvait le général Franceschetti. Ce dernier accueillit son souverain avec enthousiasme, et bientôt se réunirent autour de Murat plus de 200 officiers qui avaient servi sous lui : c'est là que, victime de l'intrigue la plus atroce, il fut poussé à chercher les moyens de reconquérir son trône. La cour de Naples, qui faisait épier toutes ses actions, envoya auprès de lui de perfides messagers, qui excitèrent son imagination romanesque et facile à s'exalter, et lui représentèrent les habitants de la Calabre tout prêts à se soulever en sa faveur. Murat, séduit par ces chimères, réunit toutes les ressources qui lui restaient, et eut bientôt préparé une expédition à Ajaccio. Elle était prête à mettre à la voile lorsque son aide de camp Macirone, qu'il avait

envoyé à Paris, vint lui apporter des passe-ports et lui annoncer officiellement la décision de l'Autriche qui lui accordait un asile en Bohême, en Moravie ou en Autriche, avec le titre de comte de Lipano : « Vous êtes arrivé trop tard, mon cher Macirone, lui dit-il, le dé est jeté : » et le même jour, 28 septembre, il mit à la voile avec sept bâtiments de transport, contenant 250 hommes des plus braves et des plus résolus de l'île. Le commandement de l'escadre fut confiée à un marin obscur, nommé Barbara, que Murat avait autrefois élevé au grade de capitaine de frégate, et qui était venu le rejoindre ou plutôt lui avait été envoyé en Corse. Les vents dispersèrent sa flottille, et le 5 octobre, il ne restait qu'un bâtiment avec celui que montait le roi. Le 6, au matin, il ne put rallier qu'une seule des barques de transport qui portait 40 hommes, anciens soldats de la garde royale napolitaine. La barque qui avait rallié celle du roi était commandée par un officier nommé Courant, qui profita de la nuit pour s'éloigner et ne plus reparaître. Joachim abandonna alors ses projets, fit jeter à la mer les proclamations qu'il avait fait imprimer en Corse, et résolut de se retirer à Trieste. Mais la barque qu'il montait ayant reçu beaucoup d'avaries, et manquant d'eau et de vivres, Barbara proposa de se rendre au Pizzo, où il avait, disait-il, des intelligences. On fit voile pour ce port, où l'on arriva le 8 octobre vers midi. Barbara demanda au roi son passe-port pour se rendre à terre. Joachim eut beau lui représenter que ce passe-port ne pouvait servir qu'à le faire reconnaître, Barbara insista avec tant d'obstination que le roi, perdant patience, voulut lui-même descendre sur le rivage. Ses compagnons, après avoir cherché en vain à le détourner de ce funeste dessein, se déterminèrent à partager son sort. Avant de quitter son embarcation, il recommanda à Barbara de se tenir prêt à les recevoir, s'ils étaient obligés de se rembarquer. Descendu sur la plage de Pizzo, accompagné de 30 hommes seulement, quelques marins, qui le reconnurent, crièrent *Vive Joachim!* Un sergent qui commandait le poste des canonniers fit prendre et présenter les armes à ses soldats et battre aux champs. Le roi dit à ce sergent de le suivre, et il prit la route de Monteleone; mais arrêtés dans leur route par une bande de paysans qu'un capitaine de gendarmerie, nommé Capellani, avait réunis, ils furent forcés de revenir vers le rivage. Barbara s'était éloigné aux premiers coups de fusil, et ils ne trouvèrent plus la felouque. La populace se jetant sur eux, une des personnes qui entouraient Murat fut tuée, sept furent blessées, les autres et lui-même tombèrent entre les mains de leurs ennemis, qui les conduisirent au fort de Pizzo. On saisit sur un de ses compagnons d'infortune une proclamation qui avait été imprudemment conservée. Dans la nuit du 13 au 14, un ordre arriva de faire juger Joachim par une commission militaire, et une heure après sa condamnation était prononcée. Avant de mourir, il demanda à voir les généraux Natale et Franceschetti, et son valet de chambre Armand, qui lui avait donné des preuves de la plus incorruptible fidélité. On eut la cruauté de lui refuser cette faveur. Il put seulement écrire à la reine. Il coupa une mèche de ses cheveux, la renferma dans la lettre, et chargea le rapporteur de la faire parvenir à sa femme. Au moment de l'exécution, il refusa le bandeau et la chaise qui lui furent offerts. « J'ai trop souvent bravé la mort pour la craindre, » dit-il à l'officier chargé de faire exécuter sa sentence. Le portrait de la reine était empreint sur le cachet de sa montre, il le posa sur son cœur, recommanda ses compagnons d'infortune, et entendit sans pâlir l'ordre qui l'étendit sans vie aux pieds des hommes dont il avait été sept ans le général et le souverain, et qui lui devaient presque tous leurs épaulettes. Son corps fut enterré sans pompe dans l'église même de Pizzo.

MURATORI (Dominique), peintre, né à Bologne en 1661, est l'auteur du tableau des Apôtres, le plus grand tableau d'autel qui soit à Rome, et de plusieurs autres ouvrages de moindre dimension, mais précieux par la pureté du dessin et l'entente du coloris.

MURATORI (Louis-Antoine), un des savants les plus distingués qu'ait produits l'Italie, naquit le 21 octobre 1672 à Vignola (Modenais). Déjà célèbre à l'âge de 20 ans pour son esprit et son érudition, il fut appelé en 1694 à Milan, pour y remplir une place de conservateur à la bibliothèque Ambrosienne. Il revint, en 1700, à Modène sur les instances du duc, qui le nomma son bibliothécaire et lui donna la charge de conservateur des archives publiques. Écrivain infatigable, il a enrichi l'histoire de savantes dissertations, et publié un grand nombre de documents précieux, sans négliger la littérature agréable ni même la controverse religieuse. Il mourut le 23 janvier 1750. Prêtre et jouissant de la plus grande considération à Rome, connu dans toute l'Italie, il n'eut jamais d'autre bénéfice que la prévôté de Sainte-Marie, qu'il n'avait pas sollicitée. Ses *OEuvres* ont été publiées, Arezzo, 1767-80, 36 vol. in-4°, et Venise, 1790-1810, 48 vol. in-4°; on y distingue : *Della perfetta poesia italiana,* dont la meilleure édition est celle de Venise, 1724 et 1748, 2 vol. in-4°, avec les notes de l'abbé Salvini ; *De ingenior. moderatione in religionis negocio,* 1714, in-4°, souvent réimprimé; *De superstitione vitandâ,* 1740, in-4°; *Della publica felicità,* 1749, traduit en français par le P. de Livoy ; *Annali d'Italia dall' era volgare sino all' anno,* 1749, 12 vol. in-4°. Cet important ouvrage a été réimprimé avec des additions, et continué par l'abbé Oggeri jusqu'à 1786 ; l'édition la meilleure et la plus commode est celle de Milan, 1818-21, 18 vol. in-8°; elle fait partie de la *Collection* des classiques italiens. On doit encore à Muratori comme éditeur : *Rerum italicar. scriptores præcipui ab anno* 500 *ad* 1500, Milan, 1723-51, 29 vol. in-fol., recueil précieux; *Antiquitates ital. medii ævi ;* 1738-43, 6 vol.; *Novus Thesaurus veterum inscriptionum,* etc., 1739-42, 6 vol. in-fol. Muratori a été l'objet d'un grand nombre de *Notices.* Sa *Vie,* publiée en italien par son neveu, 1756, in-4°, est recherchée.

MURBERG (Jean), littérateur et poëte suédois, mort au commencement du 19e siècle, était recteur d'un des colléges de Stockholm, et devint membre de l'Académie suédoise, peu après la fondation de cette société par Gustave III. On a de lui plusieurs discours académiques; mais il est surtout connu en Suède par sa traduction, en vers suédois, de l'*Athalie,* de Racine.

MURDOC, roi d'Écosse, fils d'Amberkelleth, succéda en 715 à Eugène IV. Son règne, qui dura 15 ans, ne

fut troublé par aucune guerre. Murdoc mourut en 750. Il eut pour successeur Etfin.

MURE (Jean-Marie de la), docteur en théologie, chanoine de Montbrison, a publié : *Antiquités du prieuré des religieuses de Beaulieu*, etc., 1654, in-12; *Histoire ecclésiastique du diocèse de Lyon*, etc., 1671, in-4°; *Histoire universelle, civile et ecclésiastique du pays de Forez*, 1674, in-4°, rare et recherché.

MURE (François-Bourguignon de BUSSIÈRE de la), médecin, né le 11 juin 1717 au fort St.-Pierre (Martinique), mort le 18 mars 1787 à Montpellier, professeur et doyen de la faculté de cette ville, était venu fort jeune en France pour y faire son éducation. Il en rapporta un goût très-vif pour la médecine, qui s'accrut encore par l'opposition de son père. A 19 ans, il quitta secrètement sa famille, revint en France, et se rendit à Montpellier, où il se livra sans relâche à ses études favorites. Reçu docteur en 1740, il obtint en peu de temps une grande réputation par ses cours publics. En 1748, il se mit sur les rangs pour disputer une chaire vacante à la Faculté; ses thèses furent brillantes; mais la jalousie l'exclut de l'honneur qu'il méritait. Affligé de cette injustice, il alla à Paris réclamer la protection du chancelier d'Aguesseau, qui reconnut ses droits, et le nomma candidat perpétuel à la première chaire vacante à la faculté de Montpellier. Il y entra en 1751. Son rare talent pour l'enseignement, une très-grande pratique de son art, de savants *Mémoires* sur plusieurs questions importantes, ont placé la Mure au rang des premiers médecins du 18e siècle. Ses écrits, peu nombreux, ont été réunis en 2 vol. in-12. Vicq-d'Azyr a écrit son *Éloge*.

MURE (Jean-Baptiste), diplomate français, naquit en 1747, à Giers, près de Grenoble. Après avoir terminé son éducation, il fut placé dans les bureaux de M. Daru, son oncle, à cette époque secrétaire général de l'intendance de Languedoc. Lorsque, en 1768, le comte de Saint-Priest, second fils de l'intendant, fut appelé à l'ambassade de France à Constantinople, ce ministre désirant avoir auprès de lui un jeune homme intelligent, s'adressa à M. Daru, et celui-ci ne crut pas pouvoir faire un meilleur choix qu'en désignant son neveu. Mure, arrivé en Turquie au mois de novembre, montra tant de zèle pour le service et une telle capacité, qu'en 1773, M. de Saint-Priest, dont il avait su gagner l'estime et l'affection, le fit nommer consul à Salonique. Le 6 juin de l'année suivante, Mure passa en Égypte en qualité de consul général de France. Ce poste était fort important sous l'administration des beys, qui commençaient déjà à chercher à se rendre indépendants de la Porte. Vers la fin de 1789, Mure obtint un congé pour se rendre en France, afin d'y rétablir sa santé altérée par l'influence du climat et par une violente dyssenterie. Il fit prolonger successivement son congé jusqu'au mois de juin 1792, que le ministre lui donna l'ordre de partir dans 8 jours (24 juin) pour retourner à son poste. Sa santé étant encore chancelante et des motifs particuliers lui faisant penser que sa présence en Égypte pourrait offrir en ce moment quelques inconvénients, il exposa ses raisons au ministère, et l'on n'insista pas. Il était encore en France lors de la catastrophe qui priva Louis XVI de son trône et de la vie. A cette époque, soit que Mure eût cru devoir manifester trop hautement sa désapprobation, soit qu'on ne le jugeât pas à la hauteur des circonstances, il fut remplacé par Magallon, auquel il avait laissé en partant la gestion du consulat général, et se trouva ainsi éloigné du service. Mure traversa toutes les phases de la révolution dans la ville de Mâcon. En 1802 (23 août), Talleyrand reconnut, dans une lettre qu'il adressait à Mure, les longs et utiles services de ce fonctionnaire, et lui annonça qu'il l'avait fait porter sur la liste des agents ayant droit à une pension de retraite; il ne paraît pas qu'on lui ait accordé, avant 1816 la justice qu'il méritait à tant de titres. Il n'obtint même qu'un traitement provisoire, dont il ne semble avoir joui que jusqu'à la fin de 1817. Il ne mourut cependant qu'en 1824.

MURE (Alexandre), fils aîné du précédent, suivit la même carrière que son père; il était vice-consul à Lisbonne et chargé par intérim du consulat général lorsque les Français, commandés par le général Junot, occupèrent le Portugal. A la restauration, Alexandre Mure occupait la place de sous-chef de bureau du commerce et des consulats au ministère de l'intérieur; ce fut dans l'exercice de ces fonctions qu'il mourut à Paris, en 1826.

MURE D'AZIR (Henri), frère de Jean-Baptiste, naquit comme lui, à Giers, le 3 septembre 1752. Il l'avait remplacé dans les bureaux de l'intendance du Languedoc, lorsque, en 1777, Jean-Baptiste, alors consul général en Égypte, l'appela auprès de lui. Laborieux et avide d'instruction, Mure d'Azir ne se borna pas aux travaux ordinaires du consulat et de la chancellerie, mais il s'adonna à l'étude de la langue arabe, et fut bientôt en état de servir d'interprète. Lorsque Mure aîné retourna en France, son frère ne quitta pas le consulat, géré provisoirement par M. Taitbout, et, sur les bons témoignages de ce dernier, il fut nommé, le 28 janvier 1779, vice-consul et chancelier à Maroc. Ce ne fut cependant que l'année suivante qu'il se rendit à son poste. Vers la fin de 1781, M. Chénier, titulaire du consulat général, dont la résidence était à Salé, ayant eu quelques différends avec l'empereur ou roi de Maroc, se vit obligé de quitter l'Afrique en 1782 et de revenir en France. Mure le suppléa provisoirement à la grande satisfaction du souverain africain, qui témoigna formellement le désir de conserver toujours auprès de lui le jeune vice-consul. Le gouvernement français envoya, en 1786, un nouveau consul général dans le Maroc; ce fut Durocher. Après avoir installé M. Durocher dans son poste, Mure profita d'un congé pour se rendre en France. Le maréchal de Castries, alors ministre de la marine, l'accueillit avec une extrême bienveillance et le fit nommer consul à Tripoli de Syrie (27 août 1786), d'où il passa, le 6 août 1787, à celle de la Canée dans l'île de Candie. Ce fut pendant son séjour dans cette ville, qu'il épousa une jeune et belle Grecque, de Smyrne, veuve du docteur Fontana, célèbre médecin italien. Peu d'années après (1796), il fut envoyé à Larnaca, dans l'île de Chypre, toujours en qualité de consul. Il s'y trouvait encore lorsque, en 1798, l'armée française débarqua en Égypte. Immédiatement arrêté par les autorités turques, Mure fut envoyé à Nicosie, dans l'intérieur de l'île, et fut quelque temps prisonnier dans un couvent de moines grecs. Transféré ensuite à Smyrne, on lui facilita les moyens de rentrer en France, où il resta jus-



qu'à la paix d'Amiens (1802), qu'il fut nommé commissaire général des relations commerciales à Odessa. A l'époque de la funeste campagne de Russie, en 1812, Mure d'Azir dut rentrer en France; il y demeura jusqu'à la paix générale, puis il fut envoyé à Tripoli de Barbarie, en qualité de consul général et chargé d'affaires (12 septembre 1814). Mais à sa demande, il reçut son brevet de retraite (15 décembre 1814), et l'avis que le roi l'avait nommé officier de la Légion d'honneur. Mure se retira alors avec sa famille, à Marseille, où il termina sa carrière le 26 juillet 1826.

MURENA (Lucius-Licinius), consul romain, vaincu par Mithridate l'an 82 avant J. C., est surtout connu par la harangue que Cicéron prononça pour sa défense.

MURENA (Carlo), architecte, né à Rome en 1715, mort dans cette ville en 1764, eut part à la construction du lazaret d'Ancône, éleva le château royal de Caserte, dans le royaume de Naples, le monastère et l'église du Mont-Olivet, et plusieurs autres édifices et monuments remarquables dans plusieurs villes d'Italie.

MURER (Henri), de Lucerne, mourut procureur de la Chartreuse d'Ittingen en Turgovie, en 1638, dans sa 50e année. C'était un homme savant et laborieux, qui se fit connaître par son ouvrage : *Helvetia sancta, seu Paradisus sanctorum Helvetiæ florum*, imprimé après sa mort, en 1648, à Lucerne, in-fol. Un ouvrage bien plus considérable, le *Theatrum Helvetiorum seu Monumenta Helvetiæ episcopatuum et monasteriorum*, l'occupa une grande partie de sa vie. On le conserve en manuscrit dans les abbayes et couvents de la Suisse, dont il renferme l'histoire.

MURET (Marc-Antoine), célèbre humaniste, né près de Limoges en 1526, était à 18 ans très-versé dans l'étude des classiques anciens; il professa à Auch, à Poitiers et à Bordeaux, où il compta Montaigne parmi ses élèves. Vers 1547 il vint à Paris, où il donna des leçons sur la philosophie et sur le droit civil, qui attirèrent un concours prodigieux d'auditeurs, mais excitèrent aussi la jalousie de ses rivaux. On l'accusa d'hérésie et de penchant à un vice infâme. Emprisonné au milieu de ses succès, Muret ne sortit du Châtelet que pour trouver de nouveaux persécuteurs à Toulouse, où des juges aussi crédules qu'ignorants le condamnèrent à être brûlé vif; la fuite seule put le sauver du bûcher. L'accueil qu'il reçut en Italie vengea suffisamment Muret des calomnies répandues par ses ennemis : les princes et les grands le recherchèrent à l'envi, et le cardinal d'Este se félicita de l'avoir fixé à Rome auprès de lui. En 1561 il accompagna son protecteur au colloque de Poissy. De retour à Rome (1563), il ouvrit un cours de philosophie, et professa ensuite le droit civil et les belles-lettres à Ascoli. En 1576, il embrassa les ordres, et refusa les offres brillantes du roi de Pologne Battori pour s'attacher à Grégoire IX. Muret mourut à Rome en 1585, dans de vifs sentiments de piété. Ses travaux d'érudition, tels que les *Variæ lectiones* et ses *commentaires* sur les auteurs grecs et latins, justifient assez sa grande réputation. Quant à ses *harangues*, à ses *poésies*, à ses *épîtres*, la postérité n'a point confirmé les éloges des contemporains; on rappellera que Muret osa faire l'éloge de la St.-Barthélemi. Ses *OEuvres* ont été imprimées, Venise, 1727-30, 5 vol. in-8°; et Leyde, 1789, 4 vol. in-8°; cette dernière édition, donnée par Ruhnkenius, est la seule estimée.

MURET (Pierre et non Jean), né à Cannes en 1630, mort à Marseille, aumônier du duc de Vivonne, s'était distingué par quelque talent pour la chaire. On a de lui: *Cérémonies funèbres de toutes les nations*, 1675, in-12; *Traité des festins des anciens*, 1682, in-12; *Oraison funèbre du duc de Mortemart*, 1688, in-4°.

MURET (Jean-Louis), savant économiste, né à Morges (Suisse) en 1718, mort en 1796 à Vevay, dont il était pasteur depuis 1747, s'est acquis dans sa patrie une honorable réputation par ses nombreux efforts pour améliorer l'état moral et politique de ses concitoyens. On lui doit plusieurs *mémoires* insérés dans les *Recueils* de la Société économique de Berne, entre autres : *Lettre sur le perfectionnement de l'agriculture*, 1762; *Mémoire sur l'état de la population dans le pays de Vaud*, couronné en 1766. On trouve une *Notice* sur Muret dans le tom. VI du *Conservateur suisse* de Bridel.

MURILLO (Barthélemi-Esteban), célèbre peintre espagnol, né à Séville le 1er janvier 1618, reçut les premières leçons de Jean del Castillo, son parent. Abandonné à lui-même à l'âge de 16 ans, mais déjà coloriste habile et doué d'une grande facilité, il conçut le projet de se rendre en Italie, et partit avec très-peu de ressources. Arrivé à Madrid, il y trouva un généreux protecteur dans le peintre Velasquez, qui, frappé de ses dispositions, le détourna de faire le voyage de Rome, et, en lui procurant de nombreux travaux, servit efficacement sa réputation et ses intérêts. Murillo reparut à Séville en 1645, étonna par ses productions, et donna bientôt à l'école espagnole un chef digne d'être opposé aux Raphaël, aux Rubens, aux Lesueur. Ce grand peintre mourut à Séville le 3 avril 1682, des suites d'une chute qu'il avait faite à Cadix en exécutant son tableau du *Mariage de sainte Catherine*. Ses productions sont en très-grand nombre, et décorent les principales églises d'Espagne et d'Amérique. Le musée de Paris possède sept tableaux de ce maître : *le Mystère de la conception de la Vierge; la Vierge au chapelet; Dieu le père et le St.-Esprit contemplant l'enfant Jésus; Jésus sur la montagne des Olives; le Christ à la colonne;* un *saint personnage inspiré du ciel;* un *jeune mendiant assis.* Nous citerons encore comme les chefs-d'œuvre de Murillo, *sainte Élisabeth de Hongrie;* l'*Adoration des bergers*, et l'*Emplacement de Sainte Marie-Majeure désigné au patrice Jean par un espace couvert de neige.*

MURINAIS (le chevalier Antoine-Victor-Augustin d'AUBERJON de) fut reçu chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem dans la langue d'Auvergne en 1757. Entré au service en 1759, comme cornette des chevau-légers de Berri, il était maréchal de camp lorsqu'il fut nommé, en 1789, député suppléant de la noblesse du Dauphiné aux états généraux. Dans le premier mois de l'année 1790, il fut admis à remplacer un démissionnaire à l'assemblée nationale. Quoiqu'il eût quelque talent et beaucoup d'imagination, il n'y obtint aucune influence, parce que, se laissant entraîner par trop de chaleur, il fut rarement assez maître de lui pour développer ses idées, ou leur donner le poids qu'elles auraient pu avoir. Siégeant constamment au côté droit, il vota contre toutes les innovations révolutionnaires, et signa

toutes les protestations des royalistes. Murinais, après avoir échappé par le silence et la fuite aux proscriptions de la Terreur, ne reparut sur la scène politique qu'en 1797, époque à laquelle il fut nommé, par le département de la Seine (Paris), député au conseil des Anciens. S'étant rangé dans le parti clichien, le Directoire, victorieux, le fit condamner à la déportation le 4 septembre 1797 (18 fructidor), et il fut arrêté dans la matinée du même jour, au moment où il se rendait au conseil, ignorant ce qui s'était passé. La proscription de Murinais fut celle dont l'opinion publique accusa le Directoire avec le plus d'amertume. Déporté à Sinnamary avec Pichegru, Tronson-Ducoudray, Ramel, Barthélemi et autres, ce respectable vieillard ne put résister longtemps au climat homicide de la Guiane, et il mourut le 3 décembre 1798, au milieu de ses compagnons d'exil. Sentant sa fin approcher il dit à ses amis : *Plutôt mourir à Sinnamary sans reproche que de vivre coupable à Paris.*

MURIS (Jean de), docteur de Sorbonne et chanoine de l'église de Paris au milieu du 14e siècle, était originaire de Normandie. Il est célèbre pour avoir le premier réuni dans un ordre méthodique les procédés employés par les musiciens de son temps. Son ouvrage, *Tractatus de musicâ,* conservé manuscrit dans les bibliothèques de Paris, de Vienne, de Berne, etc., a été inséré par le savant Martin Gerbert, abbé de St.-Blaise, dans le tome III des *Scriptores ecclesiast. de musicâ;* on en trouve l'analyse dans l'*Harmonie universelle* du P. Mersenne, dans le *Dictionnaire de musique* de Rousseau, etc. On connaît encore de Muris quelques écrits extrêmement rares, entre autres : *Arithmeticæ speculativæ libri II,* Mayence, 1538, in-8°; et *Arithmetica communis ex Boetii arithmeticâ excerpta,* Vienne, 1515, in-4°.

MURITH, religieux de Saint-Bernard, né en 1742 à St.-Branchier (Valais), mort en 1818, prévôt à Martigny, s'est distingué par son goût pour les sciences. L'hospice du grand Saint-Bernard lui a dû son cabinet de minéralogie et de nombreuses augmentations dans son cabinet d'antiquités. On a de lui quelques *Lettres* dans les *Mémoires* de l'Académie celtique et de la Société des antiquaires de France, dont il était membre ; et le *Guide du botaniste qui voyage dans le Valais,* 1810, in-4°.

MURNER (Thomas), religieux cordelier et poëte satirique, né à Strasbourg en 1475, mort vers 1533, a joui de son temps d'une grande réputation, justifiée sous quelque rapport par son esprit, par la vivacité de son imagination, et même par l'étendue de ses connaissances ; mais la plupart de ses écrits ont perdu tout intérêt. Murner fut l'un des plus ardents adversaires de la réforme. Après avoir professé le droit et la théologie à Cracovie, à Francfort, à Strasbourg, à Fribourg (Brisgau), à Trèves, il assista au fameux colloque de Bade (1526) comme député des cantons catholiques. Ses invectives contre les novateurs lui firent dans la Suisse un grand nombre d'ennemis, et son exil fut l'une des conditions de la paix entre les cantons. On peut consulter sur ses nombreux ouvrages, en latin et en allemand, la *Notice* de Waldau, Nuremberg, 1775, in-8°. Nous citerons seulement : *Chartiludium logices,* etc., 1509, in-4° ; *Narrenbeschwerung, id est exorcismum stultorum,* 1518, in-4°. Murner a le premier tenté une traduction en allemand de l'*Énéide;* elle a été publiée, Strasbourg, 1515, in-folio.

MURPHY (Arthur), né à Clooniquin (Irlande), le 27 décembre 1727, d'une famille de commerçants, chercha dans la littérature une occupation plus conforme à ses goûts. Tour à tour acteur, journaliste, auteur dramatique, avocat de 1762 à 1787, il n'obtint une grande réputation dans aucune des diverses carrières qu'il parcourut. Le chagrin qu'il éprouva de se voir préférer les amis de sa jeunesse pour des postes éminents avait affaibli son jugement, lorsqu'il mourut en 1805. A cette époque il jouissait d'un emploi important à la banque de Londres et d'une pension de 200 livres sterling. Murphy a donné lui-même le recueil de ses *OEuvres,* 1786, 7 vol. in-8° ; mais cette édition ne contient ni la traduction de Tacite, 1793, 4 vol. in-4°, ni quelques autres écrits publiés postérieurement. La plupart de ses comédies sont restées au théâtre : on distingue dans le nombre : *Connaissez-vous vous-même, l'École des tuteurs, Tout le monde a tort, le Bourgeois, la vieille Fille, le Mariage clandestin, l'Ile déserte, le Moyen de se fixer,* traduit en français par Mme Riccoboni, etc. Parmi ses tragédies on remarque : *Alzuma, Zénobie, Arminius.* John Foot a publié une *Vie* de Murphy, 1812, in-4°.

MURPHY (Jacques-Cavanah), voyageur et antiquaire, né en Irlande en 1788, mort à Londres en 1816, avait fait un voyage en Portugal et en Espagne pour y observer les monuments des arts ; il consigna ses observations dans plusieurs écrits, où l'on remarque de grandes connaissances en architecture et en archéologie. On a de lui : *Voyage en Portugal,* etc., durant les années 1789 et 1790, etc., Londres, 1795, in-4° ; traduit en français par Lallemant, 1797, in-4° ou 2 vol. in-8° ; *Plans, élévations, coupes et vues de l'église de Baralha,* etc., traduits du portugais de Fr. L. de Souza, 1795, in-fol. ; *Antiquités des Arabes en Espagne,* 1816, grand in-fol.

MURR (Christophe-Théophile de), savant, né à Nuremberg en 1733, mort en 1811 dans cette ville, où, depuis 1770, il occupait la place de directeur des douanes, s'est rendu célèbre par l'étendue de ses connaissances dans les langues, la biographie et les antiquités. Ses voyages en Angleterre, en Italie, en Hollande, en France, en Allemagne ; ses liaisons et sa correspondance continuelles avec les hommes les plus instruits de l'Europe ; enfin ses immenses lectures lui avaient formé un fonds inépuisable d'observations curieuses, de rapprochements intéressants répandus dans ses nombreux écrits. De Murr a publié lui-même, en 1802 et en 1805, la liste de ses ouvrages, imprimés ou inédits, tant en français, qu'en latin et en allemand. Nous citerons les plus importants : *Bibliothèque de peinture, de sculpture et de gravure,* 1770, 2 vol. in-8° ; *Memorabilia biblioth. publicarum norimbergensium et universitatis altdorfinæ,* 1786-1791, 3 vol. in-8° ; *Conspectus biblioth. glotticæ universalis propediem edendæ,* 1804, in-8° ; *Antiquités d'Herculanum,* Augsbourg, 1777-1793, 7 parties in-fol. ; *Mémoires pour la littérature arabe,* 1803, in-4°. De Murr a publié : *Journal pour l'histoire des arts et de la littérature,* 1775-89, 17 vol. in-8° ; *Nouveau journal pour l'histoire de la littérature et des arts,* Leipzig, 1798-1800, 2 vol. in-8°. De plus il a enrichi de notes bibliographiques et historiques

un grand nombre d'ouvrages dont il s'est fait l'éditeur. On peut consulter la *Notice* sur sa vie par J. F. Roth; l'*Allemagne littéraire* de Meusel; le *Dictionnaire des savants nurembergeois,* par Will et Nopitsch, et le *Dictionnaire* de Rotermund.

MURRAY (Jacques, comte de), régent d'Écosse, fils naturel de Jacques V, avait pour mère Marguerite, fille de lord Erskine. Né vers le commencement de 1531, il avait 11 ans de plus que Marie-Stuart, sa sœur consanguine, dont il fut toujours le plus cruel ennemi. Dès le berceau, il reçut du roi son père la baronie de Tamtallon; et il n'avait pas encore sept ans, lorsque Jacques V, toujours prodigue pour ses bâtards, lui conféra le prieuré de Saint-André, dont il porta longtemps le titre. Il commença ses études à l'université de Saint-André; mais, à la mort du roi, quoiqu'il n'eût encore que 11 ans, sa mère le retira auprès d'elle, à Lochleven. Lorsque la jeune reine, Marie Stuart, passa en France, le prieur de Saint-André l'y accompagna. On trouva extraordinaire de voir, à la suite d'un jeune homme de 17 ans, des savants et des politiques, qui affectaient une gravité particulière. Il faut prendre garde, en lisant les Mémoires du temps, de le confondre, comme on l'a fait trop souvent, avec un de ses frères, également fils naturel de Jacques V, et que l'on appelait aussi *le Prieur* à Paris, parce qu'il possédait le prieuré de Kelso. Murray, déjà dévoré d'ambition, jeta les yeux sur l'héritière du comté de Buchan; et, quoiqu'elle fût encore en bas âge, il parvint à faire signer un contrat de mariage, qui lui servit, par la suite, à envahir les biens immenses de cette illustre famille, quoique l'union projeté ne s'accomplît jamais. Cette profonde astuce annonçait déjà ce qu'allait être Murray dans le monde. Il se fit donner des pleins pouvoirs pour gérer les affaires de la jeune *reine-dauphine,* comme on l'appelait alors; et il n'en usa que pour nuire en tout à une sœur trop bienveillante. Il ne négligea pas d'obtenir d'elle des lettres de légitimation. Passant continuellement d'Écosse en France, et de France en Écosse, on observa qu'il prenait toujours son chemin par Londres. Il y tramait déjà ces odieuses intrigues qui avaient pour but manifeste d'arracher la couronne à Marie, et de la placer sur sa tête. Premier espion d'Édouard VI, à Paris, il mettait ses services à haut prix. L'appui du gouvernement anglais lui était utile d'ailleurs, pour accomplir son projet favori : c'était d'extirper, s'il le pouvait, les dernières racines du catholicisme dans sa patrie, pour y faire triompher la cause de la réformation. C'était à ses yeux le moyen le plus sûr d'éloigner tous les cœurs de Marie Stuart, née catholique, et plus zélée que jamais pour l'ancienne religion de l'État, depuis qu'elle avait uni son sort à celui du jeune François II. Mais pendant que Murray persécutait l'Église catholique en Écosse, il recherchait ses faveurs en France. Il y avait obtenu le prieuré de Marcou, et il sollicitait même un évêché. Les projets criminels de cet ambitieux étaient si peu déguisés, qu'il existe encore des lettres où François et Marie lui en font de vifs reproches. La correspondance de Cecil, ministre d'Élisabeth, avec Throgmorton et ses autres envoyés, prouve que Murray, qu'ils ne nomment jamais que *lord Jacques,* agissait d'intelligence avec la reine d'Angleterre. Cette perfide princesse, quand elle voulut enlever Marie Stuart, à son retour de France, n'avait pour but que de mettre le sceptre dans les mains d'un homme qu'elle regardait déjà comme son vassal. Ce ne fut point la faute de Murray, si la reine, sa sœur, échappa aux vaisseaux anglais qui croisaient sur sa route : il leur avait fourni tous les renseignements nécessaires. Rentrée en possession de ses États héréditaires, la jeune Marie, sans expérience et sans appui, ne montra que trop de déférence pour les conseils de ce frère hypocrite. Mais le moment était arrivé, où elle allait le connaître. Dès que Murray vit qu'il n'était plus en son pouvoir d'empêcher le mariage de la reine avec son cousin lord Darnley, il résolut de les enlever l'un et l'autre. Marie fut obligée de prendre les armes pour sa sûreté personnelle. Murray s'éloigna; mais, dès le lendemain de l'assassinat de Rizzio, il rentra en triomphe dans Édimbourg, avec les principaux conjurés. La naissance d'un héritier du trône ralluma toutes ses fureurs. A la cérémonie du baptême, il refusa d'entrer dans la chapelle d'une *idolâtre :* c'était ainsi qu'il désignait sa souveraine. Ses procédés envers son époux, le roi Henri, étaient si injurieux que ce prince menaça de quitter l'Écosse, si Murray n'en était éloigné. Mais une catastrophe soudaine tranche la question : le roi est assassiné. Murray, accusé ouvertement et très-justement d'être chef du complot, passe en France, accumulant forfait sur forfait; et il invente un plan réellement infernal, pour rejeter sur la reine elle-même le meurtre de l'époux qu'elle pleure. Il a pour premier complice de son régicide, le comte de Bothwell : il l'excite à enlever Marie, à la forcer de lui donner sa main; il fait enfin briller la couronne à ses yeux. Mais quand le rapt est consommé, quand l'infortunée princesse s'est laissé traîner à l'autel, le chef de cet exécrable complot se montre à découvert. Tous les seigneurs écossais, qui se sont attachés à la fortune de Murray, tournent le dos au trop crédule Bothwell : ils le contraignent de fuir; et Marie, prisonnière, reçoit l'ordre de décerner la régence au frère barbare qui a creusé l'abîme sous ses pas. Il reparaît insolemment devant sa victime : il l'accable d'outrages, il lui reproche d'avoir fait ce que lui-même l'a contraint de faire; il la met enfin sous la garde de sa propre mère, qui, fidèle aux instructions de son fils, traitait la fille légitime de Jacques V comme une bâtarde et une usurpatrice. Marie trouve le moyen de briser ses fers; ses fidèles sujets courent se ranger sous son étendart. Murray se met audacieusement à la tête des rebelles, et force bientôt sa souveraine et sa sœur à chercher un asile en Angleterre. Les ministres d'Élisabeth, et Élisabeth elle-même, attendaient leur proie. Depuis longtemps, l'infâme régent était aux gages de la cruelle rivale de Marie. Il entretenait à sa cour des agents dignes d'elle et de lui, et entre autres, Jacques Melvill, secrètement pensionné par Élisabeth, et dont il ne faut, par conséquent, lire les Mémoires, qu'avec une extrême défiance. Dès que la captivité de la reine est bien constatée, Murray fait jouer, à Édimbourg, une exécrable comédie. Il demande vengeance du meurtre du roi Henri, lui, le premier des meurtriers de ce prince. Les commissaires de Marie ont le courage de rétorquer, contre le régent lui-même, l'accusation de régicide. Effrayé un instant, il court en Angleterre pour y plaider sa

cause; elle était déjà gagnée d'avance. Bientôt, on le vit revenir en Écosse, flétri, par un présent de 5,000 livres sterling, trop faible prix de ses lâches perfidies. Il en commet à l'instant une nouvelle, digne de toutes les autres. Le duc de Norfolk conçoit le projet d'arracher Marie de sa prison. Il croit ne pouvoir mettre trop de confiance dans l'homme qui a l'honneur d'être son propre frère; il implore ses bons offices : Murray les lui promet, et il envoie toutes ses lettres à Élisabeth. Norfolk, en montant sur l'échafaud, reconnaît quel confident il a choisi. Mais il est bientôt vengé. Murray est tué d'un coup d'arquebuse (23 janvier 1569), comme il passait à cheval dans une rue de Linlithgow, par un mari qu'il avait offensé. Il ne laissa que deux filles, et point de fortune, quoiqu'il eût des biens immenses. Ses profusions et ses complots avaient tout absorbé. Le régent d'Écosse ne fut pleuré que d'Élisabeth : elle s'écria, en apprenant sa mort, qu'elle perdait l'ami *le plus utile* qu'elle eût jamais eu. Ce mot seul couvre Murray d'une éternelle infamie. On peut consulter, sur sa vie politique, l'un des 6 mémoires recueillis par Chalmers, à la suite de la vie de Marie Stuart.

MURRAY (Jacques), prédicant écossais, né à Dunkeld, en 1702, fut quelque temps second prédicateur d'une congrégation de Westminster : mais ses idées exaltées et sa tournure d'esprit romantique n'ayant pu obtenir de faveur, il s'attacha au duc d'Athol, qui lui donna un asile dans sa maison; c'est là qu'il composa un livre intitulé : *Aletheia, ou Système des vérités morales*, en forme de lettres, 2 vol. in-12. Il mourut à Londres, en 1658.

MURRAY (Jacques), ministre anglican, mort en 1782, possédait un esprit original et gai, comme on peut en juger par ses *Sermons aux ânes*, et ses *Lectures aux évêques*, où il montre beaucoup d'humeur contre l'épiscopat. On a aussi de lui une *Histoire des églises d'Angleterre et d'Écosse*, en 3 vol. in-8°, imprimées sans nom d'auteur.

MURRAY (Adolphe), professeur d'anatomie, et médecin du roi de Suède, né à Stockholm, en 1750, est mort à Upsal, le 5 mai 1803. Son père était pasteur de l'église allemande à Stockholm, et lui donna une éducation très-soignée. Murray fit ses études à Upsal, sous les meilleurs maîtres, et il soutint une thèse ayant pour objet des observations anatomiques, qui fixèrent l'attention du fameux Haller. Ayant entrepris un voyage dans l'étranger, il s'arrêta longtemps à Florence, y acquit l'estime du grand-duc, et fit une étude aprofondie de tout ce que le musée offrait de relatif à l'anatomie. Retourné en Suède, en 1774, il fut chargé d'enseigner cette science à l'université d'Upsal; et il s'acquitta des devoirs de sa place avec un zèle infatigable jusqu'à sa mort.

MURRAY (Jean-Philippe), frère du précédent, né à Sleswig, en 1726, mort le 12 janvier 1776, a traduit en allemand les Observations critiques de Nordberg, sur l'Histoire de Charles XII (par Voltaire), et d'autres ouvrages suédois, et a publié plusieurs dissertations curieuses sur la géographie et l'histoire des pays du Nord, dans les recueils de l'académie de Gœttingen.

MURRAY (Jean-André), frère du précédent, né à Stockholm, le 27 janvier 1740, mort le 22 mai 1791, était professeur de médecine, et directeur du jardin botanique de Gœttingen. Outre plusieurs traductions et dissertations, dont on peut voir le détail dans Meusel, nous citerons de lui : *Enumeratio librorum præcipuorum medici argumenti*, Leipzig, 1773 (1772), in-8°; *Bibliothèque de médecine pratique*, Gœttingen, 1774-81, 12 n°s formant 3 vol. in-8° (en allemand); *Apparatus medicaminum*, 1776, 1792, 6 vol. in-8°.

MURRAY (Jean), médecin, né en Écosse, professa la physique, la chimie et la matière médicale à Édimbourg avec une grande réputation, et mourut dans cette ville le 22 juillet 1820. Il a publié, entre autres ouvrages (en anglais) : *Éléments de chimie*, 1801, 1810, 2 vol. in-8°; *Éléments de matière médicale et de pharmacie*, 1801, 2 vol. in-8°; *Système de chimie*, 1806, 4 vol. in-8°; avec un *Supplément*, 1809, in-8°.

MURRAY (Guillaume-Vans), homme d'État et diplomate américain, naquit dans le Maryland en 1761. Après la paix de 1783, sa famille l'envoya à Londres pour y étudier la jurisprudence. Dès son retour aux États-Unis, il suivit avec assiduité le barreau, et exerça la profession d'avocat jusqu'au moment où il fut élu membre de la législature du Maryland. Pendant trois élections consécutives, de 1791 à 1797, il fut appelé à occuper un siége à la chambre des représentants des États-Unis, qui le compta au nombre de ses orateurs les plus éloquents. Son mérite et sa capacité avaient été appréciés par Washington, qui, dans un des derniers actes de son administration, nomma Murray, ministre des États-Unis près la république batave. Jean Adams ayant succédé à Washington, apprécia comme lui les talents diplomatiques de Murray, et le chargea de se rendre à Paris pour y négocier, avec Ellsworth et Davie, un traité de paix qui fut signé, par les trois plénipotentiaires des États-Unis, le 30 septembre 1800, et qui n'a pas peu contribué à la prospérité de l'Amérique. Murray alla aussitôt reprendre ses fonctions à la Haye; mais son gouvernement n'ayant pas jugé convenable de conserver cette légation, il retourna aux États-Unis au mois de décembre 1801. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite à Cambridge, sur la côte orientale du Maryland, où il mourut le 11 décembre 1803.

MURRAY (William). *Voyez* **MANSFIELD**.

MURRAY (Alexandre), linguiste et orientaliste, naquit le 22 octobre 1775, à Kitterick, en Écosse. Son père, simple berger, ne put lui procurer qu'une éducation bornée aux petites écoles. Doué des dispositions les plus heureuses, le jeune pâtre y suppléa par ses propres efforts, et mit tant d'ardeur à s'instruire, qu'il fut bientôt en état de donner des leçons particulières à quelques enfants de famille. Un goût prédominant le portait vers l'étude des langues; il apprit le français, le latin, le grec et même l'hébreu. Déjà connu avantageusement, il entra, en 1794, au collége d'Édimbourg, où il cultiva la littérature d'Orient; puis il embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir été, pendant plusieurs années, curé de la paroisse d'Urr, il reçut le doctorat, et obtint, en 1812, la chaire de langues orientales à l'université d'Édimbourg, fonctions qu'il n'exerça pas longtemps, car il mourut le 15 avril 1813. Outre quelques poésies composées dans sa jeunesse, on a de lui une *Histoire de la vie et des écrits de Jacques Bruce*, Édimbourg, 1808, in-4°, et une *His-*

toire des langues européennes (ouvrage posthume), Édimbourg, 1823, 2 vol. in-8°.

MURRAY. *Voyez* **LINDLEY-MURRAY.**

MURSINNA (Chrétien-Louis), célèbre chirurgien prussien, naquit à Stolpe, dans la Poméranie, le 17 décembre 1744. Il commença par servir comme chirurgien subalterne dans un régiment de l'armée prussienne; puis, s'étant fait remarquer par ses talents et ses écrits, il parvint en 1787, et en montant de grade en grade, à celui de chirurgien en chef de l'armée. La même année, il fut nommé professeur à l'hôpital de la Charité de Berlin. Après une vie active, qui fut partagée entre les devoirs de professeur, la pratique des opérations chirurgicales et le travail du cabinet, il termina sa carrière le 18 septembre 1823. Voici les titres de ses ouvrages, qui ont tous été publiés en allemand : *Considérations sur la dyssenterie, avec un appendice sur les fièvres putrides,* Berlin, 1780, in-8°; *Observations médico-chirurgicales,* ibid., 1782-83, in-8°; *Traité des maladies des femmes enceintes, des femmes en couches et des nourrices,* ib., tome I, 1784; t. II, 1786, in-8°; *Portrait d'un chirurgien,* ibid., 1787, in-8°; *Traité sur la perforation du crâne,* Vienne, 1800, in-4°; *Journal de chirurgie, de pharmacie et d'accouchements,* Berlin, 1800-1811, in-8°.

MURTOLA (Gaspard), poëte italien, naquit à Gênes, vers 1560. Après avoir étudié les belles-lettres et le droit dans sa patrie, il fut envoyé à Rome en qualité de secrétaire de son compatriote Jean Serra, depuis cardinal et commissaire de l'armée de Hongrie. Son emploi l'obligea de suivre ce prélat à la cour de l'Empereur. Depuis il alla à Turin avec Pierre-François Costa, évêque de Savone et nonce apostolique; il plut au duc de Savoie, Charles-Emmanuel, qui le prit pour secrétaire. Peu de temps après, il publia son poëme de la création du monde, sous ce titre : *Della creazione del mondo, poema sacro, giorni sette canti sedeci.* Le cavalier Marin, qui se trouvait alors à Turin, attaqua ce poëme dans un sonnet fort piquant qu'il distribua à tous les seigneurs de la cour. Murtola furieux, attendit un jour Marin dans la rue et lui tira un coup de pistolet. La balle blessa au bras un favori du duc. L'assassin, mis d'abord en prison, fut bientôt relâché, grâce à la générosité de son adversaire, qui sollicita pour lui la clémence souveraine. Murtola mourut vers 1624. Outre le poëme dont nous avons parlé, il avait publié un recueil de vers italiens, in-12, et un poëme latin intitulé : *Nutriciarum, sive Næniarum libri tres,* 1602, in-12.

MURVILLE (Pierre-Nicolas ANDRÉ, plus connu sous le nom de), auteur dramatique, né en 1754, concourut dès l'âge de 19 ans pour le prix de poésie à l'Académie française, qu'il n'obtint point; mais en 1776, il le partagea avec Druet, élève de l'abbé Delille. En 1779 il mérita l'*accessit* pour une *Épître à Voltaire,* et en 1785 il reçut le prix d'encouragement décerné par l'Académie pour sa comédie de *Melcourt et Verseuil,* qui donna des espérances qu'il n'a pas justifiées. Pendant les guerres de la révolution, Murville servit dans les armées en qualité de capitaine. Revenu à Paris, il s'y livra de nouveau aux lettres, et mourut presque dans l'indigence en décembre 1814. Parmi ses nombreuses productions, qui, pour la plupart, ne s'élèvent guère au-dessus du médiocre, on citera : *les Adieux d'Hector et d'Andromaque,* pièce qui partagea le prix en 1776; la tragédie d'*Abdelazis et Zuleima,* représentée en 1791, et l'*Année champêtre,* poëme en IV chants et en vers libres, suivi de *Poésies diverses,* 1807, in-8°. Les *Almanachs des Muses* et autres recueils contiennent beaucoup de pièces de Murville.

MUSA (Antonius), célèbre médecin, était un affranchi de la famille Pomponia. Il guérit l'empereur Auguste d'une maladie contre laquelle avait échoué tout l'art des médecins, fut comblé de richesses par le maître du monde, et obtint de la reconnaissance du peuple romain une statue dans le temple d'Esculape. Il soigna Marcellus dans la maladie qui l'emporta; mais sa réputation ne souffrit en rien de ce malheur, parce qu'on crut le jeune prince empoisonné. Il avait aussi la confiance d'Horace, et était l'ami de Virgile, qui a loué son esprit et son goût dans une jolie épigramme. Il paraît qu'il avait laissé des observations sur les propriétés médicales de quelques plantes, du cloporte et de la vipère (*Pline,* tome XXIX, chapitre 6). On lui attribue un petit *Traité de la bétoine,* publié par Humelberg, avec des notes. Les fragments qui nous restent de lui ont été publiés par Floriano Caldani, Bassano, 1800, in-8°. Voyez la dissertation d'Ackermann : *De Anton. Musa et libris qui illi adscribuntur,* 1786, in-4°.

MUSÆUS (Jean-Charles-Auguste), littérateur, né à Iéna en 1735, mort en 1788, se trouva dès sa jeunesse dans l'obligation de se créer des ressources par ses travaux littéraires. Nommé pasteur à Eisenach, il ne put se faire agréer aux paysans qui se souvenaient de l'avoir vu danser; et plus tard, les places qu'il obtint de précepteur des pages du duc de Saxe-Weimar et de professeur au gymnase de Weimar, n'auraient pu fournir aux besoins de sa famille. Ses ouvrages eurent du succès, mais ne l'enrichirent pas. On cite de lui : *Grandison der zweite* (le second Grandisson, etc.), Eisenach, 1760-1762, 3 vol. in-8°; réimprimé sous le titre de *Der deutsche Grandison* (le Grandisson allemand), ibid., 1781, 2 vol.; *Das Gartner madchen* (la Jardinière), opéra-comique en 3 actes, joué à Leipzig et imprimé à Weimar en 1771, in-8°; *Physiognomische Reisen* (Voyages physiognomiques), Altenbourg, 1778-1779, 4 vol. in-8°; ibid., 1781, 4 vol. in-8°; *Volksmarchen der Deutschen* (Contes populaires), Gotha, 1782, 5 vol. in-8°; 1787, 6 vol.; 1806, 8 vol.; *Freund Heins Erscheinungen,* etc. (Apparition de l'ami Hein), sous le nom supposé de Schellenberg, Winterthur, 1785, in-8°, 24 figures; *Straussfedern* (Plumes d'autruche), 1787-1797, 7 vol. in-8° : c'est un recueil de petits romans et de contes, dont le premier volume seul est de Musæus; traduit en français par Paul de Kock, 1826, 5 vol. in-18; *Moralische kinder-klapper* (imitation des *Hochets moraux* de Monget), 1788, in-8°; 1794. Kotzebue, son neveu, a publié ses *OEuvres posthumes,* 1791.

MUSÆUS. *Voyez* **MUSÉE.**

MUSART (Nicolas), l'une des victimes de la révolution française, était curé de Somme-Vesle, village du diocèse de Châlons-sur-Marne. L'assemblée nationale avait décrété, le 12 juillet 1790, une constitution civile du clergé, qui attaquait le dogme, renversait l'ordre de la hiérarchie, et sapait les fondements de la discipline. Le décret du 26 août 1792 qui condamnait à la dépor-

lation les prêtres insermentés, força Musart d'abandonner sa paroisse et de quitter sa patrie. Ayant pris un passe-port pour Spire, il partit peu de jours après les massacres de septembre 1792. Il alla ensuite dans les Pays-Bas, où il trouva dans la charité des fidèles tous les secours dont il avait besoin. Mais toujours ses chers paroissiens étaient présents à son esprit. Il demanda à son évêque la permission d'aller les rejoindre, qui d'abord lui fut refusée à cause de la rigueur de la persécution; mais il l'obtint par de nouvelles instances, et le 30 juin 1795, il prenait avec un autre prêtre le chemin de la France. Bientôt parut un nouvel édit de persécution, la loi du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), qui renouvela les lois sanguinaires de 1793 contre les prêtres déportés. Leur tête fut mise à prix. Sans s'inquiéter des dangers qui le menaçaient, le curé de Somme-Vesle continua ses fonctions, marchant presque toutes les nuits, allant de village en village secourir et consoler les catholiques qui se trouvaient sans pasteurs. Après 5 mois de travaux continuels, il tomba malade, et se retira chez un de ses parents à Somme-Suippe, où il fut découvert et arrêté le 22 février 1796. Il fut conduit à Reims, condamné à mort le 11 mars et exécuté le lendemain.

MUSCHENBROEK. *V.* **MUSSCHENBROECK.**

MUSCULUS (Wolfgang), théologien protestant, né en 1497 à Dieuze, en Lorraine, mort à Berne en 1563, se vit souvent, dans sa jeunesse, réduit à la plus extrême misère : il fut même sur le point un jour de travailler, comme manœuvre, aux fortifications pour gagner sa vie. Enfin, après quelques traverses, il fut élu diacre de l'église réformée de Strasbourg, puis ministre à Augsbourg, député du sénat de cette ville aux conférences de Worms et à celles de Ratisbonne, et professeur de théologie à Berne. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans les *Éloges des savants*, par Teissier, entre autres : *Commentarii in Genesim*, 1557, in-fol.; *Enarrationes in totum Psalterium*, 1550, in-fol.; *Commentarii in Matthæum*, 1541, 1544, 3 tomes en un vol. in-fol.; *Loci communes*, 1554 et 1560.

MUSÉE, poëte grec, auteur du petit poëme de *Héro et Léandre*. Une erreur, que le nom de Scaliger était bien capable d'accréditer, attribua quelque temps cette agréable production à Musée l'Athénien, que Virgile place, dans ses Champs-Élysées, à la tête des poëtes qui ont fait de leurs talents un usage digne d'Apollon. Mais une semblable hypothèse devait tomber devant l'examen de la critique. Elle reconnut sans peine l'impossibilité d'accorder à un poëte supposé plus ancien qu'Homère, un ouvrage qui porte les caractères d'une école si différente de la sienne. Ce petit chef-d'œuvre parut imprimé pour la première fois à Venise, dans le courant de 1494. Cette édition *princeps* fut suivie d'un grand nombre d'autres, parmi lesquelles on signalera celles de Kromayer, Halle, 1721, in-8°; de Math. Roëver, Leyde, 1737, in-8°; de Joh. Schræder, Leewarden, 1742, in-8°; de C. F. Heinrich, Hanovre, 1793, petit in-8°; regardée comme la meilleure; celle enfin de L. H. Teucher, Halle, 1801, in-8°. Ce poëme a fourni à Gentil-Bernard le sujet et les détails principaux de *Phrosine et Mélidor*, et à le Franc de Pompignan, un drame lyrique en 5 actes. Il a été traduit en vers par Cl. Marot; et par M. Mollevaut, Paris, 1805 et 1816. Deux des plus savants hellénistes français, la Porte du Theil et Gail, l'ont traduit en prose, 1784-1796; ils avaient été devancés en 1774, par Moutonnet de Clairfons. — On compte encore un Musée, Thébain, qui florissait longtemps avant la guerre de Troie; un autre d'Éphèse, auteur d'une volumineuse Épopée, intitulée *la Perséide*; et enfin un poëte latin, contemporain de Martial, qu'il révoltait par l'obscénité de ses écrits.

MUSELLI (le marquis Jacques), archéologue et numismate très-distingué, naquit en 1697, à Vérone, consacra sa vie et sa fortune à former un des plus beaux cabinets d'antiquités qu'on ait vus en Italie, et mourut, dans sa patrie, en 1768. Il a publié : *Numismata antiqua collecta et edita*, Vérone, 1750, 3 vol. in-fol. avec 315 planches; *Antiquitatis reliquæ collectæ, tabulis incisæ et explicationibus illustratæ*, ibid., 1756, 2 vol. in-fol., avec 183 planches. Ces cinq volumes, dont les deux derniers contiennent les bronzes et les marbres, ont été reproduits, en 1760, sous le titre de *Musæum musellianum*.

MUSGRAVE (Guillaume), médecin et antiquaire, né en 1657 à Charlton-Musgrave, dans le comté de Sommerset, mort en 1721, membre du collége des médecins de Londres et de la Société royale, dont il avait été élu secrétaire en 1684, a publié, entre autres ouvrages : *De athridite anomalâ sive internâ dissertatio*, 1707, in-8°; *De aquilis romanis epistola*, 1713, in-8°; *Geta britannicus; accedit domûs severianæ synopsis chronologica, et de icunculâ quondàm M. regis Alfridi dissertatio*, Exeter, 1716, in-8°, figures; *Belgium Britannicum, in quo illius limites, fluvii, urbes, viæ militares, populus, lingua, dii, monumenta, aliaque permulta, clariùs et uberiùs exponuntur*, 1719, in-8°.

MUSGRAVE (le docteur Samuel), petit-fils du précédent, et membre aussi de la Société royale de Londres, pratiqua la médecine à Exeter, sa ville natale, et mourut en 1782, laissant : *Exercitationes in Euripidem*, 1762, in-8°; *Animadversiones in Sophoclem*, 1800, 3 vol. in-8°; *Apologia pro medicinâ empiricâ*, 1763, in-4°, etc.

MUSGRAVE (sir Richard), écrivain politique, d'une ancienne famille dont on fait remonter l'origine à l'un des compagnons de Guillaume le Conquérant, naquit vers 1757 ou 1758, selon les uns, à Musgrave, dans le comté de Westmoreland, et, selon d'autres, dans le comté de Waterford. Il épousa, en 1780, Deborah Cavendish. Peu après ce mariage, Musgrave fut élu membre du parlement d'Irlande, et se prononça très-fortement en faveur de toutes les mesures du gouvernement. Il résigna bientôt cette situation pour le poste lucratif de collecteur de l'excise de la ville de Dublin, et, en 1782, il fut créé baronnet. Ce fut à l'époque la plus animée des troubles d'Irlande, pendant qu'il exerçait les fonctions de shérif, qu'un prisonnier, contre lequel le jury avait prononcé un verdict régulier de culpabilité, fut commis à sa charge, pour qu'il fît procéder à son exécution. Mais, le bourreau ne paraissant pas, et personne ne se présentant pour le suppléer, le baronnet Musgrave, après avoir vainement offert une somme considérable à celui qui voudrait exécuter l'arrêt de la justice, se vit réduit à la dure nécessité de pendre lui-même le malheureux condamné. Les progrès de l'insurrec-

tion ayant été arrêtés, sir Richard Musgrave crut devoir publier l'histoire non-seulement de cette insurrection, mais aussi de toutes celles qui avaient eu lieu depuis l'arrivée des Anglais en Irlande. Son ouvrage, dans lequel il donne la biographie des principaux personnages qui ont figuré dans ces drames lamentables, est écrit avec une extrême partialité. Il serait trop long et de peu d'utilité de donner la liste des nombreux écrits qui furent publiés contre lui; il ne répondit qu'à ceux dont les auteurs, les docteurs Drumgoole et Caulfield, jouissaient, en Irlande, d'une grande réputation. Musgrave mourut, dans sa maison de Dublin, le 7 avril 1818, et, comme il ne laissa point d'enfants mâles, son titre passa au fils de son frère. Les ouvrages qu'il a publiés sont : *Lettre sur la situation présente des affaires publiques*, 1794, in-8°; *Considérations sur l'état actuel de la France et de l'Angleterre*, 1796, in-8°; *Vue succincte de la situation politique des États du Nord*, 1801, in-8°; *Mémoires des différentes rébellions de l'Irlande, depuis l'arrivée des Anglais, avec des détails particuliers sur celle qui éclata en* 1798, 1801, in-4°, etc.

MUSH (Jean), missionnaire anglais, né dans le Yorkshire au 16e siècle, prêcha surtout dans le nord de l'Angleterre, où il s'acquit la confiance générale par son savoir, sa sagesse et son expérience. On lui attribue, entre autres écrits : *Declaratio motuum et turbationum inter jesuitas et sacerdotes seminariorum, in Angliâ*, 1601, in-4°.

MUSIUS ou **MUYS** (Corneille), supérieur du monastère de Sainte-Agathe à Delft, né dans cette ville en 1503, se fit généralement aimer par la douceur de ses mœurs et sa charité envers les pauvres, et fut honoré de l'estime de Guillaume Ier, prince d'Orange; il périt en 1572 sous les coups de la soldatesque effrénée de Lumey, comte de la Mark. On a de lui : *Solitudo, sive vita solitaria laudata* (en vers rimés), *et alia poemata*, 1566, in-4°. Quelques-unes des pièces de Musius ont été recueillies dans les *Deliciæ poetarum belgicorum*.

MUSLU, janissaire, chef de rebelles, vendait des fruits à Constantinople, en 1730, lorsque Patrona Khalil l'associa à ses coupables projets. Muslu le seconda dans son audace, son insolence et son ambition. Après la déposition d'Achmed III et la proclamation de Mahmoud Ier, Muslu, qui venait de présenter, au grand vizir, un prince de Moldavie, du choix des rebelles, déclara, de son chef, qu'il allait faire les fonctions ds kiaia des janissaires, en même temps que Patrona Khalil annonçait qu'il allait être capitan-pacha. Le kiaia des janissaires et le capitan-pacha eurent le même sort. Ils avaient osé, l'un et l'autre, paraître au divan, le cimeterre à la ceinture, affichant ainsi le mépris des lois, au-dessus desquelles ils se croyaient. Malgré cette précaution, qui n'était qu'une insulte à la majesté du sultan, Muslu fut poignardé en plein conseil, avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense.

MUSNIER DE LA CONVERSERIE (Louis-François-Félix, comte de), lieutenant général, né à Longueville (Pas-de-Calais), le 8 janvier 1766, entra comme cadet à l'école royale militaire de Paris, en 1780. En 1782, il passa sous-lieutenant au régiment de Piémont, où il obtint successivement les grades de lieutenant et d'adjudant-major. Fait capitaine du même régiment en avril 1792, il fut employé la même année, à l'armée du Rhin en qualité d'aide de camp du général en chef Lamorlière. Il servit, à l'armée des Côtes de l'Ouest, comme chef du premier bataillon du 106e régiment d'infanterie, eut, le 5 septembre 1795, le grade de colonel avec le commandement de la 187e demi-brigade. Nommé, le 18 juillet 1796, adjudant général, il passa, en cette qualité, à l'armée du Nord, en Hollande, et y devint chef de l'état-major général. Vers la fin de 1798, étant à l'armée d'Italie, il se rendit maître, par surprise, de la forteresse de Novarre, en Piémont, ce qui lui valut le grade de général de brigade. L'année suivante, on lui confia le commandement d'une brigade de l'armée de réserve qui rentra en Italie par le mont Saint-Bernard. Le général Musnier défit, en 1800, le régiment autrichien de Klebeck, et entra de vive force à Plaisance. Il se distingua à la bataille de Marengo, et mérita le surnom glorieux d'*incomparable*. De nouveaux exploits le firent nommer général de division en février 1805; il commanda la 15e division militaire, et surveilla les côtes maritimes. On le chargea, en 1807, de la première division du corps d'observation des côtes de l'Océan, qui prit le nom de troisième corps de l'armée d'Espagne, et après, celui d'armée d'Aragon. Sa division se distingua au siége de Saragosse, en 1808; à la bataille de Maria, en juin 1809, et fit 6,000 prisonniers devant Lérida, en juin 1810. Posté à Uldecona, au royaume de Valence, pour couvrir le siége de Tortose, il battit 2,000 hommes d'infanterie et 500 cuirassiers, et, en novembre, une armée de 12,000 hommes qui croyait le surprendre. Il fut ensuite nommé gouverneur de Tortose qui s'était rendue; assista au siége de Valence, rentra en France au commencement de décembre 1813, et eut l'ordre de mettre en défense et d'approvisionner les places de l'Est; mais l'invasion de l'ennemi l'arrêta à Besançon. Se trouvant à Lyon avec une poignée de soldats, il tint en échec les Autrichiens, et remporta ensuite différents avantages à Bourg, à Lons-le-Saunier, jusqu'au moment où les Français se virent forcés de se retirer derrière l'Isère. A la première restauration le général Musnier fut nommé inspecteur général des troupes de Boulogne, Calais, Dunkerque et Saint-Omer, et, en 1815, inspecteur des 5e et 18e divisions militaires : une ordonnance du roi, du 1er août 1815, l'admit à la retraite. Il ne fut plus employé depuis, et mourut à Paris le 15 novembre 1837.

MUSONIUS RUFUS (Caius), philosophe stoïcien, fut exilé à Giara, sous le règne de Néron, et rappelé par Vespasien. — Un philosophe cynique, du même nom et de la même époque, fut lié avec le célèbre Apollonius de Tyane. On a plusieurs *lettres* qu'ils s'écrivirent, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome XXXI, page 131.

MUSSARD (Pierre), ministre de l'Église réformée, né à Genève vers 1630, mort en 1681, a publié : *Conformités des cérémonies modernes avec les anciennes, où l'on prouve, par des autorités incontestables, que les cérémonies de l'Église romaine sont empruntées des païens*, 1667, in-8°, réimprimé à Amsterdam, 1744, in-12.

MUSSATO (Albertino), poëte latin et historien distingué, né à Padoue en 1261, acquit au barreau une grande réputation et une fortune considérable, fut créé

chevalier en 1296, remplit ensuite plusieurs missions auprès de l'empereur Henri VII, avec plus d'habileté que de bonheur, et fut tour à tour l'objet de l'ingratitude et de la reconnaissance exaltée de ses concitoyens. Cane de la Scala ayant été nommé vicaire impérial pour la Marche trévisane, Mussato chercha d'abord à détourner les Padouans d'une révolte qu'il prévoyait devoir leur être funeste; mais dès qu'il vit la guerre commencée malgré ses conseils, il ne songea plus qu'à défendre sa patrie, et s'illustra encore en la servant de son épée. Exposé aux fureurs d'une populace aveugle, il fut obligé de s'enfuir à Vico-d'Aggere, d'où l'on ne tarda pas de le rappeler, pour l'honorer d'un triomphe en même temps que de la couronne poétique (1314). Peu de jours après, il rejoignit l'armée sous les murs de Vicence, fut fait prisonnier, et traité avec distinction par Cane de la Scala. Une trêve signée au bout d'un mois lui permit de retourner à Padoue, et d'y rédiger l'histoire des événements auxquels il avait eu une part glorieuse. La guerre ayant recommencé en 1317, il rendit encore aux Padouans d'importants services qui ne purent le mettre à l'abri de leurs injustes soupçons. Exilé à Chiozza, en 1325, il mourut loin de son ingrate patrie, en 1329. On a de lui : *Historiæ augustæ de rebus gestis Henrici VII cæsaris libri XVI; De gestis Italicorum post Henricum VII, libri XII;* 2 tragédies, *Eccerinus,* et *la Mort d'Achille;* des *poëmes,* des *épîtres,* des *élégies,* des *églogues,* etc., en latin. Ses ouvrages ont été publiés avec des notes de Félix Osio, Laur. Pignorio et Nicol. Villani, Venise, 1636, in-fol. Il a laissé aussi quelques vers licencieux, que l'on conserve manuscrits.

MUSSATO (J. F.), littérateur, né à Padoue en 1553, mort dans cette ville en 1613, fut un des principaux soutiens de l'académie de sa patrie. Il était très-savant dans les langues grecque, latine et hébraïque, mais on ne connaît de lui que quelques *vers grecs* dans les recueils de temps, et plusieurs *inscriptions* et *épitaphes,* sur des édifices publics et dans des églises de Padoue.

MUSSCHENBROEK (Pierre van), célèbre physicien, né à Leyde le 14 mars 1692, mort dans cette ville le 19 septembre 1761, contribua par ses leçons, ses exemples et ses ouvrages, à l'introduction de la physique expérimentale et du newtonianisme en Hollande. Nommé en 1719 professeur de philosophie et de mathématiques, et professeur extraordinaire dans l'université de Duisbourg sur le Rhin, il acquit bientôt une grande réputation. Les curateurs de l'académie d'Utrecht l'appelèrent dans cette ville en 1723 pour y occuper la chaire de philosophie et de mathématiques. Cette ville, où il resta jusqu'en 1735, fut le théâtre de ses travaux les plus importants. Il refusa les offres que lui firent le roi de Danemark pour l'attirer à Copenhague, et le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, à Gœttingen; et les curateurs de l'académie d'Utrecht, sachant de quelle importance il était pour eux de conserver un professeur de cet ordre, lui conférèrent en 1732 la chaire d'astronomie; mais invité, en 1739, à venir remplacer à Leyde Wittichius dans la chaire de philosophie, il ne put résister aux vœux de ses compatriotes, et prit possession de sa nouvelle charge en 1740; il demeura depuis constamment attaché à cette université, malgré les propositions qui lui furent faites par plusieurs souverains. Il était correspondant de l'Académie des sciences de Paris, de celles de Pétersbourg, de Berlin, de Montpellier et de la Société royale de Londres. Parmi ses ouvrages on distingue : *De aeris præsentiâ in humoribus animalium,* 1718; *De certa methodo philosophiæ experimentalis,* 1723; des *Éléments de physique,* publiés en latin, 1726, et réimprimés plusieurs fois avec des additions importantes, notamment après sa mort sous le titre de: *Introductio ad philosophiam naturalem;* la traduction en français par Sigaud de Lafond, est intitulée : *Cours de physique expérimentale et mathématique,* 1769, 3 vol. in-4°; *Dissertationes physicæ experimentalis et geometricæ,* 1729, in-4°; *De methodo instituendi experimenta physices,* 1730.

MUSSET (J. M.), curé de Falleron, à l'époque de la révolution, en embrassa la cause avec ardeur, prêta le serment civique et religieux et fut élu, en 1791, député du département de la Vendée à l'assemblée législative, et ensuite à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Pendant la session conventionnelle, il fut envoyé, comme représentant du peuple, dans un grand nombre de départements; et, quoique partisan zélé de la Montagne, il sut inspirer la terreur sans se montrer cruel. Devenu membre du conseil des Cinq-Cents, il en sortit le 20 mai 1797; et, après la cessation de ses fonctions législatives, fut nommé administrateur de la loterie, puis commissaire du Directoire à Turin, pour l'organisation du Piémont en quatre départements. Il quitta cette ville après la défaite des Français sur l'Adige, au moment où Suvarow s'avançait dans les plaines du Piémont. En 1800, les consuls lui donnèrent la préfecture de la Creuse, et en mars 1802, il fut appelé au corps législatif, dont il fit partie jusqu'en 1807. Retiré des fonctions publiques, la loi du 12 janvier 1816 le contraignit de quitter la France comme régicide. Il se réfugia en Belgique, et mourut dans l'exil à un âge très-avancé.

MUSSET (Louis-Alexandre-Marie de), marquis de Cogners, né le 14 novembre 1753, à la Bonaventure, commune de Mazangé, dans le Vendômois, appartenait à une ancienne famille de ce pays. Entré de bonne heure dans la carrière militaire, il devint sous-lieutenant au régiment d'Auvergne, en 1769, puis lieutenant, capitaine, lieutenant des maréchaux de France, et fit partie de l'assemblée provinciale du Maine, en 1787. Appelé, en 1801, au conseil général de la Sarthe, il fut élu, en 1809, membre du corps législatif, et siégea jusqu'en 1814. N'ayant pas été réélu, il se retira dans sa terre de Cogners, où il mourut vers 1838. On a de lui : *Mémoire sur la confrérie de Saint-George, en Franche-Comté,* 1773; *le Duel et l'Amitié à l'épreuve de l'amour-propre et de l'amour,* contes moraux, 1774; *Correspondance d'un jeune militaire,* ou *Mémoires du marquis de Luzigny et d'Hortense de Saint-Just,* Yverdun (Paris), 1778, 2 vol. in-12; *Lettre de Philobasileus,* 1797; *De la religion et du clergé catholique en France,* 1797, in-8°, etc.

MUSSET-PATHAY (Victor-Donatien), littérateur, né à Vendôme le 6 juin 1768, fut élevé à l'école militaire de cette ville, et servit pendant 11 ans dans l'arme du génie. Arrêté en 1793 comme suspect et frère d'émi-

gré, il passa dans les prisons tout le temps de la Terreur. En 1795 il fut employé dans les bureaux d'un commissaire des guerres à Tours. Plus tard le général Clarke, depuis duc de Feltre, le nomma chef de bureau au ministère de la guerre, d'où il passa en 1811 avec la même qualité au ministère de l'intérieur; il cessa d'être employé en 1818; mais ses amis parvinrent, au bout de quelques années, à le faire rentrer au ministère de la guerre comme chef du bureau de la justice militaire. Il mourut du choléra le 8 avril 1832. Longtemps attaché au général Marescot, il lui était resté fidèle dans toutes les fortunes. Parmi ses ouvrages on distingue : *Voyage en Suisse et en Italie fait avec l'armée de réserve,* 1800, in-8° ; les traductions de l'anglais de Golsmith, de l'*Abrégé de l'histoire grecque,* 1801, in-8°, et de l'*Abrégé de l'histoire romaine,* 1801, in-8°, réimprimé plusieurs fois ; *Vie militaire et privée de Henri IV,* etc., 1803, in-8°; *Relation des principaux siéges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises depuis* 1792, 1806, in-4°, avec atlas; *Recherches historiques sur le cardinal de Retz,* 1807, in-8°; *Bibliographie agronomique,* 1810, in-8°. Il fut l'un des collaborateurs du *Cours d'agriculture,* par Sonnini. Musset-Pathay publia en 1824 une édition des *OEuvres de J. J. Rousseau,* classées dans un meilleur ordre, avec des notes historiques et des éclaircissements. Deux de ses enfants, Paul et Alfred, sont connus dans les lettres.

MUSSO (Cornelio), l'un des plus célèbres prédicateurs de son siècle, né à Plaisance en 1511, mort à Rome en 1574, fut nommé par Paul III évêque de Bertinoro, puis de Bitonto, et assista au concile de Trente. On a de lui des *Sermons,* Venise, 1582 et 1590, 4 vol. in-4°. Ils furent extraordinairement applaudis; il serait curieux de les lire pour se convaincre du mauvais goût d'érudition et d'éloquence qui régnait alors dans la chaire comme partout ailleurs.

MUSTAPHA Ier fut proclamé empereur des Turcs, après la mort d'Achmet Ier, son frère, l'an de l'hégire 1026 (1617). Il est douteux si ce choix fut l'effet de la volonté du dernier sultan, ou celui de la politique des pachas, à qui le bas âge des enfants d'Achmet faisait redouter tous les troubles qui accompagnent une minorité. Mustapha, l'aîné des princes de la maison Ottomane, occupa donc le trône impérial; mais il ne tarda pas à prouver à ceux qui l'avaient reconnu pour maître, qu'il n'était qu'un tyran imbécile, entièrement incapable de gouverner. On le vit prodiguer follement les trésors de l'État, créer pacha de Damas, un itchoglan à peine sorti de l'enfance, dépouiller de son timar un des principaux officiers des spahis, pour en gratifier un paysan qui lui avait apporté à la chasse un pot d'eau fraîche. Ce fut lui qui fit arrêter le baron de Sancy, ambassadeur de France, soupçonné d'avoir favorisé l'évasion du prince polonais Koreski, fait prisonnier dans les guerres de Moldavie. Tous les ordres de l'État, la sultane Validé sa propre mère, le mufti, le divan tout entier, se réunirent pour déposer ce stupide fantôme de souverain. On le fit descendre du trône au bout de 4 mois; il se laissa reconduire et renfermer au fond du sérail d'où il n'aurait jamais dû sortir. Une bizarrerie de la fortune le remit en évidence 5 ans après. Le jeune Othman, fils d'Achmet Ier, et successeur de Mustapha, fut déposé par les janissaires qu'il voulait anéantir : la haine qu'ils portaient à l'un, leur fit oublier le mépris qu'ils avaient pour l'autre; et le mannequin vivant qui végétait dans une sombre prison, fut reporté de nouveau sur le trône des sultans l'an 1031 (1622). Sa stupidité ne l'avait pas abandonné : seulement, pour cacher la honte d'un retour si inconséquent, on publia que l'extérieur taciturne et recueilli du souverain restauré était l'effet de sa vie contemplative, et des méditations sublimes et religieuses auxquelles il était adonné par le plus respectable excès de sagesse et de piété. Mais l'imbécillité de Mustapha se changea bientôt en démence et en fureur. Il courait la nuit dans les dortoirs des itchoglans, frappant à toutes les portes, appelant à haute voix Othman, qu'il priait de ressusciter pour revenir régner à sa place. Il poursuivait, le sabre à la main, tous ceux qu'il rencontrait, et s'applaudissait de les voir tomber sous ses coups ; il mettait en pièces les meubles les plus précieux de son palais. La mesure se combla ; et ceux qui avaient relevé cette odieuse idole, la renversèrent de nouveau. Les janissaires se soulevèrent ; et, l'an de l'hégire 1032 (1623), Mustapha, renfermé cette fois à perpétuité, fit place à son neveu Amurath IV. Les Ottomans n'attentèrent pas à ses jours, par le respect qu'ils portent aux insensés. Il achevait de vivre méprisé ou plutôt oublié, lorsque le sultan, son successeur, prit ombrage de son existence, et le fit étrangler. Ainsi finit Mustapha Ier, en 1639, à l'âge de 54 ans. Avant lui aucun sultan de la race ottomane n'avait été déposé; aucun n'avait régné aussi peu de temps ; aucun n'avait succédé à son frère.

MUSTAPHA II, 22e sultan des Ottomans, fils de Mahomet IV, succéda, en 1106 (1695), à son oncle Achmet II; malgré les menées du grand vizir en faveur d'Ibrahim fils de ce prince. Mustapha avait environ 32 ans quand il monta sur le trône, et promettait un règne plus ferme et plus glorieux que celui de ses deux prédécesseurs Achmet et Soléiman. Dès la première année de son avénement, le pirate Mezzomorto reprit l'île de Chio aux Vénitiens; et Mustapha II marcha en personne contre les Impériaux, commandés par l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste. Les revers des règnes précédents firent prendre pour des victoires, des succès sans résultats décisifs ; et le sultan rentra triomphant dans Andrinople L'année suivante, il ramena en Hongrie une armée encore plus nombreuse : mais il trouva, pour lui tenir tête, le prince Eugène de Savoie; et la bataille de Zenta, livrée sur les rives de la Theiss, en 1697, et gagnée par les chrétiens, força Mustapha de fuir honteusement, se trouvant heureux de réunir les débris de son armée sous les murs de Témeswar. Cédant alors aux plaintes et aux murmures de ses peuples qui demandaient la paix, le sultan sut la faire avec adresse et dignité; et le traité de Carlowitz, conclu en 1699, fait autant d'honneur à sa mémoire et à son règne, qu'à l'habileté du négociateur, malgré la cession de la Transilvanie aux Impériaux, de Kaminieck aux Polonais, d'Azof aux Russes, et de la Morée aux Vénitiens. Cependant cette paix, à la fois glorieuse et utile à l'empire, amena la chute du prince qui l'avait sanctionnée. De retour dans sa capitale, Mustapha ne tarda pas à se rendre dans une de ses maisons de plaisance, où il se livre à la chasse et aux plaisirs : les murmures du peuple et des soldats l'obligent d'en sortir, et il se retire à Andri-

nople. Son absence augmente le désordre que le mécontentement avait occasionné à Constantinople. La déposition du grand vizir Houcéin, ministre, ami de la paix, calma momentanément les esprits : mais son successeur Daltaban la désapprouva, et tenta, par ses intrigues, de recommencer la guerre et de perdre, à la fois, le drogman Maurocordato, le reis-effendi Ramy, et le mufti Feyzullah. Le sultan fit tomber la tête du grand vizir, et cette exécution causa la révolte de 1703. Elle éclate à Constantinople, par l'imprudence du caïmekam Abdallah Kopröli, à peine âgé de 20 ans, qui indisposa les troupes. C'était le gendre du mufti qui était universellement détesté. Les séditieux se choisissent des chefs, nomment un mufti, de nouveaux ministres, et marchent sur Andrinople, au nombre de 50,000 hommes. Les troupes que le sultan leur oppose, loin de leur résister, passent dans leurs rangs. En vain Mustapha abandonne le vieux mufti à la haine des rebelles, qui lui font souffrir mille indignités. En vain il s'abaisse jusqu'à flatter leurs chefs, et à les confirmer dans les dignités qu'ils ont usurpées. Ce prince, qui n'avait point un caractère cruel, ne voulut pas conserver le trône en sacrifiant Achmet, son frère, que les révoltés voulaient proclamer son successeur. Se résignant à son sort, il lui remit l'aigrette impériale, le 24 août (ou le 20 septembre selon l'*Art de vérifier les dates*). Épargné à son tour par Achmet III, Mustapha II acheva sa vie dans l'intérieur du sérail : il mourut, d'hydropisie, l'année suivante, à l'âge de 40 ans, après en avoir régné 8.

MUSTAPHA III, l'aîné des enfants du sultan Achmet III, succéda, en 1757, à son cousin Osman III. Pendant 27 années d'intervalle depuis le détrônement d'Achmet jusqu'à la mort d'Osman, Mustapha avait vécu renfermé, placé entre l'ennui et l'inquiétude, frappé sans cesse de la crainte de voir le poison terminer ses jours. Les grands de l'empire le crurent faible et se flattèrent de gouverner sous son nom; le peuple espéra qu'il serait prodigue : les uns et les autres se trompaient. Son caractère guerrier plaisait à des soldats que 18 ans de paix indignaient depuis trop longtemps. Cependant le grand vizir Raghib-Pacha, qui obtint toute la confiance de Mustapha III, et qui la méritait, lui fit adopter des dispositions plus pacifiques, qui, dans les circonstances où était l'Europe, ne convenaient ni à la gloire ni à l'intérêt de l'empire ottoman. Il s'occupa d'abord de réformes économiques, supprima plusieurs emplois inutiles; diminua le luxe du sérail, renouvela les lois somptuaires, et les anciennes ordonnances sur le costume obligatoire des Grecs, des Arméniens et des Juifs. Ce ne fut qu'en 1768, que la Porte ouvrit les yeux, et commença à se mêler de la révolution de Pologne et de la querelle des Russes et des Polonais. La mort du grand vizir Raghib-Pacha laissa éclater la guerre entre les cours de Pétersbourg et de Constantinople. Mustapha prit les armes en 1769 ; il aurait dû commencer à combattre, dès l'année 1763. La première campagne, entreprise sous de fâcheux auspices, aboutit, pour le sultan, à la perte de Choczim, de la Moldavie et d'une partie de la Valachie : celle de 1770 fut encore plus désastreuse; elle fut signalée par la terrible bataille navale de Tchesmé, près de l'île de Scio, par l'incendie de la flotte ottomane, la défaite du kan de Crimée sur le Pruth, la déroute de l'armée du grand vizir à l'embouchure de cette rivière, et par la perte de Bender, de la Bessarabie et de plusieurs îles de l'Archipel. Dans le même temps, l'Albanie et la Morée, excitées par les Russes, tentaient de se soulever; Ali-Bey s'emparait de l'Égypte, et la dérobait à la domination du Grand Seigneur; le cheik Dhaher régnait en prince indépendant sur une partie de la Syrie, et les Turcs disputaient avec peine le Danube à leurs ennemis. En 1771, la Crimée tomba au pouvoir des Russes; enfin, en 1772, sous la médiation de l'Empereur et du roi de Prusse, le congrès de Foczani fut convoqué, et rompu presque aussitôt; des conférences à Bucharest, n'eurent pas plus de succès. La guerre continua; et la campagne de 1773 procura quelques avantages aux Ottomans. Le courage de Mustapha n'était pas abattu : ce prince avait le projet de se mettre à la tête de ses armées; mais ses forces physiques ne répondirent pas à la vigueur de son caractère. A la fin de 1773, sa santé s'affaiblit visiblement; il fit appeler Abdul-Hamid son frère et son successeur, lui recommanda son fils Sélim, devenu depuis Sélim III, et mourut le 21 janvier 1774, âgé de 58 ans. Mustapha III était né avec un jugement sain, un cœur droit; et ses mœurs étaient austères : il s'était instruit dans sa prison par l'étude de l'histoire et des lois; il avait l'élocution facile, mais l'esprit médiocre. L'incapacité de ses généraux fut la seule cause de ses revers; il n'eut pas de grands talents, mais du zèle et de bonnes intentions.

MUSTAPHA IV, 29e empereur ottoman, fils aîné du sultan Abdul-Hamid, fut tiré du vieux sérail, et porté au trône, par la révolution qui en précipita le malheureux Sélim III, son cousin germain, le 29 mai 1807. La mort de quelques ministres et des chefs de la nouvelle milice, nommée *Nizam-djedid,* instituée par Sélim, ayant apaisé les janissaires, la tranquillité fut bientôt rétablie à Constantinople; mais l'insurrection gagna les provinces. Le grand vizir, qui commandait l'armée de Valachie contre les Russes, et qui venait d'obtenir quelques succès, fut massacré par les séditieux. Le pacha de Bagdad fut assassiné par son kiaia, que la Porte lui donna pour successeur. Les pachas de Damas et de Tripoli se firent la guerre. Celui d'Alep fut chassé par les janissaires. Les Wahabis, maîtres des deux villes saintes en Arabie, continuaient leurs progrès sur les frontières de la Syrie, et s'emparaient d'Annah sur l'Euphrate. Les Russes attaquaient l'empire ottoman en Europe, battaient en Asie le pacha d'Erzeroum, et secondaient les efforts des Serviens, qui combattaient sous les ordres du fameux Czerni George, pour recouvrer leur indépendance. Telle était la situation des affaires, lorsque Mustapha IV fut proclamé sultan. Il publia un firman, pour renouveler la déclaration de guerre contre la Russie. Il promit de rétablir les anciens usages, les anciennes limites de l'empire, supprima les nouveaux impôts, abolit toutes les institutions de Sélim, et détruisit même l'imprimerie de Scutari. Quelques événements heureux signalèrent le court règne de Mustapha. Le capitan pacha, Seid-Aly, combattit avec avantage la flotte russe de l'amiral Siniawin, près de Tenedos, et mérita les éloges, les distinctions et le surnom de *Ghazy* (vainqueur des infidèles), que lui donna son souverain, dans une audience solennelle. La paix de Tilsitt et la médiation de la France amenèrent la conclu-

sion d'un armistice, qui fut signé, le 24 août, entre la Russie et la Porte Ottomane, et d'un second entre cette dernière puissance et les Serviens. Les Anglais, qui, sous le règne de Sélim, avaient forcé l'entrée des Dardanelles, et menacé les murs du sérail, et qui, 2 mois avant la chute de ce prince, s'étaient emparés d'Alexandrie, échouèrent sous Mustapha, en voulant renouveler la première expédition. Lord Paget, leur ambassadeur, ne réussit pas mieux dans sa négociation pour obtenir que l'Égypte fût remise aux Anglais pendant tout le temps qu'ils seraient en guerre avec la France. Leurs troupes, taillées en pièces par celles du caïmakan Méhémet-Aly, depuis vice-roi de l'Égypte, dans une tentative qu'elles firent sur Rosette, furent bloquées dans Alexandrie, par ce pacha, qui les contraignit de capituler, et de rendre cette ville, où il entra, le 22 septembre. Malgré ces succès, malgré la sévérité que déploya Mustapha pour réprimer les insolentes prétentions des janissaires; malgré les mesures qu'il prit pour leur opposer un nouveau corps de troupes, disciplinées à l'européenne, mais habillées à la turque, il éprouva le même sort que Sélim. Ce dernier avait encore de nombreux partisans; Mustapha-Baïracdar, pacha de Roudschouk, et commandant l'armée d'observation sur le Danube, était secrètement leur chef. A la tête de ses troupes, il alla trouver le grand vizir, Tchelebу-Mustapha, dans son camp d'Andrinople, le força de se joindre à lui; et tous deux marchèrent sur Constantinople. Après avoir campé plusieurs jours devant cette capitale, il y entra, le 28 juillet 1808, fit prononcer la déposition du sultan Mustapha, par le mufti et les oulémas, qui lui devaient leur nomination, et s'avança vers le sérail, en demandant Sélim, que ce prince refusait de livrer. Sélim est égorgé, et son cadavre, offert à ses défenseurs, les anime plus encore à le venger. Mustapha est relégué dans la prison qu'avait occupée ce malheureux prince; et Mahmoud II, frère de Mustapha IV, est proclamé sultan. Mustapha-Baïracdar obtient les sceaux de l'empire; il s'attache à détruire le parti du dernier monarque, et à rétablir les institutions de Sélim. Une nouvelle révolution éclata, le 14 novembre: Mustapha et sa mère en furent les plus illustres victimes. Le grand vizir les fit étrangler, le 15, avant de se faire sauter en l'air. Le corps de ce prince fut porté, le 18, dans le tombeau de son père Abdul-Hamid; et le lendemain il lui naquit un fils, neveu du sultan Mahmoud, aujourd'hui régnant (1845).

MUSTAPHA, prétendu fils de Bajazet Ier, est mis, par quelques historiens, au nombre des imposteurs insignes. C'est un problème historique que de savoir si Mustapha, le fils aîné de Bajazet Ier, qui combattait auprès de son père à la désastreuse journée d'Ancyre, resta dans la foule des morts. Le sultan Mahomet Ier, son frère, et Amurath II, son neveu, n'eurent jamais de certitude à cet égard. La preuve en est dans le soin qu'ils ont eu de poursuivre et de faire mettre à mort 30 individus qui prirent le nom de ce légitime héritier du trône ottoman. Le plus remarquable de ces imposteurs, si ce n'est pas le prince Mustapha lui-même, est celui qui, 12 ans après la bataille d'Ancyre, parut en Valachie, reconnu et soutenu par Cinéis, gouverneur de Nicopolis et maître des rives du Danube. La vie politique de ce dernier, dont l'ingratitude et l'adresse égalaient la bravoure et l'ambition, jette une grande défaveur sur le souverain, véritable ou supposé, pour lequel il combattit; mais la vraisemblance de complicité entre le protecteur et le protégé, ne complète pas les preuves sur lesquelles l'historien doit asseoir son jugement. Quoi qu'il en soit, ce faux ou vrai Mustapha devint formidable. Mahomet Ier le défit en bataille rangée; et le prince ou l'imposteur vaincu se jeta dans Thessalonique, place forte de l'empire grec, dont le gouverneur, Lascaris, refusa de le livrer. L'empereur Manuel, ami de Mahomet Ier, mais qui soumettait ses affections à sa politique, feignit d'être arrêté lui-même par les lois de l'hospitalité, et ne voulut pas permettre que Mustapha, quel qu'il fût, se vît arraché de l'asile où il avait cru trouver son salut. L'île de Lemnos fut le lieu de son exil, et lui servit de prison jusqu'à la mort de Mahomet, en 1421. Manuel, quitte envers l'amitié, mais non pas sourd à la voix de ses intérêts politiques qui le portaient à susciter des ennemis aux Ottomans et à Amurath II, Manuel rendit la liberté à Mustapha, sous des conditions et des serments que ce dernier viola avant d'avoir perdu de vue le seuil de sa prison. Cette lâcheté, cet oubli des engagements les plus sacrés, semblent déposer contre sa naissance et ses prétentions; car on veut retrouver les sentiments généreux dans les princes ou dans ceux qui sont dignes de l'être. Quoi qu'il en soit encore, Mustapha fut reconnu dans Gallipolis, où il débarqua, et dans l'hexamillon de Thrace. Se trouvant à la tête de 60,000 hommes, commandés par ce même Cinéis, qui avait suivi sa fortune, il fut reçu dans Andrinople, aux acclamations de tout le peuple. Mais son ingratitude lui avait aliéné l'empereur Manuel, son libérateur; et Cinéis, son soutien, se laissa acheter. Mustapha, abandonné, saisi, fut emmené chargé de chaînes et vivant, à Amurath II. Il fut exposé dans Andrinople même, aux insultes du peuple, qui ne vit plus qu'un imposteur dans un malheureux; et ce faux ou vrai Mustapha termina, sur le gibet, son équivoque destinée.

MUSTAPHA, fils aîné du sultan Mahomet II, reçut de son père la souveraineté de la Caramanie, dont les princes venaient d'être chassés et dépouillés, en punition de leurs révoltes continuelles. Le jeune Mustapha, marchant sur les traces de son père, combattit, l'année 1469, un général d'Ouzoun-Haçan, roi de Perse, le fit prisonnier, et l'envoya, chargé de chaînes, au sultan son père. La campagne suivante, il eut en tête Ouzoun-Haçan lui-même. Mustapha commandait la gauche des Ottomans, et Zeinel-bey, fils du roi, l'aile droite des Persans. Les deux princes se joignirent corps à corps; et la mort de Zeinel-bey, que Mustapha tua de sa propre main, procura une victoire complète, et un triomphe de plus à Mahomet II. Mais ces titres de gloire ne garantirent pas le jeune prince, qui donnait de si belles espérances, de la sévérité et peut-être de la jalousie du sultan son père. Mustapha, après sa victoire, était de retour à Constantinople: le grand vizir, Sadik-Ahmed, était resté à la tête de l'armée contre les Persans. Ses femmes, gardées dans son harem, n'en sortaient que pour aller à la mosquée ou aux bains publics. L'une d'entre elles rencontra Mustapha, et, par mégarde ou avec intention, laissa tomber son voile, et se laissa voir à lui. Enflammé d'une passion subite, il la suivit, força l'entrée des bains, que la loi musulmane interdit à tous les hommes sans distinction,

et enleva cette beauté qui l'avait séduit. Mahomet II fit venir son fils, lui adressa les reproches les plus durs; mais ayant appris que le jeune prince avait osé s'en plaindre, il le fit étrangler 3 jours après.

MUSTAPHA, fils de Soléiman I[er] et d'une esclave nommée Bosphorone, était l'aîné de tous les enfants de cet illustre sultan. L'empire lui était assuré; il joignait à ses droits d'aînesse l'affection des peuples et celle des soldats : mais l'ambition, la haine et la jalousie de Roxelane, d'abord favorite, ensuite épouse du vieux sultan, donnaient au prince Mustapha une implacable ennemie dans une marâtre. Cette odieuse femme le calomnia auprès de Soléiman, et trouva dans le grand vizir Roustam, un complice qui appuya ce mensonge. On essaya de louer sans mesure le jeune prince qu'on voulait perdre; et le cœur du grand Soléiman, que l'âge avait rendu soupçonneux, s'ouvrit à toutes les impressions de la crainte. L'exemple domestique de Sélim I[er] et de Bajazet II l'avertissait que Mustapha pouvait songer à lui succéder avant le temps; et quand Roxelane et Roustam avaient le soin de vanter avec adresse les vertus, l'affabilité, la bienfaisance de son fils; le père, ombrageux et jaloux, ne voyait avec chagrin qu'un ambitieux qui se faisait des amis. Un eunuque, chargé autrefois de l'éducation de Mustapha, et vendu à Roxelane, écrivit que son prince s'était assuré de l'appui du sofi de Perse, et qu'il allait profiter de cette alliance secrète et de l'amour de l'armée, pour donner l'essor à sa coupable ambition. Soléiman, crédule et aveuglé, sans rien approfondir, demanda un fetfa au mufti, qui ne le refusa point, par bonne foi ou par complicité avec les ennemis du prince innocent; et la mort de Mustapha fut résolue. Ce prince était dans son gouvernement d'Amasie; l'armée ottomane campait dans le voisinage : Soléiman s'y rendit, et ordonna à son fils de venir le trouver. La victime se livra elle-même. Mustapha, sans défiance, parce qu'il était sans reproche, entra dans la tente de son père : il n'y trouva que des bourreaux qui l'étranglèrent, sans que Soléiman, témoin caché de cette horrible scène, entendît un instant le cri de la nature; tant on avait à ses yeux noirci son fils innocent. Ainsi périt un prince qui promettait d'égaler tous les héros de la dynastie d'Othman; un prince dont le seul crime fut d'être haï de Roxelane et trop aimé des Ottomans. Il périt l'an de l'hégire 960 (1553). La terrible catastrophe qui signala son injuste et touchante mort, a été transportée sur la scène française. Belin donna au théâtre *Mustapha et Zéangir*, en 1705. Chamfort, qui surpassa Belin, composa, sous le même titre, une tragédie semblable, qui réussit, en 1777. M. de Maisonneuve traita le même sujet, en 1785, sous le nom de *Roxelane et Mustapha*, et égala au moins le seul rival qui se fut montré digne de son sujet.

MUSTAPHA, *le Faux*, prétendu fils de Soléiman le Grand, ne présente pas à la critique historique la même incertitude que le prétendu fils de Bajazet I[er]. Il y avait moins d'un an que Soléiman avait sacrifié son fils Mustapha, lorsque ce nom, cher aux soldats et au peuple qui le pleuraient encore, servit de moyen à la trame la plus odieuse : elle était ourdie par Roxelane et contre le sultan lui-même, au profit de Bajazet, fils de cette femme ingrate ambitieuse et barbare. Un esclave d'une adresse et d'une audace extraordinaires fut instruit par ses ordres au rôle qu'il devait remplir : cet homme avait une ressemblance parfaite avec l'infortuné Mustapha; et quand on se fut assuré qu'il pouvait jouer son personnage avec succès, l'infâme complot s'exécuta. L'an de l'hégire 961 (1554), l'imposteur se montra près de Nicopolis : il parcourut tout le pays qui est entre le Danube, la Valachie et la Moldavie, lieux où la mémoire de Mustapha avait laissé le plus de souvenirs et de regrets : il ne se montrait qu'avec précaution; le petit nombre de gens affidés qui étaient à sa suite, répandaient tous les bruits qui pouvaient le mieux accroître la compassion, l'intérêt et l'indignation. Bientôt le faux Mustapha eut un parti considérable : il se vit à la tête d'une armée, composée d'hommes obscurs, de janissaires; ou de gens distingués, les uns trompés, les autres feignant de l'être. L'imposteur annonçait le projet de marcher sur Constantinople. Roxelane et Bajazet souriaient secrètement au succès de leurs coupables manœuvres, et comptaient de briser, quand il en serait temps, l'instrument dont ils se servaient : ils fixaient l'accomplissement de leur crime à la mort même de Soléiman et Sélim, qui devaient périr sous les mêmes coups. Mais le vieux sultan n'attendit pas que l'imposteur fût devenu invincible; et quelque sûr qu'il fût d'avoir fait mourir Mustapha et de ne point s'être trompé dans sa vengeance, il n'en craignit pas moins d'être détrôné par le fourbe qui avait trouvé des sujets et des soldats, en prenant le nom du prince. Il donna ordre à son grand vizir, de marcher sans nul délai, avec ses vieilles troupes, et de prendre vivant le faux Mustapha. L'armée de ce dernier n'attendit pas les hasards d'une telle lutte. A l'approche du danger, ce ramas confus se dissipa : l'imposteur voulut fuir avec ses complices les plus intimes; ils tombèrent tous entre les mains d'Achmet. Le faux Mustapha avoua, au milieu des tourments, le crime dont il n'était que l'instrument, et nomma Bajazet seul, parce que l'adroite Roxelane avait agi sans paraître. Un ordre de Soléiman fit jeter secrètement dans la mer le faux Mustapha.

MUSTAPHA (Jean-Armand), voyageur mahométan, né vers la fin du 16[e] siècle, se rendit en France, où il embrassa la religion chrétienne, et se rendit utile au cardinal de Richelieu, qui ne laissa pas ses services sans récompense. Il accompagna le commandeur de Razilly dans deux voyages à la côte occidentale de Maroc, et en écrivit la relation sous ce titre : *Voyages d'Afrique, où sont contenues les navigations des Français, entreprises en* 1629 *et* 1630 *ès côtes des royaumes de Fez et de Maroc : le traité de paix fait avec les habitants de Salé et la délivrance de plusieurs esclaves français, ensemble la description des susdits royaumes, villes, coutumes, religions, mœurs et commodités de ceux du pays*, Paris, 1632, in-12.

MUSTAPHA (Ben-Ismael ou Ismaïn), issu d'une des plus anciennes familles de la tribu des Douairs, dans la province d'Oran, fut successivement aga des Turcs, chef indépendant de sa tribu et de celle des Smélas, enfin maréchal de camp au service de France. Il naquit à Aïn-el-Amriah, sur les bords du Rio-Salado. Lui-même ne pouvait préciser le jour où il vint au monde. Au moment de sa mort, qui arriva le 23 mai 1843, il devait avoir au moins 80 ans. Abd-el-Kader n'a pas eu de plus opi-

niâtre et de plus formidable adversaire, la France de plus fidèle ami. Sa valeur brillante et son importance dans sa tribu étaient déjà appréciées par le chef turc qui commandait à Oran, lorsque, en 1806, à la mort de son frère Kaddour, il fut choisi pour diriger, en qualité d'aga, la milice d'élite et privilégiée connue sous la dénomination de *maghzen*, composée des tribus les plus guerrières et qui fournissent le plus de garanties au gouvernement. Mustapha justifia bientôt cette confiance, et, sous les murs de la capitale où son maître était assiégé, il défit les Arabes révoltés contre lui. Ce fut à la suite d'un de ces combats où ses tribus victorieuses avaient anéanti la ligue qui menaçait incessamment les Turcs, qu'eut lieu sa première rencontre avec Abd-el-Kader et son père, le marabout Mahiddin. Tous les deux furent pris et conduits devant le bey Hassan; leurs têtes allaient tomber, quand Mustapha, touché de la jeunesse du futur sultan dont il ne pressentait guère la destinée, se fit garant de la soumission du père et du fils, et parvint à les soustraire à la mort. Le chef des tribus dont Aïn-Madi est la ville principale, entre l'Atlas et le désert, avait levé l'étendard de l'insurrection. Le bey court l'attaquer sous ses remparts; mais il est obligé de se retirer, laissant une partie de ses soldats tués ou blessés au pouvoir de Tedgini, qui s'élance à la poursuite des vaincus, les enferme dans Mascara, et les y assiége. Mustapha, venu à marches forcées, fond sur lui, à la tête de ses cavaliers, enfonce le carré au milieu duquel Tedgini faisait une résistance désespérée, le taille en pièces et se couvre de gloire. Tels sont les faits principaux qui ont marqué la première période de la vie de Mustapha. Après la chute de Hussein, pacha d'Alger, et lorsque, en 1830, la domination française commençait à s'établir parmi les populations du nord de l'Afrique, le bey Hassan abandonna Oran, qui demeura en la possession de Mustapha et de sa troupe. Peu de temps après, l'aga céda la place à une garnison française, et vit ses tribus se désunir et le laisser seul avec ses fidèles Douairs. Cependant il ne devait pas rester longtemps oisif. Il semblait que sa destinée fût de servir la France et de se battre pour elle, même à son insu et avant de s'être lié par le contrat qu'il a observé d'une manière si religieuse. L'empereur de Maroc, profitant des troubles de la ci-devant régence, essaya de faire la conquête d'une province qui lui donnerait une des plus belles situations maritimes de la Méditerranée. Tout cédait à cette entreprise; le général Bayer, qui y commandait des forces insuffisantes, était étroitement cerné dans la ville. Soit que l'espoir de constituer une nationalité arabe ait inspiré sa conduite, soit qu'il ait cédé à des sentiments plus personnels, Mustapha ne voulut pas reconnaître ce nouveau maître. Il parvint à réunir les hommes qu'il avait déjà conduits à la victoire, attaqua les Marocains, les défit, et les força à regagner leurs terres. Mais il paya bien cher ce succès. L'or de l'empereur circula autour de lui : les Smélas et les Beni-Amers, gens de rapine et faciles à corrompre, l'abandonnèrent une fois encore. Mustapha, trahi, fut enlevé du milieu de ses Douairs, où l'on faisait semblant de négocier la paix avec lui, et conduit à Tanger. Heureusement un ambassadeur français arriva, sur ces entrefaites, auprès d'Abderrhaman, et exigea la liberté du chef arabe, qui fut la première concession faite par ce voisin inquiet et incommode. A son retour, Mustapha fut consterné du spectacle inattendu qui se présenta à ses yeux. Abd-el-Kader, proclamé comme prédestiné des Arabes, avait révélé sa puissance jusqu'aux environs d'Oran, où plus de 12,000 combattants étaient sous ses ordres. Après avoir fait sa paix avec le général Desmichels, et reçu le titre d'émir, il régnait en souverain sur un vaste territoire. Les Beni-Amers avaient refusé de lui payer le tribut; pour les y contraindre, les Douairs et les Smélas de Mustapha furent dirigés contre eux; mais ayant fait leur soumission et déposé les armes, l'émir prescrivit à celui-ci de cesser toute hostilité. Le vieux aga, indigné de recevoir des ordres du jeune homme qu'il avait vu si petit devant lui, et auquel il avait sauvé la vie, entraîna ses tribus à la désobéissance, et redevint menaçant et redoutable. Abd-el-Kader se hâta d'atteindre ceux qu'il considérait déjà comme ses sujets insoumis; mais, dans la nuit du 12 avril 1834, il se laissa surprendre, et, malgré la supériorité du nombre, il fut mis dans une complète déroute. Mustapha avait eu des rapports avec le général Desmichels, qui avait voulu l'investir du titre de bey d'Oran, qu'il refusa par un reste de haine contre le nom chrétien; mais, embarrassé de sa victoire, il voulut renouer des relations amicales, et il essaya de confondre ses intérêts avec ceux du nouveau gouvernement. Mais le général Desmichels, lié par son traité, ne voulut point favoriser l'adversaire d'Abd-el-Kader. Il ranima celui-ci, abattu par sa défaite, lui fournit des armes, et l'aida de son expérience militaire. L'émir réussit d'abord à enlever des alliés à son vainqueur; il retourna ensuite sur le champ de bataille, et une nouvelle et sanglante rencontre eut lieu le 12 juillet, à El-Merhéas. Mustapha était réduit aux Douairs, aux versatiles Smélas et à ses nouveaux amis, les Angads. La victoire fut d'abord douteuse; mais l'heureux émir finit par prendre sa revanche, et son rival, abandonné des siens, fut obligé d'implorer sa clémence. Abd-el-Kader n'avait peut-être pas oublié ce que lui et son père devaient au vieux aga, dont le sang coulait d'une large blessure; il le traita avec générosité et bienveillance. Mustapha alla cacher son malheur à Tlemcen, dans le Méchouar, forteresse occupée par une garnison turque. Là une basse trahison l'attendait encore. Invité à une fête donnée dans la campagne, et à laquelle il se rendit sans défiance, il fut de nouveau enlevé, amené devant l'empereur de Maroc, qui, cette fois, s'empressa de lui rendre la liberté, et punit sévèrement les lâches qui l'avaient livré. Retourné à Tlemcen, les Turcs et les Coulouglis le mettent à leur tête; il défend la place contre l'émir, assez longtemps pour que le maréchal Clauzel puisse la recevoir de ses mains. Le 12 janvier 1836, à l'approche de l'armée française, Mustapha vint au-devant du maréchal, avec lequel il eut un long entretien. Il mit alors ses armes et sa vie tout entière au service de la France, au nom de laquelle il commanda désormais deux tribus, les Douairs et les Smélas. Quand la malheureuse ville de Tlemcen, qui avait énergiquement résisté à l'émir et accepté les Français comme amis et libérateurs, fut frappée d'une contribution inique, Mustapha n'épargna aucun soin pour éviter au maréchal et aux habitants cette

mesure fatale à tous. Vainement il lui avait écrit, à ce sujet, une lettre dont les sentiments et l'éloquence sont vraiment remarquables. Depuis lors, Mustapha a figuré dans tous les combats qui ont été livrés dans la province d'Oran. Il recherchait les attaques périlleuses et, avant toutes, celles dont Abd-el-Kader était le but. A l'affaire de Der-al-Alchen, il le fit plier pendant tout le cours de cet engagement, où le général d'Arlanges fut vainqueur. Si ce chef eût écouté les conseils de Mustapha et ses prédictions aussi justes que sinistres, il ne se fût point hasardé, le même jour, dans une marche sur la Tafna, que tout son courage et celui de son auxiliaire ne purent empêcher d'être un événement funeste à l'armée. Le maréchal Clauzel avait hautement témoigné son estime pour la valeur et l'habileté du chef arabe. Celui-ci voulut justifier cet éloge, devant le général Bugeaud, quand il vint, en 1837, pour réparer les revers de la Macta et de la Tafna. Malheureusement, à la bataille de la Sikakh, qui allait rétablir la supériorité des armes françaises, Mustapha fut blessé à la main droite. Cet accident ne l'empêcha pas de combattre, mais rendit moins efficaces ses efforts dans cette journée, après laquelle il fut fait maréchal de camp et officier de la Légion d'honneur. Sa nouvelle blessure laissa sur sa main une trace dont il était très-fier, et qu'il montrait avec une coquetterie de jeune homme. Un procès tristement célèbre l'ayant attiré en France, où sa déposition devait éclairer la justice, le ministre de la guerre l'invita à se rendre dans la capitale. Il y fut reçu avec toute la distinction et tous les honneurs capables d'éblouir un Arabe. Il ne pouvait cacher son admiration pour la grandeur, le luxe et le nombre des villes. A Paris, son enthousiasme fut au comble quand, dans le palais, où il avait été appelé, il sentit la main du roi Louis-Philippe serrer familièrement la sienne. Agité par une vive émotion, et pénétré de reconnaissance, il jura de combattre pour lui jusqu'au dernier soupir : il a tenu sa parole. A son retour dans son camp, il passa par Alger, où il racontait avec bonheur ce qu'il avait vu, les sensations qu'il avait éprouvées. Son ambition se bornait au maintien de son influence personnelle. Il refusa le titre de bey, que lui offrit le maréchal Clauzel, comme il l'avait déjà refusé du général Desmichels. Il agissait nécessairement pour des amis, pour rallier des tribus à la France, pour amoindrir les partisans tributaires de celui qu'il poursuivait d'une haine implacable. C'est ainsi qu'il parvint à préparer et à consommer l'alliance avec le marabout Mohamed-Oulid-Sidi-Chigr, issu d'une famille ancienne et illustre, et d'une haute importance parmi des populations redoutables. De nombreuses tribus saluèrent Mohamed du titre de sultan, et firent dans les rangs et la domination de l'émir une brèche peut-être irréparable. Après cette négociation, dont le succès était entièrement dû à son habileté, Mustapha reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Ce fut sa dernière récompense. Il avait combattu pendant tout le mois de mai sous les ordres du général de Lamoricière; ses cavaliers s'étaient chargés d'un butin immense. Il partit, malgré les conseils du général, pour Oran, où sa troupe voulait déposer son butin. Le 23, il traversait le territoire périlleux des Plillas, placé à l'arrière-garde, et entouré des personnes de sa maison, une décharge partit de derrière les broussailles qui bordaient cet étroit passage; un seul fut atteint; ce fut Mustapha qui reçut une balle dans la poitrine. Il tira ses pistolets sur les brigands qui venaient de l'assassiner; deux d'entre eux tombèrent sous ses coups, après quoi il essaya de gravir le sentier ardu dans lequel il était engagé. Couvert de sang et de sueur, il essuya son front ruisselant; il pressa encore une fois son coursier épouvanté, qui se cabra et le jeta mourant sur la terre. L'effroi se répandit autour de lui; ses soldats, le croyant mort, se sauvèrent en jetant leur butin et leurs armes, et le vénérable guerrier fut abandonné à l'ignoble couteau de quelques Arabes, qui lui tranchèrent la tête. Son neveu, El-Mezary, arriva bientôt sur les lieux où la France venait de perdre un de ses meilleurs appuis; il ne retrouva qu'un cadavre.

MUSTAPHA-BAIRAKDAR, célèbre grand vizir ottoman, naquit à Rasgrad, vers le milieu du 18e siècle, de pauvres paysans : il exerça comme eux la profession d'agriculteur, qu'il quitta pour se livrer au commerce des chevaux, et il s'enrôla enfin sous les drapeaux du pacha de sa province. Il se distingua par ses talents et par son courage en plusieurs rencontres, et mérita le surnom de Baïrakdar, pour avoir repris un étendard à l'ennemi et l'avoir conservé malgré ses blessures et la supériorité de ses adversaires. Cette action d'éclat lui acquit la confiance de Tersanik Oglou, pacha de Roustchouk : il l'accompagna depuis dans toutes ses campagnes, notamment dans celles contre Paswan-Oglou, et lui succéda enfin en 1804. Lorsque les Russes envahirent la Moldavie en 1806, Mustapha, à la tête d'un corps de troupes qu'il avait armé, livra plusieurs combats au général Michelson, sans pouvoir l'empêcher d'entrer dans Bucharest; mais, l'année suivante, il détruisit une partie de l'armée russe, à Musahib-Kiou, et il envoya des têtes et des oreilles, à Constantinople, comme trophées de sa victoire. La révolution qui précipita du trône Sélim III, en mai 1807, la révolte des janissaires de l'armée de Valachie, et la décapitation du grand vizir, ayant porté Mustapha-Baïrakdar au commandement des forces ottomanes, il marchait déjà contre les Russes, et peut-être allait obtenir de nouveaux succès, sans l'armistice qui fut conclu au mois d'août. Le séraskier, qui avait dissimulé son attachement pour la cause de Sélim, feignit alors de marcher contre les Serviens; et se rapprochant peu à peu d'Andrinople et du camp du grand vizir Tcheleby Mustapha, il contraignit ce ministre à le suivre à Constantinople, pour rétablir le sultan détrôné. Malgré le respect qu'il affectait pour l'empereur régnant, il fit étrangler secrètement les commandants des forteresses du Bosphore, et les remplaça par des hommes qui lui étaient dévoués. A son arrivée devant la capitale, il dépose le mufti, l'aga des janissaires, tous les oulémas qui avaient pris part à la dernière révolution, et marche vers le sérail, en redemandant Sélim pour le couronner de nouveau. Après une courte résistance, les portes s'ouvrent, et le cadavre de ce prince infortuné est jeté aux pieds de Baïrakdar. Celui-ci donne des larmes à son maître; mais redoublant bientôt de fureur, il ordonne le supplice des conseillers et des exécuteurs de ce crime, la déposition du sultan Mustapha IV, et l'installation de son frère Mahmoud II, Après cette révolution, qui arriva le 28 juillet 1808,

Mustapha-Baïrakdar, devenu grand vizir, contint les pachas dans l'obéissance, rétablit le ministère de la police et des approvisionnements, et prit toutes les mesures pour maintenir la tranquillité dans la capitale. En même temps, il s'occupa sans relâche à organiser, à augmenter l'armée ottomane, à y introduire de nouveau la discipline et la tactique européennes, à supprimer le corps redoutable des janissaires, et à les enrôler dans celui des *seymens*. Ces innovations, qui avaient servi de prétexte à la chute de Sélim III, l'inflexible fermeté du grand vizir, et sa trop grande sévérité, irritèrent ses envieux, et augmentèrent le nombre des mécontents. Dès le 10 novembre 1808, des troupes arrivées sans ordre des Dardanelles et de la Romélie, portent au comble l'agitation, qui se manifestait déjà dans Constantinople. Des combats partiels s'engagent entre elles et la milice des seymens, instituée et protégée par Mustapha-Baïrakdar. Ce vizir parcourt les rues de la capitale, et se porte partout où le danger est le plus grand, donne ses ordres avec sang-froid, anime les seymens par son exemple plus que par ses discours, et enfonce plus d'une fois les janissaires : mais, tandis qu'il triomphe d'un côté, ses partisans sont repoussés sur tous les autres points. Forcé enfin de céder au nombre, il se retire dans le sérail. On l'y assiége, on y met le feu, on en escalade les murailles. Baïrakdar n'a que le temps de faire étrangler Mustapha IV, que les rebelles redemandaient pour sultan ; et craignant de tomber vivant entre leurs mains, il met le feu au magasin à poudre, se fait sauter, et entraîne avec lui une foule de ceux qui étaient les plus acharnés à sa perte. Le lendemain 16 novembre, on trouva son corps sous les décombres ; et il fut livré aux outrages de la populace. Ainsi finit ce fameux vizir, dont le courage et les talents supérieurs auraient pu opérer des réformes utiles à sa nation, s'il n'eût pas imprudemment brusqué cette révolution.

MUSTAPHA (Cara). *V.* **CARA-MOUSTAPHA.**

MUSTAPHA D'ALTABAN, grand vizir, commença par être janissaire, et fut élevé dans le palais du grand vizir Achmet-Kouproli. Après la mort de son protecteur et celle de Cara-Mustapha il resta quelque temps oublié, puis, sous le nouveau grand vizir, il devint successivement aga des janissaires, pacha de Silistrie, avec le titre de séraskier (1692), et beglierbey de Natolie. Exilé en 1697 dans la Bosnie, il y vivait retiré, lorsque les Ottomans, vaincus par les Impériaux à la bataille de Zenta, le forcèrent de se mettre à leur tête. Il reprit aux ennemis, en une seule campagne, 24 châteaux ou villages fortifiés, sur les deux rives de la Save, et fut confirmé sans peine dans le commandement qu'il avait accepté sans l'aveu de Mustapha II. Il battit les Arabes quelque temps après, et reçut le gouvernement de Bagdad en 1700. Cependant il se vit dès lors sur le point de succomber sous les calomnies de ses nombreux ennemis, et fut obligé d'acheter l'amitié du mufti, qui le fit nommer en 1702 pacha de Kioutaya, et bientôt après grand vizir. Il ne tarda pas à vouloir secouer le joug de ce protecteur; mais les efforts qu'il fit pour le renverser et pour provoquer la violation du traité de Carlowitz lui coûtèrent la vie, l'an de l'hégire 1114 (1703). Il vit approcher les bourreaux et la mort avec l'intrépidité qu'il avait montrée tant de fois sur les champs de bataille.

MUSTAPHA-KIRLOU, vizir et beau-frère de Soléiman Ier, fut célèbre par sa faveur, ses exploits, sa révolte, et sa mort, qui en fut la punition. En 1521, Mustapha prit Belgrade en moins d'un mois, sous les yeux du sultan, qui venait de l'élever au vizirat. En 1522, il commanda en chef la seconde expédition tentée par les Ottomans, contre l'île de Rhodes. Soléiman, ennuyé de la longueur du siége, et irrité d'apprendre qu'une poignée de chrétiens tenaient tête à 150,000 musulmans, vint en personne diriger les attaques et punir son général de n'être pas vainqueur. Mustapha-Kirlou allait être attaché à un poteau et percé de flèches, lorsque la princesse sœur du sultan, et tous les pachas de l'armée, intercédèrent pour lui. Soléiman lui laissa la vie; mais il le bannit de sa présence, et l'envoya en Égypte combattre des révoltés qu'il eut le bonheur de soumettre. Jusque-là, résigné aux volontés de son maître, Mustapha s'était conduit en sujet fidèle; mais il apprit que le sultan avait nommé grand vizir, le célèbre Ibrahim, son ennemi. Le dépit, la jalousie et le désir de la vengeance, le portèrent à se révolter contre Soléiman. Il dissimula, et commença par demander, pour récompense de ses services, le sandjakat d'Égypte, qu'il obtint. En 1523, il leva le masque ; mais, pour son malheur, il mit sa confiance en Méhémet-Effendi, son secrétaire, qui rendit compte au sultan des projets de Mustapha. Soléiman, en réponse, envoya à Méhémet la dignité de sandjak, et l'ordre de punir le rebelle, dès qu'il l'aurait dépossédé. Mustapha eut à combattre les soldats qu'il avait commandés : il fut vaincu, pris vivant, et lié cette fois au funeste poteau qu'il avait déjà eu sous les yeux à Rhodes. Il périt percé de flèches, par les soldats mêmes de sa garde. Ses exploits avaient rendu sa disgrâce injuste ; sa révolte déshonora ses exploits. Il est au rang des illustres rebelles; car, s'il y avait autant d'imprudence que de crime, il y avait au moins du courage et de l'audace à braver Soléiman le Grand.

MUSTAPHA-PACHA, favori de Sélim II, devait la bienveillance de son souverain à une action courageuse et honorable. Lorsque Sélim, appuyé d'une armée, de l'ordre de Soléiman son père, et d'un fetfa du mufti, combattait Bajazet son frère rebelle sous les murs d'Iconium, en 1557, Sélim effrayé parlait de prendre la fuite; et Mustapha, qui était à ses côtés, l'avait sauvé du déshonneur, en le forçant à se jeter de nouveau dans la mêlée. Ce pacha fut chargé par le sultan de la conquête de l'île de Chypre, en 1570. S'il était digne de quelque gloire par son intrépidité, son activité et sa persévérance, il souilla toutes ces qualités par sa monstrueuse barbarie, son avidité et l'oubli total des devoirs de l'humanité, qui limitent les droits de la guerre. De tous ses crimes, son avarice fut le seul qui lui fut reproché devant son maître, et qui fut puni. L'exécrable conquérant de Nicosie et de Famagouste, le bourreau du brave et généreux Bragadino, revint à Constantinople chargé des malédictions et des dépouilles des vaincus, chargé aussi des injures des janissaires, qu'il avait refusé d'admettre au partage du butin. On lui demanda compte de toutes les richesses qu'il avait détournées à son profit. La punition d'un vainqueur féroce, dont la gloire eût déshonoré une autre nation, ne fut qu'une punition imparfaite, née de la

haine et de la jalousie de ses rivaux, et non pas un hommage rendu à l'humanité outragée. Mustapha-Pacha fut dépouillé de ses honneurs, et relégué dans un sandjakat éloigné de la cour, où la fausse gloire, achetée par tant de sang, et souillée par d'actes de barbarie, lui servit de sauvegarde, et l'empêcha d'être mis à mort. Amurath III, successeur de Sélim II, rappela le conquérant de l'île de Chypre, et lui donna le commandement de l'armée qu'il envoya contre les Persans, en 1578. Mustapha, après s'être emparé de la Georgie et du Chirvan, dispersa ses troupes, que les ennemis taillèrent en pièces en les attaquant en détail. Le vaincu reçut ordre de revenir à Constantinople, où il amena un ambassadeur du roi de Perse, en 1581, et fut fait mazoul : il s'empoisonna de honte et de douleur.

MUSTERS (Marie-Anne) descendait en ligne directe de l'ancienne famille franco-normande des Cadneis. L'une des femmes de cette famille avait épousé Jean de Gand, duc de Lancastre, dont les descendants sont montés sur le trône d'Angleterre. Marie-Anne Musters fut, sous le nom de *Marie* ou de *miss Chahorth*, l'objet des premières inspirations de lord Byron. Cette liaison avec un poëte aussi célèbre, paraissait avoir fait une vive impression sur l'imagination de cette dame, qui vivait retirée de la société, occupée à des actes de bienfaisance et de piété. Tous ceux qui l'ont approchée assurent qu'elle joignait à une délicatesse et une sensibilité exquises, un esprit véritablement élevé et plein de noblesse. Elle mourut en 1831, de la terreur que lui avait fait éprouver le pillage de son château par les ouvriers de Nottingham.

MUSURUS (Marc), l'un des Grecs qui ont contribué à répandre le goût des lettres en Europe, né vers 1470 à Retimo dans l'île de Crète, fut amené fort jeune en Italie par son père, et placé sous la direction de Jean Lascaris. Il mérita bientôt d'être admis à l'académie qui s'assemblait dans l'atelier de Manuce l'Ancien. Plus tard il fut nommé professeur de lettres grecques à l'université de Padoue, et remplit ces fonctions avec un zèle et un talent qui lui attirèrent un nombre infini d'auditeurs de toutes les parties de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. Le pape Léon X l'appela à Rome en 1516, et le nomma archevêque de Malvasie. Il mourut l'année suivante. On doit à Musurus, comme éditeur, la première édition des *Comédies* d'Aristophane, Alde, 1498, avec une préface; celle de l'*Etymologicum magnum*, Calliergi, 1499, avec une préface; celle des *OEuvres* de Platon, Alde, 1513, etc. Comme poëte, on a de lui des *Épigrammes* dans le *Dictionnar. græcum copiosiss.*, Venise, 1497, et dans l'édition de *Musée*, 1517; mais la plus étendue comme la plus célèbre de toutes ses pièces, est un poëme grec de 200 vers hexamètres et pentamètres à la louange de Platon, imprimé dans l'édition des *OEuvres* de ce philosophe, de 1513, et séparément avec une version en vers latins, Amsterdam, 1676, in-4°.

MUTAHER, prince du Yémen et imam de la secte des zéidis, était fils de Chérif-Eddin Yahia, qui s'était arrogé le titre et la dignité d'*imam* et d'*emir al-moumenyn* dans les montagnes du Yémen, vers l'an 940 de l'hégire (1533 de J. C.), et qui le déshérita en mourant. Mutaher, quoique boiteux et peu digne d'ailleurs de gouverner, manifesta l'intention de ressaisir ses droits prétendus. Mais chassé de Sana, en 954 (1547), par Ezdemir, pacha de Zabid et du Ras-Yémen, au nom de la Porte Ottomane, et assiégé dans Thela 2 ans après, il fut réduit à accepter le gouvernement de quelques districts. En 974 (1566), il se déclara le chef des Arabes mécontents, enleva de nouveaux territoires au pacha Redwan, et l'année suivante, après avoir vaincu et tué Mourad-Pacha, s'empara de Sana et y fit faire la kothbah en son nom. Bientôt, grâce à ses avantages rapides, il ne resta plus aux Turcs que la ville et le district de Zabid. Mais Sinan-Pacha, chargé par Sélim II de réduire le Yémen, en 976 (1569), enleva en peu de temps à Mutaher toutes ses conquêtes, et l'obligea de demander la paix, qui lui fut accordée (977), à condition qu'il aurait le district de Saada à titre de ferme, que le nom du sultan figurerait seul dans la kothbah et sur les monnaies, etc. Mutaher mourut en 980 (1572-1573). Ce qu'il y a de plus remarquable en lui, c'est une avarice dont rien n'approche, et qui causa peut-être une partie de ses disgrâces.

MUTEL DE BOUCHEVILLE (Jacques-François), né à Bernai le 25 mars 1730, est mort dans la même ville, le 4 février 1814. Après avoir fait de bonnes études au collége des jésuites de Rouen, il y fut pourvu d'une charge de conseiller à la cour des comptes. Ami des arts et des lettres, il se livra plus particulièrement à la poésie française. Mutel fut, en 1777, nommé juge à l'académie de l'Immaculée-Conception de Rouen; il était membre de l'Académie de la même ville, et de la Société d'agriculture d'Évreux. Il fut longtemps maire de la ville de Bernai. Son premier ouvrage fut un poëme en 6 chants, dont le sujet, tout patriotique, est la glorieuse et chevaleresque *Conquête de la Sicile par les Normands*. Mutel a publié d'autres poëmes, et quelques brochures politiques pendant la révolution.

MUTIN (Jean), né en Bourgogne vers 1765, fit de très-bonnes études dans sa province, et embrassa l'état ecclésiastique. Il venait d'entrer dans les ordres quand la révolution éclata, et ne voulut point se soumettre au serment que l'on exigea des ecclésiastiques. Obligé de quitter la France par suite de ce refus, il y rentra aussitôt après la révolution du 18 brumaire, et se rendit à Paris, où il concourut à la rédaction de plusieurs journaux, notamment de celui des *Débats*, dont il fut le principal rédacteur jusqu'aux premières années de la restauration, où il eut quelques difficultés avec les propriétaires; il cessa alors d'y travailler, et fut employé, au ministère de l'intérieur, à l'examen des nouveaux écrits politiques. Ayant perdu cet emploi par la révolution de 1830, Mutin ne s'occupa plus que de mettre la dernière main à divers ouvrages, dont il préparait le manuscrit depuis longtemps, notamment une *Histoire de la philosophie moderne*, qu'il avait achevée lorsqu'il mourut le 16 mai 1837.

MUTIS (don Joseph-Celestino), célèbre naturaliste, né à Cadix, le 6 avril 1732, mort le 11 septembre 1808, astronome royal à Santa-Fé de Bogota, n'a guère été connu jusqu'ici en Europe que par ses vastes connaissances en botanique, qui lui valurent de la part du grand Linné les plus brillants éloges. Cependant, il a rendu d'importants services à toutes les branches de l'histoire naturelle, et exercé sur la civilisation des colonies espagnoles une influence qui lui assure à jamais un rang dis-

tingué parmi les bienfaiteurs du nouveau monde. Mutis se livra d'abord à l'étude de la médecine dans sa ville natale, et fut nommé, en 1757, suppléant d'une chaire d'anatomie à Madrid; mais dès lors il montra plus de goût pour les excursions botaniques que pour la visite des hôpitaux, et ce fut à cette époque qu'il commença à correspondre avec l'illustre naturaliste d'Upsal. En 1760, il consentit à suivre en Amérique le vice-roi don Pedro Mesia de la Cerda, en qualité de médecin. Nommé professeur de mathématiques dans le colegio mayor de Nuestra-Senora del Rosario, à Santa-Fé, il y répandit les premières notions du vrai système planétaire, et fut assez heureux pour être protégé par le vice-roi contre les dominicains, ces tyranniques adversaires des *hérésies de Copernic*. On doit à ses recherches beaucoup de genres du règne végétal (*vallea, barnadesia, escallonia, manettia*, etc., publiés dans le *Supplément* de Linné). Ce dernier, parlant du genre *mutisia*, ajoute : *Nomen immortale quod nulla ætas unquam delebit.* C'est Mutis qui le premier a fait connaître les différentes espèces de cinchona (le quinquina), et les véritables caractères de ce genre si précieux. Parmi d'autres plantes, utiles dans la médecine et dans le commerce, qu'il a décrites le premier, il faut compter le *psychotria emetica*, ou ipécacuana du Rio-Magdalena, le *taluifera* et le *myroxylum* qui donnent les baumes de Tolu et du Pérou, la *wintera grenadensis*, et l'*alstonia theæformis*, qui fournit le thé de Santa-Fé. C'est encore lui qui découvrit et fit connaître la plante nommée *vejuco del guaco* par les Indiens, et employée par eux depuis longtemps comme l'antidote le plus puissant contre la piqûre des serpents venimeux. Il n'existe de ce laborieux naturaliste qu'un petit nombre de *dissertations* imprimées dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Stockholm (année 1769), et dans un journal publié à Santa-Fé en 1794, sous le titre de *Papel periodico*. Mais le *Supplément* de Linné, les ouvrages de l'abbé Cavanilles et de M. de Humboldt, le *Semanario del Nuevo-Reino de Granada*, en 1808 et 1809, ont fait connaître une partie de ses observations. Mutis, qui avait embrassé l'état ecclésiastique dès 1772, et avait été nommé chanoine de l'église métropolitaine de Santa-Fé, fut aussi bon prêtre qu'il était savant estimable.

MUTIUS, architecte romain, qui vivait du temps de Marius, embellit par les plus riches ornements de l'architecture le temple de l'Honneur et de la Vertu, bâti par Marcellus. Il existe des médailles d'argent, qu'on croit avoir été frappées en l'honneur de cet architecte : on y voit les initiales HO. et VIRT., et dans l'exergue, cet autre mot CORDI... Le surnom de Cordus était particulier à l'une des branches de la famille Mutia.

MUTIUS (ULRIC), proprement *Ulric-Hugwald* ou *Hugobaldus*, naquit en 1496, en Thurgovie. Il fit de bonnes études; et, après avoir mené pendant quelque temps une vie fanatique, selon les maximes des anabaptistes, il se rendit à Bâle, reprit ses études, fut professeur de logique et de morale à l'université de cette ville, et mourut en 1571. Parmi ses ouvrages on distingue : *Libellus de studiorum suorum proemio; de Germanorum prima origine, moribus, institutis et rebus gestis*, 1539, réimprimé depuis, et inséré aussi dans la collection *Scriptorum rerum germ.*, de Pistorius.

MUTIUS. *Voyez* SCÉVOLA.

MUY (LOUIS-NICOLAS-VICTOR DE FÉLIX, comte DU), maréchal de France, né à Marseille en 1711, mort en 1775, fut d'abord chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, et fit, sous Berwick et Coigny, son apprentissage dans la guerre de 1734, entreprise pour soutenir l'élection de Stanislas au trône de Pologne. Attaché ensuite à la cour, comme menin du Dauphin, père de Louis XVI, il devint plutôt l'ami que le serviteur de ce vertueux prince. Il assista à la bataille de Fontenoi, fut fait lieutenant général en 1748, se distingua aux batailles d'Hastembeck, de Crevelt et de Minden, et commanda un corps considérable de troupes, pendant toute la campagne de 1760. Malgré un échec qu'il éprouva près de Warbourg, il fut créé chevalier des ordres du roi en 1762, et reçut le commandement de la Flandre. Il refusa, sous Louis XV, le ministère de la guerre, qu'il accepta de Louis XVI, en 1774. Compris à cette époque dans une promotion de maréchaux, il ne put jouir longtemps de ces nobles récompenses. Il a laissé des manuscrits pleins d'excellentes vues sur différents objets de l'administration. On a trois *Éloges* du maréchal du Muy : l'un par le Tourneur, traducteur d'Young, couronné par l'Académie de Marseille, en 1778; un 2e par M. de Beauvais, évêque de Senez, et un 3e par M. de Tresséol, 1778, in-8°.

MUY (JEAN-BAPTISTE-LOUIS-PHILIPPE DE FÉLIX, comte DU), naquit à Oliéres, en Provence, le 25 décembre 1751. Entré au service fort jeune, sous le nom de comte de Saint-Maime, dans le régiment de mestre de camp, cavalerie, il y était parvenu au grade de capitaine, lorsque le maréchal du Muy, son oncle, à la mode de Bretagne, ayant eu le portefeuille de la guerre, lui donna, en 1775, le commandement du régiment de Soissonnais. Ce ministre étant mort le 10 octobre de la même année, le comte de Saint-Maime lui succéda dans le titre de comte du Muy. Il fit, à la tête de son régiment, la guerre de l'indépendance américaine, se distingua au siége de New-York, et obtint la décoration de Cincinnatus. Rentré en France, il fut nommé, le 9 mars 1788, maréchal de camp, et il épousa, le 21 décembre de la même année, une demoiselle de Vintimille du Luc. En 1789, le ministère lui confia un commandement militaire qui s'étendait depuis Toulon jusqu'aux environs de Lyon. Il fut ensuite envoyé à Avignon, dans le comtat Venaissin, pour pacifier cette province; mais il ne put y réussir. Il servait, en 1792, dans l'armée du Midi, lorsqu'il fut chargé, par le ministre de la guerre, d'une mission en Suisse. Ce fut à cette occasion que des commissaires de l'assemblée législative le destituèrent, dans la persuasion qu'il avait émigré; mais, le ministre Servan ayant instruit l'assemblée des motifs de son absence, sa destitution fut annulée. Nommé peu après général de division, du Muy obtint le commandement provisoire de l'armée des Alpes. Le 3 octobre 1792, il fut porté sur la liste des candidats au ministère de la guerre, vacant par la retraite de Servan; mais il en fut rayé dans la séance du 4, sur la demande de Chabot, qui le représenta comme ayant excité la guerre civile à Avignon. A la fin de 1793, il quitta le service militaire, par suite du décret qui ordonna la destitution de tous les nobles. Remis en activité en 1795, après la chute de Robespierre, il fut d'abord employé à l'armée

du Nord, en qualité d'inspecteur général d'artillerie, ensuite promu au commandement de l'armée destinée aux Indes occidentales. Cette expédition n'ayant pas eu lieu, du Muy fit avec Bonaparte la campagne d'Égypte, où il organisa la légion nautique. S'étant embarqué pour revenir en France, il fut pris par les Anglais, conduit à Mahon, mis en liberté sur parole, puis échangé. En 1801, il fut chargé du commandement de la 21e division militaire, à Poitiers, d'où il passa à celui de la 22e, à Tours. Employé de nouveau en 1805, à l'armée active, il fit la campagne de 1806 contre les Prussiens et les Russes, se distingua dans plusieurs circonstances, et obtint le gouvernement général de la Silésie, où il signala sa courte administration par sa bienfaisance et son humanité envers les malheureux habitants. En janvier 1811, il fut élu candidat au sénat, par le collége électoral de Tarn; puis commanda la 2e division militaire, à Marseille, depuis 1812 jusqu'à la chute du gouvernement impérial, en 1814. Il adhéra à la déchéance de Napoléon, et peu après il écrivit au ministre de la guerre, pour lui annoncer qu'il avait mis en liberté les prisonniers d'État détenus au château d'If, et pour réclamer la translation, dans un lieu plus convenable, des cendres de Kléber, déposées dans ce même château. Nommé grand officier de la Légion d'honneur le 29 juillet 1814, et commandeur de Saint-Louis le 23 août suivant, il s'abstint, pendant les cent jours, de toute participation aux affaires. Le 17 août 1815, il fut appelé à la chambre des pairs, où il prononça, le 8 janvier 1818, l'éloge du général Canclaux, qui avait été son ami. Du Muy mourut à Paris, en juin 1820.

MUYART DE VOUGLANS, bailli de Moirans, mort en 1781, avait formé une belle collection de médailles et d'antiquités. On a de lui une *Dissertation sur les antiquités de la ville d'Antre,* dans le *Journal encyclopédique,* année 1778, tome III, page 317-321, avec un supplément, tome V, page 141-142.

MUYART DE VOUGLANS (Pierre-François), neveu du précédent, le seul des anciens criminalistes français dont on lise encore les ouvrages, né à Moirans, près de Saint-Claude, en 1713, mort à Paris le 14 mars 1791, fit partie du parlement formé par le chancelier Maupeou, et devint ensuite conseiller au grand conseil. On a de lui : *Institutes au droit criminel*, etc., avec un *Traité particulier des crimes*, 1757, in-4°; *Instruction criminelle suivant les lois et ordonnances du royaume,* 1762, in-4°; *Réfutation des principes hasardés dans le traité des délits et des peines,* 1767, petit in-8°; *Motifs de ma foi en J. C., ou Points fondamentaux de la religion chrétienne*, 1776, in-12; *les Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel,* 1783, in-fol.; *Preuves de l'authenticité de nos Évangiles contre les assertions de certains critiques modernes*, 1785, in-12; *Lettre sur le système de l'auteur de l'*Esprit des lois *touchant la modération des peines,* 1785, in-12.

MUZALON était d'une naissance obscure; mais possédait de grands talents. L'empereur Théodore II le donna pour régent à Jean IV, Lascaris, son fils, qui monta sur le trône de Nicée, en 1259. Michel VIII, Paléologue, convoitant alors la place de régent, intrigua contre Muzalon, qui offrit dans une assemblée, de se démettre de la régence. Mais Paléologue, voulant le perdre, l'engagea à garder cette dignité, afin d'avoir le temps de former un parti contre lui; il gagna en effet les soldats, qui demandèrent hautement la mort du régent. Muzalon fut tué dans l'église du monastère de Sozandre, au moment où il embrassait la table de l'autel, pour sauver sa vie. La plupart de ses parents moururent aussi livrés à la fureur des conjurés.

MUZIANO (Jérôme), ou *le Mutien,* peintre italien, né vers 1528, à Aquafredda, dans le Brescian, mort en 1592, se rendit fort jeune à Rome, et s'y fit d'abord une telle réputation par ses paysages, qu'on l'appela *le Jeune homme aux paysages.* Bientôt il se livra au genre historique, et enrichit de ses tableaux plusieurs églises, entre autres celles de *Jésus*, d'*Ara-Celi* et de *la Conception.* L'église des Chartreux en possède un très-beau, qui représente une *Trompe d'anachorètes écoutant la Parole d'un Père du désert.* Cet artiste excellait à représenter les personnages d'une physionomie grave, et surtout les pénitents exténués par l'abstinence. Mais on peut, en général, reprocher de la sécheresse à son dessin. On lui doit d'ailleurs le perfectionnement de l'art de la mosaïque. Le Musée royal de Paris possède de lui deux tableaux: *le Lazare ressuscité* et *l'Incrédulité de saint Thomas.*

MUZZARELLI (Alphonse), jésuite, né à Ferrare en 1749, mort à Paris le 25 mai 1813, où il avait été obligé de se rendre à la suite de Pie VII, a laissé de nombreux écrits sur des matières de piété, ou sur des points de critique et de théologie. Les plus connus sont : *Recherches sur les richesses du clergé* (en italien), 1776, in-8°; *Deux opinions de Charles Bonnet* (de Genève), *sur la résurrection et les miracles réfutés,* 1781, in-8°; *Émile détrompé,* 1782, 4 vol.; *Du bon usage de la logique, en matière de religion,* 1787; *De l'obligation des pasteurs dans les temps de persécution,* 1791, in-8°; *Des causes des maux présents, et de la crainte des maux futurs, et leurs remèdes,* 1792, in-8°; *Jean-Jacques Rousseau accusateur des nouveaux philosophes,* 1798, réimprimé à Ferrare sous le titre de *Mémoires du jacobinisme, extraits des OEuvres de J. J. Rousseau.* Tous ces ouvrages sont en italien. Muzzarelli a laissé beaucoup de manuscrits.

MYDORGE (Claude), savant géomètre, né à Paris en 1585, mort en juillet 1647, fut d'abord conseiller au Châtelet, puis trésorier de la généralité d'Amiens. Il se lia d'une étroite amitié avec Descartes, auquel il rendit d'importants services. Il dépensa près de 100,000 écus à faire fabriquer des verres de lunettes et des miroirs ardents, et à tenter divers essais. On a de lui : *Examen du livre des récréations mathématiques* (du P. Leurechon), 1630, in-8°; réimprimée en 1643 avec des notes de D. Henrion; *Prodromi catoptricorum et dioptricorum, sive conicorum libri IV, priores,* 1639, in-fol., inséré par le P. Mersenne dans le recueil intitulé : *Universæ geometriæ, mixtæque mathematicæ synopsis.*

MYLE (Abraham van der), en latin *Mylius,* savant hollandais, né le 13 mai 1558, à Saint-Herenberg en Zélande, fut ministre du saint évangile à Dordrecht, et y mourut le 27 mars 1637. Son principal ouvrage est un traité *De antiquitate linguæ belgicæ, deque communitate ejusdem cum latinâ, græcâ, persicâ et plerisque aliis,* Leyde, 1611, in-4.

MYLE (Arnold), savant imprimeur, originaire du

comté de Meurs, né en 1540, mort en 1604 à Cologne, où il exerçait sa profession, a publié : *Locorum geographicorum nomina antiqua et recentia,* dans le *Theatrum geographicum* d'Abraham Ortelius, 1573, in-fol.; *Principum et regum Polonorum effigies, cum commentario,* 1594, in-fol.

MYLIUS (Jean-Christophe), bibliographe, né en 1710, à Buttstæd, dans la principauté de Weimar, mort en 1757, à Iéna, dont l'université le comptait au nombre de ses professeurs et l'académie latine au nombre de ses membres, a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *Bibliotheca anonymorum et pseudonymorum,* 1740, 2 vol. in-8° ; *De sanctâ quorumdam in abolendis vel mutilandis auctoribus classicis simplicitate,* 1741, in-4° ; *Memorabilia bibliothecæ academicæ Jennensis,* 1746, in-8°.

MYNORS (Robert), chirurgien anglais, mort à l'âge de 67 ans, en 1806, à Birmingham, où il avait exercé sa profession d'une manière distinguée, a laissé : *Réflexions sur les amputations,* 1783, in-8° ; *Histoire de l'opération du trépan,* 1785, in-8° ; et quelques articles dans les *Commentaires médicaux* du docteur Duncan.

MYNSICHT (Adrien), médecin du duc de Meckelbourg et de plusieurs autres princes d'Allemagne, au 17e siècle, a donné à la médecine le sel de *duobus* ou l'*arcanum,* encore en usage aujourd'hui. Il a rendu ainsi un plus grand service qu'en écrivant son *Armamentarium medico-chimicum,* 1631, in-4°, réimprimé plusieurs fois dans le format in-8°.

MYREPSUS (Nicolas), médecin grec, naquit à Alexandrie, ce qui l'a fait surnommer Nicolas d'Alexandrie. Il vivait à la cour des empereurs grecs de Nicée, de 1222 à 1255, pendant que les empereurs français régnaient à Constantinople. Il avait le titre d'*actuarius,* dignité que les empereurs grecs accordaient à un grand nombre de médecins. Nous avons de cet auteur un recueil de formules médicales, qui est divisé en 48 sections, d'étendue très-inégale, et contient 2,656 formules de remèdes. Il connut la médecine arabe et celle de l'école de Salerne, et compila partout, chez les médecins qui l'avaient précédé, des recettes pour composer son livre. Il était déjà avancé en âge, quand il le publia, puisqu'il y parle du pape Nicolas III, qui régnait de 1278 à 1289. Cet auteur a été quelquefois confondu avec Nicolas Præpositus, médecin de Salerne, qui a écrit, comme lui, un antidotaire. Le texte grec de l'ouvrage de Myrepsus n'a jamais été imprimé ; il en existe plusieurs manuscrits dans la Bibliothèque royale de Paris ; mais nous en avons deux traductions latines : la première, qui a pour auteur Nicolas Rhéginus Calaber, a été imprimée à Ingolstadt, en 1541, incomplète et infidèle ; la seconde, de Léonard Fuchs, a paru en 1519, sous le titre suivant : *Nicolai Myrepsus Alexandrini, medicamentorum opus,* etc.

MYRICKE ou **MIRICKE** (Henri), voyageur allemand, né à Wesel, ville de Westphalie, remplissait à Constantinople les fonctions de prédicateur de la légation néerlandaise, en 1684. Le 15 janvier, il s'embarqua, puis ayant atterri à Smyrne, et débarqué à Jaffa, il s'achemina vers Jérusalem, où il entra le 6 mars. Ensuite il visita Bethléem, Hébron, Jérico, Samarie, Sichem, Nazareth, le lac de Tibériade, le Mont-Thabor, Cana, Saint-Jean-d'Acre, gagna Jaffa par mer, s'arrêta dans l'île de Candie, et fut de retour à Constantinople au mois de juin. Il avait écrit le journal de son voyage pour ses amis d'Allemagne. Jean-Henri Reitz, son compatriote, et comme lui prédicateur, ayant rassemblé les copies de ses manuscrits, y ajouta ses observations, et fit paraître le tout sous ce titre : *Henri Myricke, Voyage de Constantinople à Jérusalem et au pays de Canaan, publié et suivi d'observations et d'éclaircissements,* Osnabruck, 1714, in-8° ; ibid., 1719, in-8° ; Augsbourg, 1789, in-8°, *avec un fragment du pèlerinage fait à la terre sainte,* en 1523, par Pierre Fuessli, de Zurich.

MYRIS (Toussaint), peintre, né en Pologne, vers 1750, se rendit de bonne heure à Paris. Doué d'une taille avantageuse, d'une belle figure, il y eut du succès dans le monde, fut nommé secrétaire des commandements du duc d'Orléans et chargé de l'éducation des enfants de ce prince. Il fit avec eux plusieurs voyages dans les premières années de la révolution, et suivit l'aîné à l'armée du Nord en 1792. Il se trouvait auprès de lui au moment de son départ avec Dumouriez, et voulut aller avertir son frère, le duc de Montpensier, qui servait à l'armée du Var, sous Biron, mais quand il le rejoignit, ce prince était déjà arrêté. Myris courut de grands dangers pendant le règne de la Terreur. Protégé par Barère et le peintre David, qui étaient alors des hommes puissants, il fut chargé de mettre à l'usage des jeunes républicains un ouvrage sur l'histoire romaine qu'il avait autrefois fait graver pour les enfants du duc d'Orléans. Myris mourut en 1812.

MYRMECIDES, sculpteur grec, né à Lacédémone, s'occupa comme Callicrates de petits ouvrages, tels qu'un chariot, un vaisseau en ivoire qu'une aile de mouche pouvait couvrir.

MYRO ou **MOERO**, femme poëte, né à Byzance, 3 siècles avant J. C., épousa le grammairien Andromachus, dont elle eut Homère le Jeune, poëte tragique célèbre. Ses œuvres furent nombreuses et variées. Athénée cite d'elle un fragment épique, où elle décrit l'éducation d'Achille dans l'île de Crète. Une ou deux épigrammes de l'*Anthologie* (dans les *Analectes* de Brunck) portent son nom. (On peut consulter sur Myro, J.-Chr. Wolf, *Poetriarum octo fragmenta,* 1734, in-4°).

MYRON, sculpteur grec, célébré par les poëtes grecs et latins, naquit à Éleuthère, et fut le condisciple et l'émule de Polyclète. Lucien le range au nombre de ceux qui sont adorés comme des dieux. La *Génisse* de Myron est, de tous ses ouvrages, celui qui paraît avoir mérité et obtenu la plus grande célébrité. Il paraît que cet artiste excellait à représenter les animaux, et à leur donner l'apparence de la vie. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages estimés, que citent Pline et Pausanias, il mourut néanmoins, à ce que l'on croit, dans la pauvreté. Winckelman, Émeric-David et Quatremère de Quincy ont fait des recherches sur cet artiste.

MYRONIDE, général athénien, s'est acquis une gloire immortelle par la campagne qu'il fit 458 ans avant J. C. Les Thébains s'étant alliés avec les Lacédémoniens contre Athènes, Myronide, avec une armée peu nombreuse, marcha sur la Béotie, et, malgré l'avis des autres chefs athéniens, livra bataille aux ennemis. Sa victoire fut

complète et décisive : il prit ensuite toutes villes de la Béotie, Thèbes exceptée, soumit les Locriens Opontiens et les Phocéens, et pénétra dans la Thessalie. Après l'année de son commandement, il revint à Athènes; mais soit que tant de succès eussent excité la défiance ou la jalousie, soit que les circonstances, devenues moins difficiles, exigeassent moins d'efforts, on ne retrouve plus son nom dans l'histoire.

MYRTIS, femme poëte, née à Anthédon, en Béotie, 500 ans avant J. C., avait composé des *Chants lyriques*, dont plusieurs subsistaient encore au temps de Plutarque. La célèbre Corinne et Pindare lui-même furent ses élèves. On lui érigea une statue de bronze, qui fut l'ouvrage de Boïscus. (On peut consulter à ce sujet Suidas et Plutarque dans ses *Questions grecques*.)

MYRTIUS (dom Chérubin), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Trèves, passa en Italie et embrassa la vie monastique à Subiaco, dans la Campagne de Rome. Dom Myrtius y fit profession le 25 octobre 1592, et y fut pourvu de l'office de doyen. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : la *Continuation de l'Histoire de Sublac; Bullaire des priviléges accordés par les papes, les empereurs et les rois au sacré monastère de Sublac*. Les 2 ouvrages ci-dessus, restés manuscrits, ont été conservés dans le monastère.

MYS. *Voyez* **MENTOR.**

MYSON, fils de Strymon, est mis au nombre des sept sages par Platon dans son *Protagoras*, chap. XXVIII; il y occupe la place de Périandre. Il mourut paisiblement à l'âge de 97 ans.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

